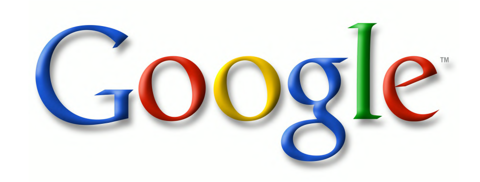
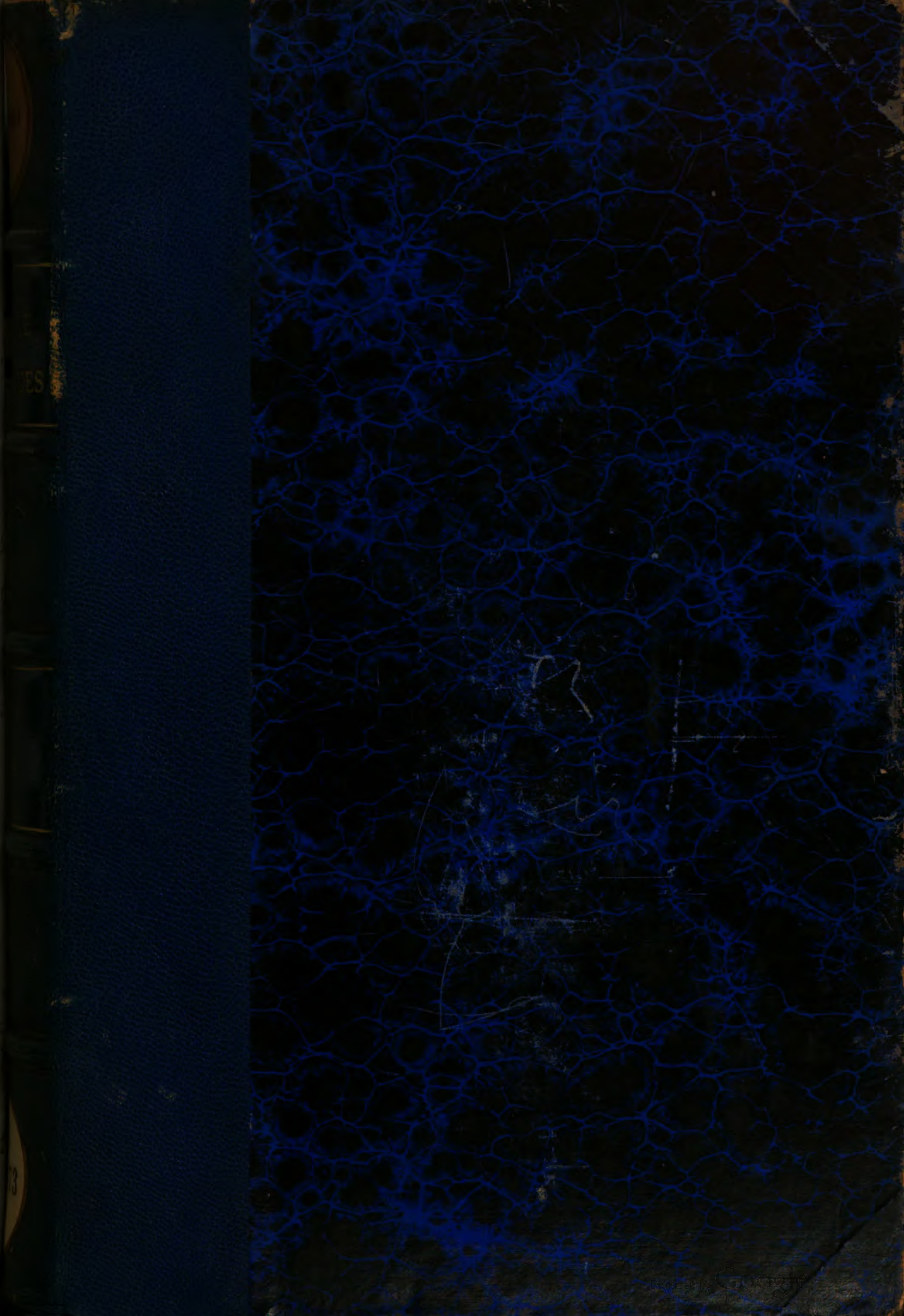
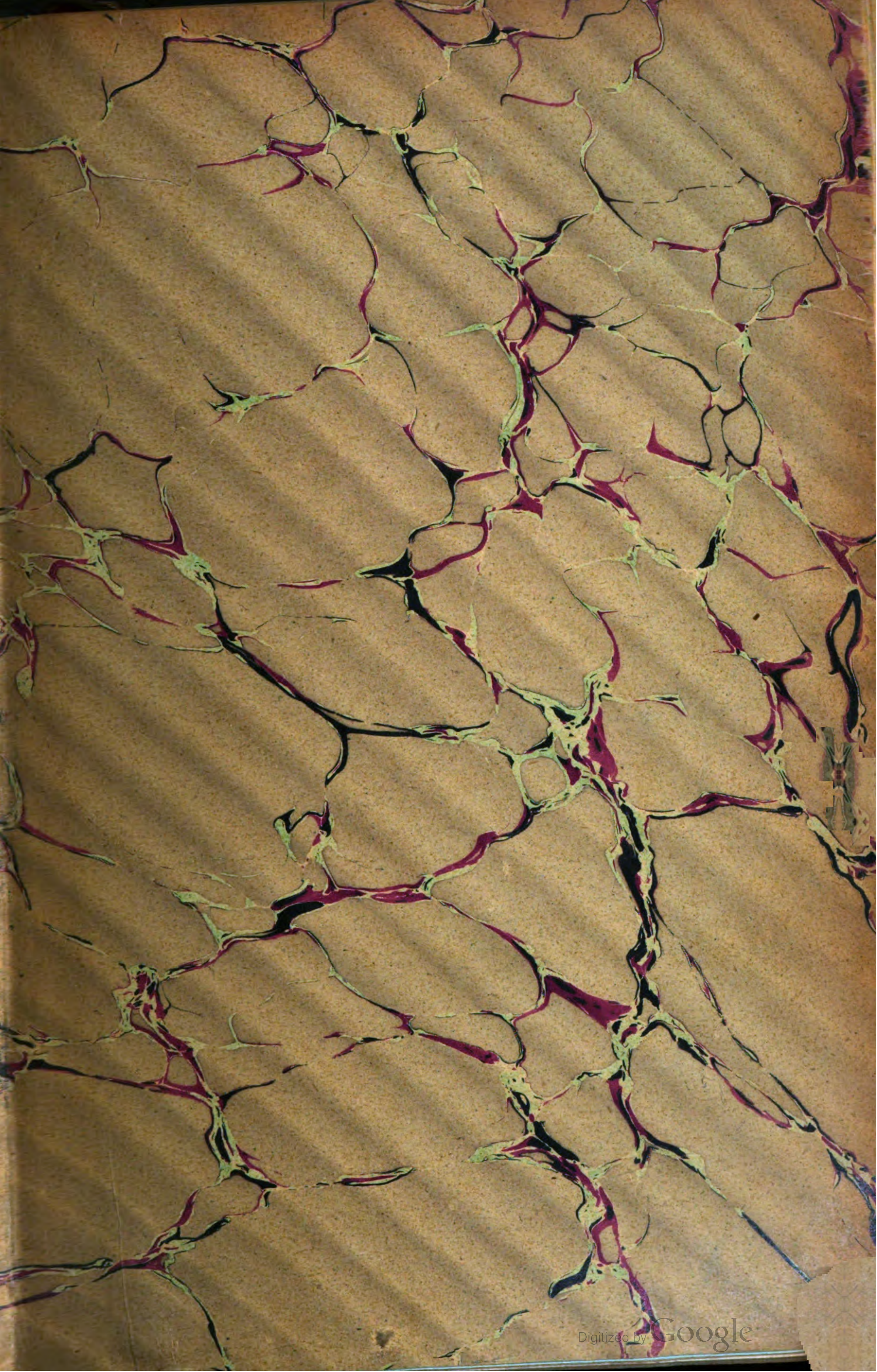








REVUE
des
REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

N° 7. — 1er Avril (IIe série) 1897 VIIIe Année. — Vol. XXI.

Directeur : JEAN FINOT

SOMMAIRE-INDEX

Rappelons à nos lecteurs que tous les travaux que nous publions dans la série de NOS ARTICLES *sont* **absolument inédits;** *ceux signés par les auteurs étrangers n'ont jamais été publiés dans leur langue natale.*

LA

REVUE DES REVUES

DIRECTEUR : JEAN FINOT

VOLUME XXI

1897

(DEUXIÈME TRIMESTRE)

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

INDEX GÉNÉRAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1897. — 2e TRIMESTRE

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Table des auteurs

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



LES MILLIONNAIRES GRECS

I

De toutes les villes de l'ancien et du nouveau monde, récemment créées ou relevées de leurs ruines, Athènes est la seule qui corrige la régularité de ses rues par la beauté générale de ses constructions. Depuis le palais du roi jusqu'à la masure de l'artisan chacune de ses maisons, par sa colonnade, ses fenêtres ou le détail de son toit, tient à reproduire les lignes classiques du pur style grec. Sur aucun point de la cité l'œil n'est frappé par des masses colossales : il ne découvre que proportions harmonieuses et comme la matière commune de tout édifice est le marbre du Pentélique, l'impression d'ensemble qu'il éprouve est d'élégance et de force tout à la fois. Très vite le voyageur a conscience qu'il se trouve chez un peuple qui a voulu ressaisir à travers les âges et affirmer d'une manière durable son caractère national.

Ce qui est au même degré remarquable dans une première visite à Athènes, c'est qu'à chaque pas, églises, gymnases, hôpitaux, bibliothèques, théâtres, statues, jusqu'aux horloges, jusqu'aux trottoirs dallés de marbre que l'on foule du pied, évoquent des noms de donateurs : Zappas, Avérof, Singros, Valianos, Sinas... Lorsqu'on a passé en revue ces cadeaux somptueux et sans nombre faits à la ville d'Athènes, il ne reste plus rien à y admirer. En vain y chercheriez-vous des ministères. Le Parlement lui-même est à peine visible, effacé par l'éclat des hôtels privés et des caravansérails qui l'avoisinent.

Si de la rue vous passez dans les salles du musée de la Révolution, l'Athénien vous montre avec orgueil, mêlés aux figures chevelues des héros de la mer et de la montagne, des portraits de marchands à l'expression calme sous des coiffes démodées : ce sont les donateurs de la première heure, ceux qui sacrifièrent leur fortune à la cause de l'indépendance.

La Grèce fait de ces millionnaires d'hier et d'aujourd'hui l'objet d'un culte pieux. Elle saisit toutes occasions pour rendre hommage à leur rôle historique qui fut considérable dans la formation et le développement de l'état grec. Armements, travaux publics, subventions aux écoles et aux académies, aux orphelinats et aux théâtres, tout ce dont est chargé le gouvernement dans les autres pays, en Grèce, les riches le prennent sur eux.

Ces mœurs sembleraient indiquer qu'il y a dans la nation grecque une inégalité des conditions susceptible d'entraîner, comme conséquence, de graves perturbations sociales. Il n'en est rien. Une com-



plète harmonie règne, en pays grecs, entre le peuple et les capitalistes. Ce n'est point là question de sentiment ou de sagesse préméditée. Une nécessité impérieuse et dont souvent ils n'ont pas conscience porte les riches Hellènes à devenir des bienfaiteurs publics. Leur dévouement au pays et la reconnaissance que leur en garde le peuple constituent un phénomène de solidarité sociale qui est déterminé non par la volonté des individus, mais, comme on va le voir, par la forme particulière du groupement ethnique en Grèce.

Les millionnaires grecs, tous, sans exception, ont réalisé leurs fortunes à l'étranger.

Le pays qui constitue la Grèce proprement dite n'offre point de ressources suffisantes à qui veut s'enrichir. Ses collines arides, au coucher de soleil, se colorent de mauve et de rose ; ses golfes présentent aux yeux des nappes or et bleu ; ses bois d'oliviers ont une verdure pâle, une ombre qui n'effraie pas ; sur le fond noir des rochers les marbres se détachent avec une blancheur et une netteté qui séduisent. L'Hellène qui s'exile, quels que soient les avantages qu'il trouve chez les barbares, ne peut jamais oublier sa *patrida chrusi*, sa patrie dorée. La terre grecque captive l'homme par l'intensité de sa lumière et par le spectacle qu'elle offre partout aux regards de la lutte tragique que se livrent les éléments solide et liquide : les rochers et les vagues. Elle forme le paysage le plus clair et le plus émouvant qui soit, mais, en définitive, elle est très pauvre.

Avec beaucoup de simplicité, un paysan de la campagne d'Athènes nous racontait ses peines :

— Ce sol est ingrat, frère. En Ionie, en Macédoine, tu sèmes une mesure de blé et tu en récoltes dix. Ici, pour une mesure, tu en obtiens tout au plus deux ou trois. Pour arriver à ce résultat, là-bas ils jettent les grains et ne s'en occupent plus. Ici, nous grattons, nous bêchons, nous travaillons sans relâche...

Le maître d'école, qui était présent, l'interrompit par ces paroles rapides :

— L'homme qui ne s'efforce pas s'amollit. Son blé pousse seul, mais ses bras deviennent faibles et son ventre chargé de nourriture le gêne. Parce que tu as vécu dans un perpétuel combat avec la terre, ton corps a acquis de l'agilité, et parce que tu portes peu de chose à ta bouche, tu as la consistance du fer. Tu n'as point peur. Si demain le Turc apparaissait, sans hésiter tu courrais à sa rencontre. Tu es un homme libre et tes frères d'Ionie sont esclaves.

Le paysan n'insista pas. Frappant de sa main calleuse l'épaule du *dascalos* : « Tu as parlé juste », dit-il, et il se remit au travail en riant.

Voilà bien : la terre grecque fait l'homme sobre, actif et joyeux. Elle le dresse ainsi aux combats. En lui montrant la mer, elle l'invite à des aventures lointaines et des extrémités du monde elle le ramène à elle à cause des avantages qu'elle lui offre pour la défense. Entre deux rochers qui forment une crevasse, au fond d'une anse étroite

ou sur les pentes difficiles d'un îlot, elle lui donne un nid d'aigle pour demeure.

C'est de ces nids inaccessibles que les Grecs antérieurs à Minos s'élançaient pour aller conquérir, les armes à la main, ce qui manquait à leurs besoins. L'on s'imagine les cris de joie, les offrandes de fleurs, les chants, les danses, les mille manifestations d'allégresse qui accueillaient leur retour. Les hardis navigateurs se livraient à ces fêtes avec une bienveillance généreuse. Ils distribuaient des présents et des aumônes, offraient aux dieux une part du butin, processionnaient en manière d'action de grâce, présidaient à des jeux, à des banquets, et faisaient travailler aux murs de la cité les esclaves qu'ils avaient amenés. Une heureuse expédition les rendait les bienfaiteurs et du même coup les premiers citoyens de la ville. Leurs compatriotes les glorifiaient sans réserves parce qu'ils leur devaient des divertissements publics, la connaissance d'objets nouveaux, des récits merveilleux et l'embellissement de leur temple, ce qui attirait chez eux des pélerins nombreux.

Dès la préhistoire grecque, dans la cité en train de se former, s'opérait de la sorte l'alliance étroite du peuple, de l'autel et de la classe riche.

Plus tard, lorsque les mœurs se furent radoucies et qu'un échange légal des produits de chaque pays eut remplacé les procédés d'enrichissement violents, les commerçants continuèrent à garder dans la ville la première place. Ils l'ornaient de monuments et de statues; ils la défendaient contre ses ennemis en mettant à sa disposition leurs flottes et en soudoyant des soldats mercenaires; ils nourrissaient les faibles; ils éclipsaient leurs rivaux par la magnificence des fêtes qu'ils offraient au peuple; ils faisaient figurer aux jeux olympiques leurs chevaux et leurs attelages. La cité, en toute circonstance, triomphait avec eux. A mesure qu'ils s'enrichissaient, l'industrie locale et les beaux-arts progressaient sous leur protection. Par la force des choses, ils étaient portés au pouvoir et exerçaient ces fonctions de *tyran* dont on ne peut se faire une idée qu'en pensant à ce que fut, dans les temps plus modernes, le gouvernement des Médicis dans la ville de Florence.

Si la Grèce ancienne abonda en héros, en donateurs, en artistes et en poètes, cela tint à ce que les villes y étaient autonomes. Elles offraient ainsi à un grand nombre d'hommes des scènes où déployer des talents, où satisfaire des ambitions. Les rivalités qui les armaient les unes contre les autres, excitaient le sentiment de l'émulation et tenaient constamment en éveil ces vertus de générosité, de dévouement et de bravoure qui sont l'attribut essentiel de l'hellénisme. Ces mœurs, nous les revoyons chez les Grecs de nos jours parce que la Grèce, à travers les temps, se trouve avoir conservé la même structure sociale.

II

Pour s'en convaincre il faut se rappeler que les Romains modi-

fièrent très peu l'Hellade. Seules les villes qui leur avaient opposé de la résistance furent rendues tributaires. Les autres reçurent les titres d'alliés (*sociæ*, *fœderatæ*), continuèrent à se gouverner avec leurs propres lois et ne furent contraintes qu'à fournir à Rome, en temps de guerre, une contribution en argent et en vaisseaux équipés.

Byzance, à son tour, n'opéra pas de changements politiques en Grèce. Elle fut soucieuse de remplacer le culte païen par le christianisme. L'Hellène n'est point fanatique en matière religieuse, encore qu'il tienne fermement à garder ses traditions de race. Les temples, sans résistance, se convertirent en églises, mais les cérémonies païennes y furent maintenues ; les statues furent brisées, mais la peinture reproduisit sur les murs leurs attitudes calmes, leurs yeux inexpressifs, leurs robes aux plis rigides. Les saints et les saintes héritèrent de la figure, du costume et des attributs moraux des dieux et des déesses. En acceptant le christianisme, l'esprit hellène ne cessa pas de marquer sa répugnance pour toute idée de monothéisme et de centralisation.

Les Turcs, quand ils prirent possession de la Grèce, s'établirent dans des vallées ombreuses et dans des plaines d'un abord facile. Il ne se hasardèrent ni sur les montagnes, ni sur la côte, ni dans les îles. Ils trouvèrent commode d'en laisser les populations libres d'organiser à leur gré leur vie domestique, à la condition qu'elles leur remettraient exactement l'argent des impôts et la dîme des enfants.

De cette façon, jusque sous le régime turc, purent se conserver les *communes* qui étaient des bourgades, des villes et souvent de simples villages gardant l'emplacement et les traits principaux des mœurs de la cité antique. Ils se font une idée peu juste des conditions de la vie urbaine en Orient, ceux qui s'appuient sur le nombre des invasions subies par la Grèce pour en induire que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas les descendants directs de ceux de jadis. Les envahisseurs pillaient les maisons, emmenaient le bétail, les femmes et les garçons, opéraient des massacres ; mais ils se gardaient bien d'exterminer totalement des populations dont ils attendaient des taxes et, d'autre part, il leur répugnait de fusionner avec elles. Lorsqu'ils avaient à vivre dans la même ville, ils se retranchaient en des quartiers dont, mieux qu'un mur à créneaux, le souvenir du sang versé les tenait séparés pendant des siècles des regards du peuple vaincu. Les *communes*, survivances de la cité antique, n'ont jamais cessé d'être les cellules du corps social grec.

Elles vécurent obscures et anémiées parce qu'elles s'épuisèrent à faire la grandeur de Byzance, de Venise et de la Turquie. Génération sur génération, de jeunes Hellènes nés vigoureux et passionnés parmi les rochers de la Grèce, s'acheminèrent de gré ou de force vers Constantinople pour y devenir ministres, empereurs, stratèges, patriarches, amiraux, grands-vizirs. Sous le nom de légions byzantines et de corps des Janissaires, depuis Justinien jusqu'à Mahomet IV, ils firent et refirent les guerres d'Alexandre, courant du

Danube à l'Egypte et de la Macédoine à l'Euphrate. Parfois une impératrice, ou un général auquel une victoire inattendue décernait la pourpre, se souvenaient du modeste village où ils étaient nés : ils lui remettaient ses impôts et le décoraient de monuments. Les *communes* durent à des hasards de ce genre, à leur position géographique et à l'activité commerciale que, dans une sphère étroite, exerçaient leurs habitants, d'avoir des sorts plus ou moins prospères.

Au commencement du siècle, sous la domination turque, l'homme le plus riche de chaque *commune* se trouvait revêtu de la magistrature civile et portait le titre officiel de *Kodja-bachi* ou notable. Il possédait quelques voiliers qui faisaient le cabotage entre les îles. Il devait sa fortune à ce trafic. Il était élu par le peuple le dimanche, après la messe. Il avait pour charge de rétribuer et de percevoir les impôts; il intervenait entre le gouverneur et le peuple pour le redressement d'une injustice et pour la remise des enfants, aussi longtemps que cette coutume fut pratiquée; il agrandissait et réparait l'église, la dotait de saintes images et de chasubles dorées; il ouvrait une modeste école; il secourait les pauvres. En échange, la nuit qui précédait Pâques, il avait le privilège de conduire en pompe à travers la ville l'enterrement de « Seigneur Christ ». Lui-même, aidé de ses fils, portait le cercueil sur lequel était peinte la figure de Christ. Ceux de sa famille marchaient de chaque côté tenant à la main de très gros cierges ornés de fils d'or et de fleurs artificielles; devant processionnaient en psalmodiant les prêtres à longs cheveux et les enfants avec les hampes à images; derrière venait le peuple de la paroisse avec d'innombrables petits cierges jaunes.

Vingt siècles et des nuées de barbares avaient passé sur la Grèce; Romains, Goths, Slaves, Normands, Francs, Vénitiens, Arabes, Turcs... et dans la *commune* qui continuait la vie antique, le commerçant que l'Egée avait enrichi au retour de son voyage lucratif, devenait, comme aux temps de Jason et des *tyrans*, le bienfaiteur du peuple et de l'autel. Certes, elle était plus douloureuse que triomphante la procession qu'il présidait, entouré de la considération de tous. Mais lorsque dans les prières, les chants lugubres et les parfums d'encens s'achevait cette nuit de deuil, lorsqu'à l'aube du saint jour de Pâques, le prêtre élevant la dextre et dans une attitude théâtrale clamait : « Christ est ressuscité ! » lorsque, répétant ce cri et déchargeant leurs pistolets les hommes joyeusement se donnaient le baiser d'oubli des fautes commises, alors, à la *commune* entière que cet embrassement et ces détonations fortifiaient, l'image apparaissait de la Grèce elle-même réveillée de son demi-sommeil et rentrant comme Christ dans la vie des peuples avec la gloire de ses blessures et de son humiliation.

III

Un ensemble d'heureuses conjonctures vint, à la fin du XVIIIe siècle,

donner aux *communes* les moyens matériels de réaliser ce rêve de liberté nationale.

La Turquie, vaincue par les Russes, venait de perdre son hégémonie sur les peuples de l'Orient; depuis Mahomet IV, elle avait cessé de recruter les Janissaires parmi les Grecs. Venise, lentement absorbée par l'Autriche, n'avait plus l'empire des mers. Les forces vives que la Grèce fournissait à ces deux Etats lui restèrent. Il y eut dans les *communes* un surcroît de population mâle. Par ailleurs, la France et l'Angleterre se combattaient et la Méditerranée semblait dépourvue de marine marchande au moment même où les guerres de la Révolution et de l'Empire exigeaient d'immenses quantités de blé.

Les Grecs saisirent cette occasion. Dans chaque village des îles et de la côte les jeunes gens s'associèrent, mirent en commun de petites sommes et affrétèrent, les uns un navire, les autres une barque. Arborant tour à tour les pavillons turc et russe, ils voguèrent aux bouches du Danube et du Don, chargèrent des céréales et les portèrent à Livourne, à Gênes, à Marseille et en Espagne. Le voyage accompli, ils se partageaient les bénéfices, augmentaient la dimension et le nombre de leurs vaisseaux et repartaient. Le blocus continental fut pour eux le coup de fortune. De Taganrok à Gibraltar, sur la mer intérieure, redevenue hellénique, leurs flottes coururent, prenant et laissant aux rivages des trois continents des blés, des raisins, des oranges, des huiles, des draps, des soies, des bêtes de somme. Hardis mariniers, ils franchirent les colonnes d'Hercule, emplirent les cales de leurs voiliers de vins d'Espagne et de Portugal et traversèrent l'Atlantique à l'est jusqu'à New-York, au nord jusqu'à Londres. Pour se défendre des pirates barbaresques, ils s'armèrent de canons. Pendant quinze ans ils échangèrent des marchandises et des coups de feu.

Inopinément, un soir, ils apparaissaient au village natal, le teint bronzé, la figure réfléchie, ayant la voix autoritaire et de soudains éclats de rire, portant la culotte à grand fond et de larges ceintures bourrées de pistolets et de bank-notes : tels nous les représentent dans les récits de leurs veillées, les habitants de l'Archipel. D'abord, de la caravelle qui restait ancrée entre les rochers, ils faisaient débarquer des jarres remplies d'or, et cet or, nuitamment, ils le descendaient dans les citernes sur des amas de métal précédemment déposés. Les jours suivants, ils distribuaient des parures aux femmes, des armes reluisantes aux hommes, de l'argent aux prêtres. Ils assistaient à l'office du dimanche, offraient un banquet et repartaient emmenant les enfants âgés de plus de huit ans. « Femme, disaient-ils, laisse-moi te prendre encore ce fils. Sois sans crainte. La mer maintenant nous appartient. Je lui ferai voir les vagues puissantes de l'océan, des batailles avec les corsaires, des cités qui regorgent de richesses et je te le ramènerai palikare et vaillant. »

Voilà comment la mer rendit les *communes* prospères et comment

se constituèrent les premiers millions de la Grèce moderne à l'heure où l'Europe était préoccupée de Napoléon.

Pendant que le voilier s'éloignait ayant à son bord les jeunes gens qui devaient devenir les soldats et les brûlotiers de la révolution, au sommet des acropoles, derrière des créneaux datant du moyen âge, des garnisons loqueteuses dormaient, fumaient, accomplissaient avec exactitude les cinq prières rituelles et le soir descendaient dans la campagne pour poursuivre des filles et dévaliser des paysans attardés sur la route.

Les premiers millions grecs furent consacrés aux écoles. Les Zossimades, Kaplan, Maroussis, attachèrent leurs noms à cette œuvre. Presque en même temps, un comité occulte, l'Hétairie, organisait l'insurrection. Les riches négociants firent les fonds et donnèrent des vaisseaux. Les Conndourietti et les Botzaris se distinguèrent par dessus tous par leur dévouement. L'héroïne Baboulina, à la tête de la flottille de son mari, donna hardiment la chasse aux Turcs. Prêtres, montagnards, mariniers s'armèrent et la Grèce entière se souleva, montrant entre ses classes sociales cette même unité harmonieuse qui n'a cessé de régner dans la cité d'abord, puis au sein de la *commune*.

On sait ce que fut cette guerre : une alternative de massacres, où furent égorgés trois cent mille Grecs, et d'actions admirables accomplies par de petites bandes d'Hellènes audacieux. La Grèce eut contre elle la Turquie, l'Egypte, le Czar et tous les gouvernements de l'Europe. Les côtes grecques furent bloquées pour empêcher l'introduction des armes. Le ministre français de Villèle, démontrant qu'il ne pouvait être question de l'autonomie de la Grèce pour cette raison que la population grecque était insignifiante dans l'empire ottoman, prononça ces paroles historiques : « Messieurs, quel si grand intérêt pouvez-vous prendre à cette localité ? »

Lorsque la diplomatie fut contrainte par la colère de l'opinion publique à reconnaître l'indépendance du Royaume hellénique, la Grèce se trouvait complètement ruinée : les citernes avaient été vidées, les vaisseaux s'étaient engloutis, les maisons, les oliviers, les vignes, les églises, les écoles, gisaient à terre : chaque famille pleurait ses morts et plus rien ne restait de l'or amassé au prix de tant de courses périlleuses. Mais l'Hellade avait pris place parmi les nations libres. — Tel est l'usage que firent de leur fortune les premiers millionnaires grecs, ceux qui jettent un regard sévère hors des cadres modestes pendus aux murs du musée de la Révolution.

IV

Les Grecs que le commerce des céréales avait fixés en Roumanie, en Russie et en Occident avaient moins souffert dans leurs intérêts que leurs frères de la Grèce. Ils recomposèrent des flottes de voiliers, achetèrent des vapeurs et reprirent les affaires de blé. Les Ro-

docanacci, les Ralli et d'autres grandes familles de commerçants quittèrent Chio après les massacres pour aller les rejoindre. L'Epire, province saccagée par les Turcs et qui demeura en leur pouvoir, donna également lieu à un exode d'hommes entreprenants qui devaient un jour s'appeler : les Zappas, Arsakios, Averof.

Ainsi, pendant que la Grèce se débattait dans les désordres politiques inévitables à un royaume fondé sur des ruines, de nouveaux millions, à l'étranger, se formaient qui allaient la doter d'un système très complet d'instruction publique et faire d'Athènes, au point de vue intellectuel, la première cité de l'Orient.

Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans cette ville de marbre qui compte 115.000 habitants la bourgade misérable où Chateaubriand, en 1810, vit une centaine de masures autour d'une caserne de janissaires?

Une statistique des récentes donations faites à la ville d'Athènes montre que plus de 20 millions y ont été dépensés par les riches Hellènes pour la fondation d'édifices publics. Rien ne saurait mieux indiquer les préoccupations morales des bienfaiteurs de la capitale grecque que les quelques chiffres suivants que nous relevons au hasard :

L'Université d'Athènes, à quelques années d'intervalle, se trouve avoir reçu, pour la création de nouvelles chaires : 100.000 drachmes de M. Démétrius Benardakis, 250.000 drachmes de M. Plataghinis, 600.000 drachmes de M. Papadakis; M. Doumpas lui fait un cadeau de 80.000 drachmes pour la décoration de son portique extérieur. — Le Musée national reçoit 200.000 drachmes de M. D. Benardakis, 75.000 drachmes de Mme Stournara. Les Tositzas contribuent pour 1 million à la fondation de l'Ecole polytechnique. M. Varvakis souscrit 1 million et demi pour l'agrandissement de l'Ecole navale. Théodore Arétaïos lègue 1 million pour la construction d'une école clinique; Georges Rixaris, 1 million pour celle d'une école de théologie; Hadjicostas, 1 million pour celle d'un orphelinat; Pangas, 2 millions pour l'installation des halles. Nicolas Zarifi consacre 250.000 drachmes aux horloges publiques; Evangile Zappas, 2 millions et demi au palais Zappione où se tient une exposition permanente des produits industriels de la Grèce: le baron Simon Sinas 2 millions et demi au plus luxueux des monuments d'Athènes, l'*Académie* dont les colonnes et les frises dorées et les métopes polychromes donnent une impression singulière mais un peu maniérée d'art antique. Le baron Georges Sinas fait cadeau à la ville d'un observatoire. Les Ralli, dont la flotte marchande dessert les Indes, l'Angleterre et l'Amérique, relèvent le palais de l'archevêché et souscrivent 25.000 livres anglaises pour la construction du Théâtre national.

La plupart de ces millionnaires ont vécu et vivent à l'étranger. Athènes leur préfère ceux qui, après s'être enrichis chez les « barbares », viennent prendre une place considérable dans la capitale et encouragent par leurs commandes les architectes, les sculpteurs, les peintres et les artisans. A la tête de ces favoris du peuple se trouve

Andre Singros, qui a gagné sa fortune à Constantinople et qui, depuis son installation à Athènes, lui a fait don successivement du Théâtre du Peuple, de l'Hôpital Évanghélisma, d'une église, d'un asile pour les femmes, des Prisons Centrales — aménagées par cellules d'après les dernières théories sur la criminalité, — et de plusieurs kilomètres de trottoirs, dallés de marbre du Pentélique. — Un Athénien de haute culture intellectuelle, M. Thon, consacre généreusement sa fortune à protéger les artistes. M. Stéfanovich-Skilizzi, qui a offert à la ville le groupe de Byron secourant la Grèce, est un autre Mécène. M. Skouloudis, député de Thèbes, a réuni dans son palais de la place Sindaghma les plus belles toiles des peintres grecs modernes.

V

Il ne faudrait pas croire qu'Athènes se soit embellie au détriment des autres villes de la Grèce. Syra, Volo, Patras, Argostoli, Corfou doivent à la fortune et aux libéralités de leurs commerçants, de rivaliser avec la capitale par leurs églises, leurs collèges, leurs théâtres, leurs places publiques, leurs tramways et leur lumière électrique.

Neuf millions de drachmes sont déposés dans les banques russes par des Épirotes enrichis en Russie pour la construction d'une université à Janina, lorsque cette ville aura fait retour à la Grèce.

Janina possède en attendant un gymnase qui est sans rival en Grèce. Il a été construit par les Zossimades, cinq frères qui décidèrent de ne pas se marier afin de laisser à la nation toute leur fortune qui était colossale.

Un riche négociant, l'an passé, mourut à Corfou en léguant un million pour le dessèchement d'un marécage voisin de la ville.

Valianos, de l'île de Céphalonie, commença sa carrière en ramant une barque. Il s'engagea comme matelot à bord d'un voilier qui se rendait dans la Mer Noire. Il entreprit le commerce des blés à l'embouchure du Danube et, à la longue, réalisa une fortune immense. Ses frères s'associèrent à son œuvre et s'enrichirent de leur côté, à l'exception d'un seul qui mène encore la vie de pâtre sur les rochers de Céphalonie. Valianos fit de son village natal un joyau de marbre et d'Argostoli, chef-lieu de l'île, l'une des plus belles cités du royaume grec. En mourant, et pour marquer sa déférence envers la capitale, il lui légua 2 millions pour la construction d'une bibliothèque qu'on achève à cette heure.

Le patriotisme local, en Grèce, demeure très intense. Chaque commune tient à garder ses antiquités. Les Hellènes reconnaissent qu'Athènes doit occuper le premier rang parmi leurs villes, mais ils ne souffriraient point qu'elle accaparât toutes les donations et centralisât dans son musée chaque statue que l'on exhume. D'obscurs villages doivent à la fortune subite d'un de leurs habitants de posséder des monuments qui manquent à une ville sise à quelques lieues de là. Ces villages deviennent des bourgades au détriment de la cité.

Mon ami S... me disait de son île natale, Ithaque: « Tu y serais frappé par l'absence de la population mâle. Tous nos hommes valides émigrent pour aller chercher fortune. Les femmes et les filles restent au logis pour la récolte des raisins et des olives. L'autre année, dix hommes ont quitté Ithaque pour l'Australie et le Transvaal : ce sont les seuls pays où, dans ces temps-ci, l'on ait chance de réaliser beaucoup d'argent. Notre île possède déjà un millionnaire; il a fait fortune dans les Balkans et a doté son village d'une église et d'une belle école. La ville d'Ithaque en est jalouse, car elle ne peut guère montrer aux étrangers qu'un enfoncement de terrain qu'on appelle le palais d'Ulysse. Mais ceux des nôtres qui sont au loin reviendront un jour enrichis par les mines d'or, et notre île, qui est fière de posséder le meilleur crû de la Grèce, tu la verras dans quelques années égaler par ses édifices publics, Argostoli la voisine, où nous sommes obligés de nous rendre en barque chaque fois que nous voulons acheter des marchandises rares et voir jouer des drames. »

VI

Les grandes villes grecques restées sous le joug turc, telles que Constantinople, Smyrne, Salonique, Mitylène, Cavalla et les colonies grecques du littoral de la Méditerranée ont chacune leurs millionnaires et donateurs. Constantinople a les Zarifi, Smyrne les Baltazyi; Marseille eut Zaziropoulo. Mais par-dessus toutes ces cités Alexandrie s'enorgueillit de posséder l'Hérode Atticus moderne : Georges Avérof.

Né à Mezzovo, village voisin de Janina, Avérof fut durant sa jeunesse le héros d'une odyssée pleine d'incidents qu'il surmonta par son courage, sa simplicité et son jugement naturellement prompt et droit. Débarqué en Egypte à l'époque fortunée d'Ismaël, il devint le fournisseur des vivres de ce Khédive. On devine tout ce que cette charge lui rapporta. D'abord, il acheta des terrains qu'il revendit avec d'immenses bénéfices; puis il domina le marché égyptien, entra en relations d'affaires avec Bombay et Londres et fit d'Alexandrie, pour son propre compte, l'entrepôt d'un grand commerce entre les Indes et l'Angleterre. Sa fortune, après toutes ses libéralités à la nation, dépasse encore aujourd'hui le chiffre de 100 millions.

Fidèle aux traditions de la race, Avérof embellit son village natal, dota la colonie grecque d'Alexandrie, d'écoles, d'églises et de théâtres et fonda ensuite à Athènes plusieurs établissements de charité et d'instruction supérieure, parmi lesquels : la prison Efivïone, l'Ecole polytechnique et l'Ecole militaire. — La première de ces deux écoles forme des ingénieurs, des mécaniciens et des architectes que le Gouvernement pourvoit de places à leur sortie ; elle contient en outre l'Académie des Beaux-Arts (peinture, sculpture, gravure) et le musée de la Révolution. — La seconde instruit les officiers supérieurs de l'armée grecque; elle occupe un vaste emplacement où sont

aménagés des parcs, des champs de manœuvre, des bâtiments isolés, une église et, autour d'une cour principale rectangulaire, un ensemble de constructions spacieuses ayant des portiques de marbre où se lisent en lettres d'or des vers d'Homère glorifiant la mort pour la patrie. — Comme monuments, ces deux écoles imposent par leur masse marmoréenne et par les lignes sévères de leurs colonnes doriques, d'où se dégage une impression de puissance et de durée. — Avérof s'est fait soumettre les plans d'un troisième établissement tout aussi important que ces deux-ci : une nouvelle Ecole navale qui sera sise au Pirée ou à Salamine.

D'autres millionnaires se sont dévoués à la cause publique, aucun n'a plus qu'Avérof contribué à la grandeur politique et morale de la Grèce moderne. Ami de Tricoupis dont il partageait les idées, Avérof souscrivit sur sa propre caisse un emprunt à l'Etat lorsque ce ministre était au pouvoir. Mais ces services ne lui eussent peut-être pas rapporté toute la gloire qui s'attache à son nom s'il ne les avait achevés par un acte qui frappa vivement l'esprit amoureux des fortes émotions du peuple grec.

Avérof, en effet, devint célèbre depuis qu'il reconstruisit le Stade d'Athènes et offrit comme fête à l'hellénisme la journée héroïque où au milieu de l'acclamation de 200.000 Grecs, Louys, vainqueur de la course de Marathon, entra au Stade et tomba inanimé dans les bras du Diadokos, lui apportant tout à la fois le souvenir et l'espoir d'une victoire grecque sur les Barbares massés en Thessalie.

Avérof mène dans sa maison d'Alexandrie une vie modeste et retirée. Sa mise et ses manières sont aussi simples qu'elles l'étaient au début de sa carrière. En travaillant à la gloire de la Grèce, il a toujours effacé sa propre personne. Il n'assista pas aux jeux olympiques. Aux télégrammes enthousiastes qu'il reçut de la capitale, il répondit par ces simples mots : « Je suis heureux du succès des jeux du Stade et je souhaite un succès semblable à la politique et aux armes de ma patrie. » Dans le même temps il souscrivait 500.000 drachmes pour le fond du comité crétois. — La ville d'Athènes lui a élevé une statue et lui a envoyé en décembre dernier une députation qui lui présenta comme hommage une couronne d'argent — juste symbole de la royauté que moralement ou effectivement les riches ont exercée dans la société grecque depuis les temps les plus anciens. — Avérof a institué la nation grecque héritière de toute sa fortune.

VII

Lorsqu'on a passé en revue la carrière des millionnaires hellènes, on peut dire, pour se résumer, que la Grèce aride et sèche est une pépinière d'hommes sobres, énergiques et entreprenants. La mer qui vient battre leurs rochers les porte à des Colchides plus ou moins distantes où ils vont exercer l'activité dont sont doués leur corps souple et leur esprit délié. Ils réussissent en pays étranger par la

combinaison de deux qualités très propres à la race hellénique : la tenacité et l'audace. Marins habitués à affronter l'orage, ils ne craignent pas les conjonctures du lendemain et dans les affaires, comme dans la navigation et souvent dans la politique, ils aiment à risquer le tout pour le tout. En s'enrichissant ils ne visent pas aux jouissances étroites de l'égoïste. Ils prennent, au contraire, plaisir à donner à leurs compatriotes la meilleure part de la fortune qu'ils ont acquise. Ils ne la gaspillent pas en prodigalités : ils la convertissent en œuvres durables et utiles. Le peu de cas qu'ils font des biens dont ils disposent ainsi, montre leur foi absolue en la durée de l'hellénisme et en la perpétuité des réputations. Ils ont besoin de se sentir approuvés par la voix du peuple. Ils sont sensibles aux beaux éloges, à leurs noms gravés sur la pierre, à l'amour et au respect qu'on a pour eux. De leur vivant et de leur propre volonté ils composent la renommée qui leur survivra. L'idée que le riche a pour devoir de sacrifier son or à l'intérêt général est chez eux aussi ardente que chez les jeunes gens celle de périr pour la patrie.

Exercé à percevoir nettement les objets extérieurs dans un paysage peu chargé et sous une lumière intense, le cerveau grec porte dans le domaine moral les mêmes aptitudes : il distingue juste et vite. Très clairement lui apparaissent les diverses parties d'un tout. Après avoir conçu en religion le polythéisme et en politique ces divisions harmonieuses que furent les cités — petits groupes ethniques réunis, pour la commodité de leurs mouvements, par des liens très légers, — il était de conséquence qu'aujourd'hui il affirmât avec énergie le principe des nationalités sur ces confins où l'Europe et l'Asie se touchent et où les peuples sont à la merci d'un despotisme qui se meurt et d'un autre prêt à le remplacer.

L'Hellénisme est une protestation vivante en face des théocraties orientales. L'ordre politique que par la force et la peur elles maintiennent parmi les barbares, l'Hellène le réalise instinctivement. En lui sont innées ces notions de la division du travail et de la spécialisation des fonctions sociales auxquelles, après des efforts laborieux, la science moderne vient de donner une expression théorique.

Dès qu'un danger commun se manifeste, la nation entière — tant au dedans qu'au dehors des frontières provisoires du Royaume Grec — se lève disciplinée et décidée. Elle n'attend point d'ordre souverain et n'éprouve aucune hésitation. Avec une grande netteté apparaissent les devoirs de chacun. Comme dans un drame dont les rôles seraient appris depuis des siècles, chaque Hellène court à son poste. Les riches versent leurs millions, les jeunes hommes s'arment, les moines quittent leurs chapelets pour des fusils, le prêtre à l'église, le maître à l'école créent l'enthousiasme et le roi lui-même prend l'attitude que lui prescrit la tradition : l'attitude de Codrus.

TIGRANE YERGATE.

LE ROMAN PAUPÉRISTE EN ANGLETERRE

Lorsque nos voisins d'Outre-Manche font du neuf, c'est du neuf anglais — d'où un genre de roman, à nous inconnu, le roman Paupériste.

Un roman qui est un constat, un enregistrement de faits — ce n'est pas le bon livre que nous répandons en France sans le lire — ce n'est pas non plus le livre dit mauvais que nous lisons sans le répandre — c'est un exposé de la vie de l'artisan qui ne sent ni l'ail ni la sacristie.

Quand Rudyard Kippling s'en mêle c'est vif et court, quand c'est Georges Moore c'est plus substantiel mais non mieux observé, la diversité des figures mises en scène dans ces milieux populaires donne à ces fusains des airs de Callot. On y voit des âmes torses se confondre avec les âmes héroïques et souvent, dans cet enchevêtrement, les avilis et les déformés moraux, pousser les généreux, qui prennent le galop. Cette littérature paupériste est le résultat de la « Farandole » de charité, développée sur l' « *East end* » depuis les dernières vingt années par des duchesses agitées, vouées à la rédemption de leurs petites sœurs les « quêteuses nocturnes ».

On partait après dîner, on prêchait les Madeleines, que ce zèle ravissait puisqu'après les fils, il y avait encore les mamans ! Les duchesses (1) aussi furent les Walter Scott de cette belle croisade, si bien que le roman d'amateur aurait donné le charbon à toute l'entreprise, si la palette une fois faite, de vrais peintres n'avaient fait le tableau. Ne pas confondre d'ailleurs les récits paupéristes avec le roman pamphlet de Dickens. Nous n'avons pas ici des satires sur les abus hospitaliers, worhhouses, écoles etc., mais des instantanés qui embrassent des ensembles et négligent systématiquement les morceaux fragmentés.

Nos « Novellists Pauperists » ne s'attachent pas à ne peindre, comme Zola trop souvent, que des profils sociaux, des groupes où, comme dans *Lourdes*, on ne voit que l'artisan « bien pensant » contre partie de l'*Assommoir* où s'accumulent surtout les types bas ; nos « miséristes » anglais se sont, dans leurs peintures, attachés à mêler la qualité des personnages dans les milieux qu'ils racontent, ce qui est vrai par égard aux malheureux. Le riche ne voit que qui il veut voir. Mais la charité, à moins d'en être expulsée, envahit le foyer du pauvre ; de là, dans certaines circonstances de détresse, la rencontre possible chez l'artisan d'éléments sociaux absolument étrangers les uns aux autres, c'est le pasteur, c'est la religieuse, c'est le magistrat, c'est le philanthrope, parfois grand seigneur, comme le duc de Mortemart, que ses « visités » ne connaissaient que sous le nom de M. Leduc ; ce sont enfin toutes sortes d'individus hétérogènes, que

(1) Le duc de Sutherland a écrit des « Pauperists novels ».

leurs fonctions ou leurs commisérations assemblent chez les grabataires avec les voisins de ceux-ci. C'est un véritable tumulte, un entrecroisement de pieux personnages, de voleurs, de prostituées, allant et venant dans ces récits paupéristes, des êtres qui ne sortent des prisons que pour y rentrer aussitôt et ne demeurent guère de jours sans risquer la mort ou le meurtre.

I

Parmi cette atmosphère de saintes et de dégradées, d'ivrognes, de débauchées et d'âmes rayonnantes, on voit s'élever aussi et fleurir des créatures admirables, des Badalia (l'héroïne du roman de Kipling que le lecteur verra plus loin), des Esther Waters qui représentent l'essence même, l'impersonnification des énergies intimes de leur race, d'une race chez laquelle les doux ne sont pas les forts, parce que chez le peuple anglais la force d'âme n'est souvent qu'une résultante, presque normale, d'une harmonie de la personne entière.

La santé morale en ce pays est volontiers l'exploitation au profit du travail, des énergies que les pervers emploient à mal faire. Plus qu'ailleurs, l'âme anglaise suit le tempérament. Veule et faible est cette âme chez le lymphatique, combative chez le nerveux ou le sanguin. L'humeur anglaise est peut-être la moins influencée qu'il y ait, par le contrôle moral. De là l'impossibilité de classer les êtres au point de vue psychologique en Angleterre, d'après les mêmes lois qu'on appliquerait à d'autres. En un mot le genre de vie adoptée par l'individu en Angleterre, lui est d'ordinaire beaucoup plutôt commandé par ses tendances physiologiques que par une sélection cérébrale.

La force morale n'y existe guère chez le malingreux, qui est un passif, et la misère de santé entraîne d'ordinaire l'impéritie intime chez l'Anglais. Voyez cet ouvrier à l'œil pâle et glauque, aux artères battant lent, à la peau molle et spongieuse saturée de l'humidité insulaire. C'est un automate. Au moment que six heures sonnent, son bras arrête le marteau en voie de frapper l'enclume. Il n'a pas d'énergie, pas d'individualité, pas d'initiative. Enrôlé pour les émeutes de Trafalgar-Square il suffit d'une bouche d'arrosage pour le disperser. C'est là « un » Anglais. Est-il plus Saxon que Celte celui-ci? ou plus Normand que Saxon? Voilà qui est affaire aux ethnographistes. Ce qu'il y a de sensible, c'est que cet Anglais-là est l'inconsciente source de la misère de son pays, il est la victime prédestinée, le martyr permanent, qui entretient la main de l'exploiteur; son humilité, son abaissement volontaire sont néfastes, car elles ne se relèvent pas du naïf enthousiasme religieux qui se voit chez le moujik. Heureusement pour la nation, il est encore un autre Anglais : un athlète cette fois, habile économiste de ses forces, et dont l'objectif, sage et pratique du reste, est d'obtenir de son pendule vital, un fonctionnement méthodique et soutenu. Cet « autre » Anglais, véritable

machine aussi, mais machine forte et puissante, cet Anglais-là arrive à un équilibre proportionnel entre la nutrition et le travail et il apporte une précision dans la monotonie, tout à fait étrangère aux possibilités de l'humeur française.

Cet Anglais robuste, sanguin, musclé, forme une nation dans la nation. Un trait particulier de sa nature encore est que cette vigueur responsable de sa consciencieuse capacité de travail, ne se convertit jamais en « entrain ». Un tel ouvrier excelle à sa tâche, pendant qu'il la fait, mais il ne la prolongerait pour rien une heure de plus que le règlement. C'est là son point unique de ressemblance avec son frère le faible et le lymphatique. Ce sont toutes ces idiosyncrasies et bien d'autres encore, qui démontrent sensiblement la part majeure que le tempérament de l'Anglais joue dans l'œuvre qu'il produit. Chez le robuste John Bull, ce tempérament est fort et non vif, plutôt endurant et solide que primesautier. Admis donc, que chez le peuple anglais, l'homme physiologique oriente volontiers les mouvements de l'âme, qu'à ce compte, l'âme du lymphatique est vapide, vague et dérive volontiers au sectaire.

Admis aussi que, chez le vigoureux, le sanguin et le musclé, l'âme se borne à bien distribuer les forces « reçues » et les forces « dépensées ». Nous avons là, sous les yeux, en Angleterre, dans le peuple surtout, presque deux nations dans la nation, tant l'apparence extérieure et la direction intime sont différentes chez les uns et chez les autres. Dans les sphères sociales honnêtes, ces différences essentielles et de race ne se traduisent que par la qualité du labeur, plus complet chez le vigoureux, plus mou chez l'autre. Mais dans les régions démoralisées et criminelles, dans les centres de misère et de débauche, les deux principes physiologiques de ces deux Anglais distincts, dans la nation anglaise, se font jour pareillement : le robuste cogne jusqu'à la mort, le lymphatique glisse dans les dernières affres du *delirium tremens* alcoolique. La taciturnité naturelle de l'Anglais est un trait commun à égal degré. Aux deux types décrits, et cette taciturnité ayant pour résultat de s'exprimer par des actes plutôt que par des paroles, il en résulte qu'au lieu de jouer de la langue dans les clubs, la brute populaire anglaise joue du poing et ne s'explique guère qu'en assommant. C'est cette vie misérable et de déchainement des instincts qu'esquissent nos « novels » paupéristes ; l'excellence de ces études de Morison, de Kipling et de Moore est par-dessus tout de ne livrer au lecteur que des physionomies profondément nationales en ceci, que les énergies morales ou brutales des personnages décrits, trouvent leur source dans la nature même de leur tempérament humain. Badalia est héroïque, non pas par transport d'idéal ou de religion ; elle est héroïque, parce que, dans son corps robuste, vit une âme robuste aussi, et qu'au service de l'affirmation des convictions de cette âme, elle apporte joyeusement ses bras pour les faire casser ! La vaillance de Badalia a le caractère tempéramentueux de la belle humeur des Portia et des

Béatrix; l'héroïsme de Badalia a le caractère d'un sport, c'est un « match ». Quand à Esther Waters, c'est encore le tempérament national, mais cette fois vu par un angle différent. Esther Waters, c'est encore la force, mais la force sourde, c'est encore la passion de la lutte, mais de la lutte « contre ». Badalia bataille pour sauvegarder le dépôt de la foi qu'on a placé en elle. Esther combat pour remonter un courant, pour conquérir à son fils l'estime et l'honorabilité. Badalia dans sa bataille perd la vie consciemment. Esther triomphe, mais l'une et l'autre sont également « Anglaise », parce que l'une et l'autre sont engagées et soutenues dans leur effort par une combativité consciente qui résulte chez elles de la vitalité intense, qu'un tempérament sain et fort met au service de leurs amours et de leurs convictions. Quant à la Lizerunt de Morison (1), elle n'est pas moins que ses deux vigoureuses sœurs, une Anglaise de tempérament, mais elle est une Anglaise de la catégorie passive, une de celles qui vont former cette partie de la nation si différente de l'autre indiquée d'abord.

II

L' « East-End » qui répond assez à ce que sont chez nous Pantin ou la Villette, l'East-End est secouru par des district-visitors, qui n'ont rien de commun avec nos visiteurs de Saint-Vincent de Paul, parce qu'ils n'exercent qu'exceptionnellement la pression des avis et admonestations religieuses (un des initiateurs de cette invasion des civilisés chez les barbares fut, il y a une trentaine d'années, à Londres, le marquis de Shaftesbury). Si nous suivons maintenant l'auteur de Badalia, nous allons arriver dans une rue de l' « East-End », proche de la grande artère du quartier Radcliffe-Rood. On y est en liesse, grâce aux noces légitimes de Badalia avec son « Bloke » (amoureux); mais avec le mariage, la fidélité de Tom Herodsfoot s'est effarouchée. Deux mois ne se sont pas écoulés, sans que chaque soir Tom rentre ivre-mort jusqu'au jour qu'il ne rentre plus du tout parce qu'il a pris une autre femme. Badalia pleure, souffre, récrimine, jusqu'à ce que la charité naisse en elle à l'état de *self-consolation*, et qu'en secourant les autres, elle se relève moralement elle-même.

Badalia a deux voisines: une fille tuberculeuse, et sa mère ivrognesse professionnelle, qui se fait des revenus de la maladie de sa fille. Le pasteur la visite, il apporte à la fille des douceurs et de l'argent. Témoin de la manière dont les choses se passent, Badalia avertit le pasteur; désormais celui-ci constitue Badalia trésorière des fonds destinés au district. Elle est aussitôt l'objet des obséquiosités de tous, chacun la choie; l'entoure, lui fait la cour. Et cette fonction où l'énergie de Badalia s'exerce en une sévère et scrupuleuse observation de ceux quelle aide, devient la source de ses pires

(1) Tales of Mean-street.

épreuves. A côté du pasteur, Kipling a placé ici la suave figure de *Little sister Eva*, vrai primitif flamand, pour la sveltesse et la grâce. Petite sœur Eva est la poésie de la vie du pasteur, elle se penche, nimbée de ses cheveux d'or, ainsi qu'un « Van Eyck » sur les moribonds qu'il secourt... et leurs deux âmes apportent une atmosphère de sérénité jusque dans les géhennes où leur mutuel amour leur fait du ciel bleu. Quand les jours se passent sans que le pasteur voie sœur Eva, quand l'angoisse le saisit, c'est Badalia qui s'écrase le cœur entre ses deux mains, pour lui verser des consolations. Cet apôtre si vaillant et si doux a réalisé les possibilités de tendresse du généreux cœur de Badalia. Elle n'aime que pour le sacrifice et ce sont encore les énergies de son tempérament physique qui lui fournissent les élans et les spontanéités de ses constants et discrets holocaustes. Pour acheter l'estime du pasteur, rien ne va coûter à Badalia, et nous allons la voir mourir radieuse en l'ayant conquise ; ce frêle personnage qu'aucun danger n'effraie et qui cherche les âmes avec la passion d'un avare après l'or, cet être tout en « esprit » excite en elle tous les forts ferments d'enthousiasme de sa forte nature ; elle aime et elle va à la mort, beaucoup pour mériter d'aimer, un peu pour souffrir. Badalia a deviné qu'Eva est le viatique intime du pasteur. Elle sait qu'elle aime seule, et que le pasteur ne lui rendra jamais ce qu'elle sent pour lui. La prière non plus ne l'aide guère, Badalia n'est pas mystique. « Laissez donc Dieu de côté, dit-elle souvent à ceux qu'elle secourt, ni vous ni moi n'en savons rien, bénissez plutôt le pasteur qui est son délégué. » Cette fonction de trésorière qu'exerce Badalia travaille l'imagination de Tom Herodspoot. Elle l'hypnotise. En passant par la langue de sa maitresse et de ses amies, ces quelques shillings sont devenus le Pactole : « Certainement, pense Tom, il y a moisson à faire. » Un jour qu'elle est seule, son mari tombe chez Badalia. Il est ivre, il frappe et il tue — car, pour sauver le dépôt, Badalia l'a caché sur elle-même; — la pauvre martyre meurt entre les bras de sister Eva et du pasteur, défigurée par les brutalités de son assassin, mais désormais radieuse dans tous les souvenirs.

En rendant l'esprit, ses pauvres lèvres ne cessent de ressasser dans l'argot de l'East-End : « J'ai sauvé le dépôt, pasteur, et Tom a son gruau (1). »

Une indomptable verve, une richesse de circulation sanguine, qui transforme l'action, la bataille même, en sport, telle est l'essence de cette nature profondément anglaise où le tempérament physique origine toutes les impulsions. Si Badalia était une création de culture et de complications, les sources secrètes de ses œuvres de générosité se démêleraient moins nettement. Mais ici les intuitions n'ont pas grand' chose à voir, et l'élan au bien et beau moral trouve son origine naturelle chez notre héroïne dans la passion « d'agir » et d'agir, pour le

(1) Tom has his gruel !

bien par impulsion innée, « animal spirits », que Descartes traduit « esprits animaux » ! Cette prédominance de « animal spirits » est si essentiellement inhérente d'ailleurs à la race anglo-saxonne qu'elle s'y répète à travers les siècles ; l'énergie physique et la poétique tendresse en amour sont les deux allures de l'âme britannique les plus appréciées de Taine. Il y insiste beaucoup dans ses études shakespeariennes.

Or, Badalia est une Rosalinde ou une Beatrix plus tragique et plus populaire. Cette verve, qui s'épuise chez les deux « travestis » de Shakespeare en escarmouches d'esprit et de langue, inspire à Badalia les dévouements et les défenses que nous voyons ; mais coups de langues ou coups de bras, ce sont toujours mêmes forces physiques à dépenser et à disperser. Impulsions généreuses et de philanthropie ou sectarisme religieux, ou encore exaltation sportive, ce sont tous fruits de même poussée, emplois divers d'une combativité qui vient d'une surabondance de vigueur et d'activité.

III

Si l'homogénéité existe entre Badalia et Rosalinde, et si précisément le rapport qui s'établit à la distance des siècles entre femmes de milieux sociaux si divers, mais de même race, prouve que chez les individus anglais l'homogénéité est dans la race même, Esther Waters, dans un ordre d'idées maternelles, va nous rappeler tout autant l'Imogène de Shakespeare, que Badalia nous rappelait Beatrix et Rosalinde. En des sphères sociales infimes, cette servante britannique s'évertue à la réhabilitation de son enfant, aussi énergiquement que l'épouse de Posthumus s'efforce de se sacrifier complètement aux volontés de son mari.

Ce ne sont pas les cours d'eaux et les rochers que franchit Esther, mais à remonter le courant des hypocrisies mondaines, à se frayer une route parmi les buissons serrés des conventions, Esther ne dépense ni moins de vitalité ni moins de généreuse audace que l'héroïne du théâtre shakespearien.

Le britannisme caractéristique d'Esther Waters est non seulement dans son énergie, mais dans la conscience qu'elle en a, dans cette persévérance entêtée de la poursuite du but, malgré toutes les aspérités que présentent les moyens. Si Esther Waters était Allemande, elle serait Gretchen; si elle était Française, elle se contenterait d'être Clara du *Fils naturel*, de relever le sort de son fils. Mais comme Anglaise, elle est d'essence militante : tout en faisant son œuvre personnelle, Esther veut en même temps relever les abus, châtier les « Fermières d'enfants » (1) et autres iniquités sur qui la loi ferme les yeux. Le Faust de cette servante se nomme William, il est bookmaker et son « broker » est la piste. A l'instar du compagnon de « Mephisto », il a aban-

(1) Les « Fermières d'enfants » sont des crèches de mortalité où les nourrices entassent les nourrissons pour les affamer.



donné Esther, mais le désespoir de celle-ci est combatif. Elle ne sombre pas, elle sauve l'enfant. Le premier engagement d'Esther avec la société est pour mettre son Willie au monde. Chassée du foyer de sa mère par l'ivrogne son beau-père, toutes les portes de la charité pharisaïque se referment sur Esther qui n'est pas « mariée »! Elle tombe devant « Charlotte Hospital ». Avant que d'arriver à son lit, écrit Georges Moore, Esther avait vu se refléter la lumière électrique dans l'acier des instruments de chirurgie et les rires des étudiants qui se partageaient un sou de fondants, lui avaient appris que pas plus à l'hopital qu'aucune autre part il ne fallait s'attendre à trouver la pitié. L'enfant né, la seconde bataille est livrée par Esther à sa patronne; grâce à une implacable logique, Esther vend la substance vitale de son propre enfant à un enfant riche, afin d'arracher Willie à la mort. Les gros gages que l'on donne à Esther sont le prix du sang puisque. par crainte des contagions infantiles, il est défendu à Esther de revoir Willie pendant qu'elle nourrira. Une nuit, Esther retourne à son petit, elle l'enlève presque mort à l'ogresse gardienne, et c'est la bonne Mrs John qui sauve la mère et l'enfant. Heureusement que les pauvres ont les pauvres! Ces mêmes hasards de la route où Shakespeare exposait les Imogène et les Rosalinde, les lions et les cavernes de la forêt des Ardennes, sont représentés pour Esther par les pharisaïsmes et les compromis de toutes les sphères où Esther essaie de gagner le pain de son enfant honnêtement, car le combat sans cesse livré à nouveau par Esther aux mensonges et hypocrisies dont elle et son fils sont les victimes, c'est avec la verve de son tempérament physique qu'Esther l'engage, et ce qui prouve que ce goût des batailles n'est, chez Esther comme chez Badalia, qu'un trait accentué de l'humeur nationale, c'est que, finalement mariée avec son séducteur, Esther, au lieu de déposer le bouclier, recommence de plus belle, au bénéfice de son mari et dans le but de l'arracher au jeu, la même campagne qu'elle fit d'abord pour donner à l'enfant le pain quotidien.

Un des mérites du roman paupériste est donc surtout un mérite d'ethnographie : le milieu simpliste où ce roman évolue nous montre l'âme anglaise dans toute l'intégrité de ses complexités de tendresse, de poésie, de brutalité, d'énergie et d'entêtement, fleurs et chardons de l'âme que l'Anglais laisse pousser en soi sans contrainte et sans contrôle. Les grandes dames en initiant la croisade, les romanciers en créant leurs personnages ont les unes et les autres obéi à une des vérités essentielles de leur race qui est d'agir, de dépenser cette soif « d'excitement » (1) si particulière à cette nation.

(1) Le mot « excitement » exprime mieux que tout autre un état d'âme commun à l'Anglais John Bull comme à l'autre, c'est un besoin de tous les deux. Pour l'Anglais lymphatique et languissant « excitement » sous-entend l'éveil de la léthargie; pour l'Anglais vigoureux, c'est l'expansion nécessaire. De là qu'en Angleterre du prédicateur au clown, tout ce qui n'est pas « Exciting » est condamné d'avance.



Dans le roman paupériste l'essence des œuvres morales chez les héroïnes est l'énergie physique. C'est ce qui les similarise avec les duchesses initiatrices du mouvement humanitaire indiqué au début : il y a là en haut et en bas un rapprochement d'essence que le roman paupériste a rendu très sensible.

Quand la question du paupérisme n'est étudiée ni au point de vue de la charité spéciale ni au point de vue de l'économie politique, elle peut, comme les œuvres de Tourgueneff, présenter, au lecteur surtout, les mobiles intimes d'âmes, que leur inculture littéraire et leur milieu plus naturel rendent plus simples, et par cela plus directement expressives de leur race. Le Pauperist novel est donc intéressant non seulement par le talent de ceux qui l'écrivent et par l'énergique beauté des caractères qu'il nous montre ; mais aussi parce qu'il nous met sous les yeux, dans « Jude l'Obscur » (1) par exemple, certains côtés de la nature anglaise, qui nous demeurent à nous Français, gens de raisonnement, absolument incompréhensibles.

En observant que la « mode » humanitaire a engendré en Angleterre la littérature paupériste, et en constatant que cette mode est née du même contingent d'activité qui fait la combativité même des héroïnes de ces romans; en établissant, chez cette race, la préférence du mouvement sur le raisonnement ou de l'action sur la spéculation, on tient un des principes essentiels de l'individualité anglaise. Or, tenir un fil dans le dédale d'un être, c'est tenir un peu de vérité, dès lors un peu de justice, puisque l'approche d'une vérité est le recul d'une erreur, conséquemment d'une possible injustice. Le puritanisme n'est pas moins que le reste un tempérament; l'Anglais est puritain par innéité, comme il est libéral ou conservateur plus souvent par humeur naturelle que par conviction raisonnée.

Quand nous verrons dans ce que nous appelons la « volonté » de l'Anglais, plutôt la manifestation d'une combativité physiologique et la dépense de forces, dont le non-emploi serait dommageable, nous serons moins éloignés de nous expliquer ce que nous tenons chez lui pour sagesse ou pour le contraire; les romans paupéristes sont, sur ce point du tempérament national, des plus instructifs pour le lecteur du dehors, et si, au point de vue psychologique, l'école de Georges Eliot est sortie des ancêtres Sterne et Richardson, les romanciers « miséristes » de nos jours, qui n'ont pas d'ascendance, auront, sur le chapitre de la connaissance de la race qu'ils peignent, jeté de nouvelles et très utiles clartés.

Cependant Esther Maters et Badalia ne représentent dans leur sexe que le fragment agissant et suractif de leur nationalité, l'espace manque ici pour parler de leurs sœurs lymphatiques et passives mentionnées plus haut. Badalia et Esther Maters expriment modernement le type que Shakspeare et Walter Scott ont peint en d'autres sphères, sous les traits de Rebecca, de Breanda, d'Isabelle et

(1) Il n'y a pas la place de parler ici de ce roman de Thomas Hardy; mais il est un des « pauperist novels » les plus instructifs sur la question « race ».

de Rosalinde. Mais la fraction passive est « Clair de lune » représenté dans Shakspeare par Célia et Hero, et dans Scott par Boroina, cette fraction palotte et molle figure aussi dans la littérature paupériste. Elle prouve l'évidence, dans la nation même, de la survivance des deux attitudes nationales — flegme et violence. Annie Poutin dans « Village Tragedy » par Margaret Woods, le clown Joe dans « Vagabonds » du même auteur, personnifient cet état de passivité presque dans la passion, grâce auquel Annie Poutin glisse dans l'amour comme elle glissera dans la mare où elle se tue. C'est une sorte d'inconscience consentie, d'un bout à l'autre de sa vie plutôt qu'une vie dirigée, ou même acceptée. Dick de Georges Moore subit passivement jusqu'à la mort de Kitty les frénésies de cette affolée; ce n'est pas l'amour : il y a longtemps qu'il ne l'aime plus; ce n'est pas le devoir : c'est cette force d'inertie, cette disposition un peu « Fakiresque », particulière dans cette nation contrastée, à tous ceux qui n'ont pas précisément aussi violemment la passion d'agir, que les autres ont la passion de ne pas bouger! Double courant d'initiation et d'anéantissement aussi fertile en audaces héroïques, en excentricités vaines ou en snobisme panurgien. — « Neighbours of ours » (une série de récits par Nevington), « Pinch of poverty » (des « nouvelles » de l'East-End), « Mere accidents », d'autres études encore des milieux miséreux démontrent la persistance à travers toutes les sphères et toutes les époques des demi-physionomies essentiellement anglaises présentées par le poète Spencer à la reine Bess dans « Faery-Queen » et « Britomartis », la première toute poésie, la seconde toute force, les œuvres des romanciers paupéristes n'auront pas l'immortalité du Poème de Spencer. Ils ne sont qu'un groupe, pas encore une « Ecole », parce que les maîtres, comme Thomas Hardy et Georges Moore, n'ont tiré guère de là que des esquisses détachées. Georges Gissing a fait aussi des incursions dans le monde de l'East-End, mais seulement en passant et à propos de la misère lettrée de « Grub-Street » et de « Odd-Women » dans *Demos* surtout. Morison, Kipling, Mrs Woods, Gissing, Hardy et Moore, tels sont jusqu'ici ceux qui, soit par des circonstances, soit par plan, ont fait une brèche dans le mur de Chine qui séparait l'East-End du West-End. De ces six, il y en a trois pour lesquels les horreurs de la misère fangeuse étaient, en somme, un « sport », un « change of air ». Après, les Indes (Kipling); après, les champs (Hardy); après les arts (Moore). Si les esquisses deviennent des toiles, si les peintres y reviennent, l'école pourra naître. En tout cas, tel qu'il est déjà, le roman paupériste anglais jette infiniment plus de lumières sur l'état social des miséreux londoniens que tous les rapports et toutes les statistiques..... peut-être parce qu'on lit le roman et qu'on ne lit ni les statistiques, ni les rapports à moins d'y être forcé. Vieille histoire des sermons qui ne se prêchent jamais que pour les convertis, puisque les autres ne vont pas au Temple.

YETTA BLAZE DE BURY.

POÉSIES

APOTHÉOSE

Quand tu parais, émergeant des dentelles,
Nue et tremblante, hymne aux chastes accords,
On croirait voir les Grâces immortelles,
Triple beauté fondue en un seul corps.

Ton profil droit où la lumière joue
De l'Archipel ressuscite les Dieux ;
Le laurier rose a parfumé ta joue ;
L'Olympe entier rayonne dans tes yeux.

Parmi les Jeux et les Vierges marines
Du flot païen tu fendis le cristal ;
Un divin souffle empourpre tes narines ;
Ton sein altier réclame un piédestal.

A toi le temple et le ciel d'Ionie
Où Phidias, à la gloire d'Eros,
De tes attraits célèbre l'harmonie
Dans les splendeurs augustes du Paros ;

Le fronton pur où les jeunes Aurores
Attacheront des roses à tes flancs ;
L'Aube à ta lèvre offrira ses amphores,
Les soleils roux baiseront tes pieds blancs...

Du myrte à toi les branches toujours vertes,
L'ode sacrée aux sublimes accents,
Le sang vermeil qui des gorges ouvertes
Coule parmi les vapeurs de l'encens...

Que dis-je, hélas !... notre siècle est impie,
Les Dieux tombés jonchent notre chemin,
Le Doute immonde aux serres de harpie
S'est abattu sur le bétail humain.

Il a rongé le cœur et les entrailles ;
Crevé les yeux, éteint le jour qui luit ;
L'Écho répète un glas de funérailles ;
Que sommes-nous ? des spectres dans la nuit.

L'âme est rebelle à toute noble envie ;
De l'idéal les débris sont épars ;
Moloch est roi... le vaisseau de la vie,
Désemparé, fait eau de toutes parts...

Idole ! ô toi la déesse et l'amante!
Dans le Néant si je dois m'abimer,
Devant le gouffre et devant la tourmente,
Je chanterai la douceur de t'aimer!

J'endormirai les visions funèbres
Au Nirvanâ de tes bras de satin,
Et sur ton front, défiant les ténèbres.
Je fixerai l'étoile du matin.

La faux du Temps sur l'acier de mes rimes
Se brisera sans effleurer ton nom ;
Mon vers pieux, au-dessus de nos crimes,
Dans l'avenir t'élève un Parthénon.

J'ai, d'un bras sûr, assemblé le portique
D'où tu souris à la Fatalité,
Tenant en main, comme une fleur mystique,
Le rameau d'or de l'immortalité.

H. Rey Roize.

L'ENDOSCOPIE

Que de progrès accomplis depuis le dernier article que nous avons publié sur l'étonnante et féconde découverte du professeur Röntgen (1). Il fallait, dans les premiers mois qui suivirent la révélation des rayons X, se servir d'une plaque photographique, pour avoir l'image d'un objet invisible à l'œil. Depuis, Edison, Salvioni et tant d'autres ont substitué, à la plaque sensible, un écran fluorescent qui permet à l'œil humain de voir l'intérieur du corps, aussi facilement que si l'enveloppe corporelle était en verre.

Vers 1600, en Italie, un paysan ayant calciné une pierre, s'aperçut qu'elle émettait des lueurs dans l'obscurité, après avoir été exposée pendant quelque temps à la lumière. C'était, on l'a su depuis, du sulfate de baryte qui avait été transformé en sulfure de baryum par la calcination. La chimie, par la suite, trouva d'autres corps jouissant de ces curieuses propriétés : le sulfure de zinc, le platinocyanure de potassium, le tungstate de calcium, etc. Tous ces corps, à un degré différent, ont la singulière propriété d'émettre, dans l'obscurité, des radiations lumineuses, sans que leur température diffère du milieu ambiant. Les radiations ultra-violettes de la lumière produisent une action marquée sur la phosphorescence ; les rayons X jouissent à un haut degré des mêmes propriétés.

Or, on se rappelle que c'est grâce à un papier enduit de platino-

(1) Voir *Revue des Revues*, xvi° vol., pages 375 et suivantes.

cyanure de baryum, qui se trouvait près d'un tube de Crookes, que le Dr Röntgen découvrit les rayons X. On a donc construit des écrans formés d'un cadre en bois, sur lequel est tendu un papier fort, enduit d'une substance chimique, susceptible de devenir fluorescente sous l'action des rayons X. En interposant entre cet écran et l'ampoule, productive des rayons, un objet opaque à l'œil, il devient immédiatement visible sur la surface préparée. Ainsi, par exemple, si on met la main entre les deux objets, immédiatement la main disparaît et on n'aperçoit plus que le squelette osseux.

On saisit de suite, les conséquences et les avantages de cette pré-

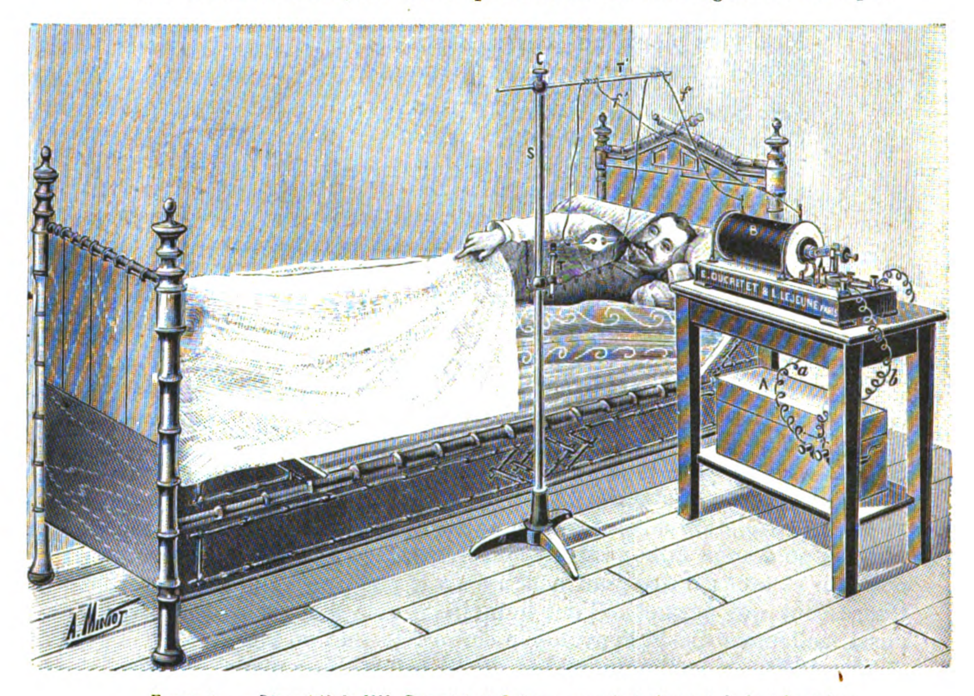


Figure 1. — Dispositif de MM. Ducretet et Lejeune pour le traitement de la tuberculose par les rayons X.

cieuse observation. Le malade peut être *visité*, sans qu'il en résulte pour lui, aucun trouble, *aucune souffrance*. En disposant et en employant des courants électriques plus ou moins puissants, suivant les cas, on peut aujourd'hui voir battre le cœur, se gonfler les poumons, les mouvements du diaphragme, apercevoir le foie, la rate, différentes glandes. Quant à la charpente osseuse, elle n'a plus de secrets : les apophyses, les articulations, se détachent avec une netteté prodigieuse et les moindres traumatismes osseux sont décelés, bien mieux qu'avec la percussion et l'auscultation. Certaines affections de l'estomac, de la vessie, de l'aorte, se découvrent à l'aide de cette nouvelle méthode d'investigation. Enfin les lésions des poumons chez les phti-

siques sont également observables et cette terrible maladie sera peut-être guérie par l'action des rayons X. Déjà de nombreuses observations ont été faites par les professeurs Lortet et Genoux, de Lyon, par MM. les Dr Vilain, Rendu, Du Castel, à Paris; il semble bien qu'une action évidente s'accomplit chez les sujets tuberculeux et

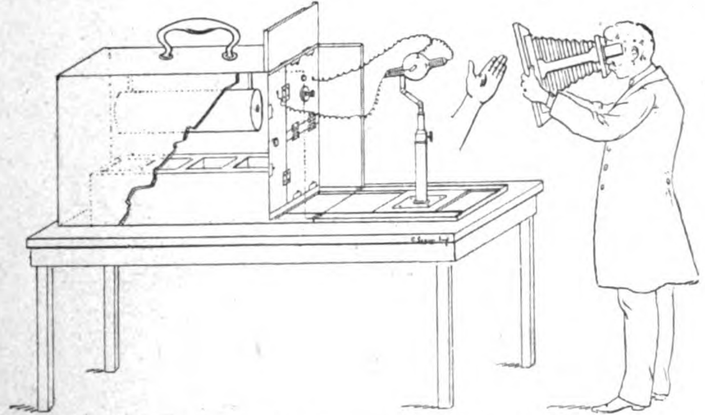


FIGURE 2. — Appareil de M. Seguy, la *Lorgnette humaine*, en activité.

affligés de maladies infectieuses. Du reste, il est incontestable que les radiations prolongées produisent sur la peau une rubéfaction analogue à celle que ferait une forte insolation ou un sinapisme. Comme toute l'épaisseur du corps est traversée, cette action ne doit

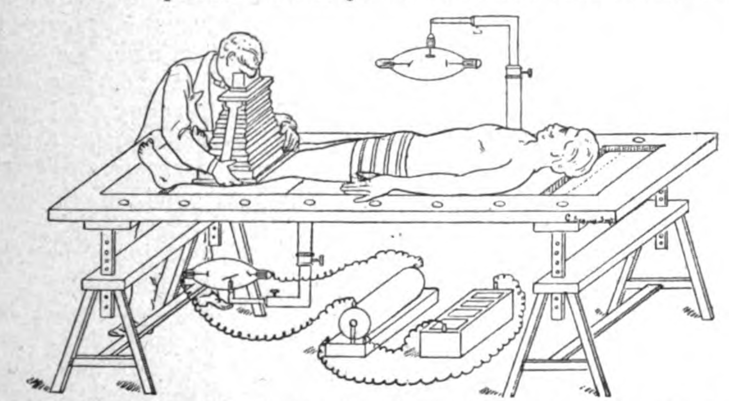


FIGURE 3. — Table à opération de M. Seguy, permettant l'exploration du corps par la radiographie et la radioscopie.

pas être qu'extérieure et les parois sous-cutanées ont une sensibilité marquée. L'action des rayons X serait de détruire les toxines (secrétées par les microbes), qui sont la cause des maladies ci-dessus indiquées. Il est tellement certain que la thérapeutique se servira de cette méthode, que déjà on construit des appareils spéciaux tels que

ceux représentés sur nos figures 1, 2 et 3. La première figure montre le dispositif de MM. Ducret et Lejeune pour le traitement des affections de la poitrine. Les autres appareils, imaginés par l'ingénieur Seguy, sont destinés à faciliter toutes les opérations radiographiques (prise de photographie) ou radioscopiques (vision avec un écran fluorescent).

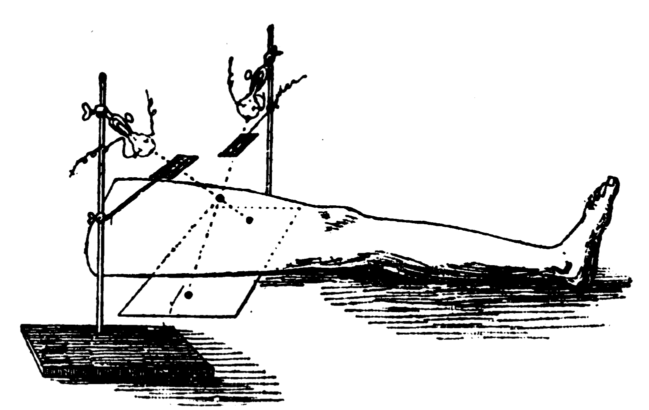


FIGURE 4. — Dispositif imaginé par M. G. Brunel pour la détermination exacte d'un corps étranger dans l'organisme.

La figure 3 montre un malade étendu sur une table d'opération spéciale. Le milieu de cette table est évidé et permet au moyen de rainures de glisser des châssis négatifs, renfermant les plaques photographiques sensibles, destinées à rester comme témoin pour les cas discutés et difficiles ; pour les cas les plus généraux, on regarde le membre malade à l'aide d'une sorte de lorgnette, que M. Seguy a du reste baptisée *lorgnette humaine* et qui renferme l'écran fluorescent. Cette lorgnette permet d'observer en plein jour. La lorgnette fait partie d'un matériel très simple, renfermé dans une boite contenant les accumulateurs, l'ampoule, le transformateur, et que représente notre figure 2.

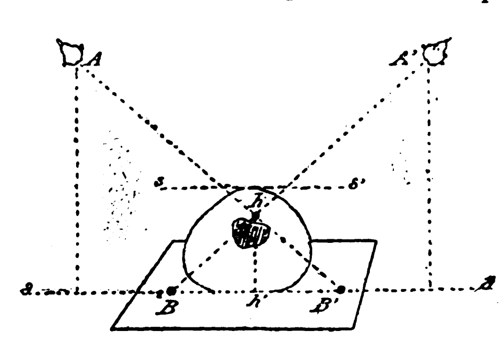


FIGURE 5. — Schéma de la détermination graphique de la position d'un corps étranger.

Il arrive, et plus fréquemment qu'on ne le croit, — les archives des cliniques peuvent l'attester, — que certains corps pénètrent dans l'organisme d'une façon plutôt indiscrète : pièces de monnaie dans l'œsophage, épingle, aiguille dans la main, dans le pied, projectile provenant d'une arme à feu, morceau de verre, etc. Auparavant l'explora-

tion pour retrouver ces corps était longue et surtout douloureuse. Grâce aux rayons X et au dispositif suivant imaginé par l'auteur de cet article, la place de l'objet est indiquée immédiatement sans aucune souffrance pour le patient.

Soit, par exemple, une balle de revolver reçue dans la cuisse. On dispose le membre malade, comme il est indiqué sur la figure 4. On dispose deux ampoules, au-dessus des petits diaphragmes en verre ou en métal, et dessous le membre, une plaque photographique. Sur la plaque on aura donc la projection de la balle en deux endroits différents. Les ombres seront projetées en A B′ et A′ B (fig. 5). On aura les images en BB′. Il ne restera qu'à mesurer la distance des

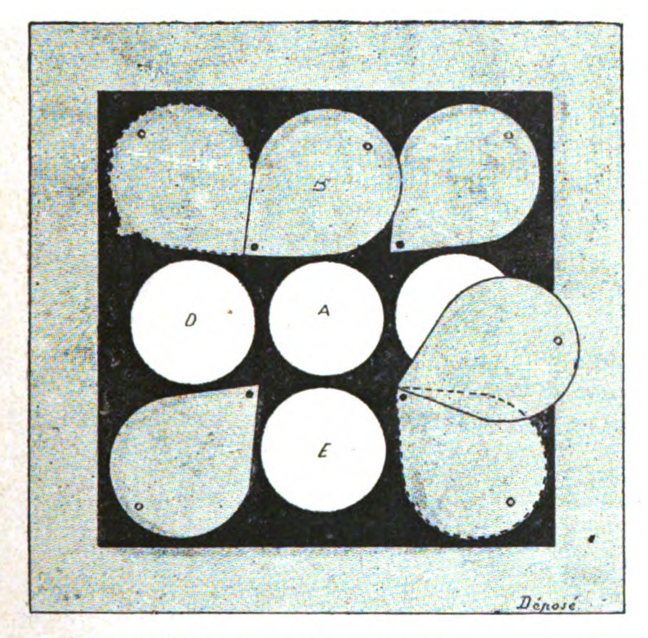


FIGURE 6. — Le doseur Georges Brunel.

ampoules AA′, reporter cette mesure, toutes proportions gardées, sur une feuille de papier, comme c'est indiqué sur le schéma. La hauteur *hh′* du triangle B *h* B′ mesurée de *h* à *h′* donnera la situation exacte du corps étranger *c* dans la partie O, ou sa distance a la ligne tangente *s s′*.

Il peut se trouver aussi qu'on veuille radiographier une partie bien déterminée d'un organe et il est difficile de savoir exactement le temps qu'il faut pour avoir la partie désirée. A l'aide de mon doseur, tous tâtonnements sont évités. Cet appareil construit par M. Radiguet, auteur de très curieuses expériences dont nous allons parler plus loin, est très simple. Il se compose d'une plaque de métal

portant cinq ouvertures ABCDE, dont quatre peuvent être obturées à l'aide d'un volet de même métal. La plaque peut être entourée d'un cadre en bois. Lorsqu'on désire obtenir un organe déterminé, on fait une première opération radiographique. On dispose le doseur, au-dessous de l'ampoule, en ouvrant toutes les ouvertures et on pose une fraction de temps déterminée; on ferme alors un volet, on repose le même temps, et on continue ainsi jusqu'à ce que les quatre ouvertures soient obturées. Lorsque l'opération sera termi-

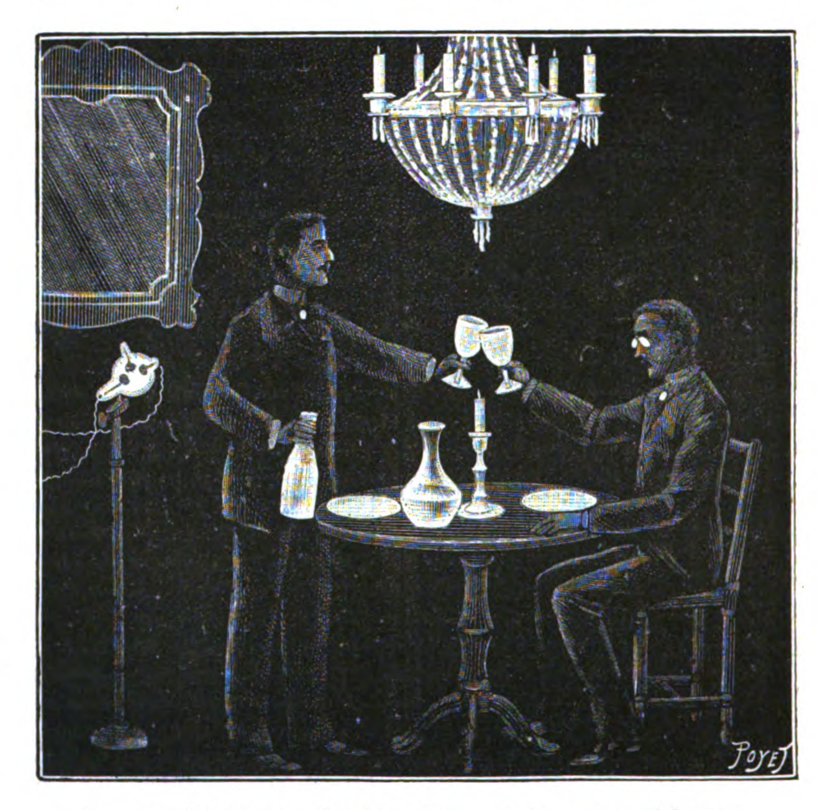


Figure 7. — Les phénomènes des cristaux luminescents découverts par M. Radiguet.

née, la partie A aura donc posé 5 fois plus que la première ouverture et les autres en proportion. On développera la plaque photographique et on aura sur le cliché cinq circonférences très nettes. On verra alors suivant la partie la plus en évidence le temps exact qu'on doit mettre pour obtenir l'organe désigné. Cette opération préliminaire ne sera pas une perte de temps, puisqu'autrement on sera obligé de faire 3 ou 4 clichés avant d'arriver à un bon résultat. Tous ceux qui ont pratiqué jusqu'ici les rayons X le savent bien.

Parmi toutes les opérations qui ont été faites à l'aide des rayons X,

je n'en veux citer qu'une seule qui est extrêmement intéressante. Un malade, diabétique au dernier degré, redoutant la plus petite opération chirurgicale devant amener un écoulement sanguin, avait un morceau d'aiguille dans le pied ce qui l'empêchait de marcher. Il fallait le débarrasser en extirpant le morceau de métal. Le Dr Niquet et M. Radiguet, tentèrent l'opération suivante : Ils déterminèrent à l'aide de la radioscopie la position exacte de l'aiguille, puis ils cherchèrent à l'attirer à l'aide d'un électro-aimant puissant. En deux séances d'une heure, ils parvinrent à faire sortir le morceau d'aiguille et à le retirer complètement sans qu'aucune goutte de sang fût versé. Je crois que le cas mérite d'être signalé. Tous les jours, maintenant, on fait dans les cliniques, à l'aide des rayons X, des

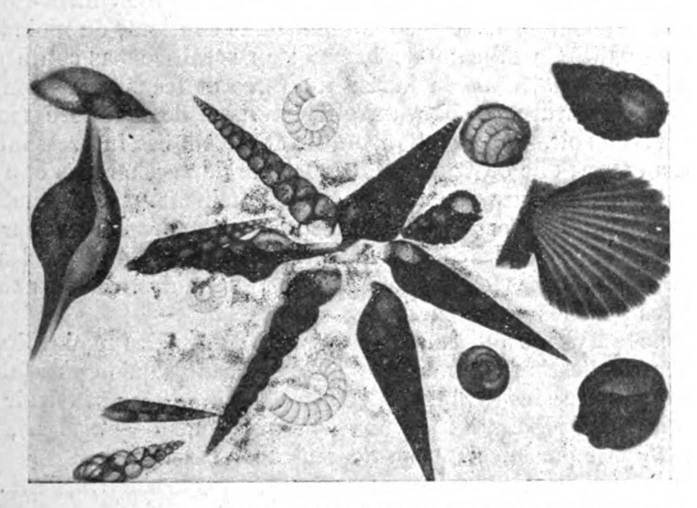


Figure 8. — Épreuve radiographique de M. Leguy montrant que différents coquillages ont été traversés par les rayons X.

opérations surprenantes, qu'on n'eut pas osé tenter, il y a quelques mois.

Mais si l'on se sert des rayons X, on n'en connaît pas encore la nature. Sont-ce les rayons cathodiques formés à l'intérieur des ampoules et dont une partie seule passe au travers du verre? Est-ce le verre rendu fluorescent sous l'action de ces mêmes rayons qui émet les rayons X? Est-ce, enfin, un phénomène électrique particulier? Autant de questions, autant de points d'interrogation dressés devant les savants, qui s'occupent de cette taquinante et obsédante question, autrement captivante que la fameuse question d'Orient!

Pourtant chaque jour apporte un nouvel élément aux observations. C'est ainsi que M. Radiguet a observé dans son laboratoire un ordre de phénomènes mystérieux et troublants pour les profanes, lorsqu'ils se passent dans l'obscurité. L'ampoule productrice du rayonne-

ment étant bien enveloppée d'étoffes noires, l'obscurité étant absolue dans le laboratoire, on voit peu à peu s'illuminer tous les cristaux, les verres, les globes des becs de gaz, les tulipes des lampes électriques. Cela semble de la magie. Si on prend un verre à facettes, l'effet est prodigieux ; on promène le verre, le bras et la main étant invisibles, il semble que cet ustensile se déplace de lui-même sans être soutenu et il en est de même pour toute la cristallerie. C'est macabre et mystérieux. La porcelaine, les émaux, les brillants, ont aussi les propriétés de luire sous l'action des rayons X. Le phénomène lumineux s'atténue avec la distance, et c'est peut être la raison, pour laquelle il n'avait pas été observé jusqu'à présent. Quelle est la cause de cette luminosité? On peut dire que sous l'action des rayons X, les molécules du verre changent d'état et émettent des rayons ultra-violets. Maintenant le verre, outre le sulfate de soude contient, du moins une certaine qualité du silicate de baryte : ne serait-ce pas cettte substance incorporée, dans la masse du verre et transformée par la cuisson, en sulfure de baryum qui émettrait de la fluorescence? Quoi qu'il en soit, l'observation de M. Radiguet est intéressante à plus d'un titre; elle ouvre une nouvelle voie aux recherches et à des applications pratiques, entrevues immédiatement par son auteur. Par exemple le renforcement des actions photographiques sur les plaques sensibles et la construction de lunettes et de binocles en verre n'émettant pas de lumière et constituant des verres anti-X, très utiles pour les opérateurs.

Si donc le mystère qui plane encore sur l'identité des rayons X subsiste, les applications nombreuses et bienfaisantes qu'on en a faites, peuvent consoler les savants et les chercheurs, de ne pas avoir fait un pas dans la résolution du nouveau problème de physique, qui leur a été posé par le célèbre professeur de Wurzburg.

GEORGES BRUNEL.

(Voir la suite de **Nos articles** dans le corps de la *Revue*.)

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

Le vrai auteur de la guerre de 1812 (1)

RAPPORT A S. M. L'EMPEREUR

Relations extérieures.

(SECRET.)

Cabinet de Sa Majesté. Paris, 16 mars 1810.

Sire,

L'acte solennel, conclu le 9 du mois dernier, en établissant entre V. M. I. et la Cour de Vienne des rapports intimes et nouveaux, ne

(1) Au commencement de 1811, nous apprend M. A. Vandal (*Napoléon et*

peut manquer d'amener un changement prochain dans la politique de l'Europe, et la prudence ne permet pas d'attendre les événements pour s'occuper des intérêts de l'Empire, relativement aux puissances du Nord. Votre Majesté demande un aperçu général de leur position, d'après la correspondance officielle de ses ministres et les relations secrètes des agents particuliers. J'ai l'honneur de lui soumettre ce travail, en y joignant, d'après ses ordres, le tableau des mesures prises ou à prendre dans ces circonstances.

Alexandre Ier, t. III), Alexandre Ier se disposait à marcher contre Napoléon sans avoir dénoncé l'alliance qui unissait officiellement leurs destinées.

Comment expliquer ce revirement subit? Le plus beau des Grecs, comme disait de lui Napoléon, était-il en réalité le plus grand des fourbes?

Presque tous nos historiens inclinent à attribuer à Alexandre Ier l'initiative exclusive de cette rupture. La seule circonstance atténuante qu'on semble admettre en sa faveur est que le tsar russe se jetait au péril pour n'avoir pas à l'attendre. Les deux souverains jugeaient entre eux une rencontre inévitable. Une force impossible à maîtriser les poussait l'un contre l'autre. Ils sentaient leur inimitié croître et le choc définitif est devenu chez tous deux une sorte d'idée fixe. Bientôt un mur de malentendus s'élevait entre les deux alliés, mais à qui imputer le crime d'avoir transformé ces nuages indécis en des fleuves de sang?

C'est Alexandre, nous disaient les historiens français; c'est Napoléon, leur répondaient les échos russes. Cette divergence d'opinions vient d'être éclairée d'une façon inattendue, grâce à un document des plus curieux découvert tout récemment par le général russe N. Schilder, et dont il publie la traduction dans la revue historique de Saint-Pétersbourg, *Rousskaïa Starina*. Ce document n'est autre chose qu'un *rapport secret* présenté à S. M. l'Empereur sur les relations extérieures, le *16 Mars 1810*, c'est-à-dire quelques semaines avant le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise.

Rédigé par un diplomate initié à tous les secrets des plans napoléoniens, et écrit en tout cas sous son inspiration directe, ce rapport résume d'une façon magistrale non seulement la politique européenne de l'époque, mais aussi celle que suivra désormais Napoléon à l'égard de la Russie.

Un espion russe à la solde d'Alexandre se serait procuré une copie de ce document et l'aurait envoyé au tsar. Prévenu ainsi de la duplicité et des desseins criminels de son auguste ami, Alexandre n'aurait fait que devancer l'événement fatal : la rupture.

Mais quelle que fût l'influence exercée par ce mystérieux rapport, il forme sans aucun doute l'exposé le plus clair de la politique napoléonienne avant la guerre de 1812. Chose plus curieuse : certaines de ses phrases paraissent avoir été écrites à notre époque et empruntées aux contempteurs de l'alliance franco-russe d'aujourd'hui.

« Et tandis que les avantages que nous attendions de l'alliance de la Russie, s'évanouissent de jour en jour, la Russie, au contraire, s'empare rapidement de tous ceux que la nôtre lui avait promis »

Et ailleurs :

« Ainsi donc sans négliger les moyens de prolonger une alliance dont la base s'écroule, sans renoncer même tout à fait à l'espérance de trouver quelque sûreté dans une négociation avec le cabinet britannique, accoutumons-nous d'avance à regarder la Russie comme l'alliée naturelle de l'Angleterre. »

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs ce document important dans son texte original. (*Note de la Rédaction.*)

Tant que la maison d'Autriche, aveuglée par ses ressentiments, s'est livrée aux conseils et aux promesses du Cabinet britannique, Votre Majesté, occupée ou menacée de guerres sanglantes en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Portugal, a dû regarder ses liaisons avec la Russie comme un contrepoids nécessaire qui lui garantissait au moins la neutralité du Nord : je dis la neutralité plutôt que l'alliance, et ce n'est pas sans raison, car même depuis la dernière révolution de Suède, et malgré l'apparente adhésion des quatre puissances qui règnent sur les côtes de la Baltique au système continental formé contre l'Angleterre, il est évident que d'un côté, la corruption et la mauvaise foi des Cours, et de l'autre, les vieilles habitudes des peuples, ont ouvert mille communications qui devaient être fermées au commerce anglais. Les faits sont ici plus forts que tous les raisonnements : à la fin du mois de décembre dernier, 372 navires, chargés des productions de la Baltique sont entrés *le même jour* à Gravesend.

Le chanvre et les autres munitions navales ont tout à coup baissé de trente pour cent, quoique leur prix ne fût pas excessif auparavant. Dans le cours de 1809, les Anglais ont exporté pour quinze millions sterling de produits de leurs colonies ou de leurs manufactures (environ 360 millions de francs) pour le rocher d'Helgoland, d'où leurs facteurs les ont répandus en Russie, en Prusse, en Danemark et même en Pologne et en Allemagne. La Tamise est couverte de pavillons, à peu près inconnus jusqu'à ce jour (pavillons insurgés d'Espagne et de Portugal, pavillons Turcs, Grecs, du Brésil, de Jérusalem, de Sardaigne, de Sicile, de Pappembourg, etc.), frivole déguisement sous lequel l'Angleterre seule fait un commerce immense, que le Nord favorise de tout son pouvoir. Les documents publiés par le ministère britannique et les rapports secrets de nos agents attestent également tous ces faits.

Dans un tel état des choses, de quoi sert à la France la prétendue coalition des puissances septentrionales contre les Anglais? Sans forces maritimes pour agir efficacement contre eux, disposées secrètement à favoriser la fraude qui leur tient lieu d'un commerce autorisé, ce n'est que par de vaines ordonnances qu'elles ont l'air de concourir aux vues de Votre Majesté et de remplir leurs engagements. Aussi le blocus qui devait affamer l'Angleterre au milieu des richesses des deux Indes, n'est-il plus qu'un système incohérent, sans ensemble et sans résultats. La Russie, la Prusse, le Danemark, la Suède, sous l'apparence d'une rupture ouverte avec la cour de Londres et d'une intime liaison avec la France, gardent une véritable neutralité qui n'est favorable qu'aux Anglais, puisque l'état de notre marine la rend absolument illusoire pour nous.

Et tandis que les avantages que nous attendions de l'alliance de la Russie, s'évanouissent de jour en jour, la Russie, au contraire, s'empare rapidement de tous ceux que la nôtre lui avait promis. Déjà maîtresse paisible de la Finlande, il ne lui reste, pour réaliser toutes

les conventions secrètes de Tilsit et d'Erfurt, qu'à s'assurer par un traité la possession de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie, depuis longtemps soumises et occupées par ses armes.

J'abandonne pour un moment les trois puissances secondaires qui font l'objet de ce travail, pour m'attacher uniquement à la Russie, dont l'influence peut seule contrarier les vues de Votre Majesté, dans le Nord et à l'Orient de l'Europe. Jusqu'ici sa conduite n'a point inspiré de graves alarmes, et le caractère personnel de l'empereur Alexandre offre des motifs de sécurité. Mais ce Prince n'est ni assez fort pour donner à l'un de ses ministres une confiance exclusive, ni assez faible pour en être gouverné. Sa politique est une opinion personnelle : ses sentiments paraissent l'attacher à l'alliance de Votre Majesté, mais l'influence de l'Impératrice Mère, quoi qu'elle soit d'affection plus que de politique, et la diversité de vues dans le conseil, agissent insensiblement, et comme à son insu, sur l'esprit de l'Empereur.

L'Angleterre conserve à Pétersbourg des intelligences plus ou moins suivies, des partisans plus ou moins zélés. Le change actuel de la Russie, l'état de ses finances obérées par les profusions des derniers règnes, *le déficit* de ses douanes depuis la guerre avec la Grande-Bretagne et l'anéantissement du commerce Hollandais, d'autres causes, réelles sans doute, mais adroitement exagérées dans le conseil du Souverain, amèneront tôt ou tard un rapprochement avec les Anglais. La Prusse, la Suède, peut-être même le Danemark, par crainte ou par affection, seront forcés de suivre l'impulsion de Russie, et cet avenir ne serait pas éloigné, si le ministère britannique, recomposé par le marquis de Wellesley, présentait enfin plus de garantie et de stabilité.

M. le duc de Vicence paraît être persuadé que les liens de l'alliance qui unit encore les deux Empires seraient bientôt relâchés, si Votre Majesté n'avait garanti à l'Empereur Alexandre la cession de provinces turques situées sur la rive gauche du Danube, ou *si le cabinet de Pétersbourg croyait n'avoir plus besoin de cette garantie*. Mais, en partant de ce principe, l'Angleterre ne peut-elle pas offrir une garantie partielle, pour acquérir une alliance bien plus utile à ses intérêts que celle des Turcs. Votre Majesté appuie la sienne par la présence d'une armée en Dalmatie ; les Anglais peuvent assurer la leur par l'envoi d'une escadre dans l'Archipel ; et le chemin est plus court pour une flotte de Malte aux Dardanelles que pour une armée de Raguse à Constantinople.

Le Divan parait indécis entre la France et l'Angleterre, sans affection, sans véritable confiance pour l'une ni pour l'autre, et convaincu que toutes les deux sont prêtes à le sacrifier à la Russie.

Il est certain que tant que les Anglais verront dans l'Empereur Alexandre l'allié de Votre Majesté, ils exciteront les Turcs à la guerre ; mais le jour même où leurs ouvertures seront accueillies à Pétersbourg et les ports de Russie ouverts à leurs vaisseaux, ils

conseilleront la paix à Constantinople et garantiront volontiers la cession de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie. L'expérience du passé, à une époque moins grave et moins importante pour l'Angleterre, ne laisse aucun doute à cet égard sur la flexibilité de sa politique. Le cabinet de Londres n'hésitera point à se charger de nos propres engagements envers le cabinet russe, et de plus, il s'efforcera de l'éblouir par les avantages d'un commerce qui relèverait le crédit, décuplerait le produit des douanes et rendrait le mouvement aux finances de l'Empire. Le marquis de Wellesley s'est vanté qu'avant la fin de l'année il parviendrait à former une nouvelle coalition contre la France, et quoiqu'il ait pu s'exagérer le succès de ses intrigues et l'effet que l'acte du 9 février pourrait produire à Pétersbourg, il n'est pas douteux que ces mots prophétiques ne regardent la Russie et les Etats du Nord, soumis à son influence.

Quel est aujourd'hui l'objet principal, si ce n'est l'objet unique de l'ambition et de la politique du ministère Russe? L'acquisition des provinces turques sur la rive gauche du Danube. — Qui peut la lui procurer, prompte, sûre et irrévocable? Les armées et les négociations de la France, les flottes et les négociations de l'Angleterre. *La France n'a rien obtenu du Divan, à cet égard depuis plus de deux ans et l'on peut soupçonner à Pétersbourg qu'elle n'a rien voulu obtenir.* L'Angleterre a réussi à faire armer les Turcs contre les Russes; aura-t-elle moins de succès si elle leur conseille la paix, ou si elle commande la cession désirée en bombardant le Sérail et en affamant Constantinople? Est-il vraisemblable que ces différentes questions ne soient plus discutées dans les conseils particuliers de l'Empereur Alexandre?

Il y a plus. Dans la direction actuelle des choses, la France et l'Angleterre semblent agir, toutes les deux, en sens inverse de leurs véritables intérêts. La France, la plus ancienne alliée de l'Empire Ottoman, ne peut rien gagner à l'agrandissement des Russes vers la mer Noire, et sans la garantie accordée par Votre Majesté dans une circonstance impérieuse, avec des vues qui n'ont jamais été secondées de bonne foi, il y aurait de fortes raisons de combattre pour l'intégrité de la Turquie au lieu d'en provoquer le démembrement. L'intérêt du royaume d'Italie est aujourd'hui le même là dessus que celui de nos provinces méridionales. Les Anglais, au contraire, dès que leurs liaisons avec la cour de Pétersbourg seront rétablies, peuvent voir sans inquiétude le commerce du Levant passer dans les ports de Russie, il n'aura fait que changer de route pour arriver à Londres. Quant à l'accroissement politique et territorial de la puissance russe, l'Angleterre cessera d'en être alarmée ou jalouse dès qu'elle pourra l'opposer à la France. Ces principes seront vrais dans tous les temps; la France, qui les connaît, s'en est écartée par complaisance; l'Angleterre qui les connait aussi, s'en écarte par passion. L'époque n'est pas éloignée où la force des choses les y ramenera l'une et l'autre.

Si l'on pouvait supposer que le ministère britannique accepterait franchement une paix compatible avec notre existence maritime et commerciale, les circonstances singulières où les deux pays sont placés pourraient y conduire. La Russie, sans doute, ne demanderait pas mieux que de signer un traité dont tous les avantages immédiats seraient pour elle. Après avoir acquis la Finlande, la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie et une partie de la Pologne autrichienne, rouvrir ses ports au commerce de toutes les nations, relever son crédit, restaurer ses finances, affermir sa domination au Nord et à l'Orient, introduire l'ordre et l'économie dans son administration intérieure, serait le chef d'œuvre d'une politique heureuse autant qu'habile. La France n'envierait pas de si grands avantages, si les frères de V. M. assis sur les trônes de Westphalie, de Naples, de Hollande et d'Espagne étaient reconnus par l'Angleterre, et si l'Empire recouvrait avec ses colonies, les moyens de relever sa marine.

Mais il est impossible de se faire illusion. Le cabinet de Londres ne consentira, n'offrira même de garantir à la Russie les avantages dont on vient de parler, que pour enlever à la France le fruit de dix ans de victoires. On ne peut espérer de sa politique actuelle qu'une trêve passagère, une paix trompeuse et perfide, pendant laquelle les richesses nationales et la marine renaissante seraient livrées sans défense à la jalousie de l'Angleterre et détruites au premier signal. Ainsi la Russie a beaucoup à gagner et la France beaucoup à perdre, dans les conditions qui serviraient de base aux traités que pourrait consentir le cabinet britannique. L'une consoliderait ses acquisitions et renouerait des liaisons utiles et durables. L'autre livrerait le reste de ses capitaux à la foi de son ennemi, sans pouvoir en exiger aucune garantie ; il faut des circonstances nouvelles, un nouveau règne, un ministère et des principes différents en Angleterre, pour que la France puisse espérer une paix solide. L'état de guerre vaut mieux qu'une trêve de quelques mois, qui ne servirait qu'à tromper, par de fausses promesses, l'activité peu réfléchie et l'impatiente cupidité de nos négociants.

Il résulte de cet exposé fidèle que des intérêts évidemment opposés amèneront forcément une opposition plus ou moins marquée dans la politique de la France et de la Russie. Ainsi donc sans négliger les moyens de prolonger une alliance dont la base s'écroule, sans renoncer même tout à fait à l'espérance de trouver quelque sûreté dans une négociation avec le cabinet britannique, accoutumons-nous d'avance à regarder la Russie comme l'alliée naturelle de l'Angleterre, et préparons-nous à combattre sur le continent les résultats du rapprochement de ces deux puissances, dès qu'il ne sera plus en notre pouvoir de l'empêcher.

La France avait autrefois trois alliés qui contenaient dans de justes limites l'Empire colossal que Pierre le Grand a fait peser sur l'Europe. Tous les trois existent encore, malheureux, affaiblis, découragés, mais pouvant recevoir une nouvelle vie, et même être rendus

à leur ancienne politique par la main créatrice de Votre Majesté.

1° *Les Turcs.* — Les Turcs méritent d'occuper, les premiers, notre attention, soit à cause de la position superbe de leur Empire, soit à cause de ses immenses ressources. Trente ans de défaites nourrissent dans ce peuple une haine impuissante contre ses vainqueurs, mais ne l'éclairent point sur les moyens de réparer ses pertes. Les arts de la guerre n'y font que des progrès lents, incertains et souvent dangereux pour ceux qui les favorisent, témoin la catastrophe récente de Mustapha Bairactar. Cependant la valeur féroce et indisciplinée des Turcs laisse toujours quelques chances à la fortune. Le prince Bagration, général des Russes en Moldavie, vient d'en faire l'épreuve; et d'ailleurs un homme comme Hassan Pacha peut sortir tout à coup des rangs des Janissaires ; un petit nombre d'officiers français et allemands peut mettre l'artillerie turque en état de résister avec avantage, et fortifier les passages où les Russes victorieux viendraient s'arrêter. L'empire ottoman n'est donc pas sans ressources possibles, sous le rapport militaire. Malheureusement, un divan faible et corrompu, sans lumières et sans principes, cède alternativement à la terreur qu'inspire son maître et aux présents intéressés des Cours étrangères. Le caractère du Sultan Mahmoud ne s'est point encore manifesté au dehors; jusqu'à présent, il ne paraît occupé que du soin de perpétuer la race d'Othoman, prête à s'éteindre. Ses ministres qui se succèdent avec une sanglante rapidité, craignent presque également le Sultan, les Janissaires, les Français, les Anglais et les Russes. Notre alliance avec la Cour de Pétersbourg les a livrés quelque temps à l'influence de l'Angleterre. L'alliance de l'Angleterre avec la Russie nous les ramènerait promptement. Deux objets d'une égale importance doivent donc être suivis à Constantinople.

Le premier est de prolonger la guerre entre les Turcs et les Russes, tant qu'une grande partie de l'armée française est nécessaire en Espagne et en Portugal, de se réserver la médiation dans le traité qui sera conclu à la suite des événements, et de se tenir en mesure de faire reprendre les armes aux Turcs, quand les circonstances l'exigeront, en leur promettant les moyens de reconquérir les provinces qu'ils auront été forcés d'abandonner.

Le second objet, non moins important et plus difficile, est d'amener insensiblement la Porte à céder à Votre Majesté la Morée et Candie en échange des secours qu'elle recevrait pour se remettre en possession de la petite Tartarie et de la Crimée, plus nécessaires aux approvisionnements de Constantinople. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cet ancien projet, qui mérite d'être discuté séparément, dans le cas d'une rupture avec la Cour de Russie.

Mais il faut dès à présent reprendre les négociations avec la Porte, essayer de tirer le Sultan de son apathie, et si la paix est inévitable, rejeter sur les Anglais la honteuse nécessité de céder la Moldavie et la Valachie. Soit que le cabinet de Londres, en se rapprochant de celui de Pétersbourg, en appuie ouvertement les prétentions auprès

du Divan, soit que les conventions de Tilsit et d'Erfurt servent de base au traité futur, il importe que la France garantisse au Grand Seigneur le reste de ses possessions, et lui fasse tacitement espérer des secours pour un autre temps.

2° *Les Suédois.* Après les Turcs, ceux qui ont le plus d'intérêt à se rapprocher d'elle, ce sont les Suédois, aussi braves que les premiers Ottomans, plus instruits, plus éclairés, gouvernés par un gouvernement plus sage, mais moins fidèles et peu soumis, divisés entre eux, remuants, corruptibles et presque sans moyens de sortir de leur état actuel de faiblesse et d'abaissement. Il y a pourtant une nation en Suède, et le besoin d'avoir une patrie peut faire ici, dans un cas extrême, ce que le fanatisme religieux fait souvent chez les Turcs. Jamais la position du pays ne fut plus alarmante ; la perte de la Finlande lui enlève un quart de sa population et de ses forces ; Pétersbourg a acquis une frontière, Stockholm n'en a plus. L'alliance de l'Angleterre avec la Russie rendra le péril extrême, et l'on ne peut nier que ce ne soit une entreprise difficile, même pour la France, de tirer la Suède d'une position pareille pour lui rendre son indépendance et la sécurité. Le premier pas à faire pour y parvenir, c'est de réunir la nation contre la Russie; d'étouffer dans les diètes et dans le Sénat l'esprit de faction que les troubles civils ont fait naître, et que le cabinet de Pétersbourg a toujours soigneusement entretenus ; enfin de consolider la puissance encore mal assurée du nouveau Roi et de son successeur désigné.

Quant au mariage de la princesse Lætitia avec le prince royal de Suède que MM. le comte d'Essen et le baron de Lagerbielke ont proposé, comme le meilleur moyen de ranimer les espérances publiques et l'ancien attachement des Suédois à la France, Votre Majesté pèsera dans sa sagesse les avantages et les dangers de cette mesure, dont l'éclat prématuré peut alarmer la Russie et précipiter son retour vers l'Angleterre. On est forcé d'observer ici que ce qui donne à nos négociations un caractère d'incertitude et quelquefois même un mouvement contraire à leur véritable objet, c'est qu'en prévoyant toujours l'époque où la Russie deviendra notre ennemie, nous devons pourtant respecter dans l'empereur Alexandre l'allié de Votre Majesté.

Cette contradiction politique nous oblige à tenir sans cesse un langage qui arrête la confiance des gouvernements prêts à se livrer à nous; elle gêne tous nos mouvements diplomatiques et leur ôte cette énergique franchise qui conviendrait mieux aux ministres du plus grand des souverains. C'est le résultat d'une alliance fondée sur des circonstances mobiles plutôt que sur des intérêts permanents. Il faut enfin s'attacher à un système positif relativement à la Suède; mais ce qui presse le plus, c'est l'envoi d'un homme éclairé qui puisse nous instruire fidèlement de la disposition des esprits, du caractère politique du Prince Royal et des ressources qui restent au royaume.

M. de Lagerbielke est trop intéressé pour être cru légèrement, et nos communications directes avec la cour de Stockholm ont été trop longtemps interrompues pour s'en tenir aux anciennes données sur les hommes et sur les choses...

Or, des liaisons étroites et publiques, subitement contractées avec la Suède, peuvent engager la cour de Pétersbourg à terminer avec la même rapidité ses différents avec la Turquie et l'Angleterre, afin d'employer de plus grandes forces à retenir la Suède sous le joug. Il est donc prudent de donner aux Suédois des espérances et des subsides, d'affermir leur nouveau gouvernement, de fomenter les ressentiments que doit exciter la perte de la Finlande, mais de ne contracter une alliance d'éclat avec cette couronne ébranlée qu'après avoir assuré la tranquillité des Espagnes et préparé des embarras à la Russie, à l'orient, au nord et au centre de l'Europe.

3° *Les Polonais.* — C'est ici que se présente le troisième des anciens alliés de la France contre le colosse de l'Empire russe. Encore plus accablé que les deux premiers, anéanti même pendant plusieurs années, il ne doit son existence actuelle qu'à son courage et à la sagesse prévoyante de Votre Majesté. La Pologne est ressuscitée dans le duché de Varsovie : une armée de 60.000 hommes, prête à défendre son indépendance, est encore soutenue par 40.000 Saxons. Mais il faudrait réunir les deux parties de cette monarchie nouvelle, séparées par la Silésie prussienne. Les projets soumis à Votre Majesté sur l'exécution de cette grande mesure sont le véritable complément du nouveau système européen : ils méritent un examen détaillé.

Le premier de ces projets partage les restes épars de la monarchie prussienne, donne la Silésie à la Saxe, réunit ainsi les provinces allemandes et les provinces polonaises de ce royaume, dont la population s'élèverait alors à plus de huit millions d'habitants. Une armée de 140.000 hommes en protégerait les frontières portées au-delà de la Vistule, et serait la première barrière opposée aux invasions de la Russie. Le Brandebourg, la Poméranie et le Hanovre, réunis aux Etats du roi de Westphalie, augmenteraient considérablement ses forces et l'influence française dans le Nord, Dantzig et Konigsberg seraient déclarées villes impériales, comme Brême, Hambourg et Lubeck, sous la protection de la France. Les côtes de la Baltique et celles de la mer d'Allemagne, depuis Memel jusqu'à Embden, seraient alors véritablement fermées au commerce anglais, et les douanes françaises y seraient établies d'une manière permanente. Ce projet n'attaque point directement le territoire russe, mais il oppose à l'ambition du cabinet de Pétersbourg des masses capables d'une puissante résistance; il lui enlève le seul allié dont les Etats lui ouvrent le chemin de l'Allemagne; il borne tellement son influence en Europe qu'on ne peut douter de ses efforts pour en empêcher l'exécution, et qu'il est dangereux d'en laisser entrevoir la pensée avant l'époque même où elle pourrait se réaliser; du reste les forces de la France em-

ployées dans un temps favorable et secondées par des négociations bien dirigées, assureraient l'exécution de ce plan, moins difficile qu'elle ne le paraît.

Le second projet, plus vaste, plus décisif, plus digne peut-être du génie de Votre Majesté allumerait en Europe la dernière guerre continentale : les moyens d'exécution sont d'une nature simple, et malgré son étendue, ne présentent pas de difficultés insurmontables, surtout en y intéressant l'Autriche. Ce projet consiste à réunir toute l'ancienne Pologne sous le gouvernement de Saxe, dont les différentes branches (des lignes Albertines et Ernestine) seraient appelées à la succession par ordre de primogéniture, et seraient en attendant apanagées richement dans le Royaume. Les starosties, les biens de la couronne et plusieurs territoires dans la Prusse orientale seraient uniquement destinés à former ces différents apanages pour les maisons de Weymar, de Gotha, de Cobourg, de Meiningen et d'Hilburghausen, ainsi que pour les frères du Roi régnant. La Saxe et les petites principautés des cinq branches Ernestines seraient réunies au Royaume de Westphalie, et le Brandebourg formerait un grand Duché qui passerait à un prince de la maison de France. Pour dédommager l'Autriche de la perte de la Galicie, la Silésie et le comté de Glatz offrent un territoire, une population et des richesses équivalentes. Il ne serait pas impossible de payer sa coopération active dans l'exécution de ce plan, d'une partie de la Valachie ou de la Servie. La Russie serait alors repoussée dans ses anciennes limites, et ne conserverait de ses usurpations depuis un demi-siècle, que la Courlande et les provinces arrachées à l'empire Ottoman. Les Turcs, profitant de son abaissement et de l'attaque générale dirigée contre elle, pourraient ramener leurs limites jusqu'au Dniester, peut-être même jusqu'au Borysthène, dont le cours, depuis sa source jusqu'à Oczakow, devrait être la frontière des Russes. — Les détails de ce plan et les moyens d'exécution qui seraient réunis à la force des armes, ont été mis sous les yeux de Votre Majesté avec le tableau des secours offerts, et des intelligences entretenues dans la Pologne Russe et dans la Pologne Autrichienne. Il est inutile d'en surcharger ce travail; j'observe seulement que le succès de cette entreprise consoliderait pour des siècles l'édifice d'une Europe nouvelle, et que le nombre, le courage, la supériorité décidée des armées françaises, la supériorité plus grande encore de celui qui les dirige, le vœu, l'empressement, l'enthousiasme des Polonais et la nullité de la Prusse depuis la paix de Tilsit, ne permettent pas de douter du succès, si la cour de Vienne, attachée à la cour de France par un lien auguste et par son intérêt bien entendu, veut y coopérer.

Cette cour n'oubliera point que la Russie n'est intervenue dans la dernière guerre que pour s'enrichir de ses dépouilles et lui enlever 400.000 habitants en Galicie. Ce qui lui reste en Pologne, resserré entre les provinces russes et le duché de Varsovie, est rempli de gentilshommes mal intentionnés et d'une fidélité plus que suspecte.

Elle doit donc trouver un grand avantage à échanger de nouveaux sujets qui sont restés Polonais, contre une province qui fut Autrichienne et qui s'en est souvenue longtemps. Elle satisfait à la fois une vieille ambition et une juste vengeance. — L'inconvénient politique pour la France d'augmenter ainsi la masse de l'Autriche en Allemagne, est bien compensé par les innombrables avantages de ce plan, qui fixerait irrévocablement dans les mains de Votre Majesté les destinées de l'Europe. Alors serait en effet rétabli l'Empire de Charlemagne, accru et fortifié par les lumières de dix siècles; alors la Russie serait véritablement séparée de l'Europe civilisée, et l'Angleterre du continent. — Ce projet peut paraître gigantesque; il n'est pourtant que le résultat de la confiance que doivent inspirer de plus grands prodiges, accomplis par le génie de Votre Majesté.

Sans vouloir préjuger à cet égard les résolutions de sa profonde sagesse et quel que soit le parti qu'elle choisisse entre les différents projets qui lui sont soumis, il reste toujours démontré que c'est en Pologne que la France trouvera toujours ses plus utiles auxiliaires pour abaisser la puissance russe, et pour sauver la Turquie et la Suède du joug dont elles sont menacées. C'est là que doit être établie la balance du Nord si nécessaire au repos du reste de l'Europe et à la grandeur de la France. On est forcé de reconnaître que, dans tous les cas, la ruine de la maison de Brandebourg est le premier moyen d'établir un ordre de choses inaltérable. La Prusse est devenue une espèce de superfétation politique, dans le système créé par les événements et par les triomphes de Votre Majesté. — La Westphalie et la Saxe doivent remplacer ce royaume dans l'influence que le génie d'un seul monarque lui avait acquise; mais cette influence doit être divisée pour ne plus devenir dangereuse et pour ne pas ajouter un poids trop considérable dans la balance en faveur de la maison d'Autriche. Si les nouveaux engagements que Votre Majesté va contracter avec la cour de Vienne, amènent, comme il est permis de l'espérer, une confiance entière et réciproque entre les deux gouvernements, Votre Majesté peut réparer elle-même une partie du mal que ses conquêtes ont fait à l'Autriche; mais nous ne perdrons jamais de vue l'importance des provinces illyriennes, et la nécessité d'éloigner un territoire étranger des côtes Adriatiques. La prudence ne permet pas d'augmenter les forces de l'Autriche dans notre voisinage, et de lui rouvrir des communications directes avec l'Angleterre; qu'elle reste Méditerannée, et que son ambition se dirige, soit au Nord, soit à l'Orient de la Hongrie : c'est contre la Russie qu'elle doit tourner une rivalité qui n'existe plus entre elle et la Prusse.

Une politique semblable dirigera notre conduite envers la cour de Dresde : c'est vers la Pologne que la maison de Saxe doit porter toutes ses vues, toutes ses forces, toutes les espérances de son ambition; des accroissements en Allemagne (si ce n'est en Silésie) l'écarteraient de sa nouvelle destination qui en fait une sentinelle avancée contre

la Russie. Votre Majesté s'est assurée des dispositions particulières du baron de Senfft, aujourd'hui ministre des affaires étrangères en Saxe. -- C'est un homme distingué par ses lumières et sa probité ; sa fortune personnelle, qui est située aux environs de Leipzig, et ses affections de famille l'attachent à l'Allemagne ; il craint plus qu'il ne le désire la translation de la maison régnante en Pologne, et sous ce rapport il convient que les agents de France à Dresde et à Varsovie ne s'en rapportent pas entièrement à lui pour étendre et multiplier nos rapports dans la Lithuanie et la Pologne russe. Mais le baron de Senfft secondera vivement une guerre qui donnera l'espérance de joindre géographiquement le duché de Varsovie au royaume de Saxe par l'acquisition de la Silésie : c'est le système favori de la cour de Dresde, qui, du reste, sera toujours prête à servir la France pour se délivrer du voisinage importun de la Prusse à laquelle il est temps d'arriver.

En attendant un avenir incertain qui décidera si elle doit exister encore, la cour de Berlin vit entre des regrets amers et de faibles espérances. Elle n'est pas encore bien revenue de l'étourdissement où l'a jetée la ruine de sa puissance, élevée si péniblement par Frédéric. et si brusquement renversée par Votre Majesté. Les ministres prussiens semblent agités par un rêve pénible ; mais l'épuisement de leurs finances, le déchirement de leurs provinces, l'occupation de leurs forteresses par nos troupes, leur font sentir à chaque instant la réalité de leur faiblesse, et les livrent inutilement à toutes les fureurs d'une haine concentrée. M. de Brockhausen, dont le caractère violent avait plusieurs fois laissé transpirer les véritables sentiments de sa cour, vient d'être remplacé ici par M. de Krusemarck, plus sage et plus mesuré. Mais un ministre de Prusse n'a plus rien à nous apprendre ; le secret de son impuissance est révélé à l'Europe entière. Elle est à charge à ses voisins, méprisée de ses ennemis, et à peu près inutile à ses alliés. M. de Krusemarck ne changera point sa situation.

Cependant il se présente une question que ce négociateur fait naître par ses propositions, et qui doit nous arrêter un moment. Dans le cas d'une rupture avec la Russie, quel parti la France peut-elle tirer de la Prusse ? Il est aisé de répondre et de juger.

Les contributions que la cour de Berlin doit payer à la France, n'étant pas encore entièrement acquittées, les forteresses de Glogau, de Custrin et de Stettin sont toujours dans nos mains et nous placent au centre du pays. Une alliance étroite avec la Prusse ne nous procurerait pas de plus grands avantages et nous demanderait le sacrifice de celui-ci. Son trésor épuisé n'offre aucune ressource de finances, et les troupes auxiliaires qu'elle peut fournir n'excèdent pas 30.000 hommes, fort mal intentionnés pour nous. Quel serait d'ailleurs le lien d'une pareille alliance? Votre Majesté daignerait-elle acheter la fidélité de la Prusse et lui rendre une existence assurée, aux dépens de la Saxe, de la Pologne ou de la Westphalie? L'idée seule en est absurde ; les Etats qui environnent le territoire prussien sont pour

nous des alliés bien plus utiles et bien plus loyalement dévoués. De quelque manière que M. de Krusemarck colore les intentions de sa Cour, dont il doit chercher à prévenir la ruine, il est clair que nous n'avons rien à gagner par son alliance, et qu'il nous importe au contraire de la rejeter au-delà de la Vistule, en commençant la guerre avec la Russie.

A la vérité, sa haine, mise en liberté d'agir, éclatera par un désespoir impuissant et donnera peut-être à la Russie quelques milliers d'hommes de plus que sa fausse amitié n'en donnerait à la France.

Cinquante mille Prussiens, si l'on veut, pourront grossir les armées russes. Mais quelles ressources d'argent et de munitions trouveront-elles, entre la Vistule et le Niémen, malgré la fidélité de cette cour errante? La France, au contraire, au premier coup de canon, disposera du Brandebourg, de la Poméranie et de la Silésie, pour exciter le zèle et augmenter la force de ses alliés. Elle trouvera dans ces provinces, surtout dans la dernière, quelques moyens non encore épuisés, et les indemnités promises aux cours qui seconderont ses efforts. La Pologne, la Saxe, la Westphalie provoquent chaque jour ce partage, qui tentera certainement aussi le Danemark et l'Autriche, et qui rattache toutes les puissances d'Allemagne à la cause de la France contre l'Angleterre et la Russie. De pareils avantages peuvent-ils être balancés par un misérable secours de 30.000 hommes, avec lequel la Prusse achèterait sa conservation? Encore faut-il observer que, d'après les dispositions que la cour de Berlin cultive soigneusement dans l'esprit de ses sujets, les plus braves soldats et les meilleurs officiers de ses troupes ne se réuniraient aux Français que pour les abandonner à la première occasion et se réunir à leurs ennemis.

Il n'y a donc aucune utilité réelle à changer nos rapports actuels avec la Prusse, pour tenter de l'attacher au système de la France et de la réunir à la confédération du Rhin. Les intérêts sont trop différents, les haines cachées trop actives, et les souvenirs trop douloureux. Mais le ministre de Votre Majesté à Berlin n'en a pas moins un cercle de vigilance assez étendu. Les premiers symptômes d'un rapprochement secret entre les cours de Londres et de Pétersbourg doivent se manifester en Prusse. Déjà M. le comte de Saint-Marzan a donné des avis utiles sur les communications clandestines des Anglais avec les côtes de la Courlande, de la Prusse Orientale et de la Lithuanie prussienne. Il rendra des services plus importants, s'il peut découvrir les combinaisons éventuelles qui lient secrètement les cabinets de Pétersbourg et de Berlin, non qu'il soit difficile de juger de leurs vues et de leurs sentiments, mais jusqu'à quel point les promesses et les engagements réciproques ont-ils été portés? — Quelle espérance a donnée l'Empereur Alexandre, quelle époque a-t-on jugé nécessaire d'attendre? Par quelles démonstrations s'est-on proposé de tromper les ministres de Votre Majesté? Tels sont les points délicats sur lesquels M. le comte de Saint-Marzan a reçu l'ordre de diri-

ger ses recherches. Dès que l'organisation du ministère Wellesley sera complètement terminée à Londres, quelques mouvements se feront sentir à Pétersbourg et à Berlin ; ils seront observés et suivis par tous les moyens anciens, auxquels on s'efforce d'en ajouter de nouveaux. Le cabinet du roi de Prusse est plus accessible que celui de l'Empereur de Russie. Malgré les menaces et les punitions dirigées au hasard, qui ont signalé le retour à Berlin, plusieurs amis de la France n'ont été ni découverts, ni découragés. Les bienfaits constants de Votre Majesté ajoutent à leur zèle, et l'on peut aisément prévoir l'époque où leurs services acquerront plus d'importance et d'activité.

Il reste à jeter un coup d'œil rapide sur le Danemark, pour achever le compte général demandé par Votre Majesté, sur la situation politique des Etats du Nord, au commencement de cette année. De tous les alliés de la France dans cette partie de l'Europe, le Danemark est le seul qui ait contre l'Angleterre des motifs d'un ressentiment profond. Aussi la nation paraît-elle d'aussi bonne foi que le Prince, dans les mesures prises contre le commerce britannique ; et si l'on excepte quelques marchands d'Altona, de Tonningen et de Flensbourg, séduits par la cupidité, le sacrifice des intérêts particuliers, des usages et des anciennes commodités a été fait loyalement par tous les sujets danois. Les nouvelles liaisons de Votre Majesté avec l'Autriche, lui permettant de porter la plus grande partie de l'armée d'Allemagne dans le Hanovre et sur les frontières du Holstein, contribueront sans doute à maintenir la cour de Copenhague dans ses bonnes dispositions à l'égard de la France et dans son adhésion au système continental. Il est pourtant nécessaire d'observer que l'Angleterre a déjà fait plusieurs tentatives pour adoucir les ressentiments du Danemark. Elle a traité de la manière la plus favorable les habitants de l'Islande et des îles de Féroë ; chaque jour elle renvoie les prisonniers danois avec une bienveillance marquée ; elle communique fréquemment avec les ports les plus septentrionaux de la Norvége, éloignés par leur position de la surveillance de nos agents, et l'on ignore les avis qu'on a pu recevoir à Copenhague par cette voie. De plus, l'Angleterre tient en son pouvoir les îles de Sainte-Croix, de Saint-Jean et de Saint-Thomas, aux Antilles, Tranquebar, à la côte du Coromandel, et tous les établissements danois dans les Deux-Indes. Le commerce de la capitale souffre de cette perte, et le ministère britannique n'a qu'à donner un ordre pour l'en consoler. Il peut même restituer une partie de la flotte danoise et sauver ainsi l'honneur du Danemark, sans aucun danger pour l'Angleterre. Enfin la cour de Russie exerce, depuis plus d'un demi-siècle, une influence puissante sur celle de Copenhague ; notre alliance avec le cabinet de Pétersbourg a contribué beaucoup aux résolutions énergiques du Danemark contre l'ennemi commun. Mais cette alliance une fois rompue, et la politique d'un nouveau minis-

tère anglais offrant une satisfaction quelconque au Danois, il ne nous resterait pour dominer à Copenhague que la crainte d'une armée française dans les Duchés de Holstein et de Sleswig. La Russie peut balancer cette crainte par une autre. Elle peut offrir à la Suède les moyens de s'emparer de la Norvège en dédommageant de la Finlande et forcer ainsi la cour de Copenhague à choisir entre deux périls égaux. Il serait possible que, dans ce cas, les liens du sang qui unissent les trois branches royales de la maison de Holstein, l'intérêt d'une capitale maritime et commerçante, la sécurité que peut inspirer la position des îles de Séelande et de Fionie contre une puissance sans marine, influassent fortement sur le cabinet danois. Et s'il refusait d'abord (ce qui est probable), de se joindre à la Russie, il est au moins certain qu'il réclamerait une neutralité ouverte, incompatible avec le système actuel de la France, et qu'il finirait par se jeter entre les bras de nos ennemis.

Il résulte de ce travail, fondé sur la correspondance des ministres de Votre Majesté près les cours du Nord, et sur les rapports secrets parvenus aux relations extérieures

1° Que notre alliance avec la Russie, malgré le caractère personnel de l'empereur Alexandre, doit être considérée comme précaire et touchant à sa fin ;

2° Que le rapprochement des cours de Pétersbourg et de Londres, provoqué par diverses circonstances, ne peut être différé très longtemps et dépend en partie de la composition et de la politique d'un nouveau ministère anglais ;

3° Que dans le cas d'une rupture avec la Russie la Prusse doit être considérée comme ennemie, la France n'ayant nul intérêt à la faire entrer dans son système fédératif;

4° Que la Pologne et la Saxe sont l'allié le plus utile et fidèle de la France contre la Russie et le plus intéressé dans le partage des restes de la monarchie prussienne;

5° Qu'il ne faut rien négliger pour s'assurer de la Suède, soit par des subsides, soit même par un mariage avec une princesse de la famille impériale; mais que cette négociation doit être conduite avec une extrême circonspection pour ne pas alarmer la Russie et précipiter sa paix avec l'Angleterre et la Porte avant la conclusion des affaires d'Espagne et de Portugal;

6° Qu'il faut suivre à Constantinople les négociations commencées et les couvrir du même voile que celles proposées par la Suède, jusqu'au moment où les troupes actuellement employées au-delà des Pyrénées pourront se porter dans l'Illyrie et dans le nord de l'Allemagne.

7° Qu'il y a l'espérance fondée et les moyens d'engager le Danemark et l'Autriche dans une alliance contre la Russie et l'Angleterre, mais que cet objet d'un intérêt majeur doit être traité séparément et d'après les communications intimes que le mariage prochain de Votre

Majesté doit établir entre elle et la cour de Vienne. Le plan de cette alliance et ses résultats devant être étendus ou modifiés selon le parti qui sera préféré relativement à la Prusse et à la Pologne.

La possibilité d'une négociation utile ou illusoire avec le ministère anglais sera l'objet d'un second travail qui complétera celui-ci.

Les extraits de la correspondance diplomatique et de la correspondance secrète mis sous les yeux de Votre Majesté présentent plus de détails sur le personnel des individus qui ont quelque influence dans les cours du Nord; ces détails confirment les assertions générales et les conjectures particulières qui font la base de ce rapport.

Le Duel dans les Universités allemandes

Bien des choses changeront, en Allemagne, avant l'une de ses plus grotesques coutumes, le duel universitaire, qui se pratique encore aujourd'hui à Iéna, à Bonn, à Heidelberg, comme il s'y pratiquait jadis : il faut croire qu'il en est des usages comme des hommes, et que « les absurdes sont ceux qui ne changent jamais ». Tous ceux qui ont visité, avant la guerre de 1870, les Universités allemandes ressentaient tout d'abord une véritable séduction. Quand on entrait dans une brasserie d'étudiants, les casquettes multicolores des buveurs se soulevaient et le doyen de l'assistance, une « maison-moussue » de douzième année, reconnaissant des Français, les saluait emphatiquement dans la langue classique : « *Vivat Gallia Regina !* » Ce à quoi les Français répondaient, non sans émotion : « *Vivat Germania mater !* »



Les glorieuses cicatrices.

Mais bientôt on s'apercevait que les mœurs des étudiants allemands ne se bornaient pas à ces interpellations courtoises. On faisait connaissance avec le *Comment*, sorte de recueil de précédents qui fixait la jurisprudence universitaire sur toutes les questions, même les plus hétéroclites, depuis la réception d'un professeur nouveau jusqu'au duel à la boisson ou à la rapière.

Le premier de ces duels — infiniment plus dangereux que l'autre — semble avoir à peu près complètement disparu. Mais le second a

survécu et ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour ceux qui croient que la jeunesse allemande mériterait de goûter des passe-temps moins ridicules. Tel est, du reste, l'avis exprimé par la revue anglaise *Strand* et la revue américaine *Cosmopolitan*, qui nous dévoilent les mystères de ces combats particuliers.

Les corporations d'étudiants remontent en Allemagne à une époque déjà fort anciene. Elles descendent historiquement des vieilles associations nationales appelées *Landsmannschaften*, qui ont pris leur nom des provinces de l'antique Allemagne. La corporation des Suèves se coiffe de la casquette jaune et a pour couleurs le noir, le jaune et le bleu. La corporation du Rhin porte la casquette bleu sombre, les Westphaliens la verte et les Saxons la noire. C'est la réunion de ces différentes corporations qui forme l'Université. Mais il en existe d'autres, comme les *Burschenschaften*, qui prirent bientôt les allures des sociétés secrètes et sont aujourd'hui tout aussi fermées que les corporations elles-mêmes. Citons encore le *Wingolf*, dont le nom vient du norvégien *Vingolf*, qui signifie *salle de l'amitié*. Les membres de cette dernière sont les seuls qui ne se battent pas en duel. Ce sont du reste, pour la plupart, des étudiants en théologie.



Pyramide d'étudiants.

En réalité, il existe des duels de deux sortes. Dans les uns, il y a l'honneur à satisfaire; les autres sont des combats de pur agrément.

Imaginons un étudiant qui s'ennuie et qui voudrait bien se battre pour passer le temps. Il va s'asseoir, accompagné de son grand chien danois, son compagnon inséparable, à la porte d'un restaurant. Qu'un autre étudiant, animé des mêmes intentions, vienne à passer,

il sait ce qu'il a à faire : il marchera sur la queue du chien. Cela suffit. Les gros mots s'ensuivent, puis les cartes sont échangées de la façon la plus courtoise et la rencontre a lieu presque immédiatement dans quelque endroit écarté. Elle ne dure que quelques instants et la première blessure y met fin. Les deux adversaires se serrent la main sur le terrain, deviennent amis intimes et se targuent de leurs cicatrices avec infiniment d'ostentation. Si cela ne leur suffit pas, ils recommencent à marcher sur la queue des chiens jusqu'à complète satiété.

Souvent même l'étudiant ne peut pas attendre que l'envie lui vienne de se battre. Le club auquel il appartient ne manquera pas de l'informer, au bout d'un certain temps, que, s'il ne s'est pas battu dans un délai déterminé, il sera exclu comme indigne. Dans ce cas, le duelliste malgré lui se soumet. Il s adresse généralement à son meilleur ami



Le duel avec seconds.

et les choses vont leur train. D'autres fois, c'est un club tout entier qui en provoque un autre. Chacun des deux dresse la liste de ses champions, et la rencontre commence le samedi matin, à sept heures en hiver, à six heures et demie en été. Ajoutons que ces clubs sont de différentes sortes. Il y a les corporations, les *Burschenschafts* (assotions d'étudiants) et les *Verbindungs* (Ligues). La *Burschenschaft* est tenue par les autres en piètre estime parce qu'elle reconnaît à ses membres le droit, dans un duel, de détourner la tête pour éviter le coup. Chaque club a ses officiers, ou *Chargister;* les simples membres sont appelés Renards (*Füchse*).

Le duel a lieu avec ou sans seconds. Le premier est choisi quand il n'y a entre les adversaires d'autre motif de rencontre que le désir réciproque de montrer leur habileté. La reprise dure vingt-cinq minutes; mais on peut faire halte, après cinq coups portés de part et

d'autre. Le duel sans seconds ne comporte aucun arrêt. Il faut que le sang coule et qu'un des deux combattants soit dans un état notoire d'infériorité.

Le costume que revêtent les combattants est tout un poème. Le *sujet* retire son vêtement, son gilet, jusqu'à sa chemise. On lui passe alors le *pauckhemd* (chemise de combat), faite d'un rembourrage extrêmement dur. On introduit le bras droit dans une manche de soie matelassée, qui va du poignet à l'épaule. L'avant-bras droit est en outre protégé par une épaisse plaque de cuir et une plaque semblable abrite la place du cœur. On met à la main droite un gant d'escrime, très épais et muni d'un crispin extrêmement haut. Quand ces préparatifs sont terminés, on entoure le bras droit, du poignet à l'épaule, avec des bandelettes de soie en assez grand nombre pour former une



Le duel sans seconds.

épaisseur de deux ou trois centimètres. L'étudiant enroule autour de son cou une cravate de soie et chausse une paire de monumentales besicles en fer... Puis, vient le *pauckhosen* ou pantalon de combat, garni de cuir. Enfin, on remet à chacun des combattants l'énorme *Schläger* (rapière), de quatre-vingt-dix centimètres de long, dont la pointe est arrondie, mais aiguisée et tranchante à souhait. La poignée de la rapière est protégée par une formidable coquille, qu'on appelle la *soupière d'honneur*.

Quand on a fini d'habiller les combattants, ce qui ne laisse pas que de prendre du temps, le maître des cérémonies fait son entrée, et adresse aux deux champions un discours de circonstance. Les adversaires se placent alors à trois pieds de distance, les places étant marquées par une croix tracée à la craie sur le sol. Ils ne doivent pas

remuer le talon, ni même pencher le corps pour éviter un coup, sous peine de forfaiture. L'arbitre est debout auprès d'eux. Soudain, un des seconds s'écrie : « Arbitre, commandez, s'il vous plaît, le silence pour un combat de quinze minutes, entre Von Briesen et Boos, avec seconds ! » L'arbitre commande et les combattants se découvrent. Le second reprend : « *Auf der Mensur! Blindet die Klingen!* (Commencez le combat! Engagez les épées! » Les rapières étant croisées, les seconds, à la gauche de leurs clients respectifs, en donnent avis. Les combattants lèvent le bras droit au-dessus de leur tête pour la protéger et gardent la joue gauche avec la lame. Dès qu'ils sont ainsi en garde, un des seconds s'écrie : « *Los!* (Allez!) » et le duel commence.



Allez, messieurs !

Le bras droit demeure immobile et seul le poignet agit. Chacun s'efforce de frapper son adversaire sur la tête ou à la joue gauche, s'il trouve jour à passer. Les rapières se choquent, jusqu'à ce que des blessures apparentes indiquent que l'honneur est satisfait.

Presque toujours, les deux adversaires sont touchés. On les asseoit, ruisselants de sang, sur des chaises élevées. On redresse les rapières, ployées pendant le combat, on les trempe dans de l'acide phénique, et on dispose sur une table les éponges, l'eau, les aiguilles à pansement enfilées de soie rouge. Puis le docteur inscrit sur un livre *ad hoc* les blessures reçues et le nombre des points de suture exigés pour recoudre chacune d'elles.

Il va sans dire que ces entailles, dans la peau du visage ou dans le

cuir chevelu, laissent après elles de très apparentes cicatrices. Ces cicatrices font à la fois l'honneur et la joie de ceux qui les portent. Ecoutez cette lettre d'un jeune étudiant allemand à son père, et jugez :

Mon cher Papa,

Mon honneur a enfin été satisfait. Il y a une semaine, un *Dummer Junge* nommé Schwartz a marché sur la queue de mon chien et, naturellement, je l'ai provoqué. Le combat a eu lieu hier. Schwartz a reçu une forte balafre à la joue gauche et moi deux coupures, l'une juste sous l'œil, l'autre sur la tête. Les coupures sont très douloureuses, mais elles feront de superbes cicatrices. Dès que le pansement a été fait, j'ai été me faire photographier et je vous envoie, avec cette lettre, le résultat de l'opération. Vous en serez fier !



La première coupure.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la loi réprime sévèrement tous ces duels. Aussi se garde-t-on bien de l'appliquer. Quelquefois, un agent de police surprend les combattants en pleine action. Dans ce cas, il fait semblant de ne s'apercevoir de rien. Et quand, le lendemain, les adversaires se présentent aux cours de leurs professeurs respectifs, le front et les joues couvertes de bandes de diachylum, ou le nez empaqueté dans un pansement que maintient la traditionnelle rondelle de soie noire, les professeurs imitent la sage conduite de l'agent de police et font, comme lui, mine de ne rien remarquer.

On demandait un jour à un professeur, homme éminent par le savoir et jouissant en Allemagne d'une très grande réputation, ce qu'il advenait plus tard de ces étudiants couturés de cicatrices dues à la rapière ; et on ajoutait que, parmi les professeurs et les savants les plus éminents, on ne constatait point la présence de semblables stigmates. Le professeur ne répondit rien ; mais, soulevant une mèche

de ses cheveux, qui recouvrait le front et une partie de l'oreille, il fit apparaître trois énormes cicatrices, encore parfaitement visibles.

L'escrime de la rapière fait du reste partie intégrante de l'enseignement de l'Université. L'emploi du temps comprend chaque jour



Le pansement après la rencontre.

une heure consacrée à cet exercice, soit que les étudiants tirent entre eux, soit qu'ils prennent leçon avec le professeur. Ils arrivent donc assez rapidement à acquérir une habileté consommée.

C'est là, avec l'absorption d'énormes quantités de bière, leur principale occupation. Les étudiants sont admirés de leurs camarades et

des dames en proportion des cicatrices qu'ils peuvent montrer et du nombre des bocks qu'ils peuvent ingurgiter. Le prince Albert de Saxe, un jeune homme pâle et mince, en a fait à ses dépens la triste expérience. Une jeune personne, à qui on demandait ce qu'elle pensait de lui, répondit en haussant les épaules : « Lui ! Il ne sait pas boire de bière ! »

Quand l'étudiant allemand a consacré à cette existence inutile et oisive une ou deux années, il comprend enfin, le plus souvent, qu'il est temps d'envisager un peu plus sérieusement les choses. Il se met alors courageusement au travail, passe ses examens, obtient ses degrés et se lance, enfin armé, dans la rude bataille de la vie. Mais il en est à qui l'énergie manque pour un semblable effort. Ceux-là demeurent à l'Université où ils jouent un peu le rôle bizarre des majors de nos anciennes tables d'hôtes. Ils invoquent les précédents pour régler les difficultés présentes, président aux duels à la rapière ou à la bière, boivent, font du tapage, consacrent la popularité ou l'impopularité des professeurs et sont, en un mot, les véritables inspirateurs de l'Université.

En effet, l'étudiant allemand est absolument libre d'assister ou de ne pas assister aux leçons et conférences. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais franchi le seuil de l'Ecole que pour s'y faire inscrire. Aussi les abus qu'on signale et dont nous ne relevons que la plus faible partie pourraient-ils déterminer une réaction violente et amener une réforme complète de la vie universitaire en Allemagne. L'état de choses actuel, qui, comme on a pu s'en apercevoir, laisse beaucoup à désirer, constitue, parait-il, une notable amélioration sur ce qui se passait autrefois.

Et puis, il est bon d'ajouter que l'empereur Guillaume II est très chaud partisan du système des corporations et de la coutume du duel à la rapière. Lui-même, étant étudiant à Bonn, a pris part à une rencontre de cette nature. Il parait persuadé que, tant que les corporations universitaires continueront à exister, l'Allemagne n'aura qu'à s'en louer. Au mois de mai 1891, il assistait à Bonn a un congrès d'étudiants, dans lequel il prononça les paroles suivantes : « J'espère que tant qu'il y aura des corporations d'étudiants, l'esprit qui anime ces corporations, et qui est fortifié par la vigueur et le courage, continuera de vous enflammer et que vous ne cesserez pas de cultiver la rapière. Il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas ce que nos *Mensuren* signifient en réalité ; mais cela ne doit pas vous influencer. Vous et moi, qui avons été ou sommes étudiants, nous en connaissons davantage. De même qu'au moyen âge, la force virile et le courage étaient développés par la pratique des joutes et des tournois, de même les sentiments et les habitudes que nous acquérons comme membre d'une corporation nous apportent le degré de courage qui nous est nécessaire quand nous nous répandons sur le monde et qui durera aussi longtemps que les Universités d'Allemagne. »

Le prince de Bismarck partage les mêmes sentiments et il n'a

jamais laissé passer une occasion de les manifester hautement. Mais il est néanmoins vraisemblable qu'il a dû, à de certains moments de sa vie, cultiver d'autres arts que la manœuvre de la rapière et l'absorption du bock de bière !

E. LACORDAIRE.

OCCULTISME

LES
PLAGIAIRES DE L'OCCULTISME ORIENTAL

Dans son numéro du 15 mars dernier, la *Revue des Revues* a signalé (voir *Revues allemandes* — **Zeit**) l'intérêt de l'article publié par le périodique viennois sous le signature de Zeaeddin Akmal de Lahore au sujet de l'occultisme en Orient. Il nous a semblé utile de donner ici une analyse plus étendue de ce remarquable travail, d'autant plus propre à mériter l'attention qu'il établit un parallèle entre les systèmes spiritualistes de l'Europe et de ceux de l'Inde, berceau, comme on le sait, des plus anciennes philosophies.

Zeaeddin Akmal est né aux Indes. Il a été, dès sa toute prime enfance, initié à tous ces mystères du spiritualisme qui nous préoccupent aujourd'hui si vivement et qui captivèrent son esprit dès qu'il fut capable de les comprendre. Tout ce qui se relie au monde dit surnaturel eut toujours pour lui un attrait particulier, il en fit l'objet de ses plus chères études et il compte actuellement au nombre de ceux qui sont le mieux versés dans ces connaissances auxquels il n'y a plus que l'ignorance voulue qui rende incrédule ou indifférent.

Les Orientaux sont, nous dit-il, plus prudents que les théosophes de l'Occident en ce qui concerne les doctrines ocultes, et, pour cette raison, ils écrivent beaucoup moins qu'ils n'étudient. Les spiritualistes européens se croient obligés de tout expliquer et versent dans ce but des flots d'encre sur des montagnes de papier. En Orient on s'applique davantage à l'observation de soi-même, et l'on a pour premier principe de suivre, dans le silence de la méditation, les actes et l'évolution de sa propre raison, la seule faculté qui, à un très haut degré, distingue l'homme des autres créatures.

Il y a donc une différence bien marquée entre la méthode d'éducation spiritualiste aux Indes et celle des Occidentaux plus enclins à se laisser absorber par des considérations extérieures. Si les spiritualistes hindous restent fort en arrière pour tout ce qui touche aux problèmes sociaux et politiques, en revanche, ils peuvent s'enorgueillir d'avoir des représentants tellement élevés au-dessus des autres hommes par la prodigieuse extension de leur savoir dans le domaine de l'occultisme que, s'ils vivaient parmi les Européens, ceux-ci les appelleraient certainement des êtres surhumains ou divins.

Le spiritualisme a d'ailleurs pour les Orientaux une tout autre signification que celle qu'on lui donne communément en Europe. Sa définition orientale exclut toute idée d'esprits, de visions fantomatiques, d'apparitions spectrales. C'est la science qui enseigne l'usage de nos forces invisibles, électricité, magnétisme, etc., et qui apprend à connaître et à rapporter à leurs lois les phénomènes de ces puissances encore cachées. Science mystérieuse, qui doit demeurer interdite aux

profanes et dont on ne peut même prononcer le nom devant ceux à qui il convient qu'elle reste fermée. Les initiés l'appellent *Bhéd* ce qui veut dire « secret ». Les Arabes, qui en furent, croit-on, les premiers initiateurs, la désignent par la dénomination de *ilm algeb* (science occulte). Les musulmans orthodoxes prétendent que Dieu seul possède tous les mystères de l'*ilm algeb*. L'origine en est du reste inconnue. Tout ce que l'on sait de plus précis à ce sujet, c'est qu'avant l'ère chrétienne on pratiquait l'occultisme aux Indes comme en témoignent les écrits sur l'*Yoga*.

Ces écrits, traduits en langue moderne, sont la base du spiritualisme européen qui se borne à répéter en toute occasion les paroles des anciens auteurs pour augmenter le crédit et le poids de sa doctrine personnelle. En Orient, au contraire, ceux qui s'occupent sérieusement et avec compétence de la science spiritualiste, estiment que les commentateurs de l'*Yoga* ne furent pas ceux qui le pratiquaient et que, par suite, leurs écrits sont remplis d'exagération et d'invraisemblances.

Un dixième au moins des livres qui composent toute la littérature indienne moderne est relatif à l'occultisme ; mais Zeaeddin Akmal affirme que la valeur de ces livres est très discutable.

« Pour moi, dit-il, sur deux cents essais successifs, je n'ai pas trouvé dans le *Nagsh-i-Slemani* et dans le *Nagsh-i-Rhamani*, une *seule* formule vraie résistant à l'expérience, quoique j'aie, pour les appliquer, évoqué toutes les forces connues. »

Il est donc arrivé ce fait presque ignoré en Europe qu'en traitant des questions du spiritualisme d'une manière tout à fait fantaisiste, les littérateurs et beaux esprits orientaux ont fait entrer dans leurs ouvrages un tissu d'absurdités, — et ce que l'on sait encore moins — les théosophes européens, en traduisant ces absurdités à la lettre, les ont tout simplement annoncées comme la vérité.

Quelques-unes de ces traductions très répandues ont repris le chemin des Indes, et c'est ainsi, dit Zeaeddin Akmal, que certains de ces livres « incroyablement ridicules » me sont tombés sous la main. A mon grand étonnement, j'y ai appris que Madras est le quartier général de la société théosophique qui a propagé ces ouvrages avec tant de zèle et a mystifié le monde entier, hormis l'Inde, avec ces révélations sur le spiritualisme demeuré caché jusqu'alors dans nos recoins les plus lointains. Comme je crois fermement aux faits extraordinaires qu'on peut produire par la mise en œuvre des forces occultes, j'ai fait le voyage de Lahore à Madras et là je me suis présenté au bureau de la Société de Théosophie, mais — ce qui paraitra tout à fait surprenant — je n'ai pu m'y procurer aucun de ces manuels, sauf ceux relatifs au christianisme et aux objets religieux, qu'on trouve partout aux Indes. Depuis mon séjour en Europe, j'ai lu un certain nombre de livres publiés par cette Société mais qui ne sont pas dans le commerce ici. La raison en est que les Orientaux connaissent fort bien nos écrivains spiritualistes vrais ou faux et ne prennent aucun intérêt, par conséquent, aux traductions qu'on en a faites, car beaucoup de ces volumes attribués à des Européens ne

sont que des traductions des ouvrages originaux, par exemple, *Réincarnation* d'Annie Besant, qui est tout simplement traduit d'un de ces vieux livres indiens mis en hindoustani par l'Aryen Samay de Lahore. J'ajoute que beaucoup de ces livres sont incomplets et pleins d'obscurités inexplicables pour le lecteur, et il m'est arrivé souvent de devoir fournir sur tel ou tel passage des éclaircissements à ceux qui voulaient les étudier consciencieusement.

On se demande pourquoi les spiritualistes européens ont adopté pour centre de leurs publications une localité des Indes. C'est que les écrivains orientaux qui mentent sciemment ont toujours donné comme les plus fervents adeptes de leurs doctrines des individus habitant les régions de l'Inde inaccessibles aux voyageurs. Hazara entre autres, où naquit Zeaeddin Akmal, passait autrefois pour le plus important foyer d'activité des plus éminents spécialistes, mais aujourd'hui que les voies ferrées sillonnent ce pays, il a fallu transporter le siège mystérieux de la « grande science » au Thibet où l'on ne pénètre pas encore, et où les Mahatmas continueront à jouir du bénéfice de leur renommée parmi les occultistes tant qu'un chemin de fer ne conduira point à leur sanctuaire.

Nous arrivons à la partie la plus intéressante de l'étude de Zeaeddin Akmal : celle où il décrit les particularités du spiritualisme oriental.

Les gens qu'on appelle aux Indes des spiritualistes sont, dans l'acception sociale et politique, tout juste le contraire de ce qu'on voit en Europe. Pour eux s'occuper du vêtement, des usages de la vie est du temps perdu. Ils n'ont guère de rapports avec la société bourgeoise ordinaire et vivent tout à fait à l'écart : la plupart de ceux qui pratiquent le véritable spiritualisme n'en parlent point, n'écrivent pas de livres, ne font pas de discours, n'enseignent pas, mais se bornent à exercer leur pouvoir quand les circonstances l'exigent. Ils sont tout autres que le reste des hommes et ont des idées inébranlables. Très modestement vêtus, très sobres, ils ont pour premier principe de se contenter de ce qui s'offre à eux. Voici les fondements de leur doctrine :

Tout animal possède certaines propriétés qui le rendent supérieur aux autres ; il n'est créé que pour perfectionner ces propriétés. Ainsi le chien se distingue par la fidélité et l'intelligence : sa supériorité réside dans le perfectionnement de ces dons, et, s'il n'y travaille point, il est dépossédé de son rang. De même l'homme est supérieur aux autres animaux par l'esprit ou la raison, et c'est pour développer cette faculté qu'il a été mis au monde. Il peut appliquer son esprit soit à introduire des améliorations dans son entourage, soit à pourvoir à ses satisfactions en rendant meilleures ses conditions intellectuelles et morales. Mais comme l'intelligence est périssable et l'âme immortelle, il est plus sage de choisir cette dernière pour objet de sollicitude.

L'esprit humain est au-dessus de toute la création ; il constitue une partie de cette force régulatrice qu'on appelle la volonté de Dieu. Le vieil adage qui dit que Dieu créa l'homme à son image ne se rapporte point à la forme extérieure, Dieu n'ayant pas de forme, mais à

la force que nous nommons esprit et qui ne se rencontre dans aucune autre créature. Or l'esprit humain se subdivise en deux parties : la haute et la basse conscience. Cette dernière comprend la sagacité, la mémoire, etc., l'intelligence proprement dite qui nous sont communes avec certains animaux comme l'éléphant, le chien. etc., ou le langage que possède aussi le perroquet. L'homme ne doit donc pas sa supériorité à la basse conscience. Il y a en lui un autre pouvoir qui le rend supérieur sans conteste, sans rivalité, et ce pouvoir c'est la haute conscience, force dont on ne connait pas encore la vraie origine et la vraie valeur, ce qui n'empêche pas d'apprécier son existence, car il y a beaucoup de choses comme le magnétisme, l'électricité, que nous ne mettons pas en doute, dont nous percevons les effets mais dont nous ne nous expliquons pas encore les causes. La haute conscience est quelque chose d'analogue, ou, plus exactement, c'est une force encore plus puissante qui nous permet de produire des actions merveilleuses. Plus nous l'exerçons, plus nous nous rapprochons de la connaissance de son origine et de toute sa puissance.

Un œil dont le regard pénètre toute la création et commande à toutes les lois de la nature est hautement conscient. Plus nous nous adonnons à la pratique de la basse conscience, plus nous amoindrissons nos rapports avec la haute conscience. La nuit, quand nous dormons, quand nos sens sommeillent, la haute conscience nous apporte les images du passé et de l'avenir. Au sens mystique la basse conscience est un miroir où nous retrouvons le reflet des images évoquées par la haute conscience, mais les secrets de la vérité sont instables comme les ondes d'un miroir liquide et il arrive que l'on prend communément l'irréel pour la réalité.

Beaucoup d'entre-nous ne reçoivent pas, il est vrai, ces révélations, mais le sens des hommes est divers : les tâches du péché et de la faute qui ternissent le miroir de la conscience fait que, comme dans une glace dont le tain est endommagé, les images s'y réfléchissent d'une manière souvent inexacte, de même qu'en certain cas le miroir où nous nous regardons ne renvoie un beau visage que sous un aspect d'affreuse laideur.

Les adeptes du spiritualisme aux Indes ne s'occupant ni d'enseignement, ni de propagande, il n'est pas facile de savoir jusqu'où s'étend leur progrès. Zeaeddin Akmal nous fait toutefois une courte description des occultistes qui habitent les montagnes de Hazara et les déserts de sable du Sindh.

Ils n'ont ni collèges, ni écoles où s'enseigne leur science, et il y a très peu de personnes qui en fassent l'objet de conférences publiques. Si l'on interroge un spiritualiste sur sa doctrine, il commencera par vous répondre qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire, car il croit sincèrement qu'il n'est pas donné à tous les esprits de s'initier à la foi spiritualiste et de la pratiquer. On rencontre d'ailleurs en Orient comme en Europe des gens qui ne questionnent les adeptes que pour se moquer d'eux, et puis il y a eu des cas où les expériences faites par des gens non initiés ont mis la vie d'autrui en danger. Les spiritualistes orientaux ont donc pris pour règle non seulement de s'assurer des aptitudes de leurs disciples, mais encore de mettre à l'épreuve la valeur morale et le caractère de celui

qui veut se faire initier, car le spiritualisme est une arme dangereuse aux mains d'un inconscient ou de quelqu'un qui voudrait l'employer dans un mauvais but. Par exemple la lecture de la pensée, que l'on regardait autrefois comme impossible et qui est aujourd'hui un fait acquis; quelle arme terrible si celui qui s'en sert à des intentions criminelles!

Les spiritualistes admettent comme une proposition scientifiquement démontrée que les pensées d'un homme, avant d'entrer en activité, flottent dans l'espace et peuvent être lues aisément en vertu de certaines lois. Or, en dépit de outes les précautions prises par ceux qui enseignent les procédés du spiritualisme, il s'est formé à Hazara une association de gens initiés qui abusent de leur initiation et, il n'y a pas longtemps, le public à appris avec épouvante aux Indes qu'il existait dans certains centres de ce pays une secte ayant le pouvoir, par des pratiques inconnues, d'infliger à autrui des maladies télépathiques. Cette secte connue sous le nom de « défenseurs de la justice » prenait à tâche de châtier ceux qui lui étaient dénoncés pour avoir commis quelque injustice ou avoir « quelque mauvais dessein. » Et il s'est commis, sous ce prétexte, des actes monstrueux que l'on a attribués à la « magie » forme du spiritualisme appliqué à un but coupable. Par contre le spiritualisme en Orient opère des guérisons qu'en Europe on appelle miraculeuses. De temps immémorial on a vu, dans les grandes villes des Indes, arriver des hommes originaires des lieux éloignés, de Hazara et du Sindh, et qui guérissaient des milliers de malades, principalement les aliénés considérés en Occident comme incurables dans la plupart des cas.

Il n'y a, dit Zeaeddin Akmal, aux Indes, quoique l'on y soit tout près de l'équateur, presque pas de cas de folie, et ceux qui, très rarement en sont atteints, sont tous traités et guéris par des spiritualistes. On aura peine à croire, en Europe, à cette assertion, mais on y sait cependant, comme en Orient, que la présence de telle personne auprès de tel ou tel malade, peut exercer une influence bienfaisante et quelquefois efficace sur la guérison de la maladie. Cela est surtout vrai pour l'aliénation mentale. Et, d'ailleurs, l'esprit étant le foyer de toutes les souffrances, ceux qui en font l'objet exclusif de leurs études, les spiritualistes, sont plus aptes que tout autre à soigner la folie et à la faire disparaître.

L'auteur ajoute quelques détails sur les motifs qui ont dicté aux spiritualistes de l'Orient et même à ceux de l'Occident, la recommandation toute particulière du végétarisme.

Les spiritualistes orientaux, n'attachant aucune importance à leur repas, ne prescrivent aucune règle spéciale en ce qui concerne l'alimentation, mais, pendant qu'ils exercent leur pouvoir, ils se nourrissent exclusivement de lait et ne prennent aucun aliment solide. S'ils ne tuent aucun animal, c'est parce qu'ils veulent se réserver les moyens d'action occulte qu'ils pourraient tirer de lui, et non parce qu'ils se refusent à manger un être qui, sous certains rapports, a, comme l'homme, la basse conscience, un être intelligent. Car si c'était la raison décisive à laquelle ils obéissent, ils devraient agir de même à l'égard des plantes.

Et ici Zeaeddin Akmal, en terminant, énonce une théorie professée par les occultistes orientaux et qui, pour quelques-uns de nos lecteurs, aura, sans doute, tout le charme de la nouveauté :



Les plantes, dit-il, sont douées des mêmes sens que les animaux. La sensitive a le toucher si perfectionné qu'au moindre contact elle se flétrit. Beaucoup d'autres plantes manifestent, à un degré plus ou moins grand, cette émotivité et cette sensibilité de leurs organes. D'autres ont le sens de l'ouïe : au bruit du tonnerre, les boutons du « chhola » éclatent et la plante périt ; le riz meurt de la même manière. D'autres ont incontestablement le sens de la vue, comme le prouve l'action de l'éclair sur les feuilles et les fleurs qui sont éblouies par cet excès de lumière. D'autres ont la vue si faible qu'elles ne peuvent vivre que dans l'obscurité. Il en est qui émettent des sons et qui ont, par conséquent, une voix. Quand on traverse les jungles indiennes, on s'arrête parfois avec stupéfaction en entendant la musique douce et harmonieuse produite par les feuilles d'un arbre appelé *séro*. Il y a des phénomènes encore plus étranges qui pourraient faire dire que les végétaux ont un instinct : tels ces arbres qui produisent un sifflement, une espèce de cri, lorsqu'ils manquent d'eau ; tels aussi ceux qu'on nomme *baro* et qui, lorsque leurs racines ne leur fournissent pas assez d'aliment, en poussent d'autres : celles-ci se traînent par le chemin le plus court possible jusqu'à l'endroit où elles peuvent puiser de l'eau et s'y fixent afin de pouvoir servir de conduit de l'arbre à la source.

Les spiritualistes des Indes croient que les plantes, comme tous les autres êtres du monde organique, ont une âme, mais que l'homme leur est supérieur à tous par la raison, en vertu de laquelle il a le droit de les faire servir tous à ses besoins.

Dr L. Caze.

SCIENCE

LE TÉLÉGRAPHE SANS FILS

Une révolution dans la télégraphie

Chaque jour, on peut le dire, l'électricité nous apporte de nouvelles surprises, et ses découvertes se multiplient avec une telle fécondité que l'utopie d'hier devient la banalité de demain. Depuis que Röntgen a publié le récit de ses expériences sur les rayons qui ont gardé son nom, les inventeurs se sont attaqués à la transmission des ondes électriques à travers les milieux résistants, si bien qu'on pouvait, il y a déjà plusieurs mois, prévoir le moment où l'on se passerait facilement des fils conducteurs dans les transmissions télégraphiques. Je doute cependant que les plus audacieux aient jamais rêvé de conséquences aussi merveilleuses que celles en face desquelles nous nous trouvons aujourd'hui.

Deux hommes, d'origine et de caractère complètement différents, viennent d'arriver simultanément à des résultats identiques. L'un est un Hindou élevé et instruit en Angleterre, le Dr Jagadis Chunder Bose; l'autre est un jeune Italien de vingt-deux ans, Guglielmo Marconi, né à Bologne en avril 1875. Leur découverte nous est exposée dans les magazines *Mac Clur's* et *Strand* de Mars, par un savant vulgarisateur dont nos lecteurs n'ont certainement pas oublié les travaux antérieurs, M. J.-W. Dam.

Avant d'en venir à l'invention nouvelle en elle-même, quelques explications préliminaires sont indispensables. On sait que, sous le nom d'éther, on désigne cette substance infiniment ténue auprès de laquelle notre air atmosphérique semblerait plus lourd que le plomb, et qui remplit les espaces interplanétaires. Invisible, incolore, inodore et impondérable, l'éther n'existe, il faut bien le dire, qu'en vertu d'une hypothèse cosmique. On l'a inventé pour expliquer la transmission de la lumière à travers l'infini; transmission qui demeurerait inexplicable si une substance quelconque ne servait de véhicule aux ondulations lumineuses. Déjà au temps de Platon, on avait reconnu la nécessité de son existence. Newton et Descartes l'ont admise et les savants modernes ont suivi sur ce point l'exemple de leurs devanciers.

Essayons d'expliquer, le plus simplement et le plus clairement possible, quel est le rôle joué par l'éther ; et pour cela, supposons que l'ensemble de l'univers, en y comprenant les étoiles les plus éloignées, celles qui brillent aux extrêmes limites du champ de pénétration de nos plus puissants télescopes, est formé d'une substance solide de gelée incolore et transparente, semblable à ces gelées qui enveloppent les galantines de nos charcutiers. Les mondes sont donc tous complètement baignés dans cette substance, qui les pénètre de telle façon que chacun des atomes qui les composent est baigné, lui aussi. Il va sans dire que la substance ne comporte aucune solution de continuité. Par conséquent, un choc donné dans une quelconque de ses parties, sera répercuté dans la masse tout entière. Les mondes qui y sont contenus ne bougent pas, mais la substance dont ils sont pénétrés transmettra la secousse à travers eux aussi facilement qu'à travers la masse elle-même. Cette substance est en effet si ténue qu'elle traverse et pénètre tout, le verre, la pierre, le métal, le bois, la chair, l'eau, etc., etc. C'est ainsi que les rayons Röntgen peuvent traverser des corps opaques; c'est ainsi également que la lumière et l'électricité, en excitant des ondulations dans la masse de l'éther, voyagent à travers les espaces. L'ondulation lumineuse passe à travers le verre, c'est-à-dire qu'elle se communique aux molécules d'éther qui remplissent le verre lui-même. L'éther transmettra donc les rayons lumineux à travers certaines substances, mais il ne pourra pas faire traverser ces mêmes substances aux rayons Röntgen. Ces derniers circulent dans des corps qui arrêtent la lumière. Les rayons électriques à petites vibrations diffèrent, à ce point de vue, des rayons

lumineux et des rayons Röntgen. Ceux, au contraire, qui sont à larges oscillations, diffèrent à leur tour des premiers. Il est enfin d'autres classes de rayons ou d'ondulations encore à découvrir, qui ont des propriétés différentes, c'est-à-dire qui sont traités différemment par l'éther.

On a calculé la densité de l'éther d'après l'énergie avec laquelle la lumière du soleil frappe la terre : elle est moindre que toute quantité imaginable, de même que sa rigidité. Néanmoins, on considère que l'éther est une substance parfaitement existante, et l'on déclare même qu'il est incompressible, car sans cela il ne pourrait transmettre les ondulations. Il va sans dire que l'éther, enfermé dans des corps solides, transmet beaucoup moins librement les ondulations que l'éther de l'air. Ainsi le verre seul transmet les rayons lumineux à une vitesse d'environ 4.000 mètres par seconde. L'éther dans le verre les transmet 40.000 fois plus vite, soit à 160.000 mètres par seconde et l'éther de l'air à 200.000 mètres par seconde. La raison de cette différence dans la rapidité de transmission est encore un mystère : mais, aujourd'hui, les mystères n'ont pas la vie longue.

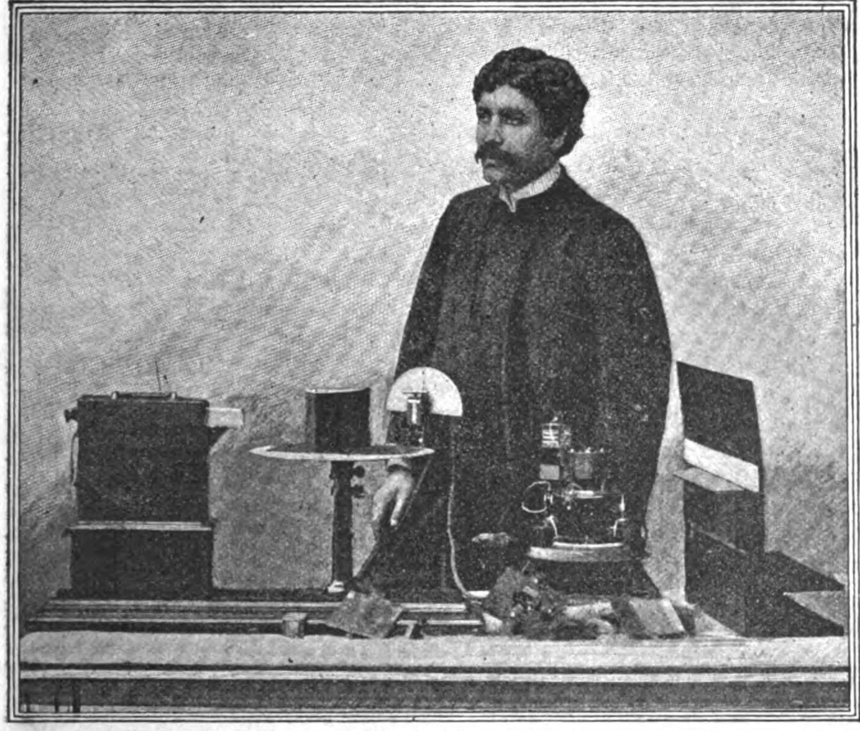
Les ondulations électriques ont été découvertes en 1842 par un Américain, Joseph Henry, de Washington. Cette découverte, qui a eu pour conséquence immédiate celle des phénomènes d'induction, a été exploitée par Edison pour télégraphier à un train en marche. Dans ce cas, le courant électrique *sautait*, littéralement, des fils qui bordaient la voie, au récepteur placé dans le train. Hertz, le savant allemand, a poursuivi l'étude de ces ondulations et annoncé le premier qu'elles pouvaient traverser le bois et la brique, mais non le métal. C'est au jeune Italien Guglielmo Marconi, dont nous parlions plus haut, que revient l'honneur d'avoir élargi la conception des ondulations électriques et imaginé les instruments propres à atteindre ce but. L'histoire du jeune Marconi a toutes les allures d'un conte de fées et serait peut-être tenue pour telle si quatre graves commissions, représentant l'Armée, la Marine, les Postes et Télégraphes et la Direction des Phares de l'Angleterre, ne se tenaient là pour en affirmer l'authenticité parfaite.

I

Nous en arriverons tout à l'heure à Guglielmo Marconi. Parlons un peu, en attendant, de son prédécesseur immédiat à Londres, le Dr Jagadis Chunder Bose, aujourd'hui professeur de physique au Presidency College de Calcutta. Le Dr Bose est un Hindou qui a fait ses études à Cambridge et il est fort connu en Angleterre pour ses travaux sur les ondulations électriques, travaux qui lui ont valu les plus hautes récompenses à la Royal Society, à la British Association et ailleurs encore. Les découvertes du Dr Bose peuvent être considérées à la fois comme une préparation en même temps que comme une confirmation de celles de Marconi.

— Depuis trois ans, dit-il à M. Dam, j'ai tout spécialement étudié

la radiation électrique, et plus particulièrement les ondulations de moindre vitesse. J'ai, à ce sujet, présenté à la British Association un appareil pour la vérification des lois de réflexion, de réfraction, d'interférence, de réfraction double et de polarisation de ces ondulations. Mon radiateur est une petite boule de platine entre deux autres boules plus petites de même métal, actionnées par une batterie de deux volts. En tournant une clef, j'envoie une ondulation électrique qui se propage à travers l'éther de l'air. Pour employer un langage extrêmement populaire, une ondulation électrique se meut dans l'éther du



M. le Dr Bose et son appareil pour l'étude de la radiation électrique.

dedans au dehors, comme les ondulations produites par le jet d'une pierre dans une mare. On peut voir l'ondulation de l'eau, pendant que l'ondulation électrique demeure invisible. Supposons qu'un bouchon se trouve sur l'eau de la mare à quelque distance de l'endroit où l'on jette la pierre. Aussitôt que l'ondulation l'atteindra, il sera secoué violemment. Il en est de même des effets de l'ondulation électrique et nous pouvons trouver un moyen de les noter comme le fait le bouchon pour les ondulations de l'eau. Telle est, simplement exprimée, l'idée-mère de mon appareil. Il se compose d'un récepteur placé dans une pièce, à vingt-cinq mètres de distance du radiateur et

séparé de lui par trois murs de briques et de mortier épais de vingt centimètres. L'ondulation électrique traverse les murs et atteint le récepteur avec une énergie suffisante pour faire sonner une cloche ou partir un coup de pistolet.

— Prétendez-vous dire que l'ondulation, en s'éparpillant dans toutes les directions, produit son effet tout entier quand une simple partie d'elle-même atteint le récepteur ?

— Non ! On en concentre les rayons électriques, comme les rayons lumineux, au moyen d'une lentille placée tout près du radiateur. Cette lentille reçoit la plus grande partie de l'ondulation et dirige tous les rayons qui la frappent en lignes parallèles de façon à atteindre le récepteur tout droit à travers les murs. J'ai essayé bon nombre de ces lentilles de concentration, les meilleures sont celles de soufre et de résine.

— Au lieu de faire sonner une cloche ou partir un pistolet, pourriez-vous expédier à travers ces murs un message télégraphique ?

— Certainement. Il n'y a là aucune difficulté.

— Quel est la loi d'intensité de l'ondulation à une distance donnée ?

— Exactement la même que pour la lumière. Du reste, ces ondulations électriques agissent comme les rayons lumineux.

— Pourriez-vous donc télégraphier de cette façon à travers les maisons aussi loin que vous envoyez un rayon lumineux ?

— Je ne voudrais pas l'assurer de façon affirmative, mais il en est ainsi, en général.

— A quelle distance pourrait-on envoyer cette dépêche à travers l'éther ?

— A une distance indéfinie ! Tout cela dépend de l'énergie d'excitation. On m'a dit qu'à Salisbury Plain, on envoyait les rayons électriques avec un réflecteur parabolique à un quart de mille à travers l'éther et qu'on les reproduisait ensuite comme les signaux de Morse.

— Mais en télégraphiant à travers les maisons, en supposant que les lentilles et le réflecteur soient convenablement dirigés dans le sens du récepteur, quelque chose pourrait-il arrêter les rayons ?

— Le métal arrête les ondulations sur lesquelles j'ai travaillé. Il en est de même de l'eau, Mais elles traversent le bois, la brique, le verre, le granit, la roche, la terre et conservent leurs propriétés.

— A quelle distance a-t-on pu les envoyer avec succès ?

— A travers l'air ? A un mille, je crois. A travers les murs ? d'après ce que je sais, à vingt-cinq mètres.

Il est bon d'ajouter à ce propos qu'il y a des rayons de genres différents. Ceux qu'emploie le Dr Bose ont des vibrations relativement lentes, c'est-à-dire de 50 billions de vibrations à la seconde. Les vibrations de l'éther, qui oscillent entre 200 et 400 trillions par seconde, produisent la sensation de chaleur. Entre 400 et 800 trillions, nous trouvons la sensation de lumière. Ces rayons lumineux varient

de couleur en même temps que de rapidité. Les nombres les plus bas donnent à nos yeux l'impression du rouge et l'échelle monte au jaune, puis au vert, puis au bleu, puis au violet. Quand le nombre de vibrations dépasse 800 trillons par seconde, les rayons deviennent invisibles. La limite de perception de l'œil humain est entre 400 et 800 trillions de vibrations. Il en est de même des vibrations du son quand elles n'atteignent pas 16 ou quand elles dépassent 32.000 par seconde, elles ne font aucune impression sur nos organes auditifs.

— L'éther, dit en terminant M. le Dr Bose, est le champ des grandes découvertes de l'avenir et personne ne saurait concevoir ou imaginer les mystères qu'il tient encore en réserve, jusqu'au jour, prochain sans doute, où nous saurons les lui arracher.

II

Guglielmo Marconi ne se prétend même pas un savant. Il se borne à dire qu'il a observé certains faits et qu'il a inventé des instruments pour les examiner. Il a donc opéré dans un domaine absolument neuf, aidé par le très distingué directeur des Postes anglaises, M. W. Preece, qui a lui-même longtemps étudié le problème de la transmission télégraphique sans fils. L'an dernier, une rupture se produisit dans le câble entre l'Angleterre et l'île de Mull. En montant des lignes télégraphiques l'une en face de l'autre sur les deux côtes opposées, on put télégraphier par induction, à une distance de quatre milles et demi. On expédia et on reçut ainsi 156 télégrammes dont l'un ne comptait pas moins de 120 mots. L'opération se faisait à travers l'air, au moyen des signes de l'alphabet Morse. Dans une conférence récemment faite à Toynbee Hall, M. Preece proclama que l'invention de Marconi, qui est électro-statique, était très supérieure à la sienne, qui est électro-magnétique. C'est du reste grâce à M. Preece que les découvertes de Marconi sont examinées en ce moment par les ingénieurs de l'armée, de la flotte, des Postes et des Phares anglais.

Marconi travaillait l'an dernier à construire un appareil pour étudier la distance à laquelle les ondulations électriques peuvent voyager dans l'air, quand il fit une découverte. L'ondulation qu'il envoyait à une distance d'environ un mille, à travers l'air, influençait également un autre récepteur, placé de l'autre côté de la colline. En d'autres termes, ces ondulations pouvaient traverser des montagnes.

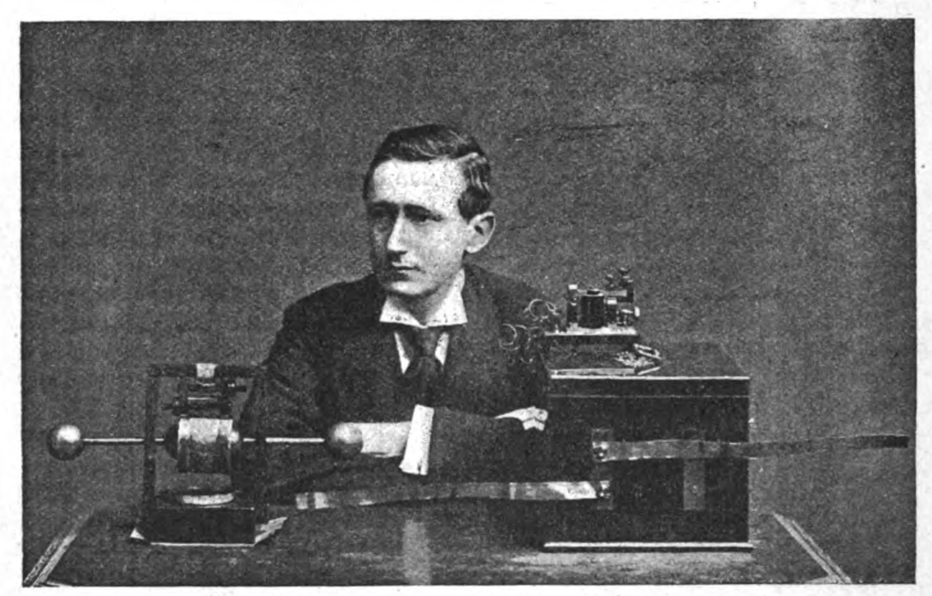
— Croyez-vous, lui demande M. Dam, que les ondulations traversaient en réalité la montagne ?

— Je le crois, sans vouloir l'affirmer. Les ondulations passaient au travers ou par-dessus. La colline était épaisse de trois quarts de mille ; et je pus envoyer facilement une dépêche, en signes de Morse, de l'autre côté. Tel est le point de départ de mes recherches ultérieures. J'ai reconnu que, tandis que les ondulations de Hertz n'avaient qu'un pouvoir de pénétration très limité, il en existait d'autres qui

pouvaient être excitées avec la même somme d'énergie et qui pouvaient traverser *n'importe quoi.*

— Quelle différence y a-t-il entre ces ondulations et celles de Hertz ?

— Je l'ignore. J'imagine même que la différence est tout entière dans la forme des ondulations. Les miennes donnaient 250 millions par seconde. Elles ne vont pas plus loin que celles de Hertz. Elles ont seulement une force de pénétration supérieure. Pendant que celles de Hertz sont arrêtées par le métal et par l'eau, les miennes semblent pénétrer toutes les substances avec une égale facilité. N'oubliez pas que la somme d'énergie excitante est la même ; seule diffère la manière de produire l'excitation. Mon récepteur ne saurait



M. Marconi et son appareil de télégraphie sans fils.

agir avec le transmetteur de Hertz, ou mon transmetteur avec son récepteur. C'est un appareil entièrement nouveau.

J'ai réussi à expédier un télégramme *aérien* à un mille et trois quarts. Nous avons bien obtenu des résultats à deux milles, mais ils n'étaient pas absolument satisfaisants. Nous employions une batterie de trois ampères à huit volts, quatre accumulateurs dans une boîte.

— Vous serviez-vous d'un réflecteur ?

— Oui, d'un réflecteur en cuivre, grossièrement fait. C'était un réflecteur parabolique avec une erreur de 2 centimètres et demi dans la courbe. Mais je ne m'en embarrasserai plus ; cela ne sert à rien.

— Ni de lentilles ?

— Non plus! Les ondulations dont je parle ne sont sujettes ni à réflexion ni à réfraction. J'ai vérifié ce fait. Avec la même batterie, le même transmetteur et le même récepteur, nous avons émis et reçu les ondulations, à l'administration centrale des Postes, à travers sept ou huit murs et à une distance de cent mètres. Je ne connais pas exactement l'épaisseur des murs, mais vous avez vu le bâtiment : il est solidement construit.

— *Pensez-vous que, de cette chambre, vous pourriez envoyer une dépêche à travers Londres au bureau central des Postes?*

— *Avec des instruments de dimension et de puissance convenables, je n'en ai pas le moindre doute!*

— *A travers toutes les maisons?*

— *Parfaitement!*

Les deux interlocuteurs se trouvaient à ce moment dans une maison de Talbot Road, Westbourne Park, à quatre milles et demi du bureau central des Postes.

— A quelle distance croyez-vous qu'on puisse, de cette façon, expédier une dépêche?

— A vingt milles. Du reste, la distance dépend simplement de la somme d'énergie excitante et des dimensions des deux conducteurs dont émane l'ondulation.

— Quelle est la loi de l'intensité à une distance donnée?

— La même que celle de la lumière : inverse au carré de la distance. Ce qui signifie que, quelle que soit l'énergie créatrice de l'ondulation, la puissance de cette ondulation à vingt mètres, comparée avec cette même puissance à dix mètres, est dans la proportion de 10×10 à 20×20 ou un quart, dans ce cas particulier.

— Croyez-vous que ces ondulations puissent être employées pour les phares électriques, quand le brouillard empêche le passage de la lumière?

— Je pense que c'est ainsi que les phares seront un jour utilisés. Une source constante d'ondulations électriques, au lieu d'une source constante d'ondulations lumineuses, et un récepteur placé à bord du navire indiquera la distance du phare en même temps que sa direction!

— Mais le brouillard ou le métal n'intercepteront-ils pas le passage des ondulations?

— En aucune façon. Je crois même qu'elles traverseront un cuirassé. En ce moment, nous travaillons, M. Preece et moi, à établir une communication régulière, à travers l'air, du rivage à un bateau-feu. C'est là le premier usage que nous entendons faire de mon appareil : communiquer avec les bateaux feux, à n'importe quelle distance de la côte, depuis un mille et demi jusqu'à vingt milles et plus.

— Ces ondulations ne pourraient-elles pas servir à empêcher les collisions des navires en temps de brouillard?

— Je crois qu'on les utilisera dans ce but. Les navires peuvent être munis d'appareils qui signaleront leurs positions réciproques, à telle

distance qu'on voudra. Dès que deux navires se rapprocheront, les cloches d'alarme sonneront à bord de ces navires : une aiguille marquera leur direction.

— Limitez-vous la distance à laquelle ces ondulations peuvent être envoyées?

— En aucune façon. Nous ne connaissons cette distance que quand elles sont incitées par une faible somme d'énergie.

— Mais vous ne pourriez, par exemple, envoyer une dépêche d'ici à New-York?

— Je n'en sais rien. Seulement, c'est là un champ tout à fait nouveau, et la discussion des possibilités, qu'on pourrait appeler ici des probabilités, néglige des difficultés qui pourront se présenter lors de la réalisation pratique. Mais il ne ne paraît pas exister d'impossibilités aujourd'hui visibles.

— Quelles dimensions devrait donc avoir la station qui enverrait un télégramme d'ici à New-York?

— Environ les dimensions de cette pièce, vingt pieds carrés, et je crois qu'une puissance de cinquante à soixante chevaux serait suffisante. Le coût des deux stations complètes n'atteindrait pas 10.000 livres sterling (250.000 francs).

— Les ondulations se propageraient elles à travers l'air ou à travers la terre?

— Je ne puis le dire avec certitude. Je crois seulement qu'elles franchiraient cette distance avec efficacité.

— Mais, puisque vous n'employez ni lentilles, ni réflecteurs, les ondulations s'éparpilleraient dans toutes les directions et atteindraient tous les lieux placés à la même distance que New-York?

— Evidemment.

— Quelles autres applications prévoyez-vous à votre invention?

— La première doit être de remplacer, pour les besoins militaires, le télégraphe de campagne actuel. Il n'y a aucune raison pour qu'un commandant en chef ne puisse communiquer facilement avec ses subordonnés, et cela sans fils, jusqu'à une distance de vingt milles. Si mes compatriotes avaient possédé mes instruments à Massaouah, les renforts auraient pu être appelés en temps utile.

— Les appareils seront-ils volumineux?

— En aucune façon. Un transmetteur et un récepteur suffiront.

— Mais alors un amiral pourrait aisément communiquer de la même manière avec les navires de la flotte?

— Oui, mais...

— Mais?

— Je ne sais pas encore s'il y aura une difficulté, mais il me semble qu'il y en aura une. Vous rappelez-vous l'expérience de Hertz pour déterminer l'explosion de la poudre à canon au moyen des ondulations électriques? Je pourrais de même faire éclater une boîte de poudre placée dans la maison en face, de l'autre côté de la rue, si je pouvais y mettre deux fils ou deux plaques à travers lesquelles se

produirait l'étincelle qui causerait l'explosion. Il suffirait donc qu'il y eût, dans la Sainte-Barbe d'un cuirassé, deux plaques de métal ou deux clous et la Sainte-Barbe sauterait.

— Alors, les phares, dont nous parlions tout à l'heure, pourraient faire éclater la soute aux poudres des navires d'aussi loin que leur lumière peut en ce moment être aperçue ?

— Cela est certainement possible. Cela dépendrait de la puissance de l'énergie excitante.

— Dans ce cas, la difficulté d'employer votre appareil pour la marine...

— Cette difficulté, c'est la crainte que les ondulations ne fassent faire explosion au magasin du navire lui-même.

La conversation de M. J. Dam avec le jeune savant prend fin sur ces mots. Mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer quelles stupéfiantes conséquences on peut tirer de pareilles prémisses. Ce n'est plus seulement d'une révolution dans la télégraphie, qu'il s'agit. C'est d'une révolution dans la guerre navale, révolution qui pourrait bien aboutir à une complète suppression. Déjà, les ingénieurs de la marine royale anglaise ont commencé à examiner l'invention de M. Marconi et à l'envisager dans ses conséquences. De toutes les défenses côtières auxquelles on a pu songer, aucune ne serait si abominablement efficace que cette explosion des navires de guerre au moyen des ondulations électriques. Certes, la chose paraît tenir du miracle ; mais, avec la science en général et celle de l'électricité en particulier, les miracles deviennent chaque jour la chose la plus banale et la plus commune qui se puisse voir.

D. L. Caze.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

LE VIEUX FOU

Le baron Vedress s'ennuyait décidément d'être seul. Il trouvait que ce n'était pas une vie. Possesseur d'une très grande fortune, il n'en tirait aucun plaisir; propriétaire de vastes domaines, il n'avait pas de chez soi. Au demeurant, l'existence, telle qu'il la menait, ne lui offrait que les satisfactions qu'on se donne avec de l'argent; à part une couple de chiens et son vieux valet de chambre, il n'avait personne au monde dont-il pût attendre quelque attachement.

Le baron Vedress jeta avec humeur son cigare dans un coin et se leva de son rocking-chair pour arpenter avec animation la chambre à grandes enjambées. Et tandis qu'il courait ainsi en tous sens entre

ces quatre murs ornés de tableaux de prix et d'armes antiques, il avait l'air d'un spectre, d'autant plus que le tapis mœlleux étouffait complètement le bruit de ses pas.

Son cœur en était arrivé à ce point de mendicité que, dans les libéralités de l'amour, il ne comptait plus que sur une aumône. Si peu que ce fût, il devait en être reconnaissant. Il prêtait l'oreille avec une vraie joie aux reproches de son vieux domestique, parce que c'était comme un rayon de soleil qui le réchauffait intérieurement, en lui donnant l'illusion du dévouement et de l'affection sincères; il les écoutait comme il eût fait de remontrances paternelles, bien que la différence d'âge ne fût pas si grande entre eux; le vieux Georges avait soixante ans, et lui déjà cinquante-quatre. Oh! oh! pourquoi déjà?

Qu'est-ce après tout que le poids de cinquante-quatre années, quand on les a passées toutes dans le plus parfait bien-être? Un poids bien léger en vérité pour le corps qui a su conserver toute son élasticité juvénile. On a en somme l'âge que l'on se sent, et Vedress se sentait aussi fort, aussi robuste que s'il n'avait pas dépassé la trentaine; il avait le cœur plus ardent que celui d'un jeune homme de vingt ans. Au retour du printemps, on ne voit de désséché que la cime des arbres, alors que la sève vivifiante circule dans leurs troncs puissants; l'hiver ne fait que les dépouiller de leur parure, c'est tout. Les cheveux de Vedress commencent à grisonner, en effet; un demi siècle les a poudrés de ses blancs flocons, mais qu'importe? Le feu qui ne s'éteint point flambe toujours dans son cœur, et la passion d'amour y reste vivace.

Pourquoi ne pourrait-il l'éveiller dans une âme répondant à la sienne; cette flamme qui brûle en lui, doit fondre le cœur qu'elle veut toucher; sans doute il a perdu beaucoup de temps, mais pas assez pour ne pas pouvoir se rattrapper. Il le sait et le sent bien.

Il est vrai que maintenant, au sein du bonheur de la famille, il oublie le vide de la vie ; s'il avait, au temps de sa jeunesse, suivi le chemin qu'il a pris le parti de suivre à présent, il entendrait en ce moment les douces paroles d'une femme aimée, le bruit joyeux des cris et des clameurs d'enfants qui rempliraient dans son cœur cette grande vacuité béante d'aujourd'hui. Pourtant, s'il a négligé jusqu'ici d'y parvenir, ce n'est pas une raison pour passer le reste de ses jours dans un isolément aussi dépourvu d'amitiés. L'hiver n'est pas encore là, mais il approche, et il sera bon de s'y prendre à temps pour s'abriter contre cette uniformité, contre cet ennui mortel pour l'âme et l'esprit.

Le baron Vedress avait mûri son plan devenu résolution arrêtée : il se mariera, mais il ne sait pas encore avec qui. Choisira-t-il la future compagne de sa vie dans son entourage, dans la classe dont il est issu, afin de rehausser l'éclat de son nom par celui d'un autre de vieille noblesse, pour unir la fortune à la fortune et assurer à la famille qu'il veut fonder la considération, l'influence et le pouvoir?

Non. Ses aspirations ne se bornent pas à désirer l'éclat ; il veut aimer et être aimé; il cherche une femme dont le cœur soit, avant tout, chaleureux et qui remplisse son foyer non seulement d'éclat mais d'amour véritable ; il ne veut pas quelqu'un de son rang avec qui il puisse partager son cœur, mais quelqu'un qu'il puisse élever à lui, et dont il soit en même temps le mari, l'ami et le bienfaiteur, tout en un mot: une femme qui lui soit unie non seulement par un serment mais par une inclination vraie et intime, par la reconnaissance, en sorte qu'elle rende inséparable le lien qui attachera leurs deux cœurs l'un à l'autre.

Le baron Vedress s'est donc mis en route pour chercher et il a trouvé. La jeune fille était pauvre, à vrai dire, mais c'était une perle enchâssée dans la pauvreté ; sa beauté avait un attrait magique, sa douceur commandait l'adoration, elle réunissait toutes les qualités idéales rêvées et espérées par Vedress et il était heureux, car la jeune fille qu'il avait élevée à lui remplissait entièrement son cœur.

Il observa de jour en jour comment le sentiment de la reconnaissance se transformait dans l'âme de son idéal en penchant amical, comment inconsciemment cette nouvelle transfiguration avait donné naissance au plus tendre attachement — n'ayant plus qu'un pas à faire pour atteindre à l'amour. Et, en suivant ainsi l'évolution graduelle des sentiments de la femme, il était fier de son œuvre.

De progrès en progrès Vedress dut se frayer en conquérant le chemin jusqu'au cœur de la jeune fille, et lorsque celle-ci levait sur lui un regard de gratitude adressé à son bienfaiteur avec l'admiration encore timide, mais si originale pour le mari, avec l'ardeur de la véritable affection pour l'ami, il était content de lui-même, car le travail ainsi accompli était la juste récompense des efforts d'une âme noble.

Et il se présenta à la jeune fille, lui disant :

— Tu as été mon amie et ma fille ; veux-tu être tout ce que j'ai de plus cher, ma femme ?

Elle porta la main de Vedress à ses lèvres et répondit :

— Je serai ta servante.

Et elle fut son démon qui le perdit. Elle l'avait trompé. Tout ce qu'elle avait fait et dit n'était que mensonge! Mensonge, le doux regard de ses yeux ; mensonge, le doux sourire de sa bouche ; mensonge, sa beauté d'âme et sa magninimité. Il n'y avait en elle qu'une chose qui fût vraie : sa beauté de perdition. Et de cette beauté le baron resta l'esclave, même alors qu'il avait la certitude de s'être laissé décevoir non seulement en son cœur, mais en son âme.

On adore l'idéal, on admire sa beauté et l'on en jouit.

Le baron Vedress était assez homme du monde pour se consoler ; d'ailleurs cette femme n'avait fait que détruire sa chimère ; il croyait bien avoir trouvé sa déesse, quoique ce ne fût qu'une idole froide et insensible qu'il avait placée sur l'autel de son amour, mais l'idole était belle..... et à lui !

Vedress se mit alors à la considérer avec des yeux d'amateur d'art, car si cette image n'était pas dans le cadre qui lui eût convenu, ce n'était pas moins un chef-d'œuvre digne du prix qu'il lui avait coûté en le payant de la destruction de ses rêves. La femme de Vedress n'était pas celle qu'il avait cherchée; elle ne devait pas être l'âme purifiante du cercle d'intimes réuni autour du foyer, l'ange bienfaisant de la famille, car la flamme émanant d'elle ne répandait au lieu de chaleur qu'une lueur.

Et le baron Vedress la laissait luire, l'entourant de tout le faste nécessaire pour former le fond d'un si beau joyau rayonnant. Il la comblait de tout ce qui pouvait encore rehausser son éclat si froid; d'une main prodigue il s'attachait à ce qu'aucun désir inaccompli ne troublât cet éclat, et il veillait sur elle comme un avare sur son trésor, comme un collectionneur passionné sur ses plus belles raretés afin qu'aucune main profane n'y touchât et qu'aucun souffle ne l'atteignît.

Car si elle avait détruit sa croyance, étouffé son amour tardif, anéanti en germe sa passion, elle avait du moins laissé intacte une seule chose : elle n'avait pas fait souffrir son honneur. Et qui sait? peut-être aurait-elle un retour et chercherait-elle de nouveau le sentier qu'elle avait abandonné ce sentier qui la ramènerait au cœur de son mari. Peut-être les orages de la vie la rendraient-elle craintive et la reconduiraient-elle en ses aspirations vers ce foyer, lui feraient-elle souhaiter de partager les souhaits de son mari, de se réchauffer à la flamme d'un cœur aimant avec inclination et éprouvé.

Pauvre, pauvre Vedress! même après tant de grandes expériences, il ne savait pas que la femme qui n'est qu'à demi corrompue n'est pas toute la femme. Après avoir sacrifié ses beaux rêves et sa foi, il perdit aussi son trésor le plus anxieusement défendu, le plus précieux : son honneur.

Quand il eut en mains la preuve convaincante, excluant tout doute que sa femme le trompait, il laissa pencher sa tête sur sa poitrine et tout ce qu'il dit fut : Consummatum est!

Alors il voulut se rendre compte de sa conduite en parcourant en pensée la dernière livraison du roman de sa vie, et il s'avoua qu'il y avait beaucoup de sa propre faute, si son cœur s'était glacé, si son âme était morte. A soixante ans, s'être laissé séduire par un charmant minois, par un doux sourire, par un regard d'amour, et, quand il avait eu la conviction que la tentatrice n'était qu'un serpent, ne pas lui avoir écrasé la tête; mais, au contraire, l'avoir caché en son sein, soigné, réchauffé, jusqu'à ce qu'il eût toutes ses dents avec lesquelles il l'avait mordu.

Que faire maintenant? Tuer l'homme pour qui ce cœur de glace s'était enflammé la première fois? Ou tuer la femme qui avait perdu son cœur, son âme, son honneur, et après ce triple assassinat méritait triplement la mort? Ou pardonner à la coupable et...

Cette pensée fit hésiter Vedress.

La mort, les verges, il n'y en avait qu'un des trois qui les méritât; les coupables, eux, méritaient de vivre.

Vedress fit son testament. La femme, qui l'avait trompé, il la rejeta d'un trait de plume là où il l'avait trouvée, quand il l'avait élevée à lui, en lui assurant l'existence quotidienne, mais en lui enlevant les moyens qui l'avaient jusqu'alors fait briller. Qu'elle tombe tout à coup de cette hauteur vertigineuse et que son amant, s'il en a le cœur, lui tende la main dans sa chute, et s'il lui reste encore assez de courage et de force d'âme, qu'il la suive dans le gouffre! Mais il s'en gardera, et il la laissera sombrer et s'enfoncer jusqu'à ce que le marais l'ait engloutie.

Vedress pesa toutes les possibilités, prévit toutes les éventualités et quand il eut la certitude matérielle que le coup qu'il allait porter aux coupables serait aussi soudain qu'irréparable, que la justice terrible s'accomplirait fatalement, il se procura la verge désirée...

Quand ils apprirent la nouvelle du suicide du baron Vedress, ils haussèrent les épaules et dirent simplement : *le vieux fou!*

*
* *

Une foule immense stationnait devant l'hôtel de Vedress pour assister aux obsèques dont les préparatifs avaient été réglés avec une pompe extraordinaire; on faisait les funérailles du dernier des Vedress. Devant la porte d'entrée, toute tendue de noir, un maître de cérémonies, portant la canne à pomme d'or, faisait avec de profondes salutations livrer passage aux amis et connaissances qui arrivaient en voiture et pouvaient difficilement parvenir jusqu'à la maison mortuaire en fendant les flots des curieux. Ils étaient venus dire un dernier adieu à « ce vieux fou que sa ridicule passion avait conduit au tombeau ».

Ils entraient silencieusement sous le portail assombri par les tentures, s'engageaient dans le corridor sombre, montaient dans la chambre mortuaire également tendue de noir et quand ils se trouvaient en présence du mort dont la lueur des cierges éclairait le visage découvert, ils avaient, ces fidèles amis en deuil, à se dire tout bas les uns aux autres des choses très singulières:

— Il l'a déshéritée — c'étaient les mots qui passaient de bouche en bouche — il ne lui a laissé tout juste que de quoi vivre misérablement de privations. Et voilà comment elle est récompensée de lui avoir sacrifié sa jeunesse, sa beauté, d'avoir enchaîné son existence à la sienne.

— Il a commencé par la priver des joies de la jeunesse en se faisant son gardien sévère, son tyran, et maintenant il la dépouille de tout ce qu'il lui devait comme compensation de tant de sacrifices. Le vieux débauché, le misérable !

Les amis compatissants murmuraient avec pitié :

— Pauvre petite femme! elle est bien à plaindre.

Et le visage du mort immobile, livide, ne pouvait répondre à leurs discours par un éclat de rire.

Traduit du hongrois de BÉLA KAPOSI.

QUESTIONS SOCIALES

Le Martyrologe des enfants et des femmes
EN ANGLETERRE

I

Malgré toutes les allures de vertu et de progrès moral dont se pare l'Angleterre, elle ne parait pas avoir distancé, sous certains rapports, ses voisins moins civilisés. Les femmes ont beau y prétendre aux droits d'être électeurs et élues, on continue dans certaines couches sociales à les traiter comme aux bons XVe ou XVIIe siècles. Le sort des enfants y est encore plus tragique. Dans la lutte pour l'amélioration sociale de toutes les classes de la nation anglaise, on a presque oublié celle des petits êtres désarmés et impuissants destinés à devenir ses maîtres de demain. Nous disons presque, car les tentatives faites pour préserver l'enfance des crimes et des dangers qui la menacent, n'ont servi, jusqu'à présent, qu'à divulguer le mal, mais non point à le conjurer. Quels faits révoltants ne nous a-t-on pas mis sous les yeux en commençant par la vente des enfants et en finissant par le meurtre de ces innocents, meurtres déjà implantés dans les mœurs ! Certains faits divers que rapportent à ce sujet les journaux anglais, dénoncent la mise en pratique du fameux pamphlet de Swift sur les moyens d'empêcher les enfants des pauvres Irlandais d'être à « charge à leurs parents ou à leurs pays ». Le tribun violent a été du reste beaucoup plus humain dans la théorie que ses compatriotes ne le sont en réalité. Pour lui, il ne s'agissait que de faire saigner les petits enfants comme des veaux, de les cuire et de les manger. Rôti ou bouilli, un jeune enfant, enseignait Swift, est une nourriture substantielle et saine et propre à toutes les tables. Il fallait seulement les élever avec soin pendant un an, puis un coup de couteau et le but serait atteint!

Tel n'est point le sort des petits martyrs de l'Angleterre moderne. A en croire la *Society for the prevention of Cruelty to Children* (*la Société protectrice des enfants*) le nombre des crimes de cruauté commis contre les enfants anglais serait supérieur à celui commis contre les bêtes. En cinq ans, cette société a dénoncé 11.690 cas, dont 1.637 ont été si graves qu'il a fallu les punir, malgré la clémence des juges à l'égard de ce genre des crimes, de 376 ans de prison !

Cet état des choses n'est plus un secret pour personne. En 1870, l'affaire de Mme Ellis-Waters a fait voir le gouffre terrible dans lequel se trouvait une grande partie de la société anglaise. On s'est aperçu alors, d'une façon qui ne laissait place à aucun doute, que les « adoptions des enfants » si répandues en Angleterre n'étaient, en somme, que des meurtres déguisés.

Ellis-Waters condamnée pour avoir *supprimé* une cinquantaine d'enfants a déclaré en plein tribunal que : « Quand un père ou une mère vous paie une prime pour que vous adoptiez son enfant, il est entendu d'une façon indirecte que l'enfant *doit disparaître* à jamais. »

Que d'enfants disparus en Angleterre depuis ce mémorable procès ! En 1890, la grande revue londonienne, la *Contemporary Review* publia à ce sujet des détails révoltants, laissant derrière eux tout ce qu'on nous a appris sur la « fabrication des anges » en France.

Si ce trait caractéristique des crimes contre l'enfance en Angleterre consiste surtout dans les massacres des enfants vivants, le crime connu en France sous le nom de « fabrication d'anges » ne lui est non plus étranger. La moralité pudibonde de l'Angleterre recule cependant devant la publicité de ce genre de procès, en concentrant ses efforts surtout sur les crimes contre les vivants. Certains statisticiens calculent que, bon an mal an, l'Angleterre a sur sa conscience 10.000 enfants supprimés de l'âge de 6 mois à 7 ans.

Un journaliste londonien racontait dans le *Sun*, en 1895, qu'ayant voulu se persuader de l'étendue de ces crimes, il avait publié une annonce ainsi conçue :

« Une dame charitable offre d'adopter un enfant en bas-âge, fille ou garçon, et de le bien élever *jusqu'à sa majorité*, pour la somme de *2 à 400 francs*. Bonnes références ».

En *trois* jours, il a reçu plus de *quatre cents lettres* avec des propositions, de lui confier à tout jamais autant d'enfants. Lorsqu'on songe que cette somme minime suffit à peine pour habiller un enfant pendant deux ou trois ans, que rien que la demande de l'argent faisait clairement voir le but « intéressé » ou plutôt criminel de son auteur, on reste stupéfait de l'insouciance morale de ces mères dénaturées.

Les données révelées tout récemment dans les rapports de la Société protectrice des enfants et dans les études publiées dans le *Westminster Review* et le *Journal des Économistes* nous démontrent un état de mœurs tellement odieux qu'on se refuserait d'y croire, n'était l'autorité incontestable de nos sources.

Étudions avant tout le système du *baby-farming*, qui opère sur une vaste échelle le métier des « faiseuses d'anges ». A l'aide des circulaires et des annonces dans les journaux, la rabatteuse attire chez elle toutes les personnes qui désirent se débarrasser de leurs enfants par raison de pauvreté ou dans le but de cacher des naissances illégitimes. L'appel au public de cette affreuse harpie revêt ordinairement le langage de la sollicitude pour les pauvres petits

êtres, la tendresse des sentiments maternels de la part d'une dame privée d'enfants elle-même. A bon entendeur salut. Les mères mauvaises ou infortunées accourent. Pour un prix variant de 125 à 5.000 francs qu'elles doivent verser au préalable, elles se soustraient aux soucis et aux joies de la maternité. L'enfant est conduit de suite à la maison des nourriciers, à laquelle la rabatteuse transmet une partie de la somme encaissée.

Les *baby-farmers* deviennent désormais les seuls tuteurs et uniquement responsables de l'avenir des enfants confiés à leur garde. Spéculateurs éhontés, ils n'ont qu'un désir : se défaire le plus tôt possible de l'enfant qui reste à leur charge afin d'en recevoir d'autres dans les mêmes conditions. Plus le produit varie, plus grand est leur bénéfice. Fidèle à ce principe commercial, ils s'efforcent de ne pas « éterniser » chez eux l'enfant à charge. Et lorsque le système de payement est adopté sous forme de mensualités, au lieu des prix à forfait, le sort des victimes n'en devient point meilleur. « L'offre du produit » atteint de telles proportions qu'il y a tout intérêt pour le *baby-farmer* à changer de marchandise, et cela d'autant plus qu'il réussit parfois à céder les enfants confiés à sa vigilance (?) pour faire le ménage de ceux qui travaillent dans les usines. Afin de se rendre compte de la valeur morale de ces « fermiers d'enfants », entrons dans un de ces taudis qui leur servent de logement typique. La description en a été faite par un membre de la *Société protectrice* qui a surpris une rabatteuse y conduisant d'un même coup cinq petits enfants : « l'arrière-chambre d'un cottage de journalier agricole en ruines, à peine bonne pour y loger du charbon, d'environ douze pieds carrés. Rampant et grouillant par terre dans leurs propres excréments, on voyait deux enfants. Deux autres étaient attachés dans des chaises branlantes, un autre gisait dans un bassinet pourri. La puanteur de la chambre était telle qu'un homme vigoureux fut pris de vomissements, dès l'ouverture de la porte. Quoique trois des enfants eussent près de deux ans, aucun ne pouvait marcher, un seul était capable de se tenir debout à l'aide d'une chaise. En plein mois de mars il n'y avait pas de feu. Deux des enfants avaient une bande de flanelle autour des reins, un avait un petit fichu, les autres, rien que de minces et sales vêtements de cotonnade. Tous avaient le teint jaune, fiévreux, la peau sur les os. Aucun ne criait, ils étaient trop faibles pour cela. L'un avait une bronchite; un second, une courbure de l'épine dorsale et les autres étaient rachitiques, suite du traitement qu'ils subissaient. Dans toute la maison on ne trouva pas une miette d'aliments pour enfants. Dans une chambre au-dessus il y avait un matelas imbibé et pourri d'ordures sur lequel on les portait la nuit; deux vieux vêtements faisaient l'office de couvertures. Tout ce que la maison possédait en fait d'habillements consistait dans les guenilles qu'ils avaient sur le corps. Un homme et sa femme passaient leur temps, assis, à les regarder mourir de faim et de saleté. Ainsi ils gagnaient leur vie, c'était leur métier... Un enfant (dont la mère leur était inconnue) était mort

chez eux peu de temps auparavant. On leur enleva immédiatement les cinq pauvres créatures, mais deux moururent peu de temps après leur entrée à l'hôpital, et, de l'avis des médecins aucun des autres ne pouvait complètement revenir à la santé.

« Une autre « ferme » tenue aussi par un homme et sa femme consistait en une petite chambre occupée nuit et jour par six personnes. Dans un berceau, sur le lit, et dans un autre, près du lit, se trouvaient deux enfants suçant un biberon. Sur le lit gisait le troisième. Par terre était le quatrième ainsi que les deux nourriciers. Deux des enfants étaient très malades depuis des semaines, l'un semblait à la mort. Aucun n'avait reçu les soins d'un médecin. L'un avait des plaies vives autour des yeux et sur le corps « à cause des escargots qui y avaient passé », expliquèrent ces nourriciers. Malgré les cris de cet enfant (il criait toute la journée, dit une voisine) on ne les lui enlevait jamais. Une voisine avait vu l'homme, en colère à cause de ses cris, empiler des vêtements sur sa tête pour le faire taire. »

II

Le commerce des rabatteuses est si prospère qu'elles peuvent se payer le luxe d'envoyer les circulaires jusqu'aux lieux les plus obscurs des trois royaumes unis. Leurs annonces discrètes s'étalent du reste dans les colonnes des milliers des journaux. La Société protectrice a découvert tout récemment une de ces femmes qui dans un laps de temps insignifiant aurait reçu jusqu'à 80 enfants. Celles qui sont plus expéditives arrivent souvent à la conclusion qu'il vaut encore mieux se débarrasser soi-même des dépôts confiés et s'arrangent pour que les enfants meurent chez elles au bout d'un certain temps de leur maladie naturelle ». On a découvert chez une de ces gardiennes d'orphelines, ni plus ni moins que **300** habillements d'enfants !

La loi hypocrite anglaise ne voulant pas toujours admettre les graves dangers de cet état des choses, continue à confier à *un seul* fonctionnaire l'inspection de ces nourrices et nourriciers du Royaume-Uni. On devine aisément que le mal dans ces conditions se trouve encore toujours discrètement caché et n'était l'activité de la Société protectrice on ne se douterait point du fléau qui ravage le peuple anglais.

Car les rabatteuses et les nourrices ne sont point les ennemis uniques des enfants anglais. Il nous faut ranger dans la même catégorie les assurances sur les enfants et les associations funéraires.

L'opération se réduit tout simplement à ceci : on assure l'enfant à une somme si minime qu'elle soit, on s'en débarrasse et on touche la prime, en réalisant le gain net, montant de la différence entre les primes versées et l'assurance réalisée.

On assure d'autre part l'enfant pour les frais des funérailles dont on rapproche le terme.

Les gains réalisés de ce chef ne peuvent pas être très grands, les prolétaires anglais n'ayant pas de quoi payer de grandes primes, mais ces meurtres des enfants commis pour gagner quelquefois une somme de 20 à 100 francs nous démontrent toute la sauvagerie et l'immoralité profonde des basses couches sociales de l'Angleterre. Voici quelques faits empruntés aux rapports de la Société protectrice des enfants :

R. W..., âgée de 14 ans, se mourait de la fièvre et était noire de saleté quand le médecin la vit. La chambre dans laquelle elle se trouvait était dégoûtante et empestait. Le sol était couvert d'une épaisse couche d'ordures. Elle mourut le soir même. Appelé le lendemain pour une plus jeune enfant, âgée de 8 ans, le docteur trouva celle-ci souffrant aussi de fièvre maligne, si malpropre qu'elle paraissait n'avoir pas été lavée depuis des mois et couverte seulement de guenilles. Il ordonna un bain de moutarde. Lorsqu'il revint le lendemain, l'enfant n'avait pas eu son bain et était aussi sale qu'auparavant. Elle mourut peu après. Ces deux filles étaient assurées. Leurs parents avaient eu 16 enfants dont tous — sauf trois, aussi assurés, — étaient morts. Après enquête, les parents furent mis en prison.

L. O., une veuve, était accusée par la Société de négliger sa fille de six mois, de la laisser habituellement seule, sans nourriture pendant des heures entières. Une voisine lui fit des remontrances de cette conduite ; la mère répondit qu'elle la priait de se mêler de ses affaires, que cela lui était égal parce que, s'il arrivait quoi que ce fût à l'enfant, elle recevrait *3 livres sterling* de la Compagnie d'assurances. Cette femme avait eu un enfant mort auparavant qui était assuré à deux sociétés pour *4 liv. 10 sh.* Sur la plainte de la Société protectrice, elle fut envoyée en prison.

Leur autre enfant a été trouvé après sa mort ne pesant plus que seize livres au lieu de quarante, le corps émacié et couvert de blessures. Pauvre petit ! on se figure ce qu'il lui fallut endurer de souffrances pour procurer aux auteurs de sa vie la modeste somme de 50 francs, pour laquelle il a été assuré !

Les assurances funéraires forment également une tentation irrésistible pour les pauvres gens, désireux de gagner quelques livres pour suppléer à leurs besoins. L'enterrement d'un petit être ne coûte ordinairement que quinze à vingt francs, tandis que l'assurance en paye jusqu'à cent : quel motif puissant pour accélérer le « joyeux » évènement ! En voulez-vous des preuves ? Les voici dans toute leur éloquence. Dans l'espace d'un an, en 1891, la Société protectrice a relevé 1298 cas de cruautés criminelles commises envers les enfants qui tous ont été... assurés pour les funérailles. L'année suivante, il y avait déjà 3908 cas d'enfants martyrisés et... assurés.

Le dur travail qu'on impose aux petits êtres ne contribue pas moins à leur mortalité précoce. La Société protectrice a découvert certaines *tenement-houses* où les enfants commençaient à travailler

dès l'âge de *trois* ans. Les enfants restant à la maison lorsque leurs parents travaillent dehors sont également condamnés « aux travaux forcés » dès leur enfance la plus tendre. Les cas ne sont pas rares où des fillettes de 7 à 9 ans sont obligées de faire le ménage de toute une famille plus ou moins nombreuse, ou d'aider leurs parents dans leur travail à domicile.

La Société protectrice nous montre des exemples d'une fillette de 9 ans faisant l'ouvrage de cinq personnes; une autre de 6 ans monte trois ou quatre douzaines de vestons à la fois à une hauteur de cinq étages et la mère ne peut pas comprendre pourquoi l'enfant ne se porte pas bien.

Parmi les 77 familles étudiées on a trouvé 4 enfants de 14 à 16 ans aidant leurs mères à la maison; 31 enfants entre 10 et 14 ans; 23 enfants entre 3 et 10 ans. Une seule avait 3 ans; 24 entre 14 et 18 ans travaillaient pendant la journée dans des fabriques, un grand nombre d'entre elles aidaient encore au travail manuel de la maison en rentrant le soir. Parmi ces 24 jeunes filles, 8 gagnent la moitié du revenu de la famille; 6, un tiers; 1, deux-tiers; 9, un quart.

Le montant exact de l'argent gagné à la maison par les enfants est presque impossible à évaluer; cependant toutes les mères interrogées affirment positivement que l'assistance des petits est une aide financière réelle.

Ailleurs une femme, dont le mari est poitrinaire, travaille à couvrir de soie des moules de bois pour garnitures de robes. Aidée dans son travail par trois enfants de 11, 7 et 3 ans, elle avoue que les enfants sont pour deux tiers dans ses gains, car même le bébé de *trois ans*, ajoute-t elle avec fierté, travaille toute l'après-midi, sans fatigue.

Empruntons à un rapport de la Société protectrice la description d'un cas fréquent, presque typique, de ces ménages infortunés, où il faut spéculer sur le travail enfantin pour arriver à lier les deux bouts.

Voici une veuve avec trois enfants âgées de 6, 8 et 12 ans. « La mère confectionne des robes d'enfants; elle fait les boutonnières et les parties soignées. La fille de 12 ans fait mouvoir la machine à coudre piquant les coutures et les plis, celle de 8 ans découpe la broderie, faufile et coud les boutons. La mère estime que les deux filles gagnent la moitié du revenu total. Celle de 12 ans travaille depuis six ans avec sa mère, celle de 8 ans, depuis quatre ans. « Je demandai à la mère, dit l'auteur du rapport, ce que faisait l'enfant de 6 ans ; — à ce moment elle avait la rougeole. — Oh ! vous savez, elle est à moitié idiote et ne peut rien faire, répondit-elle. Evidemment il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle fût trop jeune pour travailler. Habituellement, les enfants de 4 à 10 ans mettent les boutons, rabattent les longues coutures et cousent la grosse besogne; et cela, ils le font sans un murmure, assis presque toute la journée et une partie de la nuit. A la fin, quand la nature n'en peut supporter

davantage, l'enfant est amené au dispensaire pour qu'on lui donne un médicament, et les mères sont tout étonnées lorsqu'on leur dit qu'il n'y a pas d'autre remède à appliquer qu'un peu plus d'air pur, moins d'ouvrage, moins de thé et de café et davantage de sommeil. A cette ordonnance, elles répondent que comme elles ne peuvent se passer du travail de l'enfant, il faut absolument donner un médicament qui le guérisse. »

Le procès de la tueuse d'enfants, Mme Annie Dyer, plaidé en 1896, a ôté du reste toute l'illusion au sujet de ces meurtres. Cette dame, appartenant à une famille très honorable, jouissant en outre d'une réputation solidement établie de femme bonne et religieuse, a été convaincue d'avoir, à l'aide des annonces, attiré chez elle et tué un nombre incalculable de petits êtres « adoptés par elle » au prix modeste de 250 à 1.000 francs. On a découvert dans sa villa de Reading plus de 150 kilos de vêtements d'enfants, appartenant à toutes les classes de la société. Pour juger de l'étendue de ces « massacres d'innocents », comme les qualifient les juges anglais, il faut se rappeler qu'en moins de trois semaines la police du district de Westham a découvert, en 1895, une douzaine d'enfants étranglés ou noyés!

Les genres de mort varient du reste à l'infini. Pour la plupart des cas, Mme Dyer se bornait, après avoir étranglé et baillonné les petits êtres qui lui étaient confiés, à les envelopper dans un morceau de linge qu'elle jetait avec une pierre par-dessus le marché au fond de la Tamise.

A la barre, où défilait une série de mères criminelles au point de vue moral, mais indemnes au point de vue de la loi anglaise, le juge a cru utile en paraphrasant le fameux plaidoyer de Mme Waters, de leur jeter à la face ces mots terribles :

« Ce sont des mères comme vous qui font les criminelles comme celle-ci. Si vous n'aviez pas manqué à vos devoirs les plus sacrés, vos enfants seraient encore vivants. Vous êtes responsables de ces assassinats. »

Et que des crimes qui ne parviennent jamais à la connaissance publique! Rappelons-nous que, d'après l'étude si troublante qu'a publiée ici même notre distingué collaborateur, M. le marquis R. Paulucci di Calboli (*Revue des Revues*, 15 mai, 1er juin 1896), la ville de Londres compte une armée de 150.000 filles vagabondes et qu'on y constate des maternités à l'âge de 14 ans!

On pourrait du reste juger de l'intensité du mal en se rappelant que la ville de Londres n'accuse que 2,49 naissances illégitimes contre 28,6 à Paris. Et ce serait le cas de se demander : que deviennent les 20 0/0 manquants, dont on n'entend jamais parler?

III

Les enfants n'ont qu'à se consoler en voyant le sort de leurs mères. Car la situation des femmes mariées est, dans les classes pauvres de

l'Angleterre, des plus désolantes. Les faits révoltants signalés par Archam Rackham Cleveland, dans son curieux ouvrage paru l'année dernière sur *La femme sous la loi anglaise* (*The Woman under the english law*), empruntés au passé anglais, peuvent bien encore s'appliquer au présent. Malgré la législation des cinquante dernières années tendant à l'amélioration du sort des femmes, malgré l'adoucissement des mœurs, et l'influence bienfaisante de la France, les femmes anglaises se trouvent dans beaucoup de cas dans « une situation hors la loi. » Cet être si fier qui s'achemine vers toutes les conquêtes, y compris celle de maîtriser l'homme, est encore aujourd'hui traité par la loi anglaise en simple « domestique » de l'homme, en être inférieur.

Pour que la femme anglaise obtienne le divorce il ne lui suffit point de prouver l'infidélité de l'époux, il faut aussi qu'il y ait « sévices », c'est-à-dire qu'il lui ait cassé ou « noirci » quelque partie de son corps divin.

Car, comme le disait lord Bacon : » les lois de l'Angleterre sont aussi mélangées que sa langue et ses mœurs et coutumes. » La femme anglaise qui a le droit d'être percepteur, administrateur de la taxe des pauvres, inspectrice des routes, membre du conseil de l'instruction publique, directrice ou doctoresse des asiles des pauvres, de voter pour les élections municipales, jouit en même temps du droit d'être battue comme plâtre par son maître et époux. La loi accorde avant tout le droit de châtiment corporel infligé aux enfants du sexe féminin. Une loi de l'année 1861 nous dit, il est vrai, que si une femme était *dangereusement* maltraitée par son mari, le magistrat aurait le pouvoir de l'autoriser à vivre seule. Mais si la première condition se réalise souvent, la deuxième ne se produit presque jamais. C'est que les juges anglais ont des conceptions étranges sur la résistance de la femme à la douleur. Croyant visiblement avec César Lombroso à l'insensibilité féminine à la souffrance, ils appliquent sa doctrine dans ses conséquences les plus risquées.

Voici à titre d'exemple quelques sentences rendues par les juges anglais en faveur de femmes maltraitées par leurs maris :

Un mari accusé d'avoir distribué force coups et horions à sa femme, de l'avoir battue et accablée de coups de pieds, a été condamné à..... écouter un sermon sur la patience. Une autre femme qui a eu les yeux pochés par son mari a obtenu également gain de cause dans les mêmes conditions.

Un mari ayant jeté sa femme dehors à minuit après l'avoir gratifiée d'une série de coups, a été condamné à se tenir tranquille pendant six semaines à la disposition de la police.

Les juges les plus sévères vont jusqu'à condamner le mari à une amende de deux à dix francs pour avoir cassé à sa femme le nez ou une clavicule. — Tel autre inflige une peine de 12 fr. 50 à un mari convaincu d'avoir cassé en deux endroits la jambe de sa femme et

25 francs pour avoir la nuit tiré sa femme par les cheveux jusqu'au bas de l'escalier et l'avoir jetée presque nue dans la rue, etc., etc.

Si les peines d'emprisonnement sont rarement appliquées, celles de séparation ne le sont presque jamais, malgré les demandes des plaignantes. Or, ces amendes ou les jours de prison infligés aux maris retombent de tout leur poids sur les pauvres femmes. Chaque franc de moins dans le ménage, c'est autant de privations sur le pain des enfants; chaque jour, passé par le mari loin des siens, ne fait qu'augmenter le travail de la victime de sa cruauté. Battue et maltraitée, elle se trouve par dessus le marché directement atteinte par la condamnation de son mari. Il ne lui reste donc qu'à subir passivement les mauvais traitements de son bourreau et à souffrir en silence.

Les procès qui se déroulent devant les juges ne nous révèlent, par suite, qu'une partie minime des drames conjugaux dans la famille anglaise.

La *Howard Association* constatant, dans son rapport du mois d'octobre 1896, l'accroissement des violences contre les femmes et les enfants dans les régions rurales et minières de l'Angleterre et du pays de Galles arrive en fin de compte à cette conclusion :

« La prison pour ces brutes est un trop léger châtiment qui ne sert qu'à mettre d'honnêtes gens dans l'obligation de pourvoir à leur entretien. La verge, voilà ce qu'ils craignent. Quelques personnes bien intentionnées présentent des objections contre ce système de répression ; elles oublient apparemment les souffrances des infortunées victimes de ces brutes ; elles oublient encore que l'emprisonnement peut être beaucoup plus nuisible à un homme (à la fois physiquement, moralement et matériellement) qu'un bref chatiment corporel, ce dernier système permettant au coupable de reprendre immédiatement son travail et ainsi de ne pas être à charge à la communauté. Quand on pense qu'une amende de 5 shellings est considérée comme une pénalité suffisante à infliger à un mari pour avoir frappé sa femme, une 1/2 guinée pour lui avoir cassé les dents, tandis qu'un enfant de 11 ans brisant une barrière pourrie est condamné à payer 12 sh. 6 d., et à l'emprisonnement s'il ne peut acquitter l'amende, on jugera sans doute avec nous que la différence de répression est hors de proportion avec la différence de délit. Ainsi l'accroissement des violences est dû, jusqu'à un certain point, à la loi dont le caractère n'est pas assez strictement obligatoire, aux magistrats eux-mêmes qui l'appliquent trop rarement et pour la plus grande part, à l'extension des idées philanthropiques chez tant de personnes influentes. »

Une société, composée d'esprits d'élite, ne trouvant, à la fin du XIX[e] siècle, dans un pays réputé par ses vertus et sa civilisation, d'autre moyen de répression contre ses concitoyens que la verge, quel soufflet terrible pour le progrès moral de l'Angleterre dont on nous rabat les oreilles depuis tant d'années!

En réalité, que voulez-vous faire, s'écrie notre philanthrope désespéré, avec toutes ces brutes, qui résistent à tant de siècles de civilisation ?

Ne s'avisent-ils pas, nous apprend un autre, de vendre leurs femmes comme le bétail appartenant à leur ménage ! Et pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir exagéré, précisons les faits :

En 1889, à Sheffield, un marchand de poisson acheta à un de ses camarades sa femme au prix de 5 shellings (6 fr. 25) à dépenser en gin ; la transaction fut ratifiée comme tout autre affaire par un contrat signé devant les témoins.

A Bernley on pouvait se procurer une femme encore meilleur marché : un tisserand voulant se débarrasser de sa moitié la vendit à son voisin pour trois sous. Les cas étaient fréquents ; il n'y a pas de cela bien longtemps, les ouvriers vendaient dans les poteries leurs femmes au prix variant de douze sous à un quart de bière, un petit chien (*bull pup*) et un dîner. — N'insistons pas. En étudiant de plus près la vie d'autres peuples, dits civilisés, on y retrouve des faits monstrueux aussi graves et aussi répugnants. Et, lorsqu'on y songe, on ne peut se défendre d'un sentiment de grande pitié à l'égard de ces pauvres peuples primitifs que les pays dits civilisés vont conquérir ou plutôt détruire au nom de leur civilisation humanitaire et généreuse.

JEAN FINOT.

LA JUSTICE PITTORESQUE EN AMÉRIQUE

Depuis quelques années, les Etats-Unis ont entrepris une réforme complète de leur système judiciaire. Dans ce pays de la vitesse passée en principe et où, plus encore peut-être qu'en Angleterre, le temps est de l'argent, on ne saurait tolérer les lenteurs procédurières chères à la France comme à tous les pays issus du droit romain. Ce n'est pas chez les Américains qu'on s'accommoderait d'une justice boiteuse, et de procès durant des vingtaines d'années. L'amour de la rapidité a gagné jusqu'à l'austère Thémis elle-même.

Il y a un peu plus d'un an que fonctionnent, à New-York, les tribunaux de juridiction criminelle inférieure (*courts of inferior criminal juridiction*) institués à peu près sur le modèle de nos audiences de flagrants délits. Mais ces tribunaux ont une compétence plus étendue que les nôtres. Personne ne peut être maintenu en état d'arrestation sans avoir été préalablement déféré au tribunal criminel inférieur, qui examine sommairement les charges et prononce le renvoi ou l'arrêt. Il va sans dire que, à l'exemple des autres tribunaux américains, le tribunal se compose d'un juge, au lieu de trois comme chez nous. Le fonctionnement de cette nouveauté judiciaire est exposé par l'un de ses juges, M. Robert C. Cornell, dans le *Scribner's Magazine* (Février) avec de curieux croquis d'après nature, par Kenneth Frazier.

Toutes les variétés de criminels, depuis le vulgaire pick-pocket, qui vous a soulagé de votre porte-monnaie, jusqu'au meurtrier qui a joué du couteau ou de revolver, défilent devant ces tribunaux sommaires. Du 31 octobre 1895 au 31 octobre 1896, 112.719 personnes ont été traduites devant les magistrats, qui en ont consigné à leur disposition 82.491, le reste ayant bénéficié d'une mise en liberté immédiate.

Il existe à New-York six de ces tribunaux nouveau modèle, et neuf magistrats suffisent à en assurer le fonctionnement. Le territoire qui leur est dévolu est d'une étendue considérable. Le premier a pour limites : Canal Street, Broadway, Bleecker Street, Bowery, Catharine Street et East River, et contient les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 10e, 17e, 35e et 37e subdivisions de police. Il vient d'être installé dans les New Criminal Court Buildings, où on l'a pourvu de tous les perfectionnements et de tout le confort imaginables.

Le second district judiciaire est situé à Jefferson-Market. Il partage avec le premier la spécialité des crimes relativement importants, en raison du caractère particulier des gens qui habitent sa juridiction. Le troisième est à Ersen Market, au milieu de la population la plus dense de New-York, et aussi la plus dissolue. Les Juifs de la plus basse classe, venus de tous les pays du monde, y défilent toute la journée, hiver comme été, sans une minute de répit. On dirait que toute l'écume de l'Europe s'est accumulée dans ce quartier de New-York. Le quatrième district est à Yorkville, le cinquième à Harlem, dans un beau quartier, calme et tranquille, où il a fort peu de besogne, le sixième au coin de la troisième avenue et de la 158e rue, dans un tel vacarme de chemin de fer, de tramways, de voitures lourdement chargées faisant trembler les vitres, qu'à une distance d'un mètre, le juge a le plus grand mal à entendre les réponses de l'inculpé ou des témoins

Dès à présent, on s'aperçoit que ces six tribunaux sont insuffisants et que le moment approche où il faudra en augmenter le nombre. Le flot toujours croissant de l'immigration étrangère amène sans cesse des contingents de clients nouveaux aux malheureux juges, déjà accablés de besogne. Dans les douze mois qui viennent de s'écouler, chaque magistrat a vu défiler devant lui plus de 13.000 inculpés, chiffre totalement inconnu à tous les autres magistrats de tous les autres pays du monde.

D'après la loi, le tribunal doit être ouvert tous les jours, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, sauf les dimanches et fêtes. Les jours de fête l'audience est levée à midi, mais le dimanche elle se prolonge jusqu'à ce que toutes les affaires du jour aient été réglées et ce n'est pas une mince besogne, la nuit du samedi au dimanche étant le moment où les arrestations sont de beaucoup les plus nombreuses.

A Londres, il existe quatorze tribunaux de police, desservis par vingt-quatre magistats et qui doivent siéger tous les jours ouvriers, à l'exception du Vendredi-Saint et du jour de Noël. En moyenne,

chaque juge a seulement quatre audiences par semaine, de dix heures trente du matin à cinq heures du soir, et son traitement est de 37.500 francs par an.

Examinons une audience américaine! Neuf heures sonnent. Le juge entre, s'asseoit et, sans autre formalité, l'audience commence. Une douzaine de reporters sont à leur poste, en quête d'affaires sensationnelles. Dans le prêtoire, l'audience étant publique, une foule bigarrée et mal odorante composée — comme chez nous et même comme ailleurs — de tous les vagabonds et de tous les désœuvrés du quartier. Le juge adopte l'ordre suivant : d'abord examen et interrogatoire des gens arrêtés ou assignés, puis les plaintes, l'attribution des enfants et enfin les interrogatoires en général.

Dès qu'un prisonnier est amené devant le magistrat, on l'informe de l'accusation portée contre lui et des droits que lui confère la loi. On lui dit qu'il peut se faire assister d'un conseil ou qu'il peut, s'il le désire, être interrogé immédiatement. La grande majorité des prisonniers préfèrent de beaucoup cet interrogatoire immédiat et fort peu requièrent l'assistance d'un avocat. L'affaire est nécessairement menée très vite et la décision rendue séance tenante. On écoute ensuite les plaintes et il en est de tout à fait extraordinaires. Les plaignants les plus nombreux sont les enfants maltraités et il faut nécessairement s'occuper de les caser quelque part en attendant l'examen de leurs griefs. Mais là, le juge est aidé puissamment par la Société protectrice des enfants (*Society for the Prevention of Cruelty to Children*), dont les agents assistent à toutes les audiences On passe enfin aux affaires plaidées.

Chaque tribunal a sa clientèle spéciale au point de vue de la nationalité. Le premier district est encombré de Chinois, car le quartier chinois de New-York, qui comprend Mott-Street, Pell-Street et Doyers-Street, est situé dans sa juridiction. Les Italiens sont plus nombreux au deuxième district, qui a, par conséquent, des quantités d'arrestations pour rixes, attaques, coups et blessures, etc. C'est là aussi qu'on trouve le plus de nègres, car les gens de couleur habitent surtout dans le voisinage de Jefferson Market. Quant aux Irlandais et aux Allemands, on en rencontre partout.

Nous parlions tout à l'heure du péril causé par l'immigration étrangère, et de l'énorme proportion des illettrés parmi ces arrivants. Voici à ce propos quelques chiffres d'une singulière éloquence.

Sur 66.445	émigrants	Italiens......	30.728	illettrés.
— 39.859	—	Russes.	7.482	—
— 23.415	—	Hongrois.....	8.739	—
— 24.957	—	Irlandais.....	1.430	—
— 24.230	—	Allemands....	410	—
— 22.978	—	Scandinaves..	217	—

Il y a eu, en 1896, 72.781 émigrants de plus qu'en 1895, et au total 263.709. Sur ce nombre, 2.624 seulement ont pu être réembarqués pour contravention aux règlements de l'immigration.

Mais revenons à nos tribunaux. Au premier coup d'œil, le juge reconnait le débutant honteux et timide, le vieux cheval de retour, dont l'insouciance et le cynisme montrent qu'il est déjà familiarisé avec l'appareil judiciaire. Une loi récemment votée, sous le nom de *Cumulative Sentence Act*, permet de condamner au Work-House ou à une amende de 10 dollars (50 francs) tout récidiviste de l'ivrognerie ou du désordre. Dès la seconde condamnation, l'emprisonnement au Work-House est de vingt-cinq jours, et cette peine double à chaque condamnation nouvelle jusqu'à atteindre cent soixante jours, après quoi chaque récidive est punie de six mois de travail forcé.

Les audiences des tribunaux de district sont souvent égayées par des scènes d'où l'élément tragique est totalement absent. Les querelles de femmes y sont toujours abondantes et la plupart du temps pour la même raison.

— Monsieur le juge, dit la plaignante, elle m'a appelée d'un nom que je ne mérite pas et je veux le lui prouver!

Une vieille Irlandaise vient un jour trouver le juge du 1er tribunal. Elle veut faire arrêter son *garçon* qui se conduit mal à la maison :

— Et quel âge a votre garçon? demande le magistrat.

— Trente-huit ans, Votre Honneur!

— C'est un garçon déjà grand!

— Bien sûr que ça n'est pas une fille! Moi, je n'appelle un garçon : un homme, que quand il est marié!

Il y a chez tous ces gens, une curieuse propension à employer de grands mots ronflant pour les choses les plus simples, et cela donne lieu, naturellement, aux pataquès les plus cocasses. Une femme porte plainte contre une autre, qui l'a battue :

— Voyez, Votre Honneur! J'ai encore sur le bras la marque de ses *violations*!

Un homme dépose et son récit semble suspect. Il s'en aperçoit :

— Est-ce que Votre Honneur douterait de ma veracité?

Puis, c'est un particulier qui vient requérir l'arrestation d'un coiffeur, lequel, en coupant les cheveux de son fils, un garçon de quinze ans, « a eu l'audace de lui raser la lèvre et le menton, quand on ne le lui demandait pas! »

Mais il y a aussi, par moments, de tragiques spectacles. On amène devant le juge un frais et gentil blondin de sept ans, dont le petit corps est tout couvert de cicatrices :

— Qu'est-ce qui t'a fait cela, mon garçon?

— C'est papa!

Et le père, qui est présent, reconnait le fait. Est-ce qu'il n'a pas le droit, si cela lui plait, de battre son enfant à sa fantaisie?

C'est du reste une des plus tristes choses de la vie de New-York que cette misère des enfants. Ceux des émigrants étrangers apprennent vite la langue du pays, et on les voit bientôt servir d'interprètes à leurs parents, même au tribunal. Abandonnés à eux-mêmes, vivant presque absolument dans la rue, ils ont bien vite perdu le

sens du bien et du mal. Il ne se passe jamais un jour sans qu'on n'amène devant le juge des enfants, parfois inculpés de faits très graves. La faute en est aux mauvais exemples et aux détestables fréquentations auxquelles ils sont condamnés. On s'aperçoit bien vite que ces enfants sont systématiquement dressés au vol et qu'on applaudit aux mensonges qu'ils inventent pour se tirer d'affaire. Les punir serait exactement aussi équitable que de condamner l'aveugle pour être tombé dans un trou qu'il ne pouvait pas voir.

Mais les plus fidèles et les plus nombreux clients de ces tribunaux sommaires sont — comme, du reste, à nos audiences de simple police, — les conducteurs de voiture à bras et les marchands de quatre-saisons. Le règlement qui les concerne est extrêmement vétilleux. Le marchand des quatre-saisons doit se procurer une licence, porter une plaque de métal, avoir sur sa voiture une carte imprimée indiquant son nom et son adresse, et surtout ne jamais séjourner plus de dix minutes à la même place. On pense si cette dernière prescription est souvent violée au fort de la vente et si les contraventions et les arrestations pleuvent dru sur ces pauvres hères, Les contrevenants sont Grecs, pour la grande majorité. Les hommes de police qui les amènent jurent qu'ils ont multiplié les avertissements, mais que les marchands n'en ont tenu aucun compte et sont restés plus de dix minntes, vingt peut-être, sans faire un pas; à quoi les inculpés, qui ne savent pas un mot d'anglais, répondent seulement : « Cinq minutes! cinq minutes! » La chose n'est pas grave et les policemen fermeraient volontiers les yeux, n'étaient les perpétuelles réclamations et plaintes des commerçants en boutiques menacés par cette concurrence. Le seul remède, ce serait de diminuer un peu les concessions d'autorisation de ce genre; car elles sont le plus souvent accaparées par les exploiteurs qui les louent aux pauvres Grecs, lesquels encourent les contraventions et, naturellement, paient les amendes.

Un des visiteurs les plus assidus du tribunal du 1er district est un décrotteur célèbre dans tout New-York. Le malheureux est sourd et muet, et cependant il semble prendre aux audiences un plaisir extrême. Tout le monde le connait et lui fait place dès qu'il se présente. On prétend qu'il est fort à son aise et qu'il a de très sérieuses économies.

Il ne faudrait pas croire que la journée du magistrat soit terminée avec la levée de l'audience. A chaque heure de la soirée et même de la nuit, on peut venir le réveiller pour une affaire urgente. Bien souvent, il est obligé de se rendre à la station principale de police pour maintenir ou faire lever des arrestations.

On pourrait dire de ces magistrats qu'ils sont de véritables juges de paix correctionnels. En tous cas, ils incarnent de façon vraiment louable la conception rêvée de la Justice servante du Droit.

S. VEYRAC.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES [1]

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Mars. — E. Petit étudie *les intérêts français* en *Abyssinie*. L'auteur constate que de temps immémorial, l'Ethiopie chrétienne a recherché l'amitié et la protection de la France et que nulle alliance n'y serait plus favorablement accueillie que celle de la France.

Etablie par des intérêts communs, elle favoriserait également les deux pays. Il ne s'agit pas de soumettre l'Ethiopie à notre domination, ni même de lui imposer notre protectorat... mais nous pouvons, par une politique loyale, dont ce sera la suprême habileté, *refaire, à notre profit, la situation* que l'Italie avait su conquérir et qu'elle a gâchée.

Et ajoutons — se brouiller définitivement pour le même fait avec les Italiens qui verraient sans doute d'un mauvais œil cette intervention dans les affaires qui ne nous regardent point! — A. de Lapparent étudie le rôle du *dessin* dans l'éducation moderne. Il ne faudrait pas seulement, nous dit-il avec raison, faire défiler des dessins sous les yeux des élèves, il faudrait encore les accoutumer à les reproduire sous forme de croquis, par l'enseignement de la géométrie. Les enfants gagneraient ainsi le goût de la précision et l'habitude de la représentation graphique. — Le marquis de Nadaillac nous apprend pourquoi la *colonisation française* ne donne point de résultats. Il accuse avant tout le système *autocratique* qu'on applique dans les colonies et nous dit ensuite qu'avec l'affaiblissement croissant de notre natalité « c'est une véritable folie de gaspiller au dehors les forces du pays ». Mme Dronsard raconte le voyage de Nansen dans l'*Extrême nord*.

Etudes religieuses et philosophiques. — 20 Mars. — Le P. G. Desjardins analyse les nouvelles lois générales de l'*Index*, remaniées tout récemment par Léon XIII et accommodées aux besoins du temps présent. La nouvelle loi prohibe absolument les ouvrages des apostats, des hérétiques, des schismatiques et des autres écrivains, mais là seulement où ils enseignent l'hérésie, le schisme où se renversent les fondements de la religion. Les autres dispositions sont également plus libérales que celles de l'ancien temps. Cependant les « livres traitant *ex professo* des choses lascives et obscènes, les racontant, les enseignant, sont absolument prohibés et le P. Desjardins en conclut peut-être d'une façon trop risquée que les œuvres de Zola sont ainsi condamnées en bloc et

que ces livres ne peuvent être ni lus, ni gardés, par conséquent prêtés sans violation grave de la loi ecclésiastique, et le confesseur ne peut admettre au bénéfice de l'absolution sacramentelle ceux qui se refusent à rejeter loin d'eux ces immondes productions.

Le P. I. Sveinsson a quelques pages intéressantes sur l'*Islande*.

Nouvelle Revue. — 15 Mars. — Mme Adam continue à nous conter les péchés capitaux de M. *Hanotaux*. Sa politique serait non seulement désastreuse pour la France, mais aussi dangereuse pour la Russie et pour la paix européenne :

C'est la politique allemande de Jules Ferry, mais plus hypocrite, qui se cache sous le manteau de l'entente franco-russe. En réalité, la Russie ne sert à M. Hanotaux que de chandelier pour abriter les mamours avec Berlin...

Mais si on peut discuter la haine de Mme Adam à l'égard de notre

(1) Voir le commencement des *Revues françaises* et les *Revues allemandes* dans notre numéro du 15 Mars. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

jeune Richelieu, il faut s'incliner devant la noble ardeur avec laquelle elle défend la cause de la Crète qui ne demande que les droits auxquels aspire l'Alsace-Lorraine. — G. Rodenbach fait ressortir les mérites des frères *Rosny*. Avec eux, l'art s'élargit. Tout est chez eux en communion avec la nature.

L'imagination y est limitée par la science et s'étend jusqu'à elle, comme un continent jusqu'à la mer... Les personnages y sont enveloppés, rattachés à la vie totale, à l'ensemble vertigineux de l'univers...

Ils voient, en somme, « scientifiquement » les types et ils les voient grâce à Darwin, mêlé aux inventions de l'imagination plus juste et dans leur vérité absolue. Autre trait caractéristique : ils *aboutissent* à une morale, morale de l'espèce. Dans leur œuvre : l'art et la science qu'on croyait inconciliables, ne font plus qu'un, et dans son langage chaud et coloré Rodenbach de nous dire que les Rosny ressemblent aux

étoiles merveilleuses, extase des mystiques, éblouissement des songeurs qui sont en même temps des arithmémétiques infaillibles et une algèbre qui brûle à l'infini !

Le prince Albert de Monaco développe ses pensées par trop abstraites sur *La carrière d'un navigateur*. — F. Engerand passe en revue les portraits de Louis XV et de Louis XVI au château de Versailles.

Revue de Paris. — 15 Mars. — André Hallays étudie *Beaumarchais* et apporte, hélas! de nouvelles preuves à l'appui de la mauvaise renommée dont jouissait l'auteur du *Figaro*. Son ouvrage est en outre un peu démodé. Heureusement pour Beaumarchais et malheureusement pour l'humanité, certaines parties de la satire sont encore toujours vivantes, car

ce qui fait, par dessus tout, l'éternel à propos de la comédie de Beaumarchais, c'est qu'elle reste aujourd'hui encore la plus ardente comme la plus vaine des protestations contre l'inégalité sociale. Tant qu'il y aura des grands et des petits, des riches et des pauvres, des hommes d'esprit dans la bohème et des médiocres au pouvoir, *Figaro* gardera son prestige.

Figaro en a donc pour longtemps. Le reste du numéro est un peu terne. — V. Bérard raconte son *voyage en Macédoine*. — Des pages posthumes du baron Brenier sur sa mission diplomatique en 1828. - E. Lavisse nous offre des considérations supplémentaires sur le *Livre jaune* en faisant ressortir surtout ses lacunes. Un certain nombre en a été signalé à la Chambre dans la discussion de l'interpellation sur les affaires d'Arménie. Lavisse en retrouve encore plusieurs autres et il en conclut que le *Livre jaune* est turcophile et hostile aux Arméniens.

Revue des Deux-Mondes. — 15 Mars. — Le vicomte G. d'Avenel parle du passé et du présent de la *Maison parisienne*, de l'extension de Paris qui a mis mille ans pour conquérir de Charlemagne à Napoléon 600.000 âmes, et 85 ans après pour les porter à 2 millions 1/2 ; que Paris est la ville la plus surélevée; que le Parisien du premier empire a eu 55 mètres carrés par tête, tandis que celui d'aujourd'hui n'en a que 33; que le Parisien déménage volontiers, et que non seulement la matière et les procédés ont changé dans le bâtiment parisien, mais aussi le sort des ouvriers. Si jamais un tremblement de terre arrivait à détruire la ville de Paris, on retrouverait sans doute chez d'Avenel des données suffisantes pour reconstruire la vie intime de ses habitants. Mais en attendant, ses recherches minutieuses ne doivent point passionner beaucoup plus les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* que la *Betterave à sucre* dont P.-P. Dehérain nous conte les mystères. L'auteur discute longuement les mérites et les torts à son égard de la loi de 1884. — R. Georges-Lévy fait le curieux calcul de la *fortune mobilière de la France à l'étranger*. Jusqu'en 1806, la cote de Paris ne mentionnait aucun fonds étranger. En 1811 y apparaissent les titres d'un emprunt 60 0/0 du roi de Saxe; en 1817, l'emprunt 5 0/0 des Deux-Siciles, etc. Quelle est aujourd'hui la composition de notre portefeuille étranger?

L'ensemble de nos placements en

Russie est environ de 6 milliards de francs... Depuis l'accession de l'Italie à la triple alliance, les rentiers français se sont défaits d'une bonne partie de ses titres et aujourd'hui la France n'en a plus qu'un demi-milliard .. Un milliard et demi en Espagne qui au cours du jour ne valent que 600 millions... Les 2 milliards 1/2 prêtés à la Turquie ne valent pas plus que 600 millions, etc.

Le total de nos évaluations s'élève à 26 milliards de francs environ, chiffre que nous considérons comme plutôt inférieur que supérieur à la réalité : déjà en 1870 nos placements au dehors s'approchaient de 20 milliards, et l'augmentation depuis lors a dû être de plus du quart, bien que la progression de notre fortune générale, ainsi que l'a démontré M. Paul Leroy-Beaulieu, se soit beaucoup ralentie dans les dernières années.

Les Impressions de Russie de Art Roe nous peignent les soldats et les officiers de l'empire des tsars. — Pierre d'Espagnat nous offre sous forme de nouvelle quelques *Scènes de la vie de Guinée.*

Revue Scientifique. — 13. 20, 27 mars. — *L'Œuvre scientifique de A. Daubrée*, par S. Meunier. — *L'Enseignement technique au Japon*, par D. Bellet. — *Les Mouvements de l'écorce terrestre*, par A. de Lapparent. — *Les Pêcheries de la Volga*, par H. de Varigny.

Revue Générale des Sciences. — 15 mars. — *L'Etat actuel de la construction des torpilles et des torpilleurs.*— L. H. Pesit : *La Lutte contre la tuberculose.*

Quinzaine. — 15 mars. — Une traduction de l'étude du cardinal Gibbons sur l'*Esprit religieux* aux Etats-Unis. Des réminiscences de l'*Assemblée nationale* à Bordeaux, par H. Welschinger, des réminiscences cruelles qui se lisent avec un déchirement du cœur et avec une angoisse indescriptible. On se rappelle le moment historique où l'Assemblée a été appelée à voter et à consacrer le démembrement de la France. Floquet, Keller et tant d'autres déposent les pétitions d'Alsaciens-Lorrains, protestant d'avance contre la cession de leur pays à la Prusse; Lefranc, rapporteur de la Commission parle des douleurs de la patrie, dont l'honneur serait sauf; Edgar Quinet proteste contre la déprédation que la Prusse voudrait voir consacrer par le suffrage universel; Bamberger déclare que ce traité ne pourrait être signé que par Napoléon III; Conti veut défendre Napoléon et Jules Simon de lui crier : osez-le! Dites quelque chose que les honnêtes gens puissent entendre ». Une tempête des plus violentes éclate.

« En attaquant le gouvernement que je défends, dit Conti, vous incriminez la France elle-même qui l'a fondé et soutenu par une série de plébiscites. » M. de Franclieu irrité, lui criait : « Descendez de la tribune! Les bourreaux n'ont pas le droit d'insulter leurs victimes. — Je n'en descendrai pas, répondait M. Conti. Je ne subirai pas cette violence. Je dirai toute ma pensée. » Alors M. Bamberger perd patience. Il était au pied de la tribune. Il remonte les degrés et se place à côté de M. Conti. On l'acclame. Le président l'invite à descendre Victor Hugo le remplace. La présence de l'auteur des *Chatiments* à côté du défenseur de l'Empire soulève des applaudissements et des bravos. Dans les tribunes les spectateurs étaient debout : quelques-uns même mêlaient leurs cris aux clameurs des représentants. M Dufaure, habituellement impassible, était furieux.

On sait qu'à la suite de cette mémorable séance, on prononça la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie.

....

Journal des Economistes. — Mars. — Des données instructives fournies par Levasseur sur le degré de bien-être de l'ouvrier aux Etats-Unis. Un dollar 3/4 à 2 dollars représente à peu près *la moyenne* de la journée d'un homme de 1890-93. Contre ces 50 francs par jour aux Etats-Unis, l'ouvrier français ne gagne que 5 francs et l'anglais 6 francs par jour.

Mais le salaire nominal n'est pas encore le salaire *réel*. Quel est ce que les Anglais appellent : le *Standard of living* de l'ouvrier américain ? Il résulte de l'étude de Levasseur que l'ouvrier y dépense plus que sur le continent européen, mais il y vit aussi dans une aisance plus grande que son confrère européen. *Les chambres de compensations et les caisses de liquidation par* G. François.

Revue Socialiste. — Mars. — Paul Buquet passe en revue les plus récents travaux parus sur les méthodes d'éducation intellectuelle à l'école

primaire. L'auteur d'une théorie de l'épargne combat les caisses d'épargne dont les bénéfices sont illusoires pour le peuple et dangereux pour le gouvernement.

La **Réforme Sociale**, dans son numéro du 15 Mars, commence une étude très documentée sur les catholiques français, leurs bonnes œuvres et leurs devoirs d'Etat.

....

Archives d'anthropologie criminelle. — Mars et Avril. — Zakrevsky, sénateur de Saint-Pétersbourg, a quelques réflexions amères sur le Congrès anthropologique de Genève. L'auteur, qui y a combattu les théories de Lombroso et Ferri avec un succès plus ou moins contesté, en est arrivé à ce degré d'amertume qu'il déclare que tant que l'anthropologie criminelle continuera

à s'identifier avec une certaine « nouvelle école », etc., etc. la Russie se recueillera et continuera à étudier chez elle l'anthropologie... dite criminelle, la sociologie et le droit.

Espérons plutôt pour l'honneur de la science russe que le gouvernement du Tsar se bornera tout simplement à ne plus exposer son sénateur trop « sanguin » aux déceptions de la discussion libre, tout en continuant à prendre part à ces congrès qui ont si bien mérité de la science criminologique d'aujourd'hui. — Le Dr Rouby raconte le curieux cas des faux témoignages d'une hystérique.

Annales des sciences psychiques. — Janvier-Février. — Le colonel de Rochas rend compte des expériences troublantes de Choisy-Yvrac toujours avec l'éternelle et inévitable Eusapia Paladino.

Revue de l'hypnotisme. — Février. — Le Dr E. Bérillon étudie la capacité civile des morphinomanes et A.-J. Blech nous vante les vertus de l'auto-suggestion, ces cures d'âmes qui peuvent amener des guérisons, sans avoir recours aux médicaments ni aux médecins.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Mars. — *La journée d'un Président de la République américaine* *, par Clarence C. Buell. — A.-R. Spoffrod, bibliothécaire du Congrès, nous décrit avec amour la Bibliothèque dont la direction lui est confiée.

Il existe déjà des rayons pour 1.930.000 volumes et ces rayons font un développement de 44 milles. Il reste encore de la place pour 2.600.000 volumes et, si le besoin s'en fait sentir, les cours intérieures donneront en outre de quoi en placer 4 ou 5 millions. Les prévisions sont larges, car la plus riche bibliothèque du monde ne contient pas 2.500.000 volumes. La superficie de la salle du premier étage est de 111 000 pieds carrés, tandis que celle du British Museum ne mesure que 90.000 pieds carrés à peine.

Le capitaine A. T. Mahan, un des écrivains militaires les plus en vue du Nouveau Monde, raconte de façon saisissante la *mort de Nelson*. — G. Iles relève les principales générosités faites par certains millionnaires américains à des établissements d'intérêt public.

La Bibliothèque Astor, à New-York, représente une fondation de 500 000 livres sterling (12 millions et demi). La Bibliothèque Newberry, de Chicago et celle de Crerar ont reçu des sommes analogues. Charles Pratt a doté son Institut de 20 millions. L'Université John Hopkins, de Baltimore, a reçu de son fondateur, dont elle porte le nom, 17 millions et demi. L'Université de Chicago doit à ses libéralités une fortune de 60 millions. Le Grand Collège possède un orphelinat dont la dotation est estimée à *soixante-quinze millions de francs*. M. Carnegie a donné 10 millions pour fonder une bibliothèque à Pittsburg et de Rockfeller 40 millions à l'Université de Chicago.

Il est certain que dans aucun pays du monde, de pareilles largesses, même dans une proportion moindre, n'ont jamais été constatées.

Contemporary. — Mars. — *Les Millionnaires* sont décidément à l'ordre du jour, car H.-S. Mac Laughlan s'occupe également d'eux, mais cette fois à un point de vue purement statistique. Disons tout d'abord que, pour être qualifié millionnaire en Angleterre, il faut posséder un million, non pas de francs, mais de livres sterling. La statistique qui nous en est donnée ne se rapporte qu'à des décédés, car le chiffre de la fortune est fixé d'après les tes-

taments enregistrés des propriétaires.

Il meurt en Angleterre trois millionnaires par an. De 1887 à 1896, trente-deux millionnaires ont passé de vie à trépas, laissant à eux tous une fortune de 51.670.000 livres sterling ou *un milliard deux cent quatre-vingt onze millions sept cent cinquante mille francs*, ou, en moyenne, 1.500.000 livres sterling ou trente-sept millions et demi chacun.

PHIL ROBINSON, à qui nous sommes déjà redevables de si curieuses études sur la psychologie des animaux, nous parle aujourd'hui de la *Nourriture des oiseaux pendant l'hiver*. Il constate que les moineaux, qui viennent ramasser jusque sur l'appui de la fenêtre, les miettes de pain qu'on y a déposées pour eux, sont surtout soucieux d'aller les cacher dans quelque trou. Les écureuils agissent de même et dérobent des noix qu'ils vont enterrer, avec l'arrière-pensée de les savourer plus tard. — *La Moralité des paysans français* n'a pas apparu à ROBERT DONALD telle que Zola l'a décrite dans la *Terre*. Il proclame, au contraire, que les mœurs sont extrêmement chastes et que le curé prohibe sévèrement, dans les villages francais, jusqu'à la danse. Toute jeune fille inscrite à la corporation des *Enfants de Marie* et qui se permet de danser, fût-ce à la fête du village, n'a plus le droit de chanter au chœur et voit son nom rayé du tableau de la corporation. Les naissances illégitimes sont rares, et les localités ne manquent pas où elles sont totalement inconnues. — J. FERGUSON WALKER plaide chaudement la cause d'un chemin de fer à construire par tunnel entre l'Angleterre et l'Irlande. La traversée sous-marine, d'après le projet de MM. Barton, serait de 27 milles, dans une profondeur d'eau maxima de 168 mètres, et la dépense n'excéderait pas 250 millions de francs.

Fortnightly. — Mars. — Le numéro actuel ne répond pas à la valeur habituelle des articles de la grande revue anglaise. La plus importante étude qui y soit contenue est un jugement plus que sévère porté par OUIDA sur l'écrivain italien *Gabriele d'Annunzio*.

Sa morale est de l'espèce la plus primitive ; ou plutôt il n'en a aucune, pas plus qu'un insulaire des mers du sud couché sous son cocotier... Il serait absurde de l'accuser d'immoralité, parce qu'à ses yeux l'indulgence à l'égard des sens est naturelle et légitime... Et, par une assez fréquente anomalie, cet amour de l'absolue liberté des passions est accompagné d'un penchant vers la tyrannie en politique. Il est enclin à déifier la force.

En résumé, Ouida déclare que d'Annunzio constitue une recrue peu désirable pour les romanciers européens. — Une étude de GABRIEL MOUREY sur le dernier roman de Joris-Karl Huysmans, *La Cathédrale*. — Outre un certain nombre d'articles politiques, relevons encore *La Détresse financière du Sultan* par un PATRIOTE TURC.

Le déficit annuel est d'environ 4 millions de livres turques, soit un tiers du revenu actuel. La Dette flottante monte à 56 millions de livres turques, plus de quatre fois et demi les recettes annuelles. C'est le chaos et le désordre, sans espoir d'amélioration.

S. H. JEYLES s'élève avec énergie contre l'importance vraiment excessive donnée aux différents sports dans l'éducation anglaise.

Mac-Clure's Magazine. — Mars. — *La Télégraphie sans fils*, par H. J. DAM. — Une étude sympathique de AUGUSTE JACCACI sur le célèbre illustrateur français *Daniel Vierge*. Le pauvre artiste a été, pendant deux ans, complètement paralysé et comprend cependant ce qui se passe autour de lui. Il a eu l'extraordinaire patience de s'apprendre à dessiner de la main gauche, la droite étant mise complètement hors de service par son épouvantable maladie. Il n'est encore, aujourd'hui même, âgé que de quarante-six ans. — CONAN DOYLE nous conte l'existence des navires baleiniers, existence qu'il a menée lui-même pendant quelque temps. A bord des navires qui font cette pêche sur les côtes du Groënland, tout l'équipage est intéressé dans les bénéfices, ce qui empêche singulièrement le courage et l'ardeur de se ralentir.

Nineteenth Century. — Mars. — Un numéro bien faible et bien vide. Nous ne voyons guère à y signaler qu'un remarquable article de M. de PRESSENSÉ, rédacteur au journal *Le Temps*, sur le *Rôle de la France dans la question Crétoise*. M. de Pressensé n'est pas optimiste. Il considère que, d'ici à très peu de temps, la guerre va éclater en Macédoine et que cet événement suffira à ouvrir la succession de l'Homme malade, lequel mourra définitivement entre les mains de son médecins, ni plus ni moins que le « Vladimir » d'Edgar Poë. — *Comment vivent les dames pauvres?* Bien tristement, nous apprend miss FRANCES LOW, car les gouvernantes et institutrices, dont les salaires sont parfaitement insuffisants quand elles sont encore jeunes, meurent littéralement de faim du jour où survient la vieillesse. La question en elle-même est intéressante, mais il était à souhaiter que miss Low nous apportât d'autres données que les bavardages des quelques personnes à qui elle a demandé un choix de leurs aventures.

North American Review. — Mars. — *La Famine dans l'Inde*, par sir EDWIN ARNOLD. — La délicate question du *Travail dans les prisons* est étudiée par CARROLL D. WRIGHT, commissaire actuel du travail aux Etats-Unis. Nous y trouvons les intéressantes données suivantes, qui répondent à l'opinion généralement répandue d'après laquelle le travail des prisonniers viendrait faire une dangereuse concurrence au travail honnête.

En 1885, le produit total du travail exécuté dans les prisons avait atteint 143.769.995 francs, ou 0.54 p. 100 de la valeur totale des produits fabriqués. En 1895, cette somme est tombée à 95.212.360 francs, soit à 0.20 p. 100. Il est bien entendu que ces chiffres ne représentent que la main-d'œuvre, abstraction faite du coût des matières premières employées. Au point de vue des salaires, le travail des forçats et autres condamnés, qui avait produit les 143.769.995 frans, n'avait été payé que 17.564.850 francs, d'où un bénéfice pour l Etat; et, comparés à l'ensemble des salaires des travailleurs libres, cette somme ne formait que 0.10 p. 100.

Conclusion du remarquable article de M. GEORGES CLEMENCEAU sur la *Marine française*. Il en ressort que notre lenteur de construction est vraiment prodigieuse. Le *Jaureguiberry*, de 11.824 tonnes, a été mis en chantier le 8 avril 1891 et n'est pas encore en service. Le *Bouvines*, qui vient d'y entrer, a été commencé le 18 Décembre 1889, Le *Dupuy de Lôme* navigue depuis 1895; il avait été commencé le 26 novembre 1887. En revanche, le cuirassé anglais *The Majestic*, de 14.810 tonnes, était utilisé moins de deux ans après sa mise en chantier. — L'article l'*Ivrognerie et les Ivrognes* à Londres n'est qu'un prétexte à anecdotes. Des articles d'intérêt purement américain complètent le numéro.

Scribner's Magazine. — Mars. — Outre les nombreuses nouvelles en cours de publication, nous ne voyons guère à signaler que deux articles. Dans le premier, le *Millénaire de la Hongrie*, RICHARD HARDING DAVIS décrit avec enthousiasme la pompe des récentes solennités magyares. Le patriotisme du peuple hongrois, son respect pour ses anciennes traditions, l'empressement de la foule et le coup d'œil pittoresque offert par le costume national attestent une vitalité rare; aussi le temps n'est-il peut-être pas très éloigné où la Hongrie confiera à un Hongrois la direction de ses destinées. — LEWIS MONIS IDDINGS nous enseigne l'*Art de voyager*. L'article fourmille de renseignements pratiques sur les mœurs, les habitudes locales, les prix, etc., etc.

Westminster Review.—Mars.— L'Amérique, qui a déjà concurrencé tant de peuples sur le marché du monde, est à la veille de se voir concurrencer à son tour par une nation plus jeune, l'Australie. T. M. DONOVAN en trace les voies :

Le commerce de la viande conservée fait sans cesse de nouveaux progrès. Avec des bœufs pesant 750 livres de viande et vendus 100 francs, nous devrions battre les viandes de Chicago, où le même bœuf serait vendu de 260 à 300 francs. En fait, la qualité supérieure de notre viande une fois en

boite est un désavantage par comparaison à la viande américaine. Notre viande, trop grasse, ne se coupe pas de façon aussi compacte, mais c'est là un inconvénient auquel il est facile de remédier.

L'Irlande païenne était un titre sensationnel. J. William Breslin se borne à nous montrer, d'ailleurs de façon intéressante, que le vieux paganisme celtique a persisté sous le catholicisme et que la foi du paysan irlandais trouve le moyen d'adapter tant bien que mal le dogme actuel aux anciennes superstitions de sa race. — M. T. Lloyd se plaint amèrement de la façon dont on défigure la langue anglaise dans les usages courants. Les abréviations et les syllabes *mangées* finissent par rendre la conversation, même des gens bien élevés, totalement inintelligible.

....

La folie de militarisme à outrance qui sévit sur l'Europe a fini par atteindre l'Angleterre elle-même. Voici qu'il est maintenant question de fortifier Londres. Le **Journal of the Royal United Service Institution** nous apprend que seize points principaux ont déjà été désignés pour d'importants ouvrages permanents. Ces points seraient éloignés de 12 à 18 milles du Post-Office général et distants entre eux de 4 milles et demi à 8 milles, suivant la nature du terrain. Ce terrain coûterait en moyenne 120 livres ou 5.500 francs l'acre, et il faudrait 8 0 acres, soit une dépense de 8.400.000 fr. auxquels il faudrait ajouter 123 millions pour les travaux eux-mêmes.

....

L'**Humanitarian** publie un interview de miss Colenso, qui montre que les femmes Zouloues sont à certains égards pl s *avancées* que leurs sœurs d'Europe. Leur manière de se faire épouser sera certainement goûtée des vieilles filles de tous les pays.

Quand une jeune Zouloue a distingué un jeune homme, elle disparaît subrepticement de la hutte paternelle, et ses parents sont censés ignorer sa fuite. Accompagnée d'une amie élevée pour la circonstance au rang de confidente, elle se présente alors chez l'élu de son cœur et si les parents de ce dernier l'accueillent favorablement, on commence sans plus tarder les préparatifs des noces. Au contraire, si elle n'est pas agréée, on la renvoie chez elle « avec mille remerciements » et le jeune homme se tire d'affaire en lui offrant, ainsi qu'à ses père et mère, un cadeau d'amitié. Une jeune Zouloue, élevée à la mission évangélique anglaise, se prévalut récemment de cette coutume pour épouser un des chefs les plus considérés du pays.

....

Nous trouvons dans le **Blackwood's Magazine** une curieuse légende, qui rappelle la mystérieuse disparation du grand empereur Frédéric Barberousse.

Vers 1830, on vit arriver à Tomsk, en Sibérie, une sorte d'ermite, de noble stature et de profonde dévotion, qui déclara s'appeler Théodore Kuzmitch. Il vivait fort pauvrement et refusait de dévoiler son identité et son origine; mais on voyait qu'il connaissait à fond les affaires de l'Etat. Il mourut en 1864. Bientôt après sa mort, le bruit se répandit dans Tomsk et dans les environs, que ce moine n'était autre que le Czar Alexandre Ier. En 1820, une rébellion d'un des régiments favoris de sa garde, soigneusement exploitée et grossie par Metternich, puis la mort de sa fille et enfin le bruit qu'allait éclater une formidable insurrection polonaise, le plongèrent dans un profond découragement. On dit qu'il mourut à Taganrog en 1825. L'ermite Théodore Kuzmitch avait un compagnon, Khromoff, lequel déclara à son lit de mort que le prétendu moine de Tomsk était en réalité le Czar Alexandre Ier, qui avait abdiqué le pouvoir dans un moment d'abattement moral et qui avait voulu achever en paix ses derniers jours de vie, semblable en cela à Charles-Quint, et à Christine de Suède. Ce qu'il y a de certain, c'est que les portraits de Théodore Kuzmitch ressemblent à s'y méprendre à ceux du Czar.

M. J.-J. Simpson, qui a recueilli cette légende, y ajoute de forts piquants détails personnels. Il traversait les monts Ourals en compagnie d'un officier de Cosaques qui regagnait ses foyers. Cet officier n'avait jamais entendu parler de Kuzmitch. Mais il avait, pendant son enfance, habité Petersbourg et il se souvenait parfaitement du fait suivant. Le jour où l'on avait rapporté les restes de l'empereur, tout le monde disait que le cercueil ne contenait pas le cadavre d'Alexandre Ier. En outre, pour la première et unique fois, on dérogea à l'habitude de faire défiler la foule dans l'église devant le corps découvert du souverain

....

Certains hommes seraient-ils véritablement doués d'un pouvoir surnaturel pour découvrir la présence de sources

souterraines? La chose avait passé jusqu'à présent suspecte, mais voici que M. J. HOLT SCHOOLING, le distingué statisticien, se déclare dans le *Pearson's*, bien près d'être converti. Il a constaté que ces devins réussissent à trouver de l'eau, dans une proportion de succès beaucoup plus forte que si le hasard seul était en jeu; qu'ils sont payés par des gens d'un caractère fort pratique, qui sont pleins de confiance en eux; et il en conclut que la présence de l'eau doit influencer certaines personnes, pendant que d'autres demeurent rebelles à cette action, et que cette influence doit se traduire par des contractions nervo musculaires involontaires. Quant à la baguette divinatrice elle-même, M. Schooling déclare qu'elle ne lui inspire pas la moindre confiance.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — Mars. — A. POSADA fait l'*Historique du féminisme*, qu'il étudie dans ses antécédents, dans son évolution en Amérique, en Australie, en Angleterre, en France, en Allemagne, etc., et dans ses rapports avec le socialisme. — OLMEDILLA Y PUYG, dans l'*Histoire du Pain*, qui est, suivant lui, « l'Histoire de l'homme à travers les âges », rappelle en un tableau saisissant les souffrances de l'Espagne à la fin de 1811 et au commencement de 1812, période appelée *Epoque de la faim*. Le pain était alors plus cher qu'il ne le fut à Paris durant le siège en 1870. — GUMERSINDO DE AZCARATE attire l'attention sur les ouvrages de critique sociale de *Sanz y Escartin*, qui se trouve dans son pays à la tête du petit groupe d'écrivains s'occupant avec talent de tout ce qui se rattache à l'organisation de la société actuelle et aux réformes à y introduire. — EMILIO CASTELAR consacre presque toute sa *Chronique internationale* au conflit turco-grec. Cette étude contient des pages d'un beau souffle. L'auteur, avec cette inimitable luxuriance qui est le propre de son style, nous offre le spectacle très impressif de la marche de l'Islam à travers les civilisations antiques et chrétiennes, inondant l'Orient, déferlant contre l'Occident et finissant, après tant d'éclat historique, par la risible et odieuse comédie d'Yildiz où le sultan n'est plus semblable qu'à « cet Augustule qui croyait sauver Rome, à l'heure dernière de son empire, en donnant à manger de sa main impériale à une poule qu'il avait appelée *Roma* ».

L'ancien président de la République espagnole est d'avis qu'il n'est plus possible d'arriver à une entente entre la Turquie et la Grèce et de résoudre le problème par un pacte intéressant le progrès humain et sans déshonneur pour l'Europe comme sans danger pour sa stabilité.

Je sais bien, nous dit l'illustre orateur en un magnifique mouvement d'éloquence, qu'aujourd'hui les intérêts personnels et les cours de la Bourse l'emportent sur les grands sentiments et les idées sublimes, que nous ne sommes plus au temps où un Byron mourait sur son épée en défendant la Grèce, que nous n'avons plus au cœur cet héroïque amour de la liberté qui faisait tressaillir les poètes de l'Europe entière, il y a moins de cent ans; mais nous qui devons à la Grèce l'aube de nos pensées, les cordes de nos lyres, le rythme de notre architecture harmonieuse en ses colonnes comme une ode, le lexique merveilleux et les lumineuses étymologies de tout notre savoir, la statue classique en ses formes triomphantes, l'âme de la métaphysique, le verbe de la religion, tous nos arts, toute notre Renaissance, qui fit refleurir l'esprit humain, il est impossible que nous consentions à un anéantissement du monde hellénique, car, en le replongeant dans l'esclavage, nous imprimerions une souillure éternelle au nom de l'humanité.

Revista Contemporanea. — 15 mars — Suite d'une étude importante du Fr. Augustin THEOD. RODRIGUEZ sur les *Rapports de l'activité de l'âme avec les théories physiques*. — Un travail étendu de TH. DE SAN ROMAN sur *l'importance de l'enseignement secondaire*. L'auteur traite la question à un point de vue général et théorique. Il est regrettable qu'il ne nous ait pas fait apprécier par des documents la situation de l'enseignement en Espagne.

Revues Néerlandaises

Gids. — Mars. — M. Straub, en étudiant les *Causes de la myopie*, démontre que celle-ci a des rapports directs avec le surmenage intellectuel de la jeunesse scolaire.

Etudes en classe, études à la maison, obligation de fixer les yeux pendant des heures consécutives sur un livre nuisible à la vue, obligation de surmener les organes cérébraux qui se ressentent évidemment de la trop fréquente et trop incessante tension des organes visuels. On arrive ainsi non seulement à la myopie du regard, mais aussi à celle de l'esprit. Il n'y a rien de plus déplorable, en ce sens, que le système d'éducation pratiqué aujourd'hui dans tous les pays. On accable les élèves, à tous les degrés d'enseignements, de leçons et de matières d'examen. On leur impose tant de connaissance à emmagasiner qu'ils n'ont plus le temps d'apprendre à parler, à écrire. On ne tient plus compte des aptitudes individuelles. Chaque élève reçoit de chaque professeur — et il y en a beaucoup — la dose complète jusqu'à saturation. Nos jeunes générations sont élevées avec cette conviction que l'on n'est bon à rien si l'on n'entend pas sonner dans sa cervelle toutes les cloches de ce carillon que l'on appelle l'instruction publique.

Rien n'est plus vrai, et il faut féliciter l'auteur néerlandais de le dire en termes si nets. Le mal du surmenage est venu on ne sait d'où. Il émane de quelques pédagogues qui ont fait autorité. Et les branches des programmes n'ont fait que se multiplier en s'entrecroisant comme en une forêt. On ne sait déjà plus ou l'on s'arrêtera. Mais il n'y a personne dans les parlements qui proteste avec énergie. On a fait des lois pour interdire aux patrons d'excéder de travail les enfants mineurs dans les fabriques. Quel est le législateur qui a fait voter une mesure légale pour protéger le cerveau de la jeunesse contre l'entassement des leçons si souvent inutiles! — Dans le même numéro quelques *Lettres inédites* de Thorbecke, qui fut un des hommes d'Etat les plus illustres des Pays Bas en ce siècle. Thorbecke écrit à Louis Tieck dont on n'ignore pas la haute valeur intellectuelle. Aussi cette correspondance a-t-elle un intérêt et un charme tout particuliers, en montrant que la politique n'absorba jamais complétement l'attention et les études du ministre néerlandais. Son jugement sur le théâtre de Henri de Kleist (*Käthchen von Heilbronn* et *Der Prinz von Homburg*) accuse un talent de critique qu'on ne lui connaissait pas jusqu'ici.

Revues Polonaises

Ateneum. — Mars. — S. Posner parle du *Progrès moral* d'après les travaux de notre collaborateur et ami G. Ferrero. — W Grabski analyse la *Travail social* dans le village allemand et nous offre des données sur l'évolution prodigieuse des associations Raiffeisen ayant en vue la solidarité économique et morale des participants et de plusieurs autres types d'association tendant au même but.

Biblioteka Warszawska. — Mars. — M. Gawalewicz reconstitue, d'après des documents inconnus, la vie intime du romancier polonais *J.J. Korzeniowski*. — S. Askenàsy fait ressortir le grand mouvement accompli dans le domaine historique français, l'éclosion de talents profonds et nouveaux, l'apparition de monographies historiques de premier ordre, et il en dégage certaines conclusions qui ne manquent pas de justesse, sur les relations de la France avec ses voisins dans le passé.

Przeglad Polski. — Le comte S. Tarnowski donne un compte rendu du premier volume du recueil des discours de l'ancien ministre des finances autrichien *Dunajewski*

(1870-1880) et parle d'une façon élogieuse des tendances morales de l'auteur et de ses conceptions saines de l'organisme polonais. Du même auteur la suite de l'étude sur *Henri Sienkiewicz*. Suite également de l'étude du Dr TWARDOWSKI sur *A. Pawinski*, l'historien polonais, mort récemment.

Revues Russes

Istoritchesky Viestnik. — Mars. — L.-J METCHNIKOV nous offre des souvenirs du séjour de *Bakounine* en Italie, en 1864, empreints d'une certaine hostilité à l'égard du célèbre révolutionnaire et de son entourage disparate. — N. BIELOZERSKY a le commencement d'une intéressante étude sur la princesse *Zenaïda Volkonsky*, l'amie des grands poètes Mickiewicz et Pouschkine et dans le salon de qui se réunissait la fine fleur des lettres russes. — V.-A. TIMIRIAZEV revendique pour *Alexandre Ier* l'honneur d'être un des premiers arbitres qui ait jugé et réconcilié les dissentiments entre les péuples. L'auteur rappelle notamment les détails de la complication survenue entre l'Angleterre et les Etats-Unis en 1822.

Niediela. — Février. – *La philosophie de la conscience russe*, par N.-A. ENGELHARDT. Uune étude sur le poète *Nadson*, mort très jeune en 1886, et qui, grâce à son talent remarquable et surtout à ses idées larges et généreuses, a été l'idole de la jeunesse et des femmes russes.

Rousskaïa Bogatstvo. — Février. — Une étude richement documentée sur le *duel en Russie*, par l'éminent romancier KOROLENKO. L'auteur constate que le duel n'est pas, à vrai dire, dans le tempérament russe et qu'en tout cas, il est rigoureusement poursuivi par la loi. Les graves conséquences que présente au point de vue juridique le fait même d'un duel pour les combattants et les témoins ont rendu cette institution moins fréquente, mais aussi plus âpre en Russie. Elle a coûté en tout cas à la Russie la mort de ses deux plus grands poètes : Pouschkine et Lermontov. Chose étonnante, l'amour du duel semble renaître en Russie de ses cendres, car Korolenko nous en cite une quantité d'exemples, relevant du vaudeville souvent et finissant presque toujours d'une façon plus ou moins tragique.

Rousskaïa Mysl. — Février. — Comme toujours une abondance de romans originaux et traduits. — U. MANSKY initie le public russe à l'organisation de nos caisses et cantines scolaires. — V.-J. NEMIKOVITSCH DANTCHENKO raconte son séjour dans la république de San Marino.

Sievierny Viestnik. — Mars. — J. KANTOROWITCH rappelle les curieux procès intentés aux animaux au moyen-âge. On en retrouve encore des traces de nos jours. Les animaux y figurent ordinairement comme des complices de l'homme, les porcs répondent cependant souvent des crimes commis en dehors de l'homme.

Le contenu et la terminologie des protocoles judiciaires indiquent clairement qu'on considérait les animaux comme des sujets criminels... ayant la volonté criminelle et punis pour leurs actes conscients. . Au XIIIe siècle on parle couramment en France de « faire justice des bêtes » ou de les « mettre à mort en manière de justice »... Les animaux sont punis pour la cruauté et férocité commises... Comme mesure préventive, les animaux étaient emprisonnés. On les interrogeait, on les soumettait à la torture, on leur donnait des défenseurs et on les faisait bénéficier de toutes les formes de la procédure.

Viestnik Jevropy. — Mars. — S. L. MARKOV a des pages intéressantes sur la *Grèce moderne* et ses trésors artistiques — E. J. LICHATCHEV raconte l'origine des *lycées féminins* russes de 1857-1859. — Le

prince Drouztki-Sokolnitzky présente l'état déplorable dans lequel se trouve *l'agriculture et les agriculteurs russes*.

REVUE DES LIVRES

Napoléon et sa famille, par Frédéric Masson (J. Ollendorf, 1897).

La famille de Napoléon nous est connue, ou, du moins, le croyons-nous de bonne foi Mais pour nous, ses frères sont des rois, d'Espagne ou de Hollande, ses sœurs des princesses et tout ce monde nous apparait dans une fantasmagorie de dorures, de broderies et de robes de cour. Ce ne sont point ces gens-là que nous dépeint M. Frédéric Masson, ou du moins c'est à un autre moment de leur existence qu'il les saisit. Ce volume, venant après tant d'autres consacrés par M. Frédéric Masson à la littérature napoléenne, prend la famille Bonaparte à ses origines, dans l'humble maison corse où grouillaient tous les enfants, les douze enfants de Charles Bonaparte et de Lœtitia Ramolini.

Ce qui apparait tout de suite, dès les premières pages c'est la mise en marche de cette famille à la conquête de la France. Il s'y déploie une stratégie merveilleusement continue. Tous ne partent point ensemble. Joseph, l'aîné, le madré de la bande, vient s'installer à Marseille et s'y marie. Napoléon, ou plutôt *Napolione*, comme on dit encore, a poussé jusqu'à Paris et est descendu dans un hôtel qu'habitent ses compatriotes. Les premiers jalons sont posés. Lucien vient rejoindre Napoléon à Paris, pendant que Mme Lœtitia et ses filles s'établissent à Antibes. Elles n'osent point encore quitter l'immédiate proximité de la Corse, s'aventurer dans cette France continentale qu'elles ne connaissent point et qui ne laisse pas que de leur faire un peu peur.

A partir de ce moment, c'est Napoléon qui fait vivre tout le monde. Il sollicite avec un infatigable acharnement. Joseph a été radié de la liste des Commissaires des guerres; il le fait nommer consul. Lucien voudrait bien une place qui lui permit de vivre sans trop se compromettre: Napoléon en fait le secrétaire de Fréron, nommé proconsul pour enrayer dans le midi la réaction royaliste, puis il obtient pour lui une place de commissaire des guerres. De Louis, il fait un capitraine au 4e d'artillerie. Il met Jérôme en pension à Paris, pour y apprendre « le latin, les mathématiques, le dessin, la musique, etc... le tout aux frais du grand frère. »

Les sœurs ne sont pas oubliées. On les dote, on les marie; Paulette épouse le général Leclerc, après après avoir été fiancée à Fréron et lui avoir écrit des lettres extrêmement volcaniques; Elisa épouse Bacciochi, Caroline qui doit épouser d'abord Moreau, finit par être donnée à Murat. La famille est casée: le *clan* a triomphé. Et ces filles que l'on dote richement, on n'avait pas trouvé le moyen de les faire instruire.

Quand Leclerc a épousé Paulette, comme il a reconnu l'ignorance entière où elle est des notions les plus élémentaires, il la met en pension à Paris chez Mme Campan. Sans doute, elle n'est point en classe avec les petites, mais, comme elles, elle apprend des leçons et fait des devoirs. « La citoyenne Leclerc, écrit Mme Campan à Joseph, le 1er pluviôse an VII (20 janvier 1799), est entrée chez moi, il y a six mois. Ses progrès en tout sont étonnants et elle ne savait ni lire ni écrire. »

Avec le chef de la famille, tout ce monde-là va grandir encore. M. Frédéric Masson nous promet, sur cette ascension, deux nouveaux volumes, l'un qui ira de 1802 à 1808 et le second de 1808 à 1821. Souhaitons qu'ils offrent tous deux un aussi vif intérêt et la même valeur historique que le premier.

Le roi de Rome, par Henri Welschinger (Plon et Nourrit, 1897).

Le roi de Rome est une des figures sur lesquelles la pitié populaire s'exerce le plus volontiers. Devant ce jeune homme, promis dès le berceau à un si merveilleux avenir et mourant à vingt et un ans, dans une sorte de captivité, sous les yeux indifférents de son grand-père et de sa mère devenue la comtesse Neipperg, le sentiment politique s'efface jusqu'à disparaître. Cette courte existence n'avait jamais, jusqu'à présent, rencontré d'historien. Elle n'avait, en quelque sorte, qu'un caractère anecdotique et les incidents qui l'avaient marquée étaient éparpillés un peu partout, dans les mémoires du temps et les correspondances particulières. M. Henri Welschinger, à qui nous devions déjà une belle *Histoire du maréchal Ney* et *Le duc d'Enghien*, a entrepris la tâche difficile de reconstituer, en un tout homogène, toutes les circonstances et les particularités de cette vie si prématurément terminée. Il a, pour cela, puisé aux meilleurs sources ; les Archives des affaires étrangères et la correspondance de Marie Louise, lui ont fourni des documents précieux et ignorés du public.

Une histoire exacte et impartiale de Napoléon II ne saurait être écrite sans qu'à chaque page la conduite de Marie-Louise y soit sévèrement jugée : en effet, aussitôt après les Cent Jours, Marie-Louise, devenue duchesse de Parme, abandonne son fils à Schœnburn, sans plus s'en soucier, et l'enfant grandit, isolé et taciturne, privé des caresses de son père exilé et de sa mère qui le reniait.

Un jour, un officier supérieur autrichien, dans une conversation avec ses gouverneurs, nomma trois grands capitaines étrangers et dit qu'il n'en connaissait pas de plus illustres. « — J'en connais un quatrième que vous n'avez pas nommé, interrompit brusquement l'enfant. — Lequel, monseigneur ? dit l'officier étonné. — Mon père ! » dit en rougissant le jeune prince ; et il s'enfuit.

La nouvelle de la mort du prisonnier de Sainte-Hélène causa à son fils une douleur immense. Marie-Louise prit cet évènement avec plus de philosophie ; car, dans une lettre écrite à ce moment, elle ne se plaint que de la chaleur et des cousins : « J'en ai été tellement piquée dans la figure, dit-elle, que j'ai l'air d'un monstre et que je suis contente de ne pas devoir me montrer. Je ferai sous peu un voyage à cheval dans la montagne pour voir les parties du duché qui me sont encore inconnues... »

La mort du duc de Reichstadt est fort tragiquement contée. Pourtant, M. Henri Welschinger a négligé d'indiquer un détail qui a bien son importance.

Vers trois heures et demie du matin, le jeune prince ressentit une douleur violente à la poitrine. Il se dressa sur son chevet et cria : « Je succombe !... Ma mère ! Au secours ! Ma mère !... » Cinq heures sonnèrent. Quelques minutes après, il était mort...

Or, les dernières paroles du moribond furent prononcées en allemand : « *Ich gehe unter ! Mutter ! Mutter !* »

C'était le 22 juillet 1832, onze ans, jour pour jour après que le pauvre roi sans royaume avait appris la mort de son père.

Les Erreurs judiciaires et leurs causes, par Maurice Lailler et Henri Vonoven (A. Pedone, 1897).

Il est sans exemple que, dans une affaire un peu obscure où le défenseur invoque la possibilité d'une erreur judiciaire, le ministère public ne réponde pas : « Les erreurs judiciaires sont une légende ! La justice ne se trompe pas ! » A cette complaisante affirmation, le livre de MM. Maurice Lailler et Henri Vernoven vient donner un démenti catégorique. Ils ont réussi à grouper, non pas, hélas ! toutes les condamnations imméritées, mais celles dont l'injustice a été irréfutablement démontrée et reconnue par les magistrats eux-mêmes. Depuis l'affaire Bellanger, qui remonte à 1599, jusqu'à l'affaire Naudin, qui date de 1895, défile la longue

théorie des victimes de l'ignorance ou de la partialité. Et l'on ne peut s'empêcher de frémir en constatant avec quelle légèreté les premières condamnations avaient été prononcées.

Certes, la responsabilité n'en incombe pas entièrement aux magistrats ou aux jurés qui les prononcent. Les témoins, les experts et cette épouvantable chose anonyme qu'on appelle la clameur publique, sont le plus souvent les causes déterminantes des erreurs. Mais ces éléments ne produiraient point d'aussi terribles effets, sans la propension en quelque sorte professionnelle qui porte trop de magistrats à voir des coupables dans tous les accusés.

Le remède au mal, direz-vous? Peut-être n'en existe-t-il pas de radical; mais il est certain que le secret de l'instruction permet nombre d'erreurs qui, sans lui, seraient impossibles. Il y a un an à peine, M. Cruppi, avocat général à la Cour de cassation, écrivait: « Il faut faire disparaître de nos codes cette pratique surannée, aussi dangereuse pour le juge que pour l'accusé; cette pratique qui compromet les gouvernements sans servir la société et qui, suivant l'impression du jurisconsulte Stephen, « empoisonne la justice à sa source ».

La viriculture, par G. de Molinari (Guillaumin et Cie).

On se préoccupe vivement du ralentissement du mouvement de la natalité en France. Les terrifiés et affolés s'adressent au gouvernement pour faire non seulement augmenter le nombre des mariages mais aussi celui des naissances! Des projets, les uns plus insensés que les autres, surgissent tous les jours n'apportant en leur faveur que beaucoup de bonne volonté et des noms plus ou moins glorieux de leurs auteurs. Nous avons déjà relaté dans la *Revue* les moyens les plus baroques accueillis avec ferveur par nos sociologues les plus en vue, M. Molinari croit à son tour au danger de la dépopulation, mais il trouve que pour le conjurer il faut avant tout renoncer aux remèdes fiscaux et n'avoir recours qu'à la *viriculture*. En partant de ce point de vue que les questions relatives à la population sont devenues assez *nombreuses* et assez *importantes* « pour déterminer leur séparation d'avec l'ensemble des questions économiques » il propose la création d'une science spéciale. Elle empruntera les données à la fois aux sciences morales (l'économie politique) et aux sciences naturelles (la biologie) et portera le nom de « viriculture. » Elle aura pour but de remédier aux causes de perturbation, d'affaiblissement et de corruption de l'espèce humaine et par conséquent traitera entre autres: les moyens d'équilibrer la reproduction avec son débouché; l'amélioration de la race, de même que la diminution de la prostitution.

Nous ne voyons pas précisément l'utilité de faire ériger la « viriculture » qui, quoi qu'on en dise, ne sera qu'un chapitre de la sociologie, à la hauteur d'une science spéciale. N'en avons-nous pas déjà trop de ces sciences, dont les noms disparates commencent à dérouter les travailleurs? Qu'importe du reste l'étiquette si la boisson est excellente? Or, le livre de M. Molinari contient des pages intéressantes sur les erreurs des adhérents du salut par le gouvernement et sur la prostitution dans ses rapports avec la question de la population, et mérite, rien qu'à ce titre, d'être lu et médité.

Hypnotisme-Religion, par le Dr F. Regnault, préface de Camille Saint-Saens (Reinwald).

Ce serait le cas de dire que le trop grand nombre d'arbres empêchent de voir la forêt. A travers la curieuse agglomération des faits relevant de tous les domaines du mystérieux il est difficile d'apercevoir l'idée directrice de l'auteur. Quel est le rapport exact de l'hypnotisme et de la religion? Qu'est-ce qui les unit, les sépare ou permet de les réduire au même courant de nos aspirations intimes? Mais si l'ouvrage pèche par le manque de synthèse, il compense largement

ce défaut par la richesse des données concrètes que nous apporte chacun de ses chapitres. La sorcellerie, la possession démoniaque, les prophéties, la thérapeutique hypnotique, les miracles contemporains, les rêves curatifs, les fluides magnétiques, la lévitation et les visions s'y trouvent commentés à l'appui de nombreux faits qui facilitent leur compréhension. L'auteur relate impartialement les faits racontés et sait sauvegarder sa dignité de savant, en ne se rangeant pas à la légère aux opinions et aux théories bâties sur l'eau courante et en s'abstenant de hausser les épaules devant les phénomènes qu'il nous faudra peut-être faire rentrer dans la science de demain.

La *Nature et la Vie* (Régénération de l'homme par le végétal), par G. VIAUD (Ch. Mendel.)

L'auteur nous y offre un aperçu enthousiaste de la doctrine végétarienne. Il ne se borne pas à s'extasier devant les vertus des légumes, mais fait partager son extase à tous les noms glorieux de l'humanité. Car tous étaient, d'après M. Viaud, des adversaires résolus de la ***nécrophagie*** (l'usage de la viande), comme tous aimaient la nature, les fleurs et la verdure. Donc, vivent les plantes, qui rendent l'humanité bonne et heureuse! Sur 1200 millions d'hommes, 500 millions de bouddhistes sont végétariens par leur religion, environ 100 millions de mahométans le sont par habitude, et parmi les 400 millions de chrétiens, un grand nombre le sont de fait. L'auteur voudrait y convertir ceux qui restent encore des ***nécrophages***, et qui par cela même forment la partie la moins sympathique de l'humanité : les névrosés, les anémiques, les morphinomanes et les alcooliques. Comme remède il ne leur laisse d'autre choix que le recours à la nature au double point de vue physique et intellectuel : le régime végétarien d'une part et la littérature des champs de l'autre. Il faut éviter la viande et chanter les beautés de la nature. Heureux ceux qui peuvent impunément pratiquer ces deux vertus de M. Viaud!

LE LIVRE DU MOIS

L'Extrême-Nord. (*Le journal de voyage du Dr Nansen*) (1).

Depuis le jour où, sur son navire le *Fram*, Fridtjof Nansen partit pour essayer de parvenir au Pôle Nord, la curiosité publique n'a jamais cessé de s'intéresser au courageux explorateur. Aussi, dès que la nouvelle de son heureux retour fut connue, attendit-on avec la plus vive impatience le récit de cet extraodinaire voyage. Les éditeurs anglais, flairant une bonne aubaine, luttèrent à coups de bank-notes pour la possession du précieux manuscrit. On offrit à Fridtjof Nansen 5.000 livres sterling; un autre éditeur poussa jusqu'à 7 000. Enfin, la maison Archibald Constable et Cie de Whitehall Gardens, Westminster, l'emporta au prix de 10.000 livres sterling (250.000 francs). Et voici qu'enfin paraît l'ouvrage, sous ce titre : « L'Extrême-Nord (*Farthest North*), journal du voyage d'exploration du navire le *Fram*, 1893-1896, et d'un voyage de quinze mois en traineau, par le Dr Nansen et le lieutenant Johansen, avec un appendice par Otto Svendrup, capitaine du ***Fram.*** » Aussitôt mis en vente, les exemplaires s'enlèvent avec une rapidité incroyable. Le livre, qui n'a paru que depuis quelques jours, en est déjà à sa troisième édition et la première avait été tirée à 40.000. Examinons donc ce volume : c'est, à tous les titres, le volume du mois.

Dans une très curieuse introduction, Fridtjof Nansen déclare tout d'abord que les explorations septentrionales ont toujours exercé sur les hommes une inexplicable fascination et il cherche à en découvrir et à en analyser les causes. Est-ce la soif de science qui tourmente l'humanité? Est-ce le désir de se montrer supérieur, soit en chance,

(1) *In the Farthest North*, by FRIDTJOF NANSEN (Archibald Constable — Londres), 2 volumes avec photographies.

soit en endurance, aux innombrables héros qui ont péri dans les voyages antérieurs? Ne serait-ce pas plutôt l'intérêt admiratif qu'excitent tous ceux qui entreprennent, armés de leur seule énergie, une lutte disproportionnée avec les forces naturelles? Nansen déclare qu'aucun de ces motifs n'a exercé sur lui de pouvoir déterminant. La question même de savoir s'il parviendrait ou non jusqu'au Pôle ne le passionnait que dans des limites assez restreintes. Avant même que la construction du *Fram* ne fût commencée, il l'affirmait hautement. « Nous n'allons point, disait-il, rechercher le point mathématique qui forme l'extrémité nord de l'axe de la terre, car cela n'a qu'une importance relative. Notre but est de parcourir et d'examiner la grande région inconnue qui entoure le Pôle et ces recherches auront une valeur égale, soit que l'expédition passe au Pôle lui-même ou à quelque distance. »

On a donné déjà sur la construction et l'aménagement du *Fram*, des détails assez circonstanciés. Le premier volume de l'ouvrage de Nansen a pour objet la *dérive* de trois années qui emporta le navire dans le voisinage du Pôle; et, dès le début, le hardi explorateur nous présente une constatation qui n'est pas sans intérêt : celle de la facilité avec laquelle ceux qui voyagent dans les pays arctiques reviennent à l'état de primitive nature. Dans ces solitudes désolées, l'homme abandonne toutes ses habitudes de civilisé avec autant d'aisance qu'il renonce, par exemple, à l'usage du savon. Il éprouve même, à cette métamorphose, une étrange sensation de joie.

Dans un volume antérieur, *La Première traversée du Groenland*, le Dr Nansen avait étudié de très près les phases de cette transformation. Il avait analysé les causes qui avaient fait de lui, un savant et homme distingué, un pur sauvage, ne lisant pas, ne faisant pas cuire ses aliments, mais se donnant tout entier à la joie de manger, et quelles victuailles!

« Plus la chair était grasse, dit-il, plus nous étions heureux! Svendrup me demanda un jour si je croyais que notre graisse pour les bottes pourrait lui faire du mal! »

Le régal par excellence, c'était la graisse crue, coupée à même le corps du phoque ou du morse. « La graisse de baleine est également bonne crue et cuite. » Peut-être, cependant, préférait-il encore des gâteaux de sang frits dans cette graisse. Pour un peu les voyageurs auraient dévoré crues les entrailles des oiseaux qu'ils tuaient!

Le *Fram*, qui portait vers les régions polaires inconnues le Dr Nansen et ses compagnons, avait été construit sur les indications précises du savant lui-même. On s'était efforcé de lui donner la forme nécessaire pour qu'il pût échapper à l'étreinte des glaces. Tout y était aussi arrondi que possible, afin que la glace n'eût point de prise. Les poutres de la membrure, en chêne d'Italie soigneusement choisi, avaient environ vingt et un pouces de large et l'espace qui les séparait était rempli avec de la résine et de la sciure de bois. De plus, pour résister à la pression extérieure, on avait fortement étançonné la membrure. Dans son ensemble, le navire ressemblait à une moitié de noix de coco. Quant à l'équipage, il se composait de douze hommes sous le commandement du capitaine Svendrup, qui avait déjà accompagné Nansen dans sa traversée du Groënland. Ces douze hommes étaient tous des Scandinaves; huit d'entre eux étaient mariés, et leurs familles réunies donnaient un total de vingt-deux enfants.

On partit le 25 juin 1893. Le 10 septembre, on atteignait le cap Chelyuskin, le point le plus septentrional du vieux continent. Tout de suite, on est en contact avec les glaces agglomérées, dont le Dr Nansen nous donne cette remarquable description.

« La glace se presse et s'amoncelle autour de nous avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Elle s'empile en hautes murailles : on dirait qu'elle s'efforce de broyer le *Fram*... Vous entendez d'abord un bruit sourd comme le grondement d'un tremblement de terre, mais beaucoup plus violent; puis le

bruit se multiplie et paraît se rapprocher sans cesse. Le silencieux monde de la glace le répercute en fracas de tonnerre. Ce sont les géants de la nature qui s'éveillent pour la bataille. La glace craque de chaque côté de vous et commence à s'amonceler; et, tout-à-coup, vous vous trouvez au milieu du combat. Autour de vous, ce ne sont que hurlements. Vous sentez que la glace tremble et vous l'entendez rugir sous vos pieds. La paix n'est plus nulle part. Dans la demi obscurité, vous voyez les blocs s'entasser en montagnes, de plus en plus près de vous, des tranches de glace de douze et quinze pieds d'épaisseur grimpent les unes sur les autres, comme si elles ne pesaient pas plus que des plumes. Elles sont maintenant à vous toucher et vous bondissez pour sauver votre vie. Mais, en face de vous, la glace se fend, un golfe vous apparait et l'eau reprend son cours. Vous tournerez dans une autre direction et, à travers la nuit, vous apercevez une nouvelle muraille de blocs de glace mouvants qui vient à vous; tout autour de vous, ce ne sont que grondements et rugissements, comme ferait une monstrueuse chute d'eau, avec des explosions semblables à des salves d'artillerie. Cela rapproche encore... Mais bientôt la masse se désagrège, le bruit diminue et finit par se perdre graduellement dans l'éloignement. »

Le *Fram* étant serré dans les glaces, il n'y avait pas autre chose à faire que de laisser dériver au courant. C'est ce que firent nos voyageurs. Cette dérive dura trois ans. Enfin, le 13 août 1896, ils retrouvèrent la mer libre et bientôt après, ils regagnaient la Norvège sans avoir perdu un seul de leurs hommes, sans même avoir éprouvé d'avaries graves au cours de leur aventureuse expédition. Ce courant, au dire du Dr Nansen, parcourait à peu près deux milles par vingt-quatre heures. C'est dire que le mouvement était tout-à-fait imperceptible et que les heures semblaient longues à bord du *Fram*.

Le premier volume de *l'Extrême Nord* est consacré tout entier à cette partie du voyage. Aussi n'est-il pas exempt d'une certaine monotonie. Les jours se suivent et, contrairement au proverbe, se ressemblent tous. Malgré cela l'intérêt présenté ne laisse pas que d'être considérable, car toutes les opinions de Nansen s'y trouvent confirmées. C'est d'abord l'existence du courant et le succès de la méthode de dérivation. Car, saisis par les glaces au nord de la Sibérie, ils ressortaient trois ans plus tard par le Spitzberg. C'est ensuite le plan de construction du *Fram*, qui a rempli largement toutes les espérances que son inventeur avait fondées sur lui.

Mais, si l'intérêt de la narration est assez secondaire dans la première partie de l'ouvrage, il n'en est pas de même de la seconde. Cette seconde partie nous raconte l'expédition en traineau effectuée par le Dr Nansen et le lieutenant Johansen dans la dernière année du voyage. Il s'agissait d'essayer d'atteindre le Pôle Nord. Les deux audacieux explorateurs quittèrent le *Fram* le 13 mars 1895. Ils emmenaient vingt-huit chiens, trois traîneaux et deux *cayaks* ou bateaux esquimaux. Les traîneaux attelés de chiens s'efforçaient continuellement de gagner au nord; mais la route était perpétuellement barrée par d'infranchissables murailles de glace, qu'il fallait contourner, si bien qu'on ne faisait guère plus de sept à huit milles par jour. Ou bien, on rencontrait d'énormes crevasses pleines d'eau qu'on ne pouvait songer à traverser. Les chiens se fatiguaient de plus en plus; et la glace était sans cesse plus irrégulière, mêlant ses ondulations comme les mailles d'un filet.

Les voyageurs voulaient aller droit au nord pendant cinquante jours; mais, à leur profond désespoir, ils s'aperçurent bien vite que la glace qui les portait dérivait vers le sud à peu près d'autant qu'ils gagnaient sur elle vers le nord. Il fallut tuer les chiens les uns après les autres Enfin, le 6 avril, tous deux comprirent qu'il était inutile de persévérer dans ce labeur irréalisable. Le lundi 9 avril, par 86° 13' 6" de latitude Nord et 95° de longitude Est, ils revinrent en arrière, ayant atteint le point le plus septentrional qu'on eût jamais approché avant eux. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Quatre cent cinquante milles les séparaient encore de la terre la plus

proche. Il leur fallut, pour les franchir, du 8 avril à la première semaine d'août. Enfin, ils purent atteindre la plus septentrionale des îles qui se trouvent au nord de la Terre de François-Joseph. Tous leurs chiens étaient morts. Ils installèrent alors leurs quartiers d'hiver.

Au cours de leur voyage, ils eurent à combattre à plusieurs reprises des ours blancs. Nansen abattit d'un coup de fusil un de ces énormes animaux qui avait déjà renversé Johansen. Parfois, il les entendaient, grognant et soufflant autour de leur hutte. Un jour, ils tuèrent une femelle qui avait fait irruption dans leur magasin et avait mangé de la graisse de baleine. Ils la dépouillèrent et laissèrent le corps dehors pour la nuit. Le lendemain matin, ils aperçurent les deux oursons en train de déjeuner des entrailles de leur mère, encore toutes pleines de la graisse volée. Mais bientôt arriva un autre ours gigantesque, qui commença par broyer le crâne aux deux oursons pour n'être pas dérangé, et qui se mit ensuite à achever leur repas. Une balle de Nansen vengea ces deux innocentes victimes.

Pendant leur long hivernage, les deux reclus ne possédaient, en fait de livres propres à charmer leurs loisirs, qu'un almanach maritime et une table de logarithmes. La fumée de la graisse qu'ils brûlaient les avaient rendus noirs comme des ramoneurs. Ils supportèrent moins leurs privations avec vaillance. Chose singulière, malgré leur isolement et l'ennui qui les accablait, jamais ils ne se querellèrent. Mais la saleté à laquelle ils étaient condamnés leur était très pénible. Ils ne pouvaient se laver les mains qu'en les trempant dans du sang d'ours encore chaud et en les frottant ensuite avec de la mousse. Quand le sang d'ours leur faisait défaut ils râclaient leurs mains avec un couteau. Quant au blanchissage, il était peut-être plus primitif encore. Ils faisaient bouillir leurs chemises dans un pot pendant des heures et les râclaient ensuite avec leur couteau pour en enlever la graisse dont elles étaient imprégnées. Leur seul passe-temps était le sommeil. Ils dormaient vingt heures sur vingt-quatre, ce qui prouve que l'homme pourrait acquérir le talent d'hivernage des animaux polaires. Aussi, à la fin de leur séjour, Nansen avait augmenté de vingt-deux livres, et, Johansen de seize.

Ils demeurèrent dans leur hutte, d'août 1895 au milieu de l'été de 1896; à ce moment, ils rencontrèrent l'expédition Jackson-Harmsworth qui, chose singulière, avait elle-même hiverné à moins de cent milles de leur résidence. Quelques jours après, ils avaient regagné l'Europe.

En somme, on peut préciser ainsi les résultats obtenus par le Dr Nansen :

Bien qu'il n'ait pas atteint le Pôle, il est allé 200 milles plus au Nord qu'aucun de ses devanciers. Il a démontré ensuite l'existence du courant qui prend les glaces à l'extrémité orientale de la Sibérie et les fait passer au nord de l'Asie et de l'Europe avant de les amener au Groënland. Enfin, il a détruit une erreur des savants, qui croyaient les eaux des mers arctiques très froides et très peu profondes. Ses sondages lui ont révélé des fonds de deux mille brasses, avec une température très supérieure à celle qu'on avait imaginée.

Tribune de la *Revue des Revues*

Les spécialistes du surnaturel!

Si la lettre curieuse de M. le curé J.-B. Bigou a mis du temps pour parvenir jusqu'à nos lecteurs, la faute en est à l'auteur lui-même. Notre honorable contradicteur a cru utile de nous l'adresser par la voie de la *Revue Mensuelle* religieuse et scientifique et de lui don-

ner l'étendue d'une petite brochure. Il y a des gens qui ont la prétention de briser des forteresses en y jetant quelques cailloux comme il y en a d'autres qui ont besoin des machines à vapeur pour faire chauffer un petit verre d'eau. Pourquoi fallait-il à M. Bigou l'appui de l'Apocalypse, de Saint Thomas, de Crookes et d'Aksakoff pour prouver mon ignorance évidente du « surnaturel »? Ce qui nous console, cependant, c'est que M. le curé Bigou qui prétend connaître le surnaturel, en sait juste autant que moi, qui fais profession d'ignorer ses mystères. Quoi qu'il en soit, nous donnons ci-dessous les *parties saillantes* du travail de M. Bigou permettant d'apprécier à leur juste valeur le crime de nos doutes et la vertu de ses dogmes. Nous le faisons d'autant plus volontiers que les passages cités plus loin reflètent un état d'âme digne d'intérêt. Car, à en juger d'après la riche correspondance dont nous honorent les partisans du « surnaturel » *moderne*, M. le curé Bigou n'est point isolé dans ses croyances « psychiques ». Son raisonnement infaillible, d'où l'ordre et la clarté semblent bannis, sa foi facile et généreuse qui embrasse jusqu'aux choses les plus équivoques, il les partage avec tous les éminents membres de la Société des sciences psychiques, y compris M. le chanoine Brettes, l'éloquent « avocat du diable » dans les miracles de Tilly.

Ceci dit, cédons la place à M. Bigou.

A MONSIEUR JEAN FINOT
Directeur de la *Revue des Revues*.

Lettre ouverte sur la possibilité du Surnaturel.

Monsieur.

Vous disiez un jour dans la *Correspondance* de votre recueil : « La *Revue* accueille avec plaisir toute réfutation des théories ou idées émises dans ses colonnes. »

Je crois bien que vous avez été très sincère dans votre affirmation, et cependant je me défie un peu de sa mise en pratique; car on a toujours un faible pour ses idées propres et pour celles des autres qu'on a adoptées : et, par le fait même, on est très porté à trouver toute sorte de défauts à ce qui les contrarie. Voilà pourquoi, désirant m'entretenir un peu avec vous sur la « possibilité du surnaturel », j'ai cru plus prudent de vous écrire par l'intermédiaire de la *Revue mensuelle*, amie du surnaturel, que de m'adresser directement à la *Revue des Revues*, qui lui est hostile.

Depuis quelques mois, vous vous occupez beaucoup des phénomènes surnaturels, mais vous le faites toujours en homme qui regarde le surnaturel comme impossible.

Ainsi, le 1er mars, vous avez publié et signé un article très intéressant sur « Schlatter, l'homme aux miracles » ; mais vous n'avez pas manqué d'y montrer plusieurs fois votre incrédulité pour toute sorte de miracles.

Le 1er et le 15 avril, nouveaux articles de vous, intitulés: « La photographie transcendantale (Les esprits graves et les esprits trompeurs) », mais aussi, nouvelle affirmation de votre scepticisme. Vous dites, en effet (p. 138): « Tout en appartenant au camp des *incrédules*, pour la simple raison que je n'ai pu obtenir personnellement, ni à l'aide d'un médium quelconque, qu'une partie insignifiante des phénomènes signalés plus haut... »

Dans le numéro du 15 avril, vous vous occupez encore des « Guérisons par la prière », toujours en vous montrant sceptique à leur égard ; et à cette occasion, vous parlez de « la voyante de la rue de Paradis, Mlle Couédon, l'ange Gabriel, qui a fait tourner la tête à une ville comme Paris » Mais c'est toujours en déplorant la crédulité générale de notre temps. Vous écrivez, en effet : « Un paroxysme de foi ardente et demesurée est descendu sur terre et fait des victimes dans tous les mondes... Ce malaise de foi est général. L'humanité, sans distinction de race, de religion et de classes sociales devient sa proie. Après l'Amérique, l'Angleterre et la France, ajoutons aux exemples de la vie slave que j'ai étudiés ici même dans une série d'articles sur les saints et les possédés, le fait si curieux d'une guérison par la prière qui remplit de ses échos le vaste empire russe. »

Vous venez encore de publier, le 1er et le 15 juin, les « Aventures extraordinaires d'un magicien », et vous les faites précéder de ces réflexions : « Jamais la *magie noire*, science des effets obtenus et restant à obtenir par l'intervention des esprits surnaturels, ne brilla avec autant d'éclat que de nos jours... Le récit de ces aventures est un morceau d'autobiographie la plus folle et la plus invraisemblable que nous ayons jamais lue. M. Stead, qui a

entrepris la tâche de le présenter au public, ne voulant pas se porter garant de ce qui suit, nous répond cependant du sérieux de l'homme et de ses facutés mentales intactes. On en avait franchement grand besoin. »

Eh bien, Monsieur, au risque de vous faire douter de ma propre raison, laissez-moi vous dire qu'après avoir lu l'autobiographie très intéressante de M. Tautriadelta, au lieu d'y voir comme vous un pendant des contes d'Hoffmann, je trouve tout cela très vraisemblable : tellement vraisemblable que je le crois réel, sans avoir la moindre garantie extrinsèque de la véracité de l'auteur.

L'auteur analyse les faits miraculeux que raconte Tautriadelta (*Revue des Revues* 1er et 15 juin 1896). En se basant sur l'Apocalypse et Saint-Thomas, il conclut à leur véracité. Il cite notamment le passage emprunté à Saint-Thomas (*Somme théologique*, 1re partie, question 114) qui nous apprend que tous les changements corporels peuvent être accomplis par l'opération des démons et il continue :

« Car s'il n'est pas possible de changer un oiseau en singe ou un poisson en lynx, il est possible d'obtenir un poulet avec un œuf, une plante avec sa graine ou une portion de sa substance, et un serpent avec un crapaud, tout cela est possible à la rigueur...

D'autre part, si le démon ne peut pas *produire sans germe*, il lui est très facile de tuer n'importe quoi, de faire maigrir subitement un homme, et même de lui donner toutes les apparences d'une femme ; car la nature elle-même semble produire quelquefois de *faux sexes*...

(Les autres miracles sont expliqués par cette raison bien convaincante que le diable est bien assez fort pour les réaliser.)

« C'est ainsi, nous dit M. Bigou que la théologie catholique a expliqué de nombreux siècles à l'avance des phénomènes qui paraissent étranges et invraisemblables ».

(Suit l'histoire du surnaturel à travers les âges et l'auteur conclut :)

Il est vrai que sous bien des rapports, vous savez montrer une grande largeur d'esprit... mais si vous êtes assez disposé à admettre la possibilité ou la réalité des faits, il en est tout autrement au sujet de leur caractère surnaturel.

Vous dites, dans le no du 15 avril, page 111 : « Qui sait ce que nous réserve le lendemain de la science spirite? Il est probable qu'il dissipera ses illusions, mais il se pourra aussi que de ses expériences et théories nébuleuses se dégage *une force insoupçonnée ou une science nouvelle.* »

Eh! bien, je crois pouvoir vous assurer, nous dit M. Bigou, que le spiritisme ne révélera jamais ni force ni science qui soit nouvelle en soi. Le seul effet qu'il aura, avec l'extension extraordinaire qu'il prend de plus en plus, ce sera de faire connaître aux savants ce que les ignorants de tous les pays de l'univers savent depuis des milliers d'années, depuis dix ou douze mille ans ; c'est-à-dire l'existence et l'action terrestre des démons.

« Mais enfin, me direz-vous peut-être, vous êtes très affirmatif sur la réalité du surnaturel, et cependant vous ne donnez pas de preuves de votre thèse. »

Je vous répondrai tout d'abord que, quand même il en serait ainsi, je n'aurais en cela que le tort de vous imiter, car je ne vous vois jamais donner la moindre raison pour appuyer vos négations du miracle et du surnaturel. Mais, en réalité, je vous ai déjà fourni une excellente preuve en faveur de ma proposition : c'est le consentement unanime des peuples, motivé, non pas par de simples idées théoriques, mais par une expérience universelle des faits magiques et surnaturels, que vous regardez à peu près comme impossibles. Contre cette affirmation expérimentale de tous les peuples de l'univers il n'y a que les négations gratuites et les ricanements d'une poignée de soi-disant philosophes, dont l'autorité est absolument nulle sur cette question. Et, cependant, si vous et la plupart des savants de notre siècle, vous niez *a priori* la possibilité du surnaturel, vous ne le faites que parce que telle est la mode, et parce que vous êtes les échos inconscients et irréfléchis d'hommes de lettres, qui n'avaient pas même, en général, le mérite d'être sérieux.....

Cependant, je m'aperçois que je dépasse mon but, en entreprenant de vous faire voir que l'agent du spiritisme n'est rien autre chose que le mauvais esprit, c'est-à-dire le démon, et par conséquent l'être le plus anciennement connu qu'il y ait au monde.

La seule chose que je voulais vous démontrer *cette fois-ci*, c'est qu'il faut admettre la réalité *d'esprits plus ou moins intelligents et puissants*, en de

hors de l'homme proprement dit, ou de l'homme *naturel*.....

Je vous demande mille fois pardon pour ma liberté et mon indiscrétion excessives, et je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

J.-B. Bigou,
Curé de Sonnac (Aude).

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Le concert des grandes puissances continue à dégager sa cacophonie déchirante et navrante. La diplomatie, qui n'a jamais joui d'une odeur de sainteté auprès des peuples, n'a peut-être aussi jamais été en un désaccord aussi complet avec l'honnêteté et le bon sens qu'elle l'est de nos jours. Après avoir constaté que le Sultan n'était qu'un grand assassin, après l'avoir flétri par la plume de ses représentants les plus autorisés (voir entre autres le *Livre Jaune*, rapport de M. Cambon, ambassadeur de France) comme vil menteur, après avoir violé la prétendue intégrité ottomane toutes les fois que l'occasion se présentait, elle dit aux pauvres Crétois que pour faire œuvre de justice, on la remettra sous la tutelle du Sultan, l'homme le plus corrompu et le plus méprisé de l'Europe (*Punch*). Et puisque la Crète ne veut point se soumettre à cette monstruosité, on s'en va *six* contre *un* pour faire triompher l'injustice (*Grelot*). Le Sultan a du reste autant de mépris pour les diplomates que pour l'honnêteté et la justice. Car, tandis que la diplomatie s'efforce d'innocenter son cher assassin sur le trône, celui-ci n'a rien de mieux à faire que d'organiser de nouveaux massacres arméniens dans l'Asie Mineure.

— C'est vous le Turc, qui commettez ces meurtres? lui demande M. Hanotaux, eh bien, continuez! En guise d'encouragement offrons même une aubade au Sultan (*Pilori*).

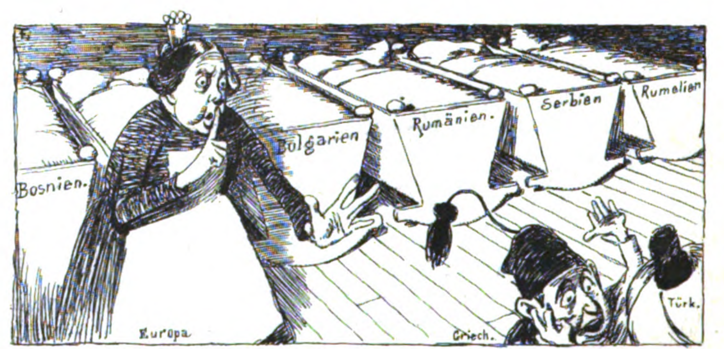
Et l'Europe assiste au spectacle écœurant des martyrs crétois et arméniens égorgés par un gouvernement atroce et barbare sous la protection des six autres puissances dites chrétiennes et civilisées!

Et comme si la mesure n'était pas pleine, des nouvelles non moins douloureuses ne cessent de nous arriver de Cuba, où les victimes de la cruauté espagnole se comptent déjà par centaines, par milliers, où tout un pays se trouve en feu depuis des années et où tout un peuple se meurt, victime d'une lutte aussi héroïque qu'inégale. Personne n'élève la voix en faveur de ces pauvres martyrs des droits de l'homme, pas même les Etats-Unis (*Judge*), car l'oncle Sam ne songe plus qu'à l'augmentation de ses revenus douaniers!

(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente*) (1).



L'Asino settimanale (Rome). — La pauvre Grèce prise entre la prétendue civilisation occidentale et la barbarie orientale.



Ulk (Berlin). — L'Europe (à part) : « Ce que je voudrais flanquer dehors les deux gosses insupportables (la Grèce et la Turquie) ! Dire que, si cela continue, on reveillera les autres qui dorment d'un sommeil si paisible ! »

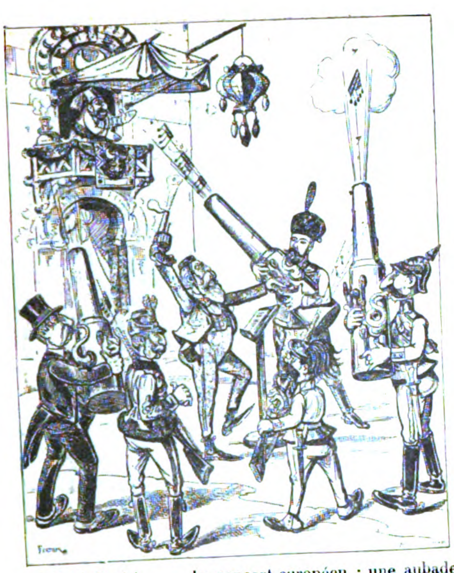


Grelot (Paris). — Décomposition d'un empire : les puissances avides s'opposent les unes aux autres pour mieux s'emparer des bottes du moribond !



Lustige Blætter (Berlin). — Le général Weyler : « Mon cher Martinez Campos, tu t'es reposé un peu de la fumée de Cuba ; c'est à ton tour de t'en régaler ! »

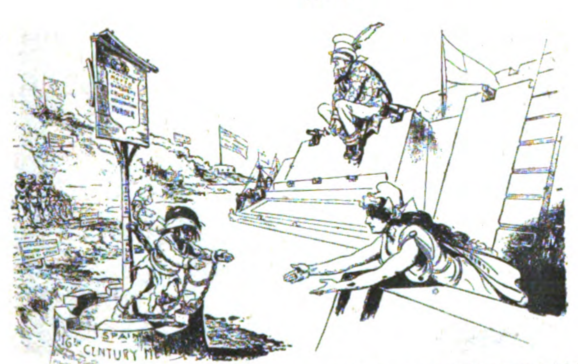
(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Pilori (Paris). — Le concert européen : une aubade au Sultan.



Humoristicke Listy (Prague). — L'Europe effrayée accourt aux cris du petit.... Vieille bête! comme si tu ne savais pas qu'il suffirait de le débarrasser des liens qui le serrent trop pour lui rendre la vie et la santé!



—*Judge* (New-York). — L'Oncle Sam est, paraît-il, lié par les pieds, car il ne bouge point à l'appel de l'idée de la liberté et des Cubains.



L'Asino (Rome). — Les deux soutiens de la légalité... ou la plus drôle des alliances pour soutenir la plus injuste des causes!



Grelot (Paris). — Six contre un ! — Si c'est pour jouer un si vilain rôle que l'on fait l'alliance franco-russe, merci !...



Pilori (Paris). — Notre politique étrangère. — Hanotaux : « Ah ! c'est vous le Turc ?... Eh bien, continuez ! »



Punch (Londres.) — La grande Europe à la petite Crète : « Tranquillise-toi, petite, le bon Turc aura soin de toi... »

Le Gérant : GEORGES LEFÈVRE *Le Directeur :* JEAN FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



EXISTE-T-IL DES ÊTRES IMMORTELS ? (1)

I

Il n'est pas de termes plus difficiles à définir que ceux de *vie* et de *mort;* ils désignent cependant deux états opposés des êtres organisés que tout le monde comprend. L'idée de mort est inséparable de celle de vie, a dit Claude Bernard : ce qui est vivant mourra, ce qui est mort a vécu.

Les plus grands physiologistes ont vainement tenté jusqu'ici de donner une bonne définition de la vie; la plupart y ont renoncé. La définition de Dugès et de Littré : « La vie est l'état d'activité de la substance organisée », est une des plus courtes et des plus simples, mais elle suppose la substance organisée elle-même nettement définie; c'est reculer la difficulté sans la résoudre.

N'ayant pas la prétention de m'occuper ici de la vie et de la mort en général, mais seulement d'une question qui divise actuellement les biologistes, la mort chez les êtres unicellulaires, je me contenterai avec tout le monde de considérer la mort comme la cessation de la vie.

L'être organisé chez lequel ne se manifestent plus les phénomènes dits vitaux qui caractérisent les êtres vivants, phénomènes de nutrition, de reproduction, de sensibilité, etc., n'est plus qu'un corps inerte, un *cadavre*, qui bientôt entre en décomposition. Les éléments chimiques qui le constituaient retournent au monde extérieur, au sol, à l'air, aux eaux, dans des états de combinaison plus simples que ceux dans lesquels ils se trouvaient lorsque l'être était vivant. L'aphorisme de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée », est aussi vrai pour les corps

(1) L'étude que nous avons publiée ici même sur *Le corps immortel* (La vie dans le cercueil, par Jean Finot, *Revue des Revues* du 1er Novembre 1896), a eu le don de provoquer une certaine émotion dans le public lettré de la France et de l'étranger. Nos lecteurs liront donc avec fruit l'article que le célèbre biologiste M. L. F. Henneguy vient d'écrire à leur intention sur le même sujet. Il répond, du reste, d'une façon indirecte aux arguments dirigés contre l'étude publiée par nous précédemment et soulevés entre autres dans l'article si intéressant que lui a consacré M. Ed. Rod dans le *Journal des Débats* et M. Massini dans la *Roma* d'Italie. (*Note de la Rédaction.*)

organisés que pour les corps bruts. Le cadavre, c'est l'être organisé mort; là où il n'y a pas de cadavre il n'y a pas mort. Telle est du moins la manière de voir de beaucoup de biologistes. Il faut prendre naturellement ici le terme de cadavre dans son acception la plus large; considérer comme tels tous les restes de l'être vivant à l'état solide, liquide ou gazeux. L'ensemble des gaz combustibles ou incombustibles qui se dégagent d'un corps incinéré, et des cendres inorganiques qui persistent après l'incinération, constituent le cadavre d'un animal au même titre que le corps encore intact au moment où la vie disparaît. Cette notion de cadavre attachée fatalement à l'idée de mort est-elle exacte? La mort s'accompagne-t-elle nécessairement d'une décomposition de la matière organisée? Telle est la question que je me propose d'examiner dans ces quelques lignes.

II

On sait aujourd'hui que la vie d'un être, d'un Homme, d'un Chien, d'un Insecte, d'une Plante, est le résultat des activités synergiques des innombrables cellules qui constituent les organes de cet être. Les cellules sont formées par une substance albuminoïde particulière, à laquelle on donne le nom de *protoplasma*, mais qui ne peut être définie au point de vue chimique, car sa constitution des plus complexes est extrêmement variable et varie non seulement d'une cellule à l'autre, mais même d'un instant à l'autre dans une même cellule. Il y a une infinité de protoplasmas, qui tous présentent une propriété commune, celle d'être vivants, c'est-à-dire de manifester les phénomènes qui caractérisent les êtres vivants. Le protoplasma qui ne vit plus n'est plus du protoplasma. De même que nous ignorons, dans l'état actuel de nos connaissances, la véritable constitution de la matière vivante, nous ignorons aussi son origine. Aucun chimiste n'a réussi encore à en faire la synthèse. Nous savons seulement, depuis l'éclatante réfutation qu'ont faite Pasteur et Tyndall de la génération spontanée, que, actuellement, dans les milieux terrestres accessibles à nos investigations, tout protoplasma ne peut provenir que d'un protoplasma préexistant.

D'un autre côté, on sait que tous les êtres vivants, végétaux et animaux, ont une durée limitée, mais que la mort des individus n'entraîne pas celle des espèces, c'est-à-dire des types organiques qu'ils représentent.

Les êtres vivants ont, en effet, la propriété de se reproduire. A un ou plusieurs moments de leur existence, un certain nombre de cellules spéciales peuvent se séparer de l'organisme, s'accroî-

tre, se multiplier, évoluer d'une façon particulière, de manière à former des individus nouveaux, qui ressemblent à ceux dont ces cellules proviennent. On peut donc dire, en employant la pittoresque expression de Claude Bernard, que l'élément reproducteur est un *devenir* : c'est un centre d'attraction chimique et morphologique, siège d'un travail évolutif d'une extrême activité qui amène la formation d'un nouvel individu. Si, avec les biologistes allemands, on désigne sous le nom de *soma* l'ensemble des cellules du corps de l'individu, à l'exception des cellules reproductrices qui constituent le *germen*, on est en droit de considérer le soma comme la partie mortelle de l'individu, tandis que le germen continue à vivre dans ses descendants, se transmet de générations en générations et par conséquent est immortel. Il est évident que si l'individu meurt sans postérité, ou si les éléments reproducteurs périssent pendant leur évolution, le germen est détruit comme le soma; le germen est donc périssable quoique pouvant être immortel.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que les êtres ayant une structure plus ou moins compliquée, formés par la réunion d'un grand nombre de cellules et appelés pour cette raison *êtres pluricellulaires*. A côté d'eux il existe toute une catégorie d'organismes, tels que les Infusoires par exemple, dont le corps n'est plus décomposable en cellules et n'est constitué que par une petite masse de protoplasma absolument assimilable à l'une des cellules des êtres supérieurs: ce sont les *êtres unicellulaires*, Protophytes et Protozoaires.

La cellule, soit isolée à l'état d'organisme unicellulaire, soit associée à d'autres cellules dans un organisme pluricellulaire, a une vie propre : elle se nourrit, s'accroît et se reproduit. De même que tout être vivant, la cellule a une durée limitée : après avoir atteint l'apogée de la manifestation de ses forces vitales, elle vieillit, dépérit et finit par mourir.

Les causes qui déterminent la mort de la cellule sont multiples comme celles qui amènent la fin des êtres supérieurs. Sans parler des traumatismes accidentels produits par les agents extérieurs, les modifications du milieu dans lequel le protoplasma puise ses éléments constitutifs, et l'usure naturelle de ce protoplasma sont les causes de la mort physiologique de la cellule. Nous ne savons absolument rien de l'usure du protoplasma, nous n'en constatons que les effets. Nous voyons des cellules qui, après avoir vécu un temps plus ou moins long, dépérissent, les conditions physico-chimiques du milieu qui les entoure, et qui permettent la synthèse organique, n'ayant pas changé, du moins

en apparence, et nous les voyons finalement mourir. Nous sommes obligés d'admettre que leur substance a subi des modifications chimiques ou physiques incompatibles avec les manifestations de la vie, et nous supposons que cette substance s'est usée à la longue comme les rouages d'une machine qui a longtemps fonctionné. Mais quelle est la nature de cette usure? S'agit-il d'une transformation chimique de la matière organisée, ou d'un changement dans le groupement de ses molécules? Nous l'ignorons. Nous ne connaissons pas plus les causes de la mort que l'origine de la vie.

III

La cellule et l'être unicellulaire sont donc périssables, et quand ils meurent ils sont remplacés par un cadavre tout comme un animal ou un végétal pluricellulaire. Sur ce point tous les physiologistes sont d'accord ; ils cessent de l'être lorsqu'ils considèrent la reproduction de la cellule ou de l'être unicellulaire.

Si nous laissons de côté des modes de reproduction particuliers, la gemmation et la sporulation, qui s'observent pour certaines cellules, la cellule se reproduit par scissiparité ou division. Lorsque, après s'être accrue pendant un certain temps, elle atteint un volume déterminé, variable suivant l'espèce de cellule considérée, sa masse se coupe en deux (1). Là où il y avait primitivement une cellule ou un Infusoire unique, il y en a maintenant deux, en apparence identiques (sauf les dimensions qui sont moitié moindres) à l'être dont ils dérivent. Qu'est devenue la cellule-mère qui a produit deux cellules-filles, est-elle morte ou continue-t-elle à vivre? Elle n'existe plus, disent Gœtte et ses partisans; la mort est pour la cellule une conséquence de la reproduction. Elle n'est pas morte, répondent Weismann et ses adeptes, car elle n'a pas laissé de cadavre; la reproduction par division transmet la vie et l'organisation sans interruption : les êtres unicellulaires, quoique périssables comme le germen des êtres pluricellulaires, sont immortels.

Ces deux opinions, en apparence absolument contradictoires, ne sont cependant toutes deux que l'expression de la réalité et se complètent l'une l'autre; elles demandent seulement à être expliquées.

(1) Je ne m'occupe pas ici des phénomènes intimes qui accompagnent la division cellulaire, et qui ont pour siège le protoplasma et le noyau, phénomènes très intéressants mais très compliqués, dont la connaissance est inutile pour la question de la mort de la cellule. (Voir, pour les détails : HENNEGUY, *Leçons sur la Cellule, morphologie et reproduction*. Paris, Carré, 1896.)



Il est bien évident que, si nous considérons la cellule ou l'être unicellulaire comme une individualité, constituant un *moi*, pour employer le langage des métaphysiciens, cette individualité cesse, lorsque la cellule se divise en deux. La cellule-mère n'existe plus : elle est remplacée par deux individualités nouvelles auxquelles elle a transmis toute sa substance et toutes ses propriétés, absolument comme un cristal de sel marin qu'on ferait dissoudre dans l'eau et dont la substance donnerait, par une nouvelle cristallisation, deux cristaux nouveaux. Si au contraire nous ne considérons dans la cellule et l'être unicellulaire que la matière vivante et ses propriétés, la division de cette cellule ne fait que perpétuer cette matière avec ses propriétés vitales.

Un Infusoire qui se divise meurt dans le sens que nous attachons à la mort des êtres supérieurs, c'est-à-dire que son individualité disparaît ; l'Infusoire qui recevait du monde extérieur des excitations, le faisant réagir d'une manière déterminée, qui se mouvait volontairement dans telle ou telle direction, qui recherchait tel ou tel autre Infusoire de même espèce pour se conjuguer avec lui, cet Infusoire n'existe plus ; en un mot, certaines propriétés vitales, dont l'ensemble constitue ce qu'on peut appeler les facultés psychiques de l'Infusoire, et qui se manifestent par une série d'actes des plus variés, ces propriétés disparaissent avec l'individu. Elles se retrouvent, il est vrai, dans les deux moitiés de l'Infusoire lorsqu'il s'est divisé. Mais pouvons-nous affirmer qu'elles soient identiques? Pour ma part, je ne le crois pas ; les deux nouveaux Infusoires ont des facultés psychiques de même nature que celles du premier, comme l'enfant possède les mêmes facultés psychiques que sa mère. Or, comme l'a fait justement remarquer Binet (1) ; les éléments anatomiques ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le croire des êtres unicellulaires au point de vue de la vie psychique ; ils présentent les mêmes facultés moins développées. Une cellule qui se divise, de même qu'un Infusoire, perd donc son individualité et meurt en se reproduisant ; elle meurt sans laisser de cadavre. C'est que dans la cellule et chez les êtres unicellulaires, il n'y a pas de différence entre le soma et le germen ; toute la substance vivante de l'individu se transmet intégralement aux descendants, mais l'individu lui-même disparaît avec son individualité. Ce n'est pas de cette manière que les biologistes entendent généralement la mort de la cellule : comme Weismann, ils ne considèrent que la mort

(1) A. Binet, *La vie psychique des micro-organismes*, dans *Études de psychologie expérimentale*. Paris, Doin, 1888.

de la substance vivante. Pour eux, une cellule qui meurt est une cellule qui a perdu la faculté de se reproduire, dont le protoplasma se désorganise et perd ses propriétés vitales. En réalité ils ne tiennent pas compte de l'individualité cellulaire et ne s'occupent que des diverses espèces de cellules prises dans leur ensemble.

Lorsqu'on parle de la durée de la vie d'une cellule, d'un être unicellulaire, il faut distinguer la durée de la vie de l'individu de celle de l'espèce. Une cellule embryonnaire, une cellule de Levûre qui se multiplient rapidement par division, n'ont qu'une existence très courte, souvent de quelques heures tout au plus, tandis qu'une cellule nerveuse dure peut-être autant que l'individu auquel elle appartient.

IV

Les termes de vie et de mort peuvent donc être pris dans des acceptions bien différentes suivant le point de vue auquel on se place. Si l'on ne considère que la matière organisée, douée des propriétés caractéristiques qu'elle manifeste chez les êtres vivants, on peut dire que cette matière, bien que périssable, est immortelle, puisqu'elle se transmet indéfiniment de générations en générations dans une même espèce, et vraisemblablement d'une espèce à une autre en se modifiant. Cela est vrai aussi bien pour les êtres pluricellulaires que pour les êtres unicellulaires. Si, au contraire, on considère les êtres vivants en tant qu'individus, c'est-à-dire tels que nous les observons en réalité, constitués chacun par une certaine quantité de matière organisée, réagissant vis-à-vis du milieu ambiant d'une manière propre, nous sommes en droit de dire que tous ces êtres sont mortels, puisqu'ils disparaissent à un moment donné pour être remplacés, dans ce même milieu ambiant, par d'autres êtres semblables mais non identiques. A ce point de vue, les êtres unicellulaires et les cellules se comportent comme les êtres supérieurs; ils n'en diffèrent que parce qu'ils peuvent mourir, c'est-à-dire disparaître, sans passer par l'état de cadavre. Le cadavre est donc contingent, mais non nécessaire pour caractériser la mort. C'est pour n'avoir pas tenu compte de cette donnée que certains biologistes sont arrivés à déclarer que les êtres unicellulaires sont immortels, ce qui ne me paraît être qu'un véritable sophisme. Il n'existe aucun être immortel.

L. F. Henneguy.

M. PAUL BOURGET

Monsieur Paul Bourget est un romancier mondain, un romancier psychologue et un romancier moraliste.

I

Romancier mondain, ses goûts furent tout d'abord très aristocratiques. Ce qu'il rêvait dans le temps des juvéniles enthousiasmes, c'est un poème « en bottes vernies et en gants clairs ». L'Idéal lui apparaissait dès lors habillé à la dernière mode. On a souvent raillé avec plus ou moins d'esprit sa prédilection pour les mœurs élégantes, son engouement pour les plus insignifiantes frivolités des salons et des boudoirs. Peu s'en fallut qu'on ne découvrît chez le jeune auteur comme qui dirait un tout petit grain de snobisme. A vrai dire, le cas, en « littérature », n'est pas si rare. Un de ses personnages, le gentil poète René Vincy, en fait, très naïvement, la remarque. « Nous autres gens de lettres, dit-il, nous avons tous cette rage du décor brillant ; Balzac l'a eue, Musset l'a eue... C'est un enfantillage sans importance. » Il y a bien des façons d'être snob. Tel de nos hommes de lettres affecte le mépris. Snobisme pour snobisme, je ne sais si le plus ingénu n'est pas aussi le plus excusable.

Ce que des esprits malveillants prennent chez M. Bourget pour la dévotion d'un snob, on pourrait y voir un souci d'exactitude précise. Les boudoirs et les salons ne sont-ils pas le cadre même dans lequel se passent ses romans, et le milieu, comme on dit, où évoluent ses héros? J'avoue qu'il met quelque complaisance à décrire des colifichets et des fanfreluches. Mais ces menus articles de mobilier ou de toilette que le vulgaire traite grossièrement de bagatelles, la plupart des personnages que M. Bourget aime à peindre en font leur principal soin. Et n'ont-ils pas bien raison? Si le marquis de Bonnivet trouble de prime abord le cœur de Mme de Nançay, il le doit à la coupe spéciale de son col et de ses manchettes, à ce large ruban de moire, suspendu par un mince crochet d'or, qui soutient un lorgnon de forme ancienne. Et pourquoi, dès qu'a paru Raymond Casal, Mme de Tillières ne voit-elle plus dans l'éloquent, dans le généreux Poyanne, dont elle est depuis des années la fidèle amante, qu'un chevaleresque et troubadouresque « raseur »? Il faut bien que nous le sachions. Il faut qu'on nous montre en Casal l'arbitre de la haute vie, qu'on nous fasse entrer dans ce cabinet de

toilette où les jouvenceaux viennent, à son lever, prendre sur lui modèle, qu'on nous ouvre cette vitrine fameuse sur les rayons de laquelle s'étalent, admirablement rangées, quatre-vingt-douze paires de chaussures. Nous nous expliquons alors comment son nom seul, à peine Mme de Tillières l'a-t-elle entendu prononcer, fait sur elle une telle impression.

Tout ce qu'on pourrait reprocher à M. Bourget, c'est de trahir parfois quelque admiration pour des élégances qui, dans le monde, passent inaperçues. Mais ses romans, au point de vue documentaire, ne font après tout qu'y gagner. Si, comme dit un des maîtres qui formèrent sa jeunesse, on doit mesurer la valeur des œuvres d'art au nombre des documents qu'elles transmettent à la postérité, les romans de M. Bourget ont ce singulier mérite de nous renseigner avec une religieuse exactitude sur les plus minces détails de la vie mondaine. Un « homme du monde » négligerait beaucoup de ces détails, si familiers pour lui qu'il ne les remarque même pas. Il était bon que M. Bourget s'en avisât et qu'il en prît note. Sans lui, la postérité eût été frustrée ; elle se serait vue réduite à feuilleter les gazettes spéciales, à interroger la comtesse de Follebiche. En lisant *L'Irréparable*, elle saura que Mme de V***, celle qui raconta au jeune écrivain la tragique aventure de Noémie Hurtrel, avait, ce soir-là, les pieds chaussés de bas de soie.

Je me demande pourtant si la nature avait destiné M. Bourget à écrire des romans mondains. Il a voulu être un romancier à la mode, et il l'a été. Mais, tout en le félicitant du zèle avec lequel il a rempli cet office, on peut regretter qu'il ne se soit pas proposé un objet plus conforme à son esprit. Dans le genre dont M. Bourget a fait choix, les qualités qui lui sont propres se tournent en défauts. Son plus beau livre est une sévère et forte étude, où il n'y a rien de mondain. Quand il peint les élégances du monde, sa gravité prend un air puéril, et quand il raisonne sur des miévreries sentimentales, sa métaphysique nous semble pédantesque. Il n'a d'ailleurs aucun des talents que demande l'emploi. Consciencieux et lourd, il ignore l'art de se jouer. L'aisance lui manque, et l'adresse, et la grâce. Ce que d'autres laissent délicatement entendre, il le dit tout au long avec une prolixité monotone. Où de plus légers glissent, il enfonce, il s'empêtre. Le badinage, l'ironie, lui sont inconnus. Observateur pénétrant, ingénieux moraliste, il est totalement dépourvu de ce qu'on appelle l'esprit. Parcourez les quinze ou vingt volumes dont il est l'auteur, vous n'y trouverez rien de plus spirituel que les pataquès de Françoise dans *Mensonges*,

ou, dans le *Disciple*, ceux du père Carbonnel : l'une dit *en coquelicot* pour *incognito*, l'autre *entre quatre et minuit* pour *en catimini*. M. Bourget collectionne soigneusement des drôleries aussi réjouissantes ; il s'en ferait céder, au besoin, par Bouvard et Pécuchet.

Ce maître de l'analyse a trop de candeur pour avoir de l'esprit. On ne saurait dire à quel point M. Bourget manque de désinvolture. Vous vous imagineriez don Juan ? Sous le don Juan, voici le don Quichotte qui perce. Il se passionne, s'exclame, s'indigne, gémit, invoque le ciel et la terre. Toujours fervent et solennel, il prend au tragique ce que le monde ne prend même pas au sérieux. Les énigmes qu'il trouve cruelles, qui le jettent dans les plus douloureuses angoisses, ses lectrices se contentent d'en sourire. Rappelez-vous ce que dit de lui-même Claude Larcher. « On m'appelle un analyste subtil, je suis un jobard de la grande espèce. » Rien de plus honorable sans doute qu'un peu de ce « jobardisme ». Par là M. Bourget me semble bien supérieur à un romancier mondain ; mais c'est aussi par là que, comme romancier mondain, il me semble bien inférieur à M. Marcel Prévost.

II

Psychologue, M. Paul Bourget a réintégré dans le roman l'analyse morale. En un temps où la physiologie grossière du naturalisme étouffait toute psychologie, où l'étude de l'homme n'était plus que celle de la bête humaine, M. Bourget, empruntant des naturalistes leur méthode, appliqua cette méthode non plus à l'étude des « humeurs », mais à celle de l'âme. Je n'ai nulle envie de lui contester son plus glorieux titre. Il a été, dans le genre romanesque, un des premiers, et le plus puissant peut-être, entre les promoteurs d'une réaction devenue inévitable contre des violences gratuites, contre une philosophie courte et tranchante qui, ramenant la vie humaine à l'activité fatale des appétits, excluait de la nature, et, par suite, de l'art, tout ce qu'un matérialisme brutal laisse hors de prise. Malheureusement cette réaction, comme il arrive, passa la mesure. A une formule s'opposait une autre formule ; au naturalisme sectaire, qui supprime l'âme, un « psychologisme » d'école, qui se perd dans l'abstraction.

M. Bourget peut connaître admirablement le cœur humain : cette science du psychologue ne le rend pas plus apte à créer des personnages. De tant de figures qu'il mit en scène, pas une n'a

la vie, pas une ne se fixe dans notre imagination. Au reste, son analyse s'exerce dans un domaine des plus restreints, et ses personnages se ramènent à quelques types, toujours les mêmes. Les femmes de M. Bourget, presque toutes, ont entre elles un tel air de parenté qu'il nous faut beaucoup d'attention pour ne pas les confondre. Parmi les hommes, si nous omettons les Hubert Liauran, les René Vincy, ou même les Poyanne, qui sont d'une rare insignifiance, je ne vois plus guère que son éternel dilettante, cette « victime de l'analyse » qui reparaît dans chaque roman sous un nouveau nom, cet « enfant du siècle » fin-de-siècle qui, déjà, nous fait sourire, qui n'est pas moins poncif, à tout prendre, ni moins agaçant que l'ingénieur magnanime ou le chevaleresque maître de forge.

En voulant être un psychologue, M. Bourget oublia qu'il était un romancier. Il confondit la science, qui a pour objet de décrire la vie, avec l'art, qui la recompose. Tel de ses ouvrages a beaucoup moins la figure d'un roman que celle d'un traité de psychologie. Il avait commencé par la critique : lorsqu'il changea de genre, il conserva ses procédés. Presque toujours, l'action et les acteurs ne lui sont qu'un prétexte à ratiociner savamment. Psychologue merveilleux sans doute; mais on voudrait que sa psychologie ne consistât pas uniquement en gloses, qu'il prît moins souvent la place de ses personnages, qu'il les fît vivre au lieu de les expliquer. Les personnages de M. Bourget sont à vrai dire des automates. De temps en temps, ils ont comme un geste; dès que l'un d'eux a remué le bras ou la jambe, voici l'auteur qui survient, qui nous fait toute une leçon de mécanique, qui ne nous lâche pas avant d'avoir minutieusement démontré la délicate justesse de sa petite horlogerie. D'autres créent des âmes; M. Bourget disserte avec application sur des états d'âme. Sa psychologie est, pour ainsi dire, marginale. Il nous la sert à part. Il en fait des notes, et si copieuses qu'elles envahissent de toute part le texte, qu'elles étouffent le roman. La plupart de ses livres consistent en une charpente grossière, à chaque clou de laquelle il accroche quelque planche d'anatomie. On l'a vu, quand *Une Idylle tragique* a été mise au théâtre. Il fallait bien, sur la scène, supprimer le rôle de l'auteur. C'était toute la psychologie du roman, cette psychologie extérieure aux personnages, qui disparaissait du coup. Une fois retranchées les dissertations, il ne resta qu'un mélodrame banal et cru.

Si M. Bourget applique souvent son analyse à des sentiments assez complexes, assez mal connus pour en justifier l'insistance, il lui arrive de s'étendre complaisamment sur un cas qui n'a

rien d'obscur, sur une situation qui ne nécessite aucun commentaire. On pourrait en citer maint exemple. Je ne vois pas, notamment, quelle contribution si intéressante apportent à l'anatomie de l'amour jaloux les pages de *Cruelle énigme*, où il nous montre longuement ce qui se passe dans l'âme d'Hubert trompé par Mme de Sauve. M. Bourget, plus d'une fois, se met en frais pour le plaisir; il joue de son instrument. Des états d'âme très simples en eux-mêmes, il les explique avec une telle minutie que nous finirions par les croire excessivement compliqués. Les lecteurs candides lui savent gré d'éclaircir un point délicat; les lecteurs plus avertis s'étonnent qu'il prenne tant de peine pour obscurcir ce qui semblait clair. Et, si le zèle de ses enquêtes, la prolixité de ses descriptions, ne sont pas toujours en rapport avec l'importance du sujet, il invente aussi des cas et des personnages chimériques qui, trop singuliers pour que nous nous y intéressions, trop exceptionnels pour que nous puissions en contrôler l'analyse, fournissent une admirable matière à la virtuosité psychologique de l'auteur. Mais, quelque ordinaire que soit le cas, quelque insignifiant que soit le personnage, M. Bourget n'en étale pas moins sa trousse. Parfois même il insiste sur ce qui, dans le roman, est épisodique et adventice. Mme du Prat, la femme d'Olivier, ne prend aucune part à l'action d'*Une Idylle tragique*. Elle doit, tout simplement, apprendre à Pierre qu'Olivier a été avant lui l'amant de la baronne. Mais l'auteur n'en arrive là qu'après avoir anatomisé par le menu le cœur de la jeune femme, depuis le premier éveil du soupçon jusqu'au moment où elle montre à Pierre la lettre que son mari vient d'écrire pour solliciter d'Ely un rendez-vous. Qu'eût-il fait de plus, si Mme du Prat avait été l'héroïne du drame?

La psychologie, dans ces derniers temps, a subi une révolution, que M. Bourget ne pouvait manquer de mettre à profit. Autrefois, nos écrivains se croyaient obligés de maintenir jusqu'au bout le caractère de leurs personnages. Ils y employaient, les naïfs, beaucoup de soin. Nous avons changé tout cela. Pour nos psychologues modernes, le *moi* n'a plus rien de fixe; il évolue, il se modifie sans cesse, il est dans un perpétuel « devenir ». Disons mieux : chacun de nous recèle en soi des êtres divers qu'il ne connaît même pas. Ces êtres peuvent rester ensevelis dans les profondeurs de l'inconscience; mais, dès que l'occasion s'en présente, ils peuvent aussi, l'un ou l'autre, surgir inopinément, se substituer au *moi* antérieur, prendre possession de notre âme tout entière. A vrai dire, il n'y a là rien de si nouveau. Dès notre époque classique, au temps même de Descartes, certains

analystes avaient au moins pressenti ce qu'a de complexe la personne humaine. « On est quelquefois, dit La Rochefoucauld, aussi différent de soi-même que des autres. » Voilà pour la multiplicité du *moi*. Et ailleurs : « Il s'en faut bien que nous connaissions toutes nos volontés. » Voilà pour l'inconscient. Mais cette vérité délicate, les psychologues de son siècle ne la débitaient pas en formules; et, quant aux peintres de l'homme, ils jugeaient que, sur ce point comme sur maint autre, l'art s'oppose à la nature, que, si la nature n'est jamais simple, l'art a justement pour fin de la ramener, sans violence, vers l'unité. Avec la théorie sur laquelle M. Bourget se fonde, le romancier jouit d'une sécurité parfaite, il ne risque pas d'errer, il défie toute critique. Ce qu'on peut craindre seulement, c'est qu'elle ne serve à justifier ses divagations et à autoriser ses incohérences.

Si on l'appliquait rigoureusement, les personnages se démentiraient d'un chapitre à l'autre, perdraient subitement leur identité, croiseraient au hasard l'écheveau de leurs *moi* divers. Ce serait un admirable fouillis. Reconnaissons que M. Bourget a fait preuve de discrétion. Il a beau dire et répéter que « l'âme humaine est une forêt obscure », que « chaque personnage est un monde » : cette multiplicité du *moi*, dont il fait si grand étalage, presque tous ses romans la réduisent à une modeste dualité. C'est, par exemple, Robert Greslou, qui « porte en lui deux états distincts, comme une condition première et une condition seconde, deux êtres enfin, un, lucide, intelligent, honnête, amoureux des travaux de l'esprit, et un autre, ténébreux, cruel, impulsif ». Ou bien encore c'est, dans *Un Cœur de femme*, Mme de Tillières, « vivant par deux hommes, Poyanne et Casal, à chacun desquels répond un de ses deux *moi* ». Mme Moraine, de *Mensonges*, a seule ce privilège d'entretenir jusqu'à trois personnalités différentes. Elle est la plus « multiple » entre toutes les héroïnes de M. Bourget. « Il y a en elle, dit Larcher, une femme qui veut jouir du luxe, il y a une femme qui veut jouir de l'amour, il y a une femme assoiffée de considération. » Et attendez. Quand le bon Larcher conclut : « C'est un animal très compliqué!... », l'abbé Taconnet lui répond doucement : « Compliqué?... Je sais; vous avez de ces mots, pour n'en pas prononcer d'autres bien simples. C'est tout bonnement une malheureuse qui vit à la merci de ses sensations ». Mais quoi? Si l'abbé a raison, que devient le fatras psychologique de M. Bourget? Il a raison certes, et rien n'est plus simple qu'un animal comme Suzanne. Ce dont M. Bourget a, durant tout un volume,

fait tant de mystère, deux mots, à la fin, suffisent pour l'expliquer. Au fond de sa psychologie rébarbative, vous ne trouverez jamais que l'antithèse du corps et de l'âme, de l'ange et de la bête. Et je ne lui reproche pas de traiter ce thème éternel, mais de ne le rajeunir que par des complications gratuites et par une phraséologie pédantesque.

Lorsque Mme de Sauve, qui n'a pas cessé d'aimer Hubert, se donne à La Croix-Firmin, cette espèce de bellâtre insipide mais bien musclé, M. Bourget n'y comprend plus rien, et, comme dit Pascal, « cherche en gémissant ». Oh ! s'écrie-t-il d'un ton pathétique, « la cruelle, cruelle énigme ! Comment, avec cet amour divin dans le cœur, avait elle pu faire ce qu'elle avait fait? Car c'était bien elle et non pas une autre..... Oui, c'était elle... Et pourtant non! Il n'était pas possible que la maîtresse d'Hubert eût fait cela... Quoi? cela? Oh! cruelle (*bis*), cruelle énigme! » Hé! mon Dieu, est-il nécessaire de se tant monter la tête? L'énigme cruelle — oh! si cruelle! — lui-même va, cinquante pages plus loin, nous en donner le mot. Vincy « creuse en vain le caractère de Thérèse ». Mais, pendant que le petit jeune homme « retombe toujours sur cette question : « Ah! pourquoi? pourquoi? » comme sur une pointe d'épée », M. Bourget, plus expérimenté, fait en marge la réponse. Thérèse est une romanesque, et, en même temps, une passionnée; elle a des rêveries sentimentales, mais aussi des appétits de sensations, et le divorce « s'établit à de certaines heures entre les besoins de son cœur et la tyrannie de ses sens ». Ce n'est pas, comme on dit, plus malin que cela. De même pour Mme de Tillières. Poyanne est l'amant de son esprit, de ses idées, et Casal, l'amant... de ce que Poyanne ne satisfait pas en elle. L'explication vient tout à la fin, parce qu'on nous réservait le plaisir de la surprise; mais elle n'a rien que d'assez simple, et nous nous étonnerions que ce roué de Casal ne la trouve pas tout seul, si nous ne savions que les plus grands roués sont parfois bien naïfs. C'est lord Herbert qui, à la dernière page, éclaire son ami. Ne prenez pas lord Herbert pour un subtil psychologue; il passe sa vie à s'alcooliser dans les assommoirs de la *high life*, côte à côte avec des jockeys et des bookmakers.

Dans quelques-uns de ses romans, M. Bourget ne se contente pas de décrire des états d'âme; il s'attaque à de véritables thèses. Dans le *Disciple*, par exemple; et là, son analyse est admirable d'exactitude et de profondeur. Je n'en dirai pas de même de la *Terre promise* et de *Cosmopolis*. Dans la *Terre promise*, le moraliste pose la question, mais le psychologue trahit le moraliste.

C'est un problème que traite le livre, et l'auteur nous déclare lui-même « n'avoir écrit ce livre que pour traiter ce problème ». « Si un pareil titre, dit-il, n'eût pas paru trop ambitieux, mon volume se serait appelé le *Droit de l'Enfant.* » On se rappelle le sujet. De son ancienne maitresse, Francis a une fille, et, d'autre part, il aime Henriette, qui est sa fiancée. Pris entre deux obligations inconciliables, quelle est celle qu'il sacrifiera à l'autre? Ce que voulait montrer l'auteur, c'est qu'un père, même dans la situation de Francis, a encore des devoirs vis-à-vis de son enfant. Relisez les termes de la préface. Voici le problème général : « Le fait d'avoir donné la vie à un autre être nous engage-t-il envers cet être? Dans quelle mesure notre personnalité est-elle obligée d'abdiquer l'indépendance de son développement devant cette existence nouvelle? » Et voici maintenant le problème particulier : « Un homme a été l'amant d'une femme mariée à un autre. Il a eu de cette femme un enfant inscrit sous le nom de cet autre. Mais il ne saurait douter, il ne doute pas qu'il ne soit le véritable père. Garde-t-il des devoirs envers cet enfant, et quels devoirs? » La question étant ainsi posée, il eût fallu, si Francis se décide pour son enfant, nous le montrer obéissant au commandement de la conscience. Mais non, c'est à un instinct de tendresse qu'il s'abandonne ; depuis le moment où il reconnaît sa fille, c'est le sentiment paternel qui l'inspire. La première fois qu'il voit Adèle, « une corde tressaille dans les profondeurs de sa personne », « un appétit irrésistible, passionné, sauvage, le possède. ». Peu à peu, il sent grandir en lui « un amour maladif pour sa fille ». Bien plus il s'est persuadé, à tort ou à raison, que son devoir lui ordonne de renoncer à elle, il en a pris l'engagement envers lui-même, et, s'il ne tient pas cet engagement, c'est parce que « la fibre paternelle a été trop fortement touchée ». L'auteur, on le voit, oublie complètement ce qui était le sujet même de la *Terre promise.* Si Francis ne remplit pas un devoir où il se sent obligé, s'il cède aux entraînements d'un irrésistible appétit, le roman peut bien être très pathétique, mais il ne reste plus rien du problème pour lequel M. Bourget déclarait l'avoir écrit.

Dans *Cosmopolis*, nous avons une thèse purement psychologique. Dorsenne l'expose dès le début. Ces personnages qu'il nous présente, tous divers de race ou même de couleur, la vie internationale a effacé chez eux l'empreinte originelle; ils n'ont plus de physionomie particulière, ils nous apparaissent comme les exemplaires à peine distincts d'un type unique. Eh bien, un drame fera saillir leur caractère propre, rendra sensibles en

chacun les traits fondamentaux, ceux qui accusent l'atavisme. M. Bourget, dans le cours du roman, saisit toutes les occasions de remarquer qu'ils agissent, le moment venu, conformément aux lois de l'hérédité. Et nous ne sommes pas étonnés sans doute qu'il nous fasse retrouver en eux ce que lui-même veut bien y mettre. Mais quoi de plus vain? Je ne saurais voir là, pour ma part, qu'un pur enfantillage. Et puis, est-il vrai que ces personnages, dont il fait autant d'entités ethniques, représentent chacun sa race? Lui-même avoue qu'ils ne peuvent pas la représenter, qu'ils y sont seulement *possibles*. Voilà qui semble un peu bien faible. Tout individu n'est-il pas possible dans toute race? Un chapitre du livre s'intitule: *La petite cousine d'Iago*. M. Bourget désigne ainsi l'octavonne Lydia Maitland. Est-ce donc que, dans le drame de Skakespeare, le More serait Iago? Petite-cousine d'Iago par le caractère, Lydia l'est d'Othello par la race. Que pourrait-on imaginer de plus contraire à la thèse de l'auteur? Avouons que la psychologie de *Cosmopolis* est tout arbitraire. Voyez encore comment M. Bourget explique que Fanny Hafner et son père se ressemblent si peu. Il imagine deux variétés de l'âme juive, caractérisées, il est vrai, l'une comme l'autre, par « une force singulière d'embrassement », mais que l'une applique aux choses de la vie matérielle et l'autre à celles d'en-haut. Quant à Lydia, c'est une octavonne, et Dorsenne se rend par là compte de son caractère quand il la prend encore pour « une véritable esclave, que la présence seule d'un blanc annihile ». Puis, lorsqu'il apprend que cette octavonne est une créature énergique, animée d'une haine féroce pour le mari qui l'annule, oh ! il ne s'embarrasse pas pour si peu ; il recourt tout simplement à « l'hérédité d'une race opprimée » dans le cœur de laquelle fermente un irrépressible besoin de vengeance. Psychologie spécieuse, je le veux bien, mais singulièrement grossière, et que le caprice de l'auteur peut arranger à son gré.

III

M. Bourget a voulu être un romancier moraliste en même temps que psychologue, Mais, remarquons-le tout de suite, le roman psychologique, tel que lui-même le définit, et le roman à thèse morale, qu'il y a parfois superposé, sont, de leur nature, inconciliables. Que nous dit l'auteur dans la préface de la *Terre promise?* D'après lui, le roman psychologique ou roman d'analyse a pour objet de « raconter les situations exceptionnelles et les caractères singuliers. » Il ne s'attache pas aux vastes lois d'en-

semble. La vérité qu'il recherche n'a rien de typique, rien de constant; elle est faite de traits particuliers et de détails individuels. Mais alors, comment M. Bourget ne voit-il pas la contradiction dans laquelle lui-même s'engage en voulant donner à ce roman-là une portée générale? Tout ce qui individualise les personnages et tout ce qui spécifie les circonstances ne peut manquer de réduire l'application de la thèse. Si le roman nous présente des « caractères singuliers » et des « situations exceptionnelles », que pourrons-nous donc en tirer qui nous soit applicable? De données toutes particulières ne résulte point une loi. Nous avons là le principal défaut de la *Terre promise*. Et il s'aggrave encore du rôle que, dans toute la suite du livre, M. Bourget fait jouer au hasard. Pour que la *Terre promise* aboutisse à la leçon finale, il faut une série d'incidents si extraordinaires, que l'auteur même se sent obligé de substituer par moments la Providence au hasard. Ce n'est plus de la morale, c'est de la théologie. Un romancier se donne vraiment trop beau jeu en recourant à des causes surnaturelles. Il avoue ainsi sa propre impuissance. Mais, dans un roman à thèse, toutes les choses fortuites devraient, plus que dans aucun autre, être scrupuleusement bannies et non déguisées sous le nom de providentielles. Si la conclusion morale ne se tire pas des données par une logique nécessaire, il ne saurait y avoir de leçon.

Le *Disciple* est sans doute l'œuvre la plus vigoureuse de M Bourget. Mais là encore, la thèse me semble, si j'ose le dire, très faible. M. Bourget, nous montrant l'élève d'un grand philosophe qui commet un crime odieux, veut prouver que ce philosophe est responsable du crime de son disciple. Et, notons-le — car l'auteur, il faut en convenir, s'est rendu à dessein la démonstration plus difficile — M. Sixte est une sorte de « saint laïque »; il vit à l'écart du monde, tout absorbé dans ses spéculations abstraites; on l'étonne singulièrement quand on lui apprend, un beau jour, comment ce jeune homme dont il soupçonne à peine l'existence a prétendu appliquer ses théories en les transportant dans le domaine de la vie pratique. Je ne discute pas ici la question pour elle-même. Tout en convenant que le philosophe ne saurait se désintéresser de l'influence qu'exercera sa doctrine sur les esprits et sur les caractères, il est permis de se demander si, quand on subordonne la philosophie aux nécessités de l'institution civile, ou même à la morale, on ne met pas en danger toute pensée libre, toute critique vraiment profonde. Ce que je remarque pour l'instant, c'est ce qu'il y a de sophistique dans l'argumentation de M. Bourget. Un ou deux

traits pourront suffire. Greslou, par exemple, a, comme il nous le dit, étudié par le menu, dans le livre de M. Sixte intitulé *Anatomie de la volonté*, le chapitre « consacré aux singuliers phénomènes de certaines dominations morales ». Est-ce une raison pour soutenir que le jeune homme applique les théories du philosophe lorsqu'il met à profit telles indications de ce chapitre pour « suggestionner » Mlle de Jussat-Randon? Et, de même, si l'autobiographie romanesque que Greslou raconte à Charlotte pour troubler son cœur, il en a imaginé les détails « d'après deux principes posés par son maître », en concluons-nous que M. Sixte ait part au mensonge et à la séduction? Mais quoi? Le prétendu « disciple » a, nous dit-on, trouvé dans les pratiques religieuses elles-mêmes un moyen de se pervertir. Comment imputer aux analyses purement scientifiques de M. Sixte les odieuses machinations de Greslou?

Quelle que soit la valeur de ses thèses morales, M. Bourget s'est toujours intéressé aux choses de la conscience. Tellement que ses préoccupations de moraliste ont déconcerté plus d'une fois le lecteur par un constraste étrange, sinon avec sa curiosité de psychologue, du moins avec ses mièvreries de romancier à la mode, et surtout avec son goût pour les plus scabreux sujets. Or, si la responsabilité d'un philosophe comme M. Sixte peut sembler douteuse, personne ne constestera celle du romancier. Aussi M. Bourget s'est-il senti responsable. Et même, à un certain moment, il sembla effrayé du travail de perversion morale que ses livres avaient peut-être favorisé. C'est alors que parut la préface du *Disciple*. Mais, après s'être accusé, il s'y excuse. « Quand tu lis, dit-il au jeune Français de son temps, des livres comme ceux que nous *devons* écrire quand il nous *faut* peindre les passions coupables, souhaites-tu », etc., etc. Ainsi, c'était un devoir pour lui de retracer les troubles du cœur et les faiblesses de la chair. Voyons un peu comment il s'acquitte d'une aussi pénible obligation.

Je remarque d'abord la sympathie de M. Bourget pour toutes les pécheresses que ses romans mettent en scène. Quand elles se bornent à tromper un mari, il voit la chose d'un œil fort doux; s'il leur est parfois sévère, c'est quand elles trahissent un amant. Hélène Chazel, de *Crise d'amour*, est mariée au meilleur des hommes, et qui l'adore. Lorsqu'elle se livre à ce sec blasé d'Armand, M. Bourget ne peut s'empêcher de voir là tout de même une faiblesse; mais cette faiblesse, il la qualifie de « divine ». Dans *Mensonges*, il trouve affreux que Suzanne, amante de Vincy, se laisse entretenir par Desforges; mais, femme de Moraine, il excuse

presque sa liaison décente avec un quinquagénaire très bien conservé. Le seul de ses romans où M. Bourget prenne parti contre l'adultère, c'est la *Terre promise*. Toute la moralité du livre consiste dans le châtiment infligé à Francis pour la faute qu'il a commise en faisant de Mme Raffraye sa maîtresse. « C'est cette faute, dit l'auteur même, qui tient Francis prisonnier, qui reflue toujours sur lui comme la marée sur les malhe :. eux qu'elle surprend », etc. Et plus loin : « N'était-il pas puni précisément là où il avait pèché? Qu'était sa nouvelle douleur après les autres sinon une conséquence toute naturelle de ce péché d'adultère, vers lequel nous marchons si allégrement?... Il est écrit cependant que c'est la plus criminelle d'entre les œuvres de chair, celle à qui les Livres Saints donnent pour châtiment la mort... Lui aussi avait commis l'inexpiable péché... » Eh bien, l'adultère dont Francis porte si cruellement la peine, M. Bourget, quand il le raconte, mentionne toutes les circonstances qui peuvent le rendre sympathique. Veut-il montrer par là que le plus véniel des adultères est un « inexpiable péché » ? Non ; mais ce péché inexpiable, il n'a jamais pu, même s'il le châtiait, se défendre d'y être indulgent.

Peut-être, après tout, la psychologie de M. Bourget explique-t-elle son indulgence. N'oublions pas que le *moi* est multiple. Si la multiplicité du *moi* donnait au psychologue une grande latitude, elle met à l'aise le moraliste. De cette multiplicité dérivent, comme dit M. Bourget, les volte-face singulières de conduite qui ont fourni prétexte à tant de déclamations. « Nous dépensons notre activité à poursuivre un but dont nous nous imaginons que dépend notre bonheur, et, le but atteint, nous nous apercevons que nous avons méconnu les véritables, les secrètes exigences de notre sensibilité. » Appliquez ceci à l'amour, qui est le thème à peu près unique de M. Bourget. Mlle N... épouse M. X... ; après quelques mois de mariage, elle s'avise de son erreur, et les secrètes exigences de sa sensibilité la poussent dans les bras de M. Z... Nouvelle déception, suivie d'un nouvel essai, et ainsi de suite. Aucune raison pour s'arrêter. Mais voici mieux encore. Songez que les divers *moi* peuvent être simultanés et non successifs. Alors autant d'amants que de *moi*. L'héroïne d'*Un Cœur de femme* aime à la fois Casal et Poyanne? C'est qu'il y a vraiment deux Madame de Tillières. L'une aime Poyanne, l'autre Casal. Quel moraliste grincheux y trouverait à redire? Chez Suzanne Moraine, nous avons : 1° le *moi* du luxe ; 2° le *moi* de l'amour ; 3° le *moi* de la considération. Ils vivent tous trois en bonne intelligence, mais restent distincts. Eh bien, chacun de

ces *moi* étanches n'a-t-il pas droit à un homme? Vincy se montre bien médiocre psychologue, en accusant sa maîtresse de trahison : c'est confondre le numéro 1 avec le numéro 2; et, quant à Moraine, il aurait fort mauvaise grâce en se plaignant, s'il devait un jour ou l'autre ouvrir les yeux, que sa femme le trompe en double expédition : ce serait confondre les trois numéros.

Avec l'amour, le mal de l'analyse est ce que M. Bourget a le plus volontiers décrit. Il commença par s'inoculer toutes les maladies du siècle, puis en répandit autour de soi la contagion. Vint un jour, nous l'avons dit tout à l'heure, où, épouvanté lui-même de son œuvre, un cri de repentir et d'alarme lui échappa. Mais le roman dans la préface duquel il jetait ce cri éloquent, n'est encore que l'analyse d'une expérience passionnelle. Aussi bien M. Bourget donnait vers le même temps à la *Vie parisienne* une *Physiologie de l'amour* que ne gêne aucun souci de moralisation, et son roman d'après le *Disciple*, *Un Cœur de femme*, se préoccupe fort peu, semble-t-il, de contribuer à ce relèvement de la « génération montante » que le jeune écrivain venait de prêcher avec tant de ferveur.

On a longtemps parlé de son évolution morale, et même, une ou deux fois, on le crut décidément converti. Non, M. Bourget est resté, depuis ses débuts, sensiblement le même. Il y a toujours eu en lui, comme en ses héros, deux ou trois individualités distinctes : un mystique d'imagination et de sentiment, je l'accorde, mais aussi un dilettante et un voluptueux. Son mysticisme se consume en velléités illusoires, s'exhale tout au plus en stériles éjaculations, parce que les *moi* variés dont est faite la personne humaine communiquent entre eux, quoi qu'il en pense, par je ne sais quelles veines secrètes. Le scepticisme intellectuel et la sensualité l'arrêtent sur le chemin du ciel. Voilà bien des années que les oscillations de M. Bourget nous amusent. Presque tous ses romans mettent en scène un libertin qui finit par être touché de la grâce. On nous l'a montré aux dernières pages de ce livre, murmurant quelque patenôtre : le voici, aux premières pages du livre suivant, redevenu, sous un autre nom, tout aussi sceptique que jamais. C'est fort décourageant.

Pour le moment, nous en sommes restés à la conversion de Dorsenne. Ce « monstre intellectuel » paraît bien et dûment rentré dans le giron de l'Eglise. Léon XIII lui-même s'en mêla. Mais la dévotion ne serait-elle pas chez lui une forme supérieure de dilettantisme? Au reste, je m'intéresse peu, pour ma part, au petit manège d un personnage tant de fois converti et tant de fois relaps. Il y a trop longtemps que cela dure. Et puis, à ne rien cacher, si le libertin ne me plaisait guère, le capucin ne me plaît pas davantage.

GEORGES PELLISSIER.

Les héros et les chansons populaires de la Crète

Les chansons populaires sont le vibrant écho de l'âme nationale. Elles donnent l'expression morale de tout un peuple, et elles reflètent, comme un miroir, son caractère, ses tendances et ses passions. Cela est vrai surtout pour la Crète. Les lecteurs de la *Revue des Revues* saisiront donc sur le vif, en parcourant les pages qui suivent, l'état d'âme et les aspirations de cette petite peuplade qui a failli mettre le feu aux quatre coins du monde.

C'est dans les chants populaires de l'île que nous retrouverons l'amour impétueux des Crétois pour la liberté, leur haine ardente de l'oppression étrangère, leur passion des armes, leur traditionnelle vertu hospitalière et cette fierté intraitable qui, chez eux, l'emporte parfois même sur l'amour.

Mais avec ces qualités, ces chansons revêtent aussi les défauts de la race : un penchant prononcé à la discorde, une humeur envieuse et jalouse et une extrême vanité.

Le plus souvent elles exaltent la mémoire de ceux qui combattaient contre les Turcs pour l'affranchissement de leur pays, et racontent leurs exploits ou leur mort tragique.

Certaines remontent au siècle passé ; car, chose peu connue, la Crète eut alors ses Klephtes comme la Grèce continentale. Ils n'y furent pas bien nombreux et ne purent résister longtemps dans les montagnes de l'île, et c'est sans doute pour cela que leurs exploits eurent moins de retentissement. Mais ils étaient très braves et très hardis. La muse populaire les fait revivre dans la mémoire du peuple. Détail curieux, ces strophes héroïques se chantent même au milieu des banquets et des danses, alternant avec des refrains d'amour. Elles constituent surtout le répertoire des Τραγόνδιστάδες, ces chanteurs errants, sorte de troubadours, qui, une lyre à la main, s'en vont par les champs d'oliviers ou aux bords des sources murmurantes, assister pendant l'été aux fêtes champêtres, tant aimées des Crétois. L'accueil qu'on leur fait est plein de cordialité ; l'attention générale se tourne vers eux ; les oreilles se tendent quand ils préludent sur une mélodie monotone et plaintive bien connue de quiconque a visité l'Orient.

C'est un trait caractéristique de la nature de ce peuple que, même au sein des plaisirs, il se plaît à entendre célébrer la gloire des héros qui luttèrent et moururent pour son indépendance.

Déjà, au siècle passé, la renommée de Vergas était assez répandue. Ce Crétois fut vaillant et généreux. Il tua Hassan, un Turc des plus braves, qui lui avait tendu une embuscade ; mais il épargna la vie à l'esclave, un nègre qui l'accompagnait.

— Le malheureux tremblait de peur. — Il croyait sa vie perdue. —

N'aie pas peur, toi, ô nègre, — Je te laisserai vivre, — Pour raconter mon exploit.

Vergas put se soustraire aux Turcs et quitter heureusement l'île ; mais tel ne fut pas le sort du Sphakiote Michalis Vrachos, un héros plus célèbre encore, qui lui succéda. Celui-ci harcela pendant quatre ans les autorités turques et remplit les provinces entières de l'éclat de ses actions. Les Turcs, las enfin de le poursuivre sans résultats, eurent recours à la ruse. La trahison de deux de ses compatriotes le leur livra. Sept notables Crétois offrirent au pacha de faire peser le prisonnier, et de verser une rançon d'argent égale à son poids, pourvu qu'on lui fît grâce de la vie. Mais les Turcs n'y voulurent pas consentir et l'exécution eut lieu aussitôt.

Vrachos mourut fièrement. A sa mère qui pleurait il dit :

— Arrête tes larmes, ma mère, — Et montre aux hommes enfin, — Que tu es une femme vaillante !

A son cousin il recommanda ainsi sa fille, âgée de quatre ans :

— Si ma fille grandit et devient belle, — Tu dois chercher un mari pour elle ; — Mais qu'il soit brave, l'homme de son choix. — Et qu'il m'égale en valeur.

Quelques années après, en 1760, apparut Nanos. C'était aussi un Klephte, mais plutôt dans le mauvais sens du mot. Il ne se contenta pas de combattre et de piller les Turcs ; à défaut de ceux-ci il pillait parfois ses compatriotes.

— Enfants de la vaillance, enfants chers à mon cœur ! — Si vous voulez de l'or et des habits très riches, — Faites-vous un cœur d'acier et des pieds de fer. — Une marche de trois jours, faisons-la en un seul. — Et attaquons bravement la belle propriété — de la veuve Nicolo, qui vient de Valachie, — avec l'argent valaque et des sequins pesants.

Sous la conduite de Nanos, les braves partirent et, d'après la chanson, ils mangèrent douze agneaux, neuf veaux, burent du vin à proportion, à la santé de la veuve, et s'en allèrent en chantant, après avoir rempli leurs poches de ducats.

Mais voici que nous approchons de l'année fatale de 1770. A l'instigation de l'impératrice de Russie, Catherine II, le Peloponèse se souleva, l'amiral Orloco parut avec sa flotte. L'île de Crète fut comme électrisée et prit aussi les armes. Daskalo-Jeannis (le maître d'école Jeannis) se mit à la tête des Sphakiotes, en leur criant : Je ferai venir les Russes !

Ce furent les Turcs qui vinrent et qui, entrant à Sphakia, brûlèrent les villages et obligèrent les habitants à payer dorénavant le Harat — impôt personnel, — les abaissant ainsi au niveau des autres Crétois. Jusqu'à ce jour, en effet, les Sphakiotes, respectés dans leurs Montagnes Blanches, qui forment pour ainsi dire des citadelles naturelles, et où il était difficile de les attaquer, avaient été exemptés, en Crète,



de l'impôt personnel; ils envoyaient seulement, une fois l'an, des cadeaux à la sultane Validé. Mais après la malheureuse insurrection de 1770, leur sort changea.

Pour faire un exemple, les Turcs torturèrent le chef des Sphakiotes avec une cruauté inouïe. Ils le firent écorcher vif. Pendant qu'on lui imposait cet épouvantable supplice, un grand miroir était placé devant lui, afin qu'il put voir arracher la peau de son visage et de sa poitrine. En vain suppliait-il ses bourreaux de mettre plus de hâte à l'achever; lentement les Turcs continuèrent leur atroce besogne jusqu'à ce qu'il expirât.

A la première insurrection de 1770 succédèrent des années de terreur. Aucune chanson populaire ne se fit plus entendre, célébrant un Crétois luttant contre les Turcs. En 1811 seulement, apparut dans les provinces orientales, la figure intéressante et sympathique de Logios. Celui-ci, comme son nom l'indique, était un « lettré », un maître d'école. Les chansons nous le peignent très beau et plein de grâce. Animé par la haine qu'il portait aux Turcs, il conçut le projet hardi de soulever contre eux les provinces orientales, qui sont moins montagneuses que celles de l'Ouest et qui, par conséquent, étaient plus exposées aux persécutions de l'armée turque.

Assez longtemps Logios donna du fil à retordre aux Turcs, et la province de Chessara retentit du bruit de ses exploits. La légende populaire raconte qu'un jour le métropolite de Candie (*Herakleion*) reçut une caisse, mais quelle ne fut pas la frayeur du prélat, lorsqu'en l'ouvrant, il la trouva remplie de têtes de Turcs! Une lettre de Logios faisait savoir à l'évêque qu'il lui envoyait en cadeau « quelques fleurs de liberté! »

Après une assez longue poursuite, Logios, comme il était aisé de prévoir, fut pris et mis à mort.

Pendant la grande guerre de l'indépendance qui commença en 1821, et eut pour résultat la formation du royaume actuel de Grèce, l'île de Crète se souleva de nouveau et combattit pendant des années. Les chansons populaires racontent les nombreuses batailles qui furent livrées et glorifient les chefs qui s'y distinguèrent.

Ce fut d'abord Georges Daskalakis, le fils du maître d'école mentionné plus haut, qui à cause de ses manières distinguées, fut surnommé Izelepis (1), (le grand seigneur). C'était un homme de haute taille, svelte et d'une telle souplesse qu'il pouvait faire des sauts prodigieux. Un jour, après avoir enfermé les Turcs dans leur mosquée à Cadanos, il grimpa sur le toit pour y percer un trou, d'où il espérait les fusiller, quand tout à coup une balle venant d'une maison turque le blessa mortellement. Ses compatriotes le transportèrent à Sphakia, où il expira.

Sifakas lui succéda dans le commandement des insurgés de la partie occidentale de la Crète. Celui-ci était bien supérieur à Daskalakis comme stratégiste; il battit souvent les Turcs. Malheureusement, dans

(1) Izelips, mot turc encore en usage dans la langue grecque populaire.

une marche à travers les montagnes, il fut atteint d'une fluxion de poitrine, et, n'ayant ni médecin, ni médicaments, il mourut, trop tôt, hélas! pour sa malheureuse patrie. Elle avait bien besoin d'un homme de sa trempe. Sifakas fut un des plus grands parmi les chefs crétois.

Outre Sifakas, d'autres braves luttèrent vaillamment, comme Mélidonis, qui périt victime de la jalousie de Roussos, Saridantonis, Chalis, Delijanakis, Kourmousis, Prosopapadakis, Anagnostis, Manoussojanakis, Kotakas et Xepapas (1). Ce dernier, un ci-devant prêtre, comme l'indique le surnom sous lequel il est connu dans l'histoire, a accompli des prodiges de valeur. A la fin, blessé à la main et assiégé par un détachement turc dans une tour fortifiée, il se défendit comme un lion. Saliklar Aga, le commandant des Turcs, plein d'admiration pour son courage, lui proposa de se rendre en lui promettant la vie sauve :

— Rends-toi, Xepapas, mets bas les armes. — Tu sauveras ainsi ta vie.

— Je ne me rends pas, chien d'infidèle ! Je tiendrai bon, et peut-être des amis viendront à mon secours, et nous combattrons ensemble contre toi.

Il tirait sans relâche par les meurtrières, et abattit un grand nombre d'ennemis. Ceux-ci enfin fatigués de voir tomber tant des leurs, se décidèrent à mettre le feu à la tour. Alors Xepapas en sortit, tua encore deux Turcs, et tomba criblé de balles. Après des années de lutte, l'île de Crète ne fut pas annexée au royaume libre de Grèce, formé en 1830. Les chansons populaires naturellement, vibrent d'indignation contre les diplomates et les rois :

— Nous comptions sur vous, rois de l'Occident ; — Mais voilà que vous êtes injustes. — Vous nous avez laissés sous le joug des Turcs. — Que l'on gravisse les montagnes de la Crète. — Que de là-haut on jette un long regard, — Et l'on verra voler des vautours, — Tenant dans leurs serres des os de chrétiens. — Qui pourra compter le nombre des Crétois — Qui tombèrent en combattant pour leur indépendance ?

Elle est émouvante, la naïveté du barde populaire qui menace la France et l'Angleterre de la punition de Dieu, au jugement dernier :

— Quand le terrible juge nous appellera, — Assis sur son trône, entouré de l'armée céleste, — Et qu'on entendra les plaintes des chrétiens, — Les Crétois viendront pleins d'amertume, — Devant le juge suprême dire l'injustice — Qui sur terre les accabla. — Et ce sera à vous de répondre, France et Angleterre !

Pourquoi le poète ne menace-t-il pas aussi la Russie, puisque les

(1) Il faut aussi mentionner deux étrangers, accourus pour combattre en Crète, et qui s'y sont distingués, le Bulgare Chatzi Michalis et l'officier Valest, tous deux tombés martyrs de la liberté.



trois puissances avaient, d'un commun accord, pris en main la cause grecque, et tracé les frontières du futur royaume? Est-ce par ménagement pour des corréligionnaires, que le poète épargne l'empire des tsars et ne demande pas pour lui la punition de Dieu? Ou bien, est-ce parce qu'il ne pouvait pas faire entrer dans sa rime les trois puissances ensemble? Peut-être pour les deux raisons à la fois. Dans quelques chansons les Crétois s'en prennent à eux-mêmes et attribuent à leurs discordes, cette plaie héréditaire chez eux, l'esclavage auquel ils sont assujettis. Ils croient que le Péloponèse fut plus heureux, parce qu'il était uni :

— La Morée s'est battue, mais elle était unie. — Et elle sortit de la lutte en remportant pour prix la liberté.

En réalité la discorde régnait aussi en Morée, puisque Zaïmis combattait Colocotronis, et que Colocotronis poursuivait Maurocordato. Il y eut, même, pendant la guerre de l'Indépendance, des guerres civiles dans le Péloponèse.

Tous les Grecs sont de même race et ont les mêmes défauts.

II

La vraie raison pour laquelle la Crète resta sous la domination turque, fut que les trois puissances — Russie, France et Angleterre — qui étaient venues au secours des Hellènes, n'avaient nul désir de créer un grand royaume de Grèce. L'Angleterre surtout résista longtemps à la France et à la Russie ; elle voulait d'abord que l'état nouveau ne fût formé que des Cyclades et du Péloponèse, ayant, au nord, l'isthme de Corinthe comme ligne de démarcation.

Depuis la fondation du royaume de Grèce, en 1830, la Crète s'est soulevée sept fois : en 1833, 1841, 1858, 1866, 1871, 1889 et enfin en 1896.

Parmi toutes ces insurrections, plus ou moins importantes, celle de 1866, dans laquelle fut proclamée l'union de la Crète à la Grèce, fut la plus grave.

Cette insurrection qui attira l'attention et provoqua la sympathie de l'Europe, dura deux années, les insurgés étant soutenus par les Grecs du royaume, qui leur envoyaient des volontaires et des munitions.

Deux héros crétois se sont fait remarquer pendant cette insurrection : Chatzi Michalis et Criaris.

Chatzi Michalis, fort et de haute taille, vit encore, très âgé, réfugié à Athènes. Déjà tout jeune, il s'était distingué par sa bravoure et ses coups de main contre les Turcs. Lorsqu'en 1861, suspecté d'intrigues révolutionnaires, il fut enfermé dans la forteresse de la Canée, il résolut de s'évader de sa prison en se laissant tomber du haut du rempart.

L'entreprise n'était rien moins qu'audacieuse, car le rempart, très

élevé, est entouré d'un fossé très profond. La forteresse de la Canée comme celles des deux autres villes, Candie et Rethymo, a été bâtie par les Vénitiens. Le long de la côte, ces fortifications sont très faibles, car les Vénitiens n'avaient rien à craindre par là, étant alors maîtres de la mer. Par contre, elles sont très fortes dans la partie qui regarde la terre, ces dominateurs de l'île s'attendant toujours à des insurrections de la part des Crétois, qui cherchaient souvent à reconquérir leur liberté.

Le prisonnier ne se laissa pourtant pas effrayer par la hauteur du rempart. Il fit secrètement avertir des amis dans sa province natale de Lakos, de venir l'attendre une nuit dans le fossé à un point désigné au pied du rempart. Alors il hasarda l'épouvantable chute, et se laissa tomber du haut des bastions. Tout meurtri, une jambe cassée, il fut ramassé par ses compatriotes, qui à dos de mulet le transportèrent, grâce à l'obscurité de la nuit, à Lakos où il pouvait être en sûreté.

Cinq ans plus tard il prit part à la grande insurrection de 1866, dans laquelle il se distingua par sa sagesse et sa modération. Les chants populaires l'appellent « Chatzi le Sage », et racontent qu'il ménagea toujours la vie des prisonniers turcs, tâchant d'atténuer les horreurs qui accompagnent d'ordinaire la guerre de partisans.

Bien différent de Chatzi Michalis, était Kriaris, l'autre héros de l'insurrection de 1866, né dans le canton de Selino. Celui-ci, court et trapu, était, comme on se le raconte en Crète un lion sous la forme d'un homme. Au moment où s'engageait la bataille, il poussait de terribles hurlements et se précipitait contre les Turcs, sans regarder ni à droite, ni à gauche. Malgré son intrépidité, il n'était pas destiné à tomber sous une balle ennemie, car il mourut plusieurs années après à Athènes de mort naturelle.

III

Outre la poésie héroïque, on trouve en Crète une foule de chants qui célèbrent l'amour et les passions du cœur humain. Les poèmes d'amour sont généralement composés de distiques (μαντινάδες) et on les entonne en dansant ; les hommes et les femmes se tenant par la main et formant la chaîne, avancent et reculent d'un pas rythmique. Ces vers ne sont pas tous également beaux, il y en a même qui, pour être pourvus de la rime, sont dépourvus de sens. Par contre, les autres chansons qu'inspire la nature ou la vie, ont du mérite et sont dignes d'être notées.

Dans ces chants, les Crétois nous offrent une image fidèle de leur tempérament, de leurs habitudes et de leurs mœurs. Les hommes, étant très jaloux et très susceptibles, ont souvent recours au couteau pour venger l'honneur de la famille, qu'ils croient parfois atteint par des choses futiles. Ainsi une chanson nous raconte qu'une jeune fille fut battue jusqu'à la mort pour avoir donné quatre roses à Jean-



nis. Ce Jeannis, revenant de chasser le lièvre, passait devant le jardin où la jeune fille cueillait des fleurs pour en faire des guirlandes. Il lui demanda deux roses, et elle s'empressa de lui en donner quatre. La mère de la jeune fille était à la fenêtre et fut témoin de la scène, qu'elle alla raconter, en s'exclamant, aux douze frères et aux dix-huit cousins de la pauvrette. Ceux-ci se jetèrent sur elle et la rouèrent de coups ; puis, comme si le nombre n'était pas suffisant, le père et la mère se joignirent à eux et la frappèrent sans pitié, la mère avec son fuseau et le père avec son bâton :

— Le sang coulait à flots et teignait ses habits. — Or, à minuit, la fille agonisait. — Sa mère entrait et sortait tout en larmes; — elle s'égratignait la figure et s'arrachait les cheveux. — Le père sans relâche se martelait les genoux.

— Veux-tu ta robe de coton? lui demanda la mère. — Veux-tu ta robe de soie ou celle de velours? — Ou préfères-tu la verte qu'apporta Jeannis?

— Je ne veux ni coton, ni soie, ni velours. — Je ne veux même pas la robe verte de Jeannis. — Je veux mes vêtements trempés de mon sang. — C'est avec ceux-là que je veux descendre en enfer. — et qu'il soit dit dans les villages et dans la ville qu'on m'a tuée pour deux roses.

La chanson exagère certainement. Les parents crétois ne tueraient pas facilement leur fille pour avoir donné des fleurs à un jeune homme ; mais elle témoigne cependant de l'austérité des mœurs, qui impose une punition exemplaire pour la plus légère incartade. Les femmes doivent être chastes et elles désirent l'être. Fidèles et courageuses, elles détestent les Turcs ; et leur plus grande frayeur est d'être touchées par l'un d'eux.

— Mon petit frère Petros, si tu es brave, — Défends-moi et ne souffre pas — Que le Turc m'embrasse.

— Quand tu verras, Chargo (1), mon sang rougir la terre, Alors seulement le Turc osera t'embrasser.

Chargo fut sauvée de l'amour de Mehémet-Aga, car son frère Petros le tua. Mais tous les Crétois n'ont pas la même chance que Petros Izarnakis. Pendant leurs fréquentes insurrections, écrasés quelquefois par la supériorité des forces turques, les hommes ne furent pas toujours à même de protéger leurs femmes et leurs sœurs. Ces dernières se défendirent souvent elles-mêmes, et les annales nous apprennent que beaucoup de femmes égalèrent les hommes en bravoure et sauvèrent leur honneur en tuant de leurs mains le Turc abhorré.

IV

Il va sans dire que dans un tel milieu l'amour des armes devait se développer exceptionnellement. Si dans les temps anciens les Crétois

(1) Abréviation de Charigo — chérie.

en faisaient souvent métier, pour gagner leur vie, plus tard, tombés durant des siècles, sous le joug des dominateurs étrangers, tour à tour des Romains, des Sarrasins, des Vénitiens et des Turcs, et plus ou moins tyrannisés par eux, ils virent dans les armes le seul moyen de défendre leur liberté et leur honneur. Aussi, dès qu'un garçon atteint l'âge viril, son plus grand désir est de posséder un bon fusil. Est-il pauvre? Il s'imposera volontiers des privations, renoncera sans aucun regret à une nourriture substantielle, à des vêtements élégants avec un soin jaloux.

Cette passion est bien exprimée dans la chanson suivante :

— Jamais le brave ne doit vendre ses armes. Il doit les garder et les pendre au mur. — Qu'elles restent là luisantes, et qu'elles excitent l'ardeur des plus jeunes.

Ce maniement constant des armes exagère la fierté naturelle du Crétois. Mais comme la nature l'a doué de beaucoup plus d'imagination et de passion que de jugement, sa fierté qui serait une vertu, devient souvent un défaut. Plus d'un, hélas! a sacrifié son amour et son avenir à cet orgueil insensé. Ce sentiment, poussé à l'extrême, est fort bien rendu par la chanson dans laquelle un amant, se croyant blessé dans son amour-propre par sa bien-aimée, la quitte et court les mers. Celle-ci apprend un jour qu'il a été fait prisonnier par des pirates. Elle accourt et offre au capitaine des pirates toute sa fortune comme rançon de son fiancé. Mais ce dernier la repousse rudement et préfère l'esclavage.

— Si tu as de l'argent, garde-le et jouis des biens de la terre. Mais quand tu pourras planter un jardin sur la mer. — Alors seulement tu me délivreras et tu me verras venir vers toi!

La pauvre fille, brisée de douleur, s'en va sans mot dire et se donne la mort.

Mais à côté de cette fierté farouche des Crétois, il ne faut pas oublier de rappeler une de leurs principales vertus : l'hospitalité :

— Ma mère, il neige sur les montagnes et il pleut dans les vallées. — Trempé et couvert de neige passe un étranger. — Ouvrons-lui la porte et laissons-le entrer.
— Nous n'avons pas de pain, mon fils, pourquoi appeler l'étranger?
— Le voisin en a, ma mère, il nous en prêtera.
— Il ne reste plus de vin, mon fils, pourquoi appeler l'étranger?
— Il me reste dix piastres (1), ma mère ira en acheter.
— Mon matelas est assez large, ma mère, il suffit pour deux.

La chanson a jailli de l'âme du peuple.

L'hospitalité dans les villages est, en effet, un trait caractéristique du Crétois. Il ne faut pas l'attribuer aux conditions quelque peu primitives de la vie rurale, à l'absence d'auberges pouvant, dans les

(1) Une piastre équivaut environ à vingt centimes.



campagnes, recevoir des voyageurs, mais à la joie sincère que le Crétois éprouve à accueillir un hôte dans sa maison.

L'hospitalité y est exercée presque comme une religion!

Tel est ce petit peuple vaillant et noble qui lutte là-bas pour sa liberté et sa foi.

J.-K. MITSOTAKIS,
Professeur de grec moderne à l'Ecole des langues orientales de l'Université de Berlin.

(Voir la suite de **Nos articles** dans le corps de la *Revue*.)

SCIENCE

LA LANGUE SACRÉE

ESSAI D'UNE RELIGION DE L'HUMANITÉ.

La Langue sacrée! Une langue inconnue, universelle et mystérieuse! Peut-on raisonnablement et scientifiquement émettre une pareille idée? Ne connaissons-nous pas les langues propres à chaque peuple; les unes déchiffrées depuis peu : l'égyptien, l'assyrien, le cypriote, etc.; d'autres que l'on déchiffrera demain : l'hittite, l'étrusque, etc. Quelle est la trace d'une autre langue? Pourquoi ce titre de Langue sacrée?

Dans le volume la *Langue sacrée*, que j'ai publié tout récemment, j'ai trouvé, il me semble, l'existence de cette langue et justifié le titre du livre rappelant celui donné par les anciens aux textes religieux, aux « Ecritures saintes » révélées aux initiés. A la fin du roman d'Apulée, au moment de la première initiation de Lucius (1), celui-ci s'exprime ainsi : « Du fond du sanctuaire, il (l'hiérophante) tira certains livres tracés en caractères inconnus, et contenant en abrégé les formules sacrées, figurées soit par des effigies d'animaux de toute nature, soit par des nœuds, des ronds tortueux et des liens recourbés comme les vrilles de la vigne, afin qu'elles ne pussent être lues par de curieux profanes. Puis de ce même livre, il me détailla ce que j'avais à me procurer pour servir à l'initiation, »

(1) L'ouvrage de M. E. Soldi sur *la Langue sacrée* a vivement occupé l'attention non seulement de nos philologues, mais aussi de tous les intellectuels. Que se cache-t-il derrière cette théorie de la langue sacrée que l'auteur a développée dans un ouvrage de plus de 700 pages in 4° et orné de 900 preuves graphiques? Faut-il y voir, comme le veut notre savant, la génèse de toutes nos langues et la preuve irréfutable de l'unité de nos croyances, de notre civilisation, et, par cela même, de la fraternité universelle? Nous avons cru utile de confier le plaidoyer de sa savante et noble cause à M. Soldi lui-même, et nos lecteurs lui sauront avec nous gré de ces pages lumineuses où il s'est efforcé de résumer à leur usage les principaux résultats du travail capital de sa vie (*Note de la Rédaction*.)

Cette écriture méconnue m'a servi de guide; cette écriture se retrouve partout : c'est l'art et l'ornement.

En dévoilant le secret des signes magiques qu'elle employait, cette écriture explique comment « l'initiation » aux mystères antiques donnait la certitude de la vie future, elle éclaire les origines de l'homme et de la civilisation, elle révèle l'hymne première, en laquelle l'humanité, encore unie, célébrait en une même langue, la vie, le feu, comme le principe de l'évolution cosmique, et elle en donne la philosophie.

Les simples lignes droites ou spiralées gravées sur les tumulus et les rochers; de l'Inde à la Bretagne, d'Amérique ou d'Afrique; le décor, dit géométrique, des vases grecs archaïques; le cadre des miroirs



Figure 1. — Le signe de l'intelligence. La spirale lumineuse éclairant la figure d'Ulysse reconnu par ses serviteurs, vase grec. — *Mon. de l'Instit. archéol.*, vol. IX, tav. XLII.

étrusques; le champ des médailles gauloises; les trous ou cupules creusés sur les pierres celtiques; les costumes des anciens et ceux conservés traditionnellement dans plusieurs contrées; l'architecture des temples de tous cultes, d'Edfou au Parthénon, de Babel à Palenqué, d'Angkor à Notre-Dame; l'ornement des tapis d'Orient anciens et modernes; les plus humbles objets du sauvage et les plus riches de notre civilisation cachent, d'après moi, une langue idéographique, véritable cosmoglyphie.

La Langue sacrée n'est pas seulement révélée par des inscriptions et des monuments, elle s'exprime, et c'est là une de ses originalités, par des objets et par la façon de les disposer. Ainsi quelques perles, dans les tombeaux les plus simples; des vases, des lances, des flèches, des haches, des épingles, des anneaux, des diadèmes dans les plus

riches, écrivent dans le cercueil l'épopée complète et mystique de l'humanité même. Chaque objet est un mot de ce poème de la vie, de la mort, de la résurrection.

*
* *

Les Signes sacrés sont inscrits sur les monuments les plus divers où la science cherche des sens différents au lieu d'une expression unique, provenant d'un même point de départ, propre à toutes les races humaines. Ces idéogrammes ne forment pas une langue aussi riche que les idiomes syllabiques et alphabétiques, mais, comme cette écriture fut antérieure et a survécu à toutes les écritures, et qu'elle était universelle, elle acquiert par cela même une importance exceptionnelle. Ce n'est plus une partie du globe qu'elle éclaire, c'est le globe tout entier.

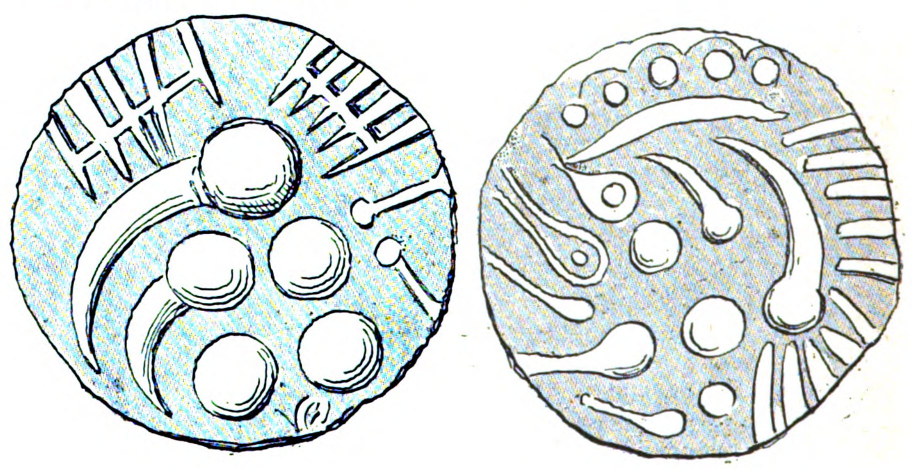


Figure 2. — Le signe 46. — Le souffle formateur groupant les germes vitaux. Ibérie. Monnaie des Elusates. Taillebois. Deux objets d'art ibériens, p. 28.

Cette écriture n'est plus reconnue de nos jours, parce que ces élément furent modifiés ou transformés suivant des principes religieux et des lois techniques. Ces lois, d'une part, déterminent les objets incompris figurés par les principaux hiéroglyphes égyptiens, dont seul le sens général fut traduit ; d'autre part, elles assimilent à ces objets les figurations dites ornementales ou géométriques de l'Antiquité. Le résultat, en permettant de suivre la voie des images, et par elle la vie des idées et des mots, donne le principe des écritures et du symbolisme dont l'iconographie chrétienne est le dernier écho. La langue Sacrée révèle par suite l'expression première de tous les arts.

*
* *

A un certain point de vue, nul langage n'égale la souplesse de la

Langue Sacrée ; ce qui est ornement mort, imité sans l'esprit, décor inconséquent de nos objets et de nos monuments, fut jadis écriture admirable, cent fois plus riche et plus compréhensible que notre aride étymologie scientifique. Elle réunit dans l'art et fit comprendre à tous les sciences et la philosophie ; elle sut décrire par des images simples et élégantes les plus délicats mystères de la terre et du ciel. C'est un don aujourd'hui perdu, une richesse à reconquérir.

Une des plus belles manifestations de la Cosmoglyphie fut l'œuvre de l'art grec. La haute portée de l'architecture et de l'ornement grec

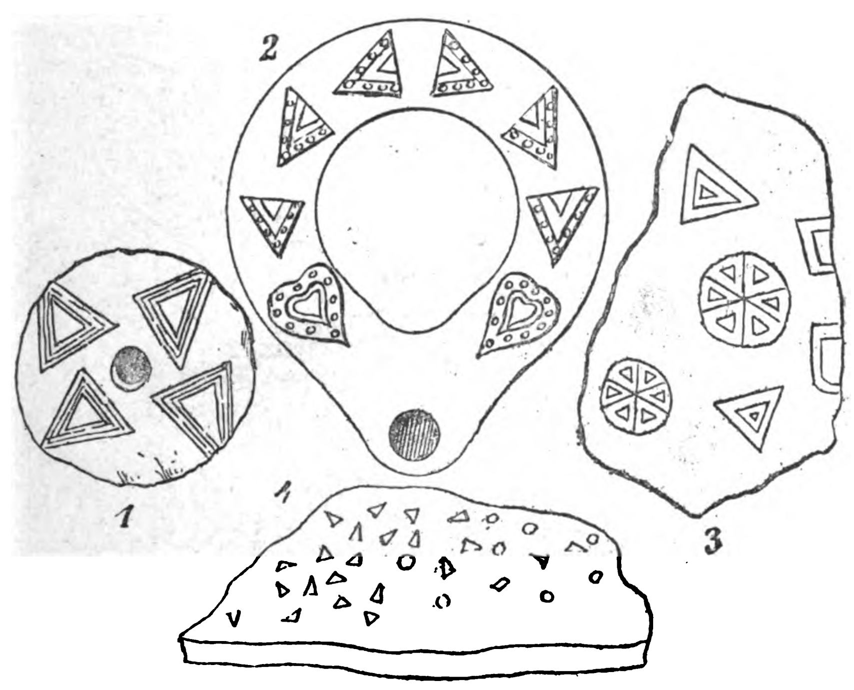


FIGURE 3. — Signe 32. Les dents du feu.
1. Fusaiole troyenne. — 2. Lampe chrétienne. — 3. Pierre trouvée à Carnac. — 4. Pierre sculptée trouvée à Guerrande.

est encore incomprise actuellement. On admire des proportions, des lignes, là où il y a plus et mieux, Ce que nous nommons aujourd'hui des « natures mortes » ; ce que nous classons comme « art de second ordre » n'existait pas pour les anciens. L'école antique, cent fois plus élevée et plus intelligente que la nôtre, sut résumer dans un motif d'ornement les philosophies, en faisant naître l'homme, la beauté, l'harmonie des gerbes de feu et des étincelles d'or lancées par le soleil.

Il s'ensuit que les signes géométriques les plus simples sont justement ceux qui traduisent les idées les plus subtiles : un point suffit

pour exprimer l'origine de la vie, l'essence de l'âme ; un tréma, l'énergie conductrice ; quelques spirales, la constitution de la lumière, la formation du corps, la loi de l'intelligence ; quelques cercles, la mécanique céleste, le voyage des âmes au soleil et à la lune, la réincarnation, les transformations mystérieuses et l'harmonie des cieux.

*
* *

Il m'est évidemment impossible d'essayer de donner en ces quelques lignes la substance de la langue sacrée. Tâchons cependant en expliquant trois signes de cette écriture (elle en compte plus de cinq



Figure 4. — Signe 17. Motif d'ornement sur un vase grec.

cents), de répondre à la seule objection faite jusqu'ici ; celle de l'invention toute naturelle de ces signes, en raison de l'identité du cerveau humain, chez les différentes races et dans les contrées les plus éloignées les unes des autres.

Ces trois signes sont ; 1° les cornes de bélier, l'énergie conductrice ; 2° le disque centré, le soleil ou la lumière ; 3° la demi-sphère, l'enveloppe ou l'antre mystique.

Ces trois signes servent à former les têtes de l'homme ou des animaux : le nez avec les cornes de bélier, l'œil avec le disque centré ou le soleil, le crâne avec l'antre mystique.

Mais avant d'en montrer les exemples pris en Grèce, en Gaule, au Mexique, il me faut déterminer les trois signes, et je vais le faire en décrivant le frontal de la coiffe actuelle des femmes de Pont-l'Abbé.

*
* *

Parmi les excursions de la Basse-Bretagne, l'une des plus intéressantes est certainement la visite à la petite ville de Pont-l'Abbé. Elle ne possède ni le pittoresque du site, ni le caractère des bâtisses. Elle est presque complètement moderne et le pays en est plat. Mais Pont-l'Abbé conserve un type fort original de population. Celle-ci, malgré le dédain des bourgeoises et les critiques des beaux esprits, porte encore son ancien costume. Les jours de fête, sur la grand' place, au son du biniou, garçons et fillettes, muets comme des fantômes, dansent, la face impassible, une marche mystérieuse, en un rythme lent.

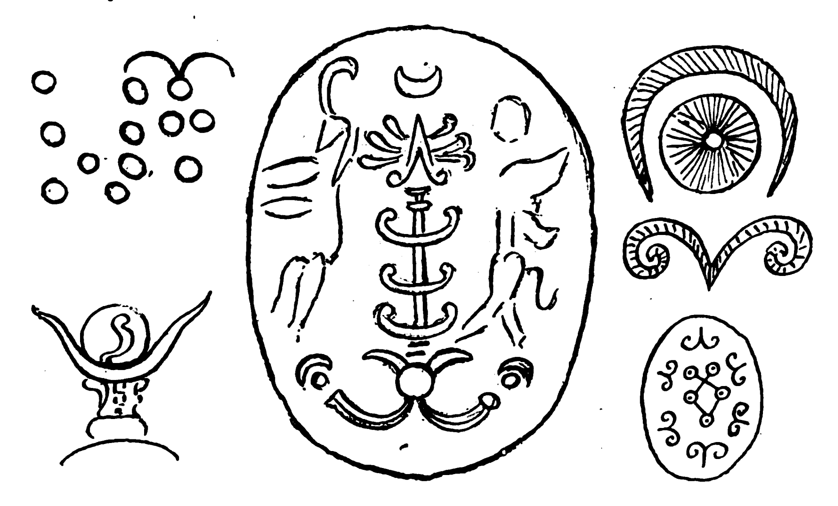


Figure 5. — Signe 11. Les cornes du bélier : l'énergie conductrice.
1. Tumulus de Guerrande. — 2. Disque de la stèle de Biblos. — 3. Scarabéoide phénicien.
4. Détail de la coiffe de Pont-l'Abbé. — 5. Plat d'un scarabée égyptien.

Les femmes surtout étonnent. Immédiatement on constate qu'elles appartiennent à une famille humaine fort différente de celles qui peuplent la Bretagne et la France. Elles sont petites, et la face carrée, l'œil bridé, les pommettes saillantes, rappellent étrangement le type mongol. Evidemment ce type est atténué, mais l'atavisme, toujours plus puissant chez la femme que chez l'homme, en témoigne encore.

Ceci nous fut certifié aussi par leur costume — le plus curieux du Finistère ; cette double jupe à bandes rouges et jaunes, et la coiffe blanche — le *bigouden* — qu'elles portent jaune dans le deuil. Aucun doute n'est possible sur l'origine asiatique de cette population.

Mais la caractéristique de cette coiffe, de l'étrange bonnet sur lequel par derrière les cheveux sont relevés; c'est le frontal (fig. 5), la face triangulaire, ornée de broderies, et posé à plat sur le front, à la façon chinoise.

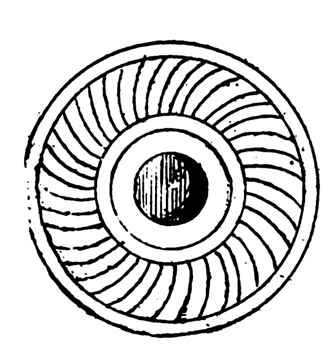


Figure 6. — *Mexique*. Disque solaire en pierre. Penafiel. *Monumentos antiquos de Mexico*, vol. I, pl. 38.

Au sommet du frontal le signe générateur terrestre surmonte le triangle sacré, faisceau de lumière vivifiante provoquant la fermentation du germe.

Le cartouche central de la broderie encadre l'image du soleil, un disque avec un point de centre ajouré; techniquement, l'œillet des brodeuses et symboliquement, l'œil du ciel.

Le générateur céleste émet huit points-feux, signes de son éclat. Ce sont des disques plus petits, presque complétement ajourés.

Un cercle les entoure, rempli de lignes brodées en biais pour indiquer le mouvement de l'astre et de ses rayons.

⁂

Or, dans la première partie de mon volume, j'étudie ce fragment de costume moderne, l'œuvre intellectuelle et sublime des plus anciennes races du globe, et j'ai fait apercevoir ce résultat imprévu : toutes les conceptions du divin s'unissant en une seule formule et une même aspiration, celle qui révèle un faisceau de signes méconnus, ornant la coiffe des étranges bretonnes, de la petite ville de Pont-l'Abbé.

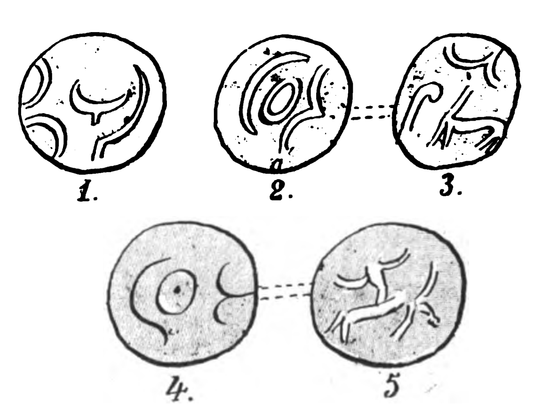


Figure 7. — *Grande-Bretagne*. Types d'anciennes monnaies. — *Archeologia*. v. XLVI. Les nos 2 et 4 figurent une tête de création, se formant : des cornes, l'énergie conductrice; de disque, projetée dans la *kert*, le corps.

Sur plusieurs anciennes monnaies anglo-saxonnes (fig. 7, 2 et -), la tête se divise nettement en trois parties : le crâne, l'œil et le nez. Le crâne, c'est la sphère, la *kert*; l'œil, le disque solaire; le nez, les cornes, l'énergie conductrice, soit les signes 45, 1, et 43. — Ces éléments principaux de la cosmographie forment la tête de plusieurs

monnaies des Osismiens (fig. 8, 2), celles des chevaux des monnaies des Redons, et donnent la raison du grotesque profil de la face des guerriers sur un vase trouvé à Tyrinthe (fig. 8, 1). Ce profil « cosmique » répond à l'état embryonnaire, ébauche lumineuse de ces figures.

Cette curieuse convention d'une tête formée d'un crâne-*kert*, d'un œil-soleil, d'un nez et d'une bouche — corne de bélier — dont le bonnet de Pont-l'Abbé montre l'origine solaire — se retrouve identique sur un disque mexicain (fig. 9, 1). Ce disque, c'est le soleil avec le point central, projetant comme les fusaïoles troyennes, quatre rayons remplis des atomes créateurs, et comme en Egypte, comme à Pont-l'Abbé, comme partout : entre les rayons, quatre têtes formées :

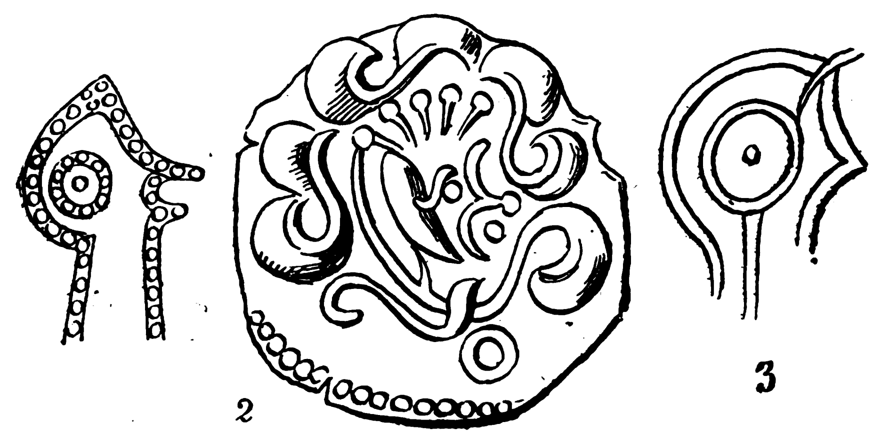


FIGURE 8. — 1. *Grèce.* Grandissement d'une tête du fragment de vase trouvé par Schliemann *Tyrinthe*, pl.
2. *Gaule.* Monnaie des Osismiens. — Hucher, 55, 3.
3. *Gaule.* Grandissement d'une tête gravée sur une monnaie. — Latour, pl. XLI.

de l'antre-kert, de l'œil solaire, de la corne de bélier. L'identité est absolue ; l'idée philosophique la même, la manière de s'exprimer absolument pareille. Ce qui n'empêchera pas de longtemps et malgré tout, qu'on mettra sur le compte du hasard et de l'identité du cerveau humain, ce qui ne peut être que le résultat d'une éducation et d'une origine communes.

∴

A cet état les lèvres n'existent pas encore. Un premier élément de leur formation apparaît pourtant dans la monnaie ci-dessus, à face embryonnaire. C'est sous la corne une boule, déjà presque à sa place sous la protubérance nasale. D'autres fois une série de globules partent du bord, suivant les sinuosités du cou et du menton, se retournent en spirales, et viennent ajouter une boule sous celle de la lèvre supérieure. Ailleurs, deux tiges cour-

bées se réunissent pour déposer ensemble la première lèvre, sous la forme d'une boule. Toute cette tête : œil-soleil, nez-corne, bouche en formation, cheveux spiralés, présente un même degré de création, et chaque organe est encore un signe cosmique, une écriture se transformant en œuvre d'art.

Quand les deux boules-lèvres sont enchâssées à leurs places, elles s'allongent pour s'insérer dans les joues, et les statères de l'Armorique permettent d'assister aux étapes de leur développement (fig. 10, 1).

Le menton est créé par les mêmes procédés, soulignés avec la même volonté. La monnaie des Rèmes en donne l'exemple (fig. 12). Un globule est venu du bord de la pièce, — absolument comme les spirales formant les cheveux de cette figure (fig. 12) et les étincelles triangulaires, — il forme le menton. Une barbiche partant d'une des



Figure 9. — *Mexique*. Disque percé.
2. Grandissement d'une des têtes de ce disque.
3. Disque percé. — Penafiel, *Mon. ant.*, pl.

perles-feu du cadre, tournant sur elle-même, va s'insérer déjà sous ce menton à peine modelé.

Parfois le nez formé par les cornes : en Grèce, en Gaule, en Amérique, en Australie, prend aussi la forme d'une spirale. Dans certaines médailles gauloises, on pourrait le confondre avec les mèches de cheveux, même avec une trompe d'éléphant.

*
* *

La réunion de ces trois signes, formant ce que je nomme « la face cosmique », permet donc de constater des idées étranges, imprévues, universelles, provenant d'une observation intuitive, curieuse, des phénomènes de la création, exprimée partout par les mêmes signes, dans le même but, avec le même art.

Aucun signe cosmique n'a survécu, comme expression d'une idée,

même dans l'ornement qui les emploie sans les comprendre. On ne figure plus le soleil avec un point au centre; nous lui faisons projeter des rayons, mais jamais nous ne quadrillons cette image pour en



Figure 10. — 1. *Gaule.* Statère de l'Armorique. — Hucher. *L'Art gaulois,* vol. I, pl. XXI.
2. *Gaule,* Statère des Osismiens. — Hucher. *L'Art gaulois.* vol. I, pl. VIII, 2.

exprimer l'éclat; la nécessité de figurer les atomes sur la tombe pour amener la résurrection est si peu dans les idées actuelles, que nous les voyons sur les monuments antiques sans les reconnaître; la spirale, dévidement du soleil, enveloppe de l'âme, semble une pensée si



Figure 11. — 1. *Gaule.* Monnaie de l'Armorique. — Hucher. *L'Art gaulois,* vol. I, pl. 21.
2. *Gaule.* Stater de l'Armorique. — Hucher. *L'Art gaulois,* vol. I, pl. 21.

étrange que l'on ne veut pas l'admettre; les cornes, figures de l'énergie; le double serpent émettant le germe; les dents, pointes du fer, etc., toutes ces figures sont tellement en dehors de notre éduca-

tion, des tendances de notre esprit; de la sphère de nos cerveaux, que les archéologues n'y reconnaissent, malgré texte et traditions, que des ornements sans significations.

Que vaut, en face de ce fait, l'argument de « l'identité du cerveau humain » que l'on ne cesse de nous opposer? Comment expliquer « ces races sans parenté aucune, sans aucun rapport originel » et qui retrouvent partout les mêmes images exprimant les mêmes idées subtiles et complexes? Et nous, qui avons hérité des idées scientifiques, des théories atomistiques des anciens, non seulement nous ne trouvons pas, mais nous ne comprenons plus cette algèbre artistique, fond de notre ornementation. Serions-nous inférieurs à nos aïeux, aux Celtes, aux Asiatiques, aux Egyptiens, aux Peaux-Rouges, aux Péruviens, aux Chinois? Pour la première fois n'y aurait-il plus « identité de cerveau humain »?



FIGURE 12. — *Gaule*. Pièce d'argent (Rèmes). Hucher. *L'Art gaulois*, v. 1, pl. 62.



FIGURE 13. — *Gaule*. Monnaie. Hucher. *L'Art gaulois*.



FIGURE 14. — *Grande-Bretagne*. Monnaie anglo-saxonne. *Wessex*. — Lelewel. *Num. du moyen-âge*.

Non. Il n'y a qu'une progression dans l'évolution qui ne nous permet plus de reconnaître les premiers signes, les plus simples.

« L'Orient crée les types et les symboles, l'Occident les accepte » écrit justement M. Bayet. Complétant cette affirmation, nous dirons :

ces types, ces symboles proviennent des premiers éléments de la civilisation reçus par les premières familles humaines, en Afrique leur berceau (?). La Langue Sacrée, organe des premières observations raisonnées et conservées partout jadis, malgré l'exode des peuples et les longues années, nous le prouve.

*
* *

Des conclusions philosophiques résultent de ces nouveaux matériaux.

N'est-il pas avéré que, si le XVIIIe siècle s'est terminé dans un rêve de concorde, d'universelle fraternité, le XIXe finit par une lutte générale où se choquent comme des lames d'acier les mots : races et nationalités, religions et sectes, anarchisme et science ?



Figure 15. — Signe 28. Projection des germes divins.
Liber et Libera sur un vase grec.

La science, hier encore guide suprême à peine discuté, la science ! qui diminue chaque jour les distances séparant les hommes, malheureusement crée aussi des arguments qui les divisent. Et l'on s'explique ainsi la tendance d'une nouvelle école qui décrie la science, lui reproche de ne pas conclure, contrairement aux dogmes qu'elle détruit, lui reproche d'avoir aussi souvent combattu que proclamé les vérités nécessaires au bonheur de l'humanité.

La Langue Sacrée prouve une de ces vérités : car le terme « polygénisme » disparaîtra peut-être un jour, avec l'esprit qu'il contient, devant une démonstration souveraine de l'origine unique des œuvres de la civilisation ; cette démonstration réclamera contre les déductions tirées actuellement des spécialisations excessives des sciences historiques qui complètent et fortifient les dissentiments entre les peuples. Réfuter par la synthèse, nullement impossible, les résultats épars et divergents de ces sciences, n'est-ce pas orner victorieusement ceux qui luttent contre les chauvinismes, les fanatismes, les

guerres, les persécutions? Et si la science future déclare indiscutable que nous sommes descendants d'une seule famille, héritiers d'une seule civilisation, n'affirmera-t-elles pas un principe de paix, et de fraternité, désiré par tous les nobles cœurs, nécessaire à tous les progrès?

Quelle est la destinée du monde et de l'humanité? Ce problème, les uns le posent à la science, d'autres à la religion, et un grand nom-

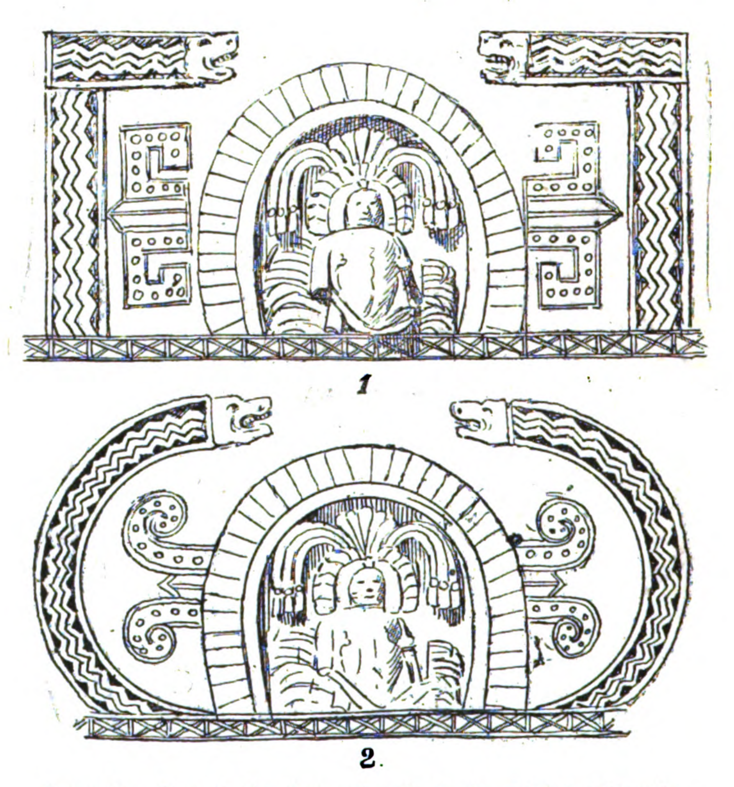


FIGURE 16. — Signe 22. L'enveloppe universelle. Jucatan. Palais de Clichen-Itza. 1. Façade actuelle. — 2. Façade « au rond ».

bre déclare que science et religion sont également incapables de le résoudre. Eh bien si des textes provenant de tous pays prouvent que dès une époque lointaine, la réponse n'a varié que de quelques détails; qu'elle résulte de la grande école à la fois scientifique et religieuse de l'antiquité; si ces résultats. provenant d'Héliopolis, de Babylone, de l'Inde, de la Chine, du Mexique, d'Athènes, de Rome; si le fond de ces croyances concorde avec les déductions proclamées par la science moderne; ne sera-t-il pas permis de considérer cette réponse comme une vérité intuitive digne de tout intérêt?

« Il y a encore des vérités ensevelies sous les ruines des vieux sanctuaires, dit justement M. L. Ménard, ne craignons pas d'aller les chercher ». En ce faisant, nous y avons trouvé les principes de la vie, tels que nos plus grands savants les enseignent aujourd'hui! Mais ces principes, religieux jadis, étaient exprimés par l'union de la science et de l'art, discutés par les philosophes, traduits par les



FIGURE 17. — Signe 23. Le germe divin.
Égypte. Tableau cosmographique. Papyrus de Tentamoun.

poètes. Cette Langue Sacrée, leur instrument, ne pourrait-elle ranimer les saintes traditions des vieux âges, exaltant l'infini, la nature, la beauté et la vie — les réunir aux dogmes nouveaux de progrès, de solidarité sociale et de fraternité universelle, — et dissipant « les inquiétudes de la raison moderne », constituer pour l'avenir la religion de l'humanité?

ÉMILE SOLDI.

BEAUX-ARTS

L'ART DE LA SILHOUETTE

Mme de Pompadour protégeait M. de Silhouette, quoiqu'il eût cinquante ans et ne fût ni bel homme ni bel esprit ; mais la maîtresse de Louis XV, qui menait alors le roi et la France, était toute-puissante et un mot d'elle suffit pour faire donner au publiciste limousin, en 1759, le poste très envié de contrôleur général des Finances. Le collègue de Choiseul n'était ni un Fouquet, ni un Colbert ; il n'avait ni le faste du premier, ni le génie du second ; il n'était pas de taille à

dominer les courtisans par l'empire qu'exerçaient à cette époque, encore plus qu'à la nôtre, l'opulence et la prodigalité; il ne pouvait imposer son autorité à la cour par l'ascendant qu'assurent les grands mérites. Le moment était, du reste, critique pour un ministre qui avait charge des deniers de l'Etat et à qui tout le monde en réclamait. Les trois milliards de dettes laissées par le règne de Louis XIV, et que le régent n'avait fait qu'augmenter, s'étaient accrus encore après l'effroyable banqueroute du système de Law, et le ministère Fleury n'avait pas plus apporté de remède à la situation que celui du duc de Bourbon. La guerre de la succession d'Autriche avait contribué à épuiser le trésor et celle de Sept ans, signalée par les défaites de Rosbach, de Crevelt et de Minden en tarissait encore plus les sources. La mort de Montcalm venait de nous enlever le Canada, le rappel de Dupleix livrait aux Anglais nos établissements de l'Inde, nos colonies d'Afrique étaient perdues ou sur le point de l'être, la corruption des mœurs allait grandissant partout, grâce à l'exemple du roi, et déjà l'on pouvait prévoir la Révolution, bien qu'elle ne vînt que trente ans plus tard. M. de Silhouette était un honnête homme comme Fleury. Il s'imagina, en suivant les principes du cardinal, que l'honnêteté pouvait sauver les finances, et il prêcha et pratiqua l'économie. La cour et le peuple ne lui pardonnèrent pas de serrer les cordons de sa bourse. La cour continuait les folies de la Régence, et le peuple, ou la ville comme on disait alors, se persuadait que le luxe est la condition même de la richesse générale. On accusa M. de Silhouette de vouloir appauvrir la France. On le siffla, le chansonna, le mazarina, le caricatura. On fit son portrait en noir au propre comme au figuré, en le dessinant de profil sous des traits d'une maigreur sans égale qui symbolisait celle du pays. Ces images toutes noires n'accusaient leur ressemblance ou leur expression



Appareil servant à faire des profils et des silhouettes, inventé vers 1820 par Schmalkalder.

que par l'accentuation des contours. On les appela « les silhouettes » et la vogue en fut immense. Etienne de Silhouette tomba du pouvoir, à cause de son impopularité, comme le duc de Bourbon, et mourut peu d'années après en 1767. Il avait publié quelques écrits qui lui avaient fait une certaine réputation et qui sont aujourd'hui complètement oubliés; il l'est aussi et son nom le serait également sans les « portraits à la silhouette ».

Ce genre de dessin n'a pas en lui-même une valeur artistique bien sérieuse, mais il offre cette particularité qu'il caractérise les physionomies. Il a aussi l'avantage de pouvoir donner par des traits légers et rapides un portrait parlant et ressemblant ; mais pour que la



William Hogarth
Célèbre caricaturiste et peintre anglais
(né en 1697, mort en 1764).

David Garrick
Célèbre artiste dramatique anglais et l'un des meilleurs interprètes du théâtre de Shakespeare
(né en 1716, mort en 1779).

silhouette soit expressive, il faut que la personne dont elle reproduit le profil ait un visage dont les lignes, au lieu de se fondre en un ensemble régulier, se détachent, au contraire, d'une manière très prononcée.

Ces silhouettes du temps de Louis XV datent de bien plus loin que son règne. Elles n'étaient dans la dernière moitié du XVIIIe siècle que l'application du procédé primitif qui fut, s'il faut en croire les écrivains de l'antiquité, l'origine accidentelle du dessin proprement dit et par suite de la peinture. L'anecdote de Dibutade a été souvent racontée. C'était la fille d'un potier qui vivait vers 776 avant notre ère, et qui s'amusa un jour à fixer sur le mur l'ombre de son amant

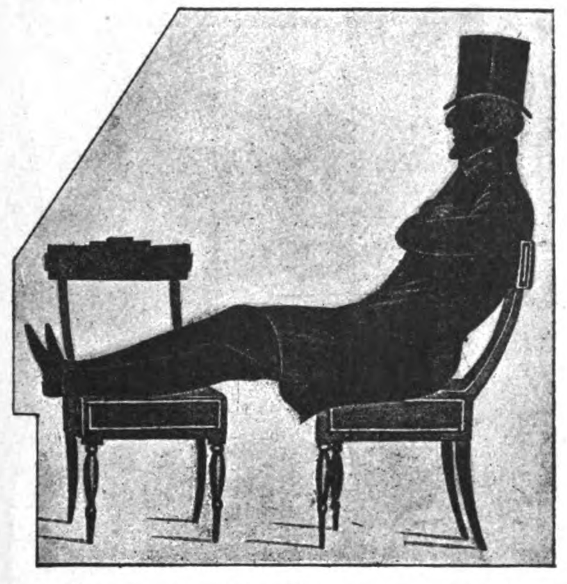
en la contournant par une ligne noire. Cette première tentative de reproduction d'un visage prit le nom de *skiagraphie*, c'est-à-dire dessin de l'ombre, et pour donner plus d'aspect au dessin on remplit l'espace enveloppé par le contour d'une couleur sembable à celle de la ligne enveloppante. Ces figures *monochromes ou monochromatiques* sont les plus anciens essais de peinture et aussi les plus simples. On se servait autrefois, pour les représenter, de couleur rouge sur fond noir ou de couleur noire sur fond rouge. On en attribue l'invention à divers artistes, Cratès de Sicyone, Philoclès d'Egypte et Cléanthe de Corinthe. Une de ces anciennes peintures monochrome est due à Alexandre d'Athènes. Elle a été trouvée dans les fouilles de Régine et se voit actuellement au musée de Naples. Elle représente un groupe de déesses jouant aux astragales ou osselets. La peinture monochrome fit de très grands progrès et l'on peut assurément donner le nom de chef-d'œuvre à ces ornements des vases étrusques, qui font partie de la collection du Louvre et qui rentrent dans le genre de la monochromie ou de la silhouette.



Gibbon, historien anglais, auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* (né en 1737, mort en 1794).

La silhouette se fait de deux manières; la plus simple consiste à dessiner d'abord la figure en ses contours, puis à en remplir l'intérieur par une teinte unique noire, rouge ou bleue. C'est le procédé usité par les anciens, et il s'est conservé dans les images inspirées par la parcimonie du contrôleur général des finances de Louis XV A ce procédé appartiennent les silhouettes de Gœthe que la *Revue des Revues* a déjà données (voir notre numéro du 1er août 1896). Elles prouvent que cet amusement avait pénétré de France en Allemagne, où il était très répandu à la fin du XVIIIe siècle et dans les premières années du nôtre. Le poète Leigh Hunt, qui fut un des plus spirituels humoristes de l'Angleterre, collectionna dès son enfance (il était né en 1784) toutes les silhouettes sur lesquelles il pouvait mettre la main. Il avait ainsi réuni les portraits de tous les personnages renommés

qui furent ses contemporains. Sa collection aurait eu une très grande valeur s'il n'avait oublié de mentionner sur chaque silhouette celui qu'elle représentait. Sa femme et ses amis firent après sa mort tous les efforts de rapprochement possibles, en recueillant leurs souvenirs pour réparer cette regrettable omission, mais ils n'y parvinrent que très imparfaitement, quoique en beaucoup de cas les ressemblances fussent très exactes. Deux de ces silhouettes furent reconnues aussitôt : celle de Leigh Hunt lui-même et celle de son meilleur ami John Keats, ce merveilleux poète que Byron trouvait aussi sublime qu'Eschyle. Dans la silhouette, Keats est figuré sur le lit de douleur où le cloua pendant cinq mois la maladie qui l'emporta en 1821 à 26 ans. Shelley lui consacra une magnifique élégie intitulée Adonaïs,



Le Duc de Wellington, général et ministre anglais, vainqueur de Waterloo (né en 1764, mort en 1852).

et la postérité admire en lui le poète génial qui eut peut-être surpassé Milton, si les dieux n'aimaient à appeler à eux de bonne heure, dans la prime fleur de la jeunesse, ceux qu'ils ont doués de leurs dons les plus généreux.

La silhouette est restée en usage chez les Anglais. Elle y est même devenue artistique. Un silhouettiste français à la mode il y a soixante ans, Fortuné de la Rue, s'est exercé avec succès dans cet art qui, bien compris, peut être réellement charmant. On a de lui au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale une très riche collection de figures expressives. Des silhouettistes anglais de la même époque (Dickens en parle dans *Pickwick*) et d'autres encore vivants ont fait de cette manière les portraits fort ressemblants des grands écrivains

et des grands hommes politiques de l'Angleterre contemporaine, Wellington, Byron, Tennyson, Browning, Gladstone, Salisbury, Balfour.

La silhouette a eu pour concurrents d'abord le daguerréotype, puis la photographie, qui a fini par la détrôner complètement. Cependant, elle tend à prendre sa revanche, et il y a de nos jours une véritable renaissance de cet art miniscule. Elle est due principalement à un jeune artiste allemand Paul Konewka, de Greifswald, qui mourut à Berlin en 1871 à 31 ans. On peut dire de lui qu'il fut un silhouettiste de génie, et ses élèves — car il a été l'initiateur d'une école —



Le poète LEIGH HUNT, auteur du *Conte de Rimini* (*Story of Rimini*) et du *Palfroi* (*The Palfrey*) (né en 1784, mort en 1859).

commencent à faire parler d'eux; on a vu dans les récentes expositions quelques-unes de leurs jolies silhouettes. Konewka a rénové l'art délicat dans lequel excella sous Louis XV et Louis XVI ce marquis de Bièvre qui fut aussi caustique dans ses réparties que Rivarol et aussi enjoué dans sa conversation que Chamfort. On disait à Versailles, où il avait une cour non moins empressée que celle qui entourait le roi :

— Quand M. de Bièvre ne donne pas de coups de langue, il donne des coups de ciseaux.

Ses ciseaux étaient en effet malicieux et spirituels. Il en avait toujours une très fine paire sur lui, et il s'amusait à découper dans un morceau de papier la silhouette de ceux qu'il voulait plaisamment railler. Il y réussissait si admirablement qu'il se fit une nombreuse clientèle. C'était à qui le prierait à dîner pour avoir au dessert son image en découpure. Et l'on redoutait autant en lui le roi des ciseaux que le roi des calembours, demeuré célèbre.

Il n'avait cependant pas le mérite de la priorité dans ce genre de silhouette plus difficile que l'autre. Longtemps avant lui, sous



John Keats, poète anglais, auteur d'*Endymion* (né en 1796, mort en 1821).
(Silhouette provenant de la collection de Leigh Hunt.)

Louis XIV, une hollandaise d'Amsterdam, Jeanne Koerten Block s'était illustrée dans son pays par ce talent. Elle avait eu tout enfant le goût du dessin, de la peinture, de la broderie et était arrivée dans ces divers travaux à un degré étonnant de perfection, mais elle se faisait surtout remarquer par son habileté à découper en papier des paysages, des oiseaux, des fruits, des fleurs, qu'elle exécutait avec une incroyable délicatesse : les contours de ses silhouettes étaient aussi fins que des traits de gravure. Elle abordait d'ailleurs avec la même dextérité tous les sujets; marines, natures mortes, compositions d'architecture, scènes d'intérieur, et surtout les portraits auxquels elle donnait une ressemblance que n'auraient point surpassée les plus grands maîtres en peinture. Elle faisait de véritables prodiges en ce genre et tous les hauts personnages qui passaient par Amsterdam s'empressaient d'aller la voir. Pierre le Grand vint tout exprès de Saardam pour lui demander son portrait en silhouette découpée.

L'Electeur palatin lui offrit du sien et de trois petits tableaux également découpés, mille florins, somme considérable pour l'époque. L'empereur la pria de lui faire un « chef-d'œuvre » représentant les armes de son empire avec d'autres motifs décoratifs, et elle s'en tira avec tant d'idéale correction sous le rapport du dessin et de l'exécution que le souverain ne put s'empêcher de crier au miracle et lui fit accepter un présent de quatre mille florins. Elle témoigna sa reconnaissance en découpant le portrait de l'empereur, une des silhouettes



Le poète LORD BYRON (né en 1788, mort en 1823).
(Silhouette tirée de la collection de Leigh Hunt).

les plus parfaites qui existent au monde et que l'on peut voir encore dans la collection impériale de Vienne, dont elle n'est pas le moindre trésor.

Entre ces silhouettes qui sont des œuvres d'art et celles qui s'obtiennent par des procédés artificiels ou mécaniques, il y a la différence de l'esthétique à l'imitation automatique. Il existe en effet des instruments pour faire des silhouettes. L'image s'obtient comme on fait d'une ombre dont on délimite les contours avec le crayon et la plume. Pour réduire la figure ainsi tracée aux dimensions que l'on veut avoir, on se sert de ce que l'on appelait autrefois un « bec de cigogne ». C'est le pantographe primitif. L'inventeur en fut le jésuite Christophe Scheiner qui mourut en 1650 et laissa un ouvrage ayant pour titre : *Ars delineandi res quaslibet* (L'art de dessiner tous

les objets). Un appareil servant à profiter, mais beaucoup plus simple et en même temps plus perfectionné fut inventé vers 1820 par Schmalkalder. On s'en sert encore aujourd'hui.

Nous avons dit que la silhouette entre actuellement dans une ère



Lord Tennyson
l'oète anglais, auteur d'*Enoch Arden*,
des *Idylles du Roi*, etc.
(né en 1819, mort en 1893).



Robert Browning
Poète anglais
et auteur dramatique
(né en 1812, mort en 1889).



Sir Henry Irving
Célèbre
tragédien anglais
(né en 1838).

de renaissance. Celle ci concorde avec le retour à un autre genre de dessin qui fut, croit-on, imaginé par Léonard de Vinci, et qui consiste à faire, sans ordre préconçu, des taches d'encre sur une feuille de papier que l'on plie ensuite. En la rouvrant, on y trouve des dessins dus au hasard, mais parfois tout à fait surprenants comme originalité.



Lord Salisbury, homme d'état anglais, premier ministre (né en 1830).



William Gladstone, homme d'état anglais (né en 1809).

ginalité. Le poète allemand Justus Kerner avait une très riche collection de ces singulières compositions. Paul Konewka dont nous

avons parlé plus haut s'y est également exercé et a ensuite découpé les sujets ainsi obtenus. Ce ne sont pas les moins jolies de ses silhouettes.

CH. BANVILLE.

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

LES LETTRES INÉDITES DE L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA THÉODOROVNA (1818-1842) (1).

Moscou, 7/19 Février 1818 (*en russe*).

I. — Il m'est désagréable que je ne puisse pas vous voir, comme d'habitude, mais le *peintre* doit venir aujourd'hui chez moi, car il y avait hier un *malentendu*. Les fables, Loudurile, le chevalier Toggenbourg doivent avoir de la patience jusqu'à demain. Est-ce que vous rirez en lisant cette note? Je vous permets et vous prie de me dire demain combien de fautes j'ai faites en écrivant cette lettre.

ALEXANDRA (2).

Mercredi, 26 Novembre 1819 (*en russe*).

II. — Je suis très malheureuse. Je ne pourrais pas prendre demain ma leçon, car je dois danser à la cour dans la soirée.

Le bal n'a pas eu lieu. J'en suis très malheureuse. Nous sommes

(1) Nos lecteurs connaissent déjà, d'après les mémoires inédits de l'Impératrice Alexandra Théodorovna (*Revue des Revues*, 1er et 15 Novembre 1896), certains incidents empruntés à sa vie publique et sociale à la Cour russe. Nous y avons vu, entre autres, comment la fille du roi Frédéric-Guillaume III et de la bonne reine Louise de Prusse, sœur de l'Empereur Guillaume Ier, est devenue de simple grande duchesse, la toute puissante Tsarine de toutes les Russies (1825). Les lettres que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, d'après les *archives russes*, nous initient à la vie intime de la Tsarine, à ses tendresses de bonne mère et de bonne épouse. Ecrites au grand poète russe V.-A. Joukovsky, elles nous charment par leur simplicité et leur franchise, les deux traits caractéristiques de la femme de Nicolas Ier. L'Impératrice, ne songeant qu'à ses épanchements de cœur, y oublie tout jusqu'à la syntaxe et la grammaire russes avec lesquelles elle a eu, du reste, des malentendus toute sa vie. Car, chose caractéristique, cette princesse qui a su conquérir tout, y compris la plus grande couronne, n'a cependant jamais pu vaincre les difficultés de l'orthographe ! L'élève impériale avoue, du reste, ingénument ses 25 années ininterrompues d'études avec son maître et ami Joukovsky, années pleines d'insuccès charmants, que lui pardonnaient, du reste, facilement ses heureux correspondants.

A côté de ses lettres traduites, du russe, nous donnons également des lettres écrites en français, dont l'orthographe et le style ont été par nous pieusement maintenus. (*Note de la Rédaction.*)

(2) On remarquera la tournure enfantine de cette missive. N'ayant à sa disposition qu'un nombre restreint de mots, l'Impératrice s'en sert à tort et à travers, ce qui rend la lettre dans son original russe d'un comique irrésistible.

en deuil et pendant plusieurs semaines il n'y aura ni bal, ni théâtre, mais j'espère que *les vendredis* se maintiendront à la Cour.

. . . .

En 1821, la future impératrice se trouve à Spa d'où elle écrit sous la date de 19 Juillet 1821 à son maître Joukovsky (*en russe*) :

III. — J'ai reçu votre lettre à Weimar, où j'ai pensé souvent à vous, surtout au moment où j'y ai fait la connaissance de la veuve et de la fille de mon poète favori, Schiller, ou quand je suis allé voir la maison de Gœthe.

Quel dommage que vous n'ayez pas fait avec moi le voyage sur le Rhin, car vous auriez alors mieux compris que tout autre, l'étendue de mon bonheur. Deux lettres de vous datées de Dresde et de Carlsbad me sont parvenues ici...

Spa n'est pas agréable, ses alentours sont peu pittoresques et la société peu nombreuse... Mon père et mon frère sont restés ici pendant quelques jours. Fritz était avec nous pendant tout le temps, lui et Nicolas vous envoient leurs saluts... ALEXANDRA.

Saint-Pétersbourg, le 13 Avril 1823 (*en français*).

IV. — Varette vous a déjà écrit que je vous priai de rester aussi longtemps à Dorpat que votre présence peut être nécessaire et servir de consolation. Sûrement, consolation n'est pas le mot que j'aurais dû employer : pleurer ensemble n'est pas une consolation, mais un soulagement, une espèce de douceur dans la plus horrible douleur, qui ne peut véritablement finir qu'avec la vie.

Votre lettre m'a touché jusqu'aux larmes ; je sens si bien tout ce que vous avez du éprouver, vous, après 10 jours d'absence, sans l'avoir vue ni souffrir, ni finir. Il me semble « dass dies das grösste Unglück, der gröste Schmerz ihres Lebens gewesen ist und immer bleiben wird. Das Schöne ist dahin, das kommt nicht wieder ». (1)

La santé d'Alexandrine et de son enfant n'ont pas souffert, à ce que Varette m'assure.

Ne ferez-vous point vos dévotions ensemble dans la semaine sainte ? C'est pourtant là le remède le plus efficace dans les peines de la vie ; c'est dans le sein de la religion qu'on trouve seulement cette *espérance* si nécessaire à nos cœurs à la mort d'un être bien aimé.

Vos amis de Berlin demandent de vos nouvelles ; le sort de Loulou n'est point encore fixé ; j'ai pris deux billets de lotterie pour Mutter Kleist et sa fille.

Nicolas me charge de vous faire ses compliments. Adieu ; après Pâques je vous reverrai, peut-être ; ainsi déjà à Gatchina, si c'est au mois de mai. A M. de Joukofsky.

Voici en quelques mots le portrait moral de son fils, le jeune

(1) Que c'était et que ce sera le plus grand malheur, la plus grande douleur de votre vie. C'était si beau, et cela ne reviendra jamais.

Alexandre, plus tard empereur Alexandre II, tel qu'il a été fait par sa mère en français sur un morceau de papier qui se trouve joint à cette lettre, sans que l'on sache pourquoi :

Alexandre Nicolaewitz,

Ce jeune prince ressemble beaucoup à feu l'empereur Alexandre II est passionné pour les exercices militaires. Il a pour instituteur principal M. Joukofsky, qui met toute son ambition à faire de son élève un Russe *dans toute la force de ce mot. S'il réussit, comme tout l'annonce, à faire de ce jeune homme un véritable Moscovite, on peut prédire que la prophétie, faite par Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène, ne tardera pas à se vérifier*, « qu'il règne en Russie un czar à barbe, et toute l'Europe est à lui ».

Moscou, 31 août 1826.

V. — Il me faut absolument écrire pourtant une fois à notre cher Joukofsky, à cet ami véritable, qui prend un intérêt si vrai à tout ce qui arrive à la famille Anitchkoff. Je me parais si ingrate à mes yeux de ce que je n'ai pas répondu plutôt à vos bonnes lettres. C'est avec tant de plaisir que j'ai vu par vos lettres d'Ems que les eaux vous faisaient du bien, je suis impatiente maintenant d'avoir de vos nouvelles d'Egra, ce qui décidera de votre hiver. Que ni *vous*, ni la *Wildermeth*, ni *Cécile*, ces cœurs si fidèles, n'ont pu assister à notre couronnement, me fera de la peine toute la vie. C'était une cérémonie non seulement auguste, mais *touchante* au delà de toute expression. Cela ne peut se rendre : il a fallu en être témoin, car tous les étrangers et les indifférents ont été saisis et entraînés par le *singulier* de ce couronnement. L'Empereur et nous tous, qui avions dû passer par tant d'angoisses avant de parvenir à ce terme ; le frère *aîné*, qui assistait son frère cadet sur le trône, sur lequel lui aurait du être placé selon toutes les lois humaines et qui à côté de lui se comportait avec une simplicité et une modestie sans ostentation, qui est, je crois, unique dans l'histoire. Tout mon être s'élevait vers Dieu, mille sentiments confus remplissaient mon âme d'une félicité douce, mais mélancolique ; je ne saurais le rendre autrement. Cela restera à jamais une journée mémorable dans ma vie! Et j'aurais désiré que ceux que j'aime et qui me comprennent eussent assisté à cette cérémonie. Mon frère Charles était là, comme le représentant de toute ma famille ; il était bien saisi, mais il a pensé, Dieu sait pourquoi, à Lalla-Rookh. — Cama pleura amèrement pour ce trône, où lui sera couronné *un jour*, et j'ai prié Dieu de ne pas me *laisser voir ce jour!* Maman, qui voit un troisième couronnement. C'est bien là, un malheur! Mary a versé des larmes de loin, en me voyant à genoux devant l'Empereur, qui posa la couronne sur ma pauvre tête! Ce Kremlin éblouissant pendant la journée la plus pure, retentissant des cris d'enthousiasme de cet excellent peuple russe! C'était beau! Mais il aurait fallu le voir vous-même. Peut-être qu' un poète voit avec l'âme intérieurement aussi distinctement qu'avec les yeux.

Maintenant les fêtes commencent, demain un grand bal masqué. Je ne sais comment mes forces suffiront à ces fatigues. Mais depuis que *j'ai supporté si heureusement le jour du couronnement, je suis comme débarrassée d'un grand poids*, et *le reste me paraît une bagatelle* (1). Les études vont bien ; autant que j'ai vu de M. Gilles, il me plaît. A Sarsko-Selo j'assistais quelques fois aux leçons ; mais ici j'ai du *végéter* et j'ai passé une journée assise sur un balcon, buvant du lait d'ânesse, lisant ou travaillant, mais éloignée de toute agitation et présentation.

L'Empereur vous dit mille choses et vous prie de soigner votre santé... ALEXANDRA.

Elagin, le 30 août 1827 (*en français*).

VI. — Je désire que vous trouviez quelques mots de ma main à Berlin, pour que mon souvenir vous soit bien présent dans ce cher endroit et pour qu'à votre arrivée ici vous me revoyiez avec bonté : car j'ai beaucoup à me reprocher de vous avoir écrit si peu. Je vous fais un peu éprouver ce que vous donniez si souvent à sentir à vos amis de Berlin. Vous y verrez, je suppose, Mme Vœykoff et serez effrayé de sa terrible mine. Que Dieu lui fasse retrouver sa santé et la conserve à ses enfants !

Depuis la mort de votre ami vous ne m'avez plus écrit. C'était un terrible coup et pour vous, et pour son pauvre frère ; votre santé en aurait éprouvé une violente secousse, et Ems aura eu beaucoup à faire pour vous remettre.

Vous trouverez encore la bonne Wildermeth chez moi, mais je crains qu'elle devra me quitter pour l'hiver.

Sascha (2) a célébré hier son jour de nom, jour si cher par les souvenirs de celui, qui portait le nom (Alexandre Ier). Il y a aujourd'hui deux ans que je le vis pour la dernière fois sur cette terre.

Sascha a pour la première fois accompagné son père à Newsky ; après cela il a joué toute la journée au jardin avec 20 cadets, choisis pour bonne conduite et jolies tournures.

Vous arrivez pour le temps de l'exposition à Berlin ; si un tableau vous plaît particulièrement et si vous croyez qu'il en vaille la peine,

(1) L'Impératrice y fait allusion aux terribles événements qui se sont déroulés à Saint-Pétersbourg après la mort du Tsar Alexandre. Le grand-duc ayant renoncé au trône, son frère cadet Nicolas devait par cela même bénéficier de l'héritage d'Alexandre, qui est mort sans laisser de fils. Le parti progressiste russe, qui croyait le moment propice pour soulever la population, a provoqué une sorte de revolution de palais qui fut du reste étouffée dans son germe par l'énergie indomptable et les mesures sanglantes employées par Nicolas. La Russie passa toutefois par un interrègne, où a failli sombrer le pouvoir autocratique des Tzars. — Le couronnement qui a suivi la fusillade et la déportation des *Décembristes* (la révolution a éclaté au mois de décembre 1825) avait donc quelque chose de tragique et on comprend aisément ce mélange étrange des sentiments qui se font jour dans la lettre de l'Impératrice.

(2) Sascha, diminutif d'Alexandra.



je vous prie de l'acheter; un beau Friedrich ou Schinckel ou ce que vous voulez. Le prince royal pourra guider votre choix.

ALEXANDRA.

En 1829, après la mort de l'Impératrice mère, Alexandra-Théodorovna devient la protectrice des institutions d'éducation fondées par la première. Vivement préoccupée de la façon dont il y faudrait enseigner la religion, elle rédige le petit mémoire ci-joint qu'elle prie son maître Joukovsky de vouloir traduire en russe :

VII. — Je voulais vous parler de ce papier et vous prier de le traduire en Russe, pour qu'on pût le montrer à un prêtre. Vous aurez peut-être des idées plus heureuses encore, et *alors vous pourrez ajouter quelques pensées*. A Dorpat vous trouverez, peut-être, le temps de vous en occuper. Adieu, bon voyage. A.

Appendice. — Je désirerais que les leçons de la religion commencent *chaque fois* aux instituts des demoiselles par une prière, tenue par le prêtre lui-même à haute voix. Cela ne devant jamais être la même prière, ni les mêmes paroles; mais le fond de la prière doit toujours être le même, celui d'invoquer l'assistance de Dieu pour qu'il permette à Son serviteur d'enseigner dignement la sainte religion, pour qu'il donne à ses paroles la douce puissance de pénétrer jusqu'aux cœurs de ses jeunes écolières, pour que ses paroles mettent le germe dans leurs âmes, qui, tout petit au commencement, produira dans la suite un grand arbre, sous l'ombre duquel on trouvera un refuge contre les dangers et les chagrins de ce monde. Après la prière, l'instruction, qui suivra, ne doit être sèche et froide. Excepté l'explication de la lithurgie et le cathéchisme proprement dit, qu'elles doivent apprendre par cœur, le reste de l'instruction doit être basé sur l'Ecriture Sainte elle-même.

Je désirerais aussi qu'elles apprennent plusieurs passages de la Bible, tous par cœur, qui chaque fois auparavant doivent leur être expliqués. Ces passages formeront comme un trésor dans leur mémoire dans lequel elles pourront puiser dans bien des occasions. ALEXANDRA.

P. ce 8 Février 1833 (*en français*).

VIII. — Depuis longtemps j'ai voulu vous écrire, répondre à votre lettre à l'occasion de la naissance de mon enfant, qui a eu le bon esprit d'être un petit garçon, à la grande surprise de tout le monde. Votre lettre (et celle à Sascha) peint votre joie et vos inquiétudes avant la bonne nouvelle, ce qui ne m'étonne pas; car je connais trop bien votre amitié pour moi, vos sentiments qui vous lient à nous tous et vous identifie à nos joies, comme à nos peines. Oui! Ceci était bien de la joie et en reste une et me pénètre de bonheur du succès d'avoir 4 fils : bonheur bien doux maintenant, bien grave pour l'avenir, quand on pense à ce que ces 4 grands ducs de Russie doivent devenir un jour pour être dignes de leur patrie. du nom de Russe, et pour justifier la joie qui entoura leurs berceaux.

La bonne Wildermeth m'a envoyé une de vos lettres à elle. Ne nommez pas cela une indiscrétion, car elle m'a beaucoup intéressée cette lettre; par là je connais votre genre de vie. Je me représente



votre maison, votre ménage, je vous suis à vos occupations (qui me paraissent durer trop d'heures de suite, ce qui pour un malade comme vous le force à être trop assis), j'entends les cris de la demi-douzaine d'enfants qui vous entoure, je jouis surtout de vos promenades, de la belle nature, du doux climat dans votre vallon, tandis que le reste de la Suisse gèle et se tourmente par les *ouragans* de la saison et la maladie monàle (*sic*) de notre siècle. ·

. . . .

Soignez-vous doublement, mon cher Joukofsky, et ne hâtez en rien votre cure, pour qu'elle soit véritablement utile ; vous vous rencontrerez sûrement quelque part au Carl Carlowitz. On est fort content de Sascha, qui se prépare en examen devant son père. Il est considérablement plus grand que moi, ce qui me rend glorieuse tout en me vieillissant.

ALEXANDRA.

Pétersbourg, ce 31 Décembre 1837.

A monsieur Joukofsky (*en français*).

IX. — Vingt années de révolues, mon cher Joukofsky, depuis que nous nous connaissons; je tenais à vous offrir une marque de mon souvenir reconnaissant, et voici mon portrait qui vous demande hospitalité. C'est une bonne partie de la vie que vingt années; aussi cela ne peut être qu'avec émotion, qu'on regarde ceux qui ont passé, près de nous et avec nous, ce passé, qui est passé pour toujours, mais qui, avec ses événements tristes ou heureux, s'est gravé dans la mémoire de ceux qui ont la mémoire du cœur. N'est-ce pas vous, qui connaissez ma manière de penser, vous savez si je suis sincère? Ainsi, quand je vous parle de ma *reconnaissance*, c'est que je dis vrai.

ALEXANDRA.

St. Pétersbourg, ce 12 (24) Mars 1842.

Si vous n'êtes pas horriblement fâché contre moi, mon cher Joukofsky, vous montrez plus de générosité et de grandeur d'âme que je n'en mérite. Mais d'un autre côté, vous me connaissez trop bien, pour douter un instant de moi, et pour ne pas vous dire « *Elle se tait, mais elle n'oublie pas.* » Voilà que, vous et moi, nous célébrons nos *leçons d'argent* au mois de Septembre; je crois. 25 ans ! ! ! Mon Dieu, c'est la vie entière cela !

J'ai à vous remercier de plusieurs bonnes, mais courtes lettres pour un charmant cadeau, ce livre de prière avec, qui m'a enchanté et pour lequel je ne puis vous dire : merci.

Je sais que vous avez vu mon frère le roi Fritz et qu'il vous a traité avec la même vieille amitié comme toujours. Je voudrais savoir comment va la santé de votre femme et s'il n'y a pas de «Festungen?»

Notre gentille grande duchesse sera bientôt à la moitié de sa grossesse. Sascha est bien heureux de la voir ainsi, et tous les deux attendent avec des battements de cœur, mais avec confiance en Dieu, le moment décisif au mois d'Août. Et vous ne serez pas là pour chanter l'enfant de *celui* que vous avez chanté à son *entrée* dans la vie !

Êtes-vous paresseux? Je suis sûre que oui, et je prie votre femme de vous gronder pour cela. Quoique ce soit un repos sur vos lauriés, c'est pourtant dommage de vous endormir trop tôt. Que lisez-vous ensemble? Comment votre journée se passe-t-elle, comment en est la distribution?

Ma santé s'est soutenue assez bien cet hiver, qui était étonnamment doux et gai, ce qui convient mieux à ma constitution que les froids secs. Alexandre est bien occupé. Il ne perd pas son temps celui-là, grâce à son père, qui ne fait et n'entreprend rien, pour ainsi dire, sans l'en instruire, le consulter ou en le mettant dans les comités exécutifs et délibérants. Constantin apprend que c'est un charme, et les petits commencent aussi à se donner plus de peine.

Il faut finir. Adieu donc, mon cher Vasili Andréïevitch. Soyez heureux autant que je vous le désire et pensez à vos amis absents, à vos amis russes. ALEXANDRA.

LA FAMINE DANS L'INDE

C'est une nouvelle à peu près périodique qui nous arrive de l'Extrême Orient et qui nous annonce que là-bas, par delà les océans, sur cette splendide terre de l'Inde, berceau du monde, des millions d'êtres meurent de faim. Le premier sentiment qui en résulte est un sentiment de pitié ; mais l'Inde est si loin et la sobriété de ses habitants si bien établie, qu'on en revient vite à d'autres préoccupations. Pourtant, peu de pays peuvent nous offrir les scènes d'horreur dont l'Inde est le théâtre en temps de famine ; et on a, jusqu'à ce jour, vainement cherché le moyen d'en empêcher le retour à d'aussi brefs intervalles.

L'Egypte est à la merci des inondations du Nil : l'Inde dépend de la pluie plus encore peut-être que la terre des Pharaons ne dépend de son fleuve sacré. Le Koran loue Allah d'avoir gratifié les hommes de ce don admirable « qui pourrait être amer et noir si Dieu le voulait ». Depuis le mois de mai ou de juin jusqu'à septembre, après la période de chaleur nommée *burra choop* ou grand silence, les cataractes du ciel s'entr'ouvrent et la pluie bienfaisante commence à tomber, changeant le sol jaune et desséché, comme par un coup de baguette magique, en un tapis de luxuriante verdure. C'est alors que commencent les travaux agricoles. Si tout va bien, si la terre est suffisamment humectée, l'Hindou pourra faire d'abord le *kharif* ou récolte d'été, qui se moissonne en automne, et le *rabi*, qui se sème plus tard et se récolte au printemps.

Les semences du *kharif* se composent principalement de millet et de riz ; celles du *rabi*, de blé, d'orge et de certains légumes tardifs. Mais si, par malheur, la mousson du sud-ouest n'a pas amené les bienfaisantes pluies de novembre et décembre, les choses changent de face. C'est la misère et la famine en expectative, à moins que les

pluies de l'été n'aient été exceptionnellement abondantes; on imagine donc si ces averses sont attendues avec angoisse par le pauvre agriculteur de l'Inde.

Dans la grande revue *North American Review* (Mars), sir Edwin Arnold nous donne de fort intéressants détails sur les famines de l'Inde. En effet, la population du pays est si prodigieuse que, malgré leur légendaire abstinence, les Hindous ont besoin d'énormes quantités de grains. Pour nourrir Madras seulement, il ne faut pas moins de vingt-deux millions d'acres de terre convenablement arrosés ; il en faut vingt-quatre et demi pour Bombay et cinquante-quatre et demi pour le Bengale. La population de ces districts compte 115 millions d'âmes, pour lesquelles un insuccès dans le *kharif* ou dans le *rabi* équivaut à une condamnation à mort.

Pourrait-on mettre en culture de nouveaux territoires ? La chose ne semble pas facile. Il y a bien de riches régions encore incultes, comme par exemple le Teraï ; mais le climat en est mortel. Le reste du pays est impropre à toute production. Pourrait-on, à l'aide d'engrais, augmenter le rendement ? Déjà, l'agriculteur hindou emploie des fumiers, s'il ignore les engrais artificiels comme les nitrates. Souvent les Européens se moquent de lui quand il se sert de la bouse de son bétail en guise de combustible ; mais il sait bien, lui, que les cendres provenant de cette combustion sont toute aussi efficaces que la matière elle-même. Pourtant, à dire vrai, les terres ne sont pas suffisamment engraissées, à l'exception des champs de canne à sucre et d'opium ou des jardins situés à proximité des villages.

L'outillage est également demeuré primitif. La charrue est encore la branche pointue, traînée par un bœuf, qu'employaient les Aryas primitifs. Le vanneur n'a pour vanner que la brise du ciel. Il est vrai que cet être simple se nourrit de gâteaux de millet, de mangues, de plantain, de noix de coco et de feuilles bouillies, abandonnant aux riches le blé et le riz. Toute nourriture animale, même les œufs, lui est en horreur. Le fromage lui est inconnu. Chez ce peuple admirable, 180 millions d'âmes se nourrissent exclusivement de matières végétales, à l'exception d'un peu de lait et de *ghi*, qui n'est autre chose que du beurre clarifié.

On comprend donc de quelle importance capitale est la pluie. Il faut qu'elle tombe en juste quantité et à l'époque propice. Le millet peut encore supporter quelques irrégularités ; mais le riz est plus délicat ; trop de sécheresse ou trop d'humidité le font périr.

Les Rajahs et les Moguls, plus encore peut-être par politique que par philanthropie, ont essayé de lutter contre les terribles effets de la sécheresse en creusant des réservoirs, des citernes, des puits. De dix à quarante pieds au-dessous du sol, on trouve facilement de l'eau et il ne faut pas oublier cette sentence du Livre saint sanscrit : « Celui qui plante un arbre se donne un fils, et celui qui creuse un puits va à Swarga. » Le gouvernement anglais a marché dans la voie

tracée et dépense des dizaines de millions de livres sterling à fertiliser par ce moyen des contrées jusqu'alors arides. Naturellement, la famine n'est pas à craindre dans ces régions. L'eau amène avec elle l'abondance. Mais ces secours, malgré leur importance, sont bien loin d'être suffisants.

La population moyenne, dans les districts appartenant à l'Angleterre, est de 211 âmes au mille carré. Dans l'Oudh, le Bengale et les provinces du Nord, cette moyenne dépasse 400. Sur les 200 millions de sujets anglais que possède l'Inde, 140 millions sont des Hindous, 45 millions des Mahométans et 15 millions appartiennent aux autres religions. L'énorme majorité est faite d'agriculteurs, qui comptent jusqu'à 93 0/0 dans le Bengale et l'Oudh. Il y a là un village tous les deux milles carrés. D'une façon générale, on peut dire que 90 0/0 de la population rurale, ce qui fait 80 0/0 de la population totale, vivent directement de la terre. Dès les premiers jours de famine, ces millions d'êtres meurent de faim.

Mourir de faim, c'est leur droit ; mais il est, en revanche, un devoir auquel ils n'ont pas le moyen de se soustraire : celui de payer des impôts ! Sir Edwin Arnold, qui est à la fois anglais et fonctionnaire, proclame bien haut l'intangible probité de l'administration britannique. Mais cette administration doit faire face à de lourdes nécessités. Il lui faut, tout en travaillant avec ardeur au développement et à la prospérité de la Péninsule, se tenir en garde perpétuelle contre deux redoutables dangers : les Russes et les moussons. Pour cette lutte, des armes sont indispensables et à qui les demander, si ce n'est au peuple hindou lui-même? Aussi paie-t-il d'abord un impôt foncier à l'Etat anglais, considéré comme l'unique propriétaire du sol, plus une taxe sur le sel, et différentes autres charges qui montent à un total annuel de trente-sept millions de livres sterling, près d'un milliard de francs. Voyons maintenant dans quelle proportion ces impôts sont répartis :

Les travailleurs agricoles acquittent, sur les boissons et le sel, des droits montant à treize *annas* et demi, ou 2 fr. 10, par tête, ce qui équivaut au salaire de la famille entière pendant une quinzaine. Les artisans paient seize *annas* ou 2 fr. 65 par tête, salaire de cinq jours de travail. Les commerçants paient 25 *annas* ou 4 fr. 15. Si un Hindou consent à ne pas prendre de terre en location ; s'il se résigne à ne boire que de l'eau et à n'employer ni fers ni étoffes de provenance anglaise, il ne paie que 0 fr. 75 par an pour le sel qu'il consomme, soit, pour une famille de trois personnes, 2 fr. 25 ou environ la valeur de quatre jours de travail pour le mari et la femme.

Il semble qu'à ce prix, l'Inde pourrait être assurée de se voir protéger contre la famine par le gouvernement anglais. Et cependant, à chaque disette nouvelle, les morts se comptent par centaines de mille et, pendant bien longtemps encore, il en sera de même. Dans l'état actuel des choses, l'Angleterre est totalement impuissante.

Il faut tout d'abord constater que l'Inde est par excellence l'asile de l'Idéal, idéal religieux, philosophique et domestique. Jamais, dans

ce pays, vous ne verrez personne mendier, à l'exception peut-être de quelques vieilles femmes réduites au dernier degré de la misère. Toute fille, à moins qu'elle ne soit folle, ou déclassée, est fiancée dès son plus jeune âge à un garçon dont la famille l'adopte complètement. Si ce petit mari vient à mourir avant ou pendant le mariage, on considère ce malheur comme un châtiment des péchés commis par la femme dans une existence antérieure. Néanmoins, elle demeurera dans la maison jusqu'au jour où elle ira rejoindre, dans l'éternelle félicité, l'époux qu'elle a perdu. Cela explique pourquoi les femmes ne manquent de rien, tant que les familles qui les ont recueillies ont elles-mêmes de quoi se suffire. La force des liens de parenté agit dans le même sens : on partage tout avec les parents malheureux. Il faut ajouter encore que, dans l'Inde, la charité est moins une vertu qu'une nécessité religieuse. Un verset sanscrit dit : « Quand ta porte est solidement fermée et que le solliciteur s'en retourne, il emporte tes bonnes actions et laisse ses péchés sur ton seuil. » Aussi l'Hindou partage-t-il ses provisions tant qu'il en a. Le jour où elles sont épuisées, il meurt de faim, lui et les siens, sans un regret des dons qu'il a faits.

Le respect prodigieux que porte l'Hindou aux préceptes religieux et sociaux ne laisse pas que de compliquer encore la situation. Sir Edwin Arnold avait un domestique fort affaibli par un accès de fièvre et qu'il voulut réconforter avec du bouillon de bœuf. Le domestique lui dit, après guérison, que, si ce projet avait été mis à exécution, il n'aurait pas hésité à empoisonner son maître. Les femmes voilées qu'on appelle *Purdah-nashim*, ne doivent ni se montrer en public, ni accepter des aumônes au camp de secours. Celles-là sont assurées de périr dès le commencement de la famine ; car, si on parvient à les découvrir, les aliments qu'on leur donne ne font, étant donné leur état d'épuisement, que hâter leur mort.

De plus, l'Hindou n'est pas vigoureux. Sa nourriture, exclusivement végétale, le met mal à même de résister aux privations. Dès les premières diètes, les membranes muqueuses s'appauvrissent et leurs fonctions se troublent. La petite provision de graisse emmagasinée dans les tissus est rapidement épuisée. Le sang appauvri circule mal et ne soutient plus les membres défaillants. Quand les secours arrivent, il est trop tard. Depuis longtemps déjà, hommes et femmes ne sont plus que des squelettes ambulants, tendus de peau parcheminée. S'ils réussissent, de leurs pauvres doigts maigres, à porter à leur bouche les aliments qu'on leur donne, le résultat est une diarrhée foudroyante qui les emporte par centaines, par milliers. C'est ce qui arrive en ce moment même, malgré les secours généreusement et abondamment distribués. Les tortures des entrailles et l'excitation qui en résulte, font place bientôt à une horrible léthargie, causée par l'arrivée au cerveau d'un sang clair et anémié. La victime est toujours vivante ; elle n'en a pas moins terminé son existence.

Déjà, en temps ordinaire, la mortalité dans l'Inde est effrayante.

La moyenne est de 15 pour 1.000 supérieure à celle de Londres ou de Boston. Elle atteint souvent 100 pour 1.000, un dixième. En ce moment, la peste bubonique, importée de Chine, joint ses ravages à ceux de la famine elle-même; et il y a, entre les deux fléaux, une relation plus intime qu'on ne le croirait au premier abord. Bombay, Kurachi et Poona, où la peste bubonique a fait sa première apparition, sont les centres où la nourriture est la pire. Remédier à la famine serait donc, du même coup, remédier à la peste.

On a proposé à maintes reprises, d'importer dans l'Inde de grandes quantités de céréales et de les distribuer aux misérables. Le moyen serait plus dangereux qu'utile; car les secours n'arriveraient que trop tard; juste assez pour tuer le commerce local. L'Inde souffre moins d'une disette proprement dite que de l'impossibilité où elle se trouve de répartir ses ressources sur toute l'étendue de son énorme territoire. Aujourd'hui même, si quelque miracle mécanique ou économique pouvait opérer la distribution des aliments, bien peu de gens mourraient de la famine, avant que les mois de mai ou de juin ne ramènent l'abondance. En ce moment, où l'on a seulement pour une roupie, neuf mesures de blé à Sholapore, on en a vingt-six dans le Cashmeere. Ce qui serait nécessaire, utile et pratique, ce serait de développer le réseau, si notoirement insuffisant, des routes et des chemins de fer. Alors, on n'assisterait plus au lamentable spectacle qui s'offre aujourd'hui, de districts entiers mourant de faim pendant que d'autres ont des grains en quantité très supérieure à leurs besoins.

Quand les premières nouvelles de la disette parvinrent en Angleterre et que la souscription commença à s'organiser, le vice-roi des Indes, lord Elgin, télégraphia à la date du 17 décembre dernier: « Nous osons recommander qu'aucune souscription ne soit ouverte en Angleterre au profit des victimes de la famine dans l'Inde, avant que la situation se soit plus nettement déclarée. La décision définitive dépendra des pluies d'hiver. »

Cette dépêche n'arrêta en rien l'élan des souscripteurs. Déjà, lors de la dernière famine, le lord-maire de Londres avait pu envoyer 700.000 livres sterling (17 millions et demi) aux autorités de l'Inde. Le lord-maire actuel M. George F. Phillipps, a réussi davantage encore. Mais ces sommes, si énormes qu'elles puissent sembler, n'auront guère d'autre effet pour guérir le mal que le panier de fruits ou le bouquet de fleurs qu'on envoie à un ami souffrant. Au moment où lord Elgin expédia la dépêche que nous venons de citer, il dépensait déjà par jour un lac de roupies pour secourir les victimes de la famine qui, dès le début, étaient évaluées à 1.183.000. Il avait à affronter encore les terribles jours de février, mars et avril, car on ne saurait espérer aucune amélioration avant le mois de mai ou de juin. Aujourd'hui, sans doute, les pauvres êtres affamés, hommes, femmes et enfants, qu'il faut faire manger, se comptent par millions, et on peut alors juger de l'effet produit par les quelques centaines de

mille livres que la générosité de l'Angleterre envoie à ses infortunés sujets.

E. LACORDAIRE.

LITTÉRATURE ET ARTS

Comment travaillent les écrivains anglais

(*Confession des romanciers*).

La curiosité publique cherche sans cesse de nouveaux aliments et pousse souvent, pour se les procurer, l'indiscrétion jusqu'à ses plus extrêmes limites. Il ne lui suffit plus, par exemple, de connaître les détails intimes de l'existence des auteurs en vogue; elle veut savoir aussi comment ils produisent, quel est leur mode de travail et la mesure de leur fecondité. Nous sommes loin du temps où Alceste répondait à Oronte : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Rien ne saurait plus être indifférent dans la psychologie des écrivains. C'est pourquoi la revue anglaise *Pearson's Magazine* (Avril) a demandé aux maîtres de sa littérature nationale les renseignements les plus circonstanciés sur la façon dont ils travaillent. Les uns ont répondu avec une spirituelle fantaisie, d'autres ont pris la chose au sérieux et apporté leur contingent documentaire. Mais l'ensemble offre un réel intérêt, car on peut y trouver de quoi éclaircir certains côtés encore obscurs de cette question.

Pour classer les réponses parvenues, l'auteur de l'enquête, voulant éviter de froisser certaines susceptibilités, à adopté l'ordre alphabétique. Nous suivrons ce sage exemple et nous commencerons par W. L. Alden.

Je ne travaille pas, dit celui-ci, avec une grande régularité, car j'emploie la plus grande partie de mon temps à nettoyer ma bicyclette. Cependant, je m'arrange de façon à consacrer toujours une heure par jour à ma machine à écrire et ma vitesse habituelle est d'environ 1.800 mots à l'heure...

J'écris rarement plus de 4.000 mots par jour...

M. Robert Barr, qui vient ensuite, est un peu moins laconique, mais il garde le même ton de joyeuse plaisanterie.

Si vous désirez, dit-il, connaître les méthodes des écrivains pour que les jeunes auteurs puissent y trouver un enseignement, votre intention est des plus louables, mais vous êtes mal tombé en vous adressant à moi. Je ne puis leur offrir qu'un détestable exemple. Je n'ai ni méthode, ni heures régulières de travail, ni nombre moyen de mots, rien de ce que devrait avoir un homme recommandable. Si je pouvais atteindre une moyenne de 1000 mots par jour, je serais riche. Il y a des jours où je puis écrire trois ou quatre mille mots; c'est quand je n'ai aucun besoin d'en écrire autant. Mais, si un éditeur m'attend, on compte sur moi, je ne puis plus faire une phrase. Du moment où j'ai signé un traité, je monte sur ma bicyclette, et généralement je m'en vais.



Tout devoir m'est en horreur et je m'étonne souvent qu'un éditeur respectable ait bien voulu souiller sa pureté en ayant avec moi des relations d'affaires. Il y a un an ou deux, j'ai failli conduire à une mort prématurée un respectable éditeur de Londres. J'avais déjà écris neuf nouvelles, et il avait traité avec moi, à la condition que je lui en fournirais neuf autres. La chose avait été arrangée et payée comptant. Tout me portait donc à écrire ces neuf nouvelles, que j'avais déjà dans l'esprit. J'avais si évidemment le devoir de les mettre sur le papier que je ne pus me décider à toucher une plume. Je reçus des lettres de mon malheureux éditeur (car j'en avais bien sincèrement pitié, bien que je n'aie jamais pu lui faire apprécier ma commisération), en Espagne, en Suisse et dans différents autres endroits du globe où je n'avais que faire. Elles étaient d'abord suppliantes, elles faisaient appel à mes meilleurs sentiments — en supposant que j'en eusse de meilleurs ! — puis graduellement, elles montèrent au ton de la menace, tout cela en vain.

Enfin, l'éditeur m'écrivit (en Irlande) qu'il avait annulé le traité et qu'il espérait bien, si je venais à le rencontrer plus tard, que je ne comptais pas être reconnu par lui. Je lui répondis amèrement que, de même que j'espérais bien aller au Paradis, je n'avais jamais compté le rencontrer par la suite.

Je n'avais plus alors aucune raison d'écrire les nouvelles qui restaient, et j'avais complètement oublié le malheureux éditeur; aussi pus-je les écrire avec la plus grande facilité et j'en fis même vingt au lieu de dix-huit... J'espère donc, comme bien des gens l'ont dit déjà sur l'échafaud, que vous profiterez de mes avis et que vous mènerez une existence vertueuse de 6.000 mots par jour en moyenne.

MM. Alden et Barr ont en commun deux choses : l'horreur du travail obligatoire et la passion de la bicyclette; c'est au moins ce qui ressort de leurs aveux. Sir Walter Besant répond de façon plus sérieuse.

Bien que les jours ne se ressemblent guère et qu'il soit nécessaire d'abandonner son travail ou d'en changer de temps en temps, je trouve que je ne puis pas, en moyenne, écrire plus de 1.000 mots par jour. Un long roman de 180.000 mots, par exemple, me prend de huit à dix mois. Je considère comme absolument inutile de vouloir travailler à une œuvre d'imagination plus de trois heures par jour.

M. Hall Caine n'a jamais — et la chose n'a vraiment rien de surprenant — envisagé le rapport existant entre sa production moyenne et le temps qu'il lui consacre. Il a souvenance qu'au temps où il était journaliste, il a dû, comme tous les journalistes, faire des tours de force de vélocité. Entre autres, il a écrit, au moment de la mort du prince Léopold Ier, un article énorme, de sept heures du soir jusqu'au moment où les journaux du matin mettent sous presse. Une autre fois, en revenant d'Ecosse, il a rédigé, dans l'espace de huit à neuf heures, de quoi remplir la première page d'un grand quotidien anglais.

Mais, ajoute-t-il, il me serait impossible de dire à quelle vitesse j'écris mes romans, l'action d'écrire ne constituant qu'une partie, et non la plus importante, du travail de production. *The Deemster* a été écrit en neuf mois environ, mais je l'avais porté un an dans ma tête avant de commencer à l'écrire. Il en a été de même de *The Bondsman*. *The Scapegoat* a été récrit deux ou trois fois mot pour mot. J'ai écrit deux fois la première moitié de *The Manxman*.. Je ne saurais

travailler tous les jours; quand je puis, avec deux ou trois jours par semaine, produire cinq ou six mille mots qni me satisfassent, je suis content et plus que content.

La confession de M. Conan Doyle est, sauf les termes, à peu près identique :

Je pense, dit-il, qu'une production de 1.500 à 2.000 mots constitue un excellent travail d'une journée. Je ne signe jamais plus d'un traité à la fois, et je ne m'engage jamais à livrer mon travail dans un délai qui ne tienne pas compte, dans une large mesure de ces « jours ternes » auxquels les écrivains sont, je crois plus sujets encore que les autres.

Mme George Egerton, qui occupe un rang considérable parmi les romanciers anglais contemporains, écrit :

Je n'ai aucune moyenne et je n'écris pas tous les jours. Si je le faisais, il me serait impossible de m'astreindre à une règle, tant d'heures de travail, tant de mots produits. Il en est de même de tout écrivain de tempérament ou d'impulsion. Bien plus, je m'irrite d'avoir à envisager combien il y a de mots dans ce que j'écris. J'en écris toujours autant qu'il m'en faut, ni plus, ni moins, moins plutôt, si c'est possible. Je n'ai aucune idée du nombre de mots contenus dans aucun des romans que j'ai écrits, ni quelle est celle de mes œuvres qui m'a pris le plus ou le moins de temps. Certaines ont été écrites tout d'une traite, d'autres ont été commencées puis abandonnées pendant des semaines.

M. George Griffith pense qu'on ne saurait établir aucune règle. Etant en bonne disposition et travaillant sur un sujet complètement arrêté dans ses grandes lignes et même dans ses détails d'exécution, il lui est arrivé de produire une fois 12.500 mots dans une journée ; et sa moyenne est de 5.000 mots environ; tandis que, lorsque « ça ne va pas », elle descend de quelques centaines de mots à rien du tout. M. Ridder Haggard fait entrer en compte les ennuis, les corvées, les interruptions de toute nature dans le travail auxquelles un auteur est sujet. Certains de ses romans ont été écrits en six semaines; d'autres lui ont pris des mois, souvent même un an et plus. John Oliver Hobbes (Mme Craigie) opère lentement. Elle ne dépasse pas 150 mots par jour.

M. Cutcliffe Hyne est plus explicite.

L'auteur populaire dont vous parlez, et qui écrit en moyenne 6.000 mots par jour, ce qui fait 2.190.000 mots par an, me dépasse d'environ 2.000.000 de mots. J'ai peur d'être tout à fait inférieur à ce point de vue. Jamais je ne m'applique à voir combien je pourrai salir de papier dans une journée. Ma production quoticienne est prodigieusement variable... J'ai toujours admiré à distance les hommes comme Zola, qui remplissent chaque jour tant de pieds carrés d'écriture... Cela est tout à fait au-dessus de moi. Peut-être cela tient-il à ce que je n'ai pas de table de travail. Je pose mon block-notes sur mes genoux et je travaille, aussi bien en chemin de fer qu'à la mer ou que dans ma propre chambre à coucher.

Bien des fois, j'ai essayé d'avoir une table de travail et de m'y asseoir régulièrement par exemple huit heures par jour. Ce qui m'en a détourné, c'est que je m'aperçois que je travaille plus facilement à la mer ou en voyage, partout, en un mot, où je n'ai pas sous la main ce qu'on entend par les outils de l'écrivain.



Bonne réponse également, nette, précise et catégorique de M. Franckfort Moore.

Personnellement, j'écris un roman dans une sorte de fièvre, soit, pour un volume de 120.000 mots, 4.000 mots par jour. Mais je ne puis travailler avec cette vitesse qu'après avoir mûri mon plan pendant au moins deux ans et après avoir employé au moins trois mois à choisir la forme à donner au roman. Il me faut rarement plus de cinq à six semaines pour écrire un long roman, jamais je n'en récris une ligne ou même une phrase. J'ai toujours trouvé que ce que j'écrivais le plus rapidement, était aussi ce qui se vendait le plus rapidement.

Ian Maclaren est avant tout un modeste. Il considère son expérience d'écrivain comme si insuffisante, qu'il refuse de répondre à la question posée.

M. Max Pemberton est un écrivain circonspect. La seule idée de 6.000 mots par jour le fait pâlir. Jamais il n'en a écrit plus de 2.000 à aucun moment de sa vie. Il travaille en moyenne quatre heures par jour, produisant de 500 à 1.500 mots, suivant qu'il en est à un passage facile ou à un épisode difficile de son roman, et suivant que le piano de son voisin lui laisse plus ou moins de tranquillité d'esprit. Une journée de 1500 mots comble tous ses vœux ; 800 mots le satisfait déjà amplement.

M. H.-G. Wells brûle au moins la moitié de ce qu'il écrit; s'il lui reste net 1.000 mots par jour, cela suffit à son ambition. Il aime beaucoup songer à ses romans, mais il déteste les écrire. On n'écrit avec plaisir que les critiques malignes contre ses contemporains.

Pendant six mois et plus, dit-il, pendant que je combattais pour me faire une place parmi les romanciers, j'ai dû, Dieu me pardonne ! pondre au moins 7.000 mots par jour de travail. *Moreau*, *The Wonderful Visit* datent de cette époque de fièvre, puis ce fut de la critique dramatique, de la critique littéraire, de longs articles et le commencement d'un roman que j'ai eu de l'ennui même à brûler.

J'espère pouvoir quelque jour consacrer deux années à un livre et le brûler aussi à la fin s'il ne me plait pas.

Le procédé de M. Allen Upward a le mérite de n'être pas banal.

Quand je me décide à écrire un livre ou une pièce, je passse des mois misérables dans la lutte préliminaire. J'invente cinquante intrigues, puis je les rejette. J'écris quelque chose un jour pour le déchirer le lendemain. Je copie le commencement un millier de fois et finalement j'abandonne le tout comme détestable. Pendant ce temps, je me brouille avec mes meilleurs amis, je maudis mon éditeur. Enfin, je fais un effort désespéré. Pendant quatre ou cinq nuits, je reste assis à ma table jusqu'à 4 ou 5 heures du matin et j'écris la chose.

Est-il possible de tirer une conclusion de ces opinions presque toutes concordantes? Pas d'autre, à notre avis, que celle-ci : la quantité produite varie à l'infini, non seulement selon le tempérament des écrivains et leur genre individuel, mais aussi, chez le même écrivain, selon le livre qu'il écrit, le temps qu'il fait, la tranquillité de son esprit, la plume qu'il a et mille autres choses encore, que lui-même, le plus souvent, serait parfaitement incapable d'énumérer.

G. Saint-Aubin.

LA LITTÉRATURE GRŒNLANDAISE

Les populations indigènes de la région boréale de l'Amérique du Nord se rattachent, au point de vue linguistique, à une même famille comprenant trois grands groupes: 1° l'*Esquimau* proprement dit ou *innuit* (*esquimau* ou *eskimo* vient probablement de l'indien Ojibeway *eski mow* « qui mange cru ») ; 2° l'Esquimau *tchoutchi* dont l'idiome principal est l'*aléoutien*, très riche en formes grammaticales ; et 3° le *Grœnlandais*, la plus remarquable de ces diverses langues d'agglutination offrant entre elles de nombreuses différences de vocabulaire, la plus compliquée comme morphologie et syntaxe, en même temps que la plus attentivement étudiée depuis Hans Egède et son fils Paul, les deux apôtres norvégiens du Grœnland au XVIIIe siècle. Les recherches des savants, linguistes, philologues, folkloristes, mythologistes, en ce qui concerne plus particulièrement le grœnlandais, ont fourni les matériaux d'intéressants travaux d'érudition publiés à Copenhague, à Londres, à Berlin et à Paris. On possède aujourd'hui des grammaires grœnlandaises, entre autres celle de S. Kleinschmidt, des dictionnaires trilingues (danois-latin-grœnlandais) comme celui de Fabricius, une mythologie grœnlandaise due à l'abbé Morillot (Paris-Maisonneuve), des recueils volumineux de contes et légendes du Grœnland patiemment assemblés par feu le docteur Rink, des nouvelles grœnlandaises très attachantes de Mme Signe Rink, des nouvelles polaires de Palsson, des récits d'aventures et de chasses écrits en grœnlandais par Hans Hendrik, le vaillant compagnon d'expédition de Kane, Hayes, Hall et Nares.

Cet ensemble de publications constitue une littérature, déjà relativement considérable, ayant un caractère bien original et s'enrichissant successivement de nouvelles contributions. Parmi celles-ci la plus intéressante est la revue annuelle grœnlandaise qui paraît depuis 1861 à Godthaab, la principale colonie établie au pôle nord. Cette revue, d'abord imprimée en Danemark puis composée et tirée au Grœndland même, a deux cents pages de texte in-4° et 200 feuilles d'illustrations, dessins à la plume, photographies, etc.

Elle a pour titre :

Atuagagdliutit nalinginarmik tusaruminásassumik (mot à mot : quelque chose à lire, rapports sur toute sorte de sujets intéressants). Elle est composée, illustrée, imprimée, brochée et expédiée par un indigène grœnlandais de Godthaab nommé ARK'ALUK (en danois Lars Mœller) qui, depuis la fondation de ce curieux périodique, n'a cessé d'assumer à lui seul la besogne et s'en acquitte avec un infatigable dévouement. Auteur, typographe, prote, conducteur de machine, brocheur, chef de départ, il ne compte que sur lui-même, et jamais sa revue n'a fait défaut à son public.

Les Esquimaux, ceux du Grœnland et du Labrador surtout, ne sont pas dépourvus d'instruction. Les missionnaires leur ont appris

à lire et à écrire. Il y en a qui collaborent activement à l'*Atuagagdliutit* d'Ark'aluk. Le rédacteur en chef accueille cette « copie » avec reconnaissance, fait son choix en montrant un rare discernement, classe dans son portefeuille tout ce qui lui paraît utile, imprime ceci, ajourne cela, mais s'impose d'une manière absolue pour règle de laisser à chaque article le cachet personnel de l'auteur, n'élaguant point, respectant tout, afin que le lecteur ait exactement sous les yeux la narration telle qu'elle a été écrite et telle qu'elle a sans doute été « parlée » d'abord dans les longues veillées d'hiver.

La revue d'Ark'aluk a frayé sa voie au progrès intellectuel du Grœnland. Avant la création du petit atelier de typographie de Godthaab, les Esquimaux ne connaissaient leurs légendes nationales que par des feuilles manuscrites qui passaient de main en main dans l'*Igloecki* (hutte sous terre) et de colonie en colonie. Ces feuilles étaient si avidement dévorées à Godthaab, à Julianehaab, à Frederikshaab, à Omenak, à Upernavik, etc., que les derniers auxquels elles parvenaient n'avaient plus sous les yeux que des lambeaux informes de papier jauni où l'écriture était devenue indéchiffrable, tant elle s'était effacée sous les doigts qui l'avaient épelée à la lueur vague de la lampe fumeuse garnie d'huile de phoque.

Un peuple peu avancé en civilisation ne féconde son intelligence qu'en faisant germer ce qui est en lui, en développant ses qualités natives et virtuelles, en remuant et travaillant son propre fonds d'aspirations, de sentiments et d'idées. C'est ce qu'a compris admirablement Ark'aluk en proscrivant presque entièrement de sa revue tout ce qu'il considère comme un aliment intellectuel exotique et en n'y donnant qu'une toute petite place aux informations qui ne lui viennent pas des Esquimaux eux-mêmes. Il en résulte que l'*Atuagagdliutit* a une physionomie très locale et porte, si l'on peut ainsi parler, l'empreinte du cerveau grœnlandais. La revue est distribuée gratuitement à tous les indigènes par le soin des autorités coloniales qui en reçoivent chaque année le nombre d'exemplaires jugés nécessaires pour la propagande. Le pêcheur la lit tout le long de l'an dans son *Kajak* (1), les femmes en écoutent dans l'*Umiak* (2) la lecture faite le plus souvent par un de ces enfants demeurés uniques dans une famille totalement anéantie, hormis lui, par l'épidémie (3). Et

(1) Le *Kajak* (prononcé *Kaïak*) est une sorte de périssoire qui a 4 mètres de long et 60 centimètres de large. Il ne peut contenir qu'une personne.

(2) L'*Umiak* (bateau de femme) est une embarcation qui contient 10 ou 12 personnes et sert au voyage d'un port à l'autre. Les voiles en sont faites d'intestins de baleine cousus ensemble.

(3) Les Grœnlandais sont très superstitieux. Ils croient au pouvoir des esprits, des génies. Toute leur mythologie en est pleine. (Voir l'ouvrage de l'abbé Morillot). Ce pouvoir est conjuré par des prêtres qui ont le don d'exorcisme et par certains enfants. Quand dans une famille tous les membres ont péri, sauf un seul fils, cet enfant survivant est considéré comme supérieur aux hommes et protégé par les génies. On a pour lui une sorte de vénération.

rien n'est plus curieux pour un Européen que de voir avec quelle extase les yeux se fixent sur le lecteur, les lèvres restent entr'ouvertes en une expression d'étonnement : malgré la longueur interminable des mots (1), pas une syllabe n'est perdue.

Mme Signe Rink a eu l'heureuse inspiration de traduire en danois un certain nombre de récits publiés par la *Revue Grœnlandaise* et d'en former un volume qui vient de paraître. C'est un document inestimable pour la connaissance de la littérature polaire. Les conducteurs de Kajaks, qui sont les fidèles interprètes des traditions de leurs aïeux, les transmettent sans y rien changer, comme elles furent rapportées oralement de génération en génération, ou bien ils racontent leurs propres souvenirs. Ces récits émanent de l'âme même de la population et n'empruntent leurs couleurs, leur accent qu'à la réalité des choses vues ou éprouvées. Tantôt d'une naïveté dolente, d'une ironie bon enfant qui n'a rien de cruel, tantôt d'un puissant effet dramatique, ils ne visent jamais à « impressionner » l'auditoire. Le Grœnlandais qui les a écrits n'est pas un artiste, ou, s'il a le don artistique inné, c'est tout à fait inconsciemment qu'il s'en sert. Ces embarcations montées par des femmes disparaissant tout à coup dans l'abîme où elles s'engloutissent corps et biens; ces pêcheurs de baleines, assommeurs de phoques, tueurs d'ours, qui se sont réfugiés sans espoir de salut sur un bloc de glace flottant; ces malheureux qui périssent par douzaines sous l'effondrement de leurs *igloeckis* (2); ce pauvre petit désespéré qui se noie parce qu'il n'a plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur : autant de scènes poignantes qu'un écrivain européen, français, anglais, allemand, scandinave, russe, aurait soin de peindre avec des procédés donnant la sensation du vrai. Le collaborateur bénévole d'Ark'aluk ne songe point à ces artifices de pinceau ou de plume qui lui sont complètement inconnus. Son but est simplement de faire savoir comment les choses se sont passées. Quelque grandioses ou tragiques qu'elles nous paraissent à nous qui nous les figurons, il ne les envisage et ne les reproduit qu'avec une espèce d'indifférence, parce qu'il raconte sans art voulu, des faits dont il a été témoin et dont il sera peut-être lui-même victime demain. Et ces faits lui paraissent tout aussi ordinaires à lui, que l'est

(1) La langue parlée du Grœnland diffère entièrement de nos langues européennes non seulement par la phonétique mais par la construction. Son caractère principal est de réunir en un même mot prononcé d'une haleine les éléments qui chez nous forment une phrase. Par exemple : *Savigiksiniariartokasuaromaryotittogog*. Cela ne fait qu'un seul mot en grœnlandais. On peut le décomposer comme suit : *Savig* : couteau; *ik* : joli; *sini* : acheter; *arirartok* : partir; *asuar* : aller vite; *omar* : veux; *y* : de la même manière; *otit* : toi; *tog* : aussi; *og* : il dit. Ce qui signifie : « Il dit que toi aussi tu veux t'en aller vite de la même manière et acheter un joli couteau. » On remarquera que la construction grœnlandaise est l'inverse de nos constructions européennes.

(2) L'*igloecki* est la cabane construite avec des peaux faites d'intestins de baleine. Elle est presque entièrement sous terre.



dans une usine chez nous la nouvelle plus que banale d'un accident de machine qui a coûté la vie à un ou plusieurs ouvriers.

Le Grœnlandais n'est toutefois pas un homme insensible. Sous sa grossière et épaisse chemise imperméable faite d'intestins de baleine cousus bat un cœur qui s'émeut comme le nôtre, et il est aisé de voir, même sous sa phrase sans émotivité apparente, que l'événement vu par le narrateur l'a « fortement secoué sur le moment ». Ceux à qui, au retour de la chasse ou de la pêche, il l'a dépeint de vive voix ont dû partager ses angoisses lorsqu'il les leur a décrites en accompagnant sa parole du geste. On en jugera par le tableau suivant.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

UN VOYAGE DANS LES GLACES POLAIRES

Par Casper Nielsen (1).

Moi qui écris ceci, je suis le catéchiste Casper Nielsen de Diskofjord. Il y a déjà bien des années que ce que je vais dire a eu lieu, mais puisque j'y suis invité par mon compatriote Gerhart Kleist, je veux, tout en confessant mon incapacité, essayer, en rassemblant autant que possible mes souvenirs, de raconter quelque chose de mes aventures et de mes souffrances dans le vaste désert blanc.

Au mois de janvier, une « poste des glaces » arriva d'Egedesminde à l'île où je demeurais alors. La « poste » était pour l'inspecteur de Godthaab, mais le facteur ne voulant pas aller plus loin, je me chargeai avec le frère de ma mère, de la porter à destination. J'avais alors vingt ans et ma mère me reprocha vivement d'avoir consenti à cela. Je n'avais pas besoin, dit-elle, de ce gain ; car notre île était à cette époque abondante en phoques et je ne serais pas là pour les prendre. Mais le marché était conclu. Nous partîmes dès que le temps fut un peu éclairci, c'est-à-dire vers le 24 janvier.

Quand nous nous mîmes en route à l'aube grise, le pays de Disko, que nous devions traverser, était enveloppé de brouillard. Qui aurait pu croire qu'à cause de cela nous n'arriverions point au but dans la journée et que nous aurions en outre à passer la nuit dans les glaces au milieu des plus grandes anxiétés? Nous marchâmes toute la journée en aveugles dans le brouillard, errant çà et là. Vers le soir, très tard, nous trouvâmes quelques traces de pas qui se poursuivaient d'abord à une certaine distance dans une direction opposée à Godthaab pour reprendre ensuite la bonne voie. Je conseillai de suivre ces empreintes, mais ne parvenant pas à convaincre le frère de ma mère, je finis par me ranger à son avis. Après avoir passé

(1) Les conducteurs de Kajaks, quoique portant des noms danois, sont des indigènes grœnlandais.

quelque temps à aller çà et là comme à tâtons, nous nous trouvâmes devant un iceberg que nous avions déjà vu, et bientôt après nous donnâmes sur un amoncellement de glaces (1). Je proposai de rester là pendant la nuit. C'est ce que nous fîmes. Le froid était très âpre, mais, grâce au calme de l'air, on pouvait le supporter. Cependant, au cours de la nuit, arriva la tempête de neige avec le givre et le brouillard. C'était la première fois que j'en faisais l'expérience et je ne prévoyais pas combien celle-ci serait cruelle. L'approche du jour n'amena pas de changement. Nous n'en étions pas alarmés parce que nous avions tout ce qu'il nous fallait. Mon oncle reprit la direction de Godthaab, mais je ne l'approuvais point, car je savais avec quelle violence le vent du nord s'abat sur Kaerusuk. Je dis que nous ferions mieux de retourner sur nos pas, d'autant plus que lorsque le ciel se rasséréna un peu, nous pûmes découvrir au loin les glaciers de notre île. Mais mon oncle s'obstinait à refuser. Nous ne savions pas ce qui nous attendait et nous n'avions qu'à nous soumettre à la volonté de Dieu.

Nous luttâmes, en avançant, contre la tempête, avec nos kajaks sur la tête, lui devant, moi, derrière, marmottant et maussade. Je tombai à plusieurs reprises dans des trous cachés sous la neige récente, mais je n'étais pas mouillé. Nous errâmes ainsi pendant tout le jour, mais à la tombée de la nuit, mon oncle, par suite de la blancheur des glaces et des neiges qui brûle les yeux, était devenu complètement aveugle.

Au milieu des glaciers, sous cette tourmente cinglante, à une distance égale de notre point de départ et de notre but, il y avait peu d'espoir de salut. Nous passâmes de nouveau la nuit sur la glace sans savoir où nous nous trouvions; mais quand, vers le matin, nous aperçûmes une faible lueur, je reconnus que nous devions être à peu près en vue de la colonie, quoique loin de la côte. Je voulus alors me hâter autant que possible pour tâcher d'arriver. Je suppliai mon oncle Divas de ne pas bouger de place, mais en me retournant à chaque instant je voyais le malheureux, avec son kajak sur la tête, me suivre péniblement au hasard en faisant à tout moment un faux pas et en trébuchant dans la glace. Je déposai sans hésiter mon propre kajak à terre et courus vers lui pour prendre le sien. Je lui donnai la main et, lui servant ainsi de guide, je le ramenai dans le chemin. Nous eûmes alors à nous charger chacun de notre kajak et, en poursuivant notre route de cette manière, nous marchâmes toute la journée. Le soir, je découvris, au sud de Kislit, une crevasse dans la glace. C'était un sentier d'eau qui devait se diriger vers la colonie.

Je repris un peu d'espoir de pouvoir d'une ou d'autre manière sauver mon oncle en m'engageant dans cette voie et en longeant, sous le vent, les icebergs amoncelés. Mais ce n'était qu'une illusion. J'attachai les deux kajaks ensemble aussi solidement que possible, pour emmener l'aveugle avec moi ; mais nous n'avions pas ramé bien loin quand le courant vint à nous en tournoyant violemment. En même temps la glace commença à se briser autour de nous, et nous nous vîmes entraînés çà et là à travers le labyrinthe des banquises, au risque de voir nos kajaks mis en

(1) Les glaces poussées par le courant s'entassent en se brisant et forment ainsi de hautes murailles, des clôtures, qui servent souvent d'abri.

pièces. Je n'avais qu'un seul vœu : celui de pouvoir remonter sur la glace ferme. Moi qui n'étais pas privé de la vue, je pourrais faire face au danger et ne me laisser ni emprisonner ni écraser, mais mon compagnon aveugle était dans l'impossibilité de se garantir et je voyais son kajak s'enfoncer de plus en plus.

Il ne se serait pas plaint ; mais, quand je le questionnai, il me répondit tristement qu'il était assis dans l'eau et avait les jambes trempées. Je me dis qu'il vaudrait mieux avoir le vent à dos au lieu de le recevoir en face et je manœuvrai en conséquence, mais cela nous écartait davantage de la terre. Nous continuâmes à ramer à la grâce de Dieu, jusqu'à ce que j'eusse découvert un bloc de glace de grandeur moyenne recouvert de neige. Le bloc se balançait, avançant en vacillant, et je profitai de son approche pour hisser dessus mon compagnon. Je parvins à l'asseoir aussi bien que possible dans la neige. Il me conjura alors de le laisser là où il était et de ne plus penser qu'à moi. Mais je ne pouvais faire cela, tant qu'il n'éprouvait encore rien (1), car j'aurais été en quelque sorte complice de son suicide, et ce n'est qu'à la nuit, fort tard, que je pris la résolution de le quitter. Il me demanda de réciter un psaume avant notre séparation, mais je lui répondis, sans conviction à vrai dire, qu'il n'avait rien à craindre. Cependant je satisfis à son désir, et pendant que je chantais il me semblait que j'appelais la mort pour lui. Pauvre oncle ! il m'avoua qu'il avait des remords de conscience d'avoir dans sa jeunesse répudié sa femme pour en prendre une autre.

Après l'avoir enfin abandonné, je continuai à me diriger vers la terre à travers les glaces brisées et passai le reste de la nuit assis dans mon kajak, à quelque distance de celui que j'avais laissé là-bas. Lorsque, au crépuscule du matin, je voulus me rendre compte de l'endroit où j'étais, je reconnus que je me trouvais en ligne directe devant la langue de terre que l'on appelle Riufat et qui ferme l'entrée du fjord de Disko. Je compris alors que moi aussi j'étais perdu infailliblement et, ne pouvant faire mieux, je levai mes regards vers le ciel et priai : « Je sais, dis-je, que je ne suis qu'un pécheur, mais je vous conjure, ô Dieu mon père, de laisser à mon corps, quand mon âme l'aura quitté, une sépulture sur la terre, et non dans l'abîme des eaux, afin que nos parents puissent recevoir la nouvelle que nous avons péri (2). » Je restai là immobile, indécis, quand tout à coup la glace s'entrouvrit sous moi et je m'enfonçai dans ce gouffre avec mon kajak. Je ne bougeai pas, attendant que la crevasse s'élargît assez pour me permettre de faire mouvoir les rames, mais quand je pus les manœuvrer, j'eus beaucoup de peine parce que j'avais laissé mes gants de kajak à celui

(1) Tant que le corps n'est pas gelé, et qu'il y a quelque espoir de conserver la vie, le Grœnlandais surpris par les glaces « n'éprouve rien » ; mais si cet espoir est perdu, si la congélation des membres commence, le compagnon du malheureux victime du froid se croit le droit de l'abandonner pour ne songer qu'à son propre salut.

(2) Suivant les croyances superstitieuses du Grœnlandais, le conducteur du kajak qui a disparu dans les glaces est un « Kiritot », c'est-à-dire un évadé de sa colonie et on redoute son ombre errante.



qui n'en aurait pas longtemps besoin (1). Je ramai pendant vingt-quatre heures sans repos dans ce sillon de glace. Heureusement la gelée épargna mes mains. J'avançais aussi près que possible de la terre, pour ne pas être entraîné de nouveau par le courant, et j'entendais un bruit sourd qui devait provenir des avalanches de glaces. Mon kajak était tantôt soulevé, tantôt tangué par le vent qui descendait en tourbillon des immenses hauteurs. Bientôt il ne me fut plus possible de préserver le dessus de mes mains du gel, et je n'avais d'autre ressource que de les plonger, à chaque coup de rames, aussi profondément que possible dans l'eau glacée, mais cela ne suffit pas et je fus forcé de détacher une lanière de mon kajak avec laquelle je les recouvris.

J'étais effroyablement ballotté, emporté sur la crête des vagues ou redescendais brusquement dans l'abîme. A la fin je trouvai un endroit d'attérissage. Mais le bord de glace y était si haut que je ne parvins qu'après des efforts inouïs à le gravir avec mon kajak tout couvert d'une épaisse écorce glacée. A coups de hache j'abattis celle-ci de mon mieux et enfin je réussis. Il était midi. Je pris mon kajak sur la tête et me mis à courir, ne sachant pas encore si c'était le sol que je foulais et en doutant jusqu'à ce que j'eusse vu émerger de la neige une petite pointe de plante jaune. Dieu soit loué ! J'étais enfin arrivé. Je découvris bientôt un creux où je pouvais mettre mon kajak à l'abri. Je retirai de l'embarcation le paquet de lettres, une petite boîte et un cruchon, que je voulais emporter à Godthaab. Mais alors je me vis embarrassé, ne sachant quelle direction prendre. J'en choisis une au hasard et, par chance, c'était la bonne. Je marchai d'abord d'un pas assuré, et j'avais déjà parcouru une belle distance quand le jour déclina. J'eus peur, car je devais suivre un long chemin creux ; mais bien que les ténèbres devinssent de plus en plus épaisses autour de moi, il ne m'arriva rien de fâcheux. Tandis que j'accélerais le pas, je crus voir tout à coup, au milieu de la route, un chien énorme qui semblait vouloir barrer le passage ; c'était la frayeur qui inspirait mon imagination : le chien n'était en réalité qu'une grosse pierre qui sortait de la neige. J'en fis le tour et, un peu plus loin, je crus rencontrer deux Grœnlandais qui avec leurs bâtons (2) sondaient la glace. Je me figurais qu'ils faisaient des trous pour avoir de l'eau potable, et une soif atroce me brûla le gosier ; je courus, hors d'haleine, vers cet endroit. C'était un nouveau mirage. Il n'y avait là personne. Je fouillai la neige. Rien, absolument rien, et la soif continuait de me dévorer. J'allai plus loin et m'enfonçai dans la neige qui recouvrait un passage à gué. Je m'en sortis, mais, un instant après je roulai dans l'eau presque jusqu'au cou. Là je pus me désaltérer forcément plus que je ne l'aurais voulu, mais à peine sorti de ce bain, tous mes vêtements furent saisis par la gelée et je me vis enveloppé comme dans une « fourrure de glace ». Dans l'intervalle la nuit était venue et je n'y voyais plus goutte. En ce moment je perçus le bruit de trois traîneaux qui s'arrêtèrent à quelque distance de moi et je les distinguai très nettement dans l'obscurité. « Ce

(1) Le Grœnlandais a peur des morts ; il ne les nomme point par leur nom.

(2) C'est un bâton rond muni d'une pointe ou d'un crochet en fer comme l'*alpenstock*.



sont des gens de Disko, me dis-je plein de joie. Appelons-les. » Mais pour la troisième fois mes sens qui s'égaraient m'avaient trompé. Et cependant j'aurais juré que j'avais vu le cocher saisir l'appui du traîneau et les chiens s'arc-bouter pour prendre leur élan.

Mon cerveau troublé me réservait d'autres déceptions. En continuant à marcher dans les ténèbres, j'entendis une voix très faible qui venait de haut et disait : « Tu prends donc à l'est. » J'enfonçai de la main gauche mon bâton ferré dans la glace et pivotai sur moi-même. Une petite lumière, comme une flammerolle, était là entourée d'un halo, en ligne directe de ma vue. Je la pris pour but et il me sembla qu'une troupe d'hommes m'environnaient. Tout cela n'était que de l'hallucination causée par l'extrême fatigue. J'étais si accablé de sommeil et de lassitude que je dus m'asseoir et il me parut alors que j'entendais une fanfare. J'eus encore assez de sang-froid pour me dire que c'était le sang qui bourdonnait dans mes oreilles. Je fis quelques pas de plus, puis, à un endroit qu'on appelle Kitdlit, le mirage s'évanouit subitement et j'eus réellement sous les yeux la haute montagne qui domine la colonie de Godthaab. Je voulus marcher encore : mes pieds étaient gelés.

J'atteignis Godthaab le 28 janvier, mais je dus me traîner à quatre pattes sur la pente raide qui conduisait à la maison de l'inspecteur. Il faisait à peine jour et personne n'était encore levé. Par bonheur je trouvai le cuisinier, qui allumait son feu. Il ne me reconnut pas, mais me donna un morceau de pain et du lard. A la première bouchée je crus manger de la terre. Je demandai de l'eau, il m'interdit toute boisson et alla prévenir l'inspecteur qu'était encore au lit, mais se leva aussitôt. Sans m'interroger, il remplit un bol de vin jusqu'au bord et y versa du rhum ou de l'eau-de-vie.

— Avalez cela, me dit-il, pour vous réchauffer.

J'obéis, mais la réaction fut si vive que je perdis tout à coup toutes mes forces.

Je voulus m'approcher du feu.

— Non, non, s'écria-t-il, laissez revenir la chaleur naturelle.

Je m'étais assis. Quand je voulus me lever pour faire un pas, mes pieds me refusèrent leur aide.

Si Dieu me laisse vivre encore quelques années, je raconterai d'autres événements dont je fus témoin lorsque j'étais catéchiste à Diskofjord. Lisez en attendant le peu que j'ai écrit ici, et adieu à vous tous qui avez péché comme moi.

POÉSIES

RÊVERIE DANS LA CHAPELLE (1).

Yvetot, 1867

Vers la fin de décembre, alors qu'un froid hiver
Dépouille les grands bois de leur verte parure,
Alors que tout est mort dans la triste nature
Et que d'un blanc linceul le sol même est couvert,
Nous étions réunis, un soir, dans la chapelle :
C'était pour célébrer la fête solennelle,
Où naquit Jésus-Christ, ce divin Rédempteur.
Et là, nous écoutions un saint prédicateur.
Il nous disait les biens que Dieu donne en partage
A l'homme, qui, resté pieux jusqu'à la mort,
Goûtera les douceurs du céleste héritage.
Il vantait le mortel qui jouit d'un tel sort.
Pour moi, je m'assoupis aux doux son de sa voix
Et je penchai mon front tout plein de rêverie.
Je me crus transporté sur le bord d'un grand bois ;
Devant moi s'étendait une vaste prairie.
L'hiver était passé ; sortant d'un long sommeil,
La terre s'éveillait comme une jeune reine,
Qui, par un doux sourire, annonce son réveil.
Le soleil allongeait les ombres dans la plaine ;
L'air était imprégné des suaves odeurs
Qui s'exhalent des champs, des feuilles et des fleurs.
Le vent, qui circulait à travers le feuillage,
Semblait plein de parfums ravis au bord du Tage,
Quand le soleil se couche à la fin d'un beau jour.
L'oiseau gazouille : aimons ; l'insecte le murmure,
Et tout redit ce mot dans toute la nature.
Tout aimait dans le ciel et j'étais sans amour.
Comme l'arbre, sentant la sève qui le presse,
Se couvre de rameaux et se met à fleurir,
Je sentais en mon cœur l'amour et la jeunesse
Et je disais : Aimer ! quand j'en devrais mourir ;

(1) Mme de Maupassant ayant eu l'heureuse idée de communiquer à Mme Adam quelques poésies inédites de Guy de Maupassant, nous en profitons pour publier avec la *Nouvelle Revue* du 1er avril, cette rêverie d'un charme si puissant, écrite en 1867, c'est-à-dire au moment où Maupassant n'avait que 18 ans.

D'autre part, la *Petite Revue Internationale*, qui vient d'être fondée, nous apporte, dans son numéro du 4 Avril, un poème inédit de Sainte-Beuve que nous donnons ici même à titre de document littéraire. (*Note de la Rédaction.*)



Et mon sang me brûlait en courant dans mes veines,
Et je pleurai, couché dans l'ombre des grands chênes,
Quand j'entendis un chant qui vers moi s'avançait,
Tout à coup se taisait et puis recommençait.
J'écoutais, et soudain, à travers le feuillage,
Apparait à mes yeux une charmante image :
Une enfant jeune et belle approche pas à pas,
Elle chante l'amour qu'elle ne connaît pas :
Sitôt qu'elle me voit, elle rougit, se trouble ;
Plus son embarras croît, plus sa grâce redouble ;
Son front pur et charmant se colore soudain,
Comme la neige vierge aux rayons du matin.
Mais, me voyant pleurer et plaignant ma jeunesse,
Elle me demanda d'où venait ma tristesse.
Je lui dis : « Écoutez, tout invite à l'amour,
Et l'ombre des grands bois et le déclin du jour;
Tout aime autour de nous et tout goûte les charmes ;
Moi seul je n'aimais rien et je versais des larmes ;
Mais le ciel eut pitié de mon sort malheureux.
Enfant, vous êtes belle et je suis amoureux. »
Mais la nuit lentement avait couvert la terre.
On n'entendait plus rien que les accents rêveurs
Du rossignol, ami de l'ombre et du mystère,
Qui d'un premier amour célébrait les douceurs.
La lune se levait, triste et tendre déesse,
Qui cherche chaque nuit le pâtre Endymion,
Et pour trouver l'objet qu'appelle sa tendresse
Éclaire les grands bois d'un pâle et doux rayon.
Et moi je me penchai vers ma timide amante,
Et j'effleurai son front de ma lèvre brûlante.
Alors tout disparut et je rouvris les yeux,
Et le prêtre disait : « Enfants, montez aux cieux ! »
Mais la route est étroite, escarpée et glissante.
L'office était fini. Je sortis rêveur,
Car je me demandais d'où vient le vrai bonheur :
Le tenons-nous du ciel ou du cœur d'une amante ?

ENVOI.

Anna, pour éclaircir ce doute,
Chaque essai doit avoir son tour ;
Mais prenons d'abord la grand'route,
Donnons la jeunesse à l'amour.
Et puis plus tard, quand les années
Nous auront blanchis tous les deux,
Que vos grâces un peu fanées
Ne pourront plus faire d'heureux,
Un long rosaire à la ceinture,

Nous gravirons l'étroit chemin ;
Et, si la route est un peu dure,
Le bon Dieu nous tendra la main.

GUY DE MAUPASSANT.

SI JE NE CHANTE PLUS...

A Mme R***

Si je ne chante plus, n'en cherchez pas la cause
Dans ces travaux d'un jour, dont je m'accable exprès ;
Si je ne chante plus, n'accusez pas la prose
D'étouffer ma chanson et ses trésors secrets !

D'autres chantent surtout pour verser l'harmonie,
Pour exhaler leur âme au sein de l'Univers,
Parce qu'ainsi le veut un céleste génie,
Et que leur voix se joint aux glorieux concerts !

L'hymne habite en leur sein et d'abord s'en élance ;
Leur cœur est toujours plein, le monde est encor beau ;
S'ils se taisent longtemps, pourquoi donc ce silence ?
Qu'on leur dise : chantez ! comme on dit à l'oiseau.

Ils fêtent la nature et j'y vois leur image ;
Chaque âge d'elle abonde en retours infinis,
Les plus jeunes ormeaux n'ont pas seuls le ramage,
Les chênes les plus vieux ont aussi plus de nids.

S'ils se taisaient ceux-là ! que vite on les accuse
Mais moi si j'ai cessé puis-je en être blâmé ?
Ils chantent pour chanter, ces élus de la muse,
Moi je chantais pour être aimé.

ENVOI.

A vous, ou muse ou fée et la grâce elle-même,
Qui savez, souveraine en ce jeu de beauté
Comme on est mille fois aimé, loué, chanté ;
Mais savez-vous bien comme on aime ?

SAINTE-BEUVE.

REVUE MUSICALE

Ainsi qu'on l'a dit bien souvent, on est toujours, et à la fois, le « réactionnaire » et le « radical » de quelqu'un. L'axiome est aussi vrai en matière d'art qu'en politique et si, pour les uns tout pas en avant est une coupable témérité, il en est d'autres pour lesquels le progrès ne saurait exister, il ne va pas jusqu'à l'outrance. N'avons-nous pas vu il y a quelques semaines certains fidèles habitués des concerts du Conservatoire hocher tristement la tête en écoutant le magnifique poème symphonique de César Franck, *Psyché*, que la Société des Concerts a eu l'heureuse idée de faire entrer dans son répertoire et qu'elle a si brillamment interprété? C'est que pour ces fanatiques exclusifs des maitres classiques César Franck est presque un révolutionnaire. Il appartient à cette pléiade d'hommes d'initiative et de progrès qui fondèrent il y a un quart de siècle la « Société nationale de musique » et comme on se rappelle certaines hardiesses par trop audacieuses, il faut le reconnaître, échappées à quelques-uns des desservants de cette nouvelle chapelle, l'auteur de *Redemption* et de *Psyché* est, pour les irréconciliables de la tradition, demeuré solidaire de ces malencontreuses excentricités.

César Franck n'en a pas moins été un des triomphateurs de la dernière saison musicale et son nom s'est maintenu avec les noms de Berlioz et de Wagner sur les programmes de nos grands concerts symphoniques. Succès légitime d'ailleurs, dû à la haute inspiration et à l'admirable science de l'orchestre du maitre regretté, à cet ensemble de qualités qui commandent le respect et font oublier certains développements excessifs, certaines « longueurs » disons le mot, dont son œuvre offre malheureusement de trop nombreux exemples.

Les longueurs! écueil à éviter entre tous pour le compositeur, pour le poète, pour l'orateur et l'homme de lettres, pour tous ceux qui s'adressent à l'attention du public! Schumann, qui à son merveilleux talent musical joignait le goût affiné et la sûreté de jugement du critique et qui dirigeait avec tant d'autorité la *Nouvelle Gazette musicale de Leipzig*, aurait été sans doute d'un plus indulgent optimisme. Rendant compte un jour dans un journal de la *Symphonie en ut* de Schubert dont il avait découvert le manuscrit dans les papiers posthumes de son ami (symphonie que le Conservatoire nous a fait entendre pour la première fois cet hiver à l'occasion du centenaire de ce maître), analysant l'œuvre dans toutes ses parties, la suivant pas à pas, il en arrive à traiter de « divines longueurs » l'ampleur exagérée que Schubert a donnée à certaines parties de sa composition et qui en rendent l'audition souvent fatigante. Non! quoiqu'en ait dit Schumann, il n'est pas de longueurs « divines »! Une œuvre musicale doit, quelle qu'elle soit, se maintenir dans de justes proportions. A être diluée et comme noyée, à être reproduite et représentée jusqu'à la satiété aux oreilles des auditeurs, l'idée ne peut que perdre de sa netteté, de sa vigueur et de son charme!

Mieux que personne Schubert lui-même l'a compris et dans son œuvre

immense il lui est bien rarement arrivé de tomber dans cet écueil. La plupart de ses compositions (et on sait quelle en est la variété) brillent au contraire par la juste harmonie des proportions. Nous en faisions l'observation en entendant il y a peu de jours encore un de ses intéressants quatuors à cordes très finement et délicatement exécuté à une des séances de la Société « Haydn-Mozart-Beethoven ». Sous le patronage de ces trois grands noms, quelques artistes distingués ont fondé à l'Institut Rudy une société destinée à l'interprétation de cette musique de quatuors un peu négligée aujourd'hui et qui mérite si bien d'être remise en honneur. Leur talent réel d'exécutants, le soin consciencieux qu'ils mettent à rendre la pensée des maîtres doivent être signalés à l'attention sympathique de tous ceux qui s'intéressent à l'art musical.

La saison qui touche à sa fin a vu se produire bon nombre d'œuvres nouvelles. La plupart attestent chez leurs auteurs de sérieuses études et une science approfondie de l'harmonie, mais quelques-unes seulement — et le nombre en est restreint — sont empreintes de cette originalité, de ce caractère personnel qu'on est si heureux d'applaudir lorsqu'ils se révèlent dans une exécution publique de quelque ouvrage inédit. Certes nous admirons autant que personne l'habileté de facture, l'entente des procédés techniques, les qualités de « métier » pour dire le mot, mais à côté de ces mérites, si louables qu'ils puissent être, nous en sommes trop souvent réduits à regretter l'absurde ou la fausseté de l'idée, l'indigence de l'inspiration. Si l'inspiration, si l'idée apparaissent, c'est trop fréquemment à l'état embryonnaire et pour se perdre, à peine entrevue, dans les obscurités et les complications de développements qui touchent à la prolixité, et, déroutant l'auditeur, le laissent sans fil conducteur au milieu du chaos et des ténèbres. Quoi qu'on en ait dit, quoique, en art comme en littérature, certaines écoles s'évertuent à nous acclimater aux brouillards, le génie de notre race est avant tout épris de lumière. Il va à la clarté et c'est le méconnaître que vouloir lui imposer l'enthousiasme pour des œuvres vides de sens et dissimulant ce vide sous les plus inextricables conflits.

C'est au théâtre, c'est dans la musique comme dans la littérature dramatique que ce besoin de clarté s'impose surtout et bien plus encore que dans la musique symphonique ou dans le livre. Au théâtre, l'obscurité de l'œuvre, c'est l'ennui pour le spectateur, c'est-à-dire celui de tous les défauts qui se pardonne le moins. L'auteur d'une œuvre théâtrale, musicien ou poète, ne doit pas avoir besoin d'expliquer ce qu'il a voulu faire. Son œuvre doit parler pour lui et parler seule. Venant de lui, tout commentaire, toute exégèse sont superflus, que cette exégèse ou ce commentaire précèdent ou suivent l'épreuve publique de la représentation. Assis dans son fauteuil, le spectateur écoute et juge. Il faut qu'à l'aide de sa seule intelligence et de sa seule attention, il puisse confondre le drame ou la partition qui sont interprétés sur la scène, et ce n'est ni dans les explications-préfaces, que lui a données l'auteur par la voie d'un journal ou d'une brochure, ni dans les éclaircissements rétrospectifs qu'il lui donnera le lendemain, qu'il doit puiser les éléments d'une appréciation personnelle.

Certes, *Messidor*, le « drame lyrique » qui a été l'événement important de la dernière saison musicale, n'offre aucune confusion, aucune obscurité. L'œuvre nouvelle, si intéressante à tous les titres, pouvait être discutée, elle devait l'être et elle l'a été, mais on ne saurait, sans être injuste, l'accuser de manquer de cette clarté, qualité maîtresse que doit offrir toute œuvre théâtrale. Et cependant, MM. Emile Zola et Alfred Bruneau, l'un pour son poème, l'autre pour sa partition, se sont crus obligés de présenter et de commenter par avance l'important ouvrage qu'ils allaient soumettre au public, d'en exposer dans tous ses détails la portée morale, philosophique, *sociale* même, s'il faut les en croire. C'est une véritable profession de foi, un manifeste littéraire et artistique qu'ils ont ainsi voulu faire sans doute, et en quelque sorte une nouvelle « préface de Cromwell ».

Aussi bien, puisque certaines questions ont été posées par les auteurs eux-mêmes, et quoiqu'il soit bien tard pour parler d'un ouvrage aujourd'hui à peu près disparu de la scène, malgré son incontestable mérite, il n'est pas sans intérêt de nous arrêter quelques instants, et sur l'œuvre elle-même, et sur l'exposé de principes auquel elle a donné lieu.

Et d'abord le « poème », puisqu'il est convenu de l'appeler un poème, bien qu'il soit simplement et modestement écrit en prose, non en prose rythmée, mais en prose courante vulgaire, la prose de tous les jours, celle de M. Jourdain comme celle de tout le monde. M. Alfred Bruneau estime possible et féconde l'union de la prose et de la musique. Pour lui, bien loin d'être un obstacle et une gène, cette prose n'a cessé d'être « l'inspiratrice la plus facile, la meilleure, la plus noble, la plus éloquente et la plus forte ». Nous aurions bien mauvaise grâce à nier les belles pages inspirées que M. Bruneau a associées au libretto de son collaborateur. Ces pages, nous les avons admirées et applaudies. Elles sont un témoignage de plus de la haute valeur musicale de l'auteur du *Rêve* et de l'*Attaque du Moulin*, mais ce n'est pas à la prose qu'elles sont dues, c'est « malgré » la prose, que le très distingué compositeur a pu les écrire, et le mérite n'en est que plus grand pour lui.

Sans doute nous nous garderions bien de poser une thèse trop absolue. Nous ne sommes pas de ceux que choque et déroute toute innovation, et nous admettons volontiers avec M. Bruneau que la prose a le droit de profiter du grand « souffle de liberté qui doit régénérer le drame lyrique », mais il y a prose et prose. La prose rythmée, oui! La prose rythmée, c'est-à-dire la poésie dégagée de la servitude de la rime. Mais quel effort inouï d'imagination, quelle puissance de création ne faut-il pas pour associer brillamment, comme le fait la partition de *Messidor*, la puissante harmonie de l'orchestre et du chant aux plus vulgaires détails d'une conversation familière, par exemple à une invitation « à s'arrêter à l'usine quand on passera de ce côté » ou au récit de « la substitution de l'outillage mécanique à l'antique lavage à la main du minerai d'or »! N'y a-t-il pas dans cette difficulté, ainsi vaincue, de quoi vous faire croire que l'inspiration du compositeur peut être absolument indépendante du libretto auquel il a consacré son œuvre, qu'elle est toute en lui-même, en son

génie propre, qu'elle n'emprunte rien à cette collaboration, et que, comme on l'a dit plaisamment, un Wagner ou un Beethoven pourrait écrire des pages musicales sublimes sur une note de blanchisseuse, sur un menu de restaurant ou sur les tables de mortalité de Deparcieux?

M. Emile Zola a voulu faire, il le dit lui-même, « le poème du travail, « la nécessité et la beauté de l'effort, la foi en la vie, en la fécondité de « la terre, l'espoir aux justes moissons de demain. » Que de choses dans le vaste et ambiteux programme, que M. Zola était certainement capable de remplir, mais dont la réalisation est bien loin de répondre à l'idéale conception du romancier! L'intrigue de *Messidor* est une intrigue banale vue et revue cent fois au théâtre, se déroulant entre des personnages bien souvent déjà présentés au public et à travers des situations dont aucune n'apporte dans le drame une note d'originalité, d'imprévu et de nouveauté, et ce n'est certainement pas le fond bizarre de légende mêlé à l'action on ne sait pourquoi, qui peut en sauver la banalité!

Tel qu'il est, ou tout au moins tel que l'a compris le compositeur, le libretto de M. Zola a permis à M. Alfred Bruneau d'écrire une partition savante des plus soigneusement fouillées, des plus intéressantes en un mot, et qui doit être signalée comme un digne et louable effort d'art. M. Alfred Bruneau est un novateur et ne s'en cache pas. Il s'était révélé tel dès ses premiers ouvrages donnés à l'Opéra-Comique. Dans *Messidor* il vient d'affirmer avec plus de netteté et de vigueur encore ses tendances réformatrices. Plus que jamais il a rompu cette fois avec les « coupes » anciennes. Sa nouvelle œuvre, c'est la symphonie continue ininterrompue, où les voix et l'orchestre, unis d'un lien indissoluble, concourent à l'action, commentent et interprètent le drame. Plus de récitatifs, de romances, de duos, de trios; plus de ces formes vieillies et démodées, c'est le programme de M. Alfred Bruneau! Le dialogue s'établit, les personnages chantent, l'action se développe sur « la trame instrumentale faisant « corps avec le chant lui-même » pour parler comme M. Bruneau, car le compositeur nous explique, comme son collaborateur Emile Zola, ce qu'il a voulu faire. Il a voulu unir aussi intimement que possible « la musique « au poème, dessiner chacun des personnages selon la logique de leur « caractère, selon la vérité du drame. » Il faut bien reconnaitre que même avec l'emploi des « coupes » d'autrefois, plusieurs de nos grands compositeurs lyriques ont tenté et mené à bien l'entreprise. L'objectif n'est pas nouveau. Les procédés et les formules seuls diffèrent. Quoi qu'il en soit, *Messidor* est une œuvre d'une haute probité artistique, d'une rare élévation de pensée, d'une science approfondie. Elle méritait d'être mieux servie par le poème. Elle y aurait gagné en succès.

L.-E. SERRE.



DÉCOUVERTES ET CURIOSITÉS

Les Fiacres électriques.

Pendant que l'automobilisme se développe lentement chez nous, demeurant en somme le bénéfice de quelques rares privilèges, il entre en vainqueur dans les mœurs américaines. Voici qu'à New-York, on vient de mettre en circulation des fiacres électriques, qui se louent à l'heure comme les antiques *sapins* à traction animale et coûtent le même prix. Le *Scientific American* nous apporte là-dessus de curieux détails.

Le nouveau véhicule a l'aspect d'un cab, mais il est monté sur quatre roues. C'est la partie arrière qui contient la batterie motrice. Le poids total est de 1.250 kilos, dont 400 à 450 pour le moteur. La force est d'un cheval et demi. Les roues sont montées sur moyeux à billes, avec rayons d'acier tangents et caoutchoucs pneumatiques. On peut donner à la machine trois vitesses en avant et une en arrière. Au premier cran du régulateur, la vitesse est de 8 kilomètres à l'heure, de 10 au second cran et de 13 à 15 au troisième. Grâce à un mécanisme fort ingénieux, la voiture peut virer dans une courbe de très faible rayon. Un frein extrêmement puissant permet de l'arrêter presque instantanément et beaucoup plus vite, en tout cas, qu'une voiture ordinaire. Auprès du siège du conducteur se trouvent les commutateurs qui allument les lanternes électriques de la voiture et la lampe, non moins électrique, qui éclaire l'intérieur. Enfin une sonnette électrique très bruyante, placée sous le marchepied, dénonce aux promeneurs l'arrivée du véhicule.



Un fiacre électrique de New-York.

Mais un des principaux avantages de la voiture électrique sur les différentes automobiles à pétrole, c'est l'absence complète de toute vibration et de toute trépidation. Quant à la dépense, elle est si minime

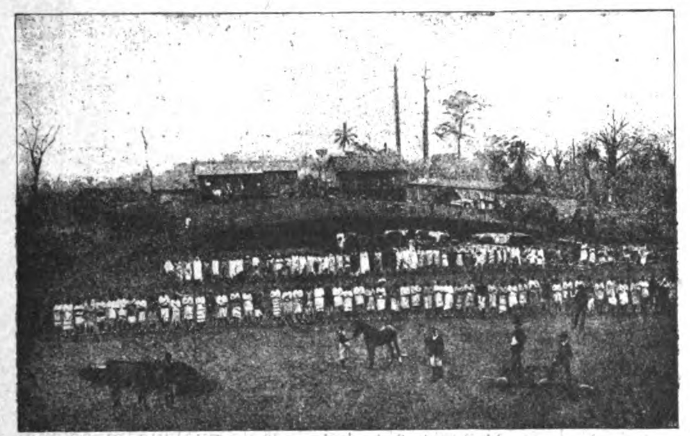
qu'elle peut vraiment être négligée. On charge les batteries pour dix ou douze cents (50 à 60 centimes), ce qui remet les frais de route à 5 centimes environ par mille.

En cas de besoin, on peut augmenter la vitesse en terrain plat jusqu'à 26 milles ou 35 kilomètres à l'heure.

L'esclavage toujours florissant.

Depuis si longtemps que les navires du monde civilisé font la chasse aux bâtiments négriers, nous étions fondés à croire que l'esclavage était une plaie définitivement guérie. Il nous faut en rabattre de nos illusions. L'ancien agent commercial des Etats-Unis à Loanda (Afrique Occidentale) vient de nous révéler, dans une conférence faite à la Société américaine de Géographie, les faits les plus douloureux. Jamais ce qu'on appelait jadis le commerce du « bois d'ébène » n'a été plus florissant. Sur les deux cents millions d'habitants qui peuplent l'Afrique, un quart au moins, ou cinquante millions sont esclaves. L'explorateur Cameron estimait encore, il y a quelques années, à *deux millions*, le nombre de victimes faites *annuellement* par l'esclavage.

L'Angleterre a crié, plus fort que toutes les autres nations, à l'infamie quand il s'est agi des marchands de chair humaine. Elle a poussé l'indignation assez loin pour s'arroger même, sur tout navire suspect ou prétendu tel, un droit de visite absolument vexatoire. Croirait-on cependant que, dans les îles de Zanzibar et de Pemba, qu'elle gouverne et administre sans partage, il existe encore 260.000 esclaves ? Or, comme il faut compter huit ou neuf hommes capturés dans l'intérieur pour chaque homme valide amené à la côte, les 7.000 esclaves importés chaque année à Zanzibar représentent une formidable hécatombe de plus de 50.000 créatures humaines.



Une revue des esclaves par les marchands.

On peut *légalement* transporter les esclaves de Zanzibar à Pemba, où ils sont embarqués à destination de l'Arabie et de la Perse, 1.500 navires de différents tonnages sont exclusivement employés à se service. A vrai dire, l'esclavage est un élément essentiel de la vie sociale en Afrique. Les parents vendent leurs enfants. Les criminels et les débiteurs insolvables, au lieu d'être enfermés, sont vendus au marché. On trafique des filles, parfois même avant leur naissance. Les esclaves

sont les bêtes de somme qui transportent jusqu'à la côte l'ivoire, la gomme et la cire de l'intérieur et qui remportent dans l'intérieur les marchandises européennes. Les caravanes des explorateurs, ces pionniers de la civilisation, n'emploient pas d'autres porteurs. Dans le Soudan Oriental, le Khalife entretient un assez grand nombre de *Séribas*, ou postes armés, d'où ses hommes partent en expédition pour lui prendre des esclaves.

Ce sont ces malheureux, à Zanzibar et à Pemba, qui travaillent sur les plantations, dans les ports, etc. Le gouvernement anglais reconnait lui-même qu'ils sont retenus contre toute légalité, mais il se garde bien de rien faire pour leur émancipation. A Zanzibar, on peut voir tous les jours des femmes, enchaînées par sept, et travaillant sous la surveillance — et sous le fouet — d'un policeman.

Dans la région du Nyassa, les Angosis possèdent de 100.000 a 150.000 esclaves. Ces malheureuses créatures n'ont rien à elles que le lambeau de peau de chèvre qui leur ceint les flancs. On les maintient dans cet état de sujétion par un double moyen : d'abord le javelot, et ensuite le poison, qu'on administre à tous les amis de l'esclave fugitif, qu'ils soient deux ou qu'ils soient cinquante. Un missionnaire en a vu empoisonner onze dans une seule journée pour ce motif.

Sir John Kirk, commissaire spécial de l'Angleterre dans le Niger inférieur, raconte qu'on paie généralement les esclaves, quand ils sont jeunes, de 250 à 500 francs. Dans le pays des Hausas, chaque village de quelque importance a son marché d'esclaves. Sur celui de Kono, on en vend chaque fois environ 500. Les provinces de Bantohi et d'Adamawa en fournissent 4.000 par an au sultan de Sokoto. Les esclaves sont du reste la monnaie courante du pays. Dans le seul pays des Hausas, on estime leur nombre à cinq millions.



Les esclaves dans une plantation.

Il serait peut être temps de renoncer aux protestations de philanthropie et d'en venir une bonne fois aux actes.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 mars. — Pour l'abbé A. Kannengieser, *l'anticléricalisme* a subi un krach dans l'Europe entière, à en juger surtout d'après les élections législatives en Autriche. Les politiciens comme les philosophes avaient reconnu la vitalité du catholicisme. En réagissant contre les attaques, le catholicisme a regagné la force et l'ardeur qu'ont tous les persécutés, et il a vaincu ses ennemis. Les libéraux ont cessé d'exister en Belgique, il en est de même des nationaux-libéraux à Berlin. En Italie, la plupart des grandes villes ont des municipalités modérées, et si, aux élections législatives prochaines, le Pape jugeait à propos de laisser les catholiques participer au scrutin, on verrait entrer à Montecitorio un groupe catholique respectable. Les élections d'Autriche ne sont qu'un anneau d'une chaine déjà longue de succès. — Paul Mimande donne la fin de *L'Héritage de Behanzin*. L'auteur apporte de curieuses données sur l'esclavage au Dahomey :

> L'esclavage y existe sans exister et quoiqu'il ait cessé d'être, *il vit toujours*... Il y ressemble fort à ce qu'était la *gens* chez les Romains. Aucune nuance ne marque une barrière quelconque entre l'homme libre et lui... L'esclave dahoméen ne souffre pas et il n'est point opprimé.

Mimande se montre du reste très pessimiste à l'égard de la race noire. Pour lui, les nations nègres, livrées à elles-mêmes, sont incapables de progresser, témoin la République Haïtienne qui est une bouffonnerie. André Dreux a des pages chaleureuses sur *Maeterlinck* et ses drames, qu'il présente comme des œuvres à la fois naïves et raffinées « où sont notées, dans une langue qui semble n'avoir aucune consistance, des impressions presque insaisissables et pourtant très simples ; des œuvres étranges qui d'abord nous étonnent et dont nous finissons par sentir qu'elles sont humaines et vraies ». *Le Devoir de la concentration* par A. de Lapparent.

Nouvelle Revue. — Avril. — Le Dr N. Colajanni caractérise les *hommes et les partis italiens* dans la lutte électorale. L'article contient à côté d'attaques violentes contre Crispi, des louanges sincères à l'égard de Rudini, comme homme et ministre. — Le Prince de Valori parle de *Chopin* et le Marquis de Castellane des *ralliés*. Pour ce dernier, il y a et il y aura toujours antinomie entre un parti politique républicain et un parti politique chrétien. La politique de ralliement n'est par conséquent qu'une politique enfantine et la politique papale une tentative destinée à faire faillite. — G. de Maupassant *Poésies inédites*. — G. Kahn s'efforce de dégager les *tendances actuelles de la littérature* et surtout cette vérité, d'autant plus méritoire qu'elle reste inaperçue pour les autres, que le personnage des écrivains modernes se révèle à nous, réduit et transposé dans la forme des idées générales, qu'il se présente avec tout l'ensemble de sa pensée et de sa rêverie. — Madame Adam continue à nous conter *les culpabilités de M. Hanotaux*, le nouvel homme « au cœur léger » et conjure la France et la Russie de voir dans les accidents arrivés à leurs vaisseaux, des avertissements du ciel et de renoncer aux hostilités contre la Grèce et la Crète.

Revue de Paris. — 1er Avril. — E. Duchaux explique dans sa *Défense contre la maladie* les détails

(1) Voir le commencement des *Revues françaises* dans notre numéro du 1er Avril. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

du mécanisme mis en œuvre pour repousser les agressions microbiennes. L'auteur étudie non seulement l'immunité préventive qui sert à nous garantir contre une maladie à venir, mais aussi l'immunité curative que confèrent les sérums thérapeutiques, contre le tétanos, la diphtérie, la fièvre puerpérale et la peste. — Suite des impressions *de Macédoine* par V. Bérard, des notes sur *A. de Vigny* par H. de Regnier avec des souvenirs du voyage à *Madagascar* par Grosclaude.

Revue des Deux-Mondes. — 1er Avril. — M. le comte d'Haussonville raconte l'éducation du *duc de Bourgogne*; Godefroy Cavaignac la réforme agraire et la réforme administrative accomplie sous le *ministère de Hardenberg* en Prusse en 1811 et 1812. — Emile Faguet a une belle étude qui comptera sans doute parmi les meilleures pages sorties de sa plume. Il s'agit de *Lamennais*. Faguet nous offre un tableau magistral de l'intellectualité dogmatique du célèbre philosophe et théologien, de son âme pure, noble, aimante, expansive et si délicieusement dégagée des préoccupations de ce monde. — G. Valbert résume les opinions des professeurs allemands relatives à l'admission des femmes dans les universités et Mme Arvède Barine les opinions actuelles sur les *Nègres*.

Revue Philosophique. — Avril. — F. Le Dantec tient à nous dire *pourquoi l'on devient vieux*? Dans son premier article consacré à ce sujet, l'auteur nous fait voir à travers des pages d'une lecture bien aride par quel mécanisme s'établit le parallélisme fatal qui existe entre l'âge-durée et l'âge-structure chez les animaux supérieurs. F. Pillon étudie la *Philosophie de Secrétan* et surtout sa morale. L. Ducas, *Le sommeil et la cérébration inconsciente*.

Revue Scientfique. — 3 et 10 avril. *L'Unification internationale des heures et le système des fuseaux horaires*, par Ch. Lallemand. — Louis Joubin. *Les Céfalopodes*.

Revue générale des Sciences. — 30 mars. — M. Brille : *L'Etat actuel de la construction des torpilles et des torpilleurs*. — G. L. Pesce : *L'Expédition polaire de Wensen*.

Quinzaine. — 1er avril. — G. Fonsegrive étudie à son point de vue la grave question de la *crise universitaire*. Avec une impartialité à laquelle tout le monde rendra justice, il tâche de réconcilier les deux frères ennemis : l'enseignement libre et l'enseignement de l'Etat, tous les deux également nationaux. Il nous apprend pourquoi en bons Français nous devrions les traiter avec un amour égal et souhaiter à tous deux un développement égal. Applaudissons, sans réserves, à ces sages paroles de Fonsegrive que :

... tant qu'il y a progrès concurrent et simultané des deux enseignements, tout bon Français doit se réjouir : c'est la lumière qui progresse en France, augmentant la vigueur avec la clarté. mais dès que la baisse se manifeste, le progrès cesse et l'on se doit attrister. Quoi qu'on en dise et quoi qu'on en puisse penser, quels que soient les reproches que l'on veuille faire à l'éducation de l'Université, si l'enseignement des sciences de la nature et de la raison donné par des laïques venait, par impossible, à disparaître totalement, un grand changement se produirait dans notre tempérament et dans notre esprit national, et si je crois que la France aurait perdu quelque chose le jour où l'enseignement ecclésiastique n'existerait plus, je crois aussi bien que la disparition de l'Université, que même son humiliation par la baisse croissante de ses élèves laisserait la France diminuée.

De Saint Pétersbourg a Samarkande, par R. de Souhesmes. — *La Question d'Orient et la Crète,* par P. Thirion.

....

Revue Générale (Bruxelles). — Avril. — Ch. Woeste s'efforce de démontrer que le parti catholique belge a de tout temps pris à cœur les intérêts de la classe ouvrière et que, par conséquent, le nouveau parti catholique ouvrier qu'on vient de fonder en Belgique, n'a point sa raison d'être. — V. Brichoux raconte les *massacres arméniens* et E Gilbert rend compte du mouvement trimestriel des livres en France et en Belgique. Parmi les nouveaux écrivains belges, l'auteur signale G. Verdavainne avec son *Incendie de l'Opéra*, roman simple et fort, honnêtement traité; André Ruyters à la plume mièvre ef délicate (*A deux*) qui engendre une sorte de malaise et parmi les poètes G. Ramackers, Jean Casier et Georges Bosterhent.

Bibliothèque Universelle (Revue Suisse). — Avril. — E. MURISIER nous apprend comment il faudrait travailler à l'éducation de la mémoire, d'après les travaux récents. — A. GLERDON analyse le dernier livre de J.-M. Barrie : *Margeret Ogilvy*.

Revue Encyclopédique.—27 mars. — Contient une série de portraits piquants et ressemblants au possible de nos démocrates chrétiens par l'abbé V. Charbonnel. On y retrouve d'abord l'abbé Garnier, le taureau des démocrates, ce lourd et balourd Normand, très grand, très gros, très gras, traînant « sa vulgarité de paysan » dont la force n'est que dans un emmêlement noir de soutanes. « Qu'est-ce que l'abbé Garnier dans le camp des démocrates chrétiens? C'est son hurleur et son saint homme ! » La silhouette de l'abbé Naudet parait être si vivante qu'on pourrait se servir pour son épigraphe de certains passages de Charbonnel. Celui-là fait du style. Sa littérature est verbeuse, généreuse et cordiale. C'est une vraie littérature de mots. Quant à l'abbé Lemire, l'abbé à la bonne figure, au socialisme douceâtre, il pourrait passer pour la « poule au pot » du socialisme chrétien. L'abbé Gayraud, c'est de la voix, toujours de la voix. Il se peut du reste « qu'il ait un genre de bagout tempétueux qui stupéfie les recteurs bretons, gens peu raffinés ».

En somme, nous dit l'auteur, la démocratie chrétienne, si sympathique et si intéressante en soi, se transforme dans la vie réelle en une tapageuse vulgarité, avec quelques maîtres Jean Boucher de la Ligue « trompettes de séditions. »

....

Nous venons de recevoir plusieurs fascicules de la **Revue de l'Agenais**. Ami du mouvement centrifuge de notre vie intellectuelle, nous saluons toujours avec un plaisir sincère les manifestations de la pensée qui nous arrivent de la province.

La **Revue de l'Agenais**, riche et touffue en mémoires et études historiques, mérite de prendre une place prépondérante dans le domaine des périodiques régionaux. Signalons dans les numéros de cette année, des pages instructives sur le maréchal de Biron et la prise de Gontend, sur le ministère du baron Portal sous la Restauration, à côté de pages enthousiastes sur Léon XIII de Boyer d'Agen. Après avoir exposé les mérites de sa méthode logique et documentaire qui nous a valu un volume rigoureux au point de vue historique et des plus artistisque au point de vue de la forme, l'auteur en fait ressortir la psychologie minutieuse par quelques passages brillants et vivants empruntés à l'œuvre de Boyer d'Agen.

....

Devenir Social. —Mars.—Continue à servir d'expression scientifique à notre socialisme, émietté et égaré dans ses revendications politiques. En outre d'études, peut-être un peu trop éloignées de notre vie réelle comme celles consacrées au droit fiscal à Athènes, par S. Platon, nous trouvons des pages de F. Engels sur la conception matérielle de l'histoire et quelques données révélatrices sur le prolétariat intellectuel en Italie de G. Lapenta. L'auteur prenant comme point de départ l'étude sur les prolétaires intellectuels en Allemagne publiée dans la *Revue des Revues* (Janvier 1896), étudie le même phénomène en Italie d'après les Annuaires statistiques de Bodio. Après avoir constaté l'augmentation inquiétante des étudiants et des « *gradués* » désœuvrés, Lapenta attribue la désoccupation intellectuelle au régime capitaliste.

Pour les ouvriers manuels, ce sont la production en grand, les machines qui sont la cause principale de la désoccupation. Pour beaucoup d'ouvriers de la pensée, ce sont de même le travail en grand, le développement de ces institutions collectivistes, qui poussent du sein même de la société capitaliste... Tous deux ont le même sort, les mêmes souffrances et pour les mêmes causes; Et alors?... Le remède pour l'un sera aussi le remède pour l'autre...

Réforme Sociale. — Avril. — J. VAN DEN HEUVEL, le distingué professeur de l'Université de Louvain a le commencement d'une intéressante étude sur une citadelle socialiste, le fameux « Vooruit » de Gand, dont il décrit les parties solidement établies et les côtés faibles. Fondé en 1880 sous forme d'une coopérative avec un capital de 2.000 fr., il s'achète déjà un immeuble de 40.000 francs en 1886 et en a aujourd'hui cinq avec 6.000 adhérents en englobant toutes les autres petites coopérations.

....

REVUES INDÉPENDANTES

Signalons dans le royaume des revues jeunes l'apparition d'un nouveau confrère : **La Revue Naturiste**. Née à la suite du manifeste de Saint-Georges de Bouhelier, son fondateur et son prophète qui a trouvé en son temps l'hospitalité d'un grand journal boulevardier, la nouvelle école s'affermit. Elle s'efforce de grouper autour du drapeau de résurrection des cultes nationaux, l'élite des jeunes de « vingt ans ». En chassant de son temple des étrangers comme Wagner, Nietzsche et Ibsen, en se séparant de ses aînés

comme Maeterlinck ou Régnier.ils nous promettent de ne « fatiguer leur énergie » qu'à chanter les exploits des hommes et à célébrer les fêtes du travail. Tout l'état-major de l' « école naturiste » : E. Montfort, M. Le Blond, M. Abadie, donne dans ce premier fascicule, les uns en nous disant ce qu'ils ont voulu faire, les autres ce qu'ils ont déjà fait, tous également fiers et également imposants.

Je n'ai en effet repris de l'art, nous dit Montfort, que l'idée divine, dont nous éclaire l'harmonie du *Monde Saint-Georges de Bouhelier*, etc.

Phénomène digne d'être signalé : La *Revue* à côté d'une apologie de Zola contient une exécution impitoyable de Mallarmé : « le dilettante de l'impuissance ».

Dans le **Mercure de France** (Avril) le commencement d'un nouveau roman de Rémy de Gourmont ; dans la **Revue Blanche**, suite de l'*Enquête sur la Commune*.

Dans l'**Art et la Vie** (mars), G. Trarieux parle en termes élevés, à propos d'Alfred de Vigny, de la mission de l'artiste et M. Pujo du mal de l'Europe impuissante dans son « fameux accord » et pourrie au point de vue moral.

REVUES INTERNATIONALES.

Cosmopolis (Avril), apporte de curieuses lettres adressées par M. J.-S. Mill à Gustave d'Eichtchal. Mill y parle de ses relations avec les saints-simoniens et nous offre ses pensées intimes sur le positivisme et Auguste Comte. M. Vambéry nous initie aux expressions intellectuelles des femmes turques et le commandant Napoleon Ney, prenant texte de *Spiritisme* de V. Sardou, nous offre de curieuses données sur les ravages qu'aurait fait le spiritisme à Paris.

Les spirites sont plus de 20.000 à Paris et leur nombre progresse constamment! M. Sardou n'en est pas un des moins convaincus. Ney raconte du reste les péripéties de sa carrière spirite, les relations troublantes du maître avec Bernard Palissy,avec cet esprit de tolérance large et généreuse,qui dénotent dans le collaborateur du *Cosmopolis* plutôt un curieux du spiritisme qu'un de ses adeptes.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Avril, — Paul Guszfeldt recueille les *Echos des fêtes du centenaire de Guillaume Ier* et trace à son tour le portrait du fondateur de l'empire prusso-germanique. Il insiste sur l'importance des lettres confidentielles écrites par Guillaume Ier à sa femme, la reine Augusta, pendant la guerre de 1870-1871. (La *Revue des Revues* a été la première à faire connaître ces lettres en France, voir notre numéro du 15 mars 1897).

Cette correspondance, dit avec raison Guszfeldt, met en lumière la vraie marche des événements historiques et fait voir sous son véritable jour la modération et la sagesse politiques de l'auteur de ces confidences intimes. Le nombre et l'étendue des lettres donne à ce document une très grande valeur.

Georges Gerland, à propos du retour de Nansen, étudie le but et les résultats de l'expédition polaire. Gerland, dont on connait les remarquables travaux d'anthropologie, ne se borne pas à faire l'historique des voyages du Pôle Nord, mais indique en partie ce que la science peut attendre de ces explorations et des découvertes qui les accompagnent. Nous disons en partie, parce que tous les problèmes qui se rattachent au mystère polaire sont loin d'être résolus; mais, dès maintenant, la géographie et les études anthropologiques peuvent en retirer certains fruits.

C'est ainsi que la vie organique dans les régions du Pôle Nord ou Sud intéresse l'observation scientifique à laquelle les nouvelles données fournies par Nansen apportent un contingent d'autant plus précieux que le domaine arctique a marqué certainement une étape dans l'évolution des êtres. En outre la pénétration du pôle vient éclairer d'un jour nouveau la question toujours en litige des races humaines et de leurs habitants successifs sur le globe. Nous savons aujourd'hui comment les peuples de haute culture, les Grecs en tête, ont marché vers le but de l'unité qui est l'objectif de l'humanité; nous savons même que ce but est bien près d'être atteint, quoiqu'il manque à la réalisation de cet idéal encore bien des points ; mais nous ne connaissons pas tous les chemins suivis dans la conquête du monde maté-

riel; et c'est un de ces chemins que nous cherchons au Pôle et que nous y retrouverons bientôt, il faut l'espérer.

Hermann Grimm applique son talent remarquable de critique gœthiste à l'examen de ce qu'il appelle les *caractères universels*, c'est-à-dire les grandes figures créées par le génie poétique et qui incarnent les sentiments et les pensées de toute l'humanité dans ses plus hautes envolées de conceptions : tels Faust, Hamlet et Iphigénie. La première partie du beau travail de Grimm est consacrée à l'*Iphigénie de Gœthe*. Par l'abondance des aperçus nouveaux, par l'ampleur du style, ces pages mettent décidément Hermann Grimm au même rang que Karl Ottfried Müller. — Karl Frenzel passe en revue les théâtres de Berlin et les pièces qui récemment y ont eu de grands succès. Ces pièces sont les drames de Frédéric Hebbel (mort en 1863), la *Cloche engloutie* de G. Hauptmann, *Morituri* et le *Coin de bonheur* de Sudermann, le *Fils du Calife*, de Fulda, l'*Empereur Henri*, de Wildenbruch, *Borkman*, d'Ibsen et le *Soir*, de P. Lindau.

Deutsche Revue. — Avril. — C. Koldewey, membre du conseil de l'amirauté, s'occupe aussi des découvertes polaires, mais n'en fait guère que le résumé, tout en exprimant ce vœu que l'Allemagne ne restera pas en arrière dans ce mouvement et en rappelant qu'au dernier congrès de géographie tenu à Brème, l'initiative a déjà été prise dans ce sens par le professeur Neumayer qui a proposé d'organiser une grande expédition antarctique allemande. — Sadger, sous un titre heureux autant que piquant, le *Miracle de l'albumine pensante*, et avec une méthode humoristique qui n'ote rien à la valeur scientifique de ses considérations fait l'analyse du cerveau humain en s'attachant surtout à révéler le jeu de la pensée. L'étude de Sadger est attachante et curieuse. Elle est basée sur les admirables travaux que l'on doit à Paul Flechsig. Une citation donnera l'idée de la manière d'écrire de Sadger :

Il y a dans la section italienne du musée historique des Beaux-Arts à Vienne, un tableau de Lorenzo Lotto, un élève des grands maîtres vénitiens. Sur un fond rouge ombreux se détache la figure d'un homme qui tient dans sa main gauche une serre d'aigle dorée. L'homme pensif regarde devant lui. Mais quand on examine attentivement ses yeux, on est étonné de leur profondeur. Ils semblent s'enfoncer sans bornes et symbolisent l'incommensurable dans un espace limité. Je ne peux m'empêcher de songer à ces yeux toutes les fois que mon regard se pose sur un crâne humain que tout récemment encore un maître, Joseph Hyrtl, appelait « un livre fermé de sept sceaux ». On ne connaissait pour l'étudier pas de fil d'Ariane et l'on renonçait à comprendre ce qui paraissait éternellement incompréhensible. Mais, dès qu'on soulève un tout petit coin du voile et qu'on commence à explorer avec l'impatience de l'interrogation compétente « cet empire, comme dit Gœthe, où lutte l'âme sensible et où l'esprit pensant forge l'image du monde » ce qui était jusqu'alors resté incompris semble s'étendre à nos yeux stupéfaits en une perspective infinie. Des millions et des millions de porteurs de souvenirs surgissent tout à coup, recevant des messages et transmettant des impulsions. Des milliards d'aides-de-camp se tiennent prêts à porter dans toutes les directions avec la rapidité de l'éclair les ordres donnés et les déposent à l'endroit voulu dans cette grande usine des pensées où chaque coup de marteau produit des milliers d'associations d'idées. Ce bureau central d'informations est notre cerveau, les porteurs de messages sont ces cellules d'albumine que nous appelons des ganglions et ces aides-de-camp les vaisseaux nerveux, que chaque cellule ganglionnaire produit en quantité infiniment variable.

Kritik. — 10 avril. — Le baron Borries de Munchhausen trouve qu'on fait trop de cas des poésies de *Richard Dehmel*, un Jeune Berlin, dont toute la presse littéraire s'occupe actuellement, et à qui il n'accorde qu'une valeur toute secondaire, en faisant remarquer que ce poète (?) n'a que deux cordes à son arc : celle de la naïveté enfantine, nous dirions bébète, et celle de l'abstrus évidemment voulu pour masquer le manque d'originalité. Pour l'auteur de l'article, le succès de Richard Dehmel est tout entier dans le Τί νεώτερον, que les Athéniens de la Sprée mettent, comme faisaient jadis ceux du Pirée, au-dessus de tout.

29 mars. — Ella Mensch consacre quelques pages à *Conrad Telmann*, le « Daudet allemand ». Ses romans et ses nouvelles forment une petite bibliothèque. Son meilleur ouvrage est « Sous le ciel de Rome » (*Unter römischen Himmel*), où il analyse en habile psychologue les états d'âme des jeunes artistes qui viennent dans la Ville Eternelle perfectionner leur talent ou chercher de nouvelles sensations d'art. « Beaucoup y arrivent pleins d'ardeur et d'enthousiasme, mais les plaisirs les entraînent, et les créations qu ils avaient rêvées ne se réalisent jamais. » Telmann a repris ce sujet des « décavés de la gloire » dans ses « Bohémiens » et dans ses « Icarides », et il est certain que, sous bien des aspects, la peinture qu'il fait de la jeune génération allemande artistique, littéraire, politique, intellectuelle, en général, est d'une exactitude cruelle mais irréfutable.

Nation. — 3 avril. — Lujo-Brentano continue sa critique approfondie de la *Reforme agraire en Prusse*, et croit que la nouvelle loi agraire de 1896 aura peu d'efficacité et de durée.—J. Meier-Græfe rend compte de la quatrième exposition de la « Libre Esthétique » qui vient d'avoir lieu à Bruxelles.

Neue Deutsche Rundschau. — Avril. — *La politique coloniale de l'Angleterre* : *l'affaire de Wibo* par Fr. Giesebrecht. — Hanz Pauli fait une excursion à travers les livres allemands de publication récente et signale principalement à l'attention les nouvelles de Ruederer, les poésies de Gerhardt Hauptmann, les romans de Fontane, de Walter Leistikov, d'Elsa Asenyeff, de Lou Andreas-Salomé, de Hœchstetter, les drames d'Arno Holz et les aphorismes ou maximes de Wertheimer. — Franz Oppenheimer envisage la *Question agraire* non seulement dans le présent, mais dans l'avenir et aboutit à la conclusion qu'il faut chercher le remède aux maux existants non dans l'extension de la petite propriété, mais dans la création des sociétés agricoles coopératives, offrant les mêmes avantages que la grande propriété, sans en avoir les inconvénients.

Nord und Sud. — Avril. — Un numéro assez faible. D. von Gerhardt Amyntor fait ressortir le peu d'intérêt et de sollicitude que rencontre la poésie en Allemagne de la part du gouvernement qui accorde des subsides à l'Académie des sciences et des beaux-arts et ne s'est pas occupé jusqu'ici d'être le Mécène des lettres et des poètes. Gerhardt Amyntor exprime un regret fondé, mais il n'ajoute pas que la poésie est aujourd'hui un bien médiocre facteur dans le développement de l'empire allemand essentiellement militaire. Les éditeurs de Berlin, de Munich, de Leipzig, etc., publient assurément de nombreux volumes de rimes plus ou moins heureusement accouplées, mais, où sont les héritiers légitimes de Gœthe, de Schiller, d Uhland ou même de Geibel, Kinkel et Scheffel ? — Karl Bienenstein nous donne une monographie de Mme Ebner von Eschenbach. C'est une esquisse plutôt qu'un portrait, mais nous y retrouvons cependant l'indication des qualités qui distinguent cet écrivain très gouté du public allemand. — Fr. Rubinstein résume les recherches anthropologiques et psychologiques de *Havelock Ellis* sur les *différences secondaires entre les deux sexes*.

Zeit. — 3 avril. — Des *Lettres inedites de Georges Herwegh*, le poète révolutionnaire de 1848. Elles datent de 1842, époque où il publia ses « Poésies d'un vivant » (*Gedichte eines Lebendigen*), qui provoquèrent alors une véritable tempête en Allemagne et, malgré leur confiscation par la police, eurent sept éditions en quelques semaines. Herwegh fit la même année un court séjour à Paris, puis parcourut l'Allemagne de ville en ville, accueilli partout en triomphe, reçu en audience par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire une lettre d'invectives à ce souverain. Banni de Prusse, il se fixa en Suisse, mais non sans avoir été expulsé de plusieurs cantons. En 1849, il se mit à la tête de l'insurrection

badoise, puis, après l'échec de celle-ci, retourna tantôt à Paris, tantôt à Genève et à Zurich. Il mourut en 1875. Ses lettres inédites sont adressées à Robert Prutz et à Freiligrath. On y retrouve sa verve sarcastique qui est parente de celle de Heine. — Ernst von Wolzogen fait le bilan de l'année théâtrale à Munich, en profitant de l'occasion pour retracer l'historique de la scène en Bavière, dans cette dernière décade; les efforts faits tour à tour par Mersthaler et Drach pour donner aux Bavarois des représentations scéniques pouvant rivaliser avec celles de Berlin. En réalité, c'est Berlin qui dicte les programmes à Munich, et dans les deux villes le succès appartient également à Gerhardt Hauptmann.

Zukunft. — 10 Avril. — J. Hofmiller, commentant le second volume de la biographie de Nietzsche, qui vient de paraître, explique l'antinomie apparente que l'on a cru voir entre l'idolâtrie du philosophe pour Wagner à Triebschen et le volume *Menschliches Allzumenschliches* (Humain par trop Humain), où l'idole de Bayreuth perd tout son prestige. Il n'y a pas, selon Hofmiller, de contradiction entre ces deux expressions des jugements esthétiques de Nietzsche.

En Nietsche sommeillait le navigateur qui poussa sa voile vers les découvertes inconnues. Son séjour à Triebschen où il rencontra Wagner, ne fut qu'un intermède dans sa vie, mais c'est à Triebschen que se rattachèrent ses plus doux et plus profonds souvenirs. Triebschen fut son « Ile des Bienheureux » au milieu d'une galerie de paysages qu'il n'avait pas encore vus. Triebschen ce fut Wagner. Comme un virtuose qui, entre deux fantaisies indifférentes, aurait joué l'adagio de la Neuvième symphonie, il vit Wagner dans la lumière de Triebschen aussi longtemps qu'il put, puis, à son grand effroi, le Wagner de Bayreuth subit à ses yeux une métamorphose semblable à celle des dieux dans l'*Or du Rhin*, après le vol des pommes de Jouvence. Le Wagner de Triebschen lui était apparu comme un dieu, celui de Bayreuth n'était qu'humain, par trop humain. Et ce dernier ne lui laissa dans l'âme qu'une douleur amère.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 1er Avril. — *Physiologie du rire*, par Fr. Mancini. — Un diplomate, prenant texte des événements d'Orient, et, en particulier, du conflit de la Grèce avec les puissances discute la question de *La Fédération européenne*; l'étude a plutôt une valeur critique et n'apporte rien de nouveau sous le rapport documentaire. Ajoutons qu'elle est défavorable, presque hostile à la Grèce. Le diplomate — est-il vieux ou jeune, nous l'ignorons, et il est difficile de le saisir, un diplomate ne livrant jamais, pas plus qu'une jolie femme, entièrement le secret de sa pensée et de son âge — considère que

Le concert européen représentant la pluralité des intérêts, toutes les revendications historiques qui représentent le passé très reculé doivent céder devant lui.

La Fontaine avait déjà dit cela, mais en un style moins diplomatique dans la fable du « Loup et de l'Agneau » :

La raison du plus fort est toujours la [meilleure
Nous l'allons vous montrer tout à [l'heure.

Rassegna Nazionale. — 1er Avril. — Arminio Mallari étudie le présent et l'avenir du *Benadir*, du pays des *Somalis* et des *Gallas* et veut prouver que ces terres africaines furent « italiennes » et doivent, par conséquent (?) le redevenir

en étendant le territoire sud du Somali italien au moins jusqu'au troisième parallèle de latitude partant du Juba vers le couchant.

Et l'auteur ajoute :

Nous avons le droit pour nous, à notre diplomatie de le faire valoir.

C'est la vieille maxime de la Rome des Césars, qui se traduisait par l'axiome politique : « *Prolatare imperii pomœria* » (L'expansion des confins de l'Empire). Mallari ne

tient pas compte de la manière dont Ménélick a interprèté ce texte. Il voudrait engager l'Italie dans une nouvelle entreprise coloniale. Seulement il écrit que cette fois au lieu d'avoir recours aux armes, on pourrait inaugurer la politique commerciale, en procédant « prudemment » et en établissant

par exemple un câble télégraphique qui réunirait à Aden la région dont il s'agit, en créant une ligne de navigation entre l'Italie et Benadir, et en faisant une rade où les bâtiments pourraient venir ancrer au temps de la mousson.

Riforma Sociale. — 15 mars. — Un écrivain socialiste ARTURO LABRIOLA, fait, au point de vue de son parti, la critique de la *Théorie marxiste de la valeur* en répondant aux objections les plus récentes :

La science, dit-il, s'est depuis longtemps essayé les dents au colosse marxiste, mais elle n'a pas encore analysé, avec tous les honneurs qui lui sont dus, la portée des conclusions de Marx.

L'auteur examine les opinions de Foville, de Giffen, de Sœtber, de Pantaleoni, de Bodio, et rencontre les divers arguments énoncés par A. Loria dans son *Analyse de la propriété capitaliste*. Ce travail mérite d'être lu avec d'autant plus d'attention que la discussion du problème économique posé par Marx y est conduite avec une remarquable compétence.

REVUE DES LIVRES

Notes sur Londres, par Mme ALPHONSE DAUDET, mai 1895. Illustrations de Henri Lanos. (Paris, Collection parisienne. Eugène Fasquelle, éditeur.)

Petit calepin de voyage où sont notées, comme l'indique le titre, les impressions d'une femme au talent exquis dont le nom signifie esprit et cœur. Petit, mais combien doux et gracieux ! Doux au toucher que veloute la jolie couverture de si bon goût, doux à la vue par la teinte délicate du papier, l'impeccable élégance de la typographie, par la finesse de l'illustration, à la fois sobre et riche. Doux et gracieux surtout par le style si limpide réflétant les sensations éprouvées, les pensées suggérées, et retraçant avec une admirable exactitude, quoique en des esquisses rapides, toutes les choses vues, comme sait les voir un regard féminin observant vite sans rien laisser passer de ce qui doit fixer l'attention et la captiver.

L'auteur des *Notes sur Londres* n'a fait que traverser la capitale anglaise et ses environs, et pourtant il est douteux que personne les connaisse maintenant d'une manière plus complète et plus propre à en faire la psychologie. Car c'est bien l'âme de la grande ville, insaisissable pour la plupart de ses visiteurs et de ses habitants eux-mêmes, c'est cette âme si complexe, si distincte de toute autre, que nous entendons vibrer en ces pages avec toute l'originalité de son accent, avec toute sa personnalité si singulière.

Point de descriptions de monuments, de rues, de parcs, de squares, de palais, de jardins ou, quand on nous invite un instant à les considérer, quelques coups de crayons, deux ou trois, pas davantage, qui suffisent pour les bien représenter aux yeux et les graver dans la mémoire. Par contre de nombreuses remarques, toutes empreintes de justesse et toutes exemptes de la banalité si familière à quiconque fait le récit d'une excursion.

Beaucoup de tableautins très ravissants de fraîcheur, où le mérite de l'artiste le dispute à celui de l'écrivain. Des intérieurs de peintre et de poète. Tels ceux d'Alma Tadema, de Burne Jones, de Georges Meredith, et, l'occasion s'en offrant, des portraits dessinés de souvenir avec une précision qui est celle de la réalité. Des portraits de femmes aussi, mais toujours bienveillants. C'est en effet la caractéristique de

ces *Notes sur Londres* qu'on n'y saurait trouver un seul mot qui veuille être malicieux et le soit, bien que le jugement ne s'y impose pas l'optimisme et n'y interdise point la critique, mais lorsqu'un nuage y parait, la bonté s'empresse de le dissiper.

Sur les routes d'Asie, par GASTON DESCHAMPS (Armand Colin et Cie).

C'est vraiment un fort séduisant voyage que celui où M. Gaston Deschamps nous convie à travers les pays mystérieux et légendaires de l'Asie-Mineure. Le prétexte est bien une mission à la recherche d'inscriptions antiques ; mais il en est si peu question qu'on finit par n'y plus songer, pour ne voir que la chaude description des paysages orientaux et l'amusante analyse de la vie turque. Sans relâche, l'auteur évoque, dans ce cadre historique, aujourd'hui vide, les civilisations disparues. De Chio à Davas, il nous promène avec lui à travers les iles de l'archipel, la côte d'Asie, Smyrne, l'Anatolie, la Carie, la Pisidie, toutes ces contrées étranges qu'habitaient les dieux. Signalons ce juste et perspicace jugement sur les Turcs :

Les Turcs sont de vrais moines, soumis à une règle dont l'observance est une tyrannie de pratiques minutieuses. L'Islam est un vaste couvent... L'empire ottoman a une façade européenne ; ses arrière-plans sont aux antipodes de nos idées et de nos mœurs... Rien n'indique, dans les coutumes de ce peuple, l'idée d'un établissement définitif. Tout semble prévu pour l'heure du boute-selle. Les ornements les plus durables de ces logis sont des dentelles de bois sculpté, qu'une allumette ferait flamber comme paille. Jusque dans les palais de Stamboul et dans les mosquées d'Eyoub, que le vent du nord emportera quelque jour, on sent je ne sais quoi d'éphémère, de provisoire. Comme tous les errants, le Turc n'est ni constructeur ni administrateur.

A chaque page, de véritables ciselures de style, ouvragées et précieuses comme un chapiteau corinthien ; et, au milieu de cet art subtil, tressaille un souffle de vie intense, qui vient rendre au paysage endormi le mouvement et l'allure d'autrefois.

Parmi les églantiers étoilés, les boutons d'or, la floraison rose des arbres de Judée, sous les broussailles, l'herbe drue, les fourrés grouillants de vipères, l'amas des marbres cassés, le balbutiement des inscriptions murmurant encore des flatteries au « dieu Alexandre », au « dieu César », à tous les dieux qui furent adorés dans l'interminable crépuscule du monde antique, je voyais la petite cité provinciale et douce, amollie par la paix, exempte des obligations militaires, adonnée à la paresse, au bavardage élégant, au loisir ; je voyais les oisifs très nombreux, causant sous les voûtes fraiches des basiliques ; sous les colonnades de l'Agora, pareilles à celles de Pompëi, les marchands criaient, derrière leurs éventaires, le prix de leurs pastèques et de leurs poissons. Quelques statues, coquettement drapées ou ingénûment dévêtues, ébauchaient des gestes nobles, tout autour de la place étroite. Là-haut, à gauche, brillait au soleil, avec ses colonnes peintes, son fronton sculpté, ses acrotères dentelées, le temple de Diane Cynthiade... Tout cela était mort, bien mort... Et je sentais l'ironie de la nature éternelle dans la tiédeur du soleil, dans le bourdonnement des insectes, le frémissement des feuilles, les couleurs neuves des prés rajeunis, des arbres, des montagnes, dans cette joie éclatante du renouveau, qui submergeait d'une exubérance de vie et ensevelissait d'un magnifique linceul, la cité lointaine, à peine reconnaissable au nom barbare d'un village turc : *Varvoulia*.

Nulle pédanterie dans ce livre de savant et d'épigraphiste ; mais un remarquable talent de description, dans une langue solide, sonore, musicale et rythmée, qui charme l'oreille comme les mélodies orientales, doucement murmurées par les belles filles de l'archipel.

LIVRES ANGLAIS

The Mystic Flowery Land, par CHARLES J. HALCOMBE (London, Luzac and Co).

Ce ne sont pas seulement les mœurs chinoises, rapidement notées par un voyageur plus ou moins pressé, mais bien ses propres aventures, que nous conte M. Halcombe, et il faut avouer qu'il en a eu une copieuse moisson. Nul roman n'est plus pathé-

tique, plus *romanesque* même que ce récit, où certains côtés ignorés de la vie chinoise apparaissent, mis en lumière avec une singulière puissance. Attaché à la rédaction du *North China Daily News*, à Shanghai, M. Halcombe fut amené à faire la connaissance d'une jeune fille chinoise, nommée Sêon Jâe, ravissante et fort riche, qui appartenait à la meilleure société de Soochow, « la ville où les femmes sont les plus séduisantes et les plus jolies ». Malheureusement, Sêon Jâe était une riche héritière et possédait une tante, qui comprenait parfaitement qu'un mariage avec le jeune Anglais lui enlèverait l'administration d'une fortune considérable. Un beau jour, la jolie Chinoise disparait et voilà M. Halcombe lancé à sa recherche, en compagnie d'un policier indigène extrêmement habile, nommé Ah Shun. Après de longues investigations, l'amoureux journaliste croyait ses travaux récompensés ; mais il s'aperçoit qu'il a suivi une fausse piste. La jeune femme qu il trouve, mariée à un petit mandarin, n'était pas Sêon Jâe. Les recherches recommencent, traversées par les plus grands dangers. Enfin, Sêon Jâe parvint à lui écrire qu'elle est séquestrée à Soochow. Il y part et fouille toute la ville, mais sans succès. La pauvre enfant avait à tout jamais disparu.

Quelque temps après, traqué à Chefoo par les autorités chinoises et en danger de mort, M. Halcombe est inopinément sauvé par une jeune Chinoise qui lui était inconnue et qu'il épouse, moitié par reconnaissance, moitié par amour ; et les mandarins, ne pouvant s'en prendre à lui, font assassiner son successeur.

En dehors même de l'intérêt offert par ces multiples aventures, le volume de M. Halcombe nous donne, sur la vie familiale de la Chine, sur le cérémonial intime, des détails qu'il aurait été incapable de connaitre, sans son mariage avec une Chinoise.

The Church and modern Society, par John Ireland, archevêque de Saint-Paul (Chicago, Mac Bridge and C°).

Mgr. Ireland n'est pas seulement une des lumières du catholicisme américain, c'est aussi un des esprits les plus fermes, les plus nobles et les plus larges de ce siècle. Le volume qu'il publie aujourd'hui est un résumé de conférences faites par lui un peu partout et portant principalement sur les rapports entre l'Église et la Société moderne. Tous les problèmes soulevés par ces questions ne sont certainement pas résolus, ou même abordés; mais certaines déclarations faites par le grand évêque américain, déclarations fort nettes et fort précises, sont d'une importance qui ne saurait échapper à personne.

L'Eglise, dit-il, garde sous sa juridiction la foi et la morale. Elle ne va pas plus loin, mais, sur ce domaine, l'Etat ne saurait revendiquer aucun contrôle. L'Etat est souverain dans l'administration des affaires temporelles, et, sur celles-là, l'Eglise ne doit pas faire entendre sa voix... La mission de l'Eglise américaine est double : rendre l'Amérique catholique et résoudre pour l'Eglise universelle tous les problèmes si absorbants qui ont rapport à la religion.

Sur la question de l'éducation et du rôle de l'Eglise vis-à-vis des « écoles sectaires » qui sont les écoles d'Etat, Mgr Ireland se montre sévère à l'égard de ses intolérants amis. Il dit en propres termes :

L'Eglise doit nécessairement souhaiter que les hommes recherchent la vérité dans toutes les directions, à toutes les sources et par tous les moyens... Pour les Catholiques, jeter l'anathème sur l'œuvre éducatrice de l'Etat serait à la fois un crime et une folie. Les catholiques sont loin de posséder assez d'écoles pour y loger tous leurs enfants. Devra-t-on donc condamner les enfants des catholiques qui fréquentent les écoles de l'Etat et devrez-vous négliger les deux tiers de vos enfants, pour reporter plus facilement sur le troisième tiers une affection spéciale ?

Le livre, dans son ensemble, respire un patriotisme ardent, qui se résume dans ce mot : « *Civis americanus sum !* » Quant à la largeur de vues et au libéralisme de Mgr Ireland, ils y trouvent une éclatante confirmation.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Arton, érigé en grand justicier de la France, nous promet l'épuration de nos mœurs parlementaires et le règne de l'honnêteté! Suspendus à ses lèvres, la République, les pouvoirs et surtout l'inénarrable juge d'instruction, M. Le Poittevin, que l'Europe nous envie, écoutent ses paroles comme les mots d'Evangile. Nous assistons ainsi à un spectacle qui ne s'est peut-être jamais vu dans un pays policé : un criminel de droit commun, pouvant ternir d'un seul mot la réputation des gens, considérés jusqu'à présent comme d'intègres, sinon de grands citoyens! Et *Grelot* de nous montrer, de même que le *Pilori*, la première charrette menant à Mazas les parlementaires qu'on croit corrompus.

Malheureux pays, dont la réputation et la tranquillité intérieure semblent dépendre d'un Arton, et celle de l'extérieur « d'un dindon », comme le *Grelot* appelle irrespectueusement M. Hanotaux. Car la bourrasque grecque, malgré ou plutôt grâce à la diplomatie, ne s'est point apaisée. Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Europe, docile aux exhortations de son cher assassin, le sultan Abdul-Hamid, fait tirer des coups de canon sur les Crétois s'obstinant à se débarasser d'une façon définitive de la tutelle des bourreaux turcs! Dans sa sollicitude pour les égorgeurs des Arméniens, la diplomatie nous parle des souffrances « turques » (*Fischietto*) et, tout en prodiguant des promesses solennelles à Abdul-Hamid « qu'on ne lui coupera pas la Crète » (*Pilori*), on déclare en un langage doux aux Crétois (*Ulk*) « qu'on ne songe qu'à leur salut... »

Rien, du reste, de nouveau dans l'action diplomatique qu'un prétendu rapprochement franco-anglais (*Fischietto*), dont les bruits égayeraient jusqu'aux sphinxs du désert égyptien eux-mêmes! L'oncle Sam continue à montrer ses poings à l'Espagne massacrant les malheureux Cubains, quitte à s'en désintéresser pour quelques pots de vins, distribués au commerce et à l'industrie américaines, ces préoccupations désormais uniques de Mc Kinley, ce président le plus terre à terre que l'Amérique ait jamais eu...

L'Angleterre, vertueuse et désintéressée, semble tellement préoccupée du bonheur des autres, qu'elle en oublie ses propres malheurs. La famine continue à ravager les Indes (voir *La famine dans les Indes*, dans le corps de la *Revue*) et Sa gracieuse Majesté trouve suffisant de donner à ces millions d'affamés un secours de 500 livres (*Lustige Blaetter*)! Que de générosité! Elle n'a peut-être d'égale que l'ardeur montrée par l'Allemagne dans ses solennités en l'honneur de Guillaume Ier! L'enthousiasme n'y devait pas être très profond, car, comme nous l'apprend le toujours si loyal *Kladderadatsch*, l'Allemagne voit avec joie la fin de ces fêtes de la Paix, où on a eu peut être tort de trop mêler les bruits de la guerre.

En général, les peuples ne se montrent pas très enchantés de leurs gouvernants et ils le prouvent en prodiguant leur confiance à leurs adversaires résolus. C'est ainsi que les socialistes italiens viennent d'obtenir une nouvelle victoire aux dernières élections (l'*Asino*), victoire qui donne des vertiges d'épouvante aux ministres italiens d'hier et d'aujourd'hui.

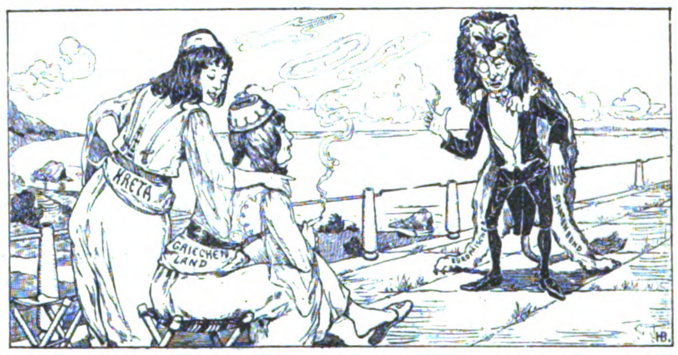
(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente*) (1).



Pilori (Paris). — La première charrette : Naquet courant après la voiture devant le mener à Mazas.



Fischietto (Turin). — Les Turcs : « Ce sont les Crétois qui nous massacrent !... » — « Ils n'ont fait que prendre chez vous des leçons ! »



Ulk (Berlin). — *Le Songe d'une nuit d'été* (III, 1). — Le concert européen : « Mes jolies dames (la Grèce et la Crète), ne craignez rien, ne tremblez pas... Si vous vous imaginez que je viens ici en lion, vous vous trompez... Ne suis-je donc pas un homme comme les autres ? »

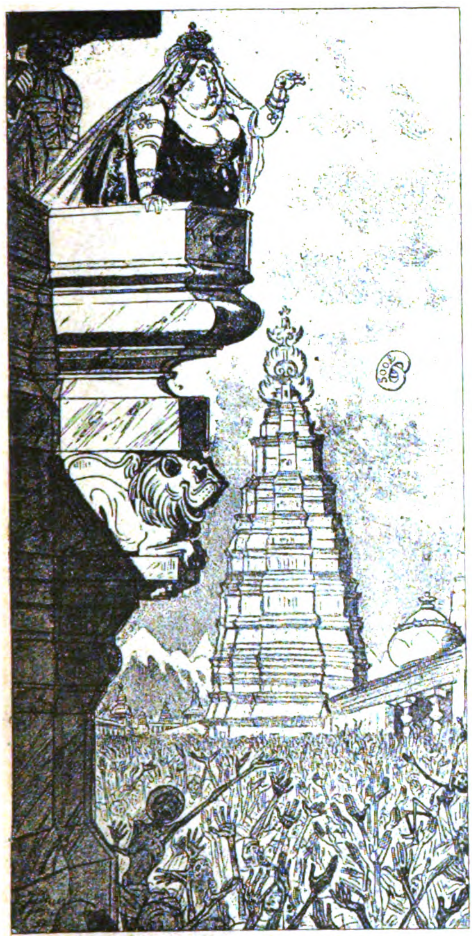


Grelot (Paris). — La Mi-Carême. — Char de la Diplomatie : le dindon qui se fourre des plumes de paon dans le derrière.



Grelot (Paris). — Toujours la première charrette : le coquin Arton devenu le grand justicier de la République.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Lustige Blætter (Berlin). — La gracieuse et généreuse reine Victoria donne 500 livres sterlings à tous ces malheureux.



Fischietto (Turin). — Comme le sphinx égyptien rirait s'il pouvait voir les tendresses anglo-françaises !





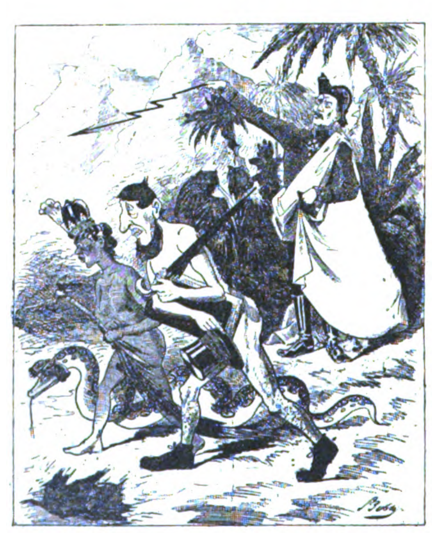
Ahuizote (Mexico). — L'Espagne et les Etats-Unis ou les deux grotesques. — La morale : Battez-vous donc avant d vous énerver et d'énerver tout le monde !



L'Asino (Rome). — Le triomphe socialiste et les grands augures de la politique italienne.



Kladderadatsch (Berlin). — L'Allemagne après les fêtes du 24 mars (le centenaire de Guillaume Ier) : « Enfin ! les fêtes sont finies ! Ouf ! je respire ! »



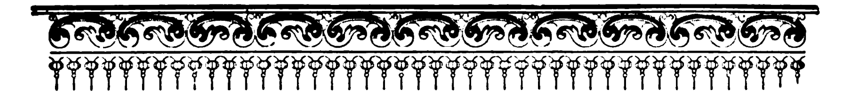
Silhouette (Paris). — Bravo, Gallieni !... Eve-Ranavolo et Adam-Anglican chassés du Paradis malgache !



Pilori (Paris). — La question crétoise. — Le concert européen : « Non, mon petit Abdul Hamid, on ne te coupera pas la Crète ! »

Le Gérant : GEORGES LEFÈVRE *Le Directeur :* JEAN FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



LA LUTTE POUR LA MACÉDOINE

I

La Thessalie est en feu.

Pendant que d'Actium à Pharsale, entre deux peuples aux forces inégales, se déroulent les scènes de guerre les plus émouvantes, la diplomatie, par l'organe des journaux salariés, emploie toute son ardeur à contenir l'irrésistible mouvement de sympathie qui entraine en faveur de la Grèce tout homme civilisé.

Elle essaie d'établir que les Grecs ont agi de mauvaise foi, qu'ils ont été les agresseurs, que leur déclaration de guerre est un acte de folie et du même coup elle ne tarit pas d'éloges pour la vaillance des soldats turcs : elle décerne des lauriers au peuple qui vient d'opérer un monstrueux égorgement d'Arméniens, peuple impropre au travail, qui a toujours vécu en parasite sur le dos de ses sujets chrétiens, chez qui le militarisme n'est pas un art, mais une profession séculaire et qui, instruit et guidé par des officiers allemands, entreprend, devant l'Europe qui regarde, d'écraser une nation dont les troupes sont trois fois inférieures en nombre aux siennes.

Jamais le principe, affirmé par la Prusse, de la force primant le droit n'avait reçu une consécration plus éclatante.

Dans cette *Revue des Revues* qui a été en France le premier et seul organe à donner une publicité large, généreuse et non interrompue, à la cause des deux nations chrétiennes que la diplomatie sacrifie à ses fins — l'Arménie et la Grèce, — nous avons, à cette même place, étudié et prédit en termes précis la situation que créerait en Orient et particulièrement à Athènes, la confiscation de l'île de Crète par les chancelleries européennes.

Les événements que nous avons annoncés se sont réalisés point à point. Dans les lignes qui suivent, nous voulons examiner les causes générales qui ont présidé à la guerre de Macédoine et quelles conséquences immédiates on doit attendre d'un conflit que la diplomatie pouvait empêcher, mais que consciemment elle a rendu inévitable afin de trouver prétexte de dépouiller le vainqueur et le vaincu appelés l'un et l'autre à être ruinés financièrement et, partant, à recourir à elle.

Ce qu'il importe de dégager avant tout du chaos d'informations et de raisonnements dont la Grèce en ce moment est la source ou l'objet, c'est le caractère sérieux de la lutte dans laquelle se sont engagés les Hellènes.

L'opinion publique est toujours disposée à voir dans l'entrée en campagne des Grecs un coup de tête irréfléchi, étant donné l'acharnement avec lequel la presse vendue discrédite en Europe le comité

qui est l'âme du mouvement patriotique en Grèce, cette *Hétairie nationale* qu'elle persiste à représenter comme un foyer de basse conspiration et qu'elle a calomniée jusqu'au point de lui prêter le dessein de comploter la mort du roi Georges.

L'*Hétairie*, dont nous avons fait connaître le programme d'action, ne doit être assimilée à aucune autre sorte d'association secrète. Elle vit et travaille dans un milieu particulier. Sa politique n'a jamais été subversive. Elle est une politique d'état. Nous devons préciser. L'*Hétairie*, à cette heure, met à exécution le testament politique de Tricoupis, qui se trouve être en même temps le vœu le plus ardent de la nation grecque.

Nous touchons ici à l'explication de la froideur que Délyannis, assez longtemps, montra vis-à-vis de l'*Hétairie*.

Pour l'intelligence des faits présents, il importe de rappeler en quoi consista la rivalité de ces deux ministres — Tricoupis et Délyannis — qui pendant trente ans se sont partagé le pouvoir en Grèce.

Tricoupis, au Parlement et dans le pays, incarnait la Grande Idée. Il l'avait mûrie depuis sa jeunesse. Il consacra sa vie à établir l'ensemble des conditions dans lesquelles on pouvait la réaliser. La flotte sur laquelle la Grèce aujourd'hui fonde ses espérances de salut est son œuvre. Les forteresses et l'équipement de l'armée reçurent de lui des soins suivis. Ces apprêts exigeaient de la part de la nation des sacrifices d'argent. Tricoupis ignora l'art de les solliciter d'une voix souple. Ses harangues étaient hautaines. Il institua des impôts non pas écrasants mais tels que le peuple les aurait supportés s'il n'eût pas reçu des conseils contraires. C'est en attaquant ces impôts que Délyannis combattait son rival sur le terrain des élections. Un grec est un héros doublé d'un homme d'affaires. Délyannis fut adoré des marchands d'huile et de vin et des propriétaires. Son éloquence abondante exaltait les intérêts particuliers sans montrer que du même coup il portait atteinte à la Grande Idée. On voyait en lui l'homme qui supprime les taxes. Tricoupis, revenu au pouvoir, était obligé de reprendre la tâche ingrate de créer des ressources nécessaires. Cet antagonisme qui arrêtait l'œuvre de la défense nationale a, dans une large mesure, empêché la Grèce moderne d'avoir un budget bien assis.

Après que Tricoupis fût mort d'amertume et de fatigue il apparut aux Grecs que l'idée de l'expansion hellénique gagnerait à prendre corps dans une organisation indépendante du Parlement.

L'*Hétairie* se constitua avec le concours de tout ce qui en Grèce pense, écrit, agit : députés, avocats, officiers supérieurs, évêques, professeurs, membres de la famille royale. Elle est donc une association essentiellement aristocratique. Son premier objet fut de former un trésor auquel ont contribué principalement les Grecs qui vivent en dehors du pays ; son second d'équiper une armée d'armatoles qui compte aujourd'hui 25.000 hommes ; son troisième, d'aider l'Etat par tous moyens matériels et moraux à soutenir avec dignité la

lutte suprême. Enfin, cette lutte devant se faire avec la participation de tous les Hellènes et les deux tiers de ceux-ci vivant en Turquie, l'*Hétairie* dut rester occulte.

On conçoit sans peine que, par tempérament de démagogue, Délyannis ait été mal disposé envers des hommes dont le programme était celui de Tricoupis, du rival politique que par tactique électorale il avait été amené à contredire, mais qu'au fond il n'avait jamais cessé d'estimer.

De son côté, l'*Hétairie* garda une attitude pleine de réserve, voulant éviter le désordre qui s'attache à une chute de cabinet, respectant d'ailleurs en Délyannis un ministre vétéran qui sous maints rapports a rendu de grands services à la Grèce. Elle pensait que les évènements l'entraîneraient à suivre le mouvement général et que pour le succès de la lutte nationale il convenait de voir réunis dans une même pensée et vers le même but les partis politiques, la classe intellectuelle, les millionnaires, le peuple et la famille royale. Délyannis n'a pas détrompé ces conjectures. Lorsqu'il a senti le peuple complètement décidé à la guerre, Cléon moderne, il a su, avec un sincère patriotisme, « s'embarquer pour Sphactérie ».

Le tact et la modération déployés dans ces circonstances par les chefs de l'*Hétairie* doivent détruire tout soupçon que des hommes qui sont les premiers en Grèce par la fortune et l'intelligence aient pu, de cœur léger, entraîner leur nation dans une folle entreprise.

En préparant d'avance la guerre qui vient de s'engager ils ont obéi, nous allons le voir, à une raison supérieure. Cette guerre n'est nullement une conséquence des derniers événements de la Crète. L'an passé, pendant cinq mois, les soldats de l'*Hétairie* parcoururent la Macédoine et en harcelèrent les garnisons turques. Quel était l'objet de leur entreprise ? A cette question tout Hellène répond : « Ils allaient défendre nos écoles ; c'est pour protéger nos écoles menacées que les troupes royales à leur tour, si Christ veut, passeront la frontière. »

Voilà le point essentiel de la question macédonienne.

II

Il semble, au premier abord, que les revendications nationales de la Grèce, justifiées en ce qui concerne la Crète — territoire incontestablement hellène — ne le soient plus dans le cas de la Macédoine qui est une province habitée tout ensemble par des Grecs, des Albanais, des Valaques, des Bulgares, des Serbes et des Turcs.

On sait que chacun de ces peuples se base sur des statistiques tendancieuses, pour élever des prétentions sur la contrée entière.

De l'examen impartial du pays, une notion générale se dégage, c'est que la population grecque, très dense dans l'Epire et sur le littoral de l'Egée, se raréfie à mesure qu'on s'approche des frontières serbes et bulgares, et qu'inversement l'élément slave, prédominant



dans l'intérieur, diminue aux approches de la mer et de la montagne.

Sur l'ensemble de la province, pendant toute la durée du Bas-Empire et de l'Empire ottoman, la Grèce exerça une influence intellectuelle absolue. Celle-ci commença seulement à faiblir à partir du jour où un firman du Sultan Abdul-Aziz, promulgué à l'instigation d'Ignatief, statua que toute région macédonienne où la majorité de la population demanderait à quitter la juridiction du Patriarche Œcuménique pour passer sous celle de l'Exarque bulgare, serait acquise à ce dernier après consentement solennel (bérat) de la Porte.

C'était laisser le champ libre à la propagande slave. Des agents parcoururent les campagnes, firent des prêches, distribuèrent des brochures, des images, de l'argent et récoltèrent des signatures que la Bulgarie présenta à la Sublime Porte comme l'expression d'un vœu national.

Par une série de bérats octroyés à la suite de ces manœuvres, les diocèses grecs de la Macédoine supérieure furent occupés par des évêques, des curés et des diacres bulgares; leur liturgie, de grecque qu'elle était, devint slave et leur nouveau clergé eut pour premier devoir de prêcher aux pères de famille : « N'envoyez plus vos enfants aux écoles helléniques, ils seraient damnés et vous également ! »

C'est ainsi que, dans l'espace de ces vingt dernières années, à une génération macédonienne que sa culture grecque rendait orgueilleuse, une autre a succédé chez qui la haine profonde de l'hellénisme s'associe à un culte sans limite pour l'idée de l'union fraternelle de tous les peuples slaves qui, d'Arkangel à l'Adriatique et de la Baltique au Caucase, tendent à graviter autour de Moscou, centre de commandement.

Contre cette dénationalisation forcée et qui se passait en dehors de sa sphère d'action politique, que pouvait la Grèce?

Elle fit à la Porte des remontrances tour à tour bienveillantes et énergiques. Elle en fit d'autres aux chancelleries des puissances. Elles restèrent sans résultat.

Elle essaya de lutter par la supériorité et l'augmentation de ses écoles dans les diocèses restés grecs. Tous ses efforts dans ce sens furent systématiquement entravés par l'opposition de la Porte. Successivement les patriarches Joachim III, Néophyte VIII, Anthymos Tsatsos donnèrent leur démission, et toutes les églises grecques, dans l'empire ottoman, en 1891, se fermèrent en signe de protestation contre l'abandon de la haute Macédoine aux agissements de la Bulgarie. La Porte s'obstina à travailler pour le triomphe du slavisme.

C'est ici que très nettement apparaissent les torts de la Turquie.

En favorisant l'expansion de l'influence bulgare et en diminuant celle de la Grèce, le Turc, maître nominal de la Macédoine, agissait-il conformément aux droits que lui donne le contrat passé entre lui et ses sujets au moment de la conquête ?

Il faut connaître que ce contrat, basé sur les prescriptions du

Koran, spécialise les chrétiens dans les besognes industrielles et agricoles et réserve aux vainqueurs le rôle exclusif de gendarme et de soldat. Ce rôle exige de la part des Turcs l'obligation de rester neutres au milieu de leurs sujets et celle de défendre leurs corps et biens contre tous ennemis. Ont-ils rempli ces obligations ? Se sont-ils abstenus d'alimenter les querelles de leurs raïas ? Ont-ils veillé à la sécurité des provinces? à l'entretien des routes ? à la restriction du brigandage? à la juste perception des impôts? Loin de là. Devant tous leurs sujets, en particulier devant les Grecs, les Turcs sont coupables d'avoir violé les devoirs les plus élémentaires des maîtres, coupables d'avoir manqué à des engagements qu'ils avaient contractés avec une liberté entière et pour leur plus grande commodité. La Grèce s'est trouvée vis-à-vis d'une Turquie qui, en Crète, égorgeait ses fils et, dans la Macédoine, lui enlevait des clients séculaires pour les tourner contre elle en ennemis mortels. Combien cette dernière provocation a été plus blessante pour une nation qui s'enorgueillit de sa supériorité intellectuelle et fait des sacrifices sans mesure pour ses gymnases et son Université!

Parti des frontières de la Bulgarie, le mouvement de slavisation de la Macédoine gagnait et gagne chaque jour du terrain, atteignant à l'ouest le plateau d'Okeridas, à l'est le district de Drama, poussant des pointes hardies jusque dans Salonique et menaçant de toutes parts de franchir la ligne idéale des revendications de la Grèce en Macédoine — ligne qui partant de l'embouchure du Schkoumbi dans l'Adriatique se dirige sur Monastir et de cette ville descend en obliquant à Serrès, près de l'Egée.

La Grèce devait-elle subir une dénationalisation qui ne lui a pas été imposée par une défaite et qui se fait au bénéfice non du conquérant mais d'un tiers? devait-elle, sans bouger, regarder s'éteindre l'un après l'autre les foyers de l'hellénisme en Macédoine? Ou bien son devoir était-il de risquer le tout pour le tout, et, dans un effort suprême, de courir le plus grand des dangers afin d'arrêter le flot montant du slavisme?

Voilà les questions qui pendant de longues années ont agité l'esprit des hommes qui dirigent la Grèce. Ils ont pensé que leur patrie ne devait pas abdiquer.

Quelle que doive être l'issue des combats qui se livrent en Thessalie, nous pensons que tout Français — non sans un douloureux retour sur lui-même — peut regarder avec admiration le spectacle d'un peuple qui n'accepte pas la dénationalisation de provinces qu'il veut reconquérir, et qui, pour défendre les écoles où se crée et s'entretient la conscience héllénique, affronte tout ensemble un ennemi aux forces écrasantes et les flottes réunies de l'Europe.

III

C'est, on le voit, un mobile moral de la plus haute importance qui a poussé les Grecs à la guerre de Macédoine.

Cette guerre pouvait-elle être évitée? Qu'a fait jusqu'ici en Orient la diplomatie? Pour le dire nettement il faudrait se placer dans les coulisses de la Banque ottomane et des ambassades de Constantinople. Nous éprouvons moins de répugnance à nous rappeler ici ce que, durant notre récent voyage à Constantinople et deux jours après les massacres qui y eurent lieu, nous répondit un conseiller du Sultan à qui nous demandâmes quelles inquiétudes régnaient à Yildiz.

« La situation extérieure de la Turquie n'a jamais été meilleure. Nous entendons dire qu'il se produit en France et en Angleterre un mouvement d'opinion contre les mesures de répression que nous prenons dans le pays. Il n'en peut rien résulter en notre défaveur. L'Angleterre et la France sont divisées sur la question d'Egypte. Nous laissons croire au gouvernement français qu'avec le concours moral du Sultan il pourra prendre une meilleure position dans cette province qui nous appartient et sur laquelle il n'a pas plus de droits que les Anglais. Nous entretenons avec la Russie des relations cordiales parce que nous avons les mêmes ennemis à combattre à l'intérieur : elle, la jeunesse des écoles qui veut la constitution, nous, les Arméniens et les Jeunes-Turcs. On prête à cette puissance le projet de s'agrandir à nos dépens. Nous ne craignons pas cette conjoncture. Une clause secrète du traité de Berlin nous lie à l'Allemagne et à l'Autriche en vue d'empêcher les Russes de déborder dans l'Egée. C'est sur cet intérêt commun qu'est basée l'amitié personnelle du Sultan avec l'empereur Guillaume. Nous sommes à Yildiz les maîtres absolus des ambassadeurs qui prétendent faire la loi dans nos affaires intérieures. Lorsqu'ils tombent d'accord et nous présentent ensemble un projet de réformes, il y en a toujours un qui vient nous trouver en particulier pour nous conseiller de ne tenir aucun compte de la décision générale. Deux forces mènent l'empire ottoman : le sabre et l'argent. Nous naissons soldats. L'or, quand nos sujets ne nous en fournissent pas assez, nous est procuré par des emprunts. La France, pour plusieurs raisons, nous prêtera chaque fois que nous serons dans le besoin. Nous lui devons plus d'un milliard; en cas de quelque difficulté de sa part, la Russie, notre créancière du chef de l'indemnité de la dernière guerre, interviendrait en notre faveur; nous avons gorgé de millions les financiers qui opèrent nos emprunts, ils en attendent encore; une grande partie de la presse française est à notre discrétion. L'or vient à nous parce que nous avons des habitudes splendides. Les Européens ont de petites âmes de domestiques. Comme tu jettes un os à ton chien nous leur jetons des bourses, des diamants, des rubans, des pensions et ils nous servent avec dévouement. »

Ayant dit, le bey se mit à rire avec mépris et confiance.

IV

Que peut faire, dans l'avenir, la diplomatie?

Elle se trouve aujourd'hui en contradiction flagrante avec sa parole.

Elle a déclaré que sa mission en Orient était de protéger les chrétiens en même temps que d'assurer la paix européenne.

Or, elle est intervenue en Crète lorsque les Grecs, supérieurs aux Turcs étaient en état de les vaincre et ne l'a pas fait en Thessalie où les Turcs combattent avec toutes les chances de succès.

L'ignominie de cette attitude n'échappe à personne.

L'issue du combat sera-t-elle selon le souhait des chanceliers? Ils ont prévu le cas où elle ne le serait pas et ont pris telles décisions qui empêchent la Grèce de retirer de la guerre le moindre avantage matériel. Ils affirment que la paix du monde l'exige. C'est bien en effet du point de vue de la nécessité de maintenir la paix qu'il faut envisager la situation, c'est-à-dire l'ensemble des conditions d'où est sortie la guerre, et les moyens d'empêcher qu'elle ne renaisse.

Le soulèvement national hellénique ne doit pas être considéré comme une basse querelle entre deux peuples qui se disputent un coin de terre. Le code est impuissant à l'expliquer, incapable d'avoir prise sur lui parce qu'il constitue un phénomène d'ordre essentiellement moral. On peut, par la pensée, le comparer au mouvement universitaire qui a formé l'Allemagne contemporaine. C'est dans le programme de ses écoles, dans ses chants, dans sa littérature moderne qu'il faut examiner la Grèce pour comprendre l'immense émotion qui agite et conduit à la lutte les Hellènes.

Les livres qu'en Grèce on met dans les mains de l'enfant dès son premier âge sont tous les classiques de l'antiquité. Il ne les étudie pas accidentellement : ils sont sa nourriture quotidienne. De plus, il les lit dans un ordre particulier : il ne commence pas par Homère, mais par les auteurs attiques. On a voulu qu'il grandit les yeux fixés sur la république de Périclès. Trois générations de Grecs se sont formées dans des dialogues perpétuels avec les grands maitres du passé qu'ils abordèrent dans cette suite : Xénophon, Thucydide, Homère, les Tragiques et Platon.

A cette culture fondamentale, il faut ajouter les chants de la guerre de l'indépendance, ces hymnes de Rigas, de Valaoritis et de Paraskos, toutes ces images poussées au rouge de klephtes et de brulôtiers « jetant comme des boulets leurs âmes contre les Turcs », souvenirs exaltants d'une lutte qui couvrit la Grèce de ruines et d'un triomphe tardif sur lequel Solomos chanta et pleura la strophe fameuse : « Réveillez-vous, les Quatre-Cents, regardez vos enfants, comme ils vous ressemblent ! »

Cette double éducation a donné aux Grecs de nos jours une âme antique et mobile. Nourris à satiété des auteurs qu'en tous autres pays on étudie à la hâte et comme des produits de luxe, ils constatent avec joie que la culture qu'ils possèdent est « lumineuse ». Auprès d'elle, toute production intellectuelle leur paraît vaine et confuse imitation. Comme leurs ancêtres, ils éprouvent la sensation qu'en dehors d'eux

la terre est peuplée par des hommes incomplets, chez qui la prédominance des soucis religieux ou matériels détruit l'équilibre harmonieux des facultés mentales. Pour eux, le monde éclairé est limité par les deux millions d'Hellènes qui habitent la Grèce et les cinq millions qui vivent encore sous la barbarie turque. « Ces frères des iles et du littoral de l'Egée sont appelés à faire partie de l'Etat Grec », telle est l'idée, — la Grande Idée, — que l'Université d'Athènes a offerte en culte à l'ensemble des Hellènes. Le fait est maintenant acquis. Avec une incomparable évidence, au milieu de toutes pensées et préoccupations dans le cerveau grec, l'Idée se détache et commande comme Minerve armée. Pour sa défense et son triomphe, la Grèce sacrifiera la vie de ses enfants, ses villes, ses oliviers, tout son or.

Le plan de l'*Hétairie* comporte ces points significatifs : éviter une grande bataille rangée; attirer l'ennemi sur la route d'Athènes; le harceler et l'affamer; couper ses communications avec la Macédoine; soulever successivement cette province, les iles, le littoral d'Ionie, et, au moment du danger le plus grand, incendier Constantinople.

Il faut dès maintenant écarter l'idée que la Grèce, après quelques revers, présentera des excuses à la diplomatie en la priant d'intervenir en sa faveur.

Les diplomates doivent comprendre qu'ils se trouvent en présence d'une nation dont toutes les forces sont tendues et qui est prête à recourir aux actes les plus extrêmes. Ils ne doivent pas attendre une défaite comme une solution opportune. La guerre, demain, dans six mois, au bout de deux ans, se rallumerait, entraînant avec elle le conflit européen que pour le moment on semble avoir écarté.

Pour prévénir des complications tant en Orient qu'en Europe, le premier devoir de la diplomatie sera d'accorder à la Grèce une satisfaction territoriale.

La diplomatie ne peut pas faire abstraction non plus du slavisme et de ce qu'il prétend conquérir en Macédoine. Cette grosse culture évangélique pleine de fatalisme et de résignation intéresse médiocrement un homme civilisé. Elle déprime l'individu : par là, sans doute, elle se recommande plus que l'hellénisme aux soins des chanceliers. Les Bulgares et les Serbes ne nous semblent pas avoir une conscience nationale très nette. Les vétérans qui les gouvernent portent encore la tare des raïas. Ils professent vis-à-vis des monarchies qui les entourent, la déférence d'anciens serviteurs. Hâtons-nous de dire que dans ces deux pays une jeunesse intelligente se lève qui a fréquenté l'Europe et qui ne partage pas contre les Grecs l'animosité du vulgaire. Elle sait que la Bulgarie et la Serbie ont, dans le passé, reçu de la Grèce leur religion et leur civilisation et qu'elles ont à cette heure à défendre avec elle une structure sociale commune : la constitution et la liberté de la presse. Toute défaite subie par la Grèce est, en effet, une atteinte portée à l'indépendance des Etats balkaniques.

Le second devoir de la diplomatie — si les événements lui permet-

tent la solennité d'une conférence — sera de tracer une ligne de démarcation au delà de laquelle il sera interdit à la Porte d'accorder des bérats. En même temps le Patriarche Œcuménique sera invité à lever l'excommunication qui pèse sur les Bulgares.

V

Les gouvernements jusqu'ici ont le courage de leur fausse situation. Le mercantilisme des mœurs de nos jours et l'abaissement des idées qui en est la conséquence, d'une part, et de l'autre ces deux forces d'Etat : la loi et l'armée, leur permettent de braver encore longtemps l'opinion publique.

Il apparait pourtant à tous que la diplomatie, en renforçant le pouvoir du sultan, nuit à deux desseins qu'elle affirme être les siens : 1° elle rend impossible la réalisation des réformes élaborées à Constantinople en faveur des chrétiens ; 2° elle ruine les peuples grec et arménien entre les mains de qui se trouve la fortune publique de l'empire ottoman et par là condamne à une banqueroute fatale les détenteurs de la dette turque. Si elle ne se rend pas à l'évidence de ces deux raisons qui lui dictent d'empêcher l'écrasement de la Grèce, elle nous laisse à penser qu'elle nourrit des projets de conquête.

Le problème grec attend sa solution des volontés individuelles. Les gouvernements qui violent avec succès le droit des peuples à l'étranger sont bien près d'essayer les mêmes procédés à l'intérieur. Dans les plaines de Thessalie se balance à cette heure la fortune du principe que la Prusse foule aux pieds en Alsace-Lorraine. Le peuple en qui s'incarne le trésor mental auquel nous devons notre première notion de la liberté est aux prises, dans un duel inégal, avec les plus grossières brutes de l'Asie-Mineure. Elles menacent d'étouffer la Grèce moins sur l'ordre du sultan que sur la permission de ceux qui nous gouvernent. Tel est le fait positif, palpable et contre lequel il n'y a pas à s'élever par des paroles. Il n'est pas nouveau dans l'histoire de l'Europe. Souvenons-nous que lors de la guerre de l'indépendance grecque les volontaires de Fabvier précédèrent l'entreprise officielle du général Maison. S'il y a, en France, des jeunes hommes qui possèdent les moyens de voyager et dont le cœur palpite à l'idée qu'avec la défaite de la Grèce à Pharsale succomberont le christianisme et l'intelligence — c'est-à-dire tout ensemble notre foi, nos sciences et nos plus fortes émotions d'art et de pensée — qu'ils ne s'arrêtent pas. Le chemin n'est pas long d'ici au champ d'honneur. Petite troupe qui porte l'image de la France dans un combat qui restera mémorable, ils montreront au gouvernement, son devoir et, aux Hellènes, qu'il n'est pas encore arrêté dans l'âme française, ce mouvement impétueux d'amour qui nous fait courir vers ceux qui succombent pour une cause juste. Les paroles meurent sur les lèvres ; seules de belles actions restent acquises au caractère de la race.





L'ÉMOTION CHEZ LES ACTEURS (1)

RÉFLEXIONS SUR LE PARADOXE DE DIDEROT

Il y a plusieurs années, ayant eu l'occasion de causer de psychologie avec quelques comédiens, je leur ai demandé leur opinion sur le Paradoxe de Diderot; j'ai écrit leurs réponses, trouvant que quelques-unes d'entre elles renfermaient des renseignements intéressants; j'ai ensuite cherché à compléter mon enquête, et, sur la recommandation très aimable de M. Claretie, administrateur du Théâtre-Français, j'ai rendu visite à une dizaine de sociétaires de ce théâtre; je les ai longuement interrogés, j'en ai même décidé quelques-uns à écrire leurs réponses. Je vais essayer de faire, aussi brièvement que possible, la synthèse des documents que j'ai réunis. Il ne faut pas chercher ici une étude approfondie, mais simplement de courtes notes. La question a été étudiée déjà par W. Archer, que William James cite dans sa *Psychologie* (II, p. 464); j'ignorais l'existence des recherches de W. Archer jusque dans ces tout derniers temps, et je ne les connais encore que par la très courte citation de James. Autant que j'en puis juger, je suis arrivé aux mêmes conclusions que lui.

Parlons d'abord de Diderot. Son opuscule, intitulé le *Paradoxe sur le comédien*, est une œuvre de polémique qui ne paraît pas reposer sur une observation bien sérieuse; Diderot se contente de citer de temps en temps quelques anecdotes peu convaincantes; et puis il raisonne, il raisonne à perte de vue, entassant les uns sur les autres une foule d'arguments naïfs. Le fond de son paradoxe est d'une indigence étonnante. J'ai eu la curiosité de compter tous ses arguments, les uns après les autres, et en voici l'énumération.

Rappelons la thèse.

Diderot soutient qu'un grand acteur ne doit pas être sensible; il ne doit pas, en d'autres termes, éprouver les émotions qu'il exprime: « c'est l'extrême sensibilité qui fait les acteurs médiocres; c'est le manque absolu de sensibilité qui prépare les acteurs sublimes. »

Premier argument. — On ne peut pas répéter l'émotion à volonté, prétend Diderot; elle s'épuise. Il en donne l'exemple suivant : sous le coup d'une vive émotion, on fait un récit qui produit un grand effet; seulement, si, à la fin du récit, il survienl un nouveau personnage

(1) La question soulevée jadis par Diderot relativement à l'émotion chez les acteurs n'a pas reçu, jusqu'à présent, de solution définitive. Notre éminent collaborateur, M. A. Binet, directeur du laboratoire psychologique de la Sorbonne, a conçu et réalisé le projet d'une enquête spéciale faite pendant trois ans auprès de nos artistes les plus connus : Mme Bartet, MM. Got, Mounet-Sully, Paul Mounet, Le Bargy, Worms, Coquelin, Truffier et de Féraudy et qui éclaire d'un jour nouveau ce problème capital de l'art au théâtre. L'étude publiée par la *Revue des Revues*, fera partie de la troisième *Année psychologique* de A. Binet et H. Beaunis éditée par la section des hautes études du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne qui paraîtra prochainement. (*Note de la Rédaction.*)

dont il faut satisfaire la curiosité, on ne le peut plus, l'âme est épuisée; il ne reste ni sensibilité, ni chaleur, ni larmes. « Si le comédien était sensible, lui serait-il permis de jouer deux fois de suite un même rôle avec la même chaleur et le même succès? Très chaud à la première représentation, il serait épuisé et froid comme un marbre à la troisième. (1) »

Deuxième argument. — « A quel âge est-on grand comédien? Est-ce à l'âge où l'on est plein de feu, où le sang bouillonne dans les veines, où le choc le plus léger porte le trouble au fond des entrailles, où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle? Il me semble que non. Celui que la nature a signé comédien n'excelle dans son art que quand la longue expérience est acquise, lorsque la fougue des passions est tombée, lorsque la tête est calme et que l'âme se possède. »

Troisième argument. — Pour démontrer en fait que les acteurs ne sont guère agités par les émotions qu'ils expriment, Diderot cite un certain nombre d'observations que nous transcrivons; ces observations sont curieuses; elles manquent un peu de précision : ce sont plutôt des anecdotes, peut-être même ont-elles été inventées à plaisir. Les littérateurs n'y regardent pas de si près! Quoi qu'il en soit, voici le texte :

« Si cet acteur, si cette actrice étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, dites-moi si l'un penserait à jeter un coup d'œil sur les loges, l'autre à diriger un sourire vers la coulisse, presque tous à parler au parterre; et si l'on irait aux foyers interrompre les ris immodérés d'un troisième, et l'avertir qu'il est temps de venir se poignarder.

« Mais il me prend envie de vous ébaucher une scène entre un comédien et sa femme, qui se détestaient; scène d'amants tendres et passionnés; scène jouée publiquement sur les planches, telle que je vais vous la rendre, et peut-être un peu mieux; scène où deux acteurs ne parurent jamais plus fortement à leurs rôles; scène où ils enlevèrent les applaudissements continus du parterre et des loges; scène que nos battements de mains et nos cris d'admiration interrompirent dix fois. C'est la troisième du quatrième acte du *Dépit amoureux* de Molière, leur triomphe.

Le comédien ÉRASTE, amant de Lucile,
LUCILE, maîtresse d'Éraste et femme du comédien.

LE COMÉDIEN.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.

La comédienne : Je vous le conseille.

C'en est fait;

— Je l'espère.

Je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.

(1) P. 19.

— Plus que vous n'en méritiez.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense.

— Vous m'offenser! je ne vous fais pas cet honneur.

M'a trop bien éclairci de votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris

— Le plus profond.

Sont sensibles surtout aux généreux esprits.

— Oui, aux généreux.

Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres

— Ce n'est pas faute d'en avoir vu.

Et le ravissement où j'étais de mes fers
Les aurait préférés à des sceptres offerts.

— Vous en avez fait meilleur marché.

Je vivais tout en vous;

— Cela est faux, et vous en avez menti.

Et. je l'avouerai même
Peut-être qu'après tout, j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé.

— Cela serait fâcheux.

Possible que, malgré la cure qu'elle essaie.
Mon âme saignera longtemps de cette plaie.

— Ne craignez rien, la gangrène y est.

Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.

— Vous trouverez du retour...

« Et ainsi du reste. Après cette double scène, l'une d'amants, l'autre d'époux, lorsque Éraste reconduisait sa maîtresse Lucile dans la coulisse il lui serrait les bras d'une violence à arracher la chair à sa chère femme, et répondait à ses cris par les propos les plus insultants et les plus amers. »

Cinquième argument. — Diderot cite plusieurs exemples de sang-froid et de présence d'esprit marqués par les acteurs au plus fort d'une situation dramatique. Il faut faire les mêmes réserves, ici qu'avant, sur l'authenticité des faits. Voici un de ses exemples :

« Lekain-Ninias descend dans le tombeau de son père ; il y égorge sa mère : il en sort les mains sanglantes. Il est rempli d'horreur ses membres tressaillent. ses yeux sont égarés, ses cheveux semblent se hérisser sur sa tête. Vous sentez frissonner les vôtres ; la terreur vous saisit, vous êtes aussi éperdu que lui. Cependant, Lekain-Ninias pousse du pied vers la coulisse une pendeloque de diamants qui s'était détachée de l'oreille d'une actrice. Et cet acteur-là sent ? Cela ne se peut. Direz-vous qu'il est mauvais acteur ? Je n'en crois rien. Qu'est-ce donc que Lekain-Ninias ? C'est un homme froid, qui ne sent rien, mais qui figure supérieurement la sensibilité. Il a beau s'écrier : *Où suis-je* ? Je lui réponds : Où tu

es ? tu le sais bien, tu es sur des planches, et tu pousses du pied une pendeloque vers la coulisse. »

Sixième argument. — Le dernier et le meilleur de Diderot, celui qui forme le fond de sa thèse, c'est qu'on ne peut pas faire deux choses à la fois, l'acteur étant obligé de surveiller son jeu, de régler ses effets, ses gestes, ses cris, pour les rendre justes, de songer qu'il est en scène, de faire des efforts de mémoire pour se rappeler son rôle ; tout ce travail de critique est incompatible avec une émotion sincère. Quand on est sincèrement ému, quand on apprend un grand malheur, on peut bien se laisser tomber sur une chaise, comme fait l'acteur en scène, mais on ne surveille pas son attitude en tombant, on ne cherche pas à la rendre expressive et harmonieuse ; on est tout entier à sa douleur.

II. — Ce qu'en pensent nos grands comédiens.

Les neuf comédiens que j'ai interrogés ont été unanimes à répondre que la thèse de Diderot est insoutenable, et que l'acteur en scène éprouve toujours, au moins à quelque degré, les émotions du personnage. On m'a dit cependant que d'autres comédiens sont d'un avis contraire ; il paraît que Coquelin aîné fait profession de ne rien sentir ; mais c'est un on-dit que je n'ai pas pu contrôler, n'ayant pas causé avec Coquelin sur cette question. Je me borne à résumer les réponses que j'ai recueillies directement.

Mme Bartet, de la Comédie-Française, a bien voulu répondre à mes questions verbalement et par écrit ; c'est d'elle que je tiens les renseignements les plus nombreux. « Oui, certes, écrit-elle, j'éprouve les émotions des personnages que je réprésente, mais par *sympathie* (1) et non pour mon propre compte. Je ne suis, à vrai dire, que la première émue parmi les spectateurs, mais mon émotion est du même ordre que la leur, elle la précède seulement... La quantité d'émotion mise dans un rôle varie selon les jours, cela tient beaucoup à mon état moral ou physique. Rien n'est plus intolérable que de ne rien ressentir, cela m'est arrivé très rarement pourtant ; mais chaque fois, j'en ai souffert comme d'une chose humiliante, diminuante, comme d'une dégradation personnelle. »

Voilà déjà une première réponse tout à fait topique. Je pourrais en citer ici beaucoup d'autres du même genre. M. Worms, par exemple, le grand premier rôle de la Comédie-Francaise, a observé que, lorsqu'il joue des scènes de passion ou de tendresse, à un certain moment les yeux de sa camarade se mouillent toujours. Certains acteurs, ajoute-t-il, soutiennent qu'on doit jouer sans rien sentir ; mais j'ai remarqué que les partisans de cette thèse sont en général des natures très sèches, incapables de sentir pour leur propre compte. M. Mounet-Sully et son frère M. Paul Mounet me répondent,

(1) Nous reviendrons un peu plus loin sur le sens de cette restriction qui paraît assez difficile à comprendre.



moins en décrivant leurs impressions qu'en pensant à leur idéal ; mais le sens de leur réponse est le même ; ils me disent que l'art du comédien consiste précisément à réaliser toutes les émotions d'un rôle avec l'intensité de la vie réelle ; on n'y arrive pas toujours ; il faudrait pouvoir s'abstraire de son existence et de son milieu, et se préparer à y jouer un rôle en cherchant le silence et l'isolement. Bien souvent, la mise en train se fait seulement pendant le premier acte, et on éprouve à la chute du rideau la conviction que, si l'on recommençait, on jouerait beaucoup mieux. Les jours où l'émotion est absente, on n'atteint pas la puissance désirée, on joue avec son talent, c'est-à dire avec son raisonnement et son métier, et on cherche à reproduire artificiellement ce qu'on faisait le soir où on avait le feu sacré. C'est ainsi que, dans beaucoup de représentations, un acteur n'est que la copie de lui-même. Il faut encore remarquer que la représentation quotidienne diminue la quantité d'émotion et de vie qu'on met dans un rôle ; cette sorte de déchéance ne se fait pas sentir au Théâtre-Français, parce que l'acteur ne joue pas la pièce en cours plus de trois fois par semaine ; il garde donc constamment le désir et le besoin de jouer. Mais, dans d'autres théâtres, où la même pièce peut tenir l'affiche pendant cent représentations successives, l'acteur le mieux disposé finit par atteindre un état de satiété ; on ne peut plus s'intéresser à son rôle, l'attention se détourne ailleurs, et c'est à ce moment-là. nous dit M. Paul Mounet, vers la cinquantième représentation, que j'ai observé en moi des hésitations et même des pertes de mémoire (1).

D'autre part, il faut ajouter une observation qui corrige un peu la portée de ce que nous venons d'affirmer. Il existe des acteurs, et notamment des actrices, des tragédiennes, qui ont atteint dans leur art une telle virtuosité qu'ils sont devenus complètement maîtres de leur organisme. Mme Sarah Bernhardt, nous dit-on, pleure à volonté, c'est devenu une fonction naturelle.

III. — Comment on rend les personnalités d'emprunt.

L'émotion d'un rôle ne forme pas tout le rôle ; un personnage vit dans une pièce, se mêle à une action, il a ses intérêts, ses idées, son caractère, une personnalité dont le développement dépend du talent de l'auteur. L'acteur qui joue un rôle, et surtout celui qui crée un rôle, doit subir une métamorphose, oublier pour quelques heures sa vraie personnalité pour revêtir une personnalité d'emprunt. Interrogeons sur ce point les comédiens, sans leur demander des anecdotes, mais en recueillant avec autant de soin que possible leurs impressions.

(1) Ce ne sont pas, à proprement parler, des oublis, car l'oubli réel doit être plus fréquent au début des représentations ; ce sont plutôt des absences, des états de distraction. Tous les acteurs les connaissent, et ils gardent de ces accidents une impression pénible.



Mme Bartet écrit : « Je partage les idées et le caractère des personnages que je représente. D'ailleurs, je ne me borne pas à comprendre les actes et les sentiments de ces personnages, mais mon imagination leur en suppose d'autres, en dehors de l'action dans laquelle s'est enfermé l'auteur. Je les vois alors tout naturellement agir, penser et se mouvoir, conformément à la logique de leur caractère. Tout cela reste un peu confus d'abord ; mais, dès que je possède mon rôle, dès que je suis devenue maîtresse de toutes les difficultés de métier qu'il comporte, j'ajoute mille petits détails, insignifiants en apparence, et peut-être inappréciables pour le public, qui viennent relier entre eux tous les traits du caractère de mon personnage et lui donnent de l'homogénéite et de la souplesse. Ce travail, qui consiste à aller à la découverte de tout ce qui doit rendre réel, logique, vivant un personnage, est de beaucoup pour moi la partie la plus passionnante de mon art... Ce que je préfère et ce qui me passionne, c'est la *création*, c'est-à-dire faire avec les mots d'un rôle un être doué de vie, doué de *ma* vie, auquel je prête *ma* figure, *ma* personne, *ma* façon d'être et de sentir, en les transposant et en les appropriant, bien entendu. »

Il y a peut-être, dans quelques parties de cette réponse, et surtout dans les mots soulignés, un peu d'obscurité. Nous chercherons à nous en rendre compte tout à l'heure, en présentant quelques mots d'analyse.

M. Paul Mounet dit qu'on ne possède bien un rôle que lorsqu'on possède ses actions réflexes, ce qui veut dire que non seulement on prononce de la manière voulue les paroles du texte, mais encore que les moindres actes, les mouvements inconscients, la manière de marcher, de tenir la tête, etc., sont dans le caractères du personnage. Il y a là toute une adaption inconsciente, qui se fait progressivement sans qu'on y songe ; on fait d'autres mouvements de bras sous la toge dans un habit de Louis XV, et dans le costume moderne.

Semblablement, M. Got, qui a poussé si loin l'art de rendre plastiquement les caractères de ses rôles, nous dit que le plus grand plaisir du comédien est le plaisir de la métamorphose. Ce qui lui plaît dans son art, ce n'est pas de faire tous les soirs la même grimace, c'est de devenir autre, de vivre pendant quelque temps en notaire, en curé de campagne, en avocat, avec d'autres idées que celles qui lui sont familières.

M. Truffier nous dit aussi : « Notre métier serait inférieur et grossier, s'il ne contenait pas en lui le don des métamorphoses. » S'oublier soi-même, ses habitudes, son nom, sa personnalité, voilà ce qu'il aime au théâtre : s'il s'est fait acteur, c'est pour mettre des costumes qui ne sont pas les siens, pour enfiler la culotte d'Arlequin, dans laquelle il ne reconnaît pas ses jambes, pour porter la barbe de Giboyer qui lui change son visage. Mais cette illusion-là, cette métamorphose complète, il ne la trouve que dans le répertoire, sans doute à cause des différences de costumes, de langue et d'idées qui

séparent le répertoire et la vie moderne. Les pièces modernes le changent moins et ne lui procurent pas les mêmes plaisirs ; et il s'en aperçoit à ce fait que, pendant qu'il joue du moderne, il est moins absorbé par son rôle, il voit mieux la salle, son regard plongeant jusqu'au fond des loges.

IV. — La sensibilité individuelle des acteurs.

Il faut noter ce fait important que chaque acteur interprète un rôle d'après la sensibilité qui lui est propre. M. Mounet-Sully nous dit : « La composition d'un personnage ne consiste pas, suivant l'expression consacrée, à se mettre dans la peau du bonhomme ; c'est tout juste le contraire ; on évoque, on construit, par l'étude historique, par des réflexions, etc., un personnage, et on fait entrer ce personnage en soi-même, on se fait hanter par lui ; on lui livre son corps et son âme, en essayant de supprimer, autant que possible, sa propre personnalité ; évidemment celle-ci ne disparaît pas entièrement : il y a une combinaison entre le caractère du personnage évoqué et le caractère de l'acteur ; aussi deux acteurs ne jouent-ils pas un rôle de la même façon, pas plus que deux peintres ne font le même tableau du même modèle. » M[me] Bartet se sent incapable d'exprimer et de rendre toutes sortes d'émotions : « Il y a, écrit-elle, des catégories d'émotions que j'éprouve plus facilement que d'autres, par exemple celles qui sont conformes à mon tempérament et à mon caractère intime. » A ce propos, il faut faire une remarque, bien banale sans doute, mais curieuse au fond, sur ce qu'on appelle au théâtre les emplois ; un acteur, en général, ne joue que certains genres de rôles, ayant tous un caractère commun, et souvent, quand il cherche à s'élever à des rôles d'un caractère différent, pour lesquels il n'est pas né, quand un comique, par exemple, a l'ambition de jouer des rôles tragiques et de faire pleurer après avoir fait rire, ce qui est très fréquent, il s'expose à des insuccès dont il ne réchappe qu à force de talent et d'autorité. D'où vient donc que la nature refuse à un acteur certains rôles ? Est-ce parce qu'il n'en a pas les qualités physiques, la voix, la démarche, la forme du visage ? Sans doute, ce peut être la raison dans certains cas ; mais, dans d'autres cas, l'acteur doit trouver un obstacle dans sa nature morale, ou, pour mieux dire, émotionnelle. On m'a cité Delaunay, un amoureux léger, qui n'a jamais pu jouer les premiers grands rôles, dont il a eu envie pendant toute sa carrière, et auxquels il s'est souvent essayé, malgré les avertissements de la critique ; il se faisait applaudir dans les trois premiers actes du *Gendre de M. Poirier*, et faiblissait au quatrième, qui est tout de passion ; Worms, pour des raisons contraires, lui est inférieur dans les trois premiers actes, supérieur au quatrième, inférieur au dernier. M. Le Bargy, qui par beaucoup de côtés ressemble à Delaunay, avec plus de passion peut-être, tient également le rôle du marquis de Presles dans le *Gendre de M. Poirier* ; il est supérieur à Worms dans les trois

premiers actes, et inférieur au quatrième. Il y a au quatrième acte une tirade d'ironie hautaine qui commence par ces mots : « Sais-tu pourquoi Jean, marquis de Presles... » etc. Worms se fait applaudir à cette tirade, mais ni Delaunay ni Le Bargy n'ont réussi à soulever l'applaudissement à cet endroit. Ne parlons que de Delaunay, qui, est aujourd'hui retiré du théâtre, ce qui permet de juger l'ensemble de sa carrière. Une des causes pour lesquelles il n'a pas réussi dans les grands premiers rôles me paraît bien être son tempérament. On m'a affirmé à plusieurs reprises que Delaunay a gardé pendant toute sa vie le charme, la fraîcheur et la légèreté de sentiments d'un enfant. incapable de passions profondes. J'ignore si son cas est exceptionnel ou représente la règle commune. Il serait bien difficile d'approfondir une question de ce genre.

M. Le Bargy m'a fait part d'une observation qui se rattache à cet ordre d'idées.

Certains acteurs peuvent mener à bonne fin une tirade passionnée de 20 vers ; si la tirade est de 50 vers, ils faiblissent au milieu, et ils ont conscience qu'ils sont inférieurs à eux-mêmes, tandis que d'autres tiennent bon jusqu'à la fin. « Nous sommes, nous disait M. Le Bargy, comme des chevaux dont les uns ont plus de vitesse et les autres plus de fond. » Derrière cette comparaison se cache, à ce qu'il me semble, la raison véritable, qui tient au taux de la vie émotionnelle ; chez ceux que 20 vers de passion épuisent, ce n'est pas une question de force physique ou de souffle, c'est une question de force émotionnelle ; la surexcitation factice d'une sensibilité faible ne peut pas durer longtemps ; vers le milieu de leur tirade, ils n'éprouvent plus rien du tout, ils ont consommé leur provision de matière sensible.

V. — L'ÉMOTION AU THÉATRE D'APRÈS LES IMPRESSIONS DE Mme BARTET ET DE MOUNET-SULLY.

En quoi consiste au juste l'émotion artistique ? C'est, d'après Mme Bartet, une émotion bien réelle, en ce sens qu'elle produit dans l'organisme les mêmes effets physiques que si on l'éprouvait pour son propre compte ; Mme Bartet, dans certains rôles, est haletante, ses yeux se remplissent de larmes, sa voix change naturellement de timbre :

« L'émotion physique où me plongent certains rôles se prolonge après ma sortie de scène. Ainsi, je continue d'être oppressée après la scène de larmes du troisième acte de *Denise*. De même, après le premier acte de *Bérénice*, je me sens durant quelques instants encore dans un état de ravissement (1). »

En outre, ce qui prouve que l'émotion a été réellement ressentie, c'est qu'elle fatigue : « Ces états d'émotions artistique, nous dit encore Mme Bartet, sont très fatigants, surtout ceux qui correspondent à

(1) M. Archer cite beaucoup d'exemples analogues.

ma nature. Les sentiments contenus, qui précisément rentrent dans cette dernière catégorie, sont ceux qui m'épuisent le plus. »

Mais, d'autre part, l'émotion artistique a deux caractères bien particuliers : 1° elle reste toujours agréable ; 2° et elle est soumise à la volonté. Au troisième acte de *Denise*, par exemple, l'héroïne est dans la situation la plus triste, elle pleure un enfant mort ; Mme Bartet qui joue le personnage, sent que plus elle s'enfonce dans cette douleur, plus elle éprouve un sentiment de jouissance. En outre, elle peut à volonté faire naitre son émotion et la supprimer. Ainsi il y a dans ce même acte de *Denise* des paroles sèches à dire, et elle trouve facilement le calme nécessaire pour les dire avec la sécheresse voulue. Elle commande donc à son émotion, l'anime ou l'éteint selon les besoins ; voilà, encore une fois, ce qui la distingue d'une émotion réelle.

Toutes ces réponses, on le voit, sont bien précises. Mais nous reconnaissons que nous n'avons pas obtenu des autres comédiens des réponses analogues. La plupart se sont contentés d'observer que les émotions factices des rôles sont moins intenses que les réelles. M. Mounet-Sully est d'avis que l'émotion est éprouvée et vécue comme si elle était réelle.

« J'ai connu, dit-il, les fureurs du parricide, j'ai eu parfois en scène l'hallucination du poignard enfoncé dans la plaie. » On arrive à cet état une fois sur cent ; le mérite est d'y tendre, mais on se rend bien compte, souvent, qu'on est loin du but. L'odieux applaudissement du public à la fin d'une tirade, la figure d'un partenaire qui n'exprime pas l'émotion qu'il devrait exprimer, qui, au contraire, rit sous cape ou fait des signes au public, une foule d'autres incidents vous arrachent à votre rêve ; M. M.-Sully dit que l'on voudrait tuer le comédien qui par son visage vous enlève à l'illusion. Il est arrivé quelquefois à oublier qu'il jouait devant le public. Il n'a jamais regardé le public (du reste, il a mauvaise vue), et il ne cache pas son mépris pour les acteurs qui ont cette mauvaise habitude.

VI. — Le dédoublement au théâtre.

Les discussions précédentes nous acheminent vers l'argument principal de Diderot. Déjà, nous avons répondu implicitement à quelques-uns de ses arguments accessoires. Son argument principal a consisté à dire qu'on ne peut-être à la fois ému et critique ; mais il n'a pas expliqué clairement le fond de sa pensée ; veut-il dire qu'il y a impossibilité psychique à faire deux choses à la fois, ou bien veut-il dire que l'émotion ne peut-être sincère quand elle coexiste avec un état mental de critique ? On pourrait donner ce double sens à sa proposition.

Je ne veux pas, dans ce travail, reprendre la question *ab ovo*, montrer que nos idées sur l'homme moral ne sont plus celle du XVIIIe siècle, rappeler surtout les études de ces vingt dernières années sur la

division de conscience et sa complexité. Je crois bien préférable de me limiter à la question spéciale que j'étudie en ce moment.

Interrogé, M. Got sourit et répond que, dans sa longue carrière, il a eu bien souvent l'occasion de s'entendre demander : « Que pensez-vous du *Paradoxe sur le comédien?* » Il a pris l'habitude de répondre : « L'homme est double, et c'est sans doute pour cette raison qu'il est formé physiquement de deux parties qui se répètent, deux yeux, deux mains (Nous pensons, bien entendu, que ce n'est là qu'une image). Quand l'un des deux joue, et sent ce qu'il exprime, l'autre est là qui le juge, qui le dirige. Il en est de même dans l'art oratoire qui ressemble par beaucoup de points à l'art dramatique. »

Ce raisonnement veut dire, si je ne me trompe, que nous pouvons réaliser des états complexes, ou comme on dit vulgairement, faire deux choses à la fois. M. Le Bargy pense qu'il en est des émotions du théâtre à peu près comme de celles de la vie réelle; quand on est ému sincèrement, pour son propre compte, on n'en reste pas moins son critique et son juge; et il faut des circonstances bien exceptionnelles, des passions bien fortes et bien absorbantes pour qu'on perde le sens critique. Mme Bartet est du même avis; elle trouve, il est vrai, quelque chose d'exact dans la thèse de Diderot : un excès d'émotivité deviendrait gênant pour un acteur et paralyserait ses moyens; il ne faut pas être dominé par son émotion; il faut, au contraire, la dominer. Mais être ému en même temps qu'on se domine n'implique nullement contradiction; on peut se dedoubler au théâtre comme on se dédouble dans la vie. Au plus fort de la colère, on a en soi quelqu'un qui dit : « Je m'emporte trop, je vais trop loin, il ne faut pas que je dise cela! » Et quelquefois, malgré cette voix intérieure, on ne s'arrête pas à temps. Au théâtre, c'est la même situation en somme; on se surveille, on se juge, en un mot on se dédouble.

En quoi consiste exactement ce dédoublement? Je réunis ici quelques réponses éparses et des plus précises de Mme Bartet :

« Pendant la période de préparation, je sens mon personnage m'envahir à tel point qu'il se substitue à tous les intérêts de ma vie ordinaire; je le sens prendre ma place. » En scène, la sensation du double est très nette, mais elle est corrigée. « Toujours je me *vois* et je m'*entends* jouer, j'*assiste* à mon jeu. Je me dédouble assez pour discerner le son et les intonations de mes paroles, la suite de mes attitudes, de mes mouvements et de mes gestes, pas assez cependant pour cesser de me les approprier. Ce dédoublement s'accentue quand, au lieu de jouer, je lis. »

L'oubli de la personnalité doit varier avec la nature des rôles et aussi avec une foule d'autres circonstances. M. Truffier m'a fait part d'une observation personnelle, qui présente beaucoup d'intérêt. Il y a quelques années, il était seul à Paris avec son jeune enfant; l'enfant meurt brusquement dans la journée; le corps est porté chez la grand'mère. M. Truffier était obligé de jouer le soir; il devait même jouer deux rôles énormes, le valet du *Jeu de l'Amour et du Hasard*,

et le Crispin du *Légataire universel*, deux rôles de farce ; il est impossible de le remplacer ; il va au théâtre, s'habille, entre en scène, joue la première pièce en automate, sans se rendre compte de ce qu'il faisait; puis peu à peu, vers le milieu de la soirée, il était si bien pris par le rôle que toute préoccupation triste avait été bannie de son esprit, et à la fin de la représentation il avait en quelque sorte oublié la mort de son enfant. Je dis, en quelque sorte, parce qu'il ne s'agit pas évidemment d'un oubli réel. Le souvenir reste, mais il cesse d'être obsédant, il passe au second plan. On connait, d'ailleurs, dans la science, beaucoup d'observations du même genre; celle-ci me paraît intéressante, parce que je la donne de première main.

Il faut évidemment des circonstances exceptionnelles pour que l'acteur oublie complètement sa personnalité. C'est un idéal que quelques-uns poursuivent, et auquel ceux qui le désirent le plus n'arrivent qu'une fois sur cent. M. Mounet-Sully, et son frère M. Paul Mounet, sont ceux qui ont cette préoccupation avec le plus d'intensité, comme nous avons eu l'occasion de le dire plus haut.

Remarquons que, lorsque l'acteur incarne le personnage en lui, il cesse de se dédoubler, il devient autre, il devient le personnage. C'est seulement lorsque l'incarnation n'est pas complète qu'on est double ; c'est le cas de Mme Bartet, et probablement de la majorité des acteurs. Du reste, les relations entre les personnalités en conflit ne sont pas fixées une fois pour toutes; je suppose qu'elles varient d'un jour à l'autre, et surtout d'un rôle à l'autre. Tantôt la personnalité fictive se developpe et tend à annihiler la personnalité réelle ; tantôt celle-ci grossit, regagne le terrain perdu. Nous en trouvons la preuve dans les renseignements que les acteurs nous donnent sur leurs relations avec le public. Quelques-uns jouent sans conviction, causent entre eux, saluent des amis dans la salle, se font des farces tout le long de la pièce. Cela suppose qu'ils jouent un rôle insignifiant, ou qu'ils ont une grande liberté d'esprit, ou enfin qu'ils ne se donnent pas à leur rôle. Les choses se passent aussi de cette manière dans les théâtres de foire, où j'ai vu les acteurs de drames jouer avec un manque de naturel tout à fait étonnant. Quant aux comédiens sérieux, quelques-uns d'entre eux ne voient pas du tout la salle, tout simplement parce qu'ils ont la vue basse, ou qu'ils sont éblouis par la rampe. Tous, du reste, sont d'accord pour constater que le public leur devient d'autant plus visible qu'ils sont moins pris par le rôle. Mme Bartet exprime très heureusement les différentes situations qui peuvent se présenter : « Jè communique directement avec la salle, je sens distinctement si elle est en sympathie ou en opposition avec moi, Si je ne la sens pas assez acquise, j'accomplis, pour la gagner entièrement, un effort intense au point de me paraître presque physique. Au plus fort de l'émotion, le public m'apparaît indistinct, comme une masse collective. Quand mon rôle ne me possède qu'à demi, je discerne, au contraire, les moindres mouvements qui se produisent dans la salle. J'ai la perception très nette du silence qui

dénote que l'attention de la salle se fixe, comme aussi je sens cette attention se dissiper. »

VII. — Psychologie de l'illusion au théâtre.

En appendice à ce qui précède, je voudrais dire quelques mots sur l'illusion du théâtre, telle qu'elle est ressentie par les spectateurs. C'est une question qui touche directement à celle du dédoublement du moi.

Taine décrit de la manière suivante l'illusion qu'on éprouve au théâtre : « Que le lecteur s'observe lui-même lorsqu'il voit une comédie nouvelle de Dumas fils ; vingt fois par acte nous avons une ou deux minutes d'illusion complète ; il y a telle phrase vraie qui, soutenue par le geste, l'accent, les alentours appropriés, nous y conduit. Nous sommes troublés ou égayés, nous allons nous lever de notre fauteuil ; puis, tout à coup, la vue de la rampe, les personnages des avant-scènes, tout autre incident, souvenir, sensation, nous arrête et nous maintient en place. Elle est l'illusion théâtrale, incessamment défaite et renaissante ; en cela consiste le plaisir du spectateur... ; il croit une minute, puis il cesse de croire, puis recommence à croire, puis cesse encore de croire ; chacun des actes de foi commence par un démenti, et chacun des élans de sympathie aboutit à un avortement ; cela fait une série de croyances enrayées et d'émotions atténuées ; on se dit tour à tour : « Pauvre femme, comme elle est malheureuse ! » Et presque aussitôt : « Mais c'est une actrice, elle joue très bien son rôle (1) ! »

Je n'ai jamais éprouvé personnellement les impressions décrites par Taine ; je n'ai jamais eu une illusion sans cesse détruite et sans cesse renaissante ; différentes personnes que j'ai interrogées ont été du même avis ; la description de Taine ressemble si peu à la réalité que je la suppose purement théorique et systématique, inventée de toutes pièces, et peut-être inconsciemment, par un éminent esprit qui n'était rien moins qu'observateur. Voici, à mon sens, ce que l'observation nous apprend : Il est une circonstance où nous percevons avec une netteté bien curieuse le côté illusion du spectacle, c'est lorsque nous entrons au théâtre après le lever du rideau et que nous sommes encore dans les couloirs, regardant de loin ce qui se passe sur la scène. A ce moment-là, nous avons une impression bizarre que les acteurs jouent faux ; tout ce qu'il y a de conventionnel au théâtre nous saute aux yeux. L'impression est surtout forte au début ; elle se dissipe ensuite par degrés, à mesure que nous écoutons et que nous comprenons la pièce. Mettons à part cette circonstance un peu exceptionnelle, et décrivons ce qu'un spectateur éprouve d'ordinaire au théâtre. Théoriquement, à la manière de Taine, on pourrait distinguer dans notre esprit deux états de conscience différents : nous sommes émus par la pièce et nous avons conscience que

(1) *De l'Intelligence* II, 37.

c'est une fiction ; mais ces deux états de conscience dans la grande majorité des cas n'existent pas, chacun d'une vie indépendante, ou ne se remplacent pas tour à tour ; ce que nous éprouvons, c'est un sentiment complexe, composite, par suite duquel nous sommes pris aux émotions de la pièce, tout en gardant la conscience sourde que c'est une fiction. Ce ne sont pas là deux actes contraires de l'esprit, deux attitudes antagonistes ; tout se mêle et se fusionne, il y a, à la fois, dans notre esprit, une émotion de spectateur, un sentiment de l'illusion, un jugement de critique sur le jeu de l'acteur et la valeur de la pièce, et bien d'autres choses encore ; c'est ce composé mental si complexe que l'on trouve dans nos esprits de civilisés ; et je pense que cette description nous met sur la voie de ce qui se passe dans l'esprit de l'acteur (1).

VIII. — La réalité de l'émotion au théâtre.

Il y a dix ans environ, quand les expériences de psychologie par l'hypnotisme étaient en si grande faveur, — le mouvement s'est bien ralenti aujourd'hui, — on avait eu souvent l'idée de transformer la personnalité des sujets et de leur donner un rôle à jouer. Ch. Richet avait eu l'initiative de ces ingénieuses transformations ; une femme, mère de famille, était par sa suggestion métamorphosée en général, en archevêque, en ballerine, en matelot, et on nous assure qu'elle s'acquittait de son rôle avec une perfection que l'acteur le plus accompli n'aurait pas pu atteindre ; la supériorité de ces suggestibles, si ignorantes pour la plupart, provenait, nous disait-on, de leur sincérité ; elles croyaient à leur rôle, tandis que l'acteur sait qu'il est un acteur. Notre petite enquête dans le monde des comédiens n'a pas confirmé ces vues théoriques. D'abord, nous ne sommes nullement convaincu qu'un acteur génial serait tellement inférieur à une pauvre hystérique à laquelle on aurait imposé par suggestion le même rôle ; et puis, cette question de sincérité nous apparait maintenant comme susceptible d'un très grand nombre de degrés. On ne peut pas affirmer qu'un acteur joue sans croire ; certes, une fois qu'il est rentré dans sa loge, qu'il a essuyé son fard et repris son sang-froid, il ne croit plus au personnage, bien qu'il puisse en garder quelque chose ; mais en scène, dans le feu de l'action, il peut s'émouvoir pour le compte de ce personnage artificiel. L'émotion artistique de l'acteur existe, ce n'est pas une invention ; elle manque chez les uns, tandis qu'elle arrive chez les autres au paroxysme ; or, l'émotion n'est-elle pas un élément essentiel de la sincérité ? En somme, nous pensons qu'entre l'acteur et le sujet suggestionné il n'y a pas une différence radicale, mais simplement une nuance.

A. Binet.

(1) Un de mes élèves M. Courtier, se propose de continuer ces études.



LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

DANS SES RAPPORTS

AVEC LA PROPAGATION DE LA LANGUE FRANÇAISE (1).

Il est un fait que personne ne songe à contester, c'est l'intérêt moral et économique qu'il y a pour une nation à ce que sa langue se répande le plus loin possible hors de ses frontières: un peuple, en effet, est bien près d'être francisé quand il parle le français, ou germanisé quand il parle l'allemand; et il n'y a de commerce possible, de quelque nature qu'il soit, — échanges d'idées ou échanges de marchandises, — qu'entre ceux qui se comprennent, c'est-à-dire entre ceux qui ont un langage commun. C'est par sa langue, en un mot, qu'une nation propage ses idées, ses goûts, ses mœurs, son génie, ses produits de toute nature. Parler le français,

(1) A la suite de la pétition publiée dans la *Revue des Revues*, en février 1896, le ministère de l'Instruction publique a cru nécessaire et utile, et nous lui en savons infiniment gré, de constituer par un arrêté du 20 avril 1896, une *Commission de réforme* orthographique, chargée d'*examiner les simplifications de l'orthographe française, qui pourraient être admises dans l'enseignement*. Cette commission se compose de MM. :

Gréard, de l'Académie Française, vice-recteur de l'Académie de Paris, *président*;
Buisson, directeur de l'Enseignement primaire;
Gaston Paris, de l'Académie Française, administrateur du Collège de France;
Liard, directeur de l'Enseignement supérieur;
Rabier, directeur de l'Enseignement secondaire;
Félix Hémon, inspecteur de l'Académie de Paris;
Lebègue, ancien membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique;
Jules Gautier, chef-adjoint du Cabinet du Ministre;
Wisemans, rédacteur au ministère de l'Instruction publique, *secrétaire*.

Notre distingué collaborateur A. Renard, l'auteur de cette pétition, n'a cessé depuis de propager avec un dévouement et un désintéressement admirables, la nécessité de la réforme orthographique, devenue le but principal de sa vie. Grâce à son éloquence chaleureuse et persuasive, l'œuvre de réforme progresse quand même, malgré les inimitiés inexplicables qu'elle avait déchaînées. Profitant des tristes leçons du passé, M. Renard et ses amis ont dirigé avant tout leurs efforts vers les nombreuses colonies françaises, où on se rend mieux compte de l'urgence et l'importance de la réforme, devenue à l'heure qu'il est une des raisons vitales de la diffusion de la langue française. L'article que nous publions aujourd'hui, avant d'être publié dans la *Revue des Revues*, fut *lu*, le 5 avril 1896, à Tunis au Congrès (dit *Congrès de Carthage*) de l'*Association française pour l'avancement des Sciences*. Ajoutons que la section pédagogique du Congrès a émis, A L'UNANIMITÉ, un vœu en faveur de la simplification de l'orthographe.

C'est ainsi que la réforme de l'orthographe traitée de « fantaisiste » et « d'illusoire » gagne de plus en plus du terrain et devient non plus une question de siècles, comme on a bien voulu la qualifier, mais une question à la veille d'être réalisée, une question de mois. (*Note de la Rédaction*).

c'est être, en quelque sorte, titulaire de la France. Grande vérité, qui a été merveilleusement comprise par les fondateurs d'une œuvre, utile et patriotique entre toutes, l'*Alliance Française*, dont les pacifiques conquêtes auront des résultats plus féconds et plus durables que beaucoup de nos expéditions à main armée.

Nous devons donc, si nous avons souci du renom, de la grandeur et de la prospérité de la France, faciliter par tous les moyens en notre pouvoir l'expansion de la langue française. Or, s'il est vrai que la difficulté de notre orthographe soit un obstacle à la diffusion de notre langue, une des causes de son infériorité dans la lutte qu'elle a à livrer contre ses rivales dans toutes les parties du monde; s'il est vrai, d'autre part, qu'il soit en notre pouvoir de simplifier cette orthographe, et d'en rendre l'étude plus facile et plus rapide, n'est-ce pas un devoir pour nous, un devoir patriotique, que de réclamer cette simplification?

*
* *

Il y a deux façons d'écrire les mots, l'une fantaisiste, l'autre rationnelle. Il y a deux cents ans, nos pères écrivaient *phantosme*, *throsne*, *eschole*, *subjet*, *escript*, *cognoistre*, *appanage*, *abbréger*, etc., formes que l'on trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie (1694). C'est là, sans doute, une orthographe toute fantaisiste, plus grecque et plus latine que française. Et si, sous prétexte d'étymologie, on avait conservé jusqu'à nos jours ces formes archaïques, comme le voulaient beaucoup d'écrivains, ennemis en leur temps de la simplification orthographique; si les enfants de nos écoles, aussi bien que les étrangers, étaient forcés aujourd'hui encore d'étudier et de pratiquer un pareil système d'écriture, on devine les difficultés et le découragement qui en résulteraient. Tout le monde avouera qu'il est plus simple, plus logique et plus facile d'écrire *fantôme*, *trône*, *école*, etc., à la française, sans lettres étymologiques. Voilà l'orthographe rationnelle. Malheureusement, à côté de ces formes simplifiées, il nous en reste d'autres, qui sentent encore la barbarie et ne sont qu'à demi françaises : *phénomène* avec *ph*, *anachorète* avec *ch*, *sculpture* avec *p*, etc. Là même où l'étymologie ne saurait être invoquée, ni aucun prétexte, la logique fait souvent place à l'arbitraire. L'orthographe des mots suivants, par exemple, serait vite apprise, si tous s'écrivaient simplement comme ils se prononcent, avec une seule *n* : *baronie* et *félonie*, *millionième* et *millionaire*, *sabloneux* et *cotoneux*, *cantonier* et *cantonal*, *timonier* et *canonier*, etc., etc. Mais les uns n'ont qu'une *n*, les autres,

sans qu'on sache pourquoi, en ont deux. Combien, pour retenir ces anomalies, disons mieux, ces absurdités, qui sont innombrables, qui se chiffrent par milliers, faut-il d'exercices, d'attention, d'efforts de mémoire? Efforts dépensés d'ailleurs en pure perte, même quand ils sont couronnés de succès; car à quoi sert-il de posséder une science qui n'a pas le sens commun, et de savoir que *gibelote* s'écrit avec un seul *t*, mais *matelotte* avec deux?

Où la difficulté se complique surtout, c'est lorsqu'une même lettre, dans des conditions identiques, représente des sons différents. Allez faire prononcer à un étranger, à un indigène de nos colonies, la phrase suivante du grammairien de Wailly, où le *ch* sonne tantôt *che* comme dans *échange*, tantôt *ke* comme dans *archange* : « Un ana*cho*rète vint, avec un caté*chu*mène, *cher*che*r M. l'ar*che*vêque et son ar*chi*diacre au palais ar*chi*épiscopal. » Quand des Français hésitent en présence de difficultés de cette nature, comment des étrangers ne se rebuteraient-ils pas, ne se troubleraient-ils pas? Est-il téméraire, enfin, d'affirmer que, grâce à toutes ces incohérences, à toutes ces anomalies, l'orthographe complique démesurément, sans profit d'aucune sorte, l'étude de la langue ?

Et ce qui aggrave le mal, c'est le prix qu'on attache à la possession de cette prétendue science. Si absurde, si déraisonnable que soit l'orthographe actuelle, on en a fait — Dieu sait par suite de quelle aberration ! — la marque de la culture intellectuelle, le signe de la bonne éducation, la pierre de touche de l'intelligence ; si bien que Bossuet, Corneille, La Fontaine, Mme de Sévigné et, en général, tous les grands écrivains du XVII[e] siècle, seraient refusés aujourd'hui au brevet élémentaire, non seulement pour la dictée, mais pour la composition française, s'ils y appliquaient l'orthographe dans laquelle ils ont écrit leurs chefs-d'œuvre. L'orthographe aujourd'hui — et quelle orthographe! — passe avant le talent, avant le génie, avant les qualités du cœur et de l'esprit ; à ce point qu'un homme, dans la société moderne, est plus sûrement disqualifié par une faute d'orthographe que par une faute de conduite. S'il écrit *cantonier* avec une seule *n*, comme *cantonal*, on le montre au doigt, il est voué au ridicule, à une sorte de mépris.

De là, cette légitime terreur qu'inspire notre orthographe, et dont les conséquences peuvent être très graves. L'orthographe actuelle étant à la fois inintelligible et cependant révérée comme un fétiche, beaucoup d'étrangers et d'indigènes, dans nos colonies, faute de pouvoir se l'assimiler, abandonnent, découragés,

une étude qui les fatigue inutilement, ou, s'ils arrivent à parler la langue, renoncent à l'écrire, — comme beaucoup de Français, — du reste, par peur du ridicule.

*
* *

Et le pis, c'est que la plupart des langues, rivales de la nôtre, — notamment l'italien et l'espagnol — n'ont pas les mêmes désavantages que le français. En italien comme en espagnol, l'orthographe, très simple et merveilleusement appropriée à sa destination, qui est de représenter les sons italiens et espagnols, ne demande, pour ainsi dire, aucune étude particulière. Ces deux langues s'écrivant comme elles se prononcent, et chaque lettre ayant toujours la même valeur, à de très rares exceptions près, rien n'est plus facile que de les orthographier quand on sait les parler, ou de prononcer les mots correctement, quand on les voit écrits. Ainsi, au lieu de marquer le son *f* tantôt avec *f*, tantôt avec *ph*, on le marque uniformément avec *f* : *filosofia*, *fisica*, *ortografia*, etc. De même, la lettre *t* a partout le son *t*, nulle part le son *s* ; et jamais l'on ne se heurte à ce genre de difficultés qui, à chaque pas, font trébucher le lecteur français, lorsqu'il rencontre des mots comme les suivants : *inimitié* et *initié*, nous *portions* et des *portions*, *abrutie* et *argutie*, etc., etc.

Le résultat est celui qu'on devine : l'italien et l'espagnol débarrassés de toute complication inutile dans leur orthographe, s'apprennent plus vite que le français, et gagnent du terrain à ses dépens. Dans la pétition qu'elle vient d'adresser au Ministre de l'Instruction publique, pour demander l'enseignement, dans les écoles, d'une orthographe plus simple, la Société de Réforme orthographique s'exprime ainsi : « Un fait très significatif a ému la Société : les Français qui naissent en Algérie ou en Tunisie, colonies où l'on parle couramment le français, l'italien et l'espagnol, apprennent avec une égale facilité ces trois langues. Mais, à l'école, le français perd du terrain. Tandis que l'orthographe italienne et l'orthographe espagnole, toutes deux très simples, débarrassées qu'elles sont de toute lettre parasite, s'apprennent très vite, notre orthographe décourage à la longue les mieux doués et les mieux intentionnés. De là des conséquences graves : « Je connais, écrit un fonctionnaire tunisien, quelques industriels *français*, qui, depuis l'occupation française, n'ont pas discontinué de rédiger en *italien* leur correspondance commerciale, dans des cas où il n'y a point nécessité de le faire, et cela, par peur des fautes d'orthographe. » « N'est-il pas à craindre, ajoute la pétition, que le commerce de tous les pays de langue

française n'ait à souffrir de la légitime terreur qu'inspire notre système d'écriture ».

Sait-on que, dans les écoles de Tunisie, sur un total de 13.970 enfants, il y a 11.835 étrangers ou indigènes — c'est-à-dire cinq fois plus d'étrangers que de Français — et qu'à eux seuls les Italiens dépassent le chiffre des Français? Comment songer sérieusement à apprendre à tous ces étrangers une orthographe que les 9/10 des Français eux-mêmes ne parviennent jamais à bien savoir (1)?

*
* *

Aussi a-t-il suffi à l'auteur de ces mémoires de signaler au public algérien et tunisien un tel état de choses, pour qu'aussitôt se soient groupées autour de lui, en vue d'obtenir la simplification de notre orthographe, les personnalités les plus considérables de l'Algérie et de la Tunisie. *L'Association pour la simplification de l'Orthographe*, fondée à Alger, il y a quatorze mois à peine, — en janvier 1894 — sous le patronage de M. le Gouverneur général de l'Algérie et sous la présidence de M. le Dr Treille, professeur à l'Ecole de Médecine aujourd'hui sénateur, compte parmi ses membres les préfets et les maires d'Oran et d'Alger, deux députés de l'Algérie, le Directeur de l'Enseignement en Tunisie, des officiers supérieurs et officiers généraux, des Conseillers généraux, les Présidents des trois comités de l'*Alliance française* d'Alger, d'Oran et de Tunis, des membres de l'Enseignement secondaire et supérieur, auxquels sont venus se joindre des notabilités de la métropole; le nombre des adhérents aujourd'hui est de plus d'un million. Outre le Comité de direction qui a son siège à Alger, quatre autres comités existent déjà : deux comités de patronage, l'un à Alger, l'autre à Oran; deux comités de propagande, l'un à Oran, l'autre à Bel-Abbès; d'autres sont en formation dans différentes villes, et le mouvement est en train de passer au Tonkin, où sont déjà jetées les bases d'une association (2). Partout notre action est secondée

(1) Population scolaire de la Tunisie, en 1894 :

Français......	2.135	
Italiens.......	2.146	
Maltais.......	1.447	
Musulmans...	3.520	
Israélites......	4.500	
Divers........	222	
Total........	13.970	(Etrangers : 11.835)

(2) Le Tonkin possède en ce moment un comité indo-chinois fondé à Haïphong,

par cette autre société, dont on ne saurait dire trop de bien, l'*Alliance française*, qui s'est donné pour mission de répandre la langue française à l'étranger et dans nos colonies.

Le comité oranais de cette association à adopté, il y a quelques semaines, un vœu ainsi conçu : « Le comité régional d'Oran, considérant les difficultés que présente pour les étrangers l'étude de la langue française, et désireux de favoriser par tous les moyens l'extension de notre langue dans tous les pays et particulièrement dans nos colonies, émet le vœu que l'étude de la langue française soit rendue plus accessible par la simplification raisonnée de l'orthographe (1). » Le moment n'est pas éloigné, croyons-nous, où tous les comités de l'*Alliance Française*, dans les colonies et à l'étranger, adopteront le même vœu et deviendront pour la plupart, des comités de l'Association orthographique. Rien de plus souhaitable et de plus probable que l'union, au moins momentanée, de deux sociétés qui poursuivent en partie le même but.

La simplification de l'orthographe n'est pas restée d'ailleurs, en Algérie, dans le domaine de la spéculation. Elle commence à passer dans la pratique. La presse a donné le signal : non seulement la *Revue algérienne*, organe de l'Association, le périodique le plus répandu de l'Algérie, publie chaque semaine une chronique en nouvelle orthographe ; mais nombre de journaux quotidiens, — à Alger l'*Akbhar* et la *Dépêche algérienne* ; à Oran, l'*Echo d'Oran*, le *Petit Fanal* et le *Petit Africain* ; en Tunisie même, à Sousse, le *Progrès du Sud* font, le cas échéant, usage de l'orthographe simplifiée, à Oran les chefs de plusieurs grandes administrations, le préfet, le directeur du Crédit Lyonnais, ont autorisé, à l'intérieur de leurs bureaux, l'emploi de la nouvelle orthographe. A Alger, le *ph* disparaît de l'enseigne des pharmaciens, et on voit, au centre de la ville, le mot *farmacie centrale* écrit avec un *f*. La nouvelle orthographe s'introduit même, à l'occasion des mariages, dans les lettres de faire part. Beaucoup de membres de l'Association pratiquant dans leur correspondance la nouvelle orthographe, se servent, pour n'être pas taxés d'ignorance, d'un papier, en marge duquel sont imprimés les principes de simplification. C'est la prédication par

par l'initiative de M. A. Long, procureur de la République, et dont l'action rayonne sur toute l'Indo-Chine.

(1) Rappelons à ce propos que le 7 août 1889, à Paris, le Congrès de l'*Alliance Française*, par un vote rendu à l'unanimité, a déclaré adhérer officiellement à la pétition de M. Havet demandant à l'Académie la simplification de l'orthographe, et que le 25 septembre de la même année la section pédagogique de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, a rendu à l'unanimité un vote semblable.



l'exemple, la propagande par le fait, la meilleure de toutes. Et la prédication n'est pas restée vaine, car l'exemple, à l'heure où je parle, commence à être suivi dans la métropole. La France commence à entrer dans la voie que lui a tracée l'Algérie, et à comprendre cette vérité : pour faciliter l'expansion de notre langue à l'étranger et dans nos colonies, il faut simplifier notre orthographe. AUG. RENARD.

(Voir la suite de **Nos articles** dans le corps de la *Revue.*)

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

UN INTERRÈGNE EN RUSSIE

(*D'après des documents inconnus et inédits.*)

I

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié le passage si dramatique des mémoires inédits de la tsarine Alexandra Théodorovna (la femme de l'empereur Nicolas), où la fille de la reine Louise de Prusse raconte comment, et dans quelles circonstances, l'empereur Alexandre Ier fit pour la première fois part à elle et à son mari, de ses desseins de faire de son frère Nicolas le futur empereur de Russie.

Ce fut alors, à Krasnoye Selo, en été 1819 (voir la *Revue des Revues*, 1 et 15 Novembre 1896, page 349), raconte la tsarine Alexandra, qu'un jour l'empereur Alexandre, ayant dîné chez nous, s'assit entre nous deux et causant familièrement, changea tout d'un coup de sujet et devenant sérieux, commença en termes suivants à peu près, à nous dire :

« Qu'il avait été satisfait ce matin de la manière dont son frère s'acquittait de son commandement militaire, qu'il se réjouissait doublement de voir Nicolas remplir bien ses devoirs, puisque sur lui reposerait un jour un grand poids, qu'il le regardait comme son remplaçant, et cela beaucoup plus tôt qu'on ne pouvait présumer, puisque cela arriverait encore de son vivant. »

Nous étions assis comme deux statues, les yeux ouverts, la bouche muette.

L'Empereur continua :

— Vous semblez étonnés ; mais sachez que mon frère Constantin, qui ne s'est jamais soucié du trône, est plus que jamais décidé à y renoncer formellement en faisant passer ses droits à la succession sur son frère Nicolas et sur ses descendants. Pour moi-même, je suis décidé à me défaire de mes fonctions et à me retirer du monde...



Nous voyant prêts à sangloter, il tâcha de nous consoler, de nous rassurer, en disant que cela n'arriverait pas incessamment, que des années passeraient avant qu'il ne mette son projet à exécution ; et il nous laissa seuls, on peut s'imaginer dans quel état...

Nous nous sentions touchés comme par la foudre ; l'avenir nous paraissait sombre et comme fermé au bonheur...

Si l'empereur Alexandre ne renonça pas de son vivant au trône russe, il s'efforça cependant de réaliser la promesse donnée au grand duc Nicolas. La chose lui devenait d'autant plus facile, que son frère cadet, le grand duc Constantin, follement amoureux de Mlle Gorecka, une Polonaise qu'il épousa sous le nom de la princesse de Lowitch, se souciait peu du trône russe et préféra rester à Varsovie parmi les Polonais en s'y faisant à la fois aimer et détester par son caractère inégal, plein de sentiments généreux et mesquins, tantôt exubérant de bonté et tantôt répugnant par ses côtés cruels et sauvages. La succession au trône fut régularisée par une renonciation formelle du grand duc Constantin, déposée entre les mains de l'empereur Alexandre. Une loi spéciale fut édictée en outre par ce dernier, mais, pour des raisons difficiles à deviner, elle fut tenue secrète devant tous, y compris le futur héritier du trône russe, l'empereur Nicolas lui-même.

Entretemps, l'empereur Alexandre se mourait dans le Midi et les nouvelles les plus alarmantes ne cessaient d'affluer à Saint-Pétersbourg. Le général Dibitsch en instruisit le grand duc Constantin résidant à Varsovie comme héritier présomptif du trône. Celui-ci cacha les tristes nouvelles à son entourage, de sorte que tout le monde, sauf les amis intimes de l'empereur Alexandre et le grand duc Constantin, ignorait la catastrophe imminente.

Que va devenir la Russie ? A qui vont être confiées ses destinées ? A Nicolas, désigné par Alexandre, ou à Constantin, devenu, d'après les lois russes, empereur au moment même où Alexandre est mort à Taganrog ?

Nous voici à la veille des complications qui ont provoqué un véritable interrègne et engendré le commencement d'une révolution qui a failli balayer le système gouvernemental actuel. Les incidents de cette époque troublante qui a coûté la vie aux meilleurs représentants de la société russe sont encore très peu connus, et cela malgré l'ouvrage classique du baron M.-A. Korff sur *l'avènement de Nicolas* (*Voschestvie na prestol Nikolaïa Igho*). A cela, rien d'étonnant. La bourrasque de 1825 a couvert de deuil les plus grandes familles russes et creusé un précipice de

mécontentement entre le pouvoir et un grand nombre des familles des plus aristocratiques. On a donc cru utile de ne pas envenimer les débats, et l'on n'a ouvert les archives concernant cette époque sanglante que dans ces derniers temps. En profitant, entre autres, des documents que vient de publier à ce sujet M. le général N. Schilder, documents puisés dans les Archives secrètes de l'Etat, et des mémoires du sénateur P.-G. Divov (1825-1826), que nous devons à la revue russe *Rousskaïa Starina* (février, mars et avril 1897), nous nous efforcerons d'introduire nos lecteurs dans les coulisses du drame de l'interrègne russe.

II

L'empereur Alexandre, désabusé du monde, en proie à de grandes souffrances morales, se rend en 1825 à Taganrog. A côté de lui se trouve son épouse fidèle, Elisabeth Aleksieïevna. La vie ne l'avait pas épargnée non plus et on sentait en la voyant si douce, si malade, si résignée, qu'elle portait avec elle un arrêt implacable de mort prochaine. Pauvre impératrice! Condamnée à jouer toute sa vie le rôle effacé d'une femme négligée par son mari et oubliée par son entourage, sans enfants et sans amis, elle se sent du coup la préférée d'Alexandre, pour lequel elle avait toujours eu une sorte d'idolâtrie. Trompé par tout le monde, le plus romantique parmi les autocrates croit pouvoir retrouver dans l'intimité de la vie conjugale, un baume contre l'ingratitude et la bassesse des hommes. Hélas! cet été de la Saint-Martin ne devait pas être de longue durée. Alexandre se rend compte lui-même que ce rapprochement est trop tardif et que la pauvre Elisabeth est irrévocablement condamnée!

Résigné à tout, il fait mettre dans sa malle le cérémonial des funérailles de l'impératrice Catherine II, voulant, le cas échéant, noyer dans un enterrement somptueux les misères et les malheurs de toute la vie de son Elisabeth. Le sort en a décidé autrement. A la mort d'Alexandre, ces règlements funèbres retrouvés devaient servir au prince Volkonsky, le maître de la petite Cour de Taganrog, d'indications pour l'enterrement de l'Empereur lui-même.

Jamais peut-être un souverain ne fut aussi pleuré par son peuple et son entourage que le fut Alexandre I[er].

Sa veuve, en proie à une douleur indicible qui devait lui coûter la vie plusieurs semaines plus tard, écrit cette lettre navrante à l'impératrice douairière et mère d'Alexandre (*en français*) :

Tous les liens terrestres sont rompus entre nous! Ceux dans l'éternité seront différents, ils seront plus doux sûrement, mais tant que je porte encore cette triste enveloppe mortelle il est douloureux de me dire qu'il n'aura plus de part à mon existence ici-bas. Amis d'enfance, nous avons marché ensemble pendant trente-deux ans. Nous avons traversé ensemble toutes les époques de la vie. — Souvent éloignés, nous nous retrouvions toujours d'une manière et d'une autre : enfin sur le vrai chemin, nous ne goutions plus que la douceur de notre union. — C'est dans ce moment qu'elle m'a été enlevée. — Sûrement je le méritais, je ne sentais pas assez le bienfait de Dieu, je ressentais peut-être trop encore de petits inconvénients. Enfin quoique cela soit, Dieu l'a voulu. — Qu'il daigne permettre que je ne perde pas le fruit de cette douloureuse croix — ce n'est pas pour rien qu'elle m'a été envoyée. Je reconnais la main de Dieu dans toute la direction de ma destinée en y réfléchissant.

Le convoi funèbre se dirige, par Kharkoff, Koursk, Orel, Moscou, à Saint-Pétersbourg, accompagné du peuple qui afflue de tous les coins du vaste empire russe pour pleurer sur le tombeau du meilleur des Tzars.

Le cocher d'Alexandre, Ilia Baïkov, ne descendait presque pas de son siège ne voulant pas pour un moment quitter les restes de son maître. Et lorsque à Moscou, le prince Golitzyne, le gouverneur général, a voulu confier ce poste d'honneur à un de ses fonctionnaires, le vieux Baïkov versant des larmes abondantes, refuse d'obtempérer aux ordres du prince.

On essaie de le faire mettre pied à terre, en lui disant qu'avec sa grande barbe il ne peut pas convenablement conduire l'empereur à son repos suprême.

— Je l'avais cependant conduit pendant trente-cinq ans, mon pauvre petit père, l'empereur, et si ma barbe devait m'empêcher de lui rendre ce dernier service, enlevez-la moi de suite!

Baïkov resta donc sur son siège de même que le peuple resta à côté du convoi funèbre malgré les ordres formels des autorités. L'excitation touche à son comble. Le peuple ne voulait pas croire à la grandeur de son malheur, à la mort d'Alexandre. Tantôt les bruits couraient qu'on voulait s'emparer des restes d'Alexandre pour voir si c'était bien son cadavre qu'on promenait à travers la Russie; tantôt on disait que les révolutionnaires voulaient faire sauter en l'air toute la cavalcade funèbre. Et le nombre des soldats devant accompagner et protéger la triste cérémonie grandissait à mesure que le convoi approchait de la capitale.

Dans les archives du ministère de la guerre russe on a conservé un curieux manuscrit d'un certain Fedorov qui nota 53 bruits différents, accrédités dans le peuple au sujet de la

mort d'Alexandre. Parmi ceux qui trouvaient le plus de crédit, l'auteur signale entre autres :

« Qu'on aurait tué l'Empereur et coupé en tous petits morceaux. Son corps en est devenu méconnaissable et c'est pourquoi on empêche le bon peuple orthodoxe d'aller voir sa dépouille. » (6e bruit.)

« Alexandre vit et il est parti sur un petit canot pour l'étranger. » (11e bruit.)

D'après le 40e bruit, la chose se serait passée autrement :

Un jour, plusieurs soldats demandaient à voir le Tzar bienaimé. « Le Tzar écrit », leur a-t-on dit. Et ils sont partis. Ils sont revenus peu de temps après.

« Le Tzar dort », leur a-t-on dit. Et ils sont partis pour la deuxième fois.

Lorsqu'ils sont revenus pour la troisième fois, on leur dit, que le Tsar se promène dans ses chambres. L'un des soldats s'y est jeté subitement et dit au Tzar :

— Petit Père, on veut vous tuer dans la nuit d'aujourd'hui.

Et le Tzar de dire à son soldat fidèle :

— Veux-tu te sacrifier pour moi ?... Tu seras enterré à ma place et ta famille sera glorieuse pour toujours.

Le soldat y consent. Il passe ses vêtements à Alexandre et revêt lui-même les beaux habits du Tzar.

Les meurtriers arrivent dans la nuit obscure et tuent le soldat. Le Tzar (1) parvient cependant à se sauver et se cache dans un coin perdu de la Sainte Russie...

La famille impériale paraissait plongée dans une sorte de stupeur douloureuse.

Le tzar Nicolas écrit quelques mois plus tard dans une lettre autographe adressée à son frère Constantin (*en français*) :

Les malheureuses journées qui ont précédé la mort d'Alexandre, m'ont privé presque de toutes mes facultés physiques et morales : ce n'est que depuis hier que je respire un peu...

Et dans une autre lettre adressée également *en français* à son frère Constantin, Nicolas écrit :

En général, vous ne sauriez croire, ou plutôt vous le croirez facilement, quelle pénible sensation on éprouve ici ; tout est comme de son temps dans sa chambre. Son chapeau, ses gants, ses épaulettes, mouchoirs, etc., tout absolument comme s'il devait y être, on le cherche à tout moment, chaque

(1) Nous avons déjà relaté dans la *Revue des Revues* l'histoire extraordinaire des Staretz (vieillard) Kouzmitch, le célèbre vagabond sibérien que son entourage prenait, jusqu'à sa mort, pour le Tzar Alexandre lui-même.

lieu le rappelle au point que souvent on peut s'oublier; mais aussi le moment de l'affreux réveil de cette illusion est insupportable.

En attendant, les dépouilles mortelles d'Alexandre se dirigeaient vers Saint-Pétersbourg,

Le 7 décembre 1825, le grand-duc Constantin déclara à son entourage qu'en présence de la mort d'Alexandre, lui, son héritier direct, *cède* le trône russe à Nicolas, son frère cadet. Constantin *ignorait* complètement que le tsar Alexandre avait déjà, en 1824, donné à cette *cession* une sanction légale et que, par cela même, cette malheureuse expression devenait complètement hors de saison.

Le grand-duc Constantin écrit en même temps une longue lettre à son frère Nicolas, *en français*, où, après avoir exprimé toute la douleur que lui a causée la mort de son « divin empereur et frère » il lui annonce que, voulant réaliser « à la lettre » sa « sainte volonté » qui fut, du reste, également la sienne, il renonce au trône russe. Dans ses lettres adressées au prince Volkonsky et au général Dibitsch, Constantin déclare « qu'il ne peut plus donner aucun ordre » et il les prie de s'adresser à Saint-Pétersbourg.

Le lendemain, Constantin ordonne à son frère, le grand-duc Michel, d'aller à Saint-Pétersbourg, pour y remettre à qui de droit sa renonciation au trône.

« Il n'y a pas de force humaine capable d'affaiblir ma décision, disait-il à son frère, et pour que tout doute disparaisse à ce sujet, je te prie d'aller transmettre en personne à ma mère et à mon frère ma volonté ferme et inébranlable. »

Et le grand-duc Michel quitte le même jour Varsovie.

III

Mais transportons-nous à Saint-Pétersbourg. Que s'y passe-t-il donc? Pourquoi cette angoisse sur tous les visages et une sorte d'inquiétude passionnée, comme si l'on était à la veille des événements les plus inattendus? Quelques passages détachés d'une lettre manuscrite, conservée dans les *Archives d'État* russe, portant l'inscription « *du frère Nicolas à son frère Constantin* », vont nous donner le mot de l'énigme.

Après avoir raconté (à la troisième personne) les nouvelles les plus inquiétantes qui affluaient à Saint-Pétersbourg sur l'état de santé de l'empereur Alexandre, l'auguste narrateur continue :

« Le 26 novembre (vieux style), au moment où tout le monde

priait à l'église... pour la santé d'Alexandre..., S. A. impériale (Nicolas) a été informée par Miloradovitch que tout est fini... S. A. I. a failli se trouver mal, mais, revenue à elle, elle rentra dans la sacristie où l'impératrice (mère) en l'apercevant a deviné la catastrophe... L'impératrice a perdu connaissance et s'est évanouie...

S. A. I. se tournant vers sa femme lui a dit : « *Soignez notre mère et moi je vais faire mon devoir.* » (En français dans le texte.)

Se dirigeant vers l'église, il fait cesser le *Te Deum*, fait apporter le lutrin, jure fidélité à son très cher frère l'Empereur Constantin et signe le serment ainsi prêté. Toutes les personnes qui s'y trouvaient signent à leur tour, et entre autres : Tatistscheff, le ministre de la guerre, le général Koutouzoff, etc.

S'étant montré ensuite devant la garde de Préobrajensky, il lui annonça la mort d'Alexandre, en déclarant Constantin Empereur de toutes les Russies. Les grenadiers écoutèrent en pleurant la nouvelle de la mort d'Alexandre et prêtèrent serment séance tenante... On a fait également prêter serment aux autres régiments se trouvant à Saint-Pétersbourg et dans les environs...

Le Conseil d'État, réuni dans l'intervalle, a décidé d'ouvrir l'enveloppe contenant la dernière volonté de l'Empereur... On y trouve la renonciation de Constantin et la désignation de Nicolas comme devant le remplacer...

Quelques-uns demandent alors qu'on fasse venir Nicolas, mais le comte Miloradovitch leur annonce que Nicolas a déjà prêté serment à Constantin et qu'en tout cas il ne serait pas convenable de faire mander Nicolas devant le Conseil d'Etat. Le comte ajoute qu'il va le mettre au courant de tout ce qui s'est passé devant le Conseil et obtiéndra que les membres du Conseil d'Etat soient admis en sa présence. Nicolas, prévenu, a répondu qu'il ne peut pas empêcher le Conseil d'aller le voir...

Le Conseil d'Etat arrivé, le grand duc (Nicolas) leur annonce que le contenu de l'acte de renonciation lui est connu depuis longtemps, mais qu'il n'osera jamais prendre la place de son frère aîné, de la volonté duquel dépend désormais son sort, et que, ayant prêté lui-même serment, il espère que le Conseil d'État suivra son exemple...

Le Conseil se rend à la suite de S. A. I. à l'église, où il prête également serment de fidélité. Le Conseil se présentant ensuite à l'Impératrice (mère), elle déclare que, tout en connaissant le contenu de l'acte trouvé dans l'enveloppe d'Alexandre, qui a

été du reste fait conforme à sa volonté, elle prie néanmoins le Conseil de suivre l'exemple donné par Nicolas et de sauvegarder ainsi la tranquillité de l'Empire.

A trois heures de l'après-midi, l'armée et les fonctionnaires confirment par leurs serments l'avènement de Constantin.

Le ministre de la justice annonce de son côté à l'Empereur (Constantin) que le Sénat lui a prêté serment et que les *oukazes* ont été expédiés dans tous les coins de l'Empire...

Tout s'était passé ainsi dans un ordre parfait jusqu'au 2 décembre. On avait mandé de tous côtés que les serments avaient été prêtés à l'Empereur Constantin à Moscou, en Finlande.

. . . .

La Russie avait donc deux empereurs à la fois. D'un côté, le peuple russe et Nicolas lui-même considéraient comme leur souverain le grand duc Constantin résidant à Varsovie ; d'autre part, ce dernier, fidèle à son engagement signé et transmis à l'Empereur défunt, acceptait avec gaieté de cœur sa détronisation et envoyait à Saint-Pétersbourg son frère Michel pour présenter en son nom hommage de fidélité à Nicolas, le nouvel Empereur. Une tempête était imminente : dans cette émulation de générosité fraternelle, a failli sombrer pendant un instant le prestige de la toute puissance par la grâce de Dieu. Car comment va-t-on expliquer au peuple que son serment a été erroné, que le Dieu s'est trompé dans son intervention et qu'il fallait considérer comme nulles et non avenues toutes les solennités qui ont annoncé au peuple l'avènement de Constantin?

IV

Le 3 décembre (vieux style) arrive à Saint-Pétersbourg en toute hâte le grand duc Michel, et il saisit du coup la gravité des maladresses commises. Il en fait des reproches amers à Nicolas. Ce dernier répond qu'en présence des mystères dont l'Empereur défunt a entouré la renonciation de Constantin, il ne pouvait pas agir autrement. « Tout était du reste facile à réparer, si Constantin voulait venir à Saint-Pétersbourg, disait Nicolas. Dans le cas contraire, je ne réponds pas des terribles conséquences... »

Nicolas écrit en même temps une lettre désespérée à Constantin, en le suppliant de venir le rejoindre à Saint-Pétersbourg. Cette lettre finit par cet appel énergique :

« — Arrivez au nom de Dieu! »

L'Impératrice mère y joint un appel non moins éloquent, et un

officier de la garde, Belsausoff, part avec les deux lettres pour Varsovie.

Mais on craint le caractère indécis de Constantin, et on décide dans une réunion de famille d'envoyer également le grand duc Michel auprès de son frère à Varsovie.

Les deux délégués partis, Nicolas reçoit cette lettre, encore inédite, de Constantin, en français :

« Votre aide de camp, cher Nicolas, m'a exactement remis votre lettre à son arrivée ici. Je l'ai lue avec la plus vive peine et douleur. Ma résolution est inébranlable et sanctionnée par feu mon bienfaiteur, Empereur et Maître. Votre invitation d'arriver au plus tôt ne peut pas être acceptée par moi et je vous déclare que je m'éloignerai encore plus si le tout ne s'arrange pas d'après les volontés de feu notre Empereur. Je suis pour la vie Votre fidèle et sincère ami et frère ».

On compte quand même sur l'intervention de Michel et la famille impériale, pleine d'angoisses, attend à Saint-Pétersbourg la prochaine arrivée de Constantin...

V

Mais les événements se précipitent. Le 12 décembre, se présente inopinément chez Nicolas le colonel de la garde d'Ismailovsky, le baron Frederiks. Il lui transmet de la part du général Dibitsch une enveloppe cachetée portant l'adresse : « *Personnelle. A Sa Majesté l'Empereur.* » Le colonel déclare qu'une enveloppe identique a été adressée à Varsovie, le général Dibitsch ignorant où se trouve actuellement l'Empereur.

Interpellé sur le contenu du paquet, le colonel dit l'ignorer, tout en ajoutant qu'il s'agit, d'après ses présomptions, d'un document de première importance...

Nicolas se décide à ouvrir cette mystérieuse missive et à mesure qu'il avance dans sa lecture, son visage prend une expression terrible...

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de reproduire ce long rapport, disons tout simplement que le général Dibitsch y raconte tous les détails d'une organisation secrète ayant pour but d'abolir le pouvoir des Romanoff. Le complot ourdi par les officiers des différents régiments prenait des développements inquiétants et menaçait d'embrasser toute l'armée. Il aurait commencé déjà sous le règne d'Alexandre, et serait devenu très alarmant ces derniers jours.

Un certain Schervoud se déclarant partisan acharné de ce

courant révolutionnaire, réussit à gagner la confiance des chefs du mouvement et venait ainsi d'éventer la mèche de la conspiration. Parmi les compromis, il y avait des gens comme le comte Bobrynsky, qui aurait donné 10.000 roubles pour l'établissement d'une imprimérie secrète, le général Ouschnevsky, le colonel Pestel et plusieurs autres...

Nicolas répond sur le champ au général Dibitsch : « ... Je ne suis pas encore votre Empereur, mais je dois agir comme si je l'étais... Ce n'est pas le moment de vous expliquer le comment et le pourquoi. Tout va, du reste, s'éclaircir sous peu et on verra que je suis avant tout un honnête homme... J'ai ouvert le paquet et j'ai vu d'après votre rapport qu'il se passe des choses horribles. Cette affaire ne m'effraie point, car je suis prêt à tout. Mon devoir est d'agir sans perdre une seule minute... »

Nicolas s'efforce alors de faire arrêter les chefs du complot dispersés dans les différents gouvernements russes.

L'interrègne continuant à exister au point de vue juridique, Nicolas ajoute à sa lettre pour le général Dibitsch, le *post-scriptum* ainsi conçu :

« Le courrier *décisif* vient de retourner. Je serai après-demain matin ou Empereur ou mort. Je fais ce sacrifice pour mon frère ; heureux si j'arrive à remplir sa volonté, en simple sujet. Mais que deviendra la Russie? Que se passera-t-il dans l'armée ?...

« Je vous enverrai après-demain, *si je reste parmi les vivants*, les nouvelles comment tout s'est passé... Je répète, en attendant, tout est chez nous tranquille, *mais le calme précède souvent l'orage* (*en français dans le texte*). Mais assez. *Que la volonté de Dieu se fasse* (*en français dans le texte*)... Votre dévoué à tout jamais. Nicolas. »

Quelques instants après, Nicolas envoie ce petit billet au prince Volkonsky qui prouve que, résolu à tout, l'Empereur craignait le pire : une guerre intérieure et sa mort presque imminente. Voici cette petite lettre dans son laconisme émouvant :

« La volonté de Dieu et l'arrêt de mon frère viennent de s'accomplir. Le 14 (Décembre) je serai ou Empereur ou mort. Il serait difficile de dire ce qui se passe en moi ; vous *me plaindrez* sans doute. Oui, nous sommes tous malheureux, mais il n'y a personne plus malheureux que moi. Que la volonté de Dieu se fasse ». (*Archives d'Etat russes*, section III, n° 34.)

VI

Il ne restait plus à l'Empereur Nicolas qu'à rédiger son

appel au peuple, le manifeste, et à attendre le cours des événements. Il fallait, coûte que coûte, expliquer les choses inexplicables qui venaient de se passer et surtout ce changement de règne dans un délai de quelques jours, avant que les ennemis du trône n'arrivassent à exploiter la renonciation de Constantin au profit du désordre. Le comte Speransky, le célèbre législateur russe, et l'historien Karamzine furent chargés de la rédaction de ce document. Passons sous silence les péripéties de ce travail délicat et pénible, et disons seulement qu'il fut signé le 13 Décembre et que le Conseil d'Etat fut convoqué pour la soirée afin d'entendre les communications de Nicolas et Michel. Minuit sonnait et le grand-duc Michel n'étant pas encore de retour de Varsovie, Nicolas prend le parti d'aller tout seul au Conseil d'Etat. Il y ordonne au Président, prince Lopoukhine, de lire à haute voix la lettre de son frère Constantin, contenant la renonciation formelle au trône. A la suite de cette lecture, tous les membres du Conseil d'Etat prêtent serment de fidélité entre les mains de Nicolas.

Le lendemain, le 18 Décembre, fut réservé pour le serment des fonctionnaires civils et des militaires. Les membres de la société secrète résolurent de profiter de toutes les complications survenues pour provoquer une révolution à Saint-Pétersbourg. Les pourparlers entre Saint-Pétersbourg et Varsovie ayant eu lieu en secret, les mécontents répandaient des bruits alarmants dans le peuple, en prétendant que le « vrai empereur Constantin » n'avait pas l'intention de renoncer au trône, que Nicolas voulait devenir Tzar au détriment des lois divines et de son frère aîné...

Il n'y avait qu'un moyen de sauver la situation et d'éviter les flots de sang qui allaient inonder la capitale russe. C'était le retour de Constantin à Saint-Pétersbourg. Mais le grand duc faisait la sourde oreille à toutes les prières qu'on lui adressait à ce sujet. Il ne cessait de répéter que la fausse situation n'étant pas créée par lui, ce n'était pas à lui d'en subir les conséquences...

La révolte, en attendant, grondait dans tous les quartiers de la ville. Les soldats de la garde impériale, refusant de prêter serment à Nicolas, envahissent en masse la place Petrovsky, et là, devant le palais du Sénat, se proclament défenseurs de Constantin, l'empereur légal.

Les hauts fonctionnaires et l'aristocratie convoquée pour deux heures affluent au Palais d'Hiver. Les trois plus grands seigneurs de l'Empire : le prince Lopoukhine, le comte Araktcheïev et le prince Kourakine, restent immobiles, comme trois statues.

nous dit Karamzine. On sent que le sort de l'Empire se décide. Un bruit de fusillade se fait entendre. Ce bruit sourd devient de plus en plus violent et animé.

Sur la place Petrovsky, la guerre fratricide bat son plein. Le gouverneur général Miloradovitch tombe blessé à mort. Puis vers cinq heures du soir l'artillerie se met en marche sur l'ordre de Nicolas; on entend les cris des morts et des blessés, puis tout se tait.

VII

Dans le journal du sénateur Divov consacré à l'année 1825 et 1826, nous trouvons des détails navrants sur cette révolution ratée. Elle a coûté à la Russie non seulement la vie de Miloradovitch mais aussi celle de deux cents révoltés qui furent tués sur la place Petrovsky et autant de membres de la noblesse transportés en Sibérie. Toutes les familles russes portaient le deuil des malheureux qui s'étaient laissé entraîner dans ce mouvement ayant en vue le triomphe des tendances libérales en Russie. Parmi ceux qui furent accusés d'avoir fomenté le complot, il y avait, outre le prince Obolensky, l'adjoint de Dibitsch, des princes, Troubetzkoï, Rostovsky, un comte, Bobrynsky, des hauts fonctionnaires, comme Krasnokoutsky, le procureur du Sénat. On trouvait dans leurs rangs jusqu'au petit-fils de l'illustre général Souvaroff et des femmes, comme la comtesse Laval. C'est ce que fit dire au vieux comte Rostopochine, qui se mourait alors à Moscou, cette boutade significative :

« Ordinairement ce sont les cordonniers qui font des révolutions pour devenir grands seigneurs ; mais chez nous ce sont les grands seigneurs qui ont voulu devenir cordonniers. »

Avec cette énergie cruelle et décisive qui caractérisera le règne de Nicolas Ier, on procède au jugement et à l'exécution des coupables. Des hommes comme Mouravieff, Bestiouzev-Rioumin, Pestel, Kachovsky, furent pendus ; quantité d'autres, et parmi ces derniers beaucoup de Polonais, comme les généraux Kniasievitz, Chodkiewicz et le colonel Tarnowski, enfermés dans la forteresse de Saint-Pétersbourg. Trente et une personnes condamnées à mort virent quelque temps après commuer leur peine par Nicolas en travaux forcés à perpétuité.

La sévérité montrée à cette occasion sema une panique dans le pays. On regardait avec inquiétude l'avenir; les bruits les plus contradictoires sur les nouveaux complots circulaient dans la capitale et lorsque l'année suivante il fallut procéder au cou-

ronnement, la Russie assista à cette fête de joyeux avènement, sombre et soucieuse, comme s'il ne s'agissait que d'une solennité funèbre.

Comme un cauchemar, le sang versé pesait sur toutes les consciences, et comme nous l'a appris ici même l'impératrice Alexandra Théodorovna (*Revue des Revues*, 15 avril) elle-même ne respira plus librement que lorsque cette cérémonie fut achevée.

Mais revenons à la journée sanglante. Vers sept heures du soir tout était fini, et sur la place Petrovsky gisait, atteinte d'une blessure inguérissable, la fraction libérale russe. Le sang répandu ce jour-là devait lui servir pendant des années d'enseignement douloureux. Le même soir, la capitale regagna sa tranquillité apparente et Nicolas était devenu Empereur de toutes les Russies.

. . . .

Très tard dans la nuit, un courrier partit au galop pour Varsovie, porteur de ce billet inédit, que nous reproduisons ici dans son imposant laconisme :

Cher, cher Constantin! Votre volonté est faite, je suis empereur, mais à quel prix, grand Dieu, au prix du sang de mes sujets!

F.

ODYSSEUS ET TRELAWNY

Deux héros de l'Indépendance hellénique.

Parmi les héros qui ont payé de leur sang la liberté de la Grèce, dans l'effroyable lutte du commencement de ce siècle, il est deux figures particulièrement captivantes et vers lesquelles l'admiration va plus volontiers. Il est besoin de faire un effort et de se ressaisir pour se bien convaincre, en présence de leurs aventures, qu'on a devant soi, non des personnages de roman, mais bien des êtres de réelle existence historique. L'un est le Grec Odysseus, l'autre l'Anglais Edward John Trelawny.

Comme le légendaire époux de Pénélope, dont il portait le nom, Odysseus était né dans cette petite île d'Ithaque, que l'odyssée homérique a faite si grande. Il était fils d'Androutsos et le nom de sa famille était Varouses. Les Varouses habitaient Livanatai, en Locride. On retrouve leurs traces jusqu'en 1750, époque où l'ancêtre, le fermier Athanasios, se désespérait de voir son fils Androutsos dédaigner la terre et ne rêver que combats et brigandages. Dès l'âge de vingt ans, Androutsos commandait déjà à une bande d'une vingtaine d'*armatoloi*, ou gens armés. En 1788, il épousait Akrivos, fille d'un

riche Grec établi en Albanie et nommé Jarlampas. Au cours de l'insurrection de 1786-1790, le jeune couple se réfugie dans l'île d'Ithaque, où Akrivos mit au monde Odysseus, le futur héros de l'Indépendance hellénique. Quant à Androutsos, obligé de fuir au Montenegro, il se réfugia à Castaro, alors au pouvoir des Vénitiens, qui le livrèrent aux Turcs. Emmené à Constantinople, il y fut mis à mort ; sa femme Akrivos se remaria plus tard avec Philippe Kamenos, dont elle eut quatre fils et une fille. C'est cette fille Tarsitsa, sœur utérine d'Odysseus, qui plus tard épousa John Trelawny.



Odysseus.

Androutsos avait, de son vivant, été fort lié avec Ali Pacha, tyran d'Albanie ; quand il fut mort, Ali recueillit le jeune Odysseus et l'éleva dans sa cour de Janina, sans se douter du formidable ennemi qu'il préparait ainsi à son pays. Cependant, Ali l'ayant emmené dans une expédition contre les habitants de Gardoki. Odysseus s'y battit bravement et fut blessé assez sérieusement au pied. C'est à ce moment que commence le rôle historique d'Odysseus, que nous conte F. B. Sanborn dans le *Scribner's Magazine* (Avril).

Au printemps de 1821, Ali Pacha s'était révolté contre le sultan. Odysseus commandait une partie des troupes de son père adoptif. Mais l'armée turque l'obligea à se retirer, d'abord à Prevesa, où habitait encore sa mère Akrivos, puis de là dans les îles Ioniennes, sous la protection de l'Angleterre. Entre temps, Ali lui avait fait épouser Hélène Karéli, fille d'un riche Grec de Kalaretou près de Janina. Aussitôt qu'eut éclaté la révolution grecque, Odysseus laissa sa femme dans l'îlot de Paxe, voisin d'Ithaque, loua un petit navire et fit voile pour Patras. Là, il se fit initier à la société secrète *Hetairia*

et partit pour le golfe de Corinthe, où il appela les habitants à la révolte contre les Turcs. Cette proclamation porte la date du 3 avril 1821. Quand, au mois de mars 1824, Byron arriva à Missolonghi, où il devait trouver la mort, Odysseus commandait à Athènes et occupait parmi les chefs une situation prépondérante, car Marcos Botzaris était tué et Karaiskakis encore inconnu.

Ce fut au mois de juillet 1823 que Trelawny, qui accompagnait Byron, vint à Athènes faire la connaissance d'Odysseus. Le Dr Millingen nous décrit ainsi leur première entrevue : « Si puissante était la force de leur sympathie mutuelle que, au bout de quelques minutes et bien que chacun d'eux ne pût comprendre la langue de l'autre, ils étaient amis intimes. » D'après Trelawny, Odysseus était la personnification de toutes les perfections intellectuelles et physiques. Le gentleman anglais copiait en tout le paysan grec : il allait jusqu'à s'enorgueillir d'être aussi sale que lui. Cette imitation, qui pourrait sembler ridicule, lui fut pourtant fort utile, car elle l'habituait à l'existence de souffrances et de privations qui devait être désormais son partage.



Edward-John Trelawny.

L'admiration de Trelawny pour Odysseus apparait dans une lettre écrite par lui à Mary Shelley, peu de temps après la mort de Byron à Missolonghi :

J'ai eu, dit-il, le mérite de découvrir un noble compagnon, un galant soldat et un homme de l'esprit le plus extraordinaire, avec un peu de bigoterie comme en avait Shelley et presque autant d'imagination. C'est un être glorieux. J'ai vécu avec lui ; il m'appelle son frère et désire me faire entrer dans sa famille. Depuis huit mois, nous sommes inséparables et nous combattons côte à côte... Ma chère Marie, je ne suis plus un homme sans nom ; me voilà devenu un chef grec, disposé à vous protéger et capable de le faire. Je continuerai ainsi, ou j'irai re-

joindre nos amis (Shelley et Byron) pour vagabonder avec eux dans quelque autre planète, car j'ai presque épuisé celle-ci.

Au moment de l'arrivée de Trelawny, les Grecs étaient maîtres de la terre ferme et de la plupart des îles. Odysseus, parvenu au faite de sa renommée, commandait à Athènes. Il avait alors trente-trois ans. George Finlay et le capitaine W. H. Humphreys, qui rejoignirent Trelawny à cette époque, furent également séduits par le courage et la loyauté du chef hellène. Tous trois s'occupèrent activement de ménager une entrevue entre Odysseus et lord Byron. Ce dernier fut, dans ce but, invité à une conférence à Amphisia (appelée alors Salona) ; mais, l'intention de Mavrocordato n'était pas que cette entrevue eût lieu. La jalousie divisait déjà les chefs de la Révolution hellénique; et quand Finlay parvient à rejoindre Byron et Mavrocordato à Missolonghi, c'est pour essuyer un refus, à peine dissimulé sous des prétextes insignifiants. Et pourtant, si Byron s'était rendu à Salona comme il y était convié, il aurait probablement échappé à l'attaque de fièvre qui l'emporta.

Finlay, cependant, continue son ambassade. A Athénes, il reçoit de Trelawny une lettre extrêmement curieuse et encore inédite :

27 Mai 1824.
Caverne d'Odysseus, Mont Parnasse.

Mon cher Finlay,

Je suis arrivé hier avec une suite splendide, 55 chevaux chargés de provisions pour Odysseus, une petite brigade d'artillerie de montagnes et 20 artilleurs choisis accompagnés du capitaine Fenton, qui est un excellent officier d'artillerie... C'est un Ecossais de la bonne espèce, indépendant, disposé à tout faire et ne demandant en paiement que des poux, que nous avons en abondance...

Dites à Odysseus que je vais rapporter des quantités de poudre... N'est-ce pas que c'est un noble compagnon? Un Bolivar? Faisons-en un Washington. Il en a les éléments. J'ai soif d'être avec vous et n'attends que le retour du courrier que je lui ai envoyé il y a dix-huit jours. Je veux achever de rendre notre caverne la plus belle et la plus forte du monde. J'ai avec moi Gilo et tous les outils et tous les instruments nécessaires.

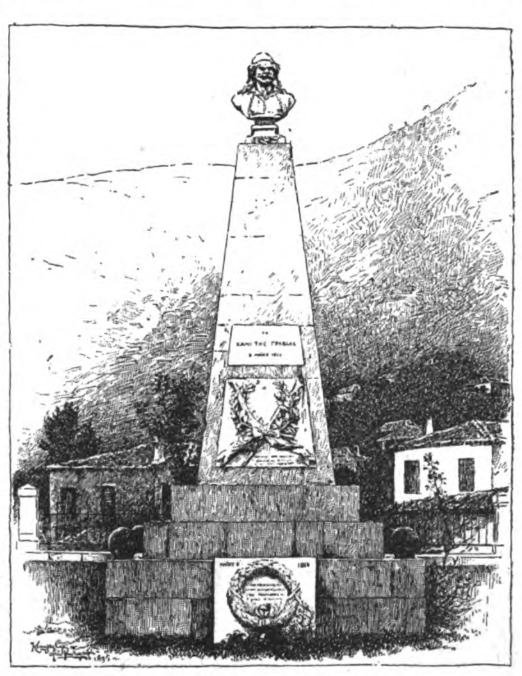
...Mavro mène à Missolonghi la vie d'un chien. Ses soldats m'auraient tous suivi et auraient mis le feu à la ville, si je les avais laissés faire. Il est impuissant. Millingen a été aux portes de la mort, mais la mort n'a pas voulu le laisser entrer. Il est aujourd'hui hors de danger et vous envoie ses amitiés; mais il ne peut pas encore écrire.

Faites l'impossible pour procurer immédiatement des subsides à Odysseus. J'ai besoin de lui pour défendre les Thermopyles, que Gilo, Fenton et moi nous allons fortifier. Qu'il ne prenne pas d'Allemands : ce sont tous des charlatans.

Votre fidèle et sincère ami,
TRELAWNY.

On comprend que la caverne d'Odysseus, le plus ferme boulevard de la liberté hellénique, devint vite célèbre. Trelawny la dépeignait de façon enthousiaste dans une lettre du mois d'août 1824 à Marie Shelley. Mais la veuve du poète ne comprit pas grand'chose à cette description dithyrambique. Elle rendait elle-même compte à Leigh

Hunt de la lettre de Trelawny, et parlait de la caverne comme située en Attique. Cette erreur se propagea, car deux historiens grecs, Spiridion Tricoupis et Stephen Xenos, confondaient la forteresse historique avec une autre caverne appelée Korykiss et placée de l'autre côté du Parnasse, juste au-dessus de Delphes. Seuls, Finlay et Humphreys indiquèrent sa situation exacte; Humphreys en dit : « Une pénible et difficile ascension conduit au pied de la crevasse; une arche immense, s'étendant profondément dans la masse rocheuse à une hauteur de cinquante mètres perpendiculairement au sol, la rend imprenable. Dans l'intérieur sont des habitations, de nombreux magasins, complètement ouverts au soleil et à la lumière, mais suffisamment abrités par l'arche pour être inaccessibles. D'innombrables aigles, autrefois possesseurs incontestés de la caverne, voltigent continuellement au-dessus. La vue en est splendide et s'étend au-dessus des riches plaines de la Lévadie (la Béotie et une partie de la Phocide) que surmontent les montagnes élevées de l'Eubée, et sur la mer environnante. » Cela démontre que la caverne regardait ce qu'on appelait alors Nègrepont et le canal de Talanta, où se trouve Livamatai, le berceau de la famille Androutsos. Du reste, s'il pouvait demeurer un doute, il serait immédiatement dissipé à la lecture de la description suivante faite par Trelawny lui-même :

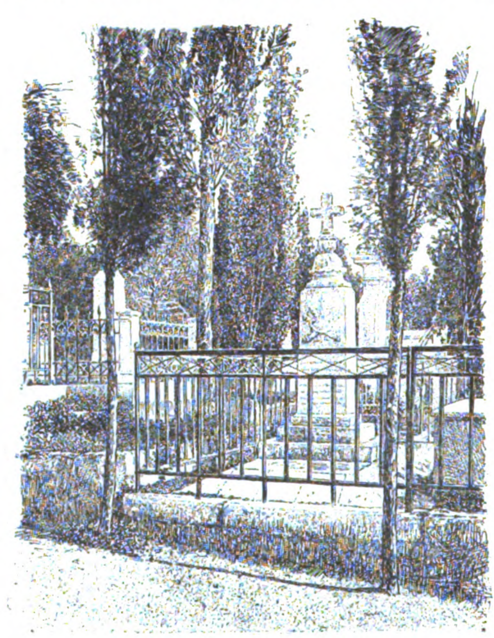


Le monument d'Odysseus au khan de Gravia.

Dans un des précipices du Parnasse se trouve une caverne, élevée de mille pieds au-dessus de la plaine. Avec infiniment d'habileté, Odysseus en avait réussi l'ascension et y avait installé une forteresse pour mettre sa famille et ses biens à l'abri pendant la guerre. On n'y pouvait accéder que par des échelles dressées contre le rocher. La première échelle, longue de 40 à 50 pieds, était placée contre la face du rocher et fixée avec des crampons... Une troisième échelle conduisait à une trappe qui donnait accès dans une salle de gardes voutée, percée de meurtrières pour la mousqueterie, et ouvrant sur une large terrasse de quatre-vingt pieds de long, abritée par un parapet à hauteur d'hommes, avec des embrasures garnies de canons. La hauteur de l'arche naturelle était de trente pieds au-dessus

de la terrasse inférieure, qui était ainsi aérée, lumineuse et gaie... Pour la rendre plus parfaite encore, des sources de l'eau la plus pure, filtrant à travers les anfractuosités du rocher, étaient recueillies dans une vaste citerne bâtie sur la terrasse supérieure. Telle était notre citadelle et, en retirant la dernière échelle, on la rendait imprenable, même sans l'aide d'une garnison.

C'est dans cette forteresse, fortement approvisionnée d'armes et de munitions, que naquit Léonidas, le fils d'Odysseus. Sa mère, Hélène Kareli, sa grand'mère, Akrivos, et sa tante Tarsitsa, qui devait plus tard épouser Trelawny, y restèrent jusqu'à ce qu'on la rendît au gouvernement grec en 1826. C'est là que Trelawny fut victime d'une odieuse tentative d'assassinat de la part de ce Fenton, qu'il louait si hautement dans sa lettre du 27 mai à Finlay, et d'un jeune Anglais nommé W.-G. Whitcombe. M. Philip Green, vice-consul d'Angleterre à Patras, raconte ainsi cet événement dans un rapport daté du 13 juillet 1825 :


Le tombeau d'Odysseus à Athènes.

M. Trelawny a bien failli être assassiné par deux Anglais, Fenton et Whitcombe. Sans aucun doute, cet acte était prémédité et l'espoir de se rendre maître des richesses d'Odysseus en fut le principal mobile, au moins pour Fenton. Mais on reconnaîtra difficilement la vérité, parce que les amis de Trelawny, en entendant les détonations, se ruèrent sur Fenton et l'abattirent sur la place. Ils auraient infligé à son complice le même châtiment, mais Trelawny intervint et, par son ordre, il fut incarcéré. Le pistolet de Fenton avait fait long feu, mais celui de Whitcombe, chargé de deux balles, fut plus heureux. L'une des balles entra par le dos et vint s'arrêter dans la poitrine pendant que la seconde frappait le cou et causait une grave blessure à la mâchoire. Cela se passait dans la caverne du Parnasse. M. Humphreys se rendit à Naples pour y chercher un médecin et persuada à un docteur anglais, M. Tindal, de venir donner ses soins au blessé. Mais celui-ci, on ne sait pourquoi, perdit courage à moitié route et rebroussa chemin... Trelawny et les autres partisans d'Odysseus sont étroitement bloqués dans le couvent du mont Parnasse.

A en croire M. Humphreys, cet assassinat aurait été décidé depuis plusieurs mois par Mavrocordato, qui voulait se défaire à la fois de

Trelawny et d'Odysseus. Un certain Américain, nommé Jarris, avait été, dans toute cette affaire, l'instrument de Mavrocordato.

Ce qui est certain, c'est que les chefs de l'armée grecque se haïssaient entre eux. Au mois de septembre 1824, Odysseus fut relevé de son commandement d'Athènes, lequel fut donné à son lieutenant Goura. Il rentra, au mois de février, dans sa forteresse et conclut une trêve avec les Turcs, pour empêcher le massacre des populations de la Grèce orientale. Trelawny s'était vainement efforcé de l'en dissuader. Mais Odysseus était las des défiances qui l'entouraient. D'autre part, les représailles des Turcs l'effrayaient. Il persista dans son dessein.

Le 19 avril, Odysseus était pris par Goura, non loin de l'Acropole d'Athènes.

On l'emprisonna dans une tour et on le tortura de la plus abominable façon pour obtenir de lui qu'il révélât l'endroit où il avait caché ses trésors. Enfin, il fut étranglé et précipité du haut de la tour dans laquelle il était emprisonné.

Cependant, Trelawny se rétablissait lentement de ses blessures. Mais la caverne, pour imprenable qu'elle était, demeurait bloquée par les troupes de Goura, et il était difficile de venir à son secours. Un Anglais, le capitaine Stuart, entreprit cette rude besogne et finit par la mener à bonne fin. Le samedi 13 août 1825, il arrivait à Smyrne avec son navire, le *Sparrowhawk*, ayant à bord Trelawny et sa femme. Trelawny, avant de partir, avait généreusement pardonné à son assassin Whitcombe et l'avait fait remettre en liberté.

A partir de ce moment, Trelawny reprit son existence aventureuse. Il passa aux Etats-Unis, dans une situation assez précaire. Sa femme étant morte, il revint en Angleterre vivre avec sa mère et sa sœur. Il se remaria en 1840. Il avait demandé la main de Marie Shelley, la veuve de son ami ; mais celle-ci avait refusé.

Il installa alors une ferme et en tira de bons revenus. Enfin, il acheta près de Worthing, à une cinquantaine de milles de Londres, une petite terre dans laquelle il mourut, le 13 août 1881, à l'âge de soixante dix-huit ans. Son corps fut incinéré en Allemagne et ses cendres furent déposées près de celles de Shelley, dans le cimetière catholique.

Quant au malheureux Odysseus, assassiné à trente-cinq ans, son corps resta enterré au pied du mur de l'Acropole, au lieu même de son supplice. Mais en 1865, après l'avènement du roi Georges, sa veuve, Hélène Karéli, fit porter sa dépouille mortelle dans le principal cimetière d'Athènes. Le monument qui lui fut élevé est des plus simples. Le bord de la pierre tombale est surmonté d'une croix et orné d'emblèmes chrétiens et militaires, des mousquets, un drapeau, des baïonnettes, un sabre, un yatagan, une trompette, etc. L'ensemble n'a pas huit pieds de haut.

Aujourd'hui, les noms ces deux amis, l'Anglais Trelawny et le Grec Odysseus, sont confondus dans le même sentiment d'admiration et de

reconnaissance, de la part du peuple à l'affranchissement duquel tous deux avaient consacré leur vie.

LES ÉTUDIANTS VAGABONDS AU XVI[e] SIÈCLE (1)

Avant le XIV[e] siècle, l'Allemagne n'eut pas d'universités. Ce n'est qu'en 1365 et en 1386 que furent fondées celles de Vienne et d'Heidelberg, à l'instar des célèbres facultés de Bologne et de Paris.

Au XII[e] siècle, on crée en Allemagne neuf écoles supérieures ayant un caractère purement ecclésiastique, et dont six existent encore aujourd'hui. Ces universités offraient deux catégories d'étudiants. Il y avait d'abord ceux qui, immatriculés dans une université, y faisaient leurs études et y prenaient leurs grades, et ceux qui, sans feu ni lieu, roulaient d'une école à l'autre, vivant de la charité, de la supercherie et de la crédulité publique.

Les *écoliers errants* sont la propriété exclusive du peuple allemand qui de tout temps a eu un goût prononcé pour la vie nomade. Les écoliers errants obéissaient, en outre, à cet instinct de dédain et d'aversion de la vie réelle et au goût de l'imprévu qui tentent ordinairement l'esprit de la jeunesse. A force de flotter au-dessus et en dehors de tous les corps organisés, ces écoliers errants ont fini par être considérés comme un peuple à part, n'ayant rien de commun avec son entourage.

Le savant Conrad Gessner prétendit même qu'ils descendaient des anciens druides chassés de la Gaule par Tibère et Claude! Quoi qu'il en soit, ce furent de vrais chevaliers vagabonds du moyen âge, allant de foire en foire, exerçant à tour de rôle des métiers de chanteurs, marchands d'orviétan, franciscains mendiants, nécromanciens, magiciens, chercheurs de trésors, vendeurs de talismans, mercenaires, et surtout celui de gens gais, qui ne se soucient de rien, pas même de leur gîte.

(1) Les mœurs si curieuses que nous avons racontées et illustrées ici même, des étudiants allemands d'aujourd'hui, ont forcément leur complément nécessaire dans le passé. C'est dans les antécédents des universités du moyen âge qu'il faut chercher l'explication de la plupart des bizarreries qui caractérisent la vie actuelle des étudiants. Les têtes écervelées de nos jours sont des héritiers directs des étudiants du beau temps qui avaient pour mission de cultiver tout sauf les études. Cette vie pittoresque et débordant par ses excès a eu des milliers de chroniqueurs et d'historiens, comme H. Meyer, A. Peruwerth von Barnstein, Félix Kuhn, etc. Tout récemment, elle fut l'objet d'une attrayante conférence faite par M. Bernard Bouvier, professeur à l'Université de Genève, devant la Société des amis de l'Université de Lyon, et publiée dans le bulletin de cette Université. A l'aide de cette étude, nous tâcherons de reconstituer plusieurs côtés de la vie intime des étudiants allemands au XVI[e] siècle. (*Note de la Rédaction.*)

Regardons de plus près une troupe d'écoliers parcourant les grands chemins. On les reconnait à leur toque bariolée de jaune, nous dit M. Bouvier, à leur costume fait de pièces et de morceaux, à leur bissac qui contient quelque manuscrit déchiré, des paperasses jaunies, une plume, des dés à jouer et une croûte de pain. Les petits vont devant ; ce sont les *béjaunes* (*Schützen*), serviteurs et souffre-douleurs des aînés, les *bacchants*. *Bacchant* signifie proprement vagabond. Chaque bacchant a son béjaune, qui doit chanter, mendier ou voler pour le nourrir. C'est au béjaune encore de déterrer dans les champs des oignons et des raves qu'on fera cuire le soir dans la forêt, ou d'abattre d'une pierre la dernière oie du troupeau qui passe, de lui tordre le cou et la cacher sous son habit jusqu'à ce qu'on soit en sécurité. Si la troupe fait quelque rencontre fâcheuse, c'est le pauvre béjaune qui doit supporter le premier choc...

Tandis que cette existence rend les malheureux béjaunes sournois et rusés, les bacchants sont toujours joyeux, débraillés et arrogants. Ils chantent à gorge déployée un *lied* en l'honneur de la confrérie :

Les scribes et les écoliers
— C'est un proverbe connu —
Deviennent les maîtres du monde.
Comme chacun bien le sait,
Ils atteignent aux plus hauts honneurs,
Grâce à leurs arts libéraux.
On les aime, on les admire,
A eux va la faveur de tous !

Et cela finit par cette strophe où résonne l'espérance des futures gloires de la science allemande :

La plume peut atteindre
Le vol élevé de l'aigle.
Elle conduit à la gloire,
A l'honneur, à la louange,
A une fortune, à une douce vie ;
Elle plane sur le monde entier !

Leur existence n'est pas de roses, car très souvent, au lieu de nourriture, ils ne recueillaient que des coups de glaives de la part des brigands armés ou des coups de fouet de la part des paysans.

« Mes plus proches parents, chante un étudiant dans le poème latin du clerc Nicolas, sont la faim et la soif ; je n'ai viande de porc, ni saucisse... Un banc de pierre fait ma couche tendre... Prête-moi, seigneur hôtelier, une botte de paille, pour que je ne sente pas le souffle de l'hiver. » Et plus loin :

« L'un me donne des habits ; l'autre des victuailles ; le troisième, un coup de poing ; le quatrième, un abri ; la cinquième, une nuit d'amour ; le sixième, une étrillée... »

Arrivé au village, il chante une antienne au curé qui s'attendrit et offre un gîte ou le flanque sans façon à la porte. C'est le tour alors de l'aubergiste et surtout celui de sa fille à laquelle l'écolier fait la cour

pour le motif qui n'est pas précisément le bon. Mais qu'importe, puisque le printemps suit l'hiver, et alors « sa maison, nous dit-il, c'est le vaste monde où il pérore dans le ciel et parle avec les roses ».

Et en attendant les délices de la nuit à la belle étoile, on trompe les paysans en exploitant leurs superstitions. Ils vont jusqu'à se donner pour les élèves de Salamanque, où Satan enseignait en personne! Chose d'autant plus terrifiante, que tout le monde croyait alors à ses apparitions, y compris Luther lui-même.

L'éducation « du grand chemin » avait cependant du bon, en rendant le corps de ses adeptes plus vigoureux et quelquefois même leurs cerveaux plus solides et plus nourris de faits et d'observations.

Dans les mémoires de Thomas Platter, nous voyons comment cet étudiant vagabond de simple pâtre de chèvres devenu *béjaune*, roué de coups, traîné par son *bacchant*, se fraie le chemin à travers ses vagabondages en Bavière, en Silésie, et devient une des gloires de la Réforme en Suisse et directeur de l'Ecole du Château à Bâle, qui existe encore aujourd'hui.

II

Empruntons du reste au même Thomas Platter plusieurs de ses souvenirs de jeunesse, quand, flanqué de son *bacchant*, il traverse les pays allemands :

Nous séjournâmes quelques semaines à Naumbourg. Ceus d'entre nous béjaunes qui savaient chanter parcouraient la ville ; pour ma part, je mendiais et ne mettais jamais le pied à l'école. On voulut nous contraindre à y aller. Le magister intima l'ordre à nos bacchants de se rendre en classe, sinon qu'il se saisirait d'eux et les y conduirait de force. Pour toute réponse, Anthonius lui dit qu'il n'avait qu'à venir. Dans le nombre des écoliers se trouvaient quelques Suisses qui, pour nous empêcher d'être surpris à l'improviste, nous informèrent du jour que l'on devait s'emparer de nous.

Nous béjaunes, nous portons des pierres sur le toit ; Anthonius et les autres gardent la porte, et quand le magister arrive avec toute sa séquelle de béjaunes et de bacchants, nous les recevons à coups de pierres et les faisons battre en retraite. Avertis que plainte est portée à l'autorité, nous profitons de ce qu'un voisin allait célébrer les noces de sa fille et avait à cette occasion engraissé des oies dans son écurie, pour lui en voler trois pendant la nuit ; nous nous rendons dans un faubourg situé à l'autre extrémité de la ville, où les Suisses viennent banqueter avec nous, puis nous partons pour Halle en Saxe.

Là nous fréquentâmes l'école de Saint-Ulrich. Mais nos bacchants nous traitaient si durement, que nous nous concertâmes quelques-uns avec mon cousin Paulus pour prendre la fuite et nous nous rendîmes à Dresde. Cette ville ne possédait point de bons maîtres, et le bâtiment de l'école était plein de vermine que nous entendions grouiller dans la paille qui formait notre couche. Nous quittâmes ce lieu pour aller à Breslau. Dans ce voyage nous

endurâmes la faim, notre ordinaire se composait d'oignons crus avec du sel, de glands rôtis, de pommes et de poires sauvages. Nous dormions à la belle étoile : malgré notre gentillesse à demander l'hospitalité, on ne voulait nous recevoir dans aucune maison ; parfois même on lançait les chiens à nos trousses. En revanche, dès que nous approchâmes de Breslau, en Silésie, il y eut une telle abondance de toutes choses et à si bon marché, que les pauvres écoliers se rendaient gravement malades à force de manger.

. . . .

Je fis un assez long séjour à Breslau. J'y fus malade trois fois dans le courant d'un hiver, il fallut me porter à l'hôpital. Les écoliers ont leur hôpital et leur docteur ; moyennant seize *hellers* qu'on paie à l'hôtel de ville, par semaine et par malade, ils sont bien traités et bien soignés ; ils ont un bon lit, mais garni de vermine...

. . . .

L'hiver, les béjaunes couchaient sur le plancher de la salle d'école et les bacchants dans des cellules, desquelles il y avait quelques centaines à Sainte-Elisabeth ; mais lorsque venaient les chaleurs de l'été, nous nous tenions dans le cimetière. Ramassant devant les maisons l'herbe dont, le samedi, on jonche la rue des Seigneurs, nous la portions dans un coin du cimetière et nous dormions dessus comme des pourceaux sur le fumier. En temps de pluie l'école nous servait de refuge ; lorsqu'il faisait de l'orage, nous passions la nuit à psalmodier le *subcantor des responsoria* et autres chants.

Parfois, dans la belle saison, nous allions après souper mendier de la bière dans les brasseries... En somme les vivres ne manquaient point, mais on étudiait fort peu. A l'école de Sainte-Elisabeth, neuf *baccalaurei* donnaient à la même heure leur leçon dans la même chambre ; mais la *græca lingua* n'était pas connue dans le pays ; personne n'avait encore de livres imprimés, seul le *praeceptor* possédait un *Terentius* imprimé.

III

Pour comprendre certaines mœurs de nos jours et la situation d'infériorité manifeste que gardent les jeunes étudiants allemands d'aujourd'hui (les *Fuechse*, comme on les appelle couramment) à l'égard de leurs camarades ayant déjà plusieurs années d'école, il faut se rappeler la situation qui fut faite jadis aux *beanus*. Ces jeunes écoliers de 14 à 15 ans arrivaient à l'université après avoir passé par des *écoles latines*, où ils n'apprenaient ordinairement que très peu de choses. Peu dégourdi, avec un cerveau mal meublé, le béjaune faisait une figure pitoyable à côté de ses collègues plus rusés et surtout plus âgés. Avant de le laisser franchir le seuil de l'université, il fallait au moins le faire passer par une cérémonie spéciale, la *déposition* devant lui donner une consécration formelle de son entourage.

L'acte de *depositio* était destiné à opérer cet état de grâce. Un vieil étudiant portant le titre de *depositor*, présidait à cette cérémonie et recevait du *beanus* une pièce d'argent.

« Quand plusieurs béjaunes s'étaient annoncés, nous apprend M. Bouvier, le dépositaire organisait la cérémonie. Revêtu d'un costume spécial, il s'entourait des instruments opératoires : une hache, un rabot, un rasoir, une scie et un foret, tous de dimensions formidables, mais en bois. Le béjaune était affublé d'un déguisement ridicule, pour faire voir qu'il n'était pas « un homme, mais une bête à cornes, dénuée de raison ». On lui barbouille les joues et le menton de poix de cordonnier. Après un discours du dépositeur, les béjaunes sont harcelés de questions saugrenues, contraints de résoudre les problèmes les plus baroques. S'ils répondent mal, on les frappe au moyen de saucisses remplies de sable ou de son. Puis ils se couchent sur le sol, les têtes en cercle, « afin qu'ils témoignent de leur humilité et incapacité ». On les travaille alors de la hache, du rabot et de la scie, « afin d'enlever et détruire toute la crasse et les défauts de leur âme et leur corps ». Les grandes cornes dont on les a coiffés sont brutalement abattues « afin de mettre à néant l'arrogance du béjaune et sa grossièreté ». On leur nettoie les oreilles avec une grande cuiller de bois, « afin que leur ouïe soit attentive aux leçons de la vertu et de la sagesse et se ferme aux conseils mauvais des fous et aux discours pernicieus ». Le malheureus *beanus* doit encore se tenir en équilibre sur un siège à un pied, pendant qu'on lui arrache avec des tenailles une dent de sanglier, « afin qu'il ne soit pas mordant et qu'il ne ronge pas de sa dent noire le bon renom des gens ». Ses mains et ses ongles passaient ensuite par un bon nettoyage à la lime, « afin que sa main n'use pas d'armes déloyales pour battre et rosser, qu'elle ne commette plus de rapt ni de vol, mais qu'elle manie des livres, écrive docilement et s'emploie aus travaus qui conviennent à l'étudiant ». Ce n'est pas tout. Les traités du temps qui décrivent le cérémonial de la déposition rapportent encore que le rasoir de bois devait faire disparaître la barbe peinte, « afin que le béjaune ne s'amuse plus aus sottises de la jeunesse, qu'il sache se conduire lui-même, ou se laisse conduire par les respectables barbus ses supérieurs ». Peut-être ces tourments symboliques n'étaient-ils pas tous infligés à chaque candidat. Il y avait de quoi lasser l'humeur d'un tortionnaire, et l'on peut supposer que les initiateurs les plus impitoyables se contentaient d'en choisir quelques-uns.

« Quoi qu'il en soit, la dernière figure de la « déposition » est bienveillante et d'un sens délicat qui nous réconcilie avec les autres : on présente au béjaune un livre de musique, « afin qu'il sache, lorsqu'il serait fatigué d'apprendre, trouver dans la musique un repos et un soulagement pour son esprit ». Un nouveau discours du « dépositeur » déclarait alors la cérémonie accomplie, tous les assistants entonnaient un chœur, et les étudiants qui avaient opéré cette pénible initiation acceptaient de leurs victimes une collation. »

IV

Le *beanus* devenait ainsi étudiant, ce qui voulait dire un « citoyen

académique », relevant d'une juridiction spéciale. Il bénéficie de certains privilèges très appréciés à l'époque, entre autres : de ne payer ni douane, ni octroi, ni impôt et de pouvoir chasser et pêcher librement, de porter les armes, de voyager avec l'arquebuse et le poignard et de porter partout l'épée, comme signe de son indépendance.

Ils s'arrogeaient en outre un droit toujours contestable et contesté, celui de ne pas payer leurs dettes. Malgré tous leurs défauts, ce moyen âge se montre tendre pour ces chevaliers de la science errants, car, comme nous lisons dans un traité paru en 1625 : on doit beaucoup à ceux qui, pour se vouer à la science, abandonnent patrie, famille et les douces habitudes du foyer... et subissent les mauvais traitements, humiliations et coups de la part de leurs maîtres.

Ajoutons que les beanus et les pauvres étudiants devaient même quelquefois déposer sur l'autel de la science leur indépendance et devenir de simples domestiques de leur riches camarades. Voici comment Bartholomeus Sastrow, devenu plus tard l'illustre bourgmestre de Stralsund, raconte son martyre : Sans un sou vaillant dans sa poche, il va conter ses malheurs à ses maîtres qui

me tinrent quitte de ce que je devais pour les leçons et négocièrent avec l'hôtelier de ne lui donner plus que huit florins par an pour ma nourriture. Mais je devais mettre la table, apporter et emporter les cruches, les plats, servir aux repas, surveiller son fils Bastel (qui était plus âgé que moi et s'encanailla de telle sorte qu'il finit sa vie en prison), mettre ses livres en ordre, cirer ses souliers, l'habiller, le déshabiller. Je devais même cirer les souliers de son précepteur, lui faire son lit, chauffer son poêle, l'accompagner à l'église et porter sa lanterne en hiver... Tout cela me pesa fort sur le cœur.

Platter, cité plus haut, nous raconte à son tour plusieurs épisodes des plus burlesques empruntés à sa vie de misère :

Mon logement me coûtait un schilling zuricois par semaine. Je faisais des commissions hors de ville : la rétribution était d'un batz par mille, avec quoi je payais mon loyer ; ou bien je portais du bois ou m'employais à quelque autre ouvrage ; en retour on me donnait à manger, ce qui me rendait tout heureux. J'étais toujours custos, et aux Quatre-Temps je recevais de chaque écolier un angster de Zurich ; il y avait environ soixante écoliers, tantôt plus, tantôt moins. Zwingli, Myconius et d'autres m'ont souvent envoyé porter dans les cinq cantons les lettres qu'ils écrivaient aux amis de la vérité. J'éprouvais une véritable joie à risquer ma vie dans ces messages afin que la pure doctrine se répandît toujours plus.

Maintes fois ce fut à grand'peine que je revins sain et sauf de ces expéditions...

Pendant que j'étais custos, il m'arriva souvent de manquer de bois pour chauffer l'école. Je remarquais les bourgeois qui assistaient aux leçons et comme leur provision de bûches était entassée devant leurs maisons, au

milieu de la nuit j'allais en dérober quelques-unes. Un matin que Zwingli devait prêcher avant l'aube dans l'église du Frauenmünster, je me trouvais sans bois; les cloches commencèrent à sonner. « Tu n'as point de bois, pensai-je, mais il y a tant d'idoles dans l'église! » Celle-ci était encore déserte; je courus à l'autel le plus proche, empoignai un saint Jean et le fourrai dans le poêle : « Allons, dis-je, tout saint Jean que tu es, il te faut entrer là-dedans! » La statue commença à brûler avec de grands pétillements, à cause des couleurs à l'huile dont elle était enduite. « Doucement, doucement, murmurais-je, si tu bouges (ce dont tu te garderas bien), je fermerai le poêle et tu n'en sortiras pas, à moins que le diable ne t'emporte. » A ce moment, la femme de Myconius passa devant la salle se rendant à l'église, et me dit : « Dieu te donne une bonne journée, mon enfant! As-tu chauffé? » Je fermai la porte du poêle et répondis : « Oui, mère, tout est en ordre. » Je me serais bien gardé de lui faire la moindre confidence, car elle aurait peut-être jasé et l'aventure une fois connue pouvait me coûter la vie. Au milieu de la leçon le professeur me dit : « Custos, il paraît que le bois ne te manquait pas aujourd'hui? » Et je me dis : « Saint Jean a fait de son mieux. »

Comme nous allions chanter la messe, deux prêtres se prirent de querelle; celui qui avait trouvé son autel dépouillé de la statue criait à son collègue : « Chien de luthérien, tu m'as volé mon saint Jean! » La dispute dura un bon moment, Myconius n'y comprit rien et le saint Jean ne fut pas retrouvé. Je n'ai soufflé mot de cette aventure à âme qui vive, si ce n'est quelques années après que Myconius se fut établi à Bâle en qualité de prédicant. Il fut très étonné de mon récit, car il n'avait pas oublié de quelle belle façon les deux prêtres s'étaient gourmés.

Les étudiants donnaient du reste du fil à retordre aux législateurs de l'époque. Ne s'amusaient-ils pas de porter des pantalons rouges, du velours et de la soie? On s'avisa d'y remédier, mais avec un succès douteux. Plus encore que le luxe des vêtements, les excès de boissons étaient interdits par les ordonnances universitaires. Tâche des plus ingrates, car le mal était ancien et les étudiants ne faisaient que suivre l'exemple donné d'en haut. Les professeurs eux-mêmes buvaient ferme, et l'un d'eux, très connu à l'époque, enseignait avec une cruche pleine posée sur sa chaise. Et le professeur Bouvier de nous peindre ainsi la vie des cabarets :

« Les étudiants formaient des « ordres de buveurs » et édictaient le « code de la cruche ou de bouteille », origine de ce règlement compliqué que leurs descendants d'aujourd'hui appellent avec respect le *Komment* et dont les principaux chapitres règlent la façon de boire, notant les moindres circonstances, tantôt une demi-cruche, tantôt une cruche pleine. Avec de l'assiduité et de la capacité, on y gagnait des grades : le meilleur buveur était déclaré magister ou docteur de la bouteille! Il pouvait d'ailleurs y mettre le temps, en prolongeant tant qu'il le voulait son séjour à l'Université. Dans les cabarets et dans les bagarres on rencontrait des étudiants de tous les âges. Wittemberg en avait qui étaient mariés, puisqu'on dut une fois

en relâcher un, après qu'il eut été arrêté pour tapage et ivresse, « à cause de sa bonne femme et de ses nombreux enfants! »

« Mélanchthon n'exagérait donc pas quand il appelait les étudiants, dans le style du temps, « centaures en orgie, » ou, dans celui d'aujourd'hui, « tas d'ivrognes ». On leur interdit de rester dans les cabarets au delà de neuf heures en hiver, de dix en été. C'était déjà fort avant dans la veillée pour une époque où la nuit et la journée des honnêtes gens commençaient bien plus tôt qu'aujourd'hui. Une fois les auberges fermées, ils se répandaient dans la ville, la faisant retentir de cris, de querelles et même de véritables batailles. Quand le pauvre duc Christophe voulut passer une nuit dans sa bonne ville de Gœttingue — c'était en 1561 — les étudiants ne respectèrent pas son repos, il ne put fermer l'œil, et le lendemain il adresse au sénat universitaire une plainte sur « les cris furieux qui remplissent toutes les rues la nuit ». A Wittemberg, le scandale n'était pas moindre. « Ce ne sont pas des mœurs d'hommes, écrit Mélanchthon, mais de cyclopes, que d'errer toute une nuit dans les rues, de remplir la ville de cris sauvages, d'attaquer traitreusement les paisibles habitants sans armes, les accabler d'injures, leur jeter des pierres, tirer contre eux l'épée, les pousser dans le ruisseau ; d'assiéger dans les maisons d'honnêtes citoyens, et briser leurs vitres. Ils allaient même, au sortir de leurs trop copieuses libations, forcer la porte de la prison et profaner les cimetières. »

Il y avait cependant de bons côtés dans cette vie agitée des étudiants. Sous des dehors grossiers, elle est pleine d'ardeur et d'enthousiasme pour les hautes idées de réforme qui la passionnent. Au nombre de quelques centaines, ils entourent, bien armés, la voiture de leur maître Luther, quand il va disputer à Leipzig. A Erfurt, les étudiants l'acclament tumultueusement en présence de l'empereur et des dignitaires de l'Eglise. Ils admirent les anciens et préparent le chemin aux futures gloires intellectuelles de l'Allemagne moderne.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

LA FÊLURE

NOUVELLE

I

BIEN qu'il fût veuf, et qu'il atteignît la trentaine, George Vasselet n'avait jamais connu l'amour. Marié à vingt-six ans, il avait eu pour sa femme une affection sérieuse mais sans éclat, il avait beaucoup souffert quand elle était morte, et il ne

s'imaginait pas qu'il pût aimer autrement ou mieux. Il ressemblait en cela à beaucoup de gens, qui croient avoir aimé, et qui descendront sous terre sans même avoir pressenti les délices ni les tortures du véritable amour.

Il porta sincèrement le deuil de sa femme pendant trois années, et il croyait sa vie sentimentale éteinte, lorsqu'une passion s'y alluma et la ravagea.

George Vasselet, qui était ingénieur des chemins de fer, faisait partie de la Société des anciens élèves de l'Ecole centrale. Pour se distraire de sa solitude (sa femme ne lui avait pas laissé d'enfant), il s'était intéressé à cette Société, il en organisait avec quelques camarades les réunions amicales et les fêtes. Il y réussissait fort bien, car il était aimable, adroit avec les comédiens, et discret avec les actrices. On ne le voyait pas renifler autour des jupes de théâtre, comme presque tous les metteurs en scène de pareilles soirées. Il s'amusait seulement aux vanités de femme, aux potins de coulisse, à toutes ces frivolités qui mettaient dans sa vie de veuf et de savant un divertissement qu'il estimait sans danger.

Un soir, Maurice Jourdan, son camarade de lycée et d'école, son collègue aux chemins de fer du Nord, son ami de dix ans, et qui s'occupait souvent avec lui d'organiser les « amicales » de la Société, lui dit : « Je crois bien avoir rencontré hier chez Morlière une petite femme qui serait des plus intéressantes pour notre prochaine fête... Elle récite bien les vers, elle dit à ravir la comédie, et elle est jolie, jolie, avec des yeux, des cheveux, et une taille... »

— Holà, pas d'emballement! interrompit en riant Vasselet. Comment la nommes-tu, et que diable faisait-elle chez ton ami Morlière ? Je le croyais professeur à Stanislas, moraliste et néo-chrétien...

— Ah! cela, c'est une rencontre comme la vie en a toujours en réserve pour déconcerter les esprits simplistes. Si tu avais accepté de venir prendre le thé un jeudi soir chez Morlière, ainsi que je t'en ai prié plusieurs fois, tu serais aujourd'hui moins étonné. Morlière, en dehors de son métier de professeur, est poète à ses heures, comme tu sais. Tu n'as pas lu *la Vie tendre*? Il faut lire cela, mon cher, c'est un peu mou comme forme, mais exquis de sensibilité. Donc, Morlière, qui est poète, adore les beaux vers, et celles qui les disent bien lui sont chères. Il a entendu l'an dernier, dans une soirée chez des banquiers juifs, Mlle Jeanne Revelle. Elle a récité *le Voyage* de Baudelaire, puis *l'Avril* de Remi Belleau et un délicieux fragment de *Daphnis et Chloé*. Il a eu tant de plaisir qu'il s'est fait présenter à elle. La jeune femme, qui est très sensible à l'admiration, et qui ne peut dire un mot ni faire un geste sans séduire, a tenu Morlière sous le charme. Il a, d'ailleurs, comme tu sais, une de ces têtes de Christ souffrant qui intéressent les femmes, et sa causerie est tout à fait distinguée. Bref, il lui a envoyé son volume de vers, ils se sont fait visite, et comme elle désire se pousser dans le monde des lettres et du théâtre, il lui a offert de venir à ses jeudis, où elle rencontre les

camarades de Morlière, des professeurs, des poètes, des chroniqueurs... Mais oui, je te l'ai toujours dit, quoique moraliste et chrétien, Morlière est un esprit très électique, qui reçoit beaucoup de monde... Et dans ce milieu, Jeanne Revelle a eu beaucoup de succès.

— Mais enfin, dit Vasselet, m'apprendras tu d'où elle sort? Son nom ne m'est pas tout à fait inconnu. Et pourtant je ne me souviens pas qu'elle joue sur un scène quelconque...

— C'est une histoire que je connais mal. Il paraît que « Mademoiselle » Jeanne Revelle n'est pas « Mademoiselle ». C'est dit-on, la fille de tout petits bourgeois de province. Elle aurait été mariée très jeune à un écervelé de professeur qui l'aurait quittée après un an de mariage. Elle aurait obtenu le divorce, et, pour vivre, étant très jolie et assez bonne diseuse, se serait engagée dans un théâtre de province, à Nantes. Elle y a joué de tout, drame, comédie, vaudeville, Molière, Labiche, Dumas fils et même moins... De Nantes, elle est allée à Lyon, puis à Rouen. Enfin, il y a deux ans, — tu ne t'en souviens pas parce que tu étais en grand deuil, — elle a débuté à la Porte-Saint-Martin dans la comédie de George Bouvier : l'*Exilée*, et elle y a eu un certain succès. Mais comme, dans la suite, on ne lui donnait pas un rôle assez important, et que les appointements étaient maigres, elle n'a pas refait d'engagement, et elle attend. Elle essaie en ce moment d'entrer à l'Odéon.

— Hum! quand on ne sort pas du Conservatoire, c'est risqué... Et en attendant?

— En attendant, elle se ronge sur place, elle donne des leçons de diction mal payées, elle a quelques cachets dans des soirées mondaines, et c'est tout...

— Et pas de protecteur?

— Ah, cela, repartit Jourdan en riant, je n'en sais rien, mais tu peux être sûr que ce n'est ni moi ni Morlière. Et pour en revenir à notre point de départ, elle me paraît tout à fait digne d'intérêt, cette petite, je crois qu'elle vaut qu'on la produise, et je te propose d'en faire une des étoiles de notre prochaine fête...

— Mais je ne demande pas mieux, fit Vasselet. J'aurai grand plaisir à la connaitre. Présente-moi le plus tôt possible...

— Veux-tu que j'arrange cela pour jeudi soir prochain chez Morlière?

— Parfaitement, nous irons ensemble.

II

Quand Vasselet et Jourdan entrèrent dans le cabinet de travail de Morlière, Jeanne Revelle y était déjà. Au fond de la pièce rosée par les lampes et bleuie par les cigarettes, elle causait avec deux écrivains. De ses regards, de ses sourires, de ses poses, une élégance immédiate et multiple émanait. Elle avait une façon de pencher sa

tête, d'agrandir ses yeux, de montrer ses dents, de mouvoir ses bras, de cambrer ses hanches, qui révélait dans la comédienne la femme, et une femme infiniment savante. C'était une figure ovale et un peu maigre, très blanche de teint. Ses cheveux fins et crespelés brillaient du roux chaud qu'ont les premières frondaisons au printemps. Sous son front un peu étroit et bombé deux grandes étoiles noires palpitaient. Les narines de son nez aquilin frémissaient sans cesse. Sa bouche rose et mince, dont l'arc remontait vers les joues, souriait pour sourire. Les courbes du menton et du cou étaient harmonieuses et nettes. La gorge, dans un corsage de crépon noir frappé de fleurs vieux-rose, apparaissait plutôt un peu maigre, mais les hanches, aussi larges que la taille était svelte, modelaient puissamment une jupe de velours vert. Toutes sortes de contrastes se fondaient en elle; ce qu'elle avait d'un peu froid dans le visage était réchauffé par les cheveux roux opulents et les éclatants yeux noirs, et la magnifique souplesse de son buste rachetait ce que sa poitrine avait peut être de trop grêle. Elle disait d'une voix de cristal des choses frivoles, et, tout en souriant comme une coquette, elle avait de divins regards graves. Elle était mobile, subtile, agile comme une eau et comme une âme, une de ces femmes qui sont toute la femme et qui traversent la vie pour y perpétuer autour d'elles le frisson du mystère et de l'enthousiasme.

Vasselet lui fut présenté. Elle lui témoigna son amabilité composée d'indifférence et de coquetterie, jeu de femme qui veut prendre sans être prise, et dont elle usait avec tous les hommes. Mais elle distingua celui-ci dès l'abord. Il était grand, brun, avec des cheveux en brosse et des moustaches rousses, le corps maigre mais svelte, et dans toutes ses manières une vitalité simple et forte. Il causait peu, ne cherchant pas à se faire valoir, attachant du prix à ce qu'on lui disait et bien plus soucieux de pénétrer les autres que de s'étaler soi-même. Jeanne Revelle fut surprise de n'entendre dans sa bouche ni crudités ni fadeurs, et elle lui en sut gré. Elle récita, un peu à son intention, les trois sonnets de Heredia sur *Antoine et Cléopâtre*, le *Baiser de sa mye* de Clément Marot, et la grande scène du *Misanthrope* entre Arsinoé et Célimène. Vasselet admira combien son talent était souple. Il remarqua la science de ses gestes, la vérité de ses poses, son profond instinct de la beauté verbale. Il ne fut pas aussi satisfait de la diction : elle avait gardé quelques habitudes de province, elle chantait les rimes, elle roulait trop les *r*, et elle sacrifiait parfois des nuances vraies à des effets plus gros. Mais Vasselet comprenait bien que ces défauts étaient superficiels. Il suffirait de les lui signaler pour qu'elle les fît disparaître. « Voilà bien les hommes, pensa-t-il. Nous sommes tous lâches devant ces jolies créatures. Nous les couvrons de louanges pour ne pas leur déplaire, et nos flatteries nous empêchent de les servir. Celle-ci pourtant mérite qu'on l'éclaire et qu'on la mette en valeur. J'essaierai... »

Quand elle se fut rassise, au milieu des applaudissements, et qu'on

eut servi le thé, Vasselet profita d'un moment où Morlière, Jourdan et quelques autres discutaient à pleine voix sur les poèmes de Heredia, pour causer avec Jeanne Revelle. Il lui exprima son admiration en termes mesurés et justes, et ne cacha pas les critiques de détail, qui rehaussaient le prix des éloges. Jeanne parut sensible à ses paroles. Il la pria de collaborer à la prochaine soirée amicale qu'il organisait pour sa Société, et elle accepta. Il prit alors congé d'elle, et comme Jourdan et lui, quelques minutes plus tard, se disaient au revoir sur la place Saint-Sulpice, il répondit à une question de son ami : « Elle est charmante, elle chante un peu trop le vers, mais elle a et elle aura beaucoup de talent. Je te remercie de me l'avoir fait connaître. A bientôt. »

III

Il l'aimait déjà. Quand il rentra dans son appartement solitaire, les choses parmi lesquelles il vivait, son cabinet de travail encombré de plans et de livres, sa vaste chambre lui apparurent infiniment vides. Dans ses nerfs s'insinuait une petite fièvre inconnue qui lui disait : « Je suis le renouveau de la vie en toi, je t'apporte l'amour, et sa sœur la souffrance. Mais ne me fuis pas, car je suis plus forte que la mort. » Des images féminines, un geste, une intonation, un regard surgissaient tout à coup dans la demi-mémoire du sommeil, et électrisaient ses rêves.

Jeanne Revelle était en lui, tisseuse d'un réseau de songes où il se débattait délicieusement.

Elle l'avait prié de venir lui faire visite à son jour, qui était le samedi. Il s'y rendit de bonne heure, et la trouva seule. Elle habitait rue Monsieur-le-Prince un tout petit appartement au quatrième. L'intérieur était exquis et parfumé. Des meubles clairs, des étoffes pâles et roses, des photographies multipliant la silhouette de la comédienne sur les murs comme sur un miroir à cent faces, des fleurs dans du cristal, et toujours cette harmonie que la jeune femme créait autour d'elle, charmèrent Vasselet. Pendant le temps assez long où ils restèrent seuls, elle sut être pour lui toute grâce et toute poésie. Elle causait bien, avec des inflexions aussi changeantes que les poses de son corps. Elle lui offrit toute son âme, une âme d'oiseau chanteur, vive ou mélancolique selon le nuage et l'instant. Elle enivra son imagination déjà imprégnée de désir en lui récitant des poèmes de Verlaine, de Baudelaire et de Heredia. Et quand, ouvrant sur lui ses larges yeux noirs où miroitait la volupté, pour mieux faire valoir la merveille de sa taille et de ses hanches, elle développa dans un geste ailé ses deux bras plus haut que ses cheveux roux, et qu'elle détailla ces vers :

Voici Tarse où l'attend le guerrier désarmé,
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où le pourpre a mis des reflets roses....

Vasselet sentit qu'il aimait comme il n'avait jamais aimé. Son

cœur battait à coups pressés, ses yeux ne pouvaient se détacher de la vision, une vitalité enthousiaste éblouissait son cerveau. Les choses se faisaient pour lui plus lumineuses aux gestes de la jeune femme, plus profondes sous ses regards, plus vibrantes par sa voix. Elle lui parut communiquer une signification neuve au temps, à l'espace, à la vie. Jamais femme ne l'avait ému à ce point. Jamais il n'avait senti couler ce sang tumultueux dans ses veines ardentes, jamais cette aspiration vers l'absolu du bonheur n'avait gonflé son âme. C'était quelque chose de vaste, de flamboyant, de mystérieux, dans quoi il pénétrait comme entre aux Océans d'été une voile matinale. A le deviner ainsi troublé sous sa politesse de mondain, Jeanne Revelle éprouva un vif plaisir. Les femmes, surtout les femmes de théâtre, sont toujours flattées d'exciter une passion vraie. Elles y acquièrent, beaucoup plus que par les galanteries d'argent ou de langage qui sont leur lot, le témoignage indéniable de leur puissance à charmer. Et plutôt que de ne pas conserver l'homme qui les aime à ce point, elles joueront avec lui la comédie, parfois même la tragédie de la passion partagée.

Des visiteurs coup sur coup arrivèrent, un conférencier qui venait demander à l'actrice son concours pour une lecture de poèmes, une amie en quête de papotages et de potins, d'autres encore, un monde mêlé de gens de théâtre et de gens de lettres, qui mit Vasselet en fuite. La comédienne, quittant un instant son salon, le reconduisit sans façon jusqu'à l'escalier. Sous le prétexte, qu'ils croyaient sincère, de préparer en commun les poèmes qu'elle devait réciter à la soirée amicale, ils prirent rendez-vous chez elle pour le lendemain soir.

Dans la rue, Vasselet marcha tout enfiévré par l'image de sa nouvelle amie. Une angoisse exquise étreignait son cœur, le désir frissonnait dans sa chair, sans cesse il revoyait les miroitements noirs de ses yeux, les flammes de sa chevelure, le geste envolé de ses bras, sans cesse il réentendait le cristal magique de sa voix. Il entra chez un fleuriste, choisit parmi les hautes boules de neige et les blancs lilas du Midi les plus hautes et les plus blancs, en fit composer une gerbe, et l'envoya le soir même avec ces mots sur sa carte : « Madame, vous me bourrez de gâteaux et de thé quand je viens travailler avec vous. Permettez-moi, en échange, de vous offrir ces fleurs, moins gracieuses que vous, mais digne peut-être encore d'encadrer pour un soir votre beauté. »

IV

Ils s'aimèrent. Ils connurent les heures dévoratrices et sublimes. Jeanne Revelle fut pour Vasselet un instrument incomparable de voluptés physiques et intellectuelles associées. Sous la comédienne coquette il y avait une femme ardente que le jeune homme exalta plus que n'avaient fait tous ses amants antérieurs. Que de fois Jeanne

Revelle, depuis son divorce, avait cherché l'amour, et toujours vainement ! Toujours déçue dans ses liaisons, elle avait fini par se moquer des hommes, elle ne se prêtait plus à leurs désirs que par intérêt ou par ennui. Vasselet, à qui elle s'était d'abord livrée plus par sympathie cérébrale que par désir vrai, Vasselet, aussi enfant et fou en amour qu'il était grave et distant devant les hommes, Vasselet la prit toute par la chair. Quand, brisée par les voluptés accomplies, Jeanne Revelle posait sur l'oreiller sa tête pâle, quand les larges miroirs de ses yeux s'avivaient dans un cerne bleuissant de fatigue, et que ses cheveux dénoués déferlaient en flots roux sur les coquillages divins de ses oreilles, quand les extrémités de ses narines palpitaient sur des lèvres à demi entrouvertes comme pour aspirer encore le désir, quand tout son corps élastique se développait harmonieusement, Vasselet était envahi d'une plénitude de sensations telle qu'il s'y abîmait. Le souvenir était aboli, les cloisons de l'espace et du temps étaient supprimées, il ne savait plus rien de ses deuils et il savourait si puissamment le présent que l'idée même de la mort s'évanouissait. La comédienne se sentait aimée comme dans un baiser unique et total, pour ses caresses et pour ses pensées, par sa chair et par son âme, comme une maîtresse, comme une muse et comme une sœur. Ravie, sublimée, oubliant son passé misérable et son incertain avenir, elle satisfaisait dans les bras et sur les lèvres de Vasselet l'impérieux besoin d'unité qui torture l'être humain d'autant plus qu'il est plus raffiné.

C'est ainsi que, pendant quelques semaines, ils connurent les magnifiques violences de l'amour complet, aussi rare que le génie et que la beauté. Mais l'ombre de la lumière est toujours plus longue que la lumière. Tout bonheur d'exception s'équilibre par des tourments de même ordre. George Vasselet et Jeanne Revelle étaient trop étrangers l'un à l'autre pour ne pas être châtiés d'avoir voulu atteindre en commun de pareilles exaltations. Jeanne était coquette, par nature autant que par métier ; George, esprit sérieux et grave, ne pouvait dans ses affections tolérer le partage. Dès que l'habitude commença de lier leur amour, George souffrit de détails jusqu'alors ignorés ou inaperçus. Dans les premiers éblouissements de la passion, alors qu'il regardait comme une grâce d'être reçu par Jeanne Revelle, il ne pensait qu'aux heures passées auprès de sa maîtresse : deux semaines plus tard, il ne pensa qu'à celles qu'elle passait loin de lui. Ne pas l'avoir dans ses bras lui fut une torture plus aiguë que n'était vif le bonheur de la posséder. Et peu à peu l'abominable poison de la jalousie envahit sa sensibilité. Il s'était jeté dans l'amour avec une violence quasi-virginale. Il n'avait pas réfléchi que la femme aimée était une comédienne, c'est-à-dire par essence « la femme des autres », celle qui multiplie sur les planches les désirs de milliers d'hommes, qui vit de leurs désirs exaltés, qui s'en fait une couronne de gloire et d'or. Il ne faut apporter dans les loges encombrées des actrices que les caprices d'un dilettante. Ceux qui leur jettent impru-

demment leur cœur tout entier seront toujours l'objet d'horribles blessures. La comédienne a beau vouloir : elle ne peut pas ne pas être toute à tous, elle ne peut faire que ses regards, ses gestes, ses poses ne soient l'enjeu des appétits mâles, car, si elle y parvenait, elle aurait perdu son charme, elle ne serait plus la comédienne. Vasselet, habitué des coulisses, savait tout cela, et l'avait dit bien des fois tout haut. Cela ne l'avait pas empêché d'être pris au piège comme un novice.

V

Jeanne Revelle l'aimait plus qu'elle n'avait jamais aimé aucun homme, mais elle ne pouvait se passer des hommages publics. Il lui fallait plaire et séduire. Et, bien qu'elle ne fût pas méchante, elle éprouvait un secret plaisir à irriter les jalousies de Vasselet. Plusieurs fois, dans des soirées où elle jouait et où il venait l'applaudir, il la vit rire et se promener, très familière, aux bras de comédiens ou de gens du monde. Elle lui avait fait promettre de ne laisser deviner, par aucun indice, et à personne, pas même à son meilleur ami, qu'il fût son amant. En public, ou dès qu'un tiers apparaissait, ils usaient l'un envers l'autre d'une cordialité un peu froide. Vasselet était donc contraint, lorsque de son fauteuil d'orchestre ou dans ses promenades de couloirs, il la voyait coqueter avec un autre homme, de ronger silencieusement d'atroces tortures. Quelques heures plus tard, sans jamais lui parler de ce qu'il avait souffert, car il se serait estimé ridicule, il la reprenait toute dans ses bras, il jouissait d'elle avec un emportement suivi de telles mélancolies que Jeanne Revelle en était inquiète et ravie. Ce qui la piquait le plus, c'était le silence de Vasselet sur ses coquetteries. Elle ne devina pas que sous cette apparente indifférence une large plaie s'élargissait. Et supposant que des agaceries préliminaires avec des étrangers n'atteignaient pas même son amant, elle voulut le punir et l'aiguillonner, elle imagina de le rendre jaloux pour de bon.

La chose n'était pas très difficile. Maurice Jourdan, l'ami intime de Vasselet, était un assez bel homme, aux traits réguliers et délicats, qui s'habillait bien et dont les façons avaient plus de grâce que celles de Vasselet. Par certains côtés, par l'extrême plasticité de son caractère, par ce qu'il avait de changeant dans ses décisions et de pliant dans ses pensées, il était féminin et il plaisait aux femmes. Il était devenu l'un des familiers de Jeanne Revelle. Depuis quelques temps, à certains indices, il avait cru deviner que Vasselet était l'amant de la jeune femme. Il espéra une confidence qui ne vint pas, puisque Vasselet s'était engagé au secret le plus absolu. Jourdan ne sut plus que penser, et, ne voulant être ni indiscret, ni maladroit, il parut moins souvent chez la comédienne. Celle-ci s'en inquiéta. Elle s'arrangea pour savoir si Vasselet avait laissé soupçonner à Jourdan quelque chose de leur liaison. Quand elle se fut assurée que non, elle

fit quelques menues avances à Jourdan. Elle le gronda de ne plus venir aussi souvent que par le passé, et elle manœuvra si bien qu'il se trouva engagé, sans l'avoir voulu, dans une manière de galanterie avec elle. En même temps, dans ses tête-à-tête amoureux avec Vasselet, elle lui parlait en riant des visites de son ami Jourdan : « Samedi dernier, il était seul à mon jour, il m'a presque fait une déclaration, ton ami... Il est gentil, d'ailleurs, n'est-ce pas, et si gracieux. » Elle s'amusait à suivre sur les traits de Vasselet une contraction qu'elle croyait superficielle et qui était atroce. Vasselet résistait de son mieux aux soupçons qui le ravageaient, mais toute son énergie était impuissante à les abolir. Sans qu'il voulût se l'avouer, il était déjà jaloux de son ami et de sa maîtresse.

VI

Un soir, ils dînaient tous les trois dans une maison amie, chez le peintre Peyrerd. Vasselet y avait fait inviter Jeanne Revelle pour qu'elle s'y rencontrât avait un critique dramatique célèbre, Veyrieux, de qui elle désirait être connue. Avant de dîner, il était venu prendre la comédienne chez elle et l'avait amenée en voiture chez les Peyrerd. Elle fut charmante au dîner, et, dans la soirée, étincelante.

Elle interpréta avec un charme savant des poésies de la Renaissance et quelques fragments de Molière. Veyrieux lui-même tint à la féliciter, et lui laissa entendre qu'il était tout disposé à lui être utile. Vasselet jouissait du triomphe de sa maîtresse. Il avait oublié ses soupçons des derniers jours, et pour ne donner aucune prise à la perspicacité des gens du monde, il exagéra sa réserve à l'égard de Jeanne, il causa beaucoup avec quelques jeunes femmes. En fut-elle froissée? Vers minuit, comme tout le monde prenait congé des Peyrerd, Vasselet chercha à se dégager d'une Russe assez encombrante pour partir avec Jeanne Revelle. Comme il s'approchait d'elle, il fut comme foudroyé par ce bout de dialogue entre sa maîtresse et Maurice Jourdan :

— Rentrez-vous seule, Madame? Quelqu'un vous accompagne-t-il?

L'actrice manifesta dans ses grands yeux et dans sa voix quelque chose d'inquiet et d'ambigu, tout en répondant :

— Mais non, Monsieur, personne ne m'accompagne à moins que — elle hésita un instant — à moins que vous ne me rendiez ce service...

— Mais comment donc, chère Madame, c'est un plaisir que vous me faites... Je suis à vos ordres.

Vasselet crut qu'il allait s'évanouir. Il devint presque vert à force de pâlir. Quand Jeanne le vit ainsi, elle frémit et regretta le mal qu'elle lui faisait. Elle fit un pas vers lui, et lui dit avec un joli sourire :

— Mais vous aussi, Monsieur Vasselet, vous rentrez, je crois, dans nos parages? Revenez-vous avec nous? J'aurai ainsi deux cavaliers

au lieu d'un, et les deux inséparables ne seront pas séparés par ma faute.

Vasselet se maîtrisa, mais il avait les dents serrées et la cervelle en feu. Il répondit :

— Excusez-moi, Madame, pour ce soir. Puisque mon ami Jourdan vous accompagne, permettez-moi de rendre le même service à Mme Skobelszine qui est seule.

Et il prit un congé bref de sa maîtresse et de son ami. Sauf eux trois, personne ne soupçonna le petit drame qui se nouait là. Mais Jourdan, qui savait son Vasselet par cœur, lut dans son regard et comprit à sa poignée de main qu'il avait *quelque chose*, et de grave. Il enveloppa Jeanne Revelle de son manteau de soirée et lui enroula sa mantille autour de la tête. Vasselet, hagard et froid, les regardait. Jeanne Revelle claquait des dents et tremblait malgré ses sourires et son aisance affectée. Il était trop tard pour une explication. Le monde les guettait.

VII

Quand il eut reconduit la comtesse Skobelszine jusque chez elle, et qu'il fut rentré dans son appartement solitaire, Vasselet connut des tortures cérébrales pires que les grands deuils qui avaient gâté sa jeunesse. Des images sans cesse renouvelées se clichaient dans son cerveau comme des plaques de métal brûlant. Il réentendait le bref dialogue de la trahison, il revoyait Jourdan soutenir le bras de Jeanne Revelle et s'enfermer avec elle dans le fiacre, il imaginait une scène plus odieuse et plus brutale encore. Son âme déchirée se repaissait de ces évocations.

Pas un instant il ne douta que son ami et sa maîtresse ne l'eussent trahi. Il épuisa jusqu'à la lie la plus abominable des déceptions, il cracha sur ce qui lui était resté de plus cher, sur son amitié et sur son amour, il se sentit rouler au néant, et il se serait probablement tué si des cauchemars renaissants ne l'avaient enfiévré jusqu'au matin.

Au petit jour, il se leva. Il n'était pas resté couché cinq heures. En passant ses vêtements, il respira sur eux le parfum de sa maîtresse, un parfum d'iris et de foin coupé qui raviva ses tortures. Une aube grise et rosâtre de mars filtrait à travers les vitraux de son cabinet de travail. Il essaya de lire, d'écrire, il compulsa des plans, des épures de ponts et d'aqueducs, mais sa pensée ne se pouvait fixer à rien. Tout effort pour chasser les images ne faisait que de les rendre plus insistantes. Une obsession aiguë le tenaillait, et toute sa chair était hérissée de frissons amers. Seul en face de ses souvenirs, il savoura tout le vide de sa vie, tout le ridicule des élans humains vers l'absolu, toute la médiocrité du destin. Mais c'était un caractère hautain. Il ne lui plaisait pas de paraître humilié ni dupe. Vers huit heures du matin il se ressaisit, et sur le même papier lilas où il avait écrit de si chauds billets à sa maîtresse, il écrivit ces lignes :

Ma chère amie,

J'avais cru remarquer depuis quelques jours que vous n'aviez plus pour moi l'affection des premières heures. Votre départ d'hier soir avec Jourdan me confirme dans cette pensée. Sans doute je n'aurai été dans votre existence de femme qu'un caprice passager. De cela même je vous resterai toujours reconnaissant. Ne m'avez-vous pas fait connaître les sensations les plus profondes de mon existence? Mais vous penserez avec moi qu'il ne faut pas atteler ensemble un caprice et une passion. Nous en souffririons abominablement tous les deux, vous finiriez par me prendre en dégoût et moi peut-être par vous haïr. Ne nous plus revoir est le plus sage. Gardez-moi le souvenir de votre cœur, et croyez que je vous garde moi un silencieux mais inaltérable dévouement. GEORGE VASSELET.

Il plia cette lettre, la cacheta, finit de s'habiller, et une heure plus tard, il la fit déposer chez Jeanne Revelle avec une énorme gerbe de lilas et de roses. Puis il prit une voiture et se rendit chez Jourdan. Il le trouva prêt à sortir.

— J'allais chez toi, lui dit Jourdan. Je t'ai trouvé la mine bouleversée en te quittant hier soir, et quelques mots de Jeanne Revelle à ton sujet m'ont beaucoup inquiété toute la nuit...

— Ah! fit Vasselet, sourdement et le regard mauvais.

— Voyons, George, continua Jourdan, il y a quelque chose entre toi et moi que tu ne me dis pas... Est-ce à cause de cette femme?

— A cause d'elle et de toi, oui.

— C'est donc vrai? J'ai fait un malheur hier en proposant à Jeanne Revelle de la remettre en voiture?

Ils eurent une explication. Jourdan n'eut pas de peine à prouver qu'il y avait tout au plus dans cette affaire un incident puéril. Il reprocha à Vasselet de ne jamais lui avoir fait la confidence de sa liaison avec Jeanne Revelle, car cette confidence eût empêché tout malentendu entre eux. Il avoua que depuis plusieurs jours il était l'objet des coquetteries de la jeune femme, et que, ne soupçonnant pas qu'elle fût la maîtresse de Vasselet, il lui avait assez complaisamment donné la réplique. Mais il assura en même temps Vasselet de l'amour vrai que Jeanne Revelle avait pour lui, il lui en donna pour preuves les inquiétudes et les frissons où il l'avait vue la veille au soir pendant qu'il la reconduisait. Pour finir, Jourdan plaignit Vasselet d'être engagé dans une passion de cet ordre avec une actrice. Il ne l'approuva pas d'avoir écrit une lettre de rupture, car, dit-il, « je serais fort étonné si elle n'était pas chez toi ce soir, plus *maîtresse* que jamais ». Mais il l'engagea à dénouer peu à peu des liens trop douloureux. « Il ne faut, conclut-il, donner aux femmes de théâtre que ses sens, son esprit, son temps et son argent, mais jamais son cœur. Car il est bien rare que le suicide, la honte ou la folie ne soient pas au bout ».

Après deux heures de conversation, leur amitié leur parut subsis-

ter intacte, et ils se donnèrent l'accolade. Vasselet sortit de chez Jourdan avec un esprit plus calme. Jusqu'après le déjeuner, il se crut délivré de l'obsession des images. Mais elles circulaient dans ses pensées comme un poison mêlé au sang. Elles reparurent dans l'après-midi, si cruelles que Vasselet se retrouva chez lui dès trois heures du soir. Il s'assit à sa table de travail, le cœur gonflé, le cerveau las, les mâchoires douloureuses, incapable d'autre chose que d'une tension absurde sur des plans d'architecture qu'il ne comprenait plus, parce qu'entre eux et lui flottait le visage adoré et détesté de sa maîtresse. Vers quatre heures et demie, le timbre de l'appartement vibra.

Vasselet reconnut la voix de Jeanne. Elle apparut élégante et dominatrice, rapide comme l'hirondelle, et d'un geste circulaire, elle abattit ses deux mains sur les épaules de Vasselet, elle l'enveloppa du rayonnement mobile de ses larges yeux noirs. Sa voix était nette et tremblante. Elle le reprit avant qu'il n'eût pu dire un mot.

— Me voici, ami... J'ai tout quitté pour venir... Que veut dire le billet de ce matin? Deviens-tu fou? Qu'ai-je fait qui motive une pareille conduite?

Vasselet ne répondit pas. Il acheva de lui ôter son collet de velours vert brodé de perles, et la prenant par la taille, malgré sa faible résistance, il l'assit à côté de lui sur le canapé. Il était blanc d'émotion, avec des traits tirés et amers. Il pencha sa tête sur la poitrine de son amie et, la regardant, lui dit très tendrement : « Je croyais que vous ne vouliez plus m'aimer », et de grosses larmes, lourdes, rares, roulèrent silencieusement de ses yeux. Il n'avait pas pleuré depuis la mort de sa femme.

Inclinée sur lui, tout le haut de la figure ombré par la passe du chapeau, Jeanne goûtait le douloureux plaisir d'aimer l'homme qu'on a fait souffrir. Elle passa ses deux mains sous la tête de Vasselet, cambra vers lui sa taille et, comme l'oiseau boit la rosée en se rengorgeant sur les feuilles, elle but sans mot dire les larmes de son amant, elle goûta leur saveur chaude et amère, qui lui fut plus douce que ses parfums préférés. Et elle pleura à son tour.

Quelques longues minutes succédèrent, chargées d'une mélancolie plus chère que les plus joyeuses ardeurs de leur passé. Puis ils revinrent au médiocre de la parole. Elle donna des explications comme en donnent les femmes, mi-vérités et mi-mensonges. Elle ne se sentait coupable que d'avoir agacé Vasselet, et elle avait un profond désir de lui paraître tout à fait innocente. Elle chargea Jourdan, elle lui prêta des intentions et des paroles qu'il n'avait pas eues. Entre sa version et celle de Jourdan, il y avait des désaccords que Vasselet remarqua. A force de vouloir le convaincre, elle fit renaître le doute en lui.

Quand ils furent rassasiés de baisers et de larmes, et qu'ils crurent avoir étouffé dans leurs enlacements toutes les vipères du soupçon, elle partit. Vasselet ne la retint pas.

VIII

Le crépuscule décolorait progressivement le cabinet de travail Etendu sur le canapé, la tête perdue dans le clair-obscur, Vasselet songea. Cette journée, qui s'était annoncée fatale à ses affections, ne lui enlevait ni son ami ni sa maîtresse. Sa seule jalousie lui avait fait méconnaître et tourmenter ce qu'il avait de plus cher en soi et dans le monde. Elle était la rançon de son excessif amour, de ce renouveau de passion qui incendiait la fin de sa jeunesse. Un pli dur, plus marqué que de coutume, creusa sa joue gauche.

Une paix descendait en lui, mais ce n'était plus la calme confiance d'hier dans la plénitude des sentiments humains. Il avait beau s'efforcer à la ressaisir dans l'incertitude du crépuscule, il sentait bien qu'elle s'échapperait avec ce jour, que jamais plus il n'aimerait Jourdan comme il l'avait aimé, que jamais plus il ne retrouverait la sensation de l'absolu dans les bras de Jeanne Revelle, que toujours entre eux et lui se dresserait, ironique, ambiguë et décevante comme toute destinée, l'*image* de son ami soutenant le bras de sa maîtresse pour la faire monter et s'enfermer avec elle dans un fiacre.

Bien plus que ses deuils et ses révoltes de jadis, cette sensation marquait pour Vasselet la fin de la jeunesse. C'était la fêlure dans le cristal, celle qui n'empêche ni de voir ni de vivre, mais qui disgracie, d'une rayure ineffaçable et commémoratrice, tous les amours et toutes les amitiés à venir...

HENRY BÉRENGER.

LITTÉRATURE ET ARTS

THACKERAY A WEIMAR

(*Avec dessins inédits de Thackeray*).

Aucune ville d'Allemagne n'a joué, dans l'histoire littéraire de ce pays, un rôle aussi important que la petite cité arrosée par l'Ilm, que la résidence des grands-ducs de Saxe, Weimar. Il y avait plus qu'une coïncidence, il y avait l'effet d'une volonté bien arrêtée de la grande-duchesse Anna-Amalia, dans la venue de tous les poètes, de tous les penseurs et de tous les philosophes de l'Allemagne, accourant se grouper à Weimar autour de son fils Charles-Auguste. C'est à Weimar qu'habitait Gœthe ; et, depuis le commencement du siècle, des visiteurs de tous les pays ont afflué dans la vieille cité allemande. Lewes est venu y écrire sa biographie de Gœthe, Bayard Taylor y a terminé sa superbe traduction de *Faust* et y a donné sa série de conférences sur la littérature américaine. Plus récemment, le théâtre de la Cour a, l'un des premiers, représenté les œuvres de Wagner. Liszt

s'est fixé dans le ravissant cottage qu'il tenait de la munificence du grand-duc Charles-Alexandre. Les salons de Mme Johanna Schopenhauër et de Mme Ottilie de Gœthe, belle-fille du poète, réunissaient l'élite intellectuelle de l'époque. Les Anglais, surtout, y abondaient et, parmi eux, le chargé d'affaires du gouvernement anglais à Weimar, M. W.-G. Lettsom, qui avait été à Cambridge le camarade d'études et qui était demeuré l'ami intime de William Makepeace Thackeray, le futur auteur des *Pendennis*, du *Livre des Snobs* et de la *Foire aux Vanités*.

Thackeray n'avait encore que dix-neuf ans, quand, à la suite d'un voyage à Paris, il vint passer à Weimar les vacances de 1830, et, trouvant le séjour particulièrement séduisant, y demeura tout l'hiver. Grâce aux relations de son ami Lettsom, il fut cordialement reçu dans les salons les plus exclusifs de la ville et entre autres dans la maison de Gœthe. Mme Ottilie de Gœthe et son mari Auguste firent au jeune Anglais le plus affectueux accueil. Ce séjour de Thackeray à Weimar et les impressions qu'il en garda nous valent aujourd'hui, de la part de M. Walter Vulpius, traduit par M. Herbert Schurtz dans la revue américaine *Century* (Avril), la publication de lettres et de dessins inédits du grand romancier anglais, le tout d'un très réel intérêt. A son talent d'écrivain, Thackeray joignait une singulière habileté à prendre des croquis, et les illustrations commentent souvent son texte avec la verve la plus joyeuse et la plus inattendue.



Le cocher et l'hôtesse.

Le 20 octobre 1830, le jeune homme de dix-neuf ans est mis pour la première fois en présence du grand poète allemand. Il écrit le jour même :

J'ai vu aujourd'hui pour la première fois le vieux Gœthe. Il a été très affable et m'a reçu d'une façon plutôt plus courtoise qu'il ne fait pour les autres Anglais qui habitent ici. Le vieillard offre de temps en temps le thé, auquel les Anglais de la ville sont invités, ainsi que quelques personnes favorisées. Il m'a fait prier ce

matin d'aller le voir à midi. Je suis resté assis auprès de lui pendant une demi-heure et j'ai pris congé à l'arrivée de —. Mme de Gœthe s'est montrée charmante. Quand j'ai été lui présenter mes devoirs, je l'ai trouvée avec trois Byron, un Moore et un Shelley sur sa table.

Le 17 novembre de la même année, Thackeray écrit, toujours de Weimar :

Je viens de lire *Faust*, qui m'a naturellement charmé, mais moins cependant que je ne m'y attendais.

En revanche, sa jeunesse goûtait au plus haut degré la puissance et la grandeur de Schiller. On peut s'en convaincre par une lettre qu'il écrivait à la date du 25 février 1831 :

A propos de Schiller, je suis en possession d'un autographe de lui et de son épée de cour authentique. Je crois qu'après Shakespeare, c'est lui qui est « Le Poète »... J'ai lu Shakespeare en allemand. Si jamais je pouvais en faire autant pour Schiller en anglais, je serais fier d'avoir rendu un signalé service à mon pays.



Le sommelier, le valet de pied, la soubrette et la femme de charge.

Mais les détails mêmes de la vie que Thackeray menait à Weimar, dans cette société si extraordinairement supérieure. nous sont donnés par lui-même dans une lettre qu'il écrivait à M. Lewes, à la date du 28 avril 1855, vingt-cinq ans après son séjour dans la petite ville allemande. La fraîcheur de ses souvenirs est une preuve de la profondeur d'impression que cette existence avait laissée en lui :

Il y a vingt-cinq ans environ, une vingtaine de jeunes Anglais vivaient à Weimar pour y travailler, y jouer ou y aller dans le monde, toutes choses aisées à faire, dans l'accueillante petite capitale saxonne. Le grand-duc et la grande-duchesse nous recevaient avec la plus exquise hospitalité. La cour était splendide, mais plus encore aimable et familiale. Nous y étions, chacun à notre tour, invités aux dîners, aux bals et aux réceptions. Certains des jeunes gens revêtaient les uniformes, diplomatiques ou militaires, qu'ils avaient le droit de porter. Quelques-uns, je m'en souviens, avaient inventé de somptueux habillements; le bon maréchal de la cour de cette époque, M. de Spiegel, qui avait les deux plus adorables filles qu'on ait jamais vues, étant extrêmement tolérant pour ces

jeunes Anglais. Pendant les nuits d'hiver, nous nous servions de chaises à porteurs, dans lesquelles nous nous rendions à travers la neige aux délicieuses soirées de la cour. J'eus, pour ma part, la bonne fortune d'acheter l'épée de Schiller, qui faisait partie de mon costume de cour et qui figure encore dans mon cabinet, me rappelant ainsi les jours les plus agréables et les plus charmants de ma jeunesse.

Nous connaissions toute la société de la petite ville et sans les jeunes filles, qui toutes parlaient admirablement l'anglais, nous aurions appris parfaitement l'allemand. La société se réunissait constamment. Les dames de la cour avaient leurs soirées. Le théâtre était ouvert deux ou trois fois par semaine et nous nous y rendions en famille. Gœthe en avait abandonné la direction, mais les grandes traditions y avaient été conservées. Le théâtre était supérieurement dirigé.

En 1831, bien qu'il se fût retiré du monde, Gœthe n'en recevait pas moins les étrangers avec affabilité. La table à thé de sa belle-fille nous était toujours ouverte. Nous y passions de longues heures, de longues nuits même, dans les conversations des plus agréables ou à faire de la musique. Nous lisions sans cesse les poèmes et les romans français, anglais et allemands. Mon bonheur à cette époque était de faire des caricatures pour les enfants. J'ai été ému d'apprendre qu'on s'en souvenait encore et que quelques-unes auraient même été conservées : et je suis fier que le grand Gœthe y ait jeté les yeux.



L'épicier et la servante.

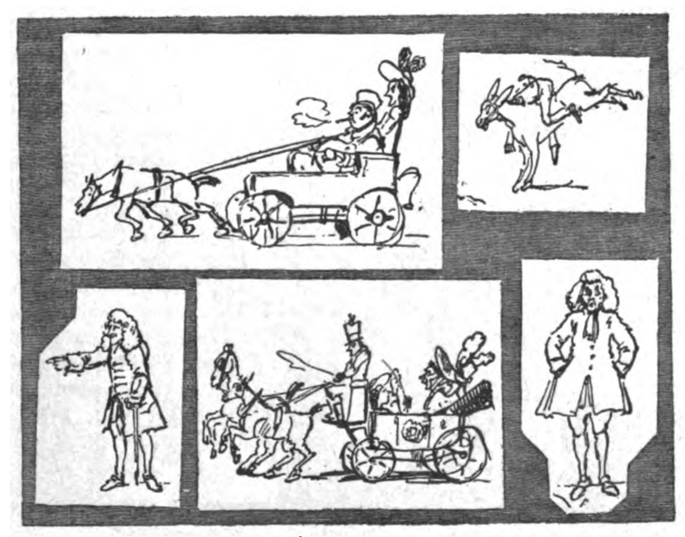
Une collection de ces caricatures avait été dédiée à Mme de Gœthe. Les feuilles volantes en avaient été collées ensemble et, sous chacune d'elles, Ottilie de Gœthe avait inscrit, de sa propre main, la paternité de Thackeray. Tous ces dessins ont passé par héritage aux mains des petits enfants de Gœthe et demeurent aujourd'hui comme le souvenir d'un des plus heureux épisodes de la vie du grand romancier. Jusqu'à présent, en effet, on ne connaissait guère le talent du dessinateur de Thackeray que par les illustrations qu'il avait faites pour ses propres romans. Mais celles-là furent pitoyablement reproduites et ne sauraient donner une idée de sa valeur réelle ; et, en outre, il se montre de beaucoup supérieur dans les scènes humoristiques ou fantaisistes.

Mme de Gustedt qui, comme Julie de Pappenheim, était une amie

d'Ottilie de Gœthe, nous parle dans ses mémoires de l'habitude qu'avait Thackeray de se caricaturer lui-même :

Pendant que nous étions assis en causant autour de la table à thé, il dessinait les choses les plus amusantes. Il exécutait toujours son dessin en commençant par les pieds et le complétait sans que sa plume quittât le papier. Il campait toujours auprès de lui un petit gamin de la rue, se moquant de la forme bizarre de son nez, qu'il avait jadis eu cassé dans un assaut de boxe. Autrement, il était de fort bon aspect, grand, avec de beaux yeux et une épaisse chevelure bouclée. Il appartenait au groupe le plus populaire des Anglais qui avaient fait de Weimar leur séjour temporaire et qui étaient très nombreux.

Thackeray raconte de mémoire sa visite à Gœthe et ses impressions sur la Cour et la société de Weimar :



Quelques originaux.

Je me rappelle parfaitement la perturbation d'esprit dans laquelle, jeune homme de dix-sept ans, je reçus l'avis, si longtemps attendu, que le « Herr Geheimerath » voulait me voir. Cette audience eut lieu dans une petite antichambre de ses appartements particuliers, toute décorée de bas-reliefs et de moulages antiques. Il était vêtu d'une longue redingote grise, et portait une cravate blanche et un ruban rouge à sa boutonnière. Il se tenait les mains derrière le dos, exactement comme dans la statuette de Rauch. Il avait le teint très brillant, clair et rosé, des yeux extaordinairement sombres, perçants et vifs... J'imagine que Gœthe a été plus beau encore comme vieillard qu'aux jours de sa jeunesse. Sa voix était profonde et douce. Il me posa sur moi-même quelques questions auxquelles je répondis de mon mieux... Je ne le vis que trois fois, une fois se promenant dans le jardin de sa maison de Frauenplan, une autre fois sur le point de monter dans sa voiture par un jour de grand soleil. Il caressait une de ses petites-filles, une admirable enfant aux cheveux d'or, sur la douce figure de laquelle la terre s'est refermée depuis longtemps. (Alma de Gœthe mourut à dix-sept ans, pendant une visite à Vienne, en 1844.)

A la Cour, la conversation était extrêmement amicale, simple et polie. La Grande Duchesse, une femme douée de façon remarquable, nous empruntait nos livres et nous entretenait de nos goûts et de nos visées littéraires. Dans le respect que portait la Cour au Patriarche des Lettres, il y avait quelque chose qui, à mon avis, ennoblissait à la fois le sujet et le souverain.

Le fait le plus saillant et le plus intéressant de cette période, dans la vie du petit cercle groupé autour d'Ottilie de Gœthe, fut une publication imprimée pour ce cercle lui-même et intitulée *Der Chaos* (Le Cahos), en raison du polyglottisme qui apparaissait dans chacune de ses pages.

En 1829, quand le sculpteur David visita Weimar pour y faire son célèbre búste de Gœthe, il y rencontra Mickiewicz, le Byron polonais, et tous deux se trouvèrent, par l'après-midi d'un jour de pluie, dans



Les joies de la famille.

le salon d'Ottilie de Gœthe. Parmi les invités étaient également le conseiller Soret, de Genève, précepteur du grand duc Charles-Alexandre, M. Parry, un Anglais, et Eckermann, le secrétaire de Gœthe. La conversation était languissante, ce qui arrivait rarement, quand Eckermann dit avec un soupir : « *Es regnet!* » — « *It rains!* » ajouta Parry. — « Il pleut! » dit Soret en riant.

— Rentrez chez vous, si vous n'avez rien de mieux à dire, interrompit Ottilie. Notre société s'endort. Il faut la secouer avec quelque chose d'un intérêt particulier!

La proposition fut universellement applaudie et il fut décidé qu'on fonderait une société de muses (*Musen-Verein*) avec un Apollon à sa tête. Le club devait se réunir une fois par semaine et apporter sa collaboration à un journal qui ne devait paraître que manuscrit.

Ottilie réussit à intéresser Gœthe à la question, mais non à le décider à accepter le rôle d'Apollon. Bientôt le journal parut. Les articles n'étaient pas signés et Ottilie seule en connaissait les auteurs. Le secret fut admirablement gardé.

La Société des Muses n'eut pas une longue existence. Elle fut remplacée par *Le Chaos*, que dirigeait Ottilie, rédactrice en chef, assistée de Parry et de Soret. Tous trois s'acquittèrent de leur tâche avec infiniment de tact et de discrétion. Le premier numéro parut le 28 août 1829, jour anniversaire de la naissance de Gœthe.

Il s'ouvrait par un prologue en allemand, expliquant les causes de l'apparition du *Chaos* et invoquant les bonnes grâces du « Grand Maître ». La « Boîte aux Lettres » qui figure dans le second numéro et les numéros suivants, contient une réponse en français, signée *Elvire*, à un Anglais qui lui demande des nouvelles de Weimar. Un certain « Henry Davantry » écrit de Londres pour détourner un ami de se rendre à Weimar, à cause de la *malaria* du sentimentalisme allemand, du tabac, du clair de lune et de la furie de danse des femmes. *Elvira* était M. Plunket, fils du lord Dansany, et c'était Ottilie qui s'était dissimulée sous le pseudonyme d'*Henry Davantry*.

On trouve, dans les autres numéros, un prologue en anglais par M. Charles Knox, un autre en français, écrit par Soret sous la signature de Plainpalais, un troisième en italien et une correspondance en français par le Russe Larazin ; Gœthe y publia également quelques poèmes signés d'une étoile.

Il est à peu près certain que Thackeray écrivit au *Chaos* pendant son séjour à Weimar. Mais on ne saurait encore découvrir, parmi les pseudonymes employés, lequel était le sien. En tout cas, les langues employées dans la rédaction du *Chaos* suffisaient à justifier amplement le titre du journal.

Dans une lettre que publia le *Chaos*, Ottilie de Gœthe caractérisait le ton général de la société de Weimar à cette époque :

Nous parlons toujours entre nous franchement et ouvertement de nos sentiments et de nos sensations. Si même Weimar était un endroit contenant peu d'étrangers, nous continuerions, suivant notre habitude, à monter avec chacun d'eux toute l'échelle de la conversation, depuis la première question obligatoire : « Est-ce votre première visite à Weimar ? » jusqu'aux remarques concernant la température et le théâtre. Mais il y a tant de pays différents qui nous envoient leurs habitants que nous avons silencieusement résolu de briser la chaîne de monotonie qui pèserait ainsi sur toutes les heures de la journée. Dès que la première phrase a été prononcée, pour aquitter notre dette, nous reprenons notre conversation habituelle, comme si il n'y avait aucun étranger de présent.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le charme de ces entretiens cordiaux et sans cérémonie, ainsi que l'amabilité cultivée des membres du petit cénacle, ait amené Thackeray à interrompre, pendant un temps considérable, ses études universitaires. C'est avec une joyeuse gratitude qu'il se rappelait plus tard son séjour à Weimar et les amis qu'il s'y était faits. Vingt-trois ans après, il retourna, avec sa fille,

y faire une courte visite, désireux de revoir la ville heureuse et chère où il avait vécu le meilleur temps de sa jeunesse.

J'ai passé, dit-il, deux jours d'été dans cet endroit et j'ai été assez heureux pour y retrouver quelques amis de ma jeunesse. Mme de Gœthe était là. Elle nous a reçus, ma fille et moi, avec sa bonté d'autrefois. Nous avons bu le thé, en plein air, dans le fameux cottage du parc qui appartient encore à sa famille, après avoir été si souvent habité par son illustre père.... Après vingt-cinq ans d'expérience acquise d'une immense variété de l'espèce humaine, je pense n'avoir jamais rencontré une société plus simple, plus charitable, plus courtoise, plus distinguée que celle de la chère petite ville saxonne dans laquelle le bon Schiller et le grand Gœthe ont vécu et où ils reposent aujourd'hui.

Ces temps n'étaient-ils pas charmants et ne nous font-il pas trouver plus dures encore les mœurs littéraires d'à présent, si différentes, à Weimar et même ailleurs?

SCIENCES ET INDUSTRIE

Les Conceptions gigantesques de l'Amérique

L'usine électrique de Fresno, en Californie.

Il est certain que ceux d'entre nous qui vivront encore dans trente ou quarante ans verront, dans le domaine des découvertes scientifiques et mécaniques, la réalisation d'un grand nombre de problèmes dont la solution possible est dès maintenant hors de doute et peut être considérée comme très prochaine. Au xxe siècle et probablement avant 1950, l'homme volant traversera les airs sans avoir à redouter le sort d'Icare. Le principe de l'aviation est connu. Il n'y a plus qu'à créer une machine réunissant toutes les conditions voulues pour en assurer l'application et l'on n'en est pas loin. Ce sera l'affaire d'une dizaine d'années tout au plus. Un ver luisant possède un pouvoir éclairant qui n'exige pas la trois centième partie de la force employée pour produire notre lumière artificielle. Le moment arrivera bientôt où l'on surpendra le secret du lampyre et où nos rues et nos maisons seront éclairées aussi bien qu'en plein jour par un beau soleil, grâce à un système d'éclairage dont la dépense sera insignifiante. Nous y touchons déjà. La lumière sans incandescence s'obtient dès maintenant d'une manière presque satisfaisante et le xixe siècle ne s'achèvera pas, quoi qu'il soit à la veille de finir, sans que l'on ait sous la main le moyen pratique de fournir aux divers locataires d'un même immeuble à tous les étages l'électricité lumineuse, aussi facilement et aussi économiquement que l'eau. D'autre part, l'air comprimé devient théoriquement le mode le plus simple et le plus avantageux d'accumuler la force pour la transporter. Il n'y a ni perte ni

dommage. Tout ce qu'il faut trouver, c'est un moteur efficace et coûtant peu qui puisse permettre la distribution de l'air comprimé dans les divers quartiers d'une ville. Si l'on y parvient, on commencera par renoncer aux fardiers, aux camions, et l'on fera faire le travail par les automobiles. La force motrice électrique se transmettra d'un même point à toutes les usines d'une même région, et les chaudières et les chauffeurs n'auront dès lors plus de raison d'être.

La ville de l'avenir, et d'un avenir dont on sera témoin dans un demi-siècle tout au plus, dans un quart de siècle même, — car le progrès double aujourd'hui les étapes — sera bien plus pittoresque que la ville d'aujourd'hui. Quand il n'y aura plus d'autres moyens de locomotion que la traction mécanique, quand les moteurs à air glisseront silencieusement sur des rails, quand la lumière sans parcimonie sera aussi bon marché que l'eau, quand il n'y aura plus d'emploi de charbon, et par conséquent plus de cendres, plus de fumée, quand, sur la voie publique, dans les promenades, dans les grandes artères de la circulation urbaine, il n'existera plus qu'un minimum très restreint de poussière et d'immondices, l'atmosphère sera plus pure, plus claire et l'aspect général des agglomérations de population y gagnera en charme autant qu'en salubrité. Les arbres des boulevards de Paris auront quelque chance d'avoir des feuilles et de ne pas se rabougrir, nos maisons cesseront d'être à l'intérieur des glacières en hiver, des fournaises en été, nous ne serons plus parqués au milieu des ténèbres pendant la nuit et au milieu des microbes ennemis de toute notre hygiène pendant le jour, et le décor où se meut l'humanité étant plus gai et plus sain, peut-être les hommes eux-mêmes seront-ils moins moroses et moins corrompus.



FIGURE 1.
Ligne de conduite du réservoir à l'usine motrice.

En attendant la venue de cet âge d'or, plus réel que celui dont parlent les poètes, on travaille activement à préparer son arrivée et

les conquêtes de la mécanique, du génie civil sont aussi merveilleuses que multiples. L'Amérique plus que jamais reste à la tête de ce mouvement. Il ne se passe guère de mois qu'elle n'accomplisse une de ces œuvres gigantesques que nos pères auraient traitées de chimériques, et qui sont aussi stupéfiantes par l'audace de l'entreprise que prodigieuses par la mise à exécution des plans. Le *Scientific American* nous en offre un exemple récent. Il s'agit des travaux



FIGURE 2. — Transport par mules des conduits d'eau.

faits, cette année même, par la « San Joaquin Electric Company » pour alimenter de lumière et de force motrice la ville de Fresno, en Californie.

La nature a créé de grands réservoirs de pouvoir électrique tout le long des vallées de la côte du Pacifique, dont beaucoup de cours d'eau descendent de la Sierra et des diverses montagnes en fournissant une

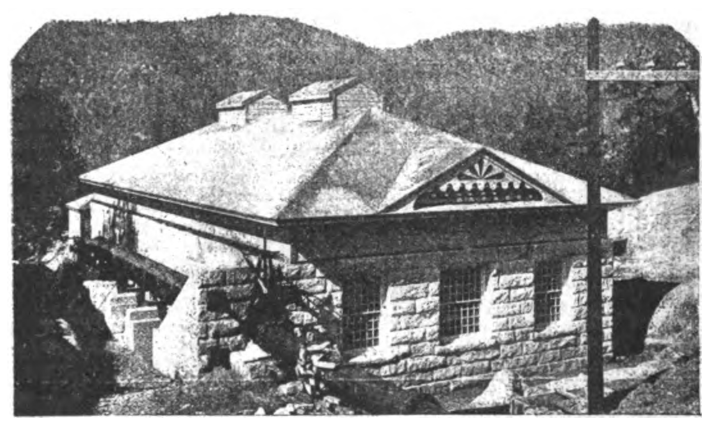


FIGURE 3. — Usine motrice, pied de la ligne de conduits, bouldure.

abondante provision d'eau toujours renouvelée pour la transmission à longue distance. Fresno est une localité agricole d'environ 15 mille habitants, située au milieu de la belle vallée de San Joaquin, au sud de la Californie. La ville a été construite il y a vingt-cinq ans et sa prospérité qui s'est accrue rapidement est due principalement à la richesse des productions du sol. L'industrie ne s'y est pas encore établie sur une sérieuse échelle à cause de la difficulté des transports

et du coût élevé du charbon qui, livré à Fresno, ne se paie pas moins de 9 dollars (45 francs) par tonne américaine.

Comme beaucoup d'autres vallées du Sacramento et de San Joaquin, Fresno avait depuis nombre d'années compris le grand parti que l'on pourrait tirer du magnifique débit des eaux, et les travaux poursuivis et maintenant achevés par la « San Joaquin Electric Company » sont basés sur l'utilisation de ces ressources. La Compagnie, fondée au commencement d'avril 1895 avec le concours des capitalistes les

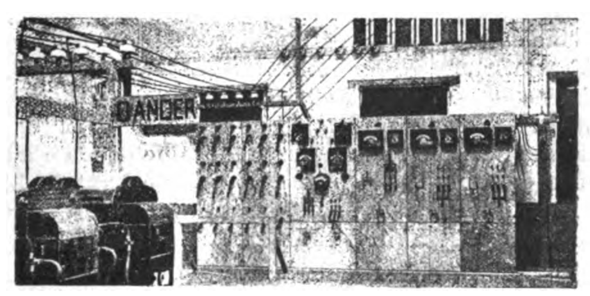


Figure 4. — Aspect de l'entrée de la station de Fresno.

plus importants de l'endroit, s'est mise immédiatement à l'œuvre, et au bout de dix-huit mois elle a pu voir que ses projets seraient couronnés d'un très grand succès.

Les sources des cours d'eau utilisés se trouvent au-dessus de la ligne des neiges d'hiver, et les points de captation au confluent du San Joaquin et d'un tributaire appelé South Branch sont situés à 40 milles environ (soit 60 à 65 kilomètres) de Fresno. L'eau est captée

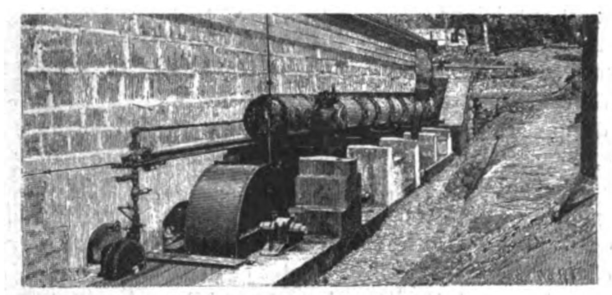


Figure 5. — Moulins à eau de l'usine motrice.

par des ouvrages en bois (*flumes*) solidement assujettis avec des boulons au lit rocheux de la rivière pour les empêcher d'être arrachés et emportés par ces débordements qui succèdent aux pluies persistantes ou à la fonte des neiges et que les Américains appellent *freshets*.

Ils sont attachés en tenue, c'est-à-dire affermis par des ancres, et ces pentes à grappins présentent à leur extrémité une fente dans laquelle s'engage un coin d'acier qui, lorsque le boulon est fixé dans le roc, serre encore davantage l'assemblage. On augmente en outre la soli-

dité de la construction en versant du plomb fondu dans les interstices. Les figures que l'on a sous les yeux en donnent une idée très nette.

La longueur totale du creusement est de sept milles et sur ce parcours il y a 3.000 pieds de flumes. Le canal de dérivation ainsi creusé conduit à un réservoir qui mesure une superficie d'environ 8 acres (l'acre vaut 40 ares 47 centiares). Le site choisi pour ces travaux est un plateau au sommet de la montagne du réservoir (*Reservoir mountain*). Le plateau est entouré de coteaux de trois côtés, et pour le quatrième il a suffi de faire une digue levée de dix pieds de hauteur (soit 3 mètres) sur une distance de 500 pieds (150 mètres). Le réservoir est d'une contenance assez grande pour subvenir à l'alimentation d'eau pendant cinq jours et demi. Une ligne de conduits (figure 1) descend la pente de la montagne jusqu'à l'usine de force motrice sur une distance de 4 mille pieds, la chute totale étant de 1411 pieds (424 mètres). L'eau est amenée dans le conduit par une série d'ouvertures en forme de cloche, de six pieds de diamètre, protégées par un écran pour empêcher le passage du gravier et d'autres débris. Elle peut être prise directement au canal ou au réservoir.

(*A suivre.*)

REVUE DRAMATIQUE

ODÉON : *Les Lectures du Samedi.* — RENAISSANCE : *Snob*; *La Samaritaine.*
PORTE-SAINT-MARTIN : *La Montagne enchantée.*

L'Odéon est entré dans une voie heureuse, tout aussi continue que la guigne noire à laquelle il a été en proie si longtemps Le grand succès du *Chemineau* a permis à M. Ginisty de réaliser une idée qu'il avait en tête, et qui a merveilleusement réussi. J'entends parler des Lectures du Samedi, au cours desquelles sont récités des vers de toutes les époques de notre littérature, depuis Villon et Rémy Belleau jusqu'aux décadents et aux symbolistes. Le public a pris, à ces récitations, un plaisir extrême. Il a témoigné pour les beaux vers une ardeur de passion qu'on aurait cru moins vive, d'après la pâture intellectuelle dont il se repaît le plus souvent. Enfin, les Samedis de l'Odéon sont fondés et tout porte à penser que leur existence sera longue, même quand aura cessé l'engoûment de nouveauté qui y a conduit la foule dès leur ouverture.

Les gens qui attendent encore une bonne définition, claire et précise, du mot *Snob* feront bien de ne pas la chercher dans la comédie, d'ailleurs fort intéressante, que M. Gustave Guiches a fait représenter sous ce titre à la Renaissance. Son Jacques Dangy n'a rien du Snob, au moins dans le sens que la conversation courante donne à ce vocable britannique. C'est un ambitieux de lettres, grisé par les fréquentations aristocratiques que lui vaut sa réputation et décidé à tout pour obtenir un fauteuil à l'Académie. Son élection est dans les mains d'un certain duc de Malmont, dont la

femme, sans cœur, sans scrupules, sans passion, consent à devenir la maîtresse de Dangy, on ne sait vraiment pas pourquoi. On comprend mieux la cour impertinente que le duc de Malmont fait à Hélène Dangy, l'honnête et brave femme sincèrement éprise de son mari. Jusque-là, tout est parfait. Nous vivons dans un monde un peu spécial, mais décrit de façon amusante et vraie. C'est au moment où commence le drame que les choses se gâtent.

La duchesse de Malmont, qui ne vaut décidément pas grand'chose, apprend à Dangy que sa femme est la maîtresse du duc. Rien n'est plus faux, naturellement; mais Dangy le croit et Hélène interrogée avoue. Oh! elle reprend immédiatement cet aveu, et pour nous, spectateurs, la chose ne fait pas doute; mais Dangy n'a point, lui qui n'entend pas les à-parté d'Hélène, les mêmes raisons que nous pour croire à la vertu de sa femme. Il faut huit ans pour que la foi lui revienne. Enfin, elle lui revient, et cela est l'essentiel, n'est-ce pas?

La Semaine sainte, qui nous vaut, chaque année, quantité de concerts spirituels et de mystères chrétiens, a fourni à Mme Sarah Bernhardt l'occasion de jouer la *Samaritaine* de M. Edmond Rostand, l'auteur déjà célèbre des *Romanesques* et de la *Princesse lointaine*. M. Rostand a appelé sa poésie : évangile en trois tableaux. Evangile, soit! Mais combien peu orthodoxe! J'y verrais plutôt un conte philosophique d'une certaine hardiesse de pensée et que Renan eût applaudi des deux mains. Car le Jésus de M. Rostand n'a rien du Dieu. C'est un homme, c'est même un artiste passionnément épris du beau; mais la façon dont il apprécie la marche des jeunes filles, se rendant à la fontaine, la cruche sur l'épaule, le sentiment de pur esthétisme qu'évoque chez lui ce spectacle, nous changent un peu la traditionnelle figure du Christ.

Qu'on ne prenne pas cela pour une critique! Tout poète — et M. Rostand compte parmi les meilleurs — a le droit absolu de modifier une conception légendaire, à la condition de ne point en faire le contraire de ce qu'on est habitué à y voir. Et, si j'insistais, M. Rostand ne manquerait pas de me répondre que l'amour du Beau n'a rien d'incompatible avec l'amour du Bien, et que Jésus était beaucoup trop Dieu pour n'être pas entièrement artiste. Et puis, la meilleure excuse de M. Rostand, s'il avait par hasard besoin d'en invoquer une — et ce n'est pas le cas! — ce serait le charme du détail, la pureté de la langue, la ciselure fouillée, bien qu'un peu précieuse peut-être, du vers. Un exemple me fera, du reste, mieux comprendre. En voyant défiler les jeunes vierges de Samarie, l'amphore sur l'épaule, comme si tout leur corps n'était plus qu'un vase, auquel

> Le bras levé dessine une anse sur le ciel,

Jésus se prend à rêver :

> Immortelle splendeur de cette grâce agreste!
> Je ne peux me lasser de l'admirer, ce geste
> Solennel et charmant des femmes de chez nous,
> Devant lequel je me mettrais presque à genoux
> En pensant que c'est avec ce geste, le même,



Que, jeune. obscure et douce, ignorant que Dieu l'aime,
Et n'ayant pas reçu dans un grand trouble encor
La salutation de l'ange aux ailes d'or,
Ma mère allait porter sa cruche à la fontaine.

Evidemment, ce Jésus-là n'a rien d'évangélique. Mais, pour n'être pas absolument orthodoxe, l'Evangile selon M. Rostand n'en est pas moins tout à fait exquis et délicieux.

Deux mots seulement de la *Montagne enchantée*, la pièce fantastique de MM. Emile Moreau et Albert Carré à la Porte Saint-Martin. Les auteurs ont voulu résoudre ce problème de nous donner une féerie qui ne fût pas totalement inepte ; ils n'y ont réussi qu'à demi, en ce sens que, si ce qu'ils nous ont donné n'a rien d'inepte, ce n'est pas une féerie du tout. Un certain Shakespeare avait, lui aussi, écrit des pièces fantastiques qui s'appellent la *Tempête*, le *Songe d'une Nuit d'Été* et même les *Joyeuses Epouses de Windsor*. Mais il n'avait pas été jusqu'au truc de féerie et au ballet des fleurs lumineuses. Aussi a-t-on le droit de regretter l'effort tenté par deux hommes de talent pour la résurrection, timide d'ailleurs, d'un genre mort, enterré et décomposé.

GEORGES LEFÈVRE.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Avril. — Mgr MIGNOT, évêque de Fréjus, confesse, dans des pages charmantes et profondes, les pensées que lui a inspirées le magistral livre de Sabatier, le doyen de la Faculté protestante (*Esquisse d'une philosophie de la religion*). Il constate avant tout, que les savants qui voulaient jadis démolir la religion se sont persuadés qu'en dépit de tous les sophismes, le sentiment religieux est une loi primordiale de notre nature, et, tout en combattant certaines des idées directrices du doyen *protestant*, l'évêque *catholique* avoue avec cette franchise admirable qui caractérise la haute intelligence de Mgr Mignot, qu'il a rencontré

rarement un livre plus captivant, plus séduisant, plus douloureux aussi. Ce livre, M. Sabatier l'a écrit avec son cœur tout autant qu'avec son esprit, et l'on soupçonne, en en parcourant les pages, qu'il les a plus d'une fois mouillées de ses larmes. Mais le sentier découvert par M. Sabatier menace de ramener l'humanité dans les solitudes désespérantes du désert de l'égarement...

Mgr Mignot craint que M. Sabatier, tout en croyant à un Dieu personnel, créateur et conservateur, n'aboutisse à la théorie de Renan et de ses disciples. Car, en admettant avec « l'évolutionnisme religieux » que le dogme se *modifie* successivement par *l'intelligence*, qu'en restera-t-il à la fin ? L'évolution religieuse n'est pas possible si on n'admet comme sa base inébranlable, la révélation, puisque autrement le chris-

(1) Voir le commencement des *Revues françaises* et des *Revues allemandes* et *italiennes* dans notre numéro du 15 Avril. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la REVUE.

tianisme n'est qu'une des innombrables formes de l'esprit humain.

Il nous a plu d'attirer l'attention spéciale de nos lecteurs sur cette polémique. Au moment où tant de petits esprits s'efforcent de creuser un fossé infranchissable entre les protestants et les catholiques français, il faut s'incliner devant la grandeur d'âme et d'intelligence de ceux qui savent les unir dans la fraternité de la croyance et de la pensée!

ALBERT VANDAL raconte l'odyssée du *Marquis de Nointel* qui représenta Louis XIV en Orient, de 1670 à 1679. L'auteur s'appuie sur la correspondance du marquis, où celui-ci a relaté tout ce qu'il a vu avec son imagination luxuriante et désordonnée, sans s'abstenir d'une crudité d'expression qui ne recule devant aucune particularité, fût-elle basse ou répugnante. — P. MORANE raconte le passé des *Arméniens du Caucase*. — PAUL ALLARD s'efforce de prouver que dans la question du droit des femmes et du *mouvement féministe*, les révolutionnaires ont marché à reculons. C'est en restaurant le mariage, en y introduisant une réciprocité jusqu'alors inconnue d'égards et de devoirs, en le rendant indissoluble que l'Eglise primitive a relevé la femme d'une injurieuse inégalité.

Le progrès, tel qu'ils le rêvent, ne serait qu'un retour au passé, et quel passé! celui du paganisme en pourriture et de la société romaine en décadence. C'est, au contraire, en corrigeant les derniers restes de morale païenne qui, du droit romain, ont passé dans nos codes, c'est « en remettant l'Evangile dans la loi », selon le mot de Lamartine, qu'on pourra opérer les réformes encore désirables. Mais, pour y parvenir, il faudra commencer, probablement, par corriger les réformateurs eux-mêmes.

Pour HENRI CHANTAVOINE, l'*Ironie d'Anatole France* est un arbre dont l'ombre est charmante et dangereuse en même temps. A force d'ironiser toujours et partout, on tombe dans la banalité, ou dans la monotonie, ce qui revient au même :

L'ironie a beau filer des phrases irréprochables sur l'éternel écoulement des hommes et des choses depuis Parménide ou Confucius : nous ne sommes ni des Eléates ni des mandarins. Elle a beau jouer, sur les ruines de tout, de sa flûte merveilleuse et se moquer d'elle-même au bout du couplet, c'est toujours un peu la même chanson.

Les ouvrages de France sont surtout des chefs-d'œuvre de malice, il manque encore dans sa collection un chef-d'œuvre de bonté qui, nous dit M. Chantavoine, « ferait aimer son talent merveilleux autant qu'on l'admire ».

Nouvelle Revue. — 15 Avril. — E. MUNTZ démontre l'aprêté avec laquelle les alliés pillèrent nos *Musées* en 1814 et 1815. On a repris de vive force une série d'œuvres d'art cédées à la France en vertu des traités. Les spoliations portèrent même sur des ouvrages achetés au comptant par le gouvernement de Napoléon! — Quelques extraits des mémoires du général polonais CHLAPOWSKI, à côté des pages chaleureuses consacrées à la *Crète martyre*, par G. DOUBLET. — Mme ADAM continue ses attaques violentes contre *Hanotaux*, qu'elle charge de tous les péchés d'Iraël. C'est lui qui est allé à Kiel, c'est lui qui a engagé la France à renoncer à ses revendications sur l'Alsace-Lorraine et qui aujourd'hui...

renonce à l'Egypte pour obtenir de l'Angleterre qu'elle reste fidèle au concert européen, pourquoi? parce que la grandeur de M. Hanotaux, sa raison d'être aux yeux des « perroquets » qui répètent ce mot de concert européen avec une componction béate, est tout entière dans la fiction grotesque dudit concert.

Et, en passant, Mme Adam dit son fait à l'Académie française, qui un jour sera accablée par les responsabilités de son dernier choix. — Le COMMANDANT CHASSÉRIAND étudie l'organisation de l'*Ecole supérieure navale*.

Revue de Paris. — 15 Avril. — Essais des mémoires du général FLEURY, sur le point de paraître en volume, relatives à son séjour en Afrique. — Suite des descriptions de la *Macédoine*, par V. BÉRARD. A relever une sorte d'interview avec le consul serbe à Salonique, qui déclare que :

Salonique est Serbe, comme toute la Macédoine, et la Serbie ne peut se passer de Salonique... A Salonique, à Sezzès, à Vodéna, sur la côte et dans la montagne, j'ai trouvé des Serbes, de bons Serbes, parlant serbe, chantant en serbe et célébrant la Slava, la fête serbe par excellence.

E. Bonhoure parle de l'*autonomie tunisienne*.

Revue des Deux Mondes. — 15 Avril. — Des pages dégageant un charme mystérieux de A. Roe sur la *Semaine Sainte à Kieff*. L'auteur parle de la prière des pèlerins orthodoxes, des cérémonies du jeudi et vendredi saints et de la vie des monastères. — Le vicomte d'Avenel donne la dernière partie de son étude sur la *Maison parisienne* de la fin de siècle. A la suite des données techniques sur la construction et le prix de revient des maisons, l'auteur nous entretient de la vie intime de ses habitants. Tout en faisant ressortir la pauvreté de notre imagination qui, au point de vue décoratif, nous porte à imiter l'ancien sous peine de rester dans la banalité, M. d'Avenel signale le goût extrême de la commodité, qui frise quelquefois le ridicule. Oyez plutôt:

> L'énergie électrique que l'on asservit déjà à tant de besognes, se rencontre jusqu'en ces retraits intimes qu'une visite consciencieuse du logis ne nous permet pas de laisser à l'écart. Un novateur persuadé que, si l'apparat n'est point de mise en ce « privé », comme on l'appelait naguère, la recherche du confort y est louable, a imaginé de chauffer électriquement le siège mobile en bois qui s'abat sur la cuvette des appareils du dernier type. La communication s'établit par le seul fait que l'intéressé s'asseoit, elle cesse quand il se lève, après lui avoir évité l'impression désagréable d'un contact réfrigérant.

Consolons-nous : en revanche, la propreté est devenue de beaucoup plus grande que dans le bon vieux temps. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la consommation d'eau par tête sous l'ancien régime avec celle de nos jours. — R. de la Sizeranne continue sa belle étude sur sir John Ruskin, étude exquise où vont de pair la profondeur et l'exactitude de l'analyse. La doctrine si complexe de l'illustre esthète anglais a trouvé en Sizeranne un de ses plus éloquents interprétateurs. Pour avoir si bien compris Ruskin, il faut bien l'aimer, et l'auteur se défend peut-être inutilement d'avoir embrassé les vues et les aspirations de l'archiprêtre de la beauté moderne. Mais passons à la théorie du progrès et à la réforme de la société d'après Ruskin. Notre siècle et son progrès, enseigne le maître anglais, n'ont point accru le domaine de la Beauté. Chaque nouvelle ligne de chemin de fer, en se prolongeant comme une ride sur le visage de la patrie, efface quelque chose de sa beauté. Ceux d'entre nous qui vivent par les yeux, qui tirent leurs plus hautes jouissances des lignes et des couleurs, sont chaque jour plus dépourvus des spectacles qui ont enchanté nos pères.

> Peut-il y avoir encore de la Beauté dans l'art ? Il n'y en a plus dans la vie..

A-t-on en échange rendu le peuple plus heureux ? On n'a fait que le tromper par des promesses irréalisables. Et l'auteur de nous expliquer ainsi ce qu'on est convenu d'appeler, la folie de Ruskin, son idiosyncrasie du progrès:

> Puisqu'une même heure voit s'effacer le Bonheur des êtres et la Beauté des choses, puisqu'une même bourrasque emporte les chansons des oiseaux et les chansons des hommes, ne serait-ce pas aux mêmes causes qu'il faudrait attribuer la disparition du calme social et celle des jouissances esthétiques ? Et doit-on s'étonner outre mesure si Ruskin a rêvé qu'en restituant au monde la Beauté — Beauté dans la Nature — Beauté dans les corps humains — Beauté dans les âmes — il lui restituerait du même coup le bonheur?

Un pays riche est toujours un pays laid. La première richesse est toujours la santé. Or l'argent et la richesse ne font que la compromettre. Est-ce que la richesse donne de la satisfaction, des amis sûrs? Ecoutons du reste un passage du plaidoyer si éloquent de Ruskin contre le progrès ou plutôt la richesse, son mot suprême :

> ... On devrait enseigner que les vrais filons ou veines de la richesse sont rouges et non d'or, et non dans les rochers, mais dans la chair, et que la dépense et la consommation finale de

toute richesse est dans la production du plus grand nombre possible de créatures humaines au souffle puissant, à la vue aiguë, au cœur joyeux ; que, parmi les manufactures nationales, celle des âmes de bonne qualité peut devenir hautement lucrative. Enfin, loin d'admettre que l'accumulation de l'argent dans un pays est la seule richesse, la réelle science de l'Economie politique — ou mieux de l'Economie humaine — devrait enseigner aux nations à faire des vœux et à travailler pour les choses qui conduisent à la vie, et à mépriser et à détruire les choses qui conduisent à la destruction.

On voit que la Religion de la Beauté et la Réforme par la Beauté n'est pas aussi dépourvue de sens que le pensent ses détracteurs. Elle est avant tout des plus morales cette Religion de la Nature qui est le Commencement et la Fin de tout! — *Rome et la Renaissance* par J. Klackzo.

H. de la Martinière : La convention de *Lalla Marnia* et la frontière algérienne de l'Ouest.

Revue Socialiste. — Avril. — A. Weber, dans son aperçu rétrospectif des interventions du Conseil municipal de Paris en faveur des ouvriers, démontre que celui-ci applique les revendications essentielles du programme socialiste minimum. — Dans son problème de la richesse, Désiré Descamps s'efforce de prouver que l'aisance est possible pour tous, car l'Europe et les Etats-Unis fournissent le nécessaire à l'entretien d'une population double de celle qu'ils possèdent.

....

Saluons l'apparition de la nouvelle **Revue de l'Art ancien et moderne**, sous la direction de Jules Comte. La *Revue* paraitra tous les mois et aura pour but, comme l'indique le sommaire de son premier numéro, de nous renseigner par les plumes les plus autorisées sur le mouvement artistique actuel et rétrospectif de la France et de l'étranger. A relever dans le premier fascicule une étude de Th. Homolle sur l'Ecole française d'Athènes ; les nouveaux achats du Louvre, par M. Collignon ; Jean Fouquet, par Paul Leprieur. Le côté artistique de la *Revue* est très soigné. Attendons l'apparition de ses prochains fascicules pour en parler plus longuement.

Nous avons reçu également **L'Estampe et l'Affiche** dirigée par Clément-Janin et éditée par E. Pelletan. Le périodique contient la reproduction de nombreuses affiches étrangères, à côté d'une jolie gravure au burin de Florian et un intéressant article de Clément-Janin sur l'œuvre gravé de Félix Braquemond.

....

PUBLICATIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES.

Journal des Économistes. — 15 Avril. — G. de Molinari exprime plusieurs pensées pessimistes au sujet du problème des nègres aux Etats-Unis. Pour le distingué directeur du *Journal des Economistes* la population de couleur s'est affaiblie et dégradée depuis qu'elle a été mise en possession du self-government. Au lieu de se fondre dans la population blanche, elle en est plus que jamais séparée. Sa vitalité est plus faible à côté de l'accroissement de la mortalité infantile. Les nouvelles générations nègres sont moins robustes et plus vicieuses. Quant à leur criminalité, elle serait triple de celle de la population blanche.

La conclusion à laquelle arrivent les écrivains qui ont étudié le problème sous l'influence du préjugé de couleur, c'est que la race africaine est condamnée à disparaître aux Etats-Unis de même que s'éteignent les races autochtones des îles Sandwich de la Nouvelle-Zélande et des autres îles de l'Océanie au contact de la civilisation ; mais qu'en attendant, l'existence de cette race inférieure et réfractaire au progrès retarde le développement de la richesse et de la puissance de l'Union, en un mot qu'elle est une nuisance politique économique.

Ajoutons que l'auteur se base surtout sur le travail de Hoffman, un Allemand américanisé, un de ces Allemands qui, au lieu de colporter la culture (les Kulturträger dans le bon sens du mot comme le faisaient leurs aïeux), sèment à travers le monde la haine des races et prêchent l'extermination des faibles! — Meyners d'Estrey rapporte ses intéressants souvenirs de Siam.

Revue Politique et Parlementaire. — 10 Avril. — E. Levasseur analyse les différentes tendances et aspirations du parti socialiste en Amérique. — Suite de l'enquête sur le régime de l'alcool à l'étranger.

Revue Internationale de sociologie. — Mars. — C.-M. Briquet retrace l'histoire des conflits entre patrons et ouvriers dans la papeterie française. Il est curieux de constater que, dès le XVIIe siècle, il y avait déjà dans cette branche d'industrie de puissantes associations ouvrières qui se manifestèrent par des grèves. Les documents nécessaires pour reconstituer leur historique complet faisant défaut, Briquet se borne à nous raconter quelques incidents les plus tragiques de la lutte entre les pouvoirs, les patrons et les ouvriers

papetiers. — A. JAFFÉ étudie les cristallisations économiques de notre époque, et M. KOVALOVSKY le système du clan dans le pays des Galles.

Revue scientifique. — 17 et 26 avril. — *L'alcoolisme au point de vue sociologique*, par LEGRAIN. — *Les sondages de la haute atmosphère*, par HENRY DE GRAFFIGNY. — *L'assimilation des indigènes de l'Algérie*, par ZABOROWSKI.

Revue générale des sciences. — 15 avril. — *Les manifestations de la vie dérivent-elles des forces matérielles?* M. MARCEL : *Les différentes formes de la respiration humaine.*

....

Revue d'Histoire Diplomatique. — (Avril-Mai-Juin). — G. SALLES a une étude richement documentée sur les *Consulats*, leur origine et développement au moyen âge. Ce travail est d'autant plus méritoire que nous n'en connaissons de pareil dans aucun pays. Il n'y a eu en réalité que quelques études de détail dispersées dans les journaux et périodiques, comme par exemple l'étude de Diehl sur le baile vénitien à Constantinople, etc., etc. Salles s'efforce de dégager le régime des consulats, tel qu'il existait dans les divers pays au moyen âge et le droit international qui était alors en vigueur relativement aux *Consuls d'Oultremer*, comme on les appelait en France.

Disons que c'est en 1172 qu'on trouve mentionné pour la première fois le terme de *consul*. Le titre de *vicomte* précéda ordinairement celui de consul jusqu'à la fin du XIIe siècle. On l'appela *recteur* au XIVe siècle en Chypre, *émin* à Constantinople à partir de 1500. Les Aragonais eurent au XIIIe et au XIVe siècles à Tlemcen un *alcade*. L'Angleterre eut dès le XVe siècle, des *gouverneurs*, des *marchands* anglais en Flandre. Quoi qu'il en soit, on les considéra toujours comme des agents purement commerciaux.

ANDRÉ LE GLAY raconte l'expédition du duc de Beaufort en Crète en 1668-1669; LOUIS PASSY, le voyage de François Vettori, ambassadeur de la République de Florence près de l'empereur Maximilien (1507 1508).

Quinzaine. — 15 Avril. — *Les fouilles de Delphes*, par G. GLOTZ et *La question des écoles en Angleterre*, par CH. EGREMONT.

Vie Contemporaine. — 15 Avril. — *Les philhellènes sous la Restauration*, par O. GOEPP. — *Le redressement des bossus*, par H. DE ROTHSCHILD.

Revues Anglaises et Américaines

Atlantic Monthly. — Avril. — Nous n'avons à signaler qu'un article, mais il est extrêmement curieux. Le critique CHARLES MINER THOMPSON s'en prend à la réputation de *Mark Twain* et, de toutes les qualités qu'on accorde généralement à cet écrivain, il ne lui laisse que celle d'incarner mieux que personne le tempérament américain dans toute sa pureté. C'est en vain que Mark Twain revendiquerait le titre d'artiste. Sa jeunesse a fermé en lui jusqu'à l'ombre du moindre sentiment esthétique. Il ne possède ni talent d'arrangement ni habileté d'exécution et son style est médiocre.

Mark Twain n'est ni un grand humoriste, ni un grand esprit. Grâce à lui, l'univers entier se tient les côtes de rire... Mais a-t-il jamais créé quelque type si profondément imbu d'humanité qu'il demeure pour être reconnu comme un frère par les hommes de l'avenir?... A-t-il jamais écrit quoi que ce soit qui touche intimement à l'éternelle vérité de la vie ?... Il a simplement attiré à lui les cœurs de ses compatriotes par le sentiment vrai qu'il a de leur caractère et de leur humeur ; et, quand un homme exprime ainsi l'individualité d'une nation, on peut l'appeler grand. Nous pouvons déplorer la perte de l'artiste et nous réjouir en même temps de l'homme. Il a dessiné le type national, il a interprété le tempérament national. Nous devons lui être reconnaissants de ce service.

La qualité d'artiste est toujours celle à laquelle un écrivain, si peu digne qu'il en soit, renonce le moins volontiers. Les éloges qui lui sont décernés d'autre part ne suffiront certainement pas à consoler M. Mark Twain.

Contemporary. — Avril. — Ainsi qu'on devait s'y attendre, la guerre gréco-turque a fait éclore dans les diverses revues toute une littérature de politique étrangère relative aux belligérants. Il nous faut y relever une apologie, par M. STEAD, du *Ministre de la Justice en Europe*, lequel n'est autre, que l'empereur d'Allemagne Guillaume II. Si par

instants cet arbitre de nos destinées élève la voix, c'est simplement pour maintenir l'ordre dans le prétoire dont il a assumé la direction.

Grâce à l'initiative de l'Empereur, l'Europe sort de son sommeil et affirme sa suprême autorité. Et quand cette autorité est méconnue, elle renforce ses injonctions des gros canons d'une Armada internationale et rétablit l'ordre par les forces combinées des Etats-Unis d'Europe.

La façon dont l'ordre est en effet rétabli doit éclairer aujourd'hui l'auteur sur la réelle valeur de son éloge. — J. Gennadius raconte d'intéressants détails sur les différentes *Insurrections crétoises depuis* 1821.

Le Pacte d'Halepa fut signé le 15 octobre 1878 par l'intervention du Consul anglais. Cela n'empêcha pas la Porte de violer ses engagements solennels. Le Pacte ne fut jamais appliqué honnêtement; et une insurrection nouvelle éclata pendant l'été de 1889, où l'union avec la Grèce fut proclamée par des délégués régulièrement élus. Au mois de juillet, Shakir Pacha fut envoyé en Grète à la tête d'une formidable armée et l'île fut mise en état de siège... 9.000 maisons, 150 écoles, et 62 églises furent détruites, sans compter d'autres biens de valeur beaucoup plus grande, et, comme toujours en pareil cas, des milliers de femmes, d'enfants et de vieillards allèrent chercher un refuge en Grèce. La révolte actuelle est la *huitième*, depuis 1821.

Phil Robinson continue ses charmants articles : *Les oiseaux de mon jardin*. Il nous y apprend, entre autres choses, que la tâche des bêtes de proie est rendue extrêmement difficile par la vigilance des oiseaux. C'est cela sans doute qui a décidé les carnassiers à chasser de nuit. Tout le jour, ils sont épiés par les oiseaux, et les victimes qu'ils poursuivent sont averties du danger; mais, dès que la nuit vient, ils peuvent se saisir de leur proie avec plus de facilité. Du reste, les bêtes comprennent parfaitement la langue des oiseaux. Il est vraiment dommage que nous ne soyons pas aussi avancés que les bêtes sur ce point. — Le Révérend Philip Limerick constate que les *Congrégations religieuses* d'hommes vont s'affaiblissant chaque jour, le recrutement en étant complètement insuffisant; au contraire, les congrégations de femmes, surtout celles qui soignent les malades, augmentent sans cesse et le moment approche où l'on se verra obligé d'étendre leur champ d'action.

Fortnightly. — Avril. — Là aussi dominent les articles traitant de la question gréco-turque. Nous relèverons seulement celui de Mme Olga Novikoff, qui attribue à la Russie le mérite d'avoir effectué la *Redécouverte de l'Europe*. Il paraît que l'Europe n'existait plus, le jour où la Russie groupa les grandes puissances pour une action commune et obtint l'imposant (?) Concert qui affirme en ce moment sa majestueuse volonté. Dans tout cela, l'Angleterre et sa politique sont fort malmenées.

S'il est encore des Anglais qui s'imaginent vivre dans un monde idyllique, ils se préparent un dur réveil. L'opinion généralement répandue, c'est que les Anglais ne sont pas de bons Européens. Que maintenant l'Angleterre se refuse à contenir les Turcs et les Grecs, qu'elle agisse dans l'Europe redécouverte comme elle a agi jusqu'alors, et je tiens pour certain que les dommages réclamés par l'Europe pour ces pertes morales et intellectuelles seront des milliers de fois plus considérables que le modeste million réclamé par le président Krüger.

Le Problème Sud-Africain est traité par le Rév. W. Greswell et résolu d'après une méthode bien anglaise. L'auteur propose que l'œuvre soit confiée à M. Cecil Rhodes, et qu'une confédération des États africains mette dans la main de l'Angleterre tous les territoires situés de la montagne de la Table à la vallée de Zambèse, en attendant mieux. — Une étude de Laurie Magnus sur le poète allemand Arno Holtz, qu'il appelle *Le Poète de la Révolte*. — Mme Virginia Crawford examine le *Mouvement féministe en France* et déclare que la femme française cherche à se modeler, dans la lutte qu'elle engage, sur sa sœur d'Outre-Manche.

C'est sur l'Angleterre que les femmes françaises ont les yeux fixés pour tout ce qui concerne leur émancipation. Quant à la jeune fille anglaise, qu'on suppose diriger sa propre vie et pos-

séder un passe-partout, sans abuser de ce privilège, elle excite en France une admiration touchante, peu justifiée, je le crains bien, par les faits.

En résumé, le féminisme, en France, est aujourd'hui une force avec laquelle il faut compter, dans la vie sociale, dans la politique et dans la littérature.

Nineteenth Century. — Avril. — Un numéro singulièrement vide et où il n'y a guère à glaner, en dehors des articles sur la question gréco-turque et sur l'apothéose de la reine Victoria. — CHARLES WHIBLEY signe une fougueuse attaque contre les *Empiétements des Femmes* dans la société anglaise, en général, et dans l'Université de Cambridge en particulier. Les quatre revendications des étudiantes de Cambridge lui paraissent monstrueuses. Les voici, dans l'ordre : 1° Usage sans restriction de la bibliothèque universitaire; 2° Libre concurrence pour les prix et les grades de l'Université ; 3° Admission aux études supérieures et aux recherches ; 4° Participation générale aux intérêts académiques. Et l'auteur ajoute avec mélancolie que, si ces demandes sont accordées, la vieille Université est morte. — Miss EDITH SHAW reprend, en les confirmant, les doléances de miss Frances Low sur la *Misère des Dames pauvres* en Angleterre. Mais elle déclare que les remèdes proposés, bien loin d'avoir raison du mal, ne feraient que l'aggraver.

Mac Clure's Magazine. — Avril. — La plus grande partie du numéro est consacrée à des souvenirs fort intéressants sur le *Général Grant*. Le vainqueur de la guerre de Sécession était un cavalier hors ligne. En 1878, on lui amena un cheval magnifique, mais vicieux et que trois hommes avaient toutes les peines du monde à maintenir. Grant était en costume complet de soirée et chapeau de soie à haute forme. Il alla droit au cheval et, aidé de deux officiers, réussit à se mettre en selle, malgré une certaine raideur de la jambe gauche. Mais dès qu'il eut saisi les rênes, il se fit en lui une telle métamorphose que la foule ne put s'empêcher d'applaudir. Le cheval essaya successivement toutes ses défenses, se cabrant et bondissant en désespéré. Il finit bientôt par s'apercevoir qu'il avait trouvé son maître, et dès lors cheval et cavalier ne firent plus qu'un. — ELLA F. WELLER publie une série de *Lettres inédites du général Sherman*, dans laquelle se trouve une fort curieuse et fort touchante auecdote.

Pendant la guerre, une jeune fille de seize ans, qui n'avait pas encore quitté l'école, entama une correspondance suivie avec un officier de l'armée régulière qu'elle n'avait jamais vu. Cette correspondance avait un caractère bien plutôt amical qu'amoureux. Mais elle devint bientôt assez intime pour que sa suppression par le père de la jeune fille, qui l'avait découverte, causât aux deux correspondants un chagrin réel. L'officier écrivit au père, sollicitant une autorisation qu'il eût mieux fait de demander plus tôt; mais le père demeura impitoyable et toute communication dut cesser. Craignant que son ami n'eût été tué au massacre de Custer, la jeune fille demanda de ses nouvelles par lettre au général Sherman.

Ce dernier conte avec infiniment d'attendrissement et de charme cette vraiment jolie aventure.

Scribner's Magazine. — Avril. — C. D. GIBSON continue la série de ses études illustrées sur *Londres pittoresque*. Il examine les Parcs, dont on a dit qu'ils étaient les amis les plus chers et les médecins les meilleurs des Londoniens. — Dans *L'Art de voyager*, M. IDDINGS nous apporte quelques données intéressantes sur le nombre des Américains qui visitent Paris.

Il vient par an à Paris de 43.000 à 46.000 Anglais, de 39.000 à 42.000 Américains, et de 31.000 à 36.000 Allemands. Si chaque Américain dépense, dans la capitale de France, une moyenne de 5.000 francs par voyage, ce qui n'a rien d'excessif, c'est 200 millions que le commerce parisien gagne avec les seuls indigènes des Etats-Unis.

Il va sans dire que ces chiffres ne comprennent pas la colonie américaine, fixée à demeure à Paris.

Westminster Review. — Avril — Qui se serait attendu à voir un Anglais protester contre l'occupa-

tion anglaise de Gibraltar, ou du moins contre la façon dont cette occupation est pratiquée? LEONARD WILLIAMS déclare cependant que l'armée anglaise est l'objet des plus énergiques malédictions de la part des civils, à qui elle rend la vie littéralement intolérable.

La cause principale de la réputation qu'ont les Anglais en Espagne d'être des *brutos* et des *groseros*, est l'insupportable militarisme de Gibraltar... Il faut éliminer de pareilles gens. Quant aux habitants, il faut, ou bien les exproprier, ou alors les défendre et les protéger en leur donnant des lois, un gouvernement et le droit d'appel; autrement, mieux vaudrait que Gibraltar fût dépouillé de tout ce qui n'est pas son armure de guerre, comme au temps de Tarik el Tuerto, le général borgne de l'Islam.

Un intéressant article anonyme déplorant la place excessive occupée par le crime et les criminels dans la littérature contemporaine. La thèse est ingénieusement présentée, mais le sujet n'est pas de la première fraîcheur.

....

La **New-World** nous apprend que l'Arménie fut certainement la première nation qui embrassa la foi chrétienne. Dès l'an 302, onze ans par conséquent avant la promulgation par Constantin de l'Edit de Tolérance, Teridate et son peuple s'étaient soumis à saint Grégoire, le premier Catholicos d'Etchmiadzin. Le fils (et successeur) de saint Grégoire fut l'un des 318 évêques qui signèrent le symbole de Nicée et, dans le rite arménien, on a encore gardé, dans le texte même du symbole, les paroles par lesquelles saint Grégoire exprima son adhésion. Saint Grégoire était surnommé Lusarovitch, ou l'Illuminateur.

....

J.-H. Frater, qui fait en ce moment le tour du monde en bicyclette, envoie à l'**English Illustrated Magazine** quelques détails inédits sur la vie intime du shah de Perse, Muzafer-Ed-Din. C'est, paraît-il, un homme absolument inoffensif, que ce monarque absolu. Il passe son temps à chasser ou à se promener dans son parc, en pantalon écossais, photographiant tout ce qui se présente. Son palais renferme d'inévaluables trésors, entre autres un trône estimé de 50 à 75 millions de francs. Le globe du monde, exécuté pour le prédécesseur du shah actuel, pèse 75 livres d'or pur et est serti de 51.000 pierres précieuses. La mer est en émeraudes, la Perse en turquoises, l'Inde en améthystes, l'Afrique en rubis, l'Angleterre et la France en diamants. Au contraire de son père, qui vidait tous les soirs ses deux bouteilles de Porto, il ne boit jamais une goutte de vin et on prétend qu'il est fort impopulaire parmi ses sujets, pour ne pas les traiter avec la sévérité à laquelle ils étaient accoutumés.

Il se lève de bonne heure, fait ses dévotions et prend un peu de pain avec une tasse de thé tiède. A huit heures, il reçoit ses ministres. On prétend qu'il divorça d'avec sa première femme parce qu'elle se plaignait qu'il ne se lavât jamais. Les mets de sa table sont préparés avec le plus grand soin, et c'est un prince de sang royal qui a la responsabilité de ce détail. Tous les plats sont envoyés sous scellé de la cuisine, et on ne brise les cachets qu'en présence du shah. D'après l'étiquette, il mange seul. On lui sert toujours de cinquante à soixante plats, mais il ne touche jamais qu'à deux ou trois. C'est, le plus souvent, du riz à la graisse, suivi quelquefois d'un poulet ou de morceaux de mouton grillés, servis entre deux tranches de pain. Comme dessert, un sirop au citron, fort estimé en Perse. Fourchettes et couteaux sont inconnus à la Cour, et le shah mange tout avec ses doigts. Pendant le repas, on lit des extraits de journaux européens, et principalement de journaux français. Il prend un vif intérêt à la politique européenne et, quand il s'agit d'affaires persanes, il lui arrive de demander à ses ministres : « Eh! bien, qu'est-ce que la reine d'Angleterre ferait en pareil cas? »

Le shah a, pour la photographie, une véritable passion. Non seulement il prend des vues de tout ce qu'il rencontre, mais il s'est fait photographier lui-même dans toutes les attitudes et dans tous les habillements imaginables, entre autres couché dans son lit. Les murs du palais sont ornés de portraits de lui, parmi lesquels un en uniforme prussien et un autre en pasteur anglican.

Il ne possède que soixante femmes dans son harem, tandis que son prédécesseur en avait *dix-sept cent vingt*. Il répugne à aller en Europe à cause du mal de mer, mais il brûle d'envie de voir les Indes.

....

Le lieutenant Baden-Powell apporte à l'**United Service Magazine** des renseignements sur les plus récentes conquêtes de la navigation aérienne. L'Allemagne a déjà démontré sur le papier que scientifiquement le problème

peut être résolu. L'Empereur a donné 60.000 francs pour les études. Les Russes ont déjà un grand ballon à l'œuvre depuis plusieurs années. Quant aux conséquences d'une pareille découverte, qu'il y a lieu d'envisager comme prochaines, elles sont incalculables. Les *aéromotives* pourront, tout en se tenant hors de la portée des projectiles ennemis, laisser tomber sur les places fortes de l'ennemi, sur les troupes, sur les navires de guerre, des obus explosibles qui détruiraient les communications, incendieraient les magasins, anéantiraient les armées en marche. Et la nécessité s'impose de munir dès à présent les navires de guerre de cuirasses horizontales et de pièces d'artillerie capables de tirer verticalement.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Une éducation impériale (Guillaume II), par FRANÇOIS AYME. (Société française d'éditions d'Art, L. Henry May.)

L'auteur aime et estime les Allemands. Et, chose rare, il ose l'avouer. Il ne veut en outre plaire qu'à la vérité, souhaitons lui donc qu'il plaise à tout le monde. Y parviendra-t-il? Il y a une sorte de crânerie de crier sur les toits de Paris qu'on a laissé des affections sincères et des souvenirs de bonheur à Berlin. Or la crânerie gagne les cœurs français même lorsqu'elle s'exerce en faveur des Prussiens; elle les gagnera d'autant plus qu'elle laissera nos intelligences froides et imprenables. Précepteur des princes Guillaume et Henri de Prusse, M. Ayme a été en rapports quotidiens avec ces deux princes, dont le premier est devenu plus tard Empereur allemand. De ce contact d'intimité l'auteur a gardé de ces enthousiasmes enflammés qui font penser à la contagion du milieu.

L'Empereur Guillaume détient le record du sceptre. Intelligent, il l'est au plus haut degré. Doué d'une grande puissance de travail et d'assimilation, il peut aborder, sans ridicule, les sujets les plus divers. Il a l'intuition de tout ce qui est noble et superbe. C'est un charmeur. Aux dons naturels, il ajoute le tact et la simplicité qui attirent l'affection. Il lit nos poètes et nos écrivains avec amour; il admire nos œuvres d'art, il parle notre langue avec une aisance et une pureté irréprochable.

Si l'on n'est jamais grand pour son domestique on peut être, en revanche, un demi-dieu pour son précepteur! Ce débordement d'éloges fait sans doute beaucoup d'honneur à la reconnaissance d'un bon maître pour son excellent élève, mais il en fera moins à la vérité et à la psychologie du livre. L'auteur étant moins dithyrambique lorsqu'il parle d'autres traits observés à la cour, devient par cela même plus intéressant. Il cite des exemples de servilité étonnants à l'égard des membres de la famille impériale : des vieillards, des officiers généraux, des diplomates se prosternent devant les enfants et leur baisent les mains avec des marques d'adoration semblables à celles des chrétiens agenouillés devant la croix! Le livre est riche en détails sur la vie des jeunes princes, la plus paisible, la plus studieuse que l'on puisse imaginer. Ils recevaient, Guillaume 20 marks (25 francs) et Henri 10 marks par mois, destinés à payer leurs objets de luxe, lettres, enveloppes. Guillaume était toujours parmi les premiers de sa classe. Dans son plan d'éducation, la religion occupait une place secondaire.

Cueillons au passage deux anecdotes qui ne sont point pour plaire aux dévôts de la royauté.

En faisant une dictée au prince Henri, M. Ayme arrive à cette phrase :

Outre sa distinction naturelle, elle possédait encore cette majesté auguste, apanage des princesses de sang royal.

Le jeune prince pose sa plume, et dit :

— Celui qui a écrit ce morceau n'a pas dû vivre souvent avec des reines.
— Pourquoi cela?
— Parce que je n'ai jamais observé la majesté auguste qui s'attache aux prin-

cesses de sang royal, et pourtant j'ai été élevé au milieu d'elles.

M. Ayme, qui resta à Cassel à peu près deux ans avec les princes de Prusse, y touchait 150 *marks par mois* et, sur ce léger budget, il lui fallait encore payer sa nourriture et son logement. Ajoutons qu'il avait en outre à faire le voyage aller et retour. M. Ayme peut décidément revendiquer la gloriole d'avoir travaillé pour le roi de Prusse!

L'Opposition universelle (Essai d'une théorie des contraires, par G. Tarde. (Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Félix Alcan.)

Dans sa modestie de savant, M. Tarde qualifie son « opposition » de simple ébauche qu'il se propose de corriger avec le temps. Cette ombre délicieuse que l'auteur lui-même jette sur son œuvre, n'est sans doute qu'une coquetterie qui en fera rechercher et apprécier les beautés. Car ne nous y trompons point! Sous le titre aride du volume se cache cette vérité harmonieuse, qui se dégage de ses 450 pages, à savoir: que toutes les espèces et variétés d'inversions et d'oppositions, tous les rythmes, toutes les symétries, toutes les antinomies, la concurrence, la guerre, l'amour et les haines sociales, en tout et partout, contribuent à notre évolution, à notre progrès. L'auteur le démontre avec une riche moisson d'arguments à l'appui, arguments empruntés à tous les domaines de la science et de la vie.

A tour de rôle passent devant nous les oppositions logiques, mathématiques et physiques; oppositions vivantes, psychologiques, sociales, et toutes se fondent dans la constatation de la nécessité et de la bienfaisance de l'opposition :

Se nourrir pour agir, défaire pour refaire. Avec les débris d'une couche géologique former un nouveau terrain : voilà la vie de la terre; monter de la mer au ciel, redescendre du ciel à la mer : voilà la vie de l'eau sur la terre.

Monter du périhélie à l'aphélie, redescendre de l'aphélie au périhélie, les planètes ne font pas autre chose dans l'éther

Mais, de ce conflit perpétuel entre Brahma l'engendreur et le tueur Siva, de cette lutte d'actions contraires et des luttes avec les harmonies, se dégage incessamment quelque *nouveauté*...

A chaque instant, chacun de nous, êtres éphémères, parmi ses amours ou ses combats, traverse un état singulier, unique, goûte un plaisir qu'il n'a plus goûté ou ne goûtera plus, ou souffre une souffrance inouie, inconnue à tout autre et a lui-même... Cela est, n'a plus été, ne sera plus, et cela semble être la raison d'être de tout ce qui se répète, s'adapte, s'oppose...

C est donc à cela qu'aboutit notre vie ou plutôt notre lutte! Nous chassons à l'impossible à travers l'inutile. Serait-ce là le dernier droit de notre existence? L'auteur se pose cette question d'un pessimisme sans bornes, à la fin de son volume et a garde de ne pas y répondre.

LIVRES ITALIENS

L'Europa Giovane : Studi e viaggi nei paesi del nord, par Guillaume Ferrero. (Milan Fratelli Trèves.)

Les lecteurs de la *Revue des Revues* connaissent le talent remarquable du professeur Guillaume Ferrero et l'alerte originalité de sa pensée. Les travaux que nous avons publiés de l'éminent collaborateur de Lombroso, et qui ont été reproduits en France et à l'étranger, ont révélé un écrivain admirablement doué, mettant au service d'un esprit philosophique certainement hors ligne des études psychologiques et sociologiques approfondies et patientes autant que sagaces. Un de ces travaux publiés dans la *Revue des Revues* (*Le Troisième sexe*) figure dans le volume qui vient de paraitre. M. Guillaume Ferrero nous donne lui-même la synthèse de son ouvrage.

Ce livre résume les impressions les plus profondes et les réflexions les plus graves de deux années de voyage et de séjour en Angleterre, en Allemagne, en Russie et en Scandinavie. Je dis les impressions et réflexions les plus importantes ou celles qui m'ont semblé telles; parce que de toutes les choses vues, entendues ou lues, j'ai cherché à tirer quelques conclusions générales, comme j'ai tâché de grouper les observations et les annotations forcément variées et in-

cohérentes, qu'un voyageur attentif recueille le long de sa route, autour d'une idée centrale faisant comme le soleil au milieu des planètes, qui les tient unies et les éclaire.

Ces conclusions générales se rapportent à quelques-uns des plus grands problèmes moraux et sociaux de notre temps; sans prétendre en résoudre aucun, j'ai essayé de présenter un tribut d'observations et de réflexions personnelles faites presque toutes sur le vif.

Disons de suite que la méthode de M. Ferrero est le plus souvent aprioristique, quoiqu'elle s'offre, tant elle est ingénieuse, sous une forme presque toujours démonstrative. Il a, du reste, l'avantage de posséder de fines et bonnes et loyales armes de discussion qu'il sait employer à propos en faisant preuve de force d'adresse et de prudence.

On a dit de Pline le Jeune qu'il n'avait qu'à toucher à un sujet pour en faire une merveille. M. Ferrero a, en bien des rencontres, les qualités de Pline, un Latin comme lui : la facilité, l'aménité— cette marque du véritable homme de lettres —, la phrase vive, souple, colorée avec mesure; et mieux que Pline, il sait masser ses preuves, les subordonner, n'assemblant pas tout au premier plan et ménageant du jeu à la perspective. Il se laisse toutefois, à l'exemple de Pline, séduire en certaines rencontres par ses idées. Le charme même de ses écrits permet de se rappeler par moments, lorsqu'on les lit, la critique de Mme du Deffant à l'égard de l'*Esprit des Lois*, qu'elle appelait « de l'esprit sur les lois. » Il y a, en effet, beaucoup d'esprit dans les quatre cents pages de l'*Europa giovane* et de l'esprit excellent. Cela seul recommanderait le livre à la lecture, mais il offre bien d'autres côtés d'intérêt et de valeur.

Si nous querellons un peu M. Ferrero sur ses paradoxes, c'est parce que nous sommes de ses amis, ce qui nous donne le privilège d'insister sur les très hautes vérités qu'il énonce avec la plus louable franchise. S'attachant à observer les mœurs, les institutions, les caractères, avec cette science anthropogique dans laquelle il fait autorité, il a voulu considérer les rapports qui existent entre les sociétés, qu'il a visitées, et les circonstances intrinsèques ou extérieures au milieu desquelles elles ont pris naissance, se meuvent et évoluent.

Un des principaux mérites de son beau volume, est d'avoir su faire usage de ses observations sans aridité, sans monotonie. Ce n'est pas un livre savant, quoique la science s'y accuse partout, et ce n'est pas non plus un livre léger, quoique la trame et l'écriture en soient extrêmement gracieuses.

Quelques-uns jugeront que l'auteur a été sévère pour les races latines et indulgent pour les races germaniques, qu'il attend trop peu des néo-latins et trop des tudesques, qu'il voit les horizons de l'humanité trop en noir, et les lendemains de notre siècle trop fatalement voués au capitalisme industriel et à la victoire des « têtes carrées » allemandes, et des « cerveaux étroits » anglais. D'autres lui sauront gré de ne pas chercher de circonlocutions pour peindre les vices et les vertus comme il les a observés, et de n'avoir ménagé à personne les vérités, dussent-elles paraître dures ou sanglantes.

L'ouvrage comprend six divisions principales qui sont autant d'études séparées, mais qui ont cependant entre elles un enchaînement : *Bismarck et le socialisme*; *l'Amour dans la civilisation latine et germanique*; *Londres*; *Moscou*; *l'Antisémitisme et la lutte de deux races et deux idéals*; *la Société de l'Avenir*. Chacun de ces sujets est traité avec une entière liberté de vues et donne lieu à des considérations étendues, qui sont d'un moraliste voyant la société sous toutes ses faces, dans les salons du grand monde, dans les milieux de la bourgeoisie et du peuple, dans toutes les manifestations de son activité et jusque dans ses excentricités.

Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, citer des passages de l'*Europa giovane*, mais nous convenons que nous aurions l'embarras du choix, car M. Ferrero est à la fois penseur, analyste, critique, artiste, poète. Penseur, quand il étudie par exemple les causes du

succès politique des Mazarins, des Napoléon, des Bismarck; analyste, quand il fait l'anatomie du génie de Marx, l Isaïe socialiste, ou de la « fourmilière germanique placée au centre du monde occidental et d'où partent et partiront dans toutes les directions de la terre de longues processions de fourmis » ; critique, lorsqu'il interprète le sens et précise la philosophie de la saga de *Sigfried* ou de la *Miranda* de Shakespeare; artiste, lorsqu'il peint avec une palette chaude, les magiques effets de neige londonienne, ou lorsqu'il décrit le pèlerinage à la chapelle de la Madone de Moscou; poète enfin dans ses méditations sur la douleur et sur la mort, dans son évocation des villes scandinaves, Helsingfors, Abo, avec leurs décors tranquilles et blancs, leur fond de Baltique azurée,

vision d'une société fondée sur la raison non sur la force, morale et prospère, progressant sans faire de victimes, laborieuse sans être affamée d'or, libre de toute oppression, intellectuelle, politique, économique.

Et c'est un poète aussi qui parle en cette confession :

J'ai ressenti dans vos rues calmes cette commotion mystérieuse et aiguë, pour ainsi dire âcre, qu'on éprouve dans le préau solitaire d'un vieux monastère en ruines; quand dans le silence on se trouve face à face avec l'infini et l'invisible mystère, et quand les bruissements d'un souffle d'air, d'un insecte qui passe en bourdonnant, de broussailles agitées par le vent, semblent les voix du mystère même voulant se révéler par des signes mystérieux.

Nous nous réservons le plaisir de reparler plus longuement de ce livre au moment de son apparition en français.

La Tomba di Lorenzo dei Medici detto il Magnifico, par PIETRO FRANCESCHINI. (Firenze, Tip. Baroni e Lastrucci.)

Laurent Ier de Médicis, dit le Magnifique, clôt dignement la grande épopée italienne du moyen âge, prototype illustre du *Prince* dans lequel Machiavel rêvait le sauveur de son pays, le chef de la « redenzione d'Italia ». Le pontife Léon X, fils du défunt, chargea Michel-Ange d'élever à son père un mausolée dans la sacristie de l'église de Saint-Laurent à Florence. L'intéressante étude de M. P. Franceschini concerne l'histoire de ce monument que le grand Michel-Ange laissa inachevé, ayant quitté Florence en 1532 pour des raisons politiques et artistiques, sans y faire plus retour. Ce fut le peintre Arétin Vasari auquel ses contemporains se plaisaient de reconnaître des qualités michelangelesques, qui essaya de poursuivre l'œuvre du grand maître florentin. Mais une période de confusion et d'oubli s'ensuivit et jusqu'à ces derniers jours, l'on ignorait encore où se trouvait le corps de Laurent, comme l'on n'avait jamais pensé à payer un tribut de reconnaissance au grand Médicis en reconstituant la création de Michel-Ange. A force de recherches patientes et minutieuses, l'éminent écrivain dont nous examinons l'ouvrage réussit à découvrir l'endroit où l'on avait enseveli le corps du Magnifique, et arriva, grâce à des études profondes et des déductions rigoureuses, à deviner le dessin du tombeau entier tel qu'il avait dû être créé par Michel-Ange. Les savants anglais et allemands ont fait l'éloge de M. Franceschini, qui a été, au contraire, d'une manière acharnée attaqué par ses compatriotes... Pourquoi? *Nemo propheta in patria*, et tandis que le célèbre professeur Rottes a reproduit dans son œuvre le dessin de M. Franceschini comme faisant autorité, la direction générale des Beau-Arts en Italie ne lui a pas même permis d'exposer ce même dessin dans la sacristie de Saint-Laurent! Peut-être le langage qu'il emploie dans sa polémique contre ses adversaires est-il parfois trop violent et personnel, mais M. Franceschini reste tout de même pour nous autres étrangers le vaillant lutteur ayant su pendant vingt-deux ans défendre les trésors artistiques de sa ville natale, ces trésors — qui n'appartiennent pas à l'Italie seulement mais à tout le monde artistique — contre les vandalismes que l'ignorance de la bureaucratie italienne y allait perpétrer.

LIVRES ANGLAIS

The London Pleasure-Gardens of the Eighteenth Century, par WARWICK WROTH (London, Macmillan and C°).

Londres est fière, et à bon droit, de ses merveilleux jardins publics. La plupart remontent à une époque assez lointaine, et tous ont leur histoire, souvent fort mouvementée.

Au commencement de ce siècle, le lieu favori du « rendez-vous de noble compagnie » était le Jardin de Vauxhall. Déjà, en 1665, Pepys y faisait allusion dans son journal; mais c'était alors un endroit peu fréquenté qui ne devint véritablement à la mode que dans les premières années du XIXe siècle. Fielding en parle pourtant dans *Amélia* et Mme d'Arblay place au Vauxhall une scène dans laquelle son héroïne Evelina se voit entourée à l'improviste par une bande de jeunes gens extrêmement audacieux.

Tous les jardins publics de Londres, existant encore ou déjà disparus, sont ainsi passés en revue. Les anecdotes abondent sur Islington, Spa, Pancras Wells, Marylebone Gardens et les Jardins à Thé de Bayswater. Parmi ceux qui étaient situés au nord de Londres, un des plus fréquentés pendant la première moitié du siècle dernier était le Jardin Cuper; ce jardin devait son nom à un certain Boyder Cuper, qui avait loué dans le bourg de Lambeth, une étroite bande de prairie entourée d'eau vive. En 1691, il ouvrit son parc, dessiné, planté d'arbres et garni de boulingrins. Tout de suite des rendez-vous s'y donnèrent entre les jeunes clercs des hommes de loi de Fleet-Street et les ouvrières des environs. Le Jardin Cuper était si bien disposé pour les promenades solitaires... à deux qu'on lui donna bientôt le nom de Jardin de Cupidon.

Souvent, au jardin s'ajoutait une guinguette, comme celle de White Conduit House, qui nous vaut un curieux trait des mœurs galantes au XVIIe siècle.

On vendait là des petits pains chauds, du thé, du café et des liqueurs de premier choix, à des prix plus qu'élevés. Quand un jeune homme désirait entrer en conversation avec une dame dans le jardin de White Conduit House, il marchait sur la queue de sa robe, qui traînait toujours fort loin derrière elle ; puis il se confondait en excuses et finissait par proposer et faire accepter un rafraîchissement quelconque dans un des bosquets dont le jardin était planté.

Parmi les hôtes les plus assidus de White Conduit House, on cita Oliver Goldsmith, tandis qu'on rencontrait, au contraire, de préférence au Jardin Cuper l'aristocratique Horace Walpole et ses amis.

Sentimental Tommy, par JAMES M. BARRIE, (New-York, (Scribner's Sons).

La littérature anglaise a de tout temps affectionné les études de psychologie enfantine et elle a produit dans ce genre de véritables chefs-d'œuvre. Le volume nouveau de M. James Barrie s'ajoute donc à une liste déjà longue, et pourtant *Sentimental Tommy* fait en ce moment, dans tous les pays de langue anglaise, un énorme tapage. A peine parues, les éditions s'enlèvent avec une invraisemblable rapidité ; et les discussions les plus passionnées prennent pour thème l'âme enfantine du héros.

Tommy est un gamin du pavé de Londres. Cette fleur de sentimentalisme mystique a germé, fraiche et parfumée, du fumier de la grande ville. Pourtant, par delà cet horizon de toits et de cheminées d'usines, derrière cette atmosphère de brouillards et de charbon dans laquelle il respire, l'enfant rêve d'un village inconnu, celui où sa mère est née et dont le nom a maintes fois frappé son oreille. Car Tommy et sa sœur Elspeth sont des enfants naturels; leur mère est donc toute leur famille, et quand elle meurt, de lassitude et de misère, les deux orphelins sont recueillis dans ce même village de Thrums, qu'ils imaginent comme une sorte de paradis. Tommy a 11 ans, Elspeth en a 6. Ils arrivent enfin à Thrums, et quelle désillusion! L'Eden rêvé est un village,

plus répugnant encore que les plus répugnants quartiers de Londres. Elspeth, sanglotante, va se coucher pendant que Tommy s'efforce de la consoler par des contes dont il ne croit pas le premier mot. Et il ajoute : « Tais-toi! Maman nous entend! » Mais Elspeth saisit au vol cet aveu imprudent : « Alors, elle doit être bien malheureuse, si elle peut nous voir à présent! — Oui, dit Tommy, mais elle ne peut pas! » et Elspeth s'endort, le cœur encore gros, en murmurant : « Es-tu bien sûr qu'elle ne nous a pas entendus? »

Les principales qualités de M. Barrie sont une émotion des plus communicatives, une imagination rare et surtout une simplicité dans les moyens employés qui ajoute encore dans une forte mesure à l'effet produit. Les différents critiques sont d'accord pour reconnaître qu'aucune œuvre de la valeur du *Sentimental Tommy* n'était encore sortie de la plume, déjà pourtant si féconde, de M. Barrie.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les méfaits de la diplomatie continuent à égayer les caricaturistes et à mettre au désespoir tout ce que l'Europe compte d'esprits généreux. Le fameux *Concert*, qui devait nous épargner les horreurs de la guerre, vient d'obtenir l'effet précisément opposé. *Ulk*, s'inspirant de l'anecdote si bonne sur Haydn, nous montre, dans un dessin des plus mordants, comment les exécutants se défilent peu à peu et laissent la place libre au bruit du canon. *Fischietto* raille à son tour la diplomatie avec son idée désopilante de mettre d'accord les Turcs et les Grecs, après une série de combats qui n'auront pas manqué de ruiner les deux parties belligérantes.

La diplomatie, sans s'en douter, devient l'objet des risées et des haines générales. — Quels drôles de gardiens de la paix ! s'écrie la *Silhouette ;* pour le *Grelot*, M. Hanotaux et ses associés jouent seuls le rôle de *Grecs* dans le conflit oriental ; quant au *Floh*, il ne voit, dans les *mobiles* aspirations de la diplomatie pacifique, qu'une canaillerie de plus à son actif.

Il n'y a pas jusqu'aux artistes comme Walter Crane, habituellement désintéressés de la politique, qui ne se sentent pris d'horreur à la vue des pauvres Hellènes, devenus la proie des monstres diplomatiques.

Que fait, pendant ce temps, la France, qui s'était toujours posée en gardienne de la justice et de l'indépendance des peuples? Marianne, oubliant sa mission historique et ses devoirs sacrés, se remet à laver le linge sale panamiste, au profond dégoût des Français et au désespoir plus profond encore des peuples opprimés.

(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente*) (1)

Ulk (Berlin). — La sérénade européenne ou comment un concert finit faute d'exécutants; ceux-ci s'en vont, cédant la place au feu qui fait sauter en l'air leur musique et met fin à leur harmonie diabolique.



Fischietto (Turin). — La vieille toquée (la diplomatie européenne) se berce de l'illusion de pouvoir ramener la paix entre la Grèce et la Turquie après qu'elles auront subi toutes sortes de déboires dans la guerre actuelle.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Grelot (Paris). — Manille aux enchères. — Le plus *grec* n'est pas celui qu'on pense !



Silhouette (Paris). — Paix ! paix ! paix !... — Ah les drôl's de gardiens de la paix !



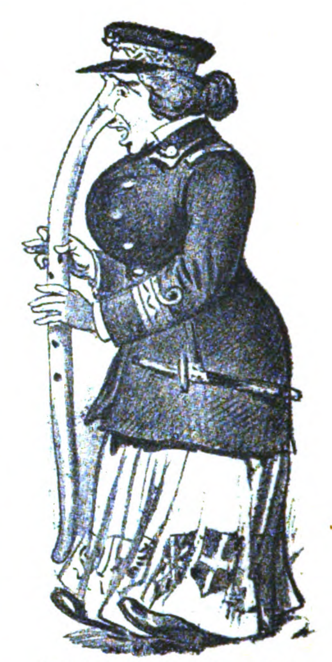
Fischietto (Turin). — Et, puisque on veut la paix, allons donc taper sur le petit faible (la Grèce)... C'est encore le moyen le plus sûr pour arriver à nos fins !



Floh (Vienne). — Le petit chien (la Grèce), courant : « Ils m'envient même le moindre petit os !... Sont-ils canailles !...



Daily Chronicle (Londres). — Un dessin de Walter Crane sur la guerre gréco-turque.



Fischietto (Turin). — Le concert européen après ses grands succès diplomatiques!



Floh (Vienne). — Marianne continue à laver son linge sale, et son gracieux Président lui fait en vain les yeux doux pour qu'elle aille se ballader avec lui à l'étranger.

Le Gérant : GEORGES LEFÈVRE. *Le Directeur :* JEAN FINOT.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



LE BONHEUR DES FEMMES

(*Pseudo-Enquête*).

I

En quoi consiste le bonheur? Dans quelles conditions se vérifie-t-il? Quelles sont les causes qui en favorisent ou en contrarient le développement? Existe-t-il des facultés, des qualités spéciales d'où dépendent le bonheur ou le malheur? Voilà des question assez ardues, que ni un seul individu, ni un seul genre de recherches ne parviendront à trancher et auxquelles il serait téméraire de vouloir répondre péremptoirement.

Pour mon compte, j'entends me limiter ici à un fragment du problème : le bonheur de la femme, et encore de la femme bourgeoise, dans le milieu de laquelle je vis et que je crois connaître. J'ai, dans cette intention, recouru à une méthode qui, pour être expérimentale, n'en est pas moins empirique et primitive. En effet, elle s'autorise seulement de ce fait que, si ses moyens d'analyse sont médiocres pour calculer la richesse, la mortalité, etc., et insuffisants pour évaluer les sensations et les sentiments subjectifs, ils deviennent entièrement nuls, quand il s'agit d'apprécier objectivement cette quantité si variable et si insaisissable qui est la somme de bonheur dont est tissue la vie. Pour cela, nous n'avons que l'observation personnelle.

On aurait pu tenter une enquête individuelle, mais elle aurait présenté des difficultés insurmontables, car les personnes, même intimement connues, se seraient difficilement décidées à confesser leurs plaisirs et leurs douleurs. L'eussent-elles voulu, elles ne l'auraient pu faire, puisque l'on est bien rarement juge objectif de son propre caractère et de ses propres actions. Ce n'est donc point une enquête individuelle que celle à laquelle je me suis livrée, mais une enquête personnelle, une pseudo-enquête. J'ai dressé une liste de cent femmes de ma connaissance appartenant à la bourgeoisie, et je les ai tout d'abord classées de moi-même en trois groupes, selon qu'elles m'apparurent, ou complètement heureuses, ou complètement malheureuses ou enfin (comme, dans la vie, il n'existe pas seulement des extrêmes) assez bien adaptées aux conditions de la vie au milieu desquelles elles se trouvent; en un mot, ni au pied de la montagne, ni à son faîte : à mi-côte.

J'ai étudié ensuite les qualités et les propriétés saillantes des individus des trois groupes, généralement indiquées comme facteurs de la félicité, qui avaient agi sur eux et dont l'action avait été la plus

efficace. Je les ai décomposés en leurs éléments : âge, amour, mariage, maternité, beauté, intelligence, etc., laissant les conclusions surgir d'elles-mêmes.

Mais, demandera-t-on, comment peut-on s'arroger le droit de juger heureux tel individu et non tel autre, puisqu'il n'existe pas encore de mesure exacte, précise, de ce qu'on appelle le bonheur? C'est là un terme élastique et flottant qui se prête à toute interprétation. Mais nous pouvons planter ici un jalon qui nous donnera, sinon la valeur précise, au moins la valeur conventionnelle de l'observation qui nous aura servi de point de départ, et à laquelle nos lecteurs pourront toujours se rapporter.

Par bonheur complet, nous avons entendu ici l'harmonie complète entre les aspirations de l'individu et le milieu où il vit. Le bonheur serait alors une sorte de synthèse psychique, l'état harmonique créé par le fonctionnement simultané et complet de toutes les facultés individuelles et morales d'un individu. Il existe un bonheur complet, le bonheur que nous avons assigné au premier groupe dont toutes les activités, mises en exercice, peuvent atteindre leur plus haut degré de développement et il existe aussi un bonheur relatif (deuxième groupe) qui consiste dans l'adoption, dans la création de palliatifs, lorsque l'objet naturel de l'aptitude vient à manquer. Exemples : les religieuses, qui, privées des fonctions de la maternité, se créent une maternité artificielle et cette sorte de troisième sexe, les *spinsters* anglaises, qui substituent à l'amour et au mariage le développement d'autres aptitudes, d'autres activités et réussissent à atteindre un bonheur relatif. Enfin, il n'y a pas synesthésie et il y a malheur, quand les aptitudes et les aspirations individuelles sont mal ou point remplies (troisième groupe). Mais quelles sont ces activités, ces aptitudes dont la mise en jeu implique la réalisation du bonheur?

C'est ce que nous avons cherché à analyser, par l'examen attentif et scrupuleux des facteurs et coefficients psychologiques et sociologiques dans les cent cas de cette enquête; le sexe, le coefficient individuel, l'amour, le mariage, la maternité, l'âge, la beauté, la richesse, l'intelligence, etc. Commençons par le sexe.

II

Sexe. — La femme a-t-elle autant ou plus de chances d'être heureuse que l'homme?

Les 100 femmes étudiées se divisent en trois groupes, qui nous donnent : 20 femmes complètement heureuses, 64 moyennement et 16 tout à fait malheureuses. Sur 100 hommes appartenant également à la bourgeoisie, le même examen donne des chiffres quelque peu différents. 16 peuvent s'inscrire au premier groupe, 75 au second, 9 au troisième. Il y a donc une disproportion énorme pour le premier groupe entre l'homme et la femme.

La raison probable de cette différence, c'est que le bonheur moyen, le bonheur social, si l'on peut dire, qui dépend davantage des circonstances extérieures, peut être beaucoup plus répandu chez les hommes et se contrôler plus aisément chez eux que chez les femmes. Mais il n'en est pas ainsi du bonheur intime et complet atteint par les femmes, qui vivent bien plus par le cœur que par l'intelligence. Le bonheur est une chose que l'on ressent et non une chose que l'on calcule; il est donc bien plus accessible à la femme, dont la vie sentimentale est développée en raison inverse de sa vie intellectuelle. La même raison nous explique la proportion plus élevée d'hommes moyennement heureux. Tandis que la femme n'exerce son activité et sa sensibilité que dans un cercle relativement restreint, l'homme peut, et doit même la dépenser en une foule de choses : sa profession, la politique, la famille, l'amour, etc. Il lui est difficile de se limiter à un sillon unique. Si donc un élément vient à lui manquer, il y peut substituer un autre. Un homme complètement malheureux est aussi rare qu'un homme complètement heureux. Quand il atteint la chose qui lui semblait la plus désirable, il finit bien vite par n'y plus voir qu'une chose qui lui était due et dont il ne comprend plus la valeur. La femme, au contraire, conserve plus longtemps la conscience de sa part de bonheur, elle en jouit comme d'une fortune, tandis que, pour l'homme, le bonheur n'est qu'un épisode, bien vite transformé en habitude.

Coefficient individuel. — Les cent femmes étudiées se répartissent ainsi : 20 complètement heureuses, 64 de façon moyenne, 16 complètement malheureuses.

Ce qui était le plus important à élucider dès l'abord, c'était la question de savoir s'il existait un caractère saillant chez les individus de ces trois groupes si diversement gratifiés. Or, dans le premier groupe, nous avons trouvé deux qualités dominantes, la sensibilité et l'activité, qui forment deux types : l'actif passionnel, avec maternité active, esprit entreprenant, enthousiaste, etc. ; et le type sensitif, avec amour et maternité tendre et dévouée et abdication complète de la personnalité. Qu'il me soit permis de citer ici trois cas très caractéristiques de ces différents types.

I. — D'abord, un exemple du premier type, que j'appellerai le type personnel. Mme K..., de naissance russe, quitte son pays à quatorze ans pour venir étudier en Suisse, entre dans le mouvement révolutionnaire, fait de la propagande, est expulsée, voyage en France et en Italie, où elle se lie avec un homme dont elle a un enfant. A la suite de circonstances particulières, elle est amenée à se séparer de cet homme, et reste seule avec un enfant sur les bras. On pourrait croire sa vie brisée à tout jamais. Non! Pour conquérir son indépendance, elle se met à étudier la médecine. Entre temps, elle rencontre un homme de génie, malade, neurasthénique, dont elle devient la compagne et la consolatrice. Elle lui persuade de fonder un journal et la voilà jetant les bases d'une organisation du parti socialiste en

Lombardie. Elle se fait ainsi une vaste clientèle, voit prospérer tout ce qu'elle a inauguré ; elle a la joie d'élever sa fille sans contrainte, sans esprit de convention. Elle a réalisé cette fusion si rare des âmes. C'est la note passionnelle qui domine dans ce caractère enthousiaste, resté jeune et inaltéré, malgré tant de vicissitudes. Douée d'une intelligence et d'une énergie extraordinaires, cette femme s'est laissé conduire par son âme, certaine qu'elle trouverait sa voie et elle l'a trouvée effectivement. Sa vie trois fois brisée, comme exilée, comme amante, comme révolutionnaire, elle a eu trois fois à la refaire; et elle s'est refait une patrie, une famille, un parti.

II. — Chez Mme F..., âgée de 47 ans, c'est l'activité qui est la qualité dominante. A seize ans, elle se mariait à un homme qu'elle aimait. Elle en eut six enfants et prit peu à peu la direction de l'établissement de son mari. Elle avait en elle-même un fonds d'activité qu'elle a pu mettre en œuvre et qui l'a payée en travail fécond et en joie. Tout son temps est rempli par des occupations qui lui sont agréables, en tant qu'elle les trouve utiles à son mari et à ses enfants. Elle dirige tout, depuis le travail du menuisier jusqu'à l'éducation de ses fils et de ses filles. Elle a la passion des nouveautés, parle quatre langues et, à 47 ans, se met à apprendre l'anglais, élève des porcs, traduit pour ses enfants un livre d'astronomie. A chaque instant, elle fait l'essai de nouvelles revues, entretient une correspondance avec les sociétés de culture éthique, etc.

III. — Mme M.... dont la caractéristique est la sensibilité, s'éprit à seize ans d'un étudiant et finit par l'épouser, malgré l'opposition de ses parents. Maintenant, après douze ans de mariage, elle est restée éprise comme au premier jour. Il y a toujours dans son amour comme de la reconnaissance, un émerveillement de voir son rêve réalisé, elle est encore heureuse par reflet, car toute sa personnalité, elle l'a subordonnée à son mari et à ses enfants. Elle jouit presque de son infériorité. C'est une abdication complète et volontaire. Elle est contente de servir son mari, de lui faire des plats nouveaux, d'allaiter ses enfants, de faire leurs robes, de les soigner, de les voir grandir. Elle sent que si cette famille venait à lui manquer, elle ne saurait la remplacer et recommencer une autre vie. C'est comme un pressentiment continu qui la fait jouir de tout moment comme de quelque chose de gagné.

Le premier type, le type passionnel, se rencontre chez les femmes du premier groupe dans la proportion de 25 0/0. Le deuxième type, sensibilité, abdication de la personnalité, dans la proportion de 75 0/0.

Pourtant, il faut noter que cette activité que nous avons indiquée comme caractéristique du premier groupe ne fait pas défaut pour cela au deuxième, à celui des sensitifs, car il ne saurait y avoir de sensibilité sans une certaine activité initiale, celle de l'amour et du sacrifice. Mais, en ce qui concerne le bonheur, il y a différence entre les deux types. Les actifs passionnels, au contraire des sensitifs qui per-

dent courage dès la première déception, peuvent se revivifier et revivifier leur vie, en y apportant de nouveaux trésors d'énergie et d'amour. Jamais ils ne sont abattus et toujours ils finissent par vaincre, tandis que les sensitifs sont plus exposés aux hasards de l'éventualité. On pourrait dire que, dans ce groupe, les passionnels sont des *heureux organiques*, des individus exceptionnellement doués et qui par leur propre organisme atteignent au bonheur en dépit de tout; les sensitifs au contraire représenteraient les *heureux fonctionnels*, qui atteignent au bonheur il est vrai, mais par hasard, et dans quelque circonstance exceptionnellement favorable. Mme K... est un exemple d'heureuse organique, Mme M... d'heureuse fonctionnelle.

*
* *

Dans le deuxième groupe, nous trouvons que les qualités dominantes se répartissent comme suit : 30 0/0 de sensibilité, 38 0/0 d'activité, 32 0/0 de qualités diverses (vanité, orgueil, résignation, etc.). Pour expliquer la forte proportion de ces dernières, il faut songer que beaucoup d'individus appartenant à ce groupe, pour devenir moyennement heureux, ont dû développer ces qualités selon les circonstances et les milieux dans lesquels ils se sont trouvés, Non seulement ils n'ont pas suivi leurs penchants naturels, mais ils ont même dû les contraindre, les orienter dans certaines directions. On peut synthétiser ce deuxième groupe en disant qu'il est composé de deux types de personnes : celles qui, psychologiquement, auraient pu être complètement heureuses et qui ne l'ont pas été en raison des circonstances ; et celles qui auraient été socialement heureuses, si le facteur individuel psychique ne leur eût fait défaut. (Voir IV, V, VI, VII.)

IV. — Mme M... a 43 ans ; elle est directrice d'une école. C'est là qu'elle a reporté tous les excédents d'activité qu'elle possédait. Toujours elle a mené une existence irréprochable, sans jamais éprouver d'états douloureux, mais aussi point de joie parfaite, c'est une vie de bonheur passif. Elle n'a jamais été malheureuse, mais combien d'éléments lui ont manqué, sans même qu'elle s'en aperçût? L'amour, la maternité, la société, etc.

V. — Mme R..., jeune femme de 30 ans, a fait un mariage de convenance. Elle a un mari affectueux, intelligent et bon, trois enfants, une jolie maison, assez riche. Elle n'a jamais éprouvé de grandes déceptions ni de grands chagrins, elle vit dans le milieu qu'elle a désiré, aucun des éléments du bonheur ne lui a manqué, et pourtant on ne peut pas la dire heureuse ! Elle reste froide et indifférente ; rien ne lui tient bien fortement au cœur. Elle ne sent pas le prix de ce qu'elle possède, s'imagine que cela lui est dû. Et cependant elle n'est pas non plus malheureuse, et surtout elle ne croit pas l'être. Ce qui lui manque, c'est cette étincelle intérieure de l'âme, qui vivifie tout.

VI. — Mme B..., 40 ans, est une passionnelle et aurait pu être complètement heureuse; mais mal mariée à 17 ans avec un homme

grossier, qui ne sut conquérir ni son amour, ni son estime, elle s'est révoltée et a fini par chercher — et par trouver — des consolations ailleurs. Elle joue au loto, fait des connaissances de hasard, aime ses enfants, mais les délaisse, ne prend aucun souci de sa maison. Étourdie et inconsciente, elle est heureuse à la façon des enfants, qui ne pensent jamais qu'au moment présent. C'est sa passionnalité qui lui a fait trouver des voies où, bien qu'illégitimes, elle a été sauvée du malheur. Ce qui lui manque pour être heureuse, c'est un but à son activité et à sa passionnalité ; et c'est aussi une sorte de conscience de son... inconscience.

VII. — Mme S..., mariée par amour, est fort éprise de son mari et en est en même temps très jalouse. Le mari, d'une très haute intelligence, violent, avare, emporté, est très difficile à vivre : d'où tiraillements continuels (car elle est très dépensière), et scènes douloureuses, dont elle sort toujours victorieuse, mais énervée. Elle n'est pas malheureuse, car elle aime son mari et a des enfants affectueux. La fortune de la famille va toujours croissant. Elle est encore, a 45 ans, très belle et très fière de sa beauté, et assez intelligente pour apprécier la haute renommée de son mari. Mais c'est à peine si cela peut entrer en balance avec les coups d'épingles journaliers.

Ce qui fait encore la caractéristique de ce groupe par comparaison avec l'autre, c'est que le bonheur, effectif dans le premier, est relatif dans le second et doit se rehausser par la comparaison des plus malheureux. Mais ce deuxième groupe de personnes moyennement heureuses représente le lot de bonheur échu à la moyenne des femmes. La masse en effet est constituée de personnes physiologiquement saines telles qu'elles puissent instinctivement s'adapter aux circonstances en conservant toujours un équilibre relatif; ce sont non les élues ou les déchues mais les dépositaires de la vie accomplissant dans une sorte de chrysalide leur fonction qui est de transmettre dans des conditions normales la vie a d'autres individus.

*
* *

Dans le troisième groupe, la caractéristique individuelle est toujours très marquante, avec une prédominance de personnes intelligentes (60 0/0) et sensibles (33 0/0). Viennent ensuite l'entêtement, le sentiment des convenances, etc., mais toutes ont un point commun : les circonstances ou la fatalité sont venues contrarier leurs sentiments, leurs tendances ou leurs penchants. Leur personnalité a été complètement anéantie, mais sans aucune ressemblance avec cet abandon de la personnalité que nous avons constaté dans le premier groupe. Là, il était volontaire ; ici, il est forcé (VIII et IX).

VIII. — Mme B..., 27 ans. Extrêmement intelligente, intuitive, très apathique en apparence, elle a eu, à 20 ans, un amour malheureux, après quoi elle s'est laissée aller à la dérive. On l'a mariée à un homme qui lui est tout à fait indifférent, elle n'a point d'enfants,

aucune occupation, reste perpétuellement oisive, s'ennuie, a le sentiment de l'inutilité de sa vie, mais manque de la volonté nécessaire pour réagir. Elle est raffinée et pleine de rectitude, mais cela ne lui donne aucune satisfaction. C'est comme une daltonique de la vie, mais une daltonique qui aurait eu une fois le sens exact des couleurs. Elle ne ressent aucune émotion et n'a d'affection pour personne, sauf pour une sœur qui vit loin d'elle et à qui elle reste des mois sans écrire.

IX. — Mlle R..., jeune fille de 26 ans, née d'une famille de banquiers ruinés. Prise de la vocation du théâtre, elle s'engagea dans une petite troupe et connut bientôt toutes les ivresses du succès. Un officier s'éprit d'elle et ils se fiancèrent. Mais bientôt on apprit qu'il était joueur, qu'il ne pouvait réunir la dot réglementaire et le mariage fut rompu. Deux ans plus tard, la troupe s'étant dispersée, elle dut rentrer chez elle et mener la vie d'un intérieur pauvre où il lui fallait tout faire, coudre, repasser, etc. Aucun horizon devant elle et le mirage du passé si brillant qui ne devait plus revenir. Elle est très fière et ne se plaint pas; mais, jour et nuit, elle pleure sur sa vie perdue, sur ce qu'elle aurait pu avoir et sur ce qu'elle n a pas eu, parce qu elle est hors de la voie.

X. — Mme M..., dont les caractéristiques sont peut-être l'avarice, l'opiniâtreté et la sensibilité, a 35 ans. Mariée très jeune à un homme de 20 ans, joueur, débauché, qu'elle espérait assagir par le mariage, elle échoua dès l'abord. Sans expérience, sans habileté, elle lui fit des scènes et finit bientôt par le haïr et en être haie. Lui, fit des dettes, quitta la maison, entretint des cocottes, mangea presque toute sa fortune et, un jour, abandonna la pauvre femme avec deux enfants rachitiques; elle était personnellement assez riche; mais, une fois seule, elle ne put réussir à arranger sa vie. Elle se sent déclassée. Elle a sous les yeux les exemples de ses belles-sœurs et de ses frères, qui vivent parfaitement heureux, et se désole de ne pouvoir être comme eux. En même temps, par avarice, elle se refuse et refuse à ses enfants le bien-être matériel. Elle s'est fait de l'amour une conception romanesque qu'elle ne peut satisfaire. Elle est persuadée que tout autre que son mari lui aurait fait une existence heureuse, ce qui n'est sans doute pas exact, en raison de son entêtement et de son avarice.

Si nous considérons les 16 cas de ce dernier groupe, nous y voyons toujours quelque élément profondément douloureux, mais nous nous apercevons en même temps que ces personnes avaient en elles, en quelque sorte, les germes du malheur. Ce sont comme des tempéraments essentiellement débiles, où les phagocytes n'ont pu résister victorieusement aux éléments délétères et ont succombé dans la lutte.

III. — Autres conditions.

Age, beauté et intelligence. — En procédant à l'étude des coefficients



individuels, nous avons cherché à déterminer leur rapport avec le bonheur. L'âge, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, n'a qu'une importance secondaire comme facteur du bonheur. Ainsi, dans le premier groupe, nous avons 55 0/0 de femmes jeunes, (25 à 35 ans) et 45 0/0 de femmes mûres (35 à 55 ans). Dans le deuxième groupe, 36 0/0 de jeunes femmes et 64 0/0 de femmes mûres. Dans le troisième groupe, 60 0/0 des premières et 40 0/0 des secondes.

Le rôle de la jeunesse est donc bien faible : il se borne à aiguiser l'activité et la sensibilité. On ressent plus vivement dans la jeunesse la joie et le malheur : dans le premier et le troisième groupe nous avons observé en effet un chiffre plus élevé de femmes jeunes. Dans le deuxième groupe, au contraire, le nombre relatif des femmes mûres est plus considérable ; car, avec les années, on finit par s'habituer au bonheur comme à la douleur et par ne plus les ressentir si vivement.

Beauté. — Pour la beauté, nous trouvons dans le premier groupe 30 0/0 de femmes assez belles et 70 0/0 de femmes insignifiantes. Dans le deuxième groupe, 40 0/0 des premières et 50 0/0 des autres ; dans le troisième groupe, 25 0/0 et 75 0/0. Les cas étudiés nous montrent que la beauté n'a qu'une importance bien relative comme facteur du bonheur et cela se comprend d'autant mieux que la beauté elle-même est une chose relative et que celles qui nous paraissent insignifiantes sont certainement belles pour ceux qui les aiment.

Intelligence. — Le premier groupe nous présente 30 0/0 de femmes très intelligentes et 70 0/0 de personnes d'une intelligence ordinaire ; le deuxième groupe 20 0/0 et 80 0/0 ; le troisième 33 0/0 et 67 0/0. On peut donc en conclure que, dans la possession du bonheur, l'intelligence joue un rôle négatif. Une intelligence moyenne est toujours le meilleur coefficient pour la vie, comme cela résulte du rapide examen des proportions dans les trois groupes.

Une intelligence supérieure à la moyenne peut aider à atteindre du premier coup le bonheur complet, mais elle peut mener aussi au malheur ; car si dans beaucoup de cas, l'intelligence donne la conscience du bonheur, elle aiguise aussi la perception du malheur, c'est-à-dire l'embryon du bonheur lui-même. L'intelligence est donc une arme à deux tranchants. En effet, dans la plupart des cas du deuxième groupe, la médiocrité de l'intelligence ne permet pas aux personnes d'approfondir leurs propres sentiments et maintient ainsi le demi-bonheur. Une intelligence élevée, au contraire, ne laisse rien dans la pénombre. Elle révèle le bonheur là où il existe, elle fait sentir toute son intensité, de même qu'elle fait apparaître le malheur dans toute son étendue, ce qui nous explique une plus forte proportion d'intelligences supérieures dans le premier et le troisième groupe que dans le second.

Mariage et amour. — Une des questions les plus intéressantes à étudier dans cette enquête était le rôle joué par l'amour et le mariage dans le bonheur, en raison de l'importance que prend cet acte dans

la vie de la femme et surtout de la femme bourgeoise. Nous avons recherché avant tout quelle était la proportion de femmes mariées et de filles dans les trois groupes. Le premier ne comprend que des femmes mariées ; le second comprend 75 0/0 de femmes mariées contre 25 0/0 de célibataires et le troisième comprend 90 0/0 des premières contre 10 0/0 des secondes. Le mariage est donc un coefficient positif du bonheur. Cela se comprend parfaitement, si l'on réfléchit à la situation difficile des vieilles filles, à l'impossibilité où elles sont de se rendre indépendantes et, même si elles sont riches, aux mille liens dont les enserrent les conventions sociales. Nous avons recherché ensuite quelle était la proportion des mariages de convenance et des mariages d'amour dans les trois groupes. Le premier compte 75 0/0 de mariages d'amour, le deuxième 40 0/0 et le troisième 15 0/0.

L'analyse isolée des cas dans les trois groupes nous montre la véritable importance du mariage dans la vie de la femme. C'est du mariage bien ou mal assorti, que dépend presque toujours le bonheur ou son malheur. Les chiffres du premier groupe nous démontrent que, bien que le mariage de convenance nous donne une forte proportion de femmes assez heureuses et même tout à fait heureuses, c'est le mariage d'amour qui l'emporte, et de beaucoup, dans ce dernier cas. Si nous décomposons ces deux genres de mariage dans leurs éléments, c'est-à-dire l'âge où ils sont contractés, l'intelligence, la profession du mari, nous sommes amené à nous poser cette question : à quel âge contracte-t-on le plus facilement un mariage d'amour ?

En analysant les mariages d'amour et de convenance des trois groupes, nous trouvons, ce qui était du reste prévu, que les mariages d'amour ont lieu généralement dans la première jeunesse, de 16 à 18 ans, c'est-à-dire au véritable âge physiologique de l'amour, tandis que les mariages de convenance se font à un âge plus avancé, de 22 à 27 ans. La jeunesse est donc un coefficient du mariage d'amour et, chose curieuse, le mariage de convenance, contracté même à un âge très jeune, finit généralement par être un équivalent du mariage d'amour. La jeune fille de 16 à 18 ans peut beaucoup plus facilement s'éprendre d'amour, car elle est dans l'âge physiologiquement favorable : de même, elle répugne beaucoup moins à aimer un homme qu'elle n'a jamais vu. S'il en résulte une diminution de la personnalité, elle réussit néanmoins à faciliter les termes de la vie réciproque et l'éclosion du bonheur. Cela est confirmé par ce fait que les mariages de convenance, contractés à un âge très jeune, donnent une assez forte proportion de bonheur. Le quart de ces mariages, notés dans le premier groupe, ont été accomplis dans ces conditions. Même si l'amour n'était pas survenu le premier, la jeunesse avait facilité sa venue, comme aussi l'harmonie des caractères. La jeune femme finit par s'éprendre de celui qu'elle avait d'abord accepté avec indifférence. La majorité des mariages d'amour relevés dans

notre enquête ont été contractés avec des hommes exerçant des professions libérales (médecins, journalistes, professeurs ;) le quart environ avec des banquiers, des négociants, des militaires. Cette proportion se renverse dans les mariages de convenance : 25 0/0 avec des hommes appartenant aux professions libérales, et 75 0/0 avec des industriels.

Il est hors de doute qu'une profession invariable, dont la rétribution est toujours la même, donne à la famille un certain bien-être, un équilibre qui a sa repercussion sur la vie intime, et, par conséquent, sur le bonheur de la femme.

Pour ce qui est des enfants, les mariages d'amour en donnent une proportion plus forte que les mariages de convenance. Dans un quart de ces derniers, il n'y a pas d'enfants ; dans les trois autres quarts, on en compte. Au contraire, dans les mariages d'amour, il en est à peine un dixième de stériles. Or, on verra plus loin quel rôle la maternité joue dans le bonheur.

De toutes les femmes que j'ai étudiées, six ont été élevées par le mariage à une condition supérieure, trois femmes de chambre, un modèle, une ancienne institutrice. Une seule de celles-là appartient au premier groupe, les autres au deuxième. Trois d'entre elles se sont complètement adaptées à leur nouvelle condition d'existence. Les autres ont gardé la trace de leur origine.

Maternité. — La maternité est un autre coefficient du bonheur qui, dans la bourgeoisie, dépend directement du mariage et fait corps avec lui. Dans quelle proportion les enfants sont-ils répartis dans les trois groupes et quelle est leur influence? Dans le premier groupe, toutes ont des enfants, quatre en moyenne. Dans le deuxième, 20 0/0 des femmes mariées n'ont pas d'enfants et n'en ont jamais eu. 80 0/0 eurent des enfants qui ont, dans 14 cas, été pour eux des causes de chagrins. Dans le troisième groupe, 35 0/0 des femmes mariées, n'ont jamais eu d'enfants, 40 0/0 en ont eu et les ont perdus ou ont subi, du fait des enfants, de grands chagrins.

Pourtant, la maternité joue, comme l'amour, un rôle très important dans la recherche du bonheur ; et cela apparaîtra bien plus clairement si nous examinons les cas isolés. Sans les enfants, beaucoup de femmes, que nous avons classées dans la deuxième groupe, tomberaient au troisième. On a une assez forte proportion de femmes moyennement heureuses (deuxième groupe) qui n'ont pas d'enfants ; mais c'est qu'elles n'en ont jamais eu ou qu'elles se sont créé des dérivatifs, soit en adoptant des enfants étrangers, soit en s'adonnant, l'une à la peinture, l'autre à la médecine, etc.

IV. — La richesse comme condition de bonheur chez les femmes.

Richesse. — Une autre constatation singulièrement frappante, c'est celle du rapport entre la richesse et le bonheur. Contrairement à ce

qu'on pourrait croire, la richesse n'est pas un facteur extrêmement important du bonheur. 30 0/0 des femmes du premier groupe, sont dans des conditions pécuniaires très restreintes (3.500 à 4.000 fr. de revenu), 30 0/0 sont riches (de 20.000 à 26.000 fr.), 40 0/0 ont une fortune moyenne (5.000 à 10.000 fr.). Dans le deuxième groupe, 40 0/0 possèdent un revenu très restreint, 25 0/0 un revenu moyen et 35 0/0 un revenu considérable. Dans le troisième groupe, 40 0/0 ont un revenu très faible (au-dessous de 3.000 fr.), 5 sont riches et 25 0/0 vivent tout simplement à leur aise.

La proportion considérable des femmes heureuses, qui n'ont qu'une situation médiocre et même faible, s'explique non seulement par la rareté des familles riches comparées aux familles de revenu moyen, mais aussi parce que, pour le bonheur de la femme de la bourgeoisie, la richesse n'a pas une grande importance. Elle peut être un élément du bonheur, comme la beauté l'est pour l'amour, mais elle n'en est pas un élément essentiel. La médiocrité est, bien plus que la richesse, un coefficient du bonheur des femmes. Si la femme n'est pas talonnée par la crainte de la misère imminente, le stimulant de l'économie, les occupations du ménage ne lui pèsent pas. Nous avons vu en effet qu'une des qualités dominantes parmi les femmes des deux premiers groupes est l'activité et que le bonheur résulte pour la femme du développement donné à ses facultés. Or, dans ces conditions restreintes, cette activité a un champ d'action beaucoup plus large, soit que par l'économie, ou par le travail elle contribue au bien-être de la famille. C'est même, avec la maternité, celui qui est le plus vaste. Voyez le cas nº IV, qui appartient au premier groupe et jouit d'un revenu très modeste. Cette femme habille, nourrit, promène ses enfants, surveille la cuisine, s'occupe du ménage et cela lui donne une satisfaction véritable. On dira que, si elle était riche, elle pourrait agir de même; mais sa satisfaction intime serait bien moindre, car ses efforts ne contribueraient plus aussi directement ni aussi efficacement au bien-être de ceux qu'elle aime. Non que la femme riche ne puisse, elle aussi, être heureuse. Mais elle n'a que des satisfactions de vanité; être la mieux habillée, aller aux premières, donner des bals. C'est là ce qui marque sa différence avec l'homme et qui fait que la richesse, facteur si important du bonheur de l'homme, ne l'est guère pour la femme : elle ne fait que dépenser, et son plaisir n'est que passif; tandis que la fortune ne flatte pas seulement l'homme, parce qu'il en est le producteur, mais aussi parce qu'elle représente la résultante de son énergie, de son activité, et qu'elle peut être la source d'autres activités, plus profitables ou plus agréables encore.

On ne saurait dire que la richesse est un facteur tout à fait inutile du bonheur ; mais il faut qu'elle soit possédée par des personnes très intelligentes, qui puissent employer utilement le temps et les moyens qu'elle met à leur disposition.

Dans le troisième groupe, nous trouvons plusieurs personnes à la fois malheureuses et très riches ; mais, chez elles, le malheur est indé-

pendant du facteur économique. Au contraire, dans les 33 0/0 des cas du troisième groupe la médiocrité de la situation est peut-être un des facteurs du malheur. Cela rentre, du reste, dans la nature même du facteur économique. Jusqu'à un certain point, sa valeur reste indifférente. Au-dessous de cet étiage, il prend tout à coup une puissance extraordinaire, comme, par exemple, chez les prolétaires. Tous les autres facteurs du bonheur s'évanouissent lorsque l'existence matérielle est en jeu et qu'il faut lutter pour sa conquête.

Vicissitudes. — Il nous reste à examiner encore un facteur, non plus positif, mais négatif, du bonheur, c'est-à-dire celui qui découle des hasards, des vicissitudes de la vie, morts, naissances, pertes d'argent, bouleversements économiques, etc. Jusqu'à quel point et dans quelle proportion ces catastrophes peuvent-elles avoir une répercussion sur le bonheur?

Dans le premier groupe, nous avons, sur 22 femmes, 5 qui ont perdu des enfants, une même dans des circonstances tragiques (son fils s'est suicidé chez elle), une autre dont le père est devenu fou, une autre qui est veuve, une autre qui a été abandonnée par son mari, une enfin qui a essuyé de continuels revers de fortune.

Dans le deuxième groupe, sur 64 femmes, 12 ont perdu des enfants, 7 ont eu à subir des revers de fortune, elles ont été abandonnées par leur mari, 4 qui ont vu, soit leur mari, soit un proche parent devenir fou, 4 dont les enfants ont mal tourné, etc.

Dans le troisième groupe, sur 16 femmes, 6 ont eu à pleurer la mort de personnes chères, 2 ont été abandonnées par leur mari, 2 ont éprouvé des pertes d'argent.

On comprend la forte proportion de vicissitudes présentée par les femmes du troisième groupe. Mais comment pouvons-nous justifier notre classification des personnes parfaitement ou moyennement heureuses, placées dans les deux premiers groupes? Nous avons considéré comme heureuses des personnes qui, selon la logique rigoureuse, ne devraient pas l'être. C'est que, pour les femmes des deux premiers groupes, le malheur n'a qu'une valeur épisodique; il n'est réellement le malheur que pour celles qui en ont le coefficient individuel. C'est seulement lorsque les germes morbides envahissent un organisme malade qu'ils font de sérieux ravages. Dans un organisme sain, la crise qu'ils détermineront pourra être terrible, mais elle sera aisément surmontée. Chez la plupart des personnes, la douleur, en raison de l'instinct de conservation, ne saurait durer longtemps : ou l'on succombe, ou l'on se console.

V. — Conclusion.

Résumant ce que nous avons trouvé dans cette pseudo-enquête, nous pouvons conclure :

Que la femme a beaucoup plus de chances d'être heureuse que

l'homme. — Qu'un certain bonheur, et même un bonheur assez complet, peut être facilement atteint par la femme, tandis que la proportion des femmes complètement malheureuses reste minime. — Que le mariage d'amour et la maternité sont des éléments essentiels, décisifs pour atteindre au bonheur. — Que le mariage contracté dans la fleur de la jeunesse est celui qui a le plus de chances d'être heureux. — Que la maternité joue également un rôle très important, car aucune femme mûre n'est complètement heureuse sans enfants, et les femmes qui n'ont pas d'enfants donnent la plus forte proportion des femmes malheureuses. — Qu'une fortune médiocre est un facteur du bonheur, plus même qu'une grande fortune. — Que l'intelligence et la beauté sont des éléments presque indifférents pour le bonheur; une intelligence et une beauté moyennes donnent le chiffre le plus élevé des femmes heureuses.

En résumé, le bonheur est la mise en action plus ou moins complète de toutes les facultés possédées par une personne. Comme, chez la femme, l'amour et la maternité sont les facultés principales, la beauté et l'intelligence ne venant qu'ensuite, le bonheur sera le résultat de l'exercice et du développement plus ou moins grand de ces facultés. Mais leur puissance est individuelle. Aussi, le bonheur et le malheur ne sont pas tant une conséquence des facteurs intimes que de ce fonds inné, incoercible, qu'on appelle le coefficient individuel. Tous les facteurs que nous avons analysés n'en sont que les manifestations extérieures. C'est le fond individuel qui détermine les personnes dans les actions dont résultent le bonheur ou le malheur, sans qu'elles puissent s'en défendre.

Les faits sont devant nos yeux, mais leur raison dernière et définitive se dérobe toujours à notre esprit.

Paola Lombroso.



Le reportage et les grandes catastrophes.



Le reportage bat son plein : partout il emplit les colonnes des journaux, tantôt donnant la description des cités en fête, tantôt faisant passer le public haletant par toutes les émotions des grandes catastrophes.

Hier, tout à la joie : aujourd'hui, tout à la douleur.

Hier, c'était la visite d'un Empereur, c'étaient des fêtes inoubliables, et la gaieté de la rue, par la plume des Dangeau, se communiquait à ces papiers publics qu'on appelle journaux. Aujourd'hui, c'est une de ces catastrophes comme il s'en présente quelquefois dans le cours des siècles. Et les mêmes reporters qui n'avaient pas eu de couleurs assez vives, de notes assez joyeuses pour célébrer la bonne nouvelle, mettent un crêpe à leur plume et enregistrent avec les accents de la douleur la plus sincère les irréparables malheurs dont se trouvent frappés plus particulièrement quelques êtres humains. Les éléments déchaînés par la nature ou les accidents produits par certaines forces dont il ferait bon user avec plus de ménagement, se trouvent ainsi avoir leurs annales comme les choses ordinaires de la vie, comme la politique, comme les arts, comme les lettres, comme les sciences.

Il y a la pâture quotidienne, le fait divers, la chronique des crimes et des accidents ; il y a les grandes catastrophes qui déroutent, qui atterrent les mieux trempés, qui donnent la chair de poule même aux plus insensibles; tristes actualités qui mettent le monde en deuil sans que, jamais, cependant, la Mort triomphe de la Vie, car notre nature est ainsi faite qu'elle ne peut s'abîmer dans l'éternelle Douleur.

Hier, l'Opéra-Comique; aujourd'hui, le Bazar de la Charité. Et aujourd'hui, comme hier, le feu; c'est-à-dire le plus effrayant des éléments déchaînés, celui qui, chez les survivants, laisse l'impression la plus douloureuse, la plus poignante. Le feu, c'est-à-dire l'enfer sur terre.

Hier, l'Opéra-Comique. Que dis-je? Hier, c'est tout un passé, toute une chronologie qui peut se placer, comme effets meurtriers, à la hauteur des guerres soulevées par l'ambition des conquérants. Des villes entières, des châteaux, des églises, des hôpitaux, jusqu'au jour où les théâtres donneront aux flammes un nouvel aliment. Partout où il y a agglomération humaine, apparaît le feu, ce fléau contre lequel les sociétés anciennes essayèrent en vain de lutter des siècles durant.

La lutte contre l'incendie; avant 1789 c'est une des plus terribles que la société encore mal armée, pour ne pas dire désarmée, ait eu à soutenir. En un opuscule très substantiel, un écrivain lyonnais, M. G. Cerise, s'est efforcé de retracer les péripéties, les épisodes de cette campagne sans relâche jusqu'au jour où apparaît l'assurance. L'assurance, une des premières manifestations de l'idée moderne!

Société mal armée, villes enserrées offrant aux flammes une proie facile, tout se prête au feu, et le feu va, vient, circule, réduisant en cendres les maisons, et grillant les humains. Le manant n'est pas seulement taillable et corvéable; il est aussi « grillable ».

Les ponts chargés de pâtés de maisons qui sont comme autant de pièces montées, brûlent, les Hôtel-Dieu brûlent, les maisons bourgeoises, aux greniers encombrés de foin, brûlent : feux de paille, si l'on veut, mais feux de paille dont il faut se métier. En 1746, le Pont-au-Change devient la proie des flammes — c'était une habitude chez lui — et la chronique, par la plume de Mercier, enregistre cet incident tragique qui serait comique, en tout autre circonstance : « Six ou sept ouvrières en chasubles et en chapes, enfermées sous clef par leur maîtresse jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Les fenêtres étant garnies de fer, elles ne purent se jeter à la rivière ; ce fut un spectacle affreux d'entendre leurs cris et de les voir périr sans pouvoir leur porter secours. » Et elles aussi, les églises, les belles et hautes cathédrales aux flèches élancées, elles brûlent.

Le feu ! voilà l'ennemi acharné, implacable, des sociétés anciennes. Sur tous ces malheurs, passés à l'état d'habitude, la chronique est peu loquace. Maisons, ponts, églises, villes entières, quelle que soit l'importance de l'incendie, cela se mentionne en quelques lignes. Une chronique nancéenne du xv[e] siécle enregistrant un de ces tristes événements se contente de dire : « Lors éclata un feu qui fit tant de victimes que oncques pareil ne s'était encore vu. » Et c'est tout. On ne s'apitoyait point volontiers. Ni les temps, ni les mœurs, encore rudes, du moment, ne se prêtaient aux manifestations extérieures de la sensibilité. Lorsqu'on sera plus disert on mentionnera le nombre des victimes ; on fera connaître de quelle façon les uns et les autres auront pu échapper au fléau. Voyez dans les gazettes le récit de l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, un incendie qui dura plus de sept heures, compta 7 morts et 30 blessés. Cinquante lignes au plus. C'est encore bien laconique.

Demandez aux chroniqueurs, pourtant si alertes de toutes les choses parisiennes, des détails sur l'incendie du 30 décembre 1772, toujours à l'Hôtel-Dieu. Les descriptions, quoique assez complètes, restent purement documentaires : des chiffres et des faits. « Qu'on se représente, dit l'un d'eux, une étendue de 942 toises de bâtiments embrasés dont les combles et la toiture tombaient avec fracas, une masse énorme de feu s'élevant dans les airs, entraînant avec elle couvertures, draps et autres matières enflammées. Elle produisit pendant quelque temps une si grande clarté qu'on fut éclairé dans les quartiers les plus éloignés. On voyait des malheureux se traîner dans les salles, sortir nus dans la nuit froide, chercher un asile dans les maisons voisines et les églises. » Suivent des chiffres donnant l'indication des malades, des blessés et des morts. Et c'est tout.

Villes, églises, hôpitaux, marchés brûlaient toujours. Les alma-

nachs populaires, les *Messager boiteux*, de Bâle, de Nancy, de Strasbourg, de Montbéliard, de Vevey, si répandus dans les campagnes, les premiers donnèrent quelques récits plus étendus à l'usage des masses que les récits des événements extraordinaires, des catastrophes. des crimes eurent, à toutes les époques, le don de passionner. C'est là dedans, dans ces recueils aux amusantes images, qu'il faut aller chercher les descriptions d'incendies, descriptions si nombreuses qu'elles feront dire un jour à Michelet : « Les anciens almanachs, c'est comme une perpétuelle chronique du feu. »

Le mot est à retenir, car longtemps encore, elle sera l'éternel sujet,



L'incendie d'après une estampe de Hans Burgkmaier (XVIe siècle).

l'unique fait divers, la chronique du feu. Parcourez les tables du *Moniteur Universel*, à cette époque heureuse où, de format plus maniable, le journal, comme le livre, pouvait se payer le luxe d'une table, et vous serez surpris de la quantité des incendies éclatant aux quatre coins de l'Europe. De 1795 à 1830, c'est cent, c'est deux cents, c'est trois cents incendies que l'on voit figurer, annuellement, à ces tables analytiques, modèle de patience, véritable encyclopédie des faits de chaque jour dans tous les domaines.

Malgré les assurances, malgré les perfectionnements journellement apportés au matériel des incendies, les villes brûlaient toujours.

Dans les anciennes chroniques, comme dans les anciennes images, — ceci est à remarquer — ce sont toujours des maisons ou des bâtiments publics qui brûlent. Rares, les documents relatant les catastrophes intimes. Il ne faut rien moins que le fameux ballet des Ardents, c'est-à-dire la mascarade où le roi Charles VI déguisé en satyre ou en sauvage, faillit, avec plusieurs chevaliers de son entourage, périr brûlé vif, pour que les annalistes de la plume et du pinceau inscrivent le fait sur leurs tablettes. Le ballet des Ardents constitue, on le sait, le sujet d'une miniature des *Chroniques de Froissart*. Du reste, cela ne doit point surprendre, les malheurs publics tiennent une place trop grande pour que les accidents individuels attirent l'attention, et d'autre part, la vie intime, la vie mondaine n'existe pas encore.

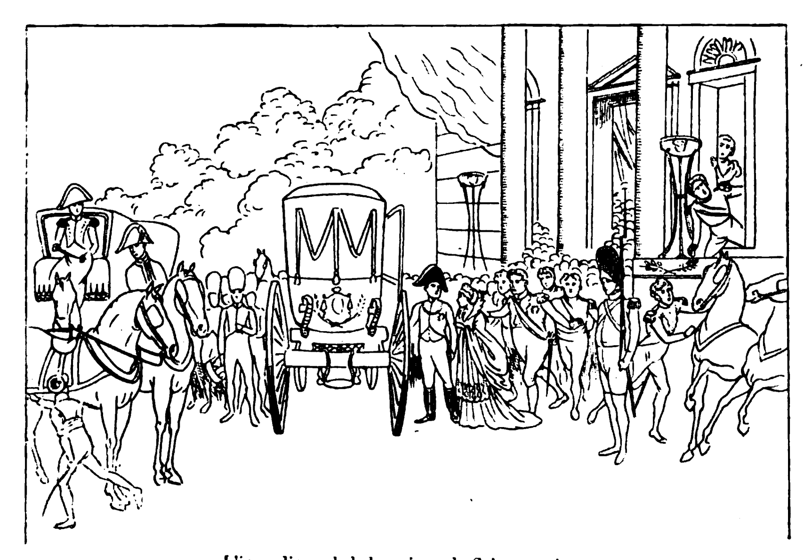
Avec le XVIIIe siècle on peut réellement ouvrir les deux rubriques : incendies publics, incendies survenus dans des bals ou dans des réunions mondaines. Les *Mercure*, les *Nouvelles*, les *Gazette* prendront même soin de nous renseigner sur ces derniers, en des petites notes d'une extrême concision, et qui ne disent que ce qu'elles veulent. Parlant de l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1772, Mercier ne fait-il pas observer : « On n'a pu savoir, au juste, le nombre des malheureux, qui, dans ce dernier désastre, ont péri étouffés dans les flammes. La *Gazette de France* a si bien menti à cette époque ! » On est gazette ou on ne l'est pas. Et quand on l'est on ne dit que ce que l'on veut perdre.

Du reste, l'art du reportage n'existe pas. On ne cherche pas à représenter et encore moins à colorer les événements.

Bientôt, il est vrai, ce sera mieux : le reportage libre, individuel, n'existera plus du tout et, Napoléon régnant, les journaux n'enregistreront que ce qu'il plaira au souverain de faire savoir. Le 2 Juillet 1810, au bal donné chez le prince de Schwartzenberg, en l'honneur du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, on brûlera, on grillera même, des tentures s'étant enflammées et ayant mis en feu la salle de bal construite pour la circonstance. Or, ouvrez le *Moniteur* des 3, 4 et 5 Juillet; parcourez la table de l'année 1810; ici, comme là, vous ne trouverez rien : pas la plus petite mention de la catastrophe. Plusieurs personnes avaient péri étouffées dans les flammes : Napoléon, lui, entendait étouffer le feu à sa façon. Et dans les archives secrètes de la police existent des instructions de sa main ordonnant de poursuivre toute divulgation de cet événement.

C'était déjà bien trop à ses yeux, les correspondances particulières, les nouvelles transmises par le canal des particuliers, maris écrivant à leur femme, ambassadrices ou femmes de la Cour écrivant à leurs amies. « Un fait comme celui-ci, déclarait le souverain, pourrait prêter à de fausses interprétations : il faut déjouer les manœuvres des ennemis. » C'est donc dans les mémoires, dans les souvenirs, dans les recueils de lettres depuis lors publiés — mémoires de Mme de Rémusat ou de la comtesse Potocka — qu'il faut aller chercher l'impression des contemporains.

Silence dans la presse; silence dans l'image. La comète de 1811, vue d'un bon œil en haut lieu, produira nombre d'estampes : l'incendie de 1810 brillera par son absence dans la gravure populaire. C'est seulement en 1811 qu'une feuille de chez Campe, à Nuremberg, dessinée par le fournisseur attitré de ces pièces, Johann-Michel Voltz, fera connaître aux populations allemandes l'incendie si promptement étouffé par ordre de l Empereur. Mais en France même, qu'il s'agisse de Paris ou d'Epinal, rien. Sous la Restauration seulement et sous Louis-Philippe, alors que l'épopée napoléonienne battra son plein, quelques lithographies ou quelques vignettes destinées à accompagner des récits contemporains représenteront la catastrophe du bal, et surtout Napoléon arrachant Joséphine aux flammes.



L'incendie au bal du prince de Schwarzenberg.
Reproduction d'après une gravure allemande coloriée de 1811. (Publiée chez Campe, à Nuremberg.)

Quant on sait combien les burins des deux derniers siècles avaient prodigué ces spectacles d'horreur et de désolation, quand on se souvient des vues d'optique donnant les mémorables incendies de l'Hôtel-Dieu, du Pont-au-Change, de la foire Saint-Germain, de l'Opéra, en une succession de vues aux ciels rougeoyants traités en manière de papier peint, on aurait peine à s'expliquer pareil silence si la volonté impériale n'était là, formelle et sans réplique.

Voici la Restauration. Le journalisme, un instant comprimé, a repris son essor et quoique les faits, les incidents de la vie parisienne se mentionnent encore de façon brève et sèche, certaines catastrophes paraissent attirer et retenir le public. Tel est le cas, notamment, en 1825, lors de l'incendie du Bazar qui était venu s'installer à côté des Bains chinois, donc boulevard des Italiens.

Qu'était-ce que ce Bazar ? Une entreprise particulière, qui semblait avoir pour elle l'élément mondain. Et puis l'on n'y vendait point pour les pauvres, mais bien chacun pour soi. De quelle façon eut lieu le sinistre, on ne saurait le dire, mais voici en quels termes le *Moniteur universel* raconte le fait, et ce récit, s'il n'est pas empoignant, a au moins pour lui l'avantage de nous fournir un précieux document sur l'état du reportage en l'an de grâce 1825 :

« Le feu a pris ce matin, à 6 heures, boulevard des Italiens, au Bazard (*sic*), à côté des Bains Chinois. Cet établissement qui n'était construit qu'en charpente, surmonté d'un vitrage, a été consumé en peu de temps ; tout a été détruit. Les personnes qui y avaient déposé leurs marchandises ont tout perdu. Quoique les pompiers fussent arrivés presque aussitôt, il n'ont pu garantir les maisons voisines. La perte est très considérable : un marchand bijoutier perd plus de trente mille francs. Le grand serpent vivant dit boa, que le public voyait dans une des salles du Bazar, est mort dans les flammes en poussant des sifflements affreux. M. le préfet de police, le général commandant la division et le général commandant la place étaient présents à cette catastrophe et ont beaucoup contribué à sauver les effets déposés dans des magasins voisins.



Je la prends dans mes bras et je me précipite vers l'escalier, mais à peine suis-je à moitié, qu'un tourbillon de flammes m'oblige à remonter

Napoléon emportant Marie-Louise dans ses bras. (Vignette pour un volume de la Restauration.)

« La troupe de ligne, les sapeurs-pompiers et la gendarmerie de Paris ont rivalisé de zèle dans cette triste circonstance. Heureusement personne n'a péri ni été blessé.

« Beaucoup de marchands qui avaient de l'argent dans leur comptoir, l'ont retrouvé, mais en fusion ; les décombres encore fumants sont entremêlés de bijoux de toute espèce, peignes d'or, bracelets, colliers, boucles d'oreilles, débris de montres et pendules, etc.

« Les marchands qui étaient dans les magasins, sur le devant, ont eu le temps de déménager presque toutes leurs marchandises : le boulevard en était encombré. »

Le récit, comme on le voit, n'est guère coloré et, à part le grand serpent mort dans les flammes « en poussant des sifflements affreux », tout cela serait bien banal. Et cependant le Bazar des Bains chinois mena grand bruit, à tel point que, plusieurs mois durant, les journaux publièrent les sommes données par les uns et les autres pour la souscription ouverte en faveur des victimes de l'incendie. Gens de la Bourse, grenadiers du 2e bataillon de la 6e légion de la garde nationale, élèves du collège Louis-le-Grand, Société de secours mutuels des corroyeurs-maroquiniers, duc de Bourbon, tout le monde donna. L'image elle-même s'en mêla ; une lithographie représente une femme dont la figure disparaît sous la grande voilette alors à la mode, versant son offrande dans le trônc des incendiés du Bazar. Et cependant il n'y avait eu ni brûlés, ni blessés, le tout se réduisait à de simples pertes matérielles. Ce qui n'empêcha point les théâtres de donner des représentations à bénéfice pour les victimes de la catastrophe.

Les incendiés du Bazar, cela tournait à la rengaine, et cependant l'on donnait toujours. Et comme, dans le public, le bruit avait couru que le grand coupable, en la circonstance, c'était le gaz, le *Moniteur* dut, quelques jours après, insérer la note suivante :

« La Compagnie royale d'éclairage croit devoir prévenir le public que c'est à tort que l'on attribue au gaz l'incendie du Bazar français, boulevard des Italiens, attendu qu'il n'existe aucun tuyau conducteur du gaz sur ce boulevard, à partir de la rue de Grammont. »

Hier, le gaz ; aujourd'hui, le cinématographe. A toute chose il faut une tête de Turc.

Pénétrons plus avant dans notre siècle et, cette fois fixons notre choix sur un sujet plus terrible, sur un feu plus meurtrier.

Hélas ! les catastrophes ne manquent point, mais voici de quoi satisfaire les plus exigeants : la mort de Dumont d'Urville, brûlé vif, comme on sait, le 8 mars 1842, dans le wagon où, suivant l'usage alors établi, il avait été soigneusement cadenassé. On ne pense pas toujours à tout, et, cette fois, la clef n'était point chez le greffier du juge d'instruction.

Le petit morceau qui va suivre, également emprunté au *Moniteur*, nous renseignera donc sur la façon dont le reportage était compris en l'an de grâce 1842 :

« Voici les détails qu'il nous a été possible de recueillir sur le déplorable événement d'hier :

« Le convoi du chemin de fer de Versailles (rive gauche), parti à 5 h. 1/2 de Versailles pour Paris, se composait de 18 wagons, dont 2 wagons découverts, 3 diligences et 13 wagons de 2e classe. Il était remorqué par deux locomotives, à la suite l'une de l'autre. A la tranchée de Bellevue, l'essieu de la première locomotive se rompit, et, les roues se détachant, la locomotive sortit de la voie. Placée au travers par ce mouvement, elle fut mise sur le flanc par le choc de la seconde locomotive. Celle-ci activée par sa propre impulsion et celle du convoi, s'éleva au-dessus de la première locomotive ; il en fut de même des deux wagons découverts, de deux wagons de deuxième classe et d'une diligence, dont les parties antérieures se superposèrent au train de derrière des voitures qui précédaient.

« Le choc fut terrible ; les wagons se brisèrent et un assez grand nombre de personnes furent tuées ou blessées.

« Ce malheur s'aggrava encore par une circonstance plus affreuse. Le feu de la première locomotive, s'échappant du foyer, se répandit sur la voie, celui de la seconde vint s'y réunir, et le coke porté par les tenders lui donna un nouvel aliment. Les cinq premières voitures arrivant sur ce brasier ardent, prirent feu et furent presque entièrement consumées avec une effroyable rapidité.

« Les wagons qui suivaient s'étaient arrêtés, et les voyageurs avaient pu en descendre.

« Les conséquences de cet affreux malheur ont été des plus déplorables. Quarante-trois personnes ont péri ; cinquante environ ont été plus ou moins grièvement blessées.

« Aussitôt que l'autorité fut informée de cet événement, M. le préfet de police se rendit à la gare du chemin de fer pour donner les premiers ordres et diriger les secours Ce magistrat se rendit ensuite immédiatement sur les lieux, où arrivèrent presque en même temps M. Jalon, procureur du roi à Versailles, et un grand nombre de médecins des hôpitaux de Paris, accourus avec un zèle admirable. »

43 morts, 50 blessés. Avouez que l'oraison funèbre est courte et que le reporter ne dut pas se mettre en grands frais pour rédiger un pareil récit. Cependant parmi les morts se trouvait — on le sut le lendemain — l'illustre Dumont d'Urville et les siens. Triste fin pour celui qui, tant de fois, avait échappé à la mort au milieu des mers en furie. Avoir commandé aux éléments déchaînés et venir brûler misérablement dans un wagon, dans une caisse hermétiquement fermée. La Providence a de ces ironies.

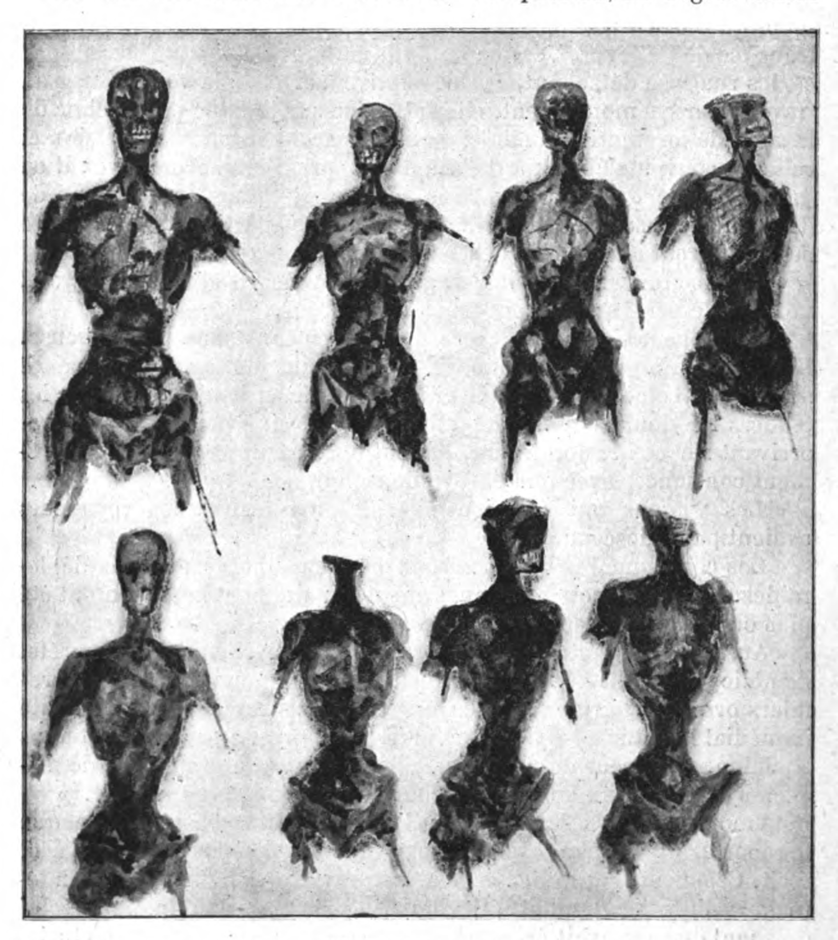
Ce fut tout. Non, je me trompe. Deux jours après, un rapport sur cet horrible accident était communiqué par M. Cordier à l'Académie des sciences, et voici ce qu'on pouvait y lire :

« L'Académie a cru devoir blâmer l'usage d'enfermer les voyageurs à clef dans les wagons, cette mesure ayant, dans la circonstance ac-

tuelle, apporté de grands obstacles aux secours que l'on voulait porter aux malheureuses victimes de l'accident. »

Annonce de l'accident, rapport à l'Académie, tout cela est-il assez froid, assez mathématique, assez Ecole polytechnique !

En vain chercherait-on un mot de compassion, un regret même



Cadavres de l'amiral Dumont d'Urville, de sa femme, de son fils et d'autres victimes brûlées dans l'accident du 8 mars 1842.
D'après des croquis inédits de Raffet pris à la Morgue.

banal, quelques paroles émues à l'égard de ceux qui payaient ainsi de leur vie une ridicule mesure administrative. C'est tout ce que le journaliste a su trouver, et, sans doute, tout ce que son public lui demandait.

L'on était enregistreur sous le bon roi Louis-Philippe. Tristes ou

gais, les faits se succédaient sous la plume incolore des journalistes sans que rien se chargeât de traduire les impressions heureuses ou les sensations douloureuses du public.

Un peu plus tard, sous le second Empire, les nerfs prennent le dessus. Lorsque Emma Livry, la svelte danseuse, est brûlée, lorsque, dans je ne sais plus quelle réunion mondaine, une jeune femme de-



M

Vous êtes prié d'assister aux Service, Convoi et Enterrement de

Madame Justine Marie Mathilde Waller

Comtesse Couret de Villeneuve,

Victime de l'Incendie de la Rue Jean Goujon, religieusement décédée dans l'exercice de la charité, le 4 Mai 1897, à l'âge de 39 ans ;

Qui se feront le Lundi 10 courant, à Midi très précis en l'Église Saint-Honoré d'Eylau, sa paroisse.

De Profundis.

On se réunira à l'Église

De la part du Comte Couret de Villeneuve, son mari, de Monsieur Lucien Couret de Villeneuve, son fils ; de Monsieur Claudius Madrolle, son neveu

L'Inhumation aura lieu au Cimetière Montparnasse.

Administration Spéciale des Funérailles. 9, Rue d'Anjou. Maison Henri de Borniol.

Reproduction réduite d'une lettre de part d'une personne brûlée dans l'incendie de la rue Jean-Goujon.

vient la proie des flammes, des cris d'horreur sortent de toutes les poitrines et le reportage éprouve, lui aussi, le bien naturel besoin de crier *coram populo* les horreurs de ces morts.

Et voici notre fin de siècle, si profondément troublée, si tumultueu-

sement agitée, aussi facilement emballée que désillusionnée, criant ses joies et pleurant ses douleurs. Elle a son annaliste, son chroniqueur, le Reporter, ayant fait du reportage un art véritable, transformant du jour au lendemain les journaux en autant de chroniques du bonheur ou du malheur public.

Opéra-Comique, Bazar de la Charité. — Il fallait les plumes de nos reporters pour tracer de ces horribles catastrophes le tableau saisissant qui restera. Car là est l'attrait du journal moderne : il renseigne et il peint.

Quel chemin parcouru depuis l'époque où les almanachs se contentaient de donner *la relation curieuse des choses les plus mémorables.*

Et maintenant, nobles victimes du drame le plus poignant du siècle, il ne reste plus de votre passage sur terre que ces billets de part qui constituent la noire littérature de l'humanité, une littérature qui pourra changer de forme mais que rien, sans doute, ne viendra remplacer. Qu'il entre ou qu'il sorte, que ce soit la vie ou la mort, l'homme se fait annoncer. A l'arrivée, joyeux papier ; au départ, triste passeport. Et quand il a ainsi rempli les fiches de son identité, la société, ce gendarme perpétuel, peut lui signer son laisser-passer.

Quel armorial ce serait si la mode était encore, aujourd'hui, comme jadis, de joindre ses armoiries aux billets mortuaires. Mais en leur noire égalité, ces lettres de part n'ont pas moins leur noblesse. Et c'est vraiment titre d'honneur que cette mort au feu, cette mort sur le champ de bataille de la vie, dans l'exercice de la charité, comme le porte si fièrement l'une des deux lettres ici reproduites.

« *Décédée suivant la volonté de Dieu, au milieu des flammes, après avoir proféré des paroles chrétiennes* », ainsi s'exprime le libellé d'une de ces grandes lettres mortuaires d'autrefois. C'était pour une des victimes de l'incendie de 1772. « *Pieusement décédé* ou *décédée dans l'incendie du Bazar de la Charité* », répondent les lettres du 5 mai 1897.

Et la formule n'est pas moins noble, si l'horreur de la mort ne fut pas moindre. Mais, en 1772 comme en 1842, on chercherait vainement dans les journaux qui sont censés représenter l'opinion un peu de compassion, un peu de cette grande solidarité chrétienne dont la terrible catastrophe du 4 Mai laissera de si ineffaçables souvenirs.

Aujourd'hui, le cœur tout entier de la grande cité semble avoir battu en ces organes partis des quatre coins du monde parisien, des extrémités de la richesse comme des fins fonds de la pauvreté, pour venir donner un dernier adieu, des larmes et des regrets, aux nobles victimes des horreurs du feu.

JOHN GRAND-CARTERET.



LES LITTÉRATURES IGNORÉES

LES POÈTES AFGHANS

Parmi les littératures presque inconnues et si rarement étudiées qu'elles peuvent être considérées comme ignorées, figure celle des Afghans. Elle a cependant une réelle importance, un caractère bien marqué d'originalité. Les œuvres qu'elle a produites sont l'expression d'une civilisation qui n'est pas exempte de grandeur et le reflet du génie d'un peuple dont les hommes et les institutions présentent un véritable intérêt. Ce qui fait peut-être qu'elle n'a été jusqu'ici l'objet que d'un petit nombre de travaux approfondis, c'est que dans ses créations où vibre le mieux l'âme nationale, elle est restée pour ainsi dire exclusivement orale. Il y a en effet deux littératures afghanes très distinctes l'une de l'autre : la première, écrite, savante, apprenant peu de chose sur les mœurs du pays, et de date relativement récente, puisqu'elle ne remonte guère qu'au commencement du quinzième siècle ; la seconde, toute populaire, toute parlée, et si ancienne qu'il est difficile sinon impossible d'en retrouver les premières origines. Celle-ci a sa source lointaine dans les traditions, les légendes, surtout dans ces chants dont l'auteur est le plus souvent anonyme et depuis longtemps oublié, mais qui passent de bouche en bouche, se transmettent de générations en générations, se conservant fidèlement dans les cœurs autant que dans les mémoires.

La Littérature ecrite

La littérature écrite des Afghans peut se résumer assez sommairement. Elle ne forme qu'une bibliothèque très restreinte d'ouvrages historiques, mystiques et poétiques et elle se concentre dans la région de l'est, la plus rapprochée de l'Inde et la plus ouverte aux influences littéraires de Delhi. Le plus curieux de ces livres afghans est une histoire de la conquête entreprise et poursuivie de 1413 à 1424 par les Yûsufzais, la plus belliqueuse des tribus émigrées de Candahàr, puis maîtresse de Càboul et de toute la plaine au nord de la rivière de ce nom, puis s'emparant, dans sa marche en avant, du territoire de Çvàt, sous la conduite de son chef guerrier Malik Ahmad et de son chef législateur le Shaikh Mali, à qui l'on doit les annales de la race victorieuse. Annales précieuses, puisqu'elles renferment la généalogie des familles illustres, leurs titres de gloire et de suprématie. Ce livre d'or est gardé mystérieusement à l'abri des regards profanes par les descendants de Shaikh Màli, dans le Kohestan de Çvàt où est son tombeau.

A côté de cette espèce de *Domesday-Book* afghan, se placent les œuvres de Bâyazîd Ançârì et d'Akhûn Dorvêza, les deux adversaires irréconciliables sur le terrain du dogme : le premier, hérésiarque et

communiste, appelé « le Maître de Lumière », le second, docteur orthodoxe, si profond qu'on l'a nommé « le Maître des Ténèbres », l'un et l'autre possédant un grand prestige sur ceux qui les entouraient, écrivains de talent, ayant eu une autorité considérable. Bâyazid Ançârî est l'auteur du *Khair ul Bâyan* et du *Khorpan*, dans lesquels il ridiculise l'Islam et le Coran; il passe pour le père de la poésie afghane mais il n'existe malheureusement plus de lui que quelques vers. Akhûn Dorvèza, dont on connaît jusqu'à cinquante ouvrages, encore inédits, se faisait remarquer par la violence effrénée de son langage. La plus répandue de ses œuvres est le *Makzan* (*Makzani Afghani*), histoire des Afghans depuis les origines. L'orthodoxie dont elle se vante est très discutée, et l'on en a la preuve dans ces mots souvent répétés par les auteurs afghans : « Il y a deux sortes d'impiétés, l'une voilée, celle du Makzan de Dorvèza, l'autre ouverte, celle du Livre de Shaikh Mâli et du Khorpân de Bâyazid. »

La poésie écrite et classique des Afghans a pour principaux représentants Mirzâ Ançârî, petit-fils de Bâyazid et Khushhâl Khân. Cette poésie est née de l'initiation persane, mais supérieure à ses modèles. Plus simples, plus naturels, plus spontanés que le poète du Chirâz (Hâfiz), les lyriques afghans n'ont pas le raffinement des décadents de la Perse, mais leur naïveté n'exclut pas la grâce. Mirzâ est mystique et traduit en ses effusions harmonieuses les symboles de l'amour divin, Khushhâl rivalise quelquefois avec lui dans l'art si complexe du symbolisme, mais ce que ce dernier met surtout en œuvre ce sont les thèmes où éclate l'accent des combats. « Quand je levai mon étendard dans le champ de la poésie afghane, s'écrie-t-il, je subjuguai l'empire des mots au galop de mon cheval de guerre. » Après Mirzâ et Khushhâl, qui illustra tout le dix-septième siècle, on peut encore citer Mohmand Abdul Rahman, le plus populaire des poètes mystiques, Ahmad Shâh qui l'égala de près dans ce genre favori des Orientaux, puis, les conquérants de l'Inde, qui se reposaient de leurs victoires et de leurs exploits en écrivant à leur tour des *divans* où leurs petits poèmes se rangeaient, comme ceux de Saadi, par ordre alphabétique.

La littérature orale. — Les chanteurs populaires.

Dans les rues de Caboul, de Candahar, de Ghazni, de Hérat, tandis que la foule circule affairée ou indifférente, les uns se rendant à leurs quartiers ou *mahallas*, les autres prenant le chemin du bazar, dont les boutiques attirent les acheteurs, un petit nombre se dirigeant, sunnites ou chiites, vers leur mosquée, voici que tout à coup s'élève une voix imposant silence à toutes les conversations bruyantes et arrêtant tous les pas : un poète-chanteur, un ménestrel ambulant, un *dum*, comme on dit dans la langue *pushtu*, commune aux Afghans, a groupé autour de lui un cercle d'auditeurs de tous les rangs et de tous les âges, de toutes les tribus et de tous les *Khails* ou clans : *Pa-*

thans aborigènes au beau type régulier et expressif, *mollahs* au regard rusé, Douranis à la physionomie placide, Shinwaris à l'air farouche, Afridis à l'attitude martiale, le turban fièrement campé sur le coin de l'oreille, le vêtement de toile bleue retenu par une ceinture où brillent des couteaux et des pistolets, leur donnant un aspect pittoresque, Kizilbachis ou têtes rouges, reconnaissables au fez qui leur sert de coiffure, *Ousbecks* aux yeux touraniens, *Tadjiks* lents et lourds révélant leur profession agricole, Arabes, Hindous, femmes pauvres sans voile, femmes riches, cachant leur visage et ornées à profusion de bijoux. Tous prêtent l'oreille et demeurent immobiles, car le chant est la passion dominante de cette population si diverse, et personne ne résiste aux accords du *rebâb* dont s'accompagne le chanteur.

Le *dum* est d'ailleurs respecté. Ceux qui le voient pour la première fois ne savent point si l'homme qui les charme en ce moment et leur fait oublier toutes leurs peines, tant ils sont captivés, n'est pas un maître, un *ustâd*, célèbre par ses propres chansons qu'on redit à la veillée, à la *hujra*, avec celles de Khushhâl-Khân. Et personne n'ignore que parmi ces ustâds il en est plus d'un que l'on invite aux noces des fils de nabab et que l'on comble de présents et d'or. Pourtant, d'ordinaire, le *dum*, le poète populaire, est de petite race, un artisan, parfois même un ouvrier, assez fréquemment un marchand, qui chante pour remplir sa sébile. On en nomme jusqu'à dix qui sont dans ce cas : Muhammad-Dìn, le *tilai* ou marchand d'huile, Nûruddìn, le *bhâtyârâ* ou débitant de boisson, Amânat, le *maliâr* ou jardinier, Ajam, le *dôbî* ou blanchisseur, Maqcûd Gul, le tisserand, et d'autres. Chose extraordinaire : on ne les respecte que parce qu'ils sont chanteurs, et quand ils chantent ; car, en dehors de ces circonstances, ils ont contre eux leur naissance étrangère : ils ne sont pas Afghans, mais Indiens afghanisés, et lorsqu'ils n'exercent pas le prestige du chant, ils font un métier, ce qui les classe nécessairement dans les races inférieures ; l'Afghan ne connaît, en effet, que deux genres de vie honorable : il est guerrier ou agriculteur. Le mot *dum* lui-même n'est pas afghan, c'est un terme hindoustani, qui désigne la caste des musiciens, qu'ils soient sédentaires ou errants.

Les Ghazels.

Si les poètes populaires afghans ne sont pas de race afghane, les formes de leur poésie n'ont point une origine primesautière. Ils les prennent à l'Inde d'où ils viennent eux-mêmes. La plus usitée est le *ghazal* ou *ghazel*, qui se compose d'un certain nombre de strophes de deux vers et dont le sujet varie : érotique, bachique ou mystique, quelquefois épique lorsqu'il dit les guerres saintes ou *jihads* soutenues contre les étrangers (*feringhis*), quelquefois satirique, lorsqu'il raconte les escroqueries des gens de l'autorité, ou dramatique quand il narre la tragique histoire d'Adam Khân et de Durkhânî, les Roméo et Juliette de l'Afghanistan, ou les amours de Jalâd et de la fille de

Nâ-Muslim. Amour, religion, légende, nouvelle romanesque, politique même, le ghazel, et en réalité la chanson populaire afghane sous toutes ses formes, aborde, comme on le voit, tous les genres; mais ceux qu'on préfère sont le récit historique, qui n'est fréquemment qu'un cri de bataille, l'hymne sainte, la narration légendaire, le poème où le cœur dit son secret au cœur, enfin la ballade où les mœurs du pays ont leur écho.

La Chanson historique.

La chanson historique a un intérêt spécial : elle jaillit des événements, elle éveille dans les imaginations, dans les souvenirs, les faits qui ont récemment ou dans des temps plus reculés ému les tribus. Elle retentit comme un cliquetis d'armes, comme un choc de bataillons, elle enflamme et électrise les esprits, en produisant ces enthousiasmes dont nous avons une idée dans la fougue suscitée par la *Marseillaise*, l'*Hymne de Riégo*, la *Marche de Rakoczy*. Elle reconstruit les cycles des guerres restées célèbres, et des victoires écrasantes tour à tour remportées, et des défaites qui firent rouler les unes par-dessus les autres les dynasties, depuis les Ghaznévides jusqu'à Ahmed-Abdallah, depuis ce fils de Zemaoun jusqu'à Dost-Mohammed, depuis la fin de la monarchie des Douranis jusqu'à Abdurrhaman, qui règne aujourd'hui à Caboul.

Ecoutez le Ghazal de Muhammad-Jân et sa lutte contre les Anglais :

Il lutte toujours, ne fuit jamais, l'admirable jeune homme! Il bondit sur les Firangis : son nom est Muhammad-Jân.

Les Anglais sont venus de Londres dans la pensée de prendre Kabûl, il tire sur eux ses grands pistolets, de seconde en seconde.

Il fait la guerre à ceux qui croient dans la loi du Prophète et lui se couvre d'honneur, il couvre de honte tous les païens.

La place des païens est dans l'enfer Sagar ; pour eux profond est l'abîme, étroite est la tombe ; ils brûlent dans les flammes éternelles.

Celui qui est monté si haut dans l'échelle des martyrs, couleur de fleur, repose sur son lit dans le Paradis.

Puisque tu dois partir de ce monde, ô Muhammad-Din, ceins le lang et fais-toi derviche à la porte du Turc glorieux.

Il lutte toujours, ne fuit jamais, l'admirable jeune homme ! Il bondit sur les Firangis : son nom est Muhammad-Jân.

La Chanson religieuse.

La chanson religieuse et mystique, dont les Afghans sont si amoureux, parce qu'elle répond à la tristesse qui est le fond du caractère de ce peuple pourtant si belliqueux, offre le plus souvent une suite de méditations sur la mort, des appels à la clémence divine, des regrets du passé, des prières, des conseils, quelquefois des légendes sacrées, pareilles à nos récits bibliques.

O fils de l'homme, le monde s'évanouit; sur la surface de la terre quel est l'homme qui demeure?

Toute fortune et toute richesse est vanité, à la fin, c'est le néant, à la fin le néant.

Tu as oublié le Seigneur, mais la tombe est ta patrie.

En rien de ce que tu fais, tu ne fais le bien; mais à la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Grande est ton avidité, tu oublies le Seigneur, tu altères ta nature, mais la tombe est ta patrie, et à la fin c'est le néant, à la fin c'est le néant.

Fixe ta pensée, adore le Seigneur, accepte ses commandements et contriste Satan.

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Quand viendra la mort, ton ami ne te connaîtra pas; tous te seront hostiles et nul ne t'aidera.

Car à la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Tu partiras seul jusqu'au tombeau, ils te tourneront le dos, prête-moi bien l'oreille :

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Une fois dans le linceul et enseveli dans la tombe, que feras-tu là-bas si à présent tu ne fais le bien?

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Quand la vie durerait mille années, ô mon ami, elle passera à la fin, si longue qu'elle soit.

A la fin c'est le néant, à la fin c'est le néant.

Comme sont partis tous tes amis, toi aussi tu partiras comme eux. Ton lieu est la poussière. Ecoute ce conseil de moi :

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

C'est ton heure à présent, tu peux encore ce que tu désires; vite, adore Dieu, renonce à faire le mal.

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Si tu as de l'or en abondance, il restera tout à tes héritiers; tout le bruit que tu fais n'est que vanité et ta demeure est ta tombe.

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

Que tu sois Khan ou Emir, que tu sois pauvre ou fakir, tu trouveras à la fin le linceul quand tu seras couché dans la tombe.

A la fin c'est le néant, à la fin le néant.

La Ballade dramatique.

Cependant cette mélancolie est traversée par des rayons de joie, et, quand l'étreinte des cœurs a cessé, quand le *dum* a déposé le *rebâb*, on réclame des chansons moins sombres. Alors il évoque ces figures réelles ou fictives qui parlent à tous les esprits, jeunes ou vieux, et à la douceur ou à la fierté poétique desquelles on croit fermement. Elles ont au reste presque toute une origine historique qui n'est devenue romanesque que dans le cours des âges, parce qu'elle est peu à peu apparue comme en une vision de rêve.

La plus populaire de toutes est celle des malheurs d'Adam Khan et Durkhani dont nous avons parlé plus haut. Il faudrait la citer tout entière — et elle est longue — pour en faire saisir l'intensité dramatique croissant de péripétie en péripétie; mais elle n'est pas la seule qui émeuve à ce point les Afghans. Avec quelle attention soutenue ils entendent le ghazel du *Fakir et de la Princesse* qui a pour nous comme un accent des plus belles ballades de Schiller ou de Hugo!

Il était un fakir voyageur, son nom était Fayaz. Dieu lui avait donné le royaume de l'Hindoustan.

Le Fakir vint près du roi et lui dit : Salut.

— O Roi, je te demanderai une chose, si tu me garantis la vie?

Le roi dit : Je te donnerai Shirinai (ma fille), mais remplis-moi sept puits d'or et apporte-les moi.

Le Fakir arriva au bord de la mer et s'y agenouilla.

Toutes les pierres de la mer se changèrent en rubis et en pierres précieuses; il les chargea sur des chameaux et se mit à en remplir les puits.

Le Fakir vint au devant du roi et lui dit : Salut! envoie-moi ta fille, je l'ai gagnée.

Le roi répondit : Je te donnerai Shirinai, mais amène la mer au pied de mon château.

Le Fakir se mit la tête sur les genoux, il était profondément embarrassé. Il prit sa hache au manche vert et se mit en route.

Le Fakir est arrivé au bord de la mer, tout le monde se réunit pour le spectacle.

Il frappait des coups sur la cime de la montagne, la terre tombait en morceaux et se nivelait.

Le Fakir était en avant, derrière lui se formait un ruisseau.

Une vieille femme, pleine de perfidie, s'en alla vers le roi : O roi, fais tes préparatifs et va-t-en de ton pays.

Le fakir furieux a amené ici toute la mer; dans quelque temps il va submerger toute la ville.

La vieille dit à la princesse : « Shirinâi, donne-nous tes vêtements. »

Si Dieu le veut bien, je ferai périr ce fakir.

Elle prit sous le bras les vêtements de la princesse, elle vint et se mit debout devant le fakir.

Elle lui dit avec ruse : Fakir que ta face soit noircie, Shirinâi, la fille du roi, s'en est allée du côté de Dieu.

Le fakir se dit en son cœur : « C'est par amour que la jeune fille est morte et a quitté ce monde. »

Et le fakir lui-même mourut de douleur.

Quand l'histoire fut rapportée à Shirinâi, aussitôt elle courut auprès du fakir.

Bravo! bravo! Shirinâi, fille au cœur décidé!

On la releva, elle était froide comme une morte de cent années.

O Mir Afzal (c'est le nom du poète) dans ce monde il n'y a pas d'amis. Il n'y a que mensonge des lèvres, n'y ajoute pas foi!

Les Chansons d'amour.

Les chansons d'amour sont innombrables. Thème commun à tous les peuples, à tous les poètes, elles n'ont pas chez les Afghans le caractère banal de la romance, mais elles sont cependant, en général, assez monotones. Leur véritable intérêt est dans les procédés mis en œuvre, dans le jeu des métaphores. Procédés et jeu attendus, car il ne faut pas oublier que dans la poésie orientale, comme dans la musique italienne, les artifices sont prévus par l'auditoire, et celui-ci, très raffiné, ne pardonne pas quand on le prive de ce plaisir esthétique qui n'est goûté en Occident que par les délicats, mais qui, à Caboul, comme à Ispahan, comme à Delhi, est une des jouissances intellectuelles auxquelles l'homme du peuple le moins instruit attache autant d'importance que le savant le plus érudit. Il faut se souvenir aussi que le *dum* est élevé dans la tradition indienne, que ses amoureux, lorsqu'ils exhalent leurs plaintes sont avant tout des pasticheurs, que le portrait de la bien-aimée est, comme nous dirions, fait de chic, avec les ornements qui brillent dans ses cheveux, les rayonnements de *tikas* qui éclairent son front, les grains de beauté qui relèvent la fleur de sa joue et de son menton. Nombreux sont dans la littérature populaire afghane ces chanteurs d'amour, que l'on ne saurait cependant comparer à l'Anacréon de la Perse : Amanat le jardinier, Ajam le blanchisseur, surtout Mira et Muhammad Din Tilai. Mira est un des rares poètes populaires de sang afghan. Son père était un Afridi, mais sa mère était musicienne. Il était absolument illettré et ne savait pas lire, mais il connaissait par cœur une foule de chansons anciennes, et il en improvisait d'autres. Voici la plus renommée de toutes : c'est la fameuse *Zakhmai*, qui est inoubliable à Caboul et dans tout l'Afghanistan.

Je suis assis dans l'affliction, percé des poignards de la séparation.

Elle a emporté mon cœur dans ses serres, aujourd'hui en venant, Khâro; tout doux, tout doux.

Je suis toujours en lutte, je suis rouge de mon sang, je suis un mendiant.

Ma vie est une angoisse. Mon amie est mon médecin, je désire le remède : tout doux, tout doux.

Son sein a la pomme, ses lèvres ont le sucre, ses dents ont la perle; elle a tout cela ma bien-aimée. Elle m'a blessé au cœur et c'est pourquoi je suis plongé dans les larmes; tout doux, tout doux.

A toi est dû mon service; toi, songe à moi, ô mon amour, à tout jamais.

Matin et soir je suis couché à ton sanctuaire, je suis le premier de tes cavaliers; tout doux, tout doux.

Les autres formes poétiques

Outre le ghazel, la poésie populaire afghane emploie le *càr baita* ou quatrain, qui se marie souvent avec le ghazel, en commençant par un vers à deux hémistiches rimant ensemble. Viennent ensuite

trois hémistiches rimant ensemble, puis un quatrième hémistiche rimant avec les vers de début répétés en refrain.

Le genre le plus original de la poésie afghane est le *micra*. C'est un distique qui exprime une idée, un sentiment et fait tout un poème. Il en est qui ont la beauté d'un *lied* de Heine ou d'un stornello d'Italie. En voici quelques exemples :

1. Mon honneur et ma réputation, et ma tête et mes biens, je donnerai tout pour les yeux de ma bien-aimée.

2. Frappez ma tête, pillez mes biens, mais montrez-moi les yeux de celle que j'aime et je donnerai mon sang.

3. Roses sont tes lèvres, blanches sont tes dents. Tant qu'à te voir les anges du ciel sont confondus.

4. Je traçai une lettre, j'ai écrit le nom de la bien-aimée. Et mes larmes ont coulé sur le blanc du papier. Va lettre, auprès d'elle, porte mes saluts à la cruelle qui se se soucie pas de moi

5. Quand de tes lèvres le parfum vient vers moi, c'est le matin qui renaît et je refleuris comme la rose.

*
* *

Les chants populaires des Afghans ont trouvé un historien dans James Darmesteter dont les lettres françaises ne cesseront de regretter la perte si prématurée. C'est, entre autres, à son ouvrage, qui est un véritable monument d'érudition, que nous avons emprunté les quelques traductions qui figurent dans cette étude et c'est à ce volume si bien conçu, si bien ordonné, que devront désormais nécessairement recourir tous ceux qui voudront étudier dans ses détails cette si captivante littérature. Elle ne nous était guère connue auparavant que par les travaux trop sommaires de Raverty, qui parurent il y a plus de trente ans et qui ne donnent, d'ailleurs, dans une anthologie très restreinte, que les poésies de la langue écrite.

Dr ROBERT LYNN.

(Voir la suite de **Nos articles** dans le corps de la *Revue*.)

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

LA VIE INTIME DE CONFUCIUS

Les plus nobles familles occidentales, qui font remonter leur origine à l'époque des Croisades, n'ont qu'une bien courte généalogie si on les compare à celle du philosophe chinois Confucius. A l'époque où il vint au monde, c'est-à-dire 551 ans avant Jésus-Christ, il pouvait déjà remonter sans interruption la suite de ses ancêtres pour une

période de plus de 2.000 ans. Nous ne la prendrons point de si loin, car les souvenirs qui nous en ont été conservés sont plus que vagues. Nous savons pourtant que la dynastie sous laquelle vécut Confucius occupait déjà le trône depuis 671 ans quand lui-même naquit. Un de ses ancêtres, qui était le demi-frère du dernier roi de la dynastie détrônée, possédait un État appelé Sung. 250 ans environ avant la naissance de Confucius, le seigneur qui gouvernait cet État se démit en faveur de son frère cadet, nommé Kung. Les descendants de ce nouveau suzerain formèrent donc une famille. Le philosophe, quand il fut d'âge à recevoir un nom, fut appelé *fu-tsz*, sage, instruit (dans le sens du mot latin *prudens*). Son nom complet fut donc Kung-le-sage, ou en chinois *Kung-fu-tsz*, mot que les Jésuites portugais, incapables de le prononcer, changèrent en Confucius.

A la suite d'on ne sait quel trouble politique, l'arrière-grand-père de Confucius fut obligé de se réfugier dans un Etat voisin appelé



Prière de la mère de Confucius dans le but d'obtenir un fils.

Lu. Son petit-fils, le père du philosophe, s'y attira la réputation d'un homme de guerre émérite. On nous dit qu'il avait 10 pieds de haut, mais on n'est pas d'accord sur la mesure exacte du pied. En tout cas, c'était un homme de très haute stature. Sa femme lui donna successivement neuf filles. Mais il lui fallait un fils pour accomplir les rites religieux ; et, après avoir vu son espérance neuf fois déçue, il se décida à prendre une seconde femme. Tous deux se rendirent au temple du mont Ni-Kiu et demandèrent à Dieu de leur accorder un fils. Ce fils fut Confucius.

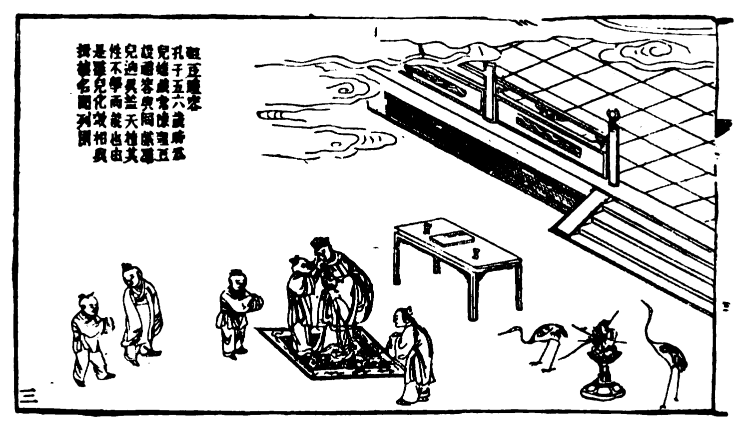
A sa naissance, le futur grand homme était singulièrement conformé. Le sommet de la tête, au lieu d'être convexe, était chez lui concave, ce qui devait lui donner une singulière apparence. Il avait deux ou trois ans quand son père mourut et fut enterré à huit milles environ à l'est de l'endroit où est aujourd'hui la tombe de Confucius.

L'enfance de l'homme de génie n'offrit rien de particulièrement re-



marquable. A six ans, il jouait avec les vases des sacrifices et s'amusait à imiter les cérémonies sacrées, ce que font les enfants de tous les pays. A sept ans, il commença à fréquenter l'école; à quinze ans, d'après ce qu'il nous dit lui-même, son esprit était entièrement tourné vers l'étude. Toutes les autorités sont d'accord pour constater qu'il se maria à dix-neuf ans. Mais ici une remarque s'impose. En Chine, un enfant né le 31 décembre a *deux ans* dès le lendemain 1er janvier. Au contraire, un enfant né le 1er janvier, aura deux ans le 31 décembre de l'année suivante. On comprend que, dans ces conditions, les calculs d'âge sont assez approximatifs.

Quoi qu'il en soit, Confucius se maria à 19 ans, ou à peu près. L'année suivante, il lui naquit un fils qui reçut le nom de « Poisson n° 1 » avec le surnom de *Carpe*. La raison en est sans doute que le duc régnant avait envoyé, à l'occasion de cette naissance, une paire de carpes au jeune couple. La carpe est considérée,



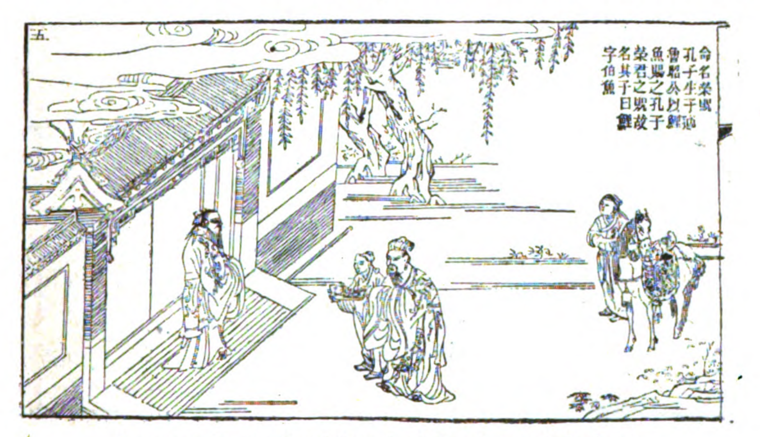
Confucius enfant reproduit dans ses jeux le rite des sacrifices.

en Chine, comme le roi des poissons, et le cadeau du souverain devait avoir un sens caché. Dans les mariages modernes, on offre souvent aux conjoints une paire d'oies, le seul animal qui, dans l'état de veuvage, ne convole pas en de nouvelles noces. Confucius devait, du reste, être fort protégé, car, à 20 ans, on lui donnait le poste de distributeur de grains : jusque-là il avait été fort pauvre.

Dans son numéro d'Avril-Mai-Juin, la grande revue anglaise *Imperial and Asiatic* publie un article de E.-H. Parker, consacré à la vie du grand philosophe chinois, article fort savant, inspiré tant par les biographies de Confucius que par les faits racontés par lui-même et qui nous met à même de suivre dans tous ses détails cette glorieuse existence. A vingt et un ans, Confucius reçut de l'avancement. Il fut investi des fonctions de surveillant des fermes. L'année suivante, il commençait à grouper autour de lui des disciples, à la mode des philosophes platoniciens de l'ancienne Grèce. Il avait six pouces

de plus que son père, ce qui en fait un géant véritable ; mais les portraits qui nous sont parvenus de lui, en les supposant ressemblants, ne sauraient nous donner de ses traits une bien flatteuse opinion. L'homme qui nous est représenté possède une tête de forme étrange, avec un visage plein et rouge, des oreilles décollées, un nez épais et plat, deux dents proéminentes et des yeux montrant plus de blanc que de coutume. Un de ses admirateurs nous dit que son dos ressemblait à celui d'une tortue.

Il avait 24 ans quand il perdit sa mère, dont il fit transporter le cercueil auprès de celui de son père ; et pour la pleurer, selon la coutume chinoise, il abandonna son poste pendant 27 mois. Il fit même les choses avec une telle conscience que, quand il eut fini, il lui fallut cinq jours entiers pour retrouver sa voix naturelle. Cependant, il continuait son enseignement. Un jour, un des principaux personnages de l'Etat ordonna en mourant que ses enfants fussent conduits à



Carpes envoyées en cadeau à l'occasion de la naissance de Confucius.

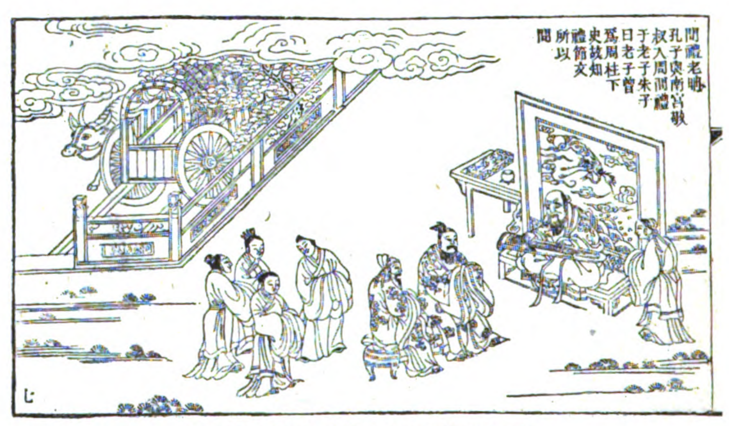
l'école de Confucius. Cela lui donna une vogue considérable, au point que le seigneur lui envoya une voiture et une paire de chevaux pour ses déplacements. Les voitures qu'on rencontre aujourd'hui dans les rues de Pékin, voitures à deux roues, couvertes et sans ressorts, sont en tout semblables à celle qui transportait le philosophe, il y a 2400 ans.

Confucius avait 36 ans, quand une guerre civile éclata dans l'Etat de Lu. Le seigneur fut obligé de chercher un refuge chez un de ses voisins du Nord et bientôt Confucius alla le rejoindre. La cause de cette guerre mérite d'être relevée. Dans les combats de coqs, certaines gens avaient l'habitude d'employer des éperons. D'autres trouvaient le procédé irrégulier, et il n'en fallut pas davantage pour bouleverser le pays et changer la forme du gouvernement.

Dans sa nouvelle résidence, Confucius fut pris d'une passion violente pour la musique, si violenle qu'il resta trois mois sans manger

de viande. Le seigneur avait voulu d'abord lui donner une bonne place bien lucrative, mais, sous l'influence d'un de ses conseillers ordinaires, il y renonça. Confucius revint donc dans son pays natal, avec un plus grand nombre d'élèves que jamais. Il avait passé six ans en exil.

Ce fut seulement dans sa quarante-septième année qu'il put obtenir une autre place. Celle-ci en valait la peine. Il fut nommé d'abord ministre des Travaux Publics et, deux ans après, ministre de la Justice. Dans ses dernières fonctions, il joua le rôle d'un Richelieu oriental préhistorique, en abattant la féodalité chinoise et en démantelant les forteresses des seigneurs. Il alla même jusqu'à faire arrêter un riche et dangereux intrigant. Ses succès diplomatiques ne furent pas moindres. Sous son gouvernement, la probité, la moralité avaient fait de tels progrès et il en était résulté une prospérité si grande que les Etats voisins s'en émurent. On corrompit le seigneur en lui fai-



Confucius chez le philosophe mystique Lao-Tse.

sant présent de jolies chanteuses et de beaux chevaux. Cette catastrophe attrista si fort le philosophe qu'il quitta le pays.

C'est à ce moment que commence cette période de voyages de Confucius qui dura treize années. Les aventures ne lui firent pas défaut non plus qu'à ses disciples. Maintes fois, ils furent menacés par des bandes suspectes ou hostiles. Le maitre fut un jour sévèrement blâmé par un de ses élèves pour avoir accepté d'offrir ses respects à une grande dame divorcée ou adultère. Une autre fois, il fut contrarié d'être relégué par le seigneur du lieu dans une seconde voiture, pendant que le seigneur lui-même se prélassait dans la première avec sa femme. On cite une circonstance dans laquelle il viola ouvertement la parole donnée ; mais il se défendit en disant que les serments arrachés par la force ne sauraient lier personne.

A l'âge de 66 ans, il apprit la mort de sa femme. On lui dit en même temps que son fils continuait à la pleurer sans trêve, bien que

la période régulière pour ce genre de lamentations fût d'une année seulement. Confucius trouva qu'on ne devait pas pleurer sa mère plus de douze mois, surtout quand on possédait encore son père et il en fit sévèrement la remarque à ce coupable d'un nouveau genre.

Ce fut à 68 ans qu'il entreprit d'écrire son histoire, qui embrasse une période de 250 ans, à dater de l'an 722 avant Jésus-Christ. Cette époque est presque contemporaine de la fondation de Rome (753). Les Douze Tables, qui forment la base de nos codes modernes, sont postérieures de vingt ans à la mort de Confucius. Enfin, le philosophe employa ses dernières années à compiler des anciennes chansons et les vieilles traditions, à fixer les principes de la musique et à régler les formalités des cérémonies et de l'étiquette. Comme il entrait dans sa 73e année, il eut un pressentiment que sa mort était proche. Ses dernières paroles exprimèrent le regret qu'un souverain intelligent n'eût pas davantage utilisé ses services. Il mourut une



Confucius fait mettre à mort un riche criminel.

semaine plus tard et fut enterré sur les bords du fleuve Sz, dont la poésie chinoise a chanté si assidûment les merveilles.

La doctrine de Confucius pourrait, si l'on ne craignait de faire un monstrueux anachronisme, être appelée la doctrine du juste milieu. Il mangeait bien, mais se montrait délicat sur le choix des mets. Il n'était pas abstentionniste, mais jamais il ne s'enivra. Toujours, avant de prendre son repas, il offrait une libation. C'est à lui que remonte la coutume, encore pratiquée en Orient, de renverser une goutte de liquide ou de jeter quelques graines avant de prendre sa nourriture. Il disait : « Ce que vous ne voulez pas que les autres vous fassent, ne le leur faites pas ! » Ses qualités principales étaient la modération, la modestie, la patience, la bonté, l'ordre, l'absence d'effusion et de passion, la sociabilité, la fidélité, la politesse, le cérémonial. Il haïssait les extrêmes et prêchait en toutes choses la doctrine de l'homme heureux. Il disait volontiers : « Je ne suis

jamais fatigué d'apprendre moi-même, et jamais las d'enseigner les autres. »

Quelques écrivains ont été jusqu'à prétendre que le Confucianisme n'était aucunement une religion. Cette appréciation n'est pas entièrement exacte. Le philosophe n'a fait que mettre de l'ordre dans les idées déjà existantes en leur donnant une vitalité nouvelle, comme le Christianisme avec la religion juive. Il a renforcé le culte de la famille. Mais il est certain que son enseignement n'a qu'un caractère assez vaguement religieux. Il est possible qu'il ait cru en un être suprême, créateur de la Terre et du Ciel, dans la résurrection des corps, dans la vie éternelle; c'était là une croyance générale chez tous les hommes primitifs, mais cela ne suffit pas à constituer une religion. Les missionnaires ont discuté là-dessus à perte de vue. Ils ont été jusqu'à demander si Confucius croyait à l'efficacité de la



Les danseuses envoyées en présent au seigneur de Lu.

prière. Mais ces opinions n'ont jamais été exprimées que comme occasion ou moyen de polémique.

Le seigneur de l'Etat qu'habitait Confucius ne ménagea pas les lamentations au moment de la mort du philosophe. Il lui fit élever un temple et ordonna qu'on lui sacrifiât un bœuf tous les trois mois. Les gens qui venaient honorer sa mémoire finirent peu à peu par former autour de son tombeau un véritable village et toutes les reliques du sage, son chapeau, ses vêtements, sa voiture, son luth, ses livres, furent conservés dans une sorte, non de sanctuaire, mais de musée commémoratif. Le fondateur de la célèbre dynastie Han vint en 195 avant Jésus-Christ, visiter le tombeau de Confucius et lui offrit en sacrifice un bœuf, un porc et un mouton. C'était exactement les *suovetaurilia* des Romains (*sus*, *ovis*, *taurus*), qu'on célébrait aux fêtes lustrales. Cela dura pendant deux siècles, mais les empereurs Tartares de la dynastie Tsi, qui avaient fait élever dans les grandes villes des temples à Confucius, furent chassés par la dynastie chinoise Tang et le sage perdit ses sacrifices périodiques.

En 1031 de notre ère, un Confucius de la 45e génération fut envoyé comme ambassadeur chez le roi de Cathay, qui eut le mauvais goût de l'inviter à une farce théâtrale dans laquelle le sage Confucius jouait le rôle le plus grotesque. Il va sans dire que, digne de son illustre ancêtre, l'ambassadeur quitta le théâtre avec dignité et sans formuler la moindre plainte.

Les différents souverains qui se succédèrent sur le trône de l'Empire du Milieu modifièrent maintes fois le rang occupé par Confucius dans la hiérarchie des personnages vénérables. Les uns l'appelèrent Très saint, Très parfait. D'autres ne lui laissèrent d'autre titre que celui de Vulgarisateur de la littérature. En 1476, on attacha à son temple huit orchestres de musiciens.

En 1684, l'Empereur alors régnant fit au tombeau de Confucius une démonstration solennelle. Arrivé à la barrière extérieure, il descendit de sa chaise, marcha à pied jusqu'à la statue et la salua neuf fois. En

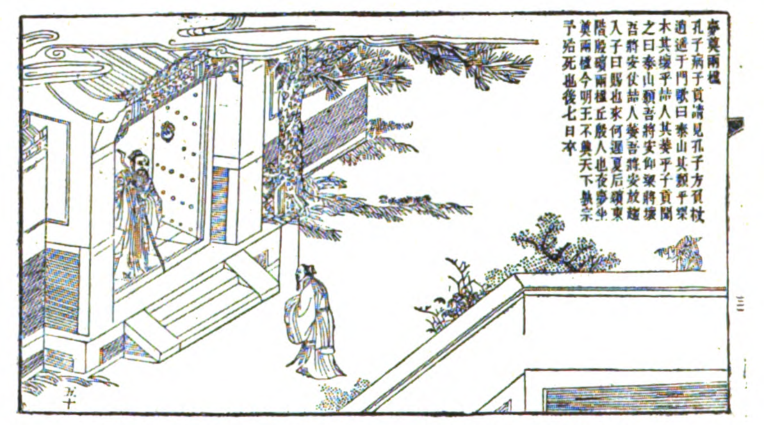


Le retour de Confucius dans sa patrie.

s'en allant, le souverain laissa son ombrelle de soie jaune pour être placée parmi les reliques impériales. On expliqua à Sa Majesté qu'un arbre, planté des mains de Confucius lui-même, avait été respecté par l'incendie du temple en 1499. Mais le tronc, dépouillé de ses feuilles et de ses branches, avait pris la dureté du fer, si bien que les habitants l'appelaient l'arbre de fer. Après avoir visité la bibliothèque, qui renfermait tous les livres donnés par les dynasties successives, l'Empereur demanda s'il était demeuré quelques vestiges de l'ancienne maison du philosophe. On informa Sa Majesté qu'il restait le morceau d'un vieux mur, qu'on lui montra. Il goûta ensuite l'eau du puits, puis s'enquit de l'origine d'un trou assez grand qu'on voyait dans le mur, et pourquoi ce mur était creux. On lui répondit que, lorsqu'en 213-212 avant Jésus-Christ, le premier Empereur brûlait tous les livres, le neuvième descendant de Confucius avait caché dans ce mur un exemplaire de chacun des principaux ouvrages

canoniques. En 170 après Jésus-Christ, comme on faisait des réparations pour agrandir le temple, les ouvriers entendirent dans le mur le bruit des instruments de musique. On fit des recherches qui amenèrent la découverte d'un grand nombre de livres en bambou. On peut, d'après le récit fait à l'Empereur, conclure que l'ancienne maison était située à l'est de la salle qui renferme aujourd'hui la statue, et que le puits est bien celui où jadis allait puiser le philosophe.

Quelques-uns des Européens qui ont visité le temple de Confucius ont décrit les cérémonies du culte, mais il ne semble pas qu'aucun d'eux y ait assisté. A Shanghaï et dans quelques autres villes ouvertes par les traités au commerce européen, les étrangers ont pu contempler des sacrifices locaux, mais célébrés nécessairement de manière beaucoup plus simple. Cependant, dans chacune de ces occasions, le plus haut fonctionnaire civil officie comme une sorte de grand-prêtre, avec le concours des subordonnés militaires aussi bien que des siens



Confucius a, devant sa porte, le pressentiment de sa mort prochaine.

propres. La cérémonie comprend une danse lente et mesurée, un peu dans le genre de nos menuets et exécutée par cinquante jeunes filles, et pendant ce temps les six musiques, chacune de six exécutants, jouent certains morceaux qui datent du temps de Confucius. Les offrandes symboliques et les sacrifices sont placés sur des tables, entre des vases d'encens flanqués de deux cierges. Un rouleau de soie blanche sans tache est déroulé sur le sol. Le grand-prêtre arrive à l'aube, et la cérémonie commence, au milieu d'un énorme concours de population. Mais les offrandes faites sont des expressions de dévotion pure et ne sont aucunement présentées en expiation de fautes commises.

On n'adresse point de prières à Confucius, et on ne sollicite en rien son appui. Confucius est simplement respecté et honoré pour avoir en quelque sorte codifié les connaissances. On peut comparer le culte dont il est l'objet à une sorte de réincarnation du prince de Chow, le

fondateur civil de la première dynastie impériale véritablement historique, dont la mémoire était déjà honorée au temps de Confucius et dont le tombeau est voisin de celui du philosophe. C'est le culte gardé aux mânes du meilleur empereur, comme à ceux de tous les personnages qui sont considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité. Les inventeurs bénéficient d'une vénération identique, dans la religion chinoise comme dans les autres religions. C'est ainsi que l'un est adoré comme inventeur ou fondateur de l'agriculture, un autre pour avoir découvert et propagé le ver à soie, etc. Pour Confucius, on voit en lui l'inventeur de l'écriture et de l'enregistrement des faits historiques. Cela suffit à expliquer le culte particulièrement fervent dont il est l'objet.

La Journée d'un Président aux États-Unis

Il ne manque certainement pas de gens pour porter envie aux chefs d'Etat, lesquels leur paraissent exercer un métier lucratif et peu fatigant. Rien de plus erroné que cette manière de voir, au moins en ce qui concerne le Président de la République américaine. Pour celui-là, jamais une minute de repos. Son labeur commence avant celui de tous ses administrés et se termine plus tard, s'il se termine. Le forgeron, qui a fini son travail, relève son tablier de cuir, lave ses mains noircies et rentre chez lui, sans penser davantage au métier absorbant qu'il exerce. Ce repos, si légitimement acquis, le Président ne le connaît jamais, tant qu'il demeure en fonctions. Une seule porte, jamais fermée, sépare le cabinet officiel du Président de ce qu'on appelle improprement ses appartements particuliers ; et le contact est permanent entre le chef du pouvoir exécutif et l'armée sans cesse renouvelée qui l'assiège.

Par une rare bonne fortune, à laquelle la récente installation du président Mac-Kinley donne le piquant de l'actualité, le *Ladies Home Journal* (Mars-Avril) a obtenu le récit détaillé de cette existence présidentielle d'un homme qui la connaît pour l'avoir vécue, l'honorable Benjamin Harrison, ex-Président de la République des Etats-Unis. Nous complétons son récit à l'aide d'un fort intéressant article publié sur le même sujet par C. C. Buel, dans les *Century* (Mars).

Chaque matin, le président s'arrange pour arriver à son cabinet de façon à avoir le temps de prendre connaissance du courrier avant la venue des visiteurs. Mais il est souvent devancé par des sénateurs et des députés qui sont convoqués au Capitole par la réunion de commissions matinales. La grande table à laquelle il s'asseoit mérite une mention particulière ; elle porte l'inscription suivante : « Le navire de Sa Majesté *Resolute*, faisant partie de l'expédition envoyée en 1852 à la recherche de sir John Francklin, fut abandonné le 15 mai 1854 par 71°,41' de latitude nord et 101°,22' de longitude ouest. Il fut

découvert en septembre 1855 par le capitaine Buddington du baleinier américain *Georges Henry*. Le navire fut racheté, remis en état et envoyé en Angleterre comme présent à Sa Majesté la reine Victoria par le Président et la population des Etats-Unis, comme gage de bon vouloir et d'amitié. Cette table a été fabriquée avec les charpentes du navire. Elle est offerte par la Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande au Président des Etats-Unis comme un témoignage de la courtoisie et des sentiments d'affection qui avaient dicté le don gracieux du *Resolute* ».

Le personnel des fonctionnaires de White-House, — on appelle ainsi le Palais présidentiel, — n'est pas fort nombreux. Il est dirigé par le secrétaire particulier, dont les fonctions sont extrêmement importantes et dont l'absolue discrétion est la qualité essentielle. Il y a aussi un secrétaire adjoint, qui transmet les messages au Congrès et a charge des lois soumises à l'approbation du Président. Des six employés, deux sont exécutifs. L'un d'eux est le sténographe du Président et est chargé du courrier; l'autre est affecté aux achats et aux dépenses. Le Président et le secrétaire particulier, ont chacun un huissier. Quatre estafettes complètent l'effectif de la maison du Président.

Le courrier journalier est très abondant. Dans les premiers mois de l'entrée en fonctions d'un nouveau titulaire, il est énorme et compte parfois jusqu'à 800 lettres par jour. Mais il est peu de ces lettres qui parviennent jusqu'au Président lui-même. Elles sont tout d'abord triées par un employé de confiance. Celles qui ont un caractère personnel ou familial sont transmises intactes à leur destinataire. Celles qui ont pour objet des demandes d'emploi sont dirigées vers les départements compétents, et celles seulement qui sont d'un intérêt public sont déposées sur le bureau du Président. Ces dernières sont déjà en quantité respectable. Il va sans dire que tous les moyens possibles sont employés par les correspondants pour que leurs missives parviennent entre les mains du chef de l'Etat. Pour une simple demande d'autographes, on écrit très volontiers sur les enveloppes « Personnel » ou « Particulier », ou encore « Cette lettre est destinée au Président et non à celui qui lit sa correspondance ».

De ces lettres, les unes contiennent parfois des impertinences, d'autres même des menaces. Celles-là, si le secrétaire particulier est un homme judicieux, le Président n'en a jamais connaissance. Mais ce sont les demandes d'autographes qui sont les plus nombreuses. Pour celles-là, il existe des cartes spéciales, munies d'une gravure qui représente White-House, et qui sollicitent chaque matin l'attention du Président. Les mendiants sont également en très grand nombre. Les uns demandent des secours pour achever leur éducation ou pour rembourser une hypothèque, ou pour acheter un piano ou un cheval. Ceux-ci quêtent pour construire des églises, pour subventionner des écoles, pour élever des monuments. Il n'est pas rare que le total de ces demandes atteigne par jour de 8.000 à 10.000 dollars

(40.000 à 50.000 francs). Quand la lettre offre un semblant de sérieux, le Président fait faire une enquête; mais il est naturellement dans l'impossibilité de satisfaire la plupart de ces correspondants intéressés.

Les braves gens qui s'adressent à lui ne sont pas toujours de la plus recommandable discrétion et les questions qui lui sont posées ont parfois un caractère bizarre. Une lettre lui demandait un jour : « Quelle est la plus grande pensée qui ait jamais hanté votre esprit? »

Quel titre donner au Président? C'est là un problème dont les solutions, dans la pratique, ont varié jusqu'à l'infini. Les uns l'appellent simplement Monsieur. D'autres mettent Sa Majesté, ou Sa Grandeur, ou Sa Seigneurie ou Son Excellence. Le véritable titre du chef du Pouvoir exécutif est : Le Président. Toutes les autres appellations furent abolies du temps même de Washington. Les lettres doivent donc être adressées : au Président. Dans la conversation, on doit dire : Monsieur le Président.

Quand le Président, sa période terminée, rentre dans la vie civile, il ne garde pas son titre, comme le font les officiers et les magistrats. Un jour, un ex-Président revenait de la chasse et rien dans son costume ne pouvait trahir les hautes fonctions dont il avait été revêtu. Une dame, qui voyageait avec lui, lui demanda à brûle-pourpoint : « Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas le Président X...? — Non, madame, je suis M. X...! — Eh! bien, cela ne fait rien et je veux vous serrer la main, bien que vous ne soyez plus Président! »

Dans ces conditions, on peut imaginer ce que les sollicitations de toute sorte font perdre de temps au chef de l'Etat, temps précieux qui serait beaucoup plus utilement employé à l'expédition des affaires. S'il est facile de renvoyer une lettre à son expéditeur, il est infiniment moins aisé de se débarrasser des gens qui se présentent en personne. Et, dès l'aube, les antichambres présidentielles sont encombrées de visiteurs, malgré les pancartes qui apprennent aux intéressés que le Président « recevra de 9 heures et demie du matin à une heure après-midi, les lundis exceptés, les personnes qui auraient à l'entretenir d'affaires. » Principalement dans les premiers mois qui suivent une élection, le Président n'a jamais une heure à lui. Les travaux urgents, il doit les terminer de nuit, et, souvent, il ne gagne son appartement que fort tard.

Tous ces visiteurs sont, soit des gens qui demandent une place, soit des oisifs qui éprouvent le singulier besoin de présenter leurs respects au chef de l'Etat, lequel s'en passerait certainement très volontiers. S'il s'agit d'une demande d'emploi, le Président coupe court à la conversation, en engageant le solliciteur à faire parvenir sa requête au département compétent. Mais, quant aux autres, le plus court est de se soumettre et de les recevoir tous ensemble. Ils défilent alors, serrent avec respect la main de leur hôte éminent et rentrent chez eux avec la satisfaction du devoir accompli. Parfois, l'émotion leur fait oublier le but de leur visite. Une vieille dame avait un jour obtenu

de « présenter ses respects » à M. Cleveland. Elle prit sa place dans le défilé, serra avec componction la main qui lui était tendue et s'en alla ; mais, tout à coup, se rappelant les préoccupations du moment, elle se retourna avec angoisse :

— Eh ! Monsieur le Président, dit-elle, et Cuba ?

Mais M. Cleveland fit semblant de ne pas entendre, le lieu et les circonstances lui paraissant mal choisis pour une confidence internationale.

On sait qu'aux Etats-Unis comme en France, le Président de la République remplit les fonctions de chef du Pouvoir exécutif et nomme à tous emplois civils et militaires. Seulement, cette prérogative demeure en France lettre morte. tandis qu'aux Etats-Unis elle est rigoureusement exacte. Quand l'heure du déjeuner a mis fin aux réceptions interminables de la matinée, un haut fonctionnaire se présente accompagné d'un domestique qui porte un panier plein de demandes d'emploi. Chaque dossier a été résumé en une courte note qui est mise sous les yeux du Président et lui permet ainsi de prendre en peu de temps une décision éclairée. Si la nomination est faite, le haut fonctionnaire remplit les blancs de la chemise imprimée qui contient le dossier. Le Président y appose ses initiales et l'humanité compte — temporairement — un heureux de plus. Des après-midi, tout entiers, sont consacrés à ce travail.

De temps en temps, les lois votées par le Congrès, qui doivent, pour entrer en vigueur, être revêtues de l'approbation présidentielle, sont apportées par le secrétaire général, qui en donne lecture. Il y en a souvent des centaines. Un huissier reçoit des mains du Président les feuilles de papier signées et les étale, pour les faire sécher, d'abord sur le bureau, puis sur les chaises, puis sur le parquet, qui en est parfois littéralement tapissé. Quand le Président est d'un avis opposé à celui du Congrès et qu'il entend exercer son droit constitutionnel de *veto*, il met de côté la feuille de papier sur laquelle la délibération est transcrite, en attendant qu'il puisse préparer et expédier le ménage prohibitif.

Mais une des plus nobles prérogatives, la plus noble peut-être, qui soit conférée au chef de l'Etat, c'est le droit de grâce. Antérieurement au Président Cleveland, on se contentait de suivre, quant aux mesures à prendre, les indications de l'attorney général. C'est ainsi que, du 4 mars 1881 au 4 mars 1885, durée de la présidence de M. Arthur (moins quelques mois de M. Garfield), l'avis de l'attorney général fut suivi pour la totalité de 295 recours en grâce, dont aucun ne parvint jusqu'au Président. Mais M. Cleveland, aussitôt après son élection, déclara hautement qu'il entendait examiner lui-même toutes les affaires. Cela amena un tel surcroît de travail, que M. Benjamin Harrisson, qui succéda à M. Cleveland et suivit son exemple, eut à examiner 779 recours en grâce, dont 527 furent accordés en tout ou en partie et 252 refusés. Pendant la période de 190 semaines qui s'est écoulée, du 4 mars 1893 au 13 novembre 1896, M. Cleveland

a examiné à son tour 907 affaires, soit cinq par semaine en moyenne. Il en a, sur ce nombre, accordé 506 et refusé 401. Mais il a surtout tenu à motiver par écrit sa décision et à prouver ainsi qu'elle avait toujours été prise après mûres réflexions. Voici quelques exemples des notes ajoutées de sa main aux dossiers qui lui étaient soumis.

La grâce de ce condamné est demandée par le juge qui a prononcé son arrêt. Le délit visé ayant été commis dans une élection et dans une localité où l'intérêt public exige une ferme exécution des lois qui protègent la sincérité du vote, je ne puis accorder plus qu'une commutation de peine.

Refusé. Ma sympathie est très vivement éveillée par la famille du condamné, mais mon sentiment du devoir public ne me permet pas d'accorder la grâce demandée.

Dans les faits de cette cause, je n'aperçois pas bien clairement que ces condamnés aient mérité leur grâce. Mais, en dehors de toute considération, je suis déterminé à pardonner à cette femme qui est devenue mère dans sa prison et dont l'enfant n'a pas encore trois mois.

Si le pétitionnaire, obéissant au jugement prononcé contre lui, s'est rendu en prison, sa peine est déjà terminée. S'il ne l'a pas fait, il peut très bien se passer de la grâce. Qu'a-t-il fait depuis sa condamnation ?

On sait quelle est la simplicité de vie des Présidents américains et avec quelle indifférence ils regardent l'appareil militaire dont s'entourent si volontiers les chefs d'Etat en Europe. A White-House, il n'y a même pas de factionnaire pour monter la garde à la porte. Il y a quelques années, un Espagnol de distinction, qui visitait le Palais, demandait : « Mais où sont les soldats ? » Quand on lui dit que les sentinelles étaient totalement inconnues à White-House, il ne put dissimuler la stupeur dans laquelle le plongeait cette déclaration.

Une seule exception a été faite à cette règle. Elle date de la guerre de Sécession. On avait compris alors que le Président pouvait avoir à redouter quelque coup de main désespéré des Sudistes et on avait installé, devant la grande colonnade, non pas un poste, mais un factionnaire unique qu'on relevait de deux heures en deux heures. Une nuit d'hiver, où le froid était extrêmement vif, le Président Lincoln sortit du Palais, emmitouflé dans un châle de laine, étroitement serré sur ses épaules et autour de son cou. Il se rendait au ministère de la Guerre, situé à proximité de White-House, pour y prendre connaissance des dépêches qui arrivaient à chaque instant du théâtre des opérations. Tout à coup, il aperçut la sentinelle, qui faisait les cent pas dans la grande allée.

— Dites donc, jeune homme, lui dit-il, vous allez avoir froid, par une nuit pareille. Entrez dans l'intérieur du Palais pour y monter votre garde..

— Ma consigne, répondit le soldat, porte que je dois la monter dehors.

— C'est possible, répliqua le Président. Mais vous remplirez votre consigne tout aussi bien dedans que dehors et vous m'obligerez en rentrant.

— J'ai été mis en faction dehors ! répondit le soldat, qui reprit sa marche sans discuter davantage.

— Vous y tenez ! ajouta M. Lincoln en s'en allant. Eh ! bien, il se trouve que je suis le commandant en chef de l'armée, et je vous ordonne de rentrer.

Et, cette fois, le soldat fut obligé d'obéir.

Cependant, si fort que soit ce sentiment de simplicité démocratique, il n'a jamais pu venir à bout de cette chose tenace qui s'appelle le Protocole : à White-House comme à l'Elysée, celui-ci est souverain et chaque diner offert par le Président ramène les mêmes questions de préséance et les mêmes difficultés. Le soin de placer les convives revient au secrétaire général, qui a inventé une sorte de plan de la table pour ces cérémonies. Dans les banquets diplomatiques, le Président s'asseoit au milieu de la table, côté Nord, en face de Mme Cleveland. Cette dernière a, à sa droite, l'ambassadeur d'Angleterre, qui est en ce moment le doyen du corps diplomatique. Mais, pour placer les autres convives, les complications commencent. La moindre erreur peut amener de fort désagréables ennuis. Enfin, quand le plan a été définitivement approuvé, on prépare les cartes qui doivent marquer la place des convives mâles, et on ajoute au centre le nom de la dame à laquelle ils doivent servir de cavaliers. Naturellement, les maris se trouvent séparés de leurs femmes ; mais cela a souvent des conséquences inattendues. Le ministre de Chine, par exemple, ne peut se voir éloigné de sa femme sans lui témoigner, par des sourires répétés et une véritable télégraphie, la bonne humeur qui l'anime, en même temps que la chaleur et la sincérité de son affection conjugale. La noble fille du Ciel entend ne pas demeurer en retard, et ces effusions mimées ont pour effet de créer, aux convives intermédiaires, une situation assez embarrassée.

Voici quelle est la formule du serment que prête chaque nouveau Président au moment de son entrée en fonction, serment que vient de prêter par conséquent M. Mac-Kinley.

Dans la grande salle des séances au Capitole, le Président entrant, debout en face du Chief Justice, met la main sur la Bible, et dit :

« Je jure solennellement de remplir avec fidélité les fonctions de Président des Etats-Unis et de protéger, de garder et de défendre, du mieux que je le pourrai, la Constitution des Etats-Unis. »

Ajoutons que chaque serment est prêté sur une Bible neuve, qui demeure la propriété du Président. C'est même peut être le seul souvenir palpable qui lui reste de son passage à White House et du poste éminent qui lui a été confié pendant quatre années.

Si démocratique que soit la jeune République américaine, elle n'a pu échapper complètement aux empiètements du cérémonial et de l'étiquette. Pour affecter un caractère moins pompeux et plus patriarcal que dans les vieilles monarchies européennes, le protocole, comme nous le disions tout à l'heure, n'en est pas moins réglé de la façon la plus invariable et la plus minutieuse.

On sait que, pendant deux mois environ, les Etats-Unis possèdent deux Présidents, l'entrant et le sortant. La remise des pouvoirs s'effectue le 4 mars. Généralement, huit jours avant cette date, le nouveau Président va passer quelques jours avec son prédécesseur et il est, dans cette circonstance, accompagné de sa femme. Cette visite a pour but de faire faire aux nouveaux venus une connaissance plus intime avec la vie intérieure et l'agencement du palais présidentiel, en vue des dispositions à prendre pour la cérémonie d'inauguration.

Cette cérémonie, depuis l'origine de la Républiqve, a lieu invariablement le 4 mars. Le cabinet va chercher le Président entrant et le conduit au Palais où l'on prend le Président sortant, puis tous deux se rendent processionnellement au Capitole. Les deux Présidents sont placés dans la même voiture, le sortant à droite, l'entrant à gauche. Au retour, les places changent, c'est le Président entrant qui prend la place de droite et le sortant qui siège modestement à gauche. Un lunch attend les invités au Palais; mais il doit être absorbé rapidement, car le défilé commence sans plus tarder et se prolonge souvent pendant plusieurs heures, le nouveau magistrat suprême de la République devant, pendant tout ce temps, se tenir debout au balcon, tête nue, sous la pluie ou le soleil. Le soir même, a lieu le bal d'inauguration ; singulier bal du reste, car la foule y est si compacte que nul ne saurait songer à danser. Les gens que la nature à doués d'une très haute taille peuvent seuls prétendre à apercevoir le Président; les autres demeurent dans la situation du badaud légendaire, satisfait de contempler un mur derrière lequel il se passait quelque chose.

La réception du nouvel an est, de toutes les fêtes périodiques, celle qui est célébrée avec le plus grand éclat. Dans le vieux palais, superbement décoré de tentures et de plantes vertes, les visiteurs sont reçus par le Président et sa femme, entourés des femmes du vice-président et des ministres, dans la chambre bleue. Ils sont introduits d'après l'ordre suivant : le corps diplomatique, conduit par l'ambassadeur le plus ancien à Washington. Les femmes des ambassadeurs accompagnent leurs maris. Viennent ensuite les juges de la Cour suprême, les sénateurs et les représentants, les officiers de l'armée de terre et de la marine, les membres du service civil, etc., puis enfin le public. Ce jour-là, le Président donne de six à huit mille poignées de mains.

Pour les autres réceptions, les invitations sont faites par catégories; ces réceptions sont au nombre de quatre. L'une est offerte au corps diplomatique, la seconde aux membres du Congrès et de la magistrature, la troisième à l'armée et à la marine et la quatrième au public. Mais, comme on ne réclame pas les cartes à l'entrée, il en résulte que beaucoup de personnes pénètrent dans les salons sans être invités.

Chaque hiver, le Président donne trois dîners officiels. Au premier sont invités les ministres, au second les membres du corps diploma-

tique, au troisième les juges de la Cour suprême. La table peut contenir cinquante convives, un peu serrés. Le service est fait exclusivement par des nègres, on ne sait trop pourquoi. Quant au luxe de la table, il n'a rien de bien extraordinaire et la simplicité de la Jeune Amérique s'affirme beaucoup plus chez son premier magistrat que chez les plus riches de ses enfants. L'argenterie ne comprenait jadis que quelques pièces achetées au président Monroë. Elle a été augmentée en 1833 d'une certaine quantité de vaisselle plate, achetée à un noble russe, le général baron de Tuyll, qui avait été ministre de Russie à la cour de Lisbonne. Le tout fut payé 21.000 francs. Ce service se compose de 338 pièces, non compris un service à dessert en vermeil, cuillers, fourchettes et couteaux, au nombre de 140 pièces. C'est, comme on le voit, fort modeste. Dernièrement, les citoyens de l'Etat d'Indiana ont offert aux officiers du vaisseau de ce nom un service en argent coûtant 40.000 francs de plus que celui du Président.

La chère n'est pas non plus très fastueuse, car on calcule que chaque convive ne coûte pas au Président plus de deux dollars ou 10 francs par tête. Pourtant il est bon de rappeler que, pour les plus somptueux banquets offerts aux Tuileries, Louis-Philippe, le roi le plus riche du monde, ne payait guère à son *chef* que douze à treize francs par tête d'invité.

Ajoutons pour satisfaire notre amour-propre national, que le personnel, d'ailleurs fort restreint, des cuisines présidentielles, est à peu près exclusivement composé de Français.

OCCULTISME

LES FAISEURS DE MIRACLES HINDOUS

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, entretenu nos lecteurs des extraordinaires prouesses accomplies par les Fakirs hindous. L'Inde est en effet la terre classique de l'occultisme et les divulgations les plus merveilleuses nous en arrivent sans cesse, constatant l'extrême habileté de ces maîtres de la magie blanche ou noire. Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le fantastique récit publié ici-même sous la signature cabalistique de *Tautriadelta*. Voici qu'aujourd'hui M. Stead nous offre un pendant à ces invraisemblables exploits et nous le présente, dans la revue anglaise *Borderland* (Avril-Mai-Juin), en y ajoutant, sous forme de préface, quelques renseignements fort curieux.

L'article qu'on va lire fut envoyé des bureaux du journal *Akhbar-i-Am*, de Lahore, le 8 Février dernier, à l'adresse de

M. Stead, par M. Kanhaiyahal, lequel a été témoin oculaire de la plupart des faits qui y sont relatés. Encore affirme-t-il que le professeur Jhingan, dont il nous décrit les prodiges, a à son actif « des merveilles bien plus surprenantes encore que de s'élever en l'air et d'y rester suspendu sans aucun appui, de rendre son corps si dur qu'aucun marteau, si lourd fût-il, ne pourrait le blesser le moins du monde, etc., etc. » Il est homme à se défaire de son ombre et à débarrasser également de cette compagne inévitable tels objets qu'on lui désigne. Mais cela ne suffit pas à M. Kanhaiyahal. Il lui faut des témoignages plus frappants et plus irrécusables encose. A cet effet, il a prié M. Stead de mettre à l'épreuve la clairvoyance du professeur Jhingan. M. Stead ne s'est pas fait prier.

— J'ai écrit, nous dit-il, en langage clair et intelligible, deux simples questions, dont l'une se rapporte à une certaine combinaison de nombres, et dont l'autre me préoccupe plus particulièrement en ce moment. Personne, autre que moi, n'y comprendrait rien. Je suis moi-même incapable de répondre à ma propre question. Ces deux questions sont placées dans une enveloppe fermée, déposée elle-même en lieu sûr... Si, de Lahore, le professeur Jhingan peut lire mes questions, et mieux encore y répondre, ce sera une preuve décisive. Les questions ont été écrites le 17 mars dernier et M. Kanhaiyahal a été avisé par le courrier suivant. Le prochain numéro du *Borderland* annoncera le résultat.

I

En attendant que M. Stead nous ait édifiés sur ce mystère, ce qui, d'après son propre engagement, ne saurait tarder, voyons ce que M. Kanhaiyahal nous dit des deux thaumaturges, en ce moment les plus célèbres de l'Inde, le professeur Jhingan et M. Jacob, de Simla.

Dans l'article auquel nous faisions tout à l'heure allusion, Tautriadelta nous a déjà entretenus de certains prodiges réalisés par M. Jacob, de Simla. Le professeur Jhingan n'a pu résister au désir de rencontrer son illustre émule. Il lui fit, en conséquence, demander une entrevue qui lui fut volontiers accordée. Après les premières formules de politesse, M. Jacob demanda tout d'abord à son visiteur de lui donner quelques échantillons de son savoir-faire. Le professeur Jhingan, qui est un jeune homme de vingt-deux ans fort timide, s'excusa sur la faiblesse de ses moyens. Il n'en réussit pas moins à lire dans la pensée de

M. Jacob et à faire tenir en l'air, sans nul appui, une petite canne qui appartenait à ce dernier. M. Jacob approuva d'un sourire, et il se mit à son tour en devoir d'opérer. Tout d'abord, il demanda au professeur Jhingan :

— Où suis-je en ce moment ?

— Vous êtes là debout devant moi.

M. Jacob montra alors la porte ouverte et le professeur Jhingan aperçut le *double* de son interlocuteur suspendu en l'air à l'extérieur et complètement immobile. Cette apparition se prolongea pendant plusieurs minutes.

M. Jacob possède une baguette magique qu'il porte toujours sur lui, attachée avec un fil de soie noire autour de son cou. Il agita pendant quelque temps cette baguette devant la figure du professeur Jhingan et tout d'un coup celui-ci se trouva environné d'un nuage de papillons si dense qu'on ne pouvait apercevoir au travers aucun objet, pas même les murs ou le plafond. Avec une seule parole, cette nuée de papillons s'évanouit instantanément. Après cette expérience, M. Jacob mena son visiteur au salon et lui montra que la pièce était en feu. D'énormes ondes de flammes l'emplissaient, mais sans dégager aucune chaleur. Tout s'éteignit et disparut au premier commandement.

M. Jacob est aujourd'hui un homme de quarante-cinq ans. Son nom complet est Ali Mohamed Jaaqoub. Il est fort bronzé, de petite taille, et paraît être d'origine asiatique ; pourtant il s'habille à la dernière mode de Londres. Il aime à se dissimuler et très peu de personnes sont au fait de sa mystérieuse puissance. Il est extrêmement riche et s'occupe du commerce des pierres précieuses. Tous les bungalows situés à gauche de la route qui va de Tow-Hall à Lakkar-Bazaar lui appartiennent. Son salon est meublé avec infiniment plus de luxe que celui de Son Excellence le vice-roi. On ne connaît rien de ses opinions ni de sa confession religieuse. On remarque pourtant qu'il place parfois dans la conversation des sentences mahométanes. Mais il vit à l'européenne. Bien que célibataire, il est parfaitement reçu dans la société féminine la plus exclusive. Il est très charitable et fait autour de lui beaucoup de bien ; mais il ne peut pas souffrir qu'on maltraite des animaux en sa présence. Cela suffit à lui occasionner de terribles colères.

Pour les Européens ou les Hindous de la classe moyenne, il est très difficile de voir M. Jacob. Rarement il sort de chez lui. Quand il se rend au Bazar, il achète ce qu'il y a de plus cher et de plus beau dans les boutiques européennes et indigènes. Ses domestiques se comptent par centaines. Il entretient même à ses

frais, pour veiller sur ses incalculables richesses, une garde composée de vingt hommes et commandée par un sergent.

Le nom de M. Jacob, jusque là peu connu à Simla, se trouva brusquement répandu il y a trois ans, au moment de la grande affaire du diamant d'Hyderabab. M. Jacob, qui était propriétaire de ce diamant, le vendit au Nizam pour 43 lacs de roupies (environ 10 millions de francs). Il en opéra lui-même la livraison et revint à Simla avec son argent. Quelques jours après, le Nizam s'aperçut que le diamant qu'il avait en sa possession était faux. Il télégraphia immédiatement à la police de Simla, qui commença par cerner la maison de M. Jacob, après s'être assurée que son propriétaire était à l'intérieur. M. Jacob s'était parfaitement aperçu des mesures de défiance dont il était l'objet. Sur ces entrefaites, un télégramme arriva d'Hyderabab, annonçant que M. Jacob se trouvait dans cette dernière ville et qu'il s'était rendu chez le Nizam avec le véritable diamant et les 43 lacs de roupies. Il s'était excusé de l'erreur commise et avait demandé au Nizam s'il préférait maintenir le marché ou l'annuler. Le Nizam déclara qu'il gardait le diamant. M. Jacob se retira donc avec le diamant faux et l'argent. A ce moment, la police de Simla recevait un autre télégramme portant que le différend était réglé et que son intervention était désormais inutile.

Mais bientôt le Nizam se ravisa. Il voulut rendre le diamant à M. Jacob, qui refusa ; d'où procès devant la Haute-Cour à Calcutta. On raconte qu'à cette occasion, M. Jacob dépensa 4 lacs de roupies (presque un million de francs) en quatre jours. Le Nizam, de son côté, en dépensa plus du double. Enfin, les choses s'arrangèrent. M. Jacob se contenta de la moitié du prix primitif, et le Nizam garda le diamant.

M. Kanhyahal ne croit pas que M. Jacob fabrique ses diamants par des procédés magiques; mais, dans l'entourage du riche marchand, on est d'un avis opposé. Quoi qu'il en soit, le gouvernement s'est ému et a interdit à M. Jacob de faire affaire avec les chefs indigènes du pays. Pendant la saison dernière, M. Jacob a vendu la plus grande partie de sa riche collection de curiosités. Une seule vacation lui aurait, dit-il, causé une perte de 40 à 50 lacs de roupies. Et, cependant, son salon contient encore d'inévaluables merveilles, des tabatières, des fourchettes, des couteaux, des coupes, des cannes, qui valent de un à dix lacs de roupies la pièce. Et Dieu sait pour combien de *milliards* ses coffres-forts renferment de joyaux de toute espèce !

Pendant l'hiver, M. Jacob avait coutume de voyager à l'étran-

ger et, quel que fût le voyage, de retenir le paquebot tout entier pour lui tout seul. Il a maintenant l'intention de parcourir la Chine ou la Tartarie et même de se fixer dans ce dernier pays pour la fin de ses jours.

Quant à ses mystérieux exploits, ils sont de nature à stupéfier les intelligences les plus solides et les mieux équilibrées. Les croyants lui attribuent pour cause une « influence invisible », pendant que les sceptiques n'y voient qu'une « hallucination collective » ou qu'une « suggestion hypnotique ». Les plus classiques de ces expériences, en ce sens que les fakirs hindous les accomplissent le plus communément, sont : le manguier qui pousse, l'éclosion des bourgeons, le fakir en extase et la corde suspendue en l'air, sans être fixée à aucun point. Ces différentes performances ont été étudiées au point de vue critique par un officier anglais, qui a demandé à leur endroit l'opinion d'un magicien célèbre. Ledit magicien prétend que tous ces phénomènes sont les plus naturels du monde et voici l'explication qu'il en donne :

Pour le bâton desséché qui se couvre de bourgeons et de fleurs, le magicien affirme que c'est un tour accompli jadis par Aaron et qui s'obtient au moyen d'un bâton préparé, habilement substitué au bâton véritable. Tout le monde pourrait en faire autant avec quelques leçons. Traverser un corps avec un sabre est également facile, en n'oubliant pas de pincer assez fortement la chair au préalable, jusqu'à ce qu'on en ait chassé le sang, et de bien veiller à ne léser aucun organe essentiel. Il faut également empêcher l'air de pénétrer dans la blessure et les indigènes s'en acquittent à merveille.

M. Jacob marche facilement sur l'eau. Quand on demanda au magicien d'en faire autant, il répondit que la chose lui était impossible *pour le moment*. La mare sur laquelle il opérait se trouvait, non pas dans son propre jardin, mais à une distance de sept milles, et l'eau n'en avait pas plus de dix-huit pouces d'épaisseur ; elle est maintenant à sec. Le magicien dit à ce propos : « On croit que je marche sur l'eau, mais je n'y marche pas ! J'ai l'air d'y marcher. En réalité, je suis soutenu en l'air par « mon ami » qui est invisible aux autres personnes. » Il ajouta que son ami était un gentleman mort depuis cent cinquante ans environ et qui avait été assez aimable pour se constituer son guide et son défenseur dans la vie depuis le jour où ils ont fait connaissance. La présentation a eu lieu, peu de temps après que le magicien eut été affilié à sa secte, par l'entremise

de son oncle, qui était alors un vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans. Depuis quelque temps, il avait fâché son ami et ne le voyait plus.

Cependant, il y a environ un mois, comme on lui demandait s'il avait des nouvelles de son ami, le magicien répondit : « Oh ! oui, il était ici hier. Il est maintenant à Londres ! »

Ce magicien, que le correspondant de M. Stead désigne par l'initiale J., continue ainsi à expliquer ces phénomènes incompréhensibles par des motifs plus incompréhensibles encore. Il était présent à l'inhumation et à la résurrection, au bout de ix mois, de ce fakir dont le cas a été raconté, en 1870, par M. Drummond, alors commissaire du gouvernement à Bareilly. L'homme, suspendu par des chaînes à environ trois pieds de fond, fut enterré dans une fosse profonde. Par-dessus le cercueil, qui avait été cloué à la vue de tous, et à environ trois pieds de couvercle, on disposa des planches qu'on recouvrit de terre, dans laquelle on sema du blé. Le blé poussa, mûrit, fut récolté. Pendant les six mois que cela dura, une garde de six hommes resta nuit et jour sur la place. Au bout de six mois, on ouvrit la fosse. L'homme en fut tiré, et on le rappela à la vie en le frottant et en le réchauffant. Il dit qu'il n'aurait pas pu être ressuscité plus tôt. L'*Astor* s'était arrangé pour demeurer absent hors du corps pendant ces six mois ; et, d'autre part, le sang s'était coagulé, sous l'apparence d'une sorte de gelée jaunâtre.

Le tour de la corde en l'air est fait, non par les Bouddhistes, mais par les adorateurs de Vichnou à Madras. On l'obtient par des procédés analogues. Le magicien affirme que l'hypnotisme n'y joue aucun rôle ; du reste, il serait impossible d'hypnotiser collectivement les foules considérables qui assistent à ces spectacles. On n'hypnotise donc pas, mais on *couvre*. Il y a là un agent invisible, comme lorsqu'il s'agit de marcher sur l'eau on comprend très bien qu'une règle pourrait soutenir un homme qui paraitrait marcher sur l'eau, mais cela se verrait. C'est de la même façon que la corde est soutenue. Son extrémité est enveloppée d'une sorte de vapeur de la même couleur que l'air et suffisante pour rendre invisible « ce qui la supporte ».

Cette expérience fut faite en présence de Nizam et de toute sa cour, en plein air. La corde fut lancée et demeura suspendue, l'extrémité restant cachée à environ trente pieds en l'air. Deux gamins s'approchèrent, y grimpèrent et disparurent. Peu de temps après, on vit retomber leurs membres déchirés. Les opérateurs s'écrièrent qu'ils allaient les brûler, et allumèrent un

grand feu dans lesquels ils les jetèrent. Une petite fille, la sœur des deux garçons, qui se trouvait là, s'approcha : « Pourquoi brûler mes frères? dit-elle. Je veux faire la *suttee* ! » Et elle se précipita dans les flammes. Le tout fut consumé en quelques instants; alors, un des jeunes garçons sortit des rangs de la foule et demanda son frère. Comme il l'appelait, on entendit une voix lui répondre d'en haut, et le second garçon, glissant le long de la corde, tomba tout auprès de lui. Tous deux alors appelèrent leur sœur, qui sortit à son tour de dessous la chaise de Nizam, où elle était cachée. Le magicien ajoute que ce sont là des phénomènes extrêmement faciles à réaliser. Il s'engage même, au cas où l'on trouverait en Europe des gens pour garantir les frais, qui seraient des plus minimes, à faire exécuter ces invraisemblables exercices en public, soit à Londres, soit à Paris.

II

Parlons maintenant des hauts faits de ce professeur Jhingan, qui est en train d'acquérir, dans la thaumaturgie, une réputation considérable. Malgré son jeune âge et sa modestie, il est déjà fort habile. Il peut produire, en apparence du moins, toutes sortes de choses : des fleurs, des légumes, des fruits, des feuilles de bétel, des pièces de monnaie, etc. Il peut faire qu'une canne, un morceau de papier, un livre, une lampe allumée se tiennent en l'air seuls, sans appui, et par la seule force de sa volonté. Il peut traverser quelqu'un de part en part avec un sabre sans lui causer aucune blessure, la coupure même se cicatrise et disparaît instantanément. Par sa mystérieuse puissance, il peut faire échapper de votre main fermée des petits objets comme des bagues, des pièces de monnaie, etc.; un jour, il fit ainsi passer dans une autre pièce une bouteille de vin cachée sous un mouchoir. M. Kanhaiyahal nous cite cet exemple de ses remarquables dons en cette matière.

Ce que je vais raconter eut pour témoins mon père, mes deux jeunes frères et d'autres messieurs. Je n'ai aucun motif de dissimuler leurs noms. L'un était le Pandit Bishambar Nath Mota, qui est de mes voisins et employé dans les bureaux de chemins de fer du Gouvernement. Un jour, il était assis dans notre magasin avec quelques autres personnes. M. Jhingan vint à passer et resta un moment sur le trottoir. Mon père, qui est très lié avec lui et a contemplé la plupart de ses merveilles, lui demanda s'il ne pouvait pas exécuter quelque *tamasha* pour l'édification de nos amis. Le professeur y consentit volontiers et demanda aux assistants ce qu'ils désiraient voir. Quelqu'un suggéra le transport d'une bague ou d'un cachet.

A ce moment, Pandit Bishambar Nath Mota demanda au professeur s'il ne pouvait pas également faire réapparaître un objet perdu. Le professeur Jhingan voulut savoir de quoi il s'agissait ; quand il sut que c'était d'une montre égarée depuis des semaines, il consentit à tenter l'expérience. D'abord, il se lava les mains dans de l'eau que lui apporta mon jeune frère Balkrisna, puis il demanda qu'on lui donnât un peu de riz, ce qui fut fait. Sur ce riz, il prononça quelques paroles. Il pria ensuite qu'on posât devant lui un verre plein d'eau pour recevoir la montre. Ce verre fut placé à sept ou huit mètres de lui : *jamais il n'y toucha, jamais même il ne s'en approcha.* Prenant alors le riz enchanté et le verre d'eau, il les répandit autour de lui. Puis il mit alors ses deux mains sur sa bouche comme s'il soufflait au travers. Il ferma les yeux quelques instants, les rouvrit et dit aux spectateurs que la montre était arrivée. Enfin, il pria le propriétaire de la montre d'aller voir si elle n'était pas dans le verre : *elle y était* !

Les sceptiques ne manqueront pas de dire que le voleur était le professeur Jhingan lui-même et que notre domestique, qui avait apporté le verre d'eau était dans la confidence. Je n'en persiste pas moins à croire à un extraordinaire effet de la puissance de volonté de M. Jhingan.

Qu'est-ce maintenant que le professeur Jhingan ? Au physique, c'est un très beau jeune homme de taille moyenne, très vigoureusement charpenté. Il appartient à une vénérable famille de Brahmanes qui habite Amritsar, dans le Penjab. Sa grand'mère, qui devint une ascète dans sa vieillesse, était plus extraordinaire encore que lui. Il existe à Amritsar une petite construction en marbre sous laquelle reposent ses cendres, et qui est l'objet du culte de tous les habitants. M. Balmokand Jhingan est un végétarien absolu et ne touche jamais aux liqueurs alcooliques, sous quelque forme que ce soit. Il vit d'après les règles les plus strictes et les plus orthodoxes de sa religion et de sa caste. Le mardi, il observe le jeûne et ne prend aucune espèce de nourriture. Il a reçu une bonne instruction primaire et parle assez convenablement l'anglais. Il est marié depuis *dix ans*, mais n'a pas d'enfants. Il est élève de feu le professeur R.-B. Robinson, élève lui-même du professeur Stainton Moses. Il ne peut pas accomplir à tout moment ses étonnantes prouesses ; quand il a donné une séance, il est fatigué jusqu'à l'épuisement. Jamais il n'accepte d'argent. Il a été, de cette façon, soumis à de bien pressantes tentations, à la fois pécuniaires et sensuelles, mais jamais il n'y a succombé.

On ne saurait imaginer quels innombrables témoignages, signés des noms les plus considérables de l'Inde et notamment des plus hauts fonctionnaires anglais, le professeur Jhingan possède. M. Chandar Bhan, professeur de mathématiques au

collège oriental de Lahore, écrit de lui, à la date du 1er octobre 1895 : « Ce qu'il a fait de plus merveilleux a été de lire les pensées dans toutes les langues du globe. J'ai écrit plusieurs formules mathématiques entièrement ignorées de lui — cela en son absence — et il les a reproduites sur une autre feuille de papier avec autant de facilité que s'il avait été complètement familiarisé avec elles. »

Le capitaine F. Lyon et le capitaine Oliver Swanston, tous deux aides-de camp du commandant en chef de l'Inde, écrivent de Simla, à la date du 21 août 1896 : « Nous avons eu le plaisir d'assister aux expériences du professeur Jhingan, d'Amritsar, sur le mesmérisme et la lecture de pensées. Il a pu lire, les yeux bandés, un livre placé en face de lui. Il s'est également percé la langue avec un canif et a passé un mouchoir dans la plaie ainsi faite. »

Le sympathique professeur prépare en ce moment, paraît-il, de nouvelles expériences, beaucoup plus extraordinaires encore, dont les enthousiastes correspondants promettent de nous aviser en temps et lieu. Il ne nous reste donc qu'à nous armer de patience, en attendant les prodiges annoncés.

Dr A. DE NEUVILLE.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

LE SANG FINNOIS (1)

DANS le Svartfiord, au Nord, près de Senjen, il y avait un garçon appelé Eilert. Ses voisins étaient des Finnois de la mer et parmi leurs enfants se trouvait une petite fille au teint pâle, remarquable par ses grands yeux et ses longs cheveux bruns. Ils habitaient derrière le pic de la Tête, du côté opposé à

(1) JONAS LIE, à qui nous demandions ceux de ses livres qu'il préférait, répondait que tel que le Seigneur après qu'il eût créé le monde, il était satisfait de son ouvrage ; et que, puisque nul n'était mort, il les aimait tous également comme on chérit pareillement tous ses enfants vivants. « Pourtant, a-t-il ajouté, j'ai mis la plus grande part de moi-même dans ceux où le mystique et le fantastique jouent un rôle, dans *Le Voyant*, par exemple, *Les Trois Mâts de l'Avenir*, *Rutland*, *Le Sang Finnois* et les deux volumes de nouvelles intitulés *Trold.* » C'est un sentiment essentiellement norvégien que l'attrait qu'il éprouve à l'égard du mystérieux et c'est une habitude de son peuple que de transformer toute poésie en fables et en légendes ; quand le romancier était enfant, à Tromsoe, il man-

Odden, sur le bord de la mer et vivaient de la pêche comme les parents d'Eilert; mais de là venait aussi qu'il y avait peu d'amitié entr'eux, car les pêcheries voisines étaient petites et chacun voulait y naviguer seul.

Quoique ses parents le lui défendissent toujours, Eilert se glissait souvent parmi les enfants des Finnois. Ils racontaient des histoires et il apprenait d'étranges choses sur tout ce qu'il y avait dans la montagne d'où les Finnois tiraient leur origine et où vivaient dans les anciens jours les rois Finnois experts dans la sorcellerie, et au fond de l'Océan où l'homme de la mer et les Léviathans avaient leur royaume. Les derniers étaient des puissances méchantes et redoutables et bien des fois le sang se glaçait en lui quand il les écoutait. Ils disaient que le Léviathan se montrait de préférence au clair de lune sur la grève dans les endroits où poussaient des algues, qu'il avait un écheveau de varech en guise de tête, mais que néanmoins elle était faite de telle sorte que ceux à qu'il arrivait de le rencontrer ne pouvaient éviter de fixer son visage blême et effrayant. Ils l'avaient vu plusieurs fois et, même un matin, ils l'avaient poussé banc par banc hors du bateau sur lequel il s'était assis et dont il avait posé les rames à l'envers. Lorsque dans l'obscurité Eilert se hâtait de rentrer par le chemin d'Odden le long du cap, il osait à peine regarder autour de lui et souvent la sueur perlait sur son front.

A mesure que croissait leur intimité, les parents trouvaient de plus en plus à se blâmer les uns les autres, et, chez lui, Eilert entendait dire beaucoup de mal des Finnois d'en bas. C'était tantôt une chose, tantôt l'autre. Ils ne naviguaient pas comme d'honnêtes gens, car à la mode Finnoise, ils donnaient un coup de rame haut et léger comme des femmes, parlaient tous à la fois et faisaient du bruit pendant qu'ils ramaient au lieu de rester tranquilles dans le bâteau.

quait l'école pour écouter les histoires de spectres et de monstres qu'on voit dans ses contes personnifier les forces de la nature et surtout cette mer ensorcelante dont le bercement ou le mugissement accompagne toujours ses récits et dont la splendeur et l'horreur font le sujet principal de ses magnifiques descriptions.

A ce goût de l'impossible se joint le sens très net du réel en un mélange exquis et troublant, un vif intérêt pour la vie commune, et ses peintures d'intérieurs, ses analyses d'âme, pénétrantes et réalistes, sont la matière d'œuvres comme *L'histoire du boucher Tobias*, une perle en quelques pages, *La famille de Gilje*, *Le Gouffre*, *Les filles du commandant*, le seul de ses romans qui soit traduit en français, *La vie à deux*, *Maisa Jons*, *Niobé*. On l'a comparé à Daudet et à Loti, mais il a moins d'attendrissement et plus d'humour que le premier, moins de vague et un contour plus serré que le second.

Jonas Lie forme avec Ibsen et Björnson la grande trinité Norvégienne, mais, en France du moins, il est le moins connu des trois, quoique ce soit le plus clair et le plus saisissable, celui qui nous fait le mieux comprendre l'âme de son pays. Notre ignorance est d'autant plus singulière que Jonas Lie habite Paris avec sa famille, avec sa femme qui a été aussi sa compagne et son aide dans sa vie littéraire, et ses enfants dont l'un est déjà un écrivain célèbre et dont un autre fait tie de l'armée française comme officier d'artillerie. (*Note de la Rédaction.*)

Ce qui de tout saisissait le plus Eilert, c'est que dans la famille de la femme du Finnois on avait pratiqué la sorcellerie et l'idolâtrie. On affirmait aussi, sans mettre en doute le fait, qu'il était honteux d'avoir du sang Finnois dans les veines, et que c'était parce que les Finnois ne valaient pas autant que les autres que l'administration leur donnait un lieu séparé pour leurs tombes dans le cimetière et qu'il y avait aussi un enclos des Finnois à part dans l'église. Ceci, Eilert l'avait vu de ses propres yeux dans l'église de Berg.

Il en éprouvait beaucoup de chagrin, car il ne pouvait s'empêcher d'aimer les Finnois d'en bas et surtout la petite Zilla, avec qui il était toujours. Elle en savait si long sur l'homme de la mer. Maintenant sa consicence n'était pas en paix quand il jouait avec elle et lorsqu'elle le regardait avec ses grands yeux sombres pendant qu'elle parlait, il prenait peur ; — il pensait alors qu'elle et les siens appartenaient au monde des damnés et que là était la raison de leurs singulières connaissances. Mais il en avait un amer chagrin, surtout à cause d'elle. Elle s'étonnait souvent de la bizarrerie de ses manières qu'elle ne pouvait comprendre et alors elle commençait suivant son habitude à rire et à le taquiner et elle se cachait pendant qu'il courait après elle.

Un jour, il la trouva en bas, assise sur une pierre de la grève tenant dans son giron un eider qui avait été blessé et qui venait de mourir évidemment, car il était encore chaud; elle pleurait amèrement. C'était le même, sanglotait-elle, qui, chaque année, faisait son nid dans leur grange, elle le connaissait bien et elle montrait une plume rouge sur sa poitrine blanche. Il n'avait été touché que par un grain de plomb et il n'était sorti qu'une goutte de sang; il avait voulu regagner son nid, mais il était mort en route sur la plage. Elle pleurait comme si son cœur allait se briser et s'essuyait le visage avec ses cheveux à la manière des Finnoises. Eilert se mit à rire, comme un garçon qu'il était, mais en même temps, il était pâle et sa contenance était forcée. Il n'osait pas lui raconter que, derrière le cap, il avait tiré le fusil de son père au hasard sur un oiseau qui au loin s'avançait en nageant.

En automne, le père d'Eilert était désespéré. Ses lignes pendaient en vain et prenaient à peine quelques poissons; par contre il lui fallait voir le Finnois amener l'un après l'autre de riches coups de filet. Il avait aussi remarqué des figures malicieuses sur les bateaux Finnois. Chez lui, maintenant, redoublait l'amertume qu'on avait contre eux et tandis qu'on en parlait le soir, ce devint une affaire décidée et incontestable qu'il y avait de la sorcellerie des Finnois là dedans. A cela on ne savait qu'un remède, c'était de frotter les lignes avec de la terre du cimetière; mais on n'osait l'employer, car ainsi, on irritait les morts et on s'exposait à leur vengeance, or, ils ont sur la mer autant de puissance qu'un autre.

Eilert réfléchit profondément à cela; il lui semblait qu'il en était un peu responsable puisqu'il était si lié avec les Finnois.

Le dimanche suivant ils étaient à l'église de Berg et les Finnois aussi. En cachette, il prit et mit dans sa poche une poignée de terre d'une tombe Finnoise. Le même soir, quand ils rentrèrent chez eux, sans être vu de personne, il en frotta les lignes de son père.

Ce fut chose bien curieuse que, la première fois qu'il jeta ses lignes, le poisson vint comme auparavant. Mais après cela l'angoisse d'Eilert devint indescriptible. Il était circonspect le soir surtout quand ils travaillaient autour du foyer et que le reste de la chambre était dans l'obscurité. Il s'asseyait alors avec de l'acier dans sa poche. Demander « pardon » au mort c'était le seul moyen salutaire dans ces cas là; sans quoi on pouva t être tiré vers le cimetière par une main invisible, sans qu'il servît de rien d'être attaché par une corde de cabestan.

Quand Eilert se rendit à l'église le premier dimanche qu'il y eût office, il ne manqua pas d'aller vers la tombe pour « demander pardon » au mort.

En grandissant, Eilert comprit que les Finnois d'en bas pouvaient être sauvés aussi bien que les gens de chez lui ; mais il avait l'idée qu'ils devaient être de race plus humble et que ce n'était pas un honneur d'en faire partie. Il ne lui était pas facile de se passer de Zilla et ils étaient souvent ensemble, même après avoir été confirmés.

Néanmoins, quand il fut plus âgé et qu'il fréquenta davantage les gens du pays, il s'imagina que sa vieille connaissance était embarrassante vis-à-vis des autres. Il n'y avait personne qui ne pensât qu'il n'y eût de la honte au sang des Finnois et il cherchait toujours à s'éloigner d'elle quand il y avait du monde.

La fille le comprenait bien, car, en général, elle se tenait loin de lui. Pourtant, un jour, ainsi qu'elle en avait l'habitude depuis son enfance, elle entra dans la salle et lui demanda la permission de monter avec lui dans son bateau pour aller à l'église. Il y avait là justement des étrangers du pays là bas, de sorte que, craignant qu'on ne les crût fiancés, il répondit dédaigneusement, assez fort pour être entendu de tous, « que la sorcellerie Finnoise avait sans doute besoin d'être lavée par l'église », mais elle devait se voiturer elle-même.

Dès lors, elle ne lui parla plus, mais Eilert ne se sentait pas à l'aise.

Or, un hiver, il arriva qu'Eilert était seul à la pêche à la liche. Une liche mordit la ligne, le bateau était petit et la « lamie » fort grande ; mais Eilert ne voulait pas se déclarer vaincu ; de façon que, dans la joûte, le bateau fut retourné.

Toute la nuit il resta couché sur le dos du bateau dans le brouillard, la mer était grosse.

Tandis qu'il était assis à demi-endormi, dans sa torpeur, il se rendait compte vaguement que tout finirait d'un moment à l'autre. Il vit soudain un homme en habits de mer, à cheval sur l'autre extrémité du bateau, qui le fixait de ses deux yeux mats et rougeâtres; il était

si lourd que le bateau s'enfonçait lentement de son côté. Subitement il disparut et alors il sembla à Eilert que la brume se levait... La mer s'était calmée, l'embarcation était balancée par un léger tangage et devant lui s'étendait un ilot bas et gris vers lequel il flottait lentement.

Les rochers étaient humides comme si la mer venait de s'écouler. Il aperçut une fille pâle aux grands yeux qui portait un jupon de toile verte et, autour de la taille, une large ceinture d'argent avec des figures à la façon des Finnoises. Son corsage était en peau, brun de varech, et devant, sous les lacets qui étaient faits d'algues vertes, paraissait une chemise d'un bleu d'écume, telle que la poitrine d'un oiseau de mer.

Quand le bateau aborda l'îlot, elle s'approcha et dit, en ayant l'air de le connaître : « Viens-tu enfin, Eilert, je t'ai attendu si longtemps ! »

Eilert fut saisi d'un frisson glacial quand elle lui prit la main pour l'aider à sortir de la barque, mais cette impression ne dura qu'un instant et il l'oublia bientôt.

Au milieu de l'île, il y avait une ouverture avec un escalier orné de cuivre jaune qui conduisait à une cabane brillante. Pendant qu'il était là et réfléchissait, il vit deux énormes lamies qui nageaient autour d'eux; elles avaient au moins douze ou quatorze aunes de long.

Tandis qu'ils descendaient des deux côtés de l'escalier, les lamies faisaient le même mouvement qu'eux, lentement, d'une façon étrange, comme si les rochers eussent été transparents. La fille s'aperçut qu'il était troublé et elle lui dit que c'étaient deux des gardes du corps de son père et bientôt elles disparurent. Elle voulait le conduire près de son père qui l'attendait; elle ajouta que s'il trouvait que son père n'était pas très beau, il ne fallait pas avoir peur et qu'il ne fallait s'étonner de rien de ce qu'il verrait.

Il comprit qu'il était sous l'eau, mais il ne sentait aucune humidité. Ils marchaient sur du sable blanc de craie, formé d'écailles bleuâtres brillantes comme le soleil; devant eux s'étendaient des prairies d'herbes de mer. des montagnes avec d'épais taillis d'algues et de varechs et de tous côtés allaient et venaient des poissons fourmillant ainsi que des oiseaux sur les *Fuglebierge* (1). Tout en marchant, elle lui expliquait beaucoup de choses. Au-dessus d'eux il vit une sombre nuée bordée d'argent sous laquelle se promenait une forme vague pareille à une des lamies.

« Ce que tu vois, c'est un vaisseau, dit-elle; le temps est mauvais là-haut dans ce moment, et sous le vaisseau, tu reconnais celui qui s'est assis dans ton bateau cette nuit. S'il fait naufrage, il nous appartient et alors tu ne parleras pas avec père cette nuit. » En prononçant ces mots, une lueur rapace et sauvage traversa son regard.

(1) *Fugelbierge*, montagnes situées au bord de la mer où nichent en foule les oiseaux aquatiques.

En somme, il n'était pas facile de lire dans ses yeux. Ordinairement ils étaient d'un noir impénétrable, mais éclatants comme une onde de la mer lumineuse au milieu de la nuit; mais parfois, lorsqu'elle riait, passait un joyeux éclair aussi vert que la mer quand le soleil brille à travers les eaux.

De temps en temps, ils longeaient quelque navire ou quelque bateau à demi enterré dans le sable ; les poissons nageaient à travers les fenêtres et les portes des cabines. Au milieu des débris passaient des formes humaines qui ne semblaient formées que de pure fumée. Son guide lui expliqua que c'était l'esprit des noyés qui n'avaient pas été enterrés en terre chrétienne; il fallait qu'on s'en gardât, car les spectres sont méchants. Ils sentent quand un des leurs va périr en mer et durant les nuits d'hiver ils hurlent l'avertissement bien connu du Léviathan.

Plus loin, le chemin traversait une vallée sombre et profonde. Dans la paroi du rocher, il vit une rangée de blanches portes carrées qui, dans l'obscurité, répandaient une lumière semblable à celle d'une aurore boréale. « La vallée s'étendait au nord-ouest, dit-elle, et derrière les portes blanches habitaient les vieux rois Finnois qui s'étaient perdus en mer. » Elle ouvrit la porte qui se trouvait la plus près d'eux ; c'était le dernier des rois de Salten qui avait péri dans la tourmente que lui-même avait fait naître par enchantement, mais qu'il n'avait pu arrêter. Sur une pierre était assis un Finnois jaune et ridé aux yeux humides, avec une couronne d'or poli rouge sombre. Sa grosse tête, qui surmontait un mince cou desséché, roulait comme si elle était secouée par le courant de l'eau. A son côté, sur le banc, se trouvait une petite femme encore plus ratatinée qui avait aussi une couronne et qui portait toutes sortes de pierres de couleurs sur ses habits; elle remuait l'intérieur d'une marmite avec un bâton. « S'il y avait du feu dessous, dit la jeune fille, elle et l'homme domineraient encore sur le Salten, car ce qu'elle touche, c'est le charme. »

Au milieu d'une plaine qui s'ouvrait devant eux, à un détour du chemin, ils découvrirent un groupe de maisons semblable à une petite ville, et, à courte distance, il vit une église renversée, sans flèche avec une longue tour pointue qui avait l'air de se refléter dans l'eau. Dans la maison, expliqua la jeune fille, habitait son père et l'église était une des sept de son royaume qui s'étendait sur l'Helgoland, le Salt et la Finmark. Aucun service n'y était encore célébré, mais il y en aurait quand l'évêque noyé qui était assis dehors en train de méditer pourrait trouver le nom du Seigneur qui devait être servi; alors tous les Léviathans seraient « lavés par l'église ». Il était immobile et réfléchissait depuis huit cents ans, de sorte qu'on pouvait croire qu'il la trouverait bientôt. Cent ans avant, il avait donné le conseil d'envoyer un Léviathan dans l'église de Rödö pour le savoir; mais, chaque fois que le mot était prononcé le son se perdait pour lui. Sur le mont Kunnan, le roi Olef attachait une cloche d'or pur que gardait le premier prêtre qui fût venu dans le Nordland en blanc

surplis. Le jour où la cloche sonnerait, Kunnan serait changé en une grande église de pierre, où s'assemblerait tout le Nordland, celui qui est au-dessus et celui qui est au-dessous des eaux; mais ce serait dans longtemps d'ici et jusqu'alors, à tous ceux qui descendent, l'évêque demande le nom si désiré.

Eilert se sentit tout étrange quand il se mit à penser et il s'aperçut que, lui aussi, l'avait oublié.

Tandis qu'il était perdu dans ses réflexions, la fille le regarda avec angoisse comme si elle voulait l'aider à chercher et elle devint aussi pâle que lui.

La maison du Léviathan dont ils s'approchaient était construite avec des fonds de bateau et d'autres débris; dans les entailles du bois, ainsi que sur un toit de tourbe, poussaient toutes sortes d'herbes de mer et d'algues glauques. Trois gigantesques colonnes verdâtres couvertes d'écailles formaient l'entrée, et une planche avec des clous rivés servait de porte; au milieu il y avait en guise de poignée un pesant anneau d'amarre rouillé où pendait une corde de vaisseau usé. Quand ils approchèrent, un grand bras sombre s'étendit et tira la porte.

Ils entrèrent alors dans une chambre voûtée dont le sol était aussi parsemé d'écailles. Dans les coins,il y avait des filets et des outils de pêche, des tonneaux et différents attirails de vaisseau. Sur un monceau de filets couvert d'une vieille voile rouge taon, Eilert vit le Léviathan, géant aux larges épaules, au dos épais, aux cheveux et à la barbe fauve, hérissée, aux petits yeux de requin gourmand; sur la large bouche se posait de temps en temps un ricanement plein de bonhomie; il était coiffé d'un chapeau blanc légèrement repoussé en arrière. La forme de sa tête ne rappelait pas peu le grand phoque appelé « Klakke kallen ». Sa peau était sombre et poilue, ses doigts tordus se rejoignaient à l'extrémité. Le haut de ses bottes était retourné, laissant voir des bas de laine gris qui montaient jusqu'au milieu des cuisses. il portait des habits de bure avec des boutons de verre à la veste. Le large pourpoint de peau était ouvert et autour du cou, il avait un cache-nez de laine rouge.

Quand Eilert parut, il se souleva un peu et dit gaiement : « Bonjour Eilert. Il paraît que tu as eu un dur combat hier. Il faut t'asseoir et prendre un peu de nourriture, tu dois en avoir besoin. » Et là-dessus il envoya un jet de jus de tabac semblable au jet d'une baleine. Avec un pied qui, pour cet usage, s'était allongé soudain, il saisit en la courbant une longue malle de bois sur laquelle étaient servis les mets les plus délicats, une bouillie avec du sirop, de la morue salée, du Mölje (1), un grand tas de galettes, en un mot tout ce qui compose un festin excellent.

Le Léviathan le pria de manger à son appétit et il ordonna à sa fille de leur servir le dernier tonnelet de l'eau-de-vie de Trondheim.

(1) Mölje, mot norvégien qui consiste en tranches de pain d'avoine trempées dans la graine.



« De la sorte, dit-il, le dernier est toujours le meilleur. » Quand elle l'apporta il reconnut bien le tonnelet, car il portait la marque de son père qui l'avait acheté peu de jours avant chez l'épicier de Kvœfiord; mais il n'en dit rien alors. La chique que le Léviathan tournait impatiemment dans sa bouche avant de boire, lui rappelait étrangement le plomb de sa propre ligne. Le géant semblait hésiter pour savoir où poser le tonnelet à cause de la sensibilité de sa bouche; mais la chose s'arrangea d'elle-même.

Ils restèrent assis un moment en silence, buvant verre sur verre jusqu'à ce qu'Eilert trouvât qu'il en avait assez. Quand il eut remercié et refusé de faire raison, l'homme de la mer mit le tonnelet à ses lèvres et le vida, puis il se pencha vers la tablette et en prit un second. Il était de meilleure humeur qu'au commencement et parlait de choses et d'autres. Mais chaque fois qu'il riait, Eilert se sentait mal à l'aise, car la bouche s'ouvrait d'une façon terrible et montrait une rangée de dents pointues et verdâtres séparées par un large espace, qui ressemblaient à des grappins d'abordage.

Le Léviathan vidait tonnelet sur tonnelet, et il devenait plus communicatif. Il clignait des yeux avec l'air de quelqu'un qui pense à une chose très amusante. Eilert n'aimait pas son expression, il semblait dire : « Maintenant, pour changer, c'est toi qui as été pêché mon garçon! » Mais au lieu de cela il dit: « Tu as travaillé dur la nuit dernière, Eilert; mais cela n'aurait pas tourné ainsi si tu n'avais pas refusé l'église à ma fille. » Là il s'arrêta, comme ayant déjà trop parlé, et pour finir il mit le tonnelet à sa bouche. Puis il redevint aimable et raconta des histoires à la suite les unes des autres. Il s'étendait de plus en plus, riait et restait bouche bée tant il était content de ses propres récits dont le sujet consistait toujours en noyades et en naufrages. Eilert sentait parfois le souffle de son rire tomber sur lui comme un tourbillon. Quand les gens voulaient lui laisser le bateau, assurait-il, il n'était pas aussi avide d'avoir l'équipage, mais c'était le bois du canot et le bois flottant dont il avait envie. S'il lui en manquait, il lui fallait absolument un vaisseau ou un bateau, et de cela personne ne pouvait lui en vouloir.

Le tonnelet fini, il redevint triste et commença à se plaindre que les temps fussent mauvais pour lui et pour les siens, comparés aux anciens jours. Il médita un moment, le regard fixe, se renversa en arrière, le corps et les pieds sur le plancher de façon que sa mâchoire supérieure et sa mâchoire inférieure donnaient l'idée de deux fonds de bateaux renversés. Puis il s'endormit, le dos appuyé à la voile.

Alors la fille reparut au côté d'Eilert et lui demanda de le suivre.

Ils retournèrent par le même chemin qu'ils avaient pris pour venir, et ils se retrouvèrent sur le rocher. Elle lui confia que son père l'avait poursuivie parce qu'il s'était moqué d'elle avec son « lavage de l'Eglise » quand elle avait voulu y aller ; il croyait qu'Eilert pourrait retrouver dans sa mémoire le fameux nom. Mais d'après la conver-

sation qu'ils avaient eue en route vers la maison de son père, elle avait compris que lui aussi l'avait oublié. Et maintenant il ne s'agissait plus que de sauver sa vie.

Ce serait tard dans la journée lorsque le père viendrait le demander. Jusque-là il lui fallait dormir, afin de se fortifier pour la fuite; elle veillerait.

Ses grands cheveux sombres battaient son visage comme un voile et il lui semblait reconnaitre ses yeux. Il sentait que sa joue reposait contre une blanche poitrine d'oiseau de mer, très moelleuse et apaisante.... une seule plume rouge, là, faisait naître en lui un souvenir confus. Peu à peu il tomba dans un sommeil léger et il entendit fredonner une chanson qui lui rappela le mouvement des vagues quand le soleil se joue tranquillement sur le rivage. Les paroles disaient qu'ils s'étaient amusés ensemble autrefois sur la plage et que plus tard, il n'avait pas voulu la reconnaitre. Il ne se souvint que des derniers mots qui étaient ceux-ci :

« Oh ! dis, te rappelles-tu que mille fois nous avons couru pour attraper les vangerons, nous et le tourbillon de la mer, nous courions à l'envi, à l'homme de la mer nous échappions toujours.

« Oui, il faut que tu te souviennes, pendant que je te berce, tandis que le vent de la mer souffle et que les flots s'ébranlent. Elle est assise maintenant et ses pleurs tombent sur ta joue. Ses pleurs, elle qui t'a donné son âme et qui ne vivait que par la tienne.

« Mais lorsque, pareille à l'eider, j'avançai sur la grève, tu étais derrière la pierre et fis partir la balle. Tu m'atteignis à la poitrine... et un sillon de sang. Voilà, mon ami, ta marque que je porte. »

Il parut à Eilert qu'elle pleurait sur lui et que telle qu'un embrun une goutte tombait sur son visage. Il sentait maintenant qu'il l'aimait vivement.

Puis il redevint inquiet ; il voyait une baleine sur les brisants et cette baleine assurait qu'il fallait se hâter ; quand il fut sur le dos du cétacé, il entra le manche de la rame dans l'évent pour l'empêcher de s'enfoncer dans la mer ; il remarqua qu'elle pouvait être dirigée selon qu'il mettait la rame dans l'évent droit ou dans l'évent gauche ; ils longeaient tout le Finmark, et les îles passaient à côté d'eux comme de petits ilots. Derrière lui, il aperçut le Léviathan dans sa moitié de bateau qui avançait avec une telle rapidité que l'écume montait jusqu'au milieu des mâts. Un peu après, Eilert se trouvait encore couché sur les écueils et il lui semblait que la jeune fille souriait si délicieusement... Elle se penchait sur lui et disait : « C'est moi, Eilert ! »

A ce moment, il s'éveilla, les rayons du soleil brillaient sur les écueils mouillés et la dame de la mer était assise à côté de lui. Enfin, tout changea : le soleil faisait briller les carreaux et tombait sur le lit dans la chambre des Finnois ; à son côté était assise la fille Finnoise qui l'appuya sur le dos ; on avait cru qu'il mourrait. Il était couché là, en délire depuis six semaines, où les Finnois l'avaient

sauvé après le naufrage et pour la première fois, il revenait à lui.

Plus tard, il pensa n'avoir jamais entendu d'histoire plus ridicule et d'idée plus sotte que de trouver quelque honte à être de sang Finnois et le printemps suivant, il fut fiancé à la Finnoise Zilla et aux moissons ils furent mariés.

Il y avait des Finnois au mariage et de cela beaucoup se moquèrent plus que de raison ; mais après la noce, tous reconnurent que le violonneux, Finnois aussi, était bien le meilleur du pays et la mariée la plus belle.

JONAS LIE.

(*Traduit du norvégien, par* JACQUES DE COUSSAUGES).

SCIENCE

LE RIRE

Qu'est-ce que le rire? Une impulsion émanant des centres nerveux et transmise par ceux-ci aux muscles du visage. Ces muscles, en nombre considérable, contribuent, chacun suivant son rôle, à donner à la physionomie une expression particulière qui est celle de la gaieté. L'œil, la paupière, le front, les lèvres, le nez concourent simultanément ou successivement à imprimer à la figure ce que l'on peut appeler son accent. Le menton, les joues, les dents en marquent également le jeu, d'autant plus varié que les nuances de sentiments à rendre sont multiples et complexes. Il y a là pour le physiologiste tout un champ d'observations et d'études à la fois curieuses et intéressantes. M. Ern. Mancini nous en révèle quelques aspects dans la *Nuova Antologia*.

Tout d'abord, il constate qu'il y a une gamme du rire. En premier lieu, le sourire, qui est l'aurore du rire ; il se dessine à peine par un tiraillement léger des angles de la bouche fermée. Chez quelques personnes ce tiraillement est imperceptible ou n'existe même pas, les muscles faciaux font simplement paraître sur les joues ces deux petites fossettes qui prêtent au visage riant une grâce incomparable. Chez d'autres, le sourire ne s'esquisse qu'à demi par une contraction d'une partie des muscles seulement, et, dans ce cas, il sert assez fréquemment à masquer la colère rentrée, la honte ou la timidité.

Les deux pôles opposés du rire sont le rire contraint et le rire explosif. Ce dernier acquiert par moments une intensité extraordinaire et alors les éléments de la mimique faciale s'exagèrent en s'accompagnant d'autres facteurs comme le creusement du front par un sillon vertical, le rapetissement des yeux, l'éruption des larmes, la congestion de tout le visage. Chose peu remarquée : cet éclat de rire violent est tout à fait voisin de l'excessive douleur ; il suffit, en effet,

pour transformer une figure empreinte d'hilarité en une autre toute chagrine, de mouvoir deux petits muscles myrtiformes qui abaissent les ailes du nez, et Jean qui rit devient Jean qui pleure. Aussi, arrive-t-il plus d'une fois, dans les cours de dessin, qu'un débutant, en appuyant sur tel trait, fait d'une tête de Laocoon un masque bouffon ou inversement change, d'un coup de crayon mal placé, une physionomie de Faune dansant en Niobé éplorée.

L'œil a une grande part dans l'accentuation du rire. Quand celui-ci est bien franc, la paupière s'agrandit, la cornée est plus découverte, la lumière qui bat sous une surface plus étendue resplendit, le regard brille d'allégresse. En outre, dans les émotions excitantes, agréables, le globe oculaire semble sortir de l'orbite, tandis que dans la douleur, au contraire, il se cave. La coopération des yeux à l'expression du rire se manifeste par une série de petites rides qui se dessinent, en s'épanouissant, à la commissure des paupières. Chez ceux qui rient souvent, ces plis de paupière finissent par être ineffaçables et forment la patte d'oie si redoutée par les jolies femmes dont l'été touche à la Saint-Martin. Quand l'œil est mobile et vif, le visage doit à ces petites rides et au léger soulèvement de la paupière inférieure un air de malice. Si le rire n'est pas trop prononcé par le mouvement des yeux, la physionomie aura d'ordinaire beaucoup de finesse. Des lèvres fermées, serrées, donnent au sourire « une expression canaille ». Des lèvres crispées, un front sillonné de rides horizontales peignent le mépris.

La voix vient également en aide au rire par des sons inarticulés, des cris interjectifs plus ou moins intenses et saccadés. Ces cris varient suivant les personnes. Les acteurs le savent si bien qu'ils ont soin de ne pas faire rire de la même façon les différents personnages dont ils donnent l'illusion sur la scène. Helmholtz a démontré que les intonations du rire, plus ou moins fortes, sont dues à la différence de forme de la cavité buccale et des lèvres. C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer, selon l'illustre créateur de l'acoustique moderne, le timbre grave de la voix masculine et le timbre aigu de la voix féminine ou enfantine. Le rire masculin participe, d'après Haller, des voyelles *o* et *a*, le rire féminin de l'*é* et de l'*i*. Dans un opuscule, aujourd'hui très rare, imprimé à Orléans en 1662, l'abbé Damascène, célèbre astrologue italien, affirme que chaque tempérament a son rire distinct : le mélancolique rit en *i*, le colérique en *é*, le flegmatique en *a* et le sanguin en *o*.

Les autres parties du corps s'associent au rire et le complètent par les attitudes, particulièrement le ventre, s'il est opulent. Dans ces conditions, il rend la gaieté communicative. Au théâtre « ces effets de ventre » ont presque toujours un grand succès. Aussi a-t-on pu dire avec raison que « dans l'orchestre des instruments naturels de la physionomie le ventre fait la grosse caisse ». Dans le rire immodéré, les bras s'agitent, se tordent, tiennent les côtes et le ventre pour en réprimer les mouvements spasmodiques ; l'homme se ramasse sur

lui-même, les poings sur les hanches et prend cette position connue où le rieur qui s'esclaffe, croqué par Richepin dans ses *Blasphèmes*,

Semble un poisson vivant dans une poële à frire.

Le rire est le plus souvent naturel, mais il peut aussi être feint; c'est alors le rire étudié, celui qui résulte du jeu calculé des muscles.

Pour « composer son visage » pas n'est besoin toutefois de ces horribles manipulations anatomiques auxquelles s'assujettissaient les fameux *Comprachicos* du roman de Victor Hugo. La répétition fréquente et patiente du même exercice y suffisent. Un physionomiste expert ne se laissera, il est vrai, pas facilement prendre au rire simulé et Tibulle dit très justement :

Difficile est tristi fingere mente jocum
Nec bene mendaci risus componitur ore.

En réalité la feinte du rire ne réussit bien qu'au théâtre et encore à la condition que l'acteur se grime.

C'est Grétry qui, le premier, dans ses *Essais sur la musique*, a parlé de la couleur du rire en faisant les portraits des gens faux qui rient jaune, des bonasses qui rient rouge et des candides qui rient rose. Il y en a qui s'entendent à rire dans toutes les couleurs : ce sont les plus dangereux.

S'il est des personnes qui rient souvent ou toutes les fois qu'elles le veulent, on en rencontre aussi qui rient rarement ou même qui ne rient jamais. L'absence complète du rire semble incompatible avec la nature humaine, et Voltaire n'hésite pas à dire que l'homme absolument impassible n'existe pas plus que l'homme immortel. Il n'en est pas moins avéré que certains individus ont l'humeur si invariablement noire qu'on ne leur a jamais vu le visage rayonnant. D'autre part, il est démontré que de grandes douleurs morales, provoquant comme les violentes douleurs physiques ce que Dupuytren appelle de « véritables hémorrhagies de sensibilité », peuvent changer entièrement le caractère d'un homme et le rendre immuablement sérieux. Sans parler des malheureux qui, au sortir de l'antre de Trophonius où ils avaient vu des choses effroyables, ne pouvaient plus avoir un mouvement de gaieté, nous citerons le pape Nicolas V, apprenant avec effroi la conquête de Constantinophe par les fanatiques de Mahomet, et ne parvenant plus jamais, à partir de ce moment, à avoir une seule pensée riante.

L'excès de sérieux est en définitive un mode d'hypocondrie, et, selon Mantegazza, une maladie des centres nerveux; l'exagération de la sensibilité fait que le malade reçoit des sensations d'organes dont il ne perçoit plus le fonctionnement. Cette ignorance ou cette brusque interruption des relations entre la force motrice et les muscles détermine d'abord un malaise ; celui-ci se change en souffrance qui peu à peu devient une torture, bannissant toute possibilité de plaisir. Aussi les anciens médecins prescrivaient-ils la joie comme remède. On

connaît l'aphorisme d'Hippocrate : « *In omni morbo lætari bonum* », et Galien lui-même convient que, pour la guérison, l'humeur joviale est plus efficace que toute la pharmaceutique. Les vieux traités de médecine sont remplis de recettes où la gaieté est scientifiquement dosée, selon qu'il s'agit de couper une fièvre, de faire disparaître la jaunisse, le scorbut ou les scrofules. La sagesse populaire est riche en proverbes qui confirment ces ordonnances de la Faculté. Pour le peuple, encore aujourd'hui, rire c'est se faire une pinte de bon sang. Au XVIIe siècle, quand, sous Louis XIII, le célèbre napolitain Tiberio Fiurelli faisait courir tout Paris aux représentations où il jouait avec le plus grand succès les Scaramouches, devenus plus tard les Crispins et intarissables de bons mots, le plus illustre médecin de l'époque, Guy Patin, satirique lui-même de la tête jusqu'aux pieds, au dire de Vigneul-Marville, ordonnait fréquemment aux moroses une heure de « scaramucciana ». On conte d'ailleurs une jolie anecdote à ce propos. Fiurelli, qui faisait rire tout le monde aux larmes, était lui-même hypocondriaque. « Allez voir un docteur », lui dit-on. Il y alla et Guy Patin de lui crier : « Allez voir Scaramouche ! » A quoi le pauvre diable, atrabilaire, de répondre : « Mais Scaramouche, c'est moi ! » Ce qui lui valut cette répartie : « Je m'en doutais, vous êtes comme la coupe amère du Tasse, dont on emmielle les bords pour la faire vider avec plaisir. Vos bons mots partent d'un cœur aigre, mais vous les dites si gaiement qu'ils nous sont doux. » Et Guy Patin continua à ordonner à ses malades du scaramouche.

Le rire entrait dans la thérapeutique médicale. Il était même recommandé par les chirurgiens, et ceux-ci énuméraient des cas nombreux où il avait été efficace.

Un jeune homme, dit Pechlin, avait reçu une blessure à la poitrine. On le considérait comme perdu. Un soir, quelques-uns de ses amis qui le veillaient eurent l'idée, pour égayer ses derniers moments, de jouer devant lui une scène comique : il partit tout d'un coup d'un éclat de rire qui détermina une forte hémorrhagie, sa blessure s'étant rouverte, et cet épanchement de sang lui fit tant de bien qu'il en revint complètement. On cite de nombreux cas d'abcès au poumon guéris par l'effort fait dans une explosion de rire. Erasme aurait ainsi échappé un jour à la mort. Il avait un abcès très grave. En lisant un livre burlesque, il éclata de rire ; l'abcès creva et le savant latiniste fut sauvé. On raconte un fait analogue à propos d'un cardinal que l'on disait fatalement condamné : l'abcès dont il souffrait devait, suivant l'opinion unanime, l'emporter. Déjà il agonisait, quand son singe, qui s'était coiffé de sa barette rouge, vint gambader sur son lit. L'animal faisait des contorsions, des grimaces si drôles que le prélat fut pris d'un rire fou : l'abcès s'ouvrit et le patient se rétablit.

Si l'on guérit de rire ou de joie, on en meurt quelquefois. « Crever de rire », comme dit le peuple, n'est pas seulement une expression figurée, elle est vraie également au propre. Policrate mourut de plaisir

en recevant les témoignages de reconnaissance des habitants de Naxos; Diagoras expira de contentement quand il apprit que ses trois fils étaient vainqueurs dans les jeux olympiques. Zeuxis, en regardant le visage comique d'une vieille femme qu'il avait peinte lui-même eut un tel accès d'hilarité qu'il en rendit l'âme, croit-on; et pareille chose arriva à Philomène en voyant un âne manger des figues. Léon X éprouva une si vive satisfaction de l'expulsion des Français de Milan qu'il succomba à ce bonheur.

Le rire explosif est d'ailleurs quelquefois involontaire autant qu'irrépressible. Tel rit aux éclats qui devrait plutôt pleurer. Lange parle d'un jeune homme très intelligent qui avait la langue ulcérée. On la cautérisait avec de la pierre infernale. L'opération était longue et douloureuse. Quand le patient ne pouvait presque plus la supporter, il se prenait soudainement à rire d'une manière convulsive, Zola raconte un fait analogue de souffrance provoquant le rire, dans un de ses romans où il fait le récit de l'affreuse odyssée de trois déportés de la Guyane. On rapporte également que dans la circonstance la plus grave de sa vie, le pape Grégoire XIV fut pris d'un inextinguible accès de rire. C'était le jour de son élévation au trône pontifical. Entouré de tout le clergé, au milieu de la procession solennelle, il ne put résister à une envie de rire homérique, dont il était lui-même incapable d'expliquer la cause. Anna Boleyn, l'infortunée victime de Henri VIII, en posant sa tête sur le billot, demanda en tremblant au bourreau s'il connaissait son métier : l'homme rouge lui ayant répondu d'un signe affirmatif, elle se mit à rire si violemment qu'il en fut interdit. C'était la tension nerveuse qui produisait cet accès musculaire dans un moment où la pauvre reine ne songeait qu'à son effroyable supplice.

On peut provoquer le rire par des excitants artificiels, comme le gaz hilarant, découvert en 1799 par le célèbre chimiste Davy, en étudiant les propriétés physiologiques du protoxide d'azote. Une première inhalation de ce gaz donne une saveur agréable, la poitrine s'élargit, on éprouve une sensation de bien être et l'on se met à rire avec tant de plaisir qu'il semble qu'on n'ait jamais eu pareille joie. En répétant les inhalations, l'excitation augmente, et produit des gestes violents et désordonnés; tous les sens, principalement le toucher, deviennent d'une acuité merveilleuse, les idées se suivent avec une rapidité extraordinaire, le rire auquel on cède est continu et l'on se trouve dans un état que Richet a défini l'exaltation du sentiment de la vie. Aussi le gaz hilarant (*laughing gas*) eut-il pendant longtemps un succès immense. Tout le monde voulut en connaître les effets. Ce fut une véritable manie qui se changea en épidémie. La « gazomanie » fit de nombreuses victimes. Il y eut des cas de folie et de mort subites et les autorités durent intervenir pour réprimer cette ébriété funeste. Les maniaques ne se corrigèrent pas, il est vrai ; n'avaient-ils point d'autres moyens de se donner la jouissance de

l'hilarité exaltée : le chanvre indien, la jusquiame noire et le haschich ?

Quelques-unes de ces substances hilarantes localisent l'action excitante sur les muscles faciaux et alors le masque du visage prend un aspect horrible qui est l'indice d'une atroce souffrance. La joie que l'on croyait trouver s'est changée en supplice infernal. C'est à cette forme de rire que l'on a donné le nom de sardonique, et par extension on l'applique aussi au rire qui est inspiré par la malveillance, la raillerie méchante ou la malignité. L'origine de ce mot sardonique est très controversée. Les uns croient qu'il faut la rechercher dans la tradition crétoise de l'homme de bronze, Talos, donné par Jupiter ou par Vulcain à Minos où à Europe pour garder l'île de Crète, dont il faisait le tour trois fois par jour. S'il voyait un étranger aborder sur le rivage, il s'emparait de lui, et l'étouffait dans ses bras d'airain, en se livrant à un rire féroce. Comme les étrangers ainsi suppliciés étaient des Sardes, le rire du géant était dit sardonique. D'autres écrivains de l'antiquité parlent d'une coutume barbare qui aurait existé en Sardaigne : les vieillards et les prisonniers étaient mis à mort et brûlés vifs ; les contractions de leur visage, en expirant, faisaient croire qu'ils riaient. Enfin une troisième version attribue le rire sardonique à une herbe vénéneuse, qu'on trouvait en Sardaigne et qui, lorsqu'on la mâchait, faisait contracter la bouche, comme en un rire, à cause de son amertume.

Un autre moyen artificiel de provoquer le rire est le chatouillement sous la plante des pieds, la paume des mains, sous les aisselles, sur les genoux, et tout autour des lèvres. Ce chatouillement, lorsqu'il est continu, fait passer successivement de l'extrême plaisir à l'extrême douleur, et produit enfin des convulsions telles qu'il peut, si on ne l'arrête point, donner la mort. Le terrible Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois au XIIIe siècle, fit du chatouillement un martyre. Au XVIe siècle, dans la persécution contre les frères Moraves, en Bohême, on y eut également recours comme châtiment en apportant au supplice un plus grand raffinement de cruauté. On attachait les prisonniers sur une table et on leur plaçait sur le nombril un scarabée vivant qu'on recouvrait d'une coquille de noix. L'insecte ne pouvant s'échapper se débattait et le frottement incessant de ses pattes donnait une sensation qui devenait peu à peu intolérable.

La physiologie du rire est un sujet d'études des plus vastes. Pour peu qu'on veuille l'approfondir, on s'aperçoit que la matière est inépuisable. Aussi M. Mancini, quoiqu'il s'en occupe très longuement, n'a-t-il pas traité toute la question qui réclamerait un volume. Mais il a mis en lumière certains points du problème qui sont pour beaucoup de lecteurs encore insoupçonnés. C'est ainsi qu'il recherche les différences de tendance au rire suivant l'âge, le degré de civilisation et la race. Chez l'enfant, le rire est primesautier, franc, sonore, mais il ne commence que vers le troisième mois après la naissance, tandis que, sui-

vant les observations de Darwin et de Mantegazza, un bébé de quarante jours sourit déjà. La femme est plus encline au rire que l'homme. L'éducation contribue plutôt à le réprimer. Les peuples civilisés rient moins que les peuples sauvages. Il est certain que nous ne rions plus comme les héros d'Homère et que nous ne nous esclaffons même plus comme les personnages de Rabelais. S'il est vrai, comme le veut Kant, que les émotions ne sont que des maladies de l'âme, il est incontestable que nos mœurs, plus policées que celles des anciens Grecs ou de nos aïeux, contribuent à nous rendre plus graves, soit que nous obéissions aux convenances sociales, soit que notre caractère se modifie graduellement de génération en génération par la réserve que nous imposent les usages de plus en plus tyranniques. Le moment arriverait donc où l'on ne rirait plus en Europe, si le climat ne venait apporter son correctif à ces tendances. Les Scandinaves, froids comme leur ciel, sont sérieux et silencieux, mais nos populations du Midi, ardentes comme leur soleil, sont expansives et ne perdront pas de sitôt cette qualité. Et puis, comme le fait fort bien observer M. Mancini en terminant son intéressant travail, l'optimisme de Démocrite prévaudra toujours contre la mélancolie d'Héraclite, parce qu'il s'adapte plus à la nature humaine. La joie des autres est en grande partie notre propre joie, écrit Renan, et c'est elle qui forme la plus grande récompense de la vie honnête. On est heureux en définitive quand on possède la gaieté sans ombre de tristesse, et les journées les mieux employées sont encore celles qui commencent et finissent par le rire.

Dr L. Caze.

Les Conceptions gigantesques de l'Amérique

(*Suite et fin*) (1)

Le conduit comprend trois sections; la première, qui a 540 mètres de long, est à rivets de 60 centimètres, la seconde en demi-acier n° 12 et la deuxième en demi-acier de 6 à 7 centimètres d'épaisseur. La troisième section a la même longueur que la première. La construction de la ligne de conduits a été commencée simultanément par les deux bouts, ce qui ne s'est pas fait sans difficultés à cause de la jonction à opérer au centre, et cette jonction a rencontré de très grands obstacles dans les changements de température qui ont occasionné de fréquents mécomptes; c'est ainsi qu'avant le lever du soleil, l'ouverture était de 7 pieds 8 pouces, tandis que dans l'après-midi elle n'était plus que de 7 pieds. On y a remédié en ajoutant une soudure à la mécanique avant le moment de la grande chaleur.

Quelques portions du conduit ont été posées à 5 ou 8 pieds sous terre, ailleurs on a « ponté » le parcours, mais sur la plus grande

(1) Voir la *Revue des Revues* du 1er mai 1897.

partie de sa longueur on a pu se servir du boulonnage au lit rocheux. Le conduit aboutit, comme nous l'avons dit, à un réservoir qui a 30 pouces de diamètre et 57 pieds de long. (Voir figures 3 et 5.)

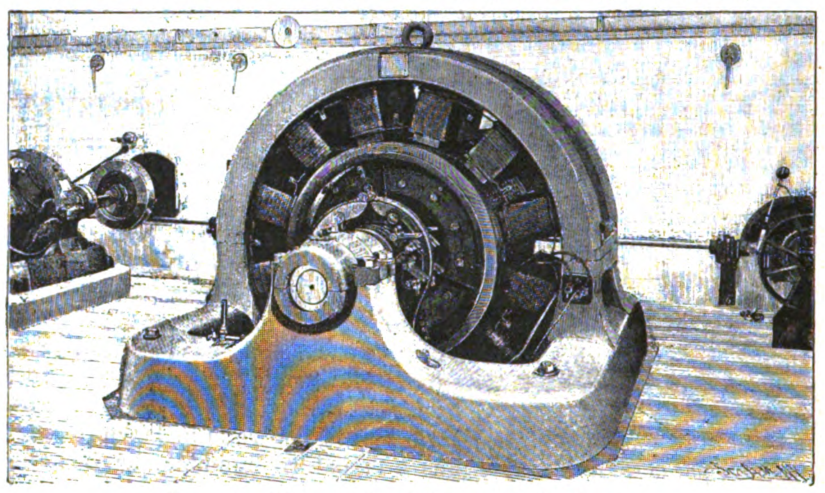


Figure 6. — Générateur de 350 k. w. de l'Electric Company.

Evidemment pour capter l'eau et la manœuvrer sur une étendue de chûte de plus de 400 mètres, les ingénieurs ont dû se trouver en présence de difficultés inattendues. La plus grande hauteur à laquelle on eût jusqu'ici procédé à des captations, était de 150 et 180 mètres, tandis que dans les travaux dont il s'agit elle équivalait au triple, en offrant une colonne d'eau de 1200 mètres de long et d'un poids de 307 tonnes. Phénomène curieux : l'eau perdait dans ce conduit en quelque sorte sa fluidité et, lorsqu'elle sortait du tuyau d'un pouce 1/8 à la vitesse de 9.000 pieds par minute, elle présentait certains caractères d'une barre de métal massif.

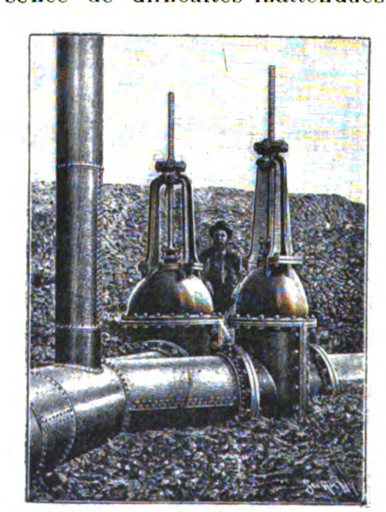


Figure 7.
Grande vanne et conduit d'aérage.

Avec les vannes installées d'abord, en se basant sur l'expérience acquise pour les chutes d'eau de 150 à 180 mètres, on courait des risques au moment d'ouverture ou de fermeture. Le marteau hydraulique suffisait pour déterminer à lui seul une fluctuation de 90 livres de la normale dans la première minute. En ouvrant la vanne, la pres-

sion tombait à 90 livres au-dessus de la normale, puis elle remontait à 80 livres pour redescendre encore à 75 livres; la fluctuation continuait pendant une minute jusqu'à ce qu'on eût atteint la pression normale. On reconnut que les vannes hydrauliques ne répondaient pas aux exigences et on les remplaça par un système manœuvré à l'aide d'une roue à main. Ce système a donné d'excellents résultats.

Les figures 3 et 5 montrent que le récepteur est supporté par des poulies en I qui s'étendent à travers la bouldure (canal sous le moulin à eau). Il y a trois roues Pelton simples pour actionner les générateurs, deux pour les excitateurs et deux plus petites pour le mécanisme. Les grandes roues Pelton ont 57 pouces de diamètre extérieur et chaque roue a 27 augets; sur le même arbre que celui de la roue il y a un volant de trois tonnes, ayant 3 mètres 1/2 de diamètre; et comme la vitesse de révolution est de 600 tours par

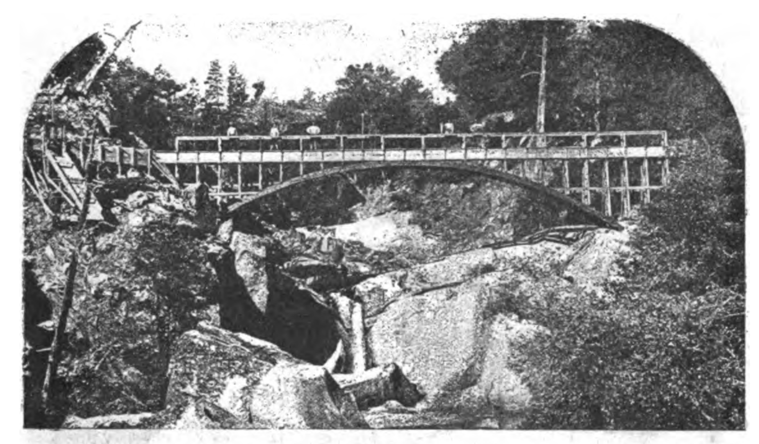


FIGURE 8. — Point de jonction des deux flumes.

minute, on prévient la rupture du volant sous la force centrifuge en le revêtant d'une bande d'acier de 2 pouces d'épaisseur qui enveloppe toute sa périphérie. On se rend compte de la force énorme de l'eau en voyant comment elle se conduit dans la bouldure. Au début de sa mise en œuvre, l'eau, au lieu de tomber des augets dans le dégorgeoir (canal par où elle s'échappe en sortant de la roue) suit les roues jusqu'aux madriers couvrant le canal et, quand dans sa chute elle entre en contact avec le fond de ce dernier, elle arrache parfois le béton et s'attaque au lit rocheux même.

L'usine de force motrice est une construction assez jolie en granit. Elle a 11 mètres de large sur 21 mètres de long et contient 3 générateurs électriques multipolaires de 340 k. w. à 3 phases, qui délivrent un courant à 700 volts à un très bas potentiel, d'où il est transmis à six transformateurs de 125 k. w. qui délivrent un courant à 3 phases de 11.000 volts. Il y a aussi deux excitateurs multipolaires de 12 1/2 k. w.

Les transformateurs sont du type connu. L'usine et la station de Fresno sont protégées contre la foudre.

La ligne de poteaux électriques allant de l'usine à la ville, est en madriers debout équarris de bois rouge, d'une hauteur de 10 à 12 mètres, mesurant 12 pouces carrés au pied et 6 pouces carrés au sommet. Le circuit de 11.000 volts est en fil de cuivre doux. Les isolateurs sont disposés sur deux bras, quatre en haut, deux à chaque côté du poteau et deux au pied. Ces isolateurs forment un triangle de chaque côté du poteau et chaque triangle porte un circuit complet. Les isolateurs sont du type « triple jupon ».

La ligne suit d'abord sur un parcours de 16 kilomètres un terrain ondulé situé au-dessus des neiges et facilement accessible. A partir du pied des collines, elle court à travers des champs de blé et de vignes, qui sont les plantations principales de la ville.

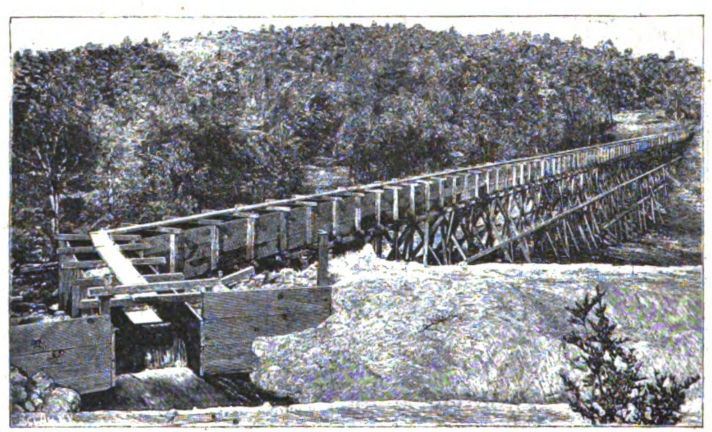


FIGURE 9. — Flume pour amener l'eau au réservoir.

A la station de Fresno tout est aménagé dans les conditions les plus avantageuses. La « San Joaquin Electric Company » a établi un prix de 64 dollars par force de cheval pour l'abonnement annuel à la transmission de l'électricité. Le courant de lumière électrique est fourni à raison de 75 centimes par k. w. heure et mesuré par un compteur, ou bien à raison de 1 fr. 50 de soixante lampes bougies par mois, et de 10 cents (50 centimes) par lampe pour les chambres à coucher, salles de bains, etc.

Quand on visite l'usine, on entend les détonations bruyantes qui accompagnent l'entrée en mouvement des roues à eaux. On dirait un bombardement. Ces ébranlements de l'air s'expliquent par l'énorme pression de 609 livres par pouce (2 1/2 centimètres) carrés qu'il subit dans le récepteur et dans les conduits; et lorsqu'il s'échappe en bouillonnant c'est en effet avec une véritable explosion. Celle-ci se répercute si loin à travers le pays que les paysans qui demeurent à

10 kilomètres de l'usine peuvent dire exactement à quel moment on commence à faire mouvoir l'eau.

La longueur totale de ces ouvrages est de 72 kilomètres ; celle du canal de creusement atteint, comme nous l'avons dit plus haut, un peu plus de 11 kilomètres, et sa capacité de débit est de soixante pieds cubes par seconde. Le réservoir au-dessus de la ligne de conduit a une capacité de quatre millions de pieds cubes. La quantité d'eau



Figure 10. — Arche de flume en bois traversant la vallée de San Joaquin.

qu'on pourra utiliser pour alimenter la ville en force électrique et motrice se montera au moins à cinquante mille chevaux-vapeur.

L'usine fonctionne depuis le 12 juin 1896. Elle fournit actuellement un courant suffisant pour 165 lumières à arc, plus de 5.000 lampes incandescentes, et 460 chevaux-vapeurs.

Cette magnifique création est due à un ingénieur civil du pays, M. John S. Eastwood, qui habite Fresno et qui a voulu doter sa ville natale de ces avantages dont beaucoup de grands centres d'Europe sont encore privés.

QUESTIONS SOCIALES

UNE CITADELLE SOCIALISTE

(Le « Vooruit » de Gand).

La création du célèbre *Vooruit* (*En avant*) gantois fut, il y a dix-sept ans, la première manifestation, sérieuse et pratique, du socialisme belge. Adversaires et amis suivirent avec une attention minutieuse les progrès de l'institution nouvelle, comprenant quelles im-

portantes conclusions pourraient être tirées de sa réussite ou de son échec. Aujourd'hui, l'œuvre est mûre et il devient loisible de la juger, car il est désormais certain qu'elle représente la formule de combat actuelle d'une grande partie du prolétariat de Belgique, dont les liens sont trop intimes avec le prolétariat français et surtout dont l'activité de propagande est trop remarquable pour que nous n'assistions pas avant peu, chez nous ou ailleurs, à l'éclosion d'entreprises de même nature.

Le *Vooruit*, de Gand, a déjà fait l'objet de nombreuses études ; mais presque toutes sont empreintes, soit d'une bienveillance aveugle, soit au contraire d'une hostilité mal déguisée. Ces jugements manquent donc du caractère objectif nécessaire à un examen de cette nature. Aussi accueillons-nous avec plaisir l'étude que consacre au *Vooruit*, dans la *Réforme sociale* (1er et 16 avril 1897), le distingué professeur de l'Université de Louvain M. J. Van den Heuvel.

Rappelons tout d'abord à grandes lignes l'histoire de la fondation du *Vooruit*, de Gand.

Au mois de mars 1874, deux hommes, ancien membres de l'Internationale, que la lutte pour l'existence avait contraints à s'expatrier, le peintre Edmond Van Beveren et le tailleur Pol. De Witte, se rencontrèrent à Gand. Unis dans une pensée commune de propagande socialiste, ils rétablirent tout d'abord une section de l'Internationale. Les quelques amis qu'ils avaient groupés autour d'eux se réunissaient dans un « estaminet » de la rue Hautport appelé *La Ville de Paris* ; au nombre de ces disciples de la première heure se trouvait un garçon d'une intelligence supérieure et d'une instruction très complète. Il s'appelait Edouard Anseele et était né à Gand en 1856. Orateur puissant, propagandiste énergique, Edouard Anseele fut bientôt le véritable inspirateur du parti naissant. Il voulut tenter d'abord la conquête des syndicats et réussit pour celui des Tisserands, dont il avait gagné un des principaux membres, le tribun Foucaert. Moins heureux avec le syndicat des typographes, qui craignait l'ingérence de la politique, il se tourna vers la corporative *de Vrije Bakkers* (les Boulangers libres), qui ne s'occupait que de boulangerie. Là encore, il échoua ; mais une scission se produisit dans la coopérative ; les socialistes qui en faisaient partie se retirèrent et fondèrent en 1880 une nouvelle coopérative : *Vooruit*. A ce moment, ils n'étaient que 150, sans capitaux, sans crédit. Le syndicat des Tisserands leur prêta 2.000 francs. Ils s'installèrent rue Saint-Gilles, dans l'estaminet *In Zacheus* et commencèrent leur propagande, qui donna tout d'abord de magnifiques résultats.

En 1883, le *Vooruit n° 1* est établi dans un vaste immeuble situé Marché-au-Fil et loué pour 8 ans au prix de 2.850 francs par an. La première installation comprenait la boulangerie, base essentielle de la coopérative, un café, une imprimerie et un magasin de confection.

Le café mériterait presque le nom de « Café de Tempérance »; il ne s'y débite pas

de boissons alcooliques. Les fournitures se font à bon compte (10 centimes pour un verre de bière, 15 centimes pour une tasse de chocolat, 5 centimes pour une tasse de café). Il n'y vient du monde que le samedi, dimanche et lundi, ou encore aux jours de fêtes et de cortèges. Sur les murs, des devises caractéristiques : « L'estomac des ouvriers est la caisse d'épargne de la société. » — « Là où la science commence finit la foi. »

Le 1er janvier 1883 parut le premier numéro du journal socialiste quotidien *Vooruit*. Il se vend *deux* centimes. Depuis 1887, il s'imprime sur une presse rotative, qui fournit 3.600 exemplaires à l'heure.

L'année 1885 voit l'établissement d'une première pharmacie (Marché-au-Fil). Une deuxième s'ouvre en 1886 (rue du Nord, aujourd'hui rue du Phœnix), une troisième en 1887 (rue Saint-Liévin) et une quatrième en 1894 (rue des Femmes-Saint-Pierre).

Arrivent maintenant les grandes acquisitions. Un premier immeuble est acheté en 1886, rue des Chartreux, au prix de 40.000 francs. La moitié de la somme est payée immédiatement. On appelle ce local *Vooruit n° 2* et on y établit un second café, un atelier de cordonnerie, un magasin d'ustensiles de ménage. Un deuxième immeuble est acheté en 1887 au boulevard de l'Industrie, près du canal de raccordement ; c'est le *Vooruit n° 3*. On établit de grands magasins de charbons. Plus tard, on y transporte la boulangerie, après avoir renouvelé tout l'outillage ancien. L'importance de la production exige l'emploi du pétrin mécanique et de huit fours à eau chaude. Du 1er janvier 1888 au 31 mai 1889, il est dépensé 96.849 francs pour les nouvelles installations.

Cependant, on commence la fondation de nombreux magasins d'épicerie ; il s'en ouvre dans tous les centres ouvriers de la ville. Le 1er en 1887 (Marché-au-Fil) ; le 2e en 1892 (rue du Nord) ; le 3e, le 4e et le 5e en 1893 (rue des Femmes-Saint-Pierre, chaussée de Termonde, nouvelle rue de la Porte-du-Sas) et le 6e en 1896.

En même temps, les richesses de l'association augmentent rapidement. Aux deux premiers immeubles déjà acquis, un troisième vient s'ajouter, extrêmement considérable. Celui-là ne coûte pas moins, en y comprenant les aménagements nécessaires, de 225.000 francs. Mais aussi est-il, par son luxe et ses dimensions, digne, en tout points, de la grande association gantoise. Les magasins de vêtements et de chaussures sont installés au rez-de-chaussée ; au premier, les ateliers des couturières et des piqueuses de bottines. Les magasins sont pourvus de tous les perfectionnements modernes : lumière électrique, ascenseur, téléphone, force motrice. La façade est décorée des médaillons de N. de Paepe, de Karl Marx, de Fourier et d'Owen, avec cette devise : « L'union des travailleurs est la paix du monde. » Le fronton porte une ruche, symbole de l'activité ouvrière. Enfin, le bâtiment est surmonté d'un mât où flotte le drapeau rouge.

Au mois de Février 1896, on apprit brusquement que le *Vooruit* venait de se rendre acquéreur, au prix de 75.000 francs, d'un des plus beaux immeubles de la ville, qui appartenait à la Société royale des *Chœurs*, et qui était situé rue des Baguettes. On n'était pas encore revenu de cette stupeur que déjà la façade était peinte en rouge et qu'on y pouvait lire en lettres dorés : *Local des Fêtes du « Vooruit »*.

Ainsi, en 1880, le *Vooruit* n'était qu'une pauvre petite coopérative, bornant strictement ses opérations à la boulangerie et confinée

dans une humble boutique. Moins de dix-sept ans plus tard, la voilà installée au cœur même de la ville. Ce n'est plus seulement du pain qu'elle fournit à ses adhérents; ce sont des tissus, des confections, des chaussures, du charbon, des médicaments, de l'épicerie, des meubles. Des cafés lui appartiennent, des salles de fêtes sont ouvertes à ses adhérents et une presse active et puissante vient encore seconder ses moyens d'action. Aussi le chiffre de ses membres va-t-il croissant sans cesse. Qu'on en juge :

En 1887, le *Vooruit* comptait 2.342 membres et vendait 1 million 482 280 pains; en 1890, il y avait 3.814 membres et le nombre des pains atteignait 2.582.265. Aujourd'hui, il y a 5.711 adhérents, consommant 4.549.108 pains. La progression, comme on le voit, est formidable.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'organisation et le fonctionnement du *Vooruit*. Nous y trouverons peut-être la clef de cette prospérité extraordinaire.

D'abord, comment devient-on membre du *Vooruit*? Pour cela, il faut :

1° Être ouvrier;

2° Payer 25 centimes à titre de droit d'entrée. Sur les premiers bénéfices, on déduit une somme de 1 franc à titre de part dans le capital social;

3° N'avoir encouru aucun reproche de la part du parti ouvrier. Le candidat, étant admis, reçoit immédiatement un livret portant un numéro d'ordre, qui est son certificat d'affiliation. Il bénéficie, en échange, des avantages suivants:

1° Le pain à bon marché. Chaque dimanche, un receveur passe chez les adhérents et leur présente des jetons de cuivre. Ils doivent en acheter autant qu'ils prévoient avoir besoin de pains pendant la semaine, et les payer immédiatement. La somme versée est inscrite par le receveur sur le livret individuel. Tous les jours une charrette de pain, traînée par des chiens, traverse le quartier et porte les pains à domicile, contre paiement d'un jeton de cuivre. Les bénéfices résultant de cette opération sont répartis tous les trois mois. Le pain est vendu 30 centimes le kilo, mais le boni est généralement de 12 centimes. Seulement, au lieu de payer ces 12 centimes en argent, le *Vooruit* les paie en cartons représentatifs de la somme, mais n'ayant cours que dans ses magasins;

2° La répartition des bénéfices. Chaque emplette faite dans les magasins de vente du *Vooruit* (confection, épicerie, cordonnerie, etc.) donne droit à une remise de 6 p. 100 sur le montant des achats. Mais cette remise, comme celle de la boulangerie, est payée en cartes;

3° Les secours en cas de maladie. Les adhérents versent 5 centimes par semaine, plus 10 centimes le premier dimanche de chaque mois pour l'inscription au fond de secours. S'ils tombent malades, ils reçoivent les médicaments gratuits pendant six mois, plus, pen-

dant six semaines, six pains par semaine. En cas de décès 10 francs sont remis à la famille. Un service complémentaire d'assurance (indemnité pécuniaire en cas de maladie) est assuré par le *Bond Moyson*, dont il sera parlé plus loin;

4° Bibliothèque, écoles professionnelles, caisse d'épargne. Le syndicat des Tisserands a fait don au *Vooruit* de sa bibliothèque, qui comprend environ 6.000 volumes. Deux écoles professionnelles de couture et de coupe fonctionnent dans les locaux du *Vooruit*. Enfin, la caisse centrale reçoit les dépôts et leur sert un intérêt de 4 p. 100;

5° Sections d'agrément. A la nourriture du corps, vient s'ajouter celle de l'esprit. Le *Vooruit* a fondé des sections de tout genre: une section dramatique, une section de gymnastique et diverses sections musicales, parmi lesquelles une harmonie, un orphéon d'hommes, le *Marxkring* (cercle marxiste), un orphéon de femmes, le *Nellie'skring* et un orphéon d'enfants, le *Kinderkoor*. Tous les dimanches soir il y a concert, représentation ou bal à la salle des fêtes du *Vooruit*. L'entrée est gratuite pour les associés.

Le lundi 2 mars 1897 (il y a deux mois à peine), le *Vooruit* a donné à ses membres un spectacle de gala au Grand-Théâtre. On a joué *Tannhauser* et le prix des places variait de 15 centimes à 75 centimes. Avant la représentation, une brève et substantielle conférence de M. Anseele sur Wagner et son œuvre.

L'administration de la Société est basée sur un système extrêmement autoritaire. Elle est confiée à un comité de cinq membres élus pour cinq ans par l'Assemblée générale de Décembre et renouvelables individuellement par année. Depuis 1886, cette Commission choisit dans son sein le gérant, le secrétaire et le trésorier. Le gérant est le véritable maître du *Vooruit*; ces fonctions sont confiées actuellement à M. Anseele. C'est lui qui passe les contrats de fournitures et conclut les marchés. L'indemnité qu'il reçoit pour cette besogne considérable est plus que modeste. On lui alloue 40 francs par semaine, soit 2.080 francs par an. Mais depuis qu'il a été élu représentant de Liège, il abandonne 1.800 francs à la caisse du parti et ne garde pour lui que 280 francs. Sur son indemnité de représentant, qui est de 4.000 francs, il en laisse 1.000 à la Fédération liégeoise. Son traitement complet se réduit donc à 3.280 francs.

Tous les jeudis soir il y a réunion au *Vooruit n° 1*. Les quarante membres chargés de vendre les jetons de cuivre le dimanche suivant assistent à cette assemblée, pour fournir les renseignements qui pourraient leur être demandés sur la clientèle. Ces membres, qui sont renouvelés chaque année par tiers, constituent l'état-major de la coopérative; ils en sont en même temps les propagandistes.

Deux fois par an, tous les adhérents du *Vooruit* sont convoqués en assemblée générale pour approuver les comptes. En même temps que la convocation, on lui envoie l'exposé sommaire de la situation. Ce ne sont pas là des bilans réels, car le capital n'y est pas mentionné et les frais généraux ne sont indiqués que d'une manière globale.

Mais ils suffisent à donner une idée exacte de la marche générale des affaires, et les adhérents, déjà satisfaits des économies réalisées, n'en demandent pas davantage.

En résumé, le succès du *Vooruit* est aujourd'hui considérable. Il a eu la bonne fortune de rencontrer, dès ses débuts, des hommes intelligents, actifs, et dévoués corps et âme à sa réussite ; cela n'eût peut-être pas suffi. Mais l'importance même de ses opérations lui a permis de bénéficier de tous les avantages, réservés d'ordinaire à la grande industrie : diminution des frais généraux relativement au local, à l'outillage, aux employés ; utilisation incessante, dans la boulangerie, des fours qui fonctionnent toute la journée ; achats favorables, par suite du chiffre des commandes et obtention de larges escomptes supplémentaires.

De temps immémorial, la boulangerie, à Gand, était exercée par de petits industriels qui ne débitaient guère plus de 300 pains par jour. Ils ont vite été vaincus par le *Vooruit*, qui avait moins de frais qu'eux, achetait la farine meilleur marché et distribuait à ses clients les bénéfices réalisés.

En outre, l'esprit de parti lui-même était un auxiliaire puissant et, à bien examiner les choses, le *Vooruit* est moins une coopérative ordinaire, exclusivement basée sur la satisfaction des besoins matériels, qu'une branche de l'organisation du parti socialiste gantois ; un rouage d'une puissante société politique. Le parti socialiste soutient, recommande, défend le *Vooruit* et, d'autre part, le *Vooruit* couvre, protège et favorise le parti socialiste. Il y a là une union étroite, intime, indissoluble. Nous en avons une preuve dans le fonctionnement de la société mutualiste *Bond Moyson* (Association Moyson), à laquelle nous faisions tout à l'heure allusion.

Baptisé du nom d'un ardent socialiste, Emile Moyson (1), dont Edouard Anseele a décrit la vie dans son livre intitulé : *Sacrifié pour le peuple*, le *Bond Moyson* comptait, au 1er janvier dernier, 6,243 membres à titre complet et 28,166 membres de famille. Les membres à titre complet paient 30 centimes par semaine. En cas de maladie, ils ont droit aux services médicaux et pharmaceutiques, sans préjudice d'une indemnité de 2 fr. 50 par jour ouvrable pendant

(1) Emile Moyson, Gantois de naissance et peut-être Français d'origine, mourut à la fleur de la jeunesse; il fut un des premiers orateurs populaires de Gand. Avec une éloquence chaude et entraînante, il agitait dans les réunions ouvrières les questions sociales. Un des adversaires les plus redoutés du ministère Van der Stichelen, il serait sans doute devenu le chef du socialisme belge s'il n'avait été prématurément enlevé à toutes les espérances. Il appartenait en réalité à la classe bourgeoise, très distincte encore à cette époque de la classe ouvrière. Celle-ci avait pour principal organe *De Broedermin*, rédigé en flamand avec un talent remarquable par un ancien ouvrier Félix Boone. Il n'est pas inutile de faire remarquer que le *Vooruit*, en donnant à sa société mutualiste le nom de *Bond Moyson*, a établi ainsi un rapprochement entre la bourgeoisie et le prolétariat. Ce rapprochement avait du reste déjà été préparé par les chefs du libéralisme démocratique gantois, les professeurs Laurent et Callier. (*Note de la Rédaction.*)

six mois, et de 1 fr. 25 par jour pendant les six mois suivants, plus 50 francs en cas de décès. Les membres de famille (femmes et enfants) paient 5 centimes par semaine et n'ont droit qu'aux secours médicaux et pharmaceutiques. Le *Bond Moyson* a également institué une caisse d'invalidité et d'assurances. Au 1er janvier dernier, son capital se montait à la somme de 91.740 francs.

De même que le *Bond Moyson*, les syndicats ouvriers socialistes sont affiliés au *Vooruit* et dirigés par lui. Ces syndicats, au nombre de 19, comprennent environ 11.000 membres. Les plus importants sont ceux des ouvriers et ouvrières du lin (2.750 membres), des tisserands (1.900 membres), des travailleurs du coton (1.600 membres) et des métallurgistes (1.470 membres). Ils prévoient le chômage volontaire ou accidentel. Quelques-uns ont des bureaux de placement. La cotisation est, en moyenne, de 15 centimes par semaine. Elle s'élève à 20 centimes dans quelques syndicats d'ouvriers à hauts salaires, tels que les fileurs de coton et les métallurgistes. Elle descend à 10 centimes chez les peintres. En cas de grève, le secours est régulièrement de 10 francs par semaine pendant six semaines.

Enfin, dans chaque quartier de la ville, il a été établi des comités politiques portant le nom de clubs de propagande. Les membres de ces comités forment les cadres des troupes électorales, qu'ils mènent à la bataille au nom du parti socialiste.

Cet ensemble, coopératives, mutualités, syndicats et clubs, forme une organisation dont on ne saurait méconnaître la rare puissance. Les dirigeants du parti socialiste ont ainsi en mains des forces énormes qu'il ne manquent pas de mettre en jeu au profit de leurs intérêts politiques collectifs. La qualité de membre d'une quelconque de ces associations implique l'obéissance absolue aux chefs. Le règlement permet même d'expulser « ceux qui ne se seront pas bien comportés envers le parti ».

Tout récemment, le 1er février dernier, une coopérative nouvelle est venue prendre place auprès de ses aînées. C'est l'*Imprimerie coopérative du Peuple* fondée pour les besoins du journal *Vooruit*, organe du système tout entier. On comprend l'importance du rôle joué par ce journal dans la propagande quotidienne. Tous les affiliés lui sont abonnés. Le *Vooruit* seul leur apporte les nouvelles du monde extérieur. C'est par lui qu'ils apprennent à penser et il n'est pas besoin de dire que chacune des lignes qu'il contient est tenue pour article de foi par ce public d'une indulgence et d'une confiance qu'on chercherait vainement ailleurs.

Un pareil succès devait fatalement faire naître des imitations. Le parti anti-socialiste résolut de combattre ses adversaires avec leurs propres armes et créa la coopérative *Volksbelang* (*Intérêt du peuple*), qui offrait à ses adhérents les mêmes avantages que le *Vooruit*. Autour de cette coopérative, la Ligue ouvrière anti-socialiste, que fondèrent à Gand en 1891 les partisans de la démocratie chrétienne, vint grouper tout un organisme complet de sociétés mutualistes, de



syndicats et d'unions professionnelles. Elle créa même un journal, *Het Volk* (*le Peuple*), pour combattre l'influence du journal socialiste *Vooruit* et en confia la direction à M. Arthur Verhaegen, président de la démocratie chrétienne en Belgique, et à MM. de Geuchtenaere et Eglenbasch. La lutte commença immédiatement, et fut chaude dès les premières passes. Les inspirateurs et les chefs du *Vooruit* comprirent le danger et s'efforcèrent de le conjurer. Le 24 octobre 1896, ils annoncèrent que l'administration avait décidé l'organisation d'une caisse de pensions, qui fonctionnerait à partir du 1er mai 1897. Le 11 février dernier, en exécution de cet engagement, la commission spéciale préparait et soumettait à l'assemblée générale un règlement dans ce but. Tout membre de la coopérative pourra, sans verser de prime spéciale, obtenir à l'âge de 60 ans une pension annuelle de 120 francs. Il suffit pour cela de faire partie de la coopérative depuis 20 ans sans interruption et d'avoir, dans cette période, fait dans les différents magasins du *Vooruit* pour un minimum de 3.000 francs d'achats. Le droit à la pension est transmissible à la veuve. Quant aux 120 francs, ils sont payés, non en espèces, mais en cartes du *Vooruit*.

C'était là un coup de maître. La nouvelle combinaison assurait au *Vooruit* la stabilité de sa clientèle. Bien imprévoyant celui qui n'y achèterait pas tout ce qui lui est nécessaire. Ensuite, le parti garde par là sur ses adhérents une influence constante et directe. La menace de l'exclusion lui répond de leur fidélité. Quoi qu'il en soit, l'annonce de cette nouvelle excita un incroyable et indescriptible enthousiasme : de longs cortèges défilaient dans les rues de Gand portant des lanternes vénitiennes. Les hommes chantaient des chants socialistes. Les femmes mêlaient leurs voix à celles des hommes.

La puissante société du *Vooruit* a repris, à dater de ce jour, une vitalité plus considérable que par le passé. Celui-là serait bien aveugle qui refuserait de comprendre quelle arme terrible le parti socialiste a là entre les mains.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Avril. — Une nation ne saurait vivre sans idéal. La France l'ayant perdu, se trouve dans la phase de la *Recherche de l'idéal*, comme nous le démontre dans son étude L. Lefebvre. Mais une chose étrange se produit : en même temps qu'un mouvement

(1) Voir le commencement des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et américaines* dans notre numéro du 15 Avril. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

s'accentue en ce sens, un immense effort est tenté pour détruire tout ce qui soutient l'idéal. Comme résumé de ces tendances contradictoires, une anarchie intellectuelle, morale et complète s'ensuit, au milieu de laquelle on cherche en vain un principe d'unité. Et l'auteur en tire cette conclusion que le retour à l'idéal chrétien est la solution unique qui s'impose. — A. VANDAL donne la fin de *L'Odyssée* du marquis de Nointel, envoyé comme ambassadeur français dans le Levant. — HENRI JOLY examine la nature complète de *L'Emotion* et L. DE LANZAC DE LABORIE raconte d'après les ouvrages récents *La Vie des deux ambassadeurs* : Pozzo di Borgo à Paris et de Barante à Saint-Pétersbourg.

Etudes religieuses et philosophiques. — 5 Mai. — La docte revue des pères jésuites défend par la plume du père H. LEROY, *L'existence des démons et des démoniaques*. Cette défense, venue immédiatement après les mystifications de Leo Taxil, est empreinte d'un courage sublime qui désarme! La douceur résignée de l'auteur envers le diable prend, du reste, la forme d'une ironie âpre et méchante lorsqu'elle rencontre sur son chemin les négateurs et les détracteurs du démon. C'esi ainsi, par exemple, que l'ouvrage de CH. RICHET, *L'Homme et l'intelligence*, est traité de « léger d'idées et de raisonnement » et son auteur « d'écrivain naïf ». Qu'est-ce en somme que le démon? Ecoutons le P. Leroy, qui nous en parle avec la sûreté de jugement d'un homme qui l'aurait fréquenté pendant longues années :

Le démon est toujours (le mot est de Saint-Augustin) le chien que Dieu tient en laisse...

Il ne s'avance qu'autant que la corde lui est lâchée: il mord ceux-là seulement dont son maître (le Dieu) lui permet d'approcher...

L'homme appelle le démon. Dieu permet à celui-ci de répondre à cet appel, il donne un pouvoir plns grand à l'ennemi sur l'homme qui lui-même, librement, s'est livré entre ses mains. C'est justice, et, vous le savez, *malgré des exagérations incontestables, des mensonges bien constatés de publicistes sans conscience et sans pudeur, il est hors de doute qu'il existe aujourd'hui des réunions dans lesquelles l'évocation du diable, de Satan, est à l'ordre du jour...*

Le P. S. ADIGARD nous apprend que l'*infanticide en Chine* est une triste réalité qu'on s'efforce en vain de nier et il cite à l'appui de sa thèse la proclamation d'un préfet chinois, du 9 janvier 1897, dirigée contre la coutume de noyer des filles dans la province de Kiang-Si. Le brave et naïf préfet y menace ses concitoyens de cette... peine énigmatique :

Du reste, leur dit-il, si après avoir noyé une fille, on engendre un garçon, ce sera l'âme de la fille qui viendra occuper le corps de l'enfant afin de se venger et en grandissant, le plus souvent, il tournera mal.

Nouvelle Revue. — 1er Mai. — A. ALBALAT glorifie *Mistral*, le chantre de Mireille et de Calendal comme un de ces rares artistes qui n'ont eu dans leur propre langue aucun prédécesseur, ni aucun modèle. L'auteur montre en quoi consiste son génie, les mérites de ses poésies, la force intérieure de son inspiration. Sa plus saisissante originalité, nous dit-il, est d'avoir créé une langue en voulant créer une œuvre. — L. DE LA BRIÈRE prouve dans sa *Piété révolutionnaire* que la notion religieuse resta très effectivement présente et vivace chez les Français, pendant les premières années de la Révolution et qu'ils demeurèrent attachés à leurs croyances jusqu'à la Terreur. — JEAN PSICHARI parle de l'injustice européenne à l'égard des Arméniens, des Crétois et des Grecs et J. DENAIS, des victimes du Sultan. — MADAME ADAM, après avoir fait ressortir la suite des maladresses de Hanotaux « à qui on octroie l'honneur *apparent* de diriger la politique massacrophile qui le déshonore et fait notre France criminelle et fratricide», fait entendre un appel d'une éloquence chaleureuse et communicative en faveur de l'armée grecque.

Revue de Paris. — 1er Mai. — Un auteur anonyme peint l'état désastreux de *Notre marine de guerre*. — F.-A. AULARD étudie la séparation de l'Eglise et de l'Etat de 1794-1802

et enfin SULLY PRUDHOMME émet quelques considérations sur la *Syntaxe* et le *Style* sous forme d'une lettre adressée à A. Boschot, l'auteur de la « Crise poétique ».

Revue des Deux-Mondes. — 1er Mai. — Godefroy Cavaignac publie les lettres adressées par son père EUGÈNE CAVAIGNAC à sa famille, durant son séjour en Grèce, en 1828. Capitaine du génie, il avait été désigné pour faire partie du corps expéditionnaire, envoyé en Morée. La guerre actuelle prête de l'intérêt à ses lettres de nature plutôt intime, où l'ancien président de la République fait preuve d'une affection profonde pour les siens. — MAURICE COURANT peint la situation de la *Femme chinoise* dans la famille et dans la société. Elle est des plus lamentables. Jeune, elle est détestée par ses parents; mariée, elle devient une victime expiatoire des méchancetés de sa belle-mère et de son entourage. La maternité jette quelques rayons de soleil dans son existence terne, surtout lorsqu'elle a le bonheur de mettre au monde beaucoup de fils. Elle doit une obéissance aveugle à ses beaux-parents et la belle mère a le droit de la corriger et souvent elle en abuse. Le mariage rituel n'admet qu'une épouse; mais le mari a le droit d'avoir plusieurs concubines.

Mais les privilèges du mari sont, d'autre part, très considérables : s'il frappe sa femme, le magistrat n'intervient que sur la plainte de celle-ci; s'il la tue volontairement, il est passible de la strangulation, mais, si elle se donne la mort pour échapper à ses mauvais traitements, il n'est pas châtié; en revanche, la femme reçoit quarante coups de rotin pour des injures dites à son mari et est punie de la mort lente, lorsqu'elle l'a tué avec intention. En cas d'adultère, le mari qui tue la femme et le complice pris en flagrant délit bénéficie d'une excuse légale; s il ne la tue ni ne la renvoie, il est passible de la bastonnade, mais le mandarin, moins puissant que le chef de famille, ne peut le contraindre à la répudier; l'époux offensé peut, s'il le préfère, vendre sa femme à tout autre qu'au complice; bien entendu, l'homme n'est jamais principal coupable dans l'adultère et jouit de la plus complète liberté pour ses amours.

E. ROD a des pages des plus intéressantes sur la vie intime de *Gœthe* après son retour à Weimar, sur l'amitié des deux Dioscures (Gœthe et Schiller), enfin sur son amour pour Minna Herzlieb qui nous a valu les « Affinités électives ». — CHARLES BENOIST passe en revue les relations mutuelles *de Cuba, de l'Espagne et des Etats-Unis*, d'où il résulte que les Etats-Unis n'ont jamais marchandé leur concours aux aspirations séparatistes des Cubains. Car, on ne peut pas en douter, les Etats-Unis visent la simple annexion du Cuba. Et jusqu'au moment de la solution définitive de ce problème, le Nouveau Monde aura dans la question cubaine sa petite question d'Orient. — *Rubens et la galerie de Médicis*, par E. MICHEL.

Revue Philosophique. — Mai. — MOUREY : *La notion mathématique de quantités*. F. LE DANTEC : *Pourquoi on devient vieux* (fin). J. PHILIPPE : *Sur les transformations de nos images mentales*. Ch. FÉRÉ : *Les perversions sexuelles chez les animaux*.

Revue Scientifique. — 1er et 8 mai. — La *Navigation aérhydrique* et les perfectionnements à introduire dans la construction des aérostats, par G. L. PESCE. — Les *Hommes-chiens*, par A. BRENDT. L'auteur décrit plusieurs spécimens d'hommes au système pileux très développé. Ils sont du reste très rares. M. Bartels, spécialiste en cette matière, n'en compte que 24 pour une durée de trois siècles. — JACQUES PASSY étudie l'*industrie des parfums* et MARTIN KHUDSEN le *planksen marin* et les gaz de l'eau de mer.

Quinzaine. — 1er mai. — F. PÉCHOUTRE analyse la nouvelle tuberculine de Koch, c'est-à-dire sa nouvelle guérison de la tuberculose.

Les résultats de Koch paraissent très remarquables; il a obtenu chez un grand nombre de cobayes, une immunisation si complète que ces animaux ont pu supporter des inoculations de cultures virulentes sans être infectés. Chez les cobayes déjà infectés de tuberculose et traités par la tuberculine résiduelle, la guérison n'a lieu que si le traitement est commencé de bonne heure, c'est-à-dire au bout d'une à deux semaines au plus tard après l'inoculation.

Koch a également expérimenté sur l'homme son nouveau remède; mais il

apporte dans ses conclusions une réserve qu'il est facile de comprendre; il n'ose parler que d'améliorations qu'il aurait obtenues chez les malades atteints de lupus et chez les phtisiques peu avancés.

PAGNELLE DE FOLLENAY parle de l'action personnelle du *Frère Joseph* dans le domaine de l'éducation. JEAN LIONNET étudie l'œuvre de *René Bazin*.

....

Revue générale (Bruxelles). — Mai. — OU TSON LIEN, secrétaire de la légion de Chine à Londres, combat l'idée qu'on a en Europe en ce qui concerne la polygamie en Chine. Si les Chinois ont fréquemment plusieurs femmes, il n'y en a, en tout cas, qu'une de légitime, tandis que les autres ne sont que des concubines, ou comme le dit l'auteur dans son langage expressif : « des auxiliaires ». — Suite et fin des *Massacres américains*, de V. BRIFFAUT.

Bibliothèque Universelle. — Revue Suisse (Lausanne). — Mai. — PHILIPPE MOUNIER nous apprend que les Vaudois protestants sont très répandus en Italie. Ils ont là leur imprimerie et leur littérature, leurs journaux *Italia évangelica*, *Il Bolletino dell' Associazione*, etc., et même leur école de théologie à Florence. — ED. TALLICHET étudie le projet de rachat des chemins de fer suisses.

Dans son numéro du 15 mai, la **Revue Hébdomadaire** commence la publication de *La Proie*, roman de notre distingué collaborateur HENRY BÉRENGER. *La Proie* est un roman politique contemporain dans lequel l'auteur a essayé de fixer la psychologie de deux générations à travers le cadre de l'époque boulangiste. Un grand intérêt ne peut manquer de s'attacher à cette tentative originale, et l'on sera curieux de savoir comment Henry Béranger a renouvelé ce genre du roman politique autrefois illustré par Disraeli en Angleterre (*Coningsby*, *Endymion*) et par Emile Zola et Alphonse Daudet en France (*S. Exc. Eugène Rougon*, *le Nabab*).

REVUES INDÉPENDANTES

Art et la Vie. — Avril. — E. DE MORSIER signale la nécessité d'une nouvelle critique qui reprendrait une à une les œuvres littéraires pour leur demander les idées sur la vie et le monde qu'elles contiennent. Ce sera la critique *philosophique*, destinée à remplacer avant tout la critique « esthétique » qui ne recherchait dans les œuvres que leurs beautés évidentes ou cachées, la critique *biographique* qui s'inquiétait, en outre, de la personnalité de l'écrivain et la critique *historique*, telle qu'elle nous a été léguée par Taine. Avec la nouvelle critique philosophique, on cherchera dans le livre et sur la scène « toute la fermentation quotidienne de la vie spirituelle d'une nation ».

Revue Blanche. — 1er Mai. — Des notes posthumes de LAFORGUE sur les femmes et des pages chaleureuses de JULES DE GAULTIER sur l'œuvre de Goncourt.

Mercure de France. — Mai. — Une étude sur les *Incubes et les Succubes*, de JULES DELASSUS, à côté d'un travail de H. GHEON sur *André Gide* et de A. MOCKEL sur *Camille Lemonnier*.

Reçu également :

L'Effort. — Avril. — Numéro spécial consacré à Ephraïm Mikhaël, **La Revue Sentimentale**, **La Critique** et la **Revue Naturaliste**.

....

NOUVEAUX CONFRÈRES : **L'Humanité Nouvelle** devant remplacer « La Société Nouvelle » disparue et qui paraitra désormais sous la direction de Henri Albert, et **La Diplomatie**, revue internationale, bimensuelle, illustrée.

....

L'Œuvre d'Art vient de subir une très heureuse transformation. Avec M. E. Müntz comme directeur et notre collaborateur M. Boyer d'Agen comme rédacteur en chef, cette revue, espérons-le, prendra une place prépondérante dans le domaine des périodiques spéciaux consacrés à l'art contemporain. Son numéro du 1er mai (*les Salons de 1897*) est digne de tout éloge au point de vue du choix et de l'exécution des œuvres les plus saillantes de cette année. Nous y remarquons, en outre, le commencement du curieux « Journal inédit d'Ingres », dont nous reparlerons prochainement.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Mai. — OTTO HARTWIG nous fait connaître en des pages attachantes la vie de *François Sabatier* et de *Caroline Sa-*

batier Unger, sa femme, deux figures remarquables de notre temps. François Sabatier, né à Montpellier en 1818, mort en 1891, a laissé des travaux littéraires, archéologiques et artistiques qui resteront : telles sont ses traductions françaises du *Guillaume Tell* de Schiller et du *Faust* de Gœthe dans le mètre original, son *Histoire du développement de l'art en Sicile*. Sa femme Caroline Unger, une Viennoise, fut une des plus célèbres cantatrices portée aux nues par l'Allemagne et l'Italie, et rivalisant de gloire avec la Grisi, la Malibran, la Patti. Tous deux vécurent dans l'intimité de Meyerbeer, Schumann, Liszt, Cornelius, Overbeck, Schnorr, Kaulbach, Forster, Grillparzer, Halm, Tieck, Lamartine, de Vigny, etc. — Karl Lamprecht étudie la *Peinture allemande et hollandaise* au XVI[e] et au XVII[e] siècle, en présentant quelques vues nouvelles sur ce sujet qui a déjà fait l'objet de tant de travaux. A signaler tout particulièrement son jugement sur *Rembrandt* qui n'est pas, contrairement à ce qu'il arrive à beaucoup de critiques d'art, inspiré par Vosmaer. — Henri Morf consacre une vingtaine de pages à *Molière*. C'est une étude de seconde main qui se termine par des jugements sommaires et très discutables :

Le théâtre de Molière ne contient aucune figure de grandeur et de beauté idéales. Aussi déconcerte-t-il plus d'un idéaliste. Il peignait comme il voyait, et il voyait tout avec l'œil d'un pessimiste qui, à côté d'un peu de lumière. découvre beaucoup d'ombres. Il lui manque le raffinement du sentiment, Le poète est resté trop « farceur ». Quoiqu'il ait ennobli la comédie, il n'a pas pu se débarrasser de Scaramouche et de Scapin, et il s'est attaché sur la scène à faire rire à tout prix. Il a livré trop de choses et entre autres sa propre vie intime aux rires et aux commentaires peu délicats du public, au point qu'on se demande souvent s'il n'a pas eu surtout pour but de donner en pâture aux spectateurs, avec Armande Béjart, sa femme, la farce de son propre malheur.

Deutsche Revue. — Mai. — Grosz résume l'état actuel du problème de la direction des ballons, et les dangers que présentent encore ces ascensions. L'auteur de l'article se base principalement sur les résultats des voyages aériens du *Humboldt* et du *Phénix* qui ont atteint, au profit de la science, en ces dernières années, des hauteurs qu'on avait crues jusqu'alors inaccessibles. — Mme Ristori, l'illustre tragédienne, donne quelques notes sur sa carrière théâtrale :

Je n'avais pas trois mois, quand je fis mon premier début sur la scène. C'était dans un petit vaudeville intitulé « Les Etrennes » (*I regali del capo d'anno*). On avait besoin d'un nouveau-né. Le directeur du théâtre, qui était lié avec mes parents, demanda à ma mère la permission de me faire figurer dans cette pièce. On y consentit, et je fus enfermée dans un panier qui contenait les autres « cadeaux de l'an ». Mais cette captivité dut me déplaire, car je me mis à. pousser des cris, qu'on ne put apaiser qu'en appelant ma mère qui me donna à téter devant le public... J'avais trois ans quand on me donna mon premier bout de rôle ; à douze ans, je parus en petit page; à treize, en soubrette; à quinze, je fis l'héroïne dans la « Francesca da Rimini » de Silvio Pellico. Et, dès 1840 (à vingt-deux ans), je conquis pour ne plus les perdre les grands rôles tragiques.

La Ristori apporte, à son tour, un témoignage curieux au débat sur l'émotion des artistes, provoqué récemment ici par notre éminent collaborateur M. A. Binet (voir la *Revue des Revues*, 1[er] mai 1897) :

Un soir, dit-elle, après avoir joué Adrienne Lecouvreur, j'étais en proie à une telle tension de nerfs et d'esprit, à la suite de la surexcitation et de la passion dont j'avais dû faire preuve dans la scène finale de la pièce,qu'après la chute du rideau je me trouvai en proie à une secousse physique et à un ébranlement du cerveau tels qu'il me fut impossible de les maîtriser avant un quart d'heure.

La baronne de Zedlitz donne quelques détails sur les loisirs d'une autre grande artiste, *Eleonora Duse*, dont les lecteurs de la *Revue des Revues* connaissent déjà le magnifique talent.

Kritik. — Mai. — Annie Besant nous initie aux conditions de la vie après la mort, en exposant le système des théosophes à cet égard, et en donnant le tableau des épreuves

auxquelles « l'âme est soumise successivement lorsque, ayant dépouillé le corps charnel et le corps éthéré, elle poursuit son existence dans le corps astral, en passant à travers les sept différentes régions où elle doit se purifier avant de pénétrer dans les sept sphères célestes et là elle atteint de degré en degré à la perfection. » Etude curieuse, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, l'imperturbable conviction de l'auteur qui décrit l'au delà de la vie comme s'il y avait réellement séjourné ou bien la puissance de conception et d'imagination qui bâtit tout un monde futur avec des données empruntées à la vision occulte. — STAN. PRZYBYSZEWSKI retrace à grands traits *Les Origines de l'Eglise de Satan*. Première partie d'un travail dont on nous promet la suite et qui contiendra, nous assure-t-on, des révélations sur le culte satanique et ses disciples.

Magazin für Litteratur. — Mai. — Contient quelques articles intéressants, entre autres, A.-L. JELLINEK, *Le Romantisme en Bohême*, où l'on trouve, à côté d'une revue sommaire des principales œuvres de la littérature tchèque, des détails nouveaux sur les chants héroïques prétendument découverts à Grüneberg (notamment le « Jugement de Libussä ») par Hanka, cet autre Macpherson père d'un Ossian tchèque tout aussi mythique que le barde gaélique. — A citer également une étude de PHILIPPE ARNSTEIN sur *Olive Schreiner*, la romancière du Cap dont l'*Histoire d'une ferme africaine* a eu un très grand succès, confirmé par deux autres volumes, deux recueils de nouvelles : *Rêves* et *la Vie du rêve et de la Realité*. Olive Schreiner est le Rudyard Kypling des colonies anglo-hollandaises de l'Afrique du sud ; elle dépeint sous des couleurs très saisissantes, la vie des Boers, des Cafres, et il y a telle de ses créations comme *Tant' Saanie* ou la *Nièce Lyndall* qui ont presque une grandeur épique.

Nation. — 24 Avril et 1er Mai. — TH. BARTH décrit *L'Odyssée polaire* de Nansen et ERNST BRAUSEWETTER appelle l'attention sur les romans norvégiens d'*Alvide Prydz* qui se place, par une série déjà nombreuse de volumes très goûtés, à côté des femmes scandinaves dont le nom est connu de toute l'Europe : Frederika Bremer, Flygare Carlen et M. Thoresen.

Alvide Prydz s'est attachée principalement à raconter les joies de la vie et elle y a excellé dans des nouvelles qui révèlent un talent très fin et une science patiente autant que sûre des âmes, de leurs intimes tragédies et de leurs horizons roses. Elle a un sentiment profond de la nature, dont elle traduit avec un art achevé les mystérieuses harmonies de lumière et d'ombres, les voix et les chants. Les tableaux, paysages et scènes, qui abondent dans ses écrits offrent un grand charme et sa prose flexible revêt de délicates nuances poétiques.

C'est un nom à retenir.

Zeit. — 1er Mai. — *Une victime de la démocratie italienne*, par le député NAPOLEONE COLAJANNI. L'auteur de l'article que la *Revue des Revues* a l'honneur de compter au nombre de ses collaborateurs, est, comme on le sait, un des chefs de l'opposition d'extrême-gauche. Il constate qu'aux dernières luttes législatives du 21 mars 1897, les groupes démocratiques ont, principalement avec Félice Cavalotti, affirmé leur force croissante. Mais il ajoute que le maintien de leurs positions dépend de leur unité d'action, utile et persévérante, dans la poursuite des réformes.

Cette union est nécessaire pour le bien de l'Italie autant que pour le succès de la démocratie, et c'est grâce à elle que les efforts seront couronnés de résultats efficaces. La monarchie et ses partisans feront bien de ne pas s'appuyer davantage sur la réaction pour ne pas continuer à s'exposer au danger qui les menace depuis quelque temps. Il ne faut pas oublier que Turin, Milan, Florence, Rome, une grande partie du Piémont, la Lombardie, l'Emilie, la Ligurie, les Marches, la Romagne, l'Ombrie, la Toscane, ont été ouvertement conquises par le socialisme et par l'idée républicaine. Les élections du 21 mars en ont donné une nouvelle preuve en même temps qu'elles démontrent que la dernière heure de la dynastie de Savoie sonnerait inévitablement si le gouvernement avait recours à la force

pour sauver sa situation ; cette heure sera au contraire retardée considérablement si la dynastie suit une politique de paix et de liberté, et elle sera ajournée indéfiniment taut que les socialistes et les républicains ne seront pas complètement maîtres en Sicile.

Zukunft. — Mai. — L. Gumplowicz recherche quel sera *l'idéal politique du prochain siècle*, l'idéal de demain, et croit en voir la formule dans les tendances déjà très prononcées de décentralisation : fédéralisme en Autriche-Hongrie, particularisme en Allemagne, régionalisme en Italie, *home-rule* en Angleterre, provincialisme en France. En d'autres termes, l'abandon de la chimère longtemps poursuivie des grandes nationalités et le retour aux petits Etats.

Bien des symptômes démontrent aujourd'hui non seulement en Italie, mais en France et ailleurs, que la formation des grands Etats n'a pas rendu les peuples heureux et que les aspirations vont à un autre mode de groupement qui semble plus désirable. Il y a en germe dans les esprits un nouvel idéal politique qui se réalisera sans doute au xxe siècle. Quant à savoir exactement ce qu'il sera, c'est un casse-tête auquel on perdrait encore son temps.

A propos du futur *Congrès universel des religions*, Wilhelm Henckel résume les travaux déjà faits dans ce sens par notre distingué collaborateur M. l'abbé Charbonnel, et les adhésions et oppositions qu'il a rencontrées de la part d'un grand nombre de personnalités importantes, M. Naville, l'évêque Deruaz, le professeur Chappuis, l'évêque de Saint-Gall, MM. Philippe Godet, Sabatier, Frederic, Godet, Théodore de la Rive, Félix Bovet, Gaston Frommel, Edouard Rod, Bridel, Vinet.

Revues Italiennes

Archivio di Psichiatria, Scienze Penali ed Antropologia Criminale. — Nous avons sous les yeux les fascicules I, II, III, de 1897. Ce périodique important qui fait autorité dans la science psychiatrique, pénale et criminalogique, consacre à chacune des parties de son programme des travaux de grande valeur se recommandant surtout aux spécialistes, mais offrant également de l'intérêt à quiconque touche à ces questions si dignes de l'attention et de l'étude. Nous signalerons dans les numéros dont il s'agit ici, le *Pavillon de l'oreille* du Dr B. Failhas. — Le *Pied préhensile*, du Dr Louis Jullien. — Les *Fous atteints de la pellagre* dans la province de Bergame, par le Dr Antonini. — Les *Fous épileptiques*, par L. Cognetti de Martiis. — *Le cerveau du brigand Tiburzi*, par Lombroso. — Les *Chroniques de Newgate et la criminalité en Angleterre*, par Ferrero. — La *Psychose de Beccaria*, par Lombroso, etc. La variété de ces études et le talent universellement accrédité de leurs auteurs montre toute la valeur de cette revue sur laquelle nous reviendrons.

Emporium. — Avril. — Un numéro aussi remarquable par le choix et le mérite du texte que par la nouveauté et la richesse des illustrations. Il faudrait en citer tous les articles : l'*Enseignement du dessin en Angleterre*, la *Folie de Beccaria*, par Lombroso, les *Ex-libris allemands*. *La maison où naquit Napoléon Ier* et les très curieuses observations *sur les figures de l'invisible*.

Nuova Antologia. — 16 Avril. — Un numéro presque exclusivement composé d'articles d'intérêt local, tels que le *Port de Gênes* et les questions économiques qui s'y rattachent. *Le crédit municipal et provincial*. Le système pénitentiaire et le *domicilio coatto en Italie*. — Mentionnons, toutefois, d'une manière particulière, une étude de P. Petrocchi sur la *Première Jeunesse d'Alexandre Manzoni*. L'auteur des *Fiancés* est resté très populaire dans sa patrie et tout ce qui se rapporte à sa biographie captive les lecteurs italiens. On sait que sa mère, dona Giulia, était la fille de Beccaria, l'illustre écrivain

de l'opuscule sur les délits et les peines, qui révolutionna la science criminelle en Europe. Petrocchi nous rapporte des détails piquants sur la vie de donna Giulia, séparée de son mari, sur Giovan Carlo Imbonati, un ami dévoué de la famille Manzoni, et sur les autres célébrités littéraires qui vécurent dans l'intimité du poète.

Riforma Sociale. — 15 Avril. — *La Reforme des impôts en Autriche*, par M. VON SCHULLERN-SCHRATTENHOFEN. — N'oublions pas une statistique très curieuse sur le nombre actuel des Israélites, par le prof. GAETINO PERROGLIO. Nous résumerons ce travail dans un prochain numéro de la *Revue*.

Tribune de la *Revue des Revues*

L'étude de notre éminent collaborateur M. A. Binet sur l'*Emotion chez les Acteurs* (*Revue des Revues* 1er mai 1897) a provoqué une série de réponses et de commentaires de la part de nos confrères de la presse parisienne. Deux journalistes de talent : MM. Jules Huret (*Figaro*) et M. Emile Bergerat (*Journal*) se sont surtout placés comme adversaires des conclusions que nous impose la passionnante enquête psychologique, inaugurée par M. Binet. Les deux écrivains partant d'un point de vue inexact sont arrivés à des solutions également contestables, relatives au manque de sincérité chez les sociétaires de la maison de Molière. M. N. Vaschide, du Laboratoire de la Sorbonne, a cru utile de répondre à ces critiques par une lettre ouverte en se plaçant au point de vue des antinomies inévitables qui séparent les enquêtes dirigées par les psychologues et les journalistes... Mais écoutons M. Vaschide.

La psychologie et la presse.

Avant de répondre aux contempteurs des questionnaires et des enquêtes psychologiques, il ne serait peut-être pas inutile de rappeler leur but, leur valeur et leur origine.

Les enquêtes psychologiques ne sont pas une invention toute récente ; elles remontent à environ une vingtaine d'années. La première en date, qui a servi de modèle à toutes les autres, est celle de Galton, le célèbre psychologue et anthropologiste anglais, qui est surtout connu en France par ses études sur les empreintes des doigts comme moyen d'identifier les criminels. Galton a fait cette première enquête sur les *images mentales visuelles*, ou, comme on dit, sur l'*imagerie mentale*. Il est parti de cette observation que pour exprimer l'acte de comprendre, on emploie des termes empruntés à la vision connue : *figurez-vous, l'œil de l'esprit, je vois cela, je crois voir encore...* etc. Galton a donc voulu savoir si ces expressions sont des métaphores tout simplement, ou si au contraire on doit les prendre au pied de la lettre, c'est-à-dire si un acte de pensée ressemble à une *vision interne*. Il a demandé à ses correspondants de se figurer aussi exactement que possible un objet ou un ensemble d'objets familiers, par exemple l'aspect de leur déjeuner servi, puis de dire si cette représentation ressemble par la couleur, la forme, la position dans l'espace, à la réalité vue. Les femmes et les enfants ont presque toujours répondu : *c'est comme si je le voyais...* Au contraire, les personnes habituées à la pensée abstraite ne voient rien, ou plutôt ont une vision mentale peu distincte, et pensent surtout en mots. Cette enquête a été reprise bien souvent, surtout en Amérique, et elle a été confirmée de toutes les façons.

Le même auteur a fait une enquête sur les signes de la fatigue intellectuelle chez les élèves.

En France, on s'est aussi engagé dans cette voie. Th. Ribot a mené une enquête sur les idées générales, et il a constaté de bien curieuses différences individuelles ; il y a ceux qui se représentent toujours des idées concrètes, puis ceux qui s'aident de métaphores ou de symboles (le glaive de la justice) — ceux qui emploient des mots et rien que des mots — ceux enfin qui ne se représentent ni idée, ni mot, qui ont cependant dans l'esprit une

idée générale, soutenue probablement par des états psychiques inconscients.

M. Binet, le directeur du laboratoire de la Sorbonne, a conduit deux enquêtes : la première sur le *jeu des échecs joué sans voir*, a été publiée dans un volume consacré aux grands calculateurs et joueurs d'échecs ; elle a montré que Taine avait fait une fausse supposition, en croyant que, pour jouer à plusieurs échiquiers sans les voir, il faut se les représenter devant *l'œil de l'esprit* comme si on les voyait : hypothèse simpliste qui est complètement démentie par les réponses concordantes des plus forts joueurs d'échecs à l'aveugle ; le joueur ne se représente ni forme ni couleur, il ne garde de l'échiquier que la représentation abstraite, géométrique, des positions des pièces par rapport les unes aux autres et de leurs mouvements.

Plus récemment, M. Binet a fait une seconde enquête sur le sentiment de la peur chez les enfants ; l s'est adressé spécialement aux instituteurs, et il est parvenu à plusieurs conclusions pratiques, dont l'une des plus importantes est qu'on ne doit traiter la peur, ni par les châtiments corporels, ni même par la menace.

Sans quitter la France nous citerons encore l'enquête de M. V. Henri, du laboratoire de la Sorbonne, sur *les premiers souvenirs de l'enfance*, et celle de M. Marillier sur les hallucinations des sujets sains. Un mot suffira pour mettre en relief tout l'intérêt de cette seconde enquête que M. Marillier a conduite de concert avec les *Sociétés psychiques de Londres et dAmérique*. Il est aujourd'hui démontré par plusieurs milliers d'observations, que les hallucinations des sujets sains sont beaucoup moins rares qu'on ne le croyait autrefois, puisqu'en moyenne une personne sur cinq a éprouvé au moins une hallucination dans sa vie.

Ces phénomènes anormaux, sinon franchement morbides, nous rappellent l'enquête faite en Suisse, il y a environ quatre ans, par MM. Flournoy et Claparède, pour savoir quelle est la fréquence des auditions colorées et des schèmas visuels chez les sujets sains. C'est encore un exemple d'enquête psychologique qui a été bien conduite, et qui a donné les résultats les plus instructifs.

C'est surtout en Amérique que ce mode des recherches a pris le plus grand développement, et nous n'en finirions pas si nous voulions analyser toutes les enquêtes qui ont été faites dans le Nouveau-Monde, même en nous limitant à ces cinq dernières années, et en ne citant que les travaux de toute première valeur. La curiosité des savants américains s'est portée sur les questions les plus diverses, parmi lesquelles nous avons à signaler les rêves, l'automatisme, l'idée de la mort et les conversions religieuses.

On peut croire à première vue que faire des travaux par enquête c'est un métier de paresseux, car on n'a qu'à provoquer des réponses, les résumer et les copier. C'est bien à ce travail que se bornerait un reporter ; mais il y a entre le reportage et l'enquête psychologique quelques différences, sur lesquelles nous nous permettons d'insister.

D'abord le but n'est pas le même. Ce que le reporter se propose presque uniquement c'est de trouver du nouveau, de l'inédit, de l'esprit et un succès bruyant sinon durable ; il s'agit d'une œuvre que l'on fait en un jour, et qui ne durera guère plus de 24 heures.

Au contraire tout homme de science qui travaille sérieusement a toujours en vue une synthèse, et si ennemi qu'il soit des idées générales, il s'efforce toujours de relier des faits à d'autres faits, des conclusions à d'autres conclusions, puisque c'est là le propre de la science.

Les conditions d'études ne diffèrent pas moins de part et d'autre. On ne peut pas dire que le reporter manque tout à fait de préparation, ni de culture générale, mais il n'a pas, comme l'homme de science, une compétence spéciale sur la question qu'il cherche à étudier, et par suite de cette incompétence il a beaucoup de peine à négliger ce qui est accessoire, en insistant sur le principal. Pour bien comprendre ceci prenons

un exemple : voilà un homme qui passe dans la rue, deux personnes sont présentes qui le regardent marcher, un badaud et un physiologiste. Le premier se contente de remarquer qu'il a une démarche bizarre, et le second s'aperçoit instantanément que ce passant est un ataxique. Que d'exemples analogues nous pourrions emprunter à la psychologie pour montrer la différence qui existe entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas regarder. Un seul exemple suffirait à mettre en relief cette différence. Supposons que nous sommes dans un laboratoire de psychologie; après différentes expériences sur un sujet on désire savoir s'il a de l'audition colorée et on le lui demande.

— Qu'est-ce que l'audition colorée ? répond-il.

— C'est, lui explique-t-on, la propriété qu'ont certaines personnes d'associer une même couleur à chaque lettre, ou à chaque son articulé.

— Eprouvez-vous, ou avez-vous éprouvé quelquefois un phénomène de ce genre ?

— Jamais de la vie !

Si par hasard un reporter assistait à un pareil entretien, il s'empresserait d'écrire sur son carnet : Monsieur un tel n'a pas d'audition colorée.

Mais un spécialiste ne s'arrête pas là. Il ne se contente pas de cette première réponse, qui, quoique négative, ne signifie absolument rien, et il continue son interrogatoire, il montre au sujet des tableaux, des aquarelles d'audition colorée, exécutés par des personnes qui présentent ce phénomène et au bout de quelque temps, il arrive que ce sujet, qui avait commencé par une dénégation, finit par dire en matière de protestation :

— Ah! mais non, l'*i* n'est pas bleu, il est rouge ! Pour obtenir cet aveu le spécialiste se contenterait de se rappeler une chose, que ces phénomènes sont le plus souvent semi-inconscients, comme la sensibilité des hystériques ; et il ne faut pas attendre que le sujet les révèle, il faut soi-même les révéler au sujet.

Il en est de ceci, comme de toute chose : là où le vulgaire se trompe, on ne voit rien, l'homme compétent discerne la vérité sans avoir pour cela beaucoup de mérite, puisqu'il est soutenu par toute son expérience passée. Quel avantage ce serait, si chaque observation était prise par la personne qualifiée pour la recueillir exactement, si par exemple les séances de spiritisme et de lévitation étaient contrôlées par ceux qui ont l'autorité nécessaire pour juger ces phénomèmes, *les prestidigitateurs* ! Probablement les tables tourneraient moins souvent, et Eusapia Paladino (1) elle-même ne s'élèverait plus si haut dans les airs.

Supposons maintenant l'enquête terminée, les documents réunis ; il s'agit d'en tirer partie et d'en extraire une étude. C'est à ce moment surtout, que le journaliste et l'homme de science deviennent deux hommes tout à fait différents. L'homme de science a l'avantage inestimable d'avoir une méthode, une règle qu'il suit pour ne pas s'égarer, un procédé de contrôle, qui lui permet de distinguer la vérité du mensonge ; ce procédé est bien simple, et il n'y a aucune raison qui nous empêche de le divulguer au profit de MM. les journalistes. *Il ne faut retenir et conserver comme sincères que les réponses qui concordent entre elles, et qui émanent des personnes différentes n'ayant pas pu s'entendre au préalable.* A chacun de tirer le meilleur parti de cette règle, qui, lorsqu'elle est bien appliquée, donne une confiance absolue dans l'exactitude des résultats.

Nous sommes en position de donner comme exemple d'une telle enquête sérieuse, celle de M. Binet sur les sociétaires du Théâtre-Français, qui nous a suggéré cet article. Disons avant tout que M. Binet est un des premiers qui aient formulé en France, ce qu'il faut comprendre par une enquête psychologique.

Avant de causer avec un artiste M. Binet a pris toutes les précautions possibles; il a recueilli des

(1) Voir les intéressantes études publiées dans les *Annales psychiques*. Numéro de Janvier-Février 1896.

renseignements sur toutes les personnes qu'il avait l'intention d'interroger, et il s'est bien gardé de voir telles célébrités dramatiques, qui d'après les témoignages des gens bien informés, ont plus de talent que de sincérité.

Il est assez curieux que presque tous les renseignements sur une même personne, ont concordé, donnant une opinion moyenne, qui avait toutes les chances possibles d'être vraie.

L'enquête une fois faite, M Binet n'a tenu compte que des réponses qui s'accordaient, mettant de côté toutes les réponses exceptionnelles et tous les cas singuliers. Enfin M. Binet a fait durer cette enquête *pendant trois ans*, l'interrompant pendant des mois, la reprenant ensuite à l'improviste, pour que les personnes soumises aux demandes n'eussent pas l'idée de se concerter d'avance en vue des réponses à faire. Ajoutons encore que lorsque une réponse particulièrement intéressante a été obtenue, il a cherché à la contrôler en priant après quelque temps les personnes, de reproduire la réponse par écrit.

Ces quelques détails donnent un exemple de la manière dont on dirige une enquête ; il y a là tout un travail souterrain pour assurer la solidité des conclusions, travail que le lecteur avisé peut deviner à certaines lignes, mais ce sont des précautions qui peuvent échapper à un journaliste. C'est en méconnaissant complètement le mécanisme des enquêtes psychologiques, qu'un journaliste a pu écrire dans le *Figaro* :

« Disons tout de suite, et pour ne pas avoir à discuter par le détail son enquête, ce qui ne serait que de la polémique vaine, que le savant directeur du Laboratoire psychologique de la Sorbonne, dans le travail publié dans la *Revue des Revues*, comme dans celui qu'il a déjà publié sur la psychologie des auteurs dramatiques, commet l'erreur fondamentale de *croire* sur parole ses interlocuteurs. Un psychologue penserait peut-être qu'autant il est intéressant — à des points de vue multiples — de faire parler sur certains sujets des écrivains ou des acteurs, pour savoir ce qu'ils veulent avoir l'air de penser, ou même ce qu'ils pensent réellement, autant il est dangereux, pour un « savant », de s'en rapporter à leur sincérité ou même à leur capacité d'analyse, lorsqu'il s'agit de généraliser leurs dires et d'en tirer des conclusions scientifiques.

J'affirme, pour ma part, et *a priori*, m'être instruit cent fois plus aux développements psychologiques sortis du grand cerveau de Diderot sur la sensibilité des comédiens qu'aux balbutiements des comédiens eux-mêmes sur leur propre émotivité. Je connais d'ailleurs des acteurs, et non des moindres, qui partagent cette manière de voir. Mais, ces réserves faites quant au résultat *scientifique* de l'*enquête* de M. Binet, il n'en reste pas moins curieux, à un point de vue beaucoup plus fragmentaire.....

Voici aussi la fin :

« Quant à M. Binet, directeur du Laboratoire de psychologie à la Sorbonne, ne s'est-il pas un peu aventuré en s'en rapportant pour conclure en un sujet aussi délicat — la sincérité de l'émotion des comédiens ! — aux acteurs eux-mêmes, c'est-à-dire à des gens deux fois comédiens, par conséquent deux fois inconscients, quand il doit savoir quel mal nous avons tous à analyser la qualité de nos larmes même devant la mort de ceux qui nous sont chers? »

Ce que nous avons dit plus haut suffit pour éliminer ces remarques si sceptiques dans la forme et si naïves dans le fond. Passons !

En terminant je tiens à demander pardon à mon cher maître A. Binet de m'être servi de son article pour mettre en relief le *Malentendu de la Psychologie et la Presse*.

N. Vaschide.

Le manque de place nous force d'ajourner à notre prochain Numéro l'analyse des **Revues néerlandaises, sud-américaines, etc.**

CARICATURES DE LA QUINZAINE

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la Grèce, à bout de forces, demande la paix. Elle a été réduite au silence après nous avoir offert le spectacle le plus réconfortant des énergies en action, d'un courage surhumain, d'un amour de la gloire et de la patrie qui ont électrisé les peuples blasés et sceptiques. Ils avaient tout contre eux : le manque d'armée et d'argent et l'Europe coalisée par dessus le marché. Tous les diamants des puissances, comme dit irrévérencieusement *Asty*, et à leur tête « Guillaume le chevaleresque », le petit-fils à grand-père, l'ami et le soutien du Sultan, tous enfin, y compris lord Salisbury et le jeune Richelieu français, sont partis en croisade contre la Grèce. Les Hellènes avaient contre eux tout le concert européen avec sa cacophonie déchirante et humiliante (*Pilori*), tous les Prussiens de la diplomatie (*Silhouette*) et ils ont voulu lutter contre tout le monde.

Ils avaient contre eux tout l'univers et ils ont voulu lutter contre tout l'univers. Battus, ils ne sont point vaincus. Car leur idée, n'en doutons point, triomphera tôt ou tard. La question d'Orient n'est finie que pour les boursiers qui escomptent la défaite des Grecs, Quant aux peuples, ils croient au lendemain des causes nobles En attendant, l'Europe anxieuse regarde avec appréhension la question d'Orient (*Fischietto*), en se rendant bien compte que le triomphe de ses diplomates, le résultat tant vanté du génie de ses politiciens se résume en un simple œuf : la Crète, au contenu incertain (*Punch*).

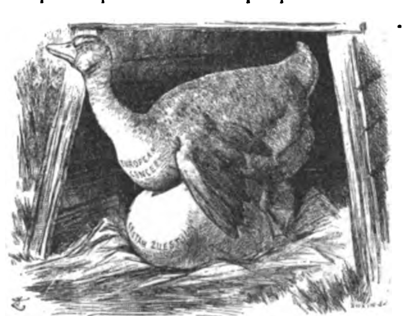
Avant et après que le sang eût coulé, nous nous trouvons devant la même situation à régler. La paix européenne n'est qu'un leurre ! s'écrient les *Humoristicke Listy*. Ah ! les belles victoires que nous valent les parasites des peuples, ses diplomates dont l'intelligence s'exerce à braver les sentiments généreux des nations !

Heureusement que les peuples commencent à s'en lasser. Les gloires des militaires, les lauriers des diplomates les laissent de plus en plus froids. Et *Ulk*, de Berlin, résume sans doute les aspirations les plus intimes du peuple allemand, lorsqu'il lui montre qu'à côté des souvenirs barbares du passé il y a des problèmes de civilisation bien plus hauts, qui le guettent et l'appellent.

(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente*) (1)



Ulk (Berlin). — « Michel, Michel, ne trouves-tu pas que tu en as déjà assez des bruits de ton passé, de tes fêtes commémoratives et de tes solennités patriotiques? N'entends-tu pas que la voix de la civilisation t'appelle ailleurs ? »



Punch (Londres.) — Voilà de quoi a accouché la poule européenne! (Le concert des puissances n'a fait que nous mettre sur le dos la question crétoise.)



Pilori (Paris). — L'harmonie européenne. — Guillaume II : « Une, deux, trois!... C'est pour la paix, dit-il, que je travaille!... »

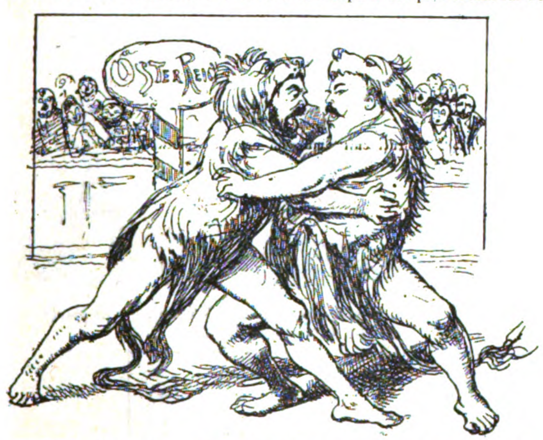


Silhouette (Paris). — Tous Prussiens!

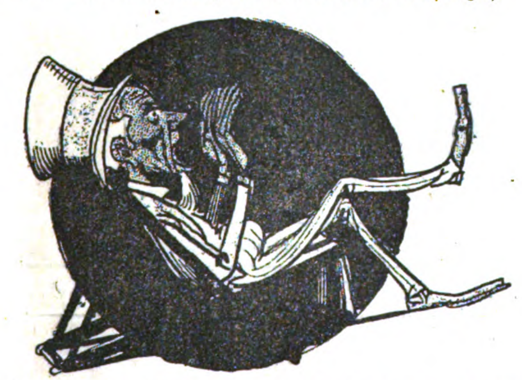
(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Asino settimanale (Rome). — Les représentants de la morale publique s'entendent comme deux larrons en foire. Au lieu d'offrir les menottes à son copain Crispi, Rudini lui donne une bonne poignée de mains.



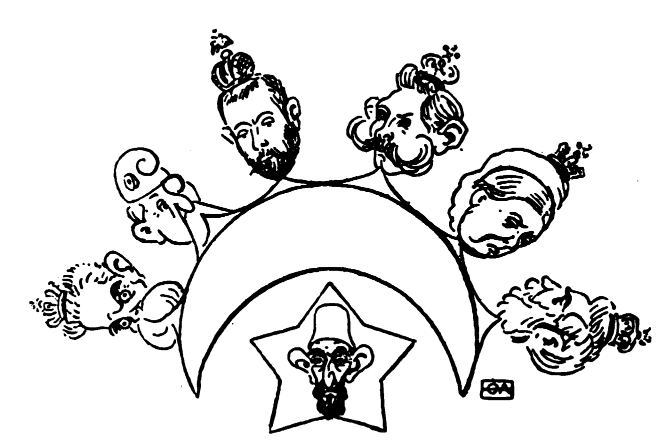
Figaro **(Vienne). — Comme ils font semblant de vouloir se faire du mal! (Allusion aux sympathies intimes qui semblent lier le Premier Autrichien (le comte Badeni) et le chef des antisémites (Lueger).**



Lustige Blætter (Berlin). — Frère Jonathan attend que Cuba lui tombe dans la bouche.



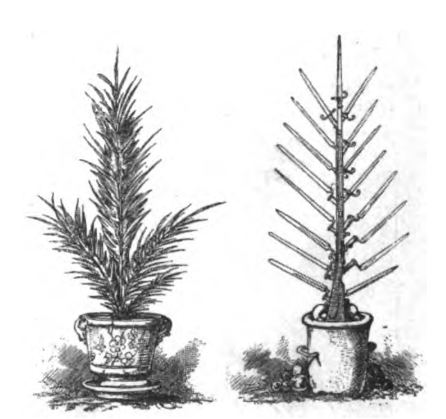
Fischietto **(Turin). — Pauvre vieille Europe !... Au train dont vont les choses, tu ne verras sans doute jamais la fin de la question d'Orient.**



To Asty (Athènes). — Les diamants des puissances.



To Asty (Athènes). — L'ami et le soutien du Sultan.



Humoristicke Listy (Prague). — La plante de la paix jadis et aujourd'hui.



Ustokos (Budapest). — La poussée orientale : les grands amis d'un grand scélérat.

Le Gérant : GEORGES LEFÈVRE. *Le Directeur :* JEAN FINOT.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



LA POÉSIE FRANÇAISE EN 1897

I

Il y a près de dix-huit cents ans que Pline le Jeune, donnant à son ami Tacite des nouvelles de la Rome littéraire, écrivait : « *Magnum proventum poetarum annus attulit...* l'année nous a apporté une grande moisson de poètes. » Ces paroles ont, moins que jamais, cessé d'être vraies. Chaque année nouvelle, avec les guirlandes de son printemps et les couronnes de son été, apporte en chaque pays sa floraison de poètes. Et si, par aventure, les saisons nous refusaient leurs fleurs et leur beauté, nous verrions, soyez-en sûrs, les poètes, moins rigoureux que la nature, épanouir encore pour les races leur printemps intellectuel. En France, plus qu'ailleurs, au royaume de la courtoisie et du fin parler, sur la terre des trouvères et des troubadours, la floraison annuelle des poèmes est abondante comme les grappes violettes du lilas dans nos jardins, comme les clochettes silencieuses du muguet dans les sous-bois. Abondante comme elles, délicieuse comme elles, et comme elles éphémère. De tous ces recueils de vers charmants à feuilleter dans les calices jaunes, bleus ou blancs de Lemerre, de Perrin ou du « Mercure », combien ne dureront pas plus que le cytise, le myosotis ou l'anémone dont ils empruntent les couleurs ! Bien peu sont destinés à garder

L'éternelle verdeur de l'antique laurier

ou même à fournir quelques brins d'immortelles pour le Bouquet respiré par les siècles. Qu'importe ? Ces fraîcheurs fragiles, sans cesse renées, sont la grâce des littératures, elles en attestent la sève, et de tant d'éclosions périssables, déjà délicieuses en soi, jaillit parfois la gerbe résistante de la beauté, qui perpétue le souvenir et le parfum de toutes les sœurs mortes au premier soir.

Je ne pense pas que MM. Jean Viollis, Paul Reboux et Georges Druilhet, le premier avec sa *Guirlande des jours*, le second avec ses *Matinales*, le troisième avec *Au temps des lilas*, aient désiré autre chose que bouqueter les fleurs passagères de leur jeunesse et nous en faire respirer la suavité. Les amours, les jours et les rêves que chantent ces adolescents sont frais et éphémères comme un matin d'avril. Leur chant est à la fois banal et neuf comme le printemps et comme les vingt ans. M. Paul Reboux y apporte une fougue sensuelle et ironique, M. Georges Druilhet une mélancolie parisienne, M. Jean Viollis une méditation rustique et voilée. Tous les trois ont une lan-

gue élégante et souple, plus vive chez M. Reboux, plus pure chez M. Druilhet, plus ingénieuse chez M. Viollis. Remercions-les de nous avoir offert ces bouquets de Pâques : ils valent la peine qu'on les respire, comme ils ont été cueillis, en passant.

M. Charles-Henry Hirsch, M. Albert Brandenbourg et M. Lionel des Rieux, en publiant, l'un *Yvelaine*, l'autre *Euphorion* et le troisième *La Toison d'or* ont témoigné d'une prétention plus haute. Chacun de ces jeunes élèves y est allé de sa composition « symboliste », « philosophique » ou « romane », selon le goût des plus récents cénacles. M. Charles Henry Hirsch a imité, avec une inconscience ou une ingéniosité vraiment hors du commun, tous les poncifs de M. Henri de Régnier, et M. Lionel des Rieux a reproduit scrupuleusement tous ceux de M. Jean Moréas. En sorte que, par un effet assez ordinaire dans l'histoire des lettres, M. Hirsch fait « le Henri de Régnier » mieux que M. de Régnier, et M. Lionel des Rieux réussit « le Moréas » mieux que M. Jean Moréas. Les féminines musiques d'*Yvelaine*, et les romanes élégances de la *Toison d'or* nous laissent donc parfaitement froid, parce que nous n'y découvrons pas le plus petit frisson d'originalité. M. Albert Brandenbourg parait plus sincère dans *Euphorion*, mais le souvenir de Shelley l'écrase. Souhaitons à ce jeune poète de moins abstraire la quintessence, de se méfier des symboles vagues, et d'atteindre l'émotion vraie, la force de l'idée et la grâce du style, sans lesquelles il n'y a point de poésie.

II

MM. Marc Legrand, l'auteur de l'*Ame antique*, et Frédéric Plessis, l'auteur de *Vesper*, appartiennent au groupe des poètes universitaires. Quand vous lisez des vers de M. Emmanuel des Essarts ou de M. François Fabié, de M. Henri Chantavoine ou de M. Emile Hinzelin, quelles que soient les nuances qui distinguent ces excellents esprits, vous vous dites aussitôt : « Ces poètes sont des professeurs ». Et vous ne vous trompez pas. Ils ont tous un air de famille, l'air de l'*Alma mater*, et la Sorbonne a prolongé sur leurs vers les plus frais son ombre antique. Il y a donc une poésie universitaire. On la constate plus facilement qu'on ne l'analyse. Elle a ses avantages : elle ne se traîne ni ne s'affole, elle ne balbutie ni ne hurle, elle n'est ni puérile, ni barbare; elle exprime des sentiments choisis, des imaginations distinguées, elle se plaît dans une région claire et saine où tous peuvent accéder, elle a le goût et le sens de ce qui est beau et de ce qui est humain. Mais elle a ses défauts : le respect excessif de la tradition verbale, l'impuissance à briser un certain moule gréco-latin beaucoup plus oratoire que poétique, l'absence du rare et du sublime, quelque chose enfin d'émoussé à force d'être poli, et, par-dessus tout, l'incapacité de susciter des frissons nouveaux. C'est un écho exquis, mais c'est un écho des grandes sensibilités d'hier : ce n'est pas l'éveil

des grandes sensibilités de demain. Compagne pour les heures de loisir, mais non pas créatrice de mystère et de beauté pour les solennelles émotions de la vie, la poésie universitaire est une confidente plutôt qu'une annonciatrice.

Cet ensemble de qualités et de défauts est très sensible dans l'*Ame antique* de M. Marc Legrand comme dans *Vesper* de M. Frédéric Plessis, et donne aux deux volumes une parenté réelle. On sent que ces deux poètes ont été nourris, trop bien nourris, aux bonnes lettres classiques. Ils sont comme opprimés par le grand amour qu'ils portent à la tradition, ils ne peuvent libérer leur imagination des nobles formes contemplées d'abord, enseignées depuis, aux classes des lycées. Cette inconsciente et d'autant plus forte empreinte du passé sur leurs sensibilités communique à leurs doctes poèmes un ton de réminiscence perpétuelle qui détruit la surprise et paralyse l'émotion.

Le titre que M. Marc Legrand a choisi pour ses poèmes : l'*Ame antique*, me paraît un peu ambitieux. Il est difficile d'enfermer dans un volume l'âme de l'antiquité grecque et romaine : elle fut si diverse dans le temps et dans l'espace, si complexe dans ses aspects, si mystérieuse dans son essence, qu'à prétendre l'épuiser toute on risque de la fausser ou de la trahir. Pareille mésaventure arriva l'an dernier à Pierre Louys quand, dans la préface de son *Aphrodite*, ce subtil conteur donna une définition de l'hellénisme qui convenait tout au plus aux quartiers galants d'Alexandrie : le Pornéion n'aurait pas dû lui faire oublier le Parthénon ! L'erreur de Marc Legrand n'est pas aussi grave. Elle consiste à n'avoir compris et goûté dans l'âme antique que ce qu'il y avait de moins intime dans cette âme, je veux dire l'amour des belles formes. Il est incontestable que la Grèce et l'Italie furent, et restent à nos yeux, les patries de la Beauté, mais elles furent aussi les Mères d'un idéal plus complet que la beauté. Pythagore, Platon, Sophocle, Plutarque, Lucrèce, Tite-Live et Tacite sont des témoins de « l'âme antique » non moins puissants qu'Homère, Théocrite ou l'Anthologie. Aussi trouvera-t-on que dans la triple série de ses « Poèmes plastiques », de ses « Poèmes mythiques » et de ses « Traductions », M. Marc Legrand est bien loin d'avoir épuisé le contenu grandiose du titre qu'il a choisi. Et dans l'interprétation même de cette beauté antique, M. Marc Legrand me paraît s'être montré plus habile versificateur que poète original. C'est un André Chénier qui a le tort d'arriver cent ans trop tard. Quelque excellent ouvrier que l'on soit, si bien que l'on connaisse « l'apprêt de la rime » et la sonorité des mots, — et c'est le cas de M. Marc Legrand, — il est inutile de refaire des statues déjà faites, de refrapper des médailles déjà frappées, de récrire des poèmes déjà écrits. L'antiquité, même l'antiquité plastique, pour être aujourd'hui encore matière à poésie neuve, doit être revivifiée par une sensibilité et une imagination modernes. Autrement elle n'est plus qu'un thème à des exercices scolaires très ingénieux. M. Marc Legrand fera bien d'y songer. La

plupart de ses poèmes rappellent trop les cahiers de versification d'un très habile élève de rhétorique.

Il y a, dans le *Vesper* de M. Frédéric Plessis, un plus riche écho de la vie intérieure. Sans doute le distingué poète de la *Lampe d'argile* est, lui aussi, obsédé par la tradition. Mais, du moins, il a mêlé son âme à ces sonorités d'autrefois. A travers ces imitations de la Grèce, de Rome, de la Renaissance, ou même du Parnasse, on distingue très bien la présence d'une sensibilité naturellement pure et fière, et encore affinée par une rare culture esthétique et morale. M. Frédéric Plessis est plus Latin que Grec, et dans l'âme romaine, ce qui l'a séduit, c'est à la fois l'énergie hautaine des citoyens et la volupté mélancolique des poètes. Ces deux notes, clairon et flûte associés, alternent dans les poèmes de M. Frédéric Plessis. L'auteur de *Vesper* n'est pas seulement un ingénieux ouvrier, il est aussi un homme et un sage à la manière antique, il continue la tradition des poètes humanistes de la Renaissance. Et, à y bien réfléchir, c'est ce mot d' « humanisme » qui définit, qui limite le mieux la poésie de M. Plessis. Poésie élégante, nombreuse, bouquet d'énergie et de grâce, à qui manquent seulement les fleurs imprévues de la création. On sent trop que tous ces poèmes, la plupart poèmes d'impression ou de circonstances, sont éclos au hasard des heures de loisir. Ils ne sont pas nés dans la tension obstinée et douloureuse d'où seulement peut jaillir, par éclairs, l'inspiration définitive. Ils sont les confidences très choisies d'un lettré qui a de l'âme, et cela est déjà bien quelque chose.

III

Il y a une poésie belge comme il y a une poésie universitaire, mais c'est à des traits opposés qu'on la reconnait. M. Emile Verhaeren et M. Georges Rodenbach l'ont très honorablement représentée cette année, le premier avec la réédition complète de ses *Poèmes*, le second avec son nouveau recueil de vers : *les Vies Encloses*. La Belgique est la terre du parler trainant, des vastes plaines, des ciels diffus, des sensibilités indéfinies. L'âme flamande est déjà une âme septentrionale, plus amoureuse du rêve que de l'idée, de la force que de la beauté, de la brume et du soir que du plein midi. La poésie belge reflète l'âme et la terre belge : elle ignore la mesure classique, l'harmonie cadencée, la perfection simple. Elle traduit des sensations, tantôt énergiques jusqu'à la brutalité, tantôt délicates jusqu'à la morbidesse; mais toujours extrêmes et déséquilibrées. Elle n'est, à aucun degré, épique ni oratoire; elle est à peine lyrique, et il faudrait prendre aux peintres, pour la lui appliquer, l'épithète d'impressionniste, si l'on voulait la définir nettement. Impressions d'âme noyées en des impressions de nature, complaisance passive dans la description ou la mélopée, incapacité de s'élever jusqu'à la réaction de l'es-

prit sur les choses, et, par suite, dans la syntaxe, le rythme et le vocabulaire, monotonie fatale de l'ensemble que ne compensent pas, qu'aggravent plutôt les recherches compliquées du détail, les puérilités raffinées de l'ornementation, tels sont les défauts les plus évidents de la poésie belge. Ils vous frappent de suite quand vous pénétrez dans les forges de M. Verhaeren ou dans les aquariums de M. Rodenbach, Si les poètes universitaires ont trop de tradition gréco-latine dans les veines, les poètes belges n'en ont pas assez. Ils ont eu beau s'assouplir à la langue française, en étudier amoureusement les secrets et s'essayer à les reproduire, ils restent des Barbares, toujours en-deçà ou au-delà de l'expression.

C'est ainsi que M. Verhaeren écrit, entre cent autres semblables, ces strophes :

Lointainement par les grands mirages tentés
Et par les *gloires médusaires*
Mais peur des vices nécessaires
Et du cynique assaut de tant d'hostilités.

(*Poèmes*, p. 70.)

Ou encore :

Exaspère sinistrement *ta toute exsangue*
Carcasse et pousse au vent par des chemins rougis
De sang, ta course ; et flaire et lèche avec ta langue
Ta plaie, et *lutte* et *butte* et tombe — et ressurgis !

(*Poèmes*, p. 87.)

Ou enfin :

Dites vers quel *inconnu fou*
Et vers quels somnambuliques réveils
Et vers quels au delà et vers *quels n'importe où*
Convulsionnaires soleils ?

(*Poèmes*, p. 143.)

C'est ainsi que M. Rodenbach écrit des vers comme ceux-ci, dont on trouverait des centaines dans son œuvre :

L'eau désormais est toute aux pensifs végétaux
Dont *l'essor* volontiers captif *se ramifie.*
Qui, la brodant comme des rêves, sont sa vie
Intérieure, et sont *ses canevas mentaux.*

(*Les Vies Encloses*, p. 4.)

Et encore :

Car *le poisson* s'estompe, entre dans une brume,
Pâlit de plus en plus, *devient presque posthume*
Traînant comme des *avirons émaciés*
Ses nageoires qui sont déjà tout incolores.

(*Id.*, p. 11.)

Ou encore :

— Puis le malade mire au miroir sans mémoire
— Le miroir qui concentre un moment son eau noire. —

Ses mains qu'il voit sombrer *comme un couple jumeau ;*
O vorace *fontaine*, obstinée et *maigrie*,
Où le malade sent ses mains, dans quel recul !
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre quand sera total l'afflux du soir... etc.

(*Vies Encloses*, p. 92.)

Ou enfin :

Or, qui les filtre, une à une, ces larmes nues ?
Elixir de douleur, né dans quelles cornues ?
Et qui cristallisa leur *mystère salé*
En *l'émiettement* de semblables *globules ?*
Quels sables sont en nous ? quels puits intérieur
D'où montent, en crevant, ces pleurs comme des bulles ?
Ou bien le crâne est-il une grotte en moiteur,
D'où sourdent ces stalactites intermittentes ?
Où donc le réservoir des pleurs, *agrégat d'eaux*.

(*Vies Encloses*, p. 152).

En vain diffèrent-ils par tous les aspects, ils se ressemblent par là, et c'est par là qu'ils sont bien Belges. M. Verhaeren est aussi tendu que M. Rodenbach est relâché ; l'un fait du biceps, crie, et se crispe, l'autre s'atténue, s'assoupit, s'amollit ; l'un semble toujours un écorché sur un pal, et l'autre un énervé dans un bain ; il faut à M. Verhaeren des soirs de sang, des massacres, des hurlements, des « villes tentaculaires » et des « campagnes hallucinées », tandis que M. Rodenbach veut des soirs de crème, des soupirs, des tuberculoses, des béguinages et des canaux à l'agonie; — et pourtant ces deux poètes ont un air de famille, ils se répètent jusqu'à la manière et même jusqu'à la manie, ils sont lourds, diffus, et l'air que respire leur œuvre est un air d'hôpital et de couvent. Tout ce qui fait la gloire et la joie de vivre, — beauté des corps, santé de l'âme, activité du génie, — ils l'ignorent, et, qu'ils clament ou qu'ils geignent, cela est monotone « immensément » (1) pour parler comme l'un d'eux. Et l'on regrette que ces deux poètes manquent à ce point du goût classique de la beauté, car ils ont une sensibilité originale. M. Verhaeren a profondément, douloureusement senti les ciels du Nord, les soirs de ville moderne, les nuits d'hiver, et la désespérance de l'être tout entier, âme et corps, dans les tristes paysages d'industrie où il a vécu. M. Rodenbach a eu la perception aiguë et exquise des villes mortes, des crépuscules embéguinés, des secrets du visage et des mystérieux dessous de l'âme. Tous les deux sont venus au monde avec quelque chose à dire, mais ils ont mis à le dire un effort trop conscient et trop obstiné, ils n'ont pas associé ce « quelque chose » à la tradition.

(1) Cet adverbe à lui seul revient 23 fois dans un seul des volumes de M. Verhaeren ; les autres, tels qu'*infiniment*, *lointainement*, *obscurément*, *haineusement*, reviennent une cinquantaine de fois.

Et s'ils ont violenté la langue française comme une étrangère rebelle, avec des curiosités de barbares, c'est qu'ils étaient les fils d'une race alourdie par les sens au point de ne pouvoir s'élever jusqu'à créer la beauté stricte et la perfection simple.

IV

M. Jean Lahor et M. Fernand Gregh sont, eux, des poètes de notre race, et c'est une suavité de relire leurs vers harmonieux après les métriques violentées des Belges. Le vétéran de l'*Illusion* comme le conscrit de la *Maison de l'Enfance* ont le sens inné des harmonies de la langue française, et leurs vers sont bercés à sa musique héréditaire. Tous les deux ont le goût des formes claires, des strophes pures, des imaginations éloquentes. Et leur originalité n'en ressort que mieux sur les traditions rythmiques qu'ils savent et qu'ils respectent.

M. Jean Lahor est, avant tout, un orateur philosophique en vers, un orateur extrêmement imaginatif et enthousiaste, capable de beaux coups d'ailes et de fines musiques, mais un orateur tout de même et un philosophe, ce qui gène et distend parfois sa poésie. « L'essence de la poésie, a écrit quelque part Sainte-Beuve, n'est pas de tout dire, mais de tout suggérer. » M. Jean Lahor ne suggère pas assez, et souvent il dit tout. On lui souhaiterait moins d'ampleur dans le rythme, moins d'exubérance dans le développement, moins de rhétorique dans le lyrisme. Ses plus belles pièces de vers, celles qui seront recueillies par les anthologies, sont très courtes ; elles ne parlent que de fleurs, de parfums et de femmes, mais elles expriment le panthéisme de l'auteur plus *poétiquement* que ses hymnes à Brahma ou ses déclamations à Eros, encore qu'il y ait, dans ces derniers poèmes, de magnifiques et lumineux essors. Cette réserve faite sur la forme donnée à son inspiration, il convient de placer Jean Lahor au premier rang de nos poètes intellectuels, à côté de Victor de Laprade et de Sully-Prudhomme. Sa profonde originalité est d'avoir associé des nerfs de poète à un cerveau de savant. Jean Lahor a joui passionnément, et par tous ses sens, des spectacles de la vie ; mais il a souffert d'apprendre que tous ces spectacles n'étaient que des mirages. La science moderne lui a révélé que les couleurs, les sons, les parfums, les formes même, n'étaient que les apparences vaines d'une substance muette et morne, inconnaissable en soi. Toute l'harmonie et toute la beauté, qui enchantaient le poète, se sont évanouies aux yeux du chimiste et du médecin. Il a connu que la vie n'était que la fantasmagorie sans cesse renaissante du néant. Et il a pleuré de chérir ce qui n'était pas réel. Mais il a trouvé dans sa vision désolée des choses une source d'énergie ; il a compris que la pitié humaine et l'effet moral étaient les vrais libérateurs de la désespérance scienti-

fique, et il s'est ainsi élevé jusqu'à ce « pessimisme héroïque » qui communique tant de noblesse à ses derniers poèmes. Jean Lahor a refait pour son compte et par des chemins tout modernes, l'immense évolution intellectuelle, panthéisme, pessimisme, ascétisme héroïque, qu'avait jadis accompli le génie hindou depuis les Védas jusqu'à Bouddha. Il est donc tout naturel que son imagination se soit éprise de la poésie hindoue, et qu'elle en ait ressuscité tant de visions et de souvenirs. C'est cette logique passionnée, c'est ce flamboiement hautain d'une âme très ardente, qui illumine la poésie de Jean Lahor, et qui, parmi tant de verbalistes vains ou vides, assure à ce poète une si durable valeur d'humanité.

Il y a aussi une humanité intense, en même temps qu'un sens traditionnel de la forme, dans la *Maison de l'Enfance* de M. Fernand Gregh et c'est pourquoi, j'ai associé son nom à celui de Jean Lahor. Et pourtant M. Fernand Gregh n'est ni un orateur, ni un philosophe, mais bien plutôt un musicien en vers. Les pièces les plus personnelles de son recueil sont de véritables transpositions musicales. Elles traduisent les frissons d'une sensibilité délicate et moderne, sur laquelle l'amour, l'ambition, le rêve ont essayé leurs premiers grands airs, tendres, amers ou exaltés. Tous les frémissements, toutes les fièvres que la femme et la gloire excitent dans une âme de très jeune homme, avec la nostalgie des jours blancs de l'enfance, avec aussi l'appétit des jours éclatants de la maturité, tous ces troubles obscurs et sublimes palpitent en beauté dans la première œuvre de M. Fernand Gregh. Musset, Verlaine, Laforgue, et surtout le cher et douloureux Baudelaire, ont été très évidemment les maîtres de M. Gregh, et leur influence est encore très directe dans beaucoup de ses vers. Mais on sent que les livres eux-mêmes ont été pour M. Fernand Gregh *encore de la vie*, presqu'au même degré que les paysages natals ou les premières femmes aimées. Ses imitations de Baudelaire et de Verlaine ne sont ni froides, ni voulues, elles ont un timbre personnel et déjà émouvant. Il y a beaucoup d'analogie entre cette *Maison de l'Enfance* et les premiers volumes de vers de M. Paul Bourget, la *Vie Inquiète*, *Edel* et les *Aveux*. M. Fernand Gregh, comme Paul Bourget, vaut moins par la nouveauté absolue de l'inspiration et de la technique que par une sorte de frisson d'âme très original qu'il communique à ses variations sur des thèmes déjà connus, et pour ce chaud frisson d'adolescent devant la femme, la gloire et la vie, qui ne sacrifierait bien des impeccables, mais glaciales trouvailles d'art? Quoi que tente M. Fernand Gregh, soit qu'il essaie de nouvelles mélodies sur le violoncelle de ses vers, soit qu'il aborde le roman et la critique, il est assuré, comme avant lui ce Paul Bourget dont il semble, par la sensibilité et l'intelligence, un frère plus jeune, de rencontrer autour de lui cette même curiosité sympathique, cette même faveur de la jeunesse et des femmes, par quoi ses débuts viennent d'être si légitimement accueillis.

V

M. Francis Vielé-Griffin et M. Henri de Régnier sont le Castor et le Pollux du Symbolisme, et j'aurais mauvaise grâce à séparer deux poètes qui ont toujours été unis dans leur amitié, dans l'enthousiasme des jeunes et dans les décorations du gouvernement. Ils ont pourtant créé deux œuvres bien différentes l'une de l'autre. A part leur commun amour pour une poésie de l'âme plus fluide, plus ailée et plus mystérieuse que la poésie française ne l'avait été jusqu'ici, à part le goût téméraire qu'ils ont partagé pour l'invention de cacophonies métriques qui déparent leur art, ils n'ont plus rien qui puisse les réunir, et si leurs esthétiques ont pu se rencontrer, il n'en a pas été de même de leurs sensations ni de leurs rêves.

M. Francis Vielé-Griffin est un Américain du Nord devenu poète symboliste en France. Est-ce pour cela que son français ressemble parfois à du canadien? A une certaine gaucherie dans l'usage des mots et la tournure des phrases, à des hardiesses sans grâce, à un rythme incomplet, vous aurez vite reconnu l'étranger naturalisé dont les neuves subtilités ne suppléent pas au sens héréditaire de l'harmonie. M. Vielé-Griffin a des dons de poète, mais il n'est pas un artiste sûr de son instrument. Trop souvent il bégaie ou il trébûche,et la maîtrise lui est inconnue. Sa poésie abonde en strophes de ce genre, où la langue est molle et incorrecte :

> Il est bon de vivre la pauvre vie,
> Le beau fleuve où le cœur dévie ;
> Il est bon de marcher à travers prés
> *Quand la route reprise en fût deux fois lasse ;*
> Je vois qu'il est bon de vivre la belle vie
> C'*est* comme un amour dont la flamme est basse,
> *Qui meure*, et l'on rit, — mais on meurt après.
>
> (*Poèmes*, p. 180.)

Ou encore :

> Si sur toi l'ombre lourde épaissit sa ténèbre
> *Sanglote* vers ailleurs tes *peurs excruciées*,
> Si le doute, assoiffant tes soifs *insatiées*
> *Emplit* ta coupe vide *aux leurres* de l'opprobre,
> Que puis-je encore pour toi? marche : tu t'es fait libre ;
> *Tourne* ailleurs *ta plainte* qui m'insulte.
> *Ton seul désir du vœu de mon culte* t'allège.
> *Sort du temple en deuil d'un sacrilège*
> Vers le fantôme que tu rêves suivre,
> Va, tu es libre, exulte...
>
> (*Poèmes*, p. 200.)

Sa poésie est surtout une poésie *d'intentions*,une poésie gris-de-lin, prairiale et mélancolique, assez comparable aux brumes écharpées qui ondoient sur les rivières à l'orée des bois et dans un horizon de verdure. Le rêve de l'amour y glisse, sous les traits d'une fillette moi-

tié bergère, moitié princesse, et l'on passerait là des heures pâles, un peu monotones, des heures d'après midi, à sentir en soi et autour de soi s'évanouir jusqu'au crépuscule le songe de la vie sentimentale. Tout cela est un peu mou et un peu flou, avec des discordances et des défaillances d'expression qui sont très excusables chez un étranger comme M. Vielé-Griffin, mais qui ne permettent pas de le placer parmi les maîtres de ce « fin parler de France » dont il faut lui savoir gré tout de même de s'être proclamé « le très humble et très passionné servant. »

M. Henri de Régnier est, lui, un artiste et un poète de France. Tout le sang mystérieux de la race a couru dans ses veines. Pour évoquer les Muses, il n'a pas eu besoin de s'initier par les livres, il n'a eu qu'à écouter l'incantation intérieure. Tous les dons qui promettaient un grand artiste en vers : la justesse étymologique du vocabulaire, l'audace heureuse de la syntaxe, le vers sonnant son poids d'or de médaille neuve, la strophe inattendue et musicale, l'harmonie déployée des grands ensembles, M. de Régnier les a, mais il les gâte par une déplorable facilité. Au lieu de se corriger, de se concentrer, d'atteindre dans l'expression à ce « diamant pur », à ces « splendeurs condensées » dont Vigny a parlé, M. de Régnier semble prendre plaisir à se délayer, à se relâcher, à se créer à soi-même son propre poncif. Il abuse des songes, des miroirs, des « étés d'or » et des fontaines. Que n'a-t-il gardé de son premier maître, M. de Heredia, le goût de la concision et du définitif? Les conjonctions de coordination tiennent véritablement une place trop fréquente dans la structure de son vers, sa strophe se déroule avec trop de mollesse, et les songeries qu'il se plaît à exprimer sont trop souvent des tapisseries décoratives. Je ne vais pas jusqu'à croire, suivant un joli mot de M. Alphonse Daudet, que le génie soit « des tas de coups de couteau dans le cœur », mais j'en souhaiterais tout de même quelques-uns à M. Henri de Régnier pour que tous ces beaux dons de poète qu'il possède, la nouveauté des images, la beauté des rêves, la subtilité des sensations, soient enfin vivifiés, sublimés par l'émotion et les larmes. Plus de discipline dans la technique, plus d'humanité dans l'inspiration, voilà ce que je demande à M. Henri de Régnier pour saluer en lui le très grand poète qu'il a parfois laissé présager. Jusqu'ici le relief excessif qu'il donne au détail, l'ornementation trop ouvragée de pensers puérils, et un jeu trop curieux des mots et des images, le font bien plutôt ressembler à Ovide qu'à Virgile. Chez lui, comme chez Ovide, « tout ce qu'il essaie d'écrire est déjà un vers » et « la mise en œuvre surpasse la matière de l'œuvre ». Ceci se produit toutes les fois — et elles sont nombreuses — que M. Henri de Régnier versifie à vide. Mais quand d'aventure le sentiment vient animer la métrique du virtuose, on éprouve, à certaines résonances, à certaines harmonies, l'accent d'une poésie à la fois mystérieuse et sonore, plastique et musicale, et telle que depuis Lamartine et Vigny nous n'en avions pas entendue d'aussi noblement suggestive. Souhaitons donc à M. Henri

de Régnier de devenir le poète que sa génération attend, le Poète religieux d'une vie intérieure ennoblie par la beauté et fécondée par la souffrance. Plus qu'aucun autre, il est né pour cette haute mission. Que les flatteries de son cénacle et que les complaisances de son talent ne l'en détournent pas.

VI

M'étant proposé de critiquer les principaux volumes de vers parus depuis quelques mois, j'ai distingué sur mon chemin quatorze poètes, dont six au moins sont remarquables, et dont l'un sera sans doute un grand poète. Si j'avais prétendu tracer un tableau complet de la poésie contemporaine, ce n'est pas six personnalités, c'est une trentaine que j'aurais dû étudier. Bien que l'on répète autour de nous que la poésie française est morte, jamais peut-être elle n'a été aussi glorieusement vivace.

La nouvelle génération vaut en génie poétique ses devancières. Elle me paraît même posséder de façon plus pénétrante le sens du mystère, le goût de la beauté pure et la religion de la vie intérieure, c'est-à-dire l'essence même de la Poésie. Mais cette génération est en proie à deux périls croissants et contradictoires : d'une part l'oppression de la culture gréco-latine rétrécie et aggravée par les universitaires, d'autre part les invasions des barbares septentrionaux (Belges, Anglo-Saxons, Scandinaves, Russes, etc.) qui menacent de déformer la langue et le génie même de la race. Et pourtant il est nécessaire que la tradition gréco-latine, mère de l'esprit français, subsiste, et il est nécessaire aussi que les sensibilités du Nord pénètrent, renouvellent, enrichissent notre sensibilité nationale. C'est dans l'extrême difficulté d'accoupler ces deux forces contraires que se débat la Poésie contemporaine. Par là s'expliquent les impuissances de la poésie universitaire, comme aussi les erreurs de la poésie symboliste. Aucun des nouveaux poètes jusqu'ici (sauf par instants M. Henri de Regnier), n'est parvenu à résoudre cette difficulté, à concilier dans son œuvre l'idéal de Beauté légué par les greco-latins et l'idéal de Mystère suggéré par les septentrionaux. Là pourtant serait le salut, là est la voie, là est l'effort. La nouvelle génération poétique, si magnifiquement douée soit-elle, ne produira des chefs-d'œuvre que le jour où elle aura réconcilié le Rêve et la Beauté, la tradition et l'exotisme, la Mer du Nord et la Méditerranée.

HENRY BÉRENGER.



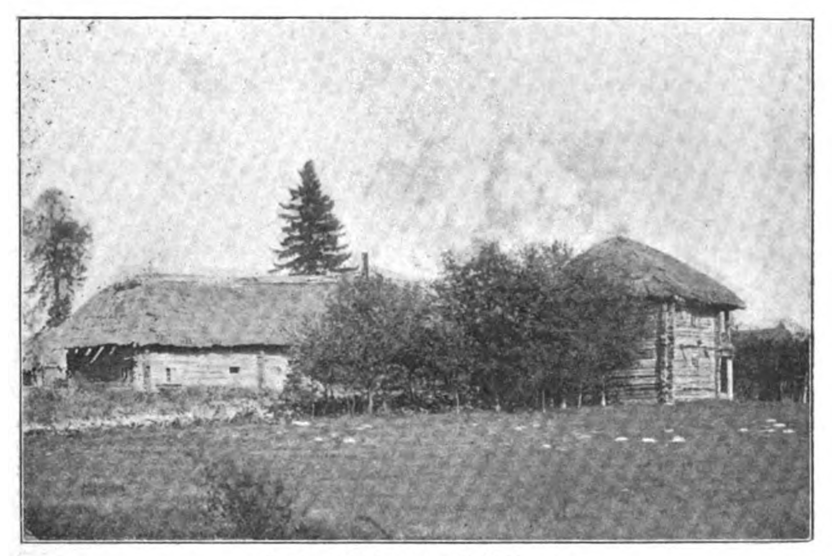
LE POÈTE ADAM MICKIEWICZ
(D'après le célèbre portrait du peintre Horowitz)

LE CENTENAIRE D'ADAM MICKIEWICZ (1)

Le peuple lithuanien, a dit, au Collège de France, Adam Mickiewicz, jeté sur le littoral de la Baltique, ressemble, sous quelques rapports, à la Bretagne. Resserré entre la mer, entre les fleuves de la Vistule, du Niémen et de la Dwina, séparé par

(1) Au moment où la Pologne et avec elle tous les pays slaves se préparent à fêter d'une façon grandiose le prochain centenaire d'Adam Mickiewicz, un des

les bois, par les forêts et par les lacs, de la race finnoise et de la race slave ; longtemps inconnu, puis tout à coup conquérant et législateur des pays slaves, allié de la Pologne, dominateur de plusieurs principautés russes, il conserve sa tradition et sa langue. C'est la langue la plus ancienne, après le sanscrit, et celle qui a subi le moins de changements. Des divinités de diverses hiérarchies visibles ont, dans la langue slave, des noms et des mots qui expliquent leur action et leur attribut : mais ce n'est que chez les Lithuaniens qu'on en trouve l'histoire, la filiation, les faits et gestes. Nulle part les idées religieuses n'ont formé un ensemble aussi vaste et aussi complet. Dans les notes fournies par les an-



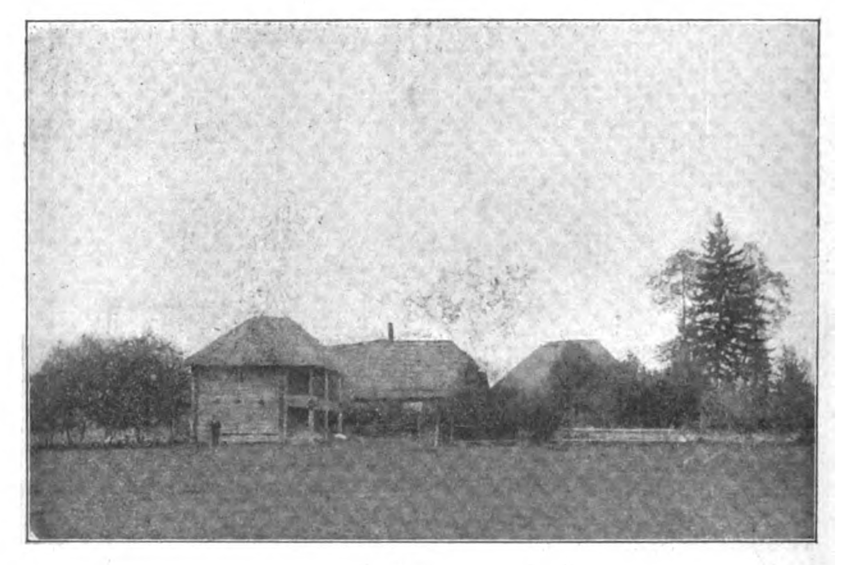
Zaosie, métairie où naquit Mickiewicz.

ciens auteurs de l'Occident qui ont écrit sur les peuples et dans la tradition vivante on a découvert la trace de la tradition des

plus grands poètes de notre siècle, la *Revue des Revues* est heureuse de pouvoir apporter son tribut d'admiration à cette solennité littéraire. Nous avons cru utile de combler à cette occasion une lacune dans les études sur Mickiewicz. Le poète adoré entre tous n'a pas jusqu'à présent une iconographie complète. Il est vrai qu'en ce qui concerne ses portraits, un collectionneur émérite, M. L. Meyet, est arrivé à les sauver presque tous de l'oubli, mais tel n'est pas le cas pour l'illustration des lieux où naquit et fut élevé le célèbre écrivain.

La série des photographies prises sur place par M. Kraszewski, neveu du plus grand romancier polonais, jointe au texte de M. Ladislas Mickiewicz, fils du poète, ne manquera pas d'être appréciée à raison même de leur authenticité. Les lecteurs de la *Revue des Revues* y verront, en outre, avec plaisir certains paysages et costumes de la Lithuanie, cette région si poétique complètement ignorée en France. (*Note de la Rédaction.*)

brahmanes : sur la nature des âmes humaines, sur l'état de l'âme après la mort, sur les moyens les plus propres à sauver cette âme, ensuite sur les traditions de la race zend, de la caste guerrière des adorateurs du feu et de l'eau, sur les devoirs que les enfants du soleil ont à remplir en combattant les générations des ténèbres, et tous les rites qui correspondent à cette religion guerrière ; enfin les rites et les cérémonies consacrés à sanctifier la vie domestique qui nous rappellent et qui nous expliquent la religion des Grecs et des Romains; de sorte que nous trouvons dans cette mythologie le brahmanisme de l'Inde, la tradition grecque et ro-



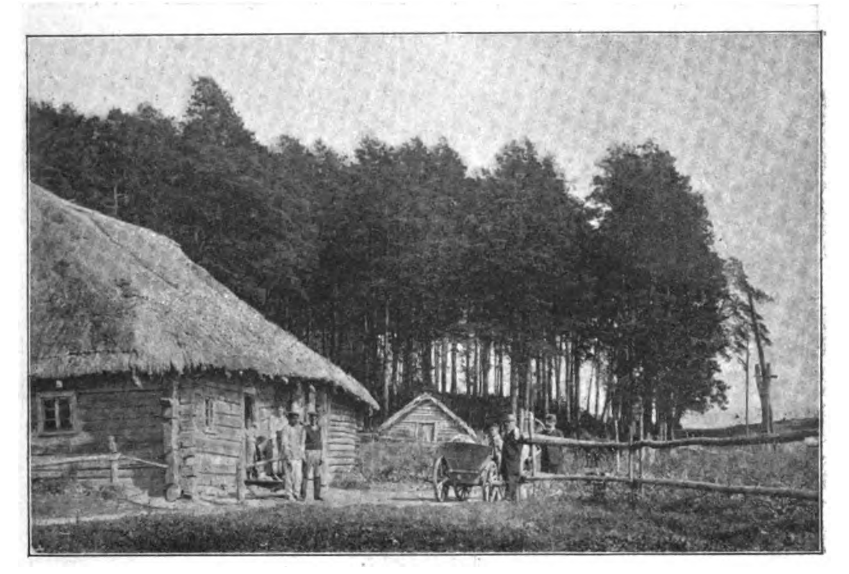
Zaosie.

maine, tous les rites des anciennes idolatries de l'Europe et toutes les superstitions de l'Europe moderne. »

Les légendes si abondantes qui forment l'atmosphère morale de la Lithuanie ont été les grandes nourricières de l'imagination du poète destiné à les incarner dans ses vers. Il a dit aussi de sa province natale que « ce pays, nul pour ainsi dire sur la carte, est immense dans l'histoire ». Lui-même occupe dans l'histoire littéraire de sa patrie la place qu'il assigne à la Lithuanie dans l'histoire politique de l'Europe.

La configuration territoriale de la Lithuanie fait, en quelque sorte, partie intégrante de ses légendes qui se rattachent aux forêts séculaires, aux fleuves imposants et aux lacs mystérieux du pays. Une foule de passages des œuvres d'Adam Mickiewicz témoignent à quel point le panorama de la Lithuanie est resté présent à son esprit et il est

facile de constater avec quelle vérité il a dépeint le décor du théâtre sur lequel se meuvent ses personnages. Il est évident que, pour comprendre son génie, il faudrait étudier le génie de la région qui l'a vu naître et que, pour illustrer ses œuvres, il y aurait à en crayonner les aspects. L'influence du terroir sur les poésies de Mickiewicz est visible et palpable. La Lithuanie aurait donc, plus que tout autre, qualité pour être associée aux hommages qu'on rend un peu partout à la mémoire de son glorieux fils. Or, le sort a voulu qu'il fût honoré d'abord à Rome, ensuite à Paris, puis à Cracovie. que le tour de Varsovie soit venu et il n'est toujours pas question de Vilna. Là, comme au ciel, les derniers seront un jour les premiers.



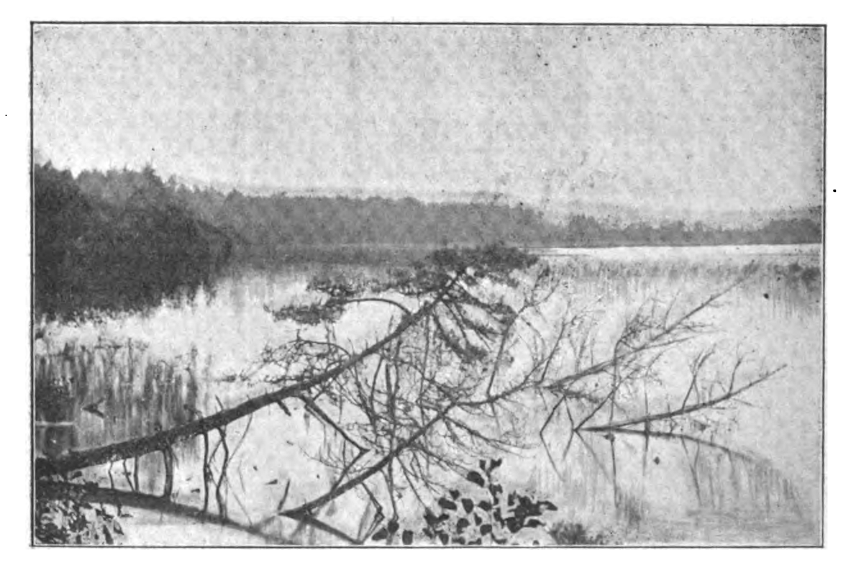
L'auberge de Wygoda, lieu présomptif de la naissance de Mickiewicz.

En attendant pourquoi ne pas donner la parole aux paysages lithuaniens? Leur protestation muette ne sera pas la moins probante. Il va de soi que je n'entends pas débattre le problème ardu de l'action de la nature sur l'homme et de l'homme sur le sol. S'il est certain que le labeur d'un peuple peut faire subir de véritables métamorphoses à la terre qu'il habite, il ne l'est pas moins que notre horizon est un des éléments essentiels de notre développement moral. Un homme supérieur porte la triple empreinte de sa patrie, de sa province et de sa famille.

Il ne faut pas être un grand observateur pour distinguer en littérature l'appoint de la province dans l'inventaire de l'opulente succession d'un génie national. Je ne veux pas parler des écrivains régio-

naux qui préfèrent leur idiome local à leur langue nationale. Mais peut-on, par exemple, envisager le génie de Châteaubriand ou de Lamennais et faire abstraction de la Bretagne? Eh bien, on ne peut pas davantage envisager le génie d'Adam Mickiewicz et faire abstraction de la Lithuanie. Et puisqu'aujourd'hui la presse polonaise tout entière cherche comment célébrer le centenaire de la naissance du poète qui va échoir le 24 décembre 1898, voyons quels spectacles Mickiewicz enfant et adolescent eut devant les yeux.

La tâche nous est rendue facile par ce fait que M. B. Kraszewski, neveu du romancier qui illustra ce nom, a parcouru les localités où



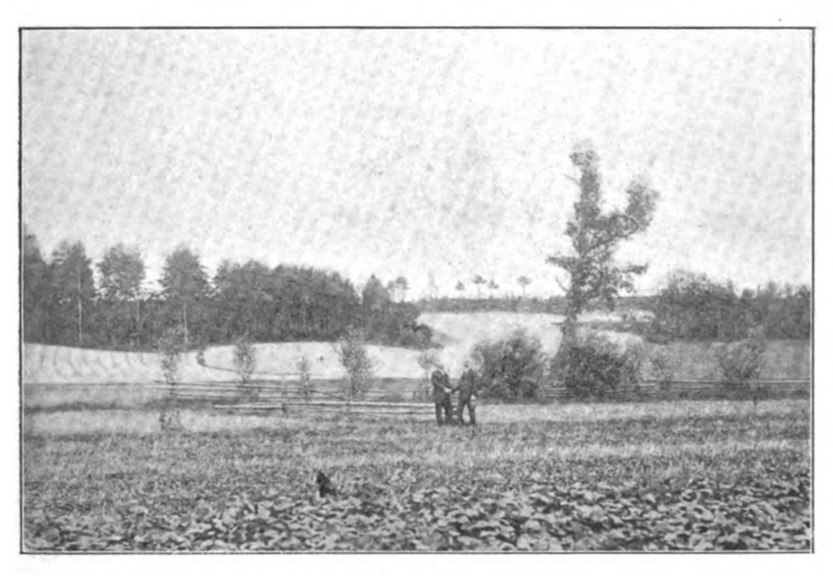
Lac de Switez.

s'écoulèrent l'enfance et la jeunesse de Mickiewicz et qu'il en a photographié les sites principaux.

Ces sites sont le commentaire obligé de l'œuvre du poète. Au début de son plus vaste poème, il a dit que la Lithuanie est comme la santé dont on ne connaît tout le prix qu'après l'avoir perdue. Il la décrivit avec un amour doublé du regret d'être obligé de vivre loin d'elle. La Lithuanie est la scène où se déroulent tous ses poèmes. Du reste, par une bizarrerie de son existence, l'exilé, auquel Cracovie et Varsovie se préparent à élever des statues, n'a connu ni l'une ni l'autre de ces cités. Il ne fut pas même exposé à la tentation de les préférer à Vilna. La Lithuanie resta l'unique objet de son amour, et en Crimée, devant les hautes montagnes, les ruines orientales et le magnifique spectacle de la mer Noire, le poète s'écriait : « Lithuanie, tes forêts

bruissantes me chantaient plus harmonieusement que les rossignols du Baïdat, que les vierges du Salthir et je foulais plus gaiement tes fondrières que les mines de rubis et les ananas d'or. »

Le poète vit le jour à Zaosie, sous le chaume d'une humble métairie, que son père, avocat à Nowogrodek, possédait à une petite distance de cette ville. Nowogrodek est juchée de la façon la plus pittoresque sur un monticule que couronnent les ruines d'un château et d'où l'œil découvre tout à l'entour les gentilhommières à demi-cachées chacune dans un nid de verdure. Ce monticule, qualifié de montagne de Mendoz, rappelle à l'imagination les luttes de la Lithua-



La montagne Zarnowa, près de Zaosie.
Allusion à un passage de *Monsieur Thadée*, livre XI, vers 348 :
« ... La Lithuanie s'unit à la Couronne... »
(Un Lithuanien et un Polonais se tiennent par la main.)

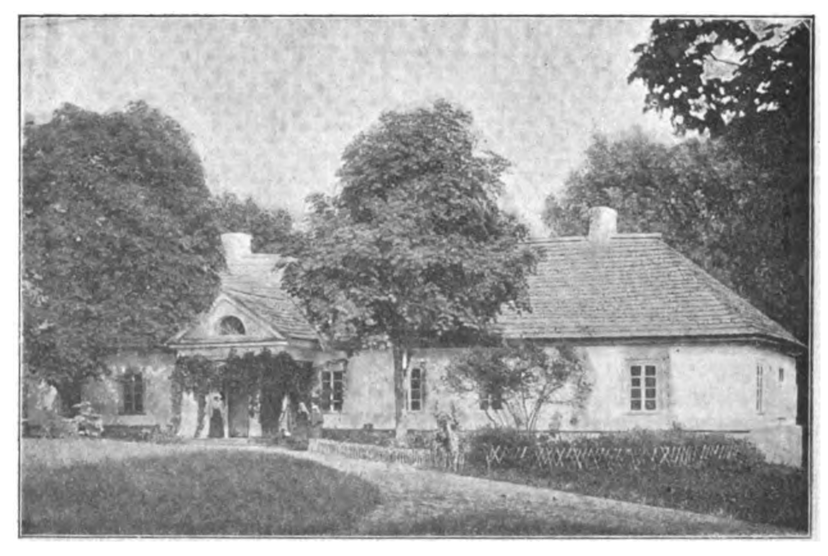
nie païenne contre les Tartares d'abord, contre les Teutons ensuite. La Zywila de Mickiewicz se sacrifie sur la montagne de Mendoz plutôt que de donner sa main à un traître.

Les érudits n'élucident pas seulement les points douteux de la biographie d'un grand homme ; souvent ils exercent leur talent à les obscurcir. Ainsi des critiques en quête de nouveauté ont prétendu que la mère du poète, surprise en voyage par les douleurs de l'enfantement, serait accouchée d'Adam Mickiewicz dans l'auberge de Wygoda. Mais Zaosie a pour lui le témoignage du frère du poète, Alexandre de Mickiewicz, qui professa le droit romain à l'Université

de Karkow. C'était un homme dont la véracité ne saurait être mise en doute et très désintéressé dans le litige, puisque Zaosie n'appartenait plus à la famille. Les illustrateurs se permettent parfois des licences encore plus grandes que celles que prennent les érudits. Certains d'entre eux ont enjolivé Zaosie et ses environs à les rendre méconnaissables. La photographie ne ment pas.

Mickiewicz passait les vacances à Zaosie. Il se plaisait à y écouter les contes des paysans. Zaosie est situé au milieu de grandes forêts et dans le voisinage de plusieurs lacs.

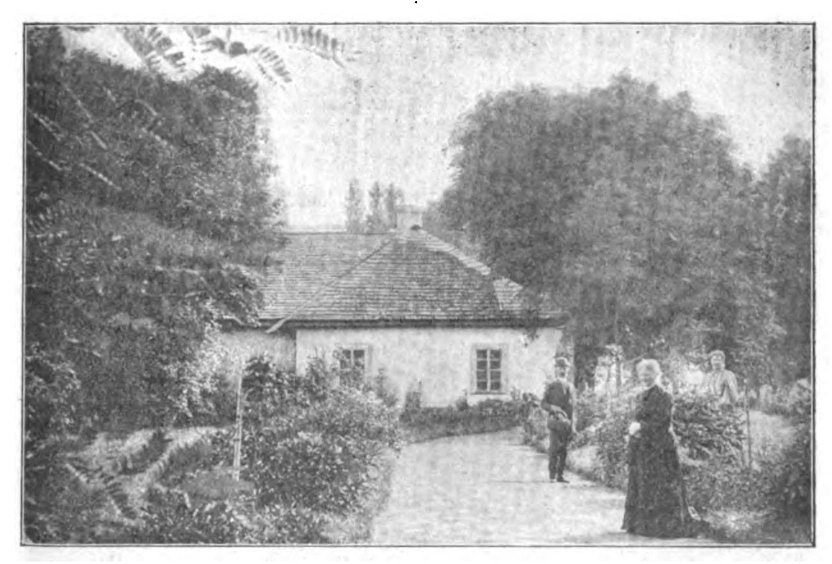
Un de ces lacs, celui de Switez, a des eaux singulièrement sombres. La légende veut qu'il recouvre une ville, non que les habitants de cette ville eussent mérité d'être punis : c'est à leur prière que le ciel les a engloutis sous les flots, touché des supplications des femmes et des jeunes filles qu'il déroba ainsi aux outrages de sauvages vainqueurs. Un archéologue distingué, Jean Zawisza, a cherché à se rendre compte si les vestiges d'une ville ne subsistaient pas sous les eaux de ce lac. Il trouva une digue éboulée, des dalles dispersées, des instruments de l'âge de pierre, mais en somme n'arracha pas leur secret aux profondeurs du Switez.



La maison de Touhanowicze.

« Lorsqu'aux environs de Nowogrodek, dit le poète, tu entres dans la sombre forêt de Pluzyny, souviens-toi d'arrêter les chevaux pour contempler le lac. Le Switez étend en un grand cercle sa surface limpide; les bords sont ombragés par une épaisse forêt, et il est uni comme une nappe de glace. Si tu t'en approches la nuit et que tu

tournes vers ses eaux ton visage, tu aperçois les étoiles au-dessus de toi, les étoiles au-dessous de toi et deux lunes, incertain si c'est la plaine de cristal qui s'élève de dessous tes pieds jusqu'au ciel, ou si c'est le ciel qui incline jusque sous tes pieds sa voûte de cristal. Alors que l'œil n'atteint pas les rives opposées et ne discerne pas la surface d'avec le fond, tu te croirais suspendu au milieu de l'horizon comme dans un abîme d'azur. Maintes fois, au milieu des eaux, il y a comme un bourdonnement de ville, du feu et une épaisse fumée qui jaillissent et un tumulte de combattants, et des cris de femmes, et le tocsin des cloches, et le cliquetis des armes. Soudain la fumée se dissipe, le vacarme s'apaise; sur le bord on n'entend plus que le bruissement



La maison de Touhanowicze avec la fenêtre de Maryla.
(Les personnages photographiés sont les propriétaires actuels de l'endroit.)

des sapins et, dans les eaux, qu'un chuchotement d'oraison, avec de plaintives prières de jeunes filles... Ces plantes à l'entour, ce sont les femmes et les filles de Switez que Dieu a changées en fleurs. Leurs calices blancs comme de blancs papillons se balancent au-dessus de l'abîme, leurs feuilles sont vertes comme les aiguilles du pin légèrement blanchies par la neige. Après avoir été de leur vivant les images de l'innocente vertu, elles en portent les couleurs après la mort : elles vivent cachées, ne souffrent aucune souillure, et nulle main mortelle ne les touche. »

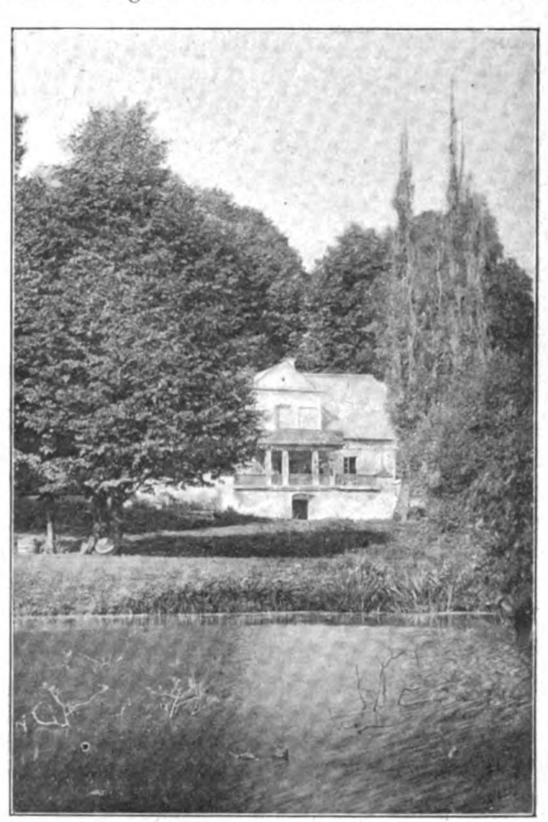
Après Switez, les admirateurs de Mickiewicz ne manquent pas de visiter Touhanowicze, demeure de la Mangla, que le poète a aimée, chantée, mais dont on lui refusa la main. C'est à Touhanowicze qu'eut lieu la scène racontée dans le poème des *Aïeux* : « C'était au milieu

de l'automne, par une froide soirée. Je devais partir le lendemain. J'errais par le jardin, dans la méditation et la prière, cherchant de quelle armure revêtir mon cœur naturellement faible, afin de soutenir le dernier coup de son regard. J'errais au hasard entre les arbrisseaux. C'était la plus belle des nuits : je m'en souviens encore. Quelques heures auparavant, la pluie était tombée, la terre étincelait de gouttes de rosée, le brouillard comblait la vallée comme une nuée de neige; d'un côté se suivent d'épais nuages, et de l'autre la lune apparaît, pâle; les étoiles se noient dans l'azur, emportées par leur course nocturne. Je regarde : juste au-dessus de moi brillait l'étoile de l'Orient. Oh! je la connais bien depuis lors, nous nous saluons chaque jour. Je regarde en bas vers l'allée... Voici que près du berceau je l'aperçus soudain! Avec sa robe blanche, entre les arbres sombres, elle se tenait immobile, semblable à une colonne funéraire. Elle se mit ensuite à courir comme un léger zéphyr, les yeux baissés vers la terre, sans me regarder et le visage très pâle; je me penche, je regarde de côté et je vois une larme dans ses yeux. — Demain, dis-je, je pars. — Adieu, répondit-elle tout bas (à peine l'entendis-je), oublie. — Moi, oublier?... Ordonne donc, ma bien-aimée, à ton ombre de disparaître à l'instant et d'oublier de courir après ton corps. — Je lui ai dit deux mots seulement. — Demain! Adieu! — Adieu! Elle cueille une branche, me la tend. Ici, dit-elle (en montrant la terre), voilà ce qui nous reste. Adieu! Et dans la longue allée, elle disparaît comme un éclair. »


« Swironek » d'Adam Mickiewicz, à Zaosie.

Le poète, déçu dans son amour, s'en alla professer la littérature à

Kowno. Il s'y promenait de préférence dans une allée où Conrad Wallenrod, le héros d'un de ses poèmes viendra, après avoir rempli sa terrible mission et anéanti l'ordre teutonique, chercher la trace de ses amours d'autrefois. « Je cours à la vallée, dit-il à Aldona, notre chère vallée ! Tout y est comme autrefois : les mêmes fleurs, les mêmes bosquets. La pierre, tu te rappelles, cette pierre élevée qui était jadis le but de nos promenades, elle y est encore, seulement couverte de mousse : je l'ai à peine distinguée sous la verdure. J'arrachai les herbes, mes larmes ont lavé la pierre ; le banc de gazon, où, dans les chaleurs de l'été, tu aimais à te reposer sous les platanes, la source où je t'allais chercher à boire ; j'ai tout retrouvé, contemplé, parcouru. Même ce petit berceau, celui que j'avais pour toi entouré de branches de saules, il est encore là. Ces branches de saules, quelle merveille, Aldona ! Je les avais plantées autrefois de ma main dans le sable aride : aujourd'hui, tu ne les reconnaîtrais plus ; aujourd'hui, ce sont de beaux arbres, un feuillage printanier ondoie sur leurs cîmes, et de jeunes fleurs y étalent leur duvet. Ah ! à cette vue une joie inconnue, un pressentiment de bonheur ranima mon cœur. Je tombai à genoux en baisant le pied des saules ! Mon Dieu ! m'écriai-je, puisse ce pressentiment se réaliser ! Puissions-nous, de retour dans la patrie, habiter une campagne lithuanienne et revivre de nouveau : que sur notre destinée aussi la feuille de l'espérance reverdisse ! »



Touhanowicze, avec la maisonnette Murowanka, habitée par Mickiewicz.

Cette vallée a été baptisée : vallée de Mickiewicz. Le chemin de

fer, en la traversant, en a troublé le silence et décimé les arbres. Les photographies dont nous offrons la reproduction ont été prises avant que le sifflet de la locomotive n'ait retenti dans la vallée de Mickiewicz.

Un journal polonais a émis l'idée que l'année prochaine à Varsovie ait lieu une exposition de Mickiewicz. On y verrait réunis ses œuvres, ses portraits, les portraits de ses amis, les objets lui ayant appartenu, les photographies des lieux où il vécut. Un journal russe propose d'y adjoindre dans une section russe les portraits des amis russes du poète polonais, les traductions russes de ses œuvres et les travaux russes qui lui ont été consacrés. Une revue russe, et des plus considérées, voudrait voir la statue de Mickievicz se dresser à Moscou en face de celle



La petite noblesse en Lithuanie.
(La famille des Rawinski, à Mikulicze, près Switez.)

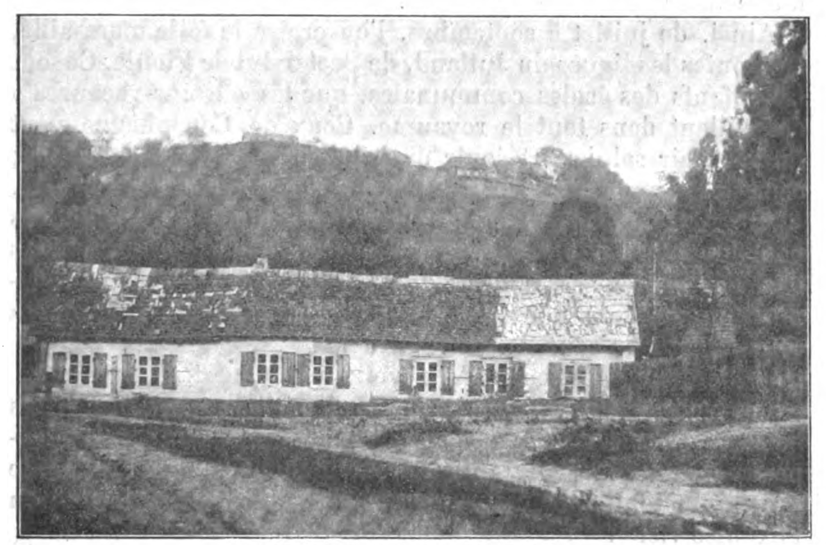
de Pouschkine. Elle reconnait toutefois que le droit de Varsovie prime le sien.

A dire vrai les droits de Nowogrodek et de Vilna priment ceux de Varsovie, mais ces villes, pour attendre un peu, n'y perdront rien.

Ces manifestations de sympathie de la presse russe sont un signe des temps. Il est une autre façon de fêter le centenaire d'Adam Mickiewicz, dont il appartiendrait à la presse russe de prendre l'initiative. Cette presse, par la voix de ceux de ses représentants qui inclinent à une appréciation plus équitable des choses, devrait réclamer qu'à cette date la circulation intégrale des œuvres d'Adam Mickiewicz soit autorisée dans toute l'étendue de l'Empire de Russie. Epargner les mutilations de la censure aux chefs-d'œuvre de Mickiewicz, ce serait à la fois un hommage et une réparation. Se figure-t-on des éditions

de Shakespeare et de Molière, de Byron et de Hugo, privées de la libre circulation dans la patrie de l'auteur et le public astreint à n'en lire que ce qu'il plairait aux ciseaux de la censure d'en tolérer ? Le premier monument d'un poète, c'est son œuvre, et ce serait une singulière anomalie que de dresser une statue à un auteur dans une ville où ses œuvres resteraient, fût-ce partiellement, frappées d'interdit, mesure d'ailleurs qu'il y a d'autant moins de raison de maintenir qu'elle rentre dans la catégorie des vexations dont la vanité ressort de ces strophes du poète :

« Légende populaire ! Arche d'alliance entre les temps anciens et



La vallée de Kowno du temps de Mickiewicz.

les temps nouveaux ! Ce peuple dépose en toi l'âme de ses héros, le tissu de ses pensées et les fleurs de ses sentiments. Nul coup ne peut te briser, tant que ton propre peuple ne t'a point outragée. La flamme dévorera les peintures de l'histoire, le chant échappera tout entier; il parcourt la foule des hommes et, s'il est des âmes viles qui ne sachent pas le nourrir de regrets, l'abreuver d'espérances, il fuit aux montagnes, s'attache aux ruines et de là redit les anciens temps. »

LADISLAS MICKIEWICZ.

POUR L'ENFANT

LES « ENFANTS-VACANCES » EN DANEMARK

Par grappes blondes, aux portières, les têtes se coulent joyeuses, — frimousses roses, éclairées d'yeux bleu-pâle, où le ciel scandinave a mis de ses reflets.

Derrière, dans les compartiments en rumeur, des cris, des rires, des appels : la gaieté vive et l'effronterie pépiante d'une volée de moineaux francs.

Ainsi, de juillet à septembre, l'on croise la folle marmaille, sur toutes les lignes du Jutland, de Seeland et de Fionie. Ce sont les enfants des écoles communales, que les « trains-vacances » éparpillent dans tout le royaume. Ceux de Copenhague vont humer l'air salubre et jouir de la pleine liberté des champs; ceux des campagnes s'en viennent fièrement visiter la capitale.

Aux stations, les quais s'encombrent. On attend les écoliers pour les fêter au passage. Il y a surtout de la tendresse, dans l'accueil qui leur est fait. Et quelles explosions, et quels transports, quand, de nouveau, la machine haletante reprend sa course, dans un coup de sifflet strident!

— Bonjour, messieurs! Au revoir, mesdames!...

Les voix argentines, par centaines, carillonnent. Des vitres baissées, les petites mains fiévreuses agitent de minuscules drapeaux danois, le *Dannebrog* à croix blanche sur fond rouge, le « drapeau tombé du ciel ». Nulle part, comme là, je n'ai eu l'exquise vision du bonheur de l'enfance.

Certes, les voyages scolaires ne sont pas une nouveauté. Mais ce qui fonctionne ici ne ressemble nullement à ce que l'on a tenté ailleurs.

D'abord, sauf la participation de l'État, qui s'exerce, je dirai comment, tout à l'heure, les pouvoirs constitués n'y sont pour rien. Ensuite, et c'est le point essentiel, grâce à l'initiative individuelle et à l'esprit d'organisation, qui ont acquis, dans ce pays de haute culture, un si puissant ressort, ces déplacements d'enfants s'accomplissent sans qu'il en coûte un centime aux familles, ni aux municipalités. Il y a là une création admirable, et ce n'est pas la seule que ce vaillant petit peuple donne en exemple aux grandes nations continentales.

*
* *

On a dans les yeux la configuration géographique du Dane-

mark : des îles aux capricieuses dentelures, puis la griffe du Jutland, plantée entre la Baltique et la mer du Nord. Si bien que, pour aller de Copenhague, la claire ville assise au bord du Sund, sur la côte Est de la presqu'île cimbrique, il faut quitter, une fois au moins, le chemin de fer pour le bateau, ou, plus exactement. *monter en bateau avec son chemin de fer*. La traversée des détroits s'effectue, en effet, au moyen de bacs à vapeur, sur lesquels la locomotive pousse les wagons, et qui, d'une rive à l'autre, transportent trains et voyageurs, sans que ceux-ci aient même à descendre de leurs compartiments.

Or, chemins de fer et bac à vapeur sont la propriété de l'État. Et l'État, les vacances venues, délivre gratuitement les billets de parcours nécessaires. Là se borne son intervention. Le reste, — séjour et entretien des enfants. — ne regarde plus que les citoyens.

Le système adopté entre la capitale et les provinces, consiste tout simplement dans l'échange des bambins.

— Passez-nous vos enfants, écrivent les paysans.

Et les citadins de répondre :

— Envoyez-nous les vôtres.

Les intermédiaires naturels sont les directeurs et les directrices d'écoles. A Copenhague, un Comité fonctionne où se centralisent les demandes. Là, viennent s'inscrire les personnes qui désirent héberger des petits campagnards, durant la période des vacances. On indique le nombre et le sexe. Il paraît que les fillettes, plus douces, moins turbulentes, sont plus recherchées que les garçons.

De leur côté, les paysans écrivent directement aux écoles communales : celui-ci prendra un enfant, celui-là en voudra deux, et tel autre trois. Nul besoin d'ajouter que, pour la ville du moins, tous ces petiots appartiennent exclusivement à des ménages ouvriers.

*
* *

Les portes de l'école à peine closes, les départs commencent. Ils s'opèrent par fournées successives, l'administration des chemins de fer réservant à ce service un certain nombre de trains spéciaux. Pendant une semaine entière, on ne voit guère à travers les rues de Copenhague, que les jeunes troupes trottinant vers la gare, sous la conduite des instituteurs.

On les forme en colonne, par rang de taille, garçons et filles mêlés. Ils sont gais comme des pinsons et propres comme des sous neufs. Au-dessus des têtes, la flamme rouge et blanche du *Dannebrog* ; chacun a le sien, et je crois bien qu'on a mis les

bazars de la ville au pillage. En avant, un drapeau de dimension plus grande, arboré fièrement, sert de guidon à toute la bande.

Les enfants voyagent seuls ; mais, durant le trajet, les employés et notamment le conducteur du train, veillent sur eux avec une sollicitude extrême. Dans les compartiments, on les a groupés par région, afin d'empêcher les erreurs d'itinéraire; de plus, chaque enfant porte sa feuille de route épinglée à la poitrine. Si, par aventure, quelques-uns venaient à s'égarer, tout le monde saura, à première vue, que ce sont des « enfants-vacances », comme on les a plaisamment baptisés, et les voilà sûrs de trouver aide et protection à toute heure et en tout lieu.

L'organisation est du reste si parfaite que nul incident fâcheux n'est à redouter. Sur le parcours, aux arrêts du train, paysans et paysannes sont là, bien avant l'heure, attendant impatiemment les petits voyageurs, que l'on pêche au tas, dès l'arrivée. Hors de la gare, les voitures et véhicules de toutes sortes s'allongent en file ; on y grimpe en hâte, et, en avant! les carriolées joyeuses, vers les prochains villages ou les fermes perdues en plaine, entre la chantante forêt des hêtres et le fjord aux eaux bleues!...

La belle ferme danoise, badigeonnée de rose, donne une impression d'aisance et de piété. Les cuivres étincellent, les meubles reluisent à s'y mirer. Des fleurs éclatent aux fenêtres, sous les rideaux de mousseline brodée. Le parquet, lavé tous les jours à grande eau, a des blancheurs de sapin frais.

Choyé, dorloté, l'enfant trouve là des soins dont trop souvent il fut sevré. On le bourre d'une nourriture saine : du lait, des œufs, de la viande et des tartines à gogo, la fameuse tartine nationale, le *smorbrod* au jambon, au poisson fumé ou au fromage, sans lequel il n'y a pas d'existence possible pour un vrai Danois. Aucune discipline, nulle contrainte. Liberté entière de courir comme on veut, où l'on veut, de laisser le fond de sa culotte aux ronces des haies vives ou des lambeaux de son tablier aux roses bruyères des landes fleuries.

On se vautre dans les prés, parmi les vaches qui paissent lentement; autour des mufles baveux, qui tondent l'herbe si ras, des corbeaux gris et des merles siffleurs fouillant la terre, fraîchement mise à nu. Puis encore, il y a, les jours de fenaison, les faucheurs montés sur leur mécanique grinçante, derrière laquelle s'abattent les hautes herbes, et que suivent gravement, de leurs longues pattes maladroites, les cigognes à queue noire. Mais surtout il y a le fjord, par qui la mer pénètre au cœur des terres ; et, à défaut du fjord, l'étang du lac, au bord duquel on

barbotte à l'aise, et dont les eaux s'embrument, à la nuit tombante, quand la « fée des marais » brasse les vapeurs du soir.

*
* *

Ah! ces semaines de libre vie, quelle joie elles versent dans l'âme des petiots, et de quelle provision de santé le grand air gonfle les poitrines et durcit les muscles! Aussi, faut-il voir, au retour, ces faces joufflues, devant lesquelles s'extasient les mamans!..... Dans ses cheveux blonds, le mioche apporte le parfum des foins coupés; ses joues fraîches, qui ont bu la lumière, fleurent encore le sapin; il y a dans ses vêtements l'odeur subtile des genêts et des fougères. C'est comme une bouffée de bonheur qui s'épand dans l'humble logis.

Mais les mamans n'ont pas encore tout vu; qu'elles ouvrent le « baluchon! » Des fromages, une motte de beurre, du jambon fumé..... On voit bien que les mains de la fermière ont passé par là! Presque toujours, les gamins reviennent chaussés de bons bas de laine, tricotés à leur intention pendant les longues veillées d'hiver. Souvent, aussi, fillettes et garçons rentrent chez eux requinqués de pied en cap : jupes neuves, vestes et culottes neuves et souliers neufs. La fermière est prévoyante; elle sait bien que tout cela ne sera pas de trop, à l'approche des grands froids. Seulement, elle n'y met nulle idée de charité, nulle intention d'aumône. Le sentiment qui l'anime, on le comprendra, lorsque j'aurai dit ce qu'est le paysan danois.

*
* *

Voilà pour les citadins. Quant aux petits campagnards, le fjord leur est trop connu, et la forêt de sapins, et les cigognes mélancoliques, perchées à la crête du chaume, et la fée des marais qui, le soir venu « brasse » sous les étoiles.....

Mais Copenhague, la capitale, sur eux quel attrait, quelle séduction! Ils arrivent par bandes de cent ou de deux cents, accompagnés des instituteurs, qui restent juste le temps nécessaire pour caser leur petit monde. Ceux-ci peuvent, du reste, s'en retourner en toute quiétude. Dans les maisons qui les accueillent, les enfants vivront de l'intime vie de famille, si pleine de douceur, en ces pays du Nord. Ils demeureront, en outre, sous l'active surveillance du Comité urbain.

Quotidiennement, rendez-vous général. Les sorties collectives s'effectuent sous la conduite de guides, désignés spécialement.

On épuise, une à une, toutes les curiosités de la ville : les ports, si colorés, si pittoresques, avec leur fouillis de cordages et de mâts ; les ports, tout encombrés de lourds bateaux descendus des côtes de Norvège, ou poussés par les vents, du fond de la Baltique ; les musées, dont un, admirable, raconte, grâce aux fouilles pratiquées dans les *tumuli*, encore fort nombreux par les plaines jutlandaises, toute l'histoire des lointains ancêtres ; les monuments, les promenades, et ce fameux jardin de Tivoli où, entre autres divertissements, les marmots délirent aux prouesses d'Arlequin et de Colombine. Une scène pas plus grande que ça, mais des artistes en chair et en os, de vrais artistes, pensez donc!

Restent encore le théâtre, le cirque, les excursions aux environs de Copenhague, le long des forêts royales peuplées de cerfs et de daims, sur ces bords du Sund, d'une beauté incomparable, d'où l'on aperçoit en grisaille les côtes de Suède, avec la tache rouge de Malmoe, et, pas plus gros que des scarabées, quelques moulins, dont les ailes égratignent le ciel.....

C'est le Comité d'organisation qui pourvoit à toutes les dépenses, d'ailleurs réduites de plus en plus, par les concours divers qui s'offrent incessamment. L'année dernière, les grands restaurateurs de Copenhague ont donné aux enfants des banquets suivis de petites sauteries ; vous verrez que cette année on trouvera autre chose, car l'initiative individuelle, en terre danoise, n'est jamais à court.

Les vacances terminées, l'exode vers les champs recommence. Plus d'un s'en va le cœur gros ; mais il y aura de si belles choses à raconter à la ferme ! De ces heures délicieuses, les parents auront bien leur part ; ils y trouveront aussi quelque profit pour eux-mêmes. L'enfant devient le lien qui, plus étroitement, unit les villes aux campagnes. Urbains et ruraux apprennent à mieux se connaître, à mieux s'entr'aider. Et dans l'effort commun, qui donne au pays des générations plus saines, plus vigoureuses et plus instruites, ils prennent conscience, nettement, de cette future solidarité humaine, d'où sortira l'unique loi du monde nouveau.

*
* *

Il faut constater que c'est une femme, une de ces femmes danoises d'esprit si ferme et d'initiative si grande, une simple institutrice des écoles de Copenhague, qui a conçu et réalisé l'idée généreuse de l'œuvre des vacances. Détail remarquable, ce furent les paysans qui, les premiers, et d'enthousiasme, ré-

pondirent à son appel. Depuis sept ans, en effet, Copenhague a pu envoyer, chaque été, dix mille enfants pauvres dans tous les coins du Danemark, tandis que la capitale, gagnée par entraînement et un peu aussi par reconnaissance, est entrée dans le mouvement, il y a deux ans à peine.

Cela n'étonnera point ceux qui connaissent l'influence considérable qu'exerce la masse rurale dans ce pays. Loin d'être, comme partout ailleurs, réduit à l'état inerte par les vieilles routines, le paysan danois représente, dans la vie publique, l'élément le plus énergique, le plus militant. C'est lui qui, depuis quelque trente ans, a le plus passionnément affirmé l'idée libérale, et l'écho a souvent retenti chez nous, de l'ardente et longue lutte qu'il a soutenue pour la défense et le maintien des garanties constitutionnelles. On dit, en Danemark : « le parti des paysans », comme chez nous l'on dirait : « le parti des ouvriers. »

Avec leurs coopératives de production, si puissantes qu'elles ont complètement transformé la physionomie économique du royaume, les paysans danois ont leurs banques, leurs associations politiques, leurs groupes d'études et leurs sociétés de conférences, leurs « Maisons de réunion », leurs Ecoles supérieures, leur grande presse quotidienne, et, au Parlement, leurs orateurs, leur représentation directe, en qui s'incarne la plus grande force politique de la nation.

En eux, l'éveil s'est fait à la vie intellectuelle. grâce surtout à la propagande des réformateurs grundtvigiens, qui eurent la noble pensée de l'affranchissement des humbles par la science. Non seulement, ici, on ne trouve pas d'illettrés ; mais, encore, la masse rurale, presque tout entière, passe par ces « Académies » ou « Hautes-Ecoles », qui sont bien véritablement les Universités des paysans.

Questions politiques, questions sociales, questions économiques, l'homme de la terre, en Danemark, est préparé à tout entendre, à tout comprendre. Il manifeste une activité inlassable et une promptitude aux innovations tout à fait surprenante. Il s'applique à l'agriculture intensive, allant toujours, par raisonnement, aux méthodes les plus récentes, aux procédés les plus nouveaux. Vous pouvez visiter sa ferme, visiter ses laiteries : tout l'outillage scientifique est là, au grand complet. Aussi Bjornstjerne-Bjornson, le poète scandinave, a-t-il pu écrire que « le paysan danois est le plus éclairé du monde », sans que, sous sa plume, l'hommage parût exagéré.

*
* *

Ce qui précède suffit à expliquer la facilité relative avec laquelle l'œuvre des vacances fonctionne en Danemark; chez nous, il serait malaisé d'obtenir un tel résultat. Et pourtant n'y a-t-il rien d'analogue à tenter? Nous avons déjà nos voyages scolaires, c'est un heureux début. Malheureusement, il n'y a guère que les municipalités disposant d'un budget considérable qui puissent s'imposer de telles charges ; et encore, le nombre des élus est-il fort restreint.

Supposez, au contraire, l'initiative individuelle prêtant son appui aux municipalités ; dès lors, l'idée cesse d'être chimérique. Il y a bien l'étendue de notre territoire, qui est une grosse difficulté à l'adoption du système danois ; mais ne pourrait-on commencer à l'appliquer par région ? Paris, Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux, Toulouse, etc., etc.,... deviendraient ainsi les centres sur lesquels on dirigerait les petits campagnards des départements voisins. En revanche, nos gamins anémiés s'en iraient au bord de la mer bretonne ou du lac latin ; au pied des Alpes, ou des Pyrénées ; par les grèves de la Loire, ou sur les hauteurs du Plateau central.

Il resterait à obtenir le concours des compagnies de chemins de fer, et celui de l'Etat, ce qui n'est pas rêver l'impossible. Quant à la sécurité des bambins, rien de plus simple que de l'assurer au gré des parents. Dans les villes, le contrôle de délégués municipaux ou de comités urbains ; dans les communes rurales, le contrôle direct des municipalités. Le projet lancé, j'ai la certitude que les dévouements ne manqueraient point. Ah ! si les femmes voulaient !.....

On a fondé, et c'est tant mieux, des ligues de protection de toute nature : l'œuvre des jeunes libérés, l'œuvre des scrofuleux, etc., et aussi, un peu tard, l'œuvre des apprentis.

A quand l'œuvre des vacances ? On ne fera jamais trop, ni même assez pour l'enfant. L'exemple qui nous est donné vaut bien qu'on y songe. Et ce n'est pas sans une heureuse fierté que je verrais, en ceci, notre grande France égaler le petit Danemark.

ANGÈLE DUC-QUERCY.

(Voir la suite de **Nos articles** dans le corps de la *Revue.*)

SCIENCE

LE CERF-VOLANT SCIENTIFIQUE

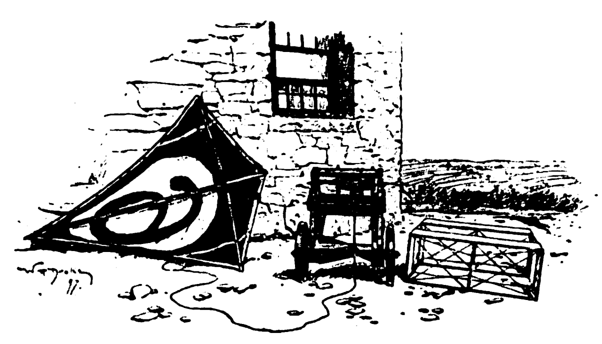
Le cerf-volant, qui fit la joie de nos jeunes années, est en train de servir à des expériences d'un intérêt infiniment moins enfantin. Les savants se préoccupent fort aujourd'hui de ce léger appareil et commencent à croire que Franklin n'a pas obtenu de lui tous les services qu'il est susceptible de rendre. Nous sommes donc loin des modestes altitudes où nous nous contentions jadis de faire planer nos cerfs-volants. Avec les perfectionnements de forme, les résultats ont singulièrement augmenté, et les premiers essais ont donné déjà des conséquences si curieuses qu'en ce moment une grande partie des chercheurs du problème de la navigation aérienne construisent gravement des cerfs-volants et les enlèvent avec autant d'ardeur qu'ils le faisaient en leur première jeunesse.

On sait quelle place considérable le cerf-volant tient dans la vie japonaise. Les sujets du Mikado sont donc passés maîtres dans ce sport inoffensif. C'est dire que leurs *gabarits* ont été largement mis à contribution par les *Cerfs-volantistes* modernes. Inspiré par eux, M. Lawrence Hargrave, de la Nouvelle Galles du Sud, a inventé le cerf-volant cellulaire ou à boite. M. Eddy, au contraire, s'est rallié au type malais ; mais il convient d'ajouter que, de ces deux messieurs, le premier cherchait à construire une machine planante, tandis que le second avait en vue des expériences météorologiques. Quoi qu'il en soit, on a pu, dès l'origine, établir la loi suivante : « La pression exercée sur une surface plane inclinée vers le vent est plus forte au sommet et diminue vers le bord. » Et, tout de suite, les expériences allèrent leur train. Examinons-en les résultats, d'après les trois études que publie simultanément sur ce sujet la revue américaine *Century* (Mai).

On a commencé par couper la queue du cerf-volant. La longue corde garnie de papillottes, vers laquelle on faisait monter des *postillons*, a été retranchée comme appendice inutile et même nuisible, ainsi qu'on le verra dans les deux types, le type malais et le type de M. Hargrave. De ces deux là, le second est le plus puissant ; mais le premier, en raison de son extrême légèreté par unité de surface, demeurera certainement en faveur toutes les fois qu'il s'agira de coupler des cerfs-volants. MM. Fergusson et Clayton, assistés de M. Sweetland, l'ont pourvu du reste de milie perfectionnements. Grâce à cela, ils ont pu porter leur météorographe un demi mille plus haut qu'aucun de leurs devanciers. Ni les tempêtes, ni les pluies n'ont réussi à les arrêter. La limite ascensionnelle, en 1894, était de 1500 pieds ; au mois d'août 1895, les cerfs-volants de l'observatoire de

Blue-Hill ont facilement atteint 1900 pieds. Enfin, M. Eddy accouple neuf cerfs-volants malais, ayant les dimensions suivantes : trois avaient neuf pieds de haut ; trois, six pieds ; un, sept pieds ; et deux, cinq pieds. La surface totale était de 220 pieds carrés. Une tempête de vent, qui atteignit un moment la vitesse de trente milles à l'heure. mil en pièces le papier de plusieurs des cerfs-volants. La plus grande pression — ou traction — opérée sur la corde fut de 115 livres et le meilleur angle obtenu de 31 degrés. Mais le résultat fut à la fois si encourageant pour M. Eddy et si instructif qu'il vient de parvenir, avec l'aide de M. Hargrave, à élever son météorographe jusqu'à une hauteur de 7.500 pieds ou 2.500 mètres.

Un des premiers et des plus importants perfectionnements qui nous est signalé, dans le premier article, par M. J.-B. Millet, fut la substitution de la corde métallique comme la corde de piano à la corde ordinaire. Le fil métallique est deux fois plus résistant qu'une corde du même poids, qui a six fois son diamètre. Les 2.000 pieds de corde autrefois employés présentaient au vent une surface de 60 pieds carrés environ, ce qui l'incurvait au point qu'il était impossible de songer à atteindre des altitudes sérieuses. Si, pour alléger la corde, on ajoutait des cerfs-volants supplémentaires, la force ascensionnelle s'en trouvait accrue au point d'amener souvent des ruptures. En effet, la force de traction exercée par un grand cerf-volant dans un vent marchant à 40 milles à l'heure attteint une pression de huit livres anglaises par pied carré de surface.

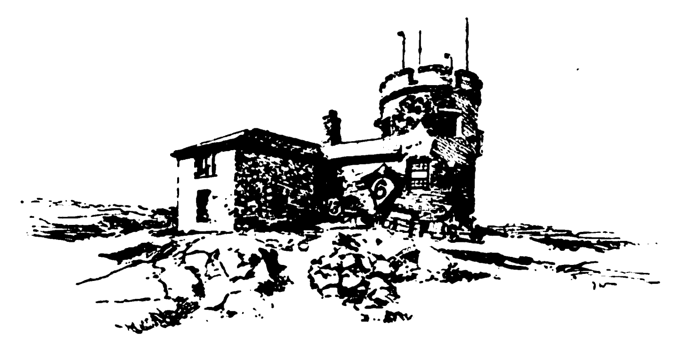


Le cerf-volant malais et le cerf-volant Hargrave, avec leur dévidoir.

Les résultats se modifient sensiblement avec les conditions climatériques. Il arrive souvent en hiver que les cerfs-volants qui ont plané dans les nuages en redescendent complètement couverts de givre. Ces nuages, comme ceux dont la pluie est prête à tomber, ne sont jamais très élevés. Au contraire, les cumulus formés en été se tiennent à des hauteurs considérables ; le plus souvent, on constate au-dessous d'eux un courant aérien très fort et dirigé de bas en haut. Aussi la nuit est-elle le moment le plus favorable pour les ascensions de cerfs-volants. Les courants supérieurs y ont une tranquillité et une régularité absolues. Une lanterne fixée au cerf-volant conducteur permet de suivre, avec une longue-vue de nuit, les phases de l'opération. Le professeur Marvin, du Bureau météorologique, a même donné

une formule qui donne l'élévation atteinte quand on connaît la longueur de la route, sa tension et l'inclinaison sur le dévidoir.

Dans un cerf-volant de cette nature, on doit rechercher le maximum de force ascensionnelle et le maximum de dérive, la première étant le facteur vertical, la seconde le facteur horizontal. Ces deux forces sont produites par la combinaison de trois éléments : la force du vent, la traction opérée sur la corde et le poids de l'appareil, la seule quantité constante. La traction sur la corde et la pression du vent sur la surface du cerf-volant sont naturellement variables : et, comme la première est le résultat de la seconde, on ne peut pas dire qu'elle soit par elle-même une force. Il s'en suit donc que la pression du vent est, à proprement parler, la seule donnée variable. Aussi le problème de la construction du cerf-volant scientifique consiste-t-il dans l'arrangement de dispositions telles que l'appareil s'adapte de lui-même aux conditions variables dans lesquelles il est placé

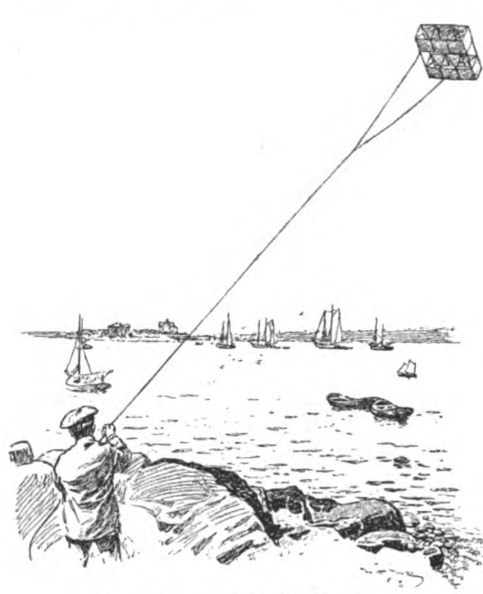


L'Observatoire de Blue-Hill.

Jusqu'au jour où M. Hargrave publia les propositions et le modèle de ses cerfs-volants cellulaires, on était persuadé qu'aucun appareil de cette nature ne pouvait fonctionner sans l'adjonction d'une queue, à moins que, sous l'influence du vent, ses deux surfaces latérales ne soient susceptibles de former un angle dièdre semblable à celui que dessinent les deux ailes d'un oiseau qui plane. L'invention des cerfs-volants multiplanes a triomphé de cette impossibilité. Les cerfs-volants cellulaires n'offrent au vent que des plans absolument rigides; on a, en même temps, incurvé les surfaces en avant et en arrière, de façon que le vent vienne frapper une face convexe, comme dans les ailes de l'oiseau. En attachant des poids à ces appareils, on a bien vite constaté que les cerfs-volants cellulaires possédaient une force ascensionnelle bien supérieure aux autres, surtout quand ils présentaient cette courbe de leurs surfaces planes.

Dans leur forme actuelle, les cerfs-volants cellulaires détruisent toutes les idées qu'on s'était faites jusqu'à ce jour d'un cerf-volant. C'est l'appareil à deux cellules rectangulaires qu'on a reconnu le plus efficace, c'est également le plus facile à construire et le plus solide.

Deux de ces appareils disposés en tandem atteindront des hauteurs plus grandes que toute autre combinaison. Aussi est-ce à eux qu'on s'adressera pour résoudre la donnée la plus importante : l'enlèvement d'un aéronaute, qui sera la véritable consécration pratique de cette découverte d'un nouveau genre. Il suffira pour cela d'augmenter proportionnellement les dimensions. sans perdre de vue cette loi connue : que le poids des solides s'accroît comme le *cube* de leurs dimensions, et leur force comme le *carré*.


Le cerf-volant cellulaire de M. Clayton.

Le problème est déjà bien près de sa solution, car voici qu'on a réussi à enlever des aéronautes avec des cerfs-volants; mais il demeure encore certaines incertitudes sur le maniement et la direction de l'appareil. Il faut que le passager de la nacelle puisse s'élever ou descendre seul, sans l'assistance de personnes demeurées à terre ; et c'est vers ce but que tendent aujourd'hui les efforts des inventeurs. Du reste, du cerf-volant à la machine à planer, il n'y a qu'un pas. Il sera sans aucun doute rapidement franchi.

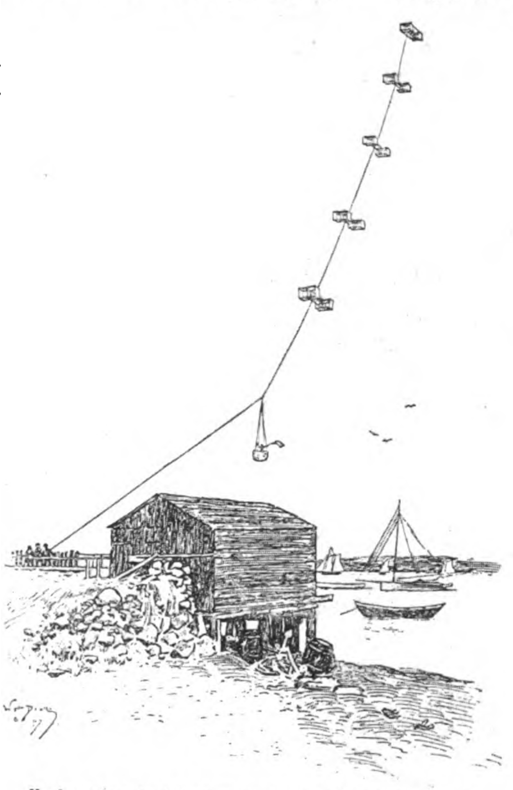
En attendant, nous pouvons donner ici le récit de l'ascension la plus haute qui ait jamais été faite avec des cerfs-volants. Elle eut lieu le 8 octobre 1896. Le météorographe des Montagnes-Bleues fut enlevé à une hauteur de 8.740 pieds (2.900 mètres) au-dessus de la montagne, et de 9.375 pieds (3.120 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Neuf cerfs-volants (sept malais et deux Hargrave) présentant une surface totale de près de 170 pieds carrés, furent combinés et retenus par trois milles de corde métallique. Il fallut douze heures pour effectuer l'ascension et la descente. L'appareil météorographique enregistra, par une augmentation de l'humidité, le moment où les cerfs-volants entrèrent dans la zône des nuages, et par le retour à la sécheresse celui où ils en sortirent. Au plus haut point, il dénonça une température de 20° Fahrenheit, pendant qu'à l'observatoire, cette température était de 46° 2. La traction sur la corde varia de 30 à 100 livres. Toute l'opération fut menée à bonne fin par MM. Clayton, Fergusson et Sweetland. Ils constatèrent, entre autres phénomènes curieux que, tant que l'appareil se maintient au-dessus de 3.000

pieds, de larges étincelles apparaissent nettement dans le ciel pourtant absolument pur.

II

Telles sont les bases de la construction des cerfs-volants scientifiques et les grandes lignes des services qu'on est en droit d'attendre d'eux. Mais voici qu'un officier de l'armée américaine, M. Hugh. D. Wise, nous apporte, à son tour, des faits pratiques. De la spéculation, il entre dans l'expérience directe, et démontre la puissance ascensionnelle des cerfs-volants en se faisant enlever par eux.

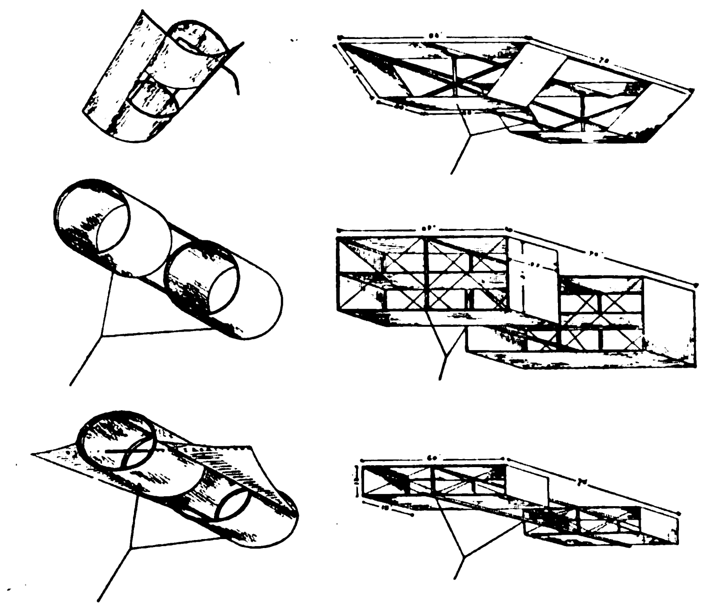
Le premier qu'il construisit était du type Hargrave, modifié par le lieutenant J.-K. Cree, du 5e régiment d'artillerie. Il ne mesurait que cinq pieds. Il était construit fort légèrement, et se comportait à merveille par une faible brise ; mais au premier grand vent, il fut mis en pièces. M. Wise adopta alors le cerf-volant de M. Eddy, dont la construction est très simple. Celui-là ne procède pas assurément du Hargrave, mais il fonctionne par des vents insuffisants et donne, par combinaison, d'excellents résultats. C'est à ce perfectionnement que s'arrêta M. Wise et il commença, sans plus tarder, les expériences préparatoires de l'expérience définitive.



Un homme enlevé dans un panier par cinq cerfs-volants Hargrave.

Un matin, à neuf heures, il enleva son appareil, avec une brise de vingt milles à l'heure, lesté d'une lanterne de dix livres dont le poids ne produisit aucun effet apparent sur la marche du cerf-volant. Il était évident qu'en employant des lanternes de différentes couleurs, on pourrait, en combinant leurs positions respectives, transmettre des signaux militaires. Dans ce but, on plaça horizontalement au-dessus du cerf-volant, une tige de bambou de cinq pieds de long, au

milieu de laquelle une lanterne blanche de chemin de fer était suspendue. Chaque extrémité de la tige de bambou portait une poulie, dans laquelle passait une corde sans fin pendant jusqu'au sol. De chaque côté de la corde, à vingt pieds au-dessus de la tige, on attacha deux lanternes, une rouge et une verte. L'appareil fut enlevé, par un tandem de cerfs-volants cellulaires ; quand il eut atteint une hauteur de 500 mètres, un homme put figurer les signaux suivants, parfaitement intelligibles : 1° blanc, rouge, vert ; 2° rouge, blanc, vert ; 3° blanc, vert, rouge ; 4° vert, blanc, rouge. Cela suffisait pour employer le code régulier des signaux. Un message ainsi envoyé fut parfaitement compris. Le lendemain, l'expérience fut recommencée en plein jour, avec des pavillons au lieu de lanternes. Enfin, on la compléta, en substituant aux lanternes, pour les signaux de nuit, un bambou creux contenant des poudres colorées. Ces lumières brûlèrent cinq minutes, nettement visibles à une distance d'environ quinze milles. M. Wise enleva aussi, au moyen d'un très puissant appareil composé de onze cerfs-volants, faisant ensemble une surface de 326 pieds carrés, un immense drapeau américain, de *sept mètres* sur *douze*.



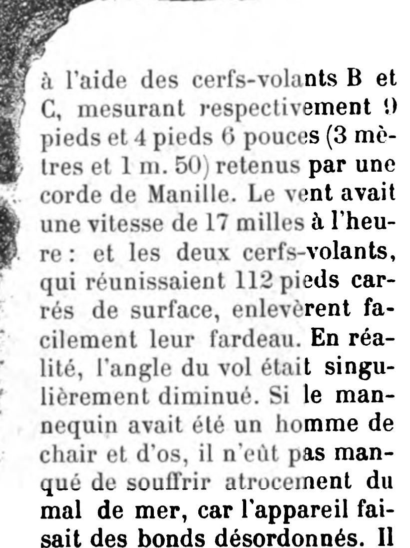
Les cerfs-volants cylindriques et les cerfs-volants cellulaires.

Cependant, il ne perdait pas de vue son but principal : il voulait s'enlever lui-même et commença, sans plus tarder, ses expériences préparatoires. Il était nécessaire pour cela de déterminer tout d'abord quelle était la meilleure forme de tandem à employer et à quelle

place il convenait d'attacher le poids. Il s'arrêta aux cerfs-volants cellulaires de forme rectangulaire ; et en construisit quatre de petites dimensions. La fixation du point d'attache fut plus difficile à réaliser. Après une série de tâtonnements, on choisit la corde principale de l'appareil, tout près du cerf-volant inférieur. Cela fait, on se mit à l'œuvre.

Dix cerfs-volants furent employés et nommés par les lettres de l'alphabet, de A à J. Le plus grand, le cerf-volant E, avait quatre mètres de haut, quatre mètres de large, pesait 30 livres et couvrait une surface agissante de 160 pieds carrés. Il était en mousseline. Les quatre derniers étaient en soie.

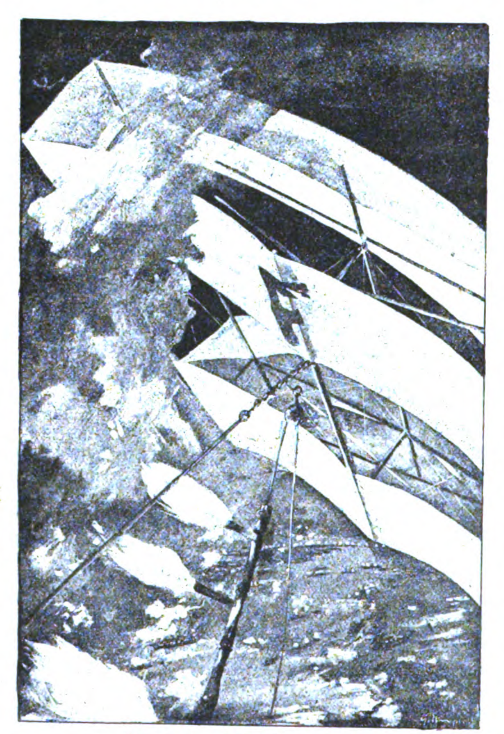
On enleva d'abord un mannequin du poids de 30 livres, assis dans une chaise de corde, et cela à l'aide des cerfs-volants B et C, mesurant respectivement 9 pieds et 4 pieds 6 pouces (3 mètres et 1 m. 50) retenus par une corde de Manille. Le vent avait une vitesse de 17 milles à l'heure : et les deux cerfs-volants, qui réunissaient 112 pieds carrés de surface, enlevèrent facilement leur fardeau. En réalité, l'angle du vol était singulièrement diminué. Si le mannequin avait été un homme de chair et d'os, il n'eût pas manqué de souffrir atrocement du mal de mer, car l'appareil faisait des bonds désordonnés. Il n'en monta pas moins à une hauteur de cinq cents pieds et fut ensuite redescendu sain et sauf, ayant démontré que l'ascension était parfaitement possible pour un homme dès que l'on serait arrivé à donner plus de stabilité aux cerfs-volants.



Par un temps de neige.

Après une expérience malheureuse, au cours de laquelle la corde

se rompit, M. Wise vit enfin ses efforts couronnés de succès. Le 22 janvier dernier, à 4 heures après-midi, l'anémomètre enregistrant un vent de 15 milles à l'heure, les tandems de cerfs-volants furent équipés. Ils comprenaient entre autres le cerf-volant E, dont nous avons donné plus haut les dimensions et qui est peut-être le plus grand qui ait jamais été construit. Le cabestan fut garni de 500 pieds de corde d'un demi-pouce d'épaisseur et solidement attaché à un arbre. Les cerfs-volants, lancés d'abord isolément, furent ensuite réunis et fixés à la maîtresse corde. On continua l'ascension jusqu'à ce que la poulie destinée à porter le siège de l'aéronaute fût parvenue à une trentaine de mètres de hauteur. M. Wise prit alors place dans sa chaise et fut hissé jusqu'à la poulie. La corde reçut de ce surcroît de poids une courbure assez inquiétante, car la chaise ne monta pas à plus de 20 pieds de hauteur. En outre, la brise mollit considérablement, si bien que M. Wise dut descendre et attendre qu'elle fraîchit de nouveau.



Les signaux à lumière colorée.

Presque immédiatement, le vent s'éleva jusqu'à une vitesse de 17 milles à l'heure, et la chaise fut rehissée sans que la tension de la corde en fût sensiblement modifiée. Cette fois, les cerfs volants enlevèrent l'aéronaute jusqu'au faîte des maisons les plus élevées du voisinage. Il fit alors le signal de ne plus filer de câble. La chaise était à ce moment à quarante-deux pieds du sol. La sensation éprouvée n'avait rien de désagréable. C'était une sorte de mouvement assez semblable à celui d'une balançoire. Tout d'abord, M. Wise voulait s'élever plus haut : mais il réfléchit qu'il n'était pas muni d'un parachute et se refusa à courir un danger inutile. Après avoir observé pendant quelques instants la façon dont se comportaient les cerfs-volants, il fit ramener son siège à terre et descendit.

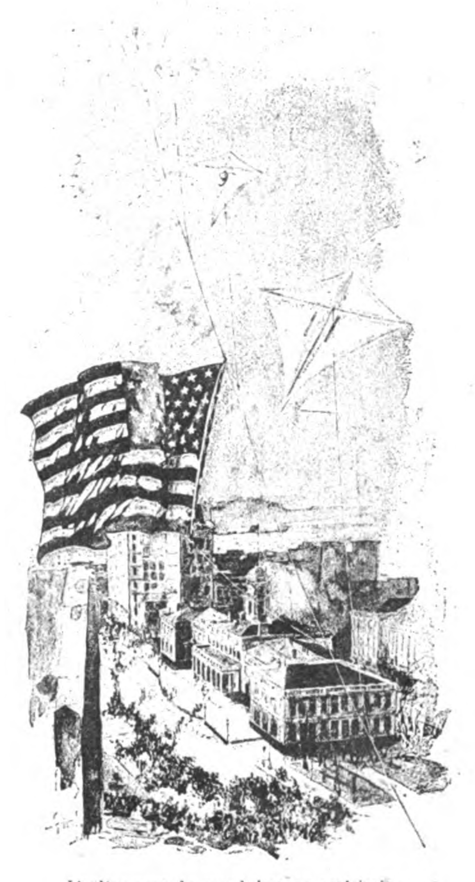
Dans cette expérience, les surfaces des cerfs-volants employés étaient ainsi réparties :

Cerf-volant C	22 pieds 6 pouces carrés.	
— F	40	—
— B	90	—
— E	160	—
Total.	312 pieds 6 pouces carrés.	

Le poids enlevé se décomposait comme suit : les quatre cerfs-volants pesaient ensemble 59 livres ; les cordes, 20 livres ; la chaise et l'homme 150 livres ; au total 229 livres. L'angle du cabestan à la chaise était de 32°.

Cependant, malgré l'incontestable succès de son expérience, M. Wise ne se déclare pas satisfait. Il trouve qu'il y a encore quantité de perfectionnements à réaliser. Mais le but poursuivi est atteint. Il est désormais établi qu'un cerf-volant peut facilement enlever un homme.

En résumé, le cerf-volant pourra remplacer avantageusement le ballon pour les ascensions captives. Il résiste à des brises qui emporteraient un aérostat ; il est plus aisément portatif et son coût est presque nul. Il rendrait surtout des services dans la marine, à bord des petits navires de guerre, où il ne tiendrait pas de place. En cas de calme, la vitesse seule du bâtiment suffirait à enlever l'appareil.



L'enlèvement du grand drapeau américain.

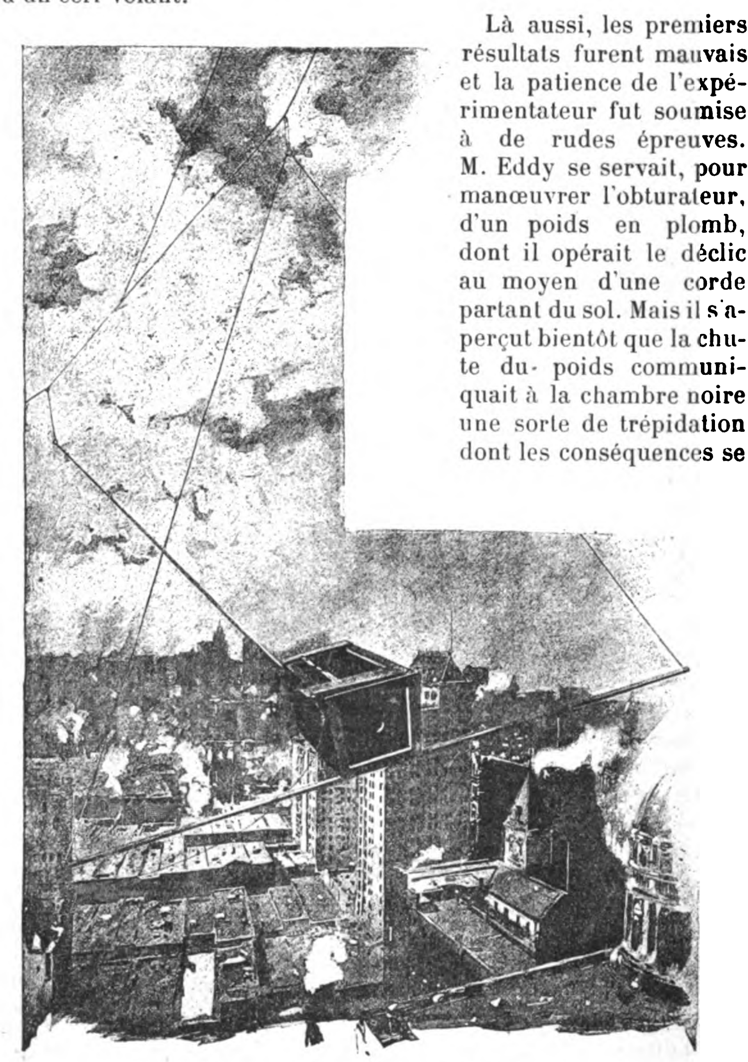
Ce qui jusqu'à présent était un pur et simple jouet a désormais revêtu le caractère d'un instrument scientifique.

III

C'est maintenant M. William A. Eddy qui nous raconte comment

il a employé le cerf-volant à faire des expériences de photographie aérienne. Le 30 octobre 1895, il obtenait à Bayonne (New Jersey) sa première épreuve photographique avec une chambre noire suspendue à un cerf-volant.

Là aussi, les premiers résultats furent mauvais et la patience de l'expérimentateur fut soumise à de rudes épreuves. M. Eddy se servait, pour manœuvrer l'obturateur, d'un poids en plomb, dont il opérait le déclic au moyen d'une corde partant du sol. Mais il s'aperçut bientôt que la chute du poids communiquait à la chambre noire une sorte de trépidation dont les conséquences se



La photographie aérienne par les cerfs-volants.

manifestaient sur la plaque impressionnée. D'autre fois, l'obturateur ne se refermait pas assez vite et la pose était beaucoup trop longue. M. Eddy substitua donc à ce système un autre arrangement par lequel l'obturateur était manœuvré au moyen d'une traction mesurée,

qui donna tout de suite de meilleurs résultats. Celui-là comprenait un cadre triangulaire en bois léger, fixé à la maîtresse corde du cerf-volant et maintenant l'appareil photographique dans une position presque rigoureusement horizontale.

Les accidents, naturellement, sont nombreux. Un jour, une bourrasque enlève le cerf-volant. La corde se prend dans les échafaudages d'une maison de quatorze étages en construction, et l'appareil photographique tombe doucement sur le toit d'une autre maison, où il faut aller le rechercher. Une autre fois, en août 1896, un spectateur, aussi bien intentionné que maladroit, fait un nœud à la corde, et voilà la chambre noire qui descend sur un arbre. Heureusement, au lieu de glaces qui auraient infailliblement été brisées, M. Eddy employait des pellicules; de sorte qu'il put les développer quand même et obtenir des épreuves parfaitement venues.

Jusque là, l'expérience seule est en danger; mais les conditions mêmes dans lesquelles elle s'effectue prouvent que l'expérimentateur a aussi sa part de périls et non la moindre. Les cerfs-volants sont toujours enlevés du toit d'une maison. Le 24 octobre 1896, une grande revue navale avait lieu à Jersey City. M. Eddy était placé sur le toit d'une maison, toit plat, à vrai dire, mais qui n'était muni d'aucun garde-fou. Seules, les silhouettes des cheminées donnaient à l'opérateur une idée vague de la configuration du poste dangereux où il se trouvait; de plus, une double attention est nécessaire. Il faut surveiller les cerfs-volants pour voir s'ils ne descendent pas et en même temps veiller à ne pas trop s'approcher du bord du toit. Parfois aussi, la ligne casse et le contre-coup peut très bien précipiter sur le pavé l'audacieux photographe aérien.

L'extrême transparence de l'air donne aux photographies prises avec les cerfs-volants un caractère tout-à-fait particulier. D'abord, la perspective est nouvelle, et les objets paraissent aplatis, comme s'ils étaient figurés sur une carte, en projection. Mais, en outre, certains détails, généralement invisibles ou indistincts, prennent une vigueur et un relief étonnants. Dans une épreuve prise du sommet du City Hall de New-York, les hauteurs de Brooklyn semblent toutes proches. L'effet est presque celui d'un mirage, car ces hauteurs ne sont jamais vues de New-York, et on est porté malgré soi à les imaginer beaucoup plus éloignées.

En disposant huit ou dix chambres noires dos à dos, on pourrait prendre une vue complète de l'horizon, à la condition de faire manœuvrer simultanément les huit obturateurs. La chose serait ainsi très facile, en employant des chambres légères, en aluminium. De cette façon, on pourrait, en mer, constater photographiquement la présence d'un navire ennemi à vingt milles au moins de distance. Il ne faut pas oublier en effet qu'à une hauteur de 900 pieds ou 300 mètres, très facile à atteindre avec des cerfs-volants, l'horizon de mer est reculé jusqu'à 40 milles au moins.

Mais M. Eddy ne s'est pas contenté de ses expériences photogra-

phiques; il a voulu y joindre des expériences de transmission télégraphique. Dans la nuit du 5 décembre dernier, il se mit à l'œuvre, aidé par le Dr William H. Mitchell et M. Henry L. Allan, deux électriciens fort distingués. L'appareil, composé de deux cerf-volants de sept pieds et d'un de six, fut enlevé à 4 heures et demie du soir et atteignit une altitude d'environ mille pieds. Un fil électrique très mince fut passé dans la poulie de la maîtresse corde, puis les cerfs-volants furent lâchés et portèrent le fil par-dessus les arbres et les maisons. On attacha alors à chaque extrémité du fil un transmetteur et un récepteur téléphonique, et la conversation s'engagea. Il est à noter qu'on n'eut à employer aucune batterie électrique. Les électro-aimants du téléphone suffirent amplement, aidés sans nul doute par les courants atmosphériques.

Il y aurait là peut-être, pour une place assiégée, le moyen de communiquer, à l'insu des assiégeants, avec une armée de secours.

En somme, la science du cerf-volant n'en est encore qu'à ses débuts, et pourtant les résultats obtenus sont assez sérieux déjà pour que nous continuions à suivre avec le plus vif intérêt les expériences qui vont se succéder désormais. Dr L. CAZE.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

UN SALON PARISIEN EN 1897 (1)

Pour servir à l'histoire de mon temps.

Les invitations de MADAME DE FILOSELLE portaient « *Littérature et musique* », les nombreux privilégiés de la maison pouvaient ainsi présavourer les régals de dilettante auxquels ils étaient conviés.

Veuve très riche d'un fabricant de produits chimiques, Mme de Filoselle avait, comme une infinité de contemporains, écrit quelques romans jugeant, non sans raison, que la meilleure manière de soutenir ses œuvres était de nourrir, dans de substantiels diners, toutes les influences du monde, des lettres et des arts. — Au bout de quelques années, l'ombre du bas-bleu avait fait oublier l'ombre du fabricant de produits chimiques et le salon littéraire était fondé. Bientôt tout ce que Paris compte de *notabilités* — vraies ou pseudos — et de rastaquouères, s'y réunissait, rendant très fière Mme de Filoselle qui avait à lutter contre deux concurrences sérieuses : le salon de l'également veuve Mme Domar, (spécialités politi-

(1) L'auteur des *Lettres d'homme* et de *La femme d'aujourd'hui* vient de se révéler, ces derniers jours, comme un écrivain scénique d'infiniment de talent. Ses *Dégénérés*, dont la *Revue* rend compte ailleurs, ont été accueillis comme une riche promesse d'un dramaturge-moraliste, ayant à son service un dialogue aussi brillant que mordant. Au milieu de notre société parisienne, dévorée par ses agitations immorales et insensées, descendue déjà en partie à l'état de pourriture menaçant, par contagion, l'organisme social tout entier, on est heureux de saluer cet obser-



ques et parlementaires, primeurs diplomatiques, fournitures de palmes académiques), et le salon de Mme Cavernon, *dito* veuve (hypnotisme, spiritisme, sciences occultes, etc.).

A dix heures et demie, la spirituelle maitresse de maison, a déjà donné deux cents poignées de main *significatives*, distribué une cinquantaine d'allusions piquantes, lancé quelques douzaines de mots, aiguisé une poignée d'épigrammes.

Etaient arrivés ; la Revue Saumon, la Revue Nankin, la Revue Indigo, les revuettes à chemises polychromes, les journaux des *chapelles*, les poètes à chevures hiératiques, les champions d'idées, les compositeurs de musique déclamée, plus quelques académiciens protecteurs de jeunes. Çà et là, des symbolistes, des mystiques, des naturistes, des préraphaélites, des adeptes de l'école évolutive-instrumentiste, et même des gens sains d'esprit et de corps. Enfin, faisant foule, les amis *intelligents*, qui s'intéressent au *mouvement intellectuel de l'époque*, les mondains professionnels et les rastas venant étudier, dans la *société française*, les progrès de leur pénétration.

PREMIER GROUPE. — *A l'entrée.*

CHŒUR DES COURTISANS, félicitant madame de Filoselle sur sa dernière œuvre. — Délicieux!... Fluorescent!... Crépusculaire!... D'un symbolisme suggestif!...

MADAME DE FILOSELLE. — Oui, n'est-ce pas, suggestif?... Je crois que dans ce dernier roman l'*Embrumée*, je suis parvenue à réaliser la formule : Ne rien décrire, tout suggérer!

RICHARD MILL. — Pas de corps, des contours!...

UN GOBEUR. — Pas de couleurs, des vapeurs nuancées!...

LE MAGE PELLAFEU. — Des vibrations teintées!...

MADAME DE TANIS. — Est-ce indiscret, chère, de vous interviewer sur votre programme?... J'aime tant savoir à l'avance : c'est jouir deux fois!

MADAME DE FILOSELLE. — Une surprise pour vous d'abord!

MADAME DE TANIS. — Quoi? Dites-moi vite!... Une conférence?

MADAME DE FILOSELLE. — Oui, sur Tolstoï!

MADAME DE TANIS. — Et... par LUI?

MADAME DE FILOSELLE, souriant. — Naturellement!

UN NAÏF. — Qui ça, LUI?

UN INITIÉ. — Comment, vous ne connaissez pas? *Lui* toujours, *lui* partout, le seul, l'unique Fol-Havaine, parbleu! Tout le monde fait *des* conférences à Paris, un seul fait *la* conférences salonière : LUI!

LE NAÏF, tirant l'initié à l'écart. — Je suis confus,... mais Fol-Havaine, connais même pas de nom!

vateur d'une sincérité peut-être trop cruelle, qui a accepté la mission ingrate d'être le miroir de nos vices et de nos ridicules, en allant

..... dans les sombres voies
Écouter, pensif, marcher le genre humain.

Nos lecteurs retrouveront dans ce *Salon* écrit pour la *Revue des Revues* les vertus et les qualités qui ont valu à l'auteur ses succès d'heureux augure! Ajoutons que ces pages feront partie d'un volume spécial qui paraîtra prochainement chez Havard fils et qui contiendra outre les *Dégénérés*, plusieurs autres aspects de la vie triste de nos jours... (*Note de la Rédaction*).

L'INITIÉ. — N'avouez jamais ça,... on vous demanderait d'où vous sortez.

LE NAÏF. — Mais enfin, qu'est-ce qu'il a fait?

L'INITIÉ. — Un article à la Revue-Saumon en 1882.

LE NAÏF. — C'est tout?... Et depuis?

L'INITIÉ. — Depuis?... Il dit tous les jours à tous ceux qu'ils rencontrent qu'il *vient de la Revue* et... on a fini par le croire!

DEUXIÈME GROUPE. — *Autour du piano.*

M. DE CIMAISE, à Madame Boenissen-Machinskiold qui feuillette sa musique. — Qu'allons-nous vous applaudir ce soir?

MADAME BOENISSEN-MACHINSKIOLD, accent septentrional. — Des lieds scandinaves!

MADAME MARTIN. — Oh! je vous les ai déjà entendu chanter;... c'est exquis!... de la musique de rêve!

UN GOBEUR. — ... De l'harmonie qui flotte!

M. DE CIMAISE. — Et une originalité!... une couleur locale!

MADAME BOENISSEN-MACHINSKIOLD. — L'âme du Nord!...

UN ESTRÈTE, inspiré. — L'âme initiatrice!

M. DE CIMAISE. — Et après les lieds?

MADAME BOENISSEN-MACHINSKIOLD. — Une berceuse de Grieg,... la chanson de Peer Gynt,... des Klavierstücke de Brahms,... et puis je céderai le piano à mon grand ami Gougnatieff.

MADAME MARTIN. — Comment, il est là?

MADAME BOENISSEN-MACKINSHIOLD, le montrant. — Mais derrière vous, chère!

MADAME MARTIN. — Oh! pardon, maître, je ne vous avais pas vu!... Vous daignerez chanter?

GOUGNATIEFF. — Donc déjà des chants populaires cosaques.

M. DE CIMAISE. — Il doit y avoir un souffle...

GOUGNATIEFF. — Sauvage!

UN ESEHÈTE. — L'âme asiatique!

GOUGNATIEFF. — Mais le clou de ce soir, ce sera Pickremann jouant les plus obscurs passages de Wagner, pour en faire éclater la suprême beauté symbolique.

UN ESTHÈTE. — Oh!... plus qu'un régal,... une initiation à l'âme mystico-germanique!

LE NAÏF, qui a entendu la conversation, à l'initié. — Qu'est-ce qu'il veut donc dire celui-là avec ses âmes germanique, asiatique, initiatrice?

L'INITIÉ. — Mon cher, ici, il ne faut jamais demander d'explications. On lance des mots, personne n'en soupçonne le sens, pas même ceux qui les disent, mais personne ne veut avoir l'air d'en ignorer la profondeur, et surtout pas ceux qui les écoutent... Vous vous habituerez... Il y a longtemps que vous êtes à Paris?

LE NAÏF. — Trois mois.

L'INITIÉ. — C'est ça... vous tenez à comprendre... ça passera!

TROISIÈME GROUPE. — *A la cheminée.*

MADAME D'AMOROSE, continuant une conversation littéraire. — Pour moi, il n'y a qu'un écrivain qui sache peindre l'amour, c'est d'Annunzio!

Un murmure, flottant sur toutes les bouches féminines, approuve la déclaration.

MADAME DE TÉBERINTHE. — Il en détaille les gourmandises, en distille les suavités avec un charme!....

MADAME NEUFALIN. — Son style grise comme une nudité discrète.

MADAME D'AMOROSE. — Il est évocateur de volupté!

RICHARD MILL. — Avez-vous lu, mesdames, le dernier livre de Sudermann?

MADAME DE TÉRÉBINTHE. — Comment, si nous l'avons lu!... C'est autre chose évidemment, mais quelle intensité de vie!... quelle brutalité de passion!

MADAME NEUFALIN. — Il n'y a que des plumes étrangères pour donner cette impression de force!...

RICHARD MILL. — ... Et vous pouvez ajouter: cette profondeur philosophique. Ainsi, regardez Ibsen!...

CHŒUR DES DAMES. — Oh! Ibsen!

A ce nom, levant les yeux au ciel, elles semblent éblouies par une révélation surnaturelle.

MADAME DE CÊPE. — C'est un plongeur d'âmes!

RICHARD MILL. — Très juste le mot, il fait image.

MADAME DE CÊPE. — J'aime Ibsen parce qu'il définit si bien le flou de nos cœurs.

LE NAÏF, qui tombe dans le groupe. — Moi, je lis toujours Balzac avec plaisir!

De petits rires étouffés s'envolent derrière les éventails, puis le groupe, méprisant, se désagrège, laissant le naïf tout seul et sans réponse.

GROUPE GÉNÉRAL.

La porte d'entrée s'ouvre, les conversations s'arrêtent, les groupes s'immobilisent, la vie du salon est suspendue, FOL-HAVAINE parait!

FOL-HAVAINE, s'arrêtant après quelques pas. — Oh! mesdames, je sens que vous m'avez attendu!... Je ne puis m'excuser que par ce joli mot de la duchesse de Châteauroux qui, arrivant en retard à un rendez-vous, disait au roi le 7 janvier 1744: « En m'attendant, au moins, vous pouviez espérer, mais moi, je vous regrettais!

VOIX MULTIPLES. — Ravissant!... Spirituel!... D'un à propos!

L'INITIÉ AU NAÏF. — Avez-vous compris?

LE NAÏF. — Non! mais vous m'avez dit de ne plus chercher!... Seulement, c'est curieux, je ne me rappelais pas ce mot de la duchesse de Châteauroux.

L'INITIÉ. — Parbleu! Elle ne l'a j'amais dit!

MADAME DE FILOSELLE, à Fol-Havaine, qui s'éponge le front. — Reposez-vous, vous êtes monté trop vite!

FOL-HAVAINE. — Je suis simplement tué !... J'ai fait une journée !... Deux conférences, trois *five-o'clock*... dîner en ville, le temps de passer à la Revue et me voici.

L'INITIÉ. — Hein ? le coup de la Revue !

MADAME DE TANIS. — Saison mortelle pour vous que l'hiver !

FOL-HAVAINE. — Baronne, aujourd'hui 13 mars, j'en suis à mon 52e diner, à ma 108e soirée, j'ai fréquenté 276 salons, fait 317 visites, 27 enterrements, sans compter les matinées.

MADAME DE TANIS. — ...Et les conférences?

FOL-HAVAINE, sourire fin. — Je ne compte pas... mes récréations, c'est une joie si douce de sentir vibrer les cœurs, les intelligences, au gré de sa parole... et les femmes d'aujourd'hui sont si intelligentes!

Tout un remous d'éventails émus fait comprendre à Fol-Havaine qu'il a touché juste.

La vie du salon ayant un peu repris, Fol-Havaine va de groupe en groupe, vendange les sourires, coule un mot *historique* à chaque bas-bleu, traite en petits camarades quelques académiciens, puis se dirige vers la table qui a été préparée. — Là, quand le silence s'est uniformisé, il prononce lentement le titre irrésistible de sa conférence : *Tolstoï et le malthusianisme de sa philosophie.*

MADAME D'AMOROSE, à madame de Térébinthe. — Oh! Malthus! ma chère, ça va être d'un moderne!...

MADAME DE TÉRÉBINTHE. — Il n'y a que lui pour trouver des rapprochements aussi féconds!

Tandis que se déroulent, devant quelques dames pâmées, les périodes récitées d'une indigeste et prétentieuse compilation, les *petits coins où l'on cause* se forment dans les salons d'à côté, dans la serre, le billard, la galerie, etc.

CINQUIÈME GROUPE. — *Les messieurs graves.*

MARQUIS DE COLOMBES. — ...Tant que vous n'adopterez pas les principes de la tactique allemande, notre armée restera en état d'infériorité.

COLONEL X... — Ah! l'Allemagne!... Discipline du haut en bas de l'échelle... unité de commandement... hiérarchie; des généraux jeunes, surtout, tout est là!

CABESTAN, député. — Oui, tout est là pour l'armée, comme pour la marine, tout est dans la vitesse. Seulement la vitesse, la fabrication française ne peut pas la donner, il n'y a que la fabrication anglaise.

M. TROUILLARD. — Et les charbons avec lesquels on doit aussi compter, puisqu'il faut aller les chercher de l'autre côté du détroit. Regardez le prix de revient de la tonne de Cardiff...

UN ÉCONOMISTE, voix profonde. — Allemagne!... Angleterre!... peuples forts, parce qu'ils savent exporter tout en se protégeant!

MARQUIS DE COLOMBES. — Voilà la formule : savoir exporter tout en se protégeant!

CABESTAN. — Ah! Si nous faisions comme les Etats-Unis!...

La conversation continue, célébrant comme bien supérieurs aux nôtres les qualités, les vertus, les ressources, le génie de tous les autres peuples.

SIXIÈME GROUPE. — *Le club des Pannés.*

DE GÉNELARD. — Dites donc, La Gravoine, vous qui savez tout, combien la demoiselle brune qui a un corsage jaune?

LA GRAVOINE. — Christiane?... Cent mille!

DE GÉNELARD. — ...De rentes?

LA GRAVOINE. — Vous n'y songez pas, une Française?... Ah! sans cela, je serais joliment candidat, elle a une attirance de peau!...

DE GÉNELARD. — Une peau qui donne le vertige!

BRAISILLAC. — Eh bien, laissez-vous choir.

DE GÉNELARD. — Merci!... Je ne sais pas faire mes chapeaux moi-même!

BRAISILLAC. — Son amie, la petite blonde, ne manque pas de montant!

LA GRAVOINE. — Sybil?... je vous crois!... un montant concentré... *Cherry Blossom!*

DE GÉNELARD. — Combien, La Gravoine?

LA GRAVOINE. — Cent vingt-mille sans les frais!

DE SAINT-BONNET. — Etonnant, ce La Gravoine, comme annuaire matrimonial!

BRAISILLAC. — Eh! bien, Cafournin, marchez-vous sur la petite blonde?... Les pâtes alimentaires de papa vous permettent cette sucrerie gratuite?

CAFOURNIN. — Merci! une femme légitime sans le sou, c'est trop cher!... Je ne rends la main à mon cœur qu'à partir du million.

BRAISILLAC. —Charmant enfant!... C'est égal, mes seigneurs, Christiane et Sybil, quel joli attelage... d'extra!

LA GRAVOINE. — Oh! comme extra... on ne s'embêterait pas!

CAFOURNIN. — J'en suis!... et je casque!

DE GÉNELARD. — Il faut attendre qu'elles soient mariées... cherchons des poètes pour les endosser.

DE SAINT-BONNET. — Vous croyez ça?... Les poètes du temps sont tous comme le mage Pellafeu... ils n'attachent pas leurs roses mystiques avec des saucisses!

LA GRAVOINE. — Si vous voulez un vrai numéro, prenez Miss Steward.

DE GÉNELARD. — La planche américaine!...

LA GRAVOINE. — Planche de salut... Cinq millions de dollars!

DE GÉNELARD, admiratif. — Oh! Cinq millions de... Présentez-moi!

LA GRAVOINE. — Avec plaisir!... mais nous sommes déjà une meute!...

CAFOURNIN. — ... Ayant pas mal de gorge! un fameux hallali en perspective!

BRAISILLAC. — Le vainqueur n'aura pas beaucoup d'agrément à servir la... bête au baiser!

DE GÉNELARD. — Oui, mais quelle curée d'extra, avec sa portée de dollars!

De Saint-Bonnet. — Décidément c'est son mot... il voit des extras partout.

De Génelard. — Dame!... Il y a si longtemps que je tète l'ordinaire!

La Gravoine. — Comme moi!... Comme tous!... Oh! ce que nous avons besoin d'être refaits!

Septième Groupe. — *Le camp des demi-vierges.*

Une demi-douzaine de jeunes filles sont chambrées dans un boudoir.

Christiane. — Nos maternelles se sont effarouchées de la conférence Fol-Havaine!

Yvette. — Pudeur de famille!... pour la galerie.

Jeannine. — Comme si nous ne connaissions pas Malthus!

Diane (Lys fourvoyé chez les Orchidées). — Où l'avez-vous vu?

Rire général.

Maud. — Oh! ma pauvre Diane, ce que vous êtes ancien régime!

Sybil. — C'est un auteur!

Diane. — Ah!... je comprends, un auteur qui dit des bêtises.

Christiane. — Non!... il empêche d'en faire!

Diane. — Je ne saisis plus.

Yvette. — Plus tard, vous demanderez à votre mari de vous expliquer...

Jeannine. — Elle n'en aura pas besoin, avec une dot de quinze cent mille!... C'est bon pour nous qui sommes à sec!

Maud. — Oh! combien!... Dis donc, Yvette, toi, qui est au courant de la boîte, y a-t-il des épouseurs chez la mère de Filoselle?

Yvette. — Ah bien! oui!... tous les lapins de la littérature, de la bourgeoisie et des faubourgs!

Jeannine, à Maud. — Si tu viens ici pour lever un mari!...

Diane. — Qu'est-ce que ça veut dire : lever un mari?

Sybil. — Ma douce chérie, ça signifie : exercer le coup de foudre sur un masculin qui vous apporte la fo-ô-ortune!

Maud. — Que le bipède soit jeune ou vieux.

Sybil. — Les vieux surtout... ils sont plus calés d'abord et moins difficiles à fasciner.

Diane. — Un vieux, quelle horreur! Mais on ne peut pas l'aimer, et il me semble qu'on ne doit épouser qu'un petit mari qu'on aime bien!

Yvette. — Oh! la la!... « faites-lui mes aveux! » Musique de Gounod.

Maud. — L'amour, c'est très joli.., c'est même charmant, mais quand la matérielle est assurée.

Diane. — Pour être heureux, faut-il tant de choses?

Jeannine. — Parbleu! rien ne vous manque,... vous ne savez pas ce que c'est de tirer tous les jours la queue à Belzébuth!

Yvette. — Et elle résiste... au prix où est le strict superflu!

SYBIL. — ... Et les robes de Faquin !

MAUD. — ... Et les chapeaux de Mirot !

DIANE. — Mais on peut s'habiller et se coiffer ailleurs que chez Faquin et Mirot. Vous dites que je suis beaucoup plus riche que vous... et pourtant je n'y vais pas.

YVETTE. — Vous avez une valeur intrinsèque... pas besoin de publicité.

JEANNINE. — Tandis que nous, pour amorcer le légitime, faut soigner l'étalage.

DIANE. – Croyez-vous que la... clientèle vienne toujours aux plus voyants?... (Se levant.) Je vous demande pardon !... Je suis si fatiguée, ce soir... Je vais tâcher de retrouver maman. (Elle sort.)

CHRISTIANE. — Pose-t-elle, ou si c'est une dinde?

MAUD. — Ni l'un ni l'autre... mais, trop de galette pour avoir à pratiquer la lutte contre l'homme, et trop d'illusions pour éventer le chasseur de dots.

JEANNINE. — Tiens !... une chic phrase pour Fol-Havaine !

SYBIL. — Ah ! mes chéries, la vertu, ça doit être joliment bon, quand on a de quoi !

HUITIÈME GROUPE. — *Sur deux bergères.*

DE LUSANGES, cercleux, et son ami LA FANETTE, somnolant enfouis dans un amoncellement de coussins.

LA FANETTE. — Dites-donc, est-ce que vous vous amusez ici ?

DE LUSANGES. — Moi ?... pas du tout !

LA FANETTE. — Si nous fuyions?

DE LUSANGES. — Pour aller où ?

LA FANETTE. — Au cercle...

DE LUSANGES. — Au cercle... soit !... Vous jouez ?

LA FANETTE. — Plus jamais... c'est une émotion éteinte.

DE LUSANGES. — Comme moi, alors !... Inutile le cercle !... Voulez-vous le théâtre?

LA FANETTE. — M'est égal... ça ou autre chose... puisque nous sommes condamnés à nous amuser.

DE LUSANGES. — Si vous préférez une heure chez Liane?

LA FANETTE. — Liane !... ou Émilienne !... ou Cléo !... En voilà encore des émotions éteintes !

DE LUSANGES. — Oh ! combien !... Alors pas la peine de changer !

LA FANETTE. — Restons, allez ; le temps ne sera pas plus dur à tuer ici qu'ailleurs !... Nous aurons le déplacement en moins.

Ils se rendorment.

NEUVIÈME GROUPE. — *Le flirt fin de race.*

Dans un boudoir aux teintes dégradées, de grimaçantes orchidées veillent dans de longs cols de cristal cerclés d'or. Un subtil arome de péché s'en dégage, tandis qu'à



travers un vélum de soie *Liberty* aux reflets innommés, des lampes électriques tamisent des rayons de rêve. Là un couple flirte.

C'est la comtesse Pizatti, de l'aristocratie cosmopolite, avec M. Michel Laivy, de la spéculation internationale. — Ça pourrait être aussi bien Mme Durand, de la noblesse de comptoir, avec M. de Cassé-Brancard, de la noblesse d'épée... ou d'autres sujets *ejusdem corruptionis !*

La comtesse Pizatti. — Pour m'avoir entraînée dans cet... aimoir suggestif, vous avez votre petit plan.

Michel Laivy. — Je l'ai !

La comtesse — Vous allez me parler politique?

Michee Laivy. — Ne faites pas l'ange!

La comtesse, jeu d'éventail et de paupières. — ... D'amour?

Miche Laivy. — Parfaitement!... mais pas d'amour dans le style bergerie.. il faudrait être poète et je n'y prétends point! Je suis au contraire horriblement pratique. Voulez-vous me permettre d'être brutal?

La comtesse, nullement effrayée. — En paroles?

Michel Laivy. — D'abord, oui!... Je n'ai qu'une chose à vous dire : Je vous aime!... Je pense que vous saisissez la transparence de ce verbe!

La comtesse. — Je connais mes verbes actifs!

Michel Laivy. — Puis-je compter sur un futur?

La comtesse. — Comment m'aimez-vous ?

Michel Laivy. — En homme qui vous désire *impérieusement.*

La comtesse — Vous êtes charmant!... Et, de quelle qualité est votre... désir?

Michel Laivy. — Qualité extra-forte!... *covert-coat.*

La comtesse. — Très bien. J'ai un besoin *impérieux* d'une somme de cinq cent mille francs!... Jugez!

Une seconde de silence. Les orchidées semblent clignoter de la pétale.

Michel Laivy, très carrément. — Dans ce cas, je ne persiste pas dans ma candidature.

La comtesse, riant. — A la bonne heure!... Vous ne vous cramponnez pas, vous!

Michel Laivy. — Non, mais vous m'auriez dit... cinquante mille... (Hésitant.)... ou même soixante-quinze ?...

La comtesse. — Oh ! rassurez-vous, je n'ai besoin de rien ; je suis plus riche que vous. Je voulais simplement évaluer mathématiquement l'*impétuosité* de votre désir !... Comme vous avez une quinzaine de millions, ça fait, en équation : 15 millions sur 75.000 égale...

Michel Laivy. — Un deux-centième environ !

La comtesse. — Eh bien, mais, comme moyenne de sacrifice, c'est très présentable !

Michel Laivy. — Vous vous moquez de moi ?

La comtesse. — Pas du tout!..... Je vous trouve très gentil..... vous me paraissez même, pour la..... circonstance, un complice assez engageant. — Vous voyez que je suis franche ! — Seulement, en

admettant que je consente à jouer la contre partie de votre amour, — ce qui, je le répète, ne me serait pas autrement désagréable, — quelle est la somme exacte de satisfaction qui en résultera pour nous ?

MICHEL LAIVY. — Évaluons !

LA COMTESSE. — Oui, évaluons ! Une passion comme serait la... nôtre, sans mobiles d'intérêts secondaires, sans arrière-pensée d'ambition ou d'influence, ne peut avoir qu'un *rendement d'amour* : or, à combien estimez-vous que puisse monter le nôtre ?

MICHEL LAIVY. — Cœur 2 1/2... Physiologie 5. Total 7 1/2 pour cent.

LA COMTESSE. — Ajoutez : plaisirs d'amour-propre, un demi pour cent ; plaisirs résultant d'une émotion nouvelle, 1, nous arrivons à 9 !... Mais en regard : Difficultés pratiques de la liaison...

MICHEL LAIVY. — 3 !

LA COMTESSE. — Précautions énervantes...

MICHEL LAIVY. — 2 !

LA COMTESSE. — Craintes des complications... Service de sûreté, déplacement d'habitudes.

MICHEL LÉVY. — 5 !

LA COMTESSE. — Fiacres, appartements meublés, concierges, bonnes amies, cancans...

MICHEL LAIVY. — 7 !

LA COMTESSE. — Fiel de la rupture...

MICHEL LAIVY. — 13 !

LA COMTESSE. — 30 contre 9 ! Alors, mon cher ami, à quoi bon entreprendre cette opération d'amour ?

MICHEL LAIVY. — résigné. — A quoi bon ? Vous avez raison... *A quoi bon ?*... Ces trois mots sont le résumé philosophique de notre époque : toujours le calcul des conséquences fait reculer devant l'effort nécessaire, et nous restons des êtres d'analyse, impuissants pour l'action !

LA COMTESSE. se levant. — Venez prendre une tasse de thé !

MICHL LAIVY. — offrant son bras. — Oui, encore de l'infusion,... c'est tout ce qui nous reste aujourd'hui pour noyer nos chagrins !

Sous une mousqueterie de bravos expirent les dernières phrases de la conférence sur Tolstoï. Semblable à un jeune dieu blasé sur l'Olympe, FOL-HAVAINE reçoit et hume l'encens des louanges d'une narine nonchalante.

Le programme sévit ensuite dans toute sa virulence. Lieds norvégiens, mélodies slaves, poésies allemandes ou russes, proses de tous les pays, brouillards de toutes les écoles, mystères wagnériens, lectures et pianoteries.

Minuit sonne ! Le prince chinois YA-TI-MÉCH va dire, dans sa langue des vers blancs de Mongolie ; puis on entendra un *mandement* du Mage PELLAFEU. — La séance continue !

DIXIÈME GROUPE. — *Sur un divan éloigné. Poste d'observation.*

LE NAÏF. — Enfin, dans quel monde sommes nous ici ?

L'INITIÉ. — Comment ?... Mais, dans un des salons les plus cotés de la capitale.

Le naïf. — Il y a bien longtemps que je ne suis venu à Paris ; comme tout est changé ! Il me semble qu'autrefois il y avait des clans fermés, très à part, des mondes assez exclusifs, ceux du faubourg, de la finance, de la politique, de l'industrie..., monde cosmopolite, etc...

L'initié. — Eh bien, c'est ce dernier qui a pénétré tous les autres en les mélangeant !... Salade parisienne avec assaisonnement international. Dans chaque salon on rencontre, combinés à différentes doses, le noble, le républicain, le rallié, le socialiste, le financier, l'industriel, le chevalier d'industrie, le littérateur, le journaliste, le wagnérien, le décadent, le symboliste, le coureur de dots et la demi-vierge, la divorcée et la déraillée. Vous y trouverez même des bourgeois excellents, des gens honnêtes et des gens d'esprit, des femmes impeccables et des jeunes filles authentiques, mais vous trouverez avant tout et surtout l'*étranger* !

Le naïf. — Le BARBARE !

L'initié. — Il a commencé par prendre nos maisons, les payant si cher que le pauvre Parisien n'a plus les moyens de se loger. Etant chez nous, il a vidé nos poches pour organiser, chez lui, la concurrence à tous nos produits. Installé et engraissé, le Barbare a envahi le domaine intellectuel : les théâtres, la musique, les livres, la philosophie ; on ne pense, on n'entend, on ne jure que par lui. Ce qu'il ne subjugue pas, il l'emporte... comme les œuvres de nos artistes, les noms de notre noblesse, les voix de nos actrices, les... caresses de nos jolies femmes... Tout ! jusqu'à nos chemises qu'il nous retire sous prétexte de les faire blanchir à Londres !

Le naïf. — Mais l'esprit français, le rire,... la blague ?

L'initié. — L'esprit ?... il l'écrase sous les préoccupations matérielles qu'il a fait naître ; le rire, il l'éteint avec les brouillards de ses littératures ; et quant à la blague, c'est lui qui s'en sert contre nous... se tordant de notre insondable jobarderie !

On entend un tonnerre d'applaudissements.

Tenez ! écoutez nos frères se pâmer devant un article d'importation intellectuel ou musical !

Le naïf. — J'ai une envie folle de demander la parole pour dire du Lamartine ou du Victor Hugo.

L'initié. — Si vous voulez, cher ami, mais dans la traduction suédoise,... parce qu'en français, on se moquerait de vous !

Le naïf. — Enfin, il y a bien encore quelques maisons de bon sens où se réunissent des équilibrés ?

L'initié. — Oui, mais celles-là on n'en parle pas... et, surtout, on ne les avoue pas. Et puis les salons non contaminés sont bien rares !... Voulez-vous me permettre une phrase à la Prud'homme ?

Le naïf. — Je vous en prie, ça me reposera !

L'initié. — Méditez cette image : Partout le ver étranger est dans la poire nationale !

GROUPES DE SORTIE.

M. DE TANIS, posant sur les épaules de sa femme une superbe sortie de bal fourrée de zibeline. — Nous rentrons, n'est-ce pas, chère amie?

MADAME DE TANIS. — Et le bal de madame Domar!

M. DE TANIS. — Je suis exténué!

MADAME DE TANIS. — Comme vous voudrez,... seulement le neveu Domar sera ministre demain ou après-demain, et votre concession ira à un plus réveillé.

M. DE TANIS. — Je me résigne, chère amie, je me résigne! (Apercevant Cabestan.) Vous venez aussi chez les Domar?

CABESTAN. — Parbleu!... Le salon de la concentration!

LA GRAVOINE, à Cafournin. — Nous partons ensemble?... A pied, hein?... Ça nous fera du bien... Tolstoï m'est resté sur l'estomac!

CAFOURNIN. — Vous avez applaudi comme une petite folle!

LA GRAVOINE. — Ben dame!... Vous aussi!... On ne peut pas passer pour des philistins?

BRAISILLAC. — Venez-vous au minuit spirite de la duchesse de Chambertin?

DE LUSANGES. — Evidemment!... A cette heure là, nous n'avons pas encore droit au sommeil... Et puis, il y a une attraction!

BRAISILLAC. — Quelle?

DE LUSANGES. — Comment, savez pas?... On a convoqué l'esprit de Messaline.

BRAISILLAC. — Excusez du peu!

DE LUSANGES. — La semaine dernière, c'était Phryné!... Je n'y étais pas... il paraît qu'elle en a dit de raides sur la manière des Grecs de faire l'am...

BRAISILLAC. — Sur LES manières... Ces gaillards-là connaissaient le pluriel de l'amour!

DE LUSANGES. — Fol-Havaine a pris des notes pour une prochaine conférence : les confessions spirites des dégrafées antiques,... avec le nombre et le détail des caresses!

BRAISILLAC. — Il va mettre le feu à sa clientèle.

DE LUSANGES. — Peuh! avec lui, pas dangereux!... Il a les mots plus grands que le ventre!

DE GÉNELARD. — Qui est-ce qui est pour le *Canard-Sauvage* de Mme Cavernon?

DE SAINT-BONNET. — Et pour le *Bateau-Fantôme* de Mme de Valcure?

Une vingtaine de voix répondent : « Moi! moi! »

DE GÉNELARD. — Ah! ah! Nous voilà bien tous les forçats du... *plaisir*... et dire que jamais nous ne pourrons être graciés par personne!

LE DOCTEUR BARTHÉS. — Mais si.., par l'anémie!

Un moment de stupeur suit la réflexion du prince de la science.

DE GÉNELARD. — Eh bien! qu'est-ce que vous allez donc faire, vous, docteur?

LE DOCTEUR. — Je vais me coucher.

M. DE TANIS, admiratif. — Oh! je demande à voir le monsieur qui peut aller dormir!

LE DOCTEUR. — C'est moi, cher ami! (Plus bas.) Et vous auriez joliment raison d'en faire autant!

M. DE TANIS. — Impossible, hélas!.... J'ai une concession à postuler.

LE DOCTEUR. — Pas la peine!

M. DE. TANIS. — Qu'est-ce que vous dites?

LE DOCTEUR. — Rien! (A part, en s'en allant.) D'ici à un an, il l'aura sa concession... à perpétuité!

Tous, supputant les heures de fatigue snobique qui leur restent à subir, montent, pâlis, dans les coupés, les remises, les fiacres de hasard qui se succèdent sous la porte cochère :

Les Rastas partent à deux chevaux;
La Haute Industrie à un seul;
La Noblesse monte en remise;
La République descend en fiacre;
La Littérature et les Arts s'en vont en omnibus ;
... Et le philosophe rentre à pied!

Dehors, quelques misérables, grelottant sous la pluie froide, regardent jalousement passer les *heureux de la vie!*

MICHEL PROVINS.

LITTÉRATURE ET ARTS

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? (1)

Lorsqu'il s'agit de la pureté de la langue, la première chose à considérer est sans doute : *l'admission des mots étrangers.*

(1) Il y a de cela bientôt huit ans que le savant philologue suédois, M. le prof. Adolphe Noreen, a publié à Stockholm une étude sur ce sujet. Empreint d'une indépendance de vue absolue, plein d'aperçus nouveaux et ingénieux, le travail de M. Noreen fut, aussitôt après sa traduction en allemand, l'objet de nombreux commentaires et de discussions passionnées. C'est en s'inspirant des idées émises par le professeur de philologie scandinave de l'Université d'Upsal, que notre éminent philologue, M. Michel Bréal, s'efforce de démolir, à son tour, d'une façon tout à fait remarquable, les conceptions erronées sur la pureté de la langue qui continuent à régner parmi les lettrés français au grand désespoir de tous les novateurs et adhérents de l'évolution linguistique. Les idées de M. Bréal, que beaucoup de nos stylistes considéreront comme révolutionnaires, presque incendiaires, méritent d'autant plus d'être connues, qu'elles nous arrivent sous le patronage du *Journal des Savants* et de l'Institut, dont M. Bréal est un des membres les plus éminents.

I. — Le plaidoyer en faveur de l'admission des mots étrangers

Beaucoup de préjugés embarrassent la route. Le premier de tous, ou, pour parler comme Bacon, la première « idole », celle dont dérivent toutes les autres, c'est de voir dans la pureté de la langue quelque chose de semblable à la pureté de la race. Pour ceux qui voient les choses de cette manière, l'introduction d'un mot étranger est une contamination : un terme anglais ou allemand introduit en français est une tache imprimée à la langue nationale. Ce n'est pas chez nous que cette manière de voir se rencontre le plus fréquemment. Nos voisins les Allemands, depuis un siècle, élèvent barrière sur barrière pour arrêter l'immigration des mots français. Depuis Adelung, on ne compterait pas le nombre des manifestes lancés contre les mots étrangers (1), ni celui des sociétés qui se sont proposé de combattre l'invasion. Les mots étrangers méritent-ils à ce point l'animadversion? N'y a-t-il pas des distinctions à faire, un *modus vivendi* à adopter? Tous les mots étrangers sont-ils également condamnables?

Quant un art, une science, une mode, un jeu, nous vient de l'étranger, il fait passer ordinairement en sa compagnie et du même coup le vocabulaire à son usage. On a plus vite fait de se l'approprier que d'inventer des termes exprès pour désigner des idées ou des objets ayant déjà leur nom. Une certaine musique nous étant venue au XVIIe siècle d'Italie, notre langue musicale s'est remplie de mots italiens. En parlant d'un *adagio*, en nommant une *sonate*, qui songe encore à l'origine exotique de ces dénominations? Les amateurs intransigeants de pureté devraient se rappeler que pareille chose a eu lieu de tout temps, et puisqu'ils invoquent la tradition classique, on peut leur dire que les anciens, sur ce chapitre, ont fait exactement de même. Les Romains ayant reçu leur écriture des Grecs, tout ce qui se rapporte à l'art de l'écriture est grec, à commencer par *scribere* et *litteræ*. Et non pas seulement ces termes : qu'il s'agisse de science, de droit, de rituel, d'art militaire, de navigation, de poids et mesures, de constructions, d'objets d'art, de vêtements, on retrouve partout en latin les traces de la Grèce et des noms grecs. Si nous pouvions remonter plus haut, nous verrions, sans doute, que beaucoup de termes techniques que nous croyons grecs sont nés loin du sol de l'Hellade. Ils nous conduiraient vers l'Égypte et la Chaldée. Ainsi les *emprunts sont de toutes les époques* : ils sont aussi vieux que la civilisation, car les objets utiles à la vie, l'outillage des sciences et des arts, ainsi que les conceptions abstraites qui élèvent la dignité de l'homme ne s'inventent pas deux fois, mais se propagent de peuple à peuple, pour devenir le bien commun de l'humanité ! Il semble donc légitime de leur conserver leur nom. *Puisque les mots*

(1) L'un des derniers en ce genre est celui du professeur Herman Riegel : *Ein Hauptstück von unserer Muttersprache. Mahnruf an alle national gesinnten Deutschen.* 1884.



sont, à leur manière des documents historiques, il est, ce semble, peu à propos de vouloir en supprimer de parti pris le témoignage.

II. — Les arguments des défenseurs de la pureté.

Les défenseurs de la pureté ne se refusent pas absolument à ces considérations. Mais ils recommandent — s'il faut se résoudre à l'emprunt — d'aller plutôt s'adresser à une langue sœur, comme qui dirait, s'il s'agit du français, à l'italien ou à l'espagnol, ou s'il s'agit de l'anglais, au danois ou au hollandais. On admettra plus facilement ces mots congénères, ainsi qu'on admet plus volontiers (c'est Leibniz qui parle) les étrangers qui, par leurs coutumes et leur manière d'être, se rapprochent de nos propres usages. Le conseil est excellent, mais il n'est pas toujours facile à suivre, car s'il faut prendre les objets nécessaires à la vie là où ils se trouvent, on ne peut prendre les mots que chez ceux qui les possèdent. Beaucoup de termes de la vie parlementaire sont anglais parce que l'Angleterre a donné le premier modèle du système constitutionnel. D'autre part, si la langue anglaise désigne par des mots français les choses qui se rapportent aux élégances de la vie, c'est que les choses elles-mêmes sont venues de France...

III. — La nécessité des mots étrangers.

S'il s'agit de termes scientifiques, il y a un intérêt particulier à les garder sous la forme où ils ont paru d'abord. Traduire des mots comme *téléphone*, *phonographe* sous prétexte de pureté, c'est entraver une œuvre qui a bien son prix, tout autant que l'homogénéite de la langue : je veux dire la facilité des rapports dans la communauté européenne. Serait-ce bien la peine d'avoir demandé l'unification de l'heure ou l'uniformité des tarifs si, après avoir abaissé les barrières matérielles, on élevait des douanes pour l'intelligence ? J'ai sous les yeux une grammaire latine publiée en Allemagne, dont l'auteur s'est appliqué à remplacer tous les termes techniques, tels que déclinaison, conjugaison, indicatif, subjonctif, termes consacrés et reçus dans le monde entier depuis huit ou dix siècles, par des mots allemands. Ainsi l'indicatif devient *die Wirklichkeitsform*, la voix active *die Thätigkeitsart*. Encore s'il s'agissait d'une grammaire de la langue allemande! Mais puisqu'il s'agit d'une grammaire latine, pourquoi devant des mots latins faire tant le difficile ? Ces anciens mots ont même l'avantage d'être devenus de purs termes de convention. A traduire *ablatif* par *der Woherfall*, on ne fait que rendre plus difficile à comprendre pour l'enfant l'emploi de l'ablatif avec *in*, où il est bien *Wofall.*

Les hommes n'appartiennent pas seulement à un groupe ethnique ou national : ils font partie également, selon leurs études, leur profession, leur genre de vie et leur degré de culture, de communautés idéales qui sont à la fois plus générales et plus limitées. Le mathé-



maticien vit en échange d'idées avec les mathématiciens des autres pays. Le géologue français a besoin de communiquer avec ses collègues d'Amérique ou d'Australie. Le négociant veut savoir ce qui se passe sur le marché du monde entier. Il serait déraisonnable, au nom d'une idée de pureté, de mettre des obstacles à l'emploi de termes qui sont la propriété commune des hommes voués aux mêmes intérêts ou aux mêmes recherches. La jeunesse nous donne à ce sujet une leçon qui n'a pas été bien comprise. Sous prétexte que certains jeux qui nous sont venus d'Angleterre avaient été autrefois joués en France, on a proposé de substituer aux mots anglais les anciens noms sous lesquels nos pères les avaient connus : mais cette considération ne paraît pas avoir pesé d'un grand poids auprès des amateurs de *foot-ball* ou de *lawn-tennis*; ils ont pensé, non sans raison, que pour marcher de pair avec leurs émules britanniques, pour se tenir au courant des progrès de leur sport, pour communiquer avec les maîtres en ce genre et au besoin pour engager une partie avec eux, il valait mieux connaître et manier leur langue que celle d'aïeux, respectables assurément, mais qu'on ne rencontrera plus jamais sur la prairie.

L'adoption des mots étrangers pour désigner des idées ou des objets venus du dehors, et donnant lieu à un échange international de relations, n'est donc pas une chose blâmable en soi, et peut parfaitement se justifier. En pareil cas, *il faut seulement souhaiter que l'emprunt se fasse avec intelligence*, et que, dans le passage d'une nation à une autre, il n'y ait de substitution d'aucune sorte. La chose arrive plus fréquemment qu'on ne croit : enlevé de son milieu naturel, le mot emprunté court le risque de toute espèce de déformations et de méprises. C'est ainsi que le français *contredanse* est devenu en anglais *country-dance* (danse de campagne), et que *renégat* est devenu *runagate*. Probablement un vague souvenir de *run away* « déserter » aida à cette étrange transformation. Dans le parler populaire hollandais, un *rhétoricien* s'appelle *rederijker*, « riche en discours ».

L'anglais s'est de tout temps montré facile aux importations. Il y a gagné de doubler son vocabulaire, ayant pour quantité d'idées deux expressions, l'une saxonne, l'autre latine ou française. Pour désigner la famille, il peut dire à son gré *kindred* ou *family*; un événement heureux se dit *lucky* ou *fortunate*. Il faudrait être bien entêté de « pureté » pour dédaigner cet accroissement de richesses : car il est impossible qu'entre ces synonymes il ne s'établisse point des différences qui sont autant de ressources nouvelles pour la pensée. Mais il est clair que ces mélanges sont des produits de l'histoire, non des acquisitions réfléchies et préméditées.

IV. — D'OU NOUS VIENT LA RÉPULSION POUR LES MOTS ÉTRANGERS

Quand on va au fond de la répulsion que les mots étrangers inspi-

rent à d'excellents esprits, on découvre qu'elle tient à des associations d'idées, à des souvenirs historiques, à des visées politiques où la linguistique est, en réalité, intéressée pour la moindre part. Aux puristes allemands la présence des mots français rappelle une époque d'imitation qu'ils voudraient effacer de leur histoire. Les philologues hellènes qui bannissent les mots turcs du vocabulaire continuent à leur manière la guerre d'indépendance. Les Tchèques qui poussent l'ardeur jusqu'à vouloir traduire les noms propres allemands, pour ne pas laisser trace chez eux d'un idiome trop longtemps supporté, rattachent à leur œuvre d'expurgation l'espérance d'une autonomie prochaine. La « pureté », en pareil cas, sert d'étiquette à des aspirations ou à des ressentiments qui peuvent être légitimes en soi, mais qui ne doivent pas nous faire illusion sur la raison dernière de cette campagne linguistique. Une nation qui s'ouvre avec sympathie aux idées du dehors ne craint pas d'accueillir les mots par où celles-ci ont l'habitude d'être désignées. Ce qu'il faut condamner, c'est l'abus : l'abus serait d'accueillir sous des noms étrangers ce que nous possédons déjà. L'abus serait aussi d'employer les mots étrangers en toute occasion et devant tout auditoire.

Pour trouver la vraie mesure, il faut se souvenir que le langage est une œuvre en collaboration, où l'auditeur entre à part égale. Tel mot étranger, qui sera à sa place si je m'adresse à des spécialistes, paraîtra une affectation ou sera une cause d'obscurité si j'ai devant moi un public non initié. Je ne suis point choqué de trouver des mots anglais dans un article sur les courses de chevaux ou sur les mines de charbon ; mais celui qui lit un roman ou qui assiste à une pièce de théâtre demande qu'on parle une langue intelligible pour tout le monde. Il n'y a donc pas de solution uniforme à cette question des mots étrangers : les sociétés qui s'occupent d'épurer la langue ne peuvent penser légitimement qu'à la langue de la conversation et de la littérature. Aussitôt qu'elles portent leurs prétentions plus loin, elles ne font plus qu'une œuvre inutile et gênante.

V. — Les cas où il faut bannir l'usage des mots étrangers

Quand il s'agit de notre vie morale, la présence des mots étrangers peut faire l'impression d'une dissonance. Plus même les sentiments à exprimer sont intimes, plus le cercle linguistique se resserre. Il y a là pour le lecteur ou l'auditeur un plaisir intellectuel de nature très fine. Comme les ménagères d'autrefois se faisaient honneur de ne consommer que le lait de leur étable ou les fruits de leur jardin, un esprit délicat est sensible à un langage où tout vient du même terroir et où se trouve répandu sur tous les mots un air de familiarité et de parenté. Ce plaisir peut devenir très vif quand l'écrivain, en ce langage simple, exprime des sentiments généreux ou de graves pensées. Il semble alors qu'on éprouve la même impression qu'à voir une belle action simplement faite. On a en même temps le vague

sentiment que tout cela ne devait pas être inconnu à nos pères, puisqu'ils avaient déjà tout ce qu'il faut pour le dire, et que par suite nous sommes les enfants d'une nation très ancienne et très noble. En pareil cas, l'emploi d'un mot étranger n'est pas seulement dépourvu de motif; il est nuisible. C'est ce qu'avait déjà compris l'auteur de la *Précellence du langage françois*, quand il disait des mots italiens, alors si nombreux chez nous, qu'ils étaient — « non pas françois, mais gâte-françois ».

Ce n'est pas le mélange de mots étrangers que la pureté de la langue à le plus à redouter : ce sont plutôt les termes scientifiques employés mal à propos. Je veux parler de cette prose bizarre qui déguise sous des substantifs abstraits les choses les plus ordinaires de la vie : un *dynamisme modificateur de la personnalité*, *une individualité au-dessus de toute catégorisation*, *une jeunesse qui sentimentalise sa passionnalité*. L'impropriété n'est pas toujours involontaire : elle est destinée à grandir les choses par l'exagération du langage, comme quand il est parlé *des impériosités du désir* ou de *célestes attentivités*. A côté de la philosophie, on voit les autres études alimenter de néologismes ce parler prétentieux et obscur; la médecine, la musique, l'exégèse, le moyen âge..... Pendant que les verbes donnent naissance aux substantifs les plus inutiles (*des frappements de grosse caisse*, *des ferraillements de verrerie*, *les perlements de la peau*, *les serpentements des bras*), on voit d'autre part les substantifs produire des verbes non moins extraordinaires (*il soleille lourdement*, *une idée contagionne les esprits*, etc.). On ne peut pas reprocher à ces néologismes d'être contraires à l'analogie : au point de vue de la grammaire, ils sont inattaquables; mais leur défaut est d'être superflus, de remplacer par une locution à la fois lourde et décolorée ce qui se disait de façon plus simple et plus vive. Voltaire a défini ce qu'on appelle *le génie de la langue* : « une aptitude à dire de la manière la plus courte et la plus harmonieuse ce que les autres langages expriment moins heureusement. » Si nous acceptons cette définition, nous pouvons dire que les auteurs de ces néologismes pêchent contre le génie de la langue française. On a quelquefois reproché à celle-ci de ne pas se prêter aisément à la formation des mots nouveaux : en présence de ces exemples, je suis plutôt porté à penser qu'elle s'y prête trop. L'anglais et l'allemand ont la ressource des mots composés : mais un composé mal venu, comme il s'en fait tous les jours en ces deux langues, à moins d'inconvénient, car les deux termes momentanément associés se séparent le moment d'après, au lieu que ces noms abstraits, soudés au moyen de nos suffixes, ont l'air d'être forgés pour durer.

VI. — La nécessité des néologismes.

Cette question du néologisme présente les aspects les plus divers.

Condamner le néologisme en principe et d'une manière absolue serait la plus fâcheuse et la plus inutile des défenses. Chaque pro-

grès dans le langage est d'abord le fait d'un individu, puis d'une minorité plus ou moins grande. Un pays où il serait interdit d'innover retirerait à son langage toute chance de se développer. Par néologisme, il faut entendre aussi bien un sens nouveau donné à un mot ancien qu'un vocable introduit de toutes pièces. De même que le changement qui modifie la prononciation est à la fois imperceptible et constant, à tel point que l'étranger qui revient dans un pays, après trente ans d'absence, peut apprécier la marche du temps, de même la signification des mots se transforme sans cesse, sous l'action des événements, des découvertes nouvelles, des révolutions dans les idées et dans les mœurs Un contemporain de Lamartine aurait de la peine à comprendre le langage de nos journaux. Nous travaillons tous, plus ou moins, au vocabulaire de l'avenir, ignorants ou savants, écrivains ou artistes, gens du monde ou hommes du peuple. Les enfants y ont une part qui n'est pas la moindre : comme ils prennent la langue au point où les générations précédentes l'ont conduite, ils sont ordinairement en avance d'une étape au moins sur leurs parents.

La limite à laquelle doit s'arrêter le droit d'innover n'est pas seulement donnée par une idée de pureté qui peut toujours être contestée : elle est imposée par le besoin où nous sommes de rester en contact avec la pensée de ceux qui nous ont précédés. Plus le passé littéraire d'une nation est considérable, plus ce besoin se fait sentir comme un devoir, comme une condition de dignité et de force. De là l'idée d'une époque classique, offerte à l'imitation des âges suivants, idée qui n'a rien d'artificiel ni de chimérique, si l'on ne reporte pas l'époque classique à des siècles trop éloignés. En pareil cas, ce n'est pas les linguistes seuls qu'il faut consulter, car ils pourraient être tentés de se diriger par des motifs en quelque sorte professionnels. Il appartient à chaque nation de voir jusqu'où elle peut porter son regard dans le passé en gardant la certitude de ne pas perdre le contact avec le présent.

Il est impossible que le néologisme, après s'être essayé sur les mots, n'en vienne pas à s'attaquer aussi à la construction et à la grammaire. Mais il y rencontre une résistance plus grande. C'est à peine si, jusqu'à présent, nous pouvons compter *trois ou quatre tours nouveaux* qui aient plus ou moins réussi à se faire adopter. Il y a à ceci de bonnes raisons. L'ordre adopté, après de longs tâtonnements, par la phrase française, n'est pas un ordre pris au hasard.

VII. — La véritable vie du langage se concentre dans les dialectes

Pour la linguistique moderne, toutes les formes, du moment qu'elles sont employées, ont droit à l'existence. Plus même elles sont altérées, plus elles sont intéressantes. Ce qui est a toujours sa raison d'être. La véritable vie du langage se concentre dans les dialectes : la langue littéraire, arrêtée artificiellement dans son développement, n'offre

pas à beaucoup près autant d'intérêt, On devrait se garder de faire de la langue maternelle un objet d'enseignement : on ne fait que troubler par là chez les enfants le libre épanouissement de leur faculté du langage (1). L'historien Savigny a montré que l'idée du *droit* et de *morale* n'est pas applicable au développement historique du peuple : l'idée de *bien* et de *mal* est encore moins applicable au développement d'une langue.

Puisque le langage est notre grand moyen de communication, il faudra bien s'entendre sur la façon de s'en servir. Qui sera juge en cette matière? Ici nous demandons la permission de citer textuellement l'opinion de M. Noreen : « Ce ne sera pas, dit-il, l'historien de la langue qui n'a la parole que pour le passé; ce ne sera pas non plus le linguiste, qui a la charge de décrire les lois du langage, mais non de les dicter; ce ne sera pas le statisticien, qui ne fait qu'enregistrer l'usage. *A qui donc attribuer l'autorité? Elle appartient à l'inventeur, à celui qui crée les formes dont se sert ensuite le commun des hommes, à l'écrivain, au philosophe, au poète.* Nous sommes la foule, qui habillons notre pensée des vêtements inventés par eux; nous usons de ces vêtements et nous les usons. Par nous-mêmes, nous ne pouvons contribuer que pour peu de chose au développement du langage; encore est-ce seulement sous la direction de ces maîtres. Il faut nous résigner à n'être que des écoliers, et ce n'est pas aux écoliers à commander. »

Si ces paroles venaient de moins loin, on ne les remarquerait sans doute pas. Nous avons maintes fois entendu, en prose et en vers, à la Sorbonne, sous la Coupole et ailleurs, quelque chose de semblable. Mais il est intéressant de trouver à Stockholm, chez un homme qui possède une science dont nos Vaugelas et nos Bonhours n'avaient pas les premiers éléments, la confirmation des principes que ces anciens maîtres suivaient d'instinct en leurs remarques et critiques. *L'idée d'un type de correction et de pureté, fournie par la société polie et par l'élite des écrivains*, après avoir été presque un lieu commun durant deux siècles, avait été déclarée insuffisante ou vaine au nom d'une science qui prétendait s'inspirer d'un principe supérieur : cette même idée nous revient aujourd'hui du Nord, exposée non sans conviction ni sans force par un des maîtres de la philologie scandinave.

MICHEL BRÉAL.

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES EN AMÉRIQUE

Les sociétés dont il s'agit ici n'ont — hâtons-nous de le dire — absolument rien de subversif, et leur but n'est pas, comme celui de la *Muette* du pauvre Alexandre Pothey, de renverser l'ordre

(1) Jacob Grimm, Préface de la première édition de sa *Deutsche Grammatik*.

de choses établi par les moyens les plus violents. L'article que M. W. S. Harwood publie dans le *North American Review* (Mai) vise les associations dont les membres sont liés entre eux par un serment solennel, mais dont l'existence elle-même n'a rien de secret ni de mystérieux : Francs-maçons, Odd Fellows, Foresters, etc.

Les statistiques pour la fin de Décembre 1896 accusaient à cette époque, sur le seul territoire des Etats-Unis, un total de *cinq millions quatre cent mille membres* affiliés aux différentes sociétés secrètes qui florissent à l'ombre du drapeau étoilé. La population adulte mâle étant d'environ 19 millions, il s'en suivrait qu'un citoyen sur trois ferait partie de ces sociétés. Mais le plus grand nombre appartiennent à plusieurs à la fois, on peut donc dire que, sur *six* citoyens américains, *un* est inscrit à une société quelconque. Et là-dedans ne sont pas compris les milliers de membres des différentes organisations du travail, bien que ceux-là soient aussi, plus ou moins, engagés par serment ; non plus que les 500.000 membres des sociétés secrètes militaires. Le chiffre, comme on le voit, est tout simplement formidable. Chose également digne de remarque, il y a une étroite alliance entre ces sociétés et certains ordres militaires, si bien qu'elles comptent au moins 250.000 hommes dans la fleur de l'âge, parfaitement instruits et accoutumés au métier des armes et aussi bons soldats que les meilleurs *réguliers*.

Plusieurs de ces sociétés sont de date assez récente. En fait, leur développement s'est surtout manifesté pendant les deux dernières décades. Leur but charitable, joint à leur mystère et à la fraternité qu'elles pratiquent, ont exercé sur les citoyens américains une très puissante attraction.

Il serait plus difficile de se renseigner exactement sur le total des sommes mises par ces sociétés fraternelles à la disposition de leurs membres. Les générosités ne sont pas publiées et nul ne saurait calculer l'argent donné pour les soins aux malades, les funérailles des morts, les secours aux veuves et aux orphelins. Chaque organisation dépense de la sorte de dix à vingt mille dollars jusqu'à sept millions et demi de dollars (37 millions et demi) par an. La plupart dépensent en moyenne cinq millions de francs chaque année de cette façon. Depuis leur établissement aux Etats-Unis, jusqu'à l'année 1896 exclusivement, l'ensemble des sociétés fraternelles a versé, sous différentes formes, 475 millions de dollars ou *deux milliards trois cent soixante-quinze millions* de francs. Encore ces chiffres ne comprennent-ils pas les trois associations les plus considérables, les Francs-maçons, les

Odd Fellows et les Chevaliers de Pythias. Ces trois-là, pour leur part, ont dépensé 176 millions de dollars (880 millions de francs), ce qui fait un total général de trois milliards deux cent cinquante millions de francs.

Il s'agit là des secours sous leurs diverses formes, secours aux membres nécessiteux ou malades, aux veuves, aux orphelins, etc., donnés collectivement par les loges. En dehors de cela, la charité individuelle trouve encore le moyen de s'exercer largement. Dans la période de 1892 à 1896, quantité de personnes, obligées d'abandonner leurs situations ou menacées de revers commerciaux, ont été aidées par des loges, même sans en faire partie. Ce n'était là ni une charité, ni une prime à la mendicité, ni une aumône : c'était une des manifestations de cette grandeur d'âme qui est l'élément essentiel de la vie de fraternité.

Prenons comme exemple les Francs-Maçons, qui peuvent être considérés comme le type de ces sociétés bienfaisantes. Chaque loge possède un comité de secours qui s'acquitte de ses fonctions avec une délicatesse parfaite et une sympathie évidente. Ces comités s'enquièrent des besoins de ceux de leurs membres qui sont en lutte avec la fortune adverse et leur fournissent de l'argent, des vêtements, des provisions et, si la chose est possible, leur procurent le moyen de gagner leur pain dans l'avenir. Aucune trace ne demeure de ces bienfaits et, le plus souvent, les membres de la loge ne connaissent même pas les noms de ceux qui composent leur comité de secours.

Il en est de même à peu près dans toutes ces organisations. Les sommes versées aux membres ne constituent qu'une part des secours réels. Il existe des établissements parfaitement aménagés pour les orphelins des sociétaires décédés, pour ceux qui sont âgés ou infirmes et ces fondations absorbent des annuités considérables. Voici du reste quelques chiffres tout à fait éloquents.

Les Francs-Maçons sont environ 750.000 et dépensent en charités 450 millions par an ; les Odd Fellows sont 810.000 et dépensent 370 millions ; les Chevaliers de Pythias sont 475.000 et dépensent 52 millions ; les Foresters sont 36.825 et dépensent 400 millions ; les Chevaliers de l'Honneur (*Knights of Honor*) sont 118.827 et dépensent 310 millions. Dans leur ensemble, toutes les sociétés secrètes de l'Amérique groupent 5.454.329 membres et le total de leurs charités atteint l'effrayant chiffre de 640.082.471 dollars ou 3.245.413.355 francs.

Ce tableau ne comprend naturellement pas les dépenses de loyer, de banquets, d'uniformes, d'ameublement des loges et autres analogues. Il existe aux Etats-Unis environ 70.000 loges.

Supposons-leur un loyer moyen de 250 francs par mois, ce qui est une évaluation extrêmement faible, car la plupart habitent des palais magnifiques dont le loyer coûte des milliers de dollars, et nous verrons que, de ce chef seul, la dépense s'élève à 210 millions de francs. Le plus grand nombre possèdent des ameublements précieux et coûteux, leur décoration est des plus luxueuses. Mais, tout cela représente un élément absolument inévaluable.

Cette admirable médaille a bien un peu son revers. Les journaux plaisantent souvent ceux qui, en revenant du banquet de leurs loges, éprouvent quelque difficulté à trouver le trou de leur serrure. Il y a là-dedans un peu de vrai. Mais ce qui est plus général et plus sérieux à la fois, c'est le désaccord qu'apporte souvent dans les ménages la trop vive affection du mari pour sa loge. Le mysticisme des cérémonies exerce sur l'esprit des hommes une attraction singulièrement puissante ; une sorte de fascination les subjugue, et ils trouvent un charme particulier dans cette obligation, à laquelle ils se sont astreints par les serments les plus solennels, de ne rien divulguer de ce qu'ils auront pu voir ou entendre. On cite des hommes, et en assez grand nombre, qui ont sacrifié leur position, délaissé leurs affaires et leur intérieur, pour pénétrer plus avant dans la connaissance des mystères de leur société secrète. Le principal attrait exercé par ces groupements consiste certainement dans le voile ténébreux dont ils enveloppent pour les profanes les rouages de leur fonctionnement et les détails de leur organisation.

Cela ne fait naturellement pas l'affaire des femmes, qui se plaignent amèrement des dépenses occasionnées par les affiliations aux sociétés secrètes et qui préféreraient de beaucoup consacrer à leur amusement ou à leur toilette les sommes portées par leurs maris ou leurs pères à la caisse de l'association. Ces dépenses ne sont pourtant pas extrêmement élevées. On peut les évaluer à cinquante dollars ou 250 francs par tête et par an. Mais, étant donné le nombre si considérable des affiliés, cela ne laisse pas cependant que de faire un total de près de 250 millions de dollars ou un milliard deux cent cinquante millions de francs.

Ce sont là les inconvénients. On se rendra facilement compte qu'ils ne balancent pas les avantages. Les dernières années de ce siècle mériteront d'être appelées l'âge de la fraternité.

Du reste, si la société secrète offre des dangers particuliers, elle rend d'autre part d'incalculables services. Elle offre d'abord une sélection morale qui ne permet que bien rarement l'entrée

des loges à des gens de mauvaise réputation établie. Elle développe le respect de la loi, elle avive l'ardeur du patriotisme; elle fait naître chez les plus égoïstes un puissant sentiment de fraternité. Aucune autre organisation humaine, dénuée de tout caractère religieux, ne fait autant pour le développement de la sobriété, de la probité, de la loyauté; aucune autre ne scrute plus minutieusement le passé, n'examine plus attentivement le présent.

Ce qu'on sait moins, peut-être, c'est que les sociétés secrètes comptent énormément de membres parmi les ministres des différentes religions et que ce nombre va sans cesse croissant. La reconnaissance d'un Etre suprême leur est commune à toutes, en même temps qu'un profond respect pour les Ecritures. Bien que les loges n'exigent aucune profession de foi religieuse, on peut dire que la Bible y est considérée comme le livre saint des nations chrétiennes et qu'elle y est également l'objet d'une absolue vénération.

Certes, d'aussi puissantes organisations ne se désintéressent point des luttes politiques et elles pèsent d'un poids formidable dans la balance électorale. Un frère aura toujours les suffrages des membres de préférence à un profane; mais la chose est en somme parfaitement légitime et ne porte aucune atteinte au libre exercice du droit de citoyen.

Ajoutons en terminant que les affiliés des sociétés secrètes en Amérique augmentent chaque année de 250 à 300.000 membres. Il est vraisemblable que l'accroissement qui s'est produit dans ces dernières années est anormal; mais la tendance est constante et le mystérieux pouvoir se fortifie sans cesse. Cependant, qu'on se rassure: si ces sociétés étalaient ouvertement leurs secrets, on n'en trouverait aucun qui fût dirigé contre les intérêts du pays, aucun dont le patriotisme le plus ombrageux pût s'alarmer.

S. Veyrac.

LA CIVILISATION MEXICAINE

L'impuissance colonisatrice des races latines est hautement proclamée par la plupart des économistes, qui attribuent presque unanimement le monopole du génie colonisateur aux peuples saxons. Et, de fait, la plupart des colonies espagnoles ou portugaises, même affranchies de la tutelle métropolitaine, sont demeurées dans un état embryonnaire de civilisation qui semble justifier cette opinion défa-

vorable. Toute règle, pourtant, — en admettant qu'il y ait là une règle — comporte exception et l'état actuel de la république mexicaine peut être, fort à propos, choisi comme exemple. Il n'y a pas si longtemps qu'un diplomate américain, qui visitait pour la première fois Mexico et qui était imbu profondément des préjugés de ses compatriotes, s'écria avec stupeur en contemplant les superbes bâtiments de la ville : « Je ne l'aurais pas cru, si je ne l'avais pas vu! *Ils ont des maisons!* »

Si l'on se reporte à vingt-cinq ou trente ans en arrière, on peut s'expliquer la réputation fâcheuse faite au Mexique, tant en Europe qu'en Amérique. Jusque-là, les insurrections avaient, sans relâche, succédé aux insurrections, les *pronunciamientos* aux *pronunciamientos*, pour la plus grande ruine du commerce et de l'industrie. Le pays était terrorisé par le brigandage, au point qu'il ne se passait guère de semaine qu'on ne vît la diligence de Mexico à Vera-Cruz attaquée et pillée malgré son escorte de *lanceros*, par les gentilshommes des grands chemins; aujourd'hui tout cela est métamorphosé de fond en comble. Le Mexique est devenu peut-être le pays le plus sûr qui soit au monde. La vie humaine et la propriété y sont au moins autant en sûreté qu'aux Etats-Unis d'Amérique, si ce n'est même davantage. La stabilité gouvernementale elle-même y a fait de tels progrès que le Mexique, qui, après avoir compté 62 vice-rois en deux-cent-quatre-vingt-six ans, avait été gouverné en cinquante-neuf années de suite, par cinquante-deux empereurs, présidents, etc., se voit diriger aujourd'hui depuis vingt ans par le même homme : ce Président est le général Porfirio Diaz.

M. Charles F. Lummis, qui étudie la prospérité et le développement du Mexique dans le *Harper's Magazine*, a fait lui-même sur place une enquête approfondie. Il a parcouru et examiné le pays dans tous les sens, se mêlant aux classes les plus différentes de la population, conversant avec tous, depuis le Président lui-même jusqu'au dernier colporteur. Les renseignements qu'il a ainsi recueillis, joints au témoignage de ses propres yeux, font de son étude un document dont on ne saurait contester ni l'importance, ni l'exactitude.

Il n'a pas fallu plus de dix ans à l'énergique Président de la République mexicaine pour extirper complétement ce fléau du brigandage, qui désolait le pays. Malgré les obstacles, en apparence insurmontables, que présentait le terrain, il a réussi à forcer les derniers bandits dans leurs repaires. Avec cela, la justice est des plus sommaires. Pas de délais, pas de lenteurs de procédure. Pour passer de vie à trépas, le brigand capturé n'avait pas de plus long répit qu'il ne fallait de temps au peloton d'exécution pour se ranger en face de lui et appuyer sur la gâchette du fusil. Les bandits n'ont pas tardé à comprendre qu'avec un pareil antagoniste, le jeu n'en valait pas la chandelle. Ils ont embrassé une carrière plus honnête et plus sûre à la fois, excités en cela par le sentiment de patriotisme vivace qui existait en eux, même dans le crime; et aujourd'hui, Porfirio Diaz

pourrait disparaître, les *Rurales* ou gendarmes ruraux pourraient être supprimés, sans qu'on vît pour cela le brigandage renaître.

Ainsi tranquillisés, le commerce et l'industrie du Mexique ne tardèrent pas à se développer avec une rapidité sans précédent chez aucun peuple et dans aucun pays. Le temps n'est pas très éloigné où le Mexique ne possédait pas une seule ligne de chemins de fer et où toutes les conditions de la vie matérielle étaient au même degré d'enfance. On y compte aujourd'hui quarante lignes de chemins de fer, ayant près de 7.000 milles de voie et assurant le transport de façon aussi complète qu'aux Etats-Unis. Les lignes télégraphiques, admirablement installées, ont les tarifs les plus réduits de toute l'Amérique. Partout des bureaux de poste, des écoles, de superbes bâtiments pour les affaires ou l'assistance publique; et il faut joindre à cela toutes les libertés : liberté d'enseignement, liberté de parole, liberté de presse. La prospérité est générale et pourtant les conditions dans lesquelles elle a été réalisée étaient loin d'être favorables : une sécheresse de sept années, une dette nationale contractée quand le change était de 8 à 16 et qui a été payée avec un change de 85 à 102.

L'auteur de cette métamorphose, le général Porfirio Diaz, fut porté au pouvoir par un mouvement insurrectionnel. Mais il ne tarda pas, comme nous dirions dans le langage politique français, à couper sa queue, sacrifiant ses anciens amis avec une désinvolture qui prouvait plus en faveur de son intelligence que de son cœur. Mais sa sévérité ne s'arrêta pas là. Il rétablit la probité dans l'administration, jusqu'à en faire peut-être la plus incorruptible du Nouveau-Monde. Cela porta rapidement ses fruits. Les caisses publiques connurent une pléthore qui permit d'entreprendre de coûteux et considérables travaux. Les vieux aqueducs espagnols furent remplacés par des aqueducs modernes, et les sentines infectes des rues firent place au système d'égouts le plus salubre. Les moyens d'éclairage, de transport, de salubrité, furent dotés des perfectionnements les plus récents. De toutes parts, on vit s'élever — et cela se voit encore tous les jours — des marchés, des prisons, des hôpitaux, des asiles, des écoles professionnelles, d'une magnificence incroyable. Les écoles surtout sont extraordinaires. Chaque capitale d'Etat entretient les siennes à grand renfort de capitaux et avec une sollicitude qui ne se dément jamais. Les autres villes de l'Etat, les villages même suivent l'exemple donné par la capitale, si bien qu'il n'y a peut-être pas dans tout le Mexique un hameau, fut-ce une agglomération indienne d'une centaine d'âmes, qui ne possède son école.

L'année dernière (1896) a contemplé un changement radical à ce point de vue. Jusque là, toutes les écoles de la République avaient été à la charge des municipalités, sauf une subvention d'un million de piastres (5.000.000 de francs) fournie par le gouvernement. Au mois de juillet dernier, c'est l'Etat qui a pris toutes les écoles à sa charge, pour assurer l'homogénéité de l'enseignement. Le personnel enseignant est très remarquable. Chaque Etat possède une école nor-

male extrêmement fréquentée, sans préjudice des innombrables écoles industrielles, artistiques, professionnelles, qui sont, pour la plupart, admirablement organisées. Dans toutes, l'enseignement religieux est formellement interdit.« C'est,dit le président Diaz, affaire à la famille. »

Du reste, l'attitude du Mexique au point de vue religieux est des plus curieuse. Les catholiques y sont la presque unanimité (95 0/0), et cependant l'Eglise y est encore régie par les sévères lois de Juarez que Maximilien lui-même, bien qu'il fondât toutes ses espérances sur le clergé, ne put abolir. Les processions y sont prohibées, et jamais un prêtre n'oserait se montrer dans la rue avec ses ornements sacerdotaux. Il faut voir là sans doute une rébellion contre la tyrannie exercée par les missionnaires sur le pays pendant des siècles d'absolutisme.

Chihuahua est une des villes du Mexique les plus remarquables par la rapidité de son développement. Ses écoles sont superbes, principalement les écoles industrielles libres, fondées par son gouverneur Don Miguel Ahumada, dans lesquelles les enfants, riches ou pauvres, des deux sexes reçoivent une éducation utilitaire. L'école professionnelle de filles de Chihuahua compte une centaines d'élèves. On leur enseigne, par les méthodes les plus récentes, la tenue des livres, la télégraphie, la machine à écrire, la sténographie, la coupe et, bien entendu, la langue anglaise, qui est enseignée dans toutes les écoles autres que les écoles primaires proprement dites. Pour tout le reste, Chihuahua ne demeure pas en arrière. Les parcs, les squares, la voierie y sont autant d'objets d'étonnement. On y vient de terminer un système d'adduction des eaux, pour les usages municipaux comme pour les usages domestiques, comparable à ce que les capitales européennes peuvent montrer de mieux dans ce genre. L'ingénieur qui l'a construit se propose maintenant d'installer un nouveau système de drainage, qui alimentera et fertilisera une exploitation agricole. On achève en ce moment un hôpital du prix de 20.000 piastres.

La ville de Léon peut compter également parmi les villes en progrès. L'inondation de 1888, qui a enlevé 25.000 de ses habitants sur 105.000, n'a pu empêcher son essor. Les manufactures y sont nombreuses pour la fabrication des chapeaux, des selles, des harnais et surtout des superbes couvertures mexicaines appelées *Zarapés*.

Tout de suite après les célèbres mines d'argent de Cervo de Pasco au Pérou et de Potosi en Bolivie, il faut placer celles de Zacatecas et de Guanajuato, qui ont produit, depuis leur découverte, pour près d'un milliard de piastres ou cinq milliards de francs. Cette production est maintenant diminuée par l'envahissement de certaines mines par les eaux, et les difficultés momentanément insurmontables de l'assèchement, en raison de l'insuffisance des moyens dont on dispose. Malgré cela, Zacatecas est devenue une ville opulente. Ses antiques églises, ses hôtels, logés dans de splendides couvents, son théâtre, qui n'a pas coûté moins d'un million et demi, ses hôpitaux, ses pa-

lais lui donnent un aspect véritablement seigneurial. L'Etat de Zacatecas possède 240 écoles de garçons, 169 écoles de filles et 166 écoles mixtes. Le traitement des instituteurs y est de 415 piastres (2.075 fr.) celui des institutrices de 505 piastres (2.525 francs). L'*Hospicio* ou asile, est situé à Guadalupe, à trois milles au sud de la ville. Il contient 222 garçons et 150 filles. Un bébé orphelin peut, le jour même de sa naissance, être placé dans un orphelinat de l'Etat, où il demeure jusqu'à six ans. A cet âge, on l'envoie à l'Hospicio, où il est instruit et où on lui enseigne un métier. Il y reste jusqu'à sa majorité. C'est donc vingt et un ans de paternité que donne l'Etat.

Guanajuato ne demeure pas en arrière. Chaque année, elle dépense 125.000 piastres (625.000 francs) pour ses embellissements, ce qui est assez coquet pour une ville de 25.000 habitants. La municipalité actuelle vient de terminer le théâtre Juarez, le plus beau théâtre du Mexique, sinon de l'Amérique entière. Les rues y sont naturellement éclairées à l'électricité, comme dans toute agglomération mexicaine de quelque importance. Les écoles sont nombreuses et prospères. Le collège national compte 300 élèves. Le téléphone et autres engins de même nature y fonctionnent partout.

L'industrie privée progresse dans des proportions inouies. Aux chutes de Juanacatlan, le Niagara mexicain, on achève d'installer une filature de coton de 28.000 broches, qui emploiera un millier d'ouvriers. Sur le Rio-Blanco, près d'Orizaba, on en construit une qui coûtera quatre millions de piastres.

Pendant des siècles de domination espagnole, les impôts avaient été établis de la façon la plus lourde et la plus vexatoire ; droits d'importation et d'exportation, de timbre, de licence, d'octroi, etc. Chaque état créait ses impôts et s'efforçait de protéger ses produits contre les produits des états voisins. Tout cela paralysait le commerce et entravait la prospérité du pays. Il y a quelques années, Porfirio Diaz supprima le droit appelé *alcabala chiquita*, qu'on percevait sur les fardeaux portés à dos. Le 1er juillet 1896, il supprima de même les guérites des employés de l'octroi et ouvrit toutes grandes les portes des villes dans toute l'étendue du Mexique. Tout d'abord, les Indiens n'osaient pas entrer. On fut longtemps à leur faire comprendre que la taxe qu'ils avaient acquittée jusque-là était définitivement abolie. Mais aussi, quelles clameurs d'allégresse, quand on eut réussi à les convaincre !

Cette prospérité nationale, sous ses formes multiples, va se développant chaque jour. Les ports s'ouvrent, les chemins de fer allongent leurs réseaux, les usines se multiplient, l'agriculture donne des résultats inattendus. Les céréales constituent déjà pour la République un sérieux revenu. Le coton, le café sont cultivés en grand. En 1897, la récolte de café sera certainement double de ce qu'elle a été en 1896. La gomme, dont on a besoin chaque jour davantage et qui se fait chaque jour plus rare, est une industrie nouvelle-née au Mexique. Il n'existe encore que deux plantations de 5.000 arbres. Mais la

République possède des millions d'acres parfaitement propres à la culture du caoutchouc; l'énorme épine dorsale du Mexique, le vaste plateau central, est déjà un centre important de production des céréales, que des irrigations intelligemment conduites vont rendre plus fertile encore. Tous les fruits poussent au Mexique et y mûrissent : on n'y a cependant cultivé encore que la fraise. Mais, dans l'essor de son industrie, le Mexique ne tardera certainement pas à greffer et à récolter en grand. Ce jour-là, il inondera jusqu'aux marchés américains.

Mais pour comprendre tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans les progrès réalisés par ce peuple, sorti de sa longue torpeur, il faut pénétrer dans la ville des merveilles, dans la somptueuse capitale, Mexico.

Depuis un temps immémorial, Mexico est la capitale du Mexique. Déjà, au moment de la conquête, elle était la résidence des rois Aztèques et il a été impossible de découvrir à quelle époque cela remontait. Aussi, les divers souverains qui l'ont habitée ont-ils mis un soin jaloux à l'embellir. C'est aujourd'hui une superbe ville de 350.000 habitants, d'un luxe extraordinaire dans ses constructions et ses édifices, et qui a eu, au moins autant que les autres, sa part dans les perfectionnements et dans les bienfaits de l'administration du général Porfirio Diaz.

Les hôpitaux sont en abondance et pourvus de tout le confort moderne. Voici d'abord l'hôpital Royal des Indiens, fondé en 1553, qui couvre trois acres et demi et contient 250 lits. Il est administré par l'Assistance publique mexicaine (*Beneficéncia Pública*) qui a charge de deux institutions de ce genre, pour lesquelles elle dépense 25.000 piastres ou 125.000 francs par mois. C'est de la même administration que dépendent l'Ecole industrielle, l'Ecole de correction (également industrielle), l'Asile des pauvres avec neuf cents places, et dans lequel les enfants sont instruits et élevés parmi la musique et les fleurs, un hôpital pour les blessés, une maternité, une école d'aveugles, un hospice d'aliénés pour les hommes et un autre pour les femmes. La plupart de ces établissements seront vendus, aussitôt qu'on aura terminé le grand hôpital général, comprenant trente-cinq bâtiments séparés de 20 mètres et qui doit coûter quatre millions.

L'architecture est surtout représentée à Mexico par les couvents et les églises qui datent de l'occupation espagnole. La cathédrale, dont les tours ont 70 mètres de haut, est un chef-d'œuvre du style de la Renaissance. Par contre, le *Sangrario* et le *Santissimo* appartiennent à un style local, nommé style churigueresque, et où la sculpture joue, dans les façades, un rôle de premier plan. Les églises de Mexico se comptent par *milliers* et il n'en est peut-être pas une qui n'ait sa caractéristique particulière.

La civilisation nouvelle, qui a couvert tout le pays d'écoles, n'a pas négligé la réforme radicale du service pénitentiaire, cette pierre de

touche du progrès chez une nation. Les bâtiments eux-mêmes n'y sont pour rien. Ce sont, pour la plupart, d'anciens couvents, qu'il fallait bien utiliser. L'architecture en est superbe, mais ce n'est là qu'une qualité secondaire, et la place, en général, y fait défaut. La prison militaire, appelée Santiago de Tlalteloco, occupe les bâtiments d'une des plus anciennes églises de la ville, car elle date du premier vice-roi; et le couvent qui lui est contigu est plus vieux encore; c'était, avant la conquête, une école où étaient instruits les fils des Caciques indiens. Aussi le gouvernement a-t-il compris ce qu'il avait à faire dans ce sens. On achève en ce moment de construire, sur les plans les plus récents, une prison modèle, qui coûtera dix millions de francs et couvrira dix-huit acres de superficie.

La pendaison a été complètement supprimée au Mexique et, sauf pour les militaires et les brigands organisés, qui sont fusillés, la peine de mort est totalement abolie. Les fers eux-mêmes ne doivent plus être employés. Que diraient nos policiers européens, si on leur interdisait de se servir des menottes et du cabriolet? Mais les Mexicains prétendent que les menottes sont une ignominie et que c'est l'affaire du gendarme de garder son prisonnier.

Les bâtiments de la première Université qui ait existé en Amérique (1551) sont aujourd'hui occupés par le Conservatoire de Musique, une idée de la malheureuse impératrice Charlotte. L'Académie nationale d'art s'élève à la place d'une école fondée en 1524 pour les petits indiens. L'Ecole normale des hommes, qui compte six cents élèves, est installée dans l'antique couvent de sainte Thérèse (1678); et l'Ecole normale de filles, avec ses quatorze cents élèves, dans un superbe palais, acheté deux millions et demi et datant de 1648. L'ancien collège des Jésuites de Saint Ildefonse abrite les mille élèves de l'Ecole nationale préparatoire. L'Ecole nationale de médecine est logée dans l'ancien palais de l'Inquisition depuis le commencement de ce siècle, le Saint-Office ayant été supprimé dès la proclamation de l'indépendance. Le couvent de San Lorenzo est maintenant une école professionnelle dans laquelle les enfants pauvres apprennent gratuitement la lithographie, la gravure, l'imprimerie, la menuiserie et quantité d'autres métiers. Depuis 1874, il existe une institution analogue pour les filles.

La Bibliothèque nationale, avec ses 200.000 volumes, est logée dans l'ancienne église de San Agustin, qui lui fut donnée par Maximilien. Le Musée national et l'Ecole des mines et du génie sont installés tout aussi superbement.

La raison principale de cette opulence, ce sont les inépuisables richesses que le sol du Mexique recèle dans ses profondeurs. La production d'argent qui sort de ses mines, les plus belles et les plus riches qui soient au monde, est formidable. Elles en ont livré, de 1527 jusqu'au 1er juin 1895, pour la somme fantastique de *dix-sept milliards sept cent vingt-neuf millions neuf cent deux mille trois cent dix francs.*

Elles en donnent encore aujourd'hui pour *trois cent soixante quinze millions* par an en moyenne.

On imagine quelle catastrophe fut amenée par l'obligation où se trouvait le Mexique de payer sa dette nationale *en or*. Cette nécessité d'une sorte de faillite fut la première cause de la chute de Juarez et de l'intervention de Maximilien. Le général Porfirio Diaz, entouré de financiers extrêmement remarquables, parmi lesquels José Ives Limantour, et soutenu par toute la population mexicaine, aborda résolument le problème de payer deux dollars pour un. Il y réussit, aidé par un patriotisme général dont les exemples sont rares dans l'histoire.

Aujourd'hui, la piastre d'argent est restée la monnaie nationale. Qu'importe qu'elle soit dépréciée à l'extérieur, puisqu'on ne l'envoie pas au dehors et qu'on l'emploie exclusivement dans le pays ? Aussi, l'argent étant à bon marché, le travail l'est aussi. L'ouvrier mexicain gagne en moyenne 3 fr. 75 par jour. La paie, moins élevée dans les fermes, l'est un peu davantage dans les usines et sur les chemins de fer.

Au reste, le commerce se développe avec une rapidité incroyable. Les exportations du Mexique augmentent en ce moment de cinquante millions par an, les importations de 20 millions. L'or américain y entre pour une bonne part, et, pendant que le Mexique vend aux États-Unis 65 0/0 de son exportation, il ne leur achète que 15 0/0 de ses importations. Et non seulement, en payant deux piastres pour une, il a pu réduire sa dette de 750 millions, mais il construit des prisons de dix millions, des canaux de quatre-vingt-dix millions, des ports de cent millions. Les énormes travaux accomplis à Tampico ont coûté trente-cinq millions, ceux de Coatzacoalcos trente-cinq millions et ceux de Vera-Cruz cent millions. Les subventions aux chemins de fer ont déjà absorbé, sous le seul gouvernement de Porfirio Diaz, cinq cent cinquante millions. En voilà plus qu'il n'en faut pour trahir une vitalité financière de premier ordre.

Les chemins de fer, s'ils ont coûté cher à la République mexicaine, se préparent à lui rapporter bien davantage. Le Central mexicain (qui compte à lui seul un cinquième de la longueur totale) et l'International, relient le Mexique aux Etats-Unis. Tous deux, dans l'espace d'une décade, ont sextuplé ou septuplé leur trafic. Le Central aboutit à Tampico, qui deviendra probablement le port le plus important du golfe. L'International n'est qu'à 170 milles de Mazatlan, sur le Pacifique. Le Sud-Mexicain et celui de la Vera-Cruz sont promis au plus brillant avenir. Une nouvelle ligne, que l'on adjuge actuellement, et qui sera l'une des plus importantes, longera la frontière occidentale du Guatemala et touchera Tehuantepec, pour aboutir ultérieurement dans le golfe de Californie. Le télégraphe ne demeure pas en arrière. La première ligne fut ouverte en 1852 ; le réseau mesure aujourd'hui 12 000 kilomètres. L'argent est abondant à ce point qu'une banque qui voulait porter son capital de 25 à 50 mil-

lions et qui faisait appel au public, reçut en quelques jours, non pas les 25 millions demandés, mais bien 100 millions. Cela est assez rassurant pour l'avenir du pays.

La population, au recensement du 20 octobre 1895, était de 12.570.195 habitants. Le premier recensement, en 1793, n'avait donné que quatre millions et demi.

Le mouvement littéraire d'un pays a toujours d'étroites relations avec sa prospérité économique. La Renaissance mexicaine ne s'est point bornée au matériel: les esprits y ont joué leur rôle, et ce rôle prend chaque jour une importance plus considérable. Sans parler des savants, historiens et philosophes, qui y sont fort nombreux, nous trouvons, dans le domaine littéraire proprement dit, les promesses d'une floraison abondante et copieuse. Du reste, cette jeune littérature mexicaine a été vivement encouragée par le ministre actuel, qui sait patronner un livre quand l'auteur lui paraît digne de cette faveur. C'est ainsi que les presses du gouvernement publient les remarquables travaux historiques de Alfredo Chavero, comme elles ont déjà publié celles du regretté Icazbalceta, ainsi que les monographies de Penafiel et de Garcia-Cuba.

A la tête des jeunes romanciers mexicains, se place Louis Gonzalez Obregon, qui a su faire revivre, avec une extraordinaire intensité de charme et de puissance, les vieilles légendes nationales du Mexique, comme Ricardo Palmas l'avait fait pour celles du Pérou. Les poètes sont peu nombreux encore. Pourtant, on estime fort Salvator Diaz Miron et Juan de Dios Peza, ce dernier possédant, outre son très réel talent de poète du foyer, une singulière facilité d'improvisation.

Les journaux, comme sur toute terre américaine, foisonnent et prospèrent à l'envi. La seule ville de Mexico n'en compte pas moins de trente-sept quotidiens et d'innombrables périodiques hebdomadaires ou mensuels.

Tel est, en moins de mots qu'il n'en aurait fallu peut-être, la situation actuelle de ce pays, si merveilleusement doté par la nature et à qui le patriotisme de ses concitoyens prépare, pour un très prochain avenir, de si riantes et de si hautes destinées.

GABRIEL LESCURE.

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Frédégonde.* — BODINIÈRE : *Dégénérés.* — ŒUVRE : *Ton Sang.* — ELDORADO : *Hop Frog.* — ODÉON : *Don Gil de Portugal.*

On faisait grand bruit, dans la jeunesse littéraire d'il y a vingt-cinq ans, d'une œuvre que projetait Leconte de Lisle et qui devait s'appeler *Frédégonde.* J'ignore à la suite de quels événements le grand poète renonça à son idée. Traité par lui, avec l'emportement de son génie si extraordinai-

rement puissant, le sujet eût été passionnant et terrible. La majesté du vers, la sauvage harmonie de syllabes accouplées qu'affectionnait l'auteur des *Erinnyes* eussent merveilleusement paré la vieille légende mérovingienne. Or, tous ces dons, et beaucoup d'autres encore, manquent absolument à M. Alfred Dubout, et l'audace qu'il eut de s'attaquer à Frédégonde a été, en dépit de l'adage latin, bien mal récompensée.

Une scène a fait grand effet, pourtant : celle où Frédégonde, pour empêcher l'évêque Prétextat de se servir d'un secret, le lui révèle en confession. Bien qu'on en ait dit, l'idée n'est pas absolument nouvelle, mais le nouveau est rare par le temps qui court. Paul Mounet, superbe dans Prétextat, a enlevé la salle. Dure besogne avec le vers de M. Dubout, qui semble avoir appris la prosodie dans le *Tancrède* de Voltaire ou dans la pire des tragédies de Chamfort! Et puis, nous avions le droit d'attendre une reconstitution de cette étrange époque barbare, de ce milieu duquel est sortie la France. Il y avait là de curieuses mœurs à peindre et la cour sauvage de Frédégonde, la Messaline franque, eût été intéressante à faire revivre. Mais M. Dubout avait rêvé de faire une tragédie; et tout le monde sait que, dans la tragédie, ces questions là n'ont aucune importance. Celle-là nous l'a bien fait voir. Tous les efforts d'une interprétation hors ligne ont été impuissants à galvaniser ce cadavre.

En revanche, la Bodinière, qui aspire, paraît-il, à devenir un théâtre régulier, nous a donné une saisissante comédie en trois actes, *Dégénérés*, de M. Michel Provins. Je veux bien croire, à ce propos, que M. Michel Provins a entendu ne nous présenter, dans sa comédie, que de douloureuses et condamnables exceptions. S'il en était autrement, si telles étaient vraiment les mœurs de ce monde de l'argent dans notre fin de siècle, il ne nous resterait plus qu'à hâter de nos vœux la venue du cataclysme final : qu'on en juge!

Chambard est un aimable garçon, séduisant et peu scrupuleux, qui a poussé fort loin le flirt avec une émule de la Maud de M. Marcel Prévost, sans aller cependant jusqu'à l'irréparable. Il paraît sincèrement épris de Jeanne, mais la sincérité, dans ce milieu, ressemble singulièrement à la simulation; car, trop peu riche pour être le mari qu'il faut à Jeanne, il se charge de lui en trouver un, et lui fait épouser M. de Livaray, un banquier tout à fait moderne. Puis, après le mariage, il demande à continuer — et à parachever — son flirt antérieur. Mais Jeanne hésite, recule, tergiverse. Etre la maîtresse de Chambard ne l'épouvante pas, mais ne la tente pas non plus. Au fond, cela lui est égal, et à Chambard auss . Ces deux amoureux ne semblent y tenir ni l'un ni l'autre. Il faut qu'une amie de Jeanne, Liane de Girolles, une détraquée, une morphinomane qui, depuis longtemps, n'a rien à refuser à Chambard, s'aperçoive de ce qui se passe et menace Jeanne de tout raconter à son mari : sur quoi, celle-là se décide. Ce motif qui lui manquait, elle l'a trouvé. Elle se donnera à Chambard, parce que Liane doit la dénoncer. Et Liane n'y manque pas, si bien que Livaray surprend sa femme et Chambard dans un petit pavillon, bien et dûment enfermés. Seulement, est-il arrivé à temps? Il l'ignore, et, au fond, cela lui importe assez peu. Il est engagé dans une grosse affaire de

chemin de fer pour laquelle il a besoin de Chambard, devenu ministre. La scène d'explication entre les deux hommes a paru vive.

— Avez-vous été l'amant de ma femme ? demande Livaray.

— Jamais, cher ami ! répond Chambard.

— Alors, nous pouvons nous donner la main ! Et maintenant, parlons affaires.

Il va sans dire que, si Chambard n'a pas été l'amant de Jeanne, il le sera demain. La chose ne fait aucun doute.

En somme, une œuvre puissante qui promet beaucoup. Relevons surtout à l'actif de l'auteur son dialogue brillant, mordant, spirituel, instrument admirable pour attirer le public vers les problèmes moraux, dont M. Provins paraît être préoccupé.

Le drame de M. Henry Bataille, auquel le public de l'Œuvre a fait un triomphant accueil, nous replace en plein symbolisme poignant et terrible. Deux frères, Maxime et Daniel, vivent chez leur père, un usinier laborieux et riche, côte à côte avec une jeune fille aveugle, une voisine, Marthe. Là, aussi, est leur grand mère, une vieille à cheveux tout blancs, qui adore les deux jeunes gens. Mais Maxime est vigoureux et fort, pendant que Daniel, au contraire, pauvre être épuisé, se meurt de langueur, de maux inconnus et mal définis, sous les yeux de son père désespéré. Maxime s'est, un jour, pris, non pas d'amour, mais d'un goût assez vif pour la jeune infirme ; et il le lui a dit avec une force de volonté telle qu'elle a consenti, qu'elle s'est donnée, sans amour non plus, par soumission, par faiblesse, par peur de la lutte. Maîtresse de Maxime, Marthe est en même temps la garde-malade de Daniel. Elle va jusqu'à donner son sang pour une transfusion, qui doit rendre la vie et la santé au jeune homme. Cela ne suffit pas, Daniel l'aime et il faut qu'elle soit sa femme. La grand'mère l'exige : elle obéit, comme toujours. Maxime est absent ; mais il revient, et il se met à aimer, parce qu'elle va être à un autre, celle dont il ne se souciait guère quand elle était toute à lui.

C'est le jour des fiançailles. Daniel, encore tout chancelant, a entendu derrière les arbres du parc, l'explication de Maxime et de Marthe. Il comprend que celle qu'il va épouser est la maîtresse de son frère. Alors, il ne veut plus rien d'elle, surtout ce sang qui l'avait sauvé ; et il arrache les bandages des blessures, et il rend goutte à goutte son sang, celui de Marthe, et il meurt ainsi, en pardonnant.

Le symbole existe, on le sent là, et pourtant il est besoin d'un effort pour savoir où il se cache. Peut-être est-il dans l'antithèse physique et morale des deux frères ; je croirais plutôt le trouver en Marthe, dans ce renoncement total, complet, absolu, dans cette annihilation de la volonté poussée au-delà des plus extrêmes limites. Si M. Bataille a fait de la pauvre fille une aveugle, cela a été, à ne s'y point méprendre, pour accentuer et rendre plus saisissable cette passivité à laquelle une clairvoyante n'aurait pu s'accoutumer. Une telle abdication du *moi* ne pouvait naître et subsister sans quelque cause morbide. Comment choisirait-elle entre Maxime et Daniel, qu'elle ne connaît qu'à la voix ? Mais son enfance d'aveugle l'a mise si complètement dans la dépendance des autres, qu'elle y reste en

quelque sorte inconsciemment. Sa volonté est close, comme ses yeux.

Hop-Frog, que M. George Vanor à tiré d'une nouvelle célèbre d'Edgar Poë, appartient au domaine du fantastique; et là, le symbole, si symbole il y a, demeure impénétrablement obscur. Hop-Frog est un disgrâcié de la nature, un Quasimodo, un Triboulet plutôt, car il est devenu le bouffon du roi; et, par dessus le marché, il aime une jolie fille, Stellina, à qui, chose étrange! il semble ne point déplaire. Le roi consent volontiers à marier ces deux amoureux, mais sans renoncer pour cela à être au plus vite l'amant de Stellina, qui lui paraît charmante. Et il en avertit Hop-Frog lui-même, avec ce mépris classique des rois pour leurs bouffons. Mais le bossu n'est pas homme à ne se point venger. Avant même que le roi ait été retrouver Stellina, qu'il a fait conduire dans sa chambre, Hop-Frog profite de cette circonstance, d'ailleurs étrange, que son maître s'est déguisé en singe et lui a donné à tenir le bout de sa chaîne, pour pendre au lustre de la salle de bal ce monarque libidineux.

On a semblé ne pas comprendre très bien pourquoi M. George Vanor avait rendu muet Hop-Frog qui, autant qu'il m'en souvienne, n'est point affligé de cette infirmité dans le conte de Poë. Je me refuse à croire que cela ait été simplement pour fournir à Taillade l'occasion de montrer ses extraordinaires qualités de mime; et c'est une chose que l'on regrette d'autant plus que M. George Vanor est un écrivain rythmé et mélodique, dont la prose est pleine de cadences harmoniques et de nobles images. Il est bon d'ajouter que l'Eldorado a superbement monté *Hop-Frog* et que la magnificence des décors et la splendeur de la mise en scène ont littéralement transporté la salle.

L'Odéon a monté, pour ses abonnés, un très curieux drame du vieil auteur espagnol Moreto, *Don Gil de Portugal*, traduit et, je crois, légèrement adapté par M. Alfred Gassier. Tout le monde s'est montré surpris, et non sans cause, de l'extrême habileté scénique que se revèle dans cette pièce. Tous les ressorts dramatiques les plus puissants y sont mis en œuvre avec une maëstria telle qu'on jurerait l'œuvre créée d'hier et signée de l'un de nos mélodramaturges les plus experts. Les deux premiers actes surtout sont des merveilles de force tragique et de clarté; et le succès en a été tel que M. Ginisty a dû prolonger la carrière de *Don Gil de Portugal*, destiné primitivement à l'unique représentation du jeudi.

GEORGES LEFÈVRE.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Archives d'anthropologie criminelle. — Mai et juin. — Notre collaborateur et ami, A. BÉRARD signale la faillite partielle de la loi

(1) Voir le commencement des *Revues françaises* et des *Revues allemandes* et *italiennes* dans notre numéro du 1er Mai. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la REVUE.

sur la *relégation* qui, proclamée en 1885, avait en vue d'arrêter la marche de la criminalité en France et de contribuer au progrès économique de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie. Et l'auteur de nous dire les résultats déplorables de la déportation en Sibérie et d'autres expériences du même genre qui ont été tentées dans les différents pays. Pour la France il démontre que :

Chaque relégué tant à la Guyanne qu'à la Nouvelle-Calédonie coûte plus de... 1000 francs par an... La relégation n'a même pas diminué le nombre des récidivistes.

Mais, consolons-nous quand même! Bérard nous apprend, et il a sans doute raison, que, sans cette loi, le nombre des crimes et des récidives eût peut-être été encore plus considérable! — AUBRY s'extasie devant le *Système anthropométrique* de Bertillon et reproche aux journalistes leur guerre contre les abus de la mensuration (rappelons qu'on la pratiquait à tort et à travers, contre la volonté de gens n'ayant rien de commun avec le code criminel!) L'auteur voudrait voir appliquer le système de Bertillon sur une échelle des plus larges, ce qui fournirait dans la vie pratique un moyen infaillible pour reconnaître l'identité des gens.—Dans une critique consacrée à la femme criminelle et prostituée de César Lombroso et Ferrero nous trouvons cette appréciation de la doctrine et du maître de Turin :

Lombroso a toujours eu cette bonne fortune d'avoir des partisans ardents et des adversaires acharnés : il n'a pas d'indifférents. Mais, amis ou ennemis, tous s'inclinent devant la science, le talent, le prodigieux travail et l'inébranlable loyauté du maître... Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir à son sujet, on n'en est pas moins forcé de reconnaître qu'il a rendu d'immenses et inoubliables services à la science de l'anthropologie criminelle, et qu'il a grandement contribué avec ses disciples à lui faire réaliser des progrès remarquables...

Publiée dans l'organe du professeur Lacassagne et de G. Tarde, cette opinion sur Lombroso apprendra sans doute aux nombreux élèves du maître que, si l'auteur de l'*Homme Criminel* rencontre parfois des détracteurs parmi les journalistes en France, il a encore davantage des amis et des adhérents dans ses milieux scientifiques. On y attaque quelquefois les théories de Lombroso, mais on y rend toujours hommage à l'ingéniosité et à la richesse de ses conceptions, sources d'idées également intarissables pour ceux qui les suivent comme pour ceux qui les combattent.

Correspondant. — 10 Mai. — Revenant sur la mystification de Léo Taxil qui, au lieu de montrer la luciférienne convertie, Diana Vaughan et de faire des révélations diaboliques, a mis à nu toute la bêtise de certains croyants, A. DE LAPPARENT signale les dangers que court le catholicisme et les catholiques français.

Il y a vingt ans, sous prétexte d'arracher aux Juifs le monopole de l'argent, on a réussi à ruiner la moitié des catholiques en les lançant dans les spéculations de l'Union générale. Depuis lors, c'est leur situation politique qu'on a gravement compromise dans la campagne boulangiste; et voici maintenant qu'on a risqué de leur faire faire un lamentable plongeon dans la mer du ridicule, cette mer, si dangereuse en France, et d'où il est si rare que les naufragés réussissent a se tirer; comme si ce n'était pas un désastre de fournir à nos ennemis l'apparence d'une raison pour nous attribuer à tous la crédulité enfantine dont quelques-uns ont fait preuve!

L. DE CONTENSON raconte la colossale banqueroute (!) de la société et de la religion musulmanes. Dans les ténèbres qui l'entourent on chercherait en vain son étoile de demain. Ses dernières recrues, les races nègres, ne sont que des races inférieures, et les peuples musulmans mis en contact avec la civilisation européenne, deviennent ses vaincus et ses victimes. Point n'est besoin pour les vaincre d'un Tancrède ou d'un Godefroy de Bouillon. Les ingénieurs et les capitalistes suffisent. — Mme MARIE DRONSART raconte dans des pages chaleureuses le long règne de la *Reine Victoria*.

Journal des savants. — Avril. — Nous donnons ailleurs la remarquable étude de Michel Bréal sur la

prétendue pureté de la langue. — G. MASPERO analyse les *Papyrus de Petrie* et raconte à cette occasion la vie sociale et intime des Egyptiens. — A. BARTH rend compte du savant ouvrage de Joseph Dahlmann, consacré à la *Mahabarata*.

Nouvelle Revue. — 15 Mai. — Dans sa lettre de *Las Palmas*, CAMILLE SAINT-SAENS s'attaque à l'introduction de la prose dans la musique française. Voici ses arguments :

Le mécanisme de la langue française est différent des autres langues, où on a introduit cette innovation.

Dans la langue allemande, qu'il s'agisse de prose ou de vers, toutes les syllabes se prononcent distinctement. En anglais, il se fait une effroyable consommation de syllables sacrifiées, qui disparaissent dans la prononciation, mais elles disparaissent également en prose et en vers.

Dans notre langue, il n'en est pas ainsi. Nous avons des syllables muettes, qu'il est nécessaire de faire sentir dans le vers, et que l'on escamote en disant la prose ; je sais bien qu'il est de mode d'enseigner que les vers doivent être dits comme de la prose ; mais tel n'est pas l'avis des poètes, ni des fins diseurs comme Legouvé qui a protesté contre ce système. N'est-ce pas lui qui a cité en exemple ces vers de Racine :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes [laissée !]

en faisant remarquer que si l'on prononçait *blessé*, *laissé*, tout le charme des vers s'évaporait ? c'est pourtant ainsi que l'on prononce en prose.

Mais, tout en étant adversaire de la prose, Saint-Saens réclame la rénovation du drame-lyrique et du ballet sans nous dire précisément comment s'y prendre pour la réaliser. — LOUIS PROAL a une série de méditations sur *l'amour et la mort* et il arrive à la conclusion que les suicidés par amour, loin d'être des criminels, sont le plus souvent des êtres bons, affectueux, tendres, trop aimants, trop sensibles. On s'en doutait un peu. — VAN KREYMULEN réunit des détails dispersés dans les archives au sujet de la conduite de *Carnot* à Anvers. — Le COMMANDANT CHASSÉRIAUD nous apprend quel *batiment de guerre* il ne faudrait plus construire. — Et Mme ADAM continue à accabler de ses reproches la politique de M. Hanotaux, qui se résume en ces quelques lignes :

La « *combinaison* franco-russe », voilà ce que M. Hanotaux a fait de l'alliance ! La Russie, d'une part, est donc rentrée dans l'alliance des trois empereurs, conduite par Guillaume II ; M. Hanotaux, d'autre part, suit aveuglément la politique du même Guillaume, c'est alors la Triplice élargie, mais toujours dominée par l'Allemagne. Nous ne pouvons l'ignorer, puisqu'on nous en rabat les oreilles : « l'Europe continentale unie » l'est seulement pour combattre l'Angleterre, et seulement aussi pour la plus grande gloire du roi de Prusse qui rêve de lauriers maritimes et cherche à doter l'Allemagne d'une puissante flotte de premier ordre. Ainsi la France se mettrait à la remorque de Guillaume II en Afrique.

Revue des Deux-Mondes. — 15 Mai. — JOSEPH BERTRAND a des pages intéressantes consacrées à la vie d'un savant du XVIe siècle, *François Viète* qui a presque inventé l'algèbre. Chose caractéristique : on se plaignait *déjà* de l'encombrement des carrières libérales ! Viète, contemporain de Montaigne, écrit comme Descartes Ses mémoires sont pétillants d'esprit.

Cueillons cette anecdote qui prouve combien sévère on était dans ce bon temps pour les ruptures des promesses de mariage :

Le mercredi 11 août 1604, un maitre des comptes de la ville de Rennes fut condamné par arrêt de la Cour à épouser en face de l'Eglise une veuve à laquelle il avait promis mariage et, sous cette couverture, lui avait fait un enfant. Il fut dit dans cet arrêt, ce qui est remarquable, qu'il l'épouserait tout à l'heure ou, faute de ce faire, que dans deux heures avant midi il aurait la tête tranchée. Ce qu'il fut contraint d'effectuer, et furent mariés le matin dans l'église Saint-Barthélemy. Le président Molé, en prononçant l'arrêt, lui dit ces paroles : « Ou mourir, ou épouser ! telle est la volonté de la Cour. »

A. ROUSSIN nous entretient des *réformes* dans l'organisation administrative des arsenaux et le DUC DE BROGLIE de l'*Eglise et de la France moderne*, à propos du volume du P. Maumus paru sous le même titre. On sait que d'après le savant dominicain, l'opposition qu'on se plaît à établir entre l'Eglise et les prin-

cipes de la société moderne n'est que *l'œuvre de préventions sans fondement*. Son livre qui a trouvé grâce devant le *Temps* et l'*Univers*, n'en trouve pas assez devant le noble duc qui continue à croire que l'Eglise est, de la part de la France nouvelle, l'objet d'une hostilité que rien ne justifie. — ROBERT DE LA SIZERANNE peint l'évolution du portrait à travers quatre siècles, à l'occasion d'une exposition de portraits depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours faite récemment au profit d'une bonne œuvre. — *Un petit centre agricole en Basse-Provence* par le comte ANTOINE DE SAPORTA.

Revue de Paris. — 15 Mai. — ROCHEBLAVE s'efforce de justifier Georges Sand des reproches qu'on lui a adressés au sujet de ses relations avec Musset. L'auteur nous dit, et il sera sans doute contredit, qu'elle n'avait pas trahi Musset, car, au moment de l'intervention de Pagello, elle a regagné sa liberté ; que ses mensonges mêmes étaient occasionnés par son désir de ménager Alfred ; que son influence sur le dernier était excellente, car selon l'expression de Musset, lui-même, Sand « a fait un homme d'un enfant » que... Mais à quoi bon ranimer l'incendie et tâcher de l'éteindre ensuite ! Après avoir violé d'une façon aussi brutale qu'indécente les secrets de la vie intime de Sand et de Musset, après avoir exposé les détails les plus mystérieux de leur alcôve à la cruauté et à la curiosité malsaine des badauds, on croit pouvoir étouffer le scandale en nous disant qu'ils se valaient tous les deux. L'article ne vaut peut-être que par cette adorable citation d'une lettre inédite de George Sand :

Et toi, poète, belle fleur, j'ai voulu boire ta rosée. Elle m'a enivrée, elle m'a empoisonnée, et, dans un jour de colère, j'ai cherché un contrepoison qui m'a achevée. Tu étais trop suave et trop subtil, mon cher parfum, pour ne pas t'évaporer, chaque fois que mes lèvres t'aspiraient. Les beaux arbrisseaux de l'Inde et de la Chine, pliant sur une faible tige et se courbant au moindre vent, ce n'est pas d'eux qu'on tirera des poutres pour bâtir des maisons. On s'abreuve de leur nectar, on s'entête de leur odeur on s'endort et on meurt.

RENÉ STOURM étudie le *Système français d'impôts*. — Commencement d'une série d'articles sur la *Politique orientale*, d'ERNEST LAVISSE, qui voudrait en se servant du « Livre jaune » et des Livres bleus » dégager la vérité sur notre conduite dans les affaires d'Orient. Y parviendra-t-il ? Car jamais question plus compliquée ne fut embrouillée à dessein avec une légèreté qui frise si souvent la culpabilité.

Revue Scientifique. — 15 et 22 mai. — BRANDT nous entretient des *Femmes à barbe* qui mériteraient d'arrêter l'attention des physiologistes en raison de la portée phylogénétique de cette anomalie. L'auteur, en nous renvoyant à ses publications antérieures, croit pouvoir se séparer de Darwin en ce qui concerne l'explication de ce phénomène. Ajoutons que Braudt croit qu'avec le temps le nombre des femmes à barbe... augmentera. En attendant cette transformation inévitable, environ 10 0/0 des femmes possèdent déjà de petites moustaches ! Cette statistique est sans doute trop risquée comme le sont du reste les souhaits ou les appréhensions de l'auteur pour l'avenir. Rappelons qu'ici même notre savant collaborateur d'Ault a développé avec le même luxe d'arguments cette thèse que la femme de l'avenir sera complètement chauve. La vérité est peut être au milieu et s'incarne dans la chevelure adorable des femmes de nos jours. — La *Chimie des parfums*, par JACQUES PASSY. — Reproduction du discours de BERTHELOT, prononcé à la séance solennelle de l'Union de la Jeunesse républicaine, vrai hymne chaleureux en l'honneur de la science et de son influence sur le progrès des sociétés modernes. En voici le passage le plus significatif :

Quelles que soient les critiques que l'on soit encore en droit d'adresser aux organisations actuelles des nations civilisées, il est certain que c'est à la science et à la liberté que sont dues les profondes transformations qui ont tant diminué et qui continuent à amoindrir incessamment le mal physique et le mal moral parmi les hommes, les souffrances sociales et les servitudes traditionnelles.

L'hérédité psychopathique, par PIERRET.

Quinzaine. — 15 Mai. — YVES LE QUERDEC répond aux critiques qu'ont soulevées ses remarquables *Lettres d'un curé de campagne*, et raconte l'histoire de son ou plutôt de ses volumes, car les *Lettres* ont été suivies de celles d'un *Curé de Canton* et du *Journal d'un Evêque*. — Dans l'*Ancêtre des socialistes*

français le baron J. Angot des Rotours trace la vie et analyse les travaux de *Babeuf*.

J. Baillet : *Question du baccalauréat* au Congrès des professeurs. — Dans une polémique qui se distingue par l'élévation des pensées et la politesse du ton, G. Fonsegrive répond à la conférence faite récemment par G. Séailles sur *La conscience moderne*. D'après Fonsegrive, l'Union morale de Desjardins, dont Séailles est un des adjoints autorisés, se sépare ouvertement du catholicisme en condamnant ses dogmes essentiels.

L'Union, nous dit-il, n'est plus possible non seulement avec les vrais catholiques, mais avec tous les vrais chrétiens.

L'auteur se console, du reste, en pensant que si le catholicisme est excommunié par la « conscience moderne », cette conscience n'est incarnée en somme que dans celle de Séailles et de ses amis de l'*Union*.

....

REVUES ECONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Économistes. — 15 Mai. — Le commencement d'une série d'articles de Ch. Gomel sur *L'Assemblée constituante et les Biens du clergé*, dont le premier s'efforce de prouver que la gestion financière de l'Assemblée constituante fut entachée d'autant d'imprévoyance que d'incapacité. — G. Sorel étudie la *Théorie marxiste de la valeur* et L. de Tourville, le *Mouvement agricole*.

Revue Internationale de Sociologie. — Avril. — Gaston Moch développe l'idée de la langue internationale « *esperanto* », que nos lecteurs connaissent déjà d'après son travail publié ici-même. — Ch. Letourneau a un tableau très mouvementé du commerce et de la monnaie en Chine. Il nous montre l'empire chinois en agitation perpétuelle. Près d'une moitié de la population est toujours occupée à tromper l'autre, ce qui n'empêche point la classe des marchands d'y être considérée comme la dernière. Le papier-monnaie y existait un siècle avant l'ère chrétienne.

Revue Socialiste. — Mai. — Mme Hudry-Menos plaide la cause de l'évolution du service domestique. Il faut que nos serviteurs gardent leur personnalité et deviennent des « *employés* » comme aux Etats-Unis. Des employés indépendants, instruits et bien rétribués s'y chargent du ménage, de la cuisine et permettent ainsi de faire un pas en avant vers les « groupements familiaux », la société de demain. — Paul Louis, après avoir peint la puissance industrielle du Japon, basée surtout sur l'exploitation de ses prolétaires, croit le moment proche d'une révolte ouvrière. Mais avant d'y arriver, sa concurrence, en aggravant les crises d'Europe, compliquera encore le problème social, en hâtant du même coup la solution. — René Viviani combat le *Renouvellement du privilège de la Banque de France*. Les avantages que nous promet le nouveau projet sont dérisoires. On veut livrer le droit de battre monnaie pour la durée de 23 ans à une bande de financiers et leur assurer jusqu'à 13 p. 100 de revenus! — Suite de la *Propriété idéale* de E. Fournière.

Le Devenir Social. — Avril. — Paul Lafargue étudie la *Fonction économique de la Bourse*. — Luigi Einaudi, *L'Economie agraire du Piémont*.

Dans la **Réforme sociale**. — 16 mai. — Le commencement d'une série d'articles de Pierre Le Play et Georges Verstraete sur le *Cafre ouvrier dans les mines d'or au Transvaal*. — René de Kerollain démontre les conséquences déplorables de l'impôt global, l'impôt sur le revenu, dans l'état d'Ohio qui a amené une sorte d'inquisition sociale.

....

Saluons, avec une sympathie chaleureuse, que partageront, du reste, tous nos lecteurs, l'apparition d'un nouveau confrère : **Revue Philanthropique**, qui paraîtra tous les mois sous la direction de Paul Strauss. « Neutre, impartiale, libérale et tolérante », basée sur l'amour du prochain et la solidarité humaine, elle nous parlera de la charité et de ses moyens touchants et ingénieux. Elle tracera la voie aux pouvoirs publics, en étudiant les questions d'assistance en France et à l'étranger ; elle stimulera l'action administrative et celle de l'assistance publique de Paris et des grandes villes, en rapprochant les résultats obtenus et en signalant ceux à atteindre. Elle indiquera, en outre, la voie à suivre à la bienfaisance privée. Le programme de la *Revue* est aussi large qu'attrayant. Son premier numéro contient une série d'articles signés par Séverine, Henri Monod, Jules Claretie, etc., apportant une riche moisson d'idées dignes d'être lues et méditées.

Signalons également **L'Estampe Moderne**, nouveau périodique d'art édité

par l'imprimerie Champenois. Elle se propose de présenter au public, chaque mois, une série d'*Estampes inédites*, en couleurs et en noir signées par les principaux artistes modernes français et étrangers.

Chacun de ses numéros contiendra quatre estampes originales, de dimensions 31 × 41 qui, en jugeant d'après le premier fascicule, seront de véritables œuvres d'art; de plus le tirage restreint de ce recueil à 2.000 exemplaires, est un garant du soin consciencieux de son exécution.

Nous relevons dans le numéro qui vient de paraitre les noms de L.-A. Girardot, Malteste, R. Ménard, M. Réalier-Dumas.

Revues Anglaises et Américaines

Atlantic Moorthly — Mai — William E. Smythe nous donne des curieux détails sur la colonie fouriériste de *Greeley*, dans le Colorado. Au début, quand elle fut fondée, en 1869, par N. C. Mecker, il n'existait en réalité qu'une boulangerie et une blanchisserie communes. Mais bientôt, grâce aux articles de Greeley dans la *Tribune* de New-York, la colonie naissante prospéra rapidement et prit, par reconnaissance, le nom de son bienfaiteur.

Aujourd'hui, Greeley est une charmante ville, coquettement bâtie, entourée de fermes parfaitement cultivées et douée d'un système de canalisation qui est la propriété de ses habitants. On y a déjà employé plus de deux millions de francs en embellissements de toute sorte. D'autres colonies basées sur le même système sont également très florissantes. C'est Anaheim, fondée, il y a quarante ans par des mécaniciens et des petits marchands allemands de San-Francisco. C'est Riverside, célèbre par les oranges qui portent son nom. Les maisons et les avenues de cette colonie, qui, en moins d'une génération a surgi de paturages à moutons, peuvent compter parmi les plus belles qu'il y ait au monde.

Phillip Morgam et Alvan F. Sanborn traitent les *Problèmes de la Vie Rurale*, le premier dans les villages éloignés, le second dans les communautés agricoles. M. Sanborn nous dépeint la vie du fermier américain comme fort mélancolique. Le fermier est avant tout partisan du juste-milieu. Il passe son temps à bavarder et ne s'occupe jamais que de ce qui l'intéresse personnellement ou de ce qui a trait aux affaires privées de son voisin. Sa religion est largement teintée d'hypocrisie, sa moralité d'inhumanité et d'égoïsme, et il n'est point exempt d'avarice. Il n'est aucunement ouvert à ce qu'il y a de beau dans la vie campagnarde. « C'est, dit M. Sanborne, incontestablement triste ! »

Century. — Mai. — Une étude de Mme Van Rensselaer sur la vie intime du célèbre peintre *Sargent*, a fourni à Harry Fenn le sujet de charmantes illustrations. — *Les Cerfs-Volants scientifiques*, par J. B. Millet et le lieutenant H. D. Wise. — Deux articles sont inspirés par les événements de la guerre turco-grecque. B. J. Weeler nous dépeint brièvement *La Famille royale de Grèce* et nous trace du roi Georges un portrait assez étrange. D'après l'auteur, le roi de Grèce, qui n'a rien d'un grand homme, s'est pourtant montré d'une habilité remarquable dans la conduite de ses propres affaires. On prétend que ses spéculations à la Bourse ont toutes très heureusement réussi. Grâce à elles et à une économie plus que sévère, il est parvenu à amasser une fortune considérable que, en homme prudent, il s'est empressé de placer à l'étranger. — Un écrivain grec, Demetrios Calopothakas raconte la turbulente histoire de l'*Ile de Discorde*, cette petite Crète pour laquelle ou dans laquelle on se bat depuis six siècles. La seule solution aux difficultés actuelles est l'union de la Crète avec la Grèce. Pourtant, le gouvernement grec est loin d'être un modèle du genre, mais il faut choisir cette issue, pour l'excellente raison qu'il n'en existe pas d'autre.

Contemporary. — Mai. — L'article capital du numéro, signé de William O'Brien, nous apporte de

bien curieuses révélations rétrospectives sur le *Fénianisme en* 1865. O'Brien était avec son frère à la tête du mouvement. En 1865, l'organisation avait été si habilement menée qu'on pouvait compter, pour l'enrôlement, sur les trois quarts de la population mâle valide, et cette population était de 1.300.000 âmes de plus qu'aujourd'hui. Les régiments de la garnison anglaise étaient gagnés.

Jamais l'Angleterre n'a été aussi menacée par ses propres baïonnettes : les cours martiales firent quelques exemples retentissants; mais ce n'étaient pas des individus isolés qui étaient atteints par cette épidémie : c'étaient des compagnies et des régiments... Quant aux régiments de la milice, ils constituaient autant de forces du Fenianisme... D'autre part, la guerre de sécession venait de finir en Amérique, et l'armée du Nord avait été licenciée, laissant libres plus de 200.000 vétérans irlandais, admirables soldats, tous fort excités contre l'Angleterre.

M. William O'Brien nous dit comment avorta ce complot formidable et ne dissimule pas ses craintes — ou ses espérances — que le Fenianisme ne soit plus heureux un jour.

Au mois d'août et pendant les deux premières semaines de septembre, le pays attendait qu'un chef résolu donnât le signal. Ni le signal, ni le chef ne se montrèrent. Le gouvernement fit alors ce que les insurgés auraient dû faire avant lui : il frappa un grand coup. Les chefs civils, avec des charretées de correspondance saisie, furent capturés... Les régiments qu'on avait gagnés furent envoyés dans l'Inde, et les régiments de milice, désarmés et licenciés, durent attendre longtemps avant d'être convoqués de nouveau... Nous apprenions l'autre jour que deux régiments irlandais venaient d'être expédiés au Cap. Qui pourrait garantir que les régiments irlandais de 1897 ne sont pas faits de la même chair et du même sang que ceux de 1865? Croit-on qu'il sera suffisant de les envoyer dans l'Inde? Les journaux indigènes de l'Inde sont aussi sympathiques au Home Rule irlandais que ceux de Dublin. C'est l'an dernier qu'un Home Ruler irlandais présidait un Congrès national représentant deux cents millions de Home Rulers hindous. Et la Russie n'est plus séparée de l'Inde par des Khanats barbares, comme elle l'était aux jours du Fenianisme. Elle a des sentinelles presque jusqu'à Kandahar.

Dans *La Russie telle qu'elle est*, W. Durban fait le plus grand éloge des Russes. Il a surtout été étonné par les immenses progrès que fait dans ce pays l'instruction élémentaire. Il est évident pour lui qu'une nouvelle génération se lève qui changera du tout au tout l'aspect social du pays. — Outre de nombreux articles d'intérêt purement britannique relevons, *Le Diable dans l'occultisme moderne*, par F. Legge. Il est aujourd'hui établi que ce sont non pas les Francs-Maçons, mais les Occultistes, qui croient Satan une des forces prépondérantes de la nature et sont disposés à se servir de lui en cette qualité. Ils considèrent qu'il n'est pas absolument mauvais et sont convaincus qu'il reprendra un jour sa forme première.

Fortnightly. — Mai. — La politique — et principalement les considérations relatives au conflit gréco-turc. — occupe dans le numéro de ce mois une place extrêmement encombrante. Nous avons successivement un article sur la *Crète*, un autre sur *la Grèce et les puissances*, un troisième où il est énergiquement souhaité, chose rare en Angleterre, que la Russie prenne *Constantinople* et d'autres encore sur des sujets aussi vagues que les *Réformes en Turquie*. — *Les élections italiennes* fournissent à Ouida l'occasion d'une vigoureuse attaque contre Crispi, mêlée d'un peu de désappointement sur les espérances qu'avait inspirées le marquis di Rudini. L'auteur conclut que nulle réforme ne sera possible en Italie, avant que la Constitution n'ait été revisée et qu'on n'ait réduit le roi au rôle d'un véritable monarque constitutionnel. — Il paraît que *Les Harengs*, non contents de fournir un aliment aux pauvres gens, constituent encore un engrais de premier ordre. Harry de Windt nous apprend comment les habitants de l'île de Sakhalin les préparent pour les marchés japonais.

Aussitôt que l'approche du banc de harengs est signalée par l'apparence laiteuse de la mer, nombre de grands bateaux s'en vont mouiller à trois milles environ du rivage. Chacun est muni

d'un énorme filet construit pour contenir cent cinquante tonnes de poisson. Aussitôt amenés à terre, les harengs sont bouillis dans de monstrueux chaudrons. On les place ensuite dans des pressoirs en fer et on les comprime jusqu'à ce qu'ils soient débarrassés de toute l'huile et de la substance liquide qu'ils contiennent. On les empile ensuite pour les faire sécher au soleil, après quoi on les divise en menus fragments. Dans cet état, on les fait chauffer au soleil pendant neuf jours, puis on les emballe et on les expédie au Japon, qui est le seul marché pour cette espèce d'engrais.

Signalons une très intéressante monographie consacrée par Mme Blaze de Bury à *Mlle Bartet* de la Comédie Française.

Imperial and Asiatic Quarterly Review. — Avril, Mai, Juin. — Nous avons déjà eu l'occasion de donner l'analyse du remarquable travail de E. M. Parker sur la vie de *Confucius* (N° du 15 Mai). Ajoutons que les curieux dessins qui l'ont accompagné et qui ont, à juste titre, si vivement intéressé nos lecteurs, proviennent de la collection du célèbre orientaliste, le Dr Leitner, qui les a obligeamment mis à la disposition de l'auteur.—Relevons dans le même fascicule une étude de K. Castell Hopkins consacrée à l'état du Canada en 1896 et 1897; de E. M. Parker sur la *Russie moderne* et ses traditions asiatiques; de F. Harford Battersby, *Bida et Benies*; plusieurs études consacrées aux Indes.

Nineteenth Century. — Mai. — Les Sociétés contre l'abus et même l'*usage du tabac* ont du travail sur la planche. E.-V. Heward a calculé que les fumeurs de la Grande-Bretagne et d'Irlande, qu'il estime à un quart de la population, consommaient par an 78 millions de livres de tabac pour une dépense de 712 millions de francs. Or, la dépense de toute cette population, pour le blé, n'atteint pas 740 millions, si bien que les Anglais dépensent presque autant en tabac qu'en pain. Encore ne sont-ils pas les plus forts fumeurs du globe, car ils ne consomment pas tout a fait deux livres par tête.

Les Hollandais fument 7 livres par tête; les Autrichiens, 3 livres et demi; les Danois, 3 livres et demi; les Suisses et les Belges, 3 livres un quart; les Suédois et les Norvégiens, 2 livres un quart; les Français, 2 livres; les Italiens, les Russes et les Espagnols, une livre un quart; les Américains, 4 livres et demi.

Malcolm Morris analyse les *Progrès réalisés par la médecine* pendant le règne de la reine Victoria. L'inventaire, comme on peut le supposer, est considérable; car, ainsi que l'auteur le fait remarquer, le médecin de 1837 n'en connaissait pas beaucoup plus, en ce qui concerne les maladies du cœur, des poumons, de l'estomac et du foie, qu'on n'en savait du temps d'Hippocrate. — Le reste du numéro est entièrement occupé par des articles relatifs à la Grèce, à la Turquie et à leur différend actuel.

North American Review. — Mai. — *Les récentes conquêtes de l'ascension* sont passées en revue par sir W. M. Conway, qui constate, non sans amertume, que bientôt ce domaine là sera épuisé comme les autres. Les pics réputés les plus inaccessibles des Alpes ont tous été escaladés depuis ces dernières années. Le Caucase lui-même, dont les sommets atteignent des altitudes plus élevées, commence à ne plus garder de mystères. Seul, le pic d'Ushba demeure immaculé. Dans peu de temps, on va donc être obligé d'aborder l'Himalaya ou les grandes chaînes de montagnes de la Nouvelle-Zélande. — *Les Sociétés secrètes en Amérique*, par W.-S. Harwood *. — Pour assurer *Les transports à bon marché*, les chemins de fer donneront, d'après J.-A. Latcha, de bien meilleurs résultats que les canaux, qui sont appelés à disparaître dans un délai assez bref.

Scribner's Magazine. — Mai. — La *Vie des Etudiants de l'Université d'Harvard* n'est point, s'il faut en croire E. S. Martin, des plus faciles. Seuls les étudiants riches, qui sont logés dans des chambres meublées et prennent pension chez leurs hôtes peuvent s'en tirer; mais ceux qui sont moins fortunés sont obligés de

se faire inscrire à un club, où il y a généralement deux fois plus de membres qu'on ne peut en loger, et d'attendre qu'il y ait une place vacante. Il est question en ce moment de fonder des clubs nouveaux, mais on ne sait encore si ce projet sera mis à exécution. — Le *Chemin de fer transsibérien* avance rapidement. 62.000 personnes, non compris les domestiques des fonctionnaires, y travaillent actuellement sans interruption. L'auteur anonyme de l'article insiste sur les avantages économiques qui résulteront du fonctionnement de cette ligne, la plus longue qui existe au monde, et qui sera certainement terminée pour 1905.

Pendant la terrible famine qui désola la Sibérie orientale, il y a cinq ans, le blé se vendait 7 fr. 50 le *poud*, tandis que, dans la vallée de l'Ob, on le payait 0 fr. 40 centimes. La longueur de la ligne excède celle de l'Europe centrale entière, et, comme elle ne quitte pas les latitudes géographiques moyennes, dans des contrées abondamment pourvues d'eau, la production agricole sera considérable, avec un débouché toujours prêt.

Westminster Review. — Mai. — M. Corbet revient sur un sujet grave entre tous, l'*Accroissement de la folie*. Il est absolument indispensable qu'on trouve un moyen d'enrayer les progrès de cette effrayante maladie. Jusqu'alors on s'est contenté de bâtir sans cesse de nouveaux asiles et d'y interner les aliénés dont le nombre va sans cesse en augmentant. Mais peut-être existe-t-il un antidote, ou quelque Pasteur va-t-il se lever qui apportera un remède. Comme premier pas dans la voie de la résistance, une chose s'impose : la convocation d'une conférence internationale pour étudier à la fois le mal et les moyens de le combattre. — *Comment se défendre contre les torpilles*? Le filet protecteur, employé jusqu'à ce jour, a prouvé son inefficacité. L'auteur anonyme de l'étude propose une sorte de bouclier en acier qui, pendant la marche, demeurerait appliqué contre la quille du navire et qui, en cas de besoin, se déploierait à droite et à gauche, jusqu'à une distance de six ou sept mètres de la coque.

. . . .

Le Scottish Geographical Magazine nous apprend que les Anglais sont en train de conquérir silencieusement l'Amérique du Sud. Dans l'Argentine, ils ont déjà dépensé plus de deux cents millions sterling (5 milliards) en achat de terrains et construction de chemins de fer. Au Chili, toutes les grandes entreprises sont entre les mains des Anglais, les chemins de fer, les ports, les banques, les comptoirs. Il en est de même au Pérou. Plus de la moitié des bâtiments qui entrent dans le grand port de Callao sont anglais. Les navires chiliens sont fort nombreux, mais ils sont commandés par des officiers anglais. Même phénomène au Brésil, au Venezuela, dans l'Equateur et la Bolivie.

. . . .

Nous trouvons dans la **New Century Review** un plaidoyer attendrissant de M. Vladimir Tchertkoff en faveur d'une secte russe particulièrement persécutée, les *Doukobortsi* ou Lutteurs de l'Esprit. Ce sont des Quakers communistes, absolument inoffensifs, et pourtant M. Pobedonostzeff les traite avec la dernière rigueur. La vertu est hautement appréciée chez les *Doukobortsi*. Aucun ne possède de propriété personnelle, mais considère ce qu'il a comme appartenant à tous. Aujourd'hui, dans les pays où ils ont émigré, et principalement aux Eaux-Laiteuses, les biens de la communauté sont rassemblés dans un lieu unique ; ils n'ont qu'un seul trésor, qu'un seul troupeau, qu'une seule grange dans chacun de leurs villages. Chacun va prendre ce dont il a besoin. Quatre mille de ces pauvres gens souffrent aujourd'hui la faim et la misère dans le Caucase pour avoir refusé de se soumettre au service militaire. Malgré leur robustesse, ils ne peuvent pas supporter les privations et meurent ou deviennent aveugles. De jour en jour, leur situation se fait plus affreuse et les persécutions dont ils sont victimes ne se ralentissent pas. Pour avoir révélé leurs souffrances, M. Vladimir Tchertkoff a été exilé de Russie. Le moyen, comme on le voit, était impuissant à empêcher la divulgation de ces actes impardonnables.

. . . .

Le journalisme est-il une profession pour les femmes? Telle est la question qui a été posée par le **Temple Magazine** à Mme Crawford, la correspondante à Paris du *Daily News*, du *Truth* et du *New-York Tribune*. La réponse, sans être aussi catégorique qu'on

aurait pu la souhaiter, mérite d'être relevée.

— J'ai toujours eu grand soin de ne jamais pousser une jeune fille à embrasser la carrière du journalisme, à moins qu'elle ne se sentît capable d'une grande endurance physique et d'une persévérance indomptable. Il lui faut posséder également un courage moral, qui sera mis à l'épreuve. La faculté de perception, que les femmes possèdent à un plus haut degré que les hommes, convient particulièrement au journal, où le succès dépend surtout de la rapidité et de la netteté de la vision.

— Pensez-vous, lui demande-t-on, que le journalisme, en tant que profession pour les femmes, se développe aussi rapidement à Paris qu'à Londres?

— Peut-être! Mais j'ai le regret de dire que, jusqu'à présent, il n'est pas en très bonne odeur. Je me sens pleine de honte et de dégoût, à entendre avec quelle légèreté on traite les femmes qui suivent, à Paris, la carrière du journalisme. Le même préjugé s'applique à tous les arts, bien que, je n'ai pas besoin de le dire, il y a des femmes journalistes et artistes, dont la réputation est au-dessus de tout reproche. Mais je déplore ce fait que ces deux professions aient été usurpées par bien des femmes qui s'en servent comme d'un manteau pour cacher leur immoralité. Si les choses vont de ce train, une femme respectable ne pourra bientôt plus être journaliste à Paris.

....

La morale est décidément une chose fort ancienne, car voici que la **Presbyterian and Reformed Review** nous cite des préceptes, traduits de l'Egyptien et dont l'auteur est inconnu, mais qui remontent au moins à 1.500 ou 1.700 ans avant Jésus-Christ, ce qui leur assigne une date de plusieurs centaines d'années antérieure à Moïse. Ces préceptes sont au nombre de 64; nous citons les plus typiques :

Marie-toi jeune, pour que ta femme puisse te donner un fils.

Si quelqu'un vient te consulter, que cela te pousse à consulter les livres saints.

Quand un homme est ivre, ne va pas à lui, bien que ce puisse être un honneur pour toi de faire sa connaissance.

Si une femme, en l'absence de son mari, t envoie des lettres, si elle te parle chaque jour sans témoin, et est prête à tendre ses embûches, c'est un crime qui mérite la mort, même si elle n'a pas pleinement accompli ses desseins. Les hommes commettent tous les crimes dans ce seul but.

Ne te mêle pas à la lie du peuple, à moins que ton nom ne soit déshonoré.

Le sanctuaire de Dieu a horreur des fêtes bruyantes. Si tu pries Dieu d'un cœur aimant, il te protègera dans tes affaires. Il entendra tes paroles, il acceptera tes offrandes.

La discipline est la maison de la vie. La réprimande est nécessaire au bien-être futur.

Celui qui dit le mal n'abrite pas le bien.

Revues Néerlandaises

Gids. — Mai. — R. C. Boer s'occupe des romans d'*Alexandre Kielland*, qui compte avec Bjornson, Ibsen et Jonas Lie au nombre des sommités de la littérature norvégienne actuelle. Bjornson dans son style originalement imagé et nautique, à l'occasion, l'appelle le « plus élégant bateau de la flotte norvégienne». Brandes le met sur la même ligne que Alphonse Daudet, en regrettant qu'il ait pour sujet d'études un monde moins intéressant que celui de la *Petite Paroisse*, de *Sapho*, de *Fromont jeune et Risler aîné*. Les romans de Kielland ont un caractère spécial. *Garman et Worse*, *Else*, les *Ouvriers*, *Poison*, *Neige*, *Jacob*, ses meilleures créations, sont des livres à tendances — ce que l'on pourrait appeler à juste titre des livres de haute éducation morale des peuples — où l'auteur prend la défense des faibles, des opprimés, des deshérités de la civilisation et montre combien celle-ci est en contradiction avec les réalités de l'humanité active et pensante. Ce qui fait à côté de cette indépendance d'opinion la grande valeur de Kielland, c'est la merveilleuse clarté de son style. Dans son pays, où il a un succès considérable, il est regardé par les classes aristocratiques comme un révolutionnaire. Et c'est pour cette raison que le Storthing (Assemblée nationale) lui a refusé, en 1887, la « pension », qui est pour l'écrivain une sorte d'hommage public et officiel rendu à sa valeur. Les

députés ont jugé que le couronner, c'était donner leur sanction à l'écrivain « immoral ». Pourtant il n'y a d'autre immoralité dans ses œuvres que celle du réalisme. Ses peintures de la vie norvégienne, sans être faites d'après la méthode de Zola, frappent fortement, parce qu'il est le champion de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possédent, de ceux qui s'émacient dans la misère contre ceux qui vivent de grosses prébendes, de gros appointements administratifs et qui, repus, obèses, le ventre plein, reprochent aux faméliques hâves et en haillons d'être « les esclaves du péché ». Ses peintures sont telles que la vérité les lui dicte.

Il ne met pas sous les yeux du lecteur le pauvre qui lèche la main du maitre comme un chien, mais le pauvre farouche qui vole et pille et tue, le pauvre, rude et mauvais, haineux et sauvage, dont il fait le portrait, hideux et navrant, en ajoutant que si la réalité est telle, c'est la faute de l'égoïsme des riches qui abandonnent leurs frères à leur sort.

C'est pour cela qu'on l'accuse d'immoralité, dans cette société norvégienne sur laquelle Ibsen et Björnson ont jeté quelque lumière, mais qu'on ne connait bien que lorsqu'on a lu Kielland. — Dans le même numéro un article de R. Fruin sur la question si souvent controversée de l'invention de l'imprimerie, que les Hollandais revendiquent, comme on le sait, pour Laurent Coster, de Haarlem. — G. H. Marius étudie l'œuvre lithographique du belge Henri de Groux, dont la « veillée de Waterloo » et les portraits de Baudelaire ont eu un si retentissant succès à la récente exposition de la « Libre Esthétique » à Bruxelles.

Revues Polonaises

Przeglad Polski (Cracovie). — Mai. — Douze lettres inédites du célèbre poète polonais le comte *Sigismond Krasinski*, écrites entre 1848 et 1857 et adressées aux prêtres. Ces documents, débordant d'une piété mystique, permettent de comprendre mieux certains côtés inexpliqués de l'auteur de l'*Irydion*. Dans une de ces lettres, le poète terrifié devant l'invasion des athées dans la société moderne, s'écrie :

Que deviendra notre planète? Notre époque pleine d'Antechrists, ne fait que précéder l'apparition d'Antechrist lui-même, qui incarnera en lui toutes les négations de Dieu, les absolutismes humains (!), les penchants moscovites et autocratiques et les radicalismes de la foule. En lui s'uniront tous les abus de la force. Et les demagogues du monde entier lècheront ses pieds... La Pologne seule le repoussera et le vaincra. Et après avoir accompli cette tâche, elle ressuscitera...

Ailleurs, le poète se plaint que son corps menace de s'en aller de son âme (*ciala odpad od ducha*) et demande qu'on prie pour lui. Tantôt il voit la fin du monde qui approche à pas de géant, tantôt la demagogie débordant de tous les points de l'univers, accompagnée du mensonge, de la tyrannie et des fleuves de sang! On sent du reste que son intelligence se ressent cruellement des malheurs qui poursuivaient sa patrie, et peu à peu s'en va vers les abîmes de la folie.— Suite de la magistrale étude du comte Stanislas Tarnowski sur *Sienkiewicz* et son roman historique *Quo vadis?* — M. Rawicz compare *Bourget et Suderman* à l'occasion de l'*Idylle tragique* et du roman *Es war*. Ces deux œuvres sont analogues comme idées de départ. Elles permettent de saisir la différence du talent et des opinions des deux romanciers, différence résultant de celle des deux civilisations et des deux peuples incarnés par leurs deux grands écrivains.

Biblioteka Warszawska. — Avril. — *La critique subjective* par Ig. Matuszewski — H. Radziszewski nous offre des détails intéressants sur le fonctionnement de l'*University Settlement Association* en Angleterre. L'association des étudiants

a pour but de diriger les efforts de ces derniers vers l'amélioration sociale du sort des pauvres de Londres.

Revues Russes

Istoritchesky Viestnik. — Avril. — L'article de S. N. Schoubinsky sur le mariage du célèbre général russe Souvorof (1773), est rempli de détails piquants et inconnus. Sa femme, belle mais bornée (presque illettrée), fille du prince Prozorovsky, a épousé le général, âgé de 43 ans, par ordre de ses parents. Ce dernier paraissait du reste brouillé au sein de sa mère avec l'amour. Original, avare, grossier, laid à faire peur, il avait tout ce qu'il faut pour être detesté des femmes. Ajoutons qu'il n'a point eu l'ambition de s'en faire aimer. Une fille issue de ce mariage n'a pas empêché la demande du divorce à la requête du mari en 1779. Cette requête, adressée à l'impératrice, frise du reste les romans obscènes de nos jours et accuse, entre autres, Mme la générale de passer ses jours et nuits avec son neveu Nicolas Souvoroff, de le recevoir dans son alcôve, etc. Passons sous silence les différentes péripéties de cette scandaleuse affaire et disons tout simplement que même après le divorce, Souvaroff ne cessa de persécuter de sa haine sa femme... Avec l'avènement du tsar Paul, Souvaroff, qui s'était attiré le mécontentement du souverain, tomba en disgrâce et fut envoyé loin de la capitale. Les plaintes affluèrent alors contre le général disgracié, et parmi, les plaignantes, nous trouvons aussi sa femme mourant de faim. — Des réminiscences de la vie des prisons par A. K. et de curieuses données sur les colonies russes en Amérique par le comte Leliva.

Rousskoïé Bogatsvo. — Avril. — La lutte pour la réforme électorale en Angleterre et la réforme de 1832 par I. V. Loutchitzky, et une étude critique consacrée à *Maïkov*, par A. Oumansky.

Rousskaïa Mysl. — Avril. — M. V. P. Danievsky signale les tentatives faites en Russie pour diminuer le domaine de la compétence judiciaire du jury. — Une étude de T. Polner, renfermant des pages intéressantes sur *L. Beuray*, le célèbre acteur allemand, comme commentateur de Shakespeare.

Sievierny Viestnik. — Avril. — *Herman Sudermann* est jugé d'une façon assez sévère par A. Reinhalde : c'est un écrivain d'un talent incontestable, comme dit le critique russe, mais peu profond, qui observe comme un réaliste et sent comme un romantique. Il sait aussi être symboliste. Tout cela, mélangé à doses modérées, nous donne un auteur très lu, très goûté, mais dont les ouvrages n'encombreront pas trop la postérité. — *Souvenirs de jeunesse* du compositeur Tchaïkovsky, recueillis par son fils M. Tchaikovsky.

Viestnik Ievropy. — Mai. — A. Bruckner raconte les relations de Paul Ier et de Gustave IV, le roi de Suède, d'après des documents qui se trouvent dans les archives suédoises. — Des esquisses de la *Grèce moderne*, par E. L. Markov. — De belles lettres inédites du comte A. C. Tolstoï, l'auteur du « *prince Sérébrianny* » ; mais de nature tout intime, elles apportent peu de données pour juger l'époque où elles ont été écrites (1856).

Revues Sud-Américaines

Revista Brazileira. — 15 mars et 1er Avril. — Antonio Salles commence une étude intéressante sur les *Académiciens brésiliens*. La pre-

mière partie de ce travail est consacrée à Machado de Assis, Escragnolle Taunay, Aluizio Azevedo, Affonso Celso, qui se sont acquis une grande notoriété dans leur pays par leurs ouvrages de divers genres et principalement par leurs romans. Machado de Assis s'est fait un nom très populaire avec ses *Mémoires posthumes de Braz Cubas* et son *Quincas Borba*; Taunay doit à *La Retraite de Laguna*, qui fut d'abord publiée en français et ensuite traduite dans toutes les langues, le surnom de Xénophon moderne ; Azevedo, l'auteur du *Mulâtre* et d'*A Casa de Pensao*, fut l'initiateur au Brésil du naturalisme zoliste, avec lequel il rompit dans la suite ouvertement. Affonso Celso, un jeune (il n'a que 37 ans), s'est rendu célèbre avec *Ma Fille*, un roman d'une profonde émotivité et qui se rapproche de la *Dame aux Camélias* et avec son *Empereur en exil* qui raconte la chute de dom Pédro II. On lui doit aussi de délicieuses nouvelles parmi lesquelles *Lupe* est une véritable perle, nous assure-t-on. — Silva Ramos présente quelques observations critiques sur l'étude de notre collaborateur M. Louis-Pilate de Brinn-Gaubast (voir *Revue des Revues* du 1er et 15 décembre 1896) relativement à la poésie brésilienne. — Silvio Romero met en relief le talent de *Martino Pennas*, l'un des maîtres de la comédie brésilienne, et Jose Verissimo analyse la dernière œuvre d'Affonso Celso, *Giovannina*, un roman prétendument symboliste qui soulève actuellement des discussions littéraires très passionnées au Brésil, où l'on suit, du reste, très attentivement le mouvement moderne créé à des points de vue différents par Tolstoï, Ibsen, Bjornson, d'Annunzio, Maeterlinck, de Castro, etc.

Revista Magnetologica. — (Buenos-Ayres), — Donnons la bienvenue à ce nouveau confrère, qui est l'organe de la société magnélologique argentine, dont l'objet principal est de favoriser l'étude de toutes les questions rentrant dans le domaine du magnétisme. Ce petit périodique rendra certainement des services importants à la science. Il atteste à son tour ce mouvement intellectuel que nous avons déjà signalé dans les républiques sud-américaines et auquel nous accordons un intérêt et une sympathie d'autant plus vifs qu'il répond au programme que nous nous sommes tracé nous-mêmes : la libre diffusion des idées dans toutes les voies où s'engage l'esprit humain en vue de faire la lumière et de répandre la vérité.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Autour du Cœur, par Maria Star. (Ollendorff).

Il y a une science délicieuse qui attend encore son créateur. On pourrait la surnommer « science de la vie ». Elle devrait résumer à notre usage les raisons des douleurs et des déceptions de nos voisins, afin de nous les épargner à nous-mêmes. L'expérience des sages s'y condenserait en une série de préceptes légers comme le vol d'un oiseau et profonds comme la subtilité des philosophes. L'expérience acquise dans l'amour, l'amitié, dans le commerce avec l'égoïsme ou la bonté des hommes, en ferait les frais.

Qui sait? On finira peut-être par résumer la sagesse de la vie comme celle des religions ou de la morale dans quelques axiomes, guides infaillibles dans les relations entre les humains. Car ils ont beau vouloir s'élever les uns au-dessus des autres, ils ont toujours, d'après ce bon père de l'Eglise, le même fond de misères et de péchés devant l'Eternel. Lecture favorite des jeunes âmes, la *quintessence* de la vie des sages et des éprouvés pourrait ainsi les guider dans l'art de gagner l'amour, de conserver l'amitié ou de considérer avec douceur

la méchanceté de leurs prochains.

Et cette science serait éminemment française! Montaigne, Pascal, Charron, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Chamfort et tant d'autres en deviendraient les maîtres incontestés. Lorsqu'on songe aux bienfaits de leurs maximes, on se prend à regretter l'indifférence qu'on témoigne à leurs successeurs d'aujourd'hui. Et cependant notre époque a un besoin plus impérieux que jamais de ces manuels laconiques de morale en action. Dans notre vie fiévreuse et agitée où les petits livres remplacent les gros et vénérables ouvrages du passé, où les faits divers bannissent les études, et les journaux les graves revues, les maximes et les aphorismes mériteraient peut-être de remplacer les traités de morale C'est donc avec une sympathie non déguisée que nous saluons le petit livre « *Autour du cœur* » — cœur d'une mélancolie douce et résignée — que nous offre Mme Maria Star. On nous la dit grande dame (dans la préface de M. Hugues Le Roux) et on est porté à le croire en se rappelant combien les déceptions s'étendent devant nous à mesure qu'on monte dans l'échelle sociale. C'est là surtout qu'on s'aperçoit, combien « la banalité est calomniée, elle qui fait tant d'heureux » (p. 17), combien il y a de natures inférieures, pour qui la louange est un effort, et dont le silence est un suffrage (p. 9). Ailleurs, l'auteur nous apprend :

Que les femmes sont souvent plus blessées de l'amour qu'inspirent leurs rivales, qu'elles ne sont touchées de celui qu'elles inspirent elles-mêmes..... (p. 65).

Des conseils d'une sagesse à appliquer suivent ceux relatifs aux dangers à conjurer :

Ce qui fait le malheur des femmes, c'est que, au début d'une cour, elles distinguent mal si elles sont aimées ou désirées.

Pour avancer en âge avec charme, il faut tâcher :

De ne pas sacrifier l'amitié à l'amour (p. 85).

On dirait que l'auteur nous peint une vie — peut-être la sienne — dans cette série de pensées, sincères comme des aveux et mélancoliques comme les tristesses vécues. On dirait qu'elle se console des douleurs du passé en en faisant des épigrammes à l'usage de l'avenir. Un sourire doux et bienveillant, sourire d'une âme soumise au sort, leur tient toujours compagnie. Car, ne nous y trompons point :

Quand on sourit de tout, c'est qu'on est bien triste (p. 95).

Il en est du reste des pensées, comme des femmes. Rien n'est plus vain que de les vanter. La mieux aimée, celle qui correspond à nos penchants intimes, sera toujours la plus belle. Disons seulement que les pensées et maximes de Mme Star se distinguent entre toutes par la franchise et la bonté sereine.

Pierre-le-Grand. L'éducation, l'homme, l'œuvre, par K. Waliszewski (E. Plon, Nourrit et Cie).

Ouvrage d'historien, doublé des enthousiasmes de poète et de romancier. Après avoir étudié son « géant », l'auteur en tombe amoureux. Il le déclare unique dans l'humanité, plus grand que Napoléon lui-même. Pierre n'était-il pas « toute la Russie, son esprit et sa chair, son tempérament et son génie, ses vertus et ses vices ». On pourrait, cependant, discuter la valeur de ce « soleil » avec ses taches trop nombreuses. Sa sauvagerie, sa versatilité d'humeur, son égoïsme sans bornes, son amour des boissons alcooliques, sa cruauté mesquine, sa sensualité grossière, sa vanité, enfin, nous font difficilement admettre le qualificatif de « bon génie » et de « bienfaiteur » de ses sujets que lui prodigue M. Waliszewski. Pierre n'a fait qu'accélérer le mouvement qui devait entrainer la Russie dans le giron de la civilisation européenne. Sans se préoccuper des intérêts et des aspirations de son peuple, il se jeta avec la véhémence d'un autocrate sans cœur dans une route absolument opposée à son passé historique. La Russie paya cher,

trop cher même, l'énergie farouche et irraisonnée de son réformateur! Ce fut plutôt un dégénéré, sujet à des spasmes (Staehlin), à des accès de colère violents avec une sensualité frisant la folie. Ces réserves faites, rendons justice à la valeur incontestable du volume. L'auteur du *Roman d'une Impératrice* a su présenter son sujet d'une façon des plus attrayantes. Il a mis à contribution les archives russes et étrangères et nous donne un tableau magistral du règne de Pierre et complet au possible. Dans ses pages se déroulent, non seulement l'évolution psychologique de son héros, mais aussi les origines de la civilisation actuelle russe. De nombreuses anecdotes empruntées à la vie mouvementée de Pierre et à la barbarie de l'époque, rendent cette histoire de Pierre en même temps piquante et amusante. Avec les matériaux ramassés par M. Waliszewski, un adepte de l'Ecole lombrosienne ferait de Pierre-le-Grand le type d'un dégénéré le plus accentué et le plus pur. Ses accès de colère qui le rendent complètement inconscient n'ont peut-être rien d'analogue dans les annales des satrapes d'Orient :

En septembre 1698, au milieu d'un banquet, il s'emporte contre le chef de l armée russe en le menaçant de lui faire « tirer la peau par-dessus les oreilles ». Romodanovski et Zotof essayent d'intervenir, il se jette sur eux. L'un a les doigts de la main à moitié coupés, l'autre reçoit plusieurs blessures à la tête.

Quelques jours après, à un diner chez Tchambey, il renverse le *ministre Satan*, Lefort, et le piétine. Il soufflette un jour son favori Menchikof, jusqu'à ce que ce dernier « saigne du nez ».

En présence de Brykine, il *tue* à coups de canne un domestique coupable d'avoir mis trop de lenteur à se découvrir devant lui...

Dans une lettre écrite au roi de Pologne, Stanislas Leszczinski, il traite ce dernier de... *fils de voleur!* Il donne des coups de pied à sa femme enceinte et *tue* le père Kozikowski, le supérieur des pères basiliens, qui lui raconte la mort du bienheureux Josaphat.

Il buvait pour cent et, excité par la boisson, il devenait d'une grossièreté farouche. Pierre exigeait du reste que son entourage but comme lui. Personne n'en était exempté, y compris les diplomates étrangers et les femmes. Les premiers se plaignaient du reste à leurs souverains à ce sujet. Quant aux femmes, il les soufflettait, si elles refusaient de lui tenir tête.

La fille de son vice-chancelier Chavirof, un juif baptisé, refuse un verre d'eau-de-vie et Pierre de lui crier : « Méchante engeance hébraïque, je t'apprendrai à obéir. » Et ceci disant, le Tsar frappe avec violence de ses mains vigoureuses le visage de la jeune femme éplorée...

L'Eternelle Utopie, par A. von Kirchenheim. Edition française, par A. Chazaud des Granges (Le Soudier).

L'auteur étudie les rêves communistes et socialistes à travers les âges. Tous trouvent leur place dans cette vraie collection des « romans politico-économiques », comme il faudrait baptiser les utopies du passé. On nous y fait voir comment nos ancêtres, en commençant par Platon, ont considéré l'idéal d'un monde meilleur, l'idéal du bonheur social. Après Platon, ses successeurs, les philosophes grecs, puis l'Orient et le christianisme au moyen-âge, puis l'utopie de Thomas Morus, Campanella, les rêves des jésuites au Paraguay et les rêves de la nouvelle Atlantide... Toutes les fantasmagories sociales et politiques y passent et dans ce vaste cimetière des illusions enterrées on se sent pris d'une tristesse infinie comme le malheur qui pèse sur l'humanité depuis tant de siècles.

CURIOSITÉS ET DOCUMENTS

Les « Sans Peur » Américains.

Deux nouveaux exercices de cirque font fureur en ce moment aux Etats-Unis et ne tarderont pas à être connus en Europe. Ceux qui les exécutent ont reçu le nom de « Sans-peur » américains et les milliers de spectateurs témoins de leur audace s'émerveillent en les applaudissant. Il s'agit d'une femme qui marche nu pieds sur une échelle faite de lames de sabre, qu'elle gravit impunément et d'un homme également pieds nus qui danse sur des débris de verre sans se faire le moindre mal.

Poser le pied sur un tranchant de sabre affilé, appuyer sur cet échelon redoutable de tout le poids de son corps en montant et répéter ce tour invraisemblable six ou sept fois sans se blesser, cela paraît le comble de l'intrépidité et ceux qui le voient de leurs yeux ne peuvent s'empêcher de frémir. Remplir une caisse de morceaux de verre coupant, et sur ce « plancher » partout tranchant, sauter, valser, galoper sans avoir ni chaussure, ni bas et sourire de l'effroi du public qui contemple cet exploit en ayant la chair de poule, cela ne semble possible que dans l'imagination de quelque conteur de bourdes.

Rien n'est plus vrai cependant et les dessins que nous reproduisons donnent exactement la manière dont opèrent les deux acrobates. Quant à leur secret, car il est évident qu'ils en ont un — le *Scientific American* nous le dévoile et il est si simple, que chacun pourra, s'il le veut et ose, l'imiter, — ce secret n'est ni dans l'échelle de sabres tranchants, ni dans la caisse de verre coupant, mais dans la préparation du bain ou les acrobates se plongent les pieds avant d'entrer en scène. Ce bain les rend invulnérables. En voici la composition : Dans une certaine quantité d'eau on dissout une quantité d'alun suffisante pour que



Le tour des sabres tranchants.

la dissolution ait lieu rapidement On verse ensuite dans le bain du sulfate de zinc, ce qu'il en faut pour couvrir une pièce de cinquante. centimes et on le fait dissoudre entièrement dans l'eau alunée. Quelques minutes avant d'exécuter le « tour des sabres tranchants » l'acrobate se baigne les pieds dans cette dissolution et les laisse sécher ensuite sans les essuyer. Puis, au moment même de paraître devant les spectateurs, il met les pieds, dans de l'eau aussi froide qu'il peut la supporter, les essuie sans frotter et, dans ces conditions, il est prêt. Le « danseur sur verre coupant » procède de la même manière, en ayant soin de se frotter les pieds, aussitôt après le bain et avant la danse, avec de la résine en poudre.

Il y a quelques précautions à prendre : ne pas faire glisser le pied quand on l'appuie sur le tranchant du sabre ; casser en menus morceaux le verre qui remplit la caisse et en arrondir les pointes. Les deux tours sont exécutés avec sang-froid et le spectacle est d'autant plus émouvant, qu'avant de le commencer, on passe au public les sabres et quelques morceaux de verre pour bien faire voir qu'il n'y a aucune supercherie. Le bain d'eau alunée additionnée de sulfate de zinc est si immanquablement efficace qu'on se demande si le Styx où Thétis plongea Achille pour le rendre invulnérable n'était pas tout bonnement préparé de cette façon.



Le danseur sur verre coupant.

L'électricité et la conservation des substances alimentaires.

D'après l'*Electrical Review* de Londres, on pourra désormais conserver les produits alimentaires en se servant des courants continus. Voici comment il faudra procéder.

Les substances devant être conservées sont immergées dans une solution de sel marin à 30 0/0, dans laquelle on fait passer un courant

continu. Dans un délai de 10 à 20 heures, on obtient une salaison qui résiste aux mauvaises influences du dehors pendant des mois et des années.

Capacité du cerveau.

Le Dr Clément Dukey vient de faire une intéressante enquête sur la somme de travail qu'on peut demander au cerveau au point de vue pédagogique. L'auteur part de ce point de vue bien juste que le cerveau, comme les muscles, demande un exercice approprié. Lorsqu'on le surmène on n'arrive qu'à son affaiblissement et à la névrose. Or, nos écoles ont le grand tort de surmener leurs élèves. Pour M. Dukey qui s'est surtout occupé du travail cérébral des jeunes filles, on ne peut leur demander que :

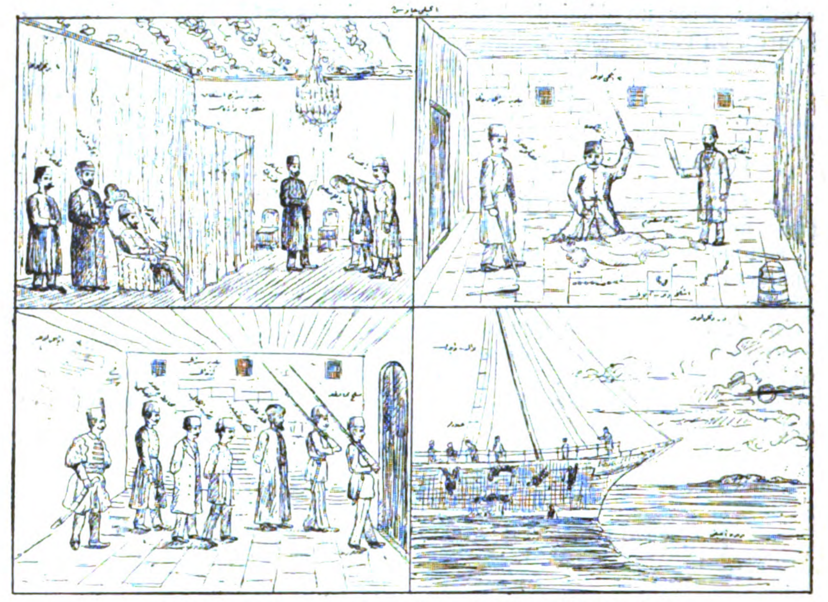
De 5 à 8 ans...	12 heures	par semaine.
8 à 10	18	—
10 à 12	21	—
12 à 14	25	—
14 à 15	30	—
15 à 16	35	—
16 à 17	40	—
17 à 18	45	—
18 à 19	50	—

Il serait inutile d'ajouter que les écoles les plus hygiéniques et les plus rationnelles dépassent de beaucoup cette limite.

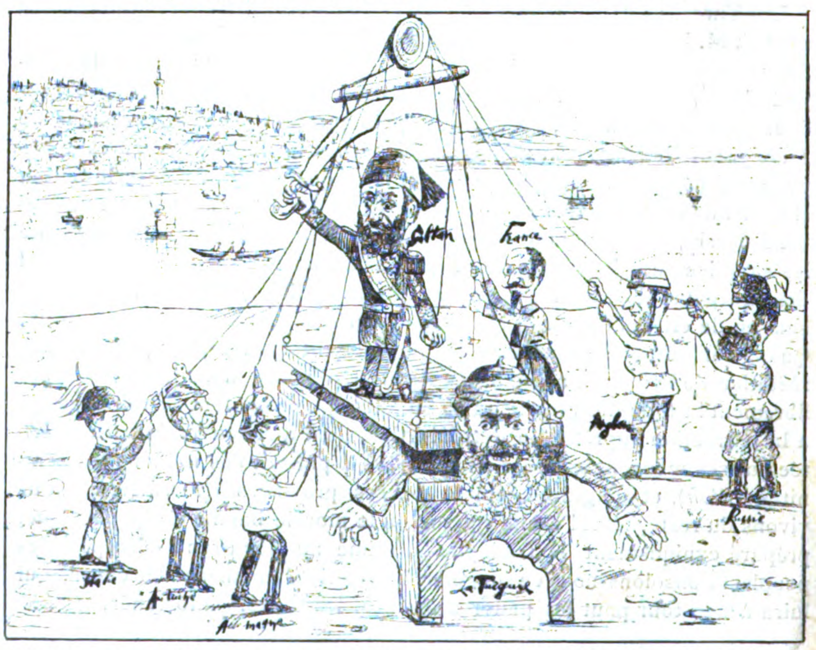
CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les Turcs, en connaissance de cause, se montrent moins enthousiastes pour S. M. le Sultan que M. Hanotaux et les autres diplomates européens. Sans pouvoir aller aussi loin que M. Gladstone, pour qui Abdul-Hamid n'est qu'un *assassin* vulgaire, ou comme M. Cambon, notre ambassadeur de Constantinople, qui a traité publiquement de *menteur*, dans le *Livre Jaune*, le souverain auprès duquel il est accrédité, les Turcs indépendants ne cessent d'implorer le Ciel pour qu'on leur... enlève le Sultan si cher aux chancelleries européennes (*Indji-li-Tchavouch*). Dans un second dessin, le même journal nous montre avec une ingéniosité touchante les supplices des jeunes Turcs au palais d'Abdul-Hamid... Mais le chef des égorgeurs d'Arméniens peut dormir tranquille! John Bull, occupé de son jeu de cricket (*Moonshine*), semble peu soucieux des malheurs crétois! Quant aux autres puissances, elles ne songent qu'à rendre possible une réédition de la guerre actuelle (*Le Rire*). On laisse donc se développer librement la folie des grandeurs du Sultan qui, non content d'avoir échappé à la correction suprême, la détronisation, qu'il a si souverainement méritée par ses mensonges et ses crimes, rêve à présent des millions d'indemnités (*Floh*), et d'agrandissement de ses provinces ((*Fischietto*). Nous vivons du reste, hélas ! à une époque où la morale bannie de la politique, prépare cyniquement le triomphe du crime au plus grand désespoir des peuples. Consolons-nous en songeant à la justice immanente des choses qui luira à son tour pour les pauvres Grecs et les Crétois infortunés.

(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente*) (1)



Indjili-Tchavouch. — Les Jeunes Turcs torturés au Palais du Sultan.



Indjili-Tchavouch. — Ah! si les grandes puissances voulaient enlever le Sultan pour le plus grand bonheur de la Turquie !

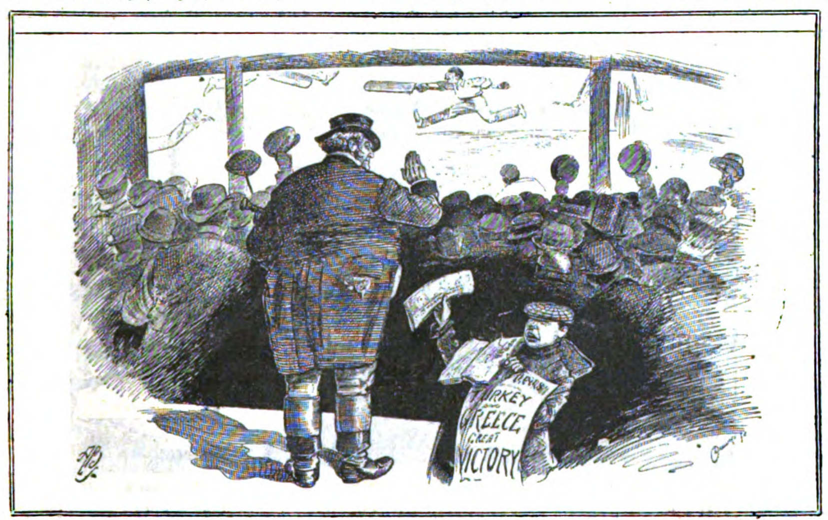
(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Le Rire (Paris). — Ces bons spectateurs ; « Et surtout ne les laissons pas se faire trop de mal, pour qu'ils puissent servir une autre fois ! »

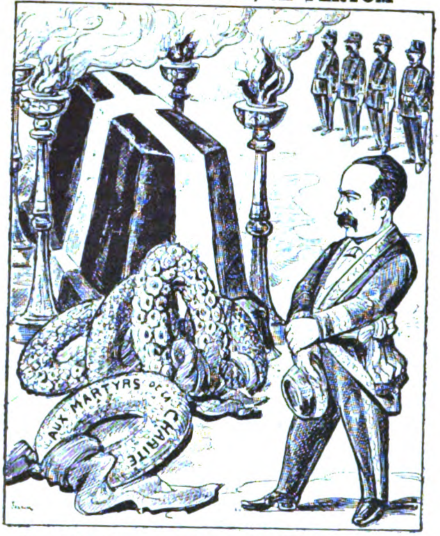


Humoristicke Listy (Prague). — La pauvre Crète entre l'appétit grec et la voracité des grandes puissances.



Moonshine (Londres). — En vain les cris de la Grèce retentissent à Londres, John Bull est tout entier à son jeu de cricket !

APRÈS L'INCENDIE, PAR FERTOM



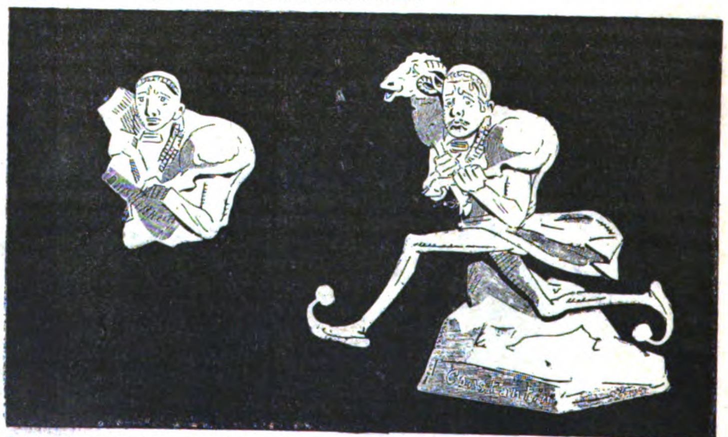
Pilori (Paris). — Parisiens, dormez en paix, M. Lépine veille !(Allusion à l'imprévoyance du préfet de police.)



Floh (Vienne). — Le Turc : « Quel malheur!... Si ce s... Grec était au moins Français, j'aurais à l'heure qu'il est bel et bien cinq milliards ! »



Fischietto (Turin). — Le cadavre récalcitrant (le Sultan) en proie à un appétit féroce, voudrait s'approprier la Crète que les puissances européennes s'efforcent de lui arracher.



Kladderadatsch. — La statue non achevée d'Hermès portant un agneau, vient d'être complétée par un artiste ingénieux qui en a fait le généralissime grec, le *diadokos* Constantin, se sauvant à toutes jambes.

Le Gérant : GEORGES LEFÈVRE. *Le Directeur :* JEAN FINOT.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*





La Reine Victoria (à l'âge de trois ans) et son âne favori.

LE JUBILÉ DE LA REINE VICTORIA

L'Angleterre tout entière est en liesse, non pas seulement celle qui se confine dans les étroites limites du Royaume-Uni, mais l'énorme empire, plus vaste que celui que le plus insatiable des conquérants de l'antiquité ait jamais réuni sous son sceptre, et qui embrasse l'univers entier, du Canada à l'Inde, de l'Australie au Cap de Bonne-Espérance. En l'honneur du soixantième anniversaire du couronnement de leur reine, des hommes de toutes couleurs, les peaux-rouges du Dominion, les noirs de la Cafrerie, les olivâtres de Calcutta, vont se joindre aux fils de la blanche Albion dans les manifestations officielles de leur enthousiasme collectif. Et cette journée du 28 juin 1897 sera comme une éloquente synthèse, comme une récapitulation grandiose du prodigieux développement de l'Angleterre sous le règne de la Reine et Impératrice Victoria Ire.

Qu'est-ce donc que cette reine, dont le gouvernement a plus fait pour la prospérité nationale que toutes les victoires des rois guerriers qui l'ont précédée sur le trône? Raconter sa vie, ce serait raconter du même coup l'histoire même de l'Angleterre pendant cette longue et fructueuse période. Mais, sans nous lancer dans des développements incompatibles avec le cadre de cette esquisse, sans revenir sur des faits trop récents encore pour être sortis de la mémoire, il nous paraît intéressant d'étudier par quels moyens cette

simple femme, maîtresse, toute jeune encore, d'un des plus puissants royaumes du globe, sut donner à son pays une ère ininterrompue de tranquillité et de bonheur.

Alexandra Victoria, fille du duc de Kent, frère du roi Guillaume IV, est née à Londres le 24 mai 1819. Sa mère, Louise Victoria, était une princesse de Saxe Cobourg. Le roi Guillaume avait ouvertement désigné sa jeune nièce pour lui succéder et, voulant qu'elle ne se montrât pas inférieure à la lourde tâche qui l'attendait, il lui avait donné pour gouvernante une femme de grand esprit et de grand cœur, la duchesse de Northumberland. La future reine fut élevée à rude école. La duchesse de Northumberland, aidée de lord Melbourne, que Guillaume IV, toujours prévoyant, avait indiqué comme tuteur de la princesse, donna à son élève une instruction complète et solide. Bien des sciences, généralement inabordables aux femmes de cette génération, figurèrent au programme des études : les mathématiques, la chimie, la physique, la géographie comparée. On y joignit le français, l'allemand et l'italien. L'histoire générale fut l'objet d'une attention plus grande encore. Enfin, lord Melbourne, acquis aux idées libérales, initia sa royale élève au mécanisme de la constitution anglaise et de la politique nationale du pays, dont elle devait bientôt assumer la direction. Quand, le 21 juin 1837, la princesse Alexandra Victoria apprit la mort de son oncle Guillaume IV et se vit du même coup reine d'Angleterre, elle était merveilleusement préparée à la difficile besogne qui l'attendait.



La Reine Victoria à l'âge de quatre ans.
(D'après le tableau de St. Pointz Denning, de la galerie de Dulwich.)

Le 28 juin, la jeune reine fut couronnée en grande pompe à Westminster : elle avait à peine dix-huit ans. Le 20 novembre de la même année, elle ouvrait la séance du Parlement et maintenait au pouvoir

le ministère whig présidé par lord Melbourne, pour lequel elle avait une vive affection doublée d'une profonde et sincère reconnaissance.

Ici se place une anecdote fort curieuse et assez peu connue, cependant, qui achève d'éclairer cette douce physionomie.

Le matin de son couronnement, la Reine apprend que le primat d'Angleterre, accompagné de plusieurs autres dignitaires de la couronne, s'est présenté au palais; mais que, la reine dormant encore, il



Portrait de la Reine enfant (huit ans).

attend dans un des salons de réception le bon plaisir de Sa Majesté. Aussitôt, elle saute du lit et, sans prendre le temps de faire toilette, enveloppée seulement d'un peignoir blanc et les pieds nus dans ses mules, les cheveux épars sur les épaules, elle vient solliciter à genoux la bénédiction de l'archevêque. Ses deux oncles, le duc de Sussex et le duc de Cumberland, tous deux fort âgés s'avancent pour lui baiser la main et veulent même s'agenouiller devant elle. Elle va à

eux et embrasse avec effusion le duc de Sussex et le duc de Cumberland, en leur disant : « Avant d'être votre reine, j'étais votre nièce. Mes devoirs envers vous ne peuvent pas s'effacer ainsi ! »

On comprend qu'une reine d'Angleterre, surtout quand elle a dix-huit ans et qu'elle est charmante comme l'était la reine Victoria, constitue un parti plus que sortable. Tous les célibataires princiers de l'Europe se mirent sur les rangs. Pendant quelque temps, la cour de Londres offrit le spectacle de ces palais orientaux, où les rois qui ont une fille à marier convoquent, dans les légendes et les chansons de gestes, la théorie des prétendants. Il en vint de toutes les capitales européennes, et la belle courtisée n'eut que l'embarras du choix. Avec un tact parfait et guidée sans doute par les excellents et judicieux conseils de lord Melbourne, elle écarta résolûment tous ces prétendants politiques et parut, un moment seulement, hésiter entre deux : le duc de Nemours, fils du roi Louis-Philippe et le duc Albert de Saxe-Cobourg, dont elle était la cousine. Au moment de fixer définitivement son choix, elle laissa parler son cœur et se décida en faveur du prince Albert de Saxe Cobourg, qui avait le même âge qu'elle, vingt ans. Le mariage fut célébré le 20 février 1840.



La Reine Victoria à l'âge de dix ans.

Ce choix, qui parut si étrange à la diplomatie du temps, éclaire d'une façon particulière et singulièrement précise le caractère de la reine Victoria. De toutes les brillantes alliances qui s'offraient à elle, aucune ne lui parut plus profitable à son pays et plus conforme à ses goûts et à ses aspirations que celle de ce prince obscur et modeste, frère du duc régnant Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha. Elle comprenait parfaitement qu'un pareil mariage ne viendrait en rien modifier la politique traditionnelle de l'Angleterre : et elle s'y arrêta d'autant plus volontiers que la préférence secrète de son cœur était d'accord avec l'intérêt de son pays.

Au mois de mai 1839, se place un fait peu connu, mais qui montre bien comment le tempérament de la reine Victoria s'est atténué depuis les premières années de son avènement. Dans cette circonstance, elle se laissait aller à une véhémence, peu conforme à la tradition de la monarchie constitutionnelle. Les années et le mariage ont

depuis tempéré ces ardeurs. Mais elle a dû longtemps se faire violence pour s'astreindre à demeurer dans les étroites limites que lui impose la Constitution. L'histoire suivante en est la preuve.

Le ministère présidé par lord Melbourne crut devoir se retirer après un vote de la Chambre des Communes dans lequel il n'avait réuni qu'une majorité de cinq voix. La reine, se basant sur ce fait in-



La Reine à la revue des troupes (à quinze ans).

contestable qu'il n'y avait là aucun échec, insista très vivement auprès de lord Melbourne pour qu'il conservât le pouvoir, mais sans succès. Elle dut s'adresser à sir Robert Peel, qui accepta la mission de constituer un cabinet, mais qui déclara, dès l'abord, que certains changements devraient être faits parmi les dames de la maison royale. La reine l'interrompit dès les premiers mots, pour affirmer « qu'elle ne se séparerait de personne ». Sir Robert Peel n'insista pas

ce jour-là, avec l'arrière-pensée de revenir bientôt à la charge. L'occasion ne se fit pas attendre.

Rappelé au palais, et mis, par la reine, en demeure de se prononcer enfin catégoriquement, le chef du parti tory répondit :

— Votre Majesté comprendra que je ne saurais consentir à voir les principales charges de la cour occupées par les femmes de mes adversaires politiques, les plus déterminés. En cas de changement de cabinet, les dignitaires mâles de la cour résignent leurs fonctions. Il doit en être de même des dames.

— Jamais! interrompit brusquement la Reine, jamais je ne consentirai à cela! Si j'avais la faiblesse de céder, après avoir changé aujourd'hui les dames de la cour, vous changeriez demain les caméristes et les femmes de chambre. Je ne céderai pas.

Sir Robert Peel se retira, tout interloqué de la façon dont un homme de sa situation était traité par cette jeune fille de vingt ans. Il répétait à ses amis, après cette orageuse entrevue :

— Elle est extraordinaire! Elle est extraordinaire!

Cependant la crise se prolongeait. La Reine fit alors appeler lord Melbourne, qui ne lui épargna pas les remontrances paternelles et lui fit toucher du doigt tout ce que sa conduite, en apparence légitime, avait réellement d'anticonstitutionnel.

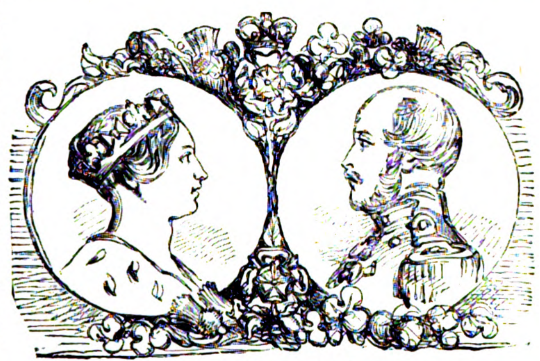
— Cela est possible, lui dit la Reine. Mais j'ai cru devoir vous défendre et je vous ai défendus; à vous de me défendre aujourd'hui, en conservant le pouvoir.

Vaincu par de si vives insistances et craignant peut-être des frasques nouvelles dont les conséquences auraient pu être graves, lord Melbourne consentit à retirer sa démission. Il resta aux affaires jusqu'au 2 septembre 1840. Mais, à cette époque, le mariage de la Reine venait d'avoir lieu. Toute aux délices de la lune de miel, elle souffrit cette fois sans murmure les changements qu'il plut au ministère tory d'apporter dans la composition de sa maison et, depuis ce moment, elle abdiqua toute velléité de gouvernement personnel.

Cependant, malgré l'échec de la candidature de son fils à la main de la reine Victoria, Louis-Philippe n'avait point perdu l'espoir d'amener entre la France et l'Angleterre un rapprochement définitif. La vive intelligence de la jeune souveraine, la décision et la volonté dont elle avait fait preuve dans ses démêlés avec sir Robert Peel, firent croire à Louis-Philippe qu'il lui suffirait, pour en venir à ses fins, d'agir adroitement sur un esprit aussi déterminé. Un jeune marié exerce toujours sur sa femme une influence considérable. Le roi des Français donna en mariage sa fille Clémentine au duc de Saxe-Cobourg, frère du mari de la Reine, de façon à mettre toute la famille dans ses intérêts. La princesse Clémentine fut même chargée d'une sorte de mission, qui consistait à décider la reine d'Angleterre à faire un voyage à Paris. Mais, là encore, le tact politique de la jeune Reine et les avis de lord Melbourne déjouèrent cette tactique. Après bien des hésitations, le couple royal anglais consentit à visiter

le roi Louis-Philippe, mais au château d'Eu. Réduit à ces proportions, le voyage n'avait plus aucune importance : il se borna à une sorte de réception intime, dont le caractère économique n'était pas pour déplaire au peu magnanime roi des Français. Cette manifestation discrète eut lieu au mois de septembre 1843. L'année suivante, Louis-Philippe alla à Windsor rendre la visite qui lui avait été faite.

Mais tout cela ne faisait pas l'affaire de « l'entente cordiale ». La princesse Clémentine se mit en route sur nouveaux frais et parvint à vaincre les scrupules de sa royale cousine. Mais, en revanche, toutes sortes d'empêchements surgirent. On était au mois de décembre et il fallait attendre le printemps. Avec le printemps de 1846 arriva une crise ministérielle en Angleterre; nouveau retard. On allait partir quand l'attentat de Lecomte, qui tenta d'assassiner Louis-Philippe, vint tout remettre en question. Quand les esprits se furent calmés, la reine était déjà à une période de grossesse fort avancée, si bien que la Révolution de février 1848 vint mettre un terme à ces hésitations en déposant le roi Louis-Philippe sur la terre d'exil.



La Reine et le Prince Albert.

Au moins le pauvre roi sans couronne espérait-il un accueil chaleureux : cet accueil fut glacial. La reine Victoria ne lui pardonnait pas la duplicité dont il avait fait preuve en mariant le duc de Montpensier à la sœur de la reine d'Espagne.

Ce fut Napoléon III qui alla à Windsor. Il y fut reçu sans grand enthousiasme. Les nombreuses aventures qu'il avait eues en Angleterre avant le coup d'Etat, ne lui avaient guère conquis les sympathies de la femme irréprochable qui présidait aux destinées des Trois Royaumes. et il ne fallut pas moins que la fraternité d'armes qui unissait les soldats français aux soldats anglais sur les champs de bataille de Crimée pour que la reine Victoria vint officiellement visiter l'Exposition de 1855.

Jusqu'alors, la jeune souveraine avait nagé en plein bonheur; son union avec le prince Albert avait donné le spectacle trop rare, surtout dans ce rang suprême, d'une félicité sans mélange. Le couple royal vivait de la façon la plus bourgeoise et la plus simple, demandant à la vie de famille les meilleures de ses joies. Avec l'année 1861, tout ce bonheur s'envola. Déjà fort éprouvée par la perte de sa mère, la reine Victoria vit son mari mourir entre ses bras au mois de

décembre. Sa douleur fut effrayante, et les années n'ont pas réussi à cicatriser cette blessure toujours saignante.

A dater de ce jour, la Reine prit le deuil, qu'elle n'a jamais quitté depuis. Enfermée dans ses châteaux, elle s'isola de façon complète, toute entière au souvenir de l'être adoré qu'elle avait perdu. Une tristesse morne envahit la cour, d'où tout cérémonial fut banni. Plus de fêtes, plus de réceptions. Il fallut les plus vives instances de ses familiers pour la décider à ouvrir en personne, cinq ans après, les travaux du Parlement. Cette sorte d'abdication volontaire de la royauté faillit même amener les conséquences les plus graves. En juillet 1871, un député, M. Dixon, déclara à la Chambre des Communes que la Reine, ayant supprimé de fait toutes ses dépenses somptuaires, pour le plus grand dommage du commerce et de l'industrie du pays, n'avait plus besoin d'une liste civile aussi forte; en conséquence, il proposa une réduction notable sur les frais de représentation. Le débat fut long et passablement orageux. Enfin, la motion de M. Dixon fut repoussée, mais il fut évident que seules les sympathies qu'inspirait personnellement la Reine dictèrent le vote des députés de la majorité.

Ce loyalisme trouva même un moyen de se traduire de façon caractéristique et dans une matière bien spéciale. A plusieurs reprises, des attentats avaient été dirigés contre la Reine : en 1838 (elle avait à peine dix-neuf ans) deux individus s'étaient introduits pour la frapper, le premier dans Buckingham Palace, le second dans le château de Windsor. Le 11 juin 1840, deux coups de pistolet étaient tirés sur elle sans l'atteindre, au moment où elle revenait en voiture d'une promenade avec le Prince Consort. Le 27 juin 1850, elle était violemment frappée de coups de bâton à la tête; le 28 février 1872, enfin, avait lieu l'attentat d'O'Connor. Les Anglais se refusèrent toujours à voir autre chose que des fous dans ces criminels. Aucun ne fut poursuivi : tous furent enfermés dans l'asile d'aliénés de Bedlam.

Le bonheur de la reine Victoria était mort, avons-nous dit, avec le Prince Consort. En revanche, elle était au faîte de la puissance. Chaque jour voyait s'accroître le domaine colonial de l'Angleterre, et la prospérité grandissante du pays s'accusait sans cesse par des preuves nouvelles. Il faut croire cependant qu'elle ne se trouvait pas satisfaite de ceindre la triple couronne d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, car, au mois de mars 1876, le chef du ministère tory alors en fonctions, M. Disraeli, lui fit voter par le Parlement le titre d'Impératrice des Indes. Cela ne laissa pas que de causer, tant dans le pays qu'au dehors, une certaine surprise. Tout le monde avait coutume de voir, dans la nouvelle Impératrice, une femme bonne et simple, peu attirée vers le clinquant de pareils titres. Mais la chose était, bien qu'on en eût, sans rien changer, il est vrai, au bonnet de veuve que la plus puissante souveraine de l'univers ne cessa jamais de porter depuis la mort de son mari.

Cette retraite à laquelle elle s'était condamnée ne l'empêcha pas de

suivre de très près la politique de son pays ; mais elle l'obligea en même temps à n'y jamais jouer de rôle actif et à se renfermer étroitement dans la formule de la royauté constitutionnelle : la Reine règne et ne gouverne pas. Aussi la voyons-nous s'effacer complètement devant les ministres désignés à son choix par la volonté du Parlement, et faire compléte abnégation de ses propres sentiments pour confier le pouvoir, tantôt aux whigs, tantôt aux tories, suivant les hasards de la bascule parlementaire. Elle pensait avec raison que



La Reine en 1837.

les ministres, ayant toute la responsabilité, devaient avoir toute l'autorité. Jamais ses opinions personnelles ne se manifestèrent : elle se contenta de contresigner les décisions ministérielles sans les discuter.

Certains ont cru voir, dans ses refus de gracier des condamnés, une sécheresse de cœur, une cruauté même qu'on ne saurait lui reprocher sans lui tenir compte en même temps du sentiment qui l'inspirait. Pour elle, l'exercice même du droit de grâce ne pouvait

appartenir au souverain sans l'assentiment des ministres. Elle a toujours signé les décrets de grâce qui lui étaient proposés ; elle s'est obstinément refusée à gracier ceux des condamnés dont la vie ne lui était pas formellement demandée par le lord chancelier. On peut certainement regretter cette renonciation volontaire à la plus noble, à la



La Reine présidant pour la première fois la séance du Parlement.

plus touchante des prérogatives royales : on est contraint, en revanche, de s'incliner devant l'excessif scrupule qui avait dicté cette renonciation.

Mais la bonté de la reine Victoria est aujourd'hui légendaire en

Angleterre, et le nombre des infortunes qu'elle secourt journellement est considérable. Les souffrances des autres l'affectent au plus haut point. On cite volontiers une lettre qu'elle écrivit en 1866, à l'occasion des nombreux accidents de chemin de fer qui firent cette année-là tant de victimes. Elle y disait, entre autres choses : « La



Couronnement de la Reine.

Reine espère n'avoir pas besoin de rappeler aux directeurs des chemins de fer la lourde responsabilité qu'ils ont assumée en obtenant le monopole des moyens de transport pour la population presque entière de ce pays. » Jamais aucune catastrophe ne se produit, explosion de

mine, naufrage en mer, incendie, etc, sans qu'elle envoie immédiatement un témoignage de sympathie, toujours accompagné d'une riche offrande.

Jamais, au reste, plus bel éloge ne sera fait d'elle que celui d'une bonne et simple femme, la nourrice du prince Arthur, duc de Connaught, qui disait avec émotion : « La Reine est si bonne qu'elle aurait tout aussi bien pu être la femme d'un pauvre homme ! »



La Reine Victoria au mois de mai 1897.

Il arrive même parfois que cette bonté produit des résultats tout différents de ceux qu'avait rêvés la Reine. Les fêtes jubilaires du 28 juin et des jours suivants, devant être célébrées avec un déploiement de cérémonial tout à fait imposant, on comprendra aisément que les fenêtres des maisons situées sur le parcours du cortège montent à des prix fabuleux. On cite des fenêtres pour lesquelles cer-

tains enthousiastes ont payé jusqu'à 1.000 guinées. A l'origine, le cortège ne devait parcourir que les rues aristocratiques du West-End. Mais les pauvres de Londres réclamèrent. Est-ce qu'ils ne verraient pas, eux aussi, cette bonne Reine qu'ils aiment tant? Touchée de ces prières, la Reine décida immédiatement qu'au lieu de se borner à l'itinéraire primitivement fixé, la procession passerait également par les quartiers ouvriers de la grande ville.

Mais elle avait compté sans la rapacité des propriétaires londoniens. Tous ces pauvres logements sont loués au mois, ou, tout au plus, au trimestre. Prévenus longtemps d'avance, les propriétaires signifièrent congé à leurs locataires pour pouvoir louer leurs fenêtres à des prix exorbitants, tout comme leurs confrères des quartiers riches. Si bien qu'aujourd'hui, les ouvriers, pour avoir manifesté le désir de contempler les traits de leur souveraine, sont à la veille d'être expulsés et que tous les tribunaux de justice de paix siégeant à Londres sont envahis par une foule compacte de plaideurs, propriétaires et locataires.

Et cependant, quand on se recueille et qu'on analyse cette longue existence, ce règne de soixante années, on fait comme malgré soi une constatation singulière : c'est que les louanges adressées à la Reine par ses sujets, pourtant enthousiastes, ont en quelque sorte un caractère négatif. On l'acclame moins pour ce qu'elle a fait que pour ce qu'elle a refusé de faire. Son plus beau titre de gloire est de s'être étroitement renfermée dans la lettre et dans l'esprit de la Constitution britannique, aux termes de laquelle « le souverain règne et ne gouverne pas ». A peine son initiative s'est elle exercée dans le domaine de la charité personnelle. Mais, au début de sa vie, elle demeura l'élève obéissante de lord Melbourne ; pendant son mariage, celle du prince Albert ; depuis son mariage, la respectueuse observatrice des décisions et des volontés du Parlement ; et il semble que cette constatation, toute à l'éloge de celle qui a su s'en rendre digne, apparaît comme une bien amère critique de l'institution même de la royauté.

Comte L. de Norvins.



LES

HOMUNCULES D'HIER ET D'APRÈS-DEMAIN

(*Essai sur la création de l'homme en dehors de la femme.*)

La matière est aussi une création divine...
(St-Augustin. — Confessions.)

I. — Les homuncules de nos pères.

De tout temps, les hommes supérieurs furent hantés de la création de leurs pareils en dehors de la femme et des prescriptions de l'Écriture Sainte. Depuis Prométhée qui forme un homme du limon de la terre et dérobe le feu aux dieux, pour l'animer, jusqu'aux savants de nos jours, on ne cessa de rêver à la rivalité avec le Ciel. C'est ainsi, par exemple, que Amatus Lusitanus prétend avoir vu dans une fiole un marmouset « long d'un pouce » qu'aurait fabriqué Julius Camillus, et que le pape Benoît IX tenait *conjurés* dans un sucrier sept *esprits* bienfaisants. Les livres occultes de l'Extrême-Orient nous entretiennent du reste constamment de la création des êtres artificiels. Jamais cependant cette tendance ne se révéla sous une forme plus précise que dans les conceptions théoriques de Paracelse.

Ce génie novateur et inquiet, qui révolutionna l'art médical du XVIe siècle et à qui la médecine doit l'usage de l'opium, du mercure et de l'antimoine, s'éprit d'une belle ardeur pour la création des petits êtres vivants, des *homuncules*, qui, comme il l'enseignait, ne se nourrissaient que de l'air seul et ne puisaient que dans l'air les éléments indispensables à leur vie.

« *Vrais enfants* de la nature, ils engendreront les mandragores, une fois parvenus à leur virilité. » (Paracelse.)

Le père de l'occultisme occidental passa, du reste, par le moyen âge comme une tempête affreuse qui en purifia l'air tout en causant des ravages considérables. Après avoir détruit la vieille thérapeutique pour en fonder une nouvelle qui subsiste jusqu'à nos jours, après avoir abouti à la notion de l'unité organique de notre corps et démontré toute l'inanité des théories de Galien et d'Avicène, après avoir réformé la chimie et fait progresser la philosophie et la morale, il sema la folie dans les cerveaux de ses contemporains et élèves futurs, en enveloppant ses théories d'un fatras de mots cabalistiques et en poussant les esprits dans des recherches plus dangereuses que celles de l'ontologie des pauvres métaphysiciens.

Il ne rentre pas dans mes desseins de suivre la trace de ceux parmi ses élèves qui prétendirent créer et faire vivre des petits hommes à l'aide des moyens indiqués par le maître suisse. Paracelse n'a sans doute jamais fabriqué ses *homuncules*, car nous n'en trouvons de mention

que dans ses fantasmagories théoriques. Les eut-il créés que son secrétaire et diffamateur attitré Oporinus n'eut pas manqué de railler la progéniture artificielle de Paracelse. Mais il suffisait de rendre l'état des esprits capable d'adopter ces conceptions pour que celles-ci devinssent des articles de foi chez ses successeurs. Les quelques siècles qui nous séparent de Paracelse se glorifient donc d'avoir vu ces êtres artificiels, créés par l'homme à l'instar de l'homme. Les opinions varient cependant en ce qui concerne le mode de la création. Les uns y voient une œuvre impie de Satan qu'on accomplissait à l'aide de la révolte contre le Ciel, unique dispensateur de la création humaine; les autres s'en occupent avec des mots de prière sur leurs lèvres, ne voyant rien de répréhensible dans cette augmentation des serviteurs de Dieu...

Les écrits occultes de l'époque sont remplis d'allusions à la création réelle des *homuncules*. On en parlait comme nous autres nous parlons des esprits, auxquels tant de gens croient sans les avoir jamais vus. Il y eut cependant un savant étrange qui parut avoir mis au monde — par voie de synthèse — des êtres vivants, dits *homuncules*, remplissant de leurs bruits certaines séances nécromanciennes de l'époque.

Cet homme miraculeux ne fut autre que le comte J.-F. Kueffstein, le riche gentilhomme autrichien qui devait son nom à la fameuse forteresse du Tyrol. Il passe aux yeux de ses adversaires pour avoir vendu son âme au diable comme son émule de jadis, le noble Polonais Twardowski. Flanqué de son factotum, sorte de domestique doublé de secrétaire intime, Joseph Kammerer, il parcourt l'Europe, en s'arrêtant dans les cloîtres, chez les savants thaumaturges et les nécromanciens. Au cours de ses voyages en Italie, le comte se lia avec l'abbé Géloni, occultiste réputé qui lui enseigna l'art de créer des *homuncules*. Avant de relater leurs troublantes expériences disons quelques mots de leur historien, Joseph Kammerer.

Celui-ci eut soin de noter avec un sang froid admirable, à côté des menues dépenses de son noble maître, ses extraordinaires exploits. Ses notes, prises au jour le jour, nous initient aux prix des chambres d'auberge et de la poudre à cheveux, de même qu'aux exploits des dits *homuncules* auxquels Kueffstein prêta la vie. Son journal intime fut publié pour la première fois dans l'almanach franc-maçon *le Sphinx*, par le Dr Besetzny, puis analysé dans la revue *Sphinx* (une traduction en a été donnée dans l'*Initiation*, revue philosophique des hautes études).

Inutile d'ajouter que nous n'attachons pas plus d'importance aux expériences du comte Kueffstein qu'aux miracles opérés par Tautriadelta, miracles racontés ici-même l'année dernière. Invraisemblable au point de vue scientifique, le récit de Joseph Kammerer dépasse cependant dans son charme étrange toutes les inventions d'Edgar Poë et de Hoffmann. Il est d'autant plus troublant qu'il a bercé l'imagination et coûté la raison à plusieurs de nos aïeux...

II. — Comment furent créés les dix esprits du comte Kueffstein et de l'abbé Géloni.

Ce fut en Calabre que le comte Jean Ferdinand Kueffstein, chambellan de Marie-Thérèse, rencontra l'abbé Géloni. Tous deux appartenaient aux franc-maçons et aux *rose-croix*, tous deux étaient également plongés dans l'étude du merveilleux. Enfermés dans le laboratoire du couvent des Carmélites, ils travaillent pendant cinq semaines jour et nuit, afin de dérober quelques mystères à la nature, ce gouffre insondable. Devant le feu allumé, les deux savants évoquent des scènes qui font dresser les cheveux à l'impassible Kammerer lui-même.

Puis, un beau jour, les esprits, les *homunculi*, apparaissent. On en crée dix, dont *un roi, une reine, un architecte, un moine, un mineur, une nonne, un séraphin, un chevalier, un esprit bleu et un esprit rouge.*

A mesure qu'ils venaient au monde on les enfermait dans un récipient en verre d'une contenance de deux litres. On emplit ces bocaux d'eau bénite et on les lia dans une vessie de bœuf humectée. On y mit un sceau de cire devant empêcher les esprits de sortir. L'abbé bénit ensuite les nouveaux êtres arrivés parmi les mortels, et la « création » artificielle fut ainsi revêtue du sacre religieux.

Une nuit étoilée, on porta, nous apprend Kammerer, huit esprits dans un jardin situé en dehors du cloître. Elles ne pesaient pas lourd, les créations du comte Kueffstein et de l'abbé Géloni ! Pareilles à de tout petits goujons, « aucune ne dépassait la longueur d'un empan ». Il s'agissait donc de les faire grandir et mûrir. Chacun portant deux récipients, le comte, l'abbé, leur secrétaire et un moine du cloître, s'en vont au fond du jardin. Ils y procèdent avant tout à l'enterrement « des esprits » dans deux charrettes de fumier de mulet.

On arrosa pendant plusieurs jours le fumier avec une liqueur mystérieuse, préparée dans le couvent des Carmélites. Sous l'influence de cet ingrédient, le fumier se mit à fermenter et les esprits qui y étaient enterrés semblaient s'intéresser à cette opération, car ils « criaient et sifflaient comme des souris affamées ».

Quatre semaines se passèrent ainsi, semaines pleines d'angoisse et d'attente. Le vingt-neuvième jour, le comte, accompagné de l'abbé Géloni et de Kammerer, se rendirent dans le jardin. Le prêtre revêtu de sa chasuble y célébra une cérémonie religieuse, le comte pria et récita des psaumes, et Kammerer mania l'encensoir. On déterra les huit esprits et on les porta au laboratoire, où ils devaient prendre un bain réconfortant de trois jours et de trois nuits dans du sable chaud.

Une métamorphose prodigieuse s'ensuivit. Dès le moment où Kammerer fut de nouveau admis à revoir les esprits, il fut ébloui du changement qui s'était opéré dans l'intervalle. D'abord tous ont grandi et puis chacun a conquis le cachet spécial qui devait les caractériser dans leur vie nouvelle. Les hommes avaient des barbes « fort belles et hérissées », les dames une expression de visage an-

gélique. L'abbé Géloni se chargea de leur costume : le roi reçut à cette occasion une belle couronne, un sceptre; le chevalier, un glaive et une lance; la reine, un précieux diadème. Il n'y avait pas jusqu'à l'architecte qui ne fût doté d'un compas et d'une équerre.

III. — La méchanceté et les exploits des « homuncules ».

Les huit esprits n'étaient pas faciles à manier. De nature méchante, ils se querellaient et surtout gagnaient trop vite des passions humaines. Le moine ne s'était-il pas avisé de mordre l'abbé Géloni au pouce au moment où celui-ci s'appliquait à lui tondre les cheveux! Et puis, leur nourriture demandait des soins particuliers. Tous les trois ou quatre jours on leur offrait une préparation spéciale que le comte cueillait dans une petite boîte en argent à l'aide d'une cuvette « n'ayant encore servi à aucun usage ».

Ajoutons-y les prières qu'il fallait réciter pendant l'opération de la nourriture, les bénédictions qu'il fallait donner aux esprits et surtout les soins spéciaux qu'exigeait le sceau magique. Car les petits hommes trahissaient des velléités de se sauver et pour les en empêcher, on scellait non seulement les récipients, mais on disait des prières mystiques et des formules d'exorcisme qui paralysaient leur esprit de révolte.

Il n'y avait qu'un seul petit être qui par sa douceur semblât récompenser ses créateurs du mal de la création. Ce fut l'esprit « bleu ». Son visage empreint de bonté respirait une telle résignation que Kammerer ne peut s'empêcher d'en parler avec attendrissement. On n'avait même pas besoin de songer à sa nourriture; l'eau qu'on lui servait restait toujours pure et claire. Lorsque le comte Kueffstein frappait d'un petit marteau en argent le sceau magique qui recouvrait en haut la vessie de bœuf, cette eau claire se colorait d'un beau bleu céleste, bleu des séraphins, dont rêvent les âmes innocentes. Il suffisait de réciter « une petite prière juive » pour faire apparaître son visage fort petit au début, gros à peine comme une « graine de chanvre » mais qui en se développant atteignait les proportions d'une figure humaine normale.

L'esprit « rouge » fut le contraire de son doux camarade. Ce fut plutôt le diable en personne. Insolent et méchant, il allongeait parfois sa langue démesurée et roulait des yeux comme un épileptique. Il fallait même le nourrir du sang d'un animal fraîchement tué.

IV. — L'aventure d'un moine et d'un roi.

Ce ménage à treize, dont dix esprits, deux évocateurs et le pauvre Kammerer, chargé de la terrible besogne de surveillance, se prolongea bien longtemps. Le comte Kueffstein s'était entre-temps avisé de transporter son « petit monde » à Vienne, où il montra les talents divinatoires de ses esprits aux initiés de la loge franc-maçonnique de l'Orient

de Vienne. Les séances y commençaient à 11 heures du soir et finissaient à 1 heure de la nuit. Parmi les assidus, citons d'abord le comte Max de Lambery, diplomate et écrivain. Mais celui-ci ayant un jour traité les esprits « d'affreux crapauds », le comte Kueffstein ne permit plus d'aller les voir. Nommons ensuite le comte de Thun, le célèbre partisan de Mesmer et de Puységur.

A mesure qu'ils vieillissaient, les esprits devenaient de plus en plus méchants et turbulents, et Kammerer ressent une telle angoisse à leur égard, qu'il ne veut sous aucun prétexte habiter près du laboratoire. Lorsqu'ils étaient de mauvaise humeur, ils ne répondaient que par des sottises à toutes les questions qu'on leur posait, ou, chose pire! ne s'exprimaient qu'en charades, en casse-tête chinois, dont le sens était impossible à saisir.

Et tandis que les deux esprits « bleu » et « rouge » renseignaient le comte Kueffstein sur toutes les questions en lui prouvant d'une façon palpable que pour les esprits rien n'est impossible, les huit autres ne se donnaient la peine que de répondre aux questions qui relevaient de leur état. Ainsi, le roi et la reine ne voulaient fournir de renseignements que sur les questions de la diplomatie, de l'étiquette et de la politique; le moine et la nonne sur les questions religieuses; le séraphin sur les questions qui se passent dans la sphère céleste, et le mineur sur les mystères des entrailles terrestres.

Mais le malheur est toujours là pour guetter les esprits comme s'ils n'étaient que de simples mortels!

Le comte Kueffstein, recherchant un jour un manuscrit égaré de Paracelse qu'il voulait consulter, demanda au moine un avis sur ce sujet. Il eut le malheur de jeter par terre le récipient qui se brisa en mille morceaux. On en sortit le moine contusionné et blessé. En vain lui prodigua-t-on tous les soins, et en vain le soumit-on à la magnétisation, le pauvre moine trépassa pour de bon, après avoir à plusieurs reprises et au prix de grands efforts cherché à aspirer de l'air et en roulant d'une manière affreuse ses petits yeux. On l'enterra dans un cercueil de carton noir et le comte versa à cette occasion des larmes abondantes.

Tout autre fut l'aventure du roi. Un jour, il parvint à s'échapper de son récipient et à s'approcher de celui de la... reine. Kammerer, entrant au laboratoire, s'aperçut du grave danger qui menaçait les deux esprits royaux, car le petit roi évadé penchait sur le récipient de la reine et la regardait d'un air enflammé et méchant. Aux cris de son secrétaire, le comte accourt effrayé et tous deux se mettent à la poursuite du petit « amoureux » qui, de plus en plus rageur, « saute d'un meuble sur un autre comme un écureuil tout en braillant comme Satan » jusqu'au moment où brisé de fatigue il s'affaisse...

Le comte le prit alors dans ses mains, mais le petit roi, bondissant sous cette injure, mord au nez son créateur et le grand seigneur en garde les traces pendant quinze jours...

La mort du moine laissa du reste le comte inconsolable. D'accord

avec le comte de Thun, il résolut de le remplacer par un amiral. Enfermé de nouveau dans son laboratoire, le comte Kueffstein y travaille, avec son ami de Thun, des semaines entières près du feu fantastique. Ils n'arrivèrent cependant à produire qu'un petit être tout à fait chétif, pas plus gros « qu'une jeune sangsue, qui, après quelques convulsions, creva misérablement ».

C'en fut ainsi fait des rêves de la création. Est-ce lassitude, est-ce la crainte de l'enfer, ou fût-il enfin touché par les prières de sa femme, le comte s'était décidé, comme nous l'apprend le recueil franc-maçonnique, à se débarrasser de ses neuf esprits.

Que sont-ils devenus ? L'histoire occulte ne nous répond point à ce point d'interrogation.

Qu'étaient-ce donc que ces esprits de Kueffstein ? Certains adeptes de Paracelse croient à leur réalité comme ils croient aux *homuncules* crées par l'auteur du livre des sylphes et des nymphes. Pour Karl Kiesevetter, à qui nous devons les premières notions sur les esprits de Kueffstein, leur existence reste hors de doute. Mais si celui-ci a la foi simple, ses explications sont bien embrouillées. Ces esprits n'étaient-ils que des amphibies déguisés ? Mais ceux-ci n'ont ni cheveux ni barbe ! Etaient-ce des diables ? Mais ces derniers ne croient, ne respirent et ne griffent ! Donc ce ne pouvaient être que des elfes, des esprits élémentaires !

On répond ainsi à l'inconnu par l'inconnu. Quoi qu'il en soit, le journal de Kammerer nous fournit un conte des plus délicieux sur les *homuncules* de tous les temps. A y regarder de près, on serait tenté de ne voir dans ses esprits que la synthèse de toutes les fantasmagories des sciences occultes du passé.

La naissance des esprits rappelle du reste comme deux gouttes d'eau les mystères de la guérison sympathique par les « momies ». Le liquide dont on arrosait le fumier et ce fumier lui-même, ce sont les bons éléments de la magie, de la kabbale et de la théurgie réunies...

V. — Les automates miraculeux.

Mais il se peut aussi que les *homuncules* de Kueffstein ou plutôt de l'abbé Géloni n'aient été que la création des deux ingénieux mécaniciens. Car, désespérée de ne pouvoir arriver à faire un *homunculus*, l'humanité s'est consolée de tout temps en fabriquant des automates miraculeux. La mécanique a peut-être dépensé autant d'efforts pour créer les poupées « vivantes » que la métaphysique pour nous dire les secrets de l'au-delà. Toutes deux ont fait également faillite. Néanmoins leurs œuvres arrêtent l'attention de ceux qui déplorent le travail de tant de cerveaux dépensés et épuisés pour ces buts également ingrats. Depuis Archytas, le mécanicien grec du cinquième siècle avant Christ qui créa une colombe volant à travers l'espace, jusqu'au célèbre joueurs d'échecs, ou l'*Andalouse*, *secrétaire universel*, de nos foires, que d'œuvres et de fantaisies dans ce domaine !

Rappelons-nous la fameuse mouche d'airain de l'évêque de Naples, le sage Virgile, comme l'appelle Gervais, qui, menée comme un chien de berger et placée sur une des portes de la ville, empêcha qu'aucune autre mouche n'entrât dans Naples pendant huit ans et préserva ainsi les viandes de la corruption dans cette ville.

Albert le Grand aurait construit un « androïde » qui ouvrait sa porte et prononçait même distinctement quelques mots. Saint Thomas d'Aquin le brisa un jour en le prenant pour l'œuvre du diable. Telle fut également la « jeune fille » faite par Descartes qu'un capitaine superstitieux jeta à la mer. Les trois automates de Vaucanson qui excitèrent l'admiration de ses contemporains, furent sans doute de la même famille. Le joueur de flûte exécutait douze airs différents grâce à une insufflation d'air dans l'instrument, tandis par exemple que son canard non seulement faisait des mouvements d'un animal vivant mais encore mangeait, digérait et rejetait par les voies ordinaires les produits de sa digestion.

La chose la plus extravagante dans cet ordre d'idées est sans doute le joueur d'échecs du baron Wolfgang de Kempelen. De grandeur naturelle, l'homme au costume oriental était assis sur un siège faisant corps avec une espèce de coffre monté sur des roulettes. Sa spécialité était de jouer aux échecs avec des célébrités du temps. Levant le bras gauche, qu'il tenait ordinairement allongé sur un coussin, il poussait les pions. Lorsqu'on essayait de le tromper, il prenait tranquillement la pièce et la remettait à sa place. Il gagnait presque toujours, et si un mauvais plaisant « l'écrasait » par son jeu inégal ou des faux coups, l'automate mettait fin à la partie en brouillant les pièces.

En 1809 il joua aux échecs avec Napoléon Ier, à Schœnbrunn. L'empereur se plaça vis-à-vis de l'automate et les courtisans, anxieux de voir l'issue de ce duel, à quelques pas des deux joueurs. Napoléon joue plusieurs fois irrégulièrement et l'automate se borne à remettre les pièces à leur place, puis, par un mouvement de dépit, il brouille le jeu en renversant toutes les pièces.

L'empereur se lève en souriant et ainsi finit la fameuse partie.

Une aventure plus caractéristisque arrive à l'automate au commencement de ses pérégrinations en Russie. L'impératrice Catherine II, ayant entendu parler de ses prouesses, demande au baron de Kempelen de le présenter à la Cour de Saint-Pétersbourg. Après avoir hésité quelque temps, le baron se décida enfin à s'y rendre, et là l'automate joue trois parties avec la tzarine qu'il gagne toutes. L'impératrice, décontenancée, veut, coûte que coûte, acheter l'automate, afin d'avoir toujours auprès d'elle un joueur aussi habile.

Le baron jure ses grands dieux qu'il ne peut se séparer de l'automate, personne ne sachant régler le mouvement des boîtes qui se trouvaient au fond du coffre, et il arrive à se sauver de la capitale russe avec son trésor.

On se perdait en conjectures sur la nature de ce singulier joueur

d'échecs ! Les uns soupçonnaient la magie, les autres l'électricité ; enfin, Decremps, dans sa *Magie dévoilée*, a émis l'opinion que le joueur d'échecs n'avait pour tout mystère qu'un homme habilement caché, et il avait complètement raison.

Voici le mot de l'énigme, aussi fantastique que si elle était sortie du cerveau d'un Ponson du Terrail :

En 1776, un régiment de Livonie se révolte contre les Russes. Un des insurgés, le capitaine polonais Wronski, tombe, dans une rencontre avec l'armée régulière, les deux pieds fracassés par un obus. Ses partisans arrivent cependant à le transporter du champ de bataille dans la maison d'un médecin russe Oloff. Le docteur cache et soigne le prisonnier condamné à mort et procède à son amputation. Mais l'asile provisoire devenait de plus en plus dangereux, la tête de Wronski étant mise à prix.

Dans l'intervalle, arrive en visite chez le généreux médecin son savant ami, le baron de Kempelen, bien connu en Allemagne pour ses travaux et son excentricité. Le docteur lui raconte ses soucis et Kempelen voyant la force prodigieuse de Wronsky aux échecs, conçoit l'idée ingénieuse d'en faire en trois mois un automate qui mît en enchantement toute l'Europe. Amoureux de son œuvre, il s'en fait l'impresario, lui fait traverser la frontière russe, le ramène en Prusse, d'où, peu de temps après, il retourne en Russie avec son joueur d'échecs, devenu déjà célèbre.

Ajoutons que le « joueur d'échecs » qu'on montra à Paris en 1783 et 1784, y a soulevé l'admiration de Panckoucke lui-même qui, dans son supplément à la *Grande Encyclopédie*, s'extasie devant l'adresse de ce prodige.

Le joueur disparut, du reste, sans laisser de traces de son existence, sauf quelques morceaux de ferraille cédés à M. Croisier, industriel de Paris.

Ce fut sans doute un des automates qui fit le plus parler de lui et il n'aura pas de sitôt un émule aussi heureux et surtout aussi hardi.

VI. — La science moderne et la création des cellules vivantes.

Les *homuncules* n'ont donc jusqu'à présent pris d'autres aspects que ceux de fantasmogories plus ou moins insipides, d'automates plus ou moins ingénieux ou d'imposteurs plus ou moins hardis.

En sera-t-il toujours de même ? Et l'humanité doit-elle prendre un congé décisif de ses rêves de création artificielle ? Question d'autant plus délicate, que la science moderne, sans lui prêter plus d'importance qu'elle ne comporte, s'achemine cependant lentement vers sa solution ! Elle occupe à l'égard des *homuncules* la position de la France à l'égard des provinces à reconquérir. Elle n'en parle jamais, mais elle y songe toujours.

Les prétentions de la science actuelle ne sont pas du reste aussi chimériques que le furent celles des adhérents de Parecelse. Ce qu'elle

veut dérober à la nature, ce n'est que le secret de créer une simple cellule vivante, une petite masse de protoplasme. Puis, l'évolution aidant... Mais à quoi bon s'égarer dans les suppositions de l'avenir, pensons plutôt aux conquêtes du jour ! Elles sont très significatives.

Pour comprendre ce qui suit, il faut se rappeler les progrès stupéfiants réalisés par la chimie organique pendant ces *dernières vingt années*. Avant que notre illustre savant M. Berthelot eût posé les nouvelles méthodes de la synthèse, que nous appellerons pour la plus facile compréhension, la *création* chimique, on a cru les *êtres organisés* affranchis des lois qui régissent la matière minérale. La chimie organique et la chimie minérale formaient deux branches absolument distinctes. Dans son traité classique de chimie, publié vers 1820, Berzelius lui-même enseigne que non seulement la chimie organique est basée sur des lois spéciales, mais aussi que nous n'arriverons *jamais* à les découvrir !

En 1860 paraît l'ouvrage de Berthelot *La Chimie organique*, fondée sur la synthèse (2 vol., aujourd'hui complètement épuisés), et du coup les conceptions établies s'évanouissent comme sous l'influence d'une baguette magique.

Que s'est-il donc passé ?

On sait que les êtres vivants se réduisent à quatre corps simples, dont trois gazeux : l'oxygène, l'azote (éléments de l'air), l'hydrogène, partie constitutive de l'eau, et un corps solide et fixe : le carbone. Ces quatre corps fondamentaux (unis à de faibles proportions de soufre, de phosphore et d'autres matières) sont les éléments uniques dont se sert la nature pour la création *de toutes les substances végétales et animales*.

Que fit Berthelot ? En combinant entre eux ces quatre corps simples il est arrivé à créer différents composés organiques. Il a pleinement prouvé que, sans le concours de forces particulières à la nature vivante, rien qu'en combinant entre eux les corps fondamentaux et à l'aide de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, on peut créer des composés organiques.

Au bout de trente ans de travail persévérant dans ce domaine, Berthelot nous déclare dans sa *Synthèse chimique* (1891) « qu'à mesure que l'on s'élève à des composés *plus compliqués*, les réactions deviennent plus faciles et plus variées et les ressources de la synthèse augmentent à chaque pas nouveau... »

La synthèse étend ainsi ses conquêtes, depuis les éléments jusqu'au domaine des substances les plus compliquées, *sans que l'on puisse assigner de limite à ses progrès*..... « Elle ouvre en même temps aux recherches futures *un champ illimité*... »

Et pour qu'on puisse comprendre cette espérance de demain, il suffit de la comparer aux conquêtes d'hier. Que n'a-t-on pas *reproduit* depuis 1860 en dérobant ce privilège mystérieux de la nature, en commençant par les carbures d'hydrogène, les alcools, alcalis, aldéhydes, acides organiques, amides, les éthers jusqu'au sucre de

gélatine, répandue dans les tissus animaux, la taurine, matière contenue dans la bile ou la synthèse de certains corps gras ! Würz a obtenu l'alcool de vin et Lilienfeldt a fait la synthèse de l'albumine. Chose plus grave, Schützenberger a réalisé la synthèse d'une matière incarnant tous les traits caractéristiques des *peptones*. Autrement dit, il nous a offert un corps faisant le travail de l'organisme lui-même, le travail supérieur de nos fonctions vitales! Nous nous trouvons ici devant une albumine qui, quoique obtenue par voie de fabrication de laboratoire, présente tous les caractères chimiques et physiques de l'albumine vivante. Il y a cependant une différence sensible entre ces deux genres d'albumine : celle obtenue par voie chimique n'est pas capable de jouer le rôle d'amorce et n'a pas la même activité que le protoplasme. Arrivera-t-on jamais à combler cette lacune?

Ecoutons ce que nous dit à ce sujet M. Sabatier, l'éminent zoologiste de Montpellier :

« Il est permis de l'espérer, car il ne serait pas impossible, comme le pense Pflüger, que l'albumine non vivante et l'albumine active ne fussent que des isomères, c'est-à-dire des *corps ayant une même composition élémentaire* et ne différant entre eux que par la *disposition réciproque des atomes* dans la molécule. »

Or, la chimie sachant produire des changements isomériques dans de nombreux corps, il n'y a pas de raisons spéciales pour qu'elle ne puisse pas le faire à l'égard des albumines. Les modifications d'atomes réalisées dans ce sens nous donneraient tout simplement le commencement des organismes vivants.

VII. — En route pour la création de la matière vivante.

Et en accomplissant ce travail de *création*, en préparant les matières albuminoïdes et en créant ainsi la *vie*, les savants n'auront même pas de quoi s'enorgueillir!

Les diatomées et les faraminifères qui vivent au fond de l'Océan ne font-ils pas depuis des temps immémoriaux le travail que pourra accomplir dans les siècles à venir un Pasteur quelconque? Là où il n'y a que de la chaux et de la silice, ils transforment ces substances en amidon et en albumine, travail inconscient de synthèse sublime!

Car, quoi qu'on en dise, la matière morte et la matière vivante sont au fond *identiquement pareilles*. Celle vivante n'a pas un seul corps qui lui soit exclusivement propre.

Qu'est-ce que la vie au point de vue physico-chimique? Une simple modification extérieure de la matière morte (Cl. Bernard).

Les qualités essentielles de la matière vivante se retrouvent avec une fidélité frappante dans la matière morte.

On nous parle de la capacité du mouvement de la matière vivante. Qu'est-ce que ce mouvement dans le protoplasme, ce type expressif de la vie, sinon le changement de volume, de forme, de situation, de la masse?

Or, les minéraux, comme nous l'apprend le professeur Thoulet, manifestent dans leur vie spéciale la même capacité de mouvements, puisée dans le soleil, la source commune des mouvements.

Voulez-vous parler de la sensibilité de la matière vivante, c'est-à-dire de la capacité de répondre à des excitations extérieures? Observons l'amibe et certains végétaux mono-cellulaires et nous serons frappés de leur sensibilité analogue se dégageant par les mêmes changements de formes. Il suffit de chauffer un minéral, pour voir comment il réagit sous l'influence de la chaleur. Sa dureté, son élasticité, sa grandeur, son état moléculaire, tout se modifie, comme si le minéral n'était qu'un simple être vivant!

Les minéraux naissent, croissent et meurent entrainés dans l'influence des facteurs extérieurs qui amènent leur transformation ou leur mort (1).

VIII. — Les cristaux comme organismes vivants.

Il suffit d'observer l'existence des cristaux pour voir la vie déborder là où on ne soupçonne point son existence. Les cristaux ne sont pas une exception dans le règne minéral. Ils ont seulement un genre de vie plus saisissable pour nos organes d'observation imparfaits.

Lorsqu'on lit ce que nous conte à leur sujet M. John W. Judd (communication faite en 1891 à la *Royal Institution* de Londres), on se sent pris d'un de ces troubles qui nous envahit en présence d'un monde nouvellement révélé. Les cristaux vivent, grandissent, meurent et... ressuscitent! Supérieurs à l'homme, ils rajeunissent après avoir passé l'âge de sénilité. Ils réalisent en somme ce rêve du poète qui a voulu mettre la jeunesse à la fin de l'existence humaine.

Tout comme ces petits organismes des rhizopodes quelconques qu'on a peut-être tort d'appeler inférieurs ou des bourgeons ou des rameaux, brisé ou mutilé, un cristal répare ses pertes durant sa croissance. Un petit fragment de cristal grandit et reproduit un total analogue au morceau dont il a été détaché. Et cette force réparatrice, cette force vitale, si vous le préférez, est si intense, que le morceau mutilé croît plus vite que les morceaux restés intacts.

Il a presque le pouvoir de *génération*, car sa forme normale peut être complètement modifiée par la présence des *traces infinitési-*

(1) Dans les comptes rendus de l'Institut (1884) nous trouvons une communication de MM. Gernez, Parmentier et Amat qui, comme diraient nos journaux boulevardiers, fait rêver.

En refroidissant des dissolutions très concentrées d'hyposufilte de soude ordinaire dans un mélange refrigérant, nous disent les trois savants, en l'absence *de tout germe* de cristal ordinaire, il se produit des cristaux spéciaux : ce sont des aiguilles très fines, d'une longueur de plusieurs centimètres... Mais il suffirait de *toucher* ces aiguilles fines avec une baguette de verre mise précédemment en simple *contact* avec les cristaux prismatiques pour provoquer la transformation de ces aiguilles en prismes gros et courts. Autrement dit, les cristaux introduits ont *engermé* les anciens et provoqué la naissance subite de formes nouvelles...

males de certaines substances étrangères. La présence d'un morceau de feldspath suffit à provoquer une formation cristalline de feldspath dans un milieu où il brillerait autrement par son absence.

Le cristal peut s'arrêter dans son évolution, comme n'importe quel fakir des Indes qu'on ensevelit sous terre, pendant plusieurs mois, la bouche et les yeux remplis de sable. Réveillé de sa torpeur, il continue son cycle vital.

Ils vieillissent, comme nous-mêmes, et la vieillesse va jusqu'à affecter leur structure intime. Un moment arrive où ils perdent leurs propriétés optiques et physiques et passent dans la catégorie des cadavres, des *pseudomorphes*.

Il a fallu tant de siècles pour s'apercevoir de ces manifestations vitales des cristaux, et il en faudra peut-être autant pour s'apercevoir que la vie est autour de nous partout et toujours. Nous ne travaillons en somme qu'avec la vie pour créer la vie. Les bases fondamentales, la création des causes finales nous échappent. Nous ne faisons et ne ferons *qu'appliquer* les forces et les matériaux, mis à notre disposition par le Créateur.

Les *homuncules*, si on arrive jamais à les créer, seront donc par cela même les produits du Ciel, rentrant dans le monde de ses causes, de ses effets et de ses manifestations.

On aurait tort de croire que leur fabrication, si on y parvient jamais, sera la profanation de l'homme, comme on a tort chaque fois, lorsqu'on s'efforce de dégrader et d'avilir la matière, qui est également une création divine.

N'oublions pas, nous dit Schopenhauer, que cette poussière que nous nous plaisons à traiter de vile matière, en évoluant devient plante, animal, homme!

IX. — Que vaudront les êtres sortis de nos cerveaux?

Nous voilà au sommet du vertige. Avec notre hypothèse, bâtie avec des matériaux respectables de la science moderne, nous arrivons à la possibilité de la création des *homuncules*.

En somme, puisque la matière vivante et la matière dite morte, ne sont aucunement séparées par un gouffre difficile à combler, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, on est déjà arrivé à fabriquer la base de la matière vivante, rien ne nous empêche de croire à la possibilité de pouvoir réaliser, avec le progrès des siècles, le *rêve des homuncules*!

Certes, ce n'est sans doute pas un laboratoire chimique qui arrivera à donner naissance à un être vivant! Le but de la chimie n'est que la formation des substances renfermées dans les êtres vivants. Mais, armée de ces conquêtes, la physiologie interviendra pour couronner l'œuvre de la chimie en créant finalement les êtres doués de la vie organique.

Ces êtres vivants sous leur forme élémentaire, sont du reste peut-être déjà créés! Nous savons qu'un homme, un chat ou un chien



sont constitués par un nombre extrêmement grand de petites masses de substance gélatineuse, appelés *plastides*.

Qu'est-ce que la vie d'un homme? La résultante de la vie de milliards des plastides. Car chaque plastide vit de sa propre vie et il y a même des cas où l'homme meurt tandis que les plastides qui le composent, continuent à vivre (1). Pour Haeckel, tous les corps, y compris les plastides, ont la conscience. Or la biologie nous prouve que parmi les phénomènes observables à un moment donné dans un plastide vivant, il n'y en a aucun qui ne se rapporte à la physique et à la chimie des corps bruts. Rien chez eux ne permet de les séparer de l'ensemble des éléments déjà étudiés et *accessibles à être reproduits !*

Que vaudront ces organismes vivants créés ainsi par l'homme en dehors de la femme? Ils ne ressembleront pas à nous autres, c'est déjà beaucoup. Ils auront e n outre ce grand avantage de ne pas rappeler au physique les grands singes, et n'auront au moral ni nos vices ni surtout nos vertus. C'est déjà très consolant pour les pessimistes de nos jours. Ils ne s'entredévoreront pas entre eux pour des questions de nourriture comme les animaux, ou pour les ombres des vérités sociales ou religieuses comme les hommes. Ils seront par cela même presque des anges. Leur mentalité, en tout différente de celle engendrée par nos préjugés, leur permettra peut-être de franchir les mystères de l'au-delà qui ont couté à l'humanité le sacrifice de tant de cerveaux ingénieux...

Après tout, produits des laboratoires d'après demain, les *homuncules* pourront être perfectionnés avec les progrès de la science future. On les dotera de ces qualités exquises qu'ont les rotifères ou les tardigrades, c'est-à-dire de vivre plusieurs vies.

On sait par exemple que les anguillules du blé qui ne vivent que dix mois, se conservent une fois desséchés pendant des années, pour revivre à nouveau étant tout simplement mouillés. Spallanzani a pu faire *revivre* ainsi les anguillules jusqu'à seize fois. Qui sait, on pourra peut-être même les doter de la capacité de *résurrection* des rotifères qui définitivement *mortes*, renaissent à la vie sous l'influence d'une goutelette d'eau. (Rapport de Broca à la Société de biologie en 1860.)

Il suffit qu'un *homunculus* manifeste le désir de se débarrasser de ses souffrances ou la curiosité de regarder les siècles à venir et déjà on arrête sa vie et on lègue sa résurrection aux siècles à venir.

Tous les reproches décernés à la création défectueuse de l'homme

(1) J'ai développé cette idée dans le *Corps immortel* (La vie dans le cercueil, *Revue des Revues* 1r novembre 1896). Rappelons à cette occasion que chez les vertèbres à sang froid et chez les invertébrés, les plastides peuvent continuer à vivre isolément très longtemps après la mort de l'être auquel ils appartiennent. (Le Dantec : Introduction à la *Théorie nouvelle de la vie.*) Dans les plastides, nous apprend d'autre part Claude Bernard (*Leçons sur les phénomènes de la vie*), réside la vie, et c'est à cette matière qu'appartiennent toutes les propriétés qui se manifestent chez les êtres vivants !

pourront ainsi être réparés. Helmholtz prétend que l'œil humain est contraire au bon sens et aux exigences élémentaires de l'optique. Tel autre savant critique la construction défectueuse de nos cerveaux, tel autre le malheur capital de notre vie qui ne nous permet de jouir de ses délices qu'au moment où nous manquent les dons de les ressentir. Car au moment où nous arrivons enfin à comprendre la vie, nous quittons ordinairement le monde des mortels.

X. — Conclusion.

Les *homuncules* d'après-demain pourront ainsi égayer et embellir l'aspect d'un *millième* siècle quelconque. Un beau jour, forts et puissants, ils formeront peut-être une *humanité* à part et réclameront leurs droits aux hommes. Produits des cerveaux affinés, ils créeront par voie de synthèse des êtres semblables à eux-mêmes. L'humanité arrivera ainsi à être divisée en *hommes-singes* et en *homuncules*.

Quelle matière à réflexion pour tous les curieux comme Bellamy, Crookes, Ch. Richet, Gabriel Tarde, Mantegazza et tant d'autres qui apaisent nos douleurs d'aujourd'hui par les tableaux rayonnants de la vie de demain! Pourquoi ne pas aller un peu plus loin dans le domaine de nos suppositions? Pourquoi se refuser le plaisir de voir notre planète peuplée par des rivaux de l'homme, rivaux créés par son propre cerveau, comme suprême châtiment de son orgueil et de sa marche implacable vers le progrès sans but?

Ne dépendons-nous pas, hélas! toujours, comme nous dit Gœthe, des créatures que nous avons faites?

En présence du mal qui ronge le monde de nos jours, enivrons-nous du rêve de ces êtres étranges qui le guettent à sa vieillesse. Car la création de l'avenir lointain, l'*homme-cerveau*, sortira peut-être de l'*homme-singe*, l'homme de nos jours, comme celui-ci, on nous l'affirme du moins, est sorti d'une plastide quelconque. Goûtons le charme du mystère qui entoure la route vers la création artificielle des êtres vivants, car l'imprévu et le mystère restent encore les fleurs les plus attrayantes de l'arbre aux surprises, qu'est la science. Jouissons du rêve qu'elle nous permet de nourrir à l'égard des *homuncules*, ces êtres idéals d'après-demain, descendants directs de notre *pensée* et résignons-nous avec une douce joie à la croyance sereine de voir ainsi notre planète peuplée, dans la longue filière des siècles, d'autres maîtres, d'autres aspirations et d'autres vertus...

Y arriverons-nous jamais? On peut l'espérer ou le redouter. L'humanité a mis sans doute moins de temps pour arriver à fabriquer l'albumine que les mers pour changer de lit. Sans escompter les progrès brusques de la science moderne, on peut prévoir que la fabrication de la matière vivante se perfectionnera pendant une longue série des siècles et que l'évolution des principes vivants aidant, nous nous trouverons un jour devant les *homuncules*, *produits vivants* de nos cerveaux... Jean Finot.

(Voir la suite de **Nos articles** dans le corps de la *Revue*.)

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

LA JEUNE FILLE AUSTRALIENNE

On croirait volontiers que, dans ces pays nés d'hier, la culture n'a pu réussir encore à donner à la femme ces grâces particulières que possèdent naturellement, en quelque sorte, et par atavisme, les filles des vieilles civilisations. Il en est pourtant tout autrement en Australie et l'Européen qui arrive à Melbourne est immédiatement frappé du charme distinctif des jeunes Australiennes. La différence est même notable avec les autres villes, Sydney, par exemple. A Melbourne, les jeunes filles semblent posséder une connaissance plus large de la vie et une variété d'aptitudes des plus surprenantes. A peine un peu trop de profusion et de voyant, dans les bijoux dont elles se parent, est-il là pour nous rappeler que nous sommes dans un monde nouveau; mais c'est là un léger travers dont le temps aura bien vite raison.

Dans le dernier numéro de la *Review of Reviews* australienne paraissant à Melbourne, M. Tighe Ryan nous offre la psychologie de ses jolies compatriotes; et ce n'est pas une chose banale que l'état d'âme d'une jeune fille qui a vu le jour à nos antipodes. Pourtant, malgré l'éloignement et en dépit de la diversité des climats, des races, de l'éducation, les dissemblances sont très légères entre ces échantillons de la féminité australe et nos jeunes personnes de l'Europe occidentale; et on en vient vraiment à se demander si les nouvelles venues ne sont pas encore les plus compliquées.

Sir Charles Lilley se promenait un samedi matin dans Colleris-Street, en compagnie d'un vieux loup de mer de ses amis, et tous deux regardaient les jeunes beautés de la ville.

— De jolies filles, en vérité! s'écria sir Charles Lilley.

— Elles sont peintes, monsieur, elles sont peintes! répliqua son compagnon.

Le loup de mer en question était sans doute porté à généraliser un peu vite, car, à Melbourne, la beauté et la fraîcheur ne s'achètent pas en boîte chez le parfumeur. Au contraire, les femmes y gardent très longtemps les apparences de la jeunesse; et M. Tighe Ryan ne donnait pas plus de trente-cinq à une femme, encore charmante, qui faillit le faire tomber à la renverse en lui présentant successivement sa fille et... sa petite-fille.

Malgré son origine saxonne, la femme de la société de Melbourne ne paraît pas d'une dévotion bien ardente. Rien, dans sa conversation, ne révèle l'influence de l'église ou du temple. Pourtant, il existe dans la haute société comme un sous-courant religieux; mais il se dissimule sous un penchant au plaisir qu'on pourrait, du reste, trouver sans aller chercher aussi loin.

Melbourne est la seule ville australienne où les femmes mènent la

vie de club. Peut-être faut-il en voir le motif dans le caractère plus largement cosmopolite de la grande ville. Mais le *Salon austral*, dans lequel le principal club féminin tient ses assises, est une institution en pleine prospérité. Il a même, sans aucun doute, une influence intellectuelle des plus salutaires et il rend d'inappréciables services aux femmes qui ont embrassé les carrières littéraires et artistiques.

Sydney a voulu créer également un club féminin, à l'image de celui de Melbourne; mais tous les efforts ont été infructueux. Peut-être les femmes de Sydney ont-elles moins de goût pour ce genre d'existence; peut-être aussi l'impulsion première leur a-t-elle fait défaut. Et puis, la société de Melbourne est infiniment moins exclusive, moins fermée que celle de Sydney.

Les jeunes filles de Sydney sont remarquablement jolies et portent la toilette de ville avec une rare élégance. Pourtant, elles semblent avoir suivi un peu trop à la lettre les recommandations de M. Watts contre les petits pieds et les petites mains. Les cordonniers de Sydney — et très probablement aussi ceux de Melbourne, — déclarent que les pieds de leurs aimables compatriotes sont d'au moins deux points plus grands que ceux des dames anglaises, lesquels ne sont pourtant pas réputés pour leur exiguité. On sait qu'Henri Heine disait qu'il aurait eu grand plaisir à dessiner le pied d'une Anglaise, s'il avait pu trouver une feuille de papier assez vaste. Les Australiennes possèdent également des mains de dimensions respectables. Van Dick assure qu'on doit pouvoir s'en couvrir complètement le visage : à Sydney et à Melbourne, il trouverait des mains à son goût. Et ce ne sont pas les visages qui sont plus petits que de son temps!

Si l'on remonte dans le Nord, la jeune fille devient peut-être plus séduisante encore. Nulle part plus qu'à Queensland, elles n'ont des qualités d'intérieur et de simplicité qui rendent si délicieux le séjour de cette ville. La jeune Australienne du Nord a, nous affirme-t-on, la nature d'un ange jointe aux vertus spéciales d'une grande dame. Mais le climat est terrible pour elles. Après deux ou trois saisons, elles semblent se faner comme une fleur aux rayons d'un soleil trop ardent. Toutefois, l'adaptation au milieu triomphe et l'on voit déjà apparaître un type nouveau de beauté brune, parfaitement en harmonie avec le climat.

Voilà pour le physique. Au moral, il nous faut avouer que le progrès est plus lent. On vient à peine d'ouvrir l'Ecole de grammaire pour les filles. Les gens riches envoient encore leurs enfants à Sidney ou à Melbourne. Mais toutes savent jouer du piano et dessiner, ce que les mères de famille considèrent comme le dernier mot de la culture intellectuelle. En revanche, ce sont des ménagères modèles. Elles font le thé et le café à la perfection, et il serait à souhaiter que, sur le continent, on pût rivaliser avec elles dans l'art de faire cuire une côtelette. Quant aux Tasmaniennes, une célèbre actrice anglaise proclame que ce sont les plus merveilleuses beautés de l'hémisphère sud.

Bien qu'on déclare impossible de cultiver dans le désert les grâces

de la vie, il faut aller dans la brousse pour connaître la véritable grande dame australienne. Cela est difficile à expliquer, mais il n'en est pas moins vrai que les maisons des squatters abritent les plus délicieuses jeunes femmes, semblables à des princesses, et aussi fraîches, aussi vives, aussi séduisantes qu'elles sont jolies. On n'a pas besoin d'une toilette compliquée pour faire ressortir un joli visage; celles-là sont parfaitement seyantes, mais n'ont rien de voyant ni de tapageur. De plus, les jeunes filles n'en ont pas à revendre, et quand elles arrivent au déjeuner du matin, elles sont habillées pour toute la journée. Il va sans dire que ces robes-là ne sont pas à la dernière mode, mais personne ne s'en préoccupe, tellement on est attiré par la santé et la vigueur, physique et morale, de ces jeunes personnes. Elles semblent vivre avant tout pour la vie domestique. Leur teint n'emprunte rien à l'art du parfumeur, et si vous traversez leur chambre, vous n'y serez pas incommodé par les violentes odeurs du musc, du patchouli ou du jasmin.

Ces jeunes campagnardes sont des patriotes enthousiastes. Elles aiment passionnément leur pays et s'en montrent très fières, et le jeune gommeux anglais, qui croirait faire battre les cœurs à son seul aspect, reconnaîtrait bientôt son erreur à ses dépens. Du reste, dans la brousse comme dans les villes, les dots sont rares.

Un changement radical s'est produit, depuis quelques années, dans l'architecture des maisons de squatters. Les bâtiments isolés, contenant cinq ou six chambres, ont disparu, et on voit s'élever à leur place de superbes constructions, luxueusement meublées et entourées de jardins des plus artistiques. On y trouve des salles de billard et des salles de musique. Les tentures d'Orient n'y sont pas rares. M. Tighe Ryan en a visité une dont l'ameublement comprenait, entre autres choses, des lampes monumentales garnies de superbes abats-jour de couleur héliotrope et de forme ronde ou octogonale. Cet ameublement avait été exécuté sur les dessins de la maîtresse de la maison, la femme d'un squatter de Murrumbidgee.

Les jeunes filles des villes dépeignent volontiers leurs sœurs de la brousse comme très arriérées. On serait d'abord tenté de le croire, mais on change bien vite d'avis en s'apercevant que, dans les hôtels des villes les plus écartées, les femmes de chambre font leur lecture habituelle de *Trilby* ou des *Chagrins de Satan*. Cela ne laisse pas tout d'abord que d'être un peu gênant. Comment donner des ordres de nature intime à des personnes d'une culture intellectuelle aussi perfectionnée? Mais bientôt on s'aperçoit qu'il n'y a là qu'un vernis de surface. Encore, pourrait-on jurer qu'il y ait un abîme entre les connaissances littéraires d'une servante et celles d'une femme de la société moyenne?

Il va sans dire que les auteurs favoris, dans ce pays, ne sont pas précisément les auteurs à la mode au même instant en Angleterre. On y goûte Carlyle et Macaulay, et mieux encore Dickens, Walter Scott et Thackeray. Peut-être n'est-ce pas déjà si ridicule. En tout

cas, rien n'est plus fréquent qu'un homme riche, amateur passionné de bons livres et de belles reliures. Ce n'est pas là comme, hélas! dans tant d'autres pays de notre connaissance, qu'on rencontrerait une bibliothèque amplement garnie de livres non coupés.

L'art, en revanche, nous donne des résultats moins satisfaisants. Il y a bien quelques exceptions, mais, en règle générale, le sentiment artistique des jeunes filles australiennes est demeuré absolument rudimentaire. Elles prisent surtout les illustrations des magazines et les images données en prime-réclame par certains magasins, et en ornent volontiers les murs de leur chambre. Chez l'une d'elles, un abominable portrait de M. Gladstone, don de l'épicier voisin, s'étale dans un cadre luxueux, au-dessus de la cheminée.

— N'est-ce pas qu'il est superbe? dit la jeune maîtresse de maison avec fierté. Et ressemblant! Je le sais bien! J'ai vu M. Gladstone aux figures de cire!

Cependant, nombre de jeunes filles possèdent une singulière habileté pour prendre rapidement un croquis. C'est là un don purement naturel, car l'enseignement qu'elles ont reçu est insignifiant.

Quant à la musique, on connaît le goût de toutes les anglo-saxonnes pour cet art bruyant. Avant d'acheter les machines agricoles les plus indispensables, le fermier s'offre un piano; avant de savoir tirer une aiguille, ses filles apprennent à tapoter quelques airs en vogue. Celles qui arrivent à jouer véritablement de cet instrument sont réputées femmes supérieures. L'Australie a, en somme, deux fléaux : le lapin prolifique et le professeur de piano incapable. Pasteur a été aussi impuissant à faire disparaître le second que le premier.

Pourtant, la vie des jeunes filles qui habitent l'intérieur du pays est infiniment plus joyeuse qu'on ne le supposerait. Au moment de la vente des laines, les jeunes gens et les jeunes filles arrivent à cheval de quarante milles à le ronde. Un des assistants prend son accordéon et tout le monde danse jusqu'à l'aube. Est-il désireux de danser à son tour, le premier venu le remplace. Il n'est personne là-bas qui ne sache faire danser sur l'accordéon. En outre, tous les ans un pique-nique monstre a lieu dans le district. Les jeunes filles y viennent à cheval, et c'est vraiment un charmant spectacle. La chasse au kangouroo, qu'elles suivent de la même façon, est souvent fort mouvementée, et elles montent des animaux à peine dressés, avec plus d'audace et de force peut-être, que de véritable grâce, mais, en tout cas, avec une incroyable dextérité.

Dans les villes, leurs occupations sont infiniment plus variées; elles s'y montrent même le plus souvent plus actives et plus intelligentes que les hommes. Dans le domaine de la charité et de l'assistance, elles ont réalisé des merveilles.

Une profession pour laquelle l'Australienne ne paraît avoir aucune disposition est celle de domestique. Son esprit d'indépendance l'empêche de se plier aux remontrances, d'autant qu'elle se sent très supérieure à sa situation.

La jeune femme d'un squatter de la Nouvelle-Galles du Sud avait été un jour inopinément quittée par sa servante. Elle prit à son service une femme du voisinage fraîche et avenante, et, pour la décider, donna également du travail au mari. La nouvelle venue était d'une sauvagerie incroyable et d'une ignorance complète en ce qui concernait les choses les plus simples du service. Jamais on ne put lui faire comprendre la nature des relations entre maîtres et serviteurs. Elle avait remarqué les noms de baptême de ses maîtres et rien ne put l'empêcher d'appeler couramment l'un Tom et l'autre Mary. On n'osait pas la renvoyer, parce qu'on ne pourrait pas la remplacer, ni lui adresser des reproches devant un hôte, car elle avait la réplique prompte. Ce serait vraiment rendre un service signalé au pays que d'y établir une école d'apprentissage pour les servantes.

Telle est la femme australienne d'aujourd'hui. Elle ne connaît plus les dangers et les fatigues auxquels les femmes des premiers colons furent assujetties ; aussi a-t-elle perdu la rudesse et le côté un peu masculin de l'Australienne d'autrefois. L'influence du système d'éducation a été également très grande ; mais le plus puissant effet d'évolution est dû certainement au respect dont l'Australienne est entourée par les hommes de sa famille.

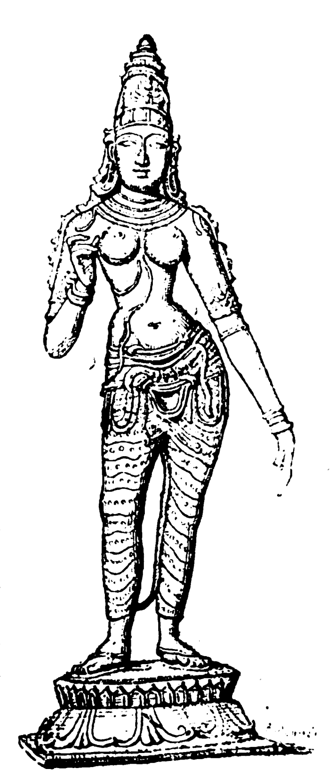
Seulement, toute médaille a son revers. En se civilisant chaque jour davantage, la femme d'Australie a fait une connaissance plus intime avec les difficultés de l'existence. Il lui a fallu gagner sa vie et les carrières qui lui sont ouvertes sont rares. Aussi presque toutes les infirmières des hôpitaux et les deux tiers au moins des religieuses sont nées en Australie. On peut dresser déjà une longue liste de celles qui se sont fait une réputation comme actrices, cantatrices ou musiciennes. Et pourtant il reste, dans les villes et hors des villes, des milliers de jeunes filles parfaitement élevées, qui n'ont ni occcupations, ni but dans la vie. Souvent, de brusques changements de fortune les obligent à gagner leur pain ; et elles s'aperçoivent alors que dans tous les bureaux, dans tous les magasins, dans toutes les maisons de commerce, il n'y a qu'un cri : « Pas de femmes ! » La vie de la gouvernante est à peu près celle du chien de la maison, à l'affection près. La médecine ne rembourse même pas les frais d'études qu'elle a occasionnés. L'éducation que les jeunes filles reçoivent dans les écoles, excellente dans certains cas, est nulle au point de vue de la valeur commerciale.

Cette situation ne saurait durer. Chaque jour voit s'affaiblir le préjugé qui écarte les femmes de la vie publique. On commence à comprendre qu'un parlement composé de femmes serait entièrement supérieur à ceux qui ont eu en mains les destinées de l'Australie. L'émancipation définitive de la femme recevra certainement un vigoureux appui de ces femmes charmantes, qui laissent émerveillé le voyageur admis à contempler de près les mille et une séductions de la vie de famille en Australie. E. LACORDAIRE.

LES MYSTÈRES DU BOUDDHISME

I. — Les quatre vérités.

C'est un perpétuel sujet d'étonnement que cette antique religion bouddhiste dont les commencements semblent se confondre avec les origines mêmes de l'humanité, et qui nous apparaît cependant consolante et pure, bienfaisante et humaine, avec une morale si haute qu'on n'a jamais pu la dépasser. Le Bouddhisme contient en lui une philosophie complète : c'est une sorte de positivisme, avec des tendances nettement anti-métaphysiques. Mais il proclame avant toutes choses l'inutilité de la haine et les beautés de l'amour universel; et, pour symboliser aux yeux des foules ce que ses principes pouvaient offrir de trop abstrait, il a incarné dans un dieu toutes les forces, non seulement de la nature, mais, pourrait-on dire, de l'âme humaine. D'où une mythologie d'une puissance, d'une variété, d'une richesse prodigieuses.



Lakshmi, déesse de la beauté.

On peut dire que la doctrine bouddhiste, qui est celle du salut par la connaissance, se trouve tout entière résumée dans quatre vérités fondamentales.

La première de ces vérités est la reconnaissance de la souffrance comme un caractère intrinsèque, et non point accidentel de la vie. La seconde constate que l'origine de la souffrance est la soif insatiable qui nous pousse à réaliser nos désirs. C'est la tyrannie des sens, l'infatuation des concepts égoïstes. La troisième est consacrée à l'émancipation, par l'abandon complet des pensées égoïstes. La quatrième enfin montre le chemin de l'émancipation et l'obtention de la véritable félicité! Mais il est bien entendu qu'il ne suffit pas de tel ou tel effort, même fait dans une intention louable, pour obtenir le salut. Il faut que cet effort ait pour base une conception réelle de la nature, de l'existence et du caractère transitoire des choses qui nous entourent. Rien dans le monde ne vaut qu'on s'y attache, car rien n'est durable, pas même le système des mondes, pas même les Dieux. L'incarnation individuelle de l'homme, étant matérielle,

n'est pas permanente et ne saurait donc atteindre ce qui est permanent. Ce permanent, indestructible, immortel s'appelle Bodhï. C'est la connaissance, c'est l'atteinte de la vérité, c'est la reconnaissance de ce qui est éternel. Celui qui acquiert la connaissance devient une incarnation de Bodhï. Il devient un Bouddha et acquiert le Nirvana, l'état d'immortalité, la félicité la plus haute, dans lequel cessent



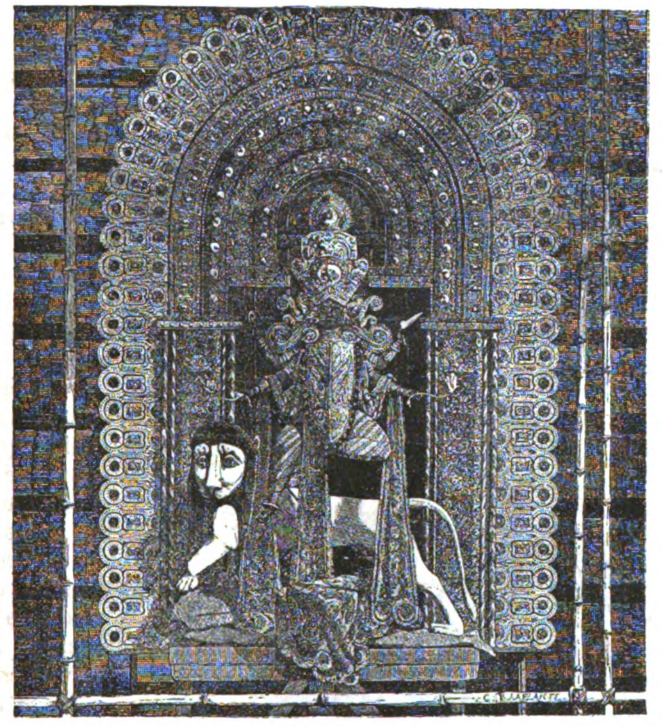
Kali, déesse de la guerre.

toute poursuite, toute recherche, tout désir de ce qui est périssable. Telle est, ainsi brièvement résumée dans ses grandes lignes, la doctrine bouddhiste, popularisée par les poètes, représentée par les peintres et les sculpteurs, vulgarisée par les descriptions mythologiques, dont nous trouvons les principaux éléments ainsi que les documents graphiques en une très remarquable étude du célèbre philosophe américain Paul Carus dans la revue américaine *Monist* (2e trimestre 1897).

II. — Qu'est-ce que le mal ?

L'essence même du Bouddhisme peut être trouvée dans une conception particulière du mal, auquel il s'agit d'échapper. Cet enseignement moral est donné aux penseurs sous une forme philosophique; mais, pour la masse des fidèles, il a pris la forme plus facilement intelligible d'un mythe poétique, qui a apporté aux artistes toutes facilités de reproductions allégoriques.

Le mal est personnifié dans Màra, le diable du Bouddhisme, qui représente à la fois la tentation, le péché et la mort ; au contraire, la



Durga.

libération finale, la condition des mortels qui sont plus humbles que Bouddha lui-même, trouvent leur expression dans la croyance que tous les bons Bouddhistes renaîtront un jour dans le Paradis Occidental. On identifie le plus souvent Màra avec Namuche, un des méchants démons de la mythologie hindoue qui lutte contre Indra. Namuche est le mauvais esprit qui arrête la pluie et produit la sécheresse. Son nom même de Namuche signifie « celui qui arrête les eaux. » Mais Indra, le dieu des orages, le force à laisser couler les

pluies bienfaisantes et à rendre à la terre l'élément qui lui apporte la vie.

Mâra est également nommé Papiyân, ce qui signifie le méchant (sanscrit : *papin*, méchant; *papiyôn*, plus méchant ou très méchant), le meurtrier, le tentateur; mais son nom le plus répandu est *Varsavarti*, celui qui comble les désirs, c'est le roi du Ciel des délices. Il étanche la « triple soif » de l'homme, soif de l'existence, soif du plaisir, soif du pouvoir. L'identification de Mâra avec Varsavarti signifie que l'égoïsme de l'homme est le mauvais esprit et que la satisfaction de cet égoïsme ici-bas conduit à l'enfer. Nous lisons dans le *Dhammapada* : « Celui qui n'a en vue que le plaisir, qui ne maîtrise pas ses sens, immodéré dans sa nourriture, paresseux et faible, celui-là, Mâra le renversera certainement, comme le vent renverse le plus mince arbuste. »

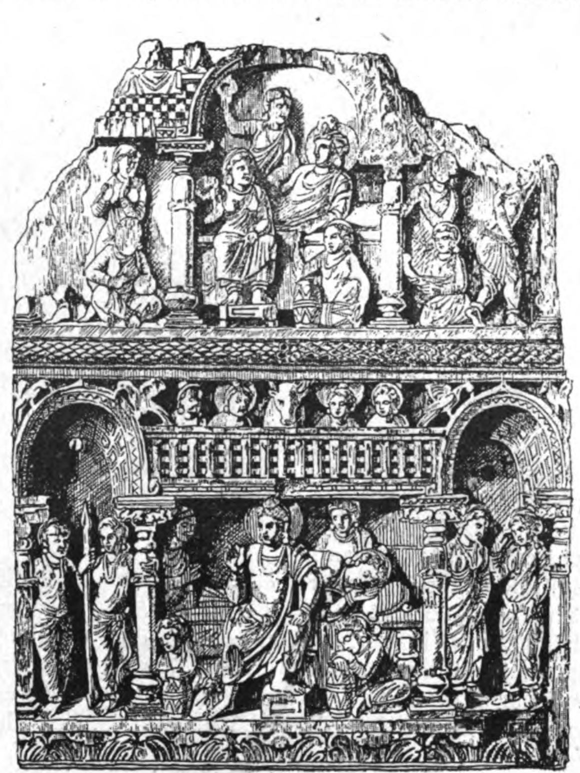

L'armée de Mara.

En même temps, les artistes bouddhistes ont employé, comme

symboles du mal, tous les personnages mythologiques qui, aux yeux des Hindous, représentent la sensualité, la cruauté et la destruction. Lakshmi, la Déesse de la Beauté, qui, d'après le Mahabhârâta, est née, comme Aphrodite, de l'écume de la mer, est restée l'idéal de la femme parfaite et de l'amour conjugal, pendant que Kâli, la déesse aux cent noms, représentait l'impitoyable cruauté des lois naturelles.

III. — La déesse aux cent noms.

En dépit de son épouvantable apparence, Kâli est une des plus grandes déesses de l'Inde. Aujourd'hui encore, les Hindous l'adorent sous divers noms et sous différentes formes. Comme épouse de Siva, elle s'appelle *Parvati*, ou la Mère Bénie. Sous le nom de *Durgâ*, elle symbolise tous les dangers que l'homme peut courir et est regardée comme la Déesse de la Guerre. Sous celui de *Kâli*, elle est identique avec le temps, qui dévore tout, et devient alors la personnification de la destruction et du meurtre ; on lui fait fouler sous ses pieds jusqu'à son mari. On trouverait difficilement un village ne possédant pas un temple à elle consacré. Ses images revêtent des milliers de formes. Tantôt, sous le nom de Parvati, elle est douce et belle autant que Lakshmi elle-même ; d'autre fois, on la dépeint effrayante et terrible, avec tous les traits épouvantables de l'esprit du Mal.



Scènes de la vie de Bouddha.

IV. — Les prouesses de Mara et les tentations de Bouddha.

Dans la vie de Bouddha, Mâra joue un rôle extrêmement important. Il incarne le principe même qui forme obstacle à l'accession vers l'état de Bouddha. Les livres sacrés de l'Inde nous racontent la tentation à laquelle Bouddha est en lutte de la part de ce Satan oriental. Déjà depuis sept ans à la recherche de la lumière, par la voie de l'ascétisme et de la mortification, Bouddha s'est graduellement affaibli, quand Mâra s'approche de lui et lui conseille d'abandonner sa pénitence. Dédaigneusement repoussé, « il sonne son cri de guerre et se prépare à la bataille. » La terre tremble quand, monté sur son éléphant, il s'avance contre Bouddha. Les dieux, parmi lesquels Sakka, leur roi et Brahma, essayent d'arrêter l'armée de Mâra, mais ils



Bouddha tenté par les filles de Mara.

sont contraints de prendre la fuite. Bouddha s'écrie alors : « Voici la multitude exerçant sa force et sa puissance contre moi seul. Mon père et ma mère ne sont point ici, ni mon frère, ni aucun de mes parents. Mais j'ai ces dix perfections, comme des auxiliaires bien armés, à mon côté. Il importe donc que je fasse de ces dix perfections mon bouclier et mon glaive et que je frappe avec elles un coup qui dispersera cette multitude. » Et il demeura assis, réfléchissant sur les dix perfections.

Mâra fait souffler un tourbillon, mais en vain ; il fait tomber un déluge d'eau pour renverser Bouddha, mais pas une goutte ne vient mouiller sa robe ; il fait descendre une avalanche de rochers, mais les rochers se changent en bouquets ; il lance une grêle d'armes offensives, épées, javelots et flèches, mais ces armes deviennent des fleurs célestes ; il fait crouler enfin une tempête de charbons ardents du haut du ciel, mais ces charbons, eux aussi, retombent inoffensifs.

De la même façon, des cendres brûlantes, un nuage de sable, un fleuve de boue se transforment en parfums exquis. En dernier lieu, il crée d'épaisses ténèbres; mais les ténèbres se dissipent devant Bouddha comme la nuit devant le soleil. Alors, Mâra s'écrie :

— Siddhatta, lève-toi de ton siège. Il m'appartient!

Et Bouddha répond :

— Mâra, tu n'a pas accompli les Dix Perfections. Ce siège ne t'appartient pas; il m'appartient, à moi qui les ai remplies.



La roue de la vie.

Mâra proteste. Il appelle en témoignage sa formidable armée. Bouddha, lui, n'a aucun témoin auprès de lui. Mais il étend la main droite vers la Terre et dit : « Terre, veux-tu témoigner pour moi? » Et la Terre répond : « Je témoignerai pour toi! » Et l'éléphant de Mâra s'agenouille et l'armée de Mâra se disperse dans toutes les directions et les dieux, voyant s'enfuir l'armée de Mâra, s'écrient : « Mâra est vaincu! Le prince Siddhattha a triomphé. Célébrons sa victoire! »

Les artistes bouddhistes représentent toujours Mâra présent dans l'auditoire qui écoute les leçons de Bouddha.

(*La fin au prochain numéro.*) Dr Louis Robin.

SCIENCE

LA PHOTOGRAPHIE DU MOUVEMENT

C'est au Zootrope, ce jouet aujourd'hui démodé, mais qui fut en vogue il y a une trentaine d'années, qu'est due la première idée de photographier le mouvement. On connaît le Zootrope : un cylindre en carton d'environ trente centimètres de diamètre actionné par un axe vertical autour duquel il tourne. Des fentes verticales sont pratiquées dans le cylindre sur tout le pourtour, de manière à offrir une ligne circulaire de « jours », à égale distance l'un de l'autre. Au dessous de ces « jours », à l'intérieur du cylindre, court une bande de papier sur laquelle sont dessinées des figures représentant des personnages qui se meuvent, sautent, dansent, font la culbute, chaque

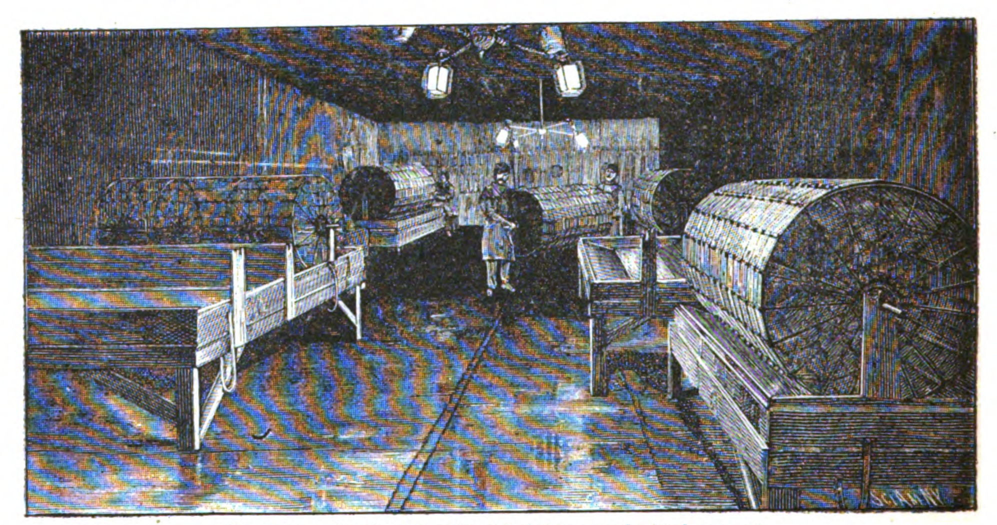


FIGURE 1. — La chambre noire et la bobine pour le développement.

personnage ayant une position différente. Quand le cylindre tourne avec une certaine vitesse, les personnages, regardés par les fentes, donnent l'illusion du mouvement. Cette illusion s'explique par un phénomène d'optique : l'œil ne peut recevoir et enregistrer qu'un nombre déterminé d'impressions pendant un temps délimité, et si les différentes figures du Zootrope sont présentées à la vue successivement avec une trop grande rapidité, elles se confondent et n'apportent au cerveau sollicité dans son opération par l'organe visuel et son appareil nerveux qu'une seule image qui est la résultante des différentes positions perçues par le regard.

Les lois physiques relatives à ce phénomène furent étudiées attentivement par le professeur Marey, du Collège de France, qui parvint

à obtenir des photographies successives d'oiseaux en mouvement et put ainsi décomposer le vol des êtres ailés en ses divers éléments. Ces expériences eurent un très grand succès et tous les journaux de science ou de vulgarisation en ont parlé longuement. Aussi est-il inutile de s'y arrêter. L'idée fut reprise depuis, et étendue à d'autres applications par le Dr Muybridge de Philadelphie. Presque à la même époque et peut-être antérieurement, M. W.-K.-L. Dickson s'en occupa, et ses travaux, joints à ceux d'Edison, amenèrent la découverte du « vitascope » ou « kinétographe » auquel Edison apporta divers perfectionnements. Mais ce furent des Français, MM. Lumière frères, qui, avec le cinématographe, dont la *Revue des Revues* a donné la description détaillée (voir notre numéro du 1er mars 1896, article de M. Georges Brunel), popularisèrent la photographie du mouvement. Le cinématographe date de 1894. Les Américains, un moment distancés, ne se sont pas découragés, ils ont continué l'étude du problème et fait de nouvelles inventions dans ce domaine si intéressant. Leurs dernières inventions sous ce rapport sont le « biographe », le « mutographe » et le « mutoscope », que l'on doit à M. Herman Casler et dont le *Scientific American* nous fait connaître la construction.

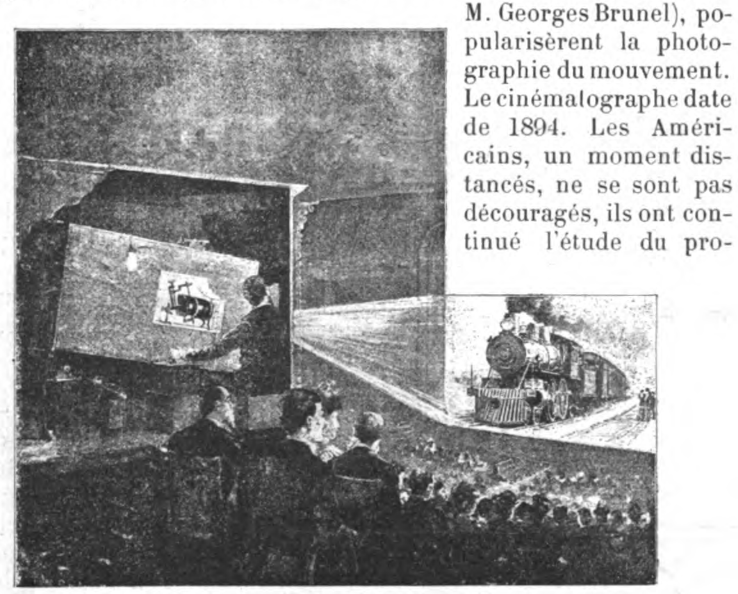


FIGURE 2. — Le « Biographe » opérant sur le théâtre de New-York.

Le « mutographe », qui sert à prendre les dessins originaux et que l'on voit dans la figure 4, tire son nom d'un mot latin (*Mutare*) et d'un mot grec (γραφω) combinés. C'est à proprement parler un appareil qui enregistre les « changements de délinéation ». Il est monté à l'aide de trois pieds sur une plaque tournante triangulaire qui peut être fixée à un support approprié. L'appareil photographique est surmonté d'un moteur électrique de la force de deux chevaux, qui

est actionné par une série de batteries, qu'on aperçoit près de l'opérateur. En combinant le mouvement de la plaque tournante avec celui de la partie verticale, on amène l'appareil photographique dans le champ visuel voulu. A l'extrémité antérieure de l'appareil est fixée une lentille d'une perfection toute spéciale et capable de recueillir un grand flot de lumière de façon à produire une image d'une clarté de détails considérable. Au-dessus de cette lentille s'attache un « chercheur » photographique qui donne une image de même dimension que la lentille principale et permet à l'opérateur de déterminer le moment exact où le sujet est convenablement au point. A l'intérieur de la chambre se trouve une bande de pellicule gélatineuse de 2 pouces 3/4 (le pouce anglais, inch, équivaut à 2 cent. 1/2) de largeur et d'environ 160 pieds de long (le pied anglais correspond à 0,30 cent. 1/2 environ). Cette pellicule est enroulée sur un petit tambour et elle varie de longueur suivant les sujets à photographier; pour une scène prolongée elle peut mesurer plusieurs milliers de pieds.

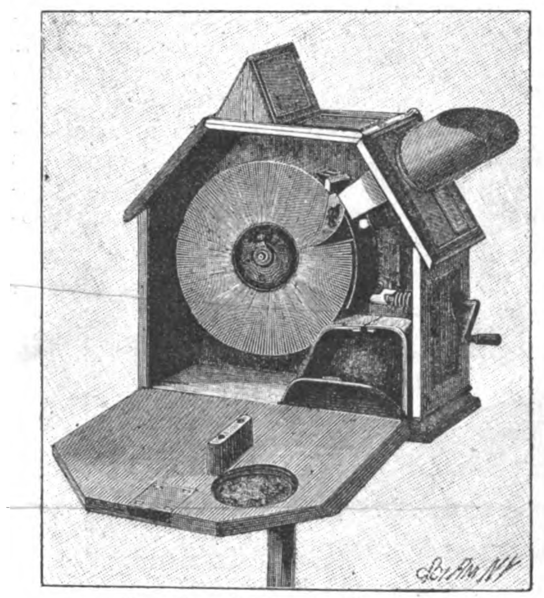


FIGURE 3. — Intérieur du « Mutoscope ».

La pellicule passe à travers une série de rouleaux et est amenée directement derrière la grande lentille principale, puis s'enroule finalement sur un second tambour. Ces rouleaux ont pour objet de faire passer la pellicule derrière la lentille avec un mouvement intermittent et non continu. S'il ne s'agissait que d'une vitesse ordinaire, il suffirait d'un peu d'expérience pour obtenir le résultat voulu, mais si l'on songe que les impressions sont prises à raison de 40 par seconde et que la pellicule, qui se déroule à raison de 7 à 8 pieds par seconde, doit s'arrêter et repartir avec une fréquence égale, il est facile de comprendre que le problème n'était pas aussi commode à résoudre. La pellicule suspend son mouvement quand on ouvre le volet et alors une phase de l'image s'y empreint; elle repart quand on ferme le volet. Les impressions varient entre 1/100 de seconde et 1/400 de seconde. A la vitesse ordinaire de 40 par seconde, le « mutoscope »

peut prendre également de bons instantanés à raison de cent par seconde, le cas échéant. On a recours à la plus grande vitesse pour photographier la trajectoire d'un projectile ou un objet qui est animé d'un mouvement extrêmement rapide.

Le mécanisme à l'intérieur de l'appareil est actionné par le moteur mentionné plus haut, à l'aide d'une courroie de transmission, et la vitesse du moteur est contrôlée avec une grande précision au moyen d'une boîte de résistance qu'on voit dans notre figure 4 et qui est montée sur les batteries d'accumulateurs. L'appareil nous est représenté ici au moment où l'opérateur photographie une locomotive menant un train à la vitesse de soixante milles (le mille vaut 1.610 mètres environ) à l'heure. Le mutographe est disposé à une

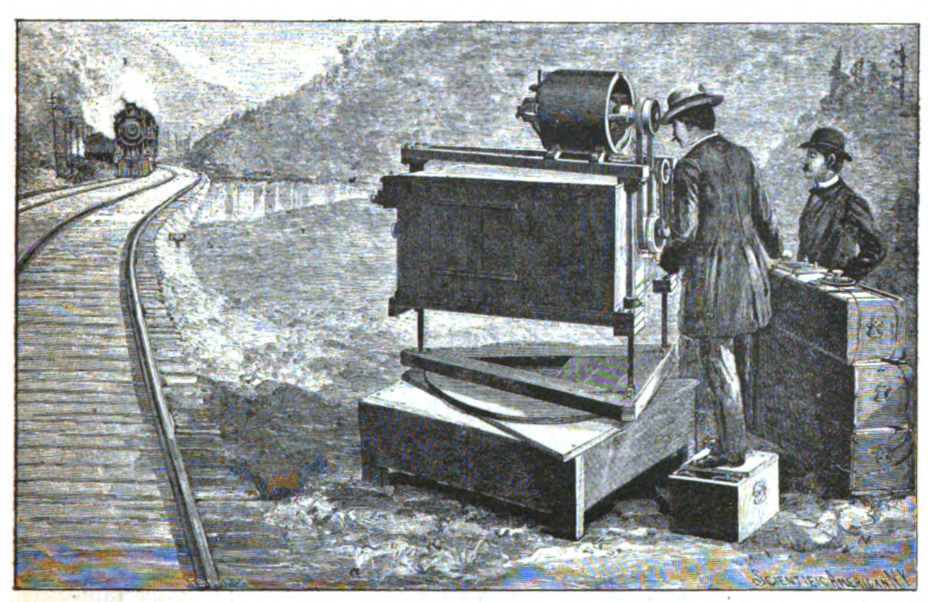


Figure 4. — Le « Mutographe » photographiant le train de la Cie Pennsylvania, lancé à la vitesse de 60 milles par heure.

certaine distance de la voie ferrée sur une solide plate-forme ; l'opérateur embrasse l'étendue de la voie et, à l'instant où le train arrive en vue, le courant est établi, en réglant la vitesse avec la boîte de résistance, comme nous l'avons expliqué. Quand le dernier wagon passe devant l'appareil, le ruban de la pellicule s'est déroulé sur une longueur de 160 pieds, il a reçu un millier d'impressions et s'est enroulé avec son précieux document sur le cylindre récepteur.

Lorsque le mutographe a fini son travail, les pellicules impressionnées sont soigneusement empaquetées et envoyées à New-York à la Compagnie américaine du « Mutoscope ». Là, elles sont transportées dans la chambre noire dont la figure 1 nous offre l'aspect intérieur.

Le long de chaque paroi de cette chambre il y a une série d'auges, ou baquets, au-dessus desquelles sont suspendus de grands dévidoirs de 3 pieds de diamètre (environ un mètre) sur 7 pieds de long, l'axe ou arbre moteur des dévidoirs étant soutenu par des consoles attachées à l'extrémité des auges. Les pellicules ou membranes sont enroulées sur les dévidoirs et soumises à l'action de différentes solutions qui développent et fixent l'image. Ces solutions sont contenues dans les baquets et les dévidoirs se transportent d'un bain à l'autre jusqu'à ce que les membranes soient prêtes pour la chambre de séchage. Dans le même séchoir se trouvent les bandes transparentes positives employées dans le « biographe » et les images bromurées pour le « mutoscope » dont il sera question plus loin.



Figure 5. — Atelier de séchage et retouche du « Mutoscope ».

La figure 5 nous montre l'atelier de séchage où l'on transporte ensuite les dévidoirs. Les pellicules se déroulent sur de grands tambours, dont la dimension est à peu près égale à celle des dévidoirs. On les sèche avec le plus grand soin. Des ouvrières habiles font ensuite les retouches et préparent les membranes pour le « biographe » et le « mutoscope ».

Le « biographe » (appareil qui sert à retracer la vie, c'est-à-dire les mouvements de l'être animé) est semblable par l'aspect et la construction au mutographe. Il comprend, comme celui-ci, un ensemble de rouleaux et un mécanisme pour contrôler le mouvement de la membrane; la machine est actionnée par un moteur électrique et celui-ci a pour régulateur une boîte de résistance qu'on voit dans la figure à la gauche de l'opérateur. La principale différence entre le biographe et le mutographe, c'est que le premier contient une lampe à arc de 5.000 bougies, qui est placée derrière sa lentille. Quand un sujet doit être projeté sur l'écran, une bobine contenant la mem-

brane positive est placée dans l'appareil et circule avec un mouvement intermittent entre les rouleaux ; amenée entre la lampe et la lentille, elle est finalement enroulée sur un cylindre récepteur. Afin d'obtenir l'effet le plus satisfaisant, il est nécessaire de donner à la membrane la même vitesse qu'elle avait au début, ce qui a lieu au moyen d'un « tachométre ». La figure représente le biographe fonctionnant au théâtre de New-York. Tout l'appareil et l'opérateur sont enfermés dans un cabinet disposé à l'arrière du balcon. Un trou est pratiqué dans la cabine pour la lentille et il y a une fenêtre pour l'opérateur. Les images sont projetées sur un grand écran que l'on voit sur la scène et le sujet, qui représente dans la figure un train express marchant à la vitesse de soixante mille à l'heure, offre un des spectacles le plus saisissants que l'on puisse concevoir. Les spectateurs voient la fumée de la machine, le mouvement des roues, le clapotis de l'eau dans le réservoir de la machine quand celle-ci s'approvisionne, les voyageurs qui agitent leur mouchoirs par les portières et les ouvriers du chemin de fer qui soulèvent leurs chapeaux au passage du train, puis la voie entièrement libre, le tout avec une

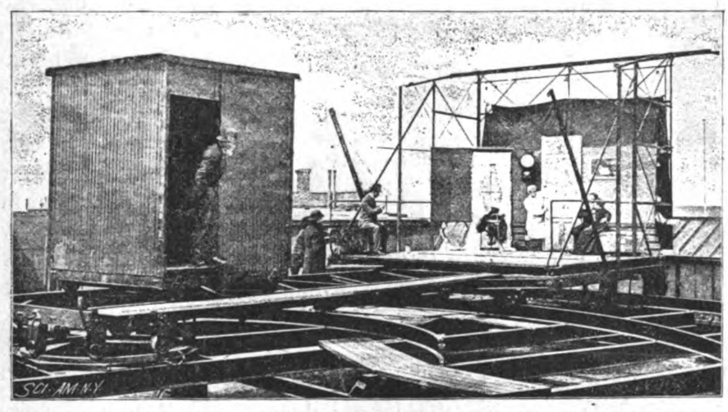


Figure 6. — Scène mobile pour les vues photographiques prises avec le « Mutographe ».

exactitude de détail vraiment remarquable. Ces excellents résultats doivent s'attribuer en grande partie à la dimension relativement considérable des négatifs qui mesurent 2 1/2 pouces (inches) sur 2 3/4 et avec des proportions beaucoup plus considérables que tous ceux qu'on a pris jusqu'à ce jour.

Le plus intéressant de ces trois appareils et le plus nouveau est le « mutoscope » (figure 3) qui, à cause de la simplicité de l'opération et de la grandeur des images obtenues, est certainement appelé à une grande popularité. Dans le mutoscope, le corps de l'appareil, le mécanisme compliqué et le moteur du biographe sont remplacés par une simple boîte qui n'est pas beaucoup plus difficile à manier que le couvercle d'une machine à coudre. Les agrandissements d'images

(6 pouces sur 4) sont montés en ordre consécutif autour d'un cylindre et ressemblent à des feuillets d'un livre, comme le montre la figure. Dans le fonctionnement du mutoscope le spectateur peut régler lui-même toute l'opération en tournant une manivelle qui est à sa portée, il peut faire fonctionner l'appareil aussi vite ou aussi lentement qu'il lui plait où le maintenir à la vitesse initiale, il peut aussi arrêter à tout instant la machine sur une image séparée quelconque et l'examiner à loisir. Chaque image est momentanément tenue en face de la lentille par l'action d'un arrêt attaché au haut de la boite, ce qui permet de faire glisser les dessins à peu près comme le pouce passe sur les feuillets d'un livre en les retournant.



FIGURE 7. — Une image de la série obtenue par la « Mutographe » à raison de 40 par seconde.

Le mutoscope reproduit en mouvement tout objet qui peut être photographié, soit qu'il s'agisse de mouvements du corps humain ou de mécanismes ou d'objets qui se meuvent dans la nature. Ainsi les chutes du Niagara, les incendies, les trains en marche, les animaux qui se déplacent, les exercices physiques, les sports de toute nature, courses et promenades vélocipédiques, etc., en fait, une scène quelconque; et toujours le mouvement est reproduit avec une fidélité qui donne l'illusion absolue de la réalité. Des événements importants de la vie publique peuvent être ainsi enregistrés, revues de troupes, défilés de cortèges, etc., et conservés à titre de documents pour l'avenir.

Sur la terrasse de l'établissement de la New-York Company on a établi une grande scène mobile pour permettre de prendre la photographie des personnages qui ont un rôle dans telle ou telle pièce en indiquant non seulement leurs gestes mais jusqu'au jeu des physionomies. Les détails de cette construction sont notés très clairement dans la figure 6. Elle consiste en un plancher fait de poutres d'acier en I qui porte une série de trois voies concentriques; sur ce plancher tourne un cadre massif ayant à l'une de ses extrémités une scène avec tous les décors nécessaires et, à l'autre extrémité, une cabine en fer corroyé, dans laquelle est logé le mutographe. La scène est rivée au cadre, mais la cabine voyage sur un truck et peut être à volonté rapprochée ou éloignée de la scène. Le cadre portant la scène et la cabine fait le tour de la voie et peut être mis en circulation de manière à projeter la pleine lumière sur la scène à toute heure du jour.

Nous avons déjà dit que l'invention du mutographe est due à

M. Herman Casler et il est permis de croire que cet appareil ne tardera pas à venir faire concurrence en Europe à ceux déjà recherchés par les amateurs qui s'intéressent à la photographie mouvante et prennent plaisir à ce spectacle en effet très curieux.

D[r] L. Caze.

QUESTIONS POLITIQUES

LES RUSSES ET LES HONGROIS (1)

I

Parmi les courants politiques et les nouveaux groupements de sympathies internationales qu'a produits le récent changement de front de la politique russe en Orient, c'est-à-dire l'abandon, temporaire ou définitif, mais ouvertement manifesté, de ses prétendues visées sur Constantinople, il n'en est guère de plus intéressant à étudier que le rapprochement entre le grand Empire du nord et l'Autriche-Hongrie.

La récente visite de l'Empereur François Joseph à Saint-Pétersbourg et la marche de concert des deux puissances dans le règlement de la question gréco-turque en sont certainement des symptômes et en même temps des conséquences du plus heureux augure ; il semble cependant, que la question est d'une portée internationale d'un ordre plus élevé encore, car, et dans ses causes et dans ses effets, elle touche intimement au jeu des courants politiques qui ont si souvent troublé la paix au nord comme au sud des Balkans.

Depuis que le royaume de Hongrie était, en 1867, devenu la seconde et très influente moitié de la monarchie austro-hongroise, aucun rapprochement sincère et durable n'avait pu se produire entre

(1) Le rapprochement entre la Russie et la Hongrie, qui a eu son contre-coup sur l'attitude de l'Autriche à l'égard de la Russie et qui, par cela même, devra influencer la situation de la Triplice, préoccupe vivement l'attention des hommes politiques. Notre collaborateur M. Raoul Chélard, qui étudie depuis tant d'années les affaires hongroises, s'efforce de nous dire les causes de ce revirement politique, qui serait, d'après lui, le précurseur de la mort du panslavisme et de l'union plus intime des peuplades formant le royaume hongrois.

Quoi qu'il en soit, les paroles de paix échangées entre ces deux peuples ennemis ont leur profonde signification psychologique.

Décidément, les nations encore moins que les individus ne peuvent pas chercher leur aliment dans la haine et devront chercher à en modérer les explosions. L'histoire démontre avec un luxe d'exemples sans pareils, que ce sont surtout les peuples faisant métier de se détester mutuellement, qui finissent tôt ou tard par un rapprochement inévitable. Retenons donc de l'amitié russo-hongroise cet encouragement consolant pour les amis de la paix et de l'union internationale.

(*Note de la Rédaction.*)

les deux pays ci-dessus nommés, car le Hongrois « n'aime pas le Russe », comme dit le peuple là-bas.

Or, cet antagonisme, qui n'avait d'exemple en Europe que les haines traditionnelles entre Français et Allemands et persistait depuis plus d'un siècle, paraît devoir changer et faire place à un courant d'opinions plus équitables et plus pacifiques par suite de la nouvelle attitude prise par la Russie dans la péninsule balkanique.

Ce courant, s'il durait, équivaudrait à la disparition pure et simple du problème panslaviste et le panslavisme serait, dès lors, réduit à un simple mouvement littéraire fécondant pour les masses slaves, mais nullement dangereux pour la paix. L'on voit d'ici sa portée internationale !

D'où provenaient les animosités, contre la Russie, des Magyars, peuple d'origine ougro-turque ou finnoise et dont l'historien slave Schaffarick a pu dire qu'il était venu au neuvième siècle s'enfoncer comme un coin d'acier dans le monde aryen du slavisme, séparant à tout jamais et empêchant de se réunir les Slaves du nord et les Slaves de la péninsule balkanique ? Elles procédaient évidemment des craintes que cette réunion s'effectuât quand même, et, qu'alors, prise comme dans un étau, la nation hongroise se trouvât purement et simplement anéantie.

Bien plus que celle de l'Autriche, la population de l'Etat hongrois présente, on le sait, un caractère caléidoscopique. Si l'Autriche rencontre encore dans les titres de royaumes, de duchés, de comtés, de margraviats, etc., dont s'ornent ses diverses provinces, des reminiscences d'anciennes autonomies locales, capables, dans une certaine mesure du moins, de contre-balancer les effets du bariolage des nationalités, il n'en est pas de même en Hongrie. Ici, l'Etat nationalement magyar, appuyé sur une constitution centraliste vieille de mille ans, mais ne jouissant pas de ce prestige dont une longue suite d'empereurs du Saint-Empire romain a pu entourer la couronne autrichienne, se trouve, sentimentalement parlant, désarmé en face d'une multiplicité de races de toute provenance et de toute immigration aux aspirations nationalistes et séparalistes. Ainsi, sur dix-sept millions et demi d'habitants en chiffres ronds, il faut compter sept millions et demi de Magyars, cinq millions et demi de Slaves et quatre millions et demi d'autres races, Romains, Allemands, etc.

Ces Slaves, séparés les uns des autres par l'invasion magyare au IXe siècle, ont fini par se grouper sur le territoire hongrois, les uns y résidant dès l'origine, les autres y étant venus à une date ultérieure, et par former différentes agglomérations. Répartis au nord comme au sud autour du centre qui est magyar, ils manquent d'unité politique. Au sud, les Croates au nombre de 1.400.000, ne s'entendent pas avec les 500.000 Serbes vivant sur le territoire de la Croatie. Les uns gravitent vers la constitution d'une grande Illyrie englobant la Dalmatie, la Croatie et l'Istrie jusqu'aux confins du Monténégro ; les autres, les Serbes, tendant les mains à leurs congénères des comi-

tats sud de la Hongrie, beaucoup plus forts numériquement, visent plutôt la constitution d'un grand empire serbe ayant pour centre la Serbie, la Bosnie et l'Herzegovine.

Dans leur sein même, ces nationalités sont encore fort divisées, non seulement selon la religion, — en ce qu'une minorité est catholique et une majorité grecque orthodoxe, ce qui produit toujours certaines différences, — mais en ce sens aussi qu'en grande partie, en majeure partie du reste, elle est partisan du *statu quo* hongrois et ralliée à la constitution hongroise. Tels sont les Slovaques, rameau avancé en deçà des frontières nord-ouest, de la race tchéco-moravo-slave au nombre de 1.900.000. Plus de la moitié sont de fidèles sujets hongrois, et, cependant, c'est ici le centre de l'agitation panslaviste.

Au Nord-Est, il y a une agglomération de 400.000 Ruthènes, poste avancé de ceux de Galicie parmi lesquels ne se manifeste aucune tendance centrifuge ou nationaliste.

Or, le jour où tous les Slaves d'origine et d'aspirations se seraient réunis sous un seul drapeau, dans un seul but, c'en était fait, on le conçoit aisément, du royaume fondé en 896 par Arpad dans l'immense circuit des Carpathes.

Ce spectre, pour les Hongrois, — chaque peuple a le sien — c'était le panslavisme politique appuyé sur le fameux testament de Pierre le Grand, c'est-à-dire la Russie, s'avançant vers Constantinople et y rétablissant l'empire grec, soit la réunion de tous les peuples slaves sous le Tsar résidant dans l'ancienne Byzance.

Du reste, l'idée d'une Russie, ogre et colosse, destinée à dévorer la Hongrie un jour, a eu tout le temps de faire du chemin et de se constituer, dans la conscience des classes politiques hongroises, mais non des masses, en une espèce de légende populaire.

Les premiers symptômes de ce panslavisme remontent, en effet, au premier partage de la Pologne et à la première intervention de la Russie dans les affaires d'Europe.

En 1778, on le sait, la Russie, d'après les plans formulés par Frédéric-le-Grand, devait appeler à la révolte tous les sujets slaves de la maison d'Autriche. Les troupes russes auraient envahi la Hongrie du côté de la Galicie, armé les peuples de religion grecque non unis dans le Banat, la Croatie et l'Esclavonie, etc. La Russie prit alors comme une secrète idée de contrôle sur les sujets slaves de l'Autriche-Hongrie ; on lit, en effet, dans la correspondance diplomatique entre Catherine II et Joseph II, dans une lettre adressée par la plus brillante des souveraines au plus simple des Habsbourg : « Comme « chef de l'Église grecque, il serait de mon devoir de recommander « aux vertus de Votre Majesté les vrais croyants de l'Eglise grecque, « mais cela serait inutile, je connais son humanité. »

Indépendamment de la politique russe, ce mouvement nationaliste a été entretenu, cela va de soi, par tous ceux qui ont cru y trouver un intérêt, de sorte que, souvent, les Hongrois ont été excités contre la Russie sans que celle-ci s'en doutât ou y fût pour quelque chose. Ici

il faut citer en premier lieu l'Autriche elle-même qui, dès qu'elle se fut rendu compte de l'excellence de l'arme qu'elle tenait là contre les Magyars, s'en servit à son tour et, peu à peu, commença à encourager les nationalités pour ne pas trop se laisser fortifier l'unité hongroise. Aussi, dès 1790, on voit Léopold encourager le parti des Serbes de la Hongrie, peuple à peine immigré du reste, et autoriser ce fameux congrès serbe, sous la présidence du baron Schmidfeld, gouverneur de Peterwardein, où les Hongrois sont officiellement traités d'orang-outangs et de toutes sortes d'autres noms.

Le panslavisme militant sous forme de propagande populaire, sorti de Bohême à la fin du siècle dernier et importé en Hongrie, parmi les populations slovaques au commencement de celui-ci par Jean Kollar, poète et journaliste, servit naturellement, dans des proportions considérables, à entretenir ces haines. Bien qu'il soit constant que la Russie, comme gouvernement du moins, n'a jamais encouragé directement le panslavisme, les agitateurs aimaient toujours à se faire passer pour agents russes, d'où, pour leur personne, un peu plus de relief, mais pour la cause un regain d'animosité populaire à l'égard de cette puissance, animosité à laquelle l'intervention de l'armée russe contre la Hongrie en faveur de l'Autriche à la guerre d'indépendance de 1849 vint apporter encore une recrudescence.

Ainsi, par un concours de circonstances dont une partie seulement procédait de la politique russe et encore, la crainte de la Russie avait fini par devenir une obsession chez les Hongrois, en quoi ils sont excusables, car ils se trouvaient là, nous l'avons fait ressortir, dans un cas de légitime défense.

Plus tard elle fut entretenue et encore augmentée jusqu'à ces dernières années par des cris d'alarme poussés de temps à autres autant par de faux amis de la Russie que par toute la série de publicistes à prophéties noires que possède tout pays et qui, manquant de sens critique, voient dans tout événement la main secrète de la puissance qu'ils ont choisie pour tête de Turc. Dans cette catégorie rentraient très probablement les révélations sensationnelles sur la marche souterraine de la Russie vers Constantinople publiées, en 1892, dans *The Eastern and Western Review*, par un ancien ministre des affaires étrangères du roi Milan.

Le fait que la Hongrie a abandonné son animosité à l'égard de la Russie le jour où elle s'est rendu compte que le pivot de la politique russe n'était plus la constitution d'un grand empire slave avec Constantinople pour capitale, parle en tout cas en faveur de la logique politique du peuple magyar.

II

L'amélioration se fit pour la première fois jour dans la déclaration, si sympathique à la Russie, du comte Kalnoky, alors encore ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, devant les délégations en

juin 1893. Les paroles de ministre furent même jugées trop favorables à la Russie par une partie de la presse allemande, laquelle, les considérant comme compromettantes pour la Triple Alliance, prit vivement à partie l'orateur, de sorte que, ne voulant pas rester sous le coup de ces accusations, il essaya, deux jours après, de se reprendre en expliquant, par l'esprit du traité de la Triplice même, que celle-ci n'excluait pas des relations étroitement cordiales avec d'autres puissances.

En 1895, au mois d'août, le général Türr, un vieux combattant, comme on sait, de l'insurrection hongroise de 1848, rencontrait aux eaux de Contrexéville le général Ignatiew, qui, lui, est considéré, à tort ou à raison, comme un partisan prononcé du panslavisme, et eut avec lui une conversation politique fort symptomatique laquelle, publiée, eut un grand retentissement en Russie autant qu'en Autriche-Hongrie. Le général russe déclara au général hongrois qu'il n'y avait en Russie pas traces de sentiments antimagyars, et que, du reste, il n'y en avait jamais eu. Il raconta qu'il avait pris part à la campagne de Hongrie en 1849, étant tout jeune officier, mais que cette guerre — cela est d'ailleurs connu — n'avait été que le fait de la volonté personnelle du tsar Nicolas. Les officiers russes, ajouta le général, sympathisaient alors beaucoup avec ces officiers hongrois tandis qu'ils n'aimaient pas leurs camarades de l'armée autrichienne, divergences de vues qui donnèrent lieu à des duels entre Russes et Autrichiens à l'un desquels Igniatiew prit part. — On sait, du reste, maintenant que dans maintes occasions les officiers russes fraternisaient avec les officiers hongrois au détriment des officiers autrichiens.

« Plus tard, — c'est toujours le général qui parle — les Hongrois ont encore fait erreur lorsqu'ils m'ont considéré comme un adepte du panslavisme. J'ai toujours été, au contraire, partisan de l'indépendance des petits Etats balkaniques, et, quoi qu'en disent mes contradicteurs, j'ai été même un adversaire de la dernière guerre russo-turque, pensant que le meilleur moyen de conserver l'indépendance des petits Etats slaves, c'était encore de maintenir les Turcs à Constantinople. »

Après l'avénement du jeune Tsar, il semble que les manifestations de rapprochement deviennent plus fréquentes. Plusieurs Russes occupant des situations en vue regrettent publiquement les sentiments antirusses de l'Autriche-Hongrie.

Déjà au printemps 1896, pendant le séjour de l'empereur Nicolas II dans l'Allemagne occidentale, un haut fonctionnaire russe avait fait à un représentant du *Courrier Rhenan* des déclarations dans ce sens. Un peu plus tard il y eut, dans le même ordre d'idées, celles des généraux Kirejew et Komarow; les dernières sont particulièrement intéressantes.

Comme directeur du *Swiet*, un des organes de Russie les plus slavophiles, dont les articles sont fort remarqués, les paroles du général Komarow devaient produire un certain effet. Du reste elles n'ont pas

été dites devant un simple journaliste, mais forment le contenu de déclarations faites à un écrivain allemand M. Max Schütz qui les a consignées dans un récent ouvrage sur la Russie.

« Sera-t-on moins anti-russe en Hongrie, demande le général? Pourquoi tous les organes hongrois ne parlent-ils pas tous déjà comme certains hommes de lettres de cette nation? Pourquoi l'esprit si modéré de ceux-ci ne règne-t-il pas encore dans toute la presse hongroise. Y a-t-il quelqu'un qui excite le chauvinisme magyar et ce chauvinisme est-il, oui ou non, l'expression vraie de l'opinion publique de ce pays? Nous déteste-t-on encore à cause de l'intervention de 1848 que nous déplorons nous-mêmes comme une faute personnelle de notre souverain d'alors. Nous sommes en effet persuadés qu'il fallait à cette époque abandonner l'Autriche à son sort et peut-être cela lui aurait-il profité en lui épargnant les effets de son outrecuidance!... »

Du côté hongrois, il y eut également des tentatives de rapprochement et des exhortations. Sous ce rapport, il faut notamment faire ressortir le discours du célèbre romancier hongrois Maurice Jokai, prononcé à l'adresse des journalistes russes, venus à la suite du Congrès international de la presse tenu à Budapest, au mois de juin 1896 et les scènes d'émotion fraternelle qui s'insuivirent : « Les peuples ne connaissent pas la haine de race, disait Jokai; cette haine est un dogme de faux prophète ; le devoir des écrivains est de propager parmi les nations les idées de fraternité ; la littérature est le phare, le foyer ardent de l'opinion publique et c'est pour cela que je salue dans les journalistes russes, la nation russe à laquelle est dévolue une grande mission civilisatrice dans le monde. » L'émotion fut si grande dans les deux camps russe et magyar, qu'on tomba dans les bras les uns des autres. Du reste, avant de partir, les représentants de la presse russe publièrent dans les journaux hongrois leurs adieux portant que, venus avec un certain sentiment d'appréhension, ils partaient remplis d'enthousiasme et sous le charme des sympathies qu'ils avaient rencontrées en Hongrie, promettant de porter à la connaissance de leurs compatriotes combien étaient erronées et sans fondement les idées qu'on colportait de part et d'autres sur de prétendues haines nationales.

Quoi qu'on puisse dire à ce sujet, il est évident que la réception tout particulièrement chaleureuse faite aux journalistes russes venus avec les journalistes de toutes les nations, n'était pas, de la part des Hongrois, sans signification.

Nous pourrions multiplier ces exemples en insistant sur la visite de plusieurs membres de la famille impériale russe à Budapest, ville où ils ne s'étaient jamais arrêtés.

Une mention toute particulière parmi les symptômes de réconciliation est due au cadeau que fit le jeune Tsar à la nation hongroise au mois d'août de cette même année des fêtes du Millénaire hongrois en lui offrant le sabre de Georges Rakoczy, un des em-

blèmes historiques de la liberté hongroise qui, tombé entre les mains des Russes en 1849, était conservé au musée impérial de l'Ermitage.

Ce don était accompagné d'une lettre du comte Kapnist, ambassadeur de Russie à Vienne, adressée au comte Goluchowski, dans laquelle le diplomate russe insistait sur le fait que, ayant appris l'intérêt que portait la nation hongroise à cette relique, son souverain avait résolu d'en faire don aux Magyars « comme preuve du prix qu'il atta-« chait aux rapports sympathiques qui s'étaient enfin établis entre « la Russie et l'Autriche-Hongrie ».

Les journaux de Hongrie firent alors fort bien ressortir la distinction entre le panslavisme, une question de vie et de mort pour les Hongrois, et les sentiments de la nation hongroise, pour ainsi dire individuels, à l'égard des Russes, ajoutant que, si la Hongrie avait à se plaindre de quelque chose, ce n'était pas de la Russie, mais des agitateurs panslavistes, la plupart non Russes, du reste.

III

Quelques observations personnelles pour terminer cette comméra-tion de traits symptomatiques du rapprochement.

Ayant souvent, pour nos études à parcourir la Hongrie, nous ne trouvons plus déjà depuis longtemps, ni dans le peuple, ni dans les couches dirigeantes, une trace de sentiments anti-russes. De même, qu'en Russie, en Hongrie l'intervention de l'armée russe en 1848, est considérée comme une faute politique personnelle du tsar Nicolas. Les mauvais souvenirs qu'a laissés cette intervention, c'est à l'Autriche seule qu'ils s'adressent. Il nous a, du reste, paru que c'était pour le patriotisme hongrois une espèce de consolation de n'avoir pu être vaincu qu'à l'aide de l'intervention étrangère. En effet, le général Görgey capitula devant l'armée russe et non devant les Autrichiens. Ajoutons qu'il ressort de tous les écrits hongrois sur cette époque que la tradition populaire rend la plus haute justice à la conduite, en Hongrie, aux officiers comme aux soldats, ce que l'on ne saurait dire concernant les troupes autrichiennes.

Cela ne veut naturellement pas dire qu'il n'y ait plus du tout d'exaltés russophobes vouant à l'exécration patriotique le « *muszka* » « les aides du bourreau Haynau ». Mais, ces individualités n'ont aucune influence sur la marche de la conscience publique et leur avis ne pèse pas plus dans les décisions de la politique hongroise que le discours exalté d'un pope fanatique ne pèse sur celles du gouvernement russe.

Dans le monde politique, et, en général, dans les couches intellectuelles nous avons tout particulièrement pu constater un désir de rapprochement sympathique depuis que la politique russe se contente d'avoir pour les petits Etats balkaniques les mêmes encouragements platoniques, paternels et désintéressés, que leur prodigue l'Autriche-

Hongrie et surtout depuis qu'elle porte ses efforts d'expansion vers l'Asie.

Nous pourrions citer, à ce sujet, plusieurs conversations très significatives avec des hommes politiques hongrois qui ne feraient que confirmer ce que nous avons dit plus haut sans y apporter rien de nouveau. Du reste, les articles sympathiques qui ont été publiés de part et d'autre lors du voyage de l'empereur François-Joseph, y compris ceux des organes hongrois les plus radicaux, ne laissent plus de doute à se sujet.

Il paraît que des relations commerciales sont également en train de s'établir ; du moins l'opinion publique hongroise suit avec beaucoup d'intérêt le mouvement économique en Russie. Ainsi l'exposition de Nijni-Nowgorod a été visitée par un nombre très considérable de directeurs de banque et de grandes industries hongroises et a fait l'objet d'un certain nombre d'études au point de vue tout spécialement russo-magyar. Nous en revenons, pour finir, aux conclusions d'intérêt général.

Plus haut, nous avons fait ressortir les heureux effets que pourrait avoir pour le développement pacifique des peuples balkaniques un rapprochement durable entre la Russie et l'Autriche-Hongrie.

Ces effets se sont déjà produits en partie; depuis bientôt deux ans, les agitations nationalistes, particulièrement en Hongrie, sont allées en diminuant et, actuellement, sont entrées dans une période d'accalmie absolue. Là aussi, le nombre des ralliés va en augmentant et à la place d'âpres haines politiques, l'on entend de plus en plus s'élever de part et d'autres des paroles de paix.

A la fin de l'année 1894, les artistes du théâtre de Belgrad vinrent à Budapest et ce fut une représentation dont les journaux hongrois disaient « ce n'était pas hier un concert mais une fête de fraternité ». Les Serbes chantèrent l'hymne national hongrois.

L'année dernière les Croates vinrent par masses tellement compactes à l'exposition du Millénaire hongrois qu'il fallut souvent dédoubler et tripler les trains qui les amenaient.

Inutile de répéter que tout cela ne signifie pas encore que la paix s'est complètement faite entre les Magyars et les agglomérations non magyars sur le sol hongrois. Mais certainement cela dénote un changement vers le mieux.

Du reste, en bonne logique, une observation s'impose ici : Il n'est guère admissible que la Russie se soit laissé aller à pareil rapprochement, que le Tsar ait honoré les Hongrois d'un cadeau de sympathie, que la politique russe ait privé ainsi les propagandistes des nationalités slaves dissidentes d'Autriche-Hongrie de leur principale plate-forme politique qui sont : l'attente et la perspective de l'appui et de l'intervention de la grande patrie, si le gouvernement russe n'avait pas l'espoir d'une pacification prochaine des esprits. Exactement de même et par suite des mêmes convictions, agissait du reste la Roumanie, il y a deux ans, en se rapprochant

également de l'Autriche-Hongrie, ce qui fit refouler au second plan les agitations en Transylvanie.

RAOUL CHÉLARD.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

LE VŒU

I

Ah ! Christ en croix ! — s'écria Vito Amante au milieu de la ruelle toute baignée de soleil, et il tendit ses bras vers la croix qui se dressait dans un coin. — Ah ! Christ en croix, mort crucifié, souviens toi de mes paroles d'aujourd'hui — c'est le dernier samedi de mai ! — Sauve moi ! et par toutes tes souffrances, et par ta couronne d'épines, je te fais le serment et le vœu d'arracher une femme au péché — ne dussé-je pas arriver vivant jusqu'à cette porte, si je mens !

Il se tourna et s'achemina droit vers sa boutique qui s'ouvrait derrière lui. Un tourbillon bavard de ses ouvriers teinturiers s'était précipité sur le seuil de la maison pour voir et entendre ; leurs bras nerveux nus, étrangement tachés de vert ou de pourpre jusqu'aux coudes, passaient à travers des écheveaux de laine ou de soie ruisselants de larmes bleuâtres. D'autres pâles figures apparaissaient et prenaient relief sur le fond sombre de la teinturerie, d'autres mains, jaunes, vertes, rouges sang, se posaient sur les montants de la porte salis par leurs continuelles empreintes. Comme Vito revenait tout ému, les yeux brillants et le visage bouleversé par la solennité du serment, le plus ancien de ses ouvriers se tourna vers ses camarades et leur dit :

— Laissez passer.

Tous se mirent de côté. Sur le seuil de la boutique, l'un devant l'autre, le vieil ouvrier et Amante se regardèrent longtemps, très émus, sans parler.

Enfin le vieux murmura :

— C'est bien, mon enfant.

Puis il étendit son long bras maigre, dont la main semblait gantée vers le Christ de la ruelle et poursuivit :

— Voilà le vrai remède. Ne crains rien... Jésus Christ, à partir de ce jour te regardera d'un œil particulier.

— Ainsi soit-il, répondit Vito, j'ai fait le vœu et je veux l'accomplir. Mais c'est à lui de me donner des forces.

Le veillard avait les larmes aux yeux :

— Il t'en donnera, mon enfant, ne crains pas, Dieu nous écoute.

— Maintenant je me sens mieux, soupira Amante. Le croirez-vous, don Marco? Je me sens tout soulagé. C'est comme si je m'étais débarrassé là dehors d'un poids qui m'étouffait...

Le vieillard approuvait par des hochements de tête. Puis il jeta un regard dans la rue :

— Tiens! fit-il, contemple cette foule!...

Devant chaque maison des groupes discutaient. Le monde allait et venait, passait et regardait au fond de la teinturerie curieusement, cherchant des yeux Vito et cherchant aussi à entendre un mot de lui, à surprendre un geste. Certes, l'événement était étrange. Les enfants s'arrêtaient devant la boutique et y restaient comme par enchantement, les petites mains derrière le dos, la bouche bée. Et toute la ruelle s'emplissait d'un murmure incessant et s'intéressait à la grande nouvelle. Un groupe de femmes descendait du sommet de la ruelle jusqu'au Christ du coin. En passant, toutes à la fois regardèrent furtivement dans la teinturerie où le travail avait été repris. D'un entonnoir, une vapeur intense. bleuâtre, s'échappait dans la boutique. De brefs hoquets de toux retentissaient. Une odeur âcre se répandait jusque dans la rue, une odeur malsaine de teinture qui enveloppait l'estomac d'une puissante nausée. Des chutes sourdes, cadencées, successives, venaient du fond de cette pénombre où des figures s'agitaient. Quant à Vito, on ne l'apercevait point.

Le groupe de femmes poursuivit son chemin, désappointé, s'arrêta aux pieds du Christ gigantesque et chacune d'elles leva les yeux et se mit à le contempler.

La croix se dressait là, depuis l'époque de la dernière épidémie cholérique, sur une base en forme de dé revêtue de briques bleues et jaunes. Une coupole en fer blanc protégeait le Christ de la pluie et le fond de la coupole était un champ d'azur constellé de petites étoiles d'or. Le corps du Christ pendait; la tête bandée retombait sur l'épaule droite et des paumes de ses mains trouées où se trouvait le clou rougeoyant un mince filet de sang coulait le long des bras. D'autres gouttes d'un sang noirâtre tachaient ce pâle corps sur le haut de la poitrine, et plus bas, d'une blessure de lance s'échappait encore du sang sur le linge qui se nouait à la ceinture. Les deux lampes de la coupole étaient allumées et, parfois, leur flamme se noyait dans la clarté du soleil. En bas, sur la base de briques, près du roc de la croix, dans deux petits vases peints en rouge se dressaient deux tiges de camélias déjà fanés. Plus fort, plus tenace, plus verdoyant, sous une poussière luisante au soleil, le lierre montait à la conquête de la croix.

II

Quelques-unes de ces femmes se mirent à prier à mi-voix, levant leurs yeux en pleurs vers le Christ. Deux autres, plus jeunes, qui s'étaient plantés là, bras dessus bras dessous, le regardaient, muettes.

Une de ces deux bâilla, émit un long soupir, ennuyée. Et comme celles qui étaient en train de marmotter des prières se retournaient :

— Eh bien ! remarqua-t-elle, embarrassée, pour dire quelque chose, il a fait le vœu et ne lui a même pas offert un cierge...

— C'est vrai, dit la plus vieille d'entre elles, c'est l'usage. Je vais le lui dire, moi, qui l'ai vu naître.

Elles s'en allèrent. Sur son chemin, la vieille l'alla tout d'abord raconter à tout le monde. On parlait encore çà et là du vœu. Les passants s'arrêtaient et questionnaient les habitants de la ruelle.

— C'est un jeune homme qui a fait le vœu au crucifix.

— Il a oublié les cierges, interrompait la vieille. Je vais le lui dire, moi...

Elle entra dans la boutique en s'écriant :

— Dites donc, don Vito, vous avez fait le vœu et vous avez oublié les cierges !

— Ah ! mon Dieu ! soupira Vito Amante, en venant à sa rencontre de l'arrière boutique. Vous avez raison ! Combien en faut-il, Nunziata ?

— Douze, selon l'usage. Et aux trois messes y avez-vous songé ? Faites les choses convenablement, mon enfant ! Ne le contrariez pas notre Christ !...

— Vous avez raison, vous avez raison. Le temps de me laver les mains et je cours chercher les cierges...

— Ce n'est rien... ce n'est rien... disait-elle. Le Seigneur vous redonnera la santé.

Amante se lava les mains et sortit. Le long de la rue il n'osait pas lever les yeux, envahi qu'il était d'un sentiment de honte pour ce qu'il avait fait. Il sentait sur lui les regards de tous, ces regards longs, persistants, qui vous poursuivent jusqu'à ce que vous ayez disparu, qui gênent les libres et instinctifs mouvements du corps et qui enlèvent soudainement au pas la régularité de sa marche. Sur son chemin les gens se groupaient, parlaient tout bas et parfois s'adressaient même à lui. Une voix nasale, lente, traînante, lui dit :

— Don Vito, avec l'aide de Dieu, soyez rassuré. Que la Madone vous accompagne !

Il baissa les yeux. C'était Marianna l'aveugle qui tendait aux passants sa main jaune, depuis qu'il était enfant, et qui descendait à la teinturerie avec son père, — quelqu'un lui avait dit :

— Voici Vito le teinturier qui passe.

Il ne songea même pas à lui glisser un sou dans la main. L'aveugle aussi avait entendu parler du vœu. Tous le savaient. Il lui sembla, en débouchant sur la place de Santa Caterina Spina Corona, que les jeunes commis de magasin, que les ouvriers argentiers, que les fabricants de bouchons ou d'ivoire qui se tenaient au soleil sur la porte de leurs boutiques, savaient, eux aussi, ce qui s'était passé et le regardaient. Alors, en rentrant à la teinturerie, le paquet de cierges sous le bras, il gagna la ruelle Astuti, remonta en tournant par

l'autre ruelle Sempre Viva et tout à coup se trouva devant le Christ où aboutissait sa rue. La teinturerie était à quelques pas de là et le chemin s'allongeait, remontait, tournait. Nul ne le vit, car il venait des rues d'en bas et se glissait le long d'une muraille noire. Mais soudain quelque chose lui effleura légèrement le visage, frappa son épaule et rebondit à ses pieds. Il regarda par terre. C'était une rose de mai. Il leva les yeux. Sur la sombre muraille on n'apercevait que les petites fenêtres d'un mauvais lieu, derrière des persiennes vertes fanées. Des barreaux deux ou trois feuilles encore de la rose s'échappaient et tombaient doucement sur le pavé. Ce fut tout.

Vito Amante resta là immobile, pensif. Il regarda autour de lui. Chacun vaquait à ses affaires. Un paisible silence s'était répandu et régnait dans la rue d'un bout à l'autre. Le Christ énorme s'enveloppait dans une gloire de soleil.

Vito, sans lever la tête, regarda un instant encore les fenêtres muettes. Puis, il se pencha, ramassa la rose par la tige, la cacha le mieux qu'il put entre le bras et le paquet de cierges et disparut.

III

Le jeudi suivant, comme Vito Amante rentrait après avoir fermé sa boutique, tenant encore dans ses mains le trousseau de clefs, la femme d'Annetiello le cocher qui debout regardait dans la rue, le coude appuyé sur la commode, lui fit signe en souriant :

— « Don Vito » ! Entrez ici une minute, j'ai à vous parler.

Amante s'était arrêté sur le seuil du « basso ».

— Entrez donc — ici il ne pleut pas.

— Qu'y-a-t-il pour votre service ? — demanda Vito.

— Je vous prie. Avant tout, comment allez-vous ?

— Beaucoup mieux. A vous ce n'est pas la peine de le demander, vous ressemblez à une Pâques de roses. Eh bien ?

— Vous ne vous asseyez pas ?

— Chère « Donna Amalia » je n'ai pas encore dîné... J'ai... sauf votre respect, j'ai faim...

— C'est bon signe. C'est ainsi que je vous veux. Signe de santé ! Donc, écoute Don Vito...

Mais elle se tut, irrésolue, se grattant le menton d'un doigt : ses yeux erraient de Vito à la statue de Saint-Georges placée sur la commode sous un globe de verre.

— Je ne sais pas comment m'exprimer... — murmura-t-elle après un moment — les paroles me manquent...

Et soudain dominant son hésitation :

— Est-ce vrai que vous faites la cour à Cristina, celle de Capoue ?

Vito pâlit ; il balbutia :

— Moi ?... Et qui donc vous a dit cela ?

— Est-ce vrai ou non ?

Alors Vito la regarda fixement. Elle avait le visage tout illuminé par la lampe qui brûlait devant le Saint-Georges.

— Admettons que ce soit vrai — fit-il lentement — qu'est-ce que cela peut vous faire à vous ?

— A moi !! — s'écria-t-elle à son tour en se frappant la poitrine. Et que voulez-vous que cela me fasse ? Vous êtes bien bon, vous !...

— Et alors pourquoi me l'avez-vous demandé ?

— Plait-il ?

— J'ai dit, pourquoi me le demandez-vous, *donn' Anna ?*

— Par curiosité.

— Vous plait-il de le savoir ?

— Oui.

— Eh bien puisque cela vous fait plaisir je vous le dis : oui, Madame, je fais la cour à Cristinella de Capoue.

La femme du cocher se taisait, Vito faisait danser dans ses mains le trousseau de clefs.

Après quelques instants Amante murmura :

— Et bonne nuit.

— Ecoutez Vito !

Il était déjà dans la rue. Il revint lentement.

— De nouveaux ordres ?

— Ecoutez — dit-elle — je veux vous parler comme une sœur...

Et sa voix tremblait, ses mains tourmentaient son tablier.

— ..... Vous êtes dans un mauvais chemin, Vito. Songez bien à ce que vous aller faire... C'est par acquit de conscience, pas pour autre chose que je vous le dis. Ecoutez : vous qui êtes un jeune homme très honnête, trouvez-vous bien qu'une femme pareille puisse marcher à vos côtés ? Vous voulez faire rire le monde sur votre passage, vous voulez causer un grand chagrin à votre mère et à votre saint homme de père ? Et ce sera une grande douleur pour vous aussi, Vito, ne vous faites pas d'illusions. Qui naît carré ne peut pas mourir rond...

Vito l'interrompit :

— Avez-vous fini ? Puis-je parler à mon tour ?

— Un dernier mot. Quelle sorte de femme que cette Cristina ? Les dents noires, le visage couvert de taches de rousseur, une santé de verre. Au moins, si vous tenez à faire la sottise, choisissez-en une qui ait des couleurs sur le visage ! Mais vous ne l'épouserez pas Cristina, j'en mettrais ma main au feu ! Oh ! non vous ne l'épouserez pas, Vito ! Et c'est si vrai que si vous le voulez je vous fais un pari. Une partie de campagne chez Pallins et je vous y mènerai dans la voiture d'Annetiello !...

Elle riait mais son rire n'était pas franc. Son regard anxieux ne cessait pas de questionner le teinturier.

— Maintenant que vous avez achevé — dit-il sérieux — voici je que j'ai à répondre. Il y a deux semaines j'allais mal, très mal et vous savez ma maladie. Tandis que je teignais en rouge un châle, j'ai craché

du rouge dessus — moi aussi — m'entendez-vous? Et ce n'a pas été rien qu'une fois. Il m'a semblé que la teinture pour le châle allait sortir de ma poitrine, « donn' Anna », et je vous jure sur mon âme que j'ai passé un bien mauvais moment...

La femme d'Annatiello murmurait :

— Oh mon Dieu! mon Dieu!... ne le dites pas... ne me le dites pas!

— Eh bien, alors... Je ne sais pas... Je me suis retourné du côté de la rue, j'ai aperçu le Christ... Il a tant souffert lui aussi... Une voix, ici, dans mon cœur, me disait: Va vers lui, jette-toi à ses pieds! Ainsi j'ai fait le vœu.

Il se fit un silence. Vito haletait légèrement, il attendit un peu pour reprendre le souffle. Amalia ne se lassait pas de le regarder, le coude appuyé sur la commode, la joue dans sa main.

— Comment j'ai connu Cristina? Je vais vous le dire. C'était dans l'après-midi. Je passais sous sa fenêtre, elle m'a jeté une rose. J'ai envoyé chez elle un de mes ouvriers sous un prétexte quelconque. Il s'y connait. Le soir Cristina est venue à la teinturerie.

Il s'arrêta encore un peu. Il souriait comme pour un doux souvenir.

— Nous étions seuls. Elle m'a conté son histoire et m'a dit aussi qu'elle me connaissait de vue; qu'elle savait mon malheur depuis sa venue à Naples. Elle est de Capoue, c'est pour cela qu'on l'appelle la « Capuana ».

La femme du cocher l'interrompit :

— Et... et vous lui avez promis?...

— De l'épouser.

— Non! — fit donna Amalia, les mains jointes, ne dites pas cela! — Ce n'est pas une parole que vous devez prononcer!

Lui, ajouta tranquillement...

— J'ai fait le vœu au Christ crucifié, publiquement « donn' Ama! ». On ne manque pas à un vœu..., c'est un sacrilège. Et puis..

Il tendit une main et dit :

— Allons... bonsoir.

— Et puis? — demanda la femme d'Annetiello.

— Rien, bonsoir.

Et il tendit de nouveau sa main. Mais elle ne lui donnait pas la sienne; elle insistait anxieusement :

— Mais dites-moi! Vous vouliez dire encore encore quelque chose... Dites! Et puis, quoi?

Il répondit en reculant lentement :

— Et puis... je l'aime, Voilà.

— Vrai?... fit-elle d'une voix étranglée.

— Vrai. Bonsoir.

Elle put à peine prononcer :

— Bonsoir...

Elle alla retomber la face sur le lit, les bras allongés, en sanglotant, en mordant les couvertures.

IV

Un jour, le 30 du mois d'Août, c'était la Santa Rosa, patronne des ouvriers teinturiers en laine; les employés de Vito Amante, à midi, cessèrent de travailler pour s'en aller à la campagne. Mais le magasin resta ouvert et Vito assis parmi des montagnes d'étoffes multicolores déjà séchées, rêvait tout seul et fumait. Autour de lui on voyait dans la pénombre une étrange fête de couleurs rayant confusément les murs, cachées dans les coins, pleuvant du plafond enfumé pareilles à des stalactites roses, bleues, oranges et verdâtres. Par terre s'élevaient çà et là, des amoncellements d'étoffes dégageant encore les vapeurs légères des teintes et d'aniline, tandis que d'un côté de la pièce, sur des bâtons fichés dans le mur, étaient suspendus des écheveaux de soie et de coton avec des tons d'un vert criard chatoyant à la vue dans l'harmonie de toute cette mauvaise graduation de couleurs. Un métier était appuyé contre un mur et sur le métier, tendue, tirée et retenue tout autour par des clous minuscules, se trouvait la toile marron qui sert aux chapeliers pour doubler les feutres.

Au fond, un noir indéfinissable. Une petite lampe brûlait en haut, certainement devant une image invisible; et la faible flamme luttait en vain contre l'obscurité; elle réussissait à peine à projeter un reflet sur la bande inférieure du cadre doré. Des angles sombres et mystérieux parvenait un murmure de fontaine, l'eau coulait dans les baquets, et comme dans ces baquets les teinturiers nourrissent les anguilles pour la Noël, on entendait de temps à autre, dans le silence, un bruit d'eau remuée, une petite chute sourde, des gargouillements brefs pareils à ceux d'un enfant qui se gargarise.

En face de Vito, en haut dans le mur très épais s'ouvrait une petite fenêtre d'où l'on voyait un jardin inondé de soleil. Amante, renversé légèrement en arrière sur sa chaise, les jambes allongées, une main dans la poche, l'autre main tenant le cigare éteint pendant, contemplait ce soupirail d'or. Sur un fond jaune, tout jaune et illuminé une touffe de feuilles paraissant noires frémissait au souffle léger du vent; et plus noirs encore, plus nettement apparaissaient les barreaux de la grille. A un moment le soleil se fraya un chemin parmi les feuilles et vint éclairer la teinturerie. Un ruban d'or tremblant effleura les genoux de Vito, monta plus haut, sur la poitrine, plus haut encore sur son visage, l'éblouit...

— Vito! Vito!

La « Cuapana » était accourue près de lui, lui passait une main sur l'épaule et se penchait en frôlant de son visage celui d'Amante pour regarder où il regardait. Soudain le ruban d'or la conquit elle aussi sur la poitrine, sous la gorge, dans la chevelure blonde qui s'illumina. C'était une petite blonde, un peu maigre, un peu maladive ; sa figure d'ivoire était parsemée de petites taches de rousseur. Sur les

tempes palpitaient de fins nuages de cheveux qui plus bas laissaient voir le lobe nu et rosé d'une charmante petite oreille.

— Que faisais-tu? demanda-t-elle.

— Rien. Je regardais le soleil.

— Comment vas-tu?

— Bien. Et toi?

— Je me porte bien.

Elle chercha des yeux une chaise.

— Tu sais, fit-elle dans l'obscurité de l'arrière-boutique, j'ai reçu les papiers.

Vito soupira. Il ne répondit point.

Elle revenait en traînant un escabeau.

Elle répéta :

— J'ai reçu les papiers. L'inspecteur a voulu connaître ton nom. Vito Amante! C'est bien cela! Amante?

— L'inspecteur? Et qu'a-t-il à voir, lui?

— Comment!

Puis elle rougit, baissa la tête.

— C'est l'usage, murmura-t-elle, c'est par lui qu'on doit passer.

Dans le long silence qui suivit ces paroles, Cristina leva les yeux sur Vito. Amante avait appuyé ses coudes sur les genoux et cachait son visage dans ses mains.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle. Te sens-tu malade?

Il fit de la tête un signe négatif; puis, après un silence, il dit sèchement :

— Je veux fermer la boutique. Je m'en vais chez moi...

Elle se leva la première d'un bond, ramassa son châle et le rejeta sur son bras.

— Que fais-tu?

— Je m'en vais. Tu veux fermer ton magasin... Je m'en vais.

Elle appuya ses épaules à un des montants de la porte et resta là le châle sur son bras, les mains jointes sur son sein. Il cherchait quelque chose et s'attardait.

Cristina se mit à chantonner :

> Je voudrais bien savoir si vraiment vous m'aimez,
> Ou si pour vous distraire encor vous me prenez
> Mon beau calice d'or.

Du fond de la teinturerie, la voix de Vito retentit :

— Quoi?

— Rien, dit-elle, je chante. Je me rappelle mon pays.

— Joli pays que Capoue! fit-il en crachant dans l'obscurité.

— C'est cela! répondit-elle en se retournant les joues allumées. Naples c'est mieux! Ah! puisse-je n'être jamais venue?

— Et pourquoi y es-tu venue?

Cristina se tordit les mains.

— C'est la destinée, murmura-t-elle.

Comme Vito fermait la boutique et y passait les cadenas, Cristina s'adossa au mur de la rue et reprit :

– Que ferons nous, tous deux? Hélas! que ferons-nous? Ta mère ne veut pas que tu sois mon époux !

La clef grinça dans la serrure. Elle se tourna un instant pour regarder et poursuivit :

— Prends ce qui t'appartient et vite allons nous en. Allons nous en chez nous.... Ah!...

Et le refrain, ce fut un long cri.

Vito s'écria :

— Cristina!

La foule les regardait étonnée. Elle jeta sur elle son châle et s'enfuit comme une folle.

V

Dans la nuit sereine, le grand crucifix pâlissait sur un fond rougeâtre. Les bords de la coupole dentelés se dessinaient nettement et la coupole elle-même paraissait un sombre nuage dominant la croix. La tête du Christ et la partie supérieure de sa poitrine s'enveloppait d'ombre, tandis qu'une autre ombre, celle d'une des deux lampes, bizarre, s'agitait sans cesse à côté, sur le mur où pendaient les deux béquilles d'un ex-voto. La partie basse de la poitrine jusqu'au linge noué sur les flancs s'illuminait et les plaies rougeoyantes ressortaient plus vives. Mais tout cela, la croix, la coupole, la base dont les briques reluisaient, tout dis-je formait une étrange tache noire derrière laquelle apparaissait blanche la façade d'une église découpée plus haut, en vigueur sur le ciel d'azur.

La « Capuana » déboucha de la ruelle Astuti et s'en alla droit au Christ. Elle tomba à genoux à ses pieds. On venait de la chasser de la maison de Vito ; la mère de son amant avait balayé le seuil de la boutique en criant :

— Hors d'ici! Hors d'ici! Vilaine femme! Hors de chez moi! Ici l'on ne mange que du pain honnêtement gagné!

Du pain honnêtement gagné! Et la femme d'Annetiello était là et tout le monde savait que Vito s'était perdu pour elle; et elle aussi criait :

— Hors d'ici! Hors d'ici! Va-t-en à Capoue.

Et les papiers? Et trois mois de privations, de vie solitaire et d'humiliations? Et le vœu? Le vœu qu'il avait fait? Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!...

— Tu sais, cria-t-elle au Christ, les mains accrochées à la grille qui l'entourait, tu sais ce que j'ai souffert! Tu connais toute ma vie, oh! Christ en croix! Et tu me fais recommencer pour mes péchés. Je voulais me sauver! J'ai tout fait, j'ai tout souffert pour me sauver! Tu ne l'as pas voulu! Que ta volonté soit faite! Ainsi soit-il!... Ainsi soit-il!...

Elle se leva, rejeta en arrière ses cheveux, s'enveloppa dans son châle.

Puis elle fit encore cinq ou six pas, ramassa résolument un caillou et alla frapper à la porte du mauvais lieu.

Une fenêtre s'entrouvrit. Une voix de vieille femme demanda :

— Qui est là ?

Cristina dégagea la tête de son châle, leva les yeux et répondit :

— C'est moi ! La « Capuana » !

SALVATORE DE GIACOMO,

Traduction de l'italien de J. DE CASAMASSIMI.

LITTÉRATURE ET ARTS

Nouvelles lettres inédites de Henri Heine.

Il y a encore un assez grand nombre de lettres de Henri Heine qui restent inédites. Disséminées un peu partout, on les rassemblera peut-être toutes, un jour, en un ou plusieurs volumes. En attendant M. Elster vient d'en publier dans *Deutsche Rundschau* (juin 1897) quelques-unes qui ne sont pas des moins intéressantes. A la vérité, elles n'offrent pas ce charme, plein de grandeur, qui émane de la correspondance de Schiller réunie par Fritz Jonas, mais elles ont une valeur réelle pour l'étude de plusieurs points jusqu'ici inéclaircis dans la biographie de l'auteur des *Reisebilder*. Elles datent presque toutes de cette époque où le redoutable railleur décochait ses flèches les plus acérées en faisant alterner les traits satiriques contre la France avec les pamphlets contre les Allemands dont il houspillait si ironiquement les idées, les écrits, les doctrines politiques, religieuses, philosophiques et esthétiques. Heine, s'y révèle bien tel qu'il fut en sa jeunesse passionnée et avant que la terrible paralysie l'eût cloué sur ce lit de douleur où il agonisa pendant huit ans. Tout l'homme s'y montre avec sa causticité enfiellée, ses enthousiasmes et ses haines, ses dédains et ses rancunes, son scepticisme et ses dadas, surtout avec ses coups de langue que ses compatriotes ne lui ont pas pardonnés, même maintenant, quarante ans après sa mort (1).

I

LE PROTOTYPE DE GIBOYER.

Les correspondants de Heine sont Johannes Wit, Gustave Kolb et Ferdinand Lassalle, les deux premiers beaucoup moins connus que le dernier. Wit est une figure extrêmement curieuse. Né en 1800, quelques mois après Henri Heine, il était fils d'un maquignon et petit-fils, par sa mère, d'un autre marchand de chevaux. Il eut pour oncle maternel, cet israélite danois, Ferdinand d'Echstein, qui se convertit au catholicisme et que Louis XVIII bombarda baron pour « services exceptionnels rendus dans la

(1) Un fait assez curieux à noter c'est que Henri Heine compte parmi les auteurs favoris de la reine d'Angleterre, comme l'assure M. Stead.

police et dans la presse ». Les parents de Wit vivaient en mésintelligence et divorcèrent peu de temps après sa naissance. Sa mère se remaria avec un officier danois, von Dörring, qui la laissa veuve la même année. Wit, devenu majeur, adopta ce nom de von Dörring, qu'il ajouta au sien quoiqu'il n'y eût aucun droit. Intelligent, instruit, il avait des aptitudes brillantes, une grande facilité de plume et de parole, mais une tête volcanique et un caractère aventureux. A dix-sept ans, on lui connaissait déjà plus d'un roman d'amour. A dix-huit, il se lia avec Karl Follen, le chef de la gauche radicale dans la Burschenschaft universitaire. Tous deux se jetèrent ensemble dans la polémique qui ne leur procura que des tracasseries policières et les fit expulser de l'université d'Iéna. Après l'assassinat de Kotzebue par Karl Sand, des poursuites ayant été entamées contre Follen et son entourage, Wit jugea prudent de passer en Angleterre. Son oncle d'Eckstein le fit venir à Paris pour le présenter au ministre de la Justice, M. de Serre, qui lui fit confier sans doute quelque mission, car nous le voyons sur tous les grands chemins qui menaient aux capitales étrangères, où il est si suspect qu'on l'arrête successivement à Turin, Milan, Vienne, Berlin. Il fait même un séjour dans une casemate de la forteresse danoise de Frederiksort. En réalité ses allures étaient équivoques et les libéraux le tenaient pour un personnage louche, bien qu'il fît volontiers bruit de ses convictions révolutionnaires. A vrai dire, il s'émouvait peu de l'opinion qu'on avait de lui, et dans les deux ouvrages qu'il publia coup sur coup en 1827 : *Fragments de ma vie* et *Elucubrations d'un prisonnier d'Etat*, l'un et l'autre signés « Johannes Wit, dit von Dörring » (1), il ne cache pas à quelles besognes il s'est prêté. « Les gouvernements, écrit-il, avaient parfaitement raison quand ils parlaient de dangers. Il y avait, en effet, un parti nombreux qui voulait renverser les institutions établies en recourant à la force ou à la ruse et en se servant dans ce dessein des associations de jeunes gens, gymnastes et burschenschaft, avec qui je fus très lié pendant des années et que je poussais à l'exaltation. Je reconnus, plus tard, mon tort et j'en fis l'aveu aux autorités des prisons où je fus détenu, comme je le fais ici au public. » C'est probablement à ces aveux et aux révélations ou délations qui les accompagnaient qu'il dut de glisser entre les mains de la police comme une anguille et de passer par les mailles de tous les filets où il fut pris. Bref, après de nombreuses péripéties, il arriva, en 1827 à Hambourg, où il fit la connaissance de Henri Heine pour qui il avait une lettre de recommandation. Heine lui écrit :

Munich, 12 décembre 1827.

Monsieur von Dœrring,

J'apprends que Campe vous a donné une lettre pour moi. Comme vous ne m'avez pas trouvé à Lunebourg, je suppose qu'elle est encore en votre possession, et je vous serai obligé de noter que toutes les

(1) Il ne faut pas confondre Wit avec le romancier et poète Dœring, né en 1789, à Cassel et mort à Francfort-sur-Mein en 1833, qui publia, dans sa jeunesse, de violentes poésies contre Napoléon et à qui l'on doit plusieurs œuvres remarquables entre autres la tragédie de *Zénobie*.

lettres m'arrivent très exactement lorsqu'elles me sont envoyées à l'adresse suivante : « H. Heine, doct. en droit, aux soins de la librairie littéraire et artistique de J.-G. Cotta, éditeur à Munich. »

J'espère que ces lignes vous trouveront en bonne santé. Pour moi, le climat d'ici est tellement mauvais qu'il me mine, je ne me suis pas porté bien un seul jour — et mes finances! — Je me rappelle avec plaisir nos bonnes journées passées à Hambourg. J'apprends que vous avez écrit une « pièce » sur le théâtre de cette dernière ville. Ne pourriez-vous me la procurer de suite? Tout marche ici d'un tel pas de limaçon dans la librairie allemande. J'attends avec impatience la seconde partie de vos *Elucubrations*. Tout le monde ici est aigri contre vous

Et j'ai de votre tête écarté bien des maux.

Ces sottes récrimininations du populaire parmi les libéraux vous feront peu de mal, mais la sérieuse indignation des hommes les plus considérés dans le pays ne saurait vous faire du bien. Mes amis et en particulier mon co-rédacteur des *Annales politiques* ont lu vos « mémoires » avec un « pénible étonnement ». Je vous avoue que si votre plume servait une meilleure cause, tous s'accorderaient à reconnaitre en vous le meilleur écrivain politique de notre temps en Allemagne. En attendant, écrivez ce que vous voudrez. En dépit de tous les crieurs de haro je suis assez grand pour me dire

Votre ami, H. Heine.

La « pièce » ou plaquette de Wit sur le théâtre de Hambourg était un pamphlet contre le directeur de ce théâtre, Lebrun, et contre le rédacteur en chef du principal journal dramatique de cette ville « *Dramaturgische Blætter* », Zimmermann. Celui-ci avait publié dans son périodique un article de Wit sur l'*Étoile de Séville*, empruntée par le baron de Zedlitz à Lope de Vega. Wit s'y montrait si hostile à l'œuvre et à ses interprètes que Zimmermann, pour ne pas se mettre à dos les acteurs, avait cru devoir cicatriser la blessure en versant dessus le baume d'une nouvelle appréciation, cette fois toute élogieuse, qu'il avait signée lui-même. Wit s'était empressé de faire imprimer les deux critiques en les mettant en regard et en ajoutant à celle de Zimmermann des notes où coulait l'invective à pleine plume. C'est ce pamphlet que voulait lire Heine. Il le reçut avec une autre brochure, également de Johannes Wit, et qui a plus d'intérêt pour nous.

Le Duc aux Diamants.

Ce second factum a trait aux discussions bien connues du duc Charles de Brunswick (le « duc aux diamants » mort en exil en 1873), avec le comte Ernest de Munster, ministre du Hanovre. Wit y incarne le prototype de Giboyer et jamais pamphlétaire ne fut plus effrontément vénal. Le duc, fils de Frédéric-Guillaume de Brunswick qui périt en 1815 à Quatrebras, avait eu jusqu'en 1823 pour tuteur le prince régent d'Angleterre, depuis Georges IV, et pour précepteurs, le comte de Munster et le conseiller secret

de Schmidt-Phiseldeck. De très bonne heure il révéla ces excentricités qui finirent par exaspérer les patients Brunswickois au point qu'en 1830, ils le chassèrent et le remplacèrent, avec le consentement des agnats et de la Diète, par son frère Guillaume, moins prodigue et plus constitutionnel. Munster avait eu la tâche difficile avec son élève qui d'ailleurs le détestait cordialement. Le duc aux diamants attribuait aux menées du comte la cause principale de son impopularité. Aussi l'accusa-t-il publiquement de malversation dans un libelle qui fut envoyé à toutes les cours allemandes et à plusieurs personnages éminents, princes ou hommes d'État. Munster protesta dans un écrit qui parut à Hanovre en 1827. Mais Charles de Brunswick revint à la charge, en appuyant ses incriminations d'une série de documents. Il se servit à cette occasion de la plume de Wit, qui avait su gagner toute sa confiance. Le libelliste y dépouille toute vergogne, comblant de louanges « les princes toujours animés de délicatesse et respectueux de la vérité, tandis que leurs serviteurs oublient leurs devoirs et provoquent les conflits »; il exalte Metternich « le sage Fabius de notre temps ».

Heine reçoit le pamphlet, le lit, s'enflamme à cette lecture. Lui qui se vantait plus tard d'être le champion de la liberté et qui voulait qu'on déposât une épée sur sa tombe, il prend le parti de Giboyer et de son duc, qui devait être bientôt détrôné par la volonté du peuple ; il accepte sans la moindre observation l'éloge du diplomate cauteleux, auteur du système de stabilité et adversaire déclaré de toutes les aspirations nationales et libérales aux Congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbald, de Troppau et Laybach, de Vienne. Bien plus, il ouvre au défenseur gagé du duc les colonnes des *Annales politiques* dans l'espoir que cette « collaboration aux intérêts soutenus par Witt » lui vaudra tout au moins à lui-même une décoration. Heine faisait à ce moment la chasse aux croix et aux places et il employait tous les auxiliaires pour arriver à son but, recommandant à son éditeur Cotta, en vue d'obtenir une chaire de professeur à Munich, de remettre personnellement au roi Louis de Bavière un exemplaire des *Reisebilder* et du *Buch der Lieder* et de dire à Sa Majesté « que l'auteur était devenu beaucoup plus modéré et tout autre qu'il s'était montré dans ses précédents ouvrages, que, du reste, le roi était trop avisé pour ne juger la lame qu'à la pointe et non à l'usage bon ou mauvais qu'on en avait fait. »

La lettre qu'il écrit à Witt est datée du 23 janvier 1827, mais M. Elster fait remarquer que c'est évidemment 1828 qu'il faut lire.

Mon cher Witt, je m'empresse de répondre à votre lettre en vous remerciant cordialement de l'envoi de vos deux brochures. J'ai été très fâché de vous voir scalper Zimmermann d'une façon aussi barbare, mais je me suis habitué à vous séparer de vos écrits et Witt me restera toujours cher, quoi qu'il écrive...

Cette fois, en voulant rompre une lance contre Munster, vous avez toute mon approbation. Un prince allemand appartient aussi au peuple allemand et un de ceux de la plus ancienne dynastie de héros de l'Allemagne ne saurait être vilipendé impunément par un valet étranger. Si j'étais bien portant et mieux en point je me battrais moi-

même pour Brunswick. Je vous offre les *Annales* pour appui, et je vous saurai gré de m'envoyer le plus tôt possible « un extrait » de votre brochure contre Munster pour me permettre de le reproduire de suite. Cela ne vous donnera pas beaucoup de mal puisque vous avez le tout dans la tête, et vous pouvez, d'ailleurs, choisir les passages les plus saillants de manière à former un ensemble qui sera indépendant de votre travail original. Vous savez que depuis le commencement de janvier, je figure avec Lindner sur la page de titre des *Annales* comme rédacteur en chef et le duc serait bien aimable s'il nous envoyait aussi quelque chose, par exemple, pour moi la croix et, pour Lindner un petit baril de mumme (1). Vous me comprenez.

Je n'ai pu rien dire à Lindner (2) du contenu de votre lettre, car je le soupçonne d'être l'auteur du compte-rendu de vos « Mémoires » qui a paru dans *Ausland* chez Cotta et qui m'a sincèrement déplu. Je me suis réservé de parler moi-même de vous prochainement dans les *Annales* mais la tâche n'est pas petite. Si vous voulez m'envoyer des matériaux, vous pouvez compter que j'en ferai bon usage. Si vous me faites parvenir l'extrait de votre brochure sur Munster, adressez-le moi directement « à Henri Heine, docteur en droit, au Palais Rechberg, Hundskugel. » Et si vous le jugez utile, faites précéder l'extrait d'une introduction sous forme d'une lettre à moi, qui me couvrira (pour ne pas nous faire soupçonner d'être d'accord) en disant que vous attendez de mon impartialité la publication d'opinions contradictoires (ou bien voulez-vous me laisser le soin de rédiger une introduction dans ce sens?) J'ai quelqu'un qui écrirait volontiers quelque chose en faveur de Munster pour les *Annales*. Vous voyez que je suis impartial, je ne ferai qu'annoter le texte (*but for my illustrations*). Si je reçois cet article « pour » Munster, je vous l'enverrai, mais sous le sceau du plus grand secret.

Quant à votre situation personnelle, j'en suis très soucieux. Au pis aller Munich est un bon lieu de refuge ; on n'y gagne rien, mais on y vit en sécurité. Vous devez mieux que personne savoir où vous avez des ennemis.

Votre pamphlet contre le théâtre est admirablement écrit. Vos ennemis les plus acharnés ne peuvent nier votre talent. La littérature rapporte peu de chose, de temps à autre quelque aubaine. Les *Annales* paient mal. Mais Cotta traite mieux les collaborateurs du *Mor-*

(1) La momme ou *mumme* de Brunswick est une bière forte et épaisse, qui doit son nom au brasseur Chr. Mumme du xv[e] siècle.

(2) Frédéric Louis Lindner, né en 1772, à Mitau en Courlande, fit ses études de médecine à l'Université d'Iéna et y prit ses grades, mais se consacra à la littérature et à la polémique. Dénoncé au gouvernement russe par Kotzébüe, en 1817, il dut se réfugier en Alsace, puis se fixa à Stuttgart, où il continua d'écrire des articles et des brochures qui mirent sa personne en péril. En 1825, il vint à Munich et y prit avec Heine la rédaction des *Annales politiques*; ses écrits en faveur des Grecs et de l'Union douanière prussienne le firent rentrer en crédit auprès des gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Berlin.

genblatt : généralement 3 à 4 louis d'or la feuille, et dans des cas exceptionnels pour des articles extraordinaires beaucoup plus. Je suis très bien avec Cotta et si vous avez des travaux qui puissent convenir au *Morgenblatt,* envoyez les moi ; je crois qu'il vaut mieux qu'il les reçoive par mon entremise, que directement de vous. Tout le monde se tient maintenant sur ses gardes. Si vous voulez écrire des articles qui iraient pour les *Annales* je puis vous les payer aussi, de trois à quatre louis, suivant la nature du sujet. Songez en lisant ces lignes que vous avez devant vous un visage de rédacteur et non le mien. Comptez toujours sur mon empressement à vous servir partout où il me sera facile de vous être utile. Je suis en ce moment dans de mauvaises dispositions d'esprit, sans quoi je vous exprimerais mieux mes sentiments. Dans des circonstances meilleures ils se traduiraient plus chaleureusement. Un bon jour en retour à Saphir ; tachez donc de faire annoncer mon *Buch der Lieder* dans l'*Express* (*Schnellpost*) ou dans le *Soir* (*Abendzeitung*). Au besoin, faites-le vous-même. Le Parnasse est décidément le plus misérable coin de la patrie allemande. Vous trouverez toujours des articles de moi dans les *Annales.* Je fais une campagne contre Scott en attaquant les bonapartistes : vous verrez cela dans la prochaine livraison.

Ici nous vivons heureux, pas cher et en paix. Malheureusement je suis encore malade, j'ai donné un savon à Campe pour avoir remis à Witt une lettre importante pour moi. Cette lettre je ne l'ai pas encore reçue. Adieu, mon cher Witt, je suis votre ami.

HENRI HEINE.

***

Ces bonnes relations de Heine avec Wit ne tardèrent pas à se refroidir. Aussi bien Wit était à la fois compromettant et ingrat ; compromettant, parce que la police au service de la diplomatie avait les yeux sur lui et sur ceux qui le fréquentaient ; ingrat, parce qu'aucune des promesses sur lesquelles Heine comptait de sa part ne se réalisa : la croix attendue ne vint point, soit que Wit ne l'eût pas demandée, soit que le duc ne l'eût pas accordée. Wit n'écrivit même pas l'article ou l'entrefilet qui devait recommander la lecture du *Buch der Lieder.* Cela ne l'empêcha pas, quand on l'eut expulsé de Brunswick, de venir chercher un refuge à Munich. Mais il n'eut guère le temps d'y déboucler sa valise. Le gouvernement bavarois l'invita, sans autres explications, à s'en aller. Heine était à ce moment aux prises avec la guigne. Ses parents et son ami Merckel venaient de lui écrire que sa cousine Thérèse, la fille de son oncle le riche banquier Salomon, avec laquelle il était pour ainsi dire fiancé, donnait sa main au docteur Adolphe Halle. Wit fut plus chançard. Parti de Munich pour Weimar, il y fit l'heureuse rencontre d'une très riche héritière qu'il épousa. L'aisance lui fit oublier la littérature et la polémique. Il acheta des terres en Silésie et, comme son oncle le baron d'Eckstein, devint le soutien du parti clérical ultramontain. Il mourut à Meran en 1863.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES EX-LIBRIS ALLEMANDS

L'étude des ex-libris, qui n'avait jusqu'ici été que le privilège de quelques amateurs, entre décidément dans le domaine de plus en plus ouvert des arts décoratifs. Elle se rattache au reste par plusieurs points à celle de l'affiche pour laquelle on se passionne aujourd'hui à si juste titre. Qu'est ce, en effet, que l'ex-libris, considéré au point de vue esthétique, sinon une minuscule œuvre d'art très souvent confiée à un maître et qui accuse à la fois le talent de l'invention et celui de l'exécution?

Les ex-libris datent d'assez loin. En Allemagne, pour ne parler que de ceux qui nous occupent ici, ils remontent au moyen âge et à cette époque ils étaient l'œuvre des enlumineurs et des rubricateurs. Les maisons opulentes, les princes, les seigneurs, les abbayes, qui possédaient alors des bibliothèques, considéraient leurs livres comme des trésors et y attachaient une grande importance. C'était l'usage de les marquer d'un signe distinctif de propriété et l'ex-libris en tenait lieu. En outre, les poètes, qui envoyaient leurs recueils de vers en hommage aux rois et aux illustres personnages, aux très hautes et très nobles dames, ne manquaient point, s'ils appartenaient eux-mêmes à la noblesse, d'y mettre leur sceau et leurs armoiries, ou s'ils n'avaient pas de blason, ils représentaient sur la feuille de garde à l'intérieur du volume le portrait en miniature de la personne à qui ils le dédiaient.



Albert Durer. — Bibliothèque du prieur de Saint-Laurent. (XVIe siècle.)

Peu à peu il y eut une espèce de convention tacite en vertu de laquelle aucun livre n'avait droit d'entrer dans une bibliothèque s'il n'était revêtu de son ex-libris, soit que ce dernier fût simplement la

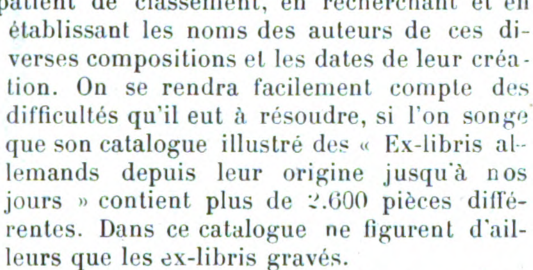
reproduction des armes du propriétaire de l'ouvrage, soit qu'on chargeât un artiste en renom de dessiner et de graver quelque figure symbolique qui traduisît les goûts et les pensées du lettré ou du Mécène de lettres.

Au xvie siècle l'ex-libris est en grande vogue, et, grâce à la xylographie d'abord, à l'imprimerie ensuite, les exemplaires d'un même original se multiplient. Il semble que la mode en vînt primitivement d'Allemagne, où les imprimeurs Gutemberg, Fust, Scheffer et leurs successeurs ou imitateurs inventèrent ou perfectionnèrent la typographie mise au service des arts graphiques.



Albert Durer. — Bibliothèque de Jerôme Ebner. (xvie siècle.)

Les premiers ex-libris allemands sont, par conséquent, très précieux et l'érudit qui les a collectionnés, M. Warnecke, a eu une excellente inspiration. Sa tâche n'était toutefois pas facile. Non seulement il devait réunir et copier un à un les ex-libris, en visitant toutes les bibliothèques publiques et privées, mais, ce travail achevé, il avait à en faire un autre non moins patient de classement, en recherchant et en



établissant les noms des auteurs de ces diverses compositions et les dates de leur création. On se rendra facilement compte des difficultés qu'il eut à résoudre, si l'on songe que son catalogue illustré des « Ex-libris allemands depuis leur origine jusqu'à nos jours » contient plus de 2.600 pièces différentes. Dans ce catalogue ne figurent d'ailleurs que les ex-libris gravés.



École d'Albert Durer.
Bibliothèque de Richard Meyer.
(xvie siècle.)

L'emploi de la gravure sur cuivre pour l'ex-libris allemand commence à la fin du xve siècle, mais il est encore rare. Un des plus intéressants est dû à Michel Wohlgemuth, le maître d'Albert Durer, et le fondateur de l'école de peinture de Nuremberg. Comme tous les artistes de ce temps, Michel Wohlgemuth ne se consacrait pas exclusivement à une seule branche de l'art. Il se reposait du pinceau et du ciseau par le burin. Quand il avait achevé une toile, comme celle qui décore la salle du conseil de Goslar, un autel comme ceux de Nuremberg, de Zvickau

ou de Schwabach, il employait ses loisirs à faire des bois ou des cuivres pour les imprimeurs d'incunables. Ses élèves le suivaient dans ces diverses voies et le plus illustre d'entre eux, Albert Durer (né à Nuremberg en 1471 et mort dans cette même ville le 6 avril 1528), y excella. C'est avec Durer et son école que l'ex-libris allemand prend son plus magnifique essor, si l'on peut ainsi parler; ceux de Durer lui-même sont exécutés pour la plupart en des dimensions assez grandes parce qu'ils sont généralement destinés aux in-folios. Ils révèlent dans la force du dessin, dans l'admirable exécution, toute la sûreté, la clarté et la profondeur de pensée qui caractérisent l'œuvre gravé tout entier de l'illustre Nurembergeois. Ils joignent la simplicité à la sévérité des motifs et ils n'ont rien de cette ornementation surchargée qu'on retrouve dans presque tout l'art héraldique allemand et dont l'ex-libris a, en beaucoup de cas, gardé le reflet.



Ecole du xviiie siècle.

Au xvie siècle, même chez Durer, l'ex-libris n'est encore, sauf un petit nombre d'exceptions, qu'une interprétation du blason familial ou seigneurial. Il est facile de s'en convaincre en regardant la série des figures qui accompagnent notre article. L'écu du baron, du prince, est le thème autour duquel l'artiste brode ses fioritures. Hans Holbein, le jeune (1496-1543), qui fit en quarante figures la célèbre « Danse des morts » et qui illustra « l'Eloge de la Folie » d'Erasme, fut, après Durer, son maître, le plus remarquable de ces graveurs d'*ex-libris*, et il s'y appliqua passionnément, ne les quittant que pour faire des dessins d'orfèvrerie. Lucas Cranach (1472-1553), naïf et tendre avec une pointe de malice, où perce l'esprit de la Réforme dont il était l'un des plus chauds partisans, Barthel Beham (1502-1540), qui est plein de grâce, mais qu'il ne faut pas confondre avec son frère Hans Sebald, l'auteur des miniatures des missels d'Aschaffenbourg et de plus de 300 dessins xylographiques, forment, avec Wohlgemuth et Durer, les classiques de l'ex-libris allemand, presque tous Nurembergeois.


Bibliothèque du comte de Spreti.
(Bavière. — xviiie siècle.)

Aus der Bibliothek
Joh. Wolfgang v. Goethe's.

Bibliothèque de Goethe. (xviiie siècle.)

Au xviie siècle la palme appartient à Hans ou Johann Sibmacher, mort à Nuremberg en 1611, et dont on connaît le « Livre des armoiries » et le « Livre des dentelles », deux chefs-d'œuvre du dessin. C'est probablement à lui qu'il faut attribuer l'invention originale d'imprimer d'abord l'ex-libris en noir et de l'enluminer ensuite à la main. Sibmacher s'asservit encore et peut-être plus que ses prédécesseurs à l'héraldique ; sous son burin le « Signe » du livre est une application des règles de l'art armorial, et la fioriture y tient beaucoup moins de place. Il n'y a du reste à cela rien d'étonnant. Beaucoup d'in-folios allemands de cette époque sont des généalogies de familles nobles, des Histoires de seigneuries, et comme Sibmacher lui-même était avant tout un dessinateur héraldique, il sacrifiait le plus souvent à sa pensée dominante. Un autre point à remarquer, c'est la forme armoriale prise par l'ex-libris, qui n'est plus renfermé dans un cadre oblong, comme chez Durer et ses élèves. Tel est celui de la bibliothèque des ducs de Bavière, que l'on a ici sous les yeux, et qui porte en chef la couronne ducale.



Bibliothèque Barth. (Style Empire. commencement du xixe siècle.)

A la fin du xviie siècle et au commencement du xviiie siècle, changement complet : l'héraldique fait place à la symbolique, et les érudits, qui n'ont pas à faire figurer sur leurs livres les quartiers de leurs aïeux, se bornent à être spirituels ou à demander que leurs dessinateurs d'ex-libris le soient pour eux. On sent peu à peu l'invasion du goût bourgeois. La vieille noblesse perd ses antiques et hautaines prérogatives. Elle a eu maille à partir avec les grands électeurs, avec les Empereurs germaniques, qui de même que Richelieu en France, l'ont progressivement abaissée, et. chose singulière, l'ex-libris est le parfait miroir de cet état d'âme, les seigneurs ayant eux-mêmes conscience du peu de chose qu'est, dans le cours des siècles, la vanité de leur titre. L'ex-libris frondeur, railleur, malicieux, devient de plus en plus nombreux. Il en est qui sont tout un petit poème ; tel celui où l'amour paraît en porte-croix. A mesure qu'on se rapproche de 1800 le style baroque a le dessus dans les dessins d'ex-libris comme dans tout ce qui se



L. Hupp, de Monaco. — Bibliothèque des comtes de Hahn. (xixe siècle.)

rattache alors à l'art décoratif. Et ceux qui se piquent d'originalité noient celle-ci dans une profusion de décors et de figures. Une réaction s'opère toutefois contre ce manque de simplicité, et savez-vous qui en donne le signal? Celui-là même qui ramenait, en Allemagne, la littérature et avec elle le livre dans la voie du vrai : Gœthe. Son *Ex-libris* est si dégagé d'ornements qu'il se réduit à un simple encadrement de filets typographiques, où il a fait imprimer son nom.



L. Hupp, de Monaco. (XIXe siècle.)

Simples aussi et sobres sont les ex-libris allemands du commencement de notre siècle où les figures mythologiques ont succédé aux figures héraldiques ou symboliques. C'est ce que l'on pourrait appeler le style empire, style un peu froid, peut-être trop sévère, peu riche d'invention, et cherchant surtout ses effets dans la régularité des lignes et dans leur symétrie.

De même que pour l'art décoratif il s'inaugure ensuite une période de silence. L'*ex-libris* attend la venue des artistes nouveaux. Mais ceux-ci ne se sont révélés que fort tard et ils n'ont en réalité obéi qu'au courant général, à cette sorte de sève qui a revivifié toutes les branches alanguies de la décoration. Il n'y a qu'un très petit nombre d'années qu'on assiste en Allemagne à une refloraison de l'ex-libris artistique. Ce mouvement a eu pour initiateur principal M. Warnecke, dont l'activité n'a été interrompue que par une mort prématurée. La tache qu'il avait entreprise, et à laquelle il donna tous ses efforts, soit par la publication d'ouvrages et de périodiques, soit par l'organisation de conférences et de sociétés artistiques, a été continuée presque sans arrêt par le président actuel de la société Ex-libris de Berlin, M. Emile Dœpler, l'héritier direct des idées de Warnecke. Tous deux avaient fondé ensemble, en 1891, la revue *Ex-libris*, qui est l'une des plus belles de ce genre. Ils s'associèrent comme collaborateurs des hommes de grand talent, Sattler, Hildebrandt, Hupp de Monaco, Otto de Berlin, Buchner de Leipzig, von Hugo de Meissen. Grâce à eux, l'*Ex-libris* a retrouvé toute sa faveur non seulement auprès des cours et de la noblesse, mais encore auprès des administrations publiques,



E. Dœppler jeune. — Bibliothèque du Musée royal des Arts industriels à Berlin. (XIXe siècle.)

des ministères, etc., etc. Les hommes de lettres eux-mêmes tiennent aujourd'hui à posséder leur ex-libris et il en est, comme ceux du poète dramatique Sudermann, du chef d'école Max Klinger, du critique gœthiste Erich Schmidt, qui ont une telle valeur qu'on se les dispute à prix d'or.


Bibliothèque de l'Imprimerie impériale de Berlin. (XIX[e] siècle.)

L'ex-libris n'est pas seulement une marque de propriété : la légende, qu'il porte fréquemment, indique en certains cas que le possesseur du livre met celui-ci volontiers à la disposition de ceux qui veulent comme lui en goûter le charme. On a dit avec raison qu'un bon ouvrage est à la fois un excellent conseiller et un ami dévoué auquel on peut toujours avoir recours. Ceux qui ne sont pas avares de leurs trésors s'offrent spontanément à les partager avec autrui. Et leurs ex-libris le disent : *Non mihi sed aliis; Amico amicus; Musis et amicis.* Par contre, il y en a qui ferment la clef de leur bibliothèque et n'ouvrent celle-ci à personne. Leur devise est : *Nunquam amicorum* (Tu ne passeras jamais aux mains des amis). D'autres veulent bien prêter leurs livres mais à la condition expresse qu'ils leur soient rendus scrupuleusement : *Lege et redde. Domini me redde meo*, car un livre qui sort de ce que l'on pourrait nommer sa maison paternelle, court grand risque d'avoir de fâcheuses aventures. Charles Nodier, un bibliomane, qui a fait la physiologie de ses confrères en bibliomanie, savait mieux qu'aucun amateur à quoi s'exposent les volumes qu'on laisse se promener, et il le dit en ces jolis vers teintés de tristesse, qu'on retrouve encore sur quelques-uns des livres qui lui ont appartenu :



M. von Hugo, de Meissen. — Bibliothèque Lisa Borries. (XIX[e] siècle.)

Tel est le triste sort de tout livre prêté :
Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

C'était aussi l'avis de ce célèbre collectionneur anglais, qui avertissait les gens, capables de lui prendre ses livres, du châtiment qu'il leur réservait :

Mon livre est une chose,
Mon poing en est une autre.
Si vous me volez l'un,
Vous sentirez l'autre.

My book is a thing,
My fist is another.
If you steal the one,
You will feel the other.



Bibliothèque de M. Sudermann. (XIXe siècle.)

Et pour qu'on n'en ignorât, il le faisait imprimer dans son ex-libris.

Moins menaçant, moins personnel, est l'amateur qui, parlant à ses livres mêmes dans son ex-libris, leur donne en des petits vers à la manière de Gresset ou de Chaulieu toute sa pensée sur eux :

A mes livres :

Plaisants, je vous aime;
Sérieux, aussi;
Frivoles, de même.
Pédants, merci.

Sachons gré à l'*Emporium* de Bergame, notre excellent confrère italien, toujours si richement documenté, de nous avoir permis de cueillir ce joli quatrain dans l'article qu'il publie lui-même sur les Ex-libris allemands, et que nous avons résumé ici.

CHARLES BANVILLE.

REVUE DRAMATIQUE

Représentations de Mme Eleonora Duse. — OPÉRA : *L'Etoile.* — GYMNASE : *Rosine.* — PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Mystères de Paris.*

C'est donc vrai que les applaudissements de l'Europe et des deux Amériques ne suffisent pas aux artistes et qu'il faut, même aux plus grands d'entre eux, les bravos du public parisien pour croire à la légitimité de leur renommée?

Mme Eleonora Duse est partout considérée à l'étranger comme l'heureuse rivale de Sarah Bernhardt, à qui certains même la préfèrent, et les Américains lui ont tressé plus de couronnes qu'à La Fayette ou à Rochambeau. Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'article enthousiaste que nous lui avons consacré (*Revue des Revues*, 15 janvier 1894), de même que l'excellente étude du prof. Enrico Ferri (*Revue des Revues*, 15 décembre 1896). Les critiques y immolaient aux pieds de Mme Duse toutes les tragédiennes vivantes, Hélène Modjeska, Ellen Terry et Sarah Bernhardt. Mais

cela n'a pas suffi à l'actrice italienne. L'encens américain ne lui a pas semblé valoir celui de la Ville-Lumière et, sur le théâtre même de la Renaissance, elle nous est apparue dans quelques-uns des rôles de celle que l'on représentait comme sa rivale.

Disons tout de suite que le succès a été éclatant et que Mme Duse doit être à jamais fière des acclamations qu'elle a soulevées. Elle jouait pourtant en italien, et assez mal entourée, soit dit entre nous. De plus, principalement dans la *Dame aux Camélias*, elle avait composé un personnage très différent de celui auquel nous sommes accoutumés et même de celui qui est tracé dans le texte de Dumas fils. Malgré tout, son extraordinaire puissance de mimique, cette mobilité de masque que personne avant elle n'a possédée au même degré et surtout cette sincérité, cet emballement, cette apparence de vie vraie, cette conviction que « c'est arrivé » ont emporté le public irrésistiblement. Le succès attendu a pris tout de suite des proportions triomphales et quand on s'est ressaisi, quand les critiques possibles se sont présentées à l'esprit du spectateur, il y avait déjà longtemps que le rideau était tombé et que tout le monde était rentré chez soi.

Faut-il vraiment raconter le ballet-pantomime en deux actes, *l'Etoile*, que M. Adolphe Aderer et M. André Wormser viennent de donner à l'Opéra ? Dans un ballet, le lièvre, qui est le sujet, importe assez peu et seule la sauce, c'est-à-dire la musique, la mise en scène et les évolutions chorégraphiques sont à considérer. Or, cette fois, M. Adolphe Aderer nous a donné un lièvre par surcroît, ou à tout le moins un aimable petit levraut. Qu'il en soit hautement remercié ici. Ses prédécesseurs ne nous avaient pas gâtés à ce point.

Aussi bien, la partition de M. Wormser est d'une délicatesse charmante, écrite avec un très réel sentiment de la couleur et une parfaite entente de l'opposition des timbres. On a particulièrement applaudi un exquis solo de violon et l'adagio des enfants, chanté par les harpes et le quatuor en sourdine. Quant à la mise en scène, une véritable fête des yeux ! Décors et costumes sont d'une grâce chatoyante et d'un goût parfait. Ajoutons que, pour rendre le spectacle plus attrayant encore, l'Opéra, au lieu de l'unique étoile qu'il nous devait, nous a servi toutes celles de son corps de ballet. Et Dieu sait s'il y en a !

Au Gymnase, la *Rosine* de M. Alfred Capus a été très diversement jugée. La hardiesse du sujet a paru effrayer quelques personnes qui, de peur de se faire taxer de pusillanimité, ont voulu trouver ailleurs la raison de leurs critiques. D'autres ont prétendu que les personnages ne se tenaient pas, qu'ils n'avaient pas, d'un bout à l'autre de l'intrigue, cette immuabilité qui fait les types scéniques. A mon sens, ceux-là se rapprocheraient peut-être davantage de la vérité.

Restée orpheline toute jeune encore, une jeune fille, Rosine, vit maritalement avec un nommé Perrin, employé chez M. Hélion, riche manufacturier. L'existence du faux ménage est du reste irréprochable, et pour tout le monde, Rosine est bien Mme Perrin. Les choses en sont là, quand Perrin s'absente, sous prétexte d'aller chercher les papiers nécessaires à son mariage et envoie sa sœur, une horrible mégère paysanne, prévenir Rosine

que tout est fini, qu'il va en épouser sérieusement une autre, qui est riche, qui a une dot et des biens au soleil et une famille, tout ce qui manque, en un mot, à la pauvre abandonnée.

Voilà donc Rosine toute seule, sans un sou, dans cette petite ville de province où l'histoire a déjà fait scandale, montrée au doigt par les honnêtes personnes, et forcée de gagner son pain en travaillant chez les autres. Seule? avons-nous dit. Pas tout à fait. Un ami lui reste, un jeune docteur, Georges Desclos, qui l'aime et voudrait bien l'épouser, mais qui calcule. Il est pauvre lui-même, et n'ose assumer la responsabilité d'un ménage à faire vivre et d'enfants à élever. Et puis il faudrait, devant l'attitude nettement hostile de la ville, s'en aller au loin, s'expatrier peut-être, et Georges a peur; et il raconte tout cela à Rosine, qui l'approuve. Oh! que les vieux portants du Gymnase, accoutumés à l'héroïque abnégation des jeunes premiers de l'ancien répertoire, ont dû tressaillir d'indignation devant la veulerie de nos amoureux modernes!

Là-dessus, M. Hélion, le riche manufacturier — il est bien de l'ancien répertoire, celui-là! — trouve Rosine à son goût et lui propose tout bonnement de devenir sa maîtresse. Dans les drames de M. d'Ennery, ces situations-là sont fréquentes; mais la jeune fille ainsi sollicitée ne manque jamais de jeter à la porte l'homme qui lui fait pareille injure. Rosine, elle, n'en fait rien. Elle hésite, comme Georges hésitait tout à l'heure, et finit enfin par se rendre aux conseils d'une cousine de Georges, Louison. Rosine sera riche avec M. Hélion. Oui, il est vrai que sa situation serait équivoque; mais elle l'était déjà avec ce misérable Perrin. En cédant, Rosine fera le bonheur de tout le monde. On le voit, cette Louison nous vient en ligne directe du peu moral théâtre de Dancourt.

Nous n'avons pas bien compris pourquoi, au dernier moment, Rosine se reprenait, envoyait promener M. Hélion et épousait Georges. Mais comme ce jeune ménage pauvre part pour Paris, emmenant avec lui Louison, nous sentons parfaitement que M. Hélion va prendre le train suivant et que, avant quinze jours, aidé par cette charmante Louison, il sera l'amant de Rosine.

Cette analyse ne peut mettre en relief que les défauts de la pièce, qui sont de construction, et non ses qualités, qui sont de forme. Aussi, faut-il avant tout insister sur l'esprit répandu à profusion dans ces quatre actes, sur des observations d'une vérité délicieuse et surtout sur la création d'un personnage épisodique, le père de Georges, joué a miracle par M. Boisselot.

La saison d'été a ramené, sur l'affiche de la Porte-Saint-Martin, les immortels *Mystères de Paris*. Depuis longtemps, l'interprétation du vieux drame n'avait été aussi remarquable. Si le mauvais temps continue à leur prêter appui, les *Mystères de Paris* vont accroître sensiblement le nombre déjà plus que respectable, de leurs représentations.

GEORGES LEFÈVRE.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Mai. — Le comte A. de Mun raconte quel fut le prestige de *Montalembert* pour quelques hommes de son âge. Tout en rendant justice à Berryer et à Lacordaire, qui lui furent supérieurs comme auteurs, de Mun nous apprend que Montalembert reste pour lui et ses amis le vrai modèle de l'homme public, plus que ses brillants rivaux — Y. d'Yerville présente *Le fonctionnement du régime civil et militaire à Madagascar.* — Victor Pierre explique d'après des documents inédits la *Consultation royale de l'an VI de la République* (1797-1798). — Le comte de Chabrol trace le portrait du révérend père Hecker, fondateur de la congrégation des Paulistes de New-York, présenté comme le modèle du prêtre américain de demain

Etudes Philosophiques et Religieuses. — 5 Juin. — Le P. Delaporte parle en faveur de la réforme du théâtre, du *théâtre chrétien*, si difficile à réaliser. Et cependant, nous dit il, un nouveau théâtre s'impose. — Dans tous les théâtres de Paris on ne joue pas une seule pièce qui n'ait pour thème, pour intrigue, pour enseignements, l'impudicité sous toutes ses formes. En passant en revue les pièces toutes récentes, l'auteur nous dit que *Spiritisme* ne fut que l'histoire d'un adultère pardonné; le *Terre-Neuve* — d'un adultère de vingt ans; la *Loi de l'homme*, un plaidoyer en règle pour l'adultère ; la *Douloureuse*, une cascade d'adultères; le *Chemineau*, l'apothéose de la bâtardise. — Le P.-L. Roure s'efforce de dégager les méprises et les incertitudes dont fourmille la *Foi de Paul Janet* au point de vue chrétien.

Nouvelle Revue. — 1er Juin. — Une curieuse *lettre* de Ménélik à Léon Gambetta, président de la Chambre des Députés dont nous donnons ci-dessous le passage le plus saillant :

Nous vous savons le défenseur et protecteur des opprimés et en nous adressant à vous, nous avons la ferme conviction que vous ferez quelque chose en faveur de notre peuple pour lequel nous demandons que les biens de la civilisation arrivent librement. Ce qui ne se produira pas tant que nous serons à la disposition des puissances qui ont intérêt à nous maintenir dans la plus grande ignorance des choses de l'Europe.

Nous faisons donc des vœux pour que vous fassiez bon accueil à notre supplique et que Dieu vous inspire en faveur de notre royaume qui a aujourd'hui besoin, nous le craignons, du concours de tout cœur généreux.

Ajoutons que Gambetta a reçu à cette occasion le grand cordon de l'ordre de « l'Honneur et de l'Amitié » ; institué par Menelik. — Une étude militaire, d'un intérêt spécial du général russe Dragomirof. Il s'agit des principes de l'instruction et de l'éducation des troupes. — Mme la Comtesse de Magallon a de jolies pages sur *Mme de Chateaubriand*, qu'elle nous présente comme un être doux, intelligent, résigné, mais en même temps énergique et perspicace. Châteaubriand « la traitait en égale, en reconnaissance de sa réelle supériorité ». Il a été du reste aux petits soins pour la rendre malheureuse. Le poète le faisait, il est vrai, avec un égoïsme tellement inconscient dans sa férocité que la pauvre femme chercha sa consolation dans le pardon pour l'infidèle et dans des railleries spirituelles à l'égard de ses rivales :

Avec quelle verve nous montre-t-elle

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises-américaines, néerlandaises, polonaises, russes* et *sud-américaines* dans notre numéro du 1er Juin. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

ces « deux femmes d'un rare esprit. » — Mmes de Damas et de Vogüé — qui invitent Châteaubriand à diner et voudraient ne lui faire manger « que des « feuilles de roses humectées de rosée : sans cela, il ne serait pas l'auteur de « tant de beaux ouvrages, etc... »

Puis dans une lettre à Mme Joubert, se plaignant de la tristesse du séjour à la campagne : « je l'avoue à vous seu- « lement, écrit-elle, car comment oser « dire que je m'ennuie à la Vallée-aux- « Loups avec M. de Châteaubriand! Je « me ferais arracher les yeux par une « dizaine de femmes et le cœur même, « si. après un tel aveu, elles me soup- « çonnaient d'en avoir un ! »

A. Ebray signale les dangers de la loi sur l'*émigration* dont est saisi le Parlement allemand et qui a pour but de diriger les émigrés vers l'Amérique du Sud, le Brésil. etc., afin de créer ainsi des oasis allemandes, dans les différentes parties du globe.

Revue de Paris. — 17 mars. — Traduction d'une nouvelle pièce de d'Annunzio, *Le songe d'une matinée de printemps*, devant être jouée par la Duse ; des lettres d'Al. Dumas fils sur la Duse que le célèbre dramaturge n'avait du reste jamais entendue et une étude sur la Duse du comte de Primoli. Cette célébration touchante de l'actualité du jour qui donne à la revue le caractère trop prononcé de journal mondain, marque sans doute une nouvelle évolution chez notre confrère, évolution qui réjouira vivement le monde des théâtres et de sport. — Signalons dans le même numéro des vers signés Rodenbach et des impressions de voyage de Grosclaude et de W. de Duranti.

Revue des Deux Mondes. — 1er juin. — Le comte E. Lefebvre de Behaine continue le récit de ses intéressants souvenirs sur *Léon XIII et le prince de Bismarck* et nous offre des détails inconnus sur la mission de M. de Schloezer à Rome de 1883 à 1885. — Le comte d'Haussonville raconte la vie à la cour, l'éducation, les plaisirs, les amitiés et le mariage de la *duchesse de Bourgogne*. — G. Perrot dégage, d'après les études publiées dans ces derniers temps, la vie ignorée des *Sikèles*, ces Latins oubliés, qui habitèrent l'île de Sicile dès les temps primitifs et dont on retrouve partout la marque dans les milliers de grottes dont abonde l'île. Le fond de la population sicilienne, sa classe rurale qui donne tant de soucis au gouvernement italien et y persiste malgré tous les changements de régime, doit son origine aux Sikèles.

La Sicile a pu payer le tribut à Rome ou à Byzance, obéir à des maîtres venus d'Afrique ou de France sans que tous ces laboureurs, penchés sur leurs champs de blé ou leurs jardins d'oliviers, se soient jamais détachés du sol que leurs lointains ancêtres avaient été les premiers à défricher et qui avait nourri leurs pères.

Cette conjecture, fondée sur l'histoire et sur les recherches archéologiques, est confirmée par l'anthropologie. Un anatomiste éminent, le professeur Sergi, a étudié les crânes de Sikèles qu'a trouvés M. Orsi ; il en a mesuré beaucoup, et il les a reconnus très semblables, par leurs indices céphaliques, à ceux que l'on recueillerait aujourd'hui dans des tombes siciliennes fermées d'hier. S'il en est ainsi, l'élément sikèle l'emporterait, par sa proportion numérique, sur les autres éléments qui ont concouru à composer ce mélange, et dans les rangs des *fasci dei lavoratori*, de ces ligues d'ouvriers de la terre qui ont pris récemment une attitude si menaçante et contre lesquelles il a presque fallu envoyer une armée, les arrière-petits-fils des Sikèles seraient en majorité.

Maurice Talmeyr étudie avec une verve endiablée, le monde si curieux des *femmes qui enseignent*, monde terriblement compliqué, divisé, subdivisé, composé de centaines de genres et de sous-genres. « C'est la variété poussée jusqu'au chaos », nous dit-il, autant dans la dénomination des professeurs, que dans celle de leurs examens, concours, certificats ou diplômes disparates. L'auteur raconte ses visites dans les écoles des professeurs féminins, glisse sur l'instruction qu'on leur donne et s'arrête surtout sur la misère qui les attend après la sortie de l'école.

Une institutrice est venue trouver un directeur de l'asile de nuit pour lui demander de l'hospitaliser...pour toutes les nuits, jusqu'à une époque

indéterminée. Mais écoutons son histoire :

Elle était institutrice, *avait son brevet*, et gagnait, avec cela, vingt cinq francs par mois, sans logement et sans nourriture, dans une pension où elle restait toute la journée ! Ce n'était même pas de quoi manger ! Où pouvait-elle donc coucher, sinon au refuge? Le directeur s'informa, vérifia l'exactitude de ce qu'elle lui avait dit, et lui accorda l'autorisation qu'elle désirait. Ce fut déjà pour elle un commencement d'espérance ! Elle partait le matin pour son institution, donnait ses leçons, déjeunait d'un petit pain, et revenait le soir à l'asile, où elle trouvait une soupe et un lit. Et elle resta là six semaines... Au bout de ce temps, on lui procura une place dans une famille, à cinquante francs par mois. Elle en pleura de joie. Logée, couchée, nourrie, et cinquante francs par mois ! c'était le salut ! Elle avait son brevet, elle savait enseigner, et pouvait enfin trouver le salaire d'une domestique !

Son tempérament de satiriste pousse quelquefois l'auteur jusqu'à blesser cruellement celles qu'il veut défendre. Elles le lui pardonneront sans doute, vu la chaleur de son plaidoyer en faveur du prolétariat intellectuel des femmes, qui grandit et menace de prendre les proportions d'un grand malheur social et moral... — Des *vers* signés Gabriel Vicaire et la *peinture aux Champs-Elysées* par G Lafenestre.

La Revue Philosophique. — Juin. — Une savante étude de J. Maldidier sur le *Hasard*, que l'auteur croit avoir déterminé avec une précision suffisante en lui donnant une définition composée des éléments échappant à toute définition. Ajoutons que pour Maldidier le hasard a une « *réalité objective* », existe en soi à titre de caractère objectif et accessoire de certains effets. Il admet cependant que les degrés supérieurs du hasard se dérobent à la prévision scientifique qui n'aurait ainsi annexé que ses phénomènes les moins élevés. — E. Pillon étudie la *Philosophie de Secrétan*.

Revue Scientifique. — 29 Mai, 5 Juin. — Dans *l'Alcoolisme au point de vue physiologique*, Laborde reproduit d'une façon expérimentale des effets sur l'organisme des animaux de l'alcool et des breuvages, qu'il sert à composer. — Gustave Le Bon continue à lutter en faveur de sa *lumière noire*, qu'on pourrait, certes, baptiser du nom de lumière récalcitrante, car, repoussée et combattue par les savants, déclarée fantaisiste par les ennemis de Le Bon, elle continue quand même à faire parler d'elle. Ajoutons que les nouveaux arguments qu'il apporte en faveur de sa thèse n'ont point la prétention de mettre fin aux débats, car ils ne sont pas des plus persuasifs. — Schreiner raconte les curieuses mœurs de l'autruche. Cet oiseau mange tout jusqu'aux balles de tennis, fils de fer pour barrières ou douilles de cartouches. Il s'étrangle parfois, on lui ouvre alors le col, on extirpe l'objet, on recoud et l'autruche redemande à manger. Il pratique la danse (surtout la valse), est fidèle à sa « moitié » et brille par ses sentiments paternels.

Revue Générale des Sciences. — 30 Mai. — Dr G. Marinesco : *L'histopathologie de la cellule nerveuse*. — L. Poincaré : *Revue annuelle de physique*.

Quinzaine. — 1er Juin. — G. Guillemot étudie l'organisation des *chemins de fer* en France. — G. Cirilli, le *Régime des capitulations* et G. Bricard, *E. Gibbon*, d'après sa correspondance.

Revue de France. — Juin. — Nous donne un numéro des plus intéressants où, à côté de quelques pages de souvenirs d'Alphonse Daudet, sur la *Salpêtrière*, d'une étude de A. Chevalier, sur *Anatole France*, nous trouvons ce *sonnet inédit* de A. de Musset.

Après une promenade au Jardin des Plantes.

Sous ces arbres chéris où je fus à mon tour
Pour cueillir, en passant, seul, un brin de [verveine,
Sous ces arbres charmants où votre fraîche [haleine
Disputait au printemps tous les parfums du [jour,

Des enfants étaient là qui jouaient à l'entour
Et moi, pensant à vous j'allais, traînant ma [peine...
Ah ! si, de mon chagrin, vous êtes incertaine.
Vous ne pouvez pas l'être, au moins de mon [amour.

Mais, qui saura jamais le mal qui me tour-
[mente?
Les fleurs des bois, dit-on, jadis, l'ont deviné!
Antilope aux yeux noirs, dis, quelle est mon
[amante?
O lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné,
Toi qui m'as vu pâlir lorsque sa main char-
[mante
Se baissa doucement sur ton front incliné.

ALFRED DE MUSSET.

....

Revue générale. — Bruxelles. Juin. — JOSEPH NÈVE raconte les différentes légendes sur l'*Arbre de la croix avant Jésus-Christ*. — Suite du *voyage en Rhodesia* (Charterland), par A. BORDEAUX. — Des *sonnets* signés H. HOORNAERT.

Revue de l'Université de Bruxelles. — Bruxelles. Juin. — Des pages intéressantes du comte GOBLET D'ALVIELLA sur les *Moulins à prières*, que l'auteur a eu l'occasion d'étudier lors de son voyage au Sikkhim, petit royaume bouddhiste sur les confins du Tibet. Ce sont des cylindres en bois peints de couleurs vives, pivotant sur place et parfois montés au-dessus d'un torrent qui les fait manœuvrer sans relâche à l'aide d'une roue; il y en a, enfin, qui tournent au vent. On fait tourner ces « moulins à prières » de gauche à droite. L'auteur recherche et retrouve des traces de cette religion giratoire dans les autres pays et même dans la Basse-Bretagne.

Dans plusieurs églises on y trouve encore aujourd'hui des roues suspendues à la voûte ou accrochées à un pilier; les fidèles les font tourner au moyen d'une corde. en payant chaque fois deux sous pour un saint placé à côté et qui s'appelle le Saint à la Roue... A Pouldavid, près de Douarnenez, on fait manœuvrer cette roue pendant la procession pour donner plus de solennité à la cérémonie.

MAURICE VAUTHIER étudie la *Science de l'Etat en Allemagne*.

Bibliothèque Universelle. (Revue Suisse, Lausanne). — Juin. — PAUL STAPFER, la *Jeunesse d'Adolphe Monod*. — A. GLARDON donne quelques observations personnelles sur *la vie des fourmis*.

Revue de Bordeaux. (Bordeaux). — Mai et Juin. — Des pages sur les *Généalogies bordelaises* par MELLER et une étude sur *Stevenson*, par Mme MAGENDIE.

Revue du Midi. (Nîmes) — Juin. — CH. DELFOUR étudie *la vie et les œuvres de Bigot*, le poète languedocien. — Rapport sur les *Travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1896*, par A. GROTZ.

....

REVUES INDÉPENDANTES

Mercure de France. — Juin. — Des *vers* signés JEAN LORRAIN.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Juin. — ERNEST ELSTER publie une série de *Lettres inédites de Henri Heine*. Nous en avons donné la traduction avec commentaires dans le corps de la *Revue*. — P. SCHULTZ étudie dans *Descartes* le *naturaliste* et voit en lui le père de la physiologie moderne.

Grand créateur et encore plus grand destructeur, il brisa les chaînes scientifiques forgées par Aristote et Galien. Il fut le premier à protester contre la doctrine qui fait de l'âme le principe de tout, et à proclamer que le secret de la vie n'est en définitive que « le secret d'une machine ».

L'étude de Schultz est particulièrement intéressante au point de vue critique. Elle s'appuie non seulement sur l'ensemble des œuvres cartésiennes mais aussi sur les grands travaux récents, tels que ceux de du Bois Reymond, Kuno Fischer et Paulsen. — OTTO SECK recherche les origines de la monnaie comme signe représentatif de la valeur dans les transactions commerciales. — MAX MÜLLER reprend la discussion sur le matérialisme et l'idéalisme qui a déjà fait l'année dernière l'objet d'un article très remarqué de l'illustre philologue. Müller examine cette fois la théorie cellulaire. Pour lui

nous ne sommes pas la cellule, mais le *Solitaire* qui l'habite.

Et il ajoute :

Ceux qui soutiennent que l'homme descend du singe en font la base de leur système du monde. Pour moi j'avoue que cette origine simiesque de l'humanité, qu'elle soit vraie ou non, me laisse indifférent. Qu'on nous montre un singe qui parle et par conséquent pense, je suis tout prêt, malgré sa peau et sa queue, à l'appeler homme et frère, — mais si l'on songe que l'on n'est pas encore parvenu à distinguer nettement la cellule originelle de l'homme de la cellule du cheval, de l'éléphant ou du singe, on doit convenir que toute la discussion sur l'origine animale de l'espèce humaine n'a eu dans ces dernières années qu'un seul résultat, celui de faire dépenser beaucoup de temps en faisant beaucoup déraisonner.

Max Müller se propose de revenir sur cette question,

si, dit-il, ma cellule qui menace ruine résiste jusque là au vent et à la pluie.

Fr. Wrubel fait l'historique du chemin de fer à crémaillère du Righi et indique ce qui a été accompli jusqu'ici du projet d'une voie ferrée allant de Lanterbrünnen au sommet de la Jungfrau.

Deutsche Revue. — Juin. — L'Allemagne a perdu récemment, dans Henri von Stephan, un de ses hommes les plus éminents. C'est à lui qu'elle doit toute la réorganisation de son administration postale. Il fut aussi l'un des principaux promoteurs de l'Union postale internationale. Par les idées qu'il conçut et mit à exécution, par les réformes qu'il introduisit dans les divers services dont il eut la direction, il fit pour l'Allemagne ce que Rowland Hill avait fait pour l'Angleterre et davantage. A. v. Werner communique une partie de la *Correspondance de von Stephan*. — Les *Lettres de l'archiduc Jean d'Autriche sur la Grèce* que publie le Dr Ant. Schlossar datent, il est vrai, de 1837 à 1844, mais leur intérêt n'est pas uniquement rétrospectif. On y trouve, entre autres, la preuve de la politique cauteleuse de l'Angleterre sous Palmerston et le rôle de Lyons, en 1839, y est démasqué. *Old Pam* voulait faire main-basse sur les ports et les finances helléniques, et son raisonnement, s'il faut en croire l'archiduc, était celui-ci :

La Grèce ne peut pas être russe, donc elle doit être anglaise, donc elle doit se jeter dans les bras de l'Angleterre, donc les ports grecs doivent être occupés par des navires anglais et le commerce grec doit passer aux mains britanniques.

On voit que, s'il s'est écoulé près de soixante ans depuis ce temps, le programme du cabinet de Downing Street n'a pas beaucoup changé, mais il se trouve aujourd'hui contrarié par les cinq autres grandes puissances assises autour du tapis vert diplomatique. Il y a bien d'autres choses curieuses dans ces lettres de l'archiduc. Par exemple, son opinion sur la Turquie et sur un conflit armé de la Grèce avec elle :

A mon avis, l'empire ottoman est vermoulu, non seulement dans ses institutions, mais dans son peuple. Il n'y a, dans toute la Turquie d'Europe, pas un vrai Turc qui ne soit pourri. Malgré cela, il n'est personne qui veuille lui donner le coup de grâce et abattre l'arbre incapable de revivre ; on le laisse debout ; beaucoup de jardiniers le soignent ; je souhaite qu'aucun d'eux, quand il tombera, ne soit écrasé. Mais qu'arrivera-t-il, quand, enfin, on verra sa chute ?... La Grèce fera bien de ne pas songer à un agrandissement de territoire. Ce serait une folie pour elle d'entamer une guerre avec la Porte, car leurs forces sont inégales. Une guerre gréco-turque ne pourrait être autre chose que pillage, massacre, dévastation... Le plus sage est d'attendre avec patience. La Grèce a trop de médecins qui la traitent allopathiquement. Elle aura son heure, pourvu qu'elle ne veuille pas faire tourner trop vite le mécanisme des événements. Les affaires de Grèce s'arrangeraient à merveille, si on voulait les régler simplement... mais... je pourrais en dire plus. A quoi bon ?

L'archiduc Jean était un prince philosophe et sentimental. Dans une autre lettre il écrit :

Pauvre et belle Grèce ! Le cœur me saigne, quand je pense à ce que l'on pourrait faire de ce bon peuple... si l'on voulait... Mais nous ne sommes plus au temps des âmes nobles et généreuses.

Hélas ! depuis un demi-siècle, les temps ne sont pas devenus meil-

leurs ! Il s'en faut de tout. — *Mémoires et souvenirs du peintre Franz Lenbach*, recueillis par W. Wyl. Lenbach, un des plus brillants élèves de Piloty et l'un des maîtres lui-même de l'école de Munich, excella dans le portrait et se distingua par la vigueur du coloris. On nous donne ici sa pensée sur Michel-Ange, Le Titien et Rubens. — *La Criminologie moderne*, par le Dr Kirn, professeur à Fribourg. L'auteur résume les réformes réclamées dans les lois et systèmes pénitentiaires, mais croit qu'elles entraîneraient un bouleversement complet de la législation pénale et conclut en disant que les théories émises à cet égard ne sont pas encore mûres Leur réalisation dépendra de l'avenir. — Le Dr Czerny, professeur à l'Université de Heidelberg, rend compte de son voyage en Algérie et en Tunisie, et convient « avec jalousie, dit-il », que la France a su merveilleusement « tirer profit du coup d'éventail donné en 1830 par le Bey au consul Duval ».

En Allemagne, ajoute-t-il, on vous racontera que les Français n'entendent rien à la colonisation, qu'ils ne font qu'entasser sottises sur sottises en Cochinchine et à Madagascar, et qu'ils restent hynoptisés, les yeux fixés sur la trouée des Vosges.

Ce langage lui fait hausser les épaules.

On ferait beaucoup mieux, conclut-il, d'envoyer un million d'Allemands fonder des établissements sur la côte de la Méditerranée qui cesserait alors d'être une mer anglo-française.

Il est bon de se rappeler que c'est le Dr Czerny, qui conseillait, il y a quelques mois, de faire de la Crète une colonie russe... et allemande... évidemment.

Kritik. — 22 et 29 Mai. — Ernest Wachler signale les défauts de la *Littérature allemande contemporaine* qui perd son caractère national, et se complait, surtout au théâtre, d'une manière générale aux œuvres à tendance et à l'imitation étrangère ; tous les drames allemands d'aujourd'hui sont des thèses : tels l'*Honneur* et *Foyer* de Sudermann ; les *Tisserands* de Hauptmann et ses *Ames solitaires* ; le *Paradis perdu* et l'*Esclave* de Fulda ; *Jeunesse* de Max Halbe ; *Nouveau temps* de R. Vosz ; *Chemin d'épines* de Philippi, etc., etc.

La définition du génie restera l'objet de bien des controverses. On connaît celles des anciens ; les modernes ont eu les leurs Voici deux contemporains qui font renaître le débat ; d'une part, le philosophe Kuno Fischer, de l'autre, le critique Hermann Turck. Tous deux ont pris pour thème *Hamlet*, et les études qu'ils lui ont consacrées font grand bruit dans le monde littéraire en Allemagne, d'autant plus que leurs avis sont diamétralement opposés. A. Doring rend compte avec humour de ce procès qui reste *sub judice*.

Nord und Sud. — Juin. — Paul Lindau commence ses *Impressions de voyage à Athènes*. Impressions artistiques surtout. Sa description des tombeaux est un beau morceau de littérature. — J. Minor nous fait connaître le poète lyrique viennois *Ferdinand von Saar*, qui a également un nom dans la nouvelle. Saar est un tout moderne. Il ne lui manque peut-être que la forte originalité, mais c'est déjà un mérite de ne pas se borner à emboîter toujours le pas aux devanciers dans tous les chemins battus. Il y a un accent personnel dans certaines de ses poésies, quoique la critique lui reproche en général de ne pas avoir cet « humour » auquel on tient avant tout dans les pays de langue allemande. Pour se justifier, il vient d'écrire un poème héroï-comique en cinq chants, la *Pincelliade*. Le genre est vieillot. Zachariœ, l'auteur du *Renommist*, imité de la *Dunciade* de Pope, le cultivait déjà il y a plus de cent ans. Saar, pas plus que Detlev von Liliencron, n'a le souffle assez puissant pour le rajeunir. — Th. Achélis fait un parallèle entre *la Mythologie et le Folklore*, et croit que les études mythologiques sont complètement à refaire en les éclairant de la lumière ethnologique.

Nation. — 22 Mai. — Paul Schlenther consacre un long article au second volume des Essais d'Otto Gildemeister, un des vétérans de la

critique littéraire. Ces essais, que l'on peut comparer sous bien des rapports à ceux de Macaulay, ne sont guère connus en dehors du public allemand, qui lui-même ne les apprécie pas à leur valeur. Ils n'en sont pas moins dignes d'attention par la clarté et la profondeur des vues, la magistrale simplicité de la méthode. Schlenther fait grand cas tout particulièrement de l'*Essai sur Napoléon*. — E. Francke fait le tableau des progrès de la navigation marchande de l'Allemagne depuis cinquante ans, à l'occasion de la dernière session du Congrès de la liberté commerciale tenu le 15 mai à Hambourg. Ce Congrès a célébré la commémoration de l'établissement de la ligne Hambourg-Amérique, qui fut inaugurée il y a un demi-siècle (le 27 mai 1847) et dont la prospérité s'accuse par des chiffres significatifs.

Le budget de la ligne Hambourg-Amérique s'élève actuellement à 35 millions de marcs. Le nombre des employés est de 6.000. La ligne transporte, en moyenne, 100.000 personnes par an. Depuis sa création, la totalité de ses chargements peut s'élever à plus d'un million et demi de mètres cubes de marchandises. Ses bateaux font toutes les semaines deux à trois fois la traversée de Hambourg à New-York et vice-versa. D'autres desservent le Mexique, le Vénézuéla, l'Amérique du Sud, le Canada. Il n'y a pas une place de commerce importante outre-mer qui ne se trouve reliée avec Hambourg. La ligne compte plus de 4.400 agences établies sur tous les points du globe.

Waffen Nieder. — Mai. — Notre vaillant confrère poursuit activement son but, qui est, comme on le sait, le désarmement. Dans cette campagne commencée il y a six ans et continuée sans relâche, grâce à la sage et persévérante direction de Mme la baronne de Suttner, notre éminente collaboratrice, des résultats marquants ont été acquis successivement. Aujourd'hui **die Waffen Nieder** est l'organe de ce parti de la paix qui voit s'accroître, d'étape en étape, le nombre déjà très considérable de ses adhérents. Signalons dans le numéro de mai tout particulièrement l'article du fondateur de la Croix-Rouge, Henri Dunant, celui de Karl Newesely, sur le duel, « cette triste survivance du moyen âge » et surtout *la lettre aux malheureux*, où nous retrouvons le cœur si grand et si affectueux de Mme de Suttner.

Ce que l'auteur aurait à te dire, infortune ? Ceci : le monde n'est pas aussi froid, aussi indifférent que tu le crois. Il y a une compassion, une pitié qui bat en lui et dont ces lignes te fourniront le témoignage. Je ne sais pas qui tu es, je ne sais pas ce qui t'attriste, mais je te plains... J'ai le cœur serré à la pensée que tu pleures, que tes mains se tordent de désespoir, que tu voudrais mourir... Parlons de tes peines. Tu verras que tu n'es pas tout à fait incompris. S'il n'y a personne autour de toi qui s'incline devant la majesté de ton malheur; si tu n'as aucun ami qui veuille partager tes soucis, sache que ta tristesse a quelque chose de sacré, que ta douleur t'annoblit, que tu contribues à la grande force qui meut le monde : la souffrance.

Cette lettre si touchante, si sincère, fait partie du volume d'esquisses et nouvelles que Mme la baronne de Suttner vient de publier sous le titre de *Papillons* (« Schmetterlinge »). Félicitons l'auteur de son infatigable ardeur pour la bonne cause.

Zeit — 29 mai — contient, sous la signature d'*un clérical romain*, visiblement parpaillot, un article plein d'humour sur les récentes canonisations faites par le pape Léon XIII. *Comment on fait un saint* nous explique d'une manière très circonstanciée les différentes enquêtes qui précèdent la béatification et la déclaration de sainteté d'un personnage illustre par la foi, le martyre, les miracles. Cette année (le 27 mai dernier) Léon XIII vient d'admettre au nombre des saints un Italien, le bienheureux Zaccarie, fondateur de l'ordre des Barnabites au XVIe siècle, et le Lorrain Fourier, qui vécut sous Richelieu, dont il combattit la politique en défendant celle de l'Allemagne.

Chose curieuse, cet adversaire du grand cardinal, aujourd'hui canonisé, fut un des aïeux du père du socialisme actuel, le phalanstérien Charles Fourier. L'article du *clérical*

romain est d'un style pétillant, pailleté d'anecdotes. Il paraît que la cérémonie de la canonisation ne se fait pas sans frais. On a dépensé en décoration de l'Eglise de Saint-Pierre où elle a eu lieu 60.000 francs, plus 50.000 francs pour le luminaire. Il en a été ainsi de tout temps.

Un vieux cardinal me racontait ceci : « Le prince Falconieri voulut prendre exclusivement à sa charge les dépenses occasionnées par la canonisation de sa parente sainte Julienne. Ces dépenses furent énormes, et la plus grande partie des revenus du prince y passerent. Aussi, dans la soirée, après la cérémonie, rassembla-t-il sa famille : « Mes « enfants, leur dit-il, soyez pieux, soyez « dévots, tant qu'il vous plaira, mais « Dieu vous garde de devenir saint : cela coûte trop cher. »

Un protestant anglais blâmait devant un des membres de la Congrégation des rites la facilité avec laquelle on admet tait comme miraculeuses les guérisons attribuées à ceux que l'on voulait canoniser. Le prélat se contenta de lui envoyer les deux volumes contenant les « actes du procès en béatification » d'un *vénérable*. L'Anglais les lut page à page et se déclara si convaincu qu'il rétracta son opinion. Bien plus : les miracles lui parurent si évidents qu'il se convertit : « Attendez, dit le prélat ; tous ces faits miraculeux qui vous semblent indiscutables, la Congrégation des Rites les a rejetés en bloc comme insuffisants. »

Une dernière citation :

Le diocèse de Saint-Dié dans la Lorraine française a versé 100.000 francs pour la canonisation du bienheureux Fournier. Cette somme ne couvrira certainement pas les frais... Il y a beaucoup de saints qui ne seront jamais canonisés parce que personne ne peut faire les frais du « procès ». Certains ordres religieux comptent parmi leurs membres beaucoup de bienheureux et de saints : tels les Franciscains et les Jésuites. Cela vient de ce que ces ordres sont riches et peuvent, mieux que les autres, faire face aux dépenses d'une canonisation. Les Franciscains ont même un fonds exprès pour cela... Il est triste que dans ces questions de béatification et de canonisation officielle, l'argent joue souvent le rôle principal.

Avons-nous besoin de répéter que le « clérical romain » sent le fagot ?

Zukunft — 22 Mai — donne une étude de longue haleine sur les « *Salons* » de Paris (Champs-Elysées et Champs de Mars). Auteur : Julius Meier-Graefe. L'article est principalement consacré au nouveau salon (Champ de Mars). Dans l'ancien (Champs-Elysées) le critique ne trouve à signaler rien de remarquable. Par contre, il s'attarde complaisamment aux œuvres exposées au Champ de Mars. A lire son appréciation sur Maurice Denis, en qui il reconnaît l'influence allemande et une opposition au style grec de Puvis de Chavannes. A lire aussi ce que dit Meier Graefe du *Hugo* de Rodin.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 mai. — L'essai du professeur d'Ovidio sur *Dante et Grégoire VII*, nous montre le peu de sympathie que le grand poète du moyen âge avait pour la papauté. Le terrible florentin a mis cinq successeurs de saint Pierre en enfer, deux au purgatoire et un seul au paradis! — Le docteur Traversi, l'explorateur africain bien connu, étudie les relations entre l'*Ethiopie* et la colonie italienne de l'Erythrée. Il y a la Russie et l'Angleterre qui font la cour au bon roi Menelik. La politique africaine que l'auteur conseille à son pays est de se tenir tranquille en suivant l'exemple de la Turquie dont l'existence n'est que le résultat d'une rivalité d'intérêts divers! — Un article de L'Alongi, sur l'*Organisation de la police* en Italie.

1er juin. — David Levi, dans un article sur le *Saint-Simonisme*, fait le tableau des premières phases du socialisme en Italie. L'article, extrait inédit d'un ouvrage sous presse qui

sera une autobiographie de l'auteur en même temps une étude sur les événements politiques de l'Italie depuis 1835, offre un très grand intérêt. L'analyse de l'œuvre saint-simonienne y est présentée d'une façon toute magistrale, avec des vues très neuves sur la doctrine, son passé et son avenir.

La Rassegna Nazionale. — A l'occasion du deuxième anniversaire de la mort de César Cantu, M. di Bisogno publie un article dans lequel il examine les études dantesques du grand historien lombard. Il lui attribue avant tout le mérite d'avoir réfuté les arguments de M. Aroux qui avait peint Dante comme un hérétique révolutionnaire et socialiste. César Cantu a su comprendre et relever toute la grandeur du sentiment religieux et moral du divin poète. — Suite et fin de l'étude de Fraccaroli, sur l'utilité des *écoles secondaires*. L'auteur se plaint à raison de la trop grande facilité des examens qui réussissent à faire peupler les écoles italiennes de légions d'ignorants. Fraccaroli ne se préoccupe pas des accusations d'analphabétisme qu'on lance toujours contre il *bel paese*, car on ne doit pas mesurer la culture d'un peuple, conclut-il, à la quantité de ses savants, mais à la qualité. — Riccardi, à propos des élections italiennes, se réjouit de voir un commencement de réveil dans le parti conservateur du royaume, qui n'avait jusqu'ici pris aucune part aux luttes politiques. Il serait temps de lâcher la vieille devise : *Né eletti né elettori*, pour s'unir aux autres partis de l'ordre dans le combat contre l'ennemi commun, le socialisme.

La Vita Italiana. — 1er et 15 Mai. — Deux numéros, fort riches en illustrations, dans lesquels abondent les articles d'intérêt purement italien. Signalons cependant une intéressante étude de M. Morello sur l'*Acropole et les Propylees*, dans laquelle l'on fait cependant trop de politique!

Revista di Studi psichici. — Mai. — M. Joseph Galinberti s'occupe du curieux phénomène lumineux observé à Berbenno, et cite les noms des différents témoins qui auraient vu les globes phosphorescents dont il s'efforce en vain de nous donner une explication.

Tribune de la *Revue des Revues*

Encore les cerf-volants scientifiques.

Monsieur,

Je viens de lire avec un vif intérêt l'article si étendu et si documenté que vous venez de publier dans la *Revue des Revues* du 1er juin, sous le titre : *Le cerf-volant scientifique*.

Les diverses expériences tentées en Amérique depuis trois ans pour asservir le cerf-volant aux besoins de la science y sont décrites avec une telle fidélité qu'il serait possible, je crois, de les répéter à l'aide de ce seul document. Mais, tout en admirant avec vous l'entrain avec lequel les Hargrave, les Eddy, les Fergusson, les Clayton et tant d'autres, de l'autre côté de l'Atlantique, poursuivent la solution des problèmes multiples que l'usage du cerf-volant permet d'aborder, laissez-moi vous rappeler que la France a le droit de revendiquer l'idée première de ce procédé si riche de promesses et les premiers résultats positifs qu'il a fournis.

Je suis en effet le premier qui, en 1888, ai pu montrer une épreuve photographique obtenue à l'aide d'un cerf-volant. En 1890, j'ai publié chez Gauthier-Villars et fils, sous ce

titre : *la Photographie aérienne par cerf volant*, une brochure où se trouve exposé en détail mon mode opératoire et où figure un spécimen obtenu par mon procédé. Cette épreuve, exécutée le 23 mars 1889 et publiée en 1890, a, certes, un droit de priorité incontestable sur celle qu'obtenait M. Eddy le 30 octobre 1895 et que vous signalez comme étant sa première.

Le cerf-volant malais de M. Eddy n'est autre que le cerf-volant dont M. Esterlin, professeur au collège de Bazas (Gironde), a donné la description dans la *Nature* du 26 février 1887; description que j'ai reproduite dans ma brochure (pages 8 et 9). Ce n'est pas M. Eddy qui a supprimé la queue de ce cerf-volant; c'est M. Esterlin lui-même, suppression que je n'ai pas adoptée, d'ailleurs.

Vous dites que M. le professeur Marvin du bureau météorologique a donné une formule qui indique l'élévation atteinte par le cerf-volant quand on connaît la longueur de la corde, sa tension et l'inclinaison sur le dévidoir. Cette formule, je l'avais déjà donnée moi même en 1890 dans ma brochure (page 57).

Vous attribuez à M. Millet la substitution d'un fil métallique à la corde, comme présentant à égalité de résistance un poids et une surface plus faibles.

Cette substitution que je n'ai pas voulu adopter pour des raisons, énoncées page 37 de ma brochure, avait été déjà faite en Angleterre par M. Douglas Archibald dans ses expériences sur le cerf-volant-ballon.

Enfin, l'accouplement des cerfs-volants en tandem a été indiqué et expérimenté depuis longtemps déjà par M Colladon, de l'Institut, pour ses expériences sur l'électricité atmosphérique. (Voir la *Nature* du 16 juillet 1887.)

Un mot en finissant. Si M. Wise veut poursuivre ses intéressantes et courageuses expériences sur l'ascension d'un homme par un cerf-volant, il ferait, peut-être, bien d'examiner le mode de suspension que j'emploie actuellement pour ma chambre noire et dont le principe a été indiqué par M. Emile Wenz, de Reims. C'est, je le crois, le seul moyen de supprimer totalement les oscillations de la nacelle.

Veuillez agréer, etc., etc.

ARTHUR BATUT.

Rectification d'un poète.

A M. le Directeur de la *Revue des Revues*.

Monsieur,

Je lis dans votre intéressante revue un article où des citations choisies dans mes poèmes sont étrangement dénaturées.

Puisque M. Bérenger cherchait à prouver que j'ignore une langue qu'il prétend écrire, il est de la dignité de votre revue, à laquelle j'ai eu le plaisir de collaborer, de me permettre de faire observer à mon critique qu'à une *coquille* (évidente : *meure* pour *meurt*) il en a ajouté une autre : *sort* pour *sors*; plus une altération du sens : *meurt* pour *pleure*; enfin quatre erreurs de ponctuation!

C'est beaucoup d'erreurs pour dix-sept vers, qui, pris au hasard dans deux poèmes, ne pouvaient présenter, eussent-ils été exactement transcrits, que peu d'intérêt.

Mais une critique étayée sur de pareils textes erronés, établirait trop facilement ce qu'elle cherche à démontrer.

Je n'ai pas à prétendre à une impeccabilité de style où n'auraient atteint ni Hugo, ni Lamartine dont on s'amuse, parfois, à chercher les incorrections, syntaxiques ou purement grammaticales; toutefois, je réclame l'insertion de ce mot rectificatif, ne voulant pas voir une perfidie là où l'on pourrait arguer d'une surprenante légèreté.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Cher directeur et ami,

La rectification que réclame M. Vielé-Griffin, au sujet des erreurs matérielles commises par le typographe dans la reproduction des passages que j'ai cités, me paraît

parfaitement justifiée, et je m'empresse de lui en donner acte, selon les règles de la stricte probité littéraire. Mais, une fois les corrections nécessaires faites en se reportant aux pages 180 et 200 de l'édition du *Mercure de France*, je n'en persiste pas moins à considérer les strophes en question comme écrites dans une langue difficile et parfois incorrecte qui ne rappelle que de très-loin le pur type de la langue française. M. Vielé-Griffin s'offensera d'autant moins de ma sévérité critique, ou s'il préfère, de mon purisme, que je ne fais aucune difficulté d'affirmer dans le même article ma sympathie pour sa sensibilité mélancolique et délicate. J'ai simplement exprimé le regret qu'il n'ait pas toujours traduit avec la maîtrise d'un grand artiste tant de charmantes imaginations ou de fins sentiments qui sont bien d'un poète. Et j'ai attribué cette impuissance bien moins au poète lui même qu'à son origine étrangère. C'est dire à M. Vielé-Griffin que je n'ai prétendu mettre dans ma critique aucune acrimonie, mais seulement le souci de la vérité. Je souhaiterais de m'être trompé, car nous aurions un vrai poète de plus, — et nul ne s'en réjouirait plus que moi.

Recevez, etc.

HENRY BÉRENGER.

REVUE DES LIVRES

L'année psychologique, publiée par A. BINET, avec la collaboration de MM. H. Beaunis, Th. Ribot, etc., etc. (Librairie C. Reinwald-Schleicher frères).

J'ai été un des premiers à prédire le grand et légitime succès que devait rencontrer auprès du public intellectuel de la France et de l'étranger l'entreprise scientifique, inaugurée, il y a de cela trois ans, par notre éminent collaborateur M. Alfred Binet, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne. Nous voici devant le troisième *annuaire*, paru à peine il y a quelques jours, et dont le succès s'annonce d'une façon des plus brillantes. C'est que les travaux réunis par MM. Binet, Beaunis, Ribot et plusieurs autres psychologues français nous donnent non seulement l'analyse de tous les travaux saillants de l'année, mais aussi des mémoires originaux pleins des renseignements et d'idées. Son programme, tel qu il se trouve actuellement condensé, nous offre un miroir admirable où se reflètent toutes les conquêtes scientifiques de l'année. Pour les chercheurs et les curieux, les spécialistes ou les simples dilettanti, sa table bibliographique indique en outre toutes les sources relatives aux articles, études ou ouvrages parus dans l'année sur les différentes branches de la science psychologique.

Ses mémoires originaux touchent aux questions les plus importantes et les moins connues, comme celui de Th. Ribot sur l'abstraction des émotions, de Binet et J. Courtier sur les effets du travail musculaire et intellectuel, sur la circulation capillaire ; de la vie émotionnelle sur le cœur et la respiration ; de Binet et de Vaschide sur l'influence du travail intellectuel et physique sur la pression du sang ; sur la localisation des souvenirs, etc., etc. Nous y trouvons également les curieuses « réflexions sur le paradoxe de Diderot » de A. Binet, qui, publiées précédemment dans la *Revue des Revues*, sont devenues la pomme de discorde entre les artistes et plusieurs critiques parisiens.

La partie consacrée aux analyses des ouvrages scientifiques permet de se rendre compte des conquêtes d'idées et des observations nouvelles réalisées pendant toute l'année. Il suffit de parcourir les pages claires et lucides où M. Binet, secondé par ses collaborateurs, s'efforce de dégager les conquêtes

de la littérature psychologique toute récente pour avoir le dernier mot sur la cellule nerveuse, les sensations visuelles, auditives; le toucher et d'autres sens; la mémoire et l'association d'idées; attention; illusion et hallucinations; émotions, mouvements, langage, etc, etc.

L'*American Journal of Psychology* (Juillet 1896) rendant compte du deuxième annuaire psychologique a trouvé « qu'on ferme ce livre avec un sentiment d'étonnement que les auteurs, M. Binet en particulier, trouvent le temps et l'énergie suffisants pour faire tant de travail et pour faire ce travail d'une manière si approfondie. »

Il suffit d'étudier attentivement le nouveau volume pour souscrire à cette opinion. Elle sera sans doute partagée par nos lecteurs éclairés que nous engageons vivement à prendre connaissance de cet ouvrage capital de notre Ecole des Hautes Etudes.

Stella, par CAMILLE FLAMMARION (Ernest Flammarion).

A vrai dire, le nouveau livre de notre éminent collaborateur. M. Camille Flammarion, est plutôt un roman de rêve qu'un roman de la vie réelle. Ses deux héros, l'astronome Raphaël et l'exquise Stella, sont des êtres en quelque sorte immatériels, placés, par leurs aspirations et leurs joies, très au-dessus de notre pauvre humanité. Mais en revanche, les personnages qui les entourent, nobles dames et gentilshommes de haute noblesse, sont bien vivants et bien modernes, et incarnent bien ce que l'auteur a voulu leur faire incarner: la nullité intellectuelle.

Placés aux antipodes de la société, lui, philosophe solitaire tout entier donné à l'astronomie, elle, noble et riche, ils se rencontrent dans une mutuelle admiration des splendeurs célestes. Ils s'aiment bientôt d'un amour éthéré, mais puissant, qui renverse tous les obstacles, se rit des préjugés sociaux et des conventions mondaines. Et quand ils sont mariés, c'est un bonheur sans mélange, perdu dans la contemplation de l'infini.

A deux êtres aussi immatériels, une mort banale ne pouvait convenir. Au cours d'une ascension, ils sont enveloppés dans une conflagration cométaire et expirent aux bras l'un de l'autre, mais pour renaître dans une autre planète, la planète Mars, où ils trouveront l'éternel bonheur.

Cette œuvre étrange et passionnante, nous présente sous un jour nouveau la brillante imagination de M. Camille Flammarion et son très remarquable talent de vulgarisateur scientifique.

Ruskin et la Religion de la Beauté, par ROBERT DE LA SIZERANNE (Hachette).

Le grand public français ne connait guère de John Ruskin que son nom. On a la vague idée qu'il s'occupa quelquefois de critique d'art et qu'il donna naissance à différentes utopies économiques. Le très remarquable volume que lui consacre M. Robert de la Sizeranne aura donc, dans notre pays, quelque chose d'une révélation.

La partie biographique est volontairement négligée dans le livre de M. de la Sizeranne, ce qui indique un dessein arrêté de ne s'adresser qu'aux initiés, à ceux qui connaissent déjà l homme autant que l'œuvre Les quelques détails anecdotiques qui nous sont donnés ont pour but de mettre en valeur tel ou tel point particulier du caractère de cet homme étrange, dont M. Frédéric Harrison a dit qu'il était « le plus brillant génie vivant de l'Angleterre, l'âme la plus inspiratrice qui soit encore parmi nous », et dont Mazzini a écrit qu'il était « le plus puissant génie analytique de l'Europe. »

Dans ses livres, qui sont nombreux et considérables, comme dans sa vie, qui n'eut pas une heure d'inactivité, John Ruskin aborda bien des sujets différents et exclusifs, en apparence, les uns des autres. Il commenta les primitifs et fonda des industries textiles. Il pa-

raphrasa les beautés naturelles et réapprit aux femmes à filer. Il inventa même une sorte de phalanstère pour lequel il conféra longtemps avec les chefs du parti communiste en Angleterre et qui finit par échouer misérablement. Une idée unique, cependant, le poussait vers ces manifestations si diverses. C'est le même motif qui le fit s'intéresser à des choses si profondément dissemblables : John Ruskin avait la passion, l'amour, le culte, l'adoration de la Beauté

Toute sa vie, il a chanté la Beauté et il l'a servie. Cela a été sa mission et — on peut le dire de lui sans banalité, — son sacerdoce dans l'existence et dans l'art. Cette religion de la Beauté a fait de lui un irréconciliable adversaire de l'utilitarisme sous toutes ses formes; et par suite une sorte de novateur à rebours, remontant vers le passé au lieu de marcher à l'avenir. M. de la Sizeranne nous conte comment, un jour, John Ruskin fut prévenu que, dans les campagnes de Westmoreland, les petites industries rurales disparaissaient de jour en jour. Plus de sculpture sur bois, plus de toile tissée à la main : partout le machinisme brutal et lourd. Conquis par l'apôtre, un riche usinier de la région, M. Fleming, consentit à rétablir le filage à la main. Mais personne ne savait plus ce que c'était qu'un rouet. On battit le pays si bien qu'on finit par retrouver chez une vieille femme un rouet suranné qui servit de modèle. Puis ce sont les morceaux d'un ancien métier à tisser, qu'on découvre dans un grenier, parmi des objets au rebut. Comment le remonter? C est l'art qui vient, cette fois encore, au secours de l'économiste idéaliste. Un métier, sculpté sur le campanile de Giotto, tire John Ruskin d'embarras et quelques vers de l'*Odyssée* lui apprennent comment il faut blanchir la toile ainsi préparée.

A l'île de Man, le filage de la laine se meurt. Pourtant, les moutons de l'île continuent à donner leur admirable toison noire. John Ruskin se met en campagne. Il finit par installer un moulin à Laxey, mais un moulin qui n'emprunte rien au machinisme moderne. Le seul moteur auquel il consente est « une force naturelle, le vent ou l'eau (l'électricité peut-être dans l'avenir pourra être tolérée), mais la vapeur est absolument proscrite, comme étant un immense et furieux gaspillage de combustible, pour faire ce que chaque fleuve ou chaque brise fait sans dépense. »

Et l'horreur du laid, la haine du banal, du convenu et de l'utile, le pousse ainsi presque chaque jour à des inventions nouvelles. Il se pâme devant une fleur, un paysage, une source qui chante, un oiseau qui gazouille, un tableau de Turner ou de Giorgione. Il ajoute même à tout ce qu'il décrit des beautés nouvelles, qu'il emprunte à son âme pour en parer la nature. M. de la Sizeranne précise ainsi ce don d'explication aux autres hommes de ce qui se passe en eux.

Ces passants... qui occupent le meilleur de leur temps à graver leurs noms inconnus dans ces marbres illustres... éprouvent bien un inconscient désir de communier en admiration, à ce moment précis, avec le reste de l'humanité... Mais si on leur demandait : « Que pensez-vous? Qu'éprouvez vous? » ils ne sauraient le dire. Ceux qui ont lu Ruskin le savent, car ce qu'ils n'ont pas vu dans les cieux, ils l'ont trouvé dans ses diagrammes, ce qu'ils n'ont point deviné dans les pierres, ils le découvrent dans ses antithèses, et ce qu'ils eussent oublié d'aimer dans les réalités vivantes, ils l'adorent dans ces images qu'un grand poète pour eux a peintes d'amour.

Et ce sera la gloire de John Ruskin d'avoir délié la langue des hommes et de leur avoir appris à chanter d'eux-mêmes la gloire de l'éternelle, de la souveraine Beauté.

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Edmond Demolins (Firmin Didot).

Il se fait en ce moment grand bruit autour de ce livre et c'est justice. Se plaçant en face d'un fait connu et avoué de tous, l'incontestable supériorité de la race anglo-saxonne au point de vue du développement et de l'expansion, l'auteur en recherche les causes et il a presque le droit absolu de dire

qu'il les a trouvées. Au moins indique-t-il les principales et ses déductions sont d'une logique telle que la réfutation en apparait dès à présent comme singulièrement difficile.

Que l'on compare en effet ce que la France a fait de la Nouvelle-Calédonie et de Tahiti avec ce que l'Angleterre a réussi à faire de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande! Que l'on compare l'Amérique du Sud, pays de colonisation latine, avec l'Amérique du Nord, pays de colonisation anglo-saxonne! Il y a là une situation dont il importe de déterminer les motifs. « C'est là, pour nos fils comme pour nous-mêmes, une question de vie et de mort. »

Le premier des facteurs de cette différence, l'auteur le trouve, non sans raison, dans les procédés d'éducation en vigueur en France, en Allemagne et en Angleterre. En France, l'éducation n'a point pour but de faire des hommes: elle vise simplement à l'obtention des diplômes, sans lesquels ne s'ouvrent pas ces carrières administratives, qui tendent de plus en plus à devenir l'objectif unique des jeunes Français de ce temps. L'éducation anglaise est tout autre. Elle prépare des hommes, elle aguerrit et entraîne des combattants pour la rude bataille de la vie. La discipline de nos lycées français détruit, de parti pris, toute initiative individuelle: celle des universités anglaises développe au contraire cette initiative, traite l'enfant en homme dès ses premières années, le met directement aux prises, de façon intelligemment graduée, avec les difficultés qu'il sera appelé à rencontrer un jour. Nous considérons nos enfants comme nous appartenant, comme constituant une véritable survivance de nous-mêmes, une continuation de notre personnalité, et, dès le berceau, nous réglons de façon immuable le cours de leur destinée. En Angleterre, au contraire, les parents usent fort peu de leur autorité sur leurs enfants, et ces derniers savent parfaitement que leur père ne se chargera pas de leur faire une situation.

La diminution de la natalité en France, qui a fait couler tant d'encre dans ces dernières années, doit également entrer en ligne de compte dans notre calcul; de même, la facilité avec laquelle l'anglo-saxon s'expatrie sans idée de retour, tandis que le Français qui va chercher fortune à l'étranger rêve déjà du jour lointain où il lui sera permis d'achever son existence dans le village même où il l'a commencée. La conclusion vaut d'être citée.

Les sociétés à initiative individuelle développée se trouvent être le foyer le plus favorable pour la vie morale énergique, intime, résistante. Cela s'explique: l'action morale consiste essentiellement à se vaincre soi-même. Or, il n'y a pas de méthode plus géniale pour apprendre à se vaincre soi-même que la formation sociale qui oblige à ne compter que sur soi même dans la vie. Rien n'est plus propre à développer « la vie sérieuse », c'est bien là l'école du « sacrifice », la plus naturelle, la plus usuelle, la plus applicable en masse, qui peut exister parmi les hommes. Les faits poussent bien plus à l'action que les paroles.

Le degré de civilisation des peuples est en raison même du penchant qu'ils ont à se dérober à la loi du travail personnel: le Peau-Rouge par rapport à l'Oriental, l'Oriental par rapport à l'Occidental, les peuples latins et germains de l'Occident par rapport aux peuples anglo-saxons.

La thèse de M. Demolins est loin d'être consolante; mais elle offre, hélas! de grandes chances d'être la vérité même. A nous de voir si nous sommes capables de l'énergie nécessaire au relèvement.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Tandis que l'Angleterre se prépare à fêter le jubilé de sa gracieuse souveraine et se grise de la prospérité et du bonheur que lui auraient valus son long règne, l'Allemagne s'obstine à découvrir les taches du soleil anglo-saxon. Tout n'est pas rose, dans la vie, et nos bons voisins ont aussi leurs douleurs cachées et leurs déceptions non digérées. Le *Kladderadatsch* rappelle ainsi les appétits anglais non satisfaits au Transvaal, et les *Lustige Blaetter* le doux sommeil de la Reine qui, hypnotisée par son Premier, ne voit point les nuages rassemblés sur son horizon ! C'est que, avec sa générosité traditionnelle, l'Angleterre a voulu prendre sous sa tutelle les pauvres Boers, et ceux-ci, dédaignant cette bonne attention, l'ont non seulement repoussée avec mépris mais ont aussi distribué quelques horions à leurs bienfaiteurs improvisés! L'Angleterre a bondi sous l'insolence de gens qui osent préférer leur indépendance à la gloriole d'une annexion anglaise et se sont tus. La Prusse, la Russie, et même notre vaillant M. Hanotaux, ont fait comprendre à John Bull qu'il ferait bien de rester pour oette fois chez lui, et les Boers se montrent de plus en plus rassurés. Cependant, l'Angleterre ne désarme pas! Et le *Moonshine* fait entendre la note ironique à l'égard de l'Europe, dont l'amitié a coûté aux pauvres Grecs des malheurs irréparables.

— Voyez-vous, mon pauvre Boer, semble dire le Grec, devenu aveugle et boîteux à la suite de la dernière guerre, ce que je dois à la générosité des souverains de l'Europe? Prenez garde de ne pas devenir victime de leur tendresse et de leur sympathie...

Et les Boers feront sans doute bien, tout en repoussant les avances de l'Angleterre, de ne pas se fier trop à la diplomatie européenne. « Dis-moi tes amitiés et je te dirai ce que tu vaux », nous apprend le moraliste. Et lorsqu'on songe qu'un assassin comme Abdul Hamid est devenu l'idole de la diplomatie et de ses maitres, on se sent pris d'une inquiétude pour l'avenir des peuples...

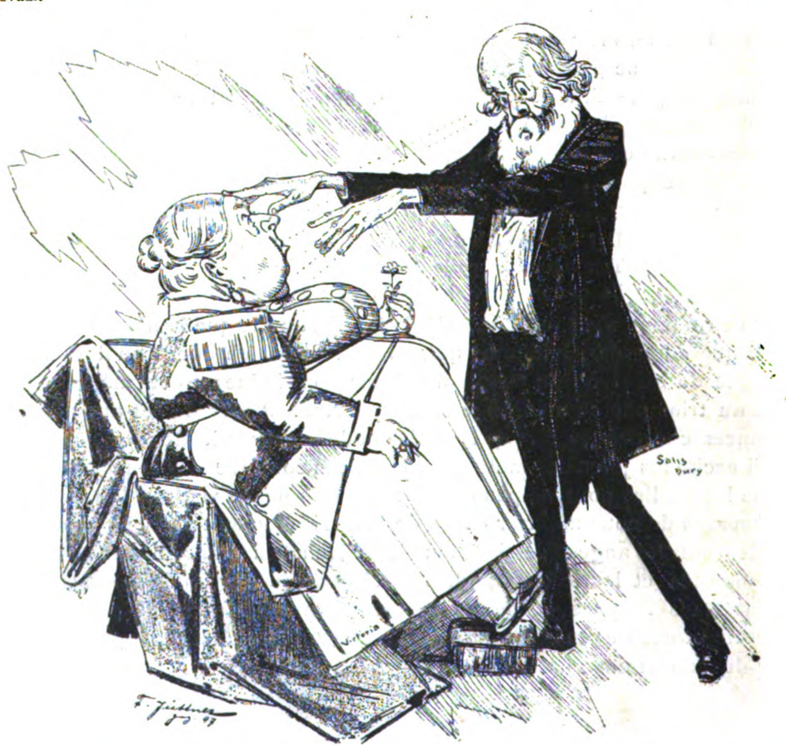
Vainqueur de harem, ô Turc ineffable,
Des lauriers d'autrui parant ton turban,
Ton orgueil rappelle un titre de fable :
Le vautour paré des plumes du paon !

Car ce roi dont nous parle la *Silhouette* n'est autre que le noble et chevaleresque empereur Guillaume qui, en souverain chrétien qu'il est, a cru digne de lui et de son peuple de prêter son influence et même son armée au triomphe du mensonge et du meurtre! Et, fort de cet appui des puissances chrétiennes, fort de la bêtise et de la perversité des diplomates, dont il excite les jalousies mutuelles, le Sultan continue ses crimes et se bouche les oreilles pour ne pas entendre les cris de ses victimes! Et *Indjili-Tchavouch* de nous montrer en un dessin, si éloquent dans sa simplicité « les pauvres anges » les journaux de la jeune Turquie, qui font éclater leurs plaintes et leurs chants de liberté et de justice, mais ceux-ci se perdent dans l'espace et ne parviennent jamais aux oreilles du grand souverain et encore plus grand bourreau résidant à Constantinople par la grâce des souverains chrétiens de l'Europe...

(Voir l'explication des caricatures à la page précédente) (1)



Kladderadatsch. — La reine Victoria va déposer une couronne mortuaire sur le tombeau des appétits anglais au Transvaal.

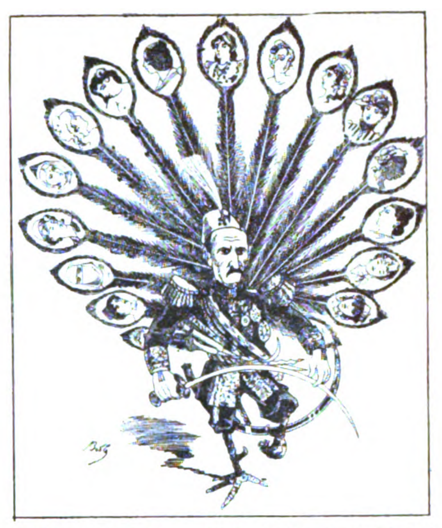


Lustige Blætter (Berlin). — Lord Salisbury essaie d'hypnotiser la Reine et de lui persuader dans son sommeil que tout n'est pas encore perdu.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la REVUE.



Le Rire (Paris). — Abdul-Hamid. (Dessin de Jean Veber.)



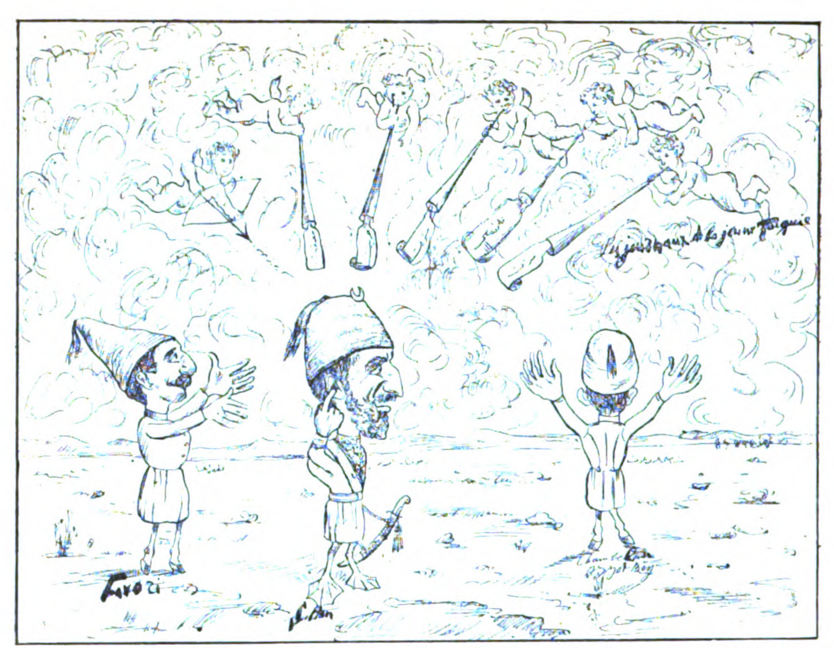
Silhouette (Paris). — Le Musée des souverains, par Bobb. — Le sultan Abdul-Hamid dit le Victorieux.



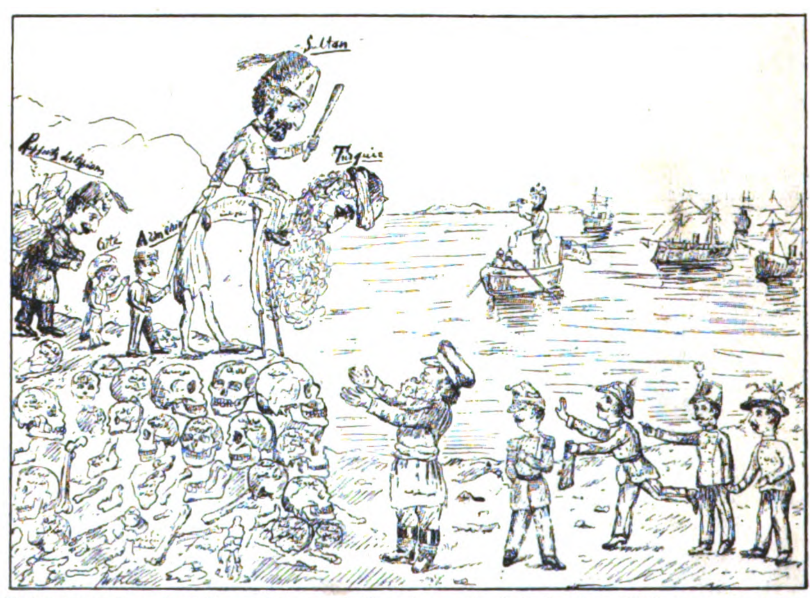
Humoristicke Listy (Prague). — Le Tchèque, jadis repoussé et méprisé en Autriche, se voit à présent prodiguer des preuves d'amour ardent des libéraux et des nationaux allemands.



Moonshine (Londres). — Le Grec au Boer : « Fie-toi donc à l'amitié des diplomates !... Ne vois-tu pas comme ils m'ont arrangé ?! »



Indjili-Tcharouch. — Les anges (les journaux de la Jeune-Turquie qui se publient à Paris, à Londres, à Genève) réclament à hauts cris la Liberté et la Constitution... Le Sultan se bouche les oreilles pour ne rien entendre.



Indjili-Tcharouch. — Le Sultan se jette avec la Turquie au sein de la Russie, et l'Allemagne accourt pour l'en empêcher.

Le Gérant : GEORGES LEFÈVRE. *Le Directeur :* JEAN FINOT.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

